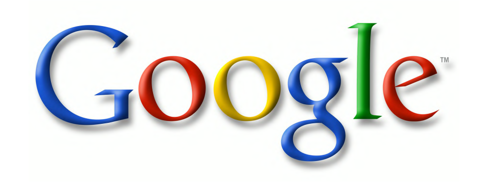








LA
SAINTE VIERGE

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES
ET
ICONOGRAPHIQUES

PAR

ROHAULT DE FLEURY

AUTEUR
DU MÉMOIRE SUR LES INSTRUMENTS DE LA PASSION

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 15

M DCCC LXXVIII

LA
SAINTE VIERGE

« Vous et votre Mère, vous êtes les seuls qui soyez purs absolument en tous points, car en vous, Seigneur, il n'y a point de souillure ni *aucune tache en votre Mère.* »

(*Saint Éphrem*, hymne 27, str. 8. — *Lehir :* Saint Éphrem et la Poésie syriaque au v[e] siècle; Études bibliques, t. II, p. 413.)

LA · Ste VIERGE

·MSt du VATICAN·



LA

SAINTE VIERGE

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES
ET
ICONOGRAPHIQUES

PAR

ROHAULT DE FLEURY

AUTEUR
DU MÉMOIRE SUR LES INSTRUMENTS DE LA PASSION

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 15

M DCCC LXXVIII

AVERTISSEMENT

L'AUTEUR de ce livre l'avait composé pour élever un pieux trophée à la gloire de la sainte Vierge, mais sa mort inopinée a transformé ce monument en un monument funéraire qui porte, comme les croix sépulcrales de la vieille Écosse, l'image de la Madone au-dessus de la tombe. Nous devons donc inscrire sur son frontispice une sorte d'épitaphe qui rappelle en quelques lignes les principaux souvenirs de cette vie chrétienne; nous le devons moins pour lui donner un titre d'honneur dont sa modestie se fût effrayée, que pour offrir à ses lecteurs une leçon édifiante de vertus.

La famille de M. Rohault de Fleury, originaire d'Abbeville, donna dès le XVI[e] siècle plusieurs maieurs distingués à l'échevinage de cette ville, et, ce qui valait mieux, un grand nombre de bons chrétiens et de religieux à l'Église. Elle fut ruinée en 1778 par la guerre maritime et la capture par les Anglais des navires contenant toutes ses richesses.

Hubert-J.-Bapt. Rohault de Fleury, garde des archives à l'administration de la Compagnie des Indes, légua à ses deux fils, au défaut de cette fortune, une forte éducation et de viriles vertus. L'un, adonné aux arts, devint vice-président du conseil des bâtiments civils; le second, général du génie, fut chargé de fortifier Lyon et reçut le titre de pair de France en récompense de la prise de Constantine.

Charles Rohault de Fleury était fils du premier. Né en 1801, il fut élevé sous l'aile d'une mère chrétienne qui lui apprit dès le berceau les enseignements de la piété; il y grandit dans la grâce de Dieu, et tout jeune, malgré la

vivacité qui formait déjà un des traits de son caractère, il servait de modèle aux enfants de son âge. En 1814, pour le mettre à l'abri des dangers de l'invasion, ses parents l'envoyèrent au collége de Vendôme avec son jeune frère. La voiture devenant trop étroite pour le nombre de voyageurs, il s'assit sur le dossier de la banquette et laissa, par ce désintéressement si naturel chez lui, toute la place à son petit compagnon. Il donnait aussi à ses camarades les pensums qu'il avait dans sa modestie préparés d'avance et qui ne lui servirent jamais à lui-même.

Après de solides études dont il conserva le fruit jusqu'à la fin de sa vie, le jeune Rohault se prépara à l'École polytechnique; il y entra en 1820 dans un rang éminent, puis se livra aux études de l'École d'architecture pour embrasser la carrière que son père lui avait toujours destinée.

Il intervint dès ses débuts pour une part importante dans la construction du passage du Saumon; il eut un prix dans un concours pour Lille et obtint des places qu'il sut, malgré sa jeunesse, remplir avec distinction. Le mérite dont il fit preuve et l'activité qu'il déployait lui permirent bientôt d'être nommé architecte en chef du Muséum d'histoire naturelle dans un moment où le gouvernement y préparait des projets considérables. Là encore il fut au niveau, je puis même dire au-dessus de sa nouvelle tâche. Il s'agissait de fournir un abri aux vastes collections scientifiques qu'on y avait formées depuis longtemps, c'est-à-dire d'élever une galerie minéralogique et des serres chaudes. Il satisfit le premier programme avec un talent que les hommes les plus compétents se sont plu à reconnaître et qui valut à son père ce beau compliment du chef de l'administration : « Que vous devez être fier! » La longue galerie flanquée de deux pavillons à frontons qui accusent si bien l'exposition minéralogique au centre et les amphithéâtres aux ailes, tout l'ensemble est plein de noblesse et d'à-propos.

L'exécution des serres était plus difficile; jusqu'alors les plantes abritées sous d'épais châssis de bois souffraient du manque de jour, et ces grossières cages de verre étaient dépourvues d'élégance. M. Rohault de Fleury se rendit en Angleterre pour y demander aux grands jardins de cette froide contrée des renseignements sur ces constructions. Il y trouva quelques inspirations, mais nulle réponse textuelle aux questions qu'il voulait résoudre; on peut donc dire véritablement que la création de l'édifice lui appartient. La gracieuse cascade de cristal, les transparents pavillons carrés sous lesquels on renferme le climat des tropiques; toute cette architecture aérienne qui réalise les rêves des peintres pompéiens et dont l'Europe n'avait pas encore vu d'exemple, cette légère ordonnance qui contraste si heureusement avec les mâles soubassements de meulière constituaient un style nouveau.

On peut ajouter que les frêles colonnes de fonte s'élançant plus haut que les grands palmiers inaugurèrent *une révolution* dans les constructions modernes; l'archi-

tecture de fer, dont ses successeurs développèrent les résultats et agrandirent les proportions, venait d'être inventée. La sensation parmi les artistes fut si remarquable, qu'un ouvrage dans lequel il reproduisait les nouveaux édifices eut sa première édition rapidement épuisée et parvint bientôt à la seconde [1].

Au-dessus de cette vie publique si pleine d'honneur, nous ne devons pas oublier sa vie de famille, où son cœur sut jeter tant de dévouement et même de poésie.

Étant encore tout jeune, il rencontra un jour dans une église la sœur d'un de ses camarades, une enfant que Dieu lui destinait pour être la Béatrice et le guide de toute sa vie. La Providence s'était plu à la parer de tous les charmes extérieurs qui semblaient refléter les qualités de son cœur. Les anges que Giotto nous représente sous une grâce céleste, la tête inondée des flots d'une chevelure blonde, les yeux d'azur, l'attitude pleine d'élégance et de modestie, pourraient seuls nous rappeler ses traits; comme pour ces figures volantes des vieilles fresques, on disait d'elle que ses pieds ne touchaient pas à la terre. Telle était l'épouse angélique que Dieu lui avait préparée et qu'il reçut à vingt-quatre ans de sa main paternelle.

Le paradis terrestre s'ouvrit alors sous ses yeux avec ses joies pures, dont le souvenir resta brillant jusqu'à la fin de sa vie; mais, hélas! le séjour de ce paradis ne nous est plus longtemps permis; au bout de quelques années la santé de cette compagne, plus faite pour le ciel que pour la terre, commença à répandre des inquiétudes sur ce riant avenir; ces inquiétudes se transformèrent bientôt en alarmes et il fallut demander au climat plus tiède des Pyrénées de raffermir sa santé trop ébranlée. Pendant une année, année d'ineffables tortures morales, M. Rohault de

1. Voici les publications principales auxquelles M. Rohault de Fleury a attaché son nom :
1° *Notice sur les travaux exécutés au Muséum d'histoire naturelle*, depuis 1833 jusqu'à ce jour. Paris, 1844, in-folio.
2° *Études sur les serres chaudes de Belgique*, 1848, in-4.
3° *Rapport au club de l'Union polytechnique sur la construction des logements d'ouvriers*, 1849.
4° *Les Serres chaudes de Londres*, album in-4, 1851.
5° *Rapport sur les produits de l'Exposition universelle de* 1855.
6° *Manuel des lois civiles sur le bâtiment*. In-8, Paris, 1862.
7° Les étoffes égyptiennes du musée de Turin, *Revue archéologique*, vol. XXI, mois d'avril.
8° *Rapport sur l'Exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie*, 1864, in-8.
9° *Étude sur la voirie*. (Notice lue à la Société centrale des architectes.) Morel, 1864, in-8.
10° Prix comparés de diverses constructions à diverses époques, *Gazette des architectes et du bâtiment*, 1865.
11° *Visite dans les catacombes de Saint-Calixte*, 1866.
12° *Mémoire sur les instruments de la passion de N.-S. J.-C.* Lesort, 1870, in-4.
13° Une série d'articles financiers dans le *Journal de Nice*, 1871.
14° *Rapport sur le repos du dimanche*, lu au Congrès catholique de Paris, en 1872.
15° *L'Évangile*, études iconographiques et archéologiques. 2 vol. in-4, Mame, 1874.
16° *La Sainte Vierge*, études iconographiques et archéologiques, 2 vol. in-4, Poussielgue, 1878.
Nous devons rappeler en outre que M. Rohault de Fleury nous laisse de nombreux albums de voyage, des Mémoires sur sa famille, des archives importantes et surtout des matériaux considérables sur les monuments de la Messe, que nous espérons publier un jour.

Fleury, que sa carrière fixait dans le Nord, fit douze fois le trajet de Paris à Pau, voyages dont chaque retour lui arrachait une illusion et le dépouillait d'une espérance. Au printemps de 1840, l'inexorable mal, grandissant toujours, ne laissa plus aucun espoir, et le 15 mai, le jour précisément anniversaire de son mariage, il vit l'ange gardien auquel Dieu avait confié sa vie secouer ses ailes et repartir pour le ciel. Il restait seul avec trois jeunes orphelins et l'ineffaçable souvenir de la compagne qui continua d'en haut à conduire et à inspirer sa vie. Dès lors, M. Rohault, mort au monde, ne vécut plus que pour Dieu et pour ses enfants. Un signe de deuil inconsolable couvrit pour toujours ses vêtements; il construisit sa tombe auprès de celle qui venait de s'ouvrir, il rédigea même l'épitaphe qui célébrait la future réunion et dont la date seule restait à inscrire.

Ce modèle des époux et des pères n'avait pas le cœur moins énergique que tendre; il comprit les devoirs que lui imposait l'avenir de ses enfants, et il reprit avec une ardeur infatigable les charges de son état. Après un voyage en Italie, duquel il rapporta de nombreux dessins et de fécondes inspirations [1], il éleva les édifices les plus variés, demeures privées, hippodrome, tombeaux, bains publics; son talent sut se multiplier et suffire à tout. Il trouvait, parmi tant de labeurs, le temps de présider la Société libre des beaux-arts, de fonder et de diriger la Société centrale des architectes, destinée à rapprocher dans des liens de confraternité ses membres entre eux, enfin de prêter son concours à la bienfaisante association des artistes vivants.

Lorsque survint la révolution de 1848, les loisirs que lui procura le ralentissement des constructions ne lui laissèrent aucun repos; il comprit aussitôt que ses travaux d'artiste devaient faire place aux sollicitudes sociales, et il se livra aux devoirs du citoyen avec l'ardeur qu'il appliquait à tout. On le vit alors, malgré la délicatesse de son tempérament, quitter son cabinet et endosser l'uniforme de garde national. Placé au palais de l'Élysée avec quelques hommes de bonne volonté lorsqu'il était menacé des pillards de Saint-Cloud, il parvint à faire respecter ce poste. Au mois de juin, entouré de tous les hommes de sa famille en état de porter les armes, il assistait aux combats meurtriers de la Cité. Après être revenu sain et sauf dans sa demeure, il eut le courage d'entreprendre à lui seul le désarmement du quartier de la *petite Pologne*, alors très-menaçant, et le bonheur de réussir.

Dans l'intervalle des émeutes, il s'occupait des questions sociales; il ne se contentait pas de combattre les émeutiers dans la rue, son âme chrétienne aurait voulu les désarmer par la charité. Il se mit dans cette pensée à étudier les logements

1. Le grand-duc de Toscane, qui aimait à donner aux artistes en renom des témoignages de son estime et des souvenirs de son hospitalité, fit composer exprès pour lui un magnifique album manuscrit, relatant l'histoire et les plans du jardin Boboli.

des ouvriers, il présida une commission d'architectes instituée dans ce but ; il fit plus, il leur construisit une maison à ses frais et trouva, pour réaliser ce programme, de si heureuses dispositions que son plan devint le modèle du genre.

Profitant des relations distinguées et charmantes qu'il avait formées sur les bancs de l'École polytechnique, il réunit d'anciens camarades et parvint à former le club de l'Union polytechnique, destiné à lutter contre les mauvaises doctrines de la révolution. Son cabinet servit quelquefois de salle de séance aux commissions. Cette activité l'avait mis en évidence et son amour du bien en imposait aux hommes, même les plus avancés du mouvement. Il sauva peut-être, grâce à cette influence, le monument expiatoire de Louis XVI.

Cependant l'ordre se rétablit, les affaires reprirent leur cours, et M. Rohault de Fleury put revenir à ses laborieuses occupations d'architecte. Il disait parfois qu'il se sentait capable de diriger la construction de Paris entier ; il put dire du moins, avec la plus stricte exactitude, vers 1855, qu'il présidait à l'érection d'une grande ville ; à cette époque il bâtissait d'immenses îlots de maisons rue de Rivoli, la chambre des notaires sur la place du Châtelet, des hôtels particuliers rue de la Paix, rue Saint-Arnaud, aux Champs-Élysées, au rond-point de l'Étoile [1]. Sa merveilleuse activité lui permettait encore de suivre les innombrables expertises que lui confiait le tribunal et auxquelles l'appelait son grand renom de sagesse et d'honneur. Il suffisait à tout et trouvait encore le temps d'accompagner ses enfants dans les voyages qu'il leur croyait nécessaires. C'est ainsi qu'il put successivement visiter l'Angleterre, la Hollande, la Belgique, une partie de l'Allemagne et surtout l'Italie, vers laquelle ses sentiments de chrétien et d'artiste le ramenaient sans cesse.

Ces voyages ne furent pas perdus pour sa carrière d'architecte, il en rapportait de nombreuses esquisses qui lui en conservaient de féconds souvenirs ; la connaissance plus approfondie des artistes italiens modifia même heureusement son talent qui, sans perdre sa sobriété, y gagna une manière plus gracieuse ; son style, mâle et fort, devint en outre élégant et souple. L'ampleur toutefois resta toujours son principal caractère. Personne mieux que lui n'aurait tracé le plan d'une ville et l'on ne saura jamais l'influence que ses projets exercèrent sur les percements qui sillonnèrent la capitale sous l'Empire. Les rues de l'Opéra, de La Fayette, le boulevard Haussmann, etc., suivirent souvent la direction de ses tracés. Un jour, la fondation d'une rue fut décidée sur un simple mot qu'il dit au préfet.

On avait confiance dans son grand talent et plus encore dans la probité qu'il

1. Ses principaux hôtels ont été construits pour le prince Soltykoff, rue Saint-Arnaud ; — M. Fontenilliat, aux Champs-Élysées ; — M. Sauvage, rue de Chaillot, etc. En dehors de Paris, on lui doit les plans de la préfecture de Poitiers et plusieurs châteaux.



poussait en ses dernières limites. Un homme illustre, avec lequel il eut de longues relations, disait en parlant de lui : « M. Rohault de Fleury, c'est la probité en hauts-de-chausses et en pourpoint. »

Au milieu d'occupations si multiples et si diverses, il n'oubliait pas que ses enfants réclamaient de lui, non-seulement les sollicitudes d'un père, mais aussi les soins d'une mère. Garde-malade à leur chevet pendant leurs souffrances, compagnon de leurs voyages, maître d'école, précepteur plein de clarté dans leurs études, il remplissait toutes les tâches avec une force dont Dieu seul a le secret. Il s'inclinait jusqu'à ses petits-enfants pour leur apprendre à lire. C'est encore pour mettre au profit d'un de ses fils sa grande expérience de jurisconsulte, qu'il rédigea un ouvrage sur les lois du bâtiment. Il voulut ensuite, par modestie, le soumettre à la sanction de la Société des architectes [1], laquelle, en remercîment, lui fit, à cette occasion, frapper une médaille d'or.

Comblé d'estime et de fortune, attiré dans les salons les plus distingués de Paris M. Rohault ne se laissa jamais éprendre des vanités du monde, mais la pensée de Dieu et de l'angélique compagne qu'il avait perdue le ramenait toujours vers le ciel. Lorsqu'il vit assurée l'aisance qu'il avait résolu de laisser à ses enfants, il se déroba brusquement à l'éclat de sa carrière, il prit sa retraite, non comme les hommes vulgaires, une retraite oisive, mais une retraite pleine d'œuvres, de travail et de prière. « Il faut, disait-il, se recueillir avant de mourir. » Ces deux nobles paroles lui revenaient aussi souvent sur les lèvres : « Prière et travail. »

Avant de se mettre à l'œuvre, il voulut jeter un regard sur le passé, comme le voyageur, écrivait-il, se plaît, après une longue route, à contempler derrière lui le chemin parcouru, et il rédigea pour ses enfants les souvenirs de sa famille et de sa vie. Puis il embrassa ses pieux travaux, quoiqu'il eût plus de soixante ans, avec l'ardeur et la confiance d'un jeune homme; il débordait de confiance, au point de s'effrayer quelquefois lui-même de ses excès d'espérance en Dieu. C'était une nouvelle carrière qui s'ouvrait devant lui, carrière d'œuvres et d'études hagiologiques.

L'observation du dimanche, qu'il avait toujours fait respecter sur les chantiers et qui avait été une de ses grandes préoccupations, eut sa première pensée. En 1863, il rédigea une pétition au Sénat, pour obtenir du gouvernement ce repos oublié, il obtint en sa faveur des signatures d'élite et, ce qui était fort rare, le renvoi à trois ministères différents.

Malgré cette éclatante manifestation, rien ne parut modifié dans les chantiers publics; il résolut alors de s'adresser à l'empereur lui-même. Dans une audience qui lui fut accordée aux Tuileries, il aborda courageusement la question et dit au prince combien

1. La Société vient d'en publier une seconde édition

il était scandaleux de voir violer le dimanche dans son palais; et, comme l'empereur s'excusait sur l'impossibilité, il s'écria avec une sainte fermeté : *Sire, vous le pouvez, si vous le voulez!*

Des œuvres moins militantes prenaient encore une place importante dans la vie de M. Rohault; tels étaient l'adoration du très-saint sacrement, l'administration de la fabrique de Sainte-Madeleine sa paroisse, les réunions de Saint-Vincent-de-Paul[1] et de Saint-François-de-Sales, les congrès de Malines et de Paris, où on le vit prendre la parole, et surtout le pensionnat de Saint-Nicolas, pour lequel il avait une prédilection spéciale. A l'exemple du Sauveur, il aimait beaucoup les enfants. Dans un petit couvent de la campagne, près duquel il passait quelques semaines chaque année, il leur parlait avec une douceur infinie et leur répétait comme saint Jean : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres! » C'était la parole qu'il chérissait et il avait choisi cette belle devise, qui en est la sanction : *Si vis amari, ama!*

La santé d'un de ses fils, en le forçant à passer plusieurs hivers dans le Midi, sans lui faire abandonner les œuvres, l'engagea dans des travaux plus théoriques, quoique toujours destinés à la gloire de Dieu. Pendant ces exils, il rédigea une partie importante de son *Mémoire sur les reliques de la Passion.* Rempli de science archéologique autant que de piété, ce livre inaugura une nouvelle phase dans la critique hagiologique. M. Rohault de Fleury, si sûr de sa foi et des vérités qu'elle enseigne, ne craignait point d'introduire l'analyse dans ce domaine sacré et de soumettre les parcelles de l'adorable bois à la lumière du microscope. Pie IX, auquel il eut le bonheur de l'offrir à Rome en 1870, apprécia ces consciencieux travaux et daigna bénir leur auteur. Il eut la bonté de dire à un de ses camériers qui nous l'a rapporté : « J'ai lu deux fois l'ouvrage avec un vif intérêt..., c'est plus qu'un livre savant, c'est un livre de piété et de méditations. »

Une autre fois, avec une autre personne, il dit encore : « C'est un travail dévot, il démontre tout cela à la façon d'Arago. » Le bref qui lui fut adressé à l'occasion de cette publication, devint l'interprète de la même pensée : « Nous avons reçu avec joie votre religieux et savant livre, non-seulement parce qu'il témoigne de recherches solides et érudites sur les instruments de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui sont vénérés par les catholiques jusqu'aux extrémités de la terre, mais encore parce qu'il prouve de nouveau que toutes les fois que la science et les arts sont mis, avec mesure et sagesse, au service de notre très-sainte religion, ils répandent une nouvelle lumière sur tout ce qui la concerne! »

1. Voyant qu'on lui reprochait d'avoir laissé séduire injustement sa confiance par un malheureux qui n'en paraissait pas digne, il faisait cette admirable réponse : « C'est possible, mais le bon Samaritain a-t-il demandé ses papiers au pauvre blessé qu'il secourait? »



M. Rohault de Fleury reçut ces faveurs avec la plus filiale et la plus fervente reconnaissance; il la manifestait en toute circonstance, soit dans une adresse au saint-père, qu'il fit signer à Rome par les catholiques français, soit en se rappelant le talent de sculpteur qu'il avait montré autrefois, pour retracer les traits bien-aimés du souverain pontife [1].

A peine M. Rohault avait-il fini un travail, qu'il reprenait avec passion le cours de nouvelles études; il voulait, disait-il, « toujours travailler pour toujours prier ». Après avoir terminé son *Mémoire sur les instruments de la Passion*, il se mit à rechercher les monuments de l'Évangile, il rétablit la concordance des quatre textes sacrés et montra comment l'art chrétien, des premiers temps au XIIe siècle, a su interpréter les scènes de la vie de Notre-Seigneur. Il suivit ainsi cette chaîne de la foi qui nous relie si intimement aux âges apostoliques et dont les images successives forment les anneaux les plus sensibles aux yeux.

« Tout ce que les monuments iconographiques, écrivait Mgr l'archevêque de Tours au sujet de ce livre, tels que les peintures des catacombes, les sarcophages, les ivoires, les manuscrits enluminés, les mosaïques anciennes, les peintures murales et les miniatures ont pu lui fournir, soit en Orient soit en Occident, a été scrupuleusement interrogé, minutieusement recueilli et reproduit avec autant d'exactitude que de finesse de dessin... » L'iconographie n'avait jusqu'ici rien reproduit d'aussi suivi ni d'aussi complet. C'est dans le domaine de l'art chrétien et de l'archéologie sacrée un véritable chef-d'œuvre, unique dans son genre, fruit évident d'une immense érudition et d'infatigables recherches; on a essayé de nos jours d'illustrer de bien des manières l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. De toutes ces illustrations, celle-ci est sans contredit la meilleure, la plus lumineuse, la plus sûre, la plus éminemment catholique, car elle s'appuie sur la tradition même de l'art et sur les monuments les plus anciens. »

En finissant son recueil de monuments évangéliques, M. Rohault songeait déjà à composer une histoire de la Messe envisagée au même point de vue et nous a laissé sur ce sujet des notes considérables qui sans doute un jour pourront être publiées.

Après l'année du concile dont il passa une partie à Rome, il revint en France, où l'attendaient de poignantes douleurs; au milieu des désastres publics qui émurent si profondément son âme, un nouveau deuil se préparait à son foyer : une de ses petites-filles, âgée de dix-huit ans, douée des dons les plus précoces de l'intelligence, avait pour ainsi dire ramené sous ses yeux les traits de la compagne à laquelle il avait consacré cinquante années d'une inépuisable tendresse. Mais, hélas! cette enfant

1. Ce médaillon valut à son auteur un second bref du saint-père.



passa sous ses yeux comme une apparition, et la virginale image s'évanouit pour toujours.

Ce coup, malgré son courage, faillit abattre M. Rohault de Fleury, et les premières atteintes du mal qui devait nous l'enlever se manifestèrent à la suite de ce nouveau déchirement; mais il devait encore travailler à la gloire de la sainte Vierge et peut-être, en entrant au ciel, sa petite fille a-t-elle obtenu pour lui la faveur de composer un livre en son honneur. En effet, les fatales douleurs s'apaisèrent, il se remit au travail, et pendant les quatre années qui lui furent encore données, il put rassembler et même mettre en ordre les immenses matériaux de ce monument.

La première pensée de cet ouvrage avait été de répondre à ce mot des sceptiques : « Vous n'adorez la sainte Vierge que depuis le XIIe siècle »; pour trouver une réponse, il se mit à collectionner les innombrables Madones que le culte de Marie nous offre dans les premiers siècles. Toujours ardent, infatigable, comme les grandes âmes, il poursuivit ses études sans se laisser vaincre par les nouvelles et cruelles épreuves qui vinrent coup sur coup assombrir sa demeure en lui enlevant les êtres chéris qui en faisaient l'ornement; l'étoile du matin le voyait dès cinq heures penché déjà sur les images sacrées pour les copier et les honorer, et lorsqu'on le suppliait de prendre un peu de repos, il se plaisait à répondre : « Jamais sur la terre, nous sommes ici pour travailler; n'aurai-je pas le ciel et l'éternité pour me reposer? »

Un nouveau voyage à Rome devint nécessaire pour compléter son recueil; il résolut de l'entreprendre, malgré son âge et ses fatigues. S. Ém. Pitra, à cette occasion, l'ayant engagé d'attendre un moment plus favorable, il lui répondit que pour lui le temps pressait désormais et que la gloire de la sainte Vierge l'obligeait à se hâter. Il eut le bonheur d'être reçu au Vatican comme un fils de la maison; le cardinal bibliothécaire, avec une insigne bienveillance, lui donna la place la plus distinguée de la salle d'étude, où il put étudier à son aise les manuscrits et les monuments du musée chrétien. Il offrit son livre des Évangiles à Pie IX, qui lui accorda deux audiences et lui donna une médaille en souvenir de sa satisfaction. Revenu à Paris, dans cette maison paternelle où son enfance et ses années de bonheur s'étaient écoulées, il se remit à l'ouvrage avec plus de ferveur que jamais.

La pose de la première pierre de l'église du Sacré-Cœur fut encore pour lui un éclair de bonheur; il avait été un des jurés chargés de décerner le prix et il voyait alors son fils aîné, initiateur de l'œuvre, atteindre avec succès le but de ses pieux efforts. Il maria aussi son petit-fils à la même époque. Ce furent ses dernières joies.

Le 1er août 1875, pendant un dîner où toute sa famille était groupée près de lui comme autour d'un patriarche, il sentit de nouveau l'étreinte du mal qui s'était mani-

festé pour la première fois à la mort de sa petite-fille. Soutenu par une invincible énergie, il se releva encore; les jours suivants, il se rendit comme d'usage à la Bibliothèque nationale; une foule de notes sont datées de ces journées solennelles dont on conservera éternellement la mémoire dans le ciel. Mais enfin le 10 août, il fut obligé de garder le lit une partie du temps et le soir la crise suprême l'atteignit. Pendant cette dernière heure de lutte, il s'oubliait pour plaindre les témoins de cette scène déchirante. Lorsqu'on lui conseillait d'offrir ses souffrances à Dieu, il se hâta d'obéir; il récita un *Ave Maria* comme pour saluer cette bonne mère à laquelle il avait consacré ses dernières années et qui lui tendait déjà les bras sur le seuil de l'éternité.

C'est ainsi que vers minuit il rendit son âme à son Créateur.

On ne saurait répéter l'impression que cette mort ou, pour me servir de l'expression plus juste d'un saint religieux à son endroit, « ce départ » causa tout autour de lui. Ceux qui n'avaient fait que l'approcher ou l'apercevoir prodiguèrent à sa famille des marques de sympathie d'autant plus touchantes qu'elles étaient quelquefois plus lointaines et plus inattendues. Une foule nombreuse et pénétrée de regrets suivait son convoi, et dans cette foule on remarquait une centaine de ces enfants de Saint-Nicolas qu'il avait tant aimés.

Les derniers jours furent les plus laborieusement occupés de l'ouvrage que nos lecteurs vont lire. Il se sentait poussé par le souffle de la mort qu'il eut le bonheur de devancer en achevant sa tâche. On raconte que le vénérable Bède, sur son lit de mort, achevait de dicter son livre à un clerc; qu'il lui disait : « Hâtez-vous; » qu'enfin, parvenu à sa dernière phrase, il dit : « C'est bien, j'ai fini! » et qu'en prononçant ces mots il expira. Ce récit pourrait s'appliquer à M. Rohault de Fleury, lequel, toute la journée de sa mort et jusqu'à ses heures suprêmes, dictait à son fils les dernières dispositions; il aurait pu, comme Bède, ajouter qu'il avait fini, car une grande partie des dessins, de la préface, l'ordre du travail et même la rédaction restaient pour ainsi dire complets. L'éditeur n'a fait que remplir des lacunes, achever la gravure des planches. Ce livre est donc l'œuvre de M. Rohault de Fleury; il a pu l'offrir déjà à la Madone, qui en aura transformé les pages en feuilles glorieuses dans la couronne qu'elle lui a tressée.

J'ai lu avec un grand intérêt cette notice sur Rohault de Fleury; j'ai été heureux d'y trouver représenté tel que je l'ai connu pendant si longtemps le grand chré-



tien et le grand artiste qui avait consacré au service de la religion les nobles facultés dont l'avait doué la divine Providence. Il s'occupait d'un grand et important ouvrage, monument tout à la fois artistique, scientifique, et on peut ajouter véritablement dogmatique à la gloire du culte de la très-sainte Vierge. Je l'y voyais travailler avec bonheur et avec amour quand la mort est venue le frapper. Heureusement le travail était si avancé que son fils a pu, en comblant seulement quelques lacunes, faire paraître le dernier livre de son vénérable père. L'ouvrage ne peut manquer d'être reçu par le public religieux avec les sentiments sous l'inspiration desquels il a été composé.

PÉTÉTOT,
Supérieur général de l'Oratoire.



PRÉFACE

L'HISTOIRE de la sainte Vierge est la suite naturelle de celle de son divin fils, son culte s'est répandu en même temps que l'Évangile et a puissamment concouru à son expansion, de sorte que les images, les notes iconographiques et archéologiques qui nous ont servi dans l'étude de l'Évangile, n'auront en partie besoin que d'être complétées et développées pour faire connaître dans ses détails l'histoire que nous abordons.

(1)

Qui pourrait dire combien d'âmes élevées, d'éminents écrivains ont été tentés de rendre honneur à la sainte Vierge en étudiant son histoire et son culte! on en compte 40,000, mais leur nombre doit s'élever bien au delà. Devant ces grands souvenirs et ces grands écrits, nous nous sommes demandé s'il ne serait pas téméraire d'entrer dans un champ dont il ne semble pas rester la plus petite place à cultiver, puis nous nous sommes dit que ce champ, toujours labouré, toujours exploité, ne l'est pas encore assez et ne le sera jamais complétement, et nous avons repris courage pour entreprendre notre tâche.

Ajoutons qu'au point de vue dogmatique on ne saurait trop rappeler les monuments de la sainte Vierge sous les yeux de nos contemporains, car les passions protestantes sont loin d'être éteintes sur cet objet; nous n'avons qu'à lire l'ouvrage de M. Hallam, un des historiens anglais ordinairement des plus impartiaux, ou le livre que M. de Gladstone[2] a publié depuis peu d'années, on verra que les préjugés contre ce qu'ils appellent la *Mariolâtrie* ont toujours cours chez nos frères séparés.

1. Majuscule tirée d'un manuscrit de la bibl. Mazarine.
2. *The Vatican Decrees* by the Right Hon. W. E. Gladstone : The growth of what is often termed among Protestants *Mariolatry* was notoriously by advancing' of late years...

La pensée de leur répondre a été une des raisons de nos recherches, de l'antiquité à laquelle elles se sont spécialement appliquées et du terme que nous leur avons fixé au XII[e] siècle [1], comme à l'époque où, suivant eux, a commencé cette adoration idolâtre; on verra par les monuments groupés dans ces études que ce culte n'a pas été moins glorieux dans l'antiquité qu'au XII[e] siècle, où la clarté de l'histoire le rend aussi visible que le soleil qui éclaire l'univers. On y verra que nos pères étaient non moins hardis que nous dans la vénération de la mère de Dieu, témoin ce miniaturiste anglais du X[e] siècle qui n'hésitait pas à la confondre avec une des personnes de la sainte Trinité.

Nous aborderons donc ce grand travail avec l'espérance de faire un peu de bien malgré notre faiblesse et notre insuffisance; nous puiserons de la force dans la conscience même de cette faiblesse [2] qui nous défendra de ne rien avancer qui n'ait été dit, écrit ou peint avant nous, mais dont le rapprochement, dans certaines conditions, peut encore présenter un immense intérêt; petits nous-mêmes nous parlerons aux petits un langage plus à leur portée, nous leur montrerons des faits palpables, les images qui rappellent les traces de Marie sur la terre et où seulement peuvent la suivre les artistes chargés de la représenter par des moyens matériels.

Notre ouvrage sera partagé en deux parties distinctes. Dans la première, nous étudierons la sainte Vierge dans sa vie et les événements qui l'ont signalée; nous la verrons :

1° Dans les prophéties, ce sera son histoire avant la naissance;

2° Dans sa vie naturelle avant l'Évangile et dont le texte inspiré ne s'occupe pas, sa nativité, son enfance, son séjour au temple, son mariage;

3° Dans sa vie pendant l'Évangile; là nous suivrons le même ordre que pour nos études sur l'Évangile;

4° Nous la retrouverons après l'ascension du Sauveur jusqu'à son assomption ;

5° Nous verrons après sa mort les premiers développements de son culte qui nous la montre toujours vivante, assise dans l'éternité à côté de son divin fils; nous rappellerons ses reliques, son office, ses fêtes, les hymnes, prières, proses, chants et poésies de toute espèce composés en son honneur, le chapelet, le rosaire, les litanies, les processions, etc.

1. This monstrous superstition grew to its height in the twelfth century. For the advance that learning then made was by no means sufficient to counteract the vast increase of monasteries, and the opportunities which the greater cultivation of modern languages afforded for the diffusion of legendary tales. It was now, too, that the veneration paid to the Virgin, in early times very great, rose to an almost exclusive idolatry. It is difficult to conceive the stupid absurdity and disgusting profaneness of these stories, which were invented by the monks to do her honour. (Hallam, *Wiew of the state of Europe during the Middle Ages.*)

2. On reconnaît dans ces expressions la trop grande modestie de l'auteur, mais nous les respectons, si peu justes qu'elles nous paraissent.



La seconde partie comprendra une topographie universelle, une sorte d'*orbis marianus*, une description de tous les sanctuaires ou monuments de la sainte Vierge qui prouvera à la fois, l'antiquité et la catholicité de son culte. Pour cette longue nomenclature, nous aurions désiré suivre l'ordre chronologique des fondations des divers sanctuaires, tel que nous l'apprend l'origine d'un pèlerinage ou l'invention d'une image, mais l'incertitude qui règne sur la plupart de ces origines nous a ramené à la méthode géographique, nous réservant de reprendre tous ces monuments et d'en établir par une table l'ordre chronologique. C'est aussi dans cette pensée que nous avons inséré dans nos planches une carte qui expose la suite des temps et la marche de ce culte béni à travers le monde.

Nous avons dit que nous chercherions constamment un appui dans les travaux qui nous ont précédés; après les monuments que nous avons étudiés avec une prédilection particulière, nous n'avons pas manqué de puiser à toutes les sources qui se sont ouvertes devant nous. Nous devons ici quelques mots d'explication sur leur nature, leur notoriété et le choix qui en a été fait.

Les légendes et les apocryphes se sont présentés à nous dès le début de notre étude; on ne peut faire un pas dans l'iconographie chrétienne sans les rencontrer et on ne peut l'expliquer sans leur secours. L'histoire véridique de la sainte Vierge se trouve dans l'Évangile et les écrits des saints Pères; à cette histoire, comme pour les personnages les plus célèbres, se rattache une foule de légendes plus ou moins certaines, mais qui prouve la piété des fidèles envers *Marie;* on les trouve surtout dans les apocryphes; nous n'aurions donc pas une histoire complète de la mère de Dieu, si nous ne parlions de ces livres singuliers dont quelques-uns remontent aux temps apostoliques et qui présentent un mélange extraordinaire de grandes et belles vérités avec des faits romanesques et quelquefois puérils. Quelques-uns de ces écrits que nous devons aux chrétiens judaïsants de la Palestine vers le IIe siècle, ou qui sont l'œuvre du gnosticisme, prouvent une grande décadence dans la foi. (— Lehir., *Ét. relig.*, p. 269.) D'autres ont un parfum de sincérité incontestable; c'étaient les poëmes populaires des premiers néophytes chrétiens. La cause de la faveur démesurée dont ces légendes ont joui pendant quatorze siècles s'explique par le besoin de merveilleux dont l'homme a constamment subi l'influence. A côté des contes hérétiques on y rencontre, on y découvre l'origine féconde des inspirations des poëtes et des artistes; l'épopée, le drame, la peinture, la sculpture du moyen âge ont puisé là à pleines mains.

« Rien ne montre mieux d'ailleurs, dit M. Lehir, combien l'oracle de la vierge mère fut prompt à s'accomplir, que le concert de louanges qui retentit de bonne



heure autour de son nom béni, que le grand nombre de légendes qui circulaient dès les premiers temps sur les époques les plus obscures de sa vie. Les textes sacrés n'avaient rien dit de son berceau ni de sa tombe, mais les souvenirs d'une piété toute filiale devaient y suppléer. Et si l'incrédulité, l'imposture ou l'hérésie se sont emparés de ces souvenirs pour les dénaturer, nous sommes les premiers à déplorer cet abus; mais il n'en faut pas moins reconnaître que par là l'imposture ou l'hérésie ont, à leur insu, rendu à la vérité un éclatant témoignage; car elles auraient laissé, sans cela, dans la poussière une mémoire ignorée. Elles n'ont eu intérêt à s'en prévaloir, et n'y ont cherché un instrument de succès que parce que cette mémoire vivait dans tous les cœurs et résonnait dans toutes les bouches. » (Lehir, X, 551.)[1]

Derrière ces apocryphes que nous ne pouvions oublier sans négliger les origines mêmes de l'art chrétien, nous avons à chaque pas réveillé une légende au fond d'une chronique, d'un vieux roman de chevalerie, ou inscrite au frontispice des monuments. Fallait-il passer dédaigneusement devant ces poétiques récits comme le font les critiques modernes qui nient la possibilité même des miracles. Nous en aurions eu des regrets sincères, car, outre le charme qui les environne, nous aurions délaissé des vestiges importants d'histoire et le témoignage, dans le souvenir d'une foi naïve, d'un culte ardent pour la sainte Vierge. Nous ajouterons seulement à ce sujet, conformément au décret d'Urbain VIII[2], que nous n'avons aucunement la pensée de prévenir le jugement de l'Église et que nous ne leur attribuons que la valeur historique qu'ils nous peuvent offrir.

Les Pères de l'Église, tels que saint Jean Chrysostôme, saint Jean Damascène, Meliton, Innocent Ier, Eutrope, Eusèbe, Grégoire de Tours, citent et admettent en partie les apocryphes. Mais nous avons recherché moins ce témoignage en faveur de ces antiques légendes que le témoignage lui-même de ces grandes autorités. Après

1. Il existe une cinquantaine d'Évangiles apocryphes des premiers siècles du christianisme; les plus connus sont: l'Histoire de Joseph, l'Évangile de l'Enfance, le Protévangile de Saint-Jacques, l'Évangile de Thomas l'Israélite, l'Évangile de la Nativité de Marie et de l'Enfance, l'Évangile de Nicodème, etc. Au ve siècle Saint Gélase, après avoir convoqué un concile, porta un décret sur tous ces livres apocryphes; la plupart disparurent, et ceux qui nous restent n'ont pas de condamnation spéciale et ont joui, au siècle même de saint Gélase et dans les siècles suivants, d'une faveur générale; loin de s'en écarter comme d'une source dangereuse, les deux Églises d'Orient et d'Occident y puisèrent à l'envi.

Sur les apocryphes on peut consulter :

Douhaire, *Correspondant,* XXXIII.

Thilo, *Codex apocryphus Novi Testamenti,* Leipzig, in-8°, 1832.

Darras, *La Légende de N.-D.*

Brunet, *Les Évangiles apocryphes,* 1863.

Assemani, *Bibliotheca Orientalis Clementino-Vaticana,* Romæ, 1719, 4 vol. in-folio.

2. En 1631; voy. aussi le décret de la grande inquisition romaine de 1644.

chacun des principaux événements de la vie de la Vierge, nous avons rapporté les écrits des Pères qui les ont reçus et proclamés véritables; nous y avons joint les légendes des poëtes qui sont venus de bonne heure déposer aux pieds de Marie leur tribut d'hommages.

Nous n'avons pas négligé non plus les auteurs modernes chez lesquels les recueils des anciens écrits ont été déjà préparés; ceux qui nous ont le plus servi pour la vie de la sainte Vierge pendant l'Évangile sont de Castro et Trombelli (11 vol. de la *Summa aurea*, éd. par l'abbé Bourassé). De Castro, plus développé que Trombelli, m'a paru moins viser à la critique; Trombelli cite trop volontiers Tillemont, Serry et les autres de cette école; il repousse, par exemple, le témoignage de Juvénal, tandis que le premier parle avec respect de ce pieux patriarche de Jérusalem, qui fut l'objet de l'admiration et de la vénération des empereur et impératrice Marcien et Pulchérie. (Marcien fut considéré comme Père de l'Église par tous les évêques réunis au concile de Chalcédoine.)

L'immense recueil de Gumppenberg nous a ouvert aussi une large mine de renseignements, quoique ses indications chronologiques soient sujettes à caution et qu'on ne puisse les accepter avec une entière sécurité.

Les travaux plus récents de Mgr Moran, du P. Bridgett, de Northcote pour l'Angleterre, de Riccardi pour l'Italie, l'immense collection de Pertz pour l'Allemagne, nous ont encore fourni une ample moisson de documents. Les beaux travaux de M. de Hübner sur l'épigraphie chrétienne ont été une précieuse ressource.

L'*Histoire du culte de la sainte Vierge en France depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours* a été commencée à l'occasion de l'érection de Notre-Dame du Puy, statue colossale fondue avec les canons de Sébastopol. Le Comité historique de Notre-Dame de France a fait un appel à tous les diocèses, et c'est le résultat de cet appel qui a été inséré dans le livre de M. l'abbé Hamon. Rien de plus complet, comme *simple recueil de renseignements*, n'a été encore composé sur cette sainte matière; aussi nous sommes-nous permis d'y puiser à pleines mains, persuadé qu'en cela nous ne faisions que satisfaire au vœu des auteurs, qui est de propager le plus possible l'amour et le culte de la sainte Vierge. En annonçant la fin prochaine de son œuvre immense, l'abbé Hamon termine la préface du tome V par ces paroles que nous aimons à répéter ici : « La gloire de Marie et l'édification des fidèles ne pourront que gagner au beau

spectacle vu pour la première fois dans son ensemble de tout un grand peuple révérant avec un culte si unanime la mère de son Dieu. »

Notre principale étude s'est appliquée aux monuments que de nombreux voyages ou des photographies nous ont livrés; nous avons mis à contribution les principales bibliothèques de l'Europe, telles que celles de la rue de Richelieu, de l'Arsenal, des Archives, à Paris; les bibliothèques de Dresde, Vienne, Munich, Wurzbourg; les collections de Darmstadt, d'Aix-la-Chapelle, etc., pour l'Allemagne; de Saint-Gall, pour la Suisse; du British Museum, du duc de Devonshire, de Glascow, pour l'Angleterre; pour l'Italie, celles de Venise, de Florence, de Pise, de Milan, du Mont-Cassin, et enfin de Rome. Mais bien faibles eussent été tous ces secours, et notre œuvre n'aurait pu s'accomplir sans la puissante protection du savant bénédictin qui préside aux destinées de la bibliothèque Vaticane; là, S. Ém. le cardinal Pitra nous fit ouvrir libéralement tous ses trésors, nous mit à même de les étudier, de les copier avec une facilité presque sans exemple, et par ses précieux avis nous a bien souvent dirigé dans notre marche.

Non content de l'abondante récolte des musées nationaux et des bibliothèques publiques, nous avons glané de la manière la plus fructueuse dans des collections particulières qui nous ont été libéralement ouvertes, telles que celles de MM. Spitzer, Strauss, de M. le baron Pichon.

Quelques hommes que leur piété envers Notre-Dame ont engagés à lui dévouer une grande partie de leur vie ont réuni un nombre considérable d'images; nous citerons parmi ceux-ci en première ligne M. Julien Durand, qui en possède une multitude et qui a su mettre au service de cette collection [1] la science la plus éclairée et la plus modeste. Son intelligente piété ne se borne pas aux images; sa bibliothèque, dont le catalogue contient plusieurs milliers de numéros et qui ne comprend que des ouvrages publiés en l'honneur de la sainte Vierge relatifs à son histoire ou à son culte, a successivement passé sur notre table. Nous avons puisé dans ces livres souvent fort rares avec une ardeur qui n'a jamais lassé la libéralité de leur possesseur et nous le remercions avec la plus affectueuse gratitude.

Mgr Lacroix, ancien camérier du saint-père et qui a vécu de longues années

1. Voici le résumé de sa collection d'images :

Sur l'iconographie de la sainte Vierge depuis le Ier siècle jusqu'au XVIe environ.	650
Images miraculeuses de pèlerinage, etc..	2,250
Images de dévotion du XVIe au XIXe siècle.	1,100
Dans les livres environ.	1,000
Total.	5,000



à Rome, a recueilli de tous les pays plus de 700 images que son neveu, M. Louis Lacroix, professeur à la Faculté de Paris, a eu la bonté de nous confier pour que nous puissions nous en servir utilement.

MM. les conservateurs du cabinet des estampes à Paris ont entrepris une collection semblable sous le titre : *Images mystiques de Marie,* qui comprend déjà plusieurs volumes, et qui mérite d'être signalée.

Enfin, à l'étranger, parmi les collectionneurs de ce genre d'images, nous pouvons citer M[me] Gorrez, à Vienne, le docteur Karl Lind, l'abbé Polkowski, M. le docteur Lehner, bibliothécaire du prince Sigmaringen.

Pour les pays étrangers dans lesquels nos voyages avaient été insuffisants ou n'avaient pu nous conduire, nous avons trouvé partout des correspondants aussi obligeants que dévoués ; au nom béni de la sainte Vierge, presque partout toutes les portes se sont ouvertes avec empressement. C'est donc un devoir de reconnaissance de rappeler, entre autres ici, le souvenir de MM. Caravita, Gualante, Stevenson, Ceriani, préfet de l'Ambrosienne, en Italie ; de Miss Lambert, de M. Wilson, du P. Bridgett, de M. Goldie, en Angleterre ; de MM. le chanoine Kessel, d'Oberkampf, Falk, en Allemagne ; du R. P. Van Caloën, de MM. Delvigne, Graff, Heukelem, en Belgique et en Hollande ; de M. le duc de Montpensier, de MM. de La Fuente et de Latour en Espagne ; de M. le prince Czartorijski, pour la Pologne ; du prince Gagarine, du P. Martinow, en Russie ; de MM. le C[te] Riant, Enghelard, Hildebrand, pour les pays scandinaves ; de M. le C[te] Odobesco pour la Bulgarie ; de M. Guérin, du P. de Ratisbonne et de D. Gatt, pour la Palestine. Nous inscrivons ici l'hommage de notre reconnaissance pour tous ceux qui nous ont prêté leur concours ; nous prions surtout Notre-Dame, en l'honneur de laquelle ils nous ont aidé à travailler, de les remercier elle-même par ses faveurs ; puisse cette bonne mère verser ses bénédictions sur tous ses enfants que son amour a rapprochés ainsi ! puisse-t-elle les verser sur ces pages qui lui sont consacrées et sur leur auteur, dont elle réalisera la plus ardente espérance !

TABLE ANALYTIQUE[1].

A

1. Quelques renseignements obtenus après l'impression de l'ouvrage ont donné lieu, dans cette table, à des articles qui ne renvoient à aucune pagination. Malgré l'heure tardive à laquelle ils nous sont parvenus, nous n'avons pas voulu en priver les lecteurs.

B

C

D

H

I

J

K

L

M

N

O

P

S

T

U

V

W

X

Y

Z




LA · S.te VIERGE ·
II
ARBRE de JESSE
MS · d'HERRAT
(Strasbourg)
XII
COMMVNIQVÉ par
M.r STEINHEL
Chapelle du LIGET
d'après un dessin
de M.r Savinien Petit
MARIA
S.t PIETRO · Scheraggio
FLORENCE
104
Rohault de Fleury
Poussielgue frères. Edit.
Eudes imp. Paris.

LA

SAINTE VIERGE

CHAPITRE I.

LA SAINTE VIERGE AVANT SA NAISSANCE. — PARENTS DE LA SAINTE VIERGE. IMMACULÉE CONCEPTION.

LA SAINTE VIERGE AVANT SA NAISSANCE.

Attente générale du Messie. — Les Argonautes 1330 ans avant Jésus-Christ.
Prophéties bibliques. — David 1071 avant Jésus-Christ. — Figures de Marie. — Traditions chez les Gentils.
Iconographie.



ARIE était prédestinée au salut du genre humain, et c'était une opinion traditionnelle des anciens Hébreux que le Messie et la Vierge, de laquelle il devait naître, ont été l'unique cause finale de l'univers. Quel but en effet plus digne de la grandeur et de la bonté de Dieu, plus déterminant de la création, que de s'unir personnellement à son ouvrage, que de le déifier et de l'élever à sa félicité infinie[1] !

Tous les Pères sont d'accord pour faire voir la sainte Vierge annoncée par les prophètes, présentée par les évangélistes et respectueusement saluée par les anges.

Les Juifs ont à cet égard une foi commune avec nous; seulement, en ne voulant pas appliquer à Jésus le caractère de Messie, ils ne croient pas à sa mère. Les musulmans lui rendent de pieux hommages; des auteurs protestants,

1. Nicolas, t. II, p. 68.

Grotius, Leibnitz, Luther lui-même, ont été des avocats de la sainte Vierge [1].

Saint Augustin a dit : « Seule elle mérite d'enfanter Dieu et l'homme, elle est devenue le trône de Dieu, la cour du roi éternel, ainsi que nous l'ont enseigné les patriarches, les prophètes et les apôtres, dans des figures et des discours que nous croyons de foi certaine, parce que Dieu ne nous a jamais trompés. » (De Castro) [2].

La virginité chez tous les peuples, dans tous les temps, même les plus corrompus, a toujours été l'objet de la vénération et du culte des hommes. Saint Jérôme rapporte un grand nombre d'exemples prouvant ce respect des anciens pour la virginité. D'où vient ce respect universel? La tradition des premiers patriarches peut seule nous l'expliquer : une vierge devait donner au monde le libérateur que toutes les nations désiraient.

Chez les Romains, une coutume ancienne s'opposait à l'exécution capitale d'une vierge [3].

Après la virginité, la maternité était aussi tellement vénérée chez les anciens que, même pendant les fureurs des païens contre les chrétiens, on attendait qu'une femme enceinte condamnée au supplice ait donné le jour à son enfant. « Quoi donc de plus merveilleux que la réunion prodigieuse, incompréhensible de ces deux faits! » et pourtant le mystère de la Vierge qui devait enfanter a été connu des païens. Cette croyance existait chez les Latins, chez les Gaulois, les Chaldéens, les Perses et les Éthiopiens [4].

La doctrine de l'incarnation dans le sein d'une vierge était répandue parmi les peuples de l'Amérique [5], qui durent la recevoir de l'Occident comme nous de l'Orient.

On doit donc voir là un reste des traditions primitives. N'est-il pas doux de penser que, depuis le commencement du monde, tout homme de bonne foi, quelle que soit la fausseté de la religion dans laquelle il a été élevé, a dû croire à la Vierge concevant ou enfantant et attendre le salut de l'enfant qui devait sortir d'elle?

Si de ces généralités nous passons à leur application, aux peuples divers, gardiens de ces traditions, nous voyons d'abord les Argonautes, puis les prophéties bibliques, égyptiennes et romaines, enfin les sibylles et les druides.

1. Nicolas, t. II, p. 74.
2. *Summa aurea*, t. II, p. 346.
3. Lemulier, t. I, p. 140.
4. Nicolas, t. II, p. 22.
5. Lemulier, t. II, p. 149.

LES ARGONAUTES.

L'an du monde 2998, les Argonautes, sous la conduite de Jason, naviguaient vers la Colchide. Voulant passer par le détroit dans le pont Euxin, ils furent arrêtés par la ville de Cysique, qui dominait l'Hellespont, et s'en emparèrent après une victoire navale. Apprenant bientôt les liens de parenté qui les rattachaient à Cysique, ils y fondèrent un temple admirable, pour obtenir leur pardon, et en s'en allant ils consultèrent l'oracle d'Apollon à Delphes pour connaitre à qui le temple devait être consacré [1].

L'oracle répondit : « Préparez-vous par une vertu constante à obtenir les honneurs d'en haut, adorez le Dieu unique qui de son trône céleste gouverne le monde entier, craignez son Verbe éternel né avant tous les siècles, qui sera mis au jour par une vierge pure et qui, semblable à une flèche lancée par les tempêtes conductrices de la foudre, présentera comme offrande le monde soumis à son père. Sa mère, dont le nom est Marie, acceptera ce temple qui lui sera dédié en propre [2]. »

On dit que les Argonautes placèrent cette

1. Miechovich, t. II, p. 31.
2. Assidua sublime decus virtute parate
Atque unum (sic mando) Deum qui cuncta gubernat.
Cœlesti residens solio, colite atque timete.
Illius æternum, natum anteque sæcula verbum,
Nescia virgo viri quondam partu tenera edet.
Qui velut igni feris impulsa sagitta procellis
Edomitum reddet Patri pro munere mundum.
Hujus, quam Mariæ nomen manet, alma genitrix
Agnoscet templum proprium sibi rite dicatum.

inscription sur le linteau de la porte du temple. Quoi qu'il en soit et en supposant même que cette inscription ne remonte pas au delà de l'ère chrétienne, il est probable que le culte de Rhea, *mère de Jupiter*, avait laissé sur ces murs des traditions qui inspirèrent ces vers et la pensée de la mère du Sauveur [1].

D'ailleurs, saint Procope, martyr, rappelle cet oracle, dont il est fait mention dans sa vie par Métaphraste au 8 juillet, écrit qui jouit d'une telle autorité que, dans le second concile de Nicée, il fut invoqué en témoignage pour le culte des images. L'ignorante gentilité appliqua cet oracle à Minerve [2].

PROPHÉTIES BIBLIQUES.

Prophéties écrites. — On a pu contester ces oracles; mais ceux de nos livres saints sont hors de toute atteinte. Les Juifs ont eu, plus encore que les païens, des prophéties annonçant qu'une vierge deviendrait mère. Quelques-uns sont d'une clarté évidente, d'autres sont parfaitement expliqués dans le même sens.

« Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne: elle te brisera la tête et tu tâcheras de la mordre par le talon [3]. »

Du temps de David (1071 avant Jésus-Christ) et sous les rois ses enfants, le fil de la prophétie se renoue et le mystère de la Vierge et du Messie se déclare plus que jamais par des prophéties magnifiques et plus claires que le soleil.

« Je suis la fleur des champs et le lis des vallées (cant. 11-290); *flos campi et lilium circum vallium.* »

1° Isaïe (694 avant Jésus-Christ) déclare que la Vierge concevra (chapitre VII), qu'elle enfantera un fils qu'elle nommera Emmanuel, qu'elle sortira de la tige de Jessé. Il s'élèvera comme un rejeton, en face de lui et comme une racine de

1. Trombelli, t. I, p. 514.
2. Miechovich, t. II, p. 31.
3. L'abbé Lecanu, p. 41. — *Genèse*, III, 15.

la terre desséchée. *Et ascendet sicut virgultum coram eo, et radix de terra sitienti* [1].

2° Cieux, faites tomber votre rosée et que les nuées pleuvent le juste. *Rorate cœli desuper et nubes pluant justum* [2], c'est la rosée du ciel qui tombe inaperçue. Telle a été l'intervention du Saint-Esprit.

3° Le Christ est comparé à une vive lumière : à cause de Sion je ne me tairai pas; à cause de Jérusalem je ne prendrai pas de repos jusqu'à ce que son juste sorte comme un flambeau : *Propter Sion non tacebo et propter Jerusalem non quiescam donec egrediatur ut splendor justus ejus, et salvator ejus ut lampas accendatur* [3]. Comme la lumière traverse certains corps, il pénètre dans le sein de la Vierge et en sort sans aucune lésion [4].

Isaïe ne dit point, remarque l'auteur du *Christ devant le siècle :* « Voici qu'une vierge concevra, mais voici que la Vierge concevra. Rien n'est à négliger dans la parole de Dieu. Ce monosyllabe devient une sublime exégèse de la concordance des traditions de l'humanité entière. Le prophète n'annonce pas ce phénomène *qu'une* vierge enfantera; il dit simplement et sans commentaire : *Voici que la Vierge...* Remarquez ce choix de l'article défini *la* exprimant que *cette Vierge* est *celle* dont s'entretiennent les générations et qui leur est déjà familière par les récits des vieillards. *De la* à *une* est toute la distance *du connu* à *l'inconnu* [4]. »

Les versions chaldaïques, syriaques, arabes et grecques, le texte des Septante conservent fidèlement l'article défini *la;* mais la langue latine n'ayant point d'article, la Vulgate ne pouvait l'exprimer et la traduction française, sans le savoir, s'est écartée du texte original.

4° Dans un style figuré, saint Jérôme applique

1. Isaïe, LIII, 2.
2. *Id.*, XLV, 8.
3. *Id.*, LXII, 1.
4. *Rosier de Marie*, III, 25. La prophétie d'Isaïe est souvent représentée dans l'iconographie chrétienne. Notons par exemple : la fameuse peinture du cimetière Priscille, celle de Domitille au IXe siècle, la miniature de la Bible de saint Paul, enfin l'ivoire du Xe siècle, d'Oxford.

au corps de la sainte Vierge le *nubem levem* d'Isaïe dans le passage suivant : « Voici que le Seigneur montera sur un léger nuage et entrera en Égypte. *Ecce Dominus ascendet super nubem levem et ingredietur Ægyptum*[1]. »

5° Le Seigneur a créé un nouveau prodige, une femme environnera un homme, *Creavit Dominum novum super terram; femina circumdabit virum* (Jérémie, 630 avant Jésus-Christ).

C'est-à-dire que la femme seule, en restant vierge, donnera naissance à un homme et non pas à un enfant. Les rabbins eux-mêmes avaient attribué ce passage au roi-Messie, dont il est dit au second psaume : *Ego hodie genuite*[2].

Ezéchiel (599 avant Jésus-Christ) l'a appelée la porte fermée du Prince.

Daniel (606 avant Jésus-Christ) compte exactement les semaines qui doivent s'écouler jusqu'à sa venue.

Habacuc (600 avant Jésus-Christ) et Zacharie (530 avant Jésus-Christ) l'appellent, l'un le mont Pharam, la montagne obscure; l'autre le candélabre à sept branches, c'est-à-dire orné des sept dons du Saint-Esprit.

Après une attente de 4.000 ans, le temps marqué par tant de prophéties arrive enfin; les ombres de l'ancienne loi disparaissent et Marie se lève sur l'horizon de la Judée, comme l'étoile qui précède le jour[3].

Et toi[4] *Betleem Ephrata*, si petite parmi les villes de Juda, en toi, *me* naîtra celui qui doit être le Dominateur en Israël, celui dont la génération remonte au commencement, aux jours de l'Éternité. Aussi seront-ils délaissés jusqu'au temps où la mère enfantera, et alors le reste des frères se réuniront aux fils d'Israël.

La vie du Sauveur a été figurée par les patriarches et les prophètes en ses moindres détails. De même Marie a été figurée par les saintes femmes qui vécurent avant elle[5].

1. Isaïe, XIX, 1.
2. Trombelli, t. I, p. 519. — Orsini, p. 28.
3. Miechovich, Trombelli, Orsini.
4. Michée, V, 23. — L'abbé Lecanu, p. 49.
5. *Id.*, p. 51.

Ève, après sa chute, reçoit le nom glorieux de Heva, la vie. Elle assiste au meurtre d'un fils tendrement aimé.

Sara, mère d'Isaac, dans sa longue stérilité représente Marie dans sa virginité; un ange annonce à chacune d'elles la naissance d'un fils.

Rebecca, femme d'Isaac, attendra dans une longue stérilité la naissance de Jacob.

Rachel, femme de Jacob, vient mourir aux portes mêmes de Bethléem en donnant le jour à un fils, au lieu même où Marie enfanta la vie et le salut de l'univers.

Marie[1], sœur de Moïse, lui sauve la vie, comme Marie, mère de Jésus, la lui donne, après le passage de la mer Rouge; les cantiques de la sœur ont quelques accents du *Magnificat*.

Débora, la fille de Jephté et surtout *Anne*, la mère de Samuel le Nazaréen, consacré à Dieu avant sa naissance, le plus grand après Moïse, rappellent sa figure.

Josabeth, la tante du jeune Joas, l'enlève du milieu de ses frères mis à mort, comme Marie devait soustraire un jour l'enfant-Dieu à la colère d'Hérode.

La Bible nous présente encore *Ruth*, *Suzanne*, *Judith*, *Esther* qui sauvent leur peuple, *la mère* des Machabées qui voit mourir ses fils.

Les prophéties mystiques, cachées aux yeux des profanes, sont claires pour les saints pères et les fidèles[2].

I. *Le paradis terrestre*[3]. — Si Adam est l'image mystique de Jésus, le paradis de délices dans lequel il séjournera est donc un symbole de Marie.

II. *L'arche de Noé*. — L'arche de Noé, si soigneusement garantie contre l'invasion des eaux diluviennes, porte dans ses flancs un juste, espoir de la rénovation du monde.

1. L'abbé Lecanu, p. 53.
Un ancien sarcophage nous montre la sœur de Moïse jouant du tambourin et sur ce tambourin l'anagramme du Christ.
2. L'abbé Lecanu, p. 63.
3. *Id.*, p. 66.

III. *L'arc-en-ciel.* — Il signale le *terme* du *déluge* et *l'échelle de Jacob,* le lien entre le ciel et la terre.

IV. *Le buisson ardent.* — Comme ce buisson, le feu embrase la divine mère sans la consumer; c'est au milieu de ces flammes que Jésus a habité corporellement.

V. *Le nuage lumineux*[1]. — Le nuage n'était pas la lumière, mais il la contenait et en distribuait les rayons. L'Écriture nous représente souvent Marie sous l'emblème d'une nuée bienfaisante : « le Seigneur entrera en Égypte porté par une nuée légère[2]. »

VI. *La verge d'Aaron.* — La Vierge mère a porté spontanément sa fleur et son fruit; elle a été honorée de la fécondité dans la virginité, comme dans la baguette d'Aaron on vit la floraison dans l'aridité.

VII. *L'arche d'alliance.* — Dans l'arche étaient renfermées les tables de la loi. — *Le tabernacle* rappelle le trésor qu'elle possédait.

VIII. *La toison de Gédéon.* — La sainte Vierge seule inondée de la rosée des cieux, c'est-à-dire de la grâce, seule en possession de l'auteur même de la grâce, tandis que le reste de l'univers demeurait dans les ténèbres ou dans le crime, était figurée par la toison[3].

IX. *La tour de David*[4]. — Comme cette tour célèbre, Marie est une citadelle inexpugnable que le démon n'a jamais soumise à ses lois.

X. *Le trône d'ivoire de Salomon.* — Le Roi pacifique, le sage par excellence figure Jésus, et la blancheur du trône est l'image de la virginité.

1. L'abbé Lecanu, p. 70.

2. Isaïe, XIX, 1.

3. Marie, dit saint Ambroise, est à juste titre comparée à la toison de Gédéon, puisqu'elle a conçu le Seigneur de manière à le recevoir comme une douce rosée dans tout son être sans que sa virginité souffrît aucune atteinte.

Considérez le dessein de Dieu, dit aussi saint Bernard : devant arroser l'aire entière, il commence par remplir de rosée la toison; devant racheter le genre humain, il a mis tout le prix de cette rédemption dans Marie.

4. L'abbé Lecanu, p. 75.

XI. *Le temple de Salomon.* — Le Seigneur habite en elle.

XII. *Le Jardin fermé et la fontaine scellée.* — Salomon, dans le Cantique des Cantiques (IV. 12), lui dit : « Vous êtes, ô mon épouse, le jardin fermé, la fontaine scellée, la source des eaux vives qui jaillissent avec impétuosité de la montagne. »

XIII. *L'horloge d'Achan.* — Ézéchias demande à Isaïe que l'ombre du cadran solaire recule de dix degrés. Le fils de Dieu, en se faisant homme, est descendu au-dessous des chœurs des anges, il a donc rétrogradé.

XIV. *La nuée bienfaisante d'Élie.*— Pendant que la terre languissait dans la désolation, Marie, annoncée par les prophètes, s'est élevée au-dessus de la mer de ce monde comme un petit nuage qui a immensément grandi et duquel est descendue la pluie fécondante de la grâce et de la réconciliation.

XV. — *La porte fermée d'Ézéchiel.* La clôture de cette porte est une affirmation de la virginité de Marie avant, pendant et après l'enfantement divin. (*Ezéch.*, ch. XLIV.)

On ajoute à ces figures le rayon de miel de Samson, rempli de douceur et communiquant la force; la petite pierre du prophète Daniel, qui devient une grande montagne, la montagne de beauté qui est l'habitation du Seigneur; le chandelier d'or à sept branches et à sept lampes, le *cèdre du Liban* (*cedrus exaltata. Eccl.*, XXXIV.) etc., etc.

TRADITIONS

EN CHINE, EN ÉGYPTE, EN GRÈCE, A ROME EN AMÉRIQUE.

Au fond de toutes les théogonies se trouvent deux croyances, constantes quoique défigurées par des symboles et des fables souvent absurdes. L'histoire d'un temps ancien où l'homme innocent et heureux coulait dans l'âge d'or des

jours purs et sereins; un juste, un prophète, sous des noms qui variaient suivant les idiomes et les sectes, devait rendre à la terre le bonheur qu'elle avait perdu par ses crimes. La Chine, l'Inde, les Egyptiens et même les hordes de l'Amérique ont retenu ces anciennes croyances. Le monde est rempli de traditions plus ou moins altérées, lesquelles retracent dans presque tous ses détails l'histoire de la Vierge et du Christ. Il est assurément fort étrange que ces légendes merveilleuses, qui n'ont pas été copiées sur les faits évangéliques, puisqu'elles sont incontestablement plus anciennes, forment en s'enchaînant la vie réelle du fils de Dieu. Ce n'est point par hasard que le mystère de l'incarnation d'un Dieu dans le chaste sein d'une vierge est une des croyances fondamentales de l'Asie[1].

Traditions chinoises. — Dans l'attente d'un Sauveur où était le monde, on trouve une tradition chinoise rapportée par Barrow[2], ainsi conçue :

« Un jour la déesse *Sching-Mou,* cette mère sainte, mangea la fleur de la plante *Lien-hona,* au bord d'une fontaine, et dans sa virginité donna le jour à un fils divin. » Confucius, plus de 500 ans avant Jésus-Christ, avait dit : « Le Saint doit naître d'une vierge. » Les Égyptiens, avant l'avénement du Christ, plaçaient en divers lieux et adoraient une vierge dans son lit, un enfant dans une crèche. Ils disaient tenir ce culte d'un prophète[3]. On lit en effet que le prophète Jérémie, allant en Égypte après la mort de Godolia, donna ce signe aux rois d'Égypte : que leurs idoles seraient renversées lorsque la Vierge enfanterait. En conséquence, leurs prêtres placèrent dans le lieu secret du temple une image de la Vierge et de son enfant et l'adorèrent. Interrogés par le roi Ptolémée sur ce que cela signifiait, ils lui répondirent que c'était un mystère qu'ils avaient reçu de leurs ancêtres

1. Orsini, p. 11.
2. *Travel in China,* p. 472.
3. Canisius, l. II, ch. VII.

et qu'ils croyaient que cela arriverait en effet. Canisius (l. I.), et saint Epiphane dans la *Vie des Prophètes* rapportaient ce fait.

Traditions diverses. — La doctrine de l'incarnation de la divinité dans le sein d'une vierge était répandue parmi les peuples de l'Amérique, dont la communication avec l'ancien monde fut interrompue longtemps avant les temps historiques[1].

On peut encore considérer le Coran comme un témoignage des traditions antiques; Mahomet y avait placé quelques dogmes essentiels qui étaient si profondément entrés dans les croyances populaires qu'il se crut obligé de les respecter. Ainsi il proclame la virginité de Marie dans plusieurs endroits. Il n'a pas pris cette croyance dans l'Évangile, car dans sa profonde ignorance il confond la vierge Marie avec Marie la sœur de Moïse[2].

Traditions grecques. — Le théâtre grec semble avoir été lui-même l'écho du pressentiment universel. — Eschyle, dans *Prométhée,* donne à la mère future du libérateur de l'humanité le nom de Παρθένος ἀστεργάνωρ[3] vierge rebelle à l'hymen. — On combat[4] cette sorte de prophétie en disant qu'il y avait longtemps, au siècle d'Eschyle, que les événements annoncés par Prométhée s'étaient accomplis. L'argument ici, au lieu de nous être contraire, nous paraît très-favorable à notre thèse, puisqu'il éloigne avec cette fable l'époque où l'humanité saluait sans le savoir la mère du Rédempteur. Je veux bien qu'Eschyle n'ait pas été prophète, mais il sert de témoin, et de témoin désintéressé, à une légende prophétique, ce que j'aime encore mieux ici.

Traditions romaines. — Si nous consultons l'histoire de Rome païenne, nous y trouverons plus répandue encore la croyance de ce mystère: « Romulus son premier roi (753 avant Jésus-

1. Lemulier, t. II, p. 149.
2. Lemulier, t. I, p. 139.
3. F. Clément, p. 206.
4. Pierron, *Théâtre d'Eschyle,* 1870.

Christ) y avait placé sa propre statue et l'avait établie avec une solidité qui semblait défier toutes les chutes; on consulta l'oracle qui répondit : « Elle tombera lorsqu'une vierge enfantera », ce que l'on considéra comme une impossibilité. Et cependant, au moment où la sainte vierge Marie enfanta, la statue tomba avec le temple, parce que la vérité renversa les idoles que la terre avait élevées et que la paix véritable brisa les fausses images. C'est dans ce lieu que fut construite S. Maria Nuova (sainte Françoise Romaine) [1].

Suétone raconte que c'était une opinion ancienne, constante et universelle qu'un puissant libérateur devait sortir de l'Orient (*Vita Vespasiani*, ch. II). Tacite ajoute que, d'après la persuasion commune, ces oracles étaient consignés dans les anciens livres des Juifs [2].

Dans la quatrième églogue, tous les traits de Virgile semblent empruntés à Isaïe. De Jésus-Christ seul il était vrai de dire :

Magnus ab integro sœclorum nascitur ordo
Jam redit et Virgo, redeunt saturnia regna

qu'il viendrait du ciel, qu'il serait fils de Dieu et l'objet de toutes ses complaisances :

Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
Ille Deum vitam accipiet...
Cara Deum soboles, magnum Jovis incrementum;

qu'il commanderait à tout l'univers :

Pacatumque reget patriis virtutibus orbem;

qu'il effacerait les péchés des hommes :

Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri
Irrita, perpetua solvent formidine terras.

Paroles qui, au jugement de saint Augustin, ne peuvent se dire que de Jésus-Christ;

Qu'il tuerait le serpent :

Occidet et serpens...

qu'il ramènerait le bonheur sur la terre, sans cependant retrancher les tristes suites du péché d'origine.

... Toto surget gens aurea mundo
Pauca tamen suberunt priscæ vestigia fraudis.

Qu'enfin il opérerait toutes ces merveilles, non par les hauts faits de sa vie, mais dès son berceau et par le fruit de sa naissance, à dater de laquelle commenceront à courir les siècles nouveaux [1].

Teque adeo decus hoc ævi, te consule, inibit,
Pollio et incipient magni procedere menses.

Saint Augustin dit que le Pollion de Virgile a été écrit d'après l'oracle sibyllin qui prédisait la naissance du Messie. Constantin le Grand, Lactance, Pope, le père de la Cerda, sont d'accord pour attribuer ces oracles au Christ.

Cicéron rapporte que, de son temps, on parlait généralement d'un oracle de la sibylle, d'après lequel un interprète croyait imminente l'apparition d'un roi dont la nécessité se faisait sentir pour sauver la République [2].

L'importance que les sibylles ont eue chez les païens et même dans le christianisme à certaines époques, nous engage à entrer dans quelques détails à leur sujet.

1. Trombelli, t. I, p. 514.
2. *Hist.*, l. V.

LES SIBYLLES.

Sibylles païennes [1]. — La sibylle de Cumes, consultée par Énée, n'était, selon toute apparence, qu'une imitation de celle d'Érythrée, ce qui explique la confusion perpétuelle qui existe entre l'une et l'autre sous la plume des écrivains de l'antiquité.

Il ne nous reste presque rien des anciens oracles sibyllins, et encore le peu qui a survécu n'est pas dans les conditions assignées par Varron et par Cicéron en forme d'acrostiche.

Tarquin régnait à Rome : la sibylle lui apporte des volumes qu'elle dit contenir les destinées de son royaume et lui en demande un prix élevé. — Refus du roi. — Elle en brûle trois et

1. Hamon, t. I, p. 187.
2. Cicéron, *de Divinatione*, l. II, ch. LIV.

demande du reste le même prix. — Nouveau refus. — Trois livres brûlés de nouveau. — Elle demande encore le même prix de ce qui reste, et Tarquin les achète. — On n'est pas d'accord ni sur le Tarquin dont il s'agit, ni sur le prix des livres, ni même sur le fond de l'histoire que l'auteur regarde comme une fable parce qu'il ne s'appuie sur aucun témoignage contemporain. Il est probable qu'ils étaient pour les Tarquins un moyen de gouvernement comme la nymphe Égérie l'avait été pour Numa[1].

Voici une autre histoire qui les concerne selon MM. Jourdain et Duval et que le vénérable Bède nous rapporte lui-même. La Tiburtine était, dit-on, fille du roi Priam, elle était âgée de 200 ans et avait déjà parcouru et rempli du bruit de ses oracles toutes les parties du monde connues, lorsqu'aux premiers temps de la République, d'après les écrivains du IIIe siècle, elle arriva à Rome, escortée de la solennelle ambassade que le Sénat et le peuple lui avaient adressée.

Il s'agissait d'expliquer le rêve qu'avaient eu simultanément cent des plus vénérables et des plus puissants sénateurs; ils avaient vu, chacun en particulier, neuf soleils différents les uns des autres par leur forme, leur couleur et leur aspect. Elle conduisit les sénateurs au mont Aventin et là, lisant comme dans un livre sur les astres, elle leur dit : « Les neuf soleils que vous voyez annoncent toutes les générations futures. » Elle s'arrête plus longtemps à l'explication du premier soleil, plus rouge que le troisième qui est de sang et qui rayonne à son midi comme un cristal étincelant : « Dans ce jour-là, il se lèvera une femme du côté du midi; elle sera de la race des Hébreux et s'appellera Marie; son époux aura le nom de Joseph, et de son sein, sans le commerce de l'homme, mais par la vertu du Saint-Esprit, naîtra celui qu'on appelle Jésus.

Après l'incendie du Capitole, en l'an de Rome 678[2], les livres sibyllins furent consumés, et comme il fallait des livres de ce genre à consulter, le Sénat fit chercher l'équivalent dans le monde entier et l'on recueillit à grand'peine mille vers réputés sibyllins.

1. L'abbé Lecanu, p. 36.
2. *Id.*, p. 40.

Cette démarche solennelle du Sénat et l'inquisition faite par les délégués éveillèrent tous les esprits, et bientôt les oracles des sibylles devinrent aussi communs qu'ils étaient rares auparavant.

Ils n'avaient cependant pas perdu faveur et les ambitieux et le Sénat s'en servirent selon leurs désirs. Un oracle sibyllin était toujours tout prêt, témoin cet oracle : *La nature enfante un roi aux Romains*, qui fut le prétexte dont se servit le Sénat pour ordonner d'ôter la vie à tous les enfants nés ou à naître dans cette année. Mais comme beaucoup de sénateurs et de chevaliers étaient intéressés dans la question, ils firent en sorte que le décret ne fût pas porté à l'*ærarium* et il n'obtint pas ainsi d'exécution.

La deuxième sibylle était adorée comme déesse à Tivoli. Ses prophéties furent apportées au Capitole par le Sénat. Elle parla à l'empereur Auguste et lui montra dans les airs un signe d'une grande splendeur; on y distinguait une vierge allaitant un enfant, qu'elle avait étendu sur les bras. Elle lui dit que c'était la mère de Dieu et que ce fils de la Vierge était homme comme nous, devait sauver le monde et que le terme de sa naissance était proche. Alors l'empereur, frappé de cette vision, adora, par le conseil de la sibylle, ce Dieu nouveau-né, et commanda qu'au lieu même de l'apparition on lui élevât un autel, auquel on donna le nom d'autel du ciel : *Ara cœli*. Cet autel se voyait dans l'église de Rome appelée *Santa Maria d'ara cœli*. Ce fait est mentionné par le pape Innocent II, l'historien Timothée et Antoine Benter[1].

Les livres sibyllins furent encore consultés sous les règnes de Maxime Julien, jusqu'à Honorius qui, en 406, fit cesser ces scandales, en faisant jeter au feu ces trop fameux livres.

Les auteurs varient sur le nombre des sibylles; il diffère de deux à dix, selon saint Jé-

1. Barbier de Montault, p. 11.

rôme, Lactance, saint Augustin... Saint Clément en compte une multitude.

Sibylles chrétiennes. — Des pères de l'Église ont accepté sans contrôle quelques oracles sibyllins chrétiens qui avaient cours dans le monde et qu'ils opposaient aux oracles païens.

Il n'y a pas eu unanimité dans toutes les églises pour les recevoir. Le canon 39 du concile de Narbonne, tenu en 1609, prohibe comme *indécent* le chant des prophéties des sibylles. Cette défense figure au canon de prime pour la vigile de Noël, dans le diocèse de Paris [1]. D'un autre côté, Rome, si difficile pour l'admission des questions douteuses, a laissé faire et même encouragé la représentation des sibylles portant des légendes où l'on retrouve des détails bien précis.

Quelques-unes avaient une origine judaïque.

Si ces livres sont absolument nuls comme prophéties, ils ont leur importance comme peinture fidèle, sinon complète, des préjugés, des mœurs et des usages du temps où ils furent composés.

Le temps était aux hypothèses littéraires; les œuvres de Mercure Trismégiste, de Phocyléide, les faux évangélistes, etc., et tant d'autres apocryphes admis comme authentiques par certains pères de l'Église et à plus forte raison par beaucoup de chrétiens, n'ont point une autre date.

Dans les premiers siècles chrétiens les sibylles avaient très-peu de crédit, on ne lisait pas leurs prophéties dans une église chrétienne. Si certains pères ont opposé des oracles sibyllins aux païens c'est que ceux-ci y croyaient et que c'était contre eux un argument puisé dans leurs propres croyances.

Saint Clément d'Alexandrie cite un passage de saint Paul qui aurait dit : Prenez les livres des Grecs, interrogez les sibylles..., or on ne trouve nulle part que saint Paul ait prononcé ces paroles, mais le grand apôtre s'en serait servi comme d'un argument. Il parlait des sibylles et confondait leurs oracles avec ceux des devins qu'il appelle tous des voleurs, qui ne savent que ce qu'ils ont appris dans nos livres.

Au IIIe siècle, quatre docteurs se sont occupés des sibylles, Tatien, Tertullien, Origène et Arnobe.

Au IVe, Eusèbe de Césarée, Lactance, saint Ambroise, saint Grégoire de Nazianze, saint Jérôme, saint Augustin, en ont aussi parlé.

Lactance est plus poëte que théologien lorsqu'il fait proclamer l'unité de Dieu par les sibylles, Hystaspe et Mercure même.

Saint Augustin les mentionne souvent, mais toujours en hésitant, quelquefois même peu respectueusement; plusieurs fois il a soin d'avertir que c'est d'après le témoignage d'autrui, et c'est Lactance qu'il cite.

Parmi les nombreuses prophéties sibyllines qui rappellent l'Évangile entier, la Delphique dit : « Le Prophète naîtra d'une vierge sans la coopération de l'homme. »

Une autre : « Il viendra, celui qui doit venir et régnera; son domaine gît dans la pauvreté; il naîtra d'une vierge. »

Trombelli [1] rapporte aussi une pièce de vers attribuée aux sibylles et encore plus précise, peut-être trop précise : « Voici une nouvelle lumière sortie du sein de la vierge Marie, venant du ciel. L'ange Gabriel prend une forme humaine et s'adresse ainsi à la jeune fille : « O Vierge pure, recevez Dieu dans vos chastes entrailles; » il dit et un souffle divin vint l'effleurer. Alors cette amante de la virginité perpétuelle, saisie tout à coup d'étonnement et d'effroi, tremble dans son cœur, à ces paroles qu'elle ne peut comprendre. Puis, rassurée par ce langage plein de charme, ses joues gracieuses se couvrent d'une rougeur enfantine et, l'âme animée d'une douce pudeur, elle revient à elle et le Verbe entre dans son sein. Avec le temps, le corps croît et prend la figure de l'homme ; puis l'enfant vient au jour. C'est

1. Barbier de Montault, p. 157.

1. Trombelli, I, 513.

chose admirable chez les mortels, mais toute simple pour Dieu le père et pour son fils. A sa naissance, la terre se réjouit. »

Le guide de la peinture rapporté du mont Athos par M. Didron et traduit par M. Paul Durand ne mentionne qu'une seule sibylle à laquelle il ne donne même pas de nom, mais qu'il fait parler par trois textes différents, au choix du peintre.

1° Il viendra du ciel un roi éternel qui jugera toute chair et tout l'univers.

2° D'une vierge épouse sans tache doit venir le fils unique de Dieu.

3° Éternel, inabordable, unique Verbe de Dieu, il fait frémir les cieux et les intelligences humaines[1].

Constantin, en faisant l'ouverture du concile de Nicée, prononce un discours où il paraît avoir foi dans les oracles sibyllins; mais le grand empereur était loin d'être théologien, son discours fourmille d'erreurs de toute nature et le concile n'avait pas besoin de les réfuter, ce qui d'ailleurs eût pu être dangereux. Il est le premier qui ait parlé du célèbre acrostiche composé de trente-quatre vers formés sur les initiales du Christ.

Le *Dies iræ*, qui en est une imitation, souvent une traduction plus heureuse et plus poétique que le modèle, en donne un sens à peu près complet. L'acrostiche fut conservé dans la liturgie de beaucoup d'Églises; jusqu'aux XIII[e] et XIV[e] siècles et même postérieurement; lorsqu'enfin on songea à le remplacer par une hymne plus harmonieuse; le cardinal Malabrana (1278), auteur de la nouvelle séquence, y inséra dès le commencement un *teste David cum sibylla* qui, ayant fort déplu depuis à la critique, a été, pour cette raison, retranché dans plusieurs diocèses; mais qui du moins était un souvenir historique de la créance aux sibylles.

Le père Passevin semble favorable aux sibylles; mais quand il vient à considérer leurs livres en eux-mêmes, il avoue que c'est une rapsodie pleine de puérilités, d'erreurs et de fautes, presqu'en tout postérieure au 1[er] siècle de l'ère chrétienne.

Le VI[e] siècle de l'ère chrétienne est la date la plus probable pour la collection des livres sibyllins, qui contiennent une foule d'anachronismes, des contradictions, d'erreurs d'étymologie où se confondent l'hébreu et le grec.

D'après l'examen intrinsèque de chaque livre, on devrait placer la première partie du premier livre avant le IV[e] siècle et la deuxième partie dans les trente premières années du II[e] siècle, ou à la fin du premier.

Les cinq premiers livres semblent tous appartenir à un orateur juif, le sixième se compose de vingt-huit vers; c'est une poésie suave et douce, poésie chrétienne qui rappelle, en mettant

1. M[gr] Barbier de Montault a fait pour l'iconographie des sibylles le travail le plus complet et le plus intéressant qui ait encore paru, et auquel nous nous sommes permis de faire quelques emprunts. Il nous a appris malheureusement que nous n'y trouverions rien d'applicable pour notre cadre iconographique, où nous n'admettons que des images du XII[e] siècle et des siècles antérieurs. Ce n'est qu'au XV[e] siècle qu'on a commencé à représenter les sibylles.

(Voir *Revue de l'Art chrétien.* — M[gr] Barbier de Montault, *Iconographie des Sibylles,* XIII[e] vol., p. 244, 321, 465, 578, le reste en 1870.) Voici les représentations qu'on en possède à Rome : Sainte-Marie-Majeure, au XIII[e] siècle. — Bréviaire de Mathias Corvin, 1492; Chambres Borgia, Saint-Onuphre, Saint-Pierre in Montorio, Santa-Maria-Sopra-Minerva, Chapelle Sixtine, Sainte-Marie de la Paix, Oratoire du Très-Saint-Crucifix, église de Saint-Marcel, Musée chrétien du Vatican, Saint-Jean-des-Florentins, Saint-Jean décollé, — Oratoire du Gonfalon, — Trinité du Mont Saint-Esprit in Sassia, Saint-Marcel, Sainte-Pudentienne, Bibliothèque du Vatican, Saint-Joseph-des-Charpentiers, Chapelle Aldobrandini à Santa-Maria-Sopra-Minerva, Sainte-Marie-des-Anges, Sainte-Marie-de-la-Consolation, Saint-Éloi-des-Orfèvres, Quirinal, Chapelle Borghèse à Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Praxède, Musée du Capitole, Chapelle du Rosaire, Saint-François a Ripa, Santa-Maria-Transpontina, galerie Doria, Saint-Pierre au Vatican, villa Borghèse.

On les a encore figurées à Sienne, Florence, Tivoli, Bologne, Milan, Padoue, Pavie, Venise, l'Allemagne, la Grèce et l'Italie. (Barbier de Montault, *Revue de l'Art chrétien,* ch. XIII, p. 344.)

Un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris (sous le n° 920 du XV[e] siècle; *les Heures d'Anne de France, fille de Louis XI*) représente un des plus complets exemplaires des douze sibylles peintes sur parchemin.

les verbes au futur, les faits principaux de l'Évangile et qui paraît être du IIIe siècle.

Lactance attribue le huitième livre à la Cumane; ce petit poëme respire le plus pur christianisme. Rien ne trahit son âge, mais il remonte à la plus haute antiquité.

Les quatre derniers livres paraissent être d'une même main et avoir été élaborés, comme leurs prédécesseurs, dans l'officine d'Alexandrie; aucun père de l'Église ne les a connus, on ne leur a pas fait l'honneur de les citer.

En résumé, il est probable qu'il y a eu des sibylles; peut-être en a-t-on vu dans les cavernes ou les catacombes à Cumes, en Ionie, à Érythrée. Chez les Romains on faisait dire ce qu'on voulait aux livres sibyllins, cachés comme un arcane au vulgaire. Quand on les connut, ils avaient bien subi des altérations. Alors de grands docteurs, des défenseurs du christianisme en petit nombre, il est vrai, daignèrent y prêter leur attention. Les livres sibyllins sont des ouvrages supposés. Les sibylles historiques peuvent bien être des créations imaginaires, ou du moins il serait impossible de prouver leur existence. L'Église est désintéressée dans cette discussion et n'aura rien à gagner ou à perdre de la manière dont elle sera résolue. Aussi nous invoquons ici leur souvenir plutôt comme document historique qu'à titre de prophétie.

LES DRUIDES.

Les druides, qui vivaient près de deux mille ans avant Jésus-Christ et dont nous ne savons l'histoire que par les Romains, leurs adversaires, n'étaient pas en philosophie inférieurs à leurs vainqueurs. Ils adoraient un Dieu inconnu, cultivaient les sciences naturelles et croyaient à l'immortalité de l'âme. Les forêts étaient leurs temples et les dolmens leurs autels, sur lesquels ils n'immolaient sans doute point, comme on l'a dit, des victimes humaines. Lorsque Suétone rapporte que les chrétiens et les druides furent également bannis de Rome à cause de leurs atrocités, la calomnie relative aux chrétiens répand au moins beaucoup de nuages dans le fait imputé aux druides.

Quoi qu'il en soit, nous les rencontrons parmi les plus vieux témoins de la sainte Vierge, et c'est à ce titre que nous les faisons intervenir dans ce sujet. Si le mystère d'une vierge qui devait enfanter était connu des païens, à plus forte raison est-il croyable qu'il l'ait été des druides, les seuls lettrés de la Gaule, originaires de Perse et disciples des mages, qui leur avaient communiqué les prophéties juives.

Ne peut-on croire aussi que les Juifs, après les conquêtes d'Alexandre, s'étant dispersés sur différents points du globe, ont pu y porter leurs livres prophétiques?

L'histoire et le bon sens ne s'opposent donc aucunement à la vérité des légendes en ce qui les concerne. Guibert, abbé de Nogent[1], l'un des hommes les plus graves de son siècle, nous apprend que l'église de son monastère avait été bâtie sur l'emplacement d'un bois sacré où les druides sacrifiaient à la mère future du Dieu qui devait naître[2]; *Matri futuræ Dei nascituri*. Selon Chasseneux, dans son *Histoire des coutumes de Bourgogne*, cette même inscription se lisait dans trois autres églises, l'une près d'Autun, l'autre près de Dijon, et la troisième à Fontaine dans le voisinage du château où naquit saint Bernard.

Tous les ans, nous dit César, à une époque marquée, les druides se réunissaient en assemblée générale, assemblée qui avait lieu à Chartres comme capitale de la religion et résidence du chef suprême du druidisme gaulois. — Là, ajoute la tradition, en présence de toutes les notabilités de la nation convoquées, la centième année avant la naissance de Jésus-Christ, les druides élevèrent un autel à la Vierge qui devait lui donner le jour et gravèrent l'inscription devenue depuis si célèbre : *Virgini pariturœ,* sur l'autel au-dessus duquel les chrétiens ont élevé

1. *De vitâ suâ,* l. II., ch. I.
2. Hamon, I, 189.

la cathédrale de Chartres. — Priscus, roi de Chartres, suivant la même légende, touché du discours prononcé en cette occasion par leur grand pontife, et plein de confiance en sa promesse, consacra solennellement son royaume à cette reine future qui devait enfanter le *Désiré* des nations[1].

ICONOGRAPHIE.

Nous nous proposons de terminer chacun des articles qui auront trait à la vie de la bienheureuse Vierge, par des notes iconographiques relatives au sujet lui-même. Nous montrerons ainsi les différents siècles agenouillés devant les scènes de cette existence quasi-adorable, en rappelant les images qu'elles leur avaient inspirées. Il peut paraître singulier de commencer ce travail à l'époque prophétique ; et cependant si nous possédions des représentations de Rebecca, de Ruth, d'Esther, nous serions assurément en droit de les retracer ici, mais on sait que la loi mosaïque favorisait peu les images ; nous n'avons donc rien à chercher en Judée, et nous sommes obligé de demander aux nations païennes de nous fournir ces données. Nous ne prétendons, sans doute, rien offrir de certain, mais seulement des rapprochements intéressants et qui nous ont semblé confirmer les pressentiments que le monde entier nous a montrés.

Égypte. — Les statues d'Isis ne nous offrent-elles pas, dans cette mère avec son fils sur les genoux, une image de Marie ? On serait porté à le croire en se rappelant la fable de cette déesse, son mariage mystérieux, son fils qu'elle allaite, ce dieu Horus qui devait venger son père et conquérir l'Égypte, la lune qu'on lui donne pour attribut, les vêtements dont on l'habille (comme nos madones), ses cheveux qu'on garde dans un reliquaire à Memphis, enfin la pureté de son culte qui obligeait ses prêtres au célibat. Il semble que les chrétiens aient reconnu à ses

1. Hamon, I, 190.

traits l'objet de leur vénération, car ils s'emparèrent sous Marcien de beaucoup de ses temples pour en faire des églises[1]. — Le bon sens populaire, s'il était permis de l'invoquer en pareille matière, viendrait à l'appui de notre hypothèse, car on raconte qu'en 1514 il y avait une statue d'Isis au-dessus de la principale porte de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés et que la prenant pour une madone on lui brûlait des cierges, ce qui obligea à la retirer[2].

Grèce et Rome. — Les déesses grecques nous offriraient des traits plus manifestes encore. La Minerve nous présente en première ligne de singulières analogies ; sa beauté virginale et presque sévère, l'extrême pureté qui respire dans la pose et jusque dans les moindres détails, montrent assez que les artistes grecs comprenaient que la chasteté est mère de l'intelligence et de la force. — Qu'est-ce donc que cette fille de Jupiter, soustraite par un privilége spécial aux lois ordinaires de la génération, en sortant tout armée du cerveau de son père ? Cet attribut suprême de la sagesse et de la sagesse non progressive que Phidias avait si bien exprimé sur le fronton du Parthénon, n'était-il pas la formule mythologique d'un dogme depuis longtemps perdu pour le peuple, mais entrevu et respectueusement recueilli par la philosophie platonicienne ? — Qui donc ne comprendrait que la Minerve athénienne, cette Παρθένος ou cette vierge par excellence de l'antiquité, rappelait, par beaucoup de ses traits, la Vierge annoncée par les prophètes et promise à l'humanité déchue[3]. — On ne peut soutenir ici que ce mythe fut inspiré par l'Ecclésiaste, car Hésiode le mentionne, et l'Ecclésiaste ne précède que de deux cents ans l'ère chrétienne. (Arundell, *the Month,* avril 77.)

Les premiers chrétiens comprirent si promptement cette similitude qu'ils aimaient à consacrer les temples de Minerve à la sainte Vierge, comme si la pureté du culte ancien y préparait un

1. Normand, *Musée des antiquités égyptiennes*.
2. *Magasin pittoresque,* 1875, avril.
3. Voy. Rio : *Art chrétien*. — Études historiques, mai 1867, p. 607.

sanctuaire plus digne d'elle. — Nous en verrons de nombreux exemples dans le cours de cet ouvrage, notamment à Saint-Omer où la statue de Minerve fut remplacée au VII[e] siècle par une image de Marie.

Diane qui présidait en même temps à la chasteté et à la fertilité, paraît annoncer le double privilége de Marie.

Cérès, au dire de saint Épiphane (IV[e] siècle), rappelait si singulièrement aux yeux des peuples nouvellement convertis, la très-sainte Vierge que des femmes émigrées de Thrace en Arabie avaient conservé la coutume blâmable et idolâtre d'offrir des gâteaux de miel comme on le faisait pour la déesse. — Tout le monde connaît les innombrables statues qu'on possède encore de de ces divinités.

Il existe à la villa Albani[1] un bas-relief archaïque qui nous ouvre peut-être un nouveau témoignage de l'immaculée conception connue des anciens ; M. Panofka y voit la naissance de la déesse Hera, laquelle, d'après une tradition mystique des Argiens, devenait vierge lorsqu'on l'avait baignée dans la source de Canathus. — Thémis[2] était encore une sorte de prophétie de Marie. Les païens pensaient avec raison que la justice ne pouvait fleurir qu'à l'ombre de la chasteté parfaite[3], et ils rendaient ainsi un hommage inconscient à notre incomparable

1. *Annales de l'Institut archéologique*, 1832, t. IV, p. 228.

2. ... Vierge, effroi des méchants,
Qui la balance en main règle tous les mortels.
(BOILEAU.)

3. *Dictionnaire de la conversation.*

vierge, qui est venue rappeler la justice exilée du monde.

Le musée Campana possède une multitude de terres cuites[1] provenant de la Crète et représentant Rhea et Jupiter enfant sur ses genoux. — Ce groupe, si on n'en connaissait l'origine païenne, satisferait merveilleusement au programme de nos madones. — Le trône, la pose de l'enfant sur les genoux de la mère, y conviennent très-bien ; ce qui est plus singulier, c'est que l'histoire dont ces statuettes rappellent le souvenir, cet enfant divin poursuivi par Cronos qui le veut mettre à mort, cet enfant auquel on substitue un simulacre pour le soustraire à la rage du persécuteur, Rhea adorée de toutes les nations antiques comme la mère des dieux, tout cet ensemble constitue un rapprochement singulier avec l'Évangile, la fuite en Égypte, le massacre des innocents. Ne pouvons-nous donc saluer dans ces représentations une sorte d'image prophétique de Marie?

Lord Arundell de Wardour, dans le *Month* d'avril 1877, publie un article intitulé : « Nigra sed formosa », dans lequel il montre qu'Apollon ou le soleil est une figure du Christ[2] : *(Orietur vobis timentibus nomen meum sol justitiæ)*, et que par conséquent Latone, déesse de la nuit, est celle de Marie. — Son alliance avec Jupiter, ses voyages, ses embarras au moment de donner le jour à Apollon, le serpent python, sont autant de traits de ressemblance. On voit encore sur un vase grec sa représentation et celle du serpent[3].

1. Sous les n[os] 181, 185, 186, voyez cette figure représentée dans l'*Art pour tous*, 9[e] année.
2. Gladstone : *Homer and the homeric age*.
3. Theil, *Dictionnaire de Biographie*, p. 355.

PARENTS DE LA SAINTE VIERGE.

GÉNÉALOGIE.



OUS commençons par résumer ce grand événement de la conception immaculée, tel que la tradition nous le raconte.

1° LES temps sont accomplis, toutes les prophéties vont être réalisées, et la Vierge va être conçue.

2° Le père de la Vierge s'appelait Joachim et sa mère Anne, tous deux nés à Séphoris, de la tribu de Juda et de la lignée de David *.

3° Ils étaient riches et avaient de nombreux troupeaux *.

4° Ils habitaient une maison à Jérusalem, près du temple, en dehors des murs de la ville et près de la piscine probatique *.

5° Anne était stérile, et, mariés depuis vingt ans, ils n'avaient plus d'espoir d'avoir des enfants *.

6° Tous deux prièrent Dieu de leur donner un enfant et promirent de le consacrer à son service.

7° Un jour, comme Anne était dans son jardin, et Joachim à la montagne au milieu des bergers, Dieu envoya un ange à chacun d'eux séparément, leur annonçant que Anne concevrait.

8° Lorsque Joachim rentra à Jérusalem, il rencontra sa femme près de la porte dorée qui allait au-devant de lui *.

9° Entrés dans le temple, ils louèrent le Seigneur et retournèrent chez eux, et la promesse divine se réalisa.

10° Et Marie a été conçue et sa conception a été immaculée *.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES.

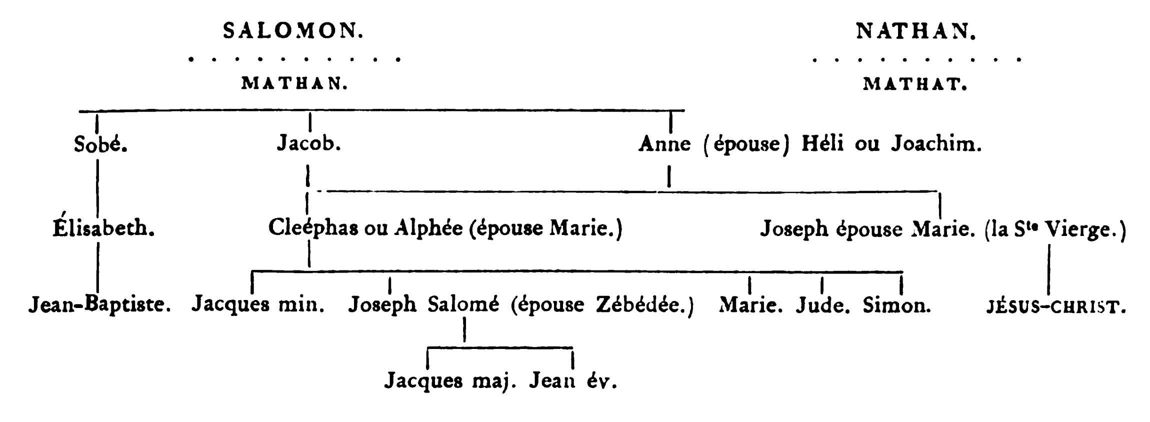
Un des disciples de saint Irénée, saint Hippolyte, qui reçut en 250 la couronne du martyre, nous trace en ces termes la généalogie de la sainte Vierge : Avant l'avénement d'Hérode au trône de Judée, sous le règne de Cléopâtre en Égypte et de Caroparis en Perse, vivait à Bethléem un prêtre nommé Mathan, de la race de David par Salomon. De son épouse appelée Marie, il avait eu trois filles ; l'aînée, nommée Marie comme sa mère, mariée à Bethléem, avait

*. Les astérisques indiquent les paragraphes qui donnent lieu aux notes qu'on trouvera plus loin.

eu pour fille Salomé. La seconde, nommée Sabée, mariée aussi à Bethléem, avait eu pour fille Élisabeth, mère de Jean-Baptiste. La troisième, Anne, mère de Marie, de laquelle est né le Sauveur, s'était établie à Nazareth en Galilée avec un israélite nommé Joachim [1].

§ 2. Nous ne rappellerons point ici [2] ce que nous avons dit ailleurs sur la double généalogie de Jésus-Christ, dont l'une appartiendrait à saint Joseph, et l'autre, celle de saint Luc, à la sainte Vierge.

Nous nous contenterons de remettre sous les yeux des lecteurs les proches parents de Jésus et de Marie, les seuls dont nous ayons à nous occuper ici.



On trouve dans les Bollandistes une longue dissertation sur la généalogie de Jésus-Christ à l'occasion de Joachim, dont on sait cependant très-peu de chose. On s'accorde seulement à dire qu'il descendait de David par Nathan, et d'Anne par Salomon [3]. On verra, d'après notre tableau, que sainte Anne est le trait d'union entre les deux branches de David; sainte Élisabeth était cousine germaine de Marie, comme saint Joseph par leur grand-père commun Mathan.

§ 3. Prenez garde, dit saint Épiphane [4], au nom de l'un et de l'autre des parents de la sainte Vierge. Joachim veut dire « préparation du Seigneur », et Anne signifie « grâce ». On croit, ajoute-t-il, qu'ils naquirent à Bethléem et qu'ils fixèrent ensuite leur demeure à Nazareth.

Selon Baronius Stolan et Emerentiane, les parents de sainte Anne [6] vivaient dans la petite ville de Bethléem selon le cœur de Dieu, qui bénit leur union en leur donnant cette fille.

On prétend aussi que les parents de la sainte Vierge habitaient à Jérusalem une maison devenue plus tard l'église Sainte-Anne, que la France a acquise depuis peu d'années et dans les fondations de laquelle on trouve des substructions très-anciennes. (Voyez à l'article Jérusalem.) On dit d'autre part que sainte Anne avait sa maison à Bethléem. Ce serait là que l'archange Gabriel lui serait apparu en lui ordonnant de prendre Joachim pour époux, pendant que l'inspiration semblable était communiquée à celui-ci qui habitait Nazareth.

§ 4. Les saints époux vécurent d'une vie parfaite, partageant leurs biens en trois parts : l'une pour le temple, l'autre pour les étrangers, et la troisième pour eux et leur famille.

Pendant les vingt ans qui suivirent leur mariage, ils ne semblèrent pas favorisés de la bénédiction divine, car Anne n'avait pas d'enfants; au bout de ce temps, les prières qu'ils ne cessaient d'élever chacun de leur côté pour obtenir cette faveur devinrent plus pressantes [1].

1. *Rosier de Marie*, t. IX, p. 499.
2. Évang., I, p. 29.
3. Avril, I, p. 31.
4. Voy. saint Épiphane, saint Jérôme, saint Jean Damascène.
5. Barbier, I, 225.
6. Darras, *Légendes*, p. 49. Toutefois le proto-Évangile lui donne Achaz pour père.

1. *Rosier de Marie*, t. XII, p. 397.

Joachim, espérant fléchir le ciel, portait au temple de riches présents.

§ 5. Simon, fils de Boeth d'Alexandrie et beau-père d'Hérode [1], était alors grand prêtre. Un prêtre du temple, nommé Isachar, ainsi que le raconte saint Jérôme, voyant Joachim apporter son offrande avec les autres, lui jeta des paroles pleines de mépris, rejeta ses présents en rappelant le mot de l'Écriture qui montre l'homme privé d'enfants mâles comme maudit. Il lui demanda comment il osait se placer au milieu de pères de famille, lui qui n'avait pas d'enfants. Il ajouta qu'il devait se libérer de cette malédiction et qu'il reviendrait ensuite avec une offrande plus dignede Dieu.

Joachim couvert de confusion se retira avec les pasteurs qui gardaient ses troupeaux dans leurs pâturages et ne voulut pas retourner dans sa maison, ni se trouver avec les hommes de sa tribu qui avaient été témoins de l'affront qu'il avait subi [2]. Il était depuis quelques jours dans ses terres avec les bergers lorsqu'il vit apparaître un ange qui le consola en lui disant que Dieu avait entendu sa prière et accepté son offrande, que sa femme enfanterait une vierge qu'ils devraient appeler Marie, et lui prédit que dès son enfance elle serait consacrée à Dieu, et remplie de l'esprit saint même avant de voir le jour. « Comme signe de ce que je dis, ajouta l'ange, bientôt, lorsque tu entreras à Jérusalem, tu rencontreras ta femme près de la porte dorée. »

§ 8. L'ange avait fait la même prédiction à sainte Anne, et tous deux entrèrent à Jérusalem se félicitant mutuellement de ce qui leur venait d'être annoncé. Dans le temple, ils louèrent le Seigneur et, retournés chez eux, ils attendirent la réalisation de la promesse divine [3]. Joachim avait alors soixante-six ans.

§ 10. Anne conçut et sa conception a été immaculée; il ne pouvait en être autrement, car

1. Josèphe, l. XV. antiq., ch. XII.
2. De Castro, II, 376.
3. Boll., 29 juillet.

la conception de Notre-Seigneur dans le sein d'une vierge suppose cette vierge d'une pureté parfaite; un pécheur comme Adam ne peut engendrer que des pécheurs. Cette croyance est tellement nécessaire que l'Église l'a proclamée dogmatiquement, et n'a fait que formuler la foi de l'univers et de l'antiquité. L'Eglise grecque, séparée depuis mille ans du tronc catholique, rend à cette foi un témoignage d'autant plus fort qu'il est en dehors de nos traditions. L'évêque de Nicopolis a découvert avec une bien grande joie que les schismatiques et les hérétiques de l'Éthiopie sont [1] presque unanimes à témoigner de ce glorieux privilège de la sainte Vierge.

Trois ans après la naissance de Marie, à la suite d'une vision divine, les saints époux partirent pour Jérusalem dans le but de consacrer dans le temple leur très-pure enfant. Dix mois plus tard, Marie apprit miraculeusement que Joachim allait mourir, et huit jours avant l'événement elle en connut précisément le jour et l'heure. Sainte Anne veillait au chevet du mourant lorsque les anges lui rappelèrent que sa fille avait été choisie pour devenir la mère du Verbe incarné [2].

Les uns pensent qu'après la consécration de Marie ses parents étaient retournés à Nazareth, les autres que, pour se rapprocher de leur fille, ils s'étaient établis à Jérusalem et l'allèrent visiter dans le temple. — Quoi qu'il en soit, Joachim sentit lui-même sa fin approcher, il convoqua sa famille et ses amis, il leur fit la confession de ses fautes, offrant à Dieu sa mort pour les expier.

Nous n'avons aucun détail sur la mort de sainte Anne, ni sur son époque que certains auteurs rapprochent de la fin de saint Joachim, au lieu que d'autres la retardent jusqu'après la naissance du Sauveur. Le pape Grégoire XIII en 1584, sans doute sur la foi d'une tradition, fixa sa fête au 26 juillet [3].

L'Église d'Orient a commencé la première au VIe siècle à honorer le père et la mère de

1. Nicolas, *la Vierge Marie*, t. II, p. 113, 135.
2. *Rosier de Marie*, t. XII, p. 410.
3. Ribadeneira, *Vie des Saints*, t. VII, p. 370.

Marie. En 550, l'empereur Justinien éleva à Constantinople une église dédiée à sainte Anne.

On croit posséder à Avignon son corps que saint Auspice avait reçu des mains de saint Lazare, pour le soustraire aux profanations des infidèles; il le cacha dans une crypte transformée par lui en oratoire de la mère de Dieu; cette cachette demeura inconnue jusque vers la fin du VIII[e] siècle. Dès qu'on l'eut découverte, on y bâtit une église; l'affluence au tombeau de sainte Anne n'a pas diminué et Pie IX en a doté le pèlerinage de précieuses indulgences [1].

Notre-Dame de Chartres possède le chef de sainte Anne qui lui fut donné par Louis I, comte de Blois, à son retour de Palestine [2].

ICONOGRAPHIE

ARBRE DE JESSÉ.

L'ICONOGRAPHIE chrétienne n'a pas borné ses efforts aux images de la très-sainte Vierge, mais remontant plus haut elle a compris ses parents dans le sujet si répété de l'arbre de Jessé. — Isaïe[3] avait dit : « Il sortira un rejeton de la tige de Jessé et une fleur naîtra de sa racine ». Cette prophétie, croyons-nous, a été l'origine des arbres de la généalogie sacrée que le moyen âge aimait à figurer sur ses manuscrits, dans ses fresques et jusqu'au milieu des brillantes couleurs de ses verrières. Nous en citerons quelques exemples choisis à des époques diverses.

X[e] SIÈCLE.

Un manuscrit du X[e] siècle, provenant de saint Martial de Limoges, et classé aujourd'hui sous le n° 1139 de la Bibliothèque nationale, nous offre un arbre de Jessé dans lequel ne figure pas seulement Marie et Jésus, mais encore quelques-unes des nombreuses générations qui les séparent de l'auteur de leur race.

XI[e] SIÈCLE.

En 1097, Guillaume de Tournay fit venir d'Orient un candélabre d'airain en forme d'arbre de Jessé. Suger nous dit qu'il représenta ce sujet dans des vitraux peints [1].

XII[e] SIÈCLE.

BETHLÉEM. — Les arbres de Jessé se multiplièrent à l'infini au XII[e] siècle. Les Croisés peignirent ce sujet en mosaïque dans la grande église de la Nativité de Bethléem, sur le mur occidental; malheureusement le tableau était déjà en partie détruit au temps de Quaresmius; les seuls prophètes encore visibles étaient Joël, Amos, Nahum, Michée, Ézéchiel, Isaïe et le devin Balaam. Chacun tenait à la main une banderole avec un verset des prophéties relatives à la naissance du Christ. A cause de la petitesse de l'emplacement, il est évident que la tige du milieu ne supportait pas tous les ancêtres de Joseph; on n'avait probablement représenté que les principaux d'entre eux, tels que David, Salomon et au sommet la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus [2].

FLORENCE (Pl. II). — Un des bas-reliefs de l'ancien ambon de San Pietro Scheraggio, qu'on voit aujourd'hui à San Leonardo di Arcetri, est l'un des plus intéressants que nous puissions rappeler; de larges enroulements sortent de Jessé endormi et supportent le trône où Marie est assise avec le Sauveur sur les genoux. — Ces enroulements sont en relief, mais les tiges qui s'en échappent et qui encadrent la madone sont en marbre blanc incrusté sur le fond noir; dans les angles, quatre prophètes tiennent des banderoles à la main.

GÊNES. — On remarque ce même sujet sur la façade de la cathédrale de Gênes près de la porte du milieu.

PARME (Pl. CXIII). — Le chambranle du baptistère de Parme, daté de 1180, porte un arbre de Jessé; mais les enroulements qui le pourtournent n'aboutissent pas clairement à la sainte Vierge qui occupe en grande stature le milieu du tympan.

1. Hamon, t. VII, p. 29.
2. Dupont, *Recherches sur le culte de la sainte Vierge dans le diocèse de Blois.*
3. Bourassé, *Dict. d'arch. sacrée*, t. II, p. 263.

1. Corblet, *Étude iconog. sur l'arbre de Jessé; Revue de l'art chrétien*, 1860.
2. De Vogué, *Églises de Palestine*, p. 68.

Vatican (Pl. I, frontispice). — Le manuscrit n° 39 du fonds latin nous offre, pour la conservation des couleurs et la correction relative du dessin, un monument gracieux du travail des enlumineurs latins du XII[e] siècle. Ce petit volume, de 0m,20 sur 0m,14, renferme 172 feuillets écrits sur deux colonnes; il présente tout le Nouveau Testament, savoir: les Évangiles, les Actes et l'Apocalypse. On voit, au commencement de l'Évangile saint Mathieu, une miniature représentant l'arbre de Jessé. Le patriarche est couché dans un lit; de son côté sort un arbre sur lequel est placé David avec sa couronne d'or; au-dessus, la sainte Vierge, assise, pose les pieds sur cette couronne, comme tout en haut Notre-Seigneur sur le nimbe de la sainte Vierge. Du même tronc s'élancent à droite et à gauche des branches qui forment de chaque côté quatre cercles dans leurs enroulements. On voit d'abord en bas, à droite, Aaron, puis Jérémie, Ézéchiel et Isaïe. A gauche, s'élèvent Moïse, Habacuc, Abdias et Daniel. Au-dessous de Jessé on lit: RADIX IESE.

(Pl. II.) — M. Steinhel, qui nous a si libéralement ouvert ses cartons, nous a communiqué le calque d'un manuscrit du XI[e] ou XII[e] siècle qui nous offre un type fort curieux du sujet que nous étudions. Jessé, étendu sur un lit, sert de souche au tronc qui se dresse au-dessus de lui et porte dans ses rameaux le roi David, Marie et le Sauveur. La sainte Vierge a les bras étendus et saisit les deux branches de l'arbre. Autour de Notre-Seigneur, sept colombes semblent lui murmurer leurs louanges.

STRASBOURG (Pl. II). — Nous devons encore à M. Steinhel le calque du manuscrit d'Herrade de Landsberg, que les bombes prussiennes ont incendié en 1870, et dont il nous a permis de prendre copie. L'image est très-simple: elle se compose de la sainte Vierge assise sur un double enroulement, levant les mains sur la poitrine en manière d'orante, pendant qu'un jet de séve surnaturelle fait surgir au-dessus d'elle une nouvelle branche et les corolles d'une fleur qui laisse, en s'entr'ouvrant, apparaître le Sauveur. Une colombe auréolée et nimbée descend sur lui.

CHAPELLE DU LIGET (Indre-et-Loire)[1] (Pl. II). Nous devons rapprocher du manuscrit d'Herrat la jolie Madone qu'on voit dans la chapelle du Liget[2] et qui nous offre des caractères analogues. La sainte Vierge est debout, mais ses mains ont la même attitude, et, entre les rinceaux qui surgissent derrière son nimbe, on aperçoit le Sauveur qui semble sortir du front de sa mère. — Au-dessus de lui apparaît l'azur du ciel dans un arc qui le circonscrit. — A la gauche de Marie, Jessé, assis sur un trône, lui tend un rameau fleuri; son nom, ainsi que celui de la sainte Vierge, sont inscrits près d'eux.

Vitraux. — Les artistes du XII[e] siècle semblent avoir spécialement affectionné ce sujet pour la décoration des verrières. Un vitrail de ce temps, au-dessus de l'entrée de la cathédrale de Chartres, représente un arbre de Jessé qui est un des plus beaux exemples de l'art de la verrerie. On y voit Jessé couché sur un lit au pied duquel brûle une lampe.

Il existe également un très-beau vitrail du temps de l'abbé Suger, représentant l'arbre généalogique dans la chapelle de la Sainte-Vierge de l'église abbatiale de Saint-Denys[3]. Nous pourrions citer non-seulement de nombreux exemples du XIII[e] siècle, tels que Reims, Amiens, Bourges, la Sainte-Chapelle, mais encore un vitrail du XII[e] au Mans, dans la chapelle du Christ[4].

BJERESJÖ. — Cette ville de Suède possède de cette époque, dans le chœur de son église, une curieuse peinture qui étale sur le sommet de la voûte les rameaux de Jessé; on en trouvera la description dans le second volume.

Le British Museum (Lansdowne, 383) conserve un arbre de Jessé digne de remarque dans un de ses manuscrits.

Les exemples d'arbres de Jessé, dit M. l'abbé

1. Cette fresque a été copiée avec un grand soin par M. Savinien Petit.
2. Viollet-le-Duc, t. VI, p. 144.
3. *Id.*, p. 145. — Lenoir, *Musée des monuments français*, VII, p. 63.
4. Hucher, *Vitraux de la cathédrale du Mans*.

Corblet, se multiplient à mesure qu'on approche du XVI[e] siècle. — Le nombre des ancêtres, que nous avons vu en général si restreint, augmente singulièrement et se monte jusqu'à quatre-vingt-sept, comme au vitrail de Dorchester, en Angleterre. Les rameaux se compliquent, se développent comme au transsept de Saint-Marc de Venise. L'adorable figure du Sauveur et celle de sa mère perdent leur importance au milieu de la surcharge de feuillage et de figures qui les entourent. Du reste, nous sortirions de nos limites en suivant ici l'imagination des peintres; restons dans le XII[e] siècle, plus austère et plus mystique; contemplons dans les images que nous avons signalées la pensée chrétienne qui les caractérise. On ne voit souvent que la fleur qui est Marie, le fruit qui est Jésus; l'arbre lui-même est presque supprimé, tellement sous les pinceaux de ces vieux peintres idéalistes les rameaux touffus étaient peu de chose à côté de la fleur qui s'est épanouie à son sommet. Toute la séve qui circule dans les veines de l'humanité, l'exubérance de branches, de feuilles qui jettent ici la vie en tout sens, ces rameaux que le vent agite, tout cela n'est rien par soi-même si ce travail de fécondité n'aboutit à produire la virginité et son adorable fruit. J'aime à sonder cette pensée qui fait de la virginité personnifiée dans Marie et son fils le but suprême de l'humanité, son couronnement, son épanouissement, son parfum angélique. Comme nos vieilles images nous le montrent, c'est par cette cime que l'arbre touche au ciel et à cette colombe divine qui vient becqueter le fruit virginal. Dans ces vieux âges la foi, plus naïve, ouvrait aux imagiers des inspirations plus sobres, plus chastes et plus viriles.

IMMACULÉE CONCEPTION.

FÊTE ET TÉMOIGNAGES[1].

I[er] SIÈCLE.



UELQUES auteurs pensent que la fête de l'Immaculée-Conception fut célébrée par les Apôtres eux-mêmes. Parmi eux, Flavius Dexter, chancelier de l'empereur Théodose et ami de saint Jérôme, écrivait vers l'an 390 dans un livre dédié à son ami : La fête de l'Immaculée-Conception, de la mère de Dieu, est célébrée en Espagne depuis la prédication de saint Jacques.

1. Comme nous ne cesserons de le faire dans tout ce volume, nous commencerons dès à présent à dérouler la suite de témoignages que les siècles sont venus apporter devant chacun des faits de la vie de la sainte Vierge.

Dans les actes de la passion de saint André, dans un discours qu'il adresse au proconsul Égée on lit : De même que le premier homme a été le produit d'une terre immaculée, de même il fallait que le Christ naquît d'une vierge immaculée.

On voit par là que, depuis les temps apostoliques, tous les siècles ont cru à l'immaculée conception de la vierge Marie.

II[e] SIÈCLE.

Saint Justin a dit : *Sequestram virginem*, c'est-à-dire médiatrice entre Dieu et la race réprouvée.

Origène : Elle n'a point été infectée du souffle vénéneux du serpent[1].

1. *Sum. aurea*, t. VIII, p. 228.

III[e] SIÈCLE.

Saint Grégoire de Néocésarée le Thaumaturge : La grâce l'a choisie seule[1].

Saint Amphiloque et saint Grégoire de Nazianze : Celui qui a établi la première vierge sans opprobre a fait le monde sans tache et sans péché[2].

IV[e] SIÈCLE.

Saint Épiphane : C'est un lis, c'est une brebis sans tache[3].

Saint Ambroise : Vierge par la grâce, exempte de toute tache de péché[4]. Et ailleurs : Vierge dans laquelle ne se trouve pas de nœud originaire ni de défaut de l'écorce nouvelle[5].

Saint Jérôme : Bienheureuse Vierge, qui est magnifiquement appelée nuage, mais nuage éclairé, parce qu'elle n'a jamais été dans les ténèbres, mais toujours dans la lumière[6].

Dans l'épitaphe qu'il destinait à être gravée sur la stèle de son tombeau, Ubercius, évêque d'Hierapolis en Phrygie, parle du poisson divin qu'a pris une *Vierge Immaculée* et qu'elle a livré aux amis pour être mangé[7].

Saint Chrysostome : Très-sainte, sans souillure, bénie entre toutes, pure, jamais maudite, toute belle, toute immaculée, à l'abri de toute contagion, préservée de toute tache du péché dont elle est exempte[8].

Saint Éphrem[9] nous apparaît ici au premier rang des panégyristes de Marie.

« ... C'est surtout pour la Vierge immaculée, dit M. Le Hir, qu'il professe le respect le plus profond et la dévotion la plus tendre. Il n'hésite point à reconnaître qu'elle n'a jamais été souillée de la moindre faute; il ose la comparer à son divin fils par cet endroit, et ses termes sont si forts qu'ils excluent nécessairement même la tache originelle : « *Vous et* votre Mère vous êtes les seuls qui soyez purs absolument et en tous points. Car en vous, Seigneur, il n'y a point de souillure, *ni aucune tache en votre Mère.* (Hymne 27, str. 8.) » On peut voir dans M. Bickell (Intr., p. 28 et suiv.) une série d'autres textes analogues qui montrent combien cette croyance à l'innocence parfaite de Marie a été chèrement gardée et hautement professée, de tous temps, par les églises du rit syriaque[1].

V[e] SIÈCLE.

Saint Augustin : Elle montre qu'elle est entièrement exclue de la colère du premier jugement et qu'en elle est rétablie la grâce pleine de bénédiction[2].

Saint Pierre Chrysologue : Quand elle fut promise au sein de sainte Anne tout devait être sauvé dans la Vierge qui enfanta le Sauveur de tous[3].

Saint Cyrille rapporte que dès le v[e] siècle la fête de l'Immaculée-Conception fut célébrée en Grèce.

Rasponi dit avoir retrouvé dans l'oratoire de saint Jean évangéliste (Baptistère de Saint-Jean de Latran) un autel qui était dédié à Marie immaculée, comme l'indiquent les quatre inscriptions qu'on y lisait :

Dans le haut : « J'embrassais seule le cercle

1. Solam gratia elegit.
2. Qui antiquam virginem sine probo condidit; ipse et secundam absque nota et crimine fabricatus est.
3. Lilium immaculatum, ovem immaculatam.
4. Virgo per gratiam ab omni integra labe peccati.
5. Virgam esse in qua nec nodus originalis, nec cortex actualis culpa fuit.
6. Nubes est B. Virgo quæ pulchre dicitur nubes diei quia non fuit in tenebris sed semper in luce.
7. D. Pitra Spicileg. Solem., t. III, p. 534.
8. Sanctissimam, incontaminatam, super omnes benedictam, intemeratam, numquam maledictam, totam pulchram, totam sine macula, ab omni contagione liberam, ab omni labe peccati integram.
9. Le Hir, saint Éphrem et la poésie syriaque au IV[e] siècle, *Études bibliques,* t. II, p. 413.

1. M. Bickell, un Anglais, a publié, avec traduction latine, quelques hymnes de saint Éphrem d'après un manuscrit du VI[e] siècle qui contient, outre ces hymnes, d'autres pièces du v[e] siècle, le tout rapporté du couvent de *Sancta Maria Deipara,* en Égypte, et conservé au musée britannique de Londres.
2. Quibus ostendit ex integro iram, primæ sententiæ exclusam et plenam benedictionis gratiam restitutam.
3. Pignoratam fuisse in utero Annæ cum fieret, meritò ergo virgini salva sunt omnia quæ omnium genuit Salvatorem.

du ciel et je pénétrais dans la profondeur de l'abîme, et je tenais le sceptre sur tout peuple et toute nation. »

A droite : « Célébrons la Conception immaculée de la vierge Marie. »

A gauche : « Adorons son fils le Seigneur Christ. »

Enfin dans le bas : « C'est la Vierge dans laquelle n'apparut ni le nœud ni l'écorce d'une faute vénielle. »

Les caractères de l'inscription lui ont paru antiques[1].

VI[e] SIÈCLE.

Au VI[e] siècle, le septième concile général s'exprime ainsi : Si quelqu'un ne confesse pas que la sainte et toujours vierge Marie, particulièrement et vraiment la mère de Dieu, est plus élevée que toute créature visible et invisible, qu'il soit anathème[2].

Agnellus, dans la *Vie de saint Ecclésius* (+ 541), s'exprime ainsi : Ce pontife érigea pour la sainte et *toujours immaculée* vierge Marie l'église que vous voyez d'une merveilleuse grandeur et la voûte de la tribune. — La voûte contenait une image de la mère de Dieu, tel qu'aucun œil humain n'en vit jamais de comparable, et on lisait cette inscription sous ses pieds :

« Elle brille la demeure de cette Vierge qui enleva le Christ aux étoiles. — Un ange vient du ciel annoncer la nouvelle. — O mystère ! — Mère du Verbe et Vierge à jamais, elle enfante le Seigneur, son créateur. Les mages, les boiteux, les aveugles, la mort comme la vie, en confessent la vérité. Ces toits sacrés sont dédiés à Dieu par Ecclésius[3]. »

Voici une poésie anonyme sur l'Immaculée Conception que rapporte le C[l] Pitra dans son beau recueil d'hymnes grecques.

« 1° Celle qui était jadis stérile, aujourd'hui entourée de joie par les oracles divins, conçoit avec l'honneur de la virginité ; l'univers entier à cette nouvelle exalte sa joie dans des chœurs ; celle-ci en effet est la ferme espérance de ceux qui sont sauvés, elle de qui doit naître le Seigneur qui nous rachète tous de la corruption. »

« 2° Elle est comme un tabernacle qui porte la lumière, la joie de la virginité, comme une lampe éblouissante, pierre précieuse et rare par sa pureté, une cassette vivante, un lit divin ; la vénérable Marie, la plus sublime de toutes les créatures, est prédestinée et préélue par Dieu. Un auguste oracle, une voix angélique, t'annonce la divine conception de la Mère de Dieu de laquelle naîtra le Seigneur de toutes choses qui nous délivre tous des souillures de la mort. »

« 3° Suppliant Dieu par des jeûnes persévérants, par des prières continuelles, Anne, que la faveur de Dieu rend heureuse, tu te réjouis tout à coup avec ton époux, et tu entends l'ange t'adresser ces étonnantes paroles : « Dieu a exaucé tes prières et tu enfanteras une fille *immaculée* avant son berceau, choisie et élue dans ton habitation sacrée par celui qui doit naître d'elle, le Seigneur universel qui devra tous nous délivrer de la mort. »

« 4° Joyeux maintenant et plein d'allégresse se leva le jour de la fête des fêtes ; aujourd'hui la conception de la mère de Dieu elle-même a brillé sur le monde. — Aujourd'hui les cieux se réjouissent, la terre tressaille d'allégresse, et tout le genre humain célèbre avec une douce joie son

1. Nous laissons à cet auteur la responsabilité de son assertion.

2. Si quis non confitetur sanctam semperque Virginem Mariam proprie ac vere Dei genitricem sublimiorem esse omni visibili et invisibili, creatura, anathema sit.

3. Hic pontifex ædificavit Ecclesiam sanctæ et semper Virginis *intemeratæ* Mariæ quam cernitis, mira magnitudine et cameram tribunalis ; in camera effigies sanctæ Dei Genitricis, cui similem nunquam potuit humanus oculus conspicere ; ita versus metricos sub suis pedibus videlicet :

Virginis aula micat, Christum quæ cœpit ab astris
Nuncius e cœlis angelus, ante fuit,
Mysterium ! Verbi genitrix, et Virgo perennis
Autorisque sui facta Parens Domini.
Vera Magi, claudi, cœci, mors, vita fatentur
Culmina sacra Deo dedicat Ecclesius.
(Agnellus, Part. II, *in vit. S. Ecclesii.*)

panégyrique. — Voici le rempart de l'humanité qui hâte son enfantement, voici qu'il rompt les liens de stérilité de ses parents Celui qui nous rachète tous de la corruption de la mort. »

Nous tirons du même recueil un chant bien remarquable comme preuve de l'Immaculée Conception. — Il est du mélode Georges :

« O pure mère de Dieu, ton prodige dépasse toute la force de mon discours; je sais que ton corps a été exempt de l'influence du péché, — aussi rendant grâce je m'écrie : « Tu es vraiment supérieure à tous, ô Vierge très-pure[1] ! »

Sous ce titre : Στίχοι του άγιου Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου, εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον, le Cardinal découvrit parmi les manuscrits de Moscou une poésie dont il rapporte la traduction suivante :

Tu vis Immaculée! Eh! pourquoi s'étonner
De ton silence? Il sied aux vierges de se taire.
Mais tu vis, et j'entends ton verbe résonner;
Si l'art muet ne peut expliquer ce mystère,
C'est qu'en ton sein
Tu portes le Verbe divin.

Sur la pierre un gazon; sur le gazon l'épi;
Voilà le pain vivant et la vierge est la terre.
De la source un ruisseau jaillit. Vois, viens, ami,
Puiser à ce torrent : la grâce désaltère,
Viens étancher
Ta soif aux sources du rocher.

De mortelles couleurs si les anges sont peints,
Pourquoi n'aurions-nous pas tes images mortelles?
Des messagers divins si tu n'as pas les ailes,
Ton éclat fait pâlir l'or pur des séraphins;
Rien de créé
L'égale : il est immaculé.

VII[e] SIÈCLE.

La fête fut instituée en Espagne dès le VII[e] siècle, par saint Ildephonse, archevêque de Tolède (607 + 667) qui disait : La chair de la Vierge, tirée de celle d'Adam, n'en éprouve pas la souillure; car il est certain qu'elle a été exempte du péché originel[1]. (Bourassé.)

Le Coran (chap. III, v. 3) lui rend le même hommage. (Cant. du VII[e] siècle) : « Dieu t'a choisie, il t'a rendue exempte de toute souillure, il t'a élue parmi toutes les femmes. » Le mépris professé pour les femmes, dans la religion musulmane, fait ressortir bien plus encore que dans nos mœurs ce sentiment si exquis de l'angélique pureté de Marie entre toutes les femmes de l'univers[2].

VIII[e] SIÈCLE.

On trouve au VIII[e] siècle, à Florence, une église fondée sous le titre de l'Immaculée-Conception.

Saint Jean Damascène, qui vivait alors, fait mention de la fête de l'Immaculée-Conception.

Les plus anciens écrivains d'Angleterre épuisent le vocabulaire des épithètes pour exprimer l'incomparable pureté de Marie[3].

Le vénérable Bède cite à ce sujet le poëte irlandais Sedulius; il appelle Marie *Genitrix incorrupta, Virgo incomparabiliter benedicta.*

Saint Aldhelm la nomme : le Jardin fermé, la Fontaine scellée.

Le grave Alcuin écrivait ces vers :

Tu mihi dulcis amor, decus et spes magna salutis,
Auxiliare tuum servum, clarissima virgo...
Tu regina poli, campi flos, lilia mundi,
Hortus conclusus, vitæ fons, vena salutis[4].

Le vénérable Bède établit un parallèle entre Ève et Marie : Puisque le mal, dit-il, était entré dans le monde par le moyen d'une femme, il convenait que ce fût une femme qui l'en chassât. L'une fut séduite par le serpent et offrit à l'homme le fruit de mort; l'autre, avertie par un ange de la part de Dieu, donna au monde l'auteur de la Rédemption.

1. Ὑπερίπταται, θεοτόκε ἁγνὴ,
Τὸ θαῦμά σου τὴν δύναμιν τῶν λόγων·
Σῶμα γὰρ ἐν σοὶ κατανοῶ ὑπὲρ λόγον
Ῥωῆς ἁμαρτίας ἀνεπιδεκτον·
Ὅθεν εὐχάριστως βοῶ σοι·
Ὄντως ἀνωτέρα πάντων
Ὑπαρχέις, Παρθένε ἀγνή.
(Anepigrapha, (anonyme). C[l]. Pitra, p. 660.)

1. Caro Virginis ex Adam assumpta maculas Adæ non admisit; constat eam ab originali peccato fuisse immunem.

2. *Nicolas,* t. II, p. 136.

3. Instituée en Angleterre en 1100; instituée à Lyon en 1145; dans toute la chrétienté par Sixte IV; proclamée dogme par Pie IX, 1854.

4. Alcuini, op., t. II, p. 223.

Un manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Cambridge, qui appartint à Ethelwald, évêque de Sherbourne, en 760, contient la prière suivante à la sainte Vierge :

Sancta Dei genitrix, semper Virgo beata, benedicta, gloriosa et generosa, intacta, intemerata, casta et incontaminata Maria immaculata, electa et a Deo dilecta singulari sanctitate prædita, atque omni laude digna, quæ es interpellatrix pro totius mundi discrimine, exaudi, exaudi, exaudi nos, sancta Maria [1].

IX[e] et X[e] SIÈCLES.

Au IX[e] siècle, tout à coup cette croyance semble discutée, et jusqu'au XIII[e] siècle la contradiction est soutenue par de puissants docteurs, tels que saint Anselme, saint Bernard, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, Albert le Grand, etc.

Mais la dévotion à la sainte Vierge n'en fut pas ébranlée; plusieurs ordres religieux et notamment l'ordre de Saint-François s'y dévouèrent et entreprirent de la ranimer. Les corps les plus savants de l'Europe y adhérèrent avec enthousiasme. La Sorbonne, qu'on appelait *le firmament de la science, l'appui de la vérité et de la piété en l'église de Dieu,* ordonna que tous ceux qui seraient promus au grade de docteur s'engageraient avec serment à maintenir cette religieuse croyance.

L'Église grecque, en se séparant, emporta la croyance à l'Immaculée-Conception. On prétend, ce que nous avons peine à croire, qu'une cloche de Sébastopol, du IX[e] siècle, portait l'image de la Vierge immaculée. Un ancien calendrier en marbre du IX[e] siècle prouve que la fête de l'Immaculée-Conception était célébrée dans le royaume de Naples avant cette époque [2].

XI[e] et XII[e] SIÈCLES.

Elle existait en Angleterre au XI[e] siècle où elle fut établie en 1070 par saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, à la suite d'une apparition

1. *Our lady's Dowry,* chap. I, p. 24. *The Book of Cerne,* LI, i. 10.
2. Miechovich, t. II, p. 47.

à Helsin. Guillaume venait de conquérir l'Angleterre. Apprenant que les Danois préparent une expédition contre lui, il envoie un abbé nommé Elpinus ou Helsinus, qui exécute les ordres de son maître et reprend la mer. Une tempête s'élève, tout le monde va périr, quand un homme revêtu d'habits pontificaux appelle Helsinus et lui dit : « Veux-tu échapper à la tempête? — Oui. — Alors promets-moi de célébrer le jour de la Conception et de la création de la mère du Christ. L'abbé promet et le navire est sauvé.

Ce fait, raconté longuement sous forme de mandement par saint Anselme, a été rapporté par Baronius [1].

Le révérend père Bridgett, dans son bel ouvrage [2], mentionne les plus curieux souvenirs sur la dévotion précoce de l'Angleterre à Marie immaculée; nous lui demandons la permission de mettre ici à profit ses savantes recherches.

Ce qui domine chez les écrivains anglo-saxons, c'est l'idée de l'absolue pureté de Marie, idée qu'ils avaient reçue des premiers apôtres de la foi. Ils restent étrangers aux anciennes erreurs hérésiarques qui ont prétendu honorer l'incarnation du Verbe en dépréciant sa mère, et ils expriment l'horreur que leur inspirent les blasphèmes d'Helvédius et de Jovinien [3].

La fête de l'Immaculée-Conception semble, d'Angleterre, s'être répandue dans le reste de l'Europe; le promoteur fut l'abbé Helsin dont nous parlions tout à l'heure et qui réunit ensemble les églises anglo-saxonnes et anglo-Normandes. Cette fête fut reçue dans une grande abbaye peuplée de moines saxons et gouvernée par des abbés normands. (Voyez Angleterre.)

Mathieu Paris rapporte que Geoffroy, qui fut élu abbé de Saint-Alban en 1119, dix ans après la mort de saint Anselme (1116), et qui mourut en 1146, fit célébrer la fête de l'Immaculée Conception avec un surcroît de pompe [4].

1. Colvenerius, *Sum. aurea,* t. III, 1326.
2. *Our lady's Dowry,* p. 24.
3. *Our lady's Dowry,* p. 24.
4. Conceptionem B. Virginis.... in cappis festive celebrari (*Vita abb.,* p. 62, ed. Wats.)

Lorsque saint Bernard s'opposa à cette célébration dans l'église de Lyon, et que son opinion prévalut dans les couvents cisterciens, une grande indignation s'éleva chez les bénédictins. Parmi les plus ardents défenseurs de la fête se fit remarquer Nicolas, prieur de Saint-Alban en Hertfordshire ou de Wallingford. Son traité ou lettre écrite à ce sujet est perdu, mais nous conservons une partie de la correspondance qui s'établit entre lui et Pierre, abbé de Saint-Remi, depuis évêque de Chartres, communément appelé Pierre de Celles.

Celui-ci, après avoir reproché à son contradicteur la légèreté des Anglais, qui tient sans doute à leur climat, proteste de son dévouement et de son ardent amour pour la sainte Vierge; il dit ensuite que l'objection pour lui réside dans la nouveauté. Il ajoute que, sur une pareille question, il faut attendre la décision de Rome. « Si le soleil, dit-il, qui est le pape; la lune, qui est l'Église romaine, marchaient ici devant nous, nous suivrions leur lumière, sans crainte de glisser ni de tomber. »

Le vieil abbé aurait, on le voit, applaudi avec joie aux décrets de Pie IX; il conclut en défendant saint Bernard, ses éclatantes vertus et sa dévotion pour la sainte Vierge, à laquelle il avait consacré toutes ses abbayes. « Oui, s'écrie-t-il, si vous voulez blesser Notre-Dame à la prunelle de son œil, écrivez contre saint Bernard! »

Nicolas lui répond avec une extrême vivacité. Il ne met pas en doute les admirables vertus de saint Bernard, mais il rapporte qu'un certain frère lai de Clairvaux eut un songe pendant son sommeil : il vit saint Bernard couvert de vêtements plus blancs que la neige, et cependant montrant une tache sur la poitrine; comme le frère s'en étonnait, il lui répondit que c'était en expiation de ses opinions contraires à l'Immaculée Conception.

La correspondance continue ensuite sur des matières plus abstraites, plus théologiques [1].

Le vénérable *Hildebert* de Lavardin, né en 1055, dans la paroisse de ce nom, glorifie nonseulement Marie dans sa maternité divine et son assomption (*nec tamen mortis nexibus deprimi potuit*), mais en outre il recommande de fléchir le genou à son nom. Enfin il proclame hautement le dogme de l'Immaculée-Conception.

Pierre de Blois [1], qui fut archidiacre de Bath, puis de Londres, et qui mourut vers 1200, s'exprimait ainsi : « La chair de Marie, quoique émanant d'une source corrompue, fut exempte de souillure et sanctifiée; et, quoiqu'elle eût reçu dès sa conception la plénitude de la grâce, le Saint-Esprit, en descendant en elle pour l'incarnation du Verbe, y versa la grâce céleste avec surabondance. »

Un abbé cistercien, saint Ælred, qui vivait au XII[e] siècle, rappelle la prophétie de Zacharie et glorifie la sainte Vierge, cette porte de l'Orient qui reçut la première les rayons du soleil de vérité.

Denis Scot défendit l'Immaculée-Conception comme une opinion plus que probable.

On nous permettra d'interrompre ces divers témoignages pour citer ici un charmant petit poëme d'Adam de Saint-Victor du XII[e] siècle, qui prouve la popularité qui saluait déjà ce dogme [2] :

« Que l'heureux jour soit célébré, dans lequel on rappelle la pieuse conception de Marie. Chantons ses louanges pour remercier Dieu d'une telle faveur : l'heureux Sauveur est conçu par lequel le monde obtient la guérison salu-

1. *Our lady's Dowry*, p. 31.

1. *Our lady's Dowry*, p. 35.

2. Dies leta celebretur
In qua pia recensetur
Mariæ conceptio.

Cujus laudes prosequamus
Quia tanto gratulamur
Dei beneficio.

Felix quidem est conceptus,
Per quem mundus est adeptus
Salutis remedia.

taire. Les prophètes le prédirent, les patriarches l'aperçurent sous le souffle de la grâce. La Vierge qui devait concevoir la fleur, l'étoile qui devait enfanter le soleil est aujourd'hui conçue. La fleur qui sortira de la verge, le soleil qui naîtra de l'étoile, sont des figures du Christ. — Oh! qu'elle fut heureuse, qu'elle fut illustre, agréable au monde, chère à Dieu, cette conception! Privés de salut, par elle nous voyons revenir l'espoir du salut, l'affliction remplacée par la joie.

La verge de Jessé a fleuri, le Christ vierge est enfanté par la vierge maîtresse du monde. — Par un ordre nouveau, et sans l'intervention humaine, la fille enfante son père. — Nouvelle naissance, nouvel enfantement que produit par sa grâce le souffle de Dieu.

Un nouveau salut donne le salut, une vertu nouvelle porte la vertu par l'office de la parole, elle nous apporte nouvelle mère, nouvel enfant, nouvelle étoile, nouveau soleil, nouvelles joies. Cette mère d'un genre nouveau, créature enfante son créateur, fille enfante son père. — Par une admirable nouveauté, par une dignité non moins nouvelle, la conception du Fils nous révèle la chasteté de la mère.

Réjouis-toi, vierge de grâce, vierge belle par ta fleur, mère glorieuse par ton rejeton, pleine d'une pleine joie. Tu es l'espoir certain des misérables, la vraie mère des orphelins, le soulagement des opprimés, la guérison des infirmes, tu es la maîtresse de tous. Nous te louons en chœur, ô toi digne d'une louange singulière, afin que nous, errant sur cette mer, nous touchions par ta grâce au port du salut.

Hanc prophete predixerunt,
Patriarche recenserunt,
Inspirante gratia.

Virgo florem conceptura,
Stella solem paritura,
Hodie concipitur.

Flos de virga processurus,
Sol de stella nasciturus,
Christus intelligitur.

O quam felix! quam præclara,
Mundo grata, Deo chara,
Fuit hæc conceptio!

Qua salute destitutis
Redit vere spes salutis,
Luctus cedit gaudio.

Virga Jesse floruit,
Xristum virginem genuit,
Virgo mundi domina.

Novo quidem ordine,
Absque viri semine
Patrem parit filia.

Novus ortus orditur,
Novus partus quum fulcitur
Gratia spiraminis,

Nova salus dat salutem,
Virtus nova fert virtutem
Officio faminis.

Nova mater, novam prolem,
Nova stella, novum solem,
Nova profert gaudia.

Nova prorsus genitura,
Creatorem creatura,
Patrem parit filia.

Admirandam novitatem,
Novam quoque dignitatem,
Dicat matris castitatem
Filia conceptio.

Gaude virgo gratiosa,
Virgo flore speciosa,
Mater prole gloriosa,
Plena pleno gaudio.

Tu spes certa miserorum,
Vera mater orphanorum,
Tu levamen oppressorum,
Medicamen infirmorum,
Omnibus est domina.

Te laudamus voce pari,
Laudi digna singulari,
Ut errantes in hoc mari,
Nos in portu salutari
Sistat tua gratia.

XIIe SIÈCLE.

En Belgique, deux actes de Baudoin, comte de Flandre, se terminant ainsi : le premier *fait dans la solennité de la glorieuse Vierge Marie, année 1195;* le second *fait au mois de décembre 1195, dans la conception de la glorieuse Vierge Marie* [1].

On mentionne cette fête dans un martyrologe manuscrit de l'église collégiale de Saint-Amat à Douai, où il est question, comme d'un fait récent du martyre de saint Thomas de Cantorbéry (+ 1170) et de saint François le Confesseur.

Elle paraît être établie à Lyon en 1145 [2].

En Orient, la fête de la Conception de Marie remonte fort loin. L'empereur Emmanuel Comnène, mort en 1180, cite au nombre des fêtes à observer par le peuple celle du 9 décembre, ou de la Conception de la Vierge, comme étant depuis longtemps établie, suivant le témoignage de Georges, évêque de Nicomédie, qui vivait sous Héraclius. Mathieu Paris parle d'un archevêque d'Arménie, venu en Angleterre au monastère de Saint-Alban, qui affirma que les Arméniens célébraient la fête de la Conception depuis les anciens temps (*a vetustis temporibus*).

Voici un extrait du sermon sur l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, par Georges de Nicomédie (IX[e] siècle) que nous venons de citer [3] :

« La terre en ce jour déploie sa joyeuse parure avec une splendeur plus vive que le ciel

1. Benoît XIV, *Sum. aurea,* t. III, 1510.

2. A l'époque de saint Bernard, mort en 1157, cette fête n'était pas encore introduite dans l'Église romaine, puisque ce saint gourmande le clergé lyonnais de l'avoir établie à Lyon sans que l'église de Rome en ait donné l'exemple, *Nullo ecclesiæ Romanæ exemplo preunte...* il disait cependant : *conceptionem a tota ecclesia celebratam.*

Voyez aussi : De immaculata Deiparæ conceptione hymnologia Græcorum ex editis et manuscriptis codicibus Cryptoferratensibus latina et italica interpretatione patrologica comparatione et adnotationibus illustrata cura Theodori Toscani et Josephi Cozza monachorum S. Mariæ Cryptæferratæ ordinis S. Basilii Magni. Romæ, 1862.

3. L'abbé Poussin, *Panégyrique de la sainte Vierge par les Pères de l'Église,* p. 23.

de la grâce lui-même : elle brille d'un éclat plus auguste encore que celui du séjour des esprits bienheureux. Sur la terre, en effet, s'élève aujourd'hui un ciel éblouissant, au sein éclatant duquel doit luire sur le monde un nouvel astre du jour, qui jamais ne nous voile sa lumière ; ciel tout parsemé, non d'étoiles visibles, mais de spirituelles clartés... Le jour de la Conception de Marie a été le principe même de cette femme signalée, la source de la réconciliation de Dieu avec nous, et du bonheur qui en est résulté. »

XIII[e] SIÈCLE.

On nous permettra de dépasser un peu les limites ordinaires de cette étude pour montrer la chaîne non interrompue qui lie les plus anciens temps à la définition qui vient d'être faite de ce dogme.

Dans le bréviaire de l'église de Donon, près Valenciennes, un parchemin daté de 1258 porte au 8 décembre la fête de la Conception de la sainte Vierge Marie.

A Rome la fête commença à être célébrée par quelques-uns à l'époque de saint Bonaventure, mort en 1274.

Saint Thomas d'Aquin écrivait : « Telle est la pureté de la Vierge Marie qu'elle a été préservée du péché originel et actuel [1]. »

XIV[e] SIÈCLE.

A Orléans la fête fut instituée, en 1317, par l'évêque Milo.

En 1328, le concile de Londres confirme ce qu'avait fait saint Anselme. A Rome, la fête qui n'était point reconnue du temps de saint Bernard au XI[e] siècle, existait à coup sûr avant le XIV[e] siècle, comme l'indique une inscription trouvée dans l'église de la bienheureuse Marie (*cryptæ pictæ*) où on lit : l'an du Seigneur 1340 8 décembre, sous Boniface IX, fut consacré cet autel en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie.

1. Et talis est puritas Mariæ Virginis quæ a peccato originali et actuali immunis fuit.

En 1388, Adam de Soissons, prieur des Jacobins de Nevers, laissa échapper, en prêchant dans la cathédrale, des propositions qui blessèrent la pieuse croyance des fidèles au sujet de l'Immaculée Conception de Marie. L'évêque le suspendit de ses fonctions, et le peuple le chassa de la ville, où il ne put rentrer qu'après avoir subi une détention d'un an et s'être rétracté. L'Université ne s'était pas encore engagée par serment à défendre l'Immaculée Conception, et cependant nous la voyons, en 1389, assister par ses députés à la rétractation d'Adam de Soissons [1].

XV[e] SIÈCLE.

La question de l'Immaculée Conception fut posée pour la première fois au concile de Bâle, constitué en 1435.

Le concile déclara que la croyance à ce mystère était une vérité catholique. Malheureusement en 1439, à l'époque où il définit ce dogme, il s'était engagé dans les voies du schisme, et les décrets qu'il publia alors n'eurent jamais la force des lois universelles de l'Église, et la définition fut retardée de quatre siècles.

Le pape qui le premier a ordonné que la solennité de la Conception de la Vierge, mère de Dieu, devait être célébrée par toute l'Église, est Sixte IV, en 1476, aux calèndes de mars. Sa bulle commence par ces mots : *Cum præexcelsa*. Non-seulement il approuve et confirme cette fête, mais il engage à la célébrer et accorde à ce sujet toutes les indulgences qu'autrefois Urbain IV accorda à la fête du Saint-Sacrement.

On trouve dans les anciens missels une prose pour cette fête : elle porte le cachet du moyen âge, principalement dans une strophe que nous allons transcrire et qui est curieuse par un jeu de mots fort goûté dans ces temps [2].

« Le triste nom d'Ève se terminait par *væ* (malheur), mais d'*Eva* par une heureuse transposition se forme le mot *Ave* (je vous salue). O vous qui l'entendîtes dans votre demeure, cette parole si suave et de si bon augure, Vierge mère, soyez-nous propice en nous accordant de jouir de votre faveur [1]. »

1. L'abbé Crosnier, *Société nivernaise*, t. II, p. 97.
2. Colvenerius, *Sum. aurea*, t. III, 1133.

XVI[e] SIÈCLE.

Les pères du Concile de Trente ont déclaré formellement dans leur décret sur le péché originel, qu'ils n'ont pas prétendu atteindre l'Immaculée Conception, mère de Dieu. La cour de Rome, avec sa rare prudence, ne voulut pas encore prescrire cette croyance comme article de foi; elle se contenta de l'insinuer, en autorisant des fêtes en son honneur et montrant, comme le dit le grand Bossuet, que cette *créance lui est agréable* [2].

XVII[e] SIÈCLE.

Paul V (1605 + 1621) avait défendu d'attaquer cette croyance en public. Grégoire XV (1621 + 1623), à la vive sollicitation de l'Espagne, étendit la défense aux discours et aux écrits privés. C'était imposer un silence absolu à l'opinion contraire, c'était la proscrire et l'étouffer. Le pape ne renonçait pas à donner une définition explicite qu'il n'avait pas encore jugé opportun de solliciter.

Tous les princes catholiques d'Allemagne et d'Espagne renouvelèrent leurs instances auprès du saint-siége, qui allégua le malheur des temps et le danger de discuter la question si profonde de l'Immaculée Conception en présence de l'animosité des adversaires.

En 1661, Alexandre VII exprime la croyance de l'Église universelle et condamne de nouveau la doctrine contraire au privilége de l'Immaculée Conception.

1. Triste fuit in Eva væ
Sed ex Eva format ave
Versa vice, sed non prave
Intus ferens in conclave
Verbum bonum et suave,
Nobis, mater, virgo, fave
Tua frui gratia.
(L'abbé Pascal, Ed. Mig., p. 411.)

2. Orsini, p. 46.

XVIII[e] SIÈCLE.

Le bienheureux Léonard, de Port-Maurice, raconte que vers 1749, d'après le conseil du cardinal Imperiali, il fit des démarches auprès de tous les généraux d'ordre, des ambassadeurs, pour les engager à écrire à leurs provinciaux ou à leurs cours de faire auprès du pape de nouvelles instances pour l'engager à promulguer le dogme [1].

Après la captivité de Pie VI, vint le concordat de 1801 qui donna lieu à l'exercice le plus solennel de la primauté du saint-siége. Après l'exil de Pie IX devait venir la définition dogmatique de l'Immaculée Conception pour attester devant les nations que les malheurs et les souffrances des souverains pontifes n'altèrent en rien leur autorité suprême [2].

XIX[e] SIÈCLE.

Lorsque Pie IX manifesta l'intention de définir le dogme de l'Immaculée Conception de Marie, la croyance à ce dogme était arrivée au degré de certitude théologique que l'Église exige pour ces sortes de jugements. Il a fallu quatre siècles de discussion pour aboutir au décret dogmatique [3], dont il est bon de rappeler les bases traditionnelles.

L'Écriture enseigne que la Vierge bienheureuse écrasera la tête du serpent;

Que son origine sera brillante comme une étoile;

Qu'elle naîtra droite comme une tige;

Que Dieu posera en elle son tabernacle comme dans un soleil;

Qu'elle se tiendra debout comme une reine à la droite de Dieu;

Que le roi du ciel admirera sa beauté;

Que le Très-Haut l'a sanctifiée comme son tabernacle, l'aidant dès le matin;

Que des choses glorieuses ont été dites d'elle,

1. Mgr Malou, p. 534.
2. Mgr Malou, p. 581.
3. Mgr Malou, *Summa aurea*, t. VIII, p. 483 et 494.

comme étant la cité de Dieu, cette cité dont Dieu même a jeté les fondements;

Que la sainteté convient à cette demeure;

Que cette Vierge a été la possession de Dieu dès le commencement de ses voies;

Qu'elle a été réglée avant toutes les créatures et conçue avant les abîmes;

Qu'elle a été joyeuse devant Dieu jouant devant lui en tout temps et qu'elle a trouvé son bonheur dans lui tous les jours;

Que tous les jours de sa vie, Dieu lui a rendu le bien et point le mal;

Que la sagesse de Dieu a bâti cette maison;

Que les fils et les filles (de Dieu) ont loué cette Vierge et l'ont proclamée bienheureuse;

Que rien de souillé n'entrera en elle;

Qu'elle sera belle comme l'olivier dans les champs, comme le cinnamome et le baume plein d'aromates, répandant, comme la myrrhe, choisie, les odeurs les plus suaves;

Qu'en elle se trouvera toute grâce de la voie et de la vérité, et toute espérance de la vie et de la nature;

Qu'elle figurera entre les filles d'Adam, comme un lis entre les épines;

Qu'elle sera l'épouse et l'amie de Dieu, belle, charmante, douce, brillante, aimée, choisie, parfaite, immaculée, très-belle, très-aimée.

Enfin l'Écriture dit qu'elle est toute belle et qu'en elle il n'y a aucune tache, aucun défaut.

Le Nouveau Testament est conforme à l'ancien quand il dit:

Marie est pleine de grâce;

Le Seigneur est avec elle;

Elle est bénie entre toutes les femmes;

Toutes les générations la proclameront bienheureuse;

Le Seigneur a fait en elle de grandes choses;

Le Fils de Dieu l'a vénérée comme sa mère;

Marie est cette femme vêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et sur la tête une couronne de douze étoiles [1].

L'ordre de Saint-Dominique s'était tenu jus-

1. Mgr Malou, *Summa aurea*, t. VIII, p. 499.

qu'alors en dehors de la croyance commune, et enfin, en 1843, il fut autorisé, sur sa demande, à célébrer dans la préface de la messe la grande prérogative de la mère de Dieu [1].

Ce fut de Gaëte, le 2 février 1849, que Pie IX adressa à tous les évêques du monde la célèbre encyclique par laquelle il les invita à adresser au ciel les plus ferventes prières, leur demandant en même temps quel était, au sujet de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, la croyance de leur troupeau et leur croyance personnelle.

Sur environ 750 cardinaux, patriarches, archevêques, évêques et vicaires apostoliques que l'Église compte dans son sein, plus de 600 avaient répondu avant que le Saint-Père prononçât la définition [2].

ICONOGRAPHIE.

Xe SIÈCLE.

Malgré toutes les représentations essayées depuis le IXe siècle, monseigneur Malou a pu dire qu'aucun type traditionnel n'existe pour les représentations de l'Immaculée Conception; cela tient sans doute à ce que ce mystère a été défini seulement de nos jours et que l'iconographie des mystères s'est toujours fixée à l'époque où ces mystères ont été définis.

Ce mystère est susceptible d'être figuré d'après la méthode historique et d'après la méthode symbolique [3].

Ménologe du Vatican. — La plus ancienne forme historique nous apparaît dans le célèbre ménologe grec du Vatican, au 9 décembre, fête de la Conception. Joachim gardait ses troupeaux sur la montagne et priait Dieu; un ange lui apparut, lui disant que ses supplications avaient trouvé grâce devant Dieu. Anne, renfermée dans l'intérieur de sa maison, adressait de son côté au ciel de ferventes prières. Elle reçut la même faveur que Joachim et un ange lui annonça la fin de sa stérilité. Joachim, après que l'ange qui lui avait parlé eut disparu, se mit en marche pour regagner sa demeure; de son côté Anne était déjà en route pour le rejoindre. Les deux époux se rencontrèrent à la Porte dorée, se firent mutuellement part de ce qui leur était arrivé et s'embrassèrent dans l'excès de leur bonheur.

Telle la scène que figure notre manuscrit; une muraille, une tour et une grande porte ouverte sont tracées dans le fond. Sur le devant les parents de la sainte Vierge se saluent. Saint Joachim a les cheveux noirs, une tunique bleue; sainte Anne un manteau brun-rouge, une robe bleu clair. Il n'y a de filets d'or que sur le manteau de sainte Anne.

Cette belle miniature est attribuée à Ménas.

Une seconde peinture, tirée du même manuscrit à la date du 9 décembre, représente le même fait, par Michel Micros; on voit au fond du tableau, à gauche, une montagne; à droite, une charmante architecture, maison, treille, etc., et sur le devant saint Joachim et sainte Anne s'embrassant. Saint Joachim a les cheveux grisonnants, une robe bleu clair, un manteau gris tirant sur le jaune; sainte Anne, voile et manteau rouge ponceau, coiffe bleu clair, robe grise. Dans cette belle peinture, les têtes ont beaucoup d'expression, les mains et les pieds bien dessinés sont convenablement attachés; on reprocherait un peu de dureté dans les plis. Des hachures d'or couvrent tous les vêtements, excepté la robe de sainte Anne. Les tiges des petits arbustes sont en or, celle du gros arbre, d'un vert foncé.

En rencontrant ici pour la première fois ce magnifique manuscrit qui reparaîtra souvent devant les yeux du lecteur, nous devons donner quelques lignes à son histoire et à sa description.

Écrit par l'ordre de l'empereur Basile Porphyrogénète, orné de peintures des saints, il évita les injures du temps et fut apporté de Constantinople à Ludovic Sforza, duc de Milan. Conservé ensuite dans la famille Sfondrato, il fut donné à Paul V par le cardinal de Sainte-Cécile

1. Mgr Malou, *Summa aurea,* t. VIII, p. 536.
2. *Id.,* p. 538.
3. Mgr Malou, *Iconographie de l'Immaculée Conception.* Bruxelles, 1856.

Sfondrato. Le pape le plaça dans la bibliothèque apostolique du Vatican.

L'empereur Basile, à qui on attribue le ménologe, n'est pas le Macédonien qui vivait en l'an 886; c'est le Porphyrogénète qui vécut un siècle après l'autre : ce qui le prouve surtout, dit Ughelli, c'est qu'au 17 des calendes de janvier, il est question de sainte Théophane, première femme de l'empereur Léon, fils de Basile le Macédonien, et d'autres saints qui ont vécu longtemps après cet empereur.

La moitié seule du manuscrit était conservée; cette lacune fut comblée pour le texte au moyen de la bibliothèque particulière de Clément XI, très-riche en ouvrages choisis de toute langue. Il y avait à peine dix-sept ans que cette traduction était faite, qu'on retrouva la seconde partie du texte dans les manuscrits du monastère de Grotta-Ferrata. Quant aux miniatures, nous n'avons malheureusement pas retrouvé le second volume; mais celui qui reste contient 430 images peintes par les plus célèbres miniaturistes du temps de Basile et dont les noms sont inscrits dans les marges. Ce sont : Pantaléon, Siméon, Michel de Blaquernes, Georges, Ménas, Simon de Blaquernes, Michel Micros (le petit) et Nestor.

C'est un des livres les plus importants de la calligraphie illustrée du moyen âge; toutes les miniatures sont sur fond d'or, elles ont 0m,16 de largeur sur 0m,10 à 0m,11 de hauteur [1].

Le manuscrit lui-même a 0m,36 sur 0m,28; il est écrit en or sur parchemin. Il contient pour chaque jour, pendant six mois, du 1er septembre à la fin de février, un récit succinct de la vie des saints et saintes vénérés dans l'église grecque. Le récit occupe une partie de chaque page et une miniature qui en reproduit l'un des faits occupe l'autre partie; et comme il y a des jours qui réunissent la fête de plusieurs saints, il en résulte le nombre des illustrations que nous avons indiqué plus haut.

Le cardinal Albani a publié ce manuscrit en 1727; ses gravures sont fort médiocres. Celles données par d'Agincourt sont très-exactes, mais en petit nombre.

Nous terminerons cette notice par l'indication de quelques sujets de miniatures les plus remarquables avec le nom des artistes à qui elles sont dues et qui se trouvent ainsi réunies dans une sorte de concours.

DATES.	DÉSIGNATION.	NOMS des PEINTRES.
En tête.	Jésus-Christ entre ses apôtres. — Magnifique d'expression et de pureté de dessin	Pantaléon.
1er sept.	Saint Siméon, stylite	Id.
Id.	Martyrs. — Dessin moins correct et plus dur, les têtes trop grosses, miniatures médiocres.	Michel de Blaq.
2 sept.	Un saint seul. — Les têtes plus petites et mieux dessinées que le précédent, draperies meilleures, effets charmants	Georges.
3 sept.	Une sainte seule. — Plus de délicatesse encore que dans le précédent.	Siméon.
5 sept.	Zacharie. — Dessin lourd, incorrect, plis sans étude.	Michel de Blaq.
Id.	Deux martyrs. — L'auteur bien inférieur à ce que nous l'avons vu dans le frontispice.	Pantaléon.
6 sept.	Saint décapité. — Quelques têtes charmantes, plis lourds.	Michel Micros.
7 sept.	Saint dépouillé de ses vêtements. — Médiocre	Michel Micros.
8 sept.	Nativité. — Belle composition, exécution rapide, harmonie, bon dessin	Ménas.
9 sept.	Conception. Saint Joachim et sainte Anne. — Bonne peinture, lourdeur dans le cou de Joachim . . .	Id.
14 sept.	Exaltation de la Croix. — Très-beau, têtes étudiées, bonnes draperies, or sobre.	Siméon.
17 sept.	Saint couché. — Charmantes têtes, plis lâchés	Michel de Blaq.
19 sept.	Martyrs. Lions, mauvaises expressions de têtes, bons plis, pas d'or.	Georges.
21 sept.	Deux saintes. — Inférieur à l'Exaltation de la Croix, têtes bien étudiées, bons plis	Siméon.
Id.	Quatre martyrs dans les flammes. — Têtes fort belles	Pantaléon.

1. Labarte, *Arts indust.*, t. II, p. 181.

DATES.	DÉSIGNATION	NOMS des PEINTRES.
23 sept.	Conception de saint Jean-Baptiste. — Têtes expressives, draperies fines et bonnes	Georges.
Id.	Sainte Iraïde	Michel de Blaq.
24 sept.	Saintes seules. — Parties négligées	Michel Micros.
26 sept.	Saint Jean Évangéliste. — En général cet auteur est très-bon.	Id.
30 sept.	Martyr de sainte Rispinie. — Mauvais	Michel de Blaq.
1er oct.	Martyr. — Draperies sans étude.	Nestor.
Id.	saint Romanus, apparition de la Sainte Vierge. — Très-bien.	Ménas.
6 oct.	Hélétas porte un portrait de Notre-Seigneur. — Très-bien	Id.
Id.	Saint Thomas, apôtre. — Le saint est assez bien	Nestor.
8 oct.	Sainte Pélagie. — Draperies raides, détails soignés. — Bien.	Pantaléon.
11 oct.	Saint Philippe. — Bonne peinture.	Georges.
23 oct.	Saint Jacques. — Plis sans études, lourds, têtes *idem*.	Id.
26 oct.	Croix de procession. — Têtes un peu lourdes mais expressives, ombres verdâtres, plis soignés mais un peu durs, ornements délicieux.	Simon de Blaq.
1er nov.	Saints Cosme et Damien. — Têtes soignées, draperies grossièrement touchées	Id.
4 nov.	Saints Patrole, Erne, Lin, Gay, Philologue. — C'est un des meilleurs de cet auteur	Id.
8 nov.	Un ange. — Tête soignée, draperies raides et dures, mains trop petites; c'est le moins bon des peintres de ce beau manuscrit, cependant l'ange a un grand air. Les feuilles suivantes du même sont détestables.	Nestor.
14 nov.	Saint Philippe. — Mauvais	Id.
15 nov.	Saint Jacques. — Mauvais	Id.
21 nov.	Présentation de la sainte Vierge. — Médiocre, belle disposition.	Id.
24 nov.	Sainte Cécile. — Médiocre	Pantaléon.
25 nov.	Saint Clément. — Bon.	Id.
30 nov.	Saint André. — (L'auteur, inférieur à Pantaléon, est moins inégal.)	Georges.
9 déc.	Saint Joachim et sainte Anne. — Plis un peu durs, bonne peinture, filet d'or, excepté sur la robe grise de sainte Anne; il n'y a d'ailleurs que des nuances entre ces habiles peintres, Nestor excepté	Michel Micros.
11 déc.	Saint Daniel sur une colonne. — Même sujet traité dans deux pages différentes et consécutives par Simon et par Nestor qui, là, s'est piqué d'honneur, et qui, n'ayant pas beaucoup de costumes à rendre, a fait une tête au moins aussi bonne que celle de Siméon	Nestor.
13 déc.	Sainte Lucie. — Médiocre.	Siméon.
18 déc.	Saint Florus. — Parfait comme tête, draperies	Michel de Blaq.
20 déc.	Saint Ignace. — Bon	Id.
22 déc.	Sainte Anastasie. — Assez bon	Siméon.
25 déc.	Nativité. — Une des meilleures	Simon de Blaq.
Id.	Adoration des mages. — C'est un chef-d'œuvre	Id.
Id.	Songe de saint Joseph. — Bon; pas d'or, l'or ne semble fait que pour aller plus vite	Id.
26 déc.	Fuite en Égypte. — Magnifique.	Pantaléon.
27 déc.	Saint Étienne	Id.
29 déc.	Massacre des Innocents. — Médiocre, beaucoup d'or	Id.
30 déc.	Anisie, martyre. — Très-bien, la tête de la sainte est charmante.	Michel Micros.
1er janv.	Circoncision. — Bonne disposition, assez bien	Nestor.
6 janv.	Baptême de Notre-Seigneur. — Belles peintures, physionomies remarquables	Georges.
Id.	Malachie, prophète. — Charmante peinture	Nestor.
7 janv.	Saint Jean-Baptiste. — Médiocre.	Id.
9 janv.	Achias, prophète. — Une seule figure magnifique	Pantaléon.
10 janv.	Saint Grégoire de Nysse. — Le peintre inférieur à lui-même.	Id.
11 janv.	Massacre des saints pères. — Très-médiocre	Id.
16 janv.	Chaînes de saint Pierre. — Une seule figure belle	Georges.
22 janv.	Transfert des reliques de saint Anastase. — Assez bien, architecture intéressante	Nestor.
2 fév.	Présentation de Notre-Seigneur au temple. — Très-bien.	Pantaléon.
Id.	Sainte Perpétue. — Très-bien.	Id.
6 fév.	Sainte Agathe. — Très-bien.	Simon de Blaq.

Cette nomenclature paraîtrait un peu longue et sèche si nous n'en tirions pas une utile observation qui doit nous prémunir contre la facilité avec laquelle on est porté à juger de l'âge d'une œuvre d'art par la perfection du travail. Nous voyons ici six peintres de valeur faisant pour le riche empereur grec un livre admirable, et nous trouvons quelquefois plus de différence entre deux œuvres du même auteur, qu'entre les œuvres du meilleur et du plus inférieur.

Venise. — Au xe siècle, nous signalons une image relative à la Conception immaculée de la Vierge, sur une des colonnes qui supportent le ciborium du grand autel à Saint-Marc de Venise.

L'ange apparaît et parle aux parents de la Sainte Vierge.

Adhortatur angelus Joachim et Annam prædicens eis filiam nascituram. (J. Durand.)

Ne doit-on pas encore ranger parmi les images de l'Immaculée Conception le missel de Cambrai, représentant la sainte Vierge les mains retournées, en signe de prière, sur la poitrine, la tête nimbée d'étoiles et les pieds sur le soleil et la lune. (Pl. CXX.)

XIe SIÈCLE.

En 1047, Ugo de Sunno, chanoine de Crémone, par un acte de donation signé le jour de l'Immaculée Conception, dispose qu'une noble et belle statue de bois incorruptible ou de marbre, représentera l'image de sainte Marie, notre mère, *couronnée de douze étoiles,* avec l'habit fort ample sur lequel apparaissent le soleil et la lune, ayant sous ses pieds le serpent antique. Jusqu'au XVe siècle on ne trouve trace d'aucune image symbolique mieux caractérisée.

Le Guide de peinture nous offre une représentation tirée de l'Évangile apocryphe de la Nativité de la sainte Vierge et le proto-évangile de saint Jacques : la conception de la mère de Dieu. Maisons, jardin avec différents arbres. Au milieu, sainte Anne en prière; un ange, placé au-dessus d'elle, la bénit. Hors du jardin, une montagne, sur laquelle Joachim est en prière, un ange le bénit pareillement.

Saint Jean Damascène, au VIIIe siècle, fait allusion à cette manière de représentation.

Une miniature de la bibliothèque de Munich nous montre une série d'inscriptions qui la feraient prendre pour une Immaculée Conception; en voici la disposition qui nous est communiquée par M. Durand.

LVMINE XP̄M

domina mundi
• N C ☾
electa Pulchra
ut sol M ut luna
ΘΗΕΟ ΘΟΧΟC
Stella maris
Virgo S D virginum

Stemmata virtutum comitantia.

Compta corollariis dantur per.

P
I
A
M

Demescittote
remotehinc
ecce virgo Dm̄
genuit perpuerma
supernum quod
sequit parte

Demescit

Munere justis.

M

On trouve dans nos planches de fréquentes images de la madone qui offre une pomme à l'enfant Jésus. Il est certain que cet emblème rappelle l'arbre du bien et du mal, la chute et la promesse régénératrice; on y verra même un dessin anglais où la sainte Vierge cueille elle-même le fruit.

Certains archéologues, parmi lesquels le savant M. Anatole de Barthélemy, croient y voir une représentation de l'Immaculée Conception. M. de Barthélemy a fait à ce sujet une communication, en octobre 1876, à la Société des antiquaires de France. Il rappelle la station de la Vierge de Benoîte-Vaux et l'inscription qu'on lit au-dessous : *Læva gerit natum, gestat tua dextera malum.*

XIIe SIÈCLE.

M. Arthur Forgeais a publié plusieurs exemples de médailles de plomb représentant l'Im-

maculée-Conception dans un embrassement de saint Joachim et de sainte Anne. Le père Cahier [1] a reproduit une de ces médailles.

Pendant tout le moyen âge en France, la rencontre à la Porte-Dorée est celui généralement admis [2].

Le sujet nous fournit si peu d'anciennes représentations, qu'on nous permettra de dépasser les limites de notre cadre pour atteindre des images plus nombreuses et parmi lesquelles l'iconographie moderne puisse chercher le type qu'elle n'a pas encore découvert.

XIIIe SIÈCLE.

Au XIIIe siècle les étudiants normands de Paris avaient choisi Saint-Séverin pour y établir la fête de l'Immaculée-Conception qui était leur fête patronale. Si, dès cette époque, l'église Saint-Séverin célébrait le privilége de Marie avec beaucoup de solennité; si, en 1565, on trouve encore la confrérie établie dans cette église, n'est-il point vraisemblable que les insignes de cette confrérie sont fort anciens et que, par conséquent, l'image de la conception de Marie, que ces insignes renferment, remonte à une très-haute antiquité [3].

Un sceau de plomb du XIIIe siècle, trouvé dans le lit de la Seine, montre sainte Anne parlant à l'ange ; on voit entre les deux tours de la Porte-Dorée la tête de saint Joachim qui paraît en sortir [4].

XIVe SIÈCLE.

Les peintres du XIVe siècle, en Italie, ont traité avec talent la légende de saint Joachim et de sainte Anne comme sujet précédant la vie de la sainte Vierge; plusieurs de ces peintures ont été publiées [5].

1. *Caract.*, p. 344.
2. J. Durand.
3. Mgr Malou.
4. *Bulletin monumental de Caumont*, Hucher, vol. XXI, n° 2, p. 145.
5. J. Durand.

On voit dans la revue de l'*Art chrétien* 1857 [1] deux figures de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus, représentant l'Immaculée-Conception qui ne se comprend pas, dit l'auteur, si l'on fait abstraction de la maternité divine. La première est une statue en marbre de Saint-Lô d'Angers. Marie écrase un serpent sous ses pieds, elle porte une couronne, car elle est reine par sa conception sans tache; l'autre est du XVIe siècle.

Mgr Barbier de Montault, dont nous interrogions la grande expérience à ce sujet, nous écrivait : « Je ne connais pas d'autre Immaculée-Conception que celles du XVIe siècle, données par *M. Grimoüard de Saint-Laurent et Mgr Crosnier ;* cependant j'ai souvenir qu'aux archives de *Saint-Sixte*, dans un missel du commencement du XIVe siècle que l'on dit de Giotto, il y a une charmante vierge, sans enfant et les pieds sur un croissant ou un dragon. Je n'ai pas pris note malheureusement; c'était en 1854. Voyez aussi à *Saint-Laurent in Damaso* la vierge sans enfant qui a donné naissance à la célèbre confrérie de l'Immaculée-Conception il y a plusieurs siècles. »

XVe SIÈCLE.

Au XVe siècle, l'Immaculée-Conception, représentée par la rencontre de saint Joachim et de sainte Anne, se voit sur un des portails de la cathédrale de Bourges, sur la tour élevée à la fin du XVe siècle.

XVIe SIÈCLE.

Une statuette chinoise, venue en 1854, représente la sainte Vierge tenant devant elle l'enfant Jésus debout sur sa poitrine. Elle repose sur une horrible figure. C'est la reproduction d'une image modelée au Japon vers le milieu du XVIe siècle, peut-être sous les inspirations de saint François-Xavier [2]. Elle a $0^{m},40$ de hauteur.

1. L'abbé Auber, t. I, p. 148.
2. L'abbé Auber, p. 148, *Revue de l'Art chrétien*.

Au XVIe siècle on a commencé d'adopter, pour sujet de l'Immaculée-Conception, une figure de sainte Vierge entourée d'attributs. Cependant on n'avait pas encore renoncé à la Porte-Dorée, car un tympan de la porte d'une église construite à Paris, carrefour de la Croix-Rouge au XVIIe siècle et qui fut consacrée sous le titre du Saint-Sacrement et de l'Immaculée-Conception, représentait saint Joachim et sainte Anne à genoux, recevant la bénédiction de Dieu le Père. A la rencontre, sous la Porte-Dorée, Molanus préfère l'image gravée en tête d'un livre écrit par Judocus Clichtow [1].



Représentation de l'Immaculée-Conception, d'après une gravure du *Missale diœcesis Coloniensis.*

Une jeune fille couverte de son manteau est debout dans une grande lumière, les mains jointes pour la prière [2]. En haut du tableau Dieu le Père apparaît dans une lumière plus vive encore; tout autour sont figurés des tours, des arbres, un puits, un jardin, une ville, etc. Chacune de ces figures est accompagnée d'une légende sur laquelle on lit : *Tota pulchra es amica mea. — Macula non est in te. — Electa ut sol. — Pulchra ut luna. — Porta cœli Cedrus exaltata. — Puteus aquarium viventium. — Hortus conclusus. — Plantatio rosarium. — Virga Jesse. — Stella maris. — Sicut lilium inter spinas. — Turris David. — Speculum sine macula. — Oliva speciosa. — Fons hortorum. — Civitas Dei,* etc. [1].

C'est à ce type que se rattache la vignette ci-jointe, dont nous devons le dessin à M. Alberding-Thym, qui nous l'a envoyée d'Amsterdam. Elle est tirée du *Missale Diœcesis Coloniensis* [2], livre imprimé en caractères hollandais. Le fond de cette charmante composition est niellé de petits points blancs sur noir, disposés avec une certaine régularité et suivant les différentes silhouettes du dessin.

Je ne sais pas de plus poétique ni de plus vraie manière d'imaginer l'Immaculée-Conception; cette solitude de Marie au milieu des attributs de son incomparable virginité, solitude recueillie loin des êtres animés, sous l'œil de Dieu, rend parfaitement l'idée mystique dont il s'agit. L'éclat du soleil, la chaste lumière de la lune, l'étoile des mers qui ne brille que loin des orages, la porte, le rempart du ciel qui défendent la pureté, l'onde fraîche du puits, l'onde jaillissante de la fontaine dont aucune souillure ne trouble la la transparence, les cèdres, les arbres qui ombragent de leurs rameaux la bienheureuse Vierge; les lis, les roses du jardin fermé qui naissent sous ses pieds, enfin les légendes, cette peinture abstraite si bien en rapport avec le sujet, remplissent ce petit tableau de charme et de poésie. Tout ce que la Bible a trouvé dans la nature de plus suaves comparaisons pour peindre la pureté, se trouve accumulé autour de Marie; cette peinture, plus écrite que dessinée, est à la fois dogmatique et pieuse; elle appartient véritablement au moyen âge.

Un vitrail de l'ancienne église abbatiale de la Trinité de Vendôme représentait l'Immaculée-Conception sous les traits que nous venons de

1. J. Durand.
2. *Judoci Clichtovi, Neoportuensis de puritate conceptionis B. M. Virginis,* liv. II, in-4°. Paris, 1513, la 2e éd. 1517.

1. Clichtow.
2. Édition de 1520.

décrire. La sainte Vierge y apparaissait vêtue d'un manteau blanc, les mains jointes devant la poitrine, et dans l'attitude de la contemplation; elle était entourée des inscriptions et des emblèmes que nous avons rappelés tout à l'heure.

Les heures de *Simon Vostre,* dont la dernière édition de 1518 est sur parchemin, renferment dans leurs nombreuses vignettes tous les sujets en vogue au commencement du XVI[e] siècle. Sainte Anne, debout au-dessous de Dieu le Père sur des nuages, entr'ouvre son manteau et laisse apercevoir Marie à peine conçue portant autour de sa tête le nimbe de la sainteté et environnée d'une auréole de gloire; pour compléter l'image de Marie, l'auteur place sur les genoux de la future mère de Dieu, encore dans le sein de sa mère, le Verbe fait chair avec le nimbe crucifère. La figure de sainte Anne est environnée d'inscriptions de symboles, de banderoles avec des passages de nos saintes Écritures, semblables à ceux que nous venons de lire dans la gravure de Clichtow et qui nous rappellent le glorieux privilége dont jouit la Vierge Immaculée.

Ces gracieuses images trouvent dans les lettres apostoliques de Pie IX sur l'Immaculée-Conception une similitude de pensées remarquable.

Les prières qui accompagnent cette gravure viennent aider à l'expliquer. Celle qui était stérile enfanta, la nature est dans l'étonnement, l'enfer est dans la stupeur en voyant la Vierge naître exempte de toute souillure. Puis empruntant les paroles de l'Écriture pour l'appliquer à Marie : Les abîmes n'étaient pas et déjà j'étais conçue [1]. On voit que l'anathème ne pouvait avoir d'effet rétroactif, ne pouvait atteindre celle dont la conception précédait les temps. Ainsi donc Marie dans le sein de sa mère est déjà considérée comme mère de Dieu et porte en elle le divin enfant.

Un des bulletins de la Commission historique du Nord, reproduisant un triptyque de Lille du commencement du XVI[e] siècle, représente sainte Anne portant dans ses bras Marie enfant qui, elle-même, porte l'enfant Jésus; c'est toujours la même pensée de Simon Vostre, légèrement modifiée.

1. Necdum erant Abyssi et ego jam concepta eram.

XVII[e] SIÈCLE.

Dans un ouvrage excessivement curieux, imprimé à Cologne en 1659, par le père Angelgrave, sous le titre : *Céleste Panthéon,* on voit pour l'Immaculée-Conception, sur une table ornée d'un riche tapis, un coquillage entr'ouvert et laissant apercevoir une perle [1].

La statue de sainte Marie-Majeure, élevée par Paul V au commencement du XVII[e] siècle, diffère d'une Vierge gravée en 1655 sur une médaille, par ordre d'Alexandre VII. Le père Nieremberg en a conservé le dessin et expliqué la pensée dans un opuscule spécial imprimé à Valence [2].

XVIII[e] SIÈCLE.

Coypel à la fin du XVII[e] siècle ou commencement du XVIII[e], a peint une Vierge Immaculée, souvent reproduite par la gravure, où l'on voit la sainte Vierge sur la terre, foulant aux pieds un immense serpent qui essaye en vain de la mordre. En haut, Dieu le Père, porté sur un nuage lumineux, étend la main droite et la pose sur la tête de Marie qui, les mains croisées et la tête penchée, semble recevoir l'influence de l'image divine [3].

Aujourd'hui que le dogme est imposé à la foi de tous les fidèles, il est plus important que jamais de chercher une solution au programme iconographique qu'il soulève, et nous croyons intéressant de rapporter à ce sujet quelques idées modernes.

XIX[e] SIÈCLE.

Dans les représentations des mystères de la

1. L'abbé Crosnier, *Société nivernaise,* 2[e] série, t. II, p. 106-247.

2. M[gr] Malou. Bruxelles, 1856.

3. Molanus, *de Historia SS. imaginum et picturarum.* Lovanii, 1771, in-4°.

foi, la première règle à observer est de se conformer à l'usage de l'Église qui, en fait de pratique, comme de doctrine, est infaillible. En étudiant cet usage, on voit qu'elle a l'habitude d'employer ici les figures, les formes, les symboles que Dieu a employés pour nous les révéler.

La médaille miraculeuse, très-répandue d'abord en France et ensuite dans tous les pays catholiques de l'Europe, nous montre la sainte Vierge telle qu'elle apparut à une sainte religieuse, abaissant les deux bras et les ouvrant avec des rayons qui s'échappent de ses mains. Ces rayons se retrouvent dans des sculptures *moyen âge,* selon Mgr Crosnier.

Mgr Malou pense que Marie doit être représentée à quatorze ou quinze ans, debout, les pieds sur le globe terrestre, surpassant en beauté toutes les femmes de la terre. — (Saint Ambroise, saint Jean Damascène, saint Épiphane, le guide de la peinture, sont ici d'accord entre eux et avec les vers sibyllins attribués à des poëtes chrétiens des premiers siècles de notre ère); — les yeux modestement baissés sur la terre ou bien élevés au ciel. — Blonde suivant les Grecs, quoique rien n'empêche d'adopter la couleur noire ou brune. — Les mains doivent se présenter dans l'attitude de la prière, c'est-à-dire ou croisées sur la poitrine ou jointes devant la poitrine, ou modestement élevées vers le ciel avec les regards. — Les pieds chaussés par convenance et d'après les règles de l'iconographie des temps les plus reculés.

L'auteur traite ensuite la coiffure, le nombre et la forme des vêtements, leur couleur qu'il désire blancs ou bleus.

On a coutume de représenter la sainte Vierge les pieds sur le croissant de la lune. Douze étoiles couronnent sa tête. La couronne royale ne lui a été donnée qu'au moyen âge, au XIe ou XIIe siècle; l'auteur pense que cette couronne ne peut lui être attribuée que dans les mystères qui suivent l'Assomption[1].

1. Mgr Malou, évêque de Bruges, *Iconographie de l'Immaculée-Conception.* Bruxelles, 1856, II, p. 73.

Le serpent infernal, selon lui, sera placé sous les pieds de Marie, qui a triomphé de l'enfer en nous donnant le Messie.

Beaucoup de statues et d'images de la sainte Vierge, composés au moyen âge, font voir une belle rose dans la main de la mère de Dieu, même lorsqu'elle porte son fils sur ses bras.

Les auteurs qui ont écrit sur l'art symbolique considèrent l'inscription comme une partie essentielle d'un symbole parfait. La différence qui existe entre le symbole et l'attribut est que le premier représente la personne et que le second l'accompagne. Le révérend père Boschius a recueilli plus de deux mille symboles des plus remarquables; ceux relatifs à l'Immaculée-Conception sont brièvement expliqués à la page 35 de son livre.

Le lis entre les épines[1] est le plus simple et le plus clair, on peut y joindre le miroir sans tache[2], la lune et le soleil[3]; la cité de Dieu dont les fondements sont posés sur les montagnes[4]. Le tabernacle du Très-Haut[5], l'arc-en-ciel brillant au milieu des nuages[6]. La plus belle et la plus naturelle de toutes les légendes bibliques que l'on puisse appliquer à l'Immaculée-Conception est celle du Cantique des Cantiques.

Mgr Malou, comme nous venons de le voir, ne veut pas que la sainte Vierge porte l'enfant sur ses bras. L'abbé Auber[7] est d'un avis contraire et ne sépare pas la mère de l'enfant. Tous deux font écraser par Marie la tête du serpent.

M. Victor Pelletier, chanoine de l'église d'Orléans, vient à son tour et ne veut pas que ce soit la sainte Vierge qui écrase le serpent; suivant lui, c'est son fils qui doit l'écraser[8].

La Vulgate, il est vrai[9], porte *ipsa;* d'autres

1. Cantique II, 27.
2. Sap. VII, 26.
3. Cantique, 26.
4. Ps. 86, 1.
5. Ps. 45, 5.
6. Eccles., 50, 8.
7. *Revue de l'Art chrétien,* I, p. 315.
8. Voir la dissertation du père Patrizzi à Rome, *de Immaculata Mariæ origine.*
9. Genèse, c. III, x, 14 et 15.

exemplaires de la Bible portent *ipse* ou *ipsum*, conformément à l'hébreu. Le concile de Trente a déclaré authentique l'édition latine de la Vulgate, mais il y a deux copies différentes.

Dans l'iconographie du mystère de la Rédemption, on fait enrouler un serpent au pied de la croix.

Si l'on tient à suivre le sentiment commun, d'après lequel la tête écrasée du serpent signifiera la conception immaculée, la présence de l'enfant est indispensable pour que ce détail, qui semble essentiel à plusieurs, ne soit pas rejeté par ceux qui s'appuieront uniquement sur l'enseignement catholique et sur le texte de la Genèse sainement entendu.

Le père Patrizzi croit démontrer que cette locution : écraser la tête du serpent, n'est point synonyme de celle-ci : être conçue sans péché. Il va plus loin, il dit que le sens naturel de ces mots : écraser la tête du serpent, non-seulement n'implique pas l'idée d'exemption par privilége de la tache originelle, mais l'exclut formellement. En effet, après avoir fait remarquer que ces mots : écraser la tête, impliquent une idée de victoire et de victoire voulue, cherchée, disputée et remportée, le savant jésuite continue ainsi : Comment appeler victoire un fait dans lequel celui qui est réputé vainqueur n'a aucune part? On n'est vainqueur et appelé vainqueur qu'autant, qu'après une lutte, on a réussi seul ou avec le concours d'autres à renverser et à dominer l'ennemi. Mais être immaculée dès le premier moment de sa naissance, c'est simplement, d'après le langage de l'école, être préservée de la tache héréditaire[1].

Depuis la promulgation du dogme de l'Immaculée-Conception, devenu ainsi obligatoire de foi pour tous les catholiques, on a multiplié à l'infini les images de la Vierge, sans aucune forme indiquée par l'Église[2]. Le champ est libre à l'imagination des artistes; puisse-t-elle, dans l'étude de l'Écriture et de l'iconographie chrétienne, trouver un type définitif et une image digne de cet admirable mystère de pureté!

1. Patriz, *De Imm. Mariæ or.*, p. 24 et 25. — *Revue de l'Art chrétien*, t. I, p. 317. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que nous laissons à l'auteur la responsabilité de cette thèse.
2. Didron, Ann. XXII, 334, 1862.

CHAPITRE II

NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE. — LA VIERGE AU TEMPLE.
MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE.

NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

AVANT de rappeler les dissertations auxquelles la naissance de Marie donna lieu, nous croyons utile de donner quelques extraits de l'Évangile apocryphe qui nous la raconte, et qui est intitulé *Histoire de la nativité de Marie et de l'enfance du Sauveur*, ils formeront comme un préambule historique aux notes qui suivront[1].

« La bienheureuse et glorieuse Marie, toujours vierge, de la race royale et de la famille de David, naquit dans la ville de Nazareth et fut élevée à Jérusalem dans le temple du Seigneur. Son père se nommait Joachim et sa mère Anne. La famille de son père était de Galilée et de la ville de Nazareth; celle de sa mère était de Bethléem. Leur vie était simple et juste devant le Seigneur, pieuse et irréprochable devant les hommes; car ayant partagé tout leur revenu en trois parts, ils dépensaient la première pour le temple et pour les ministres du temple; la seconde, ils la distribuaient aux pèlerins et aux pauvres, et ils réservaient la troisième pour leurs besoins et ceux de leur famille. Ainsi chéris de Dieu et des hommes, il y avait près de vingt ans qu'ils vivaient chez eux dans un chaste mariage sans avoir des enfants. Ils firent vœu, si Dieu leur en accordait un, de le consacrer au Seigneur. (Ici se placent les révélations relatives à l'Immaculée-Conception.)..... Ayant adoré le Seigneur, ils retournèrent à leur maison, où ils

1. Durant plusieurs siècles, cet Évangile jouit en Orient d'une grande célébrité. Une tradition l'attribuait à saint Mathieu, et la traduction qui s'est répandue vers le VI[e] siècle fut donnée comme l'œuvre de saint Jérôme. Rédigé, croyons-nous, au VI[e] siècle, il fut en renom pendant tout le moyen âge. (*Év. de la nat.*, ch. I.) Voy. Brunet, p. 179.



Poussielgue frères. Edit.

Eudes imp. Paris

attendaient avec assurance et avec joie la promesse divine. Anne conçut donc, et elle mit au monde une fille, et, suivant le commandement de l'ange, les parents l'appelèrent du nom de Marie [1]. »

NOTES ARCHÉOLOGIQUES.

ÉPOQUE. — On ignore quelle fut exactement l'année où le Christ est descendu sur la terre pour nous sauver; on ne peut donc savoir davantage celle de la naissance de la Vierge que la tradition ecclésiastique fixe au 8 septembre [2]. L'Écriture ne nous apprend absolument rien sur le fait historique de la Nativité et de l'enfance de la très-sainte Vierge; autant elle laisse dans l'ombre sa filiation, autant elle met en lumière sa maternité, exprimant ainsi que sa gloire vient, non de ses ancêtres, mais de l'ennoblissement qu'elle tire elle-même de Jésus [3].

LIEU. — Le lieu de naissance de la sainte Vierge a donné l'occasion de discussions dont nous rapporterons les auteurs et les principaux arguments : on a désigné plusieurs lieux, mais deux villes peuvent seules se disputer sérieusement ce glorieux privilége : Nazareth et Jérusalem. — Parmi les auteurs favorables à l'opinion de Jérusalem, nous citerons saint Jean Damascène, Guillaume de Tyr, Boniface, Doubdan, Morison, Pietro della Valle, etc. Ces écrivains s'appuient sur une ancienne tradition orientale qui nous montre la maison de sainte Anne près de la piscine probatique. Cette maison est celle que saint Jean Damascène appelle *Domus piscinæ probaticæ,* et la porte de ville qui de là conduit dans la vallée de Josaphat est encore connue de nos jours par les Orientaux sous le nom de Babsiti-Mariana (porte de la vierge Marie). La sainte Vierge y aurait été fiancée à saint Joseph, elle y aurait fermé les yeux à ses parents. En 1856, le gouvernement français fit l'acquisition de cette demeure, transformée en école musulmane depuis Saladin [4]. Le nouveau sanctuaire se compose de deux constructions superposées : l'une, l'église supérieure, remonte au temps des Croisés; l'autre, la crypte, n'est autre chose, d'après la tradition, que le logement de sainte Anne. Ce logement consiste en une grotte souterraine divisée en deux parties par un mur de construction judaïque. Dans la plus grande de ces parties, se trouvent les restes de l'autel primitif, situé sur le lieu où la tradition place la naissance de la sainte Vierge; au-dessus de cet autel, sur la voûte, on aperçoit encore les restes d'anciennes peintures; cette salle est évidemment d'une extrême antiquité [1].

En 1842, Tajar-Pacha fit des fouilles, en jeta les décombres dans la piscine probatique et mit à découvert quelques parties de l'ancien cloître. Une cour plantée d'arbres entourait le couvent; on a longtemps cru qu'un de ces arbres avait été planté par la sainte Vierge dans son enfance. Pendant le moyen âge, on permettait quelquefois aux pèlerins, à prix d'argent, de pénétrer dans la crypte où se vénéraient les tombeaux de ses parents et le lieu de sa nativité. — Deux fois par an à la fête de la Nativité de la sainte Vierge et à celle de sainte Anne, les Franciscains s'y rendaient avec les catholiques de Jérusalem pour y célébrer les saints offices.

Le père Bassi, en dissertant sur ce sujet et en soutenant l'opinion favorable à Jérusalem, s'appuye sur les souvenirs de cette église Sainte-Anne. Selon ce père, la tradition qui aurait pu être interrompue pendant cinquante ans après la prise de Saint-Jean-d'Acre par les musulmans (1291) ne l'a pas été, et elle trouva dans ce temps malheureux des pèlerins pour lui servir de témoins. Le père Baffi invoque l'autorité des

1. *Év. de la nat.,* ch. V.
2. Trombelli.
3. Nicolas, t. II, p. 152.
4. *Rosier de Marie,* II, 385.

1. *Rosier de Marie,* II, 385.
2. *Annales des congrégations de la terre sainte,* 1863, p. 51.

frères Riccoldo et Pippino (1320); — Sanudo, Jacques de Vitry, évêque d'Acre; — Guillaume, archevêque de Tyr, chancelier du royaume latin et secrétaire du concile de Latran, sur celle de Jean Phocas, moine grec (1185); — du moine François Bernard, dans la seconde moitié du IXe siècle; — d'André de Crète, au commencement du VIIIe siècle, — de saint Jean Damascène, du VIIe au VIIIe siècle; — des historiens des croisades et des pèlerins de toutes les nations et sur les révélations de sainte Brigitte.

Le silence de saint Epiphane (VIe siècle) décrivant la madone de Nazareth, en ne parlant pas de la naissance de Marie, lui paraît significatif.

Quaresmius, qui mourut en 1660 et qui s'est aussi occupé à fond de cette question, se prononce aussi pour Jérusalem.

Nous rappellerons maintenant les auteurs favorables à Nazareth et les raisons qu'ils avancent.

Baronius, — Antoine, — Sabellius, — Ehrard, — Winheim, — Hartman, etc., pensent que la sainte Vierge est née à Nazareth. Joachim et sainte Anne, disent ces auteurs, étant de Séphoris, habitaient Nazareth; comment se peut-il faire que leur fille ait été conçue et mise au monde à Jérusalem? Ils n'admettent pas qu'ils eussent une seconde maison à Jérusalem, où ils venaient quelquefois pour être à proximité du temple, ni l'argument que la maison de Nazareth appartînt aux parents de saint Joseph, parce que jamais chez les Juifs l'épouse ne recevait l'époux dans sa maison[1].

Mgr Mislin[2] se prononce avec une profonde conviction pour Nazareth, et il se fonde sur les bulles de plusieurs papes et sur l'approbation de la congrégation des rites.

L'autorité de saint Jean Damascène ne lui paraît pas devoir intervenir dans cette question; les homélies de la Nativité, à cause même des inconvenances si indignes de ce grand homme qui s'y remarquent, ne peuvent guère lui être attribuées. Les historiens, tels que Guillaume de Tyr et Jacques de Vitry, qui ont rapporté cette tradition, ne l'ont fait qu'avec cette formule: *Dicitur perhibetur.*

Mgr Mislin revient principalement sur les lettres apostoliques du pape, où il est dit que la maison de Lorette fut témoin de la naissance de Marie, de son enfance et de son annonciation.

Il y a longtemps du reste que cette double tradition se poursuit en Judée, car on la retrouve dans un *Voyage à Jérusalem* de Guillaume Baldenfel, de 1336, qui l'indique clairement à Jérusalem. Il dit : « Non longe versus septentrionem est illa probatica piscina curatorum debilium, secundum Evangelium motu angeli descendentis et ecclesia B. Annæ, aviæ Christi, satis pulchra, eidem piscinæ est contigua ubi *B. Virgo concepta et nata* fuisse dicitur, sepulturaque Joachim et B. Annæ parentum ejus in quadam crypta subterranea ostenditur. »

Puis à Nazareth :

« In loco conceptionis pulchram feci celebrari missam de annunciatione gloriosæ virginis. »

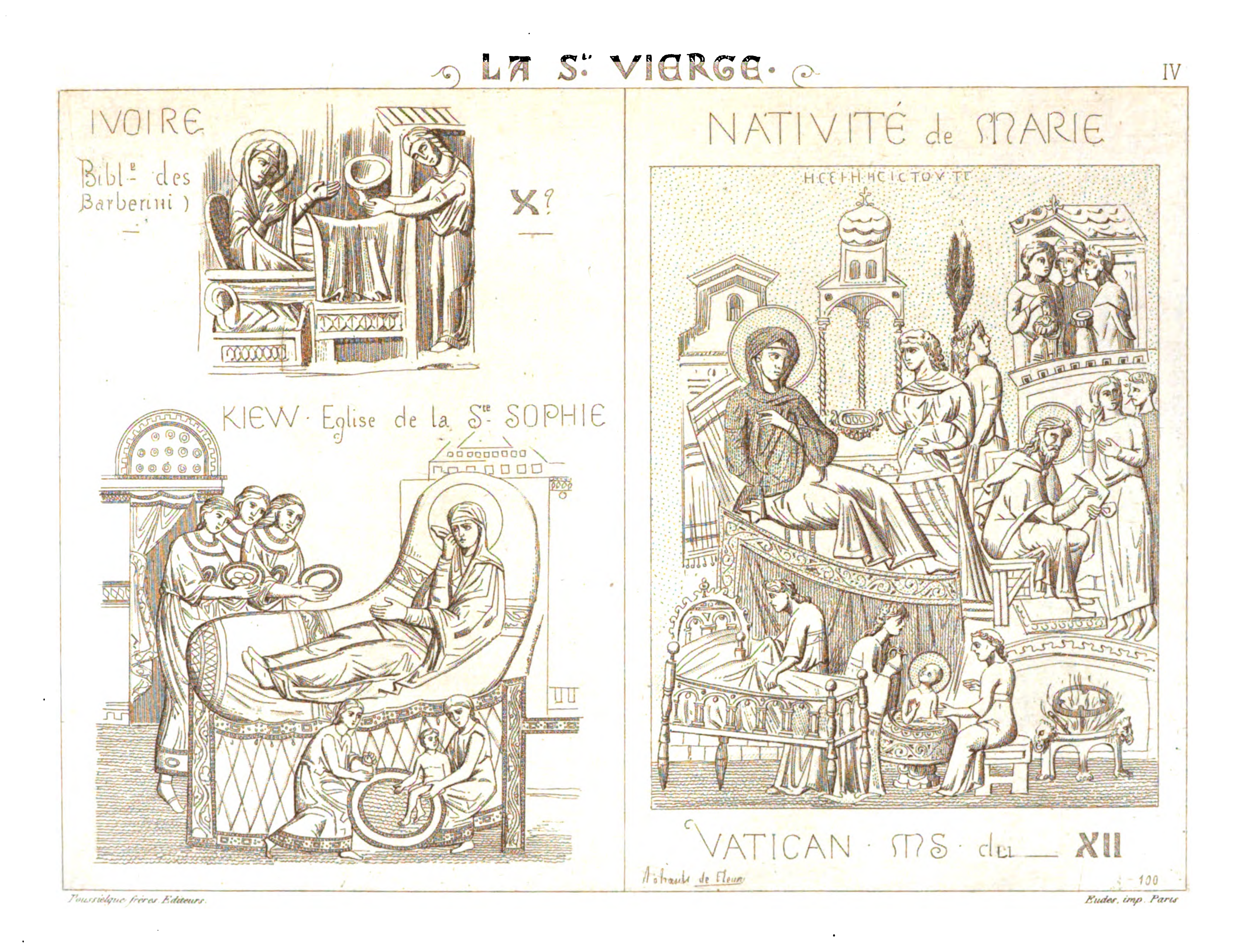
On verra dans le second volume, au chapitre consacré à la Palestine, que ces deux traditions ne nous semblent pas tout à fait inconciliables.

Nom de Marie. — On sait qu'au bout de huit jours tout enfant mâle était circoncis et recevait un nom; pour les filles on ignore si c'était le huitième jour suivant l'usage des Romains et des Grecs; il est probable toutefois qu'il en était de même chez les Juifs, où la circoncision se remplaçait par des offrandes[1].

Suivant une légende, saint Joachim et sainte Anne réunirent dans leur maison, pour un grand festin, les prêtres, les principaux du Sénat et du peuple et tous les membres de la famille. La sainte Vierge fut présentée aux prêtres qui appelèrent sur son berceau les bénédictions du

1. *Rosier de Marie,* t. II, 443, année 1856-57.
2. Mislin, 1863. *Frère Liévin,* guide des pèlerins en terre sainte.

1. De Castro, II, 390.


LA S.te VIERGE.
IV
IVOIRE
Bibl.e des Barberini)
X?
KIEW · Eglise de la S.te SOPHIE
NATIVITÉ de MARIE
VATICAN · MS · du XII
Poussielgue frères Editeurs
Eudes, imp. Paris

ciel : « Dieu de nos pères, s'écrièrent-ils, bénissez cette enfant. »

Anne, prenant alors sa fille, éleva la voix et dit : « Je chanterai un cantique de louanges au Seigneur mon Dieu. »

Tous les convives prirent part à son allégresse; ils imposèrent pour elle à Joachim le nom de *Marie* répétant la parole de l'ange le jour de l'apparition [1].

Le nom de Marie en hébreu est très-ancien; avant la fondation de Rome et la première olympiade, et par conséquent avant la prise de Troie, il fut donné à une jeune fille née de parents juifs, Amram et Jochabel, sœur d'Aaron et de Moïse; ce fut elle, à l'âge de douze ans, qui surveilla Moïse lorsque sa mère l'exposa sur le Nil, et qui courut la prévenir lorsque la fille de Pharaon eut recueilli le précieux dépôt. — Après la sortie des Juifs de l'Égypte, nous la retrouvons avec les autres femmes qui rendaient grâce à Dieu accompagnant les chœurs au son du tambourin [2].

Dans les premiers temps de foi les chrétiens, par respect pour la sainte Vierge, ne prenaient pas le nom de Marie; cette réserve se fit particulièrement remarquer en Pologne. — Plus tard, au contraire, ce nom béni se répandit parmi les fidèles; nous le trouvons dans les actes de saint Jacques Marcien et d'autres martyrs de Numidie où il est question de la mère de *Marie Marcien* martyr, dans les Actes des saints Saturnin, Dativus et autres, qui souffrirent pour le Christ en Afrique (304). Le martyrologe romain mentionne une Marie martyre sous Adrien, une autre sous Valérien. — Marie l'Égyptienne vivait sous le règne de Justinien l'Ancien ; — une Marie fut martyrisée en Arabie avec une compagne et après une longue prison. Assemani nous présente des exemples jusqu'en Perse; une vierge du nom de Marie et son frère Jacques firent partie d'une troupe de 346 martyrs; une autre Marie, vierge, subit le martyre avec quatre compagnes; on

1. Darras, *Légendes*, 60.

2. Canisio, *Sum. aurea*, VIII, 631.

cite des exemples en Perse jusqu'en 375. — Ce nom était, au IVe siècle, devenu populaire dans les Gaules, car M. Leblant l'a trouvé mentionné sur les inscriptions. — Les marins de la Méditerranée le donnaient à leurs navires dès les premiers siècles. (Voyez Syra en Grèce.)

Quant aux hommes, on ne peut douter que le nom de Marien ne dérive de celui de Marie, et l'Église en compte plusieurs. Ce nom pouvait être, comme aujourd'hui, ajouté à plusieurs autres afin de donner aux enfants plusieurs protecteurs et plusieurs modèles à suivre ; chez les païens, cet usage était fort commun. Trajan ajoutait à son nom celui de Nerva, Antonin celui d'Adrien. — Peut-être le nom de Marie se cachait-il dans les premiers siècles comme la qualité de chrétien, de peur des persécuteurs; peut-être ne désignait-on les fidèles que par leur *cognomen* comme Irène, Innocentius, Fulgentia, Lucia qui d'ailleurs, par leur signification, rappelaient les vertus de la sainte Vierge [1].

On a cherché, sans tomber tout à fait d'accord, l'étymologie de ce nom auguste; Marie, en hébreu et en grec, signifie *amertume de la mer;* Notre-Seigneur, en s'incarnant, se plongea en effet dans les flots amers de nos misères, pour les adoucir par sa suavité.

Saint Épiphane nous dit que de son temps on avait l'habitude de l'interpréter par *Dame, Domina,* et *espérance,* car Marie enfanta le Seigneur, l'espoir du monde.

D'autres ont vu dans le mot de Marie *la myrrhe de la mer :* la myrrhe, symbole de l'immortalité ; la mer, image du monde auquel le Christ est venu rendre la vie.

Bède dit que Marie c'est l'étoile de la mer; étoile qui vient annoncer la lumière éternelle aux pauvres hommes flottant sur une mer sombre [2].

Marie est encore interprétée dans le sens de docteur, maîtresse, pilote. Marie, dit saint Isidore,

1. De Castro, *Summa aurea,* II, 390.

2. *Id.*

signifie lumière ou étoile de la mer, car elle a mis au monde la lumière éternelle.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que la profonde vénération dont ce nom fut salué dès l'avénement du christianisme, et ses divers sens mystiques nous en offrent eux-mêmes la preuve, ne fut jamais interrompue à travers les siècles. Ce livre entier en fournira la certitude. Rappelons seulement le souvenir touchant de saint Étienne, roi de Hongrie au x[e] siècle, qui, dans son respect pour le nom de la sainte Vierge, n'osait même pas le prononcer; il la nommait communément la grande Dame. Les Hongrois, à son exemple, lui donnaient le même titre, et s'il arrivait parmi eux qu'on proférât le saint nom de Marie, tout le monde à l'instant tombait à genoux et s'inclinait jusqu'à terre pour montrer le respect qu'il inspirait [1].

On avait composé l'anagramme du nom de Marie avec la première lettre de cinq psaumes de David [2] :

M agnificat....
A d Dominum, cum tribulares, clamavi...
R etribue servo tuo...
I n convertenda...
A d te levavi oculos meos ..

Le bienheureux Josbert, abbé de Notre-Dame de Déols, récitait chaque jour ces cinq psaumes en l'honneur de la très-sainte Vierge [3].

FETE ET TÉMOIGNAGES.

L'Église ne fête que trois nativités : celle de Jésus-Christ, celle de la sainte Vierge, celle de saint Jean-Baptiste; ces fêtes paraissent toutes postérieures à saint Augustin.

On ignore l'époque précise où s'établit la fête de la Nativité de Marie; quelques-uns, tels que Jacob de Valence et Gelsinius, la font remonter au IV[e] siècle, car on lit dans saint Jérôme · *In Nativitate sanctæ Mariæ lectio libri sapientiæ.*

1. Barbier, I, 375.
2. *Rosier de Marie,* I, 776.
3. *Rosier de Marie,* II, 400.

Elle fut constituée dans l'Église grecque [1] après le concile d'Éphèse, dans l'Église latine en 436, dans les Gaules par saint Maurille, évêque d'Angers vers 430 (voir ***Sanctuaires d'Angers***). De là lui vint en France le nom de fête angevine. Le jour de la naissance de la sainte Vierge fut révélé à un solitaire d'une sainteté éminente, nommé Paul et voisin de la maison actuellement à Lorette.

Au IV[e] siècle, le Sacramentaire de saint Grégoire porte une préface particulière pour cette fête.

En l'an 600, elle commença à être célébrée solennellement dans certaines contrées de la chrétienté comme à Rome et en Espagne. Au VII[e] siècle, saint Ildephonse, archevêque de Tolède, affirme que la fête de la Nativité est reçue par l'autorité de toute l'Église. Baronius le dit pour le temps du pape Sergius en 688 et pour celui de Léon IV (847), qui orna cette fête d'indulgences [2].

Sergius, évêque d'Hiérapolis, qui vivait au VII[e] siècle, commence ainsi un discours sur la Nativité de la Sainte Vierge.

« Il faut que nous fassions résonner la trompette spirituelle dans cette célèbre journée, d'autant que celle qui prend naissance aujourd'hui dans la royale famille de David est celle-là même que nous devons reconnaître pour la mère de la vie ; elle paraît comme une belle aurore qui va dissiper nos ténèbres. C'est elle qui répare les ruines causées par le péché d'Adam, qui fait révoquer le bannissement d'Ève. Elle est la source de l'immortalité, qui nous délivre de la corruption ; par elle, affranchis de la mort, nous sommes transférés en cet heureux état qui nous rend participants de la nature divine. Adressons-nous donc à elle, et disons-lui avec avec l'archange Gabriel : Honneur, joie et bénédiction à vous, ô Marie pleine de grâces ! le Seigneur est avec vous [3]...

1. Voyez le calendrier d'Alexandrie, qui a peu varié depuis le v[e] siècle.
2. Colvenerius, *Sum. aurea,* II, 1174. — *Rosier de Marie,* VI, 151. — Abbé Lecanu, p. 319.
3. Abelly, p. 176.

Saint Jean Damascène (676-754) est rangé parmi les témoins de l'antiquité de cette fête; voici quelques passages du sermon qu'on lui attribue et dont nous avons déjà parlé :

« Accourez toutes, ô nations! que tout peuple, tout âge, toute langue, toute condition, se réunissent pour célébrer avec de saints transports la naissance de celle qui a été la joie de l'univers... Aujourd'hui, de la racine de Jessé s'élève un rameau où s'épanouit sur le monde une fleur divine.

« Soyez confondus, ô vous qui niez que la sainte Vierge soit la mère de Dieu, comment voulez-vous prétendre que celle qui l'a mis au monde ne soit pas la mère de Dieu? *Celui qui ne confesse pas que la sainte Vierge est mère de Dieu, est ennemi de Dieu* (Greg. *Epist. ad Col.*). Ce n'est pas moi qui prononce cet arrêt; il émane d'un des plus glorieux Pères de l'Église, du glorieux saint Grégoire. Élevez la voix sans crainte, car dans la sainte *Probatique,* nous est née la mère de Dieu, celle dont a voulu naître l'Agneau de Dieu qui efface le péché du monde...

« Certes Vous avez surpassé toute créature.

« De sainte Anne est sortie une vigne féconde, qui a produit le plus délicieux raisin, ce raisin qui donne aux hommes le divin nectar de la vie éternelle...

« Votre cœur est pur et sans tache, il reflète l'image du Dieu immaculé, il brûle du désir de le posséder. C'est votre sein qui renferme celui qu'aucun lieu ne peut contenir, ce sont vos mamelles qui allaitent un Dieu, Jésus enfant. Marie est toute belle, toute divine; elle est supérieure aux chérubins, élevée au-dessus des séraphins, elle approche de Dieu même.

« Salut, sainte Probatique! temple sacré de la mère de Dieu! Salut, sainte Probatique, palais des ancêtres de notre reine! Salut, sainte Probatique, demeure autrefois des troupeaux de Joachim, aujourd'hui demeure céleste de Jésus-Christ. Un ange y descendait alors tous les ans pour en troubler l'eau et rendre la santé à un seul malade; salut, vénérable Probatique; puisse votre grâce s'accroître de jour en jour! Salut, ô Marie, doux gage de la tendresse de votre mère[1] ! »

Nous empruntons au spicilége que vient de publier S. Ém. le cardinal Pitra quelques-unes de ses charmantes poésies; en voici une de saint Romanus (v[e] siècle) sur la nativité de Marie :

« Joachim et Anne de l'opprobre de la stérilité, Adam et Ève de la corruption de la mort ont été arrachés, ô Immaculée, dans ta sainte Nativité. Aussi ton peuple la célèbre avec joie et, déchargé des liens du péché, il s'écrie : *La stérile enfante la mère de Dieu, la nourrice de notre vie.*

« La prière et les gémissements de la stérilité et du veuvage en sortant des lèvres de Joachim et d'Anne plurent au Seigneur qui les entendit et firent germer le fruit qui donna la vie au monde; celui-là, en effet, répandait ses prières sur la montagne, celle-ci cachait sa honte dans le jardin; mais *avec quelle joie la stérile enfante la mère de Dieu, la nourrice de notre vie.*

« O délicieux fruit de Anne, quelles hymnes et quelles louanges chanterai-je, lorsque tu parais au monde comme le temple sacré de Dieu? Joachim sur la montagne suppliait que le sein de Anne devînt fécond et la prière du juste fut accueillie, et le temps de la nativité étant venu, la bienheureuse apporte la joie au monde, *la stérile enfante la mère de Dieu, la nourrice de notre vie.*

. . . .

« Une grande chose m'a été faite, ô Dieu bon, lorsque j'ai enfanté une fille qui doit t'enfanter, toi l'Éternel vivant avant tous les siècles et possédant toutes choses, toi qui, après son enfantement, conserves la mère du Seigneur vierge, telle qu'elle était. Je te l'offre en ton temple, ô Dieu clément, elle sera elle-même ta porte lorsque tu descendras du ciel; ainsi avec joie *la stérile enfante.*

. . . .

« Dieu, très-haut, créateur universel, qui as fait toutes choses par ton Verbe, qui as créé l'homme par ta sagesse, toi qui seul aimes les

1. Abbé Poussin, p. 335 et suivantes.

hommes, donne par clémence la paix à ton peuple, garde les pieux empereurs, conserve en paix le troupeau avec le pasteur afin qu'il s'écrie avec joie : *La stérile enfante la mère de Dieu et la nourrice de notre vie*[1].

Voici une ode sur la Nativité de Marie que le cardinal attribue à Georges[2] :

1° « Anne, maintenant affranchie des liens de la stérilité, nourrit la Très-Immaculée et convoque tout le monde afin qu'ils chantent une hymne à Celui qui fait naître par elle la seule femme mère et vierge à la fois.

2° « Celle dont les prières l'ont arrachée à la stérilité nous convoque pour célébrer joyeusement ce prodige et pour porter nos offrandes à la fille qui lui est née, lui présenter nos prières et notre amour. C'est ainsi que jadis les jeunes filles s'empressaient en sautant et en s'écriant : « Voici qu'arrive la résurrection de tous ! voici « Adam délivré, car Anne a enfanté une vierge « qui seule est mère immaculée. »

3° « Quelle ineffable économie des choses ! Voici qu'une femme Anne, merveille de la nature, engendre celle qui donnera le jour au Verbe de Dieu et fournira son lait à Celui qui nourrit l'univers, à Celui qui en temps convenable produit et comble de bénédictions tous les êtres vivants et donne tous les biens présents aux habitants de la terre, — la Vierge, veux-je dire, qui seule est mère immaculée.

4° « Venez toutes avec empressement, ô femmes, et apportez à votre première mère Ève cette nouvelle de joie. Voici, en effet, qu'Anne, dans ses mains, porte Marie, l'immaculée mère de Dieu dont le fruit rendra la suavité à Adam ; adoucissant l'antique amertume de l'arbre, elle le ramènera dans le paradis que lui avait fermé sa désobéissance et que nous rouvre aujourd'hui la seule Vierge, mère immaculée. »

La fête de la Nativité se répandit rapidement dans tout l'Occident ; on la célébrait dès le VIIe siècle en Angleterre ; saint Aldhelm, poëte de ce temps, la chante dans ses vers à propos de la dédicace d'une eglise par la princesse Bugge :

> *Istam nempe diem qua templi festa coruscant*
> *Nativitate sua sacravit Virgo Maria.*

Bède, qui mourut en 735, ne manque pas non plus de la mentionner.

Butler invoque des autorités pour prouver la célébration de cette fête à Rome au VIe siècle, mais elle n'était pas encore rangée parmi celles d'obligation[1].

Au Xe siècle elle prit place parmi les principales fêtes.

En France on ne la célébra publiquement qu'au XIe siècle[2].

Saint Anselme accorda au prieur de Cantorbéry de solenniser l'octave, considérant que cet usage était déjà en vigueur dans d'autres églises. Innocent IV, en 1243, revêtit cette coutume de la sanction de l'autorité papale. L'Église romaine avait assigné le 8 septembre à la célébration et touts les églises finirent par se conformer à cette date[3].

1. α'. Ἰωαχεὶμ καὶ Ἄννα
Ὀνειδισμοῦ ἀτεκνίας
Καὶ Ἀδὰμ καὶ Εὔα
Ἐκ τῆς φθορας τοῦ θανάτου
Ἠλευθερώθησαν, ἄχραντε,
Ἐν τῇ ἁγία γεννήσει σου·
Αὐτὴν ἑορτάζει
Καὶ ὁ λαός σου
Ἐνοχῆς τῶν πταισμάτων
Λυτρωθεὶς, ἐν τῷ κράζειν σοι.
Ἡ στεῖρα τίκτει τὴν Θεοτόκον,
Καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡρῶν.

β'. Ἡ προσευχή, ὀροῦ καὶ στεναγμὸς,
Τῆς στειρώσεως καὶ ἀτεκνώσεως
Ἰωαχεὶμ τε καὶ Ἄννης εὐπροσδέκτος
Καὶ εἰς τὰ ὦτα Κυρίου ἐλήλυθεν
Καὶ ἐβλάστησε κάρτον,
Ζωηφόρον τῷ κόσμῳ
Ὁ μὲν γὰρ προσευχὴν,
Εν τῷ ὄρει ετελει,
Ἡ δὲ ἐν τῷ παραδείσω
Ὄνειδος φέρει.
Ἀλλὰ μετὰ χαρᾶς,
Ἡ στεῖρα. . . . .

Analecta sacra spicilegio solesmensi, card. Pitra, 1876. P. 119.
2. Cl. Pitra, 657.

1. *Bridgett. our Lady's dowry*, p. 228.
2. Colvenerius.
3. *Bridgett.*, 229.

Au XII[e] siècle, saint Hugh avait affecté dans l'église de Lincoln des revenus considérables pour entretenir aux offices de la sainte Vierge une multitude de cierges qui rendaient le sanctuaire aussi brillant la nuit que le jour; on raconte qu'il avait une si grande dévotion à la Nativité, que, se trouvant à Saint-Omer le 5 septembre de l'année 1200, il craignit de n'être pas de retour pour le 8 et qu'il séjourna plusieurs jours au monastère de Clermaret pour vaquer librement à la célébration d'une fête qui lui était si chère.

Ne devons-nous pas, en France, avoir une piété spéciale pour cette fête pendant laquelle, il y a quelques années, la sainte Vierge a ouvert à nos soldats les portes de Sébastopol?

ICONOGRAPHIE.

La Bibliothèque du Vatican est un riche trésor où, grâce à la haute protection et à la constante bienveillance de S. Em. le cardinal Pitra, et aux soins infatigables et quotidiens de M[gr] Martinucci, nous avons puisé à pleines mains. Qu'ils veuillent bien agréer ici l'expression de notre reconnaissance. Placés, même pendant les vacances, à des tables particulières et dans le meilleur jour, nous avons pu dessiner ces admirables peintures manuscrites et tous les objets du musée chrétien qui se rattachent à nos études; de sorte que nous pourrons présenter des images tracées d'après des originaux.

Ménologe du Vatican. (Pl. III.) — Nous n'avons pas trouvé de représentation de la Nativité de la sainte Vierge avant le monologe grec qui est du X[e] siècle. Sainte Anne est couchée sur un lit, dans une cour; trois femmes lui apportent différents objets [1]. Une servante assise va laver la sainte Vierge enfant, elle met la main dans une cuvette pour s'assurer de la température de l'eau; une aiguière est à côté.

Ce tableau, signé Menas, a les dispositions et la beauté d'une peinture antique, voici la description de ses couleurs :

La sainte Vierge blonde.

Sainte Anne : robe grise, manteau brun-rouge, filets bruns et or, voile *idem*, le serre-tête bleu.

Matelas bleu clair, traits blancs, lit lilas filets d'or, socle bleu.

Femme derrière le lit : robe bleue, bordure brune en bas, manteau rougeâtre.

La seconde femme : tunique lilas, manteau au robe de dessous verte, bordure brune.

La troisième : tunique rouge, manteau bleu.

Partout les fonds des plis sont bruns, les saillies en or.

Manuscrit du Vatican fonds d'Urbain n° 2. (Pl. IV.) — Un joli manuscrit du XII[e] siècle de 0m,19 sur 0m,35, écrit par Jean Comnène, contient les quatre Évangiles en grec et est illustré de plusieurs belles miniatures représentant en tête l'empereur et, au commencement de chaque Évangile, la figure de l'auteur sacré avec une scène caractérisant plus particulièrement chacun d'eux. Ainsi au folio 21, la Nativité de Notre-Seigneur et saint Mathieu; au folio 110, le baptême de Jésus-Christ et saint Marc; au folio 167, la Nativité de la sainte Vierge et saint Luc, et au folio 161 Jésus-Christ aux Limbes et saint Jean.

Nous avons parmi ces images choisi la Nativité de la sainte Vierge pour la reproduire, parce que nous avons peu de ces sujets, tandis que la Nativité de Notre-Seigneur se trouve partout, avec les mages, les bergers, saint Joseph, la tête appuyée sur la main, les femmes lavant l'enfant, etc.

M. Labarte parle avec éloge de ce manuscrit et signale la Nativité de la sainte Vierge qui est précisément l'image qui convient le mieux à notre sujet : devant un fond de riche architecture, sainte Anne est couchée sur un lit d'or drapé en violet noir, et couvert d'un drap blanc jaune bordé de trois raies bleues et rouges. Son manteau est noir et sa robe brune. Un vieillard, assis au pied du lit, écrit sur des tablettes qu'il tient de la main gauche en même temps que les plis de son manteau rouge; sa robe est bleue; dix

1. M[gr] Barbier de Montault pense que ce sont des œufs, emblèmes de la *fécondité*, de l'*espérance* et de la *joie*.

femmes sont occupées au service ou regardent la scène ; en général leurs vêtements sont bleus et rouges. On remarquera les détails d'ameublement : le berceau en bois, la baignoire en or, ainsi que le trépied sur lequel on a placé la baignoire pour la faire chauffer. C'est une des œuvres les plus agréables de ces belles collections.

Ivoire Barberini. (Pl. IV et CI.) — On conserve à la bibliothèque Barberini un diptyque d'ivoire dont les deux volets, chacun de 0m,15 de large sur 0m,20 de hauteur, ont été fixés côte à côte sur une même planche. Sur l'un d'eux on voit, au centre, la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras, puis tout autour, à une échelle de moitié, différentes scènes de son histoire. Dans la ligne supérieure, en commençant par la gauche, saint Joachim et sainte Anne ou l'Immaculée-Conception, la Nativité de la sainte Vierge, sa présentation au temple ; puis, redescendant à gauche, l'Annonciation, la Visitation, à droite encore une présentation de Marie, au-dessous son mariage, et, dans les lignes inférieures, la Purification, la glorification de la sainte Vierge et son Assomption.

Ces sujets, dit Benoît XIV [1], font voir la dévotion à la sainte Vierge ; et leur nombre de dix comme au saint Rosaire institué au commencement du XIIIe siècle par saint Dominique, rappelle divers mystères du Christ et de la sainte Vierge.

La Nativité de la sainte Vierge nous montre sainte Anne couchée et recevant un breuvage d'une servante qui entre dans sa chambre. La sainte Vierge est couchée dans un petit berceau au pied du lit. On peut traduire le mouvement de sainte Anne par une prière qu'elle fait en ouvrant les bras. — Dans la glorification de la sainte Vierge qui occupe le bas du tableau, correspondant à la Nativité, elle est debout. Deux anges, l'un à genoux devant elle, l'autre venant du ciel, lui donnent chacun un sceptre indiquant ainsi qu'elle est la reine du ciel et de la terre.

On trouvera également à la planche IV la Nativité d'après une peinture de la cathédrale de Kiew; mais nous nous réservons d'en joindre la description à celle de cette église fameuse. (Voyez II, vol. Russie.)

La Nativité de la sainte Vierge, si rare dans les premiers siècles, a été depuis très-fréquemment représentée, entre autres dans le tabernacle de Or-San-Michel du XIVe siècle. On y a suivi les Évangiles de la Nativité et de saint Jacques, saint Jean Damascène, etc., qui font naître la sainte Vierge à Jérusalem et non à Nazareth.

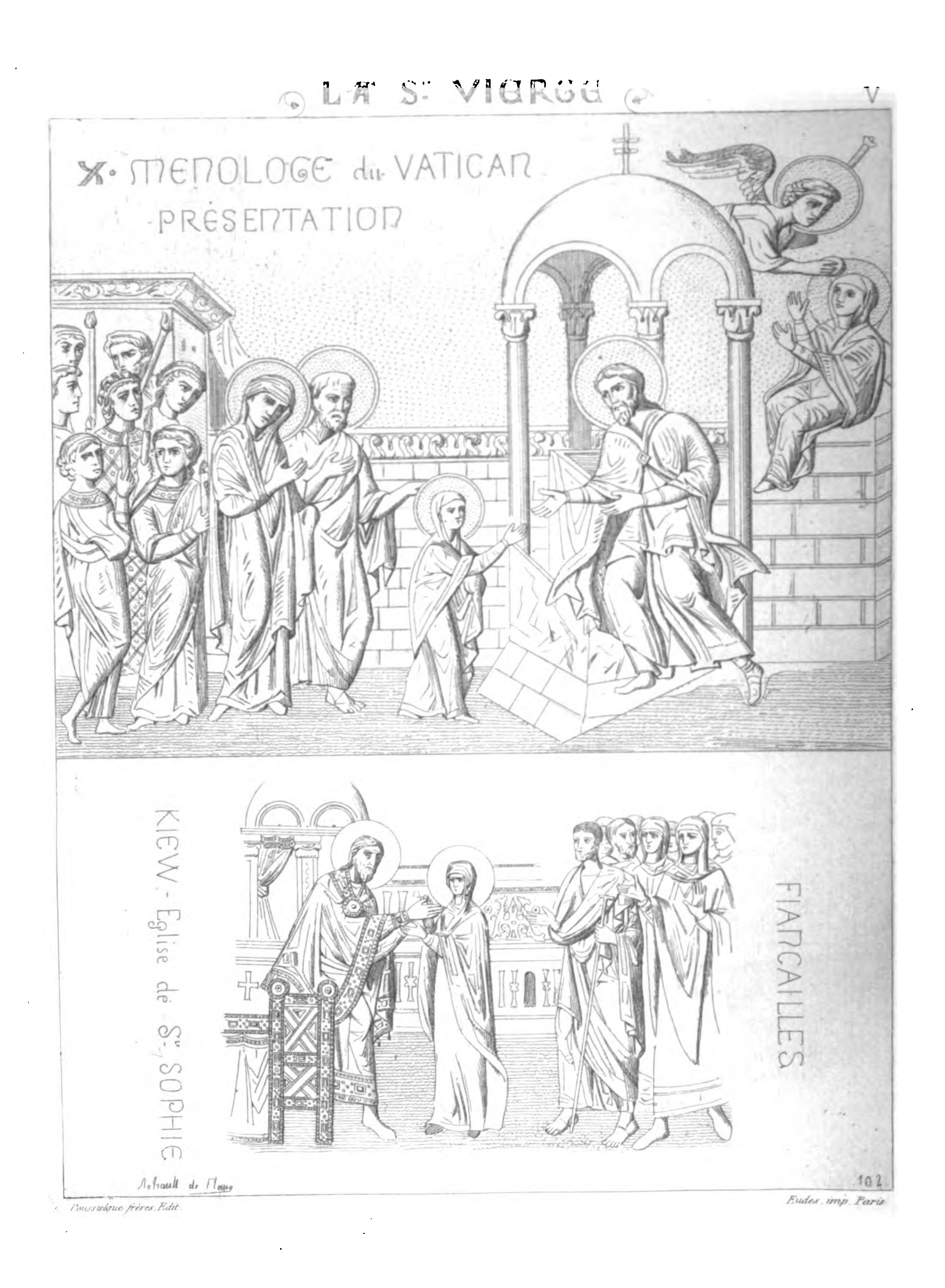
Ce bas-relief diffère peu du Ménologe. Sainte Anne y est représentée couchée sur un lit, la tête appuyée et penchée sur la main gauche; son visage, d'un âge mûr, est illuminé d'un sourire d'amour maternel. Elle étend la main droite et caresse la joue de la petite Marie qu'une servante, assise par terre, vient de laver et qu'elle tient emmaillottée. Deux femmes sont debout à côté et une par derrière. Le fond représente un intérieur gothique avec des fenêtres [1].

A Florence, une peinture dans la chapelle souterraine de Sainte-Marie-Nouvelle du XIIIe ou XIVe siècle, est semblable, sauf la disposition des personnages.

Il en est de même des peintures du XVe siècle, à la Bibliothèque du Vatican.

1. *De festis Christi e . M. V. Gori,* III, p. 288.

1. *Ann. arch.,* XXXVI, 40.


LA Ste VIERGE
V
X. MENOLOGE du VATICAN
PRÉSENTATION
KIEW - Eglise de Ste SOPHIE
FIANCAILLES
Rohault de Fleury
102
Poussielgue frères Edit.
Eudes imp. Paris

47 –

LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE

L'Evangile de la Nativité s'exprime ainsi :

« Anne enfanta une fille et elle lui donna le nom de Marie. Lorsqu'elle l'eut sevrée la troisième année, ils allèrent ensemble, Joachim et sa femme Anne, au temple du Seigneur, et, présentant des offrandes, ils remirent leur fille Marie, afin qu'elle fût admise parmi les vierges qui demeuraient le jour et la nuit dans la louange du Seigneur. Et lorsqu'elle fut placée devant le temple, elle monta en courant les quinze degrés sans regarder en arrière et sans demander ses parents, ainsi que les enfants le font d'ordinaire. Et tous furent remplis d'admiration à cette vue, et les prêtres étaient saisis d'étonnement [1].

« ... Marie était un objet d'admiration pour tout le peuple, car lorsqu'elle avait trois ans, elle marchait avec gravité, et elle s'adonnait si parfaitement à la louange du Seigneur, que tous étaient saisis d'admiration et de surprise; elle ne paraissait pas une enfant, mais elle paraissait déjà grande et pleine d'années, tant elle vaquait à la prière avec application et persévérance. Sa figure resplendissait comme la neige, de sorte que l'on pouvait à peine contempler son visage. Elle s'appliquait au travail des ouvrages de la vie, et tout ce que des femmes âgées ne pouvaient faire, elle l'expliquait, étant encore dans un âge aussi tendre. Elle s'était fixé pour règle de s'appliquer à l'oraison depuis le matin jusqu'à la troisième heure et de se livrer au travail manuel depuis la troisième heure jusqu'à la neuvième. Et depuis la neuvième, elle ne discontinuait pas de prier jusqu'à ce que l'ange du Seigneur lui eût apparu, et elle recevait sa nourriture de sa main, afin de profiter de mieux en mieux dans l'amour de Dieu. De toutes les vierges plus âgées qu'elle et avec lesquelles elle était instruite dans la louange de Dieu, il ne s'en trouvait point qui fût plus exacte aux veilles, plus instruite dans la sagesse de la loi de Dieu, plus remplie d'humilité, plus habile à chanter les cantiques de David, plus gracieuse de charité, plus pure de chasteté, plus parfaite en toute vertu, car elle était constante, immuable, persévérante, et, chaque jour, elle profitait en dons de toute espèce. Nul ne l'entendit jamais dire du mal, nul ne la vit jamais se mettre en colère. Tous ses discours étaient pleins de grâce et la vérité se manifestait dans sa bouche. Elle était toujours occupée à prier et à méditer la loi de Dieu [2]. »

1. *Ev. de la Nativité*, ch. IV. Brunet, 186.
2. *Id.*, ch. VI.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES.

A ce texte, qui fait le fond de cette tradition, nous ajouterons quelques notes que nous avons pu recueillir et les témoignages qui en ont traversé les siècles pour nous l'apporter.

Parmi les légendes qui raniment sous nos yeux les scènes de l'enfance de Marie, M. l'abbé Darras rapporte celle de sainte Anne allaitant elle-même le fruit de sa vieillesse, et la sainte Vierge faisant seule, à six mois, ses premiers pas et venant ensuite se jeter dans le sein de sa mère. On saisit avec ardeur les moindres branches de la tradition, tellement l'histoire de Marie est aride de faits; comme l'écrit M. l'abbé Orsini, on dirait les ruines majestueuses d'une vieille cité du désert; aussi nous pardonnera-t-on à cause de leur charme de répéter ces traits que nous ne pouvons asseoir sur aucun document authentique.

On s'est plu à entourer de prodiges toute cette vie mystérieuse; on lui a même attribué assez d'intelligence pour s'être condamnée elle-même à une espèce de jeûne, n'ayant soif que du temple.

La présentation de la sainte Vierge nous apparaît avec toute la certitude historique, et si les détails peuvent avoir été amplifiés par l'imagination populaire, le fait lui-même reste incontestable.

Réception. (Pl. V. LXXII, LXXIII.) — Lorsque la sainte Vierge eut atteint sa troisième année, Anne et Joachim songèrent à accomplir leur vœu et à la conduire au temple[1]; on n'admettait, il est vrai, les jeunes Israélites qu'à l'âge de cinq ans, mais Marie était assurément bien digne d'un privilége[2]; ils réunirent toutes les jeunes filles de leur tribu, leur donnèrent des lampes allumées et le pieux cortége se dirigea vers le temple du Seigneur[1]. L'entrée du temple était précédée de quinze marches, pour rappeler le nombre des quinze psaumes des degrés[2]. Isidore de Thessalonique dit que dans ce moment solennel les pères et mères des premières familles de Jérusalem s'adjoignirent à Joachim et Anne pour rendre hommage à la famille de David.

Il est raisonnable de croire que le prêtre qui reçut la jeune fille était Zacharie, parent par alliance. Saint Ambroise et saint Germain disent qu'il remplissait les fonctions de grand prêtre; mais saint Luc, en disant qu'il était de la classe d'Abias, indique qu'il faisait partie d'une classe inférieure; le véritable grand prêtre, lors de la présentation de la sainte Vierge, était Simon, fils de Boeth, beau-père d'Hérode[3].

La cérémonie de la présentation eut certainement lieu dans la cour des femmes et non dans l'intérieur du sanctuaire où le grand prêtre seul, une fois par an, et pendant quelques minutes, avait le droit d'entrer. Joachim offrit l'agneau, qui fut pris par un des sacrificateurs et égorgé en tournant la tête vers le nord. Une partie de la victime fut brûlée sur l'autel des holocaustes, une autre réservée pour les prêtres et le reste remis à saint Joachim, qui en divisa les morceaux entre ses plus proches parents. Anne, suivie de Joachim et portant Marie dans ses bras, s'avança la tête voilée vers le ministre de Dieu; renouvelant leur vœu, ils mirent à ses pieds la jeune servante du Seigneur qui passait, pour ainsi parler, du berceau à l'autel[4].

Sa demeure dans le temple. — On ne peut douter qu'il n'y eût dans le temple un lieu consacré à l'habitation des vierges; on lit dans l'Exode (XXXVIII, 8) qu'on fit un bassin d'airain avec les miroirs des femmes qui veillaient à la porte du tabernacle. Saint Jérôme, le rabbin Abraham, Josèphe, y font allusion; le premier livre des Rois (ch. II, ℣ 22) le rappelle; le

1. Trombelli. *Sum. aurea,* I, 250.
2. Darras, *Légendes.* p. 75. Cet âge de trois ans est confirmé par saint Jérôme, saint Jean Damascène, saint Germain, archevêque de Constantinople; Georges de Nicomédie, Siméon Métaphraste, Nicéphore.
3. *Rosier de Marie,* IX, 63.

1. Darras.
2. Vincent de Beauvais.
3. De Castro, II, 376.
4. Orsini, p. 59.

mier livre des Rois (ch. II, ℣ 22) le rappelle ; le livre II des Machabées (ch. III, ℣ 19) nous montre *les vierges enfermées* dans le temple, courant vers le grand prêtre Osias lorsque Héliodore voulait enlever les trésors sacrés [1].

Un moine grec nommé Épiphane [2], qui vivait au XII[e] siècle et qui écrivit une vie de la sainte Vierge, prétend que la demeure des vierges était dans un lieu retiré, près du portique, dans le voisinage de l'autel. Il est probable, toutefois, que ce gynécée était une demeure dans le genre de celles groupées près du sanctuaire et consacrées aux prêtres, aux lévites, aux portiers et aux divers ministres préposés aux fonctions du temple. Il y avait déjà des femmes dans le temple au temps du grand prêtre Joad qui put y cacher six ans Joas, fils d'Ochosias et sa nourrice ; au temps de Josias (*Rois,* IV, XXIII, ℣ 7), nous savons qu'il y avait dans la maison du Seigneur, des femmes qui travaillaient à faire des tentes.

On doit croire que les vierges étaient nourries aux frais du temple, ainsi que le dit saint Paul : Ne savez-vous pas que ceux qui servent l'autel ont part aux oblations de l'autel [3] ?

Cette demeure virginale était-elle celle de Marie ? On pourrait penser le contraire d'après la tradition qui nous la montre séparée de ses compagnes et vivant dans le sanctuaire même par un privilége spécial : Saint Jacques, à cause de son éminente sainteté, avait, nous dit Égasippe, la faculté de pénétrer dans le Saint des saints. Pourquoi la même faveur n'aurait-elle pas été accordée à celle qui devait mériter d'être la mère de Dieu [4] ?

Ses occupations. — Saint Jérôme, écrivant la vie de la sainte Vierge, dit qu'elle s'était fait cette règle à elle-même. Elle restait en prière depuis le matin jusqu'à tierce ; de tierce à none elle s'occupait de travaux extérieurs ; à partir de none, elle ne quittait plus sa prière jusqu'à ce qu'un ange vint lui apporter sa nourriture. Quant à celle qui lui était donnée par les prêtres, elle la distribuait aux pauvres. Trombelli ne croit pas à cette nourriture miraculeuse qui l'aurait singularisée au milieu de ses compagnes, ce dont son humilité eût été effrayée. Il suppose que, mêlée aux autres jeunes filles, elle les aidait dans leurs travaux à filer le lin, à broder le voile du temple ou les riches ceintures des prêtres.

La jeune prophétesse qui dota la nouvelle loi de son plus beau cantique ne dut pas rester dans le temple étrangère aux saintes Lettres ; elle devait étudier et repasser chaque jour les Écritures. La plupart des Pères conviennent qu'elle était très-versée dans les lettres hébraïques, même du vivant de son père. L'iconographie moderne nous montre souvent Marie apprenant à lire devant les genoux de sa mère ; mais cette hypothèse s'accorde difficilement avec son entrée dans le temple à l'âge de trois ans.

Il semble plus naturel de penser qu'elle reçut son instruction dans la maison de Dieu.

Cette question se rattache à celle non moins obscure de la destinée de Joachim et d'Anne après avoir offert leur fille au Seigneur. Les uns les font retourner à Nazareth, d'autres les supposent établis à Jérusalem et dans le voisinage du temple afin de jouir encore de sa présence. Épiphane, dont nous avons déjà cité les écrits, nous dit que Marie ne sortait jamais et que sainte Élisabeth était chargée de lui fournir les objets dont elle pouvait avoir besoin. Il ne nous paraît pas croyable, en effet, qu'ils se soient condamnés à rester privés de leur fille pendant neuf ans lorsqu'ils pouvaient, d'après la règle, venir la voir comme les autres parents. Je

1. Nicolas, II, 165.
2. *Amadacci anecdota litteraria.* On y trouve une *Vie de la sainte Vierge* en grec, donnée par Mingarelli d'après Épiphane, moine grec du XII[e] siècle.
3. De Castro, II, 399.
4. *Id.,* II, 409. Evodius, saint Germain, saint Grégoire de Nysse. — Une *Vie de la sainte Vierge,* que saint Épiphane, en 390, considérait déjà comme fort ancienne, a été perdue et nous prive sans doute de détails bien précieux ici.

1. Darras, 77.

préfère cette tradition, plus naturelle, qui nous les montre quittant leur maison et leurs biens de Nazareth pour venir s'établir près de leur admirable enfant.

Une légende, qui, si elle était sûre, confirmerait cette hypothèse, fait assister la sainte Vierge à la mort de son père. Joachim, voyant sa fin prochaine, fit venir sa fille alors âgée de onze ans. Il la bénit et en la bénissant il aperçut une troupe d'anges autour d'elle[1].

Mort de ses parents, son vœu. — Une autre légende suppose cette mort beaucoup plus tôt et six mois seulement après la présentation; elle ajoute que sainte Anne survécut neuf ans à son époux. Marie apprit par une voix angélique que sa mère allait mourir; aussitôt Dieu permit qu'elle fût transportée auprès du lit de la mourante et, pour que son absence ne parût point dans le temple, un ange vint y prendre sa figure et sa place.

Ces légendes, suivant moi, donnent un trop grand âge aux saints vieillards. A mon avis, ils avaient chacun vingt ans à leur mariage; en y ajoutant les vingt années de stérilité et les onze depuis la naissance de Marie, nous trouvons cinquante et un ans, ce qui nous semble plus rationnel.

Ce fut pendant son séjour dans le temple que Marie forma le vœu de rester vierge à jamais[2].

La loi obligeant de présenter au temple le premier-né du sexe masculin, comme le fit la sainte Vierge pour l'enfant Jésus, autorisait les parents à le racheter moyennant 5 sicles. Ce n'est donc pas le motif qui avait fait présenter la sainte Vierge; les hommes et les femmes pouvaient s'offrir sans condition de rachat; toute personne, présentée au temple, devait y rester ou se racheter de vingt à soixante ans, moyennant 50 sicles pour un garçon et 30 sicles pour une fille; de cinq à vingt ans, le garçon se rachetait pour 20 sicles et la fille pour 10. Une personne qui s'était entièrement consacrée sans condition

1. Darras, 77.
2. De Castro, *Summa aurea,* II, 409.

de rachat restait attachée au culte par des vœux définitifs[1]. Il ne paraît pas que le vœu de perpétuelle virginité de Marie ait compris l'obligation de séjourner dans le temple, puisqu'elle en sortit au moment de son mariage.

TÉMOIGNAGES.

Le séjour de la sainte Vierge au temple, dont le souvenir nous est transmis par une si constante tradition et qui est certifié par l'autorité des pères, ne pourrait être nié sans témérité. Nous en recueillons à chaque siècle des témoignages incontestables. Saint Évodius, premier patriarche d'Antioche après saint Pierre, saint Grégoire de Nysse, saint André de Crète, saint Georges de Nicomédie, Simon Métaphraste, que les Grecs honorent à l'égal de saint Jean Chrysostome, saint Grégoire et saint Basile, saint Jean Damascène, les empereurs d'Orient, Léon le Sage et beaucoup d'autres sont unanimes à ce sujet[2].

Saint Germain. — Saint Germain, archevêque de Constantinople au VIIe siècle, s'exprimait ainsi dans un de ses sermons: « Qu'ils nous montrent, ceux qui parlent contre Marie, où ils ont rien vu de semblable; une jeune fille est vouée au Seigneur pendant trois ans; elle demeure derrière le troisième voile du temple comme un présent immaculé. C'est elle que prieront les riches du peuple, elle que les vierges conduiront avec une pompe triomphale et qu'elles précéderont avec des flambeaux allumés. Zacharie la prend, l'embrasse et, la tenant entre ses bras, il s'adresse à sa mère : « Dans quel but voulez-« vous introduire cette jeune fille dans l'auguste « sanctuaire du temple ?... — Je suis de race sa-« cerdotale, de la tribu d'Aaron; mon origine est « prophétique et royale. Je suis un rameau de « l'arbre de David et de Salomon; je suis enfin « la parente de votre femme Élisabeth. Mariée « selon les prescriptions de la loi du Seigneur, je

1. De Castro, *Summa aurea,* II, 409.
2. L'abbé Barbier, I, 405.

« suis restée longtemps sans avoir d'enfant... J'ai « eu recours à Dieu, je lui ai ouvert mon cœur, « j'ai supplié, gémi, pleuré devant lui... J'ai « ajouté cette promesse : Seigneur, pour vous té« moigner ma reconnaissance, je fais vœu de vous « offrir l'enfant que vous m'aurez donné... Aussi, « en ce jour, je viens accomplir le vœu que mes « lèvres ont adressé à Dieu, que ma bouche a pro« noncé dans sa tribulation. » (*Ps.* 65, 14.) — Zacharie emporte la jeune fille dans le Saint des saints; elle demeure dans ce sanctuaire impénétrable, où l'ange la nourrit d'ambroisie et de nectar jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge de puberté. Alors, par la volonté de Dieu et le conseil des prêtres, on consulte le sort pour lui choisir un époux, et le sort tombe sur le juste Joseph[1] ».

Georges. — Georges, dont on ignore le pays et le siècle, mais dont l'ancienneté est incontestable, a composé une poésie en l'honneur de la réception de Marie dans le temple. Il commence ainsi :

1° « Temple parfaitement pur du Sauveur, cette vénérable brebis et vierge, cette arche sacrée qui contient le trésor de la gloire divine, aujourd'hui est conduite dans la maison du Seigneur; elle porte avec elle la grâce du divin Esprit, tandis que les anges de Dieu la célèbrent. Elle est pour tous le céleste tabernacle. Αὐτὴ ὑπάρχει σκηνὴ ἐπουράνιος.

2° « Lorsque j'aperçois dans cette vierge la grâce éclatante des ineffables et sacrés mystères de Dieu dont elle est comblée, je me réjouis et mon intelligence ne peut saisir les moyens extraordinaires et invisibles par lesquels cette élue immaculée est seule élevée au-dessus de toutes les créatures que nos yeux ou notre esprit peuvent embrasser. Aussi d'une voix joyeuse voulant l'applaudir, mon âme et ma langue demeurent stupéfaits. J'ose cependant la chanter et la dire grande, elle est elle-même le céleste tabernacle. »

Le poëte, cessant de s'adresser à Marie, expose ici le plan de la miséricorde divine qui a voulu sauver le monde, qui a exaucé le vœu de deux époux, Joachim et Anne, en leur donnant une fille immaculée; Anne conduit la jeune vierge au temple, la présente à Zacharie, lequel, par une fiction assez heureuse, se met à chanter devant l'enfant le rôle glorieux qui lui est réservé et à rappeler les diverses images sous lesquelles elle est apparue dans l'Ancien Testament. Ève, Énoch, la prophétisaient déjà, l'arche antique de Noé emportant à travers le déluge les semences des choses, sauvant la nature d'une destruction complète, la colombe qui lui apporte le rameau d'olivier, Sara enfantant Isaac contre les lois de la nature, sont des images de la Vierge immaculée[1]. Jacob prophétise qu'elle sortirait de sa race; elle est représentée par la corbeille de Moïse sur le Nil, dans le buisson ardent que la flamme enveloppait sans le dévorer, dans la mer Rouge qui sauve le peuple de Dieu et engloutit ses ennemis, dans la verge qui fait jaillir l'eau du rocher, dans le tabernacle, l'arche, la table, etc. Les prophètes l'ont appelée la Porte sainte, la reine, la montagne, la nuée, la verge royale, le diadème, le sceptre, la jeune fille qui porte Dieu, la vierge et la prophétesse, l'atrium et la maison de la gloire de Dieu, le palais, la fontaine scellée, etc.

ICONOGRAPHIE.

IVe SIÈCLE.

Saint Maximin. (Pl. CXVI). — La Provence nous offre pour l'iconographie de Marie dans le temple, une des plus intéressantes images que nous possédions et des plus anciennes puisqu'elle remonte au IVe siècle. A Saint-Maximin, une des dalles de la crypte encastrée dans le mur et provenant de l'église de Saint-Étienne, à Berre, nous montre la figure de Marie les bras étendus dans l'attitude d'une orante; vêtue d'une dal-

1. L'abbé Poussin, p. 444.

1. Nous trouvons ici dans ce poëme un beau témoignage en faveur de l'Immaculée-Conception

matique ample et plissée, coiffée d'un voile qui lui retombe sur les épaules, cette jeune fille est la représentation de la sainte Vierge priant dans le temple, car on lit au-dessus de sa tête.

MARIA VIRGO
MINESTER DE
TEMPVLO GEROSALE

Ce monument est très-difficile à étudier parce qu'il est placé derrière des sarcophages de marbre qui empêchent de le voir; nous avons dû prendre sa copie à l'aide d'un estampage.

Nous ne saurions mieux faire, à ce propos, que de rapporter ce qu'en dit M. Edmond le Blant, si compétent dans ces matières[1] :

« Sur les verres dorés on voit quelquefois *Marie* en prière; on eût attaché un grand prix à y reconnaître le vocable de la mère du Christ; mais, à défaut d'indication précise, la prudence commandait d'hésiter. Il appartenait à la France de montrer dans un monument qui exclut tout doute, la Vierge figurée en prière et de fixer ici, par une preuve décisive, l'attribution des antiques images. » L'auteur décrit la dalle de marbre et il ajoute : « L'Évangile est muet à l'égard du séjour au temple; mais, à côté des textes sacrés que l'Église accepte et vénère, l'antiquité chrétienne vit naître des écrits où les traditions orales trouvèrent une large place; saint Jérôme, si sévère pour les traditions non canoniques, en admet plusieurs, entre autres la croyance qui place le berceau du Sauveur entre les animaux de la crèche. Le fidèle qui grava la dalle de Saint-Maximin s'inspira d'un fait développé dans l'histoire de la nativité de Marie et de l'enfance du Sauveur. Le fait du séjour de Marie dans le temple, quoique non consigné dans le Nouveau Testament, n'en est pas moins accepté par un grand nombre d'écrivains ecclésiastiques.

« L'Orient est riche en témoignages qui établissent la tradition. Le seul monument occidental de cet antique souvenir, notre marbre en acquiert une plus haute valeur. Il devait être en Gaule comme le gage de l'extension du culte de la sainte Vierge.

« On a remarqué dans notre inscription les mots de *tempulo* pour *templi*. Cette forme, si voisine de notre parler moderne puisqu'elle annonce l'oubli de la déclinaison et la venue de l'article, n'est pas sans exemple dans l'antiquité classique. Malgré leur irrégularité, les caractères semblent, par leur type, appartenir au IVe siècle ou au moins au Ve. »

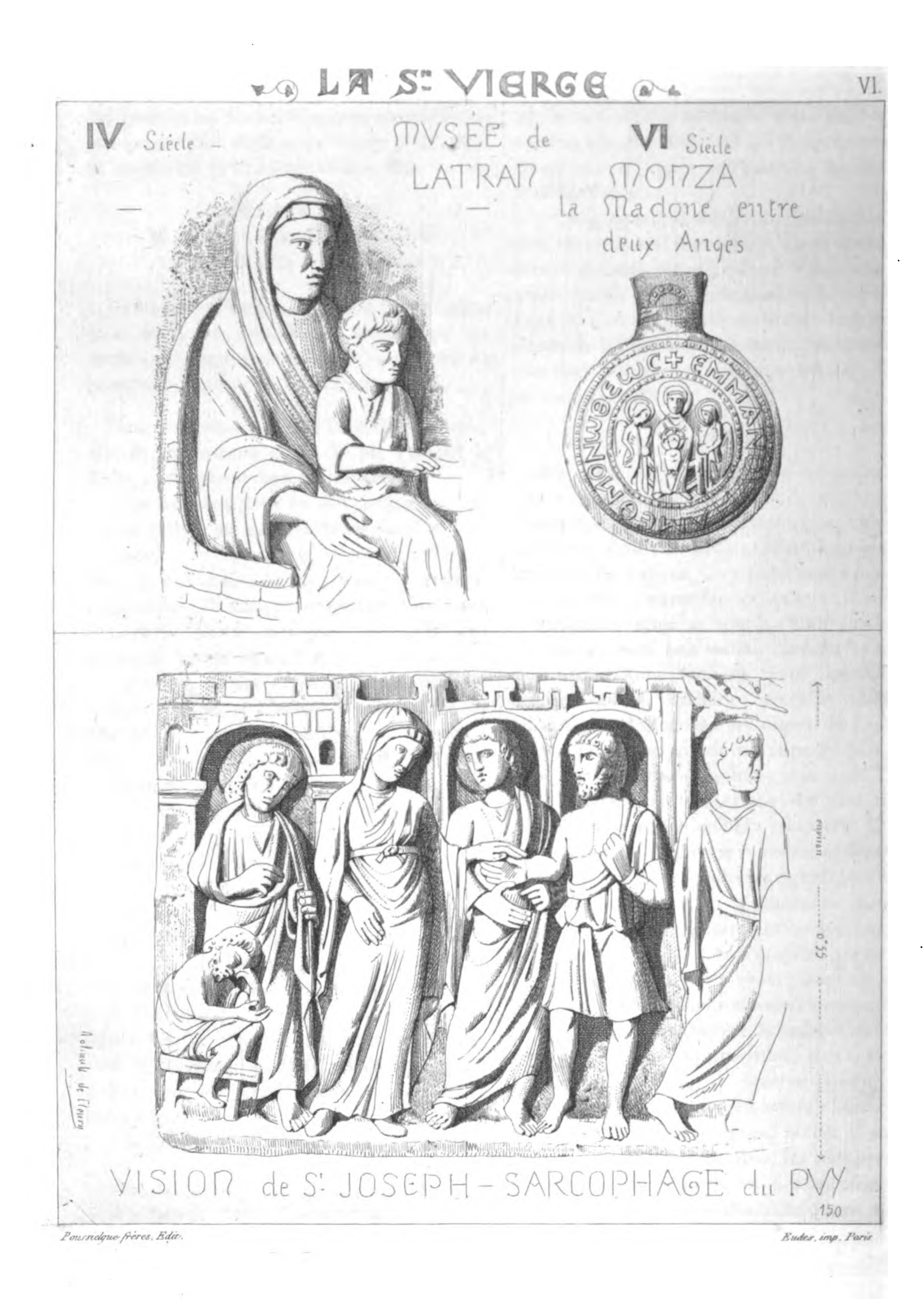
Xe SIÈCLE.

Ménologe. — Les exemples de la représentation de Marie au temple sont rares dans le haut moyen âge ; nous sommes obligés, pour en citer un second, de descendre au Xe siècle et au ménologe grec du Vatican. On y lit les mots suivants, à la date du 21 novembre : « Anne et Joachim présentent la Vierge au temple. Saint Joachim, au bout de deux ans, voulait conduire sa fille, mais sainte Anne demanda qu'on attendît la troisième année. Zacharie, recevant alors la jeune fille, lui fit monter les degrés de l'autel, et elle était nourrie par un ange jusqu'à ce qu'elle ait atteint sa douzième année ». (Pl. V.)

Nous sommes ici devant une des plus inférieures miniatures de ce beau manuscrit. Il est signé Nestor; les ombres sont lourdes et dépourvues de clair-obscur; toutes les figures inondées de grosses hachures d'or ; si l'exécution laisse à désirer, la disposition générale est belle et semble indiquer la copie d'un bon original. La sainte Vierge porte un manteau violet, une tunique bleu foncé; sainte Anne, un manteau rouge, une tunique grise; saint Joachim, la barbe et les cheveux gris, un manteau gris-jaune, une tunique bleu foncé; le prêtre, un manteau rouge, un surplis bleu clair avec large bordure d'ocre gris, une tunique de dessous grise, bordée d'ocre ; l'ange, un manteau bleu clair, les ailes brunes en haut, bleu clair dans le bas. Les deux femmes en bas, la première à gauche, robe d'ocre, man-

1. Voy. E. le Blant, *Insc. chrét.* — Rostan, *Mon. icon. de saint Maximin*, 1862. — Évang. — *Notes icon.*





Poussielgue frères, Edit. Eudes, imp. Paris

teau bleu, collerette blanche; la deuxième, robe blanche, manteau violet, collerette vert clair. Les femmes au-dessus, la première, une robe rouge, un manteau d'or, une collerette bleue; la deuxième, un vêtement vert clair avec losanges et collerette blanche.

Le manuscrit du moine Jacques, au XIe siècle, nous offre aussi des images de toutes les scènes du temple; mais nous en ferons la description dans le chapitre spécial que nous réservons à ce monument unique et si curieux. (Pl. LXXIII).

XIe SIÈCLE.

Manuscrit 74 de la Bibliothèque nationale. — Nous citerons encore, parmi les exemples qui nous reviennent à la mémoire, le manuscrit de la Bibliothèque nationale, nº 74[1], qui nous montre le grand prêtre assis et écrivant, pendant que sainte Anne arrive avec sa fille entre les bras, suivie de saint Joachim et d'autres personnages.

XIIe SIÈCLE.

LADOGA. — A Ladoga, parmi les restes de peinture que conserve l'église Saint-Georges, on aperçoit saint Joachim portant l'agneau dans la cérémonie de la présentation.

Ivoire Barberini. — Enfin l'ivoire Barberini, au nombre de ces scènes, possède celle qui nous occupe ici : le prêtre, assis, reçoit les pieux parents, derrière lui et dans l'intérieur du sanctuaire, la sainte Vierge assise prend la nourriture que l'ange lui apporte. Dans le compartiment du dessous, on croit reconnaître le même sujet plus simplement traité; sainte Anne, saint Joachim, la sainte Vierge portant son offrande et le prêtre assis dans le temple où elle est reçue, apparaissent sur cette scène [1].

La présentation de Marie au temple, dont nous trouvons de si rares monuments iconographiques dans les époques anciennes, devint, il semble, plus familier aux artistes modernes, dont le chef-d'œuvre est incontestablement pour ce sujet la naïve et touchante peinture de Taddeo Gaddi, à Sainte-Croix de Florence. (Grimouärd de Saint-Laurent, *Guide de la peinture,* I, p. 202.)

1. Gori, III, 288.

MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE.



Nous commencerons ce chapitre, comme les précédents, par des extraits des Évangiles apocryphes, et d'abord par celui de la vie de saint Joseph. Quelque opinion qu'on se forme de la vérité des faits qui la composent, elle fournit au moins la preuve irrécusable de la haute vénération et du culte pieux dont l'époux de la Vierge mère fut environné au sein des populations naïves que cette histoire charmait.

L'histoire de Joseph est censée racontée par Jésus :

« Lorsque Joseph le juste devint veuf, Marie, ma mère bénie, sainte et pure, avait

accompli sa douzième année; ses parents l'avaient offerte dans le temple, lorsqu'elle n'avait que trois ans, et elle passa neuf ans dans le temple du Seigneur. Alors, quand les prêtres virent que cette vierge sainte et craignant Dieu entrait dans l'adolescence, ils parlèrent entre eux, disant : « Cherchons un homme juste et pieux auquel nous « confierons Marie jusqu'au temps des noces, de crainte que, si elle reste dans le « temple du Seigneur, il n'arrive que nous péchions en son nom et que Dieu ne s'ir- « rite contre nous [1]. »

Le protoévangile de saint Jacques est aussi d'une antiquité vénérable; il est antérieur au milieu du IIe siècle, puisqu'il a été cité par saint Justin; il est d'origine palestinienne et contient vraisemblablement quelques traits recueillis de la bouche même de saint Jacques, parent de Notre-Seigneur et premier évêque de Jérusalem, sous le nom duquel l'auteur a dissimulé le sien. Le culte de Marie est donc garanti en Orient par un témoignage voisin des apôtres, comme il est attesté en Occident par les peintures des catacombes, les écrits de saint Irénée, etc.

L'auteur, après avoir raconté la conception de Marie, sa nativité, son séjour au temple, arrive au mariage. Zacharie, sur l'ordre de l'ange, convoque tous les hommes non mariés en leur disant d'apporter chacun leur baguette, Dieu devant montrer son choix par un signe. « Joseph, déposant ses outils, se réunit à ceux qui allaient au grand prêtre chacun avec sa baguette. Le grand prêtre, ayant pris toutes les baguettes, entra dans le temple et en sortit après avoir prié. Il les rendit ensuite au maître de chacune, et aucun signe ne se manifesta. Joseph prit la dernière et aussitôt une colombe en sortit et vola sur sa tête. Le grand prêtre lui dit alors : « La voix de Dieu t'a choisi « pour que tu prennes la vierge de Dieu confiée à ta garde. » Joseph refusa en disant : « J'ai des fils et je suis vieux, tandis qu'elle est toute jeune. Je crains par là de devenir « ridicule aux yeux des enfants d'Israël. » Mais le grand prêtre l'effraya par l'exemple des punitions que Dieu inflige à ceux qui lui désobéissent. Joseph la prit et lui dit : « Marie, je te conduirai dans ma maison, j'irai à mon travail et je reviendrai ensuite « vers toi. »

« Les prêtres cependant se réunirent en disant : « Faisons un voile pour le temple du Seigneur. » Le prince des prêtres ajouta : « Appelez auprès de moi les vierges « pures de la tribu de David. » On lui en amena sept et lui-même se souvint que Marie était pure et de la tribu de David. Il fit tirer au sort pour connaître celles qui devaient filer l'or, le byssus, l'hyacinthe, l'écarlate et la vraie pourpre. La pourpre échut à Marie, qui l'emporta et la fila [2]. »

1 Brunet, p. 22.
2. Fabricius, Hambourg, 1709, 166. Brunet, 120.

L'Évangile de la nativité contient aussi quelques détails intéressants et qui semblent confirmer ceux qu'on vient de lire :

« Le grand prêtre dit : « Que quiconque est sans épouse vienne et qu'il apporte une « baguette en sa main. » Il se fit que Joseph vint avec les jeunes gens et qu'il apporta sa baguette. Et lorsqu'ils eurent tous remis au grand prêtre les baguettes dont ils étaient munis, il offrit un sacrifice à Dieu... Le lendemain, ils vinrent tous et le grand prêtre apporta les baguettes. Et lorsqu'il les eut distribuées toutes au nombre de trois mille et qu'il ne sortit de colombe d'aucune d'elles, le grand prêtre Abiathar se revêtit de l'habit sacerdotal et des douze clochettes, et, entrant dans le Saint des saints, il offrit le sacrifice. Et tandis qu'il était en prière, l'ange lui apparut en disant : « Voici cette « baguette très-petite que tu as regardée comme néant; lorsque tu l'auras prise et don- « née, c'est en elle que se manifestera le signe que je t'ai indiqué. » Cette baguette était celle de Joseph... Et, tandis qu'il se tenait humblement le dernier de tous, le grand prêtre Abiathar lui cria d'une voix haute : « Viens et reçois ta baguette, car tu es « attendu. » Et Joseph s'approcha épouvanté, car le grand prêtre avait appelé en éle- vant la voix. Et lorsqu'il étendit la main pour recevoir sa baguette, il sortit aussitôt de l'extrémité de cette baguette une colombe plus blanche que la neige et d'une beauté extraordinaire; et, après avoir longtemps volé sous les voûtes du temple, elle se dirigea vers les cieux. Alors tout le peuple félicita le vieillard en disant : « Tu es devenu heu- « reux dans ton grand âge, et Dieu t'a choisi et désigné pour que Marie te fût con- « fiée. » Et les prêtres lui dirent : « Reçois-la, car c'est sur toi que le doigt de Dieu « s'est manifesté. » Joseph, leur témoignant le plus grand respect, leur dit avec confusion : « Je suis vieux et j'ai des fils; pourquoi m'avez-vous remis cette « jeune fille? » Alors le grand prêtre Abiathar lui : « Souviens-toi, Joseph, comment « ont péri Dathan et Abiron, parce qu'ils avaient méprisé la volonté de Dieu; il t'en « arrivera de même si tu te révoltes contre ce que Dieu te prescrit. » Joseph répondit : « Je ne résiste pas à la volonté de Dieu; je voudrais savoir lequel de mes fils doit « l'avoir pour épouse. Qu'on lui donne quelques-unes des vierges, ses compagnes, avec « lesquelles elle demeure en attendant. Le grand prêtre Abiathar dit alors : « On lui « accordera la compagnie de quelques vierges pour lui servir de consolation, jusqu'à ce « qu'arrive le jour marqué pour que tu la reçoives; car elle ne pourra pas être unie en « mariage à un autre. » Alors Joseph prit Marie avec cinq autres vierges, afin qu'elles fussent dans sa maison avec Marie. Ces vierges se nommaient Rebecca, Saphora, Suzanne, Abigée et Zahel, et les prêtres leur donnèrent de la soie, et du lin, et de la pourpre. Elles tirèrent entre elles au sort quelle serait la besogne réservée à chacune d'elles. Et il arriva que le sort désigna Marie pour tisser la pourpre, afin de faire le voile du temple du Seigneur. » (Brunet, 191.)

NOTES ARCHÉOLOGIQUES.

Ces récits, quoique mêlés sans doute de fables, doivent avoir un fond véritable pour que des hommes du génie de saint Jérôme ne les aient pas entièrement repoussés. Alors, dit ce saint docteur paraphrasant les apocryphes[1], le pontife annonçait publiquement que les vierges du temple en âge de se marier devaient retourner dans leur maison et faire leurs noces suivant l'usage de leur nation. La sainte Vierge, à cet avis, répondit naïvement que c'était impossible, parce que ses parents l'avaient consacrée au service divin et surtout parce qu'elle avait elle-même voué sa virginité à Dieu. Les prêtres admirant une chose si nouvelle, comme dans toute affaire douteuse, voulurent consulter Dieu; aussitôt tous entendirent une voix qui sortait du lieu où était le propitiatoire et ordonnait de chercher celui à qui la Vierge serait confiée et mariée. La voix prescrivit que tous ceux de la maison et de la famille de David, susceptibles d'être mariés et qui ne l'étaient pas encore, apportassent leurs verges. Celui dont la verge aurait fleuri et sur le sommet de laquelle une colombe se poserait, devait être l'époux de la Vierge. Ce n'était pas une chose extraordinaire de consulter le sort pour connaître par un signe extérieur la volonté de Dieu. C'est ainsi que la verge d'Aaron avait fleuri et qu'Aaron fut désigné comme prêtre (*Nombres*, VII, 17); Saül fut désigné par le sort (I, *Rois*, ch. x), saint Mathias également; (*Act.*, I, ℣ 6). Le sort indiqua la culpabilité d'Acham en désignant d'abord la tribu, puis la famille, puis le coupable (*Nomb.*, VII, 17).

Parmi les prétendants se trouvait un homme de la maison et de la race de David, nommé Joseph. Seul, il n'apporta pas sa baguette. Aucun des signes prédits par l'oracle ne s'étant manifesté, le pontife l'interrogea de nouveau et reçut cette réponse, que le seul qui n'avait pas apporté de baguette devait épouser la Vierge. Joseph, étant ainsi découvert, apporta sa baguette et aussitôt une colombe, descendant sur son extrémité, montra à tous qu'il devait être l'époux de la Vierge.

1. Saint Jérôme, *Summa aurea*, III, 1533. Tout ce que l'on possède de plus authentique au sujet de saint Joseph a été recueilli avec soin par D. Calmet dans une dissertation spéciale.

Saint Joseph. — Il semble que l'Écriture sainte se soit plu à couvrir de voiles la mémoire de saint Joseph comme pour montrer aux hommes que les plus glorieux dans le ciel sont les plus humbles et les moins connus en ce monde. Nous sommes donc obligé, pour pénétrer jusqu'à cette douce et chaste figure, de recourir aux légendes ou à des traditions peu certaines.

D'après ces sources, Joseph serait né à Nazareth, et, par une disposition providentielle, il aurait été habiter Jérusalem à cause de quelques revers de fortune, au moment où l'on cherchait un époux à la bienheureuse Vierge. Il aurait eu alors trente-trois ans; il était d'un extérieur agréable et d'une modestie incomparable. Il était parent de Marie au troisième degré.

Joseph, quoique pauvre, était de race davidique; le sang de vingt rois coulait dans ses veines, et, quoique sa famille se fût fondue dans le peuple, comme celles de Moïse et de Samuel, on savait son illustre origine. De nos jours, les derniers Abassides qui végètent au fond de l'Hedjaz n'en sont pas moins respectés comme les descendants d'Aaron-al-Raschild, et aucune famille d'Arabie ne dédaignerait de s'allier à eux[1].

Son âge a fait l'objet des suppositions les plus contradictoires; la légende que nous rapportions tout à l'heure nous le montre jeune. Olivier Conrad[2], au XVe siècle, professait la même opinion : « Le benoit sainct Joseph n'estoit casse ne debelite de vieillesse quand lui vierge prit épouse la tressacrée et pure Vierge Marie. »

Isaïe a dit : « *Habitavit cum virgine.* » Il est vrai que saint Augustin place la jeunesse entre

1. Orsini, p. 118.
2. Olivier Conrad, *Vie de saint Joseph* imprimé en incunable de 1485 à 1515.

vingt-cinq et cinquante ans, ce qui laisse un champ très-vaste aux hypothèses. Les apocryphes qu'ont suivis les artistes du moyen âge le supposent très-vieux. Cependant pour conserver la virginité d'une manière méritoire, pour aider la sainte Vierge dans ses voyages, dans la fuite en Égypte, il faut lui supposer la vigueur de l'âge. S'il eût été vieux et hors d'état de contracter mariage, il n'eût point été appelé en concurrence lors des fiançailles; et il ne s'est abstenu que par humilité. Saint Joseph était donc jeune, ou du moins il avait alors de trente à quarante ans[1].

J'accorde, dit Trombelli, qu'il ne fut pas dans la fleur de la jeunesse, mais il était d'un âge mûr, de manière à sauvegarder les convenances[2].

Saint Thomas donne les plus fortes raisons pour prouver qu'il était encore jeune.

Quoi qu'il en soit, les pères les plus éminents, saint Jérôme, Augustin, Bède, Pierre Damien, Anselme, sont d'avis et c'est la foi de l'Église que saint Joseph conserva toujours sa virginité[3]. Origène est le premier écrivain ecclésiastique qui ait parlé des enfants qu'il aurait eus d'une première femme; saint Épiphane lui en suppose six, savoir: quatre garçons, Jacques, Joseph, Simon, Judes, et deux filles, Salomé et Marie. Hippolyte de Thèbes conserve aux quatre prétendus fils les mêmes noms, mais il appelle les filles Esther et Thancar[4].

La fable de ce premier mariage tombe d'elle-même devant le tableau généalogique que nous avons donné de la sainte Vierge; il a été démontré que les frères de Jésus étaient ses cousins et l'on n'a pas besoin de les faire naître ni d'un mariage antérieur de saint Joseph, ni, ce qui serait une pensée sacrilége, du mariage même de Joseph et de Marie après la naissance du Sauveur.

Il est certain, d'après le texte même de l'Évangile, que saint Joseph exerçait un métier manuel; les témoignages les plus anciens s'accordent avec le Nouveau Testament pour nous le rappeler. Justin, philosophe et martyr, dans son dialogue avec le Juif Tryphon, trouvant dans la réalité de ce fait une figure pour son enseignement, s'exprime ainsi : « Lorsque Jésus vint au Jourdain, on le croyait fils de Joseph, ouvrier en bois; il avait coutume de fabriquer des charrues et des jougs. »

Saint Chrysostome, dans plusieurs passages de ses écrits, énonce le même fait. Sozomène, racontant les apprêts de Julien contre les Perses, dit qu'il se moquait alors des chrétiens adorant vainement *le fils de l'ouvrier*, et qu'on entendit alors un homme porter contre l'empereur cette terrible sentence : Ce fils de l'ouvrier lui prépare un cercueil en bois[1].

Théodoret[2] rapporte le même fait avec quelques variantes : « Il y avait à Antioche un homme excellent qui avait longtemps enseigné les enfants et qui était plus instruit que le vulgaire des instituteurs puisqu'il avait suivi avec assiduité les enseignements de Libanius le prince des docteurs, à cette époque. Celui-ci impie, un des premiers sophistes, prépare des menaces en vue de la victoire de Julien, et demande au pédagogue, en se moquant de nos croyances, ce que fait le fils de l'ouvrier? Ce pédagogue rempli de la grâce divine et prédisant ce qui allait arriver : « O sophiste, dit-il, celui qui a créé l'univers, et que par dérision tu appelles le fils d'un ouvrier, prépare un cercueil. » En effet, peu de jours après, on annonça la mort de l'empereur. Nicéphore rapporte le même trait[3].

D'autres docteurs, tels que saint Hilaire, Pierre Chrysologue, Léandre, évêque de Séville, Isidore, Bède, supposent qu'il était forgeron; saint Anselme pense qu'il fabriquait des vases; mais le premier sentiment qui en fait un ouvrier

1. J. Gerson, Hesselin, Molanus, Baronius, Suarès, Vasquez, Théophile Renaud, Sandini, Marie de Jésus, professent cette opinion.
2. Trombelli, *Summa aurea*, I, 370.
3. De Castro, *Summa aurea*, II, 423.
4. Brunet, p. 42.

1. L. VI. *Hist. eccl.*, ch. XIX.
2. L. III. *Hist. eccl.*, ch. XXIII.
3. De Castro, *Summa aurea*, II, 428.

en bois réunit les plus grandes autorités et le plus de certitude [1].

Les écrivains des premiers siècles parlent des meubles, des jougs, des charrues et des maisons, travaux du charpentier, qu'on montrait aux chrétiens de leur temps [2].

Quel que fût son emploi, il est certain que saint Joseph l'exerça avec une admirable humilité. L'Évangile ne rapporte aucune parole de lui; bien qu'il soit nommé le premier par les évangélistes et par Marie elle-même, ce n'est jamais lui qui parle; et Marie, toute modeste qu'elle est, est obligée en quelque sorte de lui prêter sa voix. Enfin il disparaît de la terre sans qu'on sache positivement ni quand ni comment [3].

Sainte Marie de Jésus raconte qu'il eut plusieurs maladies et qu'il mourut à l'âge de soixante ans. Une légende nous le montre enterré dans la vallée de Josaphat, près du tombeau de Siméon le Juste, qui avait tenu l'enfant Jésus dans ses bras [4].

Tel était l'époux virginal que Dieu avait préparé pour Marie; c'est un saint, pour ainsi dire, de choix; l'Église dans sa liturgie le fait passer avant tous les saints. Bossuet avait une si grande admiration pour lui, qu'il lui consacra les prémices de son éloquence et qu'il obtint de la reine mère que sa fête serait obligatoire dans toute la France [5].

Célébration du mariage. — Après cette digression sur saint Joseph, revenons à la très-sainte Vierge. On s'est demandé quel était son âge au moment du mariage. Saint Grégoire de Nysse, Métaphraste et Nicéphore pensent que ce fut l'époque où elle entrait dans l'adolescence. On sait que les Juifs avaient l'habitude de marier leurs filles toutes jeunes; l'opinion la plus probable est donc qu'elle avait quatorze ans et quelques mois en se mariant [1], trois ou quatre mois avant la Salutation angélique. — On sait que l'Annonciation eut lieu au mois de mars; or saint Evodius enseigne que le mariage avait précédé de quatre mois l'Annonciation, ce qui le place en décembre. C'est dans ce mois que se célébraient les fêtes de la Dédicace, qui duraient du 25 novembre au 13 décembre. Les prêtres avaient d'ailleurs bien choisi cette époque, qui réunissait à Jérusalem les parents de la sainte Vierge.

1. De Castro, *Summa aurea*, II, 428.
2. *Rosier de Marie*, IX, 159.
3. Nicolas, II, 350.
4. Adamus (Bolland). — *Légendes*, Darras, p. 202.
5. Nicolas, II, 350.

Après que le sort, comme nous l'avons vu, eut miraculeusement désigné l'époux qui lui était réservé, on procéda à la célébration du mariage, véritable mariage, puisqu'on pensait chez les Juifs que Notre-Seigneur était le fils de Joseph, et que celui-ci songea à répudier Marie. — Les mariages ordinaires de Judée peuvent donc nous indiquer la manière dont celui-ci eut lieu. Voici ce que nous lisons dans le Livre de Tobie (VII, 15, 17). « Raguel, prenant la main droite de sa fille, la mit dans la main droite de Tobie et leur dit : « Que le dieu d'Abraham, le dieu d'Isaac et « le dieu de Jacob soit avec vous, que lui-même « vous unisse, et qu'il accomplisse sa bénédiction « en vous »! Et, ayant pris du papier, ils dressèrent le contrat de mariage. Après cela, ils firent le festin en bénissant Dieu. »

Le même usage existait encore chez d'autres nations comme les Perses, les Mèdes et les Assyriens [2].

Joseph, pour entrer dans les droits d'époux, en présence du grand prêtre prit, selon la coutume, un voile, le jeta sur la figure de Marie et lui mit le bout de son manteau sur la tête. Cette cérémonie eut lieu pour Ruth, qui désirait recevoir ainsi de son maître la preuve qu'il l'épousait [3].

Retour à Nazareth. — Après la célébration de ce chaste mariage, Joseph emmena sa nou-

1. Trombelli, *Summa aurea*, I, 370.
2. De Castro, *Summa aurea*, II, 426. Voy. *Évang.*, not., ch. CVIII. Pour l'anneau de la sainte Vierge, voy. Bolland., t. III, p. 16.
3. *Rosier de Marie*, V, 365.

velle épouse dans sa maison. — Le grand prêtre donna à Marie pour l'accompagner cinq jeunes vierges qui avaient vécu avec elle dans le temple; il leur fit remettre une certaine quantité de lin, de soie, d'hyacinthe, de bysse et de pourpre qu'elles devaient filer pour le service des prêtres. On répète pour Nazareth la légende de ces ouvrages tirés au sort, et on dit que la pourpre étant échue à Marie, les autres jeunes filles s'écrièrent en riant que la pourpre était le partage des souverains, et elles se mirent à l'appeler la reine des vierges[1].

On ne peut guère douter, malgré l'ambiguïté du mot *desponsata*, que la sainte Vierge ne fut pas seulement fiancée, mais mariée; la répudiation à laquelle pensa saint Joseph ne peut s'accorder avec l'idée de simples fiançailles[2].

Plusieurs auteurs affirment que la maison de Nazareth appartenait à la sainte Vierge comme l'unique héritière de ses parents, puisque, ajoutent-ils, saint Joseph était de Bethléem, et qu'il y retourna après son mariage pour mettre ordre à ses affaires[3]. — Ne serait-il pas beaucoup plus naturel de penser que la maison de Nazareth était à saint Joseph, lequel, suivant l'usage des Juifs, devait conduire son épouse chez lui et ne pas aller chez elle[4]. S'il avait eu une maison à Bethléem, il n'aurait pas été obligé de s'arrêter dans une étable lors de la nativité de Notre-Seigneur.

Nous pouvons dire, à propos de la possession de cette maison, qu'on se fait communément des idées trop exagérées de l'indigence de Joseph et de Marie. La famille de David n'était pas tombée dans l'abjection de la misère; on a vu les richesses traditionnelles du père de Marie. Deux petits-fils de saint Jude, frère du Seigneur, possédaient encore trente-neuf arpents de terre qu'ils cultivaient de leurs mains. Le rang de la famille de Zacharie exclut de ce côté l'idée de l'indigence; le long voyage à Aïn et le long séjour de Marie près d'Élisabeth, sans autre motif que les convenances l'excluent également du côté de Joseph et de Marie; il est démontré, dit Benoît XIV, qu'ils possédaient des héritages qui leur fournissaient des moyens de subsister. Saint Mathieu met au nombre des saintes amies qui suivaient Jésus pour le servir, Marie, *sœur de la Vierge* et mère de Jacques et de Joseph, frères du Seigneur et Salomé qui semble bien aussi avoir fait partie de la famille. Saint Luc ajoute qu'elles fournissaient à la dépense au moyen de leurs propres ressources.

Une légende[1] nous montre les saints époux divisant en trois les biens que Joachim et Anne avaient laissés à leur très-sainte fille, une part : pour le temple, une pour les pauvres, et la troisième réservée pour leurs propres besoins.

On ne peut citer le métier d'artisan que professait saint Joseph comme une preuve d'indigence; on sait que l'habitude des Juifs était de faire apprendre à leurs enfants un métier manuel, et d'ailleurs ne fallait-il pas que la sainte Famille, par son exemple, sanctifiât et prêchât l'admirable loi du travail? D'après une légende, l'atelier éloigné de la maison même, de 130 ou 140 pas de distance, était une salle de 10 à 12 pieds de large sur autant de longueur. En dehors, un banc de pierre, abrité par l'ombre d'un palmier, offrait au voyageur fatigué un repos hospitalier[2].

Pour compléter le tableau qu'on aim à se faire des scènes de la sainte Famille, nous devons rappeler les costumes que portait la sainte Vierge, costume, dit-on, quel es filles de Nazareth conservent avec un respect traditionnel. Les femmes revêtaient une chemise de lin ou de coton, nommée *rhandourah,* qui descendait jusqu'aux chevilles, et formait tout l'habillement de travail des gens du peuple. On mettait sur le

1. Vincent de Beauvais, l'ab. Darras, Orsini, Nicolas, *Études philosophiques*.
2. Barbier, I, 437.
3. De Castro.
4. Nous nous reportons, du reste, pour cette question qui se rattache à celle de la naissance de Marie, à ce qu'on lira dans l'article de la Palestine.

1. Boulland, p. 26.
2. *Légendes.* — Darras, 85.

rhandourah une tunique de laine ou de soie bordée de larges bandes d'une couleur différente de celle du fond. Les plis de la tunique étaient retenus par une large ceinture; elle avait des manches courtes, très-larges à l'extrémité, serrées à l'épaule. Une calotte entourée d'une ou deux longues pièces d'étoffe enroulées servait de coiffure : c'est le turban des Arabes. La chaussure se composait de sandales attachées au-dessus du pied et à la cheville par des courroies. La ceinture était plus ou moins ample, plus ou moins riche, suivant les temps et les personnes. Les cheveux étaient retenus par un peigne.

Dans les circonstances où il était nécessaire d'avoir une mise plus élégante, les Juives portaient pour habit de dessus le *chetoneth* ou petite tunique descendant à la hauteur des hanches, entr'ouverte par le bas aux deux côtés et au haut de la poitrine. Le chetoneth était orné, brodé plus ou moins richement, suivant la fortune des familles. Elles jetaient par-dessus le manteau nommé *simla* lorsqu'il était simple, et *diploïde* lorsqu'il était double.

Elles avaient la tête couverte d'un voile; quelques-unes le laissaient pendre entièrement sur le visage, le plus grand nombre seulement jusqu'à la moitié du front.

A Nazareth, le chetoneth se porte blanc sur la tunique bleue; la ceinture est blanche également, avec ses bouts retombant jusqu'à terre[1].

Culte de saint Joseph. — Le souvenir du mariage de Marie nous oblige à rappeler en quelques mots le culte que les siècles ont rendu à saint Joseph et qui s'identifie avec l'honneur qu'ils ont sans cesse professé pour cette noce virginale.

Saint Bernardin s'étonne que l'Église n'ait pas plus tôt étendu ce culte; il l'explique par deux motifs : le premier, c'est que saint Joseph descendit aux limbes comme appartenant à l'Ancien Testament; la seconde, c'est que, pour ne pas scandaliser les hérétiques, l'Église ne l'appelle père qu'avec la qualification de putatif. On peut ajouter la coutume où étaient les premiers docteurs de ne célébrer que la fête des martyrs. J'aimerais mieux penser que la Providence, toujours en vue de glorifier en lui la personnification de l'humilité, ait voulu que les siècles entourassent sa mémoire de plus d'honneurs à mesure qu'ils s'éloignaient de sa vie mortelle. Nous remarquons, en effet, cette marche ascendante et miraculeuse de son culte, à mesure que dans l'ordre des choses humaines son humble existence aurait dû s'oublier davantage.

Au XIIe siècle, on portait souvent le nom de Joseph. — Un chanoine de Chartres, très-dévot à saint Joseph, voulut par son testament qu'au jour de sa mort le chapitre fît solennellement la mémoire de ce grand saint. Jean Gerson (XIVe siècle), chancelier de l'université de Paris, proposa de remplir ce vœu en instituant une fête du mariage de saint Joseph et de la sainte Vierge. Le légat du pape donna son adhésion à cette proposition.

Les Avignonnais disent que c'est chez eux que la dévotion à saint Joseph a pris son premier développement. Le pape Grégoire XI, siégeant à Avignon, bâtit à Saint-Agricole une chapelle en son honneur.

Au XVIe et au XVIIe siècles, on l'invoquait de plus en plus, dans la croyance qu'il avait beaucoup de crédit sur son épouse dans le ciel et par elle sur le Sauveur; on l'invoquait surtout au moment de la mort, parce qu'il avait eu la mort la plus heureuse entre Jésus et Marie[1]. Un indult de Benoît XIII, du 2 août 1725[2], approuva ce culte pour toute la catholicité; enfin Pie IX vient de mettre le comble à ses glorieux priviléges en le déclarant patron de l'Église universelle.

La fête du mariage de la sainte Vierge ne paraît guère avoir été célébrée avant le XIVe siècle, où Gerson se donna beaucoup de peine pour en obtenir l'établissement[3]. Elle ne fut définitivement instituée qu'en 1546 par Paul III. On la

1. L'ab. Lecanu, p. 91.

1. Trombelli, *Summa aurea*, I, 419.
2. Ribadeneira, I, 377.
3. Colvenerius, II, 57.

chômait en France le 23 janvier, jour où l'on croit que le mariage s'accomplit; mais les Grecs la marquaient au 26 décembre dans leur ménologe.

On possède plusieurs anneaux, dont le plus célèbre est celui de Pérouse, qu'on y conserve dans une cassette d'or sous la garde de onze clefs; cet anneau est en onyx, pierre dure assez commune en Palestine[1]. (Voyez Reliques.)

ICONOGRAPHIE.

Saint Joseph. — A l'iconographie du mariage de la très-sainte Vierge se rattachent en première ligne les images de saint Joseph, auxquelles nous devons quelques instants d'attention.

« Il n'existe pas à notre connaissance, dit l'abbé Martigny, de monuments antiques où saint Joseph soit représenté isolément. Il paraît comme un personnage accessoire là où la vérité historique exige sa présence, par exemple dans les sujets de la nativité de Notre-Seigneur, de l'Adoration des bergers, des mages, du recouvrement de Jésus au temple. Il est d'un âge mûr, tantôt chauve, tantôt la tête couverte d'une épaisse chevelure. Il est ordinairement vêtu de la tunique et du pallium. S'il est représenté avec quelques attributs de sa profession, avec la scie ou la hache, il porte le costume de travailleur, cheveux courts, tunique à une seule manche[2]. »

Un nombre considérable de monuments désormais classés, décrits et expliqués, forment la base du culte traditionnel de saint Joseph[3]. Il est bien probable que la scène représentant la sainte Famille a laissé des traces dans les catacombes. M. de Rossi croit en avoir retrouvé deux exemples, l'un dans les catacombes de Saint-Calixte, l'autre au cimetière de Priscille; ici saint Joseph apparaîtrait entre Notre-Seigneur et la Vierge; un prophète attirerait l'attention du spectateur sur ce groupe béni.

1. Miechovich, II, 57.
2. Martigny, *Dict. d'arch.*
3. Garrucci, *Dissertations arch.*, 4°, t. II, 2° liv.

IIIe SIÈCLE.

L'épitaphe de Severa qui remonte pour le moins au IIIe siècle, et qui représente, gravée au trait, l'adoration des mages, nous montre saint Joseph derrière la sainte Vierge, debout, jeune encore, vêtu de la simple et courte tunique des artisans, et tenant à la main une baguette mystérieuse, symbole de son autorité sur la sainte Famille. (*Évang.*, pl. 18.)

IVe SIÈCLE.

Au IVe siècle, un sarcophage de Saint-Celse, à Milan, représente l'enfant Jésus couché dans une crèche, mal abrité par le toit d'une pauvre cabane; saint Joseph se tient debout, la hache de l'ouvrier à la main. C'est un jeune homme à la figure gracieuse, allongée et sans barbe, aux cheveux épais et un peu bouclés; il est revêtu d'une tunique à une seule manche qui était portée par les travailleurs, et qu'on appelait *exomis* dans l'antiquité.

Ve SIÈCLE.

Au Ve siècle, un diptyque d'ivoire déposé au dôme de Milan fait voir saint Joseph assis aux pieds de Notre-Seigneur, couché dans la crèche; il a le visage grave et viril, la tunique courte et ouverte sur l'épaule droite; la main gauche appuyée sur une scie.

Les belles mosaïques de Sainte-Marie-Majeure répètent plusieurs fois cette sainte image; ce sont les plus belles représentations de saint Joseph. Il nous apparaît dans la force de l'âge, sous les traits d'un homme de trente-cinq ans environ, la tête couronnée de cheveux châtains et abondants, vêtu de la tunique avec longues bandes bleues verticales, les bras et les jambes nus. Sa physionomie est mâle, et porte à la fois un aspect d'austérité et de réserve remarquable. Ces grands tableaux de l'arc triomphal possèdent encore la touche ample et magistrale du pinceau antique.

VIe SIÈCLE.

Dans la pyxide d'ivoire de l'abbaye de Wer-

den en Westphalie, saint Joseph assis auprès de Marie, à côté de la crèche, est vêtu de la tunique et du pallium, il porte un bâton droit à la main; sa figure est d'une pieuse et mûre gravité. Dans le coffret de la même abbaye, c'est un jeune artisan appuyé sur sa scie.

Dans la Bible syriaque de Florence, il est jeune, sans barbe et nimbé.

Dans un des panneaux d'ivoire de la chaire de Ravenne, il a la tunique ordinaire, les traits de l'âge mûr.

Dans les sarcophages, à Saint-Ambroise de Milan, au Latran, à Arles, il est jeune, et toujours vêtu de la tunique[1]. L'antiquité chrétienne, jusqu'aux Carlovingiens, n'a cessé de le représenter ainsi dans toute la vigueur de l'âge; en Orient ni en Occident les artistes ne l'avaient pas encore dépouillé de ce double privilége de beauté et de chasteté; il appartenait à la décadence de l'art de réveiller dans les images un des textes les plus tristes des apocryphes qui nous présente l'époux de la sainte Vierge sous des traits flétris et décrépits. Ce nouveau type semble avoir mieux convenu alors à l'humanité, qui sous les ténèbres de la barbarie ne comprenait plus le caractère admirable de saint Joseph, et, perdant de vue l'idéal évangélique, ne savait plus mêler les deux auréoles de jeunesse et de chasteté qui éclairent cette douce figure. Le moyen âge semble avoir été embarrassé de saint Joseph, il le relègue ordinairement dans le second plan, et lui prête des gestes ridicules, des attitudes grimaçantes et indignes de la haute dignité de gardien du Verbe; quelquefois nous le voyons sur un trône, mais le plus souvent à l'écart, accablé par la douleur, par les infirmités, et forcé d'appuyer de la main sa tête vacillante.

Heureusement, de telles erreurs n'ont pu pénétrer dans le domaine de la foi, que l'Église défend d'une main jalouse et puissante; elles s'évanouirent avec la barbarie, et nous voyons dans le *Sposalizio* de Raphaël saint Joseph reprendre son antique jeunesse.

1. Ab. Didiot, *Rev. de l'art. chr.*, X, 226.

Ce ravissant tableau, un des premiers chefs-d'œuvre du grand peintre, nous rappelle que nous devons ici, non-seulement retracer l'iconographie de saint Joseph, mais surtout celle de son mariage; on a vu que les fidèles n'en avaient guère célébré la fête avant le XIV[e] siècle; nous pouvons ajouter malheureusement que les représentations anciennes en sont fort rares avant ce temps, ou du moins que nous ne pouvons en fournir que fort peu d'exemples.

Sarcophage du Puy. (Pl. VI.) — La galerie archéologique[1] du musée de la ville du Puy possède un curieux monument du IV[e] ou V[e] siècle, dans lequel il faut reconnaître le mariage de la sainte Vierge. C'est un fragment de sarcophage en marbre dont l'une des extrémités latérales et la partie inférieure sont mutilées. Ce marbre était autrefois, avant 1825, encastré dans le mur méridional de l'église de Saint-Jean-des-Fonts-Baptismaux, près de la cathédrale du Puy. On remarque au milieu une cérémonie nuptiale : l'époux prend la main de la jeune fille qui porte un voile sur la tête, et, dans le fond, un troisième personnage assiste à la scène et semble écouter les vœux des époux, dont il est témoin. Il a la tête entourée d'un nimbe, sa figure est celle d'un jeune homme imberbe; à droite, le Sauveur, sur une montagne, fait un geste à deux hommes qui le suivent. M. Aymard, conservateur du musée du Puy, qui a eu l'obligeance de nous fournir une photographie de ce marbre, pense qu'il provient d'un autel; voici les observations dont il a bien voulu accompagner son envoi : « Vous remarquerez à droite du marbre neuf, des fragments recueillis dans nos fouilles de la place Saint-Jean; ils me paraissent provenir du même

1. Fragment de sarcophage chrétien du V[e] siècle, par M. Aymard. Extrait des *Annales de la Société académique du Puy*, t. XVIII, 1853. Voyez du même auteur : *les Premiers Évêques du Puy*, étude critique sur leur ordre de succession. *Annales de la Soc. acad. du Puy* XXIX 1857, p. 165.

sarcophage; l'un d'eux, fort curieux, est le buste d'un personnage tenant un objet dans les mains; l'autre paraît représenter la naissance d'une arcade, et, à gauche, un reste de l'épaule drapée d'un homme qui tient une couronne; nous espérons trouver encore d'autres débris sous le pavé de l'église Saint-Jean. Je n'ose encore me prononcer sur l'hypothèse du mariage de la Vierge; n'oubliez pas que sur les sarcophages antiques, romains et grecs, auxquels les chrétiens ont fait des emprunts, on trouve une scène analogue, sauf que Junon *pronuba* occupe la place où nous voyons ici, soit le Christ, soit un ange. D'après la plupart des antiquaires, ce serait la scène d'adieux entre les conjoints; M. Ravaisson vient de proposer à l'Académie des inscriptions une autre explication intéressante; il y verrait la réunion des deux époux dans l'Élysée. »

Nous avons exposé ces objections à M. Le Blant, qui ne doute pas cependant que nous soyons en présence d'une image de la sainte Vierge; la clef de l'énigme est dans le bas-relief de gauche, qui représente incontestablement le songe de saint Joseph. Il ne s'agit pas de l'aveugle-né, toujours à genoux ou accroupi, mais d'un homme endormi et d'une vision; or ce souvenir ne peut s'appliquer qu'à l'apparition de l'ange révélant le mystère de l'Incarnation.



Fragment de Sarcophage au Puy (d'après la gravure de M. Aymard).
(État actuel du marbre.)

Le geste de l'ange est celui de l'allocution. Le costume du personnage endormi, tunique courte, laissant une épaule à découvert, est ordinairement attribué aux bergers et aux esclaves, mais on le voit dans des sarcophages d'Arles, donnés à saint Joseph et à Abraham; il n'offre pas de difficultés. D'ailleurs, la scène suivante confirme et complète celle-ci. L'ange a conduit Joseph rassuré vers Marie, il rapproche leurs mains dans une réconciliation qui prend l'aspect d'un nouveau mariage, et qui efface les projets de divorce du saint patriarche. M. Le Blant n'hésite pas à expliquer ainsi le sens de ce bas-relief; M. de Rossi et le père Garrucci partagent également cet avis, qui nous semble très-judicieux.

Manuscrit du moine Jacques. (Pl. LXXIII, f. 131 et 135.) — Nous sommes forcés, après ce bas-relief unique dans l'antiquité chrétienne, pour trouver une représentation du virginal mariage, de descendre très-loin dans les siècles, jusqu'au XIe siècle et au fameux manuscrit du moine Jacques. Encore le fait n'a-t-il pas ici l'apparence d'un mariage : Marie, sous les traits d'une petite fille, est donnée à saint Joseph, homme déjà avancé en âge; rien dans la miniature, si le texte ne nous en expliquait le sens, n'indiquerait ce qu'elle signifie[1].

On trouvera à Kiew une peinture du même genre représentée sur notre pl. V.

Nous sortons ensuite du XIIe siècle devant la cathédrale de Paris, dont le portail Saint-Anne nous offre une représentation de cet événement. Le grand prêtre, en longue robe et la tête couverte d'un voile, célèbre le mariage; il tient les mains de Joseph et de Marie. La Vierge est très-jeune, de petite taille, avec cheveux longs; une couronne de fleurs lui entoure la tête. Près d'elle, ses parents lui disent adieu. (Guilhermy, *Description de Notre-Dame*, p. 67.)

Ce n'est qu'au XIVe siècle, à peu près dans le temps où la fête s'établit parmi les fidèles, que nous trouvons cette représentation tout à fait fixée. Nous citerons pour cette époque le joli bas-relief d'Orcagna, à Or-San-Michele de Florence[2].

1. Fo 135. Voir plus loin la dissert. sur ce manuscrit.
2. Didron, XXVI, p. 44.

CHAPITRE III.

ANNONCIATION



OUS transcrivons respectueusement en tête de ce chapitre le texte sacré de l'Évangile où nous entendons pour la première fois prononcer le nom de Marie :

1° Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans la ville de Galilée appelée Nazareth * (*Évang.*, III, 2.)

2° A une vierge qu'avait épousé un homme nommé Joseph; et le nom de la vierge était Marie * (*Évang.*, III, 2.) †

3° Or l'ange étant entré vers elle lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

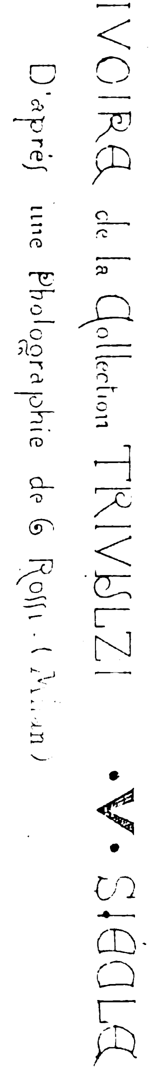
4° L'ayant entendu, elle fut troublée de ses paroles, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. *

5° Mais l'ange reprit : « Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu.

6° « Voilà que vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus.

7° « Il sera grand et sera appelé le fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père; et il régnera éternellement sur la maison de Jacob.

8° « Et son règne n'aura pas de fin. »



Grandeur de l'original

Poussielgue frères. Edit.

Eudes imp Paris

9° Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, car je ne connais pas d'homme? »

10° Et l'ange répondant lui dit : « l'Esprit-Saint surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; c'est pourquoi le fils qui naîtra de vous sera appelé le fils de Dieu. (*Év.*, III, 10.)

11° « Et voilà qu'Élisabeth, votre cousine, elle-même a conçu un fils dans sa vieillesse, et ce mois est le dixième de celle qui est appelée stérile. (*Év.*, III, 11.)

12° « Parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. »

13° Alors Marie reprit : « Voilà la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Et l'ange s'éloigna d'elle.

Après ce texte inspiré, il peut être encore intéressant de chercher la vérité dans les apocryphes, lesquels, au milieu de fables, nous offrent l'écho de traditions respectables.

« Or, en ces jours-là, c'est-à-dire au premier temps de son arrivée en Galilée, l'ange Gabriel lui fut envoyé de Dieu pour lui raconter qu'elle concevrait le Seigneur et lui exposer la manière et l'ordre de la conception. Étant entré vers elle, il remplit la chambre où elle demeurait d'une grande lumière, et, la saluant avec une très-grande vénération, il lui dit : « Je te salue, Marie, vierge du Seigneur, très-agréable à Dieu, « pleine de grâces; le Seigneur est avec toi; tu es bénie par-dessus toutes les femmes, « tu es bénie par-dessus tous les hommes nés jusqu'à présent. » Et la Vierge, qui connaissait déjà bien les visages des anges et qui était accoutumée à la lumière céleste, ne fut point effrayée de voir un ange, ni étonnée de la grandeur de la lumière [1]; mais on seul discours la troubla, et elle commença à penser quelle pouvait être cette salutation si extraordinaire, ce qu'elle présageait ou quelle fin elle devait avoir. »

« Une autre jour, comme Marie était debout auprès d'une fontaine, l'ange du Seigneur lui apparut, disant : « Tu es bien heureuse, Marie, car le Seigneur s'est préparé une demeure en ton esprit [2]. »

« Marie ayant pris une urne sortit pour puiser de l'eau et aussitôt elle entendit une voix qui lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous

1. *Evangile de la Nativité.* (Brunet, p. 164.)
2. *Evangile de la Nativité de Marie et de l'enfance du Sauveur.* (Brunet, 193.)
La circonstance de Marie auprès de la fontaine lorsque l'ange lui apparut, se trouve rapportée par plusieurs écrivains de l'Église grecque. (Brunet, 210.)

êtes bénie entre les femmes. » Cependant elle regardait tout autour d'elle, ne sachant d'où venait cette voix. Tremblante, elle rentra chez elle, déposa son urne et, s'étant assise, elle se mit à filer la pourpre. Alors l'ange du Seigneur se présenta à elle en disant : « Ne craignez pas, Marie, vous avez trouvé grâce devant le Seigneur... » Et Marie, l'entendant, pensait en elle-même : « Enfanterai-je comme les autres enfantent? » Et l'ange du Seigneur lui dit : « Il n'en sera point ainsi, Marie, car la « vertu de Dieu vous couvrira de son ombre, et le saint naîtra de vous, et il sera appelé « le fils de Dieu; et vous lui donnerez le nom de Jésus... » Ayant terminé le fil de pourpre et d'écarlate, elle le porta au grand prêtre qui la bénit et lui dit : « O Marie, « votre nom a été glorifié et vous serez bénie par toute la terre, ayant une grande joie. » Marie alla vers Élisabeth, sa cousine, et frappa à sa porte. Élisabeth, en l'entendant, accourut, lui ouvrit et lui dit : « D'où vient que la mère de mon Seigneur vienne à « moi? le fruit que je porte a tressailli dans mon sein et t'a bénie. » Or elle ignorait les mystères dont l'ange Gabriel lui avait parlé; Marie regarda au ciel, et dit : « Que « suis-je donc, que toutes les générations m'appelleront bienheureuse? » Cependant sa grossesse avançait et Marie, poussée par la crainte, se retira chez elle, se cachant aux fils d'Israël; elle avait alors seize ans [1].

NOTES ARCHÉOLOGIQUES

ET EXÉGÉTIQUES.

Après ces différents textes qui forment les principales données historiques qu'on puisse invoquer, nous rapporterons quelques commentaires qu'ils ont inspirés aux auteurs ecclésiastiques :

1° A Nazareth, deux cellules formaient la demeure de la sainte Vierge : une des deux, donnant sur la grotte supérieure creusée dans le flanc méridional de la montagne au pied de laquelle la ville était assise, lui servait de retraite habituelle, tandis que Joseph se livrait aux travaux de son état dans un atelier voisin.

Tantôt Marie tordait la laine et le lin sur ses fuseaux, tantôt elle tissait et préparait des vêtements pour Joseph, pour elle-même et pour les pauvres. Dans d'autres moments, elle tressait des nattes de jonc ou de roseau pour tapisser sa demeure, ou bien elle allait puiser dans de grandes amphores, posées sur ses épaules, l'eau de la fontaine à laquelle elle a donné son nom; préparait le maïs, le froment, le donza qu'elle broyait sous la meule, pétrissait la farine en gâteaux ronds et minces, ou cueillait les fruits qui composaient le repas de chaque jour.

Trois mois s'étaient écoulés depuis que Marie et Joseph étaient à Nazareth; le voile précieux que le grand prêtre portait aux jours les plus solennels dut être renouvelé, mais les jeunes filles du temple n'avaient pas l'habileté de Marie pour y broder la soie, l'or, l'argent, l'hyacinthe et la pourpre; on se souvint d'elle et on lui confia une partie de ce saint travail [1]. Elle s'acquittait de sa tâche lorsque Gabriel se présenta à ses yeux.

C'est une des croyances antiques que l'Annonciation eut lieu le 8 des calendes d'avril, c'est-à-dire le 25 mars, date que l'on trouve en remontant neuf mois avant la nativité et que toutes les églises ont acceptée. Le moment solennel où s'accomplit le plus grand des miracles n'est pas

1. Protoévangile de saint Jacques, ch. XI et XII. (Brunet, p. 122.)

1. *Rosier de Marie*, IX, 94. Certains auteurs supposent un temps plus long.

indiqué d'une manière uniforme dans les diverses légendes. Albert le Grand dit que ce fut à l'aube du jour que le soleil éternel vint se lever à l'Orient; les coutumes pieuses de quelques églises confirmeraient cette opinion [1]. La manne, image du Christ, tombait le matin [2]. D'autres auteurs l'attribuent à plusieurs heures du jour, notamment au temps de vêpres, vers trois heures; cette opinion pouvait s'appuyer sur le vieil usage de quelques pays d'appeler vêpres le chant de l'*Ave Maria*.

Tous les Pères sont d'accord sur la qualité de l'envoyé de Dieu, qui n'était pas un de ces anges des ordres supérieurs, toujours en face du Très-Haut, ni des anges inférieurs insuffisants pour porter une si grande nouvelle : c'était un archange, et l'archange Gabriel que Dieu emploie ordinairement pour ce genre de mission, et qu'il envoie vers Daniel [3].

§ 3. *L'ange étant entré.* — On se demande si l'ange apparut à Marie pendant son sommeil ou pendant qu'elle était éveillée. Lorsque l'Evangile dit qu'un ange est apparu soit à saint Joseph, soit aux mages, il raconte expressément que ce fut pendant leur sommeil. Son silence à l'égard de Marie suffit pour faire croire qu'elle était éveillée. Quant à la forme de son apparition on ne peut douter qu'il se revêtît d'une figure humaine; tout le récit que saint Luc nous transmet du colloque le prouve surabondamment. On doit croire aussi qu'il était environné d'une vive lumière [4].

Les apocryphes parlent d'une fontaine qu'on montre encore à peu de distance de la maison et dans laquelle, comme les princesses d'Homère, elle allait laver les tuniques [5].

§ 4. — Le mode de salutation employé par l'ange était tout à fait inusité et Marie, qui avait étudié les Écritures, n'y avait jamais rien vu de

1. Darras, *Légendes*, p. 88.
2. Trombelli, I, 589.
3. De Castro, II, 442. (*Évang.*, III, 1.)
4. Trombelli, I, 435. Saint Augustin, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Pierre Chrysologue.
5. Orsini, p. 137.

semblable [1]. La formule de salutation chez les Juifs était : La paix soit avec vous. Dans la langue grecque il a fallu dire Χαίρε, réjouissez-vous. Les Latins à leur tour ont employé celle qui leur était familière : *Ave*, désirez, sous-entendu, je suis prêt à vous servir; la formule juive semblerait donc indiquer plus exactement les paroles de l'ange.

§ 9. — Marie demande encore comment cela peut se faire, car sa virginité lui est infiniment précieuse et elle ne veut pas la perdre après l'avoir consacrée à Dieu [1]. Elle est restée vierge jusqu'à la conception du Christ; c'est de foi certaine. Saint Luc dit: « L'ange Gabriel fut envoyé à la vierge Marie, épouse de Joseph; Marie a conçu par la seule opération du Saint-Esprit. » Saint Matthieu : « Elle fut trouvée ayant dans son sein par l'opération du Saint-Esprit... » Le symbole des Apôtres : « Est né de la *vierge* Marie. » Le cinquième concile de Constantinople en fait également un article de foi. La virginité permanente de Marie résulte encore de l'interprétation des textes d'Isaïe et d'Ézéchiel [2].

La résolution de garder la virginité n'était pas totalement inconnue chez les enfants d'Israël, comme on le voit par un passage du juif Philon [3].

AVE MARIA.

Avant de considérer les témoignages de l'annonciation d'une manière générale, nous devons nous occuper de l'*Ave Maria*, qui en est resté le souvenir le plus vivant.

La salutation que Gabriel adressa à la très-sainte Vierge, et dont tous les siecles ont répété l'écho à l'infini, forme une des parties les plus intéressantes de l'annonciation; nous devons rapporter ici plusieurs des paroles, des poëmes qu'elle a inspirés aux différents âges et fournir quelques données sur son histoire.

1. De Castro, II, 417. Origène, saint Ambroise, Sophronius, Bède, Pierre Damien.
2. Seldmayer, *Summa aurea*, VII, 1080.
3. Ab. Brispot. Philon était né trente ans avant J.-C.

TEMPS APOSTOLIQUES.

On ne peut douter de l'antiquité et de la perpétuité de la Salutation angélique récitée dans l'Église. Saint Sévère, saint Ephrem, saint Athanase, la font remonter aux apôtres. Les Égyptiens l'avaient adoptée depuis longtemps, comme le montre le livre des prières ou des exercices chrétiens composés par Severus, évêque des Asmonéens dans la Thébaïde; s'il est vrai qu'il n'ait vécu que pendant le xe siècle et qu'il n'en ait pas été l'auteur, il n'est pas moins resté le gardien d'un antique usage.

D'après une ancienne coutume, l'Église grecque invoque la sainte Vierge par ces paroles qui se trouvent dans la lithurgie de saint Jacques : « *Ave, Maria gratia plena, Dominus tecum. Benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui, quia Salvatorem peperisti animarum nostrarum.*

IVe SIÈCLE.

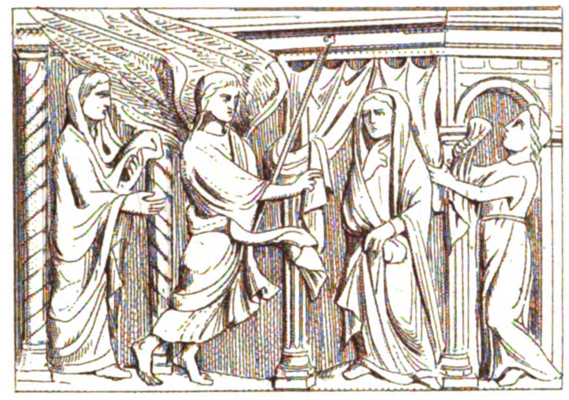
SAINT EPHREM.—Saint Ephrem 320+379[1] nous fournit une magnifique paraphrase de l'*Ave Maria.* « Permettez, s'écrie-t-il malgré son humilité, que votre serviteur vous loue et vous dise avec suavité : Je vous salue, vase choisi, et choisi par Dieu; je vous salue, Marie souveraine; je vous salue, vierge très-heureuse entre les femmes; je vous salue, étoile très-brillante d'où est sorti le Christ; je vous salue, très-resplendissante lumière, mère et vierge; je vous salue, vous qui avez admirablement enfanté le roi de toutes choses; je vous salue, ô vous par qui le très-éclatant soleil de justice nous a éclairés; je vous salue, reine et souveraine plus élevée que toutes les créatures; je vous salue, chœur des chérubins et des séraphins, et hymne des anges; je vous salue, paix, joie, consolation et salut du monde; je vous salue, allégresse du genre humain; je vous salue, louange des apôtres et gloire des prophètes; je vous salue, beauté des martyrs et couronne des saints; je vous salue, gloire des fidèles et cantique des solitaires; je vous salue, ornement très-éclatant de la hiérarchie céleste; je vous salue, ô le plus grand prodige de l'univers; je vous salue, bonheur de la terre entière; je vous salue, paradis de délices, d'agrément et d'immortalité; je vous salue, arbre de la vie, de la joie et du plaisir; je vous salue, lis des vallées, trésor des fidèles et salut du monde; je vous salue, port très-tranquille et très-désirable, libératrice de ceux qui sont agités par les flots et par les tempêtes; je vous salue, secours de ceux qui sont dans les dangers; je vous salue, résurrection des enfants d'Adam; je vous salue, agréable liberté; je vous salue, mère de tous; je vous salue, fontaine de grâce et de toute consolation; je vous salue, refuge et hôtellerie des pécheurs; je vous salue, propitiatrice des affligés; je vous salue, asyle des étrangers; je vous salue, très-glorieux trône de notre Créateur; je vous salue, splendeur très-illustre et très-brillante de la vie; je vous salue, espérance de ceux qui sont éprouvés par les adversités; je vous salue, précieux soutien de ceux qui se convertissent; je vous salue, reine et patronne des hommes et des femmes; je vous salue, excellente médiatrice de Dieu et des hommes; je vous salue, très-efficace conciliatrice du monde entier; je vous salue, reine des citoyens célestes et des anges;... je vous salue, porte des cieux; je vous salue, espérance sûre et très-excellente de notre âme;... je vous salue, lumière très-éclatante qui illumine le monde;... je vous salue, vous qui avez renfermé dans votre sein et qui avez porté dans vos bras Celui qu'aucun espace ne peut contenir...[1] »

1. Ab. Barbier, p. 154.

SAINT AUGUSTIN. — Saint Augustin semble continuer cette paraphrase de saint Ephrem : « Vous êtes bénie, ô Marie, avant votre enfantement, à cause de votre enfantement; en enfantant vous êtes bénie par votre enfantement et vous êtes bénie après votre enfantement à

1. L'auteur transcrivait cette admirable salutation bien peu de jours avant de la repéter lui-même à la très-sainte Vierge sur le seuil de l'éternité.

Grandeur de l'original VIe SIÈCLE



MS · 9393

·IVOIRE· de·la·Bibl^e· NAT^le



Rohault de Fleury

Poussielgue frères Edit. Kuder imp Paris

cause de votre enfantement. Vraiment bénie, vous qui avez enfanté si miraculeusement que, vierge avant, vous êtes restée vierge pendant et après l'enfantement. Vous avez donc mérité d'être appelée bénie parce que ce n'est pas un homme ni un ange que vous avez enfanté, mais le Seigneur des hommes et des anges[1] »

L'usage de l'*Ave Maria*, comme prière, doit être particulièrement ancien en Orient; à la fin d'un rituel pour le baptême et la pénitence dans l'Église syrienne, on trouve une collection de prières à l'usage du peuple. Après la prière dominicale, vient la Salutation angélique dans la forme suivante : « Paix à toi, ô Marie, pleine de grâce, Notre-Seigneur est avec toi, tu es bénie entre les femmes et béni est le fruit de tes entrailles. Jésus-Christ, Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pécheurs. *Amen.* » Le rituel en question est attribué à Severus, patriarche d'Antioche en 513, par les Bollandistes, qui défendent son authenticité contre les objections de Grancolas[2].

VIe SIÈCLE.

Chez les Latins, nous trouvons dans un antiphonaire de saint Grégoire le Grand, qu'on doit dire le dimanche avant la vigile de Noël : « *Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus. Alleluia.*

André de Crète s'exprimait en ces termes au VIe siècle : « Je vous salue, ô pleine de grâce, qui êtes l'organe de notre vraie consolation; par qui le triste arrêt de notre condamnation a été révoqué et changé en un jugement plein de faveur et de miséricorde pour nous. Je vous salue, ô Vierge très-illustre et vraiment bénie, qui avez été choisie pour être le temple magnifique de la gloire de Dieu, et le palais sacré du Roi des cieux. Votre sein virginal est la demeure royale en laquelle s'est faite l'heureuse alliance de l'humanité de Jésus-Christ avec la divinité. C'est en vous que s'est faite la réconciliation de Dieu avec les hommes. Vous êtes le trésor de la vie immortelle, le ciel dans lequel a commencé de paraître sur l'horizon de cette vie le soleil de gloire, le tabernacle céleste du Verbe incarné... Vous êtes bénie entre toutes les femmes puisque toutes les nations vous disent bienheureuse, les rois vous glorifient, les princes vous rendent hommage, les premiers du peuple vous offrent leurs vœux et les vierges les plus saintes tiennent à honneur de marcher à votre suite... (Abelly, p. 148.)

1. Ab. Barbier, 170.
2. P. Bridgett, *Our Lady's dowry*, p. 181.

VIIe SIÈCLE.

Saint Ildephonse. — Saint Ildephonse de Tolède (607+667), entrant dans l'église la veille de l'Assomption, vit la sainte Vierge assise sur un trône, environnée d'une grande gloire. Alors, fléchissant les genoux, il répéta un grand nombre de fois : *Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui,* recommençant sa prière jusqu'à ce qu'il fût arrivé à ses pieds. On pense qu'en cette circonstance saint Ildephonse ne fit que suivre un usage déjà consacré dans l'Église.

VIIIe SIÈCLE.

Saint Jean Damascène. — Saint Jean Damascène (676+754), après avoir commenté les deux premières parties de la Salutation angélique, termine par une prière dans laquelle il invoque sa miséricorde et lui demande d'intercéder pour nous auprès de son fils.

André de Crète, parlant du salut éternel, paraît demander à la sainte Vierge son secours pour l'heure de la mort lorsqu'il termine la Salutation angélique par ces mots : *Obsecra ut salutem consequamur animarum nostrarum.*

Xe SIÈCLE.

Saint Pierre Damien. — Saint Pierre Damien (988+1072) raconte qu'un jeune clerc, devenu presque fou, avait conservé parmi les

pratiques de dévotion, que l'habitude au temps de saine raison lui avait le plus profondément inculquées, la coutume de s'incliner chaque jour devant l'autel de la sainte Vierge et d'y réciter l'*Ave Maria*.

Mabillon, Benoît XIV, Trombelli, Grancolas et les nouveaux continuateurs des Bollandistes ne doutent pas que, dès le xe siècle, cette prière ne fût répandue dans le peuple [1].

XIe SIÈCLE.

Saint Pierre Damien, parmi les vers pieux qu'il composa, fit une pièce de quarante-quatre vers, divisée en onze strophes dont chacune commençait par un mot de la Salutation angélique [2].

Voici encore une paraphrase des bénédictions annoncées par l'ange, que nous trouvons dans la bouche de saint Anselme (1033+1109) : « Jésus-Christ est le fruit du pain, du vin, de l'huile et du miel. Bénie soit la terre de ce fruit; béni soit sur toutes choses ce fruit lui-même, par lequel nous sommes délivrés de tous nos maux; quelles dignes actions de grâces rendrai-je à la mère de mon Dieu et de mon Seigneur, par la fécondité de laquelle je suis racheté de ma captivité, par l'enfantement de laquelle je suis exempt de la mort éternelle, par le fruit de laquelle, étant perdu, je suis rétabli, et de l'exil de la misère je suis ramené à la vraie patrie? O bénie entre les femmes, le béni fruit de vos entrailles m'a donné toutes ces précieuses richesses dans la régénération de son sacrement de baptême [3].

XIIe SIÈCLE, ETC.

L'*Ave Maria* a été souvent développé et paraphrasé par les poëtes des xiie et xiiie siècles. L'importance que le moyen âge ne cessa de lui

1. P. Bridgett.
2. Trombelli, IV, 220.
3. Ab. Barbier, 206.

donner est tellement véritable, q
principales fêtes de la sainte Vierge
stituées par l'Église sur les simples
Salutation angélique.

A l'*Ave Maria* correspond l'Ann
Dominus vobiscum rappelle l'As
Marie fut réunie à Notre-Seigneur.

Benedicta tu in mulieribus la Nat
elle est venue au monde, sanctifiée
de sa mère.

Benedictus fructus ventris tui la
pendant laquelle la sainte Vierge off
le fruit de ses entrailles [1].

Voici quelques poésies anonymes
vons aux savants et pieux travaux
Clément. Les auteurs ne sont malh
pas connus [2] :

« Salut, Marie, pleine de grâces
est avec vous, ô Vierge sereine; vo
entre toutes les femmes, vous qui
celui qui est la paix des hommes et
anges. Le fruit de vos entraille
celui qui par un don de sa grâce
devenir ses cohéritiers. Par cette
chère au monde, vous avez, contre
de la nature, conçu un fils; vous ê
d'où s'échappe merveilleusement le
êtes le sanctuaire de la grandeur
lité, du lion et de l'agneau, du Sa
Christ, et vous restez une Vierge

1. Félix Clément, *Hist. de la musique*,
2. Ibid., *Carmina*, p. 462.

DE BEATA VIRGINE.

Ave, Maria, gratia plena
Dominus tecum, virgo sere

Benedicta tu in mulieribus,
Quæ peperisti pacem hominil
Et angelis gloriam.

Et benedictus ventris tui

Reine des Vierges, rose sans épines, vous êtes devenue la mère de la fleur et de la rosée, de l'agneau et du pasteur. Cité du roi de justice, mère de miséricorde, par votre grâce Théophile se convertit et sort d'un abîme d'iniquités et de misères. La cour céleste vous célèbre; nos hommages s'adressent à vous; c'est vous qui faites obtenir le pardon aux coupables; c'est vous qui donnez la grâce aux justes. Etoile de la mer, sanctuaire du verbe de Dieu, aurore du Soleil, porte du Paradis par laquelle est entrée la lumière, priez pour nous votre fils. Demandez-lui qu'il nous délivre de nos péchés, et qu'il nous fasse entrer dans l'éternité, dans le royaume de la charité où brille l'inaltérable lumière. »

De tous ceux qui à toutes les époques, dit saint Bernard, ont invoqué avec foi, confiance, et amour les noms de Jésus et de Marie, personne n'a péri et n'a pu périr. Quelle prière satisfait mieux à cet acte d'amour que l'*Ave Maria*. D'après une légende relative à ce grand docteur, ne semble-t-il pas qu'il avait coutume d'adresser souvent cette salutation à la madone, puisqu'un jour lorsqu'il lui avait dit *Ave Maria* elle daigna lui répondre *Ave Bernarde.*

Les Bollandistes, au 7 avril, racontent que saint Aybert ou saint Albert, qui mourut en 1140, fléchissait le genou cent fois par jour et se prosternait cinquante fois, en disant chaque fois un *Ave Maria*, c'est-à-dire en tout cent cinquante *Ave Maria.*

On parle aussi d'un jeune homme, lequel, tout en restant dans le monde, trouvait le temps de réciter cent cinquante fois la Salutation angélique par jour.

En 1196, Odon, évêque de Paris, engageait les prêtres à faire réciter au peuple le *Credo,* l'Oraison dominicale et la Salutation angélique.

D'après les nombreux exemples qu'on vient de rapporter, il est hors de doute que l'*Ave Maria* était en usage dès les premiers temps; la question seulement est de savoir si la Salutation comprenait dès l'origine les trois parties qui la composent et à quelle époque on ajouta la troisième. Les hommes les plus éminents en science pensent qu'à partir de concile d'Éphèse, les fidèles firent aux deux premières parties l'adjonction d'une troisième qui contient une prière directe à la sainte Vierge où nous invoquons son secours, surtout à l'heure de la mort. Baronius, Bona et d'autres sont de cet avis.

Chez les modernes, on a combattu cette opinion, et l'on voyait dans la bibliothèque des bénédictins de Saint-Maur ce programme de thèse publique : « La Salutation angélique commença à être en usage au XII[e] siècle, mais ces paroles *Sancta Maria* et les suivantes paraissent avoir été ajoutées longtemps après » Cette proposition fut vivement censurée par l'évêque de Bayeux et flétrie par le P. Massuet.

Selon Mabillon, dont on a généralement embrassé l'opinion, la prière *Sancta Maria* aurait été ajoutée à l'*Ave Maria* sous Léon X (1513

Qui cohæredes ut essemus sui
Nos fecit per gratiam.

Per hoc autem Ave
Mundo tam suave,
Contra carnis jura
Genuisti prolem,
Novum stella solem
Nova genitura.

Tu parvi et magni
Leonis et agni,
Salvatoris Christi
Templum extitisti,
Sed virgo intacta.

Tu floris et roris,
Ovis et pastoris,
Virginum regina,
Rosa sine spina,
Genitrix es facta.

Tu civitas regis justitiæ,
Tu mater es misericordiæ,
De lacu fœcis et miseriæ
Theophilum reformans gratiæ.

Te collaudat celestis curia,
Tibi nostra favent obsequia,
Per te reis donetur venia,
Per te justis confertur gratia.

Ergo maris stella,
Verbi Dei cella
Et solis aurora;
Paradisi porta
Per quam lux est orta
Natum tuum ora :

Ut nos salvat a peccatis
Et in regno charitatis
Quæ lux lucet sedula
Collocet per sæcula.

+1521). En effet, avant ce pape on mentionne rarement cette addition [1].

Mais les mots ajoutés à ceux de l'ange remontent plus haut; nous savons par des témoignages sûrs qu'Urbain IV (1261×1265) a complété la prière que terminait *Jesus-Christus. Amen,* par les paroles *fructus ventris tui* [2].

Thomas commence ainsi l'explication de la Salutation angélique, qu'on lui attribue, non sans raison.

Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum... Trois parties s'y trouvent. L'ange a dit la première : *Ave gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.* Élisabeth a dit la seconde : *Benedictus fructus ventris tui.* L'Église a ajouté la troisième, c'est-à-dire, *Maria,* car l'ange n'avait pas dit *Ave Maria,* mais simplement *Ave gratia plena.* Saint Thomas ne commente que ces paroles et ne fait même aucune allusion à la suite *Sancta Maria, Mater Dei.*

Cette addition n'existe ni dans la vie de saint Aybert du XI[e] ou XII[e] siècle, ni dans un vieux bréviaire du XIII[e] siècle, ni dans aucun des commentaires italiens du XIV[e] et du XV[e] siècle. Il faut descendre aux monuments du XVI[e] siècle pour trouver cette invocation, à un office de la sainte Vierge, édité à Venise dans le courant de ce siècle et conservé à la bibliothèque de Bologne. Encore n'est-ce pas un usage général, car nous lisons dans un petit livre intitulé « le Rosaire d'or de la sainte Vierge : *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui, Jesus-Christus. Amen.* » Un autre petit livre intitulé : *Hortulus animæ* (édition d'Anvers, 1568, p. 102) donne exactement la même formule.

Un bréviaire de cette époque à l'usage des chartreux, et un autre pour des camaldules, nous donne la prière complète, telle que nous la récitons; cette conformité, dans des lieux si différents, ne montre-t-elle pas qu'alors cette formule se généralisait? Le bréviaire de saint Pie V avait donné la prière entière; mais tous les Espagnols ajoutaient déjà la troisième phrase [1].

ANGELUS.

L'Église a introduit parmi les populations chrétiennes l'usage de réciter trois fois par jour l'*Ave Maria;* lorsque la cloche sonne le matin, à midi et le soir, on ajoute à la première : *Angelus Domini nuntiavit Mariæ;* à la seconde : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum;* à la troisième enfin : *Verbum caro factum est et habitavit in nobis.* Ces trois phrases sont disposées à l'imitation de David (L. IV, 17), quand il dit : *Vespere, mane et meridie narramus et annuntiamus.*

On attribue à Louis IX l'établissement de la prière du jour, mais l'opinion la plus commune en fait honneur à Calixte III (1458).

Critiques des hérétiques. — Les hérétiques, considérant le culte de la sainte Vierge comme une sentinelle avancée du catholicisme, ne pouvaient manquer de l'attaquer de toutes manières. Aussi, depuis Léon l'Isaurien et Constantin Copronyme jusqu'à Luther et Calvin, ils n'ont cessé de combattre le fréquent usage de la Salutation angélique. Ils ne peuvent nier, cependant, que cette prière, qui a donné naissance au chapelet

1. Nous citerons toutefois un bréviaire romain du XIV[e] ou XV[e] siècle qui transcrit la prière dans les termes suivants : *Ave Maria gratia plena, Dominus tecum; benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui Jesus Christus. Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis nunc et in hora mortis nostræ. Amen.* (Tromb., IV, 235.)

Léonard Justinien a édité à Vicence, en 1477, une collection d'éloges chrétiens comprenant plusieurs paraphrases de l'*Ave Maria,* accompagnée d'une prière accessoire qui n'est pas partout la même.

2. Pour l'origine de l'*Ave Maria,* voir cardinal *Lambertini,* traité *de Canon. sanct.,* L. IV; *de Festo. ros.* 1726. On trouvera ces traités dans les *Analecta juris Pontif.,* 4[e] série, XXXI[e] livr. (t. II, p. 1330) publiés en 1860.

Même après la réforme du bréviaire de saint Pie V (1565-1572), on s'arrêtait quelquefois à ces mots : *Ora pro nobis peccatoribus.* Amen

Trombelli, IV, 235.

1. Trombelli, IV, 235.


LA Ste VIERGE
IX
ANNONCIATION
XI
BIBLe NATe 10438
BOLOGNE VIII
COLLECTION TRIVULCE
IVOIRE du VI Siècle
PESARO
VI
CAMÉE VI
Rohault de Fleury 124
Poussielgue frères Edit.
Eudes imp. Paris

et au rosaire, ne soit à peu près qu'un résumé de ce que l'Évangile met dans la bouche de l'archange Gabriel et de sainte Élisabeth; aussi se retranchent-ils, pour justifier leurs critiques, dans l'abus prétendu qu'en font les catholiques; c'est un salut, disent-ils, que l'on doit faire, et non une prière dont ils blâment surtout la répétition. Saint Augustin leur a répondu d'avance en rappelant que Notre-Seigneur avait dit qu'il ne fallait pas beaucoup de discours dans la prière, et que lui-même a répété trois fois la même dans le jardin des Oliviers. La louange de Dieu, d'ailleurs, n'est-elle pas une prière? lorsque dans les actes, saint Luc dit que Paul et Silas louent Dieu, c'est comme s'il disait qu'ils le prient. Ainsi cette salutation qui est la commémoration du plus grand bienfait de notre rédemption est, pour ainsi dire, une prière. Quand les sœurs de Lazare envoyent dire au Christ : « Celui que vous aimez est malade, » cette parole ne renferme-t-elle pas une prière[1]?

FÊTE ET TÉMOIGNAGES.

Les pères des premiers siècles ont fréquemment parlé du mystère de l'annonciation et de sa commémoration solennelle dans un culte public, on peut donc croire sans témérité, que cette fête date des temps apostoliques[2]; elle est certainement la plus ancienne de toutes[3]. L'église célèbre le même jour le mystère de l'incarnation. Les anciens la désignent sous différents noms : tels que conception du Christ, annonciation du Christ, etc.

Saint Grégoire le Thaumaturge. — Saint Grégoire en parle en 230[4] : « C'est avec raison, dit-il, que parmi toutes les créatures, Dieu fait choix de Marie. N'est-elle pas prudente et sage entre toutes? Jamais personne au monde a-t-il pu l'égaler? Ce n'est plus Ève... c'est une vierge qui va relever l'homme de sa chute. Dans sa sagesse, elle n'accepte le don qui nous est offert qu'après avoir demandé quel est celui qui le lui envoie, quel est ce don mystérieux et quel est le messager... Elle est véritablement l'arche d'alliance dorée intérieurement, et extérieurement cette vierge sainte qui a renfermé tout entier le trésor de toute sainteté[1]. »

Saint Augustin. — Saint Augustin nous sert de témoin pour le IVe siècle dans le sermon qu'il nous a laissé du jour de l'annonciation : « Voici le jour désiré de la bienheureuse et « vénérable Marie toujours vierge; c'est pourquoi « notre terre doit ressentir une très-grande allé- « gresse, étant éclairée par la solennité d'une si « noble et excellente Vierge. C'est elle qui est la « fleur du champ, de laquelle est éclos le lis « précieux des vallées; et par le sacré enfante- « ment de laquelle la condition malheureuse de « nos premiers parents est changée, leur coulpe « effacée. » Le saint Docteur explique le mystère de l'annonciatton et les paroles de l'ange, puis il reprend, en s'adressant à la très-sainte Vierge : « Vous avez entendu comment le mystère se doit « accomplir, et comment le Saint-Esprit viendra « en vous pour vous rendre féconde sans pré- « judice de votre virginité. O bienheureuse « Marie! toute la nature gémissant sous le faix « d'une triste captivité, est maintenant à vos « pieds, elle implore votre miséricorde, elle « vous supplie de donner votre consentement à « cette proposition tant désirée... O très-heu- « reuse Marie! qui est-ce qui pourra rendre « les reconnaissances et les actions de grâces « qui vous sont dues, pour le secours que vous « avez donné par votre consentement à tout le « monde qui était perdu? quelles louanges vous « pourront être présentées par la faiblesse de « notre nature, laquelle étant perdue, a trouvé,

1. Colvenerius, *Summa aura,* III, 1222.
2. L'abbé Martigny nous dit qu'elle était en pleine vigueur au IVe siècle.
3. Champagnac, *Summa aurea,* II, 1290. Bollandistes.
4. Miechovich, II, 49.

1. Abbé Poussin, p. 146-150. — Lecanu, 315.

« par votre entremise le commencement de sa « délivrance [1]... »

Saint Fortunat. — Saint Fortunat, au VI[e] siècle, n'oublia pas la sainte Vierge dans ses gracieux poëmes, nous rapportons les vers suivants qui célèbrent son annonciation et la miraculeuse conception du Sauveur [2].

« Marie sent tressaillir dans son sein la Trinité qui gouverne le monde, Celui que la terre, la mer et le Ciel honorent, annoncent et adorent. — Les entrailles d'une jeune fille, pénétrées de la grâce céleste, portent Celui à qui la lune, le soleil et toutes choses obéissent dans tous les temps. Heureuse mère qui avez eu l'honneur de porter dans votre sein le souverain Créateur qui tient le monde dans sa main. — Heureuse, par la nouvelle qui vous est venue du Ciel, féconde par l'action du Saint-Esprit, le Désiré des nations a été enfermé dans vos entrailles.

« O glorieuse reine qui êtes assise au-dessus des astres, vous avez allaité du lait sacré de votre mamelle celui qui vous a créée. Ce que la malheureuse Ève a détruit vous l'avez fait renaître d'un germe saint; vous êtes devenue la porte du Ciel par laquelle tous ceux qui pleurent ici-bas peuvent pénétrer dans le séjour des astres. — Vous êtes la porte du Très-Haut, la porte étincellante de la lumière; nations qui avez été rachetées, applaudissez à la vie que vous a donnée la Vierge. »

1. Abelly, p. 90.
2. Félix Clément, p. 329 : De conceptione virginis.

Quem terra, pontus, æthera
Colunt, adorant, prædicant,
Trinam regentem machinam
Claustrum Mariæ, bajulat.

Cui luna, sol et omnia
Deserviunt per tempora
Perfusa Cœli gratia
Gestunt Puellæ viscera.

Beata mater munere,
Cujus, supernus artifex
Mundum pugillo continens
Ventris sub arca clausus est.

Beata Cœli nuntio,
Fecunda Sancto Spiritu,
Desideratus gentibus.
Cujus per alvum fusus est,

O gloriosa Domina,
Excelsa super sidera,
Qui te creavit provide
Lactasti sacro ubere.

Quod Eva tristis abstulit
Tu reddis almo germine;
Intrent ut astra flebiles
Cœli fenestra facta es.

Tu regis alti janua,
Et porta lucis fulgida
Vitam dat per virginem,
Gentes redemptæ plaudite.

Nous transcrivons ici une
regarde comme la plus ancienne,
la fête de l'Annonciation; on
saint Ambroise; M. Félix Clém
cet avis, parce qu'au IV[e] siècle
encore introduit les alléluia,
séquences dans les offices div
parce que les compositions poé
Ambroise appartiennent toutes au
des anciens. Cette pièce ne peut
plus haut que la fin du IX[e] siècle

« Salut étincelante étoile de
divinement pour éclairer les nat

« Bénie, soyez-vous, porte de
vous ouvrir, avez introduit dans
un voile charnel, la lumière de
de justice lui-même.

« O Vierge, honneur du mo
Cieux, choisie comme le soleil,
lune, éclatante comme la foudre,
naître tous ceux qui vous aimen

La fête de l'Annonciation fut
vement en France au XI[e] siècle e
gatoire. Elle se célèbre le 25 m
de l'Annonciation, les églises d'I

1. Ave preclara Maris Stella in luce
divinitus orta. Euge Dei porta que nc
lumen ipsum solem justitie indutum car
Virgo decus mundi, Regina Cœli, pr
chra lunaris ut fulgur, agnosce omnes

d'Espagne célèbrent, le 8 décembre, l'*attente* de l'enfantement de la sainte Vierge; dans ce dernier royaume, on a l'usage de célébrer de grand matin une messe solennelle pendant huit jours[1].

SAINT ÆLRED. — L'Angleterre semblait jalouse autrefois de montrer son amour pour la Mère de Dieu; ses saints prodiguent en son honneur les paroles de la plus tendre dévotion. Saint Ælred au XIIe siècle compare Marie à Rachel qui prophétise par sa beauté et sa grâce les perfections de la sainte Vierge. Puis il parle des noces virginales : « Oh ! quelles noces célestes, dans lesquelles Dieu est le fiancé, une Vierge l'épouse, un ange le négociateur et le témoin; noces dans lesquelles la Vierge ne perd pas sa virginité, ni Dieu sa divinité, ni l'ange sa dignité; noces vraiment merveilleuses : le Fiancé y devient l'enfant, et l'épouse la mère et le Dieu fait homme, y unit l'âme de sa très-sainte Mère à la divinité. Oh oui, l'ange peut bien dire : « Salut, pleine de grâces, le Seigneur est avec toi, et tu es bénie entre toutes les femmes! »

Saint Ælred compare ensuite les fiançailles de Rebecca à celle de Marie, il rapproche les circonstances, le message d'Abraham, les présents, l'onde que puisait la jeune fille, etc.[2].

L'archevêque Baldwin, au XIIe siècle, fit aussi une méditation sur la salutation angélique dans laquelle il appelle Marie « la Reine du monde, la maîtresse du Ciel, la mère, la fille, la sœur, l'épouse de Dieu[3]. »

ABEILARD. — Abeilard nous a laissé sur la conception de la bienheureuse Vierge des vers qui méritent d'être signalés[4].

« Celui qui aime les hommes envoie vers la Vierge non pas un ange ordinaire, mais son archange appelé « force de Dieu. » Qu'il l'envoie pour nous ce vaillant héros afin que l'enfantement d'une Vierge donne un démenti à la nature. Que le roi de gloire, par sa naissance, triomphe de la nature; qu'il règne et qu'il commande et enlève du milieu de nous le levain et la rouille du péché. Qu'il abatte l'orgueil des Superbes; que par sa propre force il foule aux pieds les orgueilleux, puissant qu'il est dans le combat. Qu'il chasse au loin le prince du monde et qu'il fasse participer sa mère avec lui à l'empire de son Père. Partez, vous qui êtes envoyé

1. Pascal. Edit. de Magne, 859.
2. Saint Aelred, *Sermon* VIII. Migne, *Patrol. lat.*, t. CXCV, col. 253. — P. Bridgett.
3. Migne, *Pat. lat.*, t. CCIV, p. 167.

4. *Conception de la bienheureuse Vierge Marie.*

Mittit ad virginem
Non quemvis angelum,
Sed Fortitudinem
Suum Archangelum
Amator hominis.

Fortem expediat
Pro nobis nuntium,
Naturæ faciat
Ut judicium
In partu virginis.

Naturam superet
Natus rex gloriæ
Regnet et imperet
Et zyma scoriæ
Tollat de medio

Superbiensium
Terat fastigia,
Colla sublimium
Calcans vi propria
Potens in prælio.

Foras ejiciat
Mundanum principem,
Matremque faciat
Secum principem
Patris imperii.

Exi qui mitteris
Hæc dona dicere
Revela veteris
Velamen litteræ
Virtute nuntii.

Accede, nuntia,
Dic, *ave*, cominus;
Dic, *Plena gratia;*
Dic, *tecum dominus*
Et dic, *ne timeas.*

Virgo, suscipias
Dei depositum,
In quo perficias
Casta propositum,
Et votum teneas.

Audit et suscipit
Puella nuntium,
Credit et concipit,

pour nous annoncer de tels biens; soulevez par votre message le voile de la lettre antique. Approchez, annoncez et dites : je vous salue; dites-lui : pleine de grâce; dites-lui : le Seigneur est avec vous, dites encore : n'ayez aucune crainte. Vierge, recevez le dépôt de Dieu; par lui vous accomplirez sa volonté, tout en restant pure et en gardant votre vœu de chasteté. La Vierge entend et reçoit ce message; elle croit, conçoit et enfante un fils, mais un fils admirable. Le conseiller du genre humain, le Dieu des forts, et le père qui doit donner une paix durable à ses enfants. Que son immutabilité nous fasse demeurer dans la voie du salut, de peur que la fragilité humaine ne nous entraîne avec elle dans le précipice. Que le dispensateur du pardon nous l'accorde, et qu'ayant obtenu notre grâce, par la mère des grâces, il vie[...] nous. Le roi des rois est né, et [...] daigne cacher dans le sein de la V[...] sance de sa divinité. Qu'il nous a[...] don de nos péchés, qu'il nous [...] fautes et qu'il nous donne une [...] royaume des cieux.

Ad. de Saint-Victor. — N[...] quelques strophes d'Adam de Sai[...] même sujet, qui sont d'une ver[...] facile[1] : « Gabriel envoyé des Ci[...] messager du Verbe, par des disco[...] tretient la bienheureuse Vierge, i[...] salle une parole heureuse et sua[...] fait *Ave*, en renversant le nom d[...] la crainte, il donne la consolatio[...]

Et parit filium
Sed admirabilem.

Consiliarium
Humani generis,
Et Deum fortium
Patremque posteris
In pace stabilem.

Cujus stabilitas
Nos reddat stabiles,
Ne nos labilitas
Humana labiles
Secum præcipitet.

Sed dator veniæ,
Concessa venia,
Per matrem gratiæ,
Obtenta gratia
In nobis habitet.

Natura premitur
In partu virginis,
Rex regum nascitur.
Vim celans numinis,
Et rector superum.

Qui nobis tribuat
Peccati veniam,
Reatus diluat,
Et donet patriam
In arce siderum.

F. Clément, 426. *Liturgie catholique*, par l'ab. Pascal. Migne, VIII, col. 72.

1. Missus Gabriel de Cœlis
Verbi bajulus fidelis
Sacris disserit loquelis
Cum beata virgine.

Verbum bonum et suave
Pandit intus in conclave
Et ex *Eva* format *Ave*
Eva verso nomine.

Metum pellit, dat solamen;
Nam per sacrum, inquit, flamen
Et virtutis obumbramen
Deo gravidaberis.

Mater fiam, inquit illa,
Cujus vera sum ancilla;
Salva tamen sint sigilla
Pudoris, ut loqueris.

Consequenter, juxta pactum,
Adest Verbum caro factum :
Super tamen est intactum
Puellare gremium.

Patrem parens ignorat
Et, quam homo non deflorat,

Non torquetur [...]
Quando parit F[...]

Signum audi[...]
Crede solum et [...]
Non est tuæ fa[...]
Solvere corrigi[...]

Grande signu[...]
Est in rubo et i[...]
Ne appropiet i[...]
Calceatus quisp[...]

Virga sicca s[...]
Novo ritu, nov[...]
Fructum protul[...]
Sic et virgo pe[...]

Benedictus t[...]
Fructus gaudii, [...]
Non erit Adam [...]
Si de hoc gusta[...]

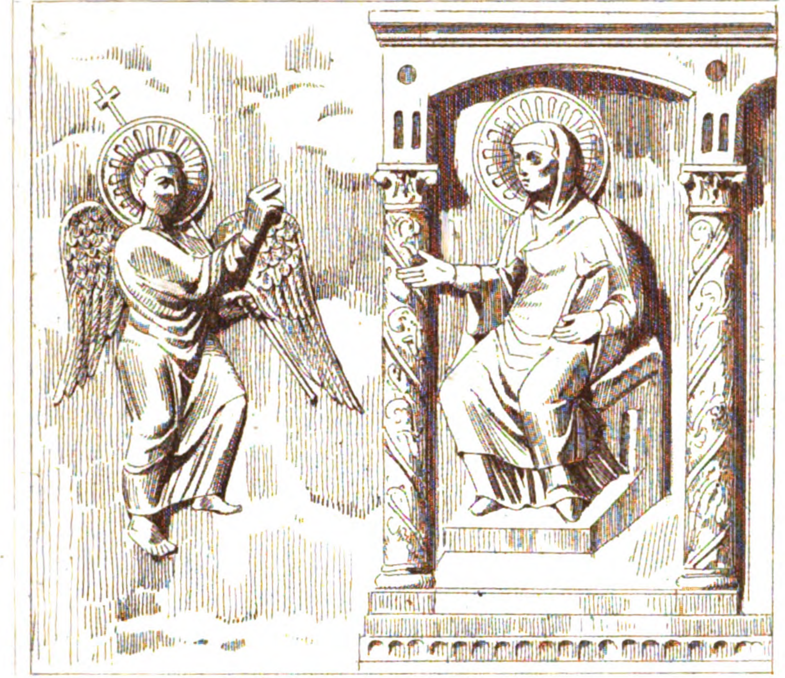
Jesus noster, [...]
Piæ matris piu[...]
Cujus est in co[...]
Ponitur in stab[...]

Quis sic est [...]
Nostros deleat [...]
Quia noster in[...]
Hic est in peri[...]

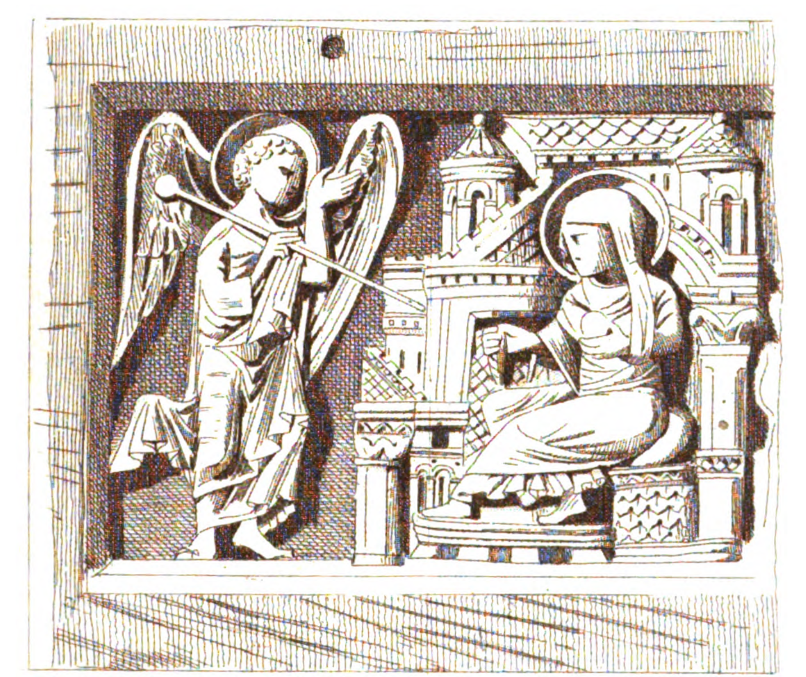
F. [...]



IX SIECLE



PALIOTTO de S.t Ambroise à MILAN



IVOIRE de la Collection de M.r SPITZER

Poussielgue frères Edit. Eudes imp. Paris

par un souffle sacré et par la vertu de l'ombre de Dieu, vous concevrez. — « Que je devienne, dit-elle, la mère de celui dont je suis véritablement la servante pourvu, comme tu le dis, que le sceau de la pureté reste intact. » Alors, selon le traité, le Verbe descend et se fait chair dans le sein qui reste virginal. — Mère concevant sans père, en laissant la fleur toute pure, elle n'éprouve ni torture ni douleur quand elle enfante son fils. Vous voyez un signe, d'une merveilleuse nouveauté, croyez seulement et inclinez-vous, car il vous est impossible de trouver le nœud d'un tel mystère. Un signe grand et extraordinaire apparaît dans le buisson ou dans le feu de peur qu'indignement quelqu'un s'approche avec ses chaussures. La verge desséchée, sans rosée par une nouvelle manière, par une nouvelle loi produit un fruit avec une fleur; c'est ainsi que la Vierge a conçu. Il est béni un tel fruit; fruit de joie, et non de deuil. Adam n'eut pas été séduit s'il y avait goûté. Notre Jésus, le bon Jésus, pieux fardeau de sa pieuse mère dont il est le trône dans le Ciel est déposé dans une étable. Puisse celui qui pour nous est ainsi né effacer nos fautes, car notre séjour sur la terre nous met en péril!

Voici enfin une strophe tirée d'un ancien missel :

« Réjouissez-vous, Vierge, mère du Christ, vous qui l'avez conçu dans votre virginale intégrité.

» Partez, envoyé de l'Éternel, racontez ces merveilles, découvrez le voile de l'antique loi, en vertu de votre céleste message [1]. »

1 Gaude Virgo, mater Christi,
Quæ per aurem concepisti.
Gabriele nuntio.
Exi, qui mitteris,
Hæc dona dissere,
Revela veteris
Velamen litteræ
Virtute nuntii.

Darras, *Légendes de la sainte Vierge*, p. 87 (ex missali romano et parisiensi veteri de Ballinghem).

ICONOGRAPHIE.

De tous les mystères de Notre-Dame ou de la sainte Vierge qui ont été représentés dans l'antiquité, celui de l'Annonciation, est un des plus anciens. Nous le trouvons dans les catacombes c'est également un de ceux qui ont été le plus souvent offerts à la dévotion des fidèles.

Nous achèverons la description complète des monuments qui contiennent avec l'annonciation d'autres scènes relatives à la sainte Vierge, lorsque nous ne jugerons pas utile d'y revenir dans le cours de l'ouvrage.

IIe ET IIIe SIÈCLES.

Cimetière Priscille. — La plus ancienne peinture de l'Annonciation semble avoir été faite au IIe ou IIIe siècle, au cimetière Priscille. L'ange, sous la forme d'un jeune homme drapé du pallium au-dessus de sa tunique, sans attributs et sans ailes, étend la main droite vers une jeune fille dont la main droite est appuyée sur le bras de son fauteuil et qui soulève la main gauche [1]. Bottari fait remarquer que le marchepied attaché au siége est une caractéristique des vierges qui doivent demeurer dans leurs maisons : « *Sellæ ut foras pedes virgo non moveat.* »

Ve SIÈCLE.

Nous franchissons le IVe siècle où nous n'avons pas trouvé ce sujet et nous arrivons au grand arc de Sainte-Marie Majeure, dont les belles mosaïques présentent les scènes de l'enfance du Sauveur. Dans l'Annonciation [2], la sainte Vierge est environnée d'un groupe d'anges, coiffée en che-

1. Les anges reçus par Abraham dans une mosaïque de Sainte-Marie-Majeure sont dépourvus d'ailes. *Év.* I, p. 2, VII, fig. 1, notes sur les ailes des anges.
Bosio II, 297.
Évang., p. VII, p. 11.
Garrucci : Storia dell'arte cristiana.
2. *Év.*, t. I, p. 2, pl. II.

veux. (En nous occupant des représentations spéciales de la sainte Vierge, nous aurons à revenir sur cette coiffure.) Elle est, comme toujours, chaussée. Admirons en passant cette belle mosaïque, un des plus remarquables exemples de l'art antique christianisé.

Camée byzantin. — Le camée byzantin de la Bibl. nat. sous le n° 262 donne la sainte Vierge et l'ange dans un ovale, autour duquel on lit en grec : « Je vous salue pleine de grâces, le Seigneur est avec vous. »

Nous en possédons une photographie, grandeur de l'original. Les deux figures sont de profil et se regardent, l'ange porte une verge et la Vierge tient un écheveau de fil qui paraît sortir d'une corbeille.

L'autre pierre cataloguée sous le n° 264 a 0m.036 sur 0m.030, nous l'avons grossie pour en rendre l'étude plus facile. La sainte Vierge et l'ange sont encore de profil et tiennent l'écheveau de fil et la verge; l'écheveau sort d'une corbeille. (Pl. IX).

PESARO. (Pl. IX). — A Pesaro, M. Olivieri décrivit son musée dans un livre publié en 1781, et parmi ses objets, un morceau d'ivoire un peu couvexe de 0m.22 de hauteur, d'environ 0m.02 d'épaisseur et de 0m.12 de largeur; un listel l'entoure et semble destiné à se placer dans un cadre plus grand. Les deux faces sont ornées de bas reliefs; à l'extérieur qui est convexe, on croit voir la multiplication des pains; on remarque dans le bas un lit en sigma. La figure de Notre-Seigneur n'y étant pas représentée il semble qu'on l'ait symbolisée par une fleur dans l'angle du haut, à gauche.

La face intérieure montre l'Annonciation et la sainte Vierge assise sur un fauteuil en osier comme dans les sarcophages. Ses pieds posent sur un tabouret. De la main gauche elle tient deux fuseaux. L'auteur ne craint pas d'affirmer que cet ivoire est de la plus haute antiquité. La Vierge ni l'ange n'ont de nimbes. La table en sigma dénote de même un âge très-reculé.

Quant à l'usage de cet ivoire,
la chaire de Saint-Maximien qu
on peut croire qu'il a fait part
quelque chaire épiscopale.

Ivoire de Hanovre. — Une b
ve siècle, rapportée dans un ou
publié à Hanovre en 1862, donn
tion comparable pour la gross
une boîte (pixis) en ivoire du n
décrite par M. Deville. Une c
tourée d'une guirlande, se trouv
la maison. La sainte Vierge a
main gauche un fil qui s'enroul
qu'elle tourne. Le fuseau est
pointe repose dans une petite cu
tourillon dans sa crapaudine. L
n'a pas de verge. Les figure
nimbes.

VIe SIÈCLE.

Collection Trivulzio. (Pl. VII.
du marquis Trivulzio à Milan,
cialement dans le sujet qui n
deux ivoires extrêmement remarq
mier de 0m,09 sur 0m,20, que no
d'après une photographie de M
montre cette scène sous les trai
gants. L'ange arrive tenant son l
de la main gauche, et levant la
en signe de discours. Sa bouche e
il semble que des paroles vont s'e
cheveux sont frisés à la bysant
tunique, le manteau relevé sur l'
et lui cachant tout le corps dans
La madone est admirable et si le
vait été forcé par la dimension de
serrer les gestes plus qu'il n'au
mériterait d'être appelée un chef
dant qu'elle tient d'une main le
elle porte l'autre à sa joue d'un

1. Füns Elfenbein gefässe der Fruh
Herausgegeben von Halm.

tête est admirable de finesse et de correction. Penchée sur l'épaule droite, elle reflète à la fois, l'attention, l'étonnement, la dignité d'une reine qui reçoit un message, l'humilité d'une servante prête à suivre les ordres de son maître. Les yeux sont très-ouverts et très-grands, les narines pincées, les lèvres épaisses et fortement accusées sur les angles, les joues pleines et délicatement encadrées par les fines draperies du voile. Le reste du corps est enveloppé dans le manteau qui laisse retomber les longs et riches contours de sa broderie et de ses franges.

L'attitude générale du corps est très-conforme à la physionomie de la tête; la jambe droite reste en avant, pendant que le corps lui-même se retire. Les pieds chaussés posent sur un escabeau. Un trône en osier est préparé derrière Marie. Le fond du tableau est occupé par les deux inscriptions : ΓΑΒΡΙΗΛ — $\overline{\text{ΜΡ}}$ $\overline{\text{ΘV}}$ et par une riche architecture qui nous livrerait l'âge de l'ivoire, (v^{e} ou vi^{e} siècles) si le style des figures ne l'avait déjà fait. On y voit encore des formes romaines auxquelles sont venues s'appliquer les fantaisies et la richesse orientale.

Collection Trivulzio. (Pl. IX.) — Le second ivoire de la collection Trivulzio représentant l'Annonciation est de dimension plus restreinte, et de mérite, selon nous, fort inférieur. Celui que nous venons de décrire, rappelle l'élégance du style bysantin dans ses débuts, figures sveltes, élancées, pleines de vie et de richesse. La plaque à laquelle nous faisons maintenant allusion, peut être contemporaine, n'a aucune de ces brillantes qualités; les personnages sont lourds, ne trahissent aucune des impressions que fit naître une telle scène sur leur physionomie. L'ange tient sa verge, la sainte Vierge, son fuseau; le programme de l'artiste a été modelé sur les mêmes traditions, mais quelle différence dans le rendu! Entre ces deux œuvres, il y a la différence qui sépare l'éblouissante cour de Justinien, des barbares et massifs palais mérovingiens. Je ne doute pas, en effet, que nous ne soyons devant une œuvre occidentale.

Bibliothèque nationale — ivoire. (Pl. VIII.) — Le manuscrit 9393, est couvert par un ivoire des plus remarquables, remontant au beau temps de l'art, et qui se compose d'un panneau central de $0^{m},10$ sur $0^{m},19$, divisé en trois compartiments. En bas, le Massacre des innocents, au-dessus, l'Adoration des mages; et tout en haut, l'Annonciation; un premier encadrement de raies de cœur, pris au même bloc d'ivoire, enveloppe les trois scènes. Un double encadrement formé de cinq bandes de chacune $0^{m},034$ de largeur, donne au dyptique tout entier une largeur de $0^{m},165$, sur une hauteur de $0^{m},255$. L'ornementation de cet encadrement est fait par une main plus exercée à ce genre de travail que les raies de cœur du centre. Il n'est pas possible d'être plus fini, plus joli que ces enroulements de pampre, où les feuilles de la vigne alternent avec les grappes; il n'y a pas deux enroulements exactement pareils dans les vingt-quatre dont ils se composent; on sent que l'artiste avait la nature sous les yeux et qu'il la copiait fidèlement. J'en ai dessiné un fragment pour donner l'idée du style. (Pl. XXXVII.)

Au centre, au contraire, il semble que ce soit le statuaire qui ait fait l'ornementation, qu'il regardait avec raison comme un simple accessoire. Ce n'est qu'une ébauche, mais si l'on entre dans ces délicieuses compositions, on ne trouve plus de place que pour l'admiration. C'est dans les manuscrits et les ivoires, qu'il m'a été permis d'étudier, un de ceux où se relève le grand art, la grande manière, et cependant les figures ont $0^{m},040$ de hauteur, des petites mains de $0^{m},002$, des têtes de $0^{m},004$ ressortent sous les coups de gouge, que la loupe montre tous. Les physionomies ravissantes peuvent être grossies, sans rien perdre de leur charme. On doit remarquer aussi que l'architecture est contemporaine des premiers siècles.

Au vi^{e} siècle la Bible syriaque de Florence, à laquelle nous avons fait tant d'emprunts, nous offre l'ange ailé, nimbé, les pieds nus, et portant une verge, et la sainte Vierge debout sur un



escabeau devant sa maison, venant de se lever de son siége, et ayant près d'elle la corbeille, le fil rouge, etc.[1].

VII[e] SIÈCLE.

Une intaille sur émeraude du VII[e] siècle, trouvée avec des couronnes votives à la Fuente de Guarrazar, à deux lieues de Tolède et qui est actuellement à Madrid, représente très-grossièrement la scène qui nous occupe, la sainte Vierge de face, l'écheveau de fil et la corbeille, l'ange de profil, ailé, levant les mains, les personnages dépourvus de nimbes.

Au cabinet des médailles de Paris, on voit l'Annonciation sur un cylindre chrétien, tellement fruste, qu'il est difficile de le décrire. Nous le retrouverons à la Nativité.

VIII[e] SIÈCLE.

ROME, *Saints Nérée et Achillée.* — Au VIII[e] siècle, nous avons d'abord la peinture des saints Nérée et Achillée sur le grand arc de l'abside. La sainte Vierge tient deux fuseaux. Elle est debout devant son fauteuil. L'ange ailé n'a point de verge, il lève la main droite[2].

VENISE, *Bibliothèques.* — Venise nous offre deux specimens de l'Annonciation dans deux missels du VIII[e] siècle. L'un à la bibliothèque de Saint-Marc, l'autre à celle des Arméniens à San-Lazzaro. Dans le premier, la sainte Vierge nimbée est assise devant une maison de riche architecture, l'ange nimbé marche ou plutôt vole vers elle une verge à la main. Dans le ciel, une colombe darde un rayon sur Marie[3].

A San-Lazzaro, la sainte Vierge est debout devant son siége, un fuseau dans la main gauche et la main droite ouverte. — L'ange ailé, nu-pieds,

1. *Év.*, ch. III, pl. III, p. 13 et note sur le manuscrit écrit par Rabula en 586.

2. *Evangile*, ch. III, p. 14, note sur l'église des SS. Nérée et Achillée.

3. *Évangile*, ch. III, p. 14.

avec verge en forme de lance. Ce[s] nimbées[1].

IX[e] SIÈCLE.

Paliotto de Milan. (Pl. X.) — I[...] pal de Saint-Ambroise nous présen[...] un des monuments les plus célèbre[...] Nous avons pu dessiner quelqu[...] d'après nature. Sa largeur totale e[...] et sa hauteur de 0m,85[2]. C'est l'a[...] de Saint-Ambroise à Milan ; ses c[...] sont en or, exécutés au repou[...] d'encadrements richement décorés [...] pierres précieuses, etc. Il fut éri[...] Volvinius, sur les ordres de l'arch[...] bert II. Fiamma prétend que celui [...] 80,000 francs ou florins d'or. La f[...] en trois compartiments principaux. [...] Christ assis dans un ovale ; quatre [...] une croix aboutissent au centre et [...] par les animaux symboliques des [...] dans les vides, on voit trois par tr[...] des douze apôtres.

Les deux grands compartiments, [...] gauche du motif central, sont s[...] cun en six carrés occupés par [...] de 0m,19 de hauteur et 0m20 de [...] commençant à gauche nous trou[...] première ligne verticale, l'Annonc[...] rification ; deuxième ligne, la Nati[...] de Cana ; à droite, troisième ligne [...] Voleurs chassés du temple, le Cr[...] Résurrection ; quatrième ligne, l'A[...] la Pentecôte avec la sainte Vierge, [...]

La Résurrection, l'Ascension et [...] vers le haut à droite du devant d'a[...] pas de l'origine : ces sujets ont été [...] térieurement, probablement au [...] pour remplacer sans doute des [...] truits. Les cadres qui les contienn[...] les petites perles qui décorent les a[...]

1. *Évangile*, ch. III, p. 15.

2. Il a été décrit par Ferrario, *Monum[...] fani di S. Ambrogio in Milano*, 1824.

LA Ste VIERGE

XI



L'Annonciation nous montre la sainte Vierge assise sous un dais, l'ange au dehors s'approche, il a les ailes encore déployées, la verge à la main, le bras levé.

Les figures n'offrent pas un dessin très-correct, les pommettes saillantes, les yeux à fleur de tête, les attitudes souvent peu gracieuses. Ajoutons que l'éclat de l'or rend assez difficile d'apprécier le modèle et nous a même opposé quelques obstacles dans les dessins que nous avons pris.

Sainte-Marie in Transtévère. — Au IXe siècle, à cette époque d'une renaissance qui dura peu, on voit se multiplier davantage les représentations des sujets religieux. A Sainte-Marie in Transtévère, nous avons déjà reproduit la sainte Vierge et l'ange sculptés à mi-corps sur un linteau de porte. La Vierge en orante ouvre les bras et les mains, l'ange porte une verge surmontée d'une boule, les deux figures sont nimbées [1].

Ivoire Spitzer. (Pl. X.) — Nous devons à l'obligeance de M. Spitzer la communication d'un ivoire très-remarquable, tout jauni par le temps et d'une grande délicatesse d'exécution. Il a probablement fait partie d'un de ces coffrets dont nos musées ont conservé des spécimens. Il a 0^m,26 sur 0^m,08 et représente trois scènes : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité. Une riche architecture en décore les fonds ; elle semble, par beaucoup de détails, se rattacher au XIe siècle, et rappelle dans ses tours et ses dômes l'église de Saint-Front de Périgueux et surtout Notre-Dame de Poitiers. Des colonnes s'y trouvent comme dans des monuments du XIIe siècle. Certains ajustements de plis, à l'extrémité des manteaux, nous rapprochent de quelques manuscrits du XIe siècle. D'un autre côté, le propriétaire indique ce petit monument comme étant du IXe siècle, où l'art, plus pur qu'au XIe, justifierait la perfection du travail que nous examinons.

1. *Évangile*, ch. III, p. 15.

La première scène à gauche est l'Annonciation. L'ange debout, nimbé, tenant à la main gauche une verge surmontée d'une boule, lève la main droite vers la sainte Vierge. Celle-ci, nimbée, assise dans une riche maison, tient un fuseau de la main droite et une pelote de la main gauche. Ses pieds sont posés sur un escabeau élevé.

Bibliothèque de l'Arsenal. — L'Annonciation et la Nativité figurent au folio 18, sur la même page d'un manuscrit latin très-intéressant de la Bibliothèque de l'Arsenal, coté L. 33. C.

On lit sur le premier folio DOMINO — PAPE DA — MASO. HIE — RONIMUS — SALUTEM.

Au folio 6 on lit : *Eusebius Carpiano* FRI, *in Domino salutem.*

Le folio 18 nous montre une Annonciation, l'ange avec nimbe et ailes orange, tunique bleue, manteau jaune, filets bleus ; la sainte Vierge, robe et voile roses, manteau bleu [1]. Toutes ces couleurs sont fort ternes, les compositions sont belles, le dessin mauvais sent trop la copie.

Évangéliaire de Soissons. (*Bibliothèque nationale,* 8850.) — L'Évangéliaire de Soissons,

1. A la Nativité, l'enfant Jésus porte des langes rouges, un nimbe d'or. La sainte Vierge, couchée, a un voile blanc, une robe verdâtre, un lit bleu. Saint Joseph, une tunique bleue, robe de dessus jaune à reflets bleus.

Du folio 20 au folio 21, quatre pages pourpre, lettres d'or.

Folio 69. Un crucifix, les pieds séparés.

En face. Ensevelissement.

Folio 98. Notice sur saint Luc : « Lucas sirus natione, antiocensis arte, medicus, discipulus apostolorum postea Paulum secutus... »

Folio 104. Les saintes femmes au tombeau.

Folio 105 Première apparition. — Saint Thomas (gravé *Év.*, II, pl. XCVII).

Folio 105. Saint Luc — en face 106, Jésus-Christ assis.

Folio 155 : Hic est Joannes evangelista unus ex discipulis.

Folio 157. Ascensio Domini (gravé *Év.*, pl. C).

Folio 158-159. 2 feuilles pourpre, majuscules lettres dorées.

écrit de 800 à 826, provient de l'abbaye de Saint-Médard.

En 827, Louis le Débonnaire, dans une visite solennelle à l'abbaye, apporte entre autres présents l'Évangéliaire dont nous parlons. En 1169, Enguerrard fait changer la couverture et en confirme l'origine. En 1663, nouvelle constatation du livre par Dormai, dans l'*Histoire de la ville de Soissons*. Voici ce qu'en dit D. Martène : « De tous les anciens monuments il ne reste à cette abbaye qu'un texte des Évangiles, qu'on ne peut trop estimer. Il est écrit en lettres d'or onciales : toutes les pages sont en deux colonnes, mais travaillées avec tant de soin qu'il n'y en a pas deux semblables. »

Lors de la suppression des couvents et de l'apport des bibliothèques aux chefs-lieux des districts, l'Évangéliaire de Saint-Médard disparut sans qu'on pût en retrouver la trace, puis se retrouva à la bibliothèque du roi, où il fut reçu, le 25 août 1790, par Cousin de Perceval, mais sans sa riche couverture datant de plus de six cents ans[1].

Ce livre, commencé avec tant de soin, se termine avec la plus grande négligence; on y suit la fatigue et la négligence de l'artiste. Ne pourrait-on pas aussi y voir la précipitation exigée par l'empereur, voulant apporter son Évangéliaire en 827, à Soissons? Cela donnerait peut-être une date précise. Ce beau livre a dû prendre un grand nombre d'années de travail à son habile auteur. On sait que Gottschalck a consacré plus de sept ans à illustrer l'Évangéliaire de Charlemagne qui a figuré au Musée des souverains.

Cet Évangéliaire, conservé à la Bibliothèque nationale sous le n° 8850, présente le grand fait évangélique de l'Annonciation à une échelle presque microscopique : la sainte Vierge assise ouvre les bras; l'ange, sans ailes, tient la verge[2].

Au commencement de l'Évangile de saint Luc, M. Fleury voit saint Joachim et sainte Anne où nous avons cru reconnaître une Visitation.

Bibliothèque nationale, manuscrit 510. (Pl. XI.) Au folio 3 du beau manuscrit 510 de la Bibliothèque nationale, œuvre du IX[e] siècle, nous trouvons une Annonciation dans toute sa simplicité évangélique[1]. La sainte Vierge, debout sur un tabouret devant sa maison, vient de se lever de son siége au moment de l'apparition de l'envoyé divin. Elle est vêtue d'un manteau bleu qui lui couvre la tête et d'une robe rouge. Les souliers sont d'un rouge plus foncé. Près d'elle, posée sur un guéridon, une corbeille remplie de pelotes de fil indique le travail auquel elle se livrait. L'ange, nu-pieds, aux ailes étendues, arrive, tient une verge dans sa main gauche et fait signe à la Vierge de sa main droite. Tous deux ont un nimbe d'or : une inscription grecque complète la caractéristique du sujet.

Bibliothèque nationale, manuscrit 9386. — La Bibliothèque nationale, dans le manuscrit n° 9386, nous présente le même sujet sous des formes hideuses; nous en parlons après la ma-

1. M. de Bastard (Pl. LXXXV) a reproduit 6 de ses 10 miniatures en lithochromie.

2. Ce magnifique manuscrit, de 0m,22 sur 0m,36, relié en veau, semble avoir beaucoup servi; il a été donné par Louis le Débonnaire à Saint-Médard de Soissons. Il a été malencontreusement relié au XVIII[e] siècle, où l'art du relieur consistait surtout à serrer les feuillets et à couper les marges pour la dorure sur tranche.

On voit au 1[er] folio, verso, les deux apôtres, l'agneau; au-dessous les quatre symboles des évangélistes près du temple.

Folio 6, verso. Le temple, animaux; quatre cerfs avec clochettes, coqs poursuivant une perdrix.

Folio 7. Concorde des évangélistes, quatre colonnes, jolies miniatures d'animaux.

Folios 13 et 17. Ornements par l'évangéliste saint Mathieu et figure de cet évangéliste.

Folio 81. Saint Marc. Il y a dans ces belles peintures de petits camaïeux, figures blanches sur fond bleu.

Folio 82. Une lettre majuscule et quatre têtes nimbées.

Folio 123. Saint Marc. Dans le haut un tout petit ange et un évêque encensant un autel.

Folio 124. L'Annonciation et la Visitation.

Folio 180. Saint Luc; puis dans le haut, en tout petit, les noces de Cana et la Cène.

Folio 181. Lettres ornées, en haut le Christ et un homme, à l'opposé la Samaritaine.

1. Voir *Évangile*, note 2, t. I, p. 54, et t. II, 303.

gnifique peinture qui précède, pour prouver une fois de plus que la perfection du travail est rarement un indice certain de l'âge d'une image. Les draperies à plis courbés sont dans le genre de celles de Saint-Marc à Venise. L'ange a le manteau et la tunique rouge, le nimbe jaune ; la sainte Vierge, manteau jaune, robe et nimbe rougeâtres [1].

Bibl. nat. Manus., 817, réserve. — N'oublions pas, avant de quitter le IX[e] siècle, un des plus curieux manuscrits, particulièrement remarquable au folio qui nous présente l'Annonciation. Cette miniature sort tout à fait des types connus. Une belle et grande jeune fille est figurée sur le premier plan; elle vient de quitter un siége enrichi d'ornements et de découpures d'or, en apercevant l'ange. C'est Marie qui écoute le messager céleste et qui semble des mains lui faire un geste d'accueil ; tout est sauvage dans la mise en scène; on est surpris de voir un trône dans cette grotte hérissée de rochers et soutenant au-dessus une ville d'une riche architecture. La sainte Vierge a un voile blanc, une longue robe qui fait traîne par derrière. L'ange, une tunique bleu clair changeant, un manteau jaune, un rouleau d'or à la main, les ailes violettes.

Les deux personnages ont de larges nimbes d'or, serties de perles et de liserés noirs et rouges. Ils foulent un sol violet.

La grotte est verte.

Ce missel contient encore une scène de la Nativité, mais si médiocre et si commune, qu'elle est à peine digne d'être mentionnée; une scène de la Crucifixion, etc.

Bibl. nat. ivoire. — Un ivoire servant de couverture nous donne l'Annonciation sous le n° 9384; la sainte Vierge assise dans un fauteuil en osier; l'ange ailé n'a pas de nimbe [2].

1. Ce ms. est un Évangéliaire provenant de la bibliothèque de Chartres; l'écriture est aussi laide que les peintures; on voit l'Annonciation au folio 15, la Nativité au folio 64 et saint Jean-Baptiste au folio 147.

2. *Evangile*, ch. III, p. 15.

X[e] SIÈCLE.

Coffret d'ivoire au Louvre. (Pl. XIII.) — Un coffret d'ivoire au Louvre nous montre, sous le numéro du catalogue A, 69, les principales scènes de l'enfance de Notre-Seigneur.

Il est composé de dix plaques d'ivoire, cinq pour le corps du petit meuble et cinq pour le couvercle en forme de pyramide tronquée.

Les plaques d'ivoire sont réunies par de petites lames de cuivre dont trois seulement conservent leur cachet primitif et sont décorées de raies et de points. Aux quatre angles de la saillie qui sépare le coffret de son couvercle, on voit un trou destiné certainement à placer soit un gland, soit une sphère sur un piédouche ou tout autre objet qui marque bien l'angle.

Le coffret a $0^m,23$ de long, $0^m,15$ de large, $0^m,132$ de hauteur sous la saillie supérieure ; nous en donnerons ici une courte description, bien que nous nous proposions par la suite de revenir sur ses sujets isolément.

Les quatre faces verticales sont décorées de bas-reliefs entourés d'un encadrement de feuillages. Les faces obliques du couvercle contiennent chacune un bas-relief plus resserré dans son cadre qui n'a pas de place pour le feuillage.

Sur la face droite de l'entrée, les trois mages devant Hérode : ils sont coiffés du bonnet phrygien. Derrière le roi, deux satellites, les cheveux coupés en rond; celui en avant pose la main sur un bouclier ovale.

Au bout, en tournant à droite, la Visitation : une jeune fille est encore dans la maison d'où vient de sortir sainte Élisabeth.

En continuant, la face postérieure nous présente la Nativité. La sainte Vierge assise, l'enfant Jésus entouré de langes. Saint Joseph assis comme à l'ordinaire, la tête penchée sur sa main. Quatre colonnes portent un toit et un rideau sous lesquels la sainte Vierge est assise plutôt que couchée. Sur la même face, la Présentation au temple, où saint Joseph ne paraît pas ; la sainte Vierge présente l'enfant à Siméon, Anne est derrière elle.

En retour, au bout, l'Annonciation : l'ange nimbé, d'une haute stature, parait barbu, la sainte Vierge est assise sur un siége que surmonte le ciborium hémisphérique comme ceux du trône des empereurs byzantins.

Les anges, dans ces bas-reliefs, ont un caractère byzantin très-prononcé.

Sur le couvercle, au-dessus de l'entrée des mages devant Hérode, nous voyons l'Adoration des mages. Ils ont le bonnet phrygien et offrent leurs présents à l'enfant Jésus, assis sur sa mère, à l'entrée d'un temple à colonnes. Derrière elle, un personnage assis, portant un livre et que pour cela il est difficile de prendre pour saint Joseph, puis tout à fait derrière une femme debout.

Continuant à droite, toujours sur le couvercle, au-dessus de la Visitation, on voit l'ange parlant à saint Joseph endormi.

En retour, sur une grande face, au-dessus de la Nativité et de la Présentation, la fuite en Égypte dans des conditions où nous ne l'avons pas encore rencontrée. On n'y voit pas l'âne légendaire. La sainte Vierge au milieu, debout, porte l'enfant, qui seul est nimbé. (Pl. XIII.)

Saint Joseph en avant, un bâton à la main, se détourne vers la sainte Vierge et lui indique une ville qui serait le terme de leur voyage. Derrière elle, une femme, probablement Salomé, marche en s'appuyant sur un bâton; puis, à l'extrémité, le jeune homme qui s'y trouve toujours et qui porte un paquet.

Sur la dernière face, au-dessus de l'Annonciation, un ange parle aux trois mages endormis.

On ne peut douter de l'âge de ces ivoires, quand on les rapproche de ceux qui couvrent un Évangéliaire de Metz conservé à la Bibliothèque nationale sous le n° 9390 [1]. Même architecture, même coupe de cheveux, peut-être perfection moindre dans le travail, mais à coup sûr le même caractère qui s'accorde avec l'histoire pour le placer au IXe siècle; quoique inférieure aux plaques qui ornent la couverture du livre de Charles le Chauve, notre sculpture doit être à peu près de la même époque.

1. *Évangile*, t. II, pl. XCII et XCV.

Bibl. nat. 9448. (Pl. XII.) — Le manuscrit 9448, de la Bibliothèque nationale, nous fournit une Annonciation: la sainte Vierge, assise devant sa maison, ouvre les bras en signe d'étonnement; lève la main droite, la gauche est cachée. On ne voit pas d'accessoire à la sainte Vierge ni de baguette à l'ange, qui semble descendre sur l'arc-en-ciel.

Musée britannique. — Le Musée britannique nous a présenté l'Annonciation au Xe siècle, dans deux monuments catalogués sous les nos 2881 et 6156. Le dessin en est fort imparfait. L'ange ailé bénit de la main droite et porte dans le premier une verge crucifère; il n'a pas de verge dans le second [1].

Bénédictionnaire de saint Æthelwold. (Pl. XIV.) — Un beau manuscrit du Xe siècle, conservé en Angleterre dans la librairie du duc de Devonshire, a été publié par la Société des antiquaires de Londres [2]. C'est un bénédictionnaire de saint Æthelwold, évêque de Vinchester au Xe siècle. Sa conservation est extraordinaire; il est écrit en lettres romanes qui ont au plus 0m,0063 de hauteur.

Toutes les parties du bénédictionnaire, en or dans le texte et dans les miniatures, sont exécutées avec une feuille d'or appliqué et bruni.

Le ms. est enluminé de 30 miniatures et de 13 pages décorées avec des arcades remplies de fleurs et de devises. Le nom d'Æthelwold est inscrit dans le calendrier des saints anglais et sa vie a été écrite par Walstan, son disciple; consacré évêque en 962, il mourut en 984. Godeman, qui a signé ce manuscrit, était en même temps l'enlumineur et l'écrivain; les miniatures, peintures et écritures sont de la même main.

Dans l'Annonciation, la sainte Vierge est

1. *Évangile*, ch. III, p. 16.
2. Londres, 1832, in-4°, t. XXIV archæologia.


AVE MA.YA GRA.IA PLENA DOMINUS TECVM

assise sous un temple rond à colonnes, environné de rideaux retroussés; richement vêtue, elle semble prêter un serment, en posant la main droite sur un livre, et tient de la main gauche un objet qui ne peut être qu'une navette. On faisait ainsi allusion au tissage du voile du temple, ou aux robes qu'elle tissera plus tard pour Jésus-Christ. L'ange, ailé et nimbé, bénit de la main gauche, et porte de la droite une verge surmontée d'une espèce de fleur de lis.

Bibl. Barberini. — L'Annonciation, dans l'ivoire de la bibliothèque Barberini, n'a rien qui diffère de la forme la plus usitée. La sainte Vierge, assise et nimbée, tient une pelote de la main gauche, et élève son fuseau de la droite. L'ange ailé et nimbé porte la verge de la main gauche, et élève la main droite vers Marie[1].

Guide de la peinture. — Voici comment le *Guide de la peinture* dresse le programme du sujet de l'Annonciation :

« Maisons. La sainte Vierge debout devant un ange, la tête un peu inclinée. Dans la main gauche elle tient un fuseau enroulé de soie; sa main droite ouverte est étendue vers l'archange. L'archange Gabriel est devant elle : il la salue de la main droite, et tient un bâton (de messager) au-dessus de la maison, *le Ciel.* Le Saint-Esprit en sort sur un rayon qui se dirige vers la tête de la Vierge[2]. »

Le rayon accompagne presque toujours la représentation de ce mystère. Dans un sermon sur la fête de l'Annonciation, Bossuet a dit que Dieu le Père avait résolu de communiquer à la sainte Vierge un rayon de sa fécondité infinie. On y voit quelquefois la colombe portée sur ce rayon. C'est alors une figure de la Trinité tout entière. Voici un tableau grec qui nous fournira l'exacte application de ces règles.

Vatican, tableau des Douze Fêtes. — A la bibliothèque du Vatican, ce tableau porte cette inscription, si souvent répétée dans le musée chrétien : *Donum Pii IX;* c'est une fine peinture qui retrace en douze compartiments les principaux traits de la vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge : la ligne d'en haut représente, en commençant par la gauche, la Présentation de la sainte Vierge, l'Annonciation, l'Adoration des mages et des bergers; à la ligne suivante, le Baptême, la Résurrection de Lazare, l'Entrée à Jérusalem; sur la troisième ligne, le Crucifiement, les Limbes, la Pentecôte; et sur la dernière enfin, l'Ascension, la Transfiguration et l'Assomption.

Les quatre clous du Crucifiement et l'absence de couronnes pour les mages semblent assigner cette peinture au XIe ou XIIe siècle. Cette peinture, appelée en Orient le tableau des *Douze Fêtes,* n'est peut-être pas fort ancienne; en tout cas, elle rappelle certainement les types des plus vieilles époques.

Pendant que nous l'avons devant les yeux, décrivons-le complétement, afin de n'y plus revenir dans nos autres articles iconographiques :

1° *Présentation.* Nous avons copié les sujets où se trouve la sainte Vierge, en commençant par celui où la sainte Vierge, jeune fille, est offerte dans le temple au Seigneur, par ses parents; cette scène assez rare, est gracieusement représentée. Le prêtre bénit Marie; saint Joachim et sainte Anne sont derrière et suivis de jeunes filles portant des cierges.

2° *L'Annonciation* est au milieu de la ligne supérieure du tableau : la sainte Vierge, assise en dehors de sa maison, se détourne et regarde en l'air l'ange qui arrive en la bénissant : au fond, architecture assez simple, et sur le devant un prie-Dieu où l'on voit le vase avec lequel elle venait de puiser de l'eau, et un autre vase duquel sortent des lis.

3° *L'Adoration* des bergers et des mages, et la Nativité, sont réunis dans la même composition, une grotte et des rochers aigus occupent

1. Gori, III, 288.
2. Traduction de M. Paul Durand.

presque tout l'espace. A droite, la sainte Vierge, à demi couchée sur son lit, tient son enfant emmaillotté dans ses bras. Saint Joseph est debout dans la grotte, l'enfant couché dans la crèche devant les deux animaux; trois bergers apparaissent sur le premier plan, appuyés sur leur bâton ; derrière un pli de terrain, les mages se hâtent d'arriver avec leurs présents, ils n'ont pas de couronnes, mais des flammes au-dessus de la tête, symbole peut-être du feu divin qui les guide et les éclaire. Cette flamme se retrouve dans un manuscrit du XI[e] siècle de date certaine.

4° *Le Crucifiement* commence la troisième bande : le Crucifié est attaché avec quatre clous, la sainte Vierge le regarde en élevant la main droite. Saint Jean pleure, en portant la main droite à sa figure; une tête de mort, trophée du Calvaire, est au pied de la croix.

5° *Ascension.* — Notre-Seigneur s'élève dans une auréole portée par des anges, la sainte Vierge au-dessous avec le monogramme **MP — ΘΥ**, et les apôtres, debout dans des positions variées, regardent le ciel. Des rochers dans le fond indiquent que la scène se passe sur le mont des Oliviers.

Au milieu, la sainte Vierge prie, et ses pieds posent sur un escabeau qui l'élève au-dessus des apôtres, qui foulent le sol vert d'une prairie. Elle est donc là tout à fait distincte et supérieure aux disciples qui l'environnent. Si l'on se rappelle le célèbre tableau de *Saint Clément* qui a donné lieu à une intéressante controverse, on verra peut-être ici un motif pour admettre qu'il représente une Ascension et non une Assomption.

6° La dernière image de ce charmant tableau est l'*Assomption.* La sainte Vierge est couchée; par derrière, Notre-Seigneur prend dans ses bras une petite figure qui la représente. Deux anges, confondus avec les autres spectateurs, l'accompagnent. Les apôtres environnent le lit, et ne semblent pas voir l'action de Jésus-Christ. C'est la troisième des images qui semblent réunir le ciel et la terre, l'Ascension, la Transfiguration et l'Assomption. L'auteur n'a pas voulu faire là une simple dormition en plaçant cette scène sur la même ligne que l'Ascension dont elle est le pendant. On est donc encore une fois en droit de dire que l'Assomption, peinte sous cette forme, n'a rien de commun avec le ravissement des saints et l'enlèvement de leur âme au ciel, que l'on représente souvent après leur mort.

Parmi les exemples de cette manière de représenter l'Assomption, nous pourrions citer un tableau grec peint sur bois, de très-petite dimension, calqué par d'Agincourt et qu'à tort il considère comme l'ensevelissement de la sainte Vierge. (Voir *Assomption.*)

XI[e] SIÈCLE.

Ivoire de Tongres. (Pl. CXXXV.)—Parmi les objets religieux exposés au Congrès de Malines en 1864, nous avons dessiné un joli ivoire venant d'un village aux environs de Tongres, et exposé sous le n° 28. C'était une couverture de livre représentant une Annonciation et au-dessous une Visitation. L'Annonciation a 0^{m},08 à 0^{m},09 de hauteur. Pour donner une idée de la valeur de ce petit objet, on dit qu'acheté dans le village pour 30 francs, puis revendu 100 francs, on en voulait 8,000 francs.

La sainte Vierge tient une fleur de la main gauche et ouvre la droite, elle est assise devant une maison à arcades. L'ange lève la main droite.

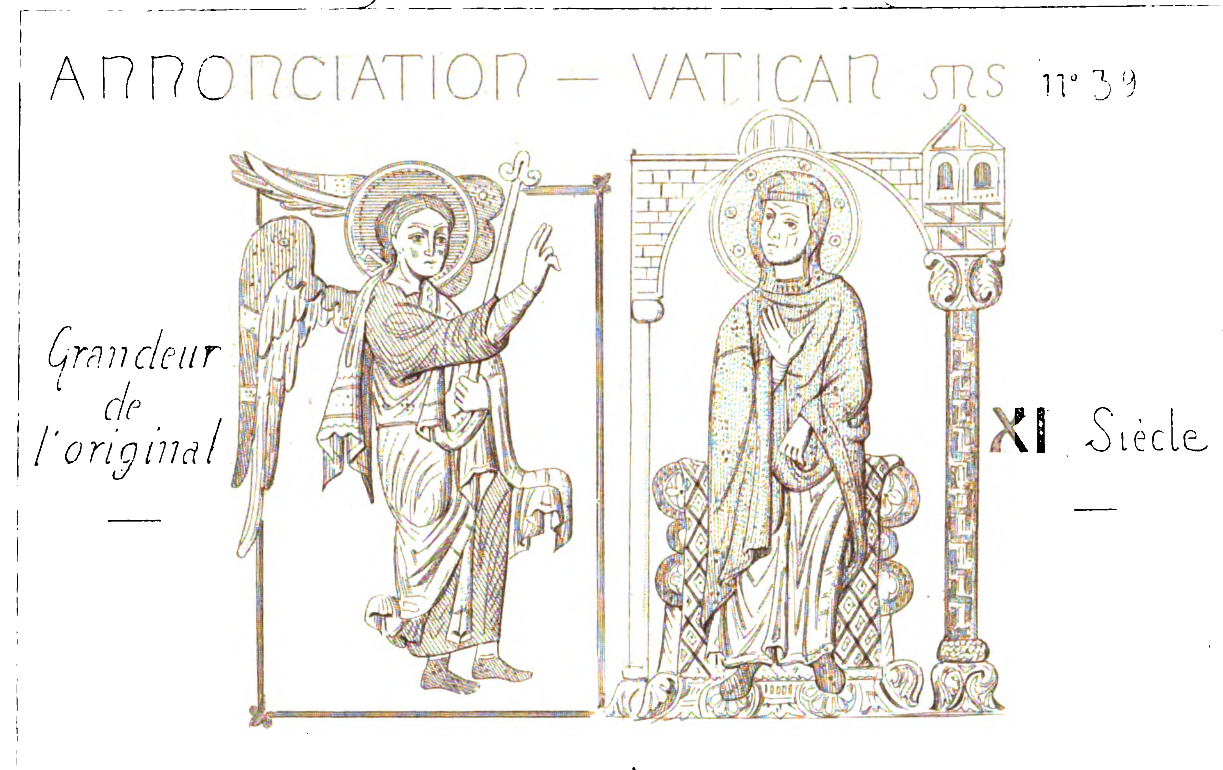
Bibliothèque nationale, manuscrit grec, 74. (Pl. XV.) — Le joli manuscrit grec du XI[e] siècle conservé à la Bibliothèque nationale, sous le numéro 74[1], donne l'Annonciation comme à Venise.

La sainte Vierge puise de l'eau à une fontaine dans un vase d'or auquel pend une corde; elle porte un large manteau, un nimbe d'or;

1. *Évangile,* I, 54.

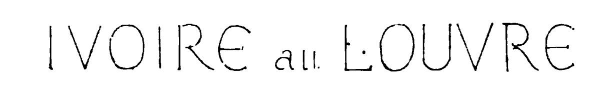
ANNONCIATION — VATICAN MS nº 39

Grandeur de l'original



XI Siècle

IVOIRE au LOUVRE



Grandeur de l'original



Xe Siècle

Archivolte Romane à MILAN



d'après une photographie

Rohault de Fleury

elle se retourne pour voir l'ange qui est en l'air et se dirige vers elle. Une maison, des arbres et quelques plantes remplissent le vide de la composition. Les figures sont d'une délicatesse extrême.

Bibliothèque nationale, manuscrit 17325. (Pl. XII.) — Un manuscrit admirable du même temps, que possède la Bibliothèque nationale sous le n° 17325, nous fournit un grand nombre de sujets évangéliques d'un pur dessin. Nous y trouverons successivement les quatre évangélistes, l'Annonciation, la Nativité, l'Adoration des bergers, l'Adoration des mages, la Présentation au temple, le Baptême, l'Entrée à Jérusalem, le Lavement des pieds, le Crucifiement, la Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte sans la sainte Vierge, la Mort et l'Assomption de la sainte Vierge. Ce beau livre portant sur son dos le titre : *Evangelii festiva et dominica,* est relié en maroquin rouge ; on l'attribuait autrefois au xve siècle, mais des études récentes de M. Léopold Delisle lui ont donné sa véritable date. On voit au septième feuillet une Annonciation dans une riche habitation. L'ange tient un volume de la main gauche et élève la main droite ; il a robe grise, manteau rose-rouge, pieds nus ; la sainte Vierge robe brune, manteau brun-rouge, espèce de capuche sur la tête ; elle ouvre les mains en signe d'assentiment. Les nimbes se composent d'un simple trait rouge avec des points blancs.

Bibliothèque nationale, manuscrits 17961. (Pl. XII.) — Le manuscrit 17961 [1], ancien psalterium de l'oratoire, volume de 183 feuillets, contient l'Annonciation, la Nativité, les trois mages couronnés sans la Vierge ni l'Enfant, la Présentation de Notre-Seigneur, au temple, le Baptême de Jésus-Christ et le Baiser de Judas.

Dans l'Annonciation la sainte Vierge est debout, sans maisons ni accessoires. L'ange également debout lève la main droite en dressant seulement les deux premiers doigts : chaussé de brodequins, il porte la légende sur laquelle on lit : *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum.*

1. Ce ms. in-4° a été relié magnifiquement en 1852, mais malheureusement trop serré pour qu'on puisse ouvrir le livre sans altérer les peintures.

MUNICH. — *Bibliothèque.* Nous avons donné dans l'Évangile [1] une image en ivoire du baptême de Notre-Seigneur, dessinée par nous à Munich. Elle décore la reliure d'un Évangéliaire autrefois dans la cathédrale de Bamberg, écrit vers l'année 1014 et donné à la cathédrale par l'empereur Henri II. Les deux plaques d'ivoire sont placées dans ce riche dépôt sous le numéro 36 du pupitre v [2]. Forster reproduit, page 53, la deuxième face de cet Évangéliaire qui représente en haut l'Annonciation, en bas la Nativité.

On voit, dans l'Annonciation, la sainte Vierge à gauche, l'ange à droite, entre les deux figures cette légende : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi...* La pose de la sainte Vierge est absolument antique, on l'isolerait de la scène à laquelle elle prend part, des ornements qui l'encadrent qu'on croirait facilement voir une matrone romaine drapée majestueusement dans les plis de sa toge. Au-dessous la Nativité nous offre cette particularité si rare de la sainte Vierge assise au lieu de la mode byzantine qui nous la montre toujours couchée dans cette scène. C'est une des gloires de l'école allemande d'avoir réagi contre ce vice iconographique.

La partie supérieure est sans contredit la plus belle des deux ; le sujet inférieur semble un accessoire. L'expression de la sainte Vierge est parfaite ; elle est vêtue d'une longue robe à plis, son manteau enveloppe une partie de sa tête, elle en a ramassé un pan sous son bras droit, et elle l'a posé sur le gauche. L'ange est vêtu d'une robe courte : il a la tête nue et sa longue chevelure se répand en boucles autour du cou. La maison placée derrière la sainte Vierge indique qu'elle est chez elle, tandis que l'ange descend du ciel.

L'encadrement des deux bas-reliefs est formé

1. *Évangile,* I, p. 33.
2. Forster, traduit par de Suckau, p. 33.

d'un feuillage semblable à l'acanthe. Le travail de l'ivoire prouve une main exercée et habile; c'est avec un sentiment délicat et juste que sont accusées les grandes lignes; les formes principales ont un plus grand relief et un contour plus accentué que le reste.

Saint-Marc de Venise. — A Saint-Marc de Venise, la sainte Vierge puise de l'eau à une fontaine et retourne la tête pour voir l'ange qui est encore en l'air et lui adresse la parole [1].

Sant-Urbano à Rome. — La fresque de l'Annonciation, à Sant-Urbano, est une des mieux conservées; elle date de l'an 1011. L'ange ailé et nimbé n'a pas de verge. La sainte Vierge nimbée, assise devant sa maison, n'a aucun attribut. Une jeune fille dans la maison soulève le voile de la porte [2].

Cathédrale de Hildesheim. — Les portes de bronze de la cathédrale de Hildesheim ont été construites par saint Bernward, un de ses évêques, né en 960; il se distingua dès sa jeunesse par son goût pour l'étude, par son intelligence et ses connaissances. Nommé évêque en 993, il forma des écrivains et des artistes. Très-habile lui-même dans tous les travaux d'art, il avait un atelier d'où sortaient des peintures, des mosaïques, des sculptures en pierre, en bois, en ivoire et en bronze. Il éleva aussi de grandes constructions et bâtit des églises. L'œuvre la plus importante de Bernward est la porte de bronze de la cathédrale de Hildesheim, qui date de 1015; chaque vantail a 5^{m},07 de hauteur et 1^{m},10 de largeur, et est divisé en huit panneaux rappelant les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament [3].

Saint-Paul à Rome. — La porte de Saint-Paul, mutilée par l'incendie de 1823, donne sur un de ses panneaux une Annonciation où la sainte Vierge est debout, levant la main droite et cachant la gauche sous son manteau; l'ange ailé lève la main droite et soutient son manteau de la gauche, les deux figures sont nimbées et n'ont pas d'attributs.

Cette porte est construite en bois; mais au dehors elle est entièrement recouverte de lames de bronze de trois lignes d'épaisseur environ. Les sujets puisés dans le Nouveau Testament représentent l'histoire de la Vierge et de Jésus-Christ.

Cologne. — Cologne nous offre sur la porte de Sainte-Marie, au Capitole, une multitude de sujets évangéliques qu'on peut classer dans les types du XIe siècle ou, selon d'autres, du commencement du XIIe. Elle rentre dans notre sujet par sa date romane et par les beaux bas-reliefs qu'on y a sculptés à la gloire de Marie. Nous la décrirons ici puisque l'Annonciation est la première scène que nous y rencontrons [1], relative à notre sujet.

L'Annonciation sort du type ordinaire; l'ange, au lieu de la verge de messager qu'il porte le plus souvent, présente ici à Marie une lourde croix, comme pour lui annoncer que les grandeurs qu'il lui prophétise sont d'abord des grandeurs de souffrance. Par derrière, la servante joint les mains sur sa poitrine avec un geste d'étonnement et de stupeur. Le reste du panneau, à droite, est occupé par la Visitation. La figure placée à l'angle est celle d'Élisabeth; l'autre, celle de Marie. Ces deux saintes se serrent les mains. En descendant aux petits compartiments de dessous, nous trouvons la sainte Vierge offrant l'Enfant aux adorations des mages. Nous appelons spécialement l'attention du lecteur sur la Nativité, représentée d'un façon remarquable; c'est un des rares exemples où la liberté et le sens bien compris de l'Évangile ont affranchi le

1. *Évangile*, ch. III, p. 16, et la note sur les mosaïques de saint Marc.

2. *Évangile*, ch. III, p. 16, et la note sur les fresques de Sant-Urbano.

3. Forster, traduit par de Suckau; sculpture, t. I, p. 96.

1. Voyez Aus'm Weerth Kunstdenkmaler des Chris. Mitl. — Gaillabaud, vol. II. — Sulpice Boisserée, *Monuments du Bas-Rhin*.



Poussielgue frères Edit. Eudes imp. Paris

sculpteur des règles byzantines. Ici la sainte Vierge est figurée auprès du berceau de son fils, mais assise et non couchée, comme on nous la montre sans cesse. La pose rappelle celle du manuscrit syriaque. Elle a un escabeau sous les pieds. Saint Joseph occupe dans ce tableau une place non moins honorable, la seule distinction entre la Mère de Dieu et lui, c'est qu'elle a un nimbe et que lui en est dépourvu. Au fond, on aperçoit la crèche élevée sur des arcades; les deux animaux et l'étoile, symbole de la Divinité, suspendue au-dessus de l'enfant.

Dans le panneau au-dessous, qui est double en largeur, on distingue le songe de saint Joseph et la fuite en Égypte. Cette représentation est fort barbare. La sainte Vierge, montée sur l'âne, occupe un siége à dossier et, au lieu de porter l'enfant dans ses bras, elle le retient dans un pli de son manteau, de sorte que ses bras disparaissent complétement.

Dans la présentation, la sainte Vierge est séparée du grand prêtre par la table de circoncision, elle lève l'enfant vêtu d'un manteau et d'une robe. Dans le fond, apparaît saint Joseph avec les deux tourterelles, tous les personnages sont nimbés. La dernière scène où intervienne la sainte Vierge, est l'Ascension. Elle a les bras levés en signe de prière et d'adieux au Sauveur, elle est vue de profil et fait un geste singulier. Ce qui nous frappe le plus dans l'examen de cette porte, c'est, comme nous l'avons dit, l'affranchissement qui la soustrait à la loi byzantine, alors omnipotente dans les arts depuis le Bosphore jusqu'à la mer du Nord.

La porte a $4^{m},50$ de hauteur totale, les deux vantaux $2^{m},50$ de largeur, chaque panneau, non compris les encadrements, égale $0^{m},32$ de hauteur. Cette sculpture, quoique grossière, est d'un grand relief et d'un puissant effet. Placée à l'extrémité de l'hémicycle de droite, cette porte ne paraît pas occuper aujourd'hui la place qui lui a été destinée à l'origine.

Nous croyons intéressant à ce propos de donner un tableau des sujets contenus dans les portes les plus célèbres, avec l'indication du rang qu'ils occupent sur les vantaux.

	SAINTE SABINE ROME.	SAINT PAUL ROME.	PISE.	BÉNÉVENT.	MONTREALE.	VÉRONE.	HILDESHEIM	COLOGNE.	NOVGOROD.
Annonciation	»	1	»	1	19	1	16	1	1
Visitation	»	»	»	2	20	»	»	1	7
Nativité	»	2	»	3	21	2	14	4	2
Présentation	»	3	15	12	17	»	10	11	5
Adoration des mages.	3	»	22	7	»	2	12	3	3 et 4
Fuite en Égypte	»	»	»	10	16	3	»	6	7
Jésus dans le temple.	»	»	»	13	»	»	»	»	»
Cana	»	»	»	15	»	»	»	»	»
Croix	»	13	10	37	9	14	»	»	19
Descente de croix	»	14	»	»	»	26	»	»	»
Ascension	7	20	5	45	6	»	»	»	»
Pentecôte	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Mort de la sainte	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Vierge	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Assomption	»	16	6	»	»	»	»	»	»

XIIe SIÈCLE.

VÉRONE, *portes*. — Les portes de Vérone à deux vantaux composés de trois panneaux sur la largeur et de huit sur la hauteur, chacun de $0^{m},45$ sur $0^{m},40$, représentent des sujets bibliques, évangéliques et légendaires; en commençant l'ordre des numéros en haut par la gauche du spectateur, on trouve relativement à la sainte Vierge, nº 1, l'Annonciation; nº 2, la Nativité, les Mages; nº 3, la fuite en Égypte; nº 14, la Croix. L'Annonciation occupe le pre-

mier panneau, tout en haut, à gauche. L'ange a les ailes déployées et un pied encore au-dessus du sol. La sainte Vierge ne porte pas le costume hiératique, mais une robe évasée dans le bas et un manteau dans le genre de nos pardessus actuels; c'est le dernier degré de la barbarie.

Baptistère. — Vérone nous présente encore une Annonciation sur la cuve baptismale ou baptistère, construit de 1122 à 1135 par l'évêque Bernard. Cette cuve gravée par Zardetti est tout en marbre et ornée à l'entour de sculptures représentant plusieurs sujets séparés en compartiments par des colonnettes couronnées d'arcatures. Ces sujets sont : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, l'Annonce aux bergers, l'Adoration des mages, le Massacre des Innocents, la fuite en Égypte et le baptême de Notre-Seigneur. Dans l'Annonciation, l'archange et la Vierge ont tous deux la tête nimbée, l'ange porte une verge terminée par une fleur de lis, symbole de la pureté et de la virginité de Marie. L'usage le plus commun du lis dans les représentations de l'Annonciation semble remonter au XIIe siècle. La sainte Vierge est occupée à filer : le bras gauche est élevé, quatre doigts de la main sont pliés; le petit doigt autour duquel s'enroule le fil est seul allongé. Deux figures de femmes, l'une vieille et l'autre jeune, symbolisant la Synagogue et l'Église, se présentent de chaque côté; elles soulèvent un rideau qui les tenaient cachées. La femme âgée est chaussée.

Dans son quatrième volume, Gaillabaud a reproduit ces deux sujets de la Nativité et de l'Annonciation d'une manière satisfaisante[1].

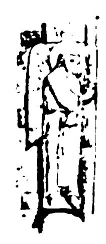
Pise, *porte.* — A Pise, dans la porte de Saint-Ranieri, l'ange ailé accourt tenant de la main gauche une verge surmontée d'une boule. La sainte Vierge, sous un portique et devant son siége, tient un fuseau de la main gauche. Les figures n'ont pas de nimbe [2].

1. Zardetti, *Mon. christ.* Milan, 1843.

2. Gaillabaud, l'*Architecture du* V^e au XVIIe *siècle.* 1856. Rosini, grande édition. — *Monuments de Pise.* Georges Rohault de Fleury.

Dans l'*exultet* de Pise, la sainte Vierge est assise dans sa maison; elle file, l'ange tient une verge fleurdelisée et lève la main droite. A gauche de la sainte Vierge on voit à terre un oiseau; la première pensée supposerait une colombe, mais jamais la colombe n'a été ainsi placée à terre, elle vole vers la sainte Vierge; ici le gros bec de l'animal et ses larges serres ne peuvent laisser douter que ce ne soit l'aigle de Pise, placée ainsi sous la protection de la Mère de Dieu[1].

Plaisance. — Une Annonciation orne le chambranle d'une fenêtre absidale du dôme de Plaisance, consacré en 1132. Nous l'avons dessiné d'après une photographie. La disposition des figures





a été influencée par la place étroite qu'elles occupent. Dans ce monument, l'ange tient un rouleau déployé, la sainte Vierge debout lève ses mains ouvertes.

Nazareth. — Un grand tableau représentant l'Annonciation existait dans la grotte de l'Annonciation à Nazareth. Le moine Phocas en parlait au XIIe siècle avec admiration : « Au moment où l'ange apparaît, dit-il, la jeune vierge, dans son trouble, laisse échapper de ses doigts l'étoffe précieuse qui s'arrête sur ses genoux; elle se retourne avec surprise, presque avec effroi, vers une amie qu'on aperçoit dans un coin de la pièce. »

Mont Athos. — Le tome XVIIe des *Annales archéologiques*, p. 225, contient deux belles planches représentant l'Annonciation dans des mosaïques du catholicon de Valpoedi, au

1. Didron. — Roh. de Fleury.

mont Athos, on y retrouvera, malgré leur état de dégradation, l'empreinte du grand et noble style des peintures byzantines jusqu'au XIIIe siècle. On lit en grec, sur cette mosaïque, les paroles prononcées par l'archange Gabriel et la réponse de Marie. Les figures sont un peu plus grandes que nature.

Collection Carrand. — Le père Cahier donne le dessin d'une lampe en bronze ou encensoir qui appartenait à M. Carrand. La sainte Vierge debout détourne un peu la tête vers l'ange Gabriel, qui l'aborde. La bande un peu grossière qui descend de sa main gauche vers le sol sera facilement reconnue comme le fil qu'entraîne un fuseau. Les Grecs peignaient en rouge le fil qui sort des doigts de la sainte Vierge en souvenir de la pourpre qu'elle destinait au grand prêtre.

POITIERS. — Voici, pour le XIIe siècle, un exemple d'Annonciation, dans l'église de Saint-Pierre à Poitiers. Sur un chapiteau, la sainte Vierge tient un livre des deux mains, l'ange lui parle, il n'a pas de verge, les figures sont sans nimbe. Un second exemple nous est fourni sur la riche façade de Notre-Dame, dans la même ville[1].

ARLES. — A Saint-Trophime d'Arles, comme à Venise, l'apparition de l'ange à la sainte Vierge est rapprochée de celle à saint Joseph. L'ange ailé et nimbé porte une verge. La sainte Vierge nimbée tient d'une main une pelote et de l'autre une navette[2].

CAMBRAI. — A Cambrai, deux volets de triptyque présentent dans leur réunion la scène de l'Annonciation. L'ange est à genoux, une flamme sur la tête remplace le nimbe. La sainte Vierge assise tient un livre de la main gauche et semble refuser la proposition de l'ange, une colombe vole vers elle, elle n'a pas de nimbe.

1. *Évangile*, t. I, pl. VII, p. 18 et 19.
2. *Évangile*, t. I, pl. VII.

Bibliothèque nationale, missel de Saint-Maur. — Le missel de Saint-Maur du XIIe siècle, conservé à la Bibliothèque nationale sous le n° 12054, montre une Annonciation dans une lettre qui figure au folio 24. L'ange ailé et nimbé avance les deux mains. La sainte Vierge ouvre les siennes. L'image que nous présentons est de la grandeur de l'original, c'est un simple trait[1].

Le folio 148 possède un crucifiement remarquable : Notre-Seigneur a les yeux fermés, une petite tunique, un seul clou pour les deux pieds, ce qui semble indiquer une origine italienne ; un homme dans un tombeau recueille le sang qui en coule, c'est une belle peinture sur fond d'or bruni.

Aux angles, on voit l'Annonciation, la Nativité, la Vierge couchée, saint Joseph et les animaux comme à l'ordinaire. Les trois rois mages, l'enfant en robe, la présentation au temple, au-dessus des branches de la croix, le soleil rouge et la lune blanche tenus par deux anges. Dans le soleil les rayons sont en tourbillons. La sainte Vierge a la robe bleue, le manteau rouge, le voile blanc, le nimbe bleu. Saint Jean un manteau bleu doublé de rouge, une robe brun-rouge.

BOLOGNE. *Manuscrit.* — On montre à la Bibliothèque de l'université de Bologne un petit manuscrit fort épais, couvert en cuivre niellé et inscrit sous le n° 3290 ; on y lit en latin : « Les quatre saints Évangiles en langue arménienne de l'année des Arméniens 593, c'est-à-dire 1144 de l'ère chrétienne, trouvé dans le monastère de Saint-Ephrem de Syrie, à Édesse, ville de Mésopotamie, sous l'autel, enfermé dans une boîte de plomb ; offert au saint pontife Benoît XIV (Optimè de se merito), par Pierre Abraham Neser, patriarche de la Cilicie des Arméniens en 1743. » On croit que c'est une copie Slave de 1404. Les images ont 0^m,078 sur 0^m,050 ; on voit au commencement l'Annonciation, l'Adoration des mages, la Présentation, le Baptême, la Transfi-

1. M. Spitzer possède un émail du XIIe siècle qui nous montre la sainte Vierge sortie de la maison pour écouter le messager et la servante encore assise sous le portique.

guration, la Résurrection de Lazare, l'Entrée à Jérusalem.

L'Annonciation nous y apparaît sous une forme étrange, les deux personnages à genoux, l'un devant l'autre sont séparés par une arabesque. La sainte Vierge sans voile laisse apparaître une chevelure abondante, elle a les mains sur la poitrine.

Plus loin le même sujet est répété sous les traits ordinaires avec l'ange tenant en main la branche de lis et la colombe qui descend du ciel.

MONT CASSIN. — *Manuscrit* 99. La sainte Vierge se lève de son siége, elle tient un fuseau de la main gauche, derrière elle est une maison, et le rideau de la porte soulevé ; l'ange tient une verge de la main gauche et élève la droite vers la sainte Vierge. Le manteau de la sainte Vierge enveloppe toute sa personne, couvre sa tête, qu'il laisse dégagée, descend sur le bras gauche et est relevé par le bras droit. Les pieds du siége indiquent une facture grecque. Tosti trouve la peinture si belle qu'on ne pourrait croire qu'elle soit du XI[e] siècle, mais d'une époque plus cultivée, c'est-à-dire postérieure à Cimabué ; les figures ont de 0[m],11 à 0[m],12 [1].

RÉSUMÉ.

Nous pourrions multiplier ces descriptions à l'infini, nous nous arrêtons, de peur de les rendre fastidieuses par leur répétition. Les exemples que nous avons choisis suffisent pour saisir les principaux traits de cette histoire iconographique. Nous n'avons plus qu'à les recueillir dans leur ensemble pour en rechercher le caractère général. Nous sommes frappés d'abord du peu de changement qu'apportent les générations successives au type hiératique de l'Annonciation ; les siècles passent devant nous en y peignant la même image sur des miroirs différents. Nous avons sous les yeux une quarantaine de représentations de l'Annonciation presque identiques, malgré la diversité d'époque. Dès que l'Église victorieuse a pu montrer sa tête sans voile et déchirer les symboles sous lesquels elle se cachait dans les catacombes, l'iconographie chrétienne a été créée, elle est sortie de ses mains parfaites, comme la déesse de la fable du cerveau de Jupiter. L'Annonciation nous fournit une preuve frappante de ce fait historique. Dès le V[e] siècle, dès Sainte-Marie-Majeure, dès les plus anciens monuments de pierres dures ou d'ivoire, elle nous offre les éléments que nous retrouverons toujours. Marie avec ses fuseaux, l'ange debout devant elle, tenant d'une main la baguette seigneuriale et de l'autre lui faisant le signe de message ou de salutation. Nous découvrons déjà les éléments définitifs de cette création dans la mosaïque de Sainte-Marie-Majeure et, en descendant le cours des âges, nous ne les perdons plus de vue.

Une circonstance providentielle explique cette immobilité merveilleuse, c'est l'arrivée de l'art byzantin qui saisit presqu'au berceau l'iconographie chrétienne, l'enveloppe de bandelettes sacrées comme une momie égyptienne et la conserve intacte jusqu'à nos âges. En dehors de la mosaïque de Sainte-Marie-Majeure, nous connaissons peu d'anciennes annonciations qui lui soient étrangères. Aussi loin que notre regard s'étend sur l'horizon de l'histoire, nous la voyons marquée de son sceau ; les camées de la Bibliothèque nationale, l'ivoire Trivulce, la bible syriaque, tout lui appartient : on voit qu'il n'a pas inventé ce type, car les Grecs rêveurs semblent avoir dans le domaine sacré abdiqué toute imagination, mais il la prend des mains antiques pour nous la rendre telle qu'elle l'avait reçue. La mosaïque de Sainte-Marie-Majeure que j'appellerai originale renferme tous ces traits, l'ange qui arrive à tire-d'aile du haut du ciel, la colombe qui l'accompagne, l'ange enfin descendu en présence de l'incomparable Vierge, la corbeille contenant la pourpre, les fuseaux, l'escabeau sous les pieds de Marie, voire même la maison, tout y paraît exactement.

L'intervention de la servante qui soulève d'une

1. Tosti, *Storia della Badia di monte Cassino*. 3 vol. in-8°. Naples, 1842, 2[e] volume, p. 315.

main curieuse les draperies de l'entrée pour écouter le messager, ne doit même pas être une création byzantine, car nous rencontrons cette figure pour la première fois sur un ivoire de Paris du VIe siècle, lequel par une rare exception semble échapper au style grec.

Nous descendons les VIIe, VIIIe et IXe siècles, comme sur ces rivières dont le courant paraît immobile et dont les rivages monotones nous empêchent, à cause de l'identité de leurs aspects, de comprendre la marche qui nous emporte. Il est impossible d'accuser une caractéristique qui soit spéciale à ces temps, comme, par exemple, le mouvement d'assentiment des mains renversées sur la poitrine, sans qu'aussitôt des exemples antérieurs et postérieurs des mêmes gestes ne se présentent à l'esprit.

A la fin du IXe et au Xe siècle, nous croyons cependant reconnaître une légère fluctuation dans la mode; lorsque l'architecture intervient dans le fond de la scène, Marie n'est plus seulement assise devant sa main, elle est placée sous le portique comme au paliotto de Milan ou sous un dôme, sorte de dais impérial comme dans le bénédictionnaire de Saint-Æthelwold et au coffret d'ivoire du Louvre.

Une sorte de scrupule saisit bientôt les immobiles artistes et nous voyons le XIe et le XIIe siècle reprendre plus strictement que jamais les anciennes voies. La renaissance antique, que tous les archéologues constatent au XIIe siècle, laisse dans l'Annonciation une trace sensible, et des images qui ressemblent plus à celles du VIIIe siècle qu'à celles du IXe siècle.

Cette fixité des types dont l'art byzantin s'est emparé n'est autre chose que la fixité des traditions elle-même; ne nous en étonnons donc pas, mais saisissons avec empressement les anneaux de cette chaîne immuable qui nous rattache aux origines de notre foi, et suivons d'âge en âge les images qui nous reflètent la figure de notre bien-aimée Vierge.



CHAPITRE IV

LA VISITATION. — SOUPÇONS DE SAINT JOSEPH.

LA VISITATION

ÉVANGILE.

En ces jours-là Marie, se levant, s'en alla en grande hâte vers les montagnes à une ville de Judas *.

2. Et elle entra dans la maison de Zacharie et elle salua Élisabeth *.

3. Dès qu'Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein; et Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit *.

4. Et elle s'écria d'une voix forte : Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de vos entrailles est béni.

5. Et d'où m'arrive-t-il que la mère de mon Sauveur vienne à moi?

6. Car dès que la voix de votre salutation est venue à mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein.

7. Et bienheureuse vous qui avez cru! car ce qui vous a été dit par le Seigneur s'accomplira.

8. Alors Marie dit : Mon âme glorifie le Seigneur *.

9. Et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur *.

LA · Sᵀᴱ VIERGE ·

BIBLIOTHEQUE NATᴱ · MANUSCRIT GREC nᵒ 74

Annonciation Fᵒ 105

Visitation · Fᵒ 106

Voyage à Bethléem – Fᵒ 108

ΜΡ ΘΥ + ΑΓΓΕΛΟΣ + ΙΩΣΗΦ

Songe de S Joseph Fᵒ 3

Noel Fᵒ 4

Présentation – Fᵒ 109

XI Siècle

ΜΡ ΘΥ

Retour d'Egypte Fᵒ 5

Jésus au milieu des docteurs – Fᵒ 110

ΙΣ ΧΣ ΜΡ ΘΥ

Fuite en Egypte Fᵒ 4

A. Racinet del. Flenry

114

…frères, Edit. Eudes imp. Paris

10. Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante, et voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuse *.

11. Car celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses et son nom est saint *.

12. Et sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

13. Il a déployé la force de son bras; il a dissipé ceux qui s'enorgueillissaient dans les pensées de leur cœur.

14. Il a renversé les puissants de leur trône et il a élevé les humbles *.

15. Il a rempli de biens les affamés et il a renvoyé les riches les mains vides *.

16. Se souvenant de sa miséricorde, il a pris sous sa protection Israël, son serviteur.

17. Comme il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours *.

18. Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois et elle retourna dans sa maison * [1].

NOTES ARCHÉOLOGIQUES ET EXÉGÉTIQUES.

§ 1. *En ces jours-là*, veut dire que la sainte Vierge *s'en alla* deux ou trois jours après l'Annonciation, et non le même jour, comme Théophylacte, Bède et saint Ambroise semblent l'insinuer. Elle s'en alla joyeuse et pour sanctifier saint Jean-Baptiste. « *Jesus*, dit Origène, *qui in utero virginis erat, Joannem adhuc in ventre matris positum sanctificare festinabat.*

Saint Luc raconte la visite à sainte Élisabeth, immédiatement après l'Annonciation. Il ne dut donc pas s'écouler un long temps entre ces deux faits évangéliques. Les uns interprètent cette hâte dans le projet de voyage; les autres, avec plus de probabilité, dans son exécution. On peut donc dire qu'elle partit aussitôt que l'ange se fut éloigné [2].

1. Saint Luc, I, 36-59.
2. Tromb., I, 611.

Les montagnes [1]. La sainte Vierge a pu passer par la ville sainte, qui se trouve sur le chemin de Nazareth aux montagnes. Ce voyage a pu se faire en quatre jours, car il faut trois jours de Nazareth à Jérusalem; c'est un voyage de vingt-six heures; et le quatrième jour, elle arrivait à la maison de Zacharie, ainsi décrite par Adricomus : Elle était distante d'un mille d'Emmaüs, près des montagnes, encore habitée dans un bourg du temps de Saliginiacus et l'objet du concours des pèlerins. Près d'elle est la fontaine de la sainte Vierge qui en puisait de l'eau quand elle était chez Élisabeth. Le ruisseau se rend dans la mer; dans le haut de la maison, il y avait autrefois une église actuellement presque détruite.

Quelques hommes de valeur ont pensé qu'Hébron était la ville habitée par Zacharie et Élisabeth. Ils se fondaient surtout sur ce qu'Hébron est dans la montagne; mais les montagnes d'Hé-

1. Voir *Éran* IV, 1.



bron ne sont pas les montagnes de Juda, qui en sont éloignées de quatre lieues allemandes. Aucun temple d'ailleurs n'a été élevé sur ce lieu, comme, suivant l'usage des chrétiens, sur tous les lieux devenus célèbres par un des mystères de notre Rédemption.

D'autres ont voulu que ce fût à Jérusalem ; or Jérusalem n'appartenait pas à la tribu de Juda, mais à celle de Benjamin.

On a cité encore Macheronte, mais sans aucune autorité de valeur : Bethléem, indiquée sur la foi de quelques manuscrits relatifs à la ville de David, ne peut pas même soutenir la discussion, car Bethléem n'est pas dans les montagnes de Juda.

Ceux qui font cet honneur à *Emmaüs* s'appuient sur ce qu'il y avait là un temple en partie détruit, qui passait pour avoir été la maison des parents de saint Jean-Baptiste ; une fontaine d'eau vive qui est proche et est appelée par les habitants la fontaine de la Vierge Marie et de saint Jean-Baptiste, serait une preuve de ce saint voyage. Emmaüs, il est vrai, n'est pas dans la montagnė, mais assez proche pour pouvoir être appelée la ville de la montagne. Deux villes seulement répondraient aux données de l'Évangile : Hébron et Emmaüs, sans qu'il y ait d'ailleurs rien de certain à ce sujet[1].

Tel était l'état de la question du temps de Trombelli; mais d'après les travaux les plus récents et notamment ceux de M. Guérin, la plus grande probabilité s'attache au lieu où la tradition locale l'indique, à *Aïn-Karin,* à une heure et demie de marche de Jérusalem, à huit kilomètres au sud d'Hébron. A cette ville, distante de deux lieues de Jérusalem, du côté de l'Occident, sur la limite des tribus de Juda et de Benjamin, mais sur la première, se rapportent toutes les traditions; là sont les monuments qui rendent témoignage des faits. La ville d'Aïn est représentée maintenant par le village qui porte le nom de Saint-Jean-de-la-Montagne, en mémoire de la naissance du Précurseur, et pour le distinguer d'un autre village appelé Saint-Jean-du-Désert, à une lieue plus à l'Occident, où il passa sa jeunesse.

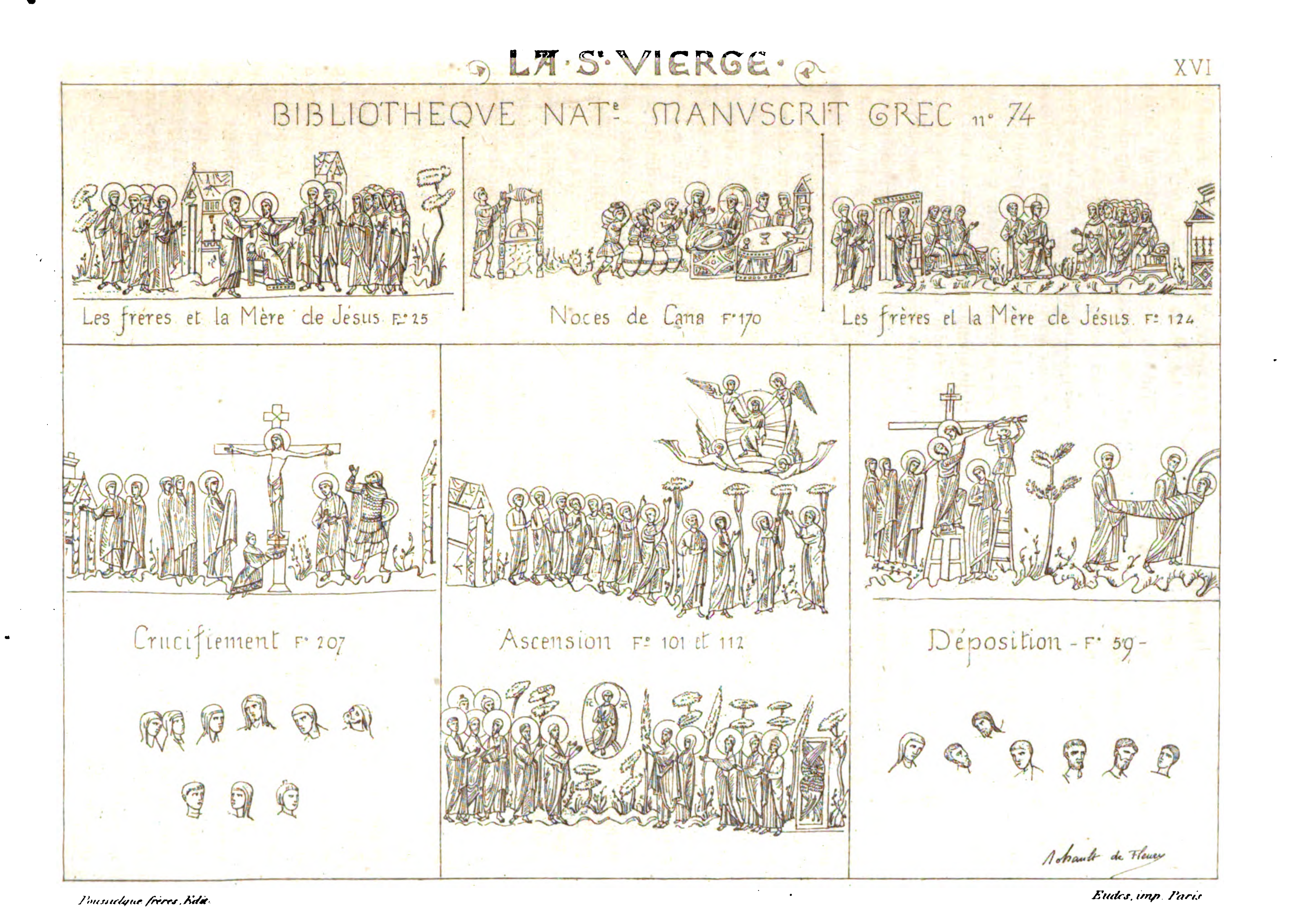
1. Trombelli, I, 621.

Zacharie avait son habitation dans la ville même d'Aïn ; une basilique superbe, érigée dès le commencement du IVe siècle, en marquait la place; à cinq cents pas plus bas et plus au midi était une maison des champs appartenant à Zacharie. Le lieu s'appelle Mar-Sakaria, la maison de Zacharie, sur lequel on voit les ruines d'un temple magnifique datant de la paix de l'Église.

La maison est environnée d'oliviers au pied d'une montagne, et elle a vue sur une vallée agréable et fertile qui sert à présent de jardin au village. Là se trouvait momentanément Élisabeth, lorsque Marie arrivait à Aïn et, n'y rencontrant pas celle qu'elle cherchait, elle vint la surprendre au milieu de ses occupations champêtres. La partie inférieure de la maison est encore conservée : c'est une chambre basse, au fond de laquelle est un autel où les Pères de la terre sainte viennent dire la messe, le jour de la Visitation.

L'Ecriture, qui néglige les détails et prend les événements par le fait, ne dit point si la sainte Vierge fut accompagnée dans le voyage qu'elle fit à Nazareth, à la ville d'Aïn. Cette distance est de cinq journées de marche à travers une partie de la Galilée, l'hostile Samarie et presque toutes les terres de Juda; est-il présumable que Joseph eût consenti à laisser sa femme, jeune, belle, délicate, exposée seule à tous les dangers d'un pareil voyage[1]? La plupart des théologiens sont d'accord qu'elle fut accompagnée, soit par une femme d'âge, soit par saint Joseph, soit par quelqu'un de ses parents. Juarès, saint Bernardin, saint Bonaventure et beaucoup d'autres veulent que ce fût saint Joseph lui-même. N'était-il pas convenable, d'ailleurs, qu'après son mariage, saint Joseph allât visiter des parents d'une position sociale élevée? Il est vraisemblable qu'il avait eu connaissance de la grossesse miraculeuse de sainte Élisabeth et des circonstances qui l'avaient accompagnée, et qu'il voulut en féliciter Zacharie.

1. Orsini, p. 152.


LA S.VIERGE
XVI
BIBLIOTHEQVE NAT.e MANVSCRIT GREC n° 74
Les frères et la Mère de Jésus F.° 25
Noces de Cana F.° 170
Les frères et la Mère de Jésus F.° 124
Crucifiement F.° 207
Ascension F.° 101 et 112
Déposition - F.° 59 -
Rohault de Fleury
Poussielgue frères, Édit.
Eudes, imp. Paris

On a objecté que si saint Joseph eût accompagné Marie, saint Luc n'eût pas manqué de le dire présent à l'entrevue des deux cousines, il eût été témoin de prodiges qui lui auraient ôté toute inquiétude sur la vertu de son épouse, et n'eût pas eu besoin d'apprendre par la bouche d'un ange ce qu'il eût su de celle d'Élisabeth. Saint Joseph, obligé de travailler pour vivre, ne pouvait laisser son atelier pendant plus de trois mois.

Ces objections ne sont que spécieuses; en effet, l'absence de saint Joseph au moment de la rencontre des deux cousines s'explique parfaitement, soit par les soins qu'il aurait alors donnés à ses bagages, soit par une visite à Zacharie, pendant que Marie allait vers Élisabeth. On sait que chez les Orientaux, les hommes ne vont pas d'abord voir les femmes.

Saint Joseph travaillait pour vivre; mais nous ne savons pas s'il était très-pauvre et s'il n'avait pas quelque patrimoine; ne pouvait-il pas trouver à s'occuper pendant son séjour chez Zacharie? Enfin, qui empêche de croire qu'il retourna à Nazareth après avoir conduit Marie chez Élisabeth, et qu'il revint ensuite la chercher[1]?

§ 2. Marie salue Élisabeth, suivant l'usage de la nation. Dans une foule de passages de l'Écriture, le salut est donné en disant : *Pax tecum, Pax vobis,* ce qui est hébreu, et en syriaque, se dit *Salom-Lac,* et se traduit par χαίρε en grec, et *Ave* en latin[2].

§ 3. *L'enfant tressaillit.* Jérémie fut aussi sanctifié dans le sein de sa mère, mais il ne prophétisa pas, ce privilége ne fut accordé qu'à saint Jean avant sa naissance et il reconnut dans son esprit le maître du monde avant de l'avoir vu des yeux du corps.

§ 8. Le premier cantique de l'Ancien Testament fut celui que chanta Marie, sœur de Moïse, après que Dieu eut submergé le roi Pharaon avec ses chariots et son armée, au milieu de la mer Rouge, et délivré ainsi son peuple par une voie merveilleuse et inouïe. Le premier cantique du Nouveau Testament est celui de l'autre Marie qui n'est pas la sœur de Moïse, mais la mère du vrai Moïse[1].

Mon âme glorifie le Seigneur. — Dieu glorifie l'homme, autrement que l'homme glorifie Dieu, Dieu fait l'homme grand en le comblant de richesses, d'honneurs, de grâces et de dons, et l'élevant au-dessus des autres, mais qu'est-ce que l'homme peut ajouter à Dieu? Glorifier Dieu veut dire, louer et annoncer sa grandeur, sa majesté, sa magnificence, son omnipotence, sa sainteté, sa sagesse, sa bienfaisance.

Ce cantique est bien supérieur à tous ceux de l'Écriture sainte, à ceux de Moïse, d'Anne. de Debora, d'Ézéchias, des trois enfants, etc., puisque, rempli de l'esprit divin, il paraît composé et dicté par le Verbe conçu dans le sein de la Vierge. Il a trois parties : du v. 8 au v. 11, la sainte Vierge loue Dieu pour les bienfaits qui lui sont propres et principalement pour la conception du Verbe; dans la seconde partie, du v. 12 au 15, pour les bienfaits communs accordés à tout le peuple avant l'arrivée du Christ; elle fait surtout allusion aux victoires accordées à Israël contre Pharaon et les Chananéens; dans la troisième partie, elle revient jusqu'à la fin du cantique au grand bienfait de l'incarnation du Verbe promis aux pères, et réalisé en elle.

§ 9. Comme le suprême bienfait de la conception du Verbe a été accordée à la sainte Vierge, de même son *exaltation* ou tressaillement d'allégresse a été extrême, de sorte que la joie aurait fait sortir son âme de son corps si Dieu ne l'avait pas retenue; car, mourant quelques années après, elle est morte, non de maladie, mais d'amour, de joie et, comme le pensent de graves théologiens, du désir de voir son fils.

On peut citer dans l'antiquité plusieurs exemples d'une joie donnant la mort. Tite-Live

1. Trombelli, I, 621.
2. De Castro, 11-464.

1. Ribadeneira, VII, 15.

raconte que deux femmes romaines sont mortes de joie, parce qu'elles croyaient leurs fils tués à Trasimène et qu'elles les virent revenant à l'improviste et comme ressuscités.

Plutarque écrit que Polycrate mourut de joie lorsque tous applaudissaient à ses vertus.

Chiron, embrassant son fils vainqueur et couronné dans les jeux Olympiques, rendit son âme comblée de joie. Sophocle et Denys, tyran de Syracuse, moururent de même en apprenant la nouvelle du succès d'une de leurs tragédies. Diagoras de Rhodes, voyant deux de ses fils vaincre et triompher dans un combat d'athlète et étant lui-même comblé de félicitations du peuple qui le couvrait de fleurs, inondé de joie, rendit le dernier soupir entre les bras de ses fils.

L'exaltation de la sainte Vierge ne fut pas momentanée, mais dura comme une habitude pendant toute sa vie lorsqu'elle était avec Jésus, et qu'elle le couvrait de ses tendres baisers. En Dieu mon Sauveur, *in Deo salutari meo*, s'écrit dans le grec σωτήρι μου, où σωτήρ répond à l'hébreu *Jescua*, c'est-à-dire Jésus ou Sauveur; on pourrait donc traduire *In Deo Jesu meo.*

§ 10. Sans quitter sa profonde humilité qui consiste surtout à s'ignorer soi-même, la sainte Vierge reconnaît ici qu'elle a été choisie comme mère de Dieu, ce qui est la plus grande faveur qu'une créature pût obtenir, et en même temps elle montre que son humilité, sa virginité et les autres vertus que Dieu lui a données, l'ont préparée et convenablement ornée pour une si grande dignité. La sainte Vierge prophétise ici qu'elle sera proclamée bienheureuse, célébrée et invoquée. L'événement a confirmé la vérité de cette prophétie, et toutes les nations ont accordé à la sainte Vierge seule le culte d'hyperdulie, comme à Dieu le culte de latrie et aux autres saints le culte de dulie.

§ 11. Saint Thomas nous apprend que Dieu aurait pu faire de plus grandes œuvres qu'il n'en a faites, excepté trois : l'Incarnation du Verbe, la Maternité divine et la Béatitude de l'homme qui consiste dans la vision de Dieu. Il ne peut

rien faire de meilleur et
que rien ne peut être meill
Dieu lui-même.

Dieu est indiqué par l
dire ayant toute pureté, s
fection, et devant être adoré
de ἄγω qui signifie *j'honor*
De là vient qu'on nomme ἁ
vertu et sa sainteté, mérite l

§ 14. Saint Antoine r
tyran avait ordonné de ra
dans le cantique de Marie
superbos mente cordis sui,
sede et exaltavit humiles,
pût être déposé de son trô
bain, un ange se revêtit
laissés et se rendit au pala
Le tyran, obligé de se couv
propres et déchirés, vint d
comme il vomissait des n
envers les courtisans, ceu
l'ange, que l'on prenait po
qui le laissa bafouer et n
duisit dans l'intérieur de l
lui avoir conseillé la mode
habits, son rang et les hon
légitime.

Deposuit potentes rapp
déposé du trône l'orgueille
sa place le modeste Da
superbe Aman par l'humbl
thi pas Esther; comme il
comme il le fera dans tous

Quel est le temps où
les puissants de leurs trô
Nativité? Après avoir re
Pompée, Lépide, Antoine
princes et tyrans, il soumit
Auguste, qui fut le type du
l'avait été, et qui pour ce
Dominus, seigneur, après l
Dieu renversa encore Hi
principat de la Judée qu'i

eux finit la race et la succession des Asmonéens après Judas, Jonathan et Simon Machabée. L'infâme Hérode fut privé du trône et de la vie; peu après toute sa descendance périt ainsi que celle de César-Auguste.

§ 15. *Il a rempli de biens les affamés.* — Ainsi il rassasia la faim des Hébreux au nombre de trois cent mille hommes, avec la manne tombée du ciel dans le désert, pendant quarante ans ; ainsi il les conduisit dans la terre promise inondée de lait et de miel, après en avoir chassé les Chananéens. Il nourrit Élie par l'ange; Daniel, dans la fosse aux lions, par Habacuc; Paul, premier ermite, par un corbeau.

§ 16. Alors la nation et la religion d'Israël étaient presque renversées, puisque le sceptre avait été enlevé aux Juifs et transporté à Hérode et aux Romains. Les Pontifes et les prêtres, occupés de leurs intérêts et de leur bien-être, négligeaient le salut du peuple. Le peuple était donc alors gravement frappé par les misères spirituelles et corporelles; et Dieu envoya le Christ au moment convenable, afin d'enlever à ces misères son Israël, c'est-à-dire tous les fidèles Juifs et Gentils qui reviendront à lui.

§ 17. — Les descendants d'Abraham ne doivent pas être entendus selon la chair, mais descendants spirituels, c'est-à-dire ceux des Juifs et des Gentils qui croient au Christ. Il paraît certain que lorsque saint Césaire d'Arles ordonna aux moines, en 506, de chanter ce cantique, ce n'était point une institution nouvelle, mais une sanction plus positive de ce qui était déjà établi. Le *Magnificat* est un des trois cantiques évangéliques que l'Église récite chaque jour dans son office, tandis que les cantiques de l'Ancien Testament n'ont que la prérogative d'un jour par semaine. Ce cantique, chanté solennellement à vêpres, est accompagné de certains rites. Selon la rubrique romaine, le célébrant, après l'intonation du *Magnificat,* se rend au bas de l'autel; il y fait une révérence profonde, et si le saint sacrement est exposé il fléchit les deux genoux. Puis il monte à l'autel qu'il baise, et, se retirant du côté de l'épître, met dans l'encensoir qui lui est présenté l'encens qui a été bénit. Puis il encense l'autel comme cela se pratique à la messe, il redescend et après avoir salué l'autel se remet à sa place. Le thuriféraire l'encense et en fait autant à chacun des membres du clergé, se bornant, pour chacun de ceux-ci, à deux coups d'encensoir.

Il a toujours été d'usage de se tenir debout pendant le chant du *Magnificat,* comme pendant l'évangile dont il n'est qu'un extrait[1].

§ 18. — La Vierge séjourna trois mois dans le pays des Hethéens, au fond de l'ombreuse et fertile vallée où Zacharie avait sa maison des champs[2]; ce long séjour de Marie près d'Élisabeth et de Jésus près de saint Jean avait pour objet d'augmenter la sainteté du Précurseur par leurs saints entretiens[3].

On ne sait pas si la mère de Dieu assista aux couches de sainte Élisabeth. Les auteurs les plus graves sont partagés d'opinion à ce sujet. Les uns pensent qu'il n'est pas probable que la sainte Vierge ait abandonné sa cousine au moment où elle allait être exposée à un grand danger. Saint Luc, il est vrai, parle du départ avant de parler de la naissance de saint Jean; mais il lui arrive quelquefois de faire de ces transpositions, d'autres s'appuient sur l'ordre indiqué par saint Luc et croient qu'il était plus convenable qu'elle n'y fût pas, et que sa présence eût été peu utile au milieu des nombreux secours de toute espèce que devait avoir sainte Élisabeth.

FÊTE ET TÉMOIGNAGES.

La chrétienté fêtait déjà l'anniversaire de cette sainte visite au VIIe siècle, comme le prouve un sermon du vénérable Bède[4], dont nous donnons ici un extrait:

1. L'abbé Pascal, éd. Migne, p. 745.
2. Orsini, 151.
3. De Castro, II, 471.
4. Ab. Poussin, 250.

« L'Évangile de ce jour nous fait voir Marie montrant la même humilité qu'elle avait témoignée à l'ange, et cela non-seulement à des hommes, mais encore à des inférieurs. Car une vierge consacrée à Dieu, vous le savez tous, est d'un rang supérieur à une femme mariée, même la plus vertueuse... Qui pourrait dire, mes frères, qui pourrait même imaginer la plénitude de faveur dont la mère de Dieu fut comblée par l'Esprit-Saint en voyant le céleste éclat des dons qu'il accorde à la mère du Précurseur ?...

En 1379, Urbain VI rendit cette fête commune à toute l'Église et la fit précéder d'un jeûne obligatoire [1].

En 1431, le concile de Bâle la fixa au 2 juillet. Pie IX a élevé d'un degré la solennité [2].

On rencontre parfois, dit M. J. Durand, sur les épitaphes des premiers siècles la qualification *Ancilla Dei* donnée à des femmes qui ne paraissent pas avoir été mariées. Ces mots n'auraient-ils pas été employés en souvenir de ceux adressés par la sainte Vierge à l'archange ? et alors, ne serait-ce pas une trace de la dévotion que pratiquaient ces femmes et leurs familles envers la sainte Vierge ? — On peut observer de même une autre qualification évangélique fidèlement employée jusqu'à nos jours dans les prières *Beata virgo Maria.* Souvenir sans doute de l'exclamation du *Magnificat : Beatam me dicent omnes generationes.*

ICONOGRAPHIE.

IVe SIÈCLE.

Bibliothèque nationale. — Pierre dure. (Pl. XVII.) — La plus ancienne image que nous connaissions de la Visitation nous apparaît sur une pierre dure antérieure à l'an 340 qui est déposée au Cabinet des médailles sous le n° 1332 et qui a comme dimension 13 mill. sur 16 mill. — Les deux cousines se serrent dans leurs bras, on distingue entre elles une étoile et un croissant.

1. Pascal, p. 1237.
2. Ribadeneira.

VIe SIÈCLE.

Nous ne répéterons pas la description que nous avons faite dans notre ouvrage sur l'Évangile des beaux ivoires de la chaire de Ravenne, nous ne faisons que les signaler ici.

VIIe SIÈCLE.

Bologne. — On conserve à l'université de Bologne un ivoire intéressant qui provient de la collection Cospi et qui nous offre une représentation de la Visitation au moins du VIIe siècle. (Pl. XVII.) — Marie et Élisabeth s'embrassent étroitement, elles sont nimbées et voilées ; la figure de la sainte Vierge est une des mieux réussies de cette sculpture [1].

VIIIe SIÈCLE.

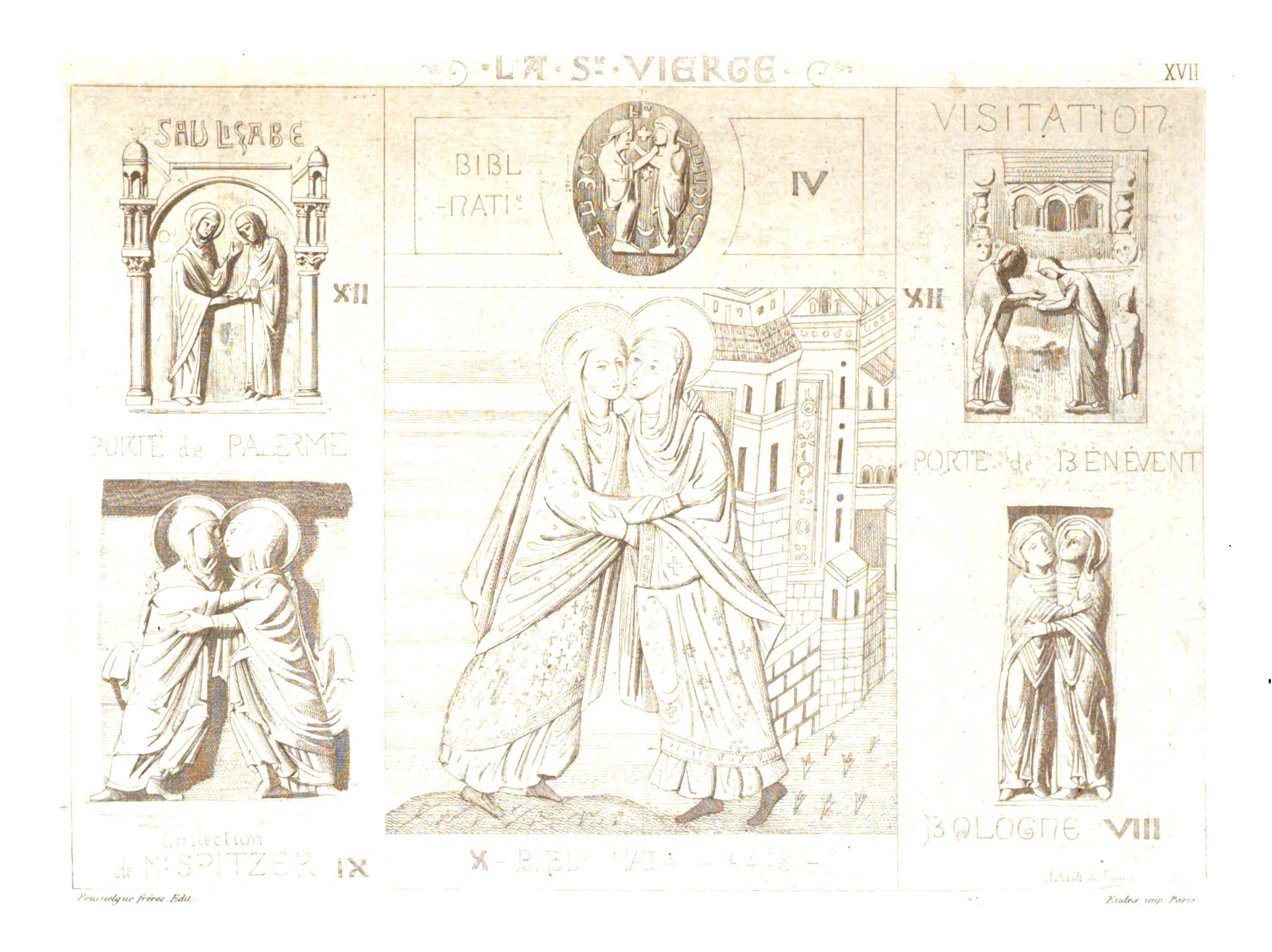
Le cabinet des Estampes possède un recueil de dessins manuscrits du moyen âge, exécutés par Camilli, et dans le nombre une visitation qui doit remonter à une époque très-ancienne. Les deux saintes sont figurées sous des arcades, encadrées de colonnettes torses et de feuillages d'acanthe.

Citons encore pour ce siècle et pour ce sujet un autel de Cividale dans le Frioul, d'un travail fort grossier [2].

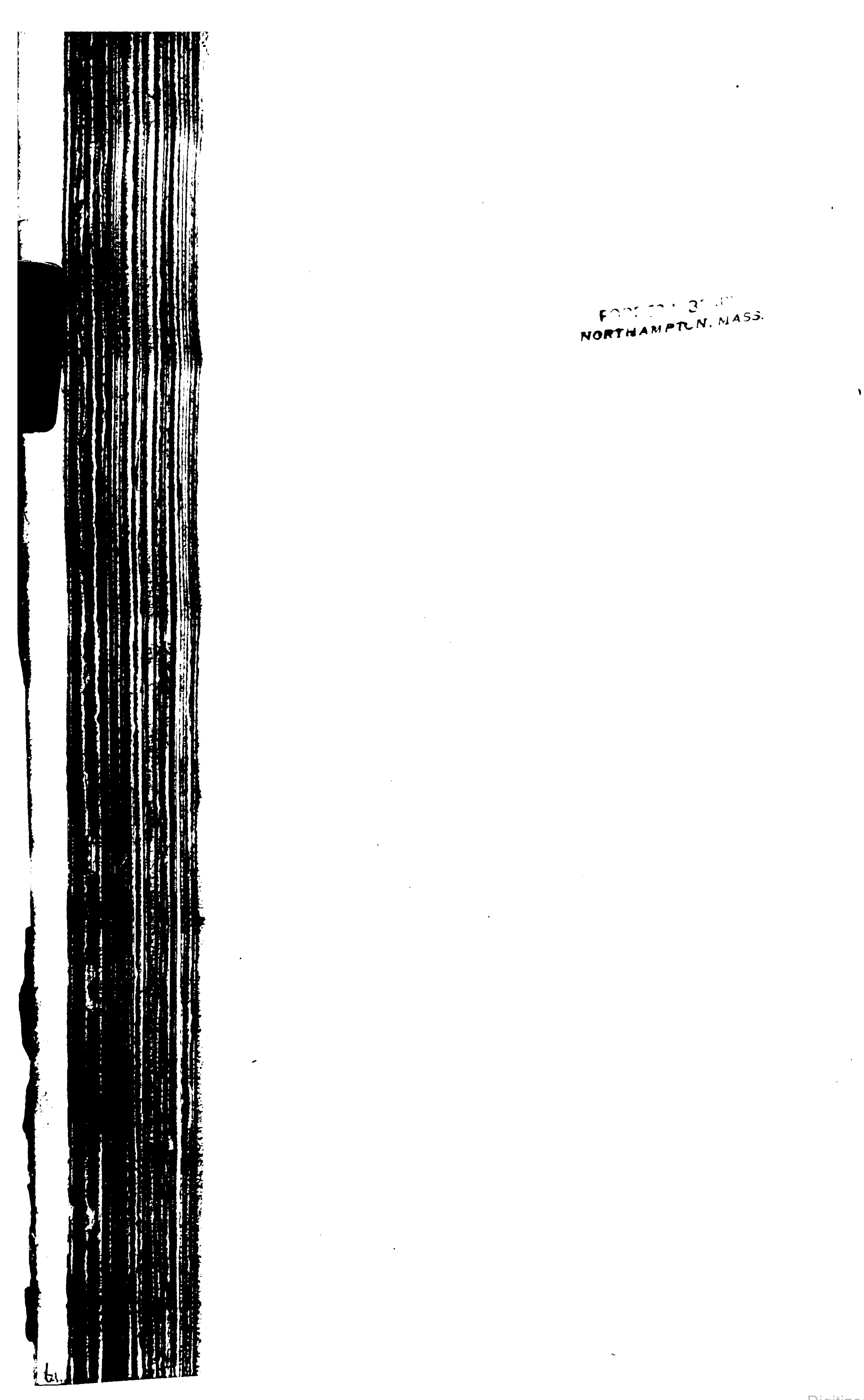
IXe SIÈCLE

Évangéliaire de Soissons. — L'Évangéliaire de saint Médard de Soissons (Bibliothèque nationale, manuscrit 8850) nous montre cette scène dans une charmante miniature. Nous l'avons publiée dans l'Évangile ainsi qu'un ivoire appartenant au n° 9384 [3].

1. Gori l'a publié en grand. D'Agincourt, pl. XII et p. 46.
2. Dartein, *Étude sur l'architecture lombarde.*
3. *Ev.*, t. I., PL. XI.



LA Ste VIERGE
XVII
SAU LIZABE
XII
PORTE de PALERME
Collection
de Mr SPITZER IX
BIBL.
NATle
IV
X - B. BLe NATle - 9428 -
VISITATION
XII
PORTE de BENEVENT
BOLOGNE VIII
Poussielgue frères Edit.
Eudes imp. Paris



Ivoire Spitzer. (Pl. XVII.) — M. Spitzer a bien voulu nous confier, pour que nous le dessinions, un bel ivoire de sa collection dont nous avons parlé à propos de l'Annonciation et qui nous montre l'embrassement des saintes cousines. On y remarque l'élan qui les pousse dans les bras l'une de l'autre.

Bibliothèque nationale, manuscrit 510. (Pl. XVIII.) — Le magnifique manuscrit de la Bibliothèque nationale, catalogué sous le n° 510 et auquel nous avons fait, pour l'Évangile, de si larges emprunts, nous offre une Visitation que nous reproduisons grandeur de l'original. Comme toutes les peintures de ce codex, ce tableau est traité magistralement. On y aperçoit, au fond, la maison avec un rideau retroussé à la porte. La robe de la sainte Vierge, à gauche, est violette, celle de sainte Élisabeth couleur d'ocre.

Coffret du Louvre. (Pl. XVIII.)[1]. — A la fin du IX[e] siècle ou au début du X[e], le beau coffret du Louvre nous offre plusieurs scènes de la vie de Marie, entre autres la Visitation ; c'est la donnée ordinaire du moyen âge, l'embrassement des saintes et la servante sur le seuil de la maison d'Élisabeth qui les observe et qui vient sans doute de nouer le rideau à la colonne du portique. Remarquons ici que l'auteur, pour montrer l'empressement de Marie et la rapidité de sa marche, a laissé flotter en arrière les plis de son voile.

X[e] SIÈCLE.

Bibliothèque nationale, n° 9448. (Pl. XVII.) — Au X[e] siècle nous avons un manuscrit provenant de l'abbaye de Prüm, que nous reproduisons dans la grandeur originale. Ce manuscrit latin est fort riche, mais laisse beaucoup à désirer comme perfection de dessin. Le miniaturiste y distingue la femme âgée de la jeune Vierge en donnant à la première un nimbe jaune et à la seconde un nimbe d'or. De plus, Élisabeth est placée devant un groupe de maisons qui semble avoir l'importance d'une ville. Marie porte un manteau bleu, une robe verte ornée de fleurs blanches et de pois rouges, des souliers noirs lacés d'or ; Élisabeth un manteau bleu, une robe rouge, fleurs d'or et pois blancs. (Voyez, pour ce manuscrit, *Év.*, I, p. 23.)

XI[e] SIÈCLE.

Saint-Marc de Venise. — Le XI[e] siècle représente la Visitation au dôme de Saint-Marc de Venise, dans une mosaïque très-importante où les deux cousines sont disposées comme à l'ordinaire ; la jeune fille qui soulève le rideau sort de la maison du côté de Marie. (*Év.*, pl. IX, p. 2.)

Bibliothèque nationale, n° 74. (Pl. XV.) — Le manuscrit de la Bibliothèque nationale n° 74, qui nous a ouvert une mine vraiment inépuisable, reproduit ce sujet dans toute sa simplicité ; on y remarquera comme toujours que la sainte Vierge a les souliers rouges, et Élisabeth noirs. La sainte Vierge est à gauche.

Librairie Firmin-Didot. — M. Firmin-Didot possède un joli ivoire que nous croyons pouvoir attribuer à cette époque, et dans lequel les saintes, au lieu de s'embrasser, se serrent seulement les mains.

Vatican, n° 39. (Pl. XVIII.) — Un manuscrit de la bibliothèque Vaticane, catalogué sous le n° 39 et qui nous a déjà fourni un exemple d'Annonciation, nous donne encore la *Visitation,* la Nativité, la Présentation de Notre-Seigneur au temple, une belle figure de la sainte Trinité et une madone. Le dessin en est assez correct, les têtes expressives, les costumes d'une extrême richesse. Nous n'avons pu savoir positivement l'âge de ce beau manuscrit; nous croyons cependant pouvoir le rapporter au XI[e] siècle qui nous a laissé tant de monuments remarquables et qui poussait si loin le luxe d'ornementation. Dans la Visitation, la sainte Vierge, à

1. Labarte, I, pl. VIII.

gauche, porte un manteau rouge ponceau, relevé avec des filets noirs et blancs; la robe bleue, les saillies blanches, les fonds des plis noirs, souliers bruns, avec pois blancs; sainte Élisabeth un manteau vert, une robe rouge violacé, des filets blancs et bruns, une coiffure bleue.

XII[e] SIÈCLE.

Palerme, Pise. (Pl. XVII.) — Le XII[e] siècle nous offre au moins autant d'exemples de la scène évangélique qui nous occupe; et nous choisirons parmi les plus intéressants ceux des portes de bronze de Pise, de Bénévent et de Palerme. Nous avons publié dans l'Évangile le bronze de Pise; celui de Palerme qui est non-seulement de la même époque, mais aussi du même auteur Bonanno, lui ressemble tout à fait. A Palerme, la seule différence consiste dans la suppression du dôme au-dessus de la maison et dans le geste des visiteuses qui se serrent la main droite, laissant la gauche libre pour un mouvement oratoire qui indique chez le sculpteur plus de sentiment et de science du dessin.

Bénévent. (Pl. XVII.) — A Bénévent nous sortons tout à fait de la donnée byzantine et nous nous trouvons devant un véritable tableau. Les deux saintes, en se rencontrant, s'inclinent, Élisabeth plus profondément et elles se tendent les mains qui ne se rejoignent pas encore. Une petite figure, à droite, est sans doute celle de la servante. Au fond on distingue un palais précédé par deux vases symétriquement placés et posés sur des têtes de lion. Ce panneau offre une vie et un naturel que nos représentations nous ont rarement montrés.

Célestin II (1143-1144) donna à la ville de Città di Castello un devant d'autel en argent où l'on voit ciselée une Visitation[1].

Nous pourrions répéter ici les réflexions que la série des images de l'Annonciation nous avaient inspirées; les personnages sont aussi peu nombreux, la scène est analogue puisqu'il s'agit encore d'une Salutation; Marie tient la place de l'ange, elle vient apporter la sanctification au Précurseur; la plupart des artistes ont su mal exprimer cette différence de la Vierge qui doit être reçue avec un profond respect et de la vieille Élisabeth qui lui rend hommage, différence que ne rend pas l'embrassement dans lequel on les confond; Marie ne venait pas seulement comme parente, mais comme revêtue de la royale dignité de Mère de Dieu; au reste, l'identité des images semble indiquer une tradition constante dans l'Église et nous prouve que la sainte Vierge, oubliant sa prééminence, ne songea qu'à la tendre affection qui l'unissait à sa cousine, surtout elle nous rattache par un lien de plus aux souvenirs antiques du christianisme.

MAGNIFICAT.

La Visitation, telle que nous venons d'en décrire les types, n'a été que la première partie de cette scène touchante; après la première expansion de l'amitié et du revoir, Marie, s'arrachant aux embrassements d'Élisabeth, s'est redressée, et, tout émue de l'inspiration prophétique, elle a chanté son admirable cantique du *Magnificat.* Dans cette nouvelle attitude, elle est, pour ainsi dire, seule avec Dieu, elle ne voit plus Élisabeth, elle ne voit plus le présent, d'un regard miraculeux elle aperçoit au delà de sa cousine les générations qui s'inclinent devant elle pour la proclamer bienheureuse. Cette seconde scène était plus difficile à rendre et surtout à faire comprendre. On pouvait croire que beaucoup de madones en orante en exprimaient la pensée, puisque le *Magnificat* est la seule prière connue de la sainte Vierge, mais rien n'autorisait à sortir en cela du domaine des conjectures.

Sainte-Sophie de Constantinople. — M. Paul Durand se trouvait à Constantinople au moment où, pour des restaurations, les mosaïques de

1. D'Agincourt, pl. XXI.

Sainte-Sophie étaient délivrées du badigeon turc qui les cache; il dut à cette circonstance une découverte qui peut jeter une véritable lumière sur la question : il vit sur un des arcs-doubleaux des coupoles, une madone les bras levés, les pieds posés sur un escabeau, et son action désignée par une inscription placée autour et qui contient en grec le premier verset du *Magnificat;* c'est aussi clair que les légendes qui déroulaient devant les figures du moyen âge les paroles que leur prêtaient les peintres, c'est clair que cette madone représente la prophétesse du *Magnificat,* et dès lors que nous sommes en droit, surtout chez les Grecs, de donner cette attribution à beaucoup de ces images. Les exemples de ce type peuvent être cités à l'infini ; les madones de Torcello, celles de la croix d'Agnellus, plusieurs encore figurées sur des sceaux ou sur de vieux manuscrits où Marie retourne ses mains sur sa poitrine en signe de prière, peuvent rentrer dans la même catégorie.

Dans les Ascensions et les Assomptions, deux scènes qui ont tant d'affinité l'une avec l'autre, nous retrouvons ordinairement la sainte Vierge les bras ainsi étendus ; cette observation n'infirme pas notre argument, car le chant du *Magnificat* ne dut jamais sortir si puissamment de ses lèvres qu'au moment de son ravissement dans le ciel.

Psautier d'Utrecht. (Pl. CXXV.) — Nous trouvons au type d'orante une dérogation remarquable dans le Psautier d'Utrecht que nous rencontrons ici pour la première fois. Ce manuscrit mérite une place d'honneur dans notre recueil iconographique; M. Wetcher le considère comme antérieur au IXe siècle et comme byzantin ou italien; peut-être même est-il la reproduction d'un manuscrit beaucoup plus ancien, car les monuments qu'on y distingue sont d'un style tout à fait antique. Les dessins à la plume dont ses cent quatre feuilles sont ornés nous révèlent, de la part de l'auteur, une facilité et une verve singulières; sous cette plume impétueuse, tout court, tout s'élance, c'est une sorte d'assaut continuel, de cri *en avant.* L'expression *de jeter,* si familière aux critiques d'art, ne saurait trouver d'application plus juste qu'ici ; les personnages sont jetés, jetés brusquement et cependant avec une sûreté de main qui indique chez cet étonnant dessinateur autant de science que d'entrain. Il appartenait à un tel artiste, un tel poëte de trouver une forme originale pour exprimer le *Magnificat,* et en quelques coups de plume hardis il nous en donne une nouvelle expression. Marie saisit son âme entre ses mains, son âme, suivant l'usage du moyen âge, figurée par les traits d'un enfant et elle l'offre avec transport au Seigneur, *magnificat anima mea Dominum,* l'âme elle-même s'unit à ce mouvement et dirige ses bras dociles vers la main de Dieu qui déchire un nuage pour recevoir l'offrande. Nous avons souvent vu les anges prendre les âmes humaines, mais cette idée de s'emparer soi-même de son âme, par un élan de glorieuse indépendance, est vraiment sublime. En face, au pied de cette scène qui se passe sur des hauteurs, des personnages causent de ces merveilles, ils tiennent la place des générations qui chanteront la félicité de Marie, *et beatam me dicent omnes generationes.*

La pensée du *Magnificat,* dans cette véhémente esquisse, est rendue trop clairement pour que nous hésitions sur son acception : nous ne serions pas embarrassé de trouver encore d'autres types et d'autres exemples dans nos nombreuses images, nous craignons toutefois de nous égarer en désignant des représentations douteuses, d'une scène si difficile à rappeler par des traits sensibles.

Bibliothèque nationale, manuscrit 11961. (Pl. CXXIV.) — Nous nous contenterons, en terminant cet article, de signaler le manuscrit 11961 de la Bibliothèque nationale, dans lequel nous trouvons Marie couronnée, étendant les bras que soutiennent Salomon et David. N'est-ce



pas bien la reine des prophètes, la prophétesse sublime du *Magnificat?* Nous y reviendrons à propos des manuscrits de Paris; nous ne faisons que saluer ici en passant cette belle composition qui nous semble tout à fait rattachée à l'iconographie de la Visitation.

SOUPÇONS DE SAINT JOSEPH

ÉVANGILE



UANT au Christ, sa naissance arriva ainsi : Marie, la mère, étant mariée à Joseph, avant qu'ils vinssent ensemble, elle trouva qu'elle avait conçu de l'Esprit-Saint.

2° Mais Joseph, son mari, qui était un homme juste, ne voulant pas la diffamer, résolut de s'en éloigner secrètement *.

3° Et, comme il était dans cette pensée, voici qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe, disant : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie, ta femme, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit.

4° « Elle enfantera un fils auquel tu donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. »

5° Or tout cela se fit pour accomplir cette parole que le Seigneur a dite par le Prophète :

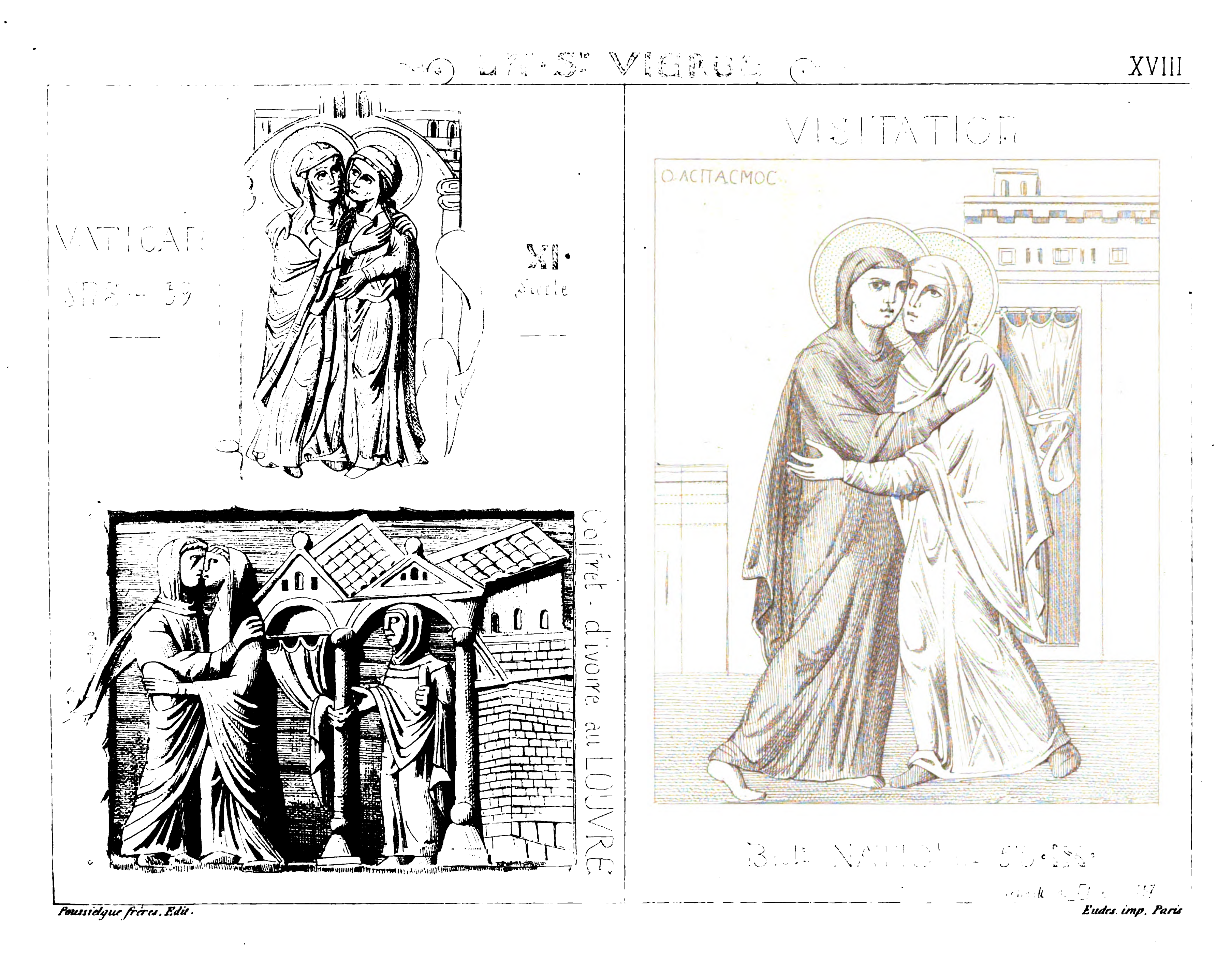
6° Voici qu'une vierge concevra dans son sein et enfantera un fils et on le nommera Emmanuel, ce qu'on interprète par : Dieu avec nous.

7° Ainsi réveillé de son sommeil, Joseph fit comme l'ange du Seigneur lui avait ordonné de se charger de son épouse [1] *.

8° Or il ne l'avait pas connue quand elle enfanta un fils premier-né, à qui il donna le nom de Jésus.

Après le texte divin nous ne pouvons oublier les apocryphes, lesquels, comme on l'a déjà fait remarquer, contiennent certainement quelques vérités et qui, dans tous

1. *Évang.*, ch. VIII, 1, et ch. IX



Poussielgue frères, Edit.
Eudes, imp. Paris

les cas, sont indispensables à l'explication de l'iconographie chrétienne. Voici des extraits du protoévangile de saint Jacques :

« Le sixième mois de la grossesse étant arrivé, Joseph revenu de ses travaux et, en entrant chez lui, il vit sa femme enceinte; il se jeta alors à terre, pleura amèrement, délibérant sur ce qu'il aurait à faire. Enfin, se relevant, il dit à Marie : « O toi qui « étais l'objet des soins de Dieu, qu'as-tu fait? As-tu oublié le Seigneur, ton Dieu? « Toi qui as été élevée dans le Saint des saints, qu'as-tu fait de ton âme? A quoi « t'a-t-il servi d'avoir été nourrie de la main des anges? » Mais elle pleurait aussi disant : « Je suis pure et je n'ai point péché. — Mais d'où vient que tu es enceinte? — « Je ne sais comment, répondit Marie, mais mon Dieu est vivant. » Joseph stupéfait continuait à se dire : « Qu'en ferai-je? Si je cache sa faute, on me trouvera coupable « selon la loi de Dieu. Si je la livre aux enfants d'Israël, je crains de n'être pas juste, « et j'exposerai le sang innocent à une condamnation capitale; je la quitterai secrè- « tement. » Comme il était dans ces angoisses, voici qu'un ange du Seigneur lui dit : « Ne crains pas de conserver ton épouse, car le fruit qu'elle a vient du Saint- « Esprit; elle enfantera un fils que tu appelleras Jésus; car il lavera son peuple de ses « péchés. » Joseph, éveillé, glorifia Dieu qui lui avait fait une aussi grande grâce et garda la Vierge. Or, comme le scribe vint trouver Joseph et lui demanda pourquoi il n'avait pas assisté au synode : « Parce que j'étais fatigué de mon voyage, répondit « Joseph, et je me suis reposé le saint jour. » Alors le scribe, se tournant vers Marie, vit qu'elle était enceinte, et s'en alla aussitôt vers le grand prêtre auquel il dit : « Joseph, à qui tu as accordé ta confiance, a commis une grande faute vis-à-vis de la « Vierge qu'il avait reçue du temple, il n'a pas déclaré sa grossesse. » Le grand prêtre ne voulant pas le croire envoya ses agents qui reconnurent qu'en effet Marie était enceinte, et la conduisirent avec Joseph pour être jugée. Le prêtre fit des reproches à Marie sur sa conduite et surtout d'avoir oublié qu'elle avait été élevée dans le Saint des saints, nourrie de la main des anges. Elle pleurait amèrement et dit : « Le Seigneur Dieu vivant est témoin de ma pureté! »

« Le prêtre s'adressant ensuite à Joseph lui dit : « Qu'as-tu fait? » Joseph répond : « Mon Dieu est vivant et son Christ vit aussi, je suis pur de tout ce que vous « m'accusez envers elle. — Dis la vérité, reprend le prêtre, tu as dérobé ses noces, « et tu ne l'as pas déclaré aux fils d'Israël et tu n'as pas baissé ta tête sous la main « du Tout-Puissant pour qu'il bénît ta descendance; » et Joseph garda le silence.

« Le prêtre dit encore : « Prends la vierge que tu as reçue du temple de Dieu. » Comme Joseph fondait en larmes, le prêtre dit : « Je vous ferai boire de l'eau de « l'épreuve et votre péché éclatera aux yeux de tous. » Ayant fait boire Joseph, il l'envoya dans la montagne, et Joseph revint sain et sauf. La même épreuve répétée sur Marie obtint le même résultat; et tout le peuple admira que le péché ne fût pas

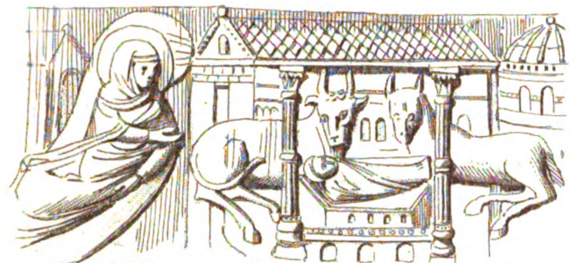
XIe SIÈCLE.

Homélies du moine Jacques. (Pl. LXXVI.) — Les homélies du moine Jacques fournissent les images de toutes les scènes du procès, dans les plus grands détails. Étant dans l'intention de revenir spécialement sur ce manuscrit, nous ne faisons que les signaler ici.

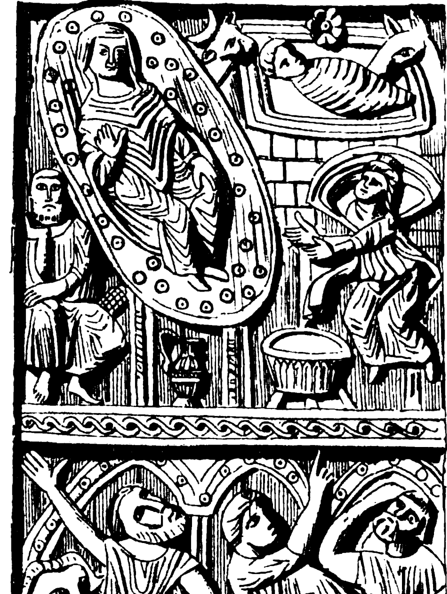
XIIe SIÈC

Comme souvent la sainte
ces représentations, nous ne
arrêter; citons seulement p
portail de Saint-Thophime
Città di Castello, etc.





VIII Siècle

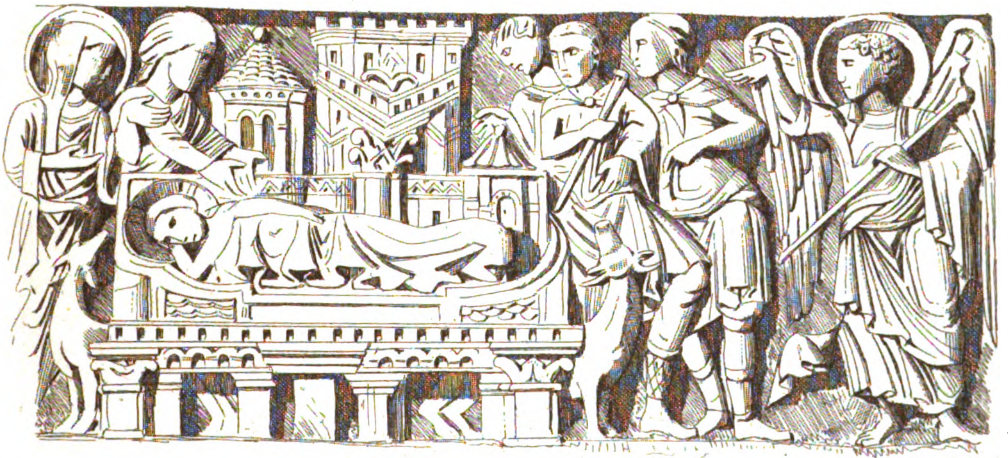




Université de BOLOGNE IVOIRE

VATICAN · Pierre rouge





Collection —— SPITZER · IX · Siècle ——

Rohault de Fleury

Poussielgue frères. Edit

Eudes imp. Paris

révélé. Le prêtre leur dit alors : « Dieu n'a pas manifesté votre péché, et moi je ne vous jugerai pas » ; et il les renvoya absous. Joseph reconduisit Marie chez lui plein de joie et glorifiant Dieu. »

Nous donnerons maintenant un autre récit tiré de l'évangile de la Nativité :

« Il advint ensuite que le bruit se répandit que Marie était enceinte. Et Joseph fut saisi par les ministres du temple et conduit au grand prêtre, qui commença, avec les prêtres, à le charger de reproches, disant : « Pourquoi as-tu fraudé les noces « d'une vierge si admirable que les anges de Dieu avaient nourrie comme une colombe « dans le temple de Dieu, qui n'a jamais connu un homme et qui était si merveil- « leusement instruite dans la loi de Dieu? Si tu n'étais pas coupable, elle serait « demeurée vierge jusqu'à présent. »

Et Joseph assurait son respect par serment. Le grand prêtre Abiathar lui dit : « Vive le Seigneur! nous allons te faire boire l'eau de l'épreuve du Seigneur, et « ton péché se manifestera aussitôt. » Alors tout le peuple d'Israël se réunit, et sa multitude était innombrable. Et Marie fut conduite au temple du Seigneur. Les prêtres et ses proches et ses parents pleuraient et disaient : « Confesse aux prêtres ton péché, « toi qui étais comme une colombe dans le temple de Dieu et qui recevais la nourriture « de la main des anges. » Joseph fut appelé pour monter auprès de l'autel, et on lui donna à boire l'eau de l'épreuve du Seigneur. Lorsqu'un homme coupable l'avait bue, après qu'il avait fait sept fois le tour de l'autel du Seigneur, il se manifestait quelque signe sur sa face. Lorsque Joseph eut bu avec sécurité et qu'il eut fait le tour de l'autel, aucune trace de péché n'apparut sur son visage. Alors tous les prêtres et les ministres du temple et tous les assistants le justifièrent, disant : « Tu es heureux, car « tu n'as point été trouvé coupable ». Et, appelant Marie, ils lui dirent : « Toi, quelle « excuse peux-tu donner ou quel signe plus grand peut-il apparaître en toi, puisque la « conception de tes entrailles a révélé ta faute? Puisque Joseph est purifié, nous te « demandons que tu avoues quel est celui qui t'a trompée. Car il vaut mieux que ta « confession t'assure la vie que si la colère de Dieu se manifestait par quelque signe sur « ton visage et rendait ta honte notoire. » Alors Marie répondit sans s'effrayer : « S'il y « a eu en moi quelque souillure ou s'il y a eu en moi quelque défaut de pureté, « que Dieu me punisse en présence de tout le peuple, afin que je serve d'exemple de « châtiment du mensonge. » Et elle approcha avec confiance de l'autel du Seigneur, et elle but l'eau d'épreuve, et elle fit sept fois le tour de l'autel, et il ne se trouva en elle aucune tache. Et comme tout le peuple était frappé de stupeur et de surprise en voyant sa grossesse, et qu'aucun signe ne se manifestait sur son visage, divers discours commencèrent à se répandre parmi le peuple. Les uns vantaient sa sainteté, d'autres l'accusaient et se montraient mal disposés pour elle. Alors Marie, voyant que

les soupçons du peuple n'étaient pas entièrement dissipés, dit à voix haute, ce que tous entendirent... qu'elle était vierge. — Alors tous l'embrassèrent, en la priant de pardonner leurs mauvais soupçons. Et tout le peuple, et les prêtres et les vierges la reconduisirent chez elle, en se livrant à l'allégresse et en poussant des cris, et en lui disant : « Que le nom du Seigneur soit béni, car il a manifesté ta sainteté à tout le « peuple d'Israël [1] »

NOTES ARCHÉOLOGIQUES

ET EXÉGÉTIQUES.

§ 2. *Voluit occulto dimittere eam.* L'abbé Orsini ne parle pas de renvoi, mais d'abandon; il montre toutes les tribulations de saint Joseph, puis la résolution d'abandonner sa femme. C'est l'avis de saint Jean Chrysostome; saint Bernard pense que saint Joseph pénétra de lui-même le mystère de la naissance de Jésus-Christ, et cependant que, par un sentiment d'humilité, il pensa à s'éloigner de la Vierge [2].

§ 7. *Accepit conjugem suam : accipere,* que l'on rend généralement par *recevoir,* peut se traduire aussi par se *charger de;* ce qui n'exprime aucune contradiction, ni avec *renvoyer,* ni avec *renoncer à* ou *s'éloigner* et ne blesse par conséquent point le sens qui implique l'abandon de saint Joseph, qui aurait quitté la maison conjugale.

ICONOGRAPHIE.

IVe SIÈCLE.

Nous citerons en première ligne le sarcophage du Puy, qui nous montre saint Joseph endormi, et l'ange lui apparaissant pour justifier Marie. Nous l'avons décrit au chapitre précédent.

VIe SIÈCLE.

RAVENNE. *Chaire épiscopale.* — Une des plus anciennes représentations du singulier procè qu'on vient de lire à la suite des soupçons de Joseph et de la révélation de l'ange, nous paraît offerte par un des panneaux d'ivoire de la chaire épiscopale de Ravenne. Un homme et une femme sont debout sur le premier plan; la femme reçois une coupe dans laquelle elle se prépare à boire, et dans le fond un ange intervient près d'un édifice qu'on peut prendre pour le temple. Je ne sais quelle explication serait possible, si nous n'admettons que ce bas-relief représente l'apparition de l'ange et l'épreuve de l'eau. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce sujet, si simplement traité, l'est comme toutes les sculptures de la chaire, de main de maître, et de maître antique.

1. Brunet, chap. XII, p. 194.
2. Orsini, 165.

Xe SIÈCLE.

Ménologe du Vatican. — Le ménologe grec du Vatican nous offre au folio 273 un Sommeil de saint Joseph averti par l'ange. Le saint est étendu sur un lit, au milieu d'une riante campagne couverte de fleurs; l'ange lui apparaît derrière la colline avec sa verge de messager à la main. Ce sujet est une des bonnes miniatures du manuscrit.

C'est la même donnée que l'on retrouve dans les mosaïques de Saint-Marc de Venise, à l'infériorité près de ces dernières. Le mosaïste, inspiré par les apocryphes, a fait précéder la scène de la Révélation par celle des Reproches de Joseph. Nous l'avons publiée dans l'Evangile. Par un manque de dignité inconcevable, le peintre y fait intervenir les deux fils de saint Joseph, et, pour combler l'oubli des convenances, il leur a prêté des visages riants.

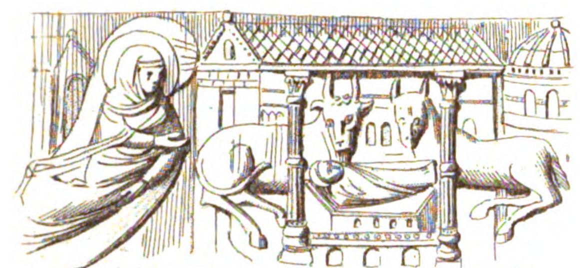
XI[e] SIÈCLE.

Homélies du moine Jacques. (Pl. LXXVI.) — Les homélies du moine Jacques fournissent les images de toutes les scènes du procès, dans les plus grands détails. Étant dans l'intention de revenir spécialement sur ce manuscrit, nous ne faisons que les signaler ici.

XII[e] SIÈCLE.

Comme souvent la sainte Vierge est absente de ces représentations, nous ne voulons pas nous y arrêter; citons seulement pour le XII[e] siècle le portail de Saint-Thophime à Arles, l'autel de Città di Castello, etc.

Collection SOLTYCOFF
IVOIRE IX

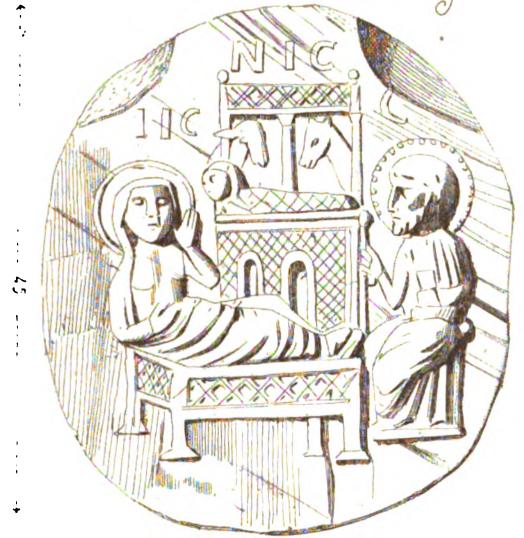


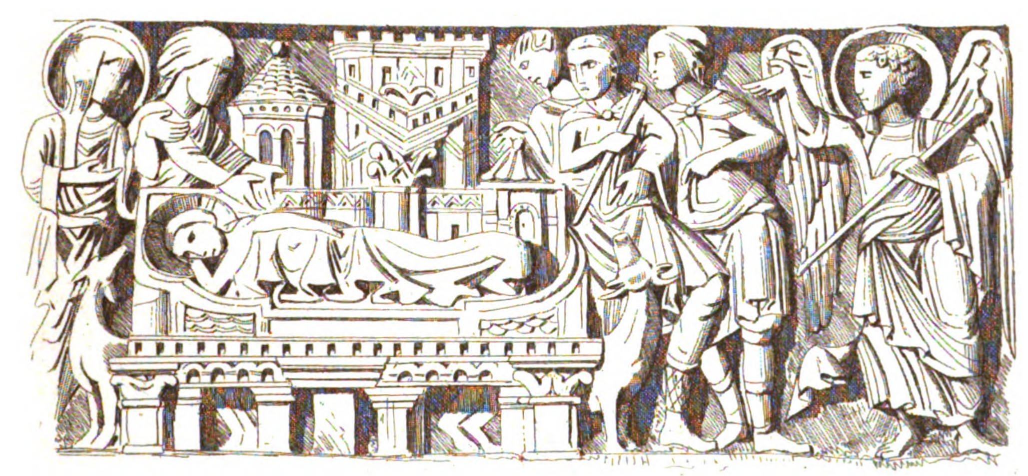
VIII Siècle



Université de BOLOGNE IVOIRE

VATICAN · Pierre rouge





Collection SPITZER · IX · Siècle

Rohault de Fleury

Boussicque frères Edit. — Eudes imp. Paris

CHAPITRE V

NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR

L'ÉVANGILE nous raconte ainsi la venue en ce monde de notre Rédempteur :

1° En ces jours-là parut un édit de César-Auguste pour faire le dénombrement des habitants de toute la terre *.

2° Ce premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie *.

3° Et tous allaient se faire inscrire chacun dans sa ville.

4° Joseph partit de Nazareth, ville de Galilée, et alla en Judée, dans la ville de David appelée Bethléem, puisqu'il était de la maison et de la famille de David *.

5° Pour se faire inscrire avec son épouse qui était enceinte.

6° Or, quand ils furent à Bethléem, le temps d'enfanter de Marie s'accomplit.

7° Et elle enfanta son fils premier né, et elle l'enveloppa de langes, et elle le coucha dans une crèche parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie.

Après le saint Évangile, nous devons rapporter quelques extraits de l'évangile apocryphe de l'Enfance que l'on croyait, dit Brunet, rédigé par saint Pierre, sous l'inspiration de la sainte Vierge elle-même :

« L'an 369 de l'ère d'Alexandre, Auguste ordonna que chacun se fit enregistrer

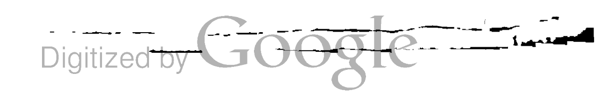
dans sa ville natale. Joseph se leva donc et, conduisant Marie son épouse, il vint à Jérusalem, et il se rendit à Bethléem. Lorsqu'ils furent arrivés tout proche d'une caverne, Marie dit à Joseph que le moment de la délivrance était venu et qu'elle ne pouvait aller jusqu'à la ville. « Mais, dit-elle, entrons dans cette caverne. » Le soleil était au moment de se coucher. Joseph se hâta d'aller chercher une femme qui assistât Marie dans l'enfantement et il rencontra une vieille Israélite qui venait de Jérusalem, et, la saluant, il lui dit : « Entre dans la caverne et tu trouveras une femme au moment « d'accoucher. »

« Et, après le coucher du soleil, Joseph arriva avec la vieille devant la caverne et ils entrèrent. Et voici que la caverne était toute resplendissante d'une clarté qui surpassait celle d'une infinité de flambeaux et qui brillait plus que le soleil à midi. L'enfant, enveloppé de langes et couché dans une crèche, était allaité par sa mère Marie. Tous deux restèrent frappés de surprise à l'aspect de cette clarté, et la vieille demanda à Marie : « Est-ce que tu es la mère de cet enfant? » Et Marie ayant répondu affirmativement, la vieille lui dit : « Tu n'es pas semblable aux filles d'Ève. » Et Marie repartit : « De même qu'il n'y en a parmi les enfants aucun qui soit semblable « à mon fils, de même sa mère est sans pareille parmi toutes les femmes. » La vieille dit alors : « Madame et maîtresse, je suis venue pour acquérir une récompense qui « dure à jamais. » Et Marie lui répondit : « Pose tes mains sur l'enfant. » Lorsque la vieille l'eut fait, elle fut purifiée, et quand elle fut sortie, elle disait : « Dès ce « moment je serai la servante de cet enfant, et je serai vouée à son service durant « tous les jours de ma vie [1]. »

Voici quelques passages du protoévangile de saint Jacques :

« XVII. Lorsque le dénombrement fut décrété pour Bethléem, Joseph se dit : « Je déclarerai mes fils, mais cette jeune fille, sous quel titre la présenterai-je? De « mon épouse ou de ma fille. Mon épouse? elle ne l'est pas. Ma fille? tout Israël sait « qu'elle ne l'est pas. Je ferai ce que Dieu me commandera. » Il fit monter Marie sur une ânesse, et l'accompagna avec Simon. Or s'étant retourné il la vit triste et se dit : « C'est probablement son état qui l'inquiète »; mais s'étant encore retourné il la vit souriant. Il lui demanda alors la cause de ce qu'elle était tantôt dans la tristesse et tantôt dans la joie. Et Marie lui répondit : « Mes yeux voient deux peuples, l'un « pleurant et gémissant et l'autre joyeux. » Or ils avaient atteint la moitié de la route, et Marie dit à Joseph : « Descends-moi de l'ânesse, le temps est venu de mettre « au jour le fruit que je porte. — Mais, dit Joseph, je ne sais où te conduire, car ce « lieu est désert. » Marie le pressant encore, il la fit descendre.

1. Brunet, p. 62.





frères Edit. Eudes. imp. Paris

« XVIII. Il vit près de là une grotte, et il l'y fit entrer en préposant son fils à la garde et alla chercher une sage-femme juive dans les environs de Bethléem. Comme il était à cette recherche, il vit le mouvement du ciel suspendu, l'air immobile, les oiseaux arrêtés dans leur vol; et, regardant sur la terre, il y vit un vase à manger et les ouvriers qui avaient la main sur le vase couchés... ceux qui voulaient porter la main à leur bouche ne prenaient rien, mais tous les visages étaient tournés vers le ciel. Les brebis s'arrêtaient où elles étaient, le berger levait la main pour les faire avancer avec son bâton et sa main restait en l'air. Regardant sur la rivière, il vit les boucs ayant leur bouche près de l'eau et ne buvant pas.

« XIX. Voici qu'une femme descendant de la montagne lui dit : « Où vas-tu? — « Je cherche une sage-femme juive. — Qui est celle qui enfante dans la grotte? — « C'est ma fiancée. — Comment n'est-elle pas ta femme? — Elle n'est pas ma femme, « c'est Marie élevée dans le temple. — Cela est-il vrai? répliqua la sage-femme. » Joseph lui répondit : « Viens et vois. » Et la sage-femme l'accompagna et elle s'arrêta devant l'entrée de la grotte, qui était cachée par un nuage lumineux; et lui dit : « Mon âme est glorifiée aujourd'hui, car je vois des choses étonnantes, et le Sauveur « d'Israël est venu au monde. » Aussitôt le nuage entra dans la grotte et devint si lumineux que les yeux ne pouvaient le fixer. Peu à peu il se dissipa, et l'on vit l'enfant allaité par Marie sa mère. La sage-femme s'écria alors : « Ce jour est grand pour moi, « car j'ai vu un grand spectacle. » Et elle sortit de la grotte et rencontra Salomé; elle lui dit : « J'ai un grand événement à te raconter. Une vierge enfante sans cesser « d'être vierge. » Salomé répondit : « Vive le Seigneur, mon Dieu! si je ne m'assure « pas par moi-même qu'elle a enfanté, je ne le croirai pas. »

« XX. La sage-femme, rentrant dans la grotte, dit : « Une grande discussion « s'est élevée entre Salomé et moi à ton sujet. » Salomé, convaincue, sortit en s'écriant : « Malheur à moi, perfide et impie, car j'ai voulu tenter Dieu et ma main brûlée par « un feu ardent est tombée. » Se jetant alors à genoux, elle dit : « Dieu de nos pères, « ayez pitié de moi, car je suis de la race d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Laisse-moi « aller chez mes parents, et que les enfants d'Israël ne me voient pas. J'ai toujours « porté aide à toutes, pour l'honneur de ton nom, sans recevoir aucune récompense « que j'attendais de toi. » L'ange lui dit : « Salomé, Dieu a entendu ta prière; offre ta « main à l'enfant et porte-le; car il sera pour toi joie et salut. » Salomé obéit et, prenant l'enfant, elle dit : « Je l'adorerai parce qu'un grand roi est né en Israël. » Et aussitôt sa main fut guérie, et la sage-femme sortit de la grotte justifiée. La même voix se fit entendre à elle et dit : « Ne parle à personne des grandes choses que tu as « vues jusqu'à ce que l'enfant entre à Jérusalem. » Et Salomé se retira emportant son pardon.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES

ET EXÉGÉTIQUES.

L'historien de la Nativité rapporte les mêmes merveilles, de sorte qu'il nous paraît superflu d'en transcrire le récit.

Nous passerons maintenant à l'analyse de ces données historiques.

§ 1. *Dénombrement.*—En ces jours-là, Auguste, ayant donné la paix au monde et fermé le temple de Janus, voulut connaître tout ce qui concernait la population de son vaste empire; cette mesure avait surtout pour but de recueillir l'impôt[1]. — Les auteurs sacrés pensent que l'impôt se payait en même temps que se faisait la déclaration. Quelquefois le cens se payait par tête, ainsi que le fit saint Pierre par l'ordre du Seigneur, donnant un statère pour deux. Vespasien ordonna aux Juifs d'apporter chaque année au Capitole les deux drachmes qu'ils avaient coutume autrefois de porter au temple de Jérusalem. D'après Denys d'Halicarnasse, Servius Tullius voulut que tous les citoyens estimassent leurs biens et lui en fissent la déclaration sous la foi du serment, en ajoutant que le père devait déclarer les noms et l'âge des femmes, des enfants, des esclaves, qu'ils habitassent un quartier de la ville ou un faubourg. Tout individu qui avait fait une fausse déclaration voyait ses biens confisqués et perdait ses droits de citoyen. Il fallait dans la déclaration mentionner l'âge, parce que c'était quelquefois un motif d'exemption, comme en Syrie, où les hommes n'étaient soumis à la capitation que de quatorze ans et les femmes de douze ans jusqu'à soixante-cinq ans. Dès le temps de Servius Tullius, les déclarations se faisaient non-seulement par tête, mais d'après l'estimation des biens de chacun ; ce roi constata quatre-vingt mille hommes, ou, d'après d'autres, quatre-vingt-cinq mille trois cents citoyens. Depuis ce célèbre recensement, on répétait cette formalité tous les cinq ans. Les citoyens étaient recensés, *lustrabantur,* dans le champ de Mars ; de là vient qu'un intervalle de cinq ans s'appelait un *lustre.*

1. *Ev.* IX, page 39.

Après que les Romains eurent soumis toutes les nations, dit saint Ildephonse, ils leur imposèrent un tribut qu'elles devaient payer tous les cinq ans. Après le payement, tout le peuple parcourait la ville, *lustrabat*, et offrait des sacrifices aux dieux mânes. Cet usage se continua jusqu'au temps de Vespasien et même au delà, car Tertullien témoigne que de son temps on inscrivait encore le cens.

Les Juifs payèrent le tribut pour la première fois, quand ils furent vaincus par Pompée et il s'éleva à dix mille talents (soixante millions environ). A partir du temps de la réunion des Juifs et des Romains, quatre ans après la bataille d'Actium, on était dans l'usage d'envoyer un secours de guerre.

Auguste régla les conditions du cens en ordonnant à chaque citoyen de déclarer la naissance de ses enfants aux préfets du trésor de Saturne et de lui donner un nom dans les trois jours. Il établit dans les provinces l'usage des tables publiques sur lesquelles on put reconnaître les origines, comme chez les préfets du trésor à Rome, de sorte que si un homme né dans une province invoquait sa condition libre, on en trouvât ainsi la preuve.

Les officiers, nous dit Lucius Florus, inscrivaient sur les registres du cens, non-seulement les patrimoines, mais les rangs, l'âge, la profession et les fonctions de chacun. Tacite nous rapporte qu'on procédait au récollement par provinces et cités, de manière à pouvoir se rendre compte à l'instant du nombre des citoyens et des soldats, du produit des impôts, des besoins et des ressources de l'empire en général et de chaque localité en particulier. Quirinus, élevé plus tard au gouvernement de la Syrie, était chargé de faire ce recensement, le premier que les Romains ordonnèrent en Judée[1].

Comment a-t-on pu dire qu'il vint à l'improviste, ignoré de tous, *Celui* dont les archives ro-

1. *Rosier de Marie,* IX, 108.


XXI
NATIVITE
MVSÉE·DE·DARMSTADT
·PLAQVE de MORSE
0.083
XI Siècle
90.0
94
BIB de L'ARSENAL X
LOUVRE·X
·LA·S.te VIERGE·
Eudes. imp. Paris
Rohault de Fleury
Poussielgue frères Edit.

maines conservaient un si fidèle témoignage de la naissance.

Quelques théologiens ont annoncé que Joseph et Marie allaient à Bethléem à cause du petit bien dont ils étaient propriétaires dans cette ville; mais cette opinion n'est pas soutenable, car leur pauvreté, qui les faisait vivre en Galilée par économie, ne permet pas de croire qu'ils aient eu une propriété ailleurs. Ils y allèrent, comme dit saint Luc, parce qu'ils étaient de la famille de David dont Bethléem était la ville, et que le décret impérial forçait tous les citoyens à se faire inscrire chacun dans la ville de sa famille [1]. Bethléem était éloignée de Nazareth d'environ vingt-neuf lieues, en comptant par lieue une heure de marche avec un pas modéré [2].

Voyage. — Telle fut la cause et la durée du voyage que Marie et Joseph entreprirent au moment de la naissance du Sauveur.

Il est probable que la jeune Vierge n'entreprit pas seule avec Joseph un pareil voyage, puisqu'ils n'étaient pas les seuls étrangers, ni les seuls membres de la famille de David auxquels l'édit d'Auguste imposait l'obligation de se rendre à Bethléem; aussi croyons-nous véridiques les traditions d'Orient qui donnent à Marie Salomé pour compagne [3]. Après cinq jours de route, ils arrivent à la nuit tombante, ne trouvent aucun asile dans les hôtelleries et se réfugient dans une grotte hors de la ville, où sur une froide pierre, à l'heure de minuit, la Vierge toute pure mit au monde sans secours et sans douleur le Sauveur des hommes [4].

Époque. — On est loin d'être d'accord sur l'année de la Nativité et les auteurs sont partagés entre les années 748, 749 et 750 et même 751 de la fondation de Rome [5].

1. Trombelli, I, 704.
2. De Castro, II, 489.
3. Ab. Lecanu, p. 168.
4. Orsini, p. 181.
5. Trombelli.

Sulpice Sévère indique Sabinus et Ruffinus en 750 comme les consuls sous lesquels est né le Christ; Cassiodore : Cornélius Lentulus et Valérius Messala ou Messalinus, en 751 ; de Castro : Auguste et Silanus, en 752. Dans cette hypothèse le Christ avait trente ans la quinzième année du règne de Tibère qui correspond à l'an de Rome 782.

Eusèbe de Césarée, saint Épiphane, Bède, Nicéphore, marquent la naissance du Christ à la quarante-deuxième année du règne d'Auguste. De Castro, reconnaissant que la chronologie de la naissance et de la mort de Jésus-Christ se rattache à l'histoire romaine, fait les calculs suivants :

Octave est né sous les consulats de Cicéron et d'Antoine en 691.

Il commença à s'emparer de l'empire à la mort de César en 710.

Il obtint son premier consulat l'année qui suit cette mort, 711.

Il avait vingt-un ans lorsqu'il établit son triumvirat avec Antoine et Lépide; ce triumvirat dura douze ans, ou mieux onze ans neuf mois et six jours, du premier au troisième consulat jusqu'à la bataille d'Actium, 723.

Le treizième consulat d'Auguste tombe en l'année 752.

Il meurt sous les consulats de Sex. Pompeius et de Sex. Apuleius, 767.

Il vécut donc soixante-treize ans dix mois et vingt-six jours, soit cinquante-sept ans depuis son premier consulat. Les autres chronologies ne s'accordent pas entre elles. La monarchie d'Auguste commença lorsqu'il se fut emparé exclusivement du pouvoir; ceux qui comptent vingt-sept ou vingt-huit ans, ajoute de Castro, n'ont pas étudié la question avec assez de soin. D'après ce compte, le Christ serait né en l'an 765 de Rome.

Eusèbe, dans sa chronique, dit que Jésus-Christ, fils de Dieu, est né à Bethléem la trente-deuxième année du règne d'Hérode. Il n'est pas difficile de dire combien d'années dura ce règne; excepté Bède qui compte trente-six ans, tous les

autres en marquent trente-sept, d'autres trente-neuf[1]. Après de longs calculs, il prouve que cette question sera éternellement discutée, et lui-même semble indiquer qu'Hérode a survécu cinq ans au massacre des Innocents, tandis que nous verrons plus loin qu'il serait mort immédiatement après.

Les opinions ne sont pas moins divergentes sur la détermination du mois; les commentateurs, avec des raisons plus ou moins plausibles, donnent successivement la préférence à chacun des mois de l'année. Le plus grand nombre adopte le jour indiqué par l'Église; il semble donc oiseux de nous arrêter sur ces controverses.

Le jour de la semaine n'a pas inspiré des opinions moins divergentes; cependant les auteurs les plus graves, parmi lesquels saint Augustin, Baronius, Suarès, etc., se prononcent pour le dimanche comme étant d'ailleurs adopté par les anciens [2]. Le jour du Seigneur, qui vit naître le Sauveur, fut celui où Dieu créa la lumière, fit pleuvoir dans le désert, alluma l'étoile devant les mages, le jour où il multiplia les cinq pains dans le désert, où il fut baptisé par Jean dans le Jourdain, où il ressuscita pour nous racheter, où le Saint-Esprit descendit sur les disciples. Tels sont les grands anniversaires sur lesquels est fondée l'observation du dimanche[3].

L'heure est plus importante que les précédentes questions, au point de vue de l'iconographie. Hesychius dit que le Christ est né à tierce. Widmestadius, d'après un ancien manuscrit, indique Sexte; Clément Romain dit que c'est à la septième heure; Anastase que c'est le soir; mais presque tous les autres que ce fut la nuit, suivant l'opinion générale de l'Église[4].

On ne peut guère douter qu'il ne fît nuit, lorsqu'on lit dans saint Luc que les bergers veillaient en gardant leurs troupeaux. Il reste donc à déterminer cette heure, qu'on a prétendu être la dixième, c'est-à-dire voisine du jour, mais il est plus vraisemblable que la Nativité eut lieu à minuit, heure que l'Église célèbre par des offices solennels[1].

1. De Castro, II, 503.
2. Trombelli, I, 829.
3. VI concile de Constance, *de Decretis concilii*, ch. VIII. — De Castro, II, 509.
4. Trombelli, I, 1020.

César-Auguste, gouvernant le monde dans une paix profonde, promulgua un édit qui obligeait tous ses sujets à se faire inscrire sur les tables publiques, chacun dans la ville où il était né, et à payer le sens exigé. Cette paix profonde, signalant l'époque de la naissance du Sauveur, se trouve marquée dans les prophéties bibliques. Isaïe (II, 4) a dit : « Il jugera les nations et il convaincra d'erreur plusieurs peuples, et ils forgeront de leurs épées des socs de charrue, et de leurs lances des faux; un peuple ne tirera plus l'épée contre un peuple, et ils ne s'exerceront plus à combattre. » Michée (IV, 3-4): « Ils feront de leurs épées des socs de charrue, et de leurs lances des instruments pour remuer la terre; un peuple ne tirera plus l'épée contre un autre peuple, et ils ne s'exerceront plus à combattre. Chacun se reposera sous sa vigne ou son figuier, sans avoir aucun ennemi à craindre. » Enfin on lit dans les Psaumes (LXXI, 6.) : « La justice paraîtra de son temps avec une abondance de paix. »

Saint Jérôme ajoute dans son commentaire sur Isaïe : « Parcourons les anciennes histoires, et nous trouverons que jusqu'à la vingt-huitième année de César-Auguste, dont la quarante-unième coïncide avec la naissance du Christ en Judée, la discorde couvrait la terre, toutes les nations ne songeaient qu'à faire la guerre à leurs voisines pour les détruire ou en être détruites; mais quand le Sauveur fut né, quand, sous Cyrinus, président de Syrie, le premier dénombrement s'effectua dans l'univers, que la paix de la doctrine évangélique fut préparée par la paix de l'Empire romain, toutes les guerres cessèrent; dans les villes et les bourgs, les hommes ne s'exercèrent plus aux combats, mais ils revinrent à la culture des terres; et les légions ro-

1. Trombelli, I, 1020.

maines ne furent plus occupées qu'à arrêter les invasions des Barbares et les anges purent chanter : « Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la « terre aux hommes de bonne volonté ! » Ne voit-on pas, en effet, avant sa naissance, l'univers plein de sang, les peuples combattant contre les peuples, les rois contre les rois, les nations contre les nations? La république romaine elle-même était déchirée par les guerres civiles : — Cinna, Octave et Caton, — Scylla et Marius, — Antoine et Catilina, — César et Pompée, — Auguste et Brutus, — Auguste encore et Antoine inondèrent de sang le monde entier; mais Rome, appelée à l'empire unique du Christ, ouvrit aux apôtres les portes de toutes les villes et leur permit de parcourir le monde en y prêchant un seul Dieu [1].

Lieu de la naissance. — § 6. — Où le Christ est-il né? Quant à la ville, c'est incontestablement Bethléem; mais dans quelle partie de la ville? est-ce dans l'intérieur, dans un faubourg ou dans un bourg peu éloigné, car on peut donner le nom de Bethléem à tout son territoire? Serry, s'appuyant sur des autorités respectables, dit qu'il est né dans un champ du faubourg, non pas en plein air, mais sous une grotte dépendant de l'hôtellerie et que l'on montre encore près de Bethléem. On a bâti au-dessus une belle et grande église, ornée de mosaïques. Il faut descendre dix-huit marches en marbre pour arriver à la grotte et trois marches de plus jusqu'à la crèche [2].

Cette grotte, dit Origène, est une preuve palpable de la naissance du Christ; elle est très-connue dans ce lieu même par ceux qui n'ont pas la foi, et décrite par un grand nombre de Pères des plus éminents, parmi lesquels on remarque saint Jérôme, saint Athanase, etc. [3].

La grotte de la Nativité a environ 13 mètres de profondeur sur 4 mètres de largeur; plus large à l'entrée, elle se rétrécit en allant vers le fond. On croit que l'entrée de la grotte était au

1. De Castro, II, 509.
2. Trombelli, I, 1023. — *Évang.*, IX, 4.
3. De Castro, II, 497.

nord. « La sainte Vierge, dit le père Nau, n'y entra pas fort avant [1], et lorsqu'elle vit que son heure était venue, elle quitta le manteau blanc et le voile qui couvrait sa tête, et, ayant étendu l'un et l'autre, elle déplia deux petits langes de lin et deux de laine, qu'elle avait apportés avec elle; puis elle se mit en oraison et bientôt le Sauveur naquit et se trouva entre les bras de la sainte Vierge; elle l'emmaillotta promptement et se prosterna devant lui ».

« Le sol de la Palestine, écrit le docteur Sepp [2], est composé en grande partie de terre calcaire, et par conséquent de grottes naturelles. Dès le principe, on avait profité de ces excavations pour y ménager des abris aux hommes et aux animaux. Le caravansérail de Bethléem était de ce genre. La partie destinée aux animaux forme une grotte spéciale, petite, basse, et dont l'aire est inférieure de deux pieds à celle de la grotte principale sur laquelle elle s'ouvre, à main droite, dans le fond. C'est la crèche ou *præsepium*.

§ 7. — D'après le langage de l'ange, on voit que ce lieu était très-connu des bergers, puisqu'il leur suffit de dire qu'il était né dans une crèche; cette crèche se trouvait dans la grotte. Elle était en bois, et dans la retraite la plus éloignée, ainsi que nous l'apprend une antique tradition [3].

Y eut-il un âne et un bœuf dans la grotte de la Nativité? C'est une opinion fort certaine fondée sur les images les plus anciennes, ceux qui ne peuvent nier ces représentations et ne veulent pas de la présence des animaux dans la crèche, disent qu'ils sont symboliques et non historiques [4]. L'usage de les représenter n'est pas spécial aux Latins, nous le retrouvons chez les Arabes, chez les habitants les plus reculés de la Mésopotamie, les Grecs et même les Russes.

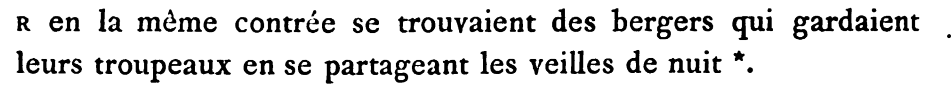
1. P. Nau., 403.
2. *Vie de Notre-Seigneur,* par le docteur Sepp, t. I, p. 238. — *Histoire évangélique,* par D. Pezzou, t. I, p. 63. — De Saulcy, *Dict. des antiq. bibl., col.* 140, 141.
3. Trombelli, I, 1029.
4. *Id.*, I, 1041.

Au XVIe siècle, on commença à discuter la présence des animaux dans la crèche, avec le même esprit qui faisait nier toutes les vérités que nous a transmises la tradition. Ces critiques repoussent l'application aux animaux de ce passage d'Isaïe, qui cependant paraît si clair (ch. 1, v. 3) : « *Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe Domini sui, me autem Israel non cognovit,* » ou ce texte des Septante : « *Cum appropinquabunt anni agnoscetur, et cum advenerit tempus demonstrabitur; in medio animalorum cognoscetur.* »

Parmi toutes les raisons que donnent les contradicteurs des Pères et des plus anciens auteurs, c'est que l'Évangile n'en parle pas; comme si l'Évangile entrait dans une foule de détails qui, en satisfaisant notre curiosité, n'eussent rien ajouté à notre foi. Pourquoi les évangélistes n'ont-ils pas dit aussi si le lieu de la Nativité était dans la ville de Bethléem, ou hors la ville? pourquoi ont-ils négligé de dire le nombre des mages, leur patrie, leur dignité; si l'étoile était un astre du firmament ou un simple météore, etc.? Peut-être le Saint-Esprit, par ce silence, a-t-il voulu forcer nos esprits à sonder davantage ces pieuses questions.

LES BERGERS.

ÉVANGILE (SUITE).



R en la même contrée se trouvaient des bergers qui gardaient leurs troupeaux en se partageant les veilles de nuit *.

2° Et voilà qu'un ange du Seigneur se présenta devant eux et une lumière divine les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte *.

3° Mais l'ange leur dit : « Ne craignez point, car je vous apporte la bonne nouvelle qui sera une grande joie pour tout le peuple.

4° « Il vous est né aujourd'hui dans la ville de David un Sauveur qui est le Christ Seigneur.

5° « [1] Et voici le signe que je vous donne : Vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche *. »

6° Au même instant se joignit à l'ange une multitude de l'armée céleste, louant Dieu et disant :

7° « [2] Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

8° Et lorsque les anges, remontant au ciel, les eurent quittés, les bergers se disaient

1. *Évang.*, X, 5.
2. *Id.*, X, 7.



Poussielgue frères, Edit. Eudes, imp. Paris

les uns aux autres : « Passons jusqu'à Bethléem et voyons l'accomplissement de la parole que le Seigneur nous a révélée. »

9° Ils vinrent donc en grande hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph et l'enfant posé dans la crèche.

10° Or, en le voyant, ils reconnurent la parole qui leur avait été dite sur cet enfant.

11° Et tous ceux qui l'entendirent admirèrent ce qui leur avait été raconté par les bergers.

12° [1] Marie conservait toutes ces choses, les repassant dans son cœur.

13° Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu, comme il leur avait été dit.

14° Après que les huit jours pour circoncire l'enfant furent accomplis, il reçut le nom de Jésus que l'ange lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère *.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES
ET EXÉGÉTIQUES.

§ 1. Saint Luc, dans sa concision évangélique, ne nous dit pas à quelle distance les bergers se trouvaient de Bethléem, à quelle heure ils vinrent, leur nombre, leurs noms, pourquoi ils eurent seuls le privilége de recevoir un pareil avertissement, quel était l'ange qui les avertit; pourquoi ils furent effrayés à sa vue; pourquoi il leur donna un tel signe; pourquoi d'autres anges vinrent après les premiers, chantant les gloires de Dieu, etc.

Saint Jérôme dit qu'ils gardaient leurs troupeaux près de la tour d'Ader, en parlant de sainte Paule qui descendit à la tour d'Ader, c'est-à-dire près de celle où Jacob fit paître ses troupeaux, et où les bergers entendirent pendant la nuit le *Gloria in excelsis Deo*. Or cette tour, au rapport de Bède, est à mille pas de Bethléem, ou deux mille, d'après un manuscrit de Bologne.

1. *Évangile*, X, 12.

Heure de la naissance. — Quant à l'*heure*, Arnobe le Jeune pense que ce fut à l'aurore, et ceux qui partagent son avis donnent pour un des motifs l'usage de l'Église de raconter l'Adoration des bergers à la seconde messe de Noël, à celle de l'aurore. Trombelli pense plutôt que ce fut à minuit.

Un manuscrit de l'électeur palatin, que cite ce même auteur, suppose quatre bergers; mais c'est une autorité bien médiocre. La tradition acceptée par Bède, Aymon et quelques autres écrivains rapportent qu'il y avait trois bergers, et en mémoire de l'événement on bâtit dans la suite une église dédiée aux trois bergers (Corn. saint Luc). D'anciennes mosaïques, telles que celle qui décore l'abside de Sainte-Marie in Transtevere, n'en marquent que deux, mais elles sont trop modernes pour avoir une valeur traditionnelle.

Noms des bergers. — Quant à leurs noms, on a dit qu'ils s'appelaient Misaël, Achëel et Étienne; d'autres les ont appelés Jacob, Isaac et

Joseph, mais ces détails n'ont rien de positif, et leur authenticité ne repose sur le témoignage d'aucun ancien auteur[1].

§ 2. Un ange ayant pris la figure d'un homme leur apparut, un ange appelle ces bergers parce qu'ils étaient Juifs, et que des anges leur ont souvent apparu; mais une étoile guide les mages qui étaient gentils et astrologues. On croit que c'était l'ange Gabriel, le même qui vint à l'Annonciation, et qui, messager de la naissance du Sauveur, devait être le gardien de son berceau.

Leur nombre. — Dieu a toujours, d'après l'Écriture, manifesté sa gloire par une lumière surnaturelle; ce n'était point une lumière sidérale, mais une lumière dans l'atmosphère et l'indice de la majesté de Dieu, dont l'ange était l'envoyé.

Il est impossible de déterminer le nombre de jours que la sainte Famille habita la grotte de Bethléem, mais tout concourt à démontrer que ce lieu ne fut qu'un abri provisoire.

La présentation des premiers-nés et la purification de la mère ont toujours été considérés comme de principe rigoureux, mais non leur présence au lieu où l'arche résidait, et ensuite au temple. Après l'établissement de la nation dans la terre promise, les impossibilités se multipliaient à raison même des distances; aussi cette cérémonie ne se pratiquait-elle à Jérusalem que pour les habitants de la ville et des environs[2]. Le huitième jour, qui était un dimanche, tombait aux calendes de janvier[3].

TÉMOIGNAGES.

IIIe SIÈCLE.

Sextus Julius Africanus[4], écrivain chrétien du IIIe siècle, écrivit l'*Histoire universelle* jusqu'à l'empire de Macrin. On a peine à croire que les contes qu'on va lire soient d'un écrivain aussi sérieux et aussi éminent. Il est probable qu'ils sont dus à la plume d'un autre auteur portant le même nom.

Le cardinal Pitra pense qu'on pourrait y voir une pièce gnostique beaucoup plus ancienne, montrant aux théologiens la première mention des saintes images, aux artistes la première description connue des traits extérieurs de la sainte Vierge, et aux archéologues une inscription mithriaque fort étrange. Voici l'analyse de ce récit qui porte pour titre : *Histoire de ce qui arriva en Perse à la naissance du Christ:*

« Il y a en Perse un temple de Junon des plus magnifiques, bâti par Cyrus et orné par lui de statues des dieux, en or et en argent. Un colloque a lieu entre le roi et le prêtre qui lui apprend que Junon a conçu. — « Comment « Junon ? elle est morte. Les statues ont con« versé entre elles et lui ont appris ce pro« dige. — Junon se trouve avoir pris le nom « de Marie ; elle a épousé un ouvrier, et de cette « union est né le prince des ouvriers, qui, par « sa science infinie, a construit le grand trône « du ciel. »

« Alors les statues commencent à jouer des instruments, des oiseaux d'or et d'argent voltigent, et le roi demeure épouvanté. Le toit du temple s'ouvre; une étoile brillante descend du ciel et s'arrête sur la colonne de la source, et lui dit : « Le Grand-Soleil m'envoie te dire qu'il con« tractera avec toi un mariage sans tache, et que « l'enfant qui en naîtra sera le principe et la « fin, principe du salut, fin de la mort. »

« Alors toutes les statues se prosternent; le roi convoque tous les savants de son royaume, qui, voyant les statues prosternées, et l'étoile composée de pierres précieuses, lui disent : « La « source, c'est Marie, fille de la source de Beth« léem. Envoie à Jérusalem, tu trouveras le fils « du Dieu tout-puissant, revêtu d'un corps et « porté dans les bras d'une femme. » — L'étoile demeura au-dessus de la source céleste jusqu'au départ des mages et elle partit avec eux.

1. Trombelli, I, 1061.
2. Ab. Lecanu, p. 188.
3. De Castro, *Evang.*, X, 14.
4. *Patrologie Migne*, t X, p. 97.

« Bacchus apparaît dans le temple et dit aux statues que leur règne est fini et à la source : « Madame la Source, vous qui nous apportez les eaux, qui êtes devenue la mère d'une étoile du ciel, rafraîchissant le monde contre les ardeurs de l'été, souvenez-vous, Madame, de vos serviteurs. »

« Lorsque nous arrivâmes à Jérusalem, l'étoile et notre arrivée émurent toute la ville. Qu'est-ce? disait-on. Voici les sages de la Perse et une nouvelle étoile est au-dessus d'eux. Les principaux d'entre les Juifs nous demandèrent pourquoi nous étions venus. Nous leur répondîmes : « Celui que vous appelez le Messie est né. » A cette parole, ils furent fort agités et n'osèrent cependant pas nous arrêter, et ils nous dirent : « Au nom du « ciel, qu'en savez-vous? » Et nous leur dîmes : « Vous ne croyez pas à ce que nous vous apprenons, mais vous restez dans votre ignorance. « Le Christ, fils du Très-Haut, est né pour détruire la loi de votre synagogue; aussi cette « heureuse nouvelle vous frappe comme un « dard; vous avez ce nom en horreur. »

« Après s'être concertés entre eux, ils nous offrirent des présents pour nous engager à ne dire à personne ce qui était arrivé chez eux, de peur qu'il n'en résultât quelque défection. Nous leur répondîmes : « Nous avons apporté nous-mêmes « des présents en son honneur pour constater les « prodiges qui sont arrivés dans notre pays à son « occasion, et vous voulez nous engager, après « avoir accepté vos présents, à nous taire sur ce « que la Divinité elle-même, plus élevée que le « ciel, nous a manifesté, et qu'en même temps « nous transgressions les ordres de notre roi! » Ils firent encore auprès de nous tout ce qu'ils purent, et, voyant leurs efforts inutiles, ils nous quittèrent. Le roi essaya aussi de nous convaincre; mais, malgré sa colère, nous le laissâmes comme s'il s'était agi d'un homme du peuple.

« Enfin nous arrivâmes au terme de notre voyage, et nous vîmes la mère et son enfant qui nous furent montrés par l'étoile. Nous demandâmes à la mère : « Comment vous appelez-vous? « — Marie, seigneurs. — Où êtes-vous née? — « Dans la terre de Bethléem. — Avez-vous un « mari? — Je suis fiancée par une espèce de mariage qui ne ressemble en rien à un mariage « ordinaire; je n'avais pas voulu le contracter, « et, comme je l'avais en horreur, un certain sabbat, au moment du lever du soleil, un ange est « venu tout à coup m'annoncer un enfantement; « je m'écriai, pleine d'effroi : « Cela ne peut pas « m'arriver, car je n'ai pas de mari, seigneur. « Il m'annonça alors que j'enfanterais par la « volonté divine. »

« Nous lui dîmes alors: « Mère, mère, tous « les dieux de Perse t'ont proclamée bienheureuse; ta gloire est grande; tu surpasses toutes « les femmes célèbres et ta dignité est plus grande « que celle de toutes les reines du monde. »

« Cependant l'enfant était assis à terre, et sa mère, à qui il ressemblait, disait qu'il était dans sa deuxième année. Quant à elle, ses mains étaient un peu longues, son corps délicat, son teint approchant de la couleur de froment, son visage ovale, ses cheveux rattachés. Comme nous avions avec nous un esclave fort habile en peinture, nous lui fîmes faire le portrait de la mère et de l'enfant, nous les plaçâmes dans notre grand temple avec cette inscription que nous écrivîmes nous-mêmes :

ΔΙΙ ΗΛΙΩ ΘΕΩ ΜΕΓΑΛΩ
ΒΑСΙΛΕΙ ΙΗСΟΥ
ΤΟ ΠΕΡСΙΚΟΝ ΚΡΑΤΟС ΑΝΕΘΗΚΕ

Jovi soli Deo magno
Regi Jesu imperium
Persicum dedicavit,

« A Jupiter Mithra, au Dieu grand, au roi Jésus, dédié par l'empire Perse. »

« Prenant enfin l'enfant dans nos bras, chacun de nous l'embrassa et l'adora; nous lui donnâmes l'or, la myrrhe et l'encens en lui disant : « Nous t'offrons tes propres dons, ô Jésus, Souverain du ciel, les choses du monde ne seraient « pas bien gouvernées si tu n'y étais présent; les « vivants ne seraient point unis aux morts, si tu « ne descendais aux limbes, car le serviteur envoyé par son maître fait moins bien que le « maître lui-même. »

« L'enfant tressaillait et souriait à nos caresses. Revenant à la mère, après nous être salués réciproquement, nous retournâmes à notre hôtellerie. Vers le soir un homme terrible et effrayant vint à nous, et nous dit : « Partez vite; ne tombez pas dans les embûches. » « — Nous lui répondîmes en tremblant : « Qui est celui qui oserait « nous tendre des embûches, ô divin messager? « — C'est Hérode; mais partez aussitôt, et « retournez en paix chez vous. »

« Après avoir recueilli tout ce que nous avons vu, nous l'avons annoncé à Jérusalem. Voilà ce que nous avons appris du Christ; nous avons vu le Christ, notre Sauveur, qui s'est manifesté à nous tout ensemble comme Dieu et comme homme, que la gloire et l'empire lui restent dans tous les siècles des siècles. *Amen.* »

IV[e] SIÈCLE.

Dès les premiers siècles les témoignages abondent en l'honneur de la glorieuse et virginale maternité de Marie, et souvent ces témoignages nous sont offerts dans des poëmes qui servaient mieux l'enthousiasme de leurs pieux auteurs. Juvencus est un des premiers que nous rencontrons; vers 332, il composa l'histoire de Jésus-Christ en suivant saint Mathieu, qu'il traduit presque mot à mot, et il le complète au moyen des trois autres évangélistes; puis viennent Lactance, professeur de Crispus, le fils de Constantin; saint Hilaire, saint Damase, saint Ambroise. Le grand nom de celui-ci nous arrête et nous engage à traduire ici quelques passages de ses poëmes. Voici une hymne en vers ïambiques dimètres réguliers qui sont mentionnés comme étant du saint évêque, à l'époque du concile de Rome en 440 :

« Venez, Rédempteur des nations, montrez le fils d'une Vierge; tous les siècles seront saisis d'admiration, une telle naissance convient à un Dieu. Non pas du fait de l'homme, mais par la mystérieuse action du Saint-Esprit, le Verbe de Dieu s'est fait chair et le fruit des entrailles a fleuri. Le sein d'une Vierge a été rendu fécond; le rempart de la pudeur reste intact, l'étendard de la puissance divine brille, Dieu se tient dans son temple. Il sort du mariage de la royale cour de la pudeur, géant formé de deux substances. Sorti de son Père, il est retourné vers son Père. Descendu jusqu'aux enfers, il est remonté dans la demeure de Dieu — Égal au Père éternel, revêtez-vous de votre chair triomphante; par votre grâce, soutenez la faiblesse de notre corps; — Déjà brille votre crèche, et la nuit projette une lumière nouvelle; que nulles ténèbres ne l'obscurcissent et qu'elle resplendisse, source inépuisable de foi [1]. »

On trouve une autre hymne de saint Ambroise, *de Virginibus*, dans laquelle on lit : « Jésus, qui êtes la couronne des vierges, qui avez été

1. Veni, Redemptor gentium,
Ostende partum virginis,
Miretur omne sæculum,
Talis decet partus Deum.

Non ex virili semine,
Sed mystico spiramine,
Verbum Dei factum est caro
Fructusque ventris floruit.

Alvus tumescit virginis,
Claustrum pudoris permanet,
Vexilla virtutum micant,
Versatur in templo Deus.

Procedit e thalamo suo
Pudoris aula regia,
Geminæ gigas substantiæ
Alacris ut currat viam.

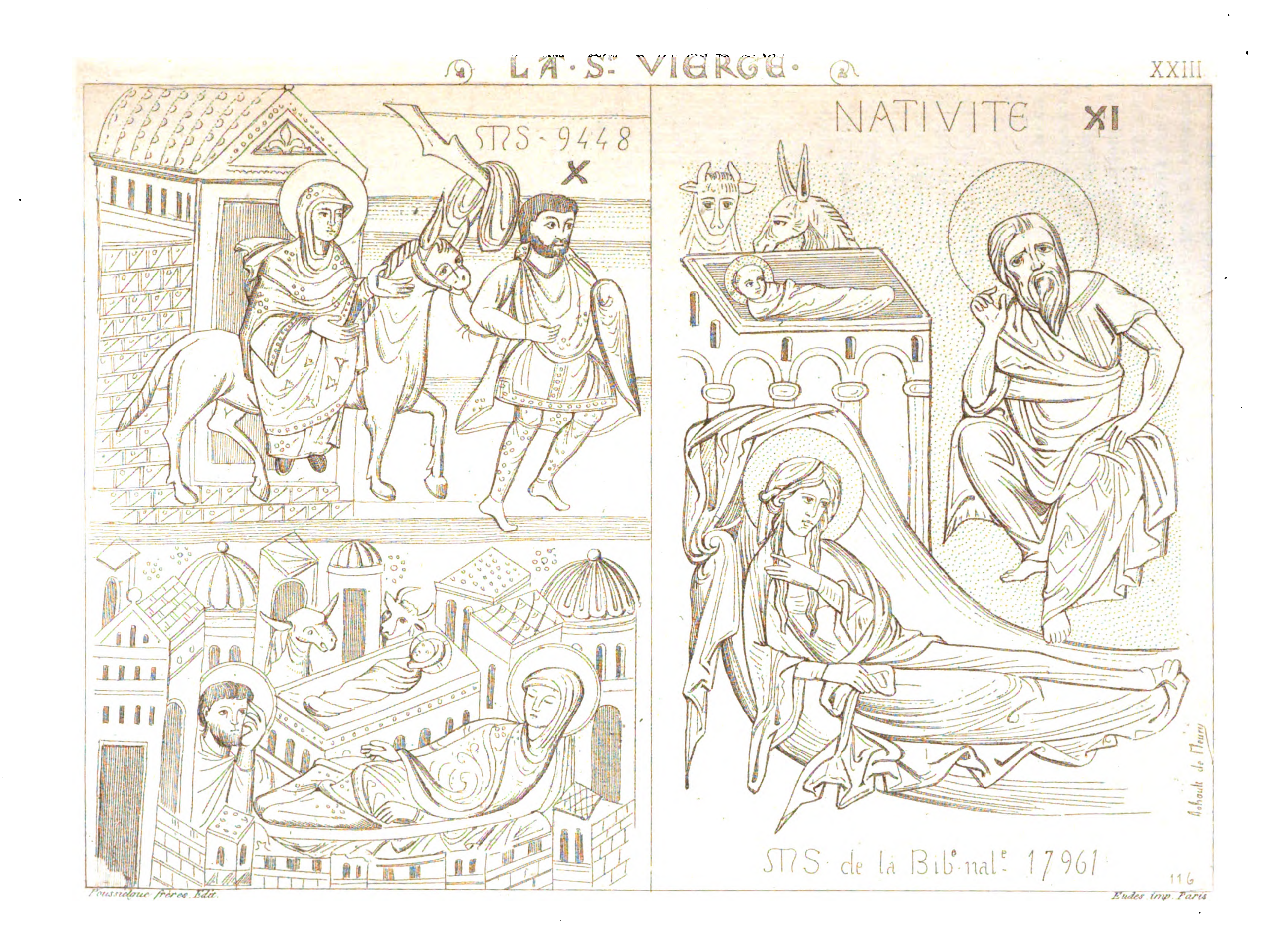
Egressus ejus a Patre,
Regressus ejus ad Patrem,
Excursus usque ad inferos,
Recursus ad sedem Dei.

Æqualis æterno Patri,
Carnis trophæo accingere
Infirma nostri corporis
Virtute firmans perpeti (*a*).

Præsepe jam fulget tuum,
Lumenque nox spirat novum
Quod nulla nox interpolet
Fideque jugi luceat.

(F. Clément, *Carmina*, I, p. 18.)

a. Ces deux vers se retrouvent dans le *Veni creator*.


LA·S^E VIERGE·
XXIII
MS·9448
X
NATIVITE
XI
MS de la Bib^e nal^e 17961
Rohault de Fleury
116
Poussielgue frères Edit.
Eudes imp. Paris

conçu par la seule vierge qui ait enfanté, écoutez favorablement nos vœux[1]. »

Dans une quatrième, il célèbre de même la merveille de la naissance du Sauveur[2]; enfin dans une strophe d'une cinquième, il s'écrie encore : « Auteur de notre salut, souvenez-vous que vous avez pris autrefois un corps semblable au nôtre en naissant d'une vierge pure et sans tache[3]. »

Saint Paulin. — Saint Paulin (352 + 431) nous a laissé, après sa conversion et son baptême, un poëme dans lequel nous lisons : « Dieu saint, lumière de lumière, harmonie de la nature... Celui qui devait pour nous se charger de la chair, Celui dont les siècles ignoraient le commencement, le Seigneur qu'une mère conçut sans époux, qu'une vierge enfanta dans ses entrailles immaculées[4]. »

Victorin mérite par ses poésies d'intervenir ici ; nous citerons le passage suivant de son poëme « sur la Nativité, la Passion et la Résurrection du Seigneur » :

« Les actes de l'Évangile confirment les faits antérieurs ; que fait le Tout-Puissant ? par quel amour est-il mû ? Dans sa providence, lorsqu'il vit les périls qui devaient nous assaillir, il résolut d'envoyer du ciel un chef pour rétablir notre salut ; un ange vint des cieux, qui prédit que le Seigneur, Sauveur annoncé, naîtrait d'une vierge, pour montrer à tous la voie, le séjour et la demeure. Anne plut à Dieu, on sait quelle en est la sainte mère. Elle donna le jour à Marie, qui vierge reçut le Seigneur, qu'une grâce surnaturelle fit concevoir par la parole. Tous ces miracles, le Christ les fit seul ; il la porta enfant lorsque trois ans furent accomplis pour qu'elle devînt la gardienne du temple. Le grand prêtre Zacharias accepta cette enfant pour l'élever ; là vinrent beaucoup d'hommes qu'il avait appelés. Ils tenaient des verges dans leurs mains. Mais Joseph parut le plus juste de tous, en recevant la verge. Une colombe l'indique ; aussitôt Marie lui est donnée librement pour épouse. Ensuite un ange traversant les astres apporte l'ordre du Père. La chair croît en elle, une grande grâce croît également. La Vierge sainte enfante, une nouvelle porte de la vie s'ouvre, Dieu et l'homme renouvelé se mêlent en un seul. Les paroles des prophètes sont prouvées par les faits et la terre reçoit en souriant avec allégresse cette sainte semence. Tout prend un air de fête : la mer, les nuages, les vents se réjouissent. Marie, sa mère, place le nouveau-né dans une crèche. Les mages le cherchent, une étoile les amène à lui. Ils apportent de saintes offrandes et la myrrhe et l'encens délicieux; l'encens montre le Dieu, la myrrhe indique le tombeau[1]. »

1. Jesu, corona virginum,
Quem mater illa concipit,
Quæ sola virgo parturit,
Hæc vota clemens accipe.
F. Clement, p. 65.

2. Vergenti mundi vespere,
Uti sponsus de thalamo,
Egressus honestissima
Virginis matris clausula.
. . . . (Id., p. 61.)

3. Memento salutis auctor
Quod nostri quondam corporis
Ex illibata virgine
Nascendo formam sumpseris.
(Id., p. 62.)

4. Hunc post pro nobis sumpturum pondera carnis,
Cujus principium sæcula nescierant,
Infusum reddens Dominum sine conjuge mater
Intacto prægnans virgo parit gremio.
Poésies du IVe siècle, *Classici auctores*, V, 378.

1. Actus Evangelii confirmant gesta priora
Quid facit Omnipotens? quanta pietate movetur?
Præscius ut vidit ventura pericula nobis,
Decernit de Cœlo ducem renovando salutem.
Angelus e Cœlis venit qui diceret ante
Salvantem Dominum venturum de virgine nasci,
Ut cunctis monstraret iter, sedemque, domumque.
Anna Deo placuit, genitrix quæ sancta docetur.
Edidit hæc Mariam, Dominum quæ virgo recepit,
Conceptum verbo spiritalis gratia fudit;
Omnia quæ solus fecit miracula Christus.
Detulit infantem exactis jam tribus annis,
Ut custos templi fieret, magnusque sacerdos
Nomine Zaccharias parvam accepit alendam.
Huc multi coiere viri, quos jusserat ipse
Gestantes manibus virgas; sed justior illis
Emicuit Joseph, accepta virga; columba
Confestim Mariam sponsam cui tradidit ultro.

V[e] SIÈCLE.

Prudence. — Dans un poëme de Prudence intitulé « Hymnus de miraculis Christi » et composé de trente-neuf strophes, nous lisons : « O heureuse naissance ! c'est une vierge mère qui a enfanté notre salut ; elle a conçu par l'action du Saint-Esprit, et l'Enfant rédempteur du monde montra son visage divin[1]. » Dans une autre hymne : « Apparaissez, doux Enfant, que votre mère, la chasteté même, met au monde sans avoir d'époux, vous qui êtes le médiateur et qui réunissez les deux natures[2]. »

Sédulius, qui écrivait dans la première moitié du v[e] siècle, termine ainsi un poëme sur la naissance de Jésus-Christ : « Salut, ô sainte mère, qui avez enfanté le roi qui gouverne à travers les siècles le ciel et la terre, dont la puissance et l'empire sans fin embrassent tout dans son sein éternel ; salut, ô vous dont les bienheureuses entrailles ont ressenti les joies de la maternité tout en conservant l'honneur de la virginité.

« Aucune femme, ni la première, ni celles qui ont suivi ne vous est semblable, vous êtes la seule femme qui ait plu à Jésus-Christ[1]. »

Le même poëte commence ainsi une hymne où il raconte la vie de Notre-Seigneur :

« Depuis la région où se lève le soleil jusqu'aux extrémités de la terre, chantons le Christ-Roi, naissant de la vierge Marie. Le bienheureux créateur du monde revêt un corps d'esclave, et délivre la chair par la chair pour ne pas laisser périr ce qu'il a créé. La grâce céleste pénètre les entrailles de la chaste mère ; la jeune fille porte dans son sein un mystère tout nouveau. La demeure de sa chaste poitrine devient tout à coup le temple de Dieu ; la vierge pure et sans époux enfante un fils. La voici qui met au jour l'Enfant prédit par Gabriel, et révélé par les tressaillements de Jean encore enfermé dans le sein de sa mère[2]. »

Angelus hinc mandata patris per sidera defert.
Crescit illa caro ; crescit ibi gratia magna.
Sancta parit virgo, patefit nova janua vitæ.
Et Deus et renovatus homo miscentur in unum.
Dicta prophetarum factis impleta probantur,
Et tellus ridens lætatur germine sancto.
Omnia festa nitent ; gaudet mare, nubila, venti,
Quem Maria mater natum præsepe reponit.
Quærentes hunc stella magos perduxit ad ipsum ;
Munera sacra ferunt, myrrhamque et suavia tura :
Tura Deum monstrant, designat myrrha sepulcrum.
. . . .

Il y eut trois Victorin. L'auteur de ce poëme est peut-être un Marseillais.

O beatus ortus ille, virgo quem puerpera
Edidit nostram salutem, fæta Sancto Spiritu,
Et puer Redemptor orbis os sacratum protulit.

1 Emerge, dulcis Pusio
Quem Mater edidit castitas
Parens et expers conjugis
Mediator et duplex genus.

(F. Clément, *Carmina*, p. 87 et 95.)

2. F. Clément, *Carmina*, p. 92 et 93.

1. Salve, Sancta Parens, enixa puerpera regem,
Qui Cœlum terramque tenet per sæcula, cujus
Numen, et æterno complectens omnia gyro
Imperium sine fine manet, quæ ventro beato
Gaudia matris habens cum virginitatis honore,
Nec primum similem visa es, nec habere sequentem ;
Sola sine exemplo placuisti femina Christo.
. . . .

(F. Clément, p. 171 et 190.)

2. L'hymne suivante est alphabétique, c'est-à-dire que les lettres initiales de ses strophes reproduisent la série des lettres de l'alphabet :

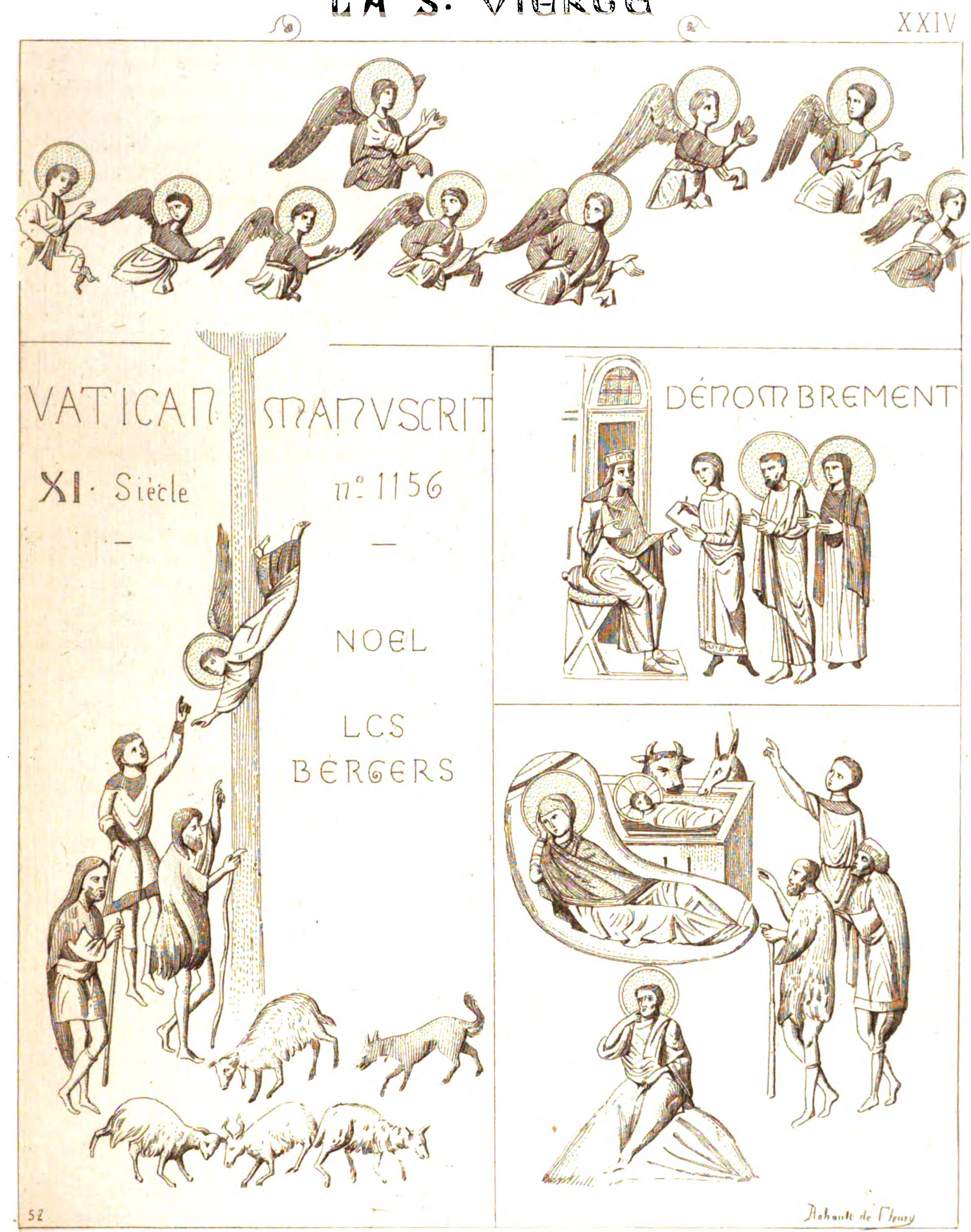
A solis ortu cardine
Ad usque terræ limitem
Christum canamus principem
Natum Maria virgine.

*B*eatus auctor seculi
Servile corpus induit,
Ut, carne carnem liberans
Ne perderet quos condidit.

*C*astæ parentis viscera
Cœlestis intrat gratia,
Venter puellæ bajulat
Secreta quæ non noverat

*D*omus pudici pectoris
Templum repente fit Dei ;
Intacta nesciens virum,
Virgo creavit filium.




LA Ste VIERGE
XXIV
VATICAN MANUSCRIT
XI · Siècle
nº 1156
NOEL
LES BERGERS
DÉNOMBREMENT
52
Rohault de Fleury
Poussielgue frères Edit.
Eudes imp. Paris

VIe SIÈCLE.

Saint Fortunat. — Le VIe siècle est représenté par les gracieuses poésies de saint Fortunat, qui forment un si étonnant contraste avec la grossièreté mérovingienne. Voici les vers qu'il composa en l'honneur de la Nativité : « Que l'univers tout entier connaisse la venue de Celui qui est la récompense de la vie éternelle; après le joug d'un cruel ennemi, la rédemption est apparue. Les prophéties d'Isaïe se sont accomplies dans le sein d'une vierge; un ange l'a annoncé et le Saint-Esprit est descendu en Marie. — Marie a conçu dans son sein par l'action mystique du Verbe; les entrailles d'une jeune fille ont porté Celui que ne peut contenir l'univers tout entier. La racine de Jessé a fleuri, et la tige a produit un rejeton. Dans sa fécondité, Marie met au jour un fils et la mère reste vierge. — Celui qui fut l'auteur de la lumière a daigné se coucher dans une crèche; avec son Père, il a créé les cieux, et, dans les bras de sa Mère il se revêt de langes. Celui qui a donné au monde sa loi en dix commandements s'est fait homme et a daigné se soumettre au joug de la loi. — Ce que le vieil Adam a souillé, le nouvel Adam l'a purifié; ce que l'un a renversé par son orgueil, l'autre l'a relevé par son excessive humilité. — Déjà naissent la lumière et le salut, la nuit est mise en fuite et la mort est vaincue : accourez, nations, et croyez : — Marie a enfanté un Dieu[1]. »

Enixa jam puerpera est
Quem Gabriel prædixerat,
Quem matris alvo gestiens
Clausus Johannes senserat.
. . . .

Cette pièce a 23 strophes; le *I* et *J*, le *V* et le *U* ne forment que deux lettres.

1. *De Nativitate Christi.*

Agnoscat omne sæculum
Venisse vitæ prœmium
Post hostis asperi jugum
Apparuit redemptio.

VIIe SIÈCLE ET SUIVANTS.

Dès le VIIe siècle, le dogme du virginal enfantement de Marie était proclamé au fond de la Grande-Bretagne. Le concile de Hatfield, en 680, reçut et publia les décrets du concile de Latran, enu trente et un ans plus tôt, parmi lesquels on lisait le suivant : « Celui qui ne confesse pas, suivant la foi de nos pères, que la sainte et toujours vierge Marie est proprement et vraiment la mère de Dieu... par la vertu du Saint-Esprit, et qu'elle conçut spécialement et vraiment Dieu lui-même, le Verbe, lequel, avant tous les siècles, est engendré de Dieu le Père, qu'elle lui a donné naissance, sans aucune corruption, et en conservant intacte sa virginité, qu'il soit anathème[1] ! »

Esaias quæ concinit
Completa sunt in virgine;
Annuntiavit Angelus
Sanctus replevit Spiritus.

Maria ventre concipit,
Verbi fidelis semine;
Quem totus orbis non capit
Portant puellæ viscera.

Radix Jesse jam floruit,
Et virga fructum edidit;
Fecunda partum protulit
Et Virgo mater permanet.

Præsepe poni pertulit
Qui lucis auctor extitit :
Cum Patri cœlos condidit,
Sub Matre pannos induit.

Legem dedit qui sæculo,
Cujus decem præcepta sunt,
Dignando factus est homo
Sub lege esse vinculo.

Adam vetus quod polluit,
Adam novus hoc abluit;
Tumens quod ille dejecit,
Humillimus hic erigit.

Jam nata lux est et salus,
Fugata nox et victa mors,
Venite, gentes, credite
Deum Maria protulit.
(F. Clément, p. 328 et 358.)

1. Bridgett, *Our lady's dowry.*

Ælfric. — Au xe siècle, Ælfric, dans ses homélies, rappelle la prophétie d'Israël et la porte mystérieuse qui symbolise Marie, porte que ne devrait ouvrir aucune main humaine et qui était réservée à Dieu lui-même. Il parle aussi de la verge aride d'Aaron, dont la séve miraculeuse fut une image de la maternité de la sainte Vierge[1].

Leofric. — Un ancien manuscrit que Leofric, évêque saxon d'Exeter, donna en 1066 à sa cathédrale, contient une collection de poésies anonymes qui appartiennent au ixe ou xe siècle et dont nous rappelons ici quelques passages :

« O Marie, la plus pure des femmes qui soit sur la terre et qui pourront jamais y paraître, tu possèdes un privilége que ne peut rendre la langue humaine, tu as la joie d'être l'épouse du plus sublime Seigneur du ciel. — Tu es la plus élevée dans les cieux, aussi les disciples du Christ disent en chantant que tu es leur reine et que tu dépasses en gloire et en vertus toutes les créatures... Le Seigneur du triomphe commande à son haut messager de s'éloigner à tire-d'aile de sa Majesté et de voler vers toi pour te faire connaître sa puissance, pour te dire que le Fils du Seigneur, dans une chaste nativité, sortirait de toi pour le rachat du genre humain, et que toi-même, ô Marie, tu demeurerais sans tache... Nous connaissons maintenant l'honneur que tu reçus de Gabriel, le messager de Dieu. — Ah! daigne nous le faire connaître à nous, pauvres habitants de la terre, afin que nous tressaillions d'allégresse. — Nous pouvons maintenant contempler cet Enfant dans nos pensées; intercède pour nous par des paroles hardies, afin qu'il ne nous laisse pas plus longtemps dans cette vallée de mort, obéir à l'erreur, mais qu'il nous conduise dans le royaume de son Père, où désormais sans angoisse, environnés de gloire, nous habiterons avec les hôtes de Dieu. »

1. Bridgett, Codex Exoniensis, traduit par B. Thorpe, p. 17-19.

ICONOGRAPHIE.

(Voyage à Bethléem.)

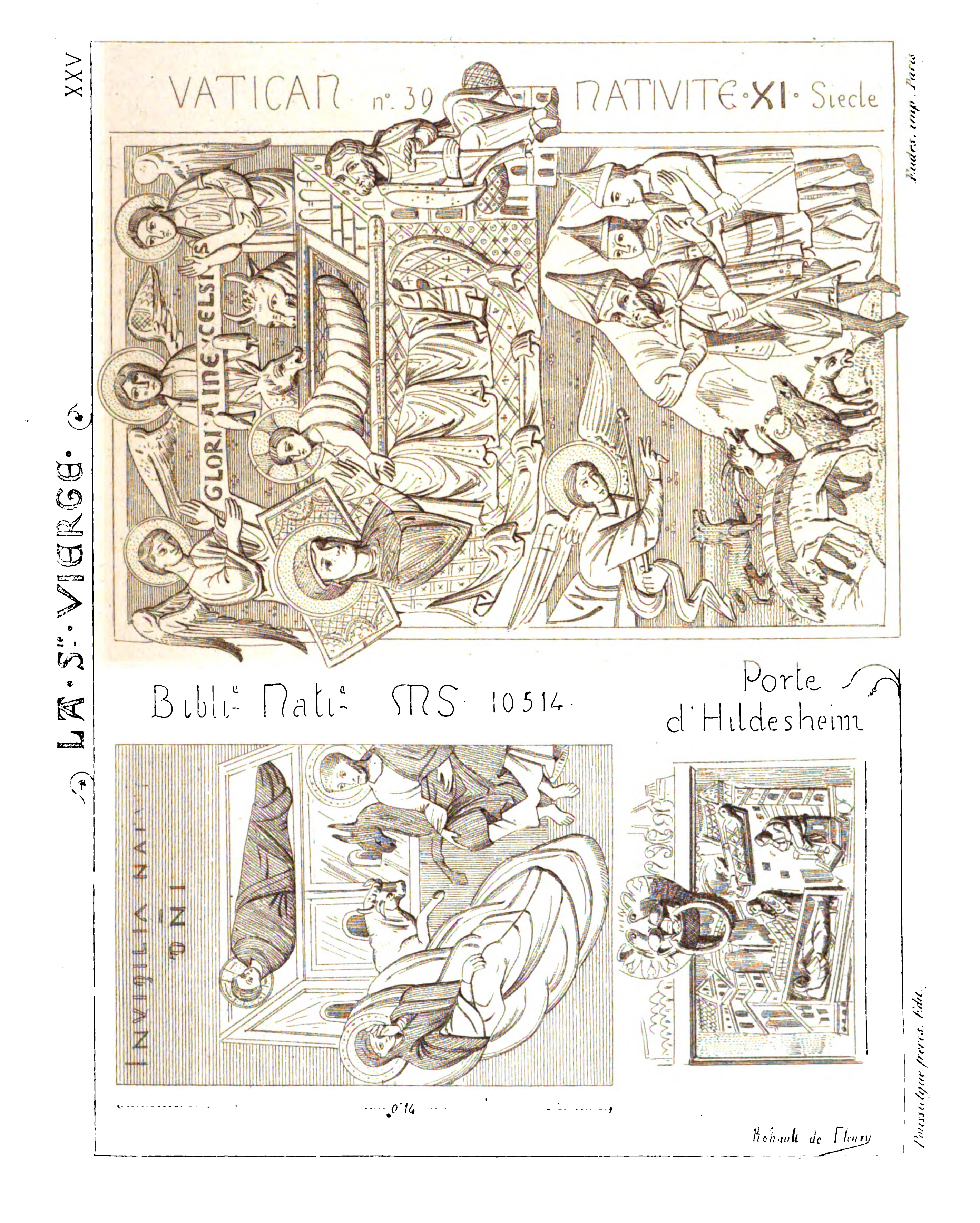
La première scène de l'adorable naissance du Sauveur nous fait assister au voyage de la sainte Famille de Nazareth à Bethléem; ce sujet, quoique moins important que celui de la sainte Grotte, a cependant tenté beaucoup de nos vieux artistes et mérite un article iconographique spécial. — Tous les peintres ont représenté en cette circonstance Marie, soit montée sur un âne pour faciliter le voyage, soit l'ayant près d'elle pour pouvoir s'y asseoir; ils s'appuient en cela sur la tradition et les évangiles apocryphes. Des théologiens prétendent, au contraire, que la sainte Vierge et son époux n'étaient pas assez avancés en âge pour avoir besoin d'une monture, qu'ils étaient trop pauvres pour pouvoir en user, puisqu'ils ne purent donner à l'offrande que celle des indigents, c'est-à-dire deux tourterelles ou deux petites colombes, que d'ailleurs un voyage de trente lieues n'était pas tel qu'ils ne pussent le faire à pied. — Trombelli, ainsi que de bons esprits, combat cette opinion et se range de l'avis des peintres[1].

Ve ET VIe SIÈCLES.

Ivoire de Hanovre. — Nous avons, dès les temps les plus reculés, des exemples iconographiques de ce voyage, notamment un ivoire de Hanovre faisant partie d'une pixide gravée par Halm[2]. — Saint Joseph tient le pied de la sainte Vierge assise sur l'âne et qui s'appuie sur l'épaule de son époux, un ange conduit la sainte Vierge. Cet ivoire passe pour appartenir au ve siècle.

Un autre ivoire à peu près contemporain nous donne cette scène dans les mêmes conditions; il y ajoute dans le haut l'image

1. Trombelli, *Summa aurea*, I, 704.
2. Protoévangile de saint Jacques.



XXV
LA · Ste · VIERGE ·
VATICAN n°. 39 NATIVITE · XI · Siecle
GLORIA IN EXCELSIS
Bibli.e Nati.e MS · 10514 ·
INVIGILIA NAT
DNI
Porte d'Hildesheim
0.14
Rohault de Fleury
Eudes, imp. Paris
Poisselque freres. Edit.

de saint Joseph endormi et averti par l'ange [1].

Bibliothèque nationale, n° 9384. — Nous rangerons dans la même catégorie, quoique dans un temps postérieur, s'il est permis d'en juger ainsi par l'infériorité du dessin, un ivoire de la Bibliothèque nationale qui couvre le manuscrit 9384. — La sainte Vierge et saint Joseph sont seuls; saint Joseph tient la bride de l'âne [2]. Nous l'avons déjà dessiné et décrit dans l'Évangile.

XI° SIÈCLE.

SAINT-MARC. — Saint-Marc de Venise, dans une de ses plus belles mosaïques, nous montre le voyage de Marie; dans une première partie, l'ange apparaît à saint Joseph, il est nimbé, ailé; il porte une verge. Dans la deuxième partie, la sainte Vierge, assise sur l'âne, est conduite par saint Joseph. — Un jeune homme les suit en portant un paquet, personnage figuré d'après les apocryphes si chers à l'école byzantine [3].

Manuscrit 9448. (Pl. XXIII.) — Un manuscrit latin de la Bibliothèque nationale (n° 9448) reproduit cette scène avec la faiblesse de dessin dont souffrait au XI° siècle l'art en Occident, mais avec une grande vérité. La scène est rappelée dans toute sa simplicité, et comme elle s'est probablement passée : saint Joseph, en habit de voyage, les cheveux noirs, porte un paquet sur un bâton et tient la bride de l'âne. Sa tunique, très-courte, est verdâtre avec des raies rouges; le manteau de la sainte Vierge bleu verdâtre, également traversé de bandes rouges.

Manuscrit 74, *f°* 108. (Pl. XV.) — Le XI° siècle, si déplorable pour les arts chez les Latins, avait conservé chez les Grecs de bonnes traditions, dont nous trouvons une preuve dans le joli manuscrit 74 de la Bibliothèque nationale. — La sainte Vierge, assise sur l'âne, en tient la bride, un jeune homme la précède, conduisant l'âne par une longe. — Saint Joseph les suit. Les trois personnages sont nimbés, vêtus d'une tunique et d'un manteau.

1. Hanovre, 1862. Voir à l'Annonciation.
2. *Evang.*, I, pl. X.
3. *Evang.*, pl. X, p. 43.

XII° SIÈCLE.

AMBON DE MILAN. — On peut dire que le dernier degré d'abaissement où descendit l'art occidental, est marqué par les sculptures de l'ambon de Saint-Ambroise à Milan. — Ce monument, dans un des tympans des arcs, nous présente le sujet qui nous occupe : saint Joseph, l'Ange, Marie et sa modeste monture.

Manuscrit 1156 *du Vatican.* (Pl. XXIV.) — Le dénombrement lui-même apparaît rarement dans les pages de l'iconographie chrétienne; nous en trouvons cependant un joli spécimen dans le manuscrit 1156 du Vatican. La sainte Vierge et saint Joseph (délicieuses petites figures de 36 millimètres) vont se faire inscrire par l'homme de la loi. Près de là, un ange avertit les bergers et descend précipitamment au milieu d'eux dans un rayon de lumière, tandis qu'une troupe d'anges rapides chantent au-dessus les gloires de Dieu; près de là encore la crèche. Ces sujets sont exécutés avec une finesse, un entrain, un talent remarquables [1].

1. Nous avons étudié avec soin ce magnifique évangéliaire que d'Agincourt nous signale sous le titre *Lectiones evangeliarum* : c'est un énorme in-folio de 0m,35 sur 0m,27, composé de 344 feuillets en fort parchemin. On l'attribue au XII° siècle. Les caractères ont 0m,006 sur 0m,004, et l'intervalle en est à peu près le même. Cette grosse et belle écriture contraste avec la petite échelle des miniatures. Les figures en sont innombrables. Il y a très-peu de figures en commençant. On trouve seulement à la page 52 une Ascension avec la sainte Vierge, une peinture assez médiocre.

En tête de chaque évangile, on a tracé suivant le grec, en commençant à la page 102, une page pleine d'ornements. En face de la figure de l'évangéliste, ces quatre figures principales, de 0m,20, occupent toutes les pages. A la page 142, saint Marc ouvre une petite serrure; ces figures, parfaitement dessinées, sont rehaussées de hâchures d'or. Le folio 94 est rempli par six petites miniatures encadrées. La sainte Vierge intervient dans deux d'entre elles : le Crucifiement et la Mise au tombeau; les quatre autres sont des scènes de la Passion. Au folio 242 commence l'Évangile de saint Luc; nous y voyons le portrait de

NATIVITÉ.

IV[e] SIÈCLE.

La Nativité ne se trouve guère représentée dans l'antiquité que sur des sarcophages, des pierres gravées ou des pâtes de verre; plusieurs pères de l'Église ont écrit que Notre-Seigneur était né dans une grotte naturelle; on a montré de tout temps et on montre encore aujourd'hui ce lieu vénéré sur lequel, au témoignage d'Eusèbe (*De vit. Const.*, l. III, ch. XLIII), sainte Hélène éleva une église; mais les artistes de l'antiquité se sont constamment écartés de cette tradition et ont basé leurs compositions sur le sentiment qui suppose qu'une pauvre chaumière faite de main d'homme a été le théâtre de cet auguste mystère[1]. Les divers monuments antiques qu'on va décrire fourniront des preuves répétées de cet usage iconographique.

l'évangéliste et en face une belle page de nielles comprenant à chaque angle une petite scène de l'Évangile. Les folios 243 et 246 nous montrent le bon Pasteur, le 246 la Nativité de la sainte Vierge, et jusqu'à la page 250, encore du même auteur, 25 groupes composés de une, deux et trois figures debout d'un très-beau style. Mais à la page 252, les peintures sont d'une autre main jusqu'à la 273[e]. Il semble qu'on ait cherché à compenser l'infériorité du talent par la multiplicité des personnages; l'on en compte jusqu'à 130. A la page 277 reparaît l'homme de talent: il peint le Dénombrement, les Bergers et la Nativité (278); au folio 279, les Mages, la sainte Vierge assise avec l'enfant; au 280, saint Joseph, l'Avertissement de l'ange, la Fuite en Égypte, le Départ des Mages; au 280, saint Joseph averti, le Retour d'Égypte; au folio 280, la mauvaise main reprend le pinceau, et jusqu'au 295 gâte les pages par 33 sujets qui comportent ensemble plus de 60 fig.; au 298, le premier peintre reparaît encore et donne environ 25 sujets, parmi lesquels on remarque au folio 307 Constantin et Hélène, et au folio 325 la Transfiguration. On regrette dans ce nombre infini de peintures de ne trouver la sainte Vierge bien représentée que huit fois, à savoir :

Au folio 52. Dans l'Ascension.
195. Le Crucifiement, la Mise au tombeau.
246. La Nativité.
277. L'Inscription à Bethléem, les Bergers, etc.
278. Nativité.
280. Saint Joseph averti, les Mages, l'Égypte.
281. Retour d'Égypte.

1. Martigny, p. 430.

Sarcophages. — Un sarcophage découvert près de l'église Saint-Sébastien et qu'on voit, aujourd'hui au Latran, montre la sainte Vierge, l'enfant entouré de bandelettes, le bœuf et l'âne, les mages et un personnage que Bottari croit être saint Joseph, et qui figure bien plutôt un berger[1]. Bottari fait remarquer que l'enfant est entouré de bandelettes, *fasciis*. Selon la Vulgate, la sainte Vierge, après avoir donné le jour à son fils, l'enveloppe de linges, *pannis*, et non de bandelettes, *fasciis*. Le mot grec ἐσπαργανον peut bien s'appliquer à des bandelettes et justifie les anciens artistes de l'avoir employé.

Le tombeau de Cerconius à Ancône, de l'an 366, nous donne un nouvel exemple de l'antique représentation des animaux près de la crèche.

Un autre sarcophage, à Saint-Celse de Milan, représente l'enfant Jésus couché dans une crèche, mal protégé par le toit d'une pauvre cabane. Saint Joseph se tient debout, la hache de l'ouvrier à la main; c'est un tout jeune homme, à la figure gracieuse, allongée et sans barbe, aux cheveux épais et un peu bouclés; il est vêtu de la tunique à une seule manche, costume de travail que les anciens appelaient *exomis*[2].

On peut voir encore au Latran, à Arles et ailleurs, diverses sculptures antiques que nous avons publiées dans l'Évangile. Un éboulement survenu à Rome, en 1863, mit à jour le flanc d'une colline qui renferme le cimetière de Saint-Cyriaque; l'une des galeries superposées que la chute des terres a rendues ainsi à la lumière est ornée d'une fresque où figure la Nativité du Sauveur. Dans cette peinture, un mage levant le doigt au ciel y montre, au lieu de l'étoile, le monogramme constantinien[3].

1. *Évang.*, I, pl. XIX. — Bottari, II, p. 95, pl. LXXXVI.
2. *Revue de l'art chrétien*, X, 229.
3. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1863, p. 76. — Le Blant : *insc. ch. de la France*, II, 27.

V[e] SIÈCLE.

Ivoire de Rouen. — On attribue au v[e] siècle un ivoire d'un travail très-grossier, conservé au musée des antiquités de Rouen ; c'est une pyxide d'ivoire sur laquelle on voit l'enfant Jésus dans la crèche entre le bœuf et l'âne, et trois bergers, mais dans laquelle la sainte Vierge ne paraît pas.

Ivoire de Hanovre. — Un autre ivoire, qui a grande analogie avec le précédent, est conservé à Hanovre[1]. L'enfant est dans une crèche entre le bœuf et l'âne; en avant une femme à genoux dans l'attitude de la prière. La sainte Vierge, assise sur un trône, est drapée dans son pallium. Derrière elle un ange ailé porte une croix de la main gauche et un encensoir de la droite.

Ivoire de Milan. — Le trésor du Dôme de Milan[2] possède une couverture d'ivoire qu'on attribue au v[e] ou vi[e] siècle, et qui nous fournit deux figures de Marie : l'une dans la Nativité, l'autre dans l'Adoration des mages. Elle est assise, drapée dans une toge comme une matrone romaine[3]. Sa pose, la fierté de son maintien sont antiques, le dessin et les proportions des figures sont exacts, on regrette que les détails aient un peu disparu sous l'usure de l'ivoire. La plaque a 37 × 29. — Saint Joseph assis à gauche fait pendant à la sainte Vierge; il tient la scie devant ses genoux. Les siéges, sortes de pierres brutes, rappellent la rusticité de la grotte. La crèche est abritée par un auvent fragile élevé sur des troncs d'arbre. On y voit, comme toujours, les deux animaux. L'âne paraît sortir de la porte d'une étable construite en maçonnerie. La couche de l'enfant semble reposer sur un mur bâti de main d'homme.

1. Il a été édité par Halm en 1862.
2. Labarte, I, 32.
3. Les femmes syriennes portent une robe bleue, une tunique rouge et un voile blanc qui descend jusqu'à la ceinture; mais les anciens artistes se préoccupaient beaucoup plus des modes romaines que de la fidélité pittoresque.

VI[e] SIÈCLE.

Ivoire de Werden. — La pyxide et le coffret d'ivoire de l'abbaye de Werden, en Westphalie, semblent appartenir au genre d'ouvrages que nous venons d'étudier et à peu près à la même époque. Sur la pyxide, saint Joseph est assis auprès de Marie et à côté de la crèche ; vêtu de la tunique et du pallium, il tient un bâton droit; sa figure est d'une pieuse et mûre gravité. Sur le coffret, c'est un jeune artisan en tunique échancrée qui se repose sur sa scie.

Bible syriaque. — Nous avons vu constamment jusqu'ici le bœuf et l'âne dans la scène de la Nativité. La Bible de Florence au vi[e] siècle est le premier exemple que nous ayons rencontré où ils ne figurent pas et où la Nativité soit représentée ainsi dans toute sa simplicité; peut-être la place a-t-elle manqué à l'artiste[1]. La présence de ces animaux a été regardée comme un fait certain par divers écrivains de l'antiquité, entre autres par saint Jérôme. Baronius se rallie à cette opinion et la confirme par ce passage d'Isaïe : « Le bœuf connaît son acquéreur, et l'âne la crèche de son maître. » (Brunet, *Histoire de la Nativité de Marie,* p. 211.)

Fiole de Monza. (Pl. XXXVI.) — Une des fioles de Monza nous présente la Nativité d'une manière très-noble et très-idéale ; la sainte Vierge n'est pas encore couchée comme on l'a figurée pendant tant de siècles, mais, au contraire, elle est assise sur un trône avec l'enfant sur ses genoux. Le Sauveur bénit d'une main et tient de l'autre le globe. Le trône est enrichi d'un dossier, de coussins et de montants avec moulures. Au-dessus du trône, deux anges montrent l'étoile qui brille au-dessus du groupe divin et le désignent à gauche aux mages, à droite aux bergers. Les bergers sont au nombre de trois; on aperçoit dans la partie inférieure leurs troupeaux

1. *Évang.*, I, pl. XI, f. 2, p. 44.
2. *Frisi : Memorie storiche di Monza,* Milano, 1794. — Photographies de Simelli.

qu'ils ont abandonnés pour venir adorer le Sauveur naissant. Là des chèvres, des lions, des agneaux jouent ensemble et font vraisemblablement allusion à la prophétie d'Isaïe. Les boucs, ainsi qu'on le lit dans le Lévitique, étaient le symbole du Rédempteur qui prit sur lui la malédiction attachée au péché, accomplissant la figure du bouc émissaire.

Une seconde image nous offre la Nativité sous des traits mieux définis. La crèche au centre avec l'enfant à droite, un ange montrant la croix étoilée qui s'arrête au-dessus de lui, enfin à gauche, deux personnages debout et nimbés qui figurent sans doute la sainte Vierge et saint Joseph.

VIIe SIÈCLE.

Pâte de verre au Vatican. (Pl. XIX.) — M. l'abbé Martigny décrit un verre du musée Vettori, à Rome, que rapporte Allegranza. — Gori l'a publié. — Trombelli [1] le décrit ainsi : « L'enfant Jésus est enveloppé de bandelettes, Marie et Joseph l'entourent ; près de lui on voit les deux animaux ; Gori l'attribue au IIIe siècle, Trombelli au Ve. Nous avons vainement recherché à Rome cette Nativité, mais nous en avons dessiné au Vatican une autre tellement analogue, que l'étude à laquelle nous nous livrons pour la seconde s'appliquera naturellement à la première. Dans les deux la disposition est la même, mais inverse. Or l'examen de cette pièce nous engage d'abaisser encore l'époque indiquée par Trombelli. Ce n'est pas une œuvre byzantine, la sainte Vierge n'y est pas couchée, saint Joseph n'est pas encore relégué dans un coin inférieur du tableau, semblant étranger à tout ce qui se passe et au niveau des servantes. Ici il s'entretient avec la mère de Dieu, et son geste exprime cette action. Le lit avec les pieds dégagés et la traverse losangée est encore un trait caractéristique. Considérons surtout que la sainte Vierge n'est pas assise comme dans la bible syriaque du VIe siècle, ni couchée comme chez les Byzantins, qu'elle occupe ainsi une position intermédiaire entre le VIe et le VIIIe siècle et qu'on peut, d'après cela, attribuer cette image, comme nous l'avons fait, au VIIe siècle.

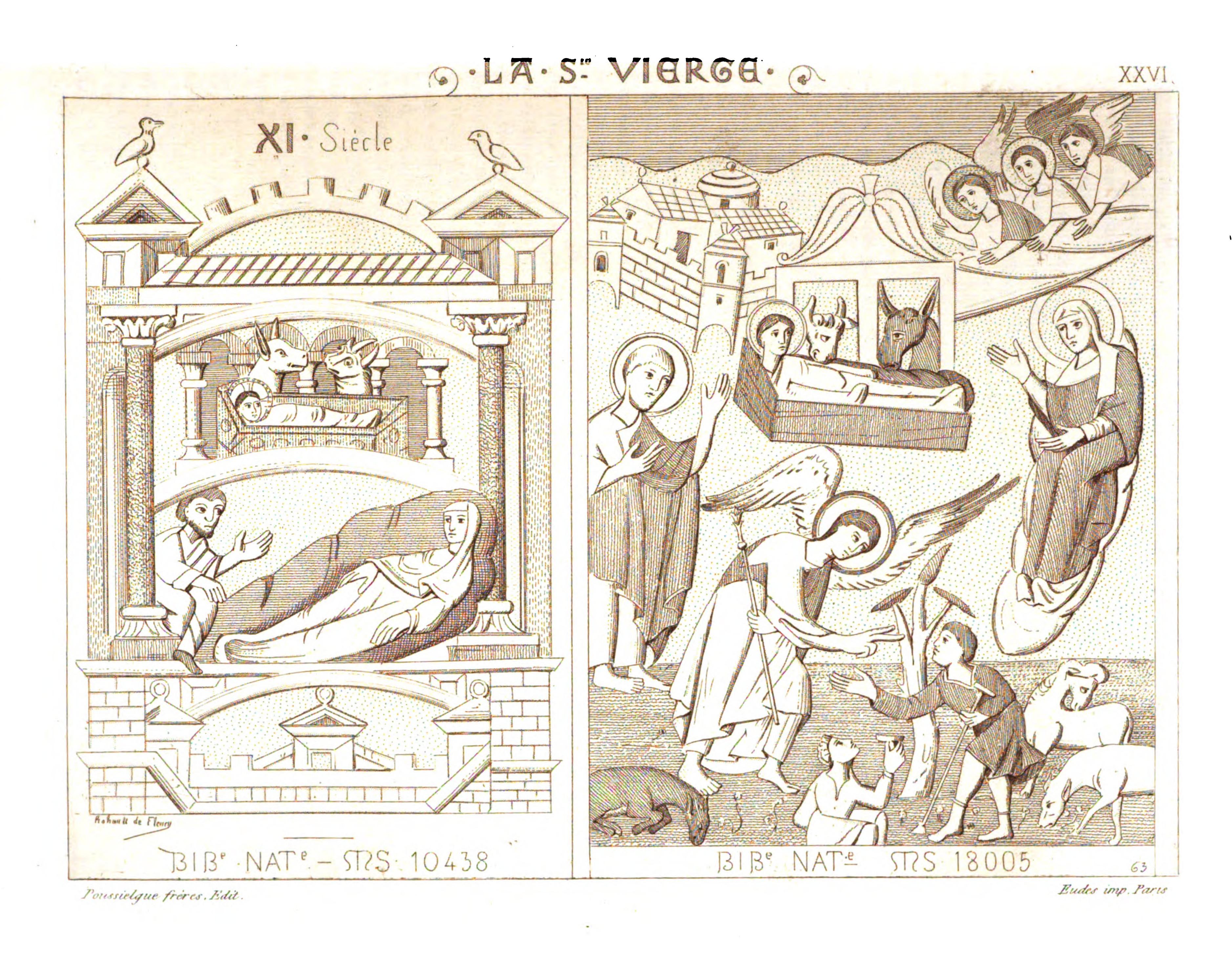
Manuscrit des Arméniens. — Jusqu'à présent nous avons vu la Nativité pure de l'invasion des apocryphes ; un des premiers exemples de cette influence pour les représentations qui concernent cet ouvrage, nous semble se trouver dans un manuscrit de la Bibliothèque des Arméniens à San-Lazzaro, près de Venise. La sainte Vierge est couchée ; saint Joseph, assis, s'appuie la tête sur la main, trois anges interviennent dont l'un appelle les bergers ; l'enfant divin d'abord couché dans la crèche est environné de bandelettes, puis lavé par la sage-femme dont nous signalons ici la présence pour la première fois. C'est l'origine d'une longue suite d'images de même genre tolérées par l'Église, mais contraires aux idées de virginale pureté dont elle auréole sans cesse à nos yeux la naissance du Sauveur [1].

Ivoire de Bologne. — Nous rattachons à la même date un ivoire qu'a possédé la collection Cospi et qu'on voit maintenant à l'université de Bologne, où nous l'avons fait photographier. Il est partagé en trois bandes où sont représentées les scènes relatives à l'Incarnation, c'est-à-dire l'Annonciation, la Visitation et la Nativité. Dans cette dernière, la sainte Vierge est presque couchée, saint Joseph âgé d'environ cinquante ans, sans barbe, dans l'acte de la réflexion et de l'admiration, l'enfant Jésus dans une crèche d'osier, près de la sage-femme. Ce dernier trait, qui ferait descendre la date de ce monument, est compensé dans le haut par une caractéristique plus ancienne ; c'est la croix de l'ange Gabriel qui rappelle les ivoires de Ravenne des VIe et VIIe siècles.

Cylindre de verre. — Un cylindre chrétien,

1. Trombelli, *Sum. aurea*, I, 1037.

1. *Évang.*, I, p. XI, fig. 3.
2. Tromb., *Sum. aurea* I, 1039.


·LA·Ste·VIERGE·
XXVI.
XI·Siècle
Rohault de Fleury
BIBe·NATe – MS·10438
BIBe NATe MS 18005
63
Poussielgue frères. Edit.
Eudes imp. Paris

exposé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, nous fait voir douze sujets tels que l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, un sujet effacé qui ne garde que l'inscription MP ΘU, le Baptême avec les signes IC XC, la Transfiguration, le Crucifiement, etc. Ces images sont trop frustes pour pouvoir être reproduites; on distingue cependant dans le mieux conservé la scène de *la Nativité*. Un premier personnage nimbé semble tenir un enfant dans son berceau, ou plutôt dans son maillot, comme on le voit sur un marbre du musée de Latran[1]. Le nimbe qui le caractérise exclut la pensée de la sage-femme trop souvent figurée plus tard. A côté, la sainte Vierge se retrouve encore à demi couchée, l'enfant dans la crèche avec une tête de bœuf au-dessus.

Ce cylindre, ou plutôt ce prisme hexagonal, serait un cachet dont on fit usage du IIIe au VIIe siècle. Voici la note du catalogue à son sujet : « Ce monument offre un exemple, peut-être unique, au moins très-rare, de l'application aux usages chrétiens de la forme du cylindre si longtemps employée pour la forme des amulettes, dans les religions orientales. Dans son état de conservation très-imparfaite, il est difficile de lui assigner une date, cependant nous serions tenté de le croire antérieur au VIIIe siècle et originaire de la Mésopotamie, c'est-à-dire des contrées où on fabriquait de toute antiquité des monuments analogues. »

Nous devons ajouter cependant que ce travail microscopique nous semble plutôt dû aux Grecs qui en ont fait beaucoup de ce genre; on y lit : MP ΘU, ce qui paraît trancher la question. Enfin dans le Crucifiement, la pose souple du Sauveur nous ramènerait à une époque beaucoup plus basse.

VIIIe SIÈCLE.

Manuscrit de Saint-Marc. — Au VIIIe siècle la Bibliothèque de Saint-Marc nous offre un manuscrit où la scène byzantine est complète et dans lequel on voit la sainte Vierge couchée, saint Joseph assis, l'enfant dans la crèche au-dessus des deux animaux, puis lavé par les sages-femmes, enfin dans le haut, les anges appelant les bergers[1].

Ravenne. — Un ivoire de Ravenne disposé dans le même sentiment réunit l'adoration des mages et celle des bergers[2].

Vatican. — Nous trouvons un ivoire plus simplement traité dans le musée chrétien du Vatican. La sainte Vierge à demi couchée, l'enfant dans la crèche avec les deux animaux, puis, entre les sages-femmes, saint Joseph la main sous le menton et méditant; trois anges adorant le Sauveur, un autre appelant un berger au milieu de son troupeau. Si cet ivoire n'est pas un modèle de finesse, on doit cependant reconnaître dans la pose de la sainte Vierge une noblesse que les madones byzantines n'ont pas toujours su garder. Elle est couchée, mais la tête et le haut du corps sont droits. On peut voir dans cette attitude une preuve d'antiquité; généralement aux XIe et XIIe siècles, comme aux portes de Pise ou sur la façade de Notre-Dame de Poitiers, la sainte Vierge est absolument étendue. A l'époque de cet ivoire, les artistes se rappelaient encore les premières leçons de l'iconographie chrétienne.

IXe SIÈCLE.

Ivoire de Kensington. (Pl. XIX et CXLIV.) — Un ivoire allemand qui a fait partie de la collection Soltycoff et que possède aujourd'hui le musée de Kensington, nous fournit une Nativité très-intéressante et sans doute du IXe siècle. La scène est figurée aux pieds d'une grande madone. On y retrouve le sentiment antique si savant dans la pondération d'un tableau; la crèche et l'enfant divin occupent le centre, Jésus est couché sous un riche portique entre

1. *Evang.*, I, pl. XIX, fig. 2.

1 *Evang.*, pl. XI, fig. 1, p. 45.
2. *Id.*, pl. XII, fig. 1.

les deux animaux placés symétriquement; on dirait d'un tabernacle. La sainte Vierge, comme dans les ivoires de Milan, est exclue de cet abri; elle est couchée à gauche et en dehors, saint Joseph assis plus loin, mais du même côté. En pendant on a figuré les bergers et l'ange qui les avertit. L'architecture de ce bas-relief est tout à fait antique, elle paraît même plus romaine que les figures.

Paliotto de Milan. — Dans le paliotto de Saint-Ambroise à Milan, la sainte Vierge est assise, ce qui est un signe d'antiquité relative; derrière la crèche un berger ouvre les bras, à côté paraît un personnage mitré dans lequel il est difficile de reconnaître saint Joseph.

Ivoire de la collection Spitzer. (Pl. XIX.) — L'ivoire que M. Spitzer a eu la bonté de nous communiquer et qui est entièrement consacré aux scènes de l'Incarnation, nous fournit un type intéressant et original pour la Nativité. L'enfant Jésus nimbé et de taille adulte est couché sur un lit très-riche; nu dans la partie supérieure du corps, il est pour le reste couvert d'un drap, disposition analogue à celle du lit de la sainte Vierge dans le bénédictionnaire de saint Æthelwold du xe siècle. Sa tête est appuyée sur la main droite et le bras gauche est hors du drap. Par derrière la sainte Vierge, très-notable particularité, est nimbée et debout, elle lève la main gauche, à côté d'elle saint Joseph debout, sans nimbe, étend les deux mains vers l'enfant, semblant s'écrier : « Voyez-le! » Deux animaux accompagnent le lit, ils sont peu caractérisés. Trois bergers au pied contemplent le Sauveur qu'un ange leur indique. Cette charmante composition se trouve ainsi terminée à chaque extrémité par un ange, dans deux positions identiques et cependant chacune bien rattachée au sujet. La teinte de l'ivoire est devenue, avec le temps, comme celle du buis. (Voir Annonciation.)

Manuscrit de l'Arsenal. (Pl. XXVII.) — Le bel ivoire antique de la bibliothèque de l'Arsenal recouvre un petit manuscrit du IXe siècle. Au folio 3 nous y trouvons une Nativité : la sainte Vierge couchée avec l'enfant Jésus dans ses bras, saint Joseph assis au pied du lit. Au-dessous les animaux regardent l'enfant dans son berceau. Dans les deux situations l'enfant est couvert de langes bleus, saint Joseph porte une tunique rouge et un manteau violet. Au folio 4, les bergers sont avertis par l'ange : au premier on voit une tunique rouge, écharpe verte, manteau vert, caleçon violet. Au second, manteau blanc, tunique bleue. Le troisième se cache derrière ses compagnons. L'ange a un manteau vert et une tunique rouge.

Manuscrit 9386 de la Bibliothèque nationale. (Pl. XXVII.) — Un manuscrit de la Bibliothèque nationale qui provient de celle de Chartres, et dont nous avons déjà parlé à l'occasion de l'Annonciation, nous donne la Nativité sous des formes presque aussi barbares qu'au manuscrit de l'Arsenal; nous n'en offrons deux spécimens que pour prouver une fois de plus que si la disposition des personnages conserve la forme hiératique, la perfection ou l'imperfection du travail ne peut fixer l'âge d'un monument. Ici le nimbe de la sainte Vierge est rouge, son manteau jaune et sa robe brune, comme dans l'Annonciation.

Xe SIÈCLF.

Coffret du Louvre. (Pl. XXI.) — Le coffret de la collection Sauvageot, qui nous a déjà fourni plusieurs scènes, nous offre, sur un des petits côtés, une Nativité intéressante. — La scène se passe sous un portique dont les rideaux sont relevés, la sainte Vierge occupe la première travée; l'enfant couché dans sa crèche la seconde, et saint Joseph apparaît dans la troisième sous les traits qu'on lui prête ordinairement.

Ivoire Barberini. — Un des volets de l'ivoire de la Bibliothèque Barberini nous montre Notre-Seigneur entouré par dix scènes évangéliques :

la Nativité, que nous avons ici spécialement en vue, puis le Baptême, l'Entrée à Jérusalem, la Transfiguration, la Descente de croix, le Crucifiement, l'Ensevelissement, les Limbes, l'Ascension et la Pentecôte. — Dans la Nativité, la sainte Vierge est couchée à côté de l'enfant Jésus; sur le devant, deux femmes lavent l'enfant; saint Joseph est assis et tient sa tête dans sa main. En haut, à droite, un ange parle à un berger, et à gauche deux anges apparaissent au dessus des trois mages, qui sont coiffés de mitres droites. — Nous reviendrons sur l'autre volet, qui est tout à fait consacré à la sainte Vierge et à son histoire. En classant ce monument au xe siècle, nous suivons le sentiment de plusieurs archéologues; cependant d'autres, au nombre desquels se trouve Gori, le font descendre à un temps très-postérieur. On sait quelle difficulté présente en général la classification des ouvrages byzantins, mais nous ne pensons pas qu'on puisse le placer au-dessous du xie siècle. La madone, debout, n'est pas un argument contraire, car si les statues de Marie avec l'enfant debout étaient rares alors, on peut citer des exemples de bas-reliefs qui nous la montrent dans cette attitude, entre autres un ivoire publié par M. Labarte sur les monnaies byzantines.

Ménologe. (Pl. XX.) — Le Ménologe grec du Vatican occupe une des premières places dans notre recueil du xe siècle. — C'est un véritable tableau avec sa composition dramatique, et de plus un tableau pittoresque : c'est peut-être un des premiers types qui nous montre la grotte entourée d'un paysage agreste. — Un rayon de lumière descend du ciel sur la crèche, au-dessus de laquelle, comme les chérubins devant l'arche antique, deux anges sont en adoration. — Un troisième ange avertit le berger. — Marie est assise à l'entrée de la grotte, dans une attitude de prière et de pieuse sollicitude. — En avant une femme baigne l'enfant dans le bassin, et saint Joseph, à gauche, assis, semble livré aux réflexions que lui inspire un si grand mystère et la charge auguste qu'il a reçue de Dieu. On voit que dans cette miniature qui a plus de 0m,16 de large, le peintre a su s'affranchir de la rigueur des lois byzantines et donner à la sainte Vierge une noblesse de maintien dont les artistes l'avaient dépouillée depuis déjà si longtemps[1].

Bénédictionnaire saint Æthelwold. (Pl. XIV.) — Le bénédictionnaire de saint Æthelwold, de la fin du xe siècle, avec lequel nous avons déjà fait connaissance à l'Annonciation, présente la Nativité au milieu des mêmes qualités et des mêmes défauts, dessin excessivement soigné, plus exact, mais contourné et prétentieux, très-grande richesse, figures humaines bien traitées, incomparablement mieux que celles d'animaux, oubli complet de la perspective. — La sainte Vierge est couchée sur un lit somptueux, saint Joseph, assis près d'elle, la regarde en s'appuyant la tête dans la main, une femme paraît derrière la sainte Vierge, et dans le bas Notre-Seigneur est couché dans un riche berceau au-dessous des deux animaux.

XIe SIÈCLE.

Porte d'Hildesheim (Pl. XXV).— Dès le début du xie siècle, nous trouvons la porte de bronze de la cathédrale d'Hildesheim[2], et sur ce bronze une Nativité remarquable; si le fondeur a commis la faute de supposer la sainte Vierge

1. *La sainte Vierge :* manteau violet, robe bleue. Des traits d'or et des traits noirs indiquent seuls les clairs et les ombres. *L'enfant Jésus :* blond, nimbé d'or, filets bleus, langes blanc bleu. — *Ange à gauche :* robe bleu clair, manteau blanc de laine. 1er *Ange à droite :* robe bleu clair, manteau lilas. 2e *Ange à droite :* comme le premier; à tous les trois, ailes brunes aux attaches, blanc bleu aux extrémités, filet d'or sur le brun. *Saint Joseph :* tunique bleue, manteau blanc de laine et tons verdâtres, ombres foncées, nimbe d'or avec filet bleu clair. *La sage-femme :* bras nus, robe rouge, bonnet blanc. *Les deux vases :* ocre avec filets d'or. *Le bœuf :* ocre rouge, cornes d'or. *Ane :* gris. *Moutons :* blanc de laine, cornes d'or. *Chèvre :* noir. *Berger :* manteau de poil noir, bras et jambes nus. Les *tiges des fleurs* et quelques reflets de troncs d'arbre en or. *Fleurs :* bleues et blanches, rouges et blanches.

2. Forster et de Suckau, *Sculpt.*, I, p. 96. La gravure reproduit assez fidèlement le bronze

couchée, il a au moins relevé la dignité de saint Joseph en l'asseyant sur un trône; Marie a un livre entre les mains. — L'enfant, dans la crèche, a les mains dégagées, et près de lui le bœuf et l'âne.

Porte de Saint-Paul. — Sur le tableau des portes sculptées que nous avons tracé plus haut, on pourra voir notre sujet plusieurs fois répété. Contentons-nous de rappeler ici la célèbre porte de Saint-Paul, que nous avons pu étudier exactement dans les estampages qu'on nous a permis de prendre. Η ΧΣ ΓΕΝΕCIC, telle est l'inscription qui nous signale la Nativité parmi les nombreux panneaux de ce bronze [1]. — En haut apparaissent trois anges et deux bergers; Notre-Seigneur dans la crèche au-dessous des deux animaux; la sainte Vierge, couchée, chasse de la main le lièvre, emblème contraire à la pureté; saint Joseph, à droite, paraît méditer. Deux femmes lavent le petit enfant Jésus dans un large vase.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, *grec n°* 74 (Pl. XV). — Arrivons à la Bibliothèque nationale de Paris, ce riche trésor où nous pouvons puiser à pleines mains des œuvres du XIe siècle; notons d'abord le joli manuscrit grec n° 74, où la Nativité se présente sous une forme très-compliquée. Nous y voyons, comme toujours, la sainte Vierge à demi couchée, l'enfant dans la crèche, les deux animaux, saint Joseph dans le bas, les deux sages-femmes, l'ange et les deux bergers; mais un trait original et particulier à ce petit tableau nous montre, au tournant de la colline, les mages à cheval arrivant au galop en élevant les bras en signe d'enthousiasme.

Latin, n° 9438 (Pl. XXVII.) — Un manuscrit du fonds latin à peu près contemporain réduit la scène à sa plus simple expression, car saint Joseph lui-même n'y figure pas; on n'y voit que la Vierge, l'enfant et les deux animaux [1]. — Ce manuscrit a appartenu à la cathédrale de Limoges; on n'y trouve pas la fête de saint Martial du Miracle des Ardents, qui arriva en 994; d'autre part, il est antérieur au concile de Limoges de 1034; c'est donc entre ces deux dates qu'il a été écrit.

Si les miniatures ont peu de mérite artistique, par compensation la calligraphie en encre noire est magnifique, elle est ornée de beaucoup de lettres rouges, d'un grand nombre de jolies majuscules et de quelques belles lettres ornées [2].

Manuscrit 12117 (Pl. XXII.) — Un manuscrit de 0m25 sur 0m35, parmi des sujets fort disparates [3], contient plusieurs sujets sacrés, entre autres la Nativité, la Présentation au temple, la Fuite en Égypte, l'Adoration des mages. La Nativité, dans un demi-ovale, présente la sainte Vierge

1. *Evang.*, pl. XIII.

1. La sainte Vierge et l'enfant ont des nimbes d'or et des bandes d'or disposées sur leurs vêtements. Au-dessous, un ange parle à deux bergers coiffés du bonnet phrygien. Trois chèvres broutent un arbre de couleur rouge; la sainte Vierge étend la main au-dessus de l'enfant.

2. Voici le relevé de ce manuscrit 9438, dont nous avons gravé dans l'Évangile le baptême et les noces de Cana. F° 29 : la Présentation. F° 44 : Notre-Seigneur entre deux apôtres qu'il envoie préparer la Pâques et l'entrée de Jérusalem, où figurent l'ânesse et l'ânon, Zachée, un homme qui étend la tunique, quatre ou cinq personnes qu'on aperçoit dans la ville. F° 46 : la Cène, le Lavement des pieds, figures sans aucune proportion. F° 58. Notre-Seigneur dans une auréole. F° 59 : le crucifix, horrible dessin. Notre-Seigneur semble dessiné par un calligraphe; il a les yeux fermés, les deux pieds séparés; en haut, le soleil et la lune; en bas, deux morts sortant du tombeau. F° 76 : en haut un ange tout à fait renversé tient un encensoir. Un autre assis sur une pierre de couleur rouge, les linges pliés en rond, trois saintes femmes; l'une a les mains noires et tient un objet rouge qui ne peut être qu'une boîte à parfums. F° 87 : La Pentecôte; en haut, Notre-Seigneur; en bas, 12 personnages sans distinction pour la sainte Vierge, ce qui fait penser qu'elle n'y est pas représentée. Douze filets rouges partant des oreilles de Jésus-Christ vont sur la tête des apôtres.

3. Ce manuscrit a 187 feuillets et des sujets très-disparates, tels qu'un traité des poids et mesures par Rhemnius Fanius. Dix livres des Constitutions de saint Clément. Deux chroniques depuis Adam jusqu'à Charlemagne, quarante-deux ans de son règne. Généalogie des rois de France jusqu'à Henri Ier. Traité d'astrologie. Ephémérides de Bède. Traité des 7 planètes.





Poussielgue frères, Edit. Eudes, imp. Paris

tout à fait couchée dans une arcade, saint Joseph et l'enfant sous une autre arcade, en dehors l'ange et les trois bergers; en haut trois anges semblent dans le ciel.

Manuscrit 17325. — Un de nos plus beaux manuscrits latins, catalogué sous le nº 17325, nous fournit une Nativité au folio 8. — La sainte Vierge est à demi couchée, saint Joseph en face à la même hauteur, l'un et l'autre nimbés, l'enfant emmaillotté porte un nimbe crucifère; deux anges sont figurés dans le haut; la perspective est sur fond d'or[1].

Manuscrit 10514. (Pl. XXV.) — Sous le bel ivoire qui représente la Madone et l'enfant Jésus nous trouvons plusieurs miniatures moins anciennes et qu'on attribue au XIe siècle; l'une d'elles représente la Nativité; d'un côté la sainte Vierge est couchée, de l'autre saint Joseph assis, dans le fond nous voyons, en guise de crèche, un véritable monument sur lequel est placé l'enfant Jésus; sur le fond de pourpre de ce tableau on lit en lettres d'or : *In vigilia natalis Dni.* Nous aurons, à propos de l'Adoration des mages, occasion de reparler de ce manuscrit.

Manuscrit 9448. (Pl. XXIII.) — Le manuscrit du fonds latin 9448 nous offre une représentation du voyage et une Nativité; ici la sainte Vierge est couchée et endormie ainsi que l'enfant au-dessous des animaux. Saint Joseph, au pied du lit, veille et regarde la sainte Vierge; le peintre ne s'est pas astreint à la tradition; il place la scène au milieu d'une ville riche en monuments. La robe ou le manteau dans lequel s'enveloppe la sainte Vierge est bleu, le lit est vert. Saint Joseph porte un manteau ocre jaune et une tunique verte.

Manuscrit 17961. (Pl. XXIII.) — Le Psalterium de l'oratoire (Voyez Annonciation) nous montre, dans une composition très-simple, la sainte Vierge à demi couchée, saint Joseph plus haut à côté de l'enfant. Le fond de la peinture est d'or, ainsi que les trois nimbes, cependant le fond au-dessous de la sainte Vierge est en argent[1]. On remarquera que son voile est blanc, transparent et ne couvre que le sommet de la tête avec une barbe pendante.

Manuscrit 18005. (Pl. XXVI.) — Ce manuscrit nous montre la sainte Vierge plutôt assise que couchée, saint Joseph levant les bras en signe d'admiration, l'enfant divin, les anges, les animaux, et à côté une ville par laquelle l'auteur a sans doute voulu représenter Bethléem[2].

Bibliothèque de l'Arsenal. ms. L, 33 C. (Pl. XXI.) — Ce codex contient au folio 19 une Annonciation et une Nativité. Cette dernière scène suppose la sainte Vierge tout à fait couchée, saint Joseph au pied du lit, dans son attitude habi-

1. La sainte Vierge porte un voile brun, nimbé d'or, robe grise, souliers bruns à poils blancs. Le matelas est jaune d'ocre, avec raies rouges et blanches fines; saint Joseph est vêtu d'une tunique rouge et d'un manteau vert.

Au verso du feuillet 8 : les *bergers* sur fond d'or. *Ange* nu-pieds, nimbe jaune, tunique grise, manteau rouge; il tient à la main un volumen déroulé. 1er *berger :* pantalon rouge collant, souliers bruns, collerette blanche à pois rouges, tunique rouge, surtout brun, bâton noueux à la main, barbu, nu-tête, capuchon renversé en arrière. 2e *berger :* robe jaune, tunique grise.

1. Saint Joseph : robe ocre jaune pâle avec filets rouges.

2. Les carnations sont verdâtres. *La sainte Vierge :* robe rouge, tunique bleue. *Saint Joseph :* manteau violet, tunique blanche. *Enfant Jésus :* langes bleus. Le 1er *ange :* tunique blanche, manteau rouge. Le 2e : tunique bleue, manteau jaune. Le 3e : tunique blanche, manteau vert. *L'ange d'en bas :* tunique blanche, manteau jaune. *Le* 1er *berger :* tunique violette, caleçon rouge. *Celui d'en bas :* tunique rose. Ce manuscrit est un ancien sacramentaire latin de l'église de Verdun que l'on attribue au Xe ou XIe siècle; il provient du fonds de l'Oratoire; on y voit au fº 21 : le Christ en croix, tunique extérieure rouge, tunique de dessous blanche, les pieds séparés. Fº 28 : la Nativité. Fº 35 : Adoration des mages, couronnes d'or. Fº 43 : Présentation, au fond trois arcades et des lampes suspendues. Fº 74 : les saintes femmes au tombeau; l'Ascension (*Évang.,* II, 304) : on voit Notre-Seigneur monter au ciel sans que son auréole soit soutenue par les anges. Fº 95 : la Pentecôte sans la sainte Vierge. Fº 118 : l'Assomption figurée par la sainte Vierge couchée sur le lit funèbre et par Notre-Seigneur qui emporte son âme.

tuelle, au-dessus l'enfant étendu sur une crèche magnifique que porte une riche arcature. Le lange de l'enfant est ponceau avec raies bleues, les draps de la sainte Vierge verdâtres, le surplis de saint Joseph jaune, sa tunique bleue. Nous devons ajouter que l'effet de ces couleurs est très-désagréable.

Cathédrale de Bamberg. — Le XI[e] siècle, qui fut témoin dans les arts d'une véritable renaissance, nous dédommage de la stérilité du siècle précédent. Nous retrouvons ici un ivoire de la cathédrale de Bamberg, qu'on voit maintenant au musée de Munich et dont nous avons déjà parlé à l'Annonciation. Il renferme les éléments ordinaires de la scène, mais ordonnés avec une simplicité qui nous prouve son ancienneté.

MUNICH. — Un beau manuscrit de Munich nous montre la sainte Vierge presque debout, saint Joseph debout et lui parlant comme dans le sacramentaire de Verdun (manuscrit 18005), qui est de la même époque; un ange au pied du lit et deux autres à mi-corps dans le haut. Nous l'avons publié dans l'Évangile.

DARMSTADT. (Pl. XXI.) — M. Höfmann, conservateur du musée de Darmstadt, a eu l'obligeance de nous faire photographier un petit ivoire de cette collection qu'il estime du XI[e] siècle et qui n'a pas encore été publié. La Nativité s'y trouve figurée selon les données ordinaires du style byzantin; on remarquera que, gêné par la dimension de l'ivoire, l'auteur n'a pu mettre dans le tableau le corps des anges, mais seulement la tête, les ailes et un bras.

Dans le même musée on possède un curieux petit monument fait en os et sur le haut duquel dans une dimension restreinte, on distingue une Nativité.

Vatican, n° 39. (Pl. XXV.) — N'oublions pas le charmant manuscrit du Vatican qui nous fournit un des meilleurs spécimens de l'époque, au-dessus de la scène des bergers, la crèche et l'enfant, dans le haut trois anges tenant une une légende avec ces mots : *Gloria in excelsis.*

XII[e] SIÈCLE.

Les monuments du XII[e] siècle s'offrent à nous en si grand nombre que le choix lui-même en devient difficile. D'ailleurs, le prix de nos témoignages iconographiques diminue avec leur ancienneté. Nous nous contenterons de rappeler les plus célèbres.

Fonts baptismaux de Vérone. — Les fonts baptismaux de Vérone sont un des types des plus remarquables de l'époque; on y retrouve comme toujours l'influence des apocryphes qui se transmet de siècle en siècle ; la sainte Vierge couchée, saint Joseph méditant, les sages-femmes, les animaux, et au-dessus de la tête de l'enfant une étoile; un trait distinctif est la présence de deux femmes, lesquelles, dans l'Annonciation, se regardent et sont placées chacune à l'extrémité du tableau, au lieu qu'ici elles sont réunies et portent un nimbe, elles représentent sans doute l'Église et la Synagogue que la naissance de l'enfant divin a rapprochées. Dans l'Annonciation, l'Église est pieds nus comme étant encore au ciel, ici les deux femmes allégoriques portent toutes deux des chaussures pour montrer qu'elles sont fixées sur la terre.

Vatican, fonds d'Urbain, n° 2. — Un manuscrit du Vatican nous donne un charmant exemple de Nativité pour cette époque. D'Agincourt l'a très-bien rendue. Dans le bas, la scène comme à l'ordinaire, avec les mages en plus, et dans le ciel une foule d'anges qui assistent à ce spectacle sublime.

Citons encore, comme exemples, les portes sculptées et notamment celle de Pise qui nous fait voir la scène de la naissance dans la grotte pendant qu'au-dessus les anges et les bergers conversent ensemble. (*Év.*, t. I, pl. XIII.) Rappelons le manuscrit de Pise qui présente la

Nativité sous des traits grossiers. (*Évang.*, t. I, pl. XIII); le devant d'autel de Città-di-Castello dont la disposition diffère peu de celles qu'on vient de passer en revue; la porte de Sainte-Marie du Capitole, à Cologne, qui nous montre la Nativité sous de nobles traits, la sainte Vierge assise et non couchée auprès du berceau. Signalons enfin le bas-relief de la porte Sainte-Anne à Paris, où nous trouvons l'expression la plus exacte du style franco-byzantin de ce temps.



Bas-relief de la porte Sainte-Anne.
(Cathédrale de Paris.)

RÉSUMÉ.

Cette nomenclature nous paraîtrait sans objet ou du moins sans intérêt supérieur à celui d'un catalogue si nous n'en résumions en quelques lignes les traits principaux, si nous ne cherchions au milieu de cette multitude de monuments iconographiques la tradition qui nous rattache aux récits évangéliques. C'est ce qu'il nous reste à faire en quelques lignes.

En remontant aux premières images, nous voyons la scène dans toute sa simplicité, dans sa dignité divine; les marbres du Latran, les ivoires de Milan exposent le Sauveur dans sa crèche sous une fragile cabane aux abords de laquelle se tiennent Marie et Joseph assis, puis les deux animaux, puis les bergers qui viennent contempler ce grand mystère. Malgré l'humilité du théâtre de cette scène admirable, les figures sont pleines de noblesse, les artistes savaient donner même au bœuf et à l'âne je ne sais quoi d'idéal et de poétique. Marie, au lieu de participer aux infirmités d'une nature déchue, au lieu d'être étendue sous le joug douloureux de la faute originelle, est assise et contemple avec sérénité l'enfant miraculeux qu'elle vient de mettre au monde; elle est bien la vierge royale et immaculée que l'Église propose depuis dix-huit cents ans à notre vénération.

Bientôt un sujet si simple et si digne n'a plus suffi à l'imagination populaire, la curiosité excitée ou, si l'on veut, excusée jusqu'à un certain point par la piété, a demandé des détails pour cette scène divine, on a cherché les circonstances qui ont encadré l'accomplissement de cette mystérieuse naissance, et, comme l'Évangile les laissent voilées, les artistes des VIIe et VIIIe siècles ont cherché plus loin et fouillé les vieilles légendes. Alors, pour satisfaire à ce besoin de détails et d'embellissements, ils ont emprunté aux apocryphes les récits qui pouvaient accroître l'intérêt historique, alors Marie a été renversée de son trône et figurée couchée, les sages-femmes, le lavabo, ont paru, Joseph ne semble plus l'époux de Marie, le chaste protecteur de Jésus, ce n'est plus qu'un guide de voyageurs qu'on laisse à la porte de l'hôtellerie et qui, vieilli dans son métier, est épuisé de fatigue ou songe au gain qu'il va faire; il ne regarde plus les bergers qu'avec l'inquiétude du gardien dont la caravane va se trouver surprise par les brigands. La grande pensée des artistes primitifs calquée fidèlement sur l'Évangile se trouve ainsi oubliée, travestie et, qui pis est, remplacée par des types que l'art byzantin devait rendre hiératiques et immobiles. Dans ces siècles de foi, le peuple était avide de ces fantaisies religieuses comme nous le voyons aujourd'hui des images coloriées qui lui rappellent les légendes vulgaires. Il suivait dans les miniatures les péripéties si intéressantes de la vie apocryphe de Marie, son enfance merveilleuse, son séjour dans le temple avec les anges, son mariage décidé par le sort, les calomnies qui suivent et que l'épreuve de l'eau change en triomphe pour elle, enfin les lumineux événements de la grotte. On comprend l'attrait que puisait dans ces lectures iconographiques l'imagination orientale pour laquelle l'Évangile était trop succinct; on comprend

aussi que l'Église dans son indulgence maternelle ait fermé les yeux sur des licences qui n'avaient pas la prétention de s'ériger en dogme, on le comprend surtout dans le temps où les iconoclastes sévissaient avec rigueur et où il fallait se garder de décourager les pauvres peintres persécutés.

Ce qu'il nous faut dire, c'est que la tolérance de l'Église n'a jamais dégénéré en adhésion à cet égard, et, de plus, ce qu'il faut montrer pour la gloire de la vraie iconographie chrétienne gardienne, elle aussi à sa manière, de la foi, c'est qu'en face de ces images, il y a toujours eu une protestation; malgré l'envahissement byzantin, au foyer byzantin lui-même nous ne cessons de rencontrer des artistes qui conservent dans une glorieuse liberté les saines traditions. Après les sarcophages, les ivoires de Milan, la bible syriaque, nous voyons les fioles de Monza où les bergers ne viennent pas saluer une pauvre femme étendue au fond d'une grotte, mais une reine assise avec son fils sur un trône magnifique, l'ivoire de la collection Spitzer proteste de même pour le IXe siècle, l'admirable ménologe du Vatican, ce manuscrit, composé par les premiers artistes byzantins, proteste pour le Xe, enfin la porte de Sainte-Marie du Capitole, à Cologne, pour les siècles suivants. Dans ces belles représentations, Marie est assise, elle paraît en possession de sa virginale santé. Joseph est jeune, lui aussi est sur un trône, et l'un et l'autre, premiers adorateurs du Sauveur naissant, s'entretiennent de la merveille dont ils sont témoins; recueillons précieusement ces images qui nous ramènent au récit évangéliste dont elles ont conservé la simplicité et l'adorable pureté, et proposons-les comme modèles aux artistes qui cherchent de grands modèles.



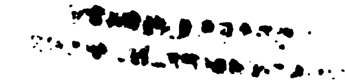
Fresque découverte dernièrement au cimetière Saint-Sébastien.

(Dessin de M. Henry Stevenson.)



Poussielgue frères Edit.
Eudes, imp. Paris

CHAPITRE VI.



LA PURIFICATION.

EVANGILE.

Le temps de la Purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, *

2° Comme il est écrit dans la loi de Dieu : tout mâle ouvrant un sein sera consacré au Seigneur ; *

3° Et pour offrir la victime, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur : un couple de tourterelles ou deux petits de colombe.

4° Or il y avait à Jérusalem un homme appelé Siméon, et cet homme juste et craignant Dieu attendait la consolation d'Israël et l'Esprit-Saint était en lui. *

5° Et il avait été averti par l'Esprit-Saint qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur.

6° Conduit par l'Esprit-Saint, il vint dans le temple au moment où les parents de l'enfant Jésus l'y apportaient, afin d'accomplir pour lui ce que prescrivait la loi.

7° Il le prit dans ses bras, bénit Dieu et dit :

8° Maintenant, Seigneur, laissez, selon votre parole, votre serviteur s'en aller en paix,

9° Puisque mes yeux ont vu le Sauveur qui vient de vous,

10° Que vous avez préposé à la face de tous les peuples

11° Pour être la lumière qui éclairera les nations et la gloire d'Israël votre peuple.

12° Et son père et sa mère étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui.

13° Et Siméon les bénit et dit à Marie, sa mère : Celui-ci a été établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël et en signe que l'on contredira. *

14° Et un glaive traversera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées. *

15° Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était fort avancée en âge et elle avait vécu sept ans avec son mari depuis sa virginité.

16° Restée veuve jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, elle ne quittait point le temple, servant Dieu jour et nuit, dans les jeûnes et dans les prières.

17° Elle aussi, survenant à cette même heure, louait le Seigneur et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

18° Après qu'ils eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville. *

NOTES ARCHÉOLOGIQUES
ET EXÉGÉTIQUES.

§ 1. — Quoique le texte de la loi judaïque ne fût pas applicable à la Vierge, en ce qui concerne la Purification, puisqu'elle n'avait pas enfanté suivant les lois ordinaires de la nature, mais par l'opération du Saint-Esprit, Marie voulut cependant se conformer à l'usage et faire de même pour son fils, agissant ainsi par principe d'humilité et d'obéissance et aussi pour ôter aux Juifs tout prétexte à la calomnie [1]. Saint Basile, saint Grégoire de Nysse et plusieurs autres Pères ont pensé, avec les premiers siècles chrétiens, que Zacharie reçut le Seigneur et sa mère à leur entrée au temple. L'exercice de ses fonctions était revenu en effet pour la troisième fois depuis la naissance de Jean-Baptiste. Marie s'étant alors placée dans le temple du côté des vierges, les prêtres voulurent l'en éloigner, mais Zacharie s'y opposa soutenant qu'elle était toujours vierge; un homme juste vint à leur rencontre : c'était Siméon.

1. Benoît XIV, *Sum. aurea*, III, 1408.

Certains auteurs, amis de la controverse, ont été jusqu'à dire que la Purification n'était pas celle de Marie, mais celle de Jésus. Trombelli emploie une trentaine de pages pour réfuter cette opinion, dont il semble que personne ne doute plus aujourd'hui. Il est plus intéressant de chercher l'époque où Marie fut purifiée [1].

Hardouin ne nie pas que Jésus fût porté dans le temple; seulement, au lieu du quarantième jour après sa naissance, il n'admet pas qu'il y fût porté avant trois ans. Berruyer croit que

1. Trombelli, I, 1008.



Poussielgue frères. Edit.
Eudes imp. Paris

Marie n'y alla qu'après son retour d'Égypte et quand l'enfant était dans sa troisième année, c'est-à-dire après son sevrage. Un de ses motifs est la parole de saint Luc : « L'enfant croissait et se fortifiait plein de sagesse. » Ce qui convient mieux à un enfant de trois ans qu'à un enfant de quarante jours.

Hardouin cite à l'appui de son opinion une médaille de bronze indiquant parfaitement l'ordre des anciennes traditions de l'Église. En haut l'étoile, au-dessous les mages offrant leurs présents à un enfant de deux ans; enfin une paire de tourterelles placées dans le bas, parce qu'elles ne furent offertes qu'après l'adoration des mages.

Si l'on applique à Marie la purification qui était de précepte légal, on doit penser que le délai ne s'appliquait qu'aux femmes qui n'avaient pas le droit d'entrer dans le temple avant l'accomplissement du précepte. Mais ce délai ne pouvait concerner celles qui n'habitaient pas Jérusalem et qui n'avaient pas de motif pour se présenter au temple. Il suffisait que la purification eût lieu avant d'y entrer, à quelque époque que ce fût. Nous voyons qu'Anne, la mère de Samuel, en même temps mère et nourrice, différa le moment de sa purification jusqu'après le sevrage de son fils, et cela sans que personne s'en scandalisât.

Si la fuite en Égypte eut lieu presque après deux ans, pendant tout le temps d'attente légale, la vierge mère et nourrice dut habiter Nazareth[1] jusqu'à ce qu'elle pût porter son offrande, se purifier et présenter son fils[2].

D'après le *Lévitique*[3], une femme était impure pendant sept jours après ses couches et demeurait encore trente-trois jours avant d'être purifiée. Elle ne touchait rien qui fût saint, et ne pouvait entrer dans le sanctuaire jusqu'à sa purification; si elle avait eu une fille, au lieu de quarante jours, les délais de la purification étaient de quatre-vingts jours.

1. Trombelli dit Bethléem.
2. Trombelli, I, 1108.
3. *Lévitiq.*, XII, v. 2, 8.

On lit encore dans l'Exode[1] : « Le Seigneur « parla à Moïse et lui dit : « Consacre-moi tous « les premiers-nés qui ouvrent le sein de leur « mère parmi les enfants d'Israël, tant des « hommes que des bêtes, car toutes choses sont à « moi; et Moïse le dit au peuple... »

§ 2. — Le premier-né de l'homme se rachètera, un mois après sa naissance, cinq sicles d'argent au poids du sanctuaire. Le sicle était de vingt oboles[2].

Il résulte de ces passages qu'il n'y avait aucune époque précise pour présenter l'enfant au Seigneur. La Bible indique seulement des limites. L'enfant ne pouvant être racheté qu'un mois après sa naissance et ne pouvant être nourri dans le temple, si ce n'est par la mère, l'usage s'établit, ainsi que le dit saint Luc, de l'y porter avec la mère afin de faire en même temps la purification de la mère et la présentation du fils[3].

§ 4. — Il y avait à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon. Il était parvenu à une extrême vieillesse. On raconte qu'un jour lisant Isaïe, il tomba sur ce passage : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils. » Dans son étonnement il effaça jusqu'à trois fois le nom de vierge dans cette prophétie surprenante, et trois fois, reprenant son livre, il trouva le nom de vierge si bien écrit qu'il ne paraissait pas qu'il l'eût ôté de sa place; la troisième fois il le vit en caractères d'or, ce qui lui fit demander à Dieu de connaître un mystère si inconcevable[4].

Quel était ce Siméon qui prit Jésus dans ses bras? Était-il vieux, prêtre? De qui était-il fils? Où se conserve son corps et quel culte lui est rendu? Une grande partie des Pères l'ont supposé vieux; saint Luc même le donne à

1. *Exod.*, XXXIV, 19, 20.
2. Nomb., XVIII, 15, 16, 17. — Saint Luc, ch. II.
3. De Castro, II. — *Évangile*, XI, 2. *Évangile*, XI, 3.
4. Nicéphore Calixte. — Saint Égésippe cité par le Père Nau dans son *Voyage en terre sainte*.

entendre, quoiqu'il ne l'affirme pas expressément, lorsqu'il dit qu'après avoir vu le Christ il désirait la mort, comme étant arrivé au terme de sa vie. L'Église romaine a adopté cette pensée [1].

Fut-il prêtre? On est moins d'accord sur cette question que sur la précédente. Les évangiles apocryphes de saint Jacques et de Nicodème l'affirment; saint Cyrille de Jérusalem, saint Athanase, Méthodius, non pas le premier qui vivait dans les premiers siècles de l'Église, mais un autre plus moderne, saint Épiphane et beaucoup d'écrivains partagent cet avis. D'autres, parmi lesquels nos orateurs français du XVIIe siècle, sont d'un avis contraire et disent que, s'il eût été prêtre, saint Luc n'aurait pas manqué de le mentionner, tandis qu'il s'est contenté de dire qu'il y avait à Jérusalem un homme juste. L'opinion qu'il fut prêtre s'appuie sur ce qu'anciennement l'Église le faisait représenter en habits de prêtre, dont il remplit les fonctions en bénissant Jésus et Marie, ainsi que les prêtres doivent le faire d'après le livre des *Nombres* [2]. Quaresmius [3] ajoute une vieille tradition qui faisait croire que le Siméon dont il est ici question habitait une tour assez rapprochée de Jérusalem pour pouvoir promptement venir s'acquitter de ses fonctions.

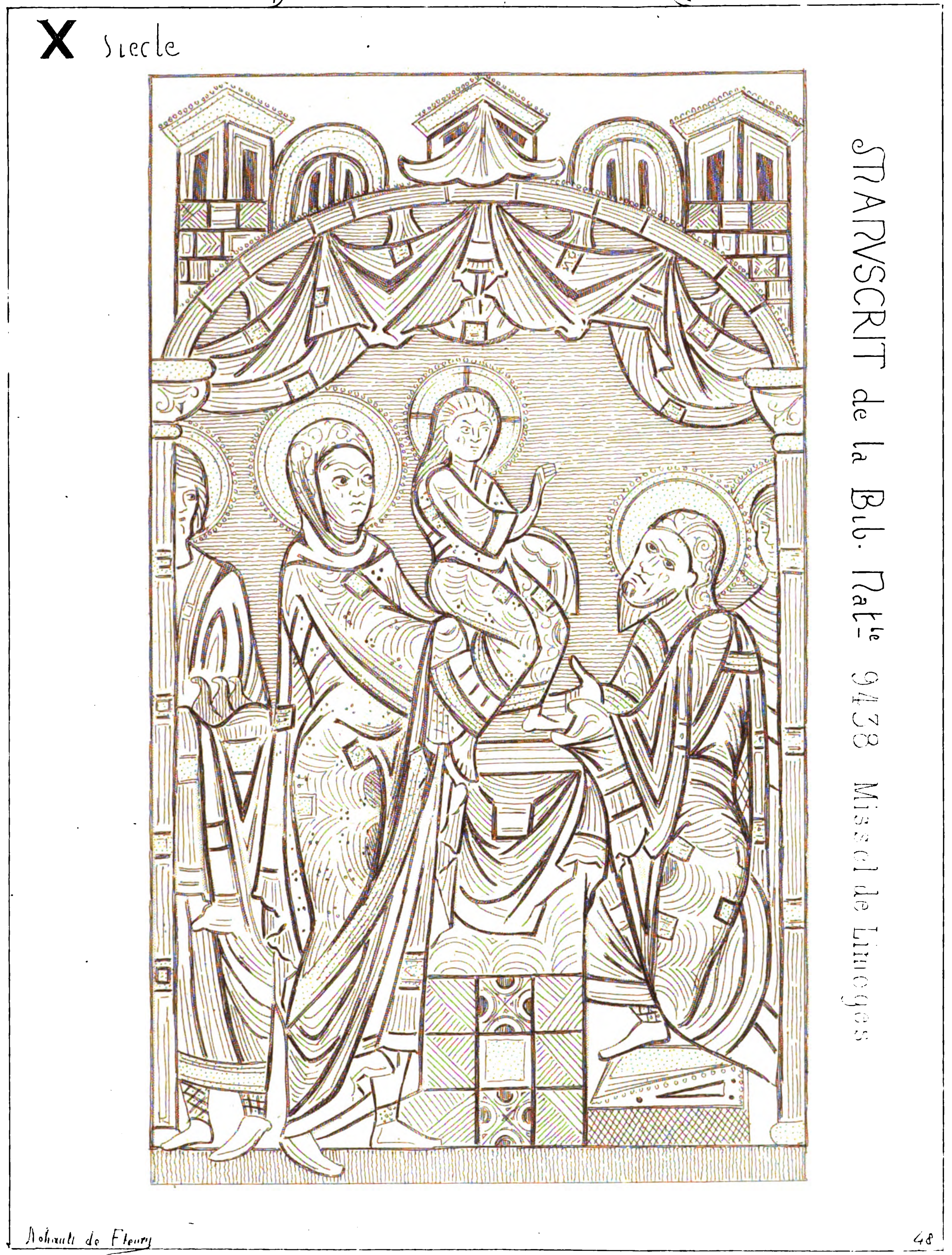
Legati prétend qu'il eût pour père Hillel, que nous croyons désigné par Josèphe sous le nom de Pollion, appelé le Babylonien parce qu'il vint de ce pays à l'âge de quarante ans. On lit dans le livre de la *Cabale* qu'il enseigna pendant quarante ans et gouverna Israël pendant quarante autres années. Sa famille était la plus noble à cette époque. Par sa femme, il descendait de David, et par son père il appartenait à la race de Benjamin. Siméon, fils d'Hillel, héritier de la dignité de son père, était lui-même père de Gamaliel, dont parle saint Luc [4] et florissait au temps de Jésus-Christ. Il s'agit de savoir si ce Siméon était le même que celui qui prit Jésus entre ses bras. En faveur de cette opinion, le nom, le lieu, le domicile, l'âge, la sainteté de la vie, tout enfin parait d'accord. Une autre preuve de l'identité de ces deux personnages est le silence que garde à leur égard la Mischna qui passe d'Hillel à son petit-fils Gamaliel; elle omet Siméon, très-probablement parce qu'il était favorable au Christ, et parce que ce Siméon, parent d'Hillel, fut révoqué de ses fonctions pour le punir de ne pas partager les opinions communes aux Juifs sur le règne temporel du Messie. A ceux qui professent cette opinion et veulent que Siméon eût été prêtre, on répond encore que, lorsque les évangélistes parlent d'un homme considérable, ils ne se contentent pas d'écrire : *Il y avait un homme...* mais ne manquent pas d'expliquer sa dignité, comme ils l'ont fait pour Nicodème, Jaïre, Joseph d'Arimathie, Gamaliel, etc. De plus on démontre qu'Hillel est né cent douze ans avant Jésus-Christ, et comme il a vécu cent vingt ans, il aurait vécu encore huit ans après la mort du Christ, et son fils, du vivant de son père, n'aurait pu être pontife, ni avoir l'âge qu'on paraît devoir lui donner. En résumé, Trombelli pense qu'il ne fut pas prêtre. Ses restes sont conservés dans une église élevée à Venise sous son vocable.

§ 13. — Saint Siméon s'adresse à Marie plutôt qu'à Joseph, parce qu'elle seule était la mère et que les événements prédits, qui devaient avoir lieu dans trente ans, se rapportent seulement à Marie. Joseph paraît être mort à cette époque.

§ 14. — Les martyrs ont souffert dans leurs corps, dit saint Ildephonse ; mais combien plus la sainte Vierge dut souffrir dans son âme, lorsqu'elle vit son divin fils suspendu à la croix! Toutes les souffrances, dit saint Jean Damascène, qui lui ont été épargnées lors de la naissance de son fils, elle les retrouve à sa mort, comme le lui avait prédit le vieillard Siméon.

§ 15. — Qu'était cette Anne prophétesse qui parlait de ce qui concernait la rédemption d'Is-

1. Trombelli, I, 1143.
2. *Nombres*, VI, 24.
3. *Elucid. terræ sanctæ*,
4. Saint Luc, Act. V.



Poussielgue frères Edit
Fodes imp Paris

raël? Saint Luc nous l'explique parfaitement. Les jeûnes qu'elle observait, les austérités auxquelles elle se livrait montrent toute la sainteté qui lui avait mérité le don de prophétie. *Et loquebatur de illo omnibus*, et elle parlait à tout le monde, comme d'une opinion alors fort répandue, que le temps du Messie promis depuis longtemps était proche; opinion adoptée par les sages qui voyaient le sceptre de Juda transporté d'une famille juive à la famille d'Hérode qui était étrangère[1].

§ 18. — Tout était encore tranquille, Hérode n'ayant pas vu les mages; Marie vint donc en sûreté à Jérusalem pour accomplir les prescriptions de la loi. Saint Augustin, dans sa concorde des évangélistes, pense qu'Hérode ne voyant point revenir les mages ainsi qu'il leur avait demandé, crut probablement qu'ils avaient été dupes d'une illusion et qu'ils avaient eu honte de le lui dire; qu'alors sa crainte étant dissipée, il n'eut point l'idée de rechercher l'enfant. Mais lorsqu'après la purification de la sainte Vierge, les faits extraordinaires qui s'étaient passés dans le temple et qui sont racontés par saint Luc, les paroles de Siméon, celles de la prophétesse Anne se furent répandus dans le public, le roi revint à son ancien projet et Joseph reçut de l'ange l'avis de fuir en Égypte avec la mère et l'enfant[2]. Cet avis de saint Augustin n'a rien de contraire à ce que nous avons dit ailleurs[3], que la sainte Famille partit de Nazareth où elle avait eu le temps de se rendre avant qu'Hérode ne fût instruit; nous croyons toutefois que les mages vinrent à Nazareth et que c'est après leur adoration que la sainte Famille partit pour l'Égypte[4].

Ce qu'un évangéliste omet un autre y supplée : c'est ainsi que saint Mathieu rapporte que les mages, avertis pendant leur sommeil de ne pas revenir à Hérode, passe ce que saint Luc raconte de la purification; et saint Luc omet le départ pour l'Égypte que raconte saint Mathieu et rapporte le retour à Nazareth, comme si ces faits s'étaient suivis.

Eutymius et Nicéphore pensent que Joseph avec Marie et l'enfant sont partis de Nazareth et non de Jérusalem. Tatien, Épiphane et Nicéphore placent la Purification avant l'arrivée des mages qui eut lieu, selon eux, deux ans après la naissance du Christ.

1. Trombelli, I, 1178.
2. De Castro, II, 533.
3. *Évangile*, XII.
4. *Évangile*, XII.

FÊTE ET TÉMOIGNAGES.

La fête de la Purification, appelée aussi Chandeleur à cause de l'usage de faire ce jour-là une procession aux flambeaux, remonte au ve siècle. Jean de Carthage en reporte l'origine aux Apôtres[1]. Elle était célébrée le 5 janvier à Jérusalem, et, d'après les Bollandistes, le 2 février en Phénicie, en Syrie, en Chypre et chez les Cophtes. Elle était déjà pratiquée en France sous le règne de Pépin. D. Jamin, dans son *Histoire des fêtes de l'Église*, fait observer que la Purification est, de toutes les fêtes de la sainte Vierge, la première qui ait été chômée comme le dimanche. La bénédiction des cierges et la procession où l'on porte les cierges allumés sont aussi anciennes que la fête. On y chantait des psaumes et des hymnes. Le rit romain actuel leur a substitué trois répons, dont le dernier se chante en entrant dans l'église au retour de la procession[2].

Les fêtes païennes des Lupercales, instituées par Évandre, et pendant lesquelles les femmes étaient exposées à d'indignes outrages, duraient encore lorsque Gélase Ier les fit disparaître en les remplaçant par la solennité de la Purification de la bienheureuse Vierge. Cette fête se propagea de l'Occident vers l'Orient pour détourner la colère de Dieu qui s'abattit avec la peste sur Constantinople, sous le règne de Justinien. Suivant Anastase, le pape Sergius ajouta au viie siècle la procession aux flambeaux, de

1. Tom. II, liv. viii; homélie 12.
2. L'abbé Pascal, édition Migne, p. 1061.

l'église de Saint-Adrien à la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Saint Cyrille de Jérusalem et saint Jean Chrysostome en parlent. Quelques personnes ont contesté l'opinion de Baronius, qui faisait substituer la fête de la Purification aux Lupercales, parce que, dans cette dernière, on ne portait pas de flambeaux. Cette objection tombe si les flambeaux n'étaient pas employés dans l'origine, mais ajoutés par Sergius. De plus, une autre version sur l'origine de la fête donnerait satisfaction à cette critique. Dans un discours qu'il prononça le jour de la Purification, Innocent III (1198 † 1216) dit que les honneurs rendus à la Vierge pendant cette fête ont remplacé ceux que les païens rendaient à Cérès quand, se promenant la nuit, des torches à la main, ils prétendaient avoir parcouru l'Etna pour retrouver Proserpine enlevée par Pluton.

Selon Benoît XIV la fête de la Purification, avec ses flambeaux, bien antérieurs à Sergius, fut substituée aux Amburbales, pendant lesquelles les païens parcouraient la ville de Rome au mois de février. Ils sacrifiaient ainsi aux dieux infernaux pour célébrer la conquête de l'univers faite par les Romains et le tribut qu'ils avaient imposé à toutes les nations[1].

En Angleterre[2] la célébration de la Purification remonte incontestablement à l'établissement de la foi. Le vénérable Bède, au sujet des processions qui avaient lieu dans la Rome païenne au mois de février, parle ainsi des fêtes chrétiennes, qui leur donnaient une autre forme et un nouvel objet : « La religion chrétienne avait changé ces usages, car dans le même mois, le jour de sainte Marie, le peuple avec les prêtres allaient par les églises, à certaines places de la ville, en chantant des hymnes ; ils portaient dans leurs mains les cierges que l'évêque leur avait donnés. Cette coutume se répandit et le peuple ne tarda pas à faire de même, aux autres fêtes de la bienheureuse et toujours Vierge Mère.

1 *Summa aurea,* Benoît XIV, III, 1415.
2. *Our lady's Dowry,* page 222.

Ces processions rappelaient les lampes des vierges prudentes qui accompagnent l'Époux et entrent avec lui pour les noces dans la céleste cité[1]. »

Ces luminaires firent appeler la fête Chandeleur.

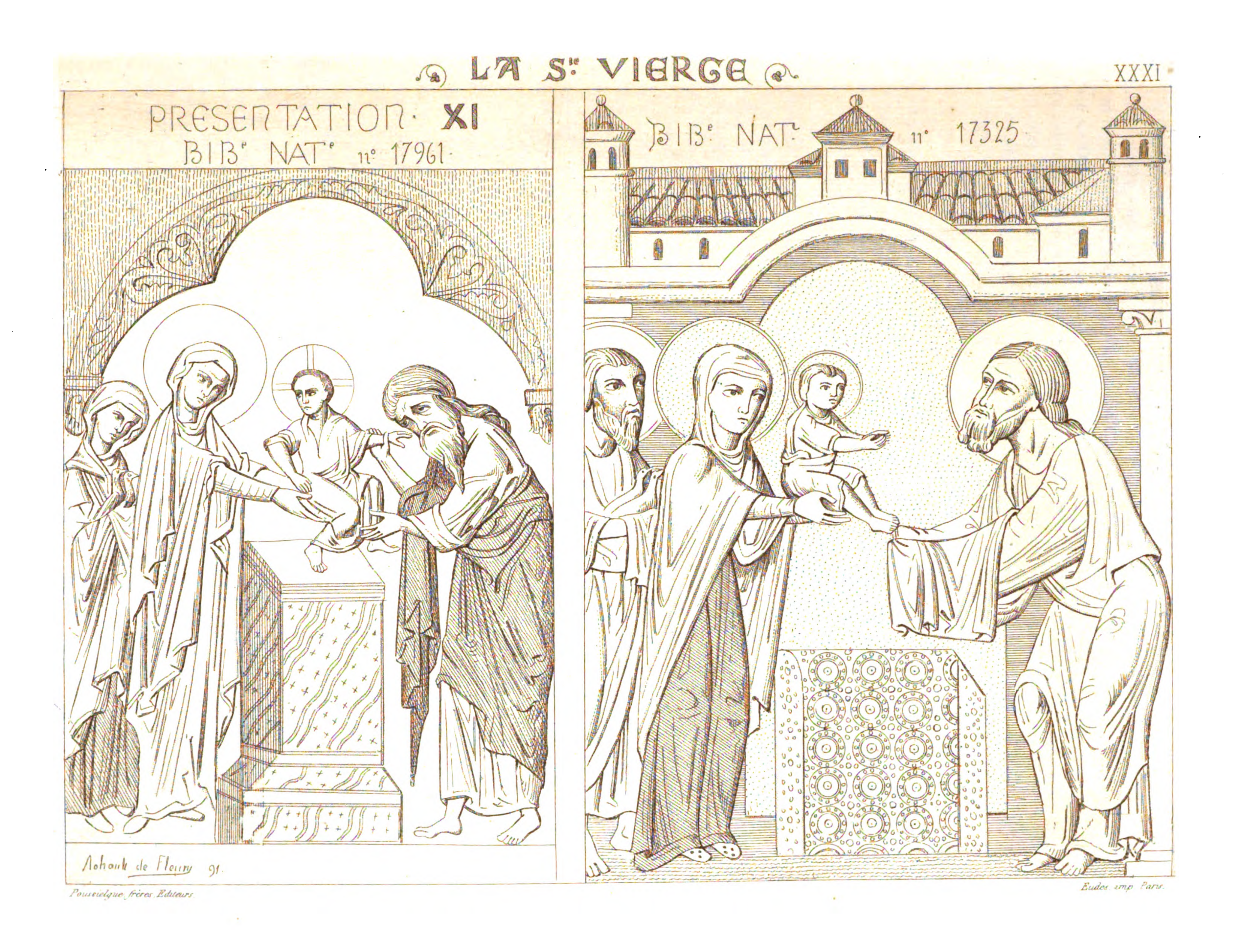
On lit dans une vieille homélie anglaise du XII[e] siècle, à propos de cette fête : « Ainsi que sainte Marie porte son royal enfant spirituellement dans son cœur, comme elle le porte matériellement dans ses bras, ainsi nous devons obéir à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans nos cœurs, *Fide et dilectione,* par une foi droite, un amour ardent, et nous devons porter en nos mains des cierges allumés[2]. En notre Sauveur, le corps était extérieurement visible, son âme était invisible, mais la sagesse éclatait dans l'un et l'autre. Tout fidèle doit tenir en ce jour un cierge allumé comme Notre-Dame et sa sainte compagnie l'avaient. »

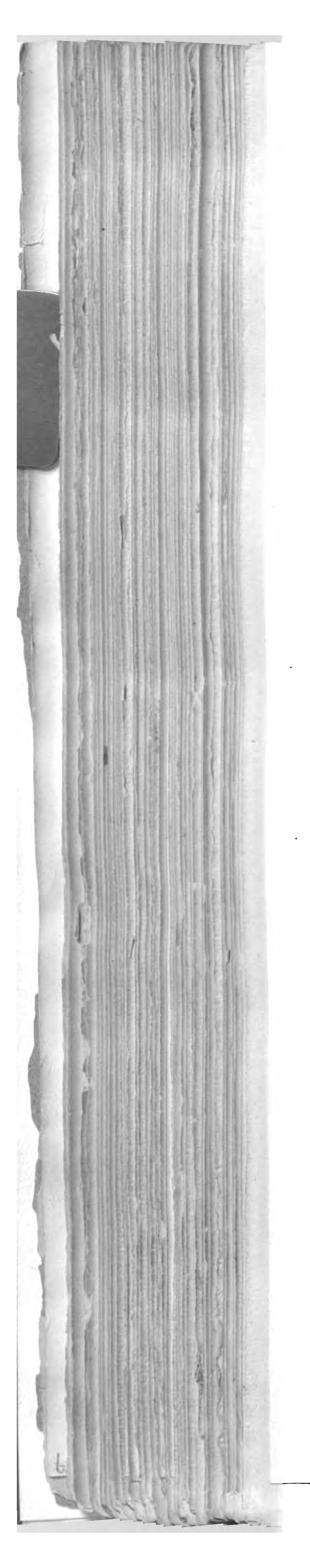
L'Anglo-Saxon Ælfric dit à propos de cette fête : « Les usages ecclésiastiques veulent qu'aujourd'hui nous portions des cierges à l'église pour les faire bénir et que nous allions ensuite avec ces lumières par les maisons de Dieu et en chantant des hymnes prescrites. Les hommes qui ne peuvent pas chanter doivent au moins porter des cierges, car, en ce jour, le Christ, la vraie lumière, fut porté au temple, lui qui nous racheta des ténèbres et fit briller à nos yeux l'éternelle clarté. »

En Angleterre, les protestants épiscopaux l'ont conservée comme celles de Noël et de l'Épiphanie, avec interdiction des œuvres serviles. Les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit devaient se rendre chaque année à la chapelle du Roi avec leurs manteaux et colliers de l'ordre et l'accompagner à la procession qui se faisait ce jour-là dans la ville de Versailles : elle eut encore lieu pour la dernière fois en 1791. »

La plus ancienne prose en l'honneur de la

1. Bède, *De temporum ratione,* cap. XII, édition Giles.
2. In Christo enim corpus et anima et divinitas et in candela cera exterius, luminulum interius ignis in ambobus.


LA Ste VIERGE
XXXI
PRESENTATION · XI
BIBe NATe no 17961
BIBe NATe no 17325
Rohault de Fleury 91
Poussielgue frères Editeurs
Eudes imp. Paris



Purification commence par ces mots (on la trouve dans quelques missels du XII[e] siècle) : « Ce peuple, ô Marie, vous vénère par ses accords et vous honore par un cœur pieux : vous fille vénérable et royale du noble Abraham, vous sortie de la race de David, très-sainte de corps, très-chaste de mœurs; vous êtes la Vierge la plus belle de toutes les vierges. Réjouissez-vous, ô mère et noble vierge qui avez cru à l'oracle de l'archange Gabriel et qui avez enfanté un fils [1]. »

Saint Methodius. — On a conservé de saint Methodius un sermon sur la Purification de la sainte Vierge dont nous faisons les extraits suivants : « Salut encore, vous qui êtes notre joie éternelle; car je reviens à vous, ô Marie. Vous êtes pour nous le commencement, le milieu et la fin de cette glorieuse lumière, vous êtes le plus précieux joyau de la couronne royale, la partie la plus belle de la victime offerte à Dieu, l'autel animé du pain de vie. Salut, ô trésor d'amour de Dieu le père; salut, source de l'humanité du fils; salut, *montagne ombragée* du Saint-Esprit. Vous avez été comblée de dons infinis; vous brillez des feux brûlants d'une charité plus ardente que l'éclat du soleil; vous avez mis au monde, dans le temps, Celui qui a été conçu avant le commencement; vous avez manifesté à nos regards le mystère ineffable et caché, le Fils invisible du Père, l'arbitre de la paix, Celui qui, par un miracle admirable, s'est fait plus petit même que les plus petits. Nous vous prions donc, ô la plus belle des créatures, au milieu des honneurs de votre glorieuse maternité, de vous souvenir sans cesse de nous, ô très-sainte Mère de Dieu, de nous qui nous glorifions en vous et qui par d'augustes cantiques célébrons votre mémoire qui doit vivre éternellement et traverser tous les siècles. »

Voici encore quelques passages de saint Methodius auquel sa dévotion à la très-sainte Vierge valut peut-être la grâce du martyre :

« La mère de Dieu, supérieure à la loi, s'y soumet cependant; celle qui était sainte et pure accepte une purification de quarante jours; et celui qui délie de la loi s'en rend le sujet. Elle offre pour Celui qui nous sanctifie un couple d'oiseaux purs, en témoignage de ceux qui se présentent purs et sans péché.

« O très-sainte Vierge mère, avant votre enfantement, vous avez échappé à la destinée de la femme, afin que le Saint-Esprit, qui seul vous épousa et vous sanctifia, vous fît enfanter le premier-né, le fils unique du Père.

« O Vierge mère, siége glorifié du Saint-Esprit, digne de Dieu, vous avez montré aux hommes et aux esprits célestes ce miracle prodigieux. Les anges chantent dans un triple cantique votre triple sainteté; vous êtes heureuse dans toutes les générations de femmes, heureuse par Dieu, car par vous la terre a été remplie de la gloire de Dieu, comme on l'entend chanter dans les psaumes.

« Par vous, très-sainte Vierge, comme par un jour éclatant, amenant le soleil de la justice, l'effroyable horreur des ténèbres fut mise en fuite; la puissance du tyran a été rendue vaine; la mort, détruite; l'enfer, englouti; toute inimitié renversée en présence de la paix. Les maladies nuisibles, repoussées par la grâce de la sainteté, et l'univers inondé par la lumière de la vérité la plus éclatante et la plus pure.

« Le prophète Isaïe avait autrefois annoncé par figure ce que la sainte mère de Dieu a accompli; car, prenant sur son autel pur et immaculé ce charbon ardent, vivifiant et ineffable, revêtu de chair, et le serrant dans ses mains, elle l'offrit à l'homme juste, dont elle entendit ainsi les discours et les exhortations.

« Prenez, dit-elle, vieillard respectable et le meilleur des prêtres, prenez le Seigneur, et votre

1. Concentu parili hic te Maria veneratur populus te que piis colit cordibus.
Generosi Abrae tu filia veneranda regia.
De Davidis stirpe genita.
Sanctissima corpore castissima moribusque omnium pulcherrima Virgo virginum.
Lætare mater et virgo nobilis Gabrielis archangelico quæ oraculo credula genuisti clausa filium... (F. Clément.)

espoir sera accompli; prenez ce trésor inépuisable, ces richesses qu'on ne peut enlever, homme généreux; que ce buisson, qui a été une figure représentant le feu de la vérité, vous enseigne, vous si versé cependant dans la loi.

« Siméon lui répond : Que vous dirai-je, ô mère Vierge et Vierge mère? Je vous saluerai, fille de David, avec les cantiques de David, votre ancêtre. Ce serait triste et funeste de vous donner d'autres ornements que ceux qui font votre gloire. Recevez-les donc, madame, avec bienveillance, ces dons précieux qui ne conviennent qu'à vous, à vous plus élevée que toutes les générations; vous qui avez brillé avec plus d'honneur que toutes les créatures visibles et invisibles. Heureuse tige de Jessé, ô trois fois heureuse la maison où vous avez fleuri!

« Bien! bien! mère et servante de Dieu; c'est merveille que Celui qui est le créancier de tous soit votre débiteur.

« Un prophète illustre a dit : « Qu'elle est « grande la maison de Dieu! qu'il est grand son « domaine! Il n'a pas de limites, il est élevé et « immense. Certainement cet oracle prophétique, « ces véritables paroles ne peuvent avoir que « votre grandeur et votre majesté pour objet, car « seule vous avez mérité d'avoir part avec Dieu « aux choses de Dieu, car seule vous avez engen« dré un Dieu de Dieu le Père, en lui donnant « une chair éternelle. »

Poëtes grecs.— Saint Joseph, associé de Théodore et son émule, composa un chant pour célébrer la Nativité de Notre-Seigneur, un autre pour la Présentation dont nous rapportons ici quelques strophes :

« Les troupes angéliques, comme des satellites, s'empressent autour de l'Enfant incarné qui se manifeste dans le temple, et s'associent aux transports des hommes dans la joie de ce jour. Au Fils de la Vierge, au Dieu revêtu de chair, ils adressent leurs hymnes et s'écrient avec foi: « Béni toi qui es venu, notre Dieu, gloire à toi! »

« Maintenant le salut d'Israël est apparu, la lumière a brillé sur ceux qui étaient assis dans les ténèbres; voici en effet le Seigneur porté sur le léger nuage de la Vierge, soleil qui brille et qui sauve ceux qui rient : « Nous te bénis« sons!... »

« Viens avec nous, prophète Isaïe, voici le Fils de la Vierge que tu as prédit; elle a conçu sans époux et enfanté Emmanuel, le Fils du Très-Haut; en le recevant dans ses bras, que Siméon chante aujourd'hui : « Nous te bénissons! »

« Et nous, arrachons-nous aux sens, allons maintenant dans le temple sacré, afin de voir le Créateur dans les bras de Siméon, afin de voir la Vierge lui offrant son lait, afin, ô fidèles, de lui chanter : « Béni notre Dieu qui est venu, gloire « à toi! »

— Job, dont on ignore le siècle, mais qui pourrait bien avoir appartenu au VIe, alors que la fête de la Présentation devint plus en honneur, composa un poëme pour cette solennité, dont voici quelques extraits :

« La Vierge te porte dans ses bras, toi la lumière et le soleil de gloire, toi qui illumines les ombres de la loi.

« Voici, comme l'a dit Isaïe, l'enfant né d'une vierge; cet enfant t'est donné, ô vieillard! éclatez en transports de joie.

« Celui qui est vraiment *Celui qui est,* le Créateur Dieu est descendu sous les traits de chair d'un enfant, il sauve Israël. Siméon s'écrie :

« Tu es mortel et Dieu, quoique j'embrasse dans mes bras un enfant.

« Je te vois, Vierge plus vénérable que les chérubins; tu soutiens, comme un trône, le Dieu vivant avant tous les siècles, mystère qui me stupéfait!

« Portes du ciel, ouvrez-vous; voici dans le temple qu'il est comme un enfant ordinaire présenté à Dieu le Père par la Vierge mère.

« Tu portes le feu comme les tenailles du prophète, tu portes sans te brûler, ô jeune fille, le divin charbon. Aussi nous te saluons, en adorant son enfantement.


BIBᵉ de l'ARSENAL IX
PRESENTATION
BIBᵉ NATᴸᴱ nᵒ 9448 · XI
PORTE de PISE
ACCE MEGN
PIISI PUCI
BOLOGNE nᵒ 3290

Ton âme, ô immaculée, sera percée d'un glaive de douleur lorsque tu verras souffrir ton Fils.

XI[e] SIÈCLE.

M. F. Clément, dans son *Histoire générale de la musique,* rapporte (p. 261) l'hymne suivante qui lui paraît antérieure au XII[e] siècle : « Le vénérable chœur des poëtes, autrefois inspiré par le Saint-Esprit, a chanté ce que Dieu accomplit dans sa mère Marie. Vierge, elle a conçu le Dieu du ciel, le Seigneur de la terre, et elle a enfanté dans sa virginité et elle est restée vierge après l'enfantement. Le juste vieillard Siméon le reçut dans ses bras, dans la maison de Dieu, heureux d'avoir vu le Christ de ses propres yeux comme il l'avait désiré. O mère du Roi éternel, nous vous le demandons, soyez favorable à nos prières; environnée de lumière, vous l'avez rejoint dans le royaume du ciel. Gloire et puissance à notre Dieu, salut perpétuel, honneur éternel à Celui qui réside au plus haut des cieux, trinité, unité! Ainsi soit-il[1]. »

XII[e] SIÈCLE.

Adam de Saint-Victor. — La séquence qu'Adam de Saint-Victor a composée sur ce sujet est très-répandue; elle se compose de neuf strophes dont nous donnons ici la traduction. « La lumière est venue éclairer nos cœurs, lumière digne d'être vénérée et chantée par nos voix réunies; la lumière joyeuse de ce jour ramène la fête consacrée aux louanges de la mère de Dieu. — Qu'aux accents joyeux de nos voix se mêlent des transports d'amour de nos cœurs pour que notre louange ne soit pas vaine; célébrons les louanges de Dieu et que sa noble mère les partage avec lui. — Sa dignité la couvre de gloire, son cœur est plein de bonté, son nom excite la componction; elle joint à l'honneur d'un matrone la pudeur d'une vierge; elle est la porte brillante du ciel. — Elle est la source marquée d'un sceau particulier, le jardin fermé et fécondé par la semence des vertus. Elle est cette porte close que Dieu, par un dessein secret, avait fermée aux hommes. — Elle est la toison qui attire la rosée, le champ rempli de fleurs dont le parfum se répand par toute la terre. Elle est la baguette d'Aaron qui fleurit; elle est la terre qui donne aux fidèles un Sauveur. — C'est elle qui est appelée, par figure, montagne, château, cour, temple, lit nuptial et cité. —Ainsi par les noms qu'on lui donne on l'élève au-dessus de tous les autres élus. — Ses prières bannissent le vice et son nom la tristesse, son odeur

1. Quod chorus vatum
Venerandus olim
Spiritu sancto
Cecinit repletus
In Dei factum
Genitrice constat
Esse Maria.

Hec Deum celi
Dominumque terre
Virgo concepit
Peperitque virgo;
Atque post partum
Meruit manere
Inviolata.

Quem senex justus
Simeon in ulnis
In domo sumpsit
Domini, gavisus
Hoc quod optavit
Proprio videre
Lumine Christum :

Tu libens votis
Petimus precantum
Regis eterni
Genitrix, faveto
Claraque Celsi
Renitens Olympi
Regna petisti.

Sit Deo nostro
Decus et potestas,
Sit salus perpes,
Sit honor perhennis,
Qui poli summa
Residet in arce
Trinus et unus.
Amen.

Ton âme, ô immaculée, sera percée d'un glaive de douleur lorsque tu verras souffrir ton Fils.

XIe SIÈCLE.

M. F. Clément, dans son *Histoire générale de la musique,* rapporte (p. 261) l'hymne suivante qui lui paraît antérieure au XIIe siècle : « Le vénérable chœur des poëtes, autrefois inspiré par le Saint-Esprit, a chanté ce que Dieu accomplit dans sa mère Marie. Vierge, elle a conçu le Dieu du ciel, le Seigneur de la terre, et elle a enfanté dans sa virginité et elle est restée vierge après l'enfantement. Le juste vieillard Siméon le reçut dans ses bras, dans la maison de Dieu, heureux d'avoir vu le Christ de ses propres yeux comme il l'avait désiré. O mère du Roi éternel, nous vous le demandons, soyez favorable à nos prières; environnée de lumière, vous l'avez rejoint dans le royaume du ciel. Gloire et puissance à notre Dieu, salut perpétuel, honneur éternel à Celui qui réside au plus haut des cieux, trinité, unité! Ainsi soit-il[1]. »

XIIe SIÈCLE.

Adam de Saint-Victor. — La séquence qu'Adam de Saint-Victor a composée sur ce sujet est très-répandue; elle se compose de neuf strophes dont nous donnons ici la traduction. « La lumière est venue éclairer nos cœurs, lumière digne d'être vénérée et chantée par nos voix réunies; la lumière joyeuse de ce jour ramène la fête consacrée aux louanges de la mère de Dieu. — Qu'aux accents joyeux de nos voix se mêlent des transports d'amour de nos cœurs pour que notre louange ne soit pas vaine; célébrons les louanges de Dieu et que sa noble mère les partage avec lui. — Sa dignité la couvre de gloire, son cœur est plein de bonté, son nom excite la componction; elle joint à l'honneur d'un matrone la pudeur d'une vierge; elle est la porte brillante du ciel. — Elle est la source marquée d'un sceau particulier, le jardin fermé et fécondé par la semence des vertus. Elle est cette porte close que Dieu, par un dessein secret, avait fermée aux hommes. — Elle est la toison qui attire la rosée, le champ rempli de fleurs dont le parfum se répand par toute la terre. Elle est la baguette d'Aaron qui fleurit; elle est la terre qui donne aux fidèles un Sauveur. — C'est elle qui est appelée, par figure, montagne, château, cour, temple, lit nuptial et cité. —Ainsi par les noms qu'on lui donne on l'élève au-dessus de tous les autres élus. — Ses prières bannissent le vice et son nom la tristesse, son odeur

1. Quod chorus vatum
Venerandus olim
Spiritu sancto
Cecinit repletus
In Dei factum
Genitrice constat
Esse Maria.

Hec Deum celi
Dominumque terre
Virgo concepit
Peperitque virgo;
Atque post partum
Meruit manere
Inviolata.

Quem senex justus
Simeon in ulnis
In domo sumpsit
Domini, gavisus
Hoc quod optavit
Proprio videre
Lumine Christum :

Tu libens votis
Petimus precantum
Regis eterni
Genitrix, faveto
Claraque Celsi
Renitens Olympi
Regna petisti.

Sit Deo nostro
Decus et potestas,
Sit salus perpes,
Sit honor perhennis,
Qui poli summa
Residet in arce
Trinus et unus.
Amen.

surpasse celle du lis et ses lèvres sont plus douces que le miel. — Elle est plus savoureuse que le vin, plus blanche que la neige, plus rose que la rose, plus brillante que la lune, car elle reçoit sa lumière du soleil de vérité. — Elle est l'impératrice des habitants des cieux et la dominatrice de ceux des enfers; elle est le chemin du ciel que nous devons choisir et suivre sans dévier avec une espérance pleine de foi; rappelez à vous ceux qui sont éloignés et réunissez-les à vos enfants. — O bonne mère, que nous invoquons, exaucez nos vœux et ne méprisez pas à ce point des pécheurs aux prières desquels vous restiez sourde; nous sommes des coupables qui se défient d'eux-mêmes, mais aussi des enfants qui mettent leur confiance en vous; obtenez-nous une place auprès de votre fils[1].

ICONOGRAPHIE.

Ve SIÈCLE.

Sainte-Marie-Majeure. (Pl. LXXXV.) — Le premier exemple que nous puissions offrir de l'iconographie de cette scène évangélique nous est fourni par la mosaïque de Sainte-Marie-Majeure, où l'on voit la présentation de Notre-Seigneur, et la purification de sa sainte Mère simultanément figurées. Elle est debout, coiffée en cheveux, parée d'énormes pendants d'oreilles et dans un costume de souveraine; elle porte le Sauveur entre ses bras; on peut voir la description que nous avons déjà donnée de cette belle peinture. (*Évang.*, t. I, ch. IV, p. 53.) La scène est de style antique.

1. Lux advenit veneranda.
Lux in choris jubilanda
Luminosis cordibus :
Hujus læta lux diei
Festum refert matris Dei
Dedicandum laudibus.

Vox exultet modulata,
Mens resultet medullata
Ne sit laus inutilis :
Sic laus Deo decantetur
Ut in eo collaudetur
Mater ejus nobilis.

Gloriosa dignitate,
Viscerosa pietate
Compunctiva nomine.
Cum honore matronali,
Cum pudore virginali
Nitet cœli cardine.

Hæc est fons signatus,
Hortus clausus, fœcundatus
Virtutum seminibus.
Hæc est illa porta clausa,
Quam latente Deus causa
Clauserat hominibus.

Hæc est vellus trahens rorem
Plenus ager dans odorem
Cunctis terræ finibus.
Hæc est virga ferens florem,
Terra suum salvatorem
Germinans fidelibus.

Hæc est dicta per exemplum
Mons, castellum, aula, templum,
Thalamus et civitas;
Sic eidem aliorum
Assignatur electorum
Nominum sublimitas.

Cujus preces vitia
Cujus odor lilia,
Cujus vincunt labia
Favum in dulcidine.

Super vinum sapida,
Super nivem candida,
Super rosam rosida,
Super lunam lucida,
Veris solis lumine.

Imperatrix superiorum,
Superatrix infernorum,
Eligenda via Cœli,
Retinenda spe fideli,
Separatos a te longe,
Revocatos a te junge
Tuorum collegio,

Mater bona quam rogamus,
Nobis dona quod optamus,
Nec sic spernas peccatores
Ut non cernas precatores,
Reos sibi diffitentes,
Tuos tibi confidentes
Tuo siste filio.

VIIIe SIÈCLE.

Saint-Pierre. — On la retrouve dans une mosaïque de l'ancien Saint-Pierre, donnée par Ciampini. (*Év.*, t. I, ch. IX, p. 54.)

IXe SIÈCLE.

Saint-Ambroise à Milan. — Au IVe siècle les monuments deviennent plus nombreux. Le grand autel de Saint-Ambroise, à Milan, paraît le plus ancien de cette série (835). La sainte Vierge tient son fils entre ses bras au-dessus de l'autel et le présente à Siméon. Anne est derrière celui-ci. Saint Joseph, portant les deux tourterelles sur un linge, s'avance ensuite. Les trois personnages du milieu sont seuls nimbés. Dans le fond sont figurées trois arcades auxquelles des lampes sont suspendues.

Manuscrit 510 de la Bibliothèque nationale.— Le manuscrit de la Bibliothèque nationale marqué 510 nous montre cette scène sous des traits suaves : l'enfant Jésus tend les bras à Siméon, qui le reçoit avec amour. (*Év.*, t. I, p. 54.)

Ivoire Micheli. — Un ivoire provenant de la collection Micheli nous offre une Purification d'époque carlovingienne; la plaque d'ivoire que comprend la sculpture est divisée en deux parties : la première est attribuée à la représentation des Mages, la seconde à celle de la Purification. Le geste de la madone élevant l'enfant au-dessus de la table, l'attitude de Siméon qui le reçoit, ont un mouvement et un entrain remarquables, on regrette que la lourdeur des proportions, lourdeur rendue plus sensible par l'usure de l'ivoire, gâte les qualités réelles de ce bas-relief.

Bibliothèque de l'Arsenal. — Le petit manuscrit de l'Arsenal, dont la couverture en ivoire vient de l'antiquité païenne, nous donne, entre autres sujets, la Présentation sur une petite échelle au folio 11. Saint Joseph présente, au-dessus de l'autel, l'enfant à saint Siméon; la sainte Vierge porte une colombe qui ressemble plutôt à un aigle qu'au timide oiseau désigné par la loi pour l'offrande des pauvres. Siméon, dépourvu de nimbe, porte une courte tunique violette; saint Joseph nimbé un court manteau vert, une longue robe violette; la sainte Vierge un manteau bleu, une tunique violette. Les figures ont 0^m,030 de hauteur.

Xe SIÈCLE.

Ménologe du Vatican. (Pl. XXVIII.) — Le Xe siècle nous ramène devant l'admirable ménologe du Vatican et devant une de ses miniatures signée Pantaléon, un des meilleurs peintres qui aient enluminé ses pages. Au fond, on voit le temple représenté par quatre colonnes portant un dôme percé de quatre arcades. Il est de couleur grise, la transenne en marbre, la porte de devant à panneaux de bois. L'architecture est curieuse, mais rendue par le peintre d'une main incorrecte.

La sainte Vierge présente l'enfant avec un naturel parfait, l'enfant même est d'une grâce raphaélique, il se rejette un peu vers sa mère dont il craint d'abandonner les bras. L'attitude d'Anne est bien celle d'une prophétesse; s'il nous était permis d'adresser une critique à cette peinture, l'une des plus belles du manuscrit, nous pourrions trouver la tête de saint Joseph mal attachée et jetée disgracieusement en avant, mais on ne saurait trop admirer la pureté du dessin, l'expression des têtes, la netteté des draperies, évidemment tracées d'après un modèle, les ombres et les clairs parfaitement fondus et merveilleusement harmonisés[1].

1. Voici les couleurs. *La sainte Vierge :* robe bleu clair, manteau violet avec hachures d'or, souliers rouges. *L'enfant Jésus :* robe d'ocre jaune largement hachée en or et les ombres indiquées par une teinte plus foncée. *Saint Joseph .* tunique gris bleu, manteau bleu, cheveux blancs, pieds nus; il porte deux tourterelles blanches avec bec et yeux rouges. *Saint Siméon :* tunique bleu clair dont on ne voit que le bas et un triangle sur la poitrine, manteau jaune d'ocre clair, cheveux et barbe abondante et gris, pieds nus. *Anne :* robe ocre rouge, manteau bronze, coiffe blanc bleu terne, souliers noirs.

Bénédictionnaire de saint Æthelwold. (Pl. XIV.) — Le bénédictionnaire de saint Æthelwold que possède M. le duc de Devonshire, nous prête pour la purification au xe siècle, un type intéressant et comme toujours original. La sainte Vierge richement vêtue présente l'enfant à saint Siméon, qui le reçoit les mains cachées dans une draperie; derrière Elle, au second plan, on aperçoit la tête de saint Joseph et les deux colombes qu'il apporte, et près de lui une jeune fille; sainte Anne apparaît derrière Siméon. L'enfant Jésus est traité comme s'il était d'âge adulte, mais sur une petite échelle; il tient un livre de la main gauche et bénit de la droite. Des six personnages qui composent cette scène, le Sauveur et Siméon portent seuls des nimbes comme seuls dépositaires ici de l'autorité divine. Dans le ciel et au-dessus de la riche architecture qui forme le fond du tableau, la main divine verse sa bénédiction sur les assistants. L'enfant Jésus est tout couvert d'or, Joseph a une robe bleu foncé, un manteau vert, la sainte Vierge une robe bleue, un manteau violet, Siméon un manteau gros bleu, Anne un manteau violet, une robe ocre jaune. Les hachures sont toutes en or.

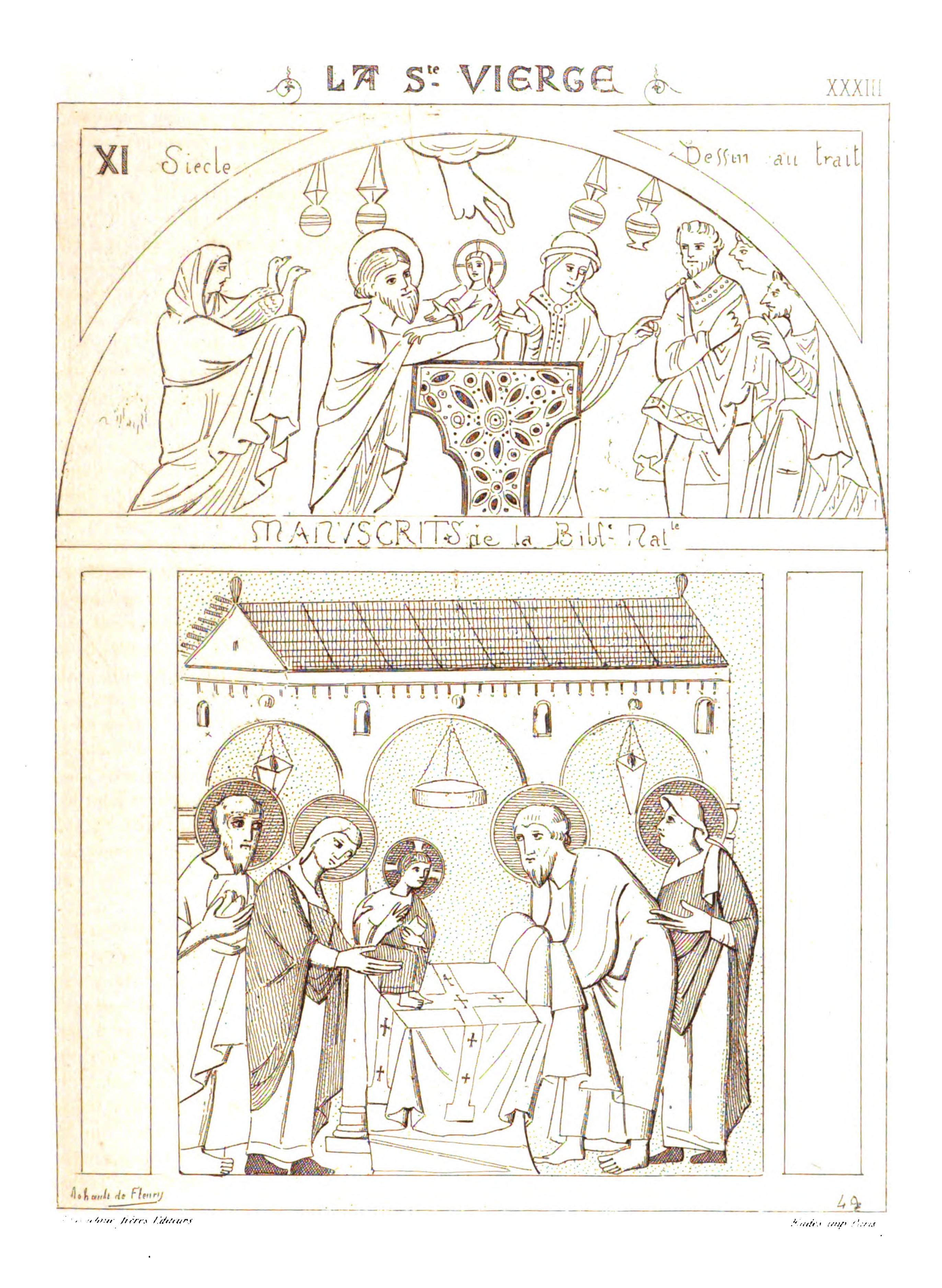
XIe SIÈCLE.

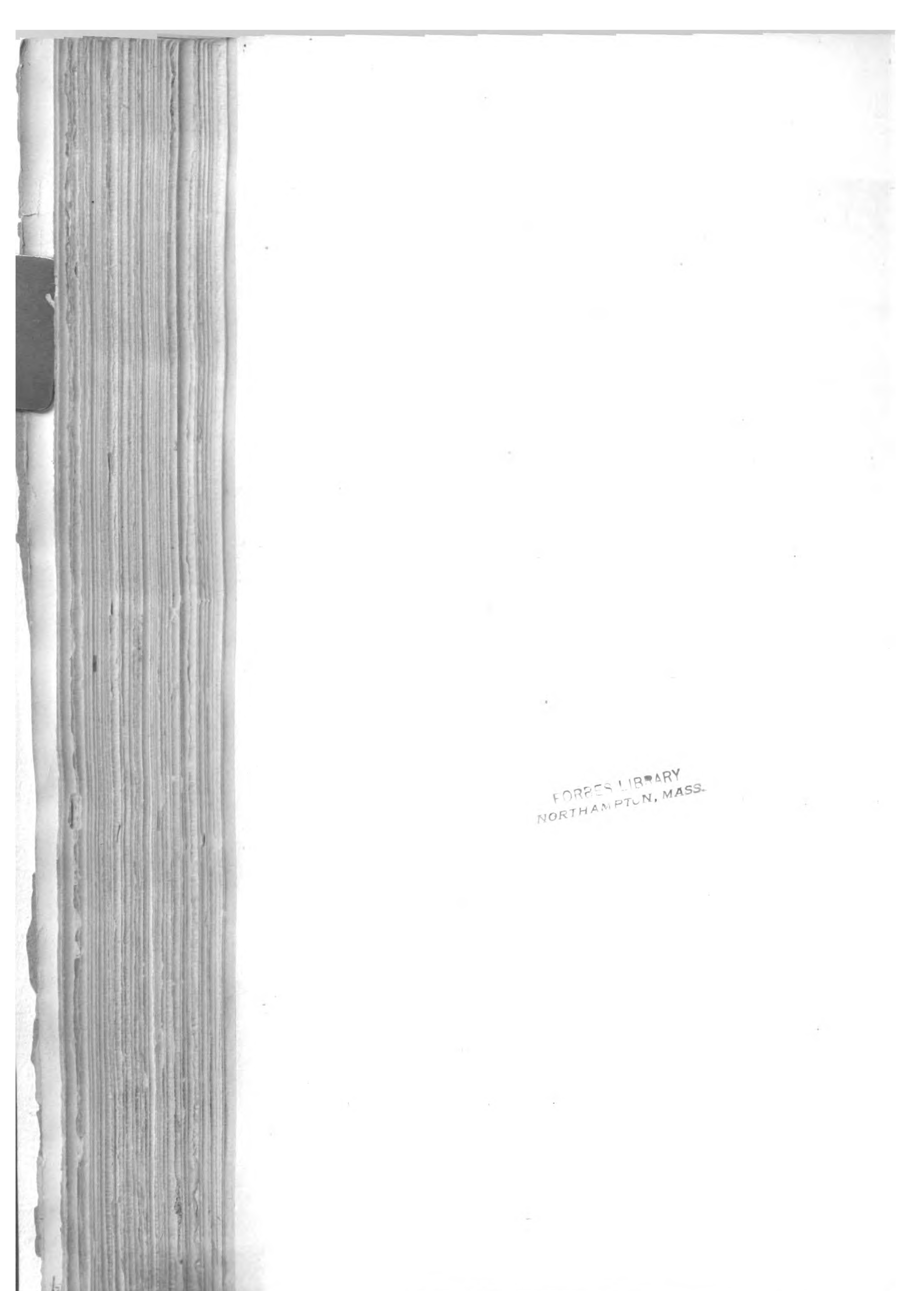
Portes de Saint-Paul. — D'Agincourt, qui a dessiné les portes de Saint-Paul de Rome avant l'incendie en a tiré, entre autres sujets, la Présentation de Notre-Seigneur (D'Ag., *Sculpt.*, p. 24, texte XLVIII). Moins heureux que lui, et réduits à leurs débris, nous avons pris du moins des estampages qui nous ont servi à contrôler l'œuvre du savant antiquaire français. Dans cette scène, les personnages sont disposés comme à l'ordinaire. La sainte Vierge présente l'enfant au-dessus d'un autel sur lequel un livre est placé, saint Joseph par derrière porte deux colombes sur un voile.

Bibliothèque nationale, n° 74, folio 109. (Pl. XV.) — Parmi la multitude de petites miniatures de ce joli manuscrit grec, nous ne pouvons manquer de trouver la Présentation; au milieu, un ciborium, emblème du temple, s'élève entre la sainte Vierge portant l'enfant et le vieillard; on ne voit pas aux mains de Joseph les colombes que le temps a peut-être effacées.

Bibliothèque nationale, manuscrit 9,438. *Missel de Limoges.* (Pl. XXX.) — La Présentation forme une des plus mauvaises miniatures de ce manuscrit si barbare. Toutes les teintes sont rouges, roses, avec un peu de blanc. La sainte Vierge élève l'enfant Jésus au-dessus de l'autel vers Siméon, qui le reçoit sur un voile; à gauche, à moitié caché, saint Joseph porte trois colombes; à droite, on ne voit que la tête de la prophétesse; les contours des figures, les vêtements et les bords des draperies sertis d'un large trait noir sont couverts de hachures droites ou courbes qui ne laissent aucun point sans travail. La sainte Vierge porte une robe et un manteau rouge nuancé; une grande bande d'or borde le manteau, sur lequel sont disposées quelques plaques d or. Les nimbes de tous les personnages sont en or, bordés de perles. La scène se passe sous une arcade drapée. Nous n'avons pas assurément gravé cette peinture pour son mérite artistique, mais pour l'intérêt historique qu'elle offre; je dirai aussi pour le souvenir de la piété naïve de ses auteurs dont le dessin ignorant a peut-être trouvé plus de bénédictions devant Dieu que des chefs-d'œuvre exécutés par des génies sans foi.

Bibliothèque nationale, manuscrit 9,448. (Pl. XXXII.) — Ces temps malheureux pour l'art nous forcent à rapporter des images bien grossières. La Bibliothèque nationale, dans le n° 9,448, possède une miniature à peu près contemporaine et presque aussi dépourvue de beauté; toutefois, malgré leur laideur, les têtes ne manquent pas d'une certaine expression. La sainte Vierge a une robe lilas, un manteau bleu; saint Joseph, une tunique bleu changeant, un manteau jaune d'ocre; Siméon, une


LA Ste VIERGE
XXXIII
XI Siecle
Dessin au trait
MANUSCRITS de la Bibl. Natle
Rohault de Fleury
49
frères Éditeurs


FORBES LIBRARY
NORTHAMPTON, MASS.

robe lilas, un manteau ocre rouge. Ces trois figures sont nimbées; la prophétesse, dont on voit la tête derrière saint Joseph, n'a pas de nimbe; celui du Sauveur est crucifère.

Bibliothèque nationale, manuscrit 12,117. (Pl. XXXIII.) — Voici un manuscrit, également déposé à la Bibliothèque nationale, mais qui nous montre la Présentation figurée tout différemment : la sainte Vierge vient de livrer son fils à Siméon, et de ses mains devenues libres, elle fait des gestes à plusieurs hommes qui écoutent les merveilles qu'elle raconte; à gauche, une femme apporte les tourterelles; au milieu des lampes suspendues à la voûte apparaît la main divine.

Manuscrit 17,325. (Pl. XXXI.) — Après de si tristes peintures, l'œil se repose sur une belle page du manuscrit 17,325 de la Bibliothèque nationale. Les couleurs sont très-douces et serties de fortes lignes noires d'un bon effet. La peinture est sur fond d'or, les têtes ont de l'expression, les plis sont bien entendus; les quatre figures portent un nimbe uni; ceux de l'enfant Jésus et de la sainte Vierge sont en or, ceux des deux hommes en argent. La sainte Vierge a une robe noire, un manteau violet; saint Joseph, tunique rose, manteau vert, cheveux et barbe gris; le linge sur lequel il tient les colombes est gris; saint Siméon a un manteau orangé; l'enfant Jésus une tunique brune; l'autel, rouge, est richement orné de rosaces bleues et jaunes et de deux bandes latérales jaunes et gemmées. Je ferai remarquer que l'enfant Jésus est toujours en robe, ce qui suppose que la Purification n'a pas eu lieu quarante jours après la naissance du Sauveur et confirme ce que nous avons déjà dit ailleurs, qu'elle se passa, ainsi que l'Adoration des mages, dans le cours de la deuxième année.

Manuscrit 17,961. (Pl. XXXI.) — On trouvera sur la même planche une seconde représentation tirée aussi de la Bibliothèque nationale. La sainte Vierge porte un nimbe uni, l'enfant Jésus un nimbe crucifère; Siméon et une jeune fille qui porte les colombes en sont dépourvus.

Manuscrit 18,005. — La Bibliothèque nationale, qui nous a fourni de si abondants documents pour le XI[e] siècle, nous offre encore une Présentation dans le manuscrit 18,005. Il est encore bien, quoique très-inférieur au 17,325. La peinture sur fond d'or développe toute la scène évangélique. En commençant à gauche, saint Joseph porte les colombes; il a les cheveux blancs, le nimbe vert, le manteau rouge, la tunique blanche; la sainte Vierge, nimbe bleu, voile et robe blancs, manteau verdâtre, avec bande violette; l'enfant Jésus, nimbe crucifère, robe blanche, manteau rouge; Siméon, nimbe bleu, cheveux blancs, manteau jaune; Anne, nimbe vert, voile et robe blancs, manteau violet. Un temple, dans les arcades duquel trois lampes sont suspendues, se détache sur le fond d'or.

XII[e] SIÈCLE.

Città-di-Castello. — Il semble que cette s ène de l'Évangile ait été moins représentée au XII[e] siècle; du moins nous n'avons pas pu recueillir autant d'images. Nous citerons d'abord le devant d'autel de Città-di-Castello (D'Agincourt, *Sculpt.*, pl. 21). A gauche, la sainte Vierge porte l'enfant que Siméon reçoit sur le voile. Saint Joseph, derrière Siméon, s'avance avec ses colombes; il n'y a ni autel ni prophétesse. Deux arcades au fond figurent le temple.

Le manuscrit conservé à Pise dans les archives du Dôme nous remet sous les yeux les mêmes personnages et les mêmes attitudes. La sainte Vierge a un manteau bleu, sainte Anne un rouge, saint Siméon un bleu foncé et une robe violette. — Nous avons gravé le panneau de la porte San-Ranieri qui nous offre ce sujet dans la même ville. (Pl. XXXII.)

Bologne. (Pl. XXXII.) — Signalons encore le petit manuscrit dont il a été déjà question à l'Annonciation et qui nous montre seulement quatre personnages : saint Siméon tenant le Sauveur dans ses bras, la sainte Vierge de l'autre côté de l'autel et Joseph par derrière avec ses deux colombes.

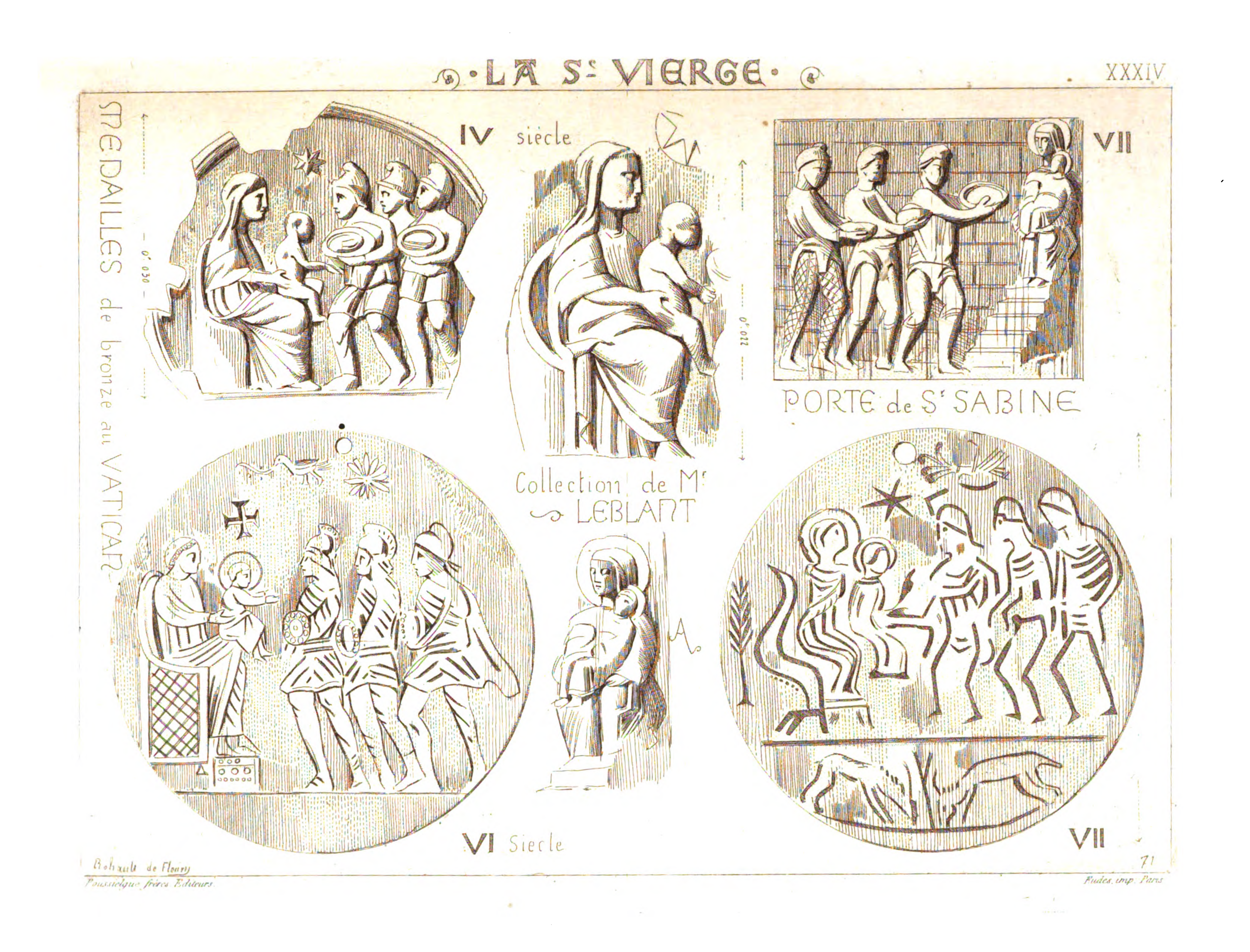
A Paris, nous voyons encore cette scène au portail de Notre-Dame et dans une crosse du cabinet des médailles.

On conserve dans le trésor d'Aix-la-Chapelle un reliquaire d'une grande richesse aux extrémités duquel se tiennent Marie et Siméon. Ils ont les bras tendus, Marie pour offrir les colombes et Siméon le Sauveur [1].

En multipliant les exemples, nous serions loin d'offrir des types nouveaux et nous ne ferions qu'une répétition fastidieuse. Remarquons seulement, avant de laisser l'iconographie de la Purification, combien cette scène s'offre sans cesse à nous sous les mêmes traits. Depuis Sainte-Marie-Majeure jusqu'aux portes de bronze de la fin du XII[e] siècle, la donnée reste invariablement la même et fidèle à l'Évangile; excepté de rares exceptions qui nous montrent le Sauveur tenu par saint Joseph, nous retrouvons toujours les mêmes personnages, les mêmes attitudes, Marie offrant son fils bien-aimé, Siméon le recevant, comme on faisait jadis pour l'Eucharistie, avec les mains couvertes d'un linge; la prophétesse, Joseph soumis à l'humble rôle de tenir les tourterelles, l'autel, le temple qui subit quelques variantes des changements de style. Le seul personnage étranger au récit évangélique qui se glisse parfois dans ces images est une jeune fille, peut-être Salomé, compagne de Marie. On est heureux de voir ce respect si continu et si exact du livre sacré auquel tous les siècles reviennent successivement; on est heureux de voir que les apocryphes n'ont pu intervenir ici et fausser les précieux anneaux de la chaîne qui nous rattache aux traditions apostoliques. Espérons que les peintres, au lieu d'innover à l'avenir en traitant ce grand sujet, se soumettront à une loi que nulle époque n'a osé violer, et qu'ils livreront à nos descendants le même respect et les mêmes images.

1. *Geschichtliche mittheilungen über die Heiligthümer der stiftskirche zu Aachen,* 1874, par M. le chanoine Kessel, p. 104.

LA Ste VIERGE



CHAPITRE VII

ADORATION DES MAGES.

ÉVANGILE.

JÉSUS donc étant né à Bethléem de Juda, aux jours du roi Hérode, voilà que des mages vinrent d'Orient à Jérusalem *,

2° Disant : Où est le roi des Juifs qui est né? car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer *.

3° Le roi Hérode l'ayant appris fut troublé et tout Jérusalem avec lui.

4° Et, assemblant tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, il leur demanda où devait naître le Christ.

5° Et ils lui dirent : A Bethléem de Juda; car il a été ainsi écrit par le prophète * :

6° Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre entre les principales villes de Juda; car de toi sortira le chef qui doit régir Israël, mon peuple.

7° Alors Hérode, ayant appelé les mages en secret, s'enquit d'eux avec soin du temps où l'étoile leur était apparue *.

8° Et les envoyant à Bethléem, il dit : Informez-vous exactement de l'enfant et, lorsque vers l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer.

9° Ceux-ci, après avoir entendu le roi, s'en allèrent, et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait jusqu'à ce qu'elle vînt et s'arrêta au-dessus du lieu où était l'enfant *.

10° Or voyant l'étoile, ils furent transportés de joie *.

11° Et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent; puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent des présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

12° Mais ayant été avertis en songe de ne point retourner vers Hérode, ils revinrent dans leur pays par un autre chemin.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES.

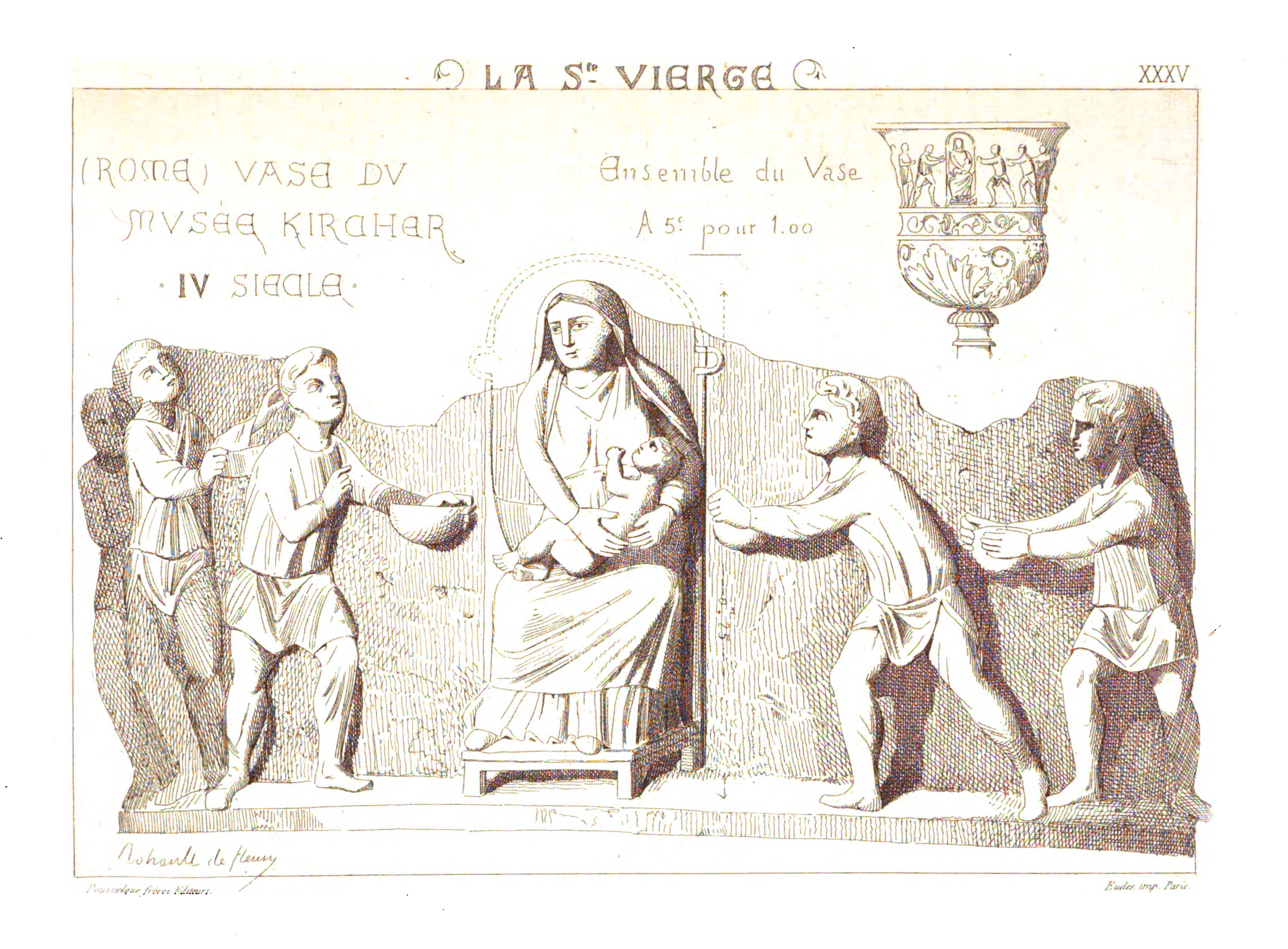
§ 1. — *Voilà que des mages vinrent d'Orient.* — Les mages étaient des savants ayant de très-hautes positions dans leur pays, peut-être même jouissant d'un certain pouvoir civil. L'expression d'*Orient* employée par saint Luc, n'indiquant pas le lieu précis d'où ils venaient, a fait naître une foule de commentaires. Des études récentes[1], s'appuyant sur les traditions les plus anciennes et sur les monuments, ont proposé la Perse comme étant très-probablement leur patrie.

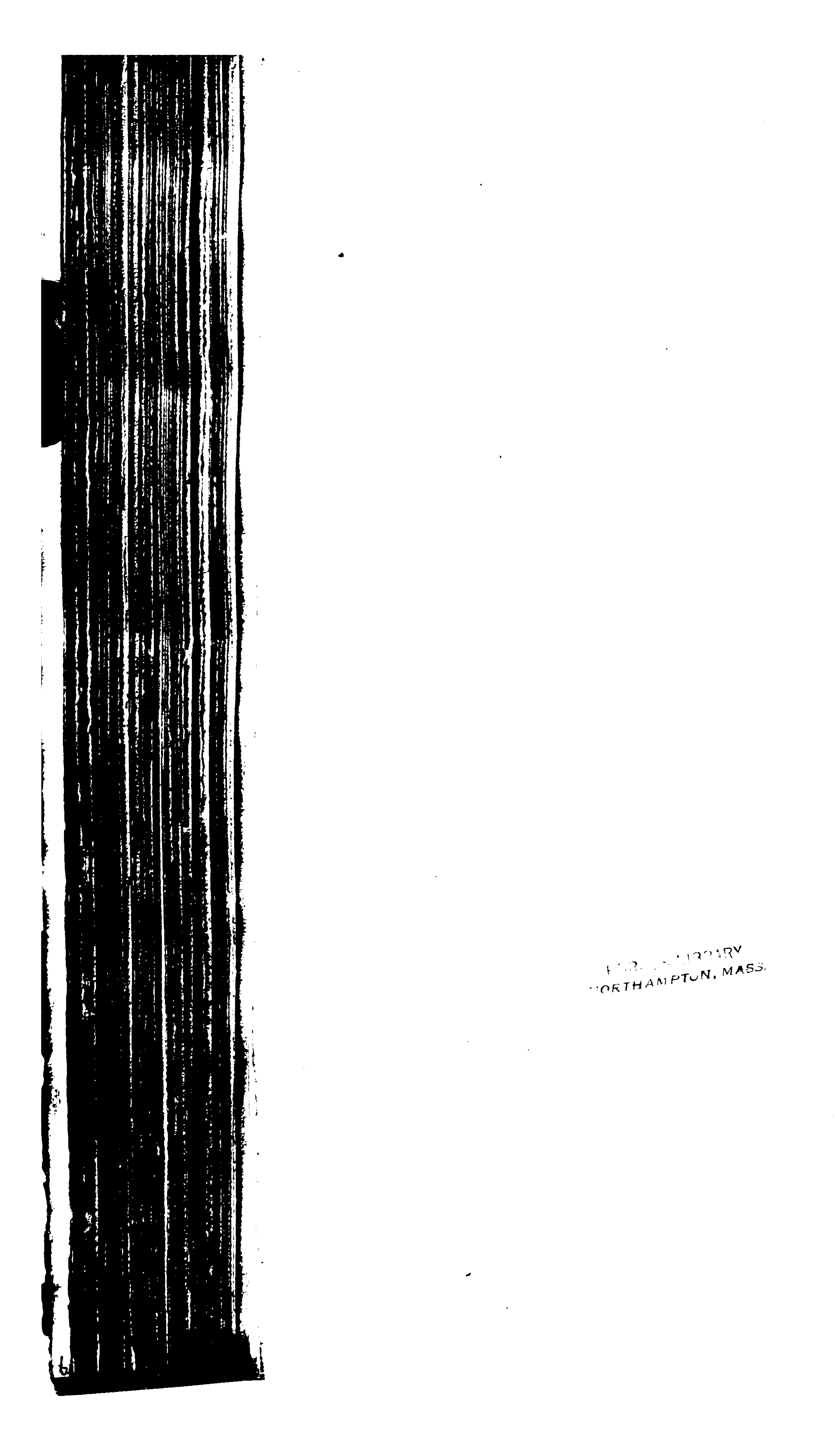
§ 2 et 5. — Le mot *étoile* n'exprime pas ici un astre du firmament, mais un signe lumineux dans la hauteur de l'atmosphère, qui leur apparut le jour le la naissance du Christ[2] et s'évanouit après cette apparition. Il est constant que les mages, successeurs de Balaam, ont connu par ce prophète que ce signe était celui de la naissance du Christ. Balaam commença à prophétiser et à dire : « Voici ce que dit Balaam, fils de Beor; voici ce que dit l'homme qui a l'œil fermé; voici ce que dit celui qui entend les paroles de Dieu, qui a vu les visions du Tout-Puissant, qui tombe, et qui, en tombant, a les yeux ouverts : Je le verrai, mais non pas maintenant; je le considérerai, mais non pas de près. *Une étoile sortira de Jacob;* un rejeton s'élèvera d'Israël et il frappera les chefs de Moab et ruinera tous les enfants de Seth. Il possédera l'Idumée : l'héritage de Seïr passera à ses ennemis et Israël agira avec un grand courage. Il sortira de Jacob un dominateur qui perdra les restes de la cité[3]. »

1. *Évangile,* XIII.
2. Saint Augustin, *Sermon* XXXII.
3. *Nombres,* XXIV, 15, etc. — De Castro, II, 516.

Il est utile de rappeler le récit des légendes : « Aux lieux mêmes où commence le jour, dans les régions voisines de l'Océan, disent les légendes, vivait une race d'hommes descendue des patriarches. Ces lointains habitants de la terre avaient emporté dans leur exil un livre mystérieux dont l'origine remontait jusqu'à Seth, fils d'Adam. Il y était prédit qu'une étoile merveilleuse brillerait dans les cieux pour annoncer la naissance d'un Sauveur, et qu'au berceau de ce Dieu les fils de l'Orient porteraient avec leurs hommages le tribut et les dons de leur pays. Religieux observateurs des lois de ce code inspiré, les descendants de Seth avaient choisi parmi eux douze sages, qui devaient attendre l'apparition de l'astre promis et le signaler à la terre. Ils portaient le nom de mages, qui signifiait dans leur langue dépositaires de la science. Héréditaires dans une famille, leurs fonctions se perpétuèrent jusqu'aux temps marqués par les oracles. Établis au pied d'un mont fameux qu'on avait appelé Montagne de la Victoire, chaque année, après l'époque où les gerbes tombent sous la faucille des moissonneurs, trois d'entre eux montaient jusqu'à la cime. Ils s'arrêtaient près d'une caverne pleine de mystères, entourée au dehors d'arbres séculaires, qui la protégeaient de leur ombre. Une fontaine sacrée, dont les eaux avaient des propriétés merveilleuses, l'arrosait à l'intérieur. Après y avoir fait plusieurs ablutions, les mages adoraient en silence la majesté du Seigneur et continuaient à observer le cours des astres, pour découvrir enfin l'étoile si longtemps attendue.

«... Tout à coup, ils aperçurent, descendant de la voûte du ciel, une étoile d'une grandeur extraordinaire qui paraissait s'approcher d'eux à mesure qu'elle avançait, ils distinguaient au


LA Ste VIERGE
XXXV
(ROME) VASE DU
MUSÉE KIRCHER
· IV SIECLE ·
Ensemble du Vase
A 5c. pour 1.00
Rohault de Fleury
Poussielgue frères Éditeurs.
Eudes imp. Paris.



milieu de ses rayons un enfant d'une ravissante beauté, qui portait sur sa tête, dans une auréole de lumière, la forme d'une croix. »

§ 7. — Il y a lieu de rechercher l'époque où l'étoile est apparue et celle où les mages sont venus adorer le Sauveur. Nous trouvons encore ici de grandes divergences parmi les auteurs. L'opinion la plus probable, s'appuyant toujours sur l'étude des monuments, fixe la visite des mages à Hérode dans la deuxième année de la naissance du Christ, c'est-à-dire dans la deuxième année de l'apparition de l'étoile.

§§ 9 et 10. — L'étoile qu'ils avaient vue l'année précédente se représente à eux quand ils quittent le palais d'Hérode. Ils reconnaissent ce signe dont ils n'avaient pas eu besoin pour aller à la ville sainte; réjouis de cette nouvelle apparition, ils comprennent qu'ils ne doivent pas la quitter et qu'elle les conduira, comme elle les conduisit en effet au lieu où était l'enfant.

A la détermination du lieu se sont appliqués beaucoup de commentaires dont le dernier mot semble avoir été dit par le père Patrizzi, qui marque Bethléem pour cette adoration. C'est là qu'ils entrent dans la maison de Joseph et offrent leurs présents au Sauveur. Nous nous sommes étendu à ce sujet dans une longue dissertation à propos de l'Évangile, nous ne croyons donc pas nécessaire d'y revenir[1]. Le nombre des mages, que les anciennes représentations par leur variété laissent incertain, est ordinairement fixé à trois, et l'énumération de leurs présents semble confirmer cette opinion.

FETE ET TEMOIGNAGES.

IVe SIÈCLE.

SAINT ÉPHREM. — Au IVe siècle, âge d'or de la poésie comme de l'éloquence chrétienne, le premier et le plus grand poëte d'Orient chrétien ne fut pas un Grec mais un Syrien, simple diacre de l'église d'Édesse, ordonné par saint Basile et complétement étranger à la langue de saint Basile, ne connaissant d'autre idiome que le syriaque, n'ayant eu d'autre école que la Bible et l'Évangile, venu enfin tout droit de Jésus-Christ et du désert. On le nommait Éphraïm et nous l'appelons saint Éphrem.

De ses innombrables poésies, on en a conservé six dont une seule, il faut l'avouer, a une véritable importance. Voici la plus belle de celles qui ont survécu, c'est un cantique sur Marie et les mages[1]:

« Après la naissance du fils, une lumière a brillé sur le monde et les ténèbres ont été chassées et elle a illuminé l'univers. Que l'univers rende donc gloire au fils qui l'a illuminé !

« Il est sorti du sein d'une vierge et à sa vue les ombres se sont évanouies; il a dissipé les ténèbres de l'erreur et le monde s'est vu éclairer tout entier. Que le monde lui rende donc gloire !

« Un grand bruit s'est fait parmi les peuples et une lumière s'est levée dans les ténèbres et les nations ont tressailli de joie, pour rendre gloire à celui dont la naissance les a illuminées.

« Il a envoyé sa lumière en Orient et la Perse a été éclairée par les rayons d'un astre. C'est lui qui l'a fait lever et il a annoncé à la Perse que tous sont déjà accourus vers une victime réjouissante.

« Un flambeau précurseur a lui au sein des ténèbres et il a invité les peuples à venir jouir de cette lumière éclatante, qui est descendue sur la terre.

« Le ciel a envoyé une de ses étoiles en message pour avertir les Perses et se préparer à venir au-devant du roi et à l'adorer.

« Il a appelé les mages, émus déjà des pressentiments de la vaste Assyrie, et il leur a dit :
« Prenez des présents et courez honorer le grand
« roi qui vient de naître en Judée. »

1. *Évangile* XII, 1. (Voyez une intéressante dissertation sur ce sujet par M. Baillet, *Arch. des missions scientifiques*, III, 468.)

1. Ch. Dabat, 1864.

« Ces princes de la Perse, tout joyeux, ont donc pris des présents dans leur pays et ont apporté au fils de la Vierge l'or, la myrrhe et l'encens.

« Lorsqu'en arrivant ils eurent trouvé l'enfant, encore sans parole, couché dans la maison d'une pauvre femme, ils se prosternèrent pleins de joie en l'adorant et d'eux-mêmes ils lui offrirent leurs trésors.

« Marie leur dit : « Pour qui cela, et pourquoi? « quelle cause vous a fait sortir de votre pays « pour venir avec vos trésors vers l'enfant? » Ils lui répondirent : « Votre fils est roi et il réunit sur sa tête tous les diadèmes, parce qu'il est le roi de tous; et son royaume est plus haut que le monde et à son empire tout obéit. »

« Quand cela est-il jamais arrivé qu'une pauvre femme enfantât un roi? Je suis indigente et dénuée de tout; comment se peut-il que j'aie enfanté un roi?

« — Cela n'est arrivé qu'à vous seule d'enfanter un grand roi et par vous la pauvreté sera glorifiée et les diadèmes s'humilieront devant votre fils.

« —Je n'ai pas, moi, les trésors des rois et les richesses ne me sont jamais échues. Voyez ma maison, elle est toute pauvre et ma demeure est vide. Pourquoi saluez-vous mon fils du nom de roi?

« — Votre fils est un grand trésor et une richesse capable d'enrichir le monde; car les trésors des rois s'épuisent, mais lui rien ne l'épuisera et nul ne pourra le mesurer.

« — Peut-être que c'est un autre le roi qui vous est né, cherchez-le bien, car ici il n'y a que le fils d'une pauvre femme à qui il n'est même pas donné de voir un roi.

« — Est-ce qu'il se peut que la lumière s'égare de sa route quand elle est envoyée? Si ce ne sont pas les ténèbres qui nous ont appelés et amenés, mais si nous avons marché à la lumière, encore une fois votre fils est roi.

« — Mais vous le voyez, c'est un petit enfant qui ne parle pas et la maison de sa mère est vide et nue; pas une trace de roi nulle part. Comment donc l'habitant d'une telle demeure serait-il roi?

« — Oui, sans doute, nous voyons un enfant sans parole et sans prestige, mais il est roi, bien que pauvre comme vous l'avez dit. Nous le voyons aussi faisant marcher à son commandement les astres du ciel pour annoncer sa venue.

« — Il faut, ô étrangers, vous mettre en quête de ce roi dont vous parlez, afin de lui porter vos hommages; car peut-être vous êtes-vous trompés de route et le roi que vous cherchez est-il un autre.

« — Il faut, ô femme, nous en croire : Votre fils est roi et nous avons été conduits par un luminaire qui ne peut s'égarer; la voie qui nous a amenés est parfaitement droite.

« — L'enfant est tout petit, et, vous le voyez bien, il n'a ni diadème ni trône. Que voyez-vous donc en lui, que vous l'honoriez du don de vos trésors comme un roi?

« — Il est petit parce qu'il l'a voulu, parce qu'il se plaît à la mansuétude et à l'humilité, en attendant qu'il se relève; mais un temps viendra que les diadèmes se courberont devant lui et l'adoreront.

« — Il n'a point d'armées, mon fils, ni de légions, ni de cohortes; il est couché là dans la pauvreté de sa mère et vous l'appelez un roi!

« — Les armées de votre fils sont là-haut; ses cavaliers parcourent le ciel comme des étoiles de feu; et c'est l'un d'eux qui est venu nous appeler, et tout notre pays en a été dans l'effroi.

« — Mon fils n'est qu'un enfant, et comment se peut-il faire qu'il soit roi, quand il est même ignoré du monde? Comment un enfant gouvernera-t-il les illustres et les puissants?

« — Votre enfant, ô femme, est un vieillard, l'ancien des jours, le premier de tous, et Adam lui-même est plus jeune que lui, et par lui tout l'univers sera renouvelé.

« — Il faut alors que vous m'expliquiez tout le mystère; découvrez-moi qui vous a révélé ce secret que mon fils est roi dans votre pays.

« — Il faut aussi que vous nous croyiez. Sa-

chez-le : si la vérité ne nous eût mis en marche, jamais nous ne serions venus, des extrémités de la terre, promener ici nos pas à cause de votre fils.

« — Eh bien, découvrez-moi donc, comme des amis, tout le mystère de ce qui s'est passé là-bas, dans votre contrée, et dites-moi qui vous a appelés à venir vers nous.

« — Une grande étoile nous est apparue, beaucoup plus éclatante que toutes les autres étoiles; de sa lumière tout notre pays a été illuminé et elle nous a annoncé la naissance d'un roi.

« — Ah! je vous en prie, ne parlez pas de cela chez nous, de peur que les rois de la terre, venant à l'apprendre, ne machinent dans leur envie quelque chose contre l'enfant.

« — Ne craignez rien, femme, parce que votre fils brisera tous leurs diadèmes et les anéantira et que toute leur envie n'aura pas la puissance de lui nuire.

« — Je crains Hérode, ce loup impur; je crains qu'il ne me persécute et qu'il ne tire son glaive pour couper la douce grappe avant sa maturité.

« — Ne craignez pas Hérode, car votre fils renversera son trône et à peine ce prince régnera-t-il qu'il sera détruit et que son diadème tombera.

« — Jérusalem est un torrent de sang et tous les meilleurs y tombent noyés. Si donc ils viennent à pressentir la chose, ils machineront la perte de mon fils. Ainsi parlez bas, je vous en prie, et ne faites point de bruit de cela.

« — Tous les torrents et les lances mêmes seront arrêtés par la main de votre fils; et le glaive de Jérusalem s'émoussera et lui-même ne tombera pas qu'il ne l'ait voulu.

« — Les scribes et les prêtres de Jérusalem, qui ont coutume de verser hypocritement le sang, nous susciteront peut-être, à l'enfant et à moi, quelque procès mortel. Mages, je vous en prie, taisez-vous.

« — Les scribes et les prêtres n'auront pas la puissance, avec toute leur envie, de nuire à votre fils. C'est lui qui ruinera leur sacerdoce et qui fera cesser leurs solennités.

« — Un ange, je vous l'avoue, m'est apparu quand j'ai conçu l'enfant; il m'a révélé comme à vous que mon fils est roi, que son diadème vient d'en haut et qu'il ne sera pas brisé.

« — Eh bien, cet ange que vous dites, c'est lui-même qui est venu, sous la forme d'une étoile, qui nous est apparu, et nous a annoncé que l'enfant est plus grand et plus brillant que les étoiles.

« — Il m'a révélé, dans une Annonciation, cet ange qui m'est apparu que son règne n'aura point de fin, et c'est un secret qu'il faut garder, de peur qu'il ne se divulgue.

« — A nous aussi, l'étoile nous a révélé que votre fils est le seigneur des rois. Il est évident que c'était l'ange qui prenait cette forme pour ne pas se faire connaître à nous.

« — L'ange qui m'est apparu à moi l'a appelé son Seigneur avant qu'il fût conçu, et il me l'a annoncé comme fils du Très-Haut; où est son père? on l'ignore.

« — Chez nous, il a annoncé, sous la forme de l'étoile, que le Seigneur du ciel est né, et il faut bien que votre fils commande aux luminaires du ciel; ils ne se lèvent pas sans sa volonté.

« — Écoutez, je vais vous dévoiler un autre secret pour que vous soyez confirmés dans votre foi, c'est que j'ai enfanté, en demeurant vierge, ce fils qui est le fils de Dieu. Allez et prêchez-le.

« — Déjà l'étoile nous avait fait entendre que sa naissance est en dehors de l'ordre de la nature et que votre fils est au-dessus de tout et qu'il est le fils de Dieu.

« — Les hauteurs des cieux l'attestent et aussi la profondeur des abîmes et tous les anges et toutes les étoiles, qu'il est le fils de Dieu et le Seigneur. Rapportez-en la nouvelle dans votre pays.

« — Les hauteurs des cieux, parlant par la voix d'une seule étoile, ont remué la Perse; et elle a reçu l'assurance que votre fils est le fils de Dieu et que toutes les nations lui seront soumises.

« — Rapportez la paix dans votre pays; que la paix se répande dans vos campagnes. Messagers

véridiques de la vérité, soyez tenus pour tels dans tout votre voyage.

« — Que la paix de votre fils nous ramène sains et saufs dans notre pays, comme elle nous a amenés, et quand son empire se manifestera au monde, qu'il visite notre contrée et qu'il la bénisse.

« — Que la Perse se réjouisse de votre nouvelle! que l'Assyrie tressaille de joie à votre retour! et quand le règne de mon fils se manifestera, il plantera son étendard dans votre pays.

« — Vous, que l'Église vous glorifie dans ses triomphes, parce qu'un enfant vous est né qui est le fils du Très-Haut, et il a illuminé les hauteurs des cieux et les profondeurs de l'abîme. Béni celui qui a réjoui le monde par sa nativité! »

Je ne sais si je me fais illusion sur le mérite de cette pièce originale, dit M. Dabas, mais elle me fait l'effet d'un petit chef-d'œuvre qui nous ramène vers les origines de la poésie chrétienne par sa grâce naïve et qui nous en éloigne par l'artifice habile de sa composition. La mise en scène, le dialogue, les images, les sentiments et les idées sont d'un poëte consommé dans l'art de disposer, de surprendre et d'émouvoir. La foi vive et inébranlable des mages, l'étonnement, la circonspection et la sainte curiosité de Marie, sa tendresse et ses terreurs maternelles, enfin ses épanchements et ses confidences virginales sont rendus avec une force merveilleuse. La mère de Jésus s'obstine longtemps dans son incrédulité apparente pour que les mages s'obstinent aussi longtemps dans leur foi; on est un moment presque dupe de cette pieuse adresse, et voilà que tout à coup on reconnaît avec une surprise pleine de charme que l'on s'est laissé tromper, que Marie n'a voulu qu'éprouver les mages et compléter par leur révélation celle qu'elle a reçue. Tout le mystère se dévoile et alors la Vierge sainte, prenant un langage plus haut, prophétise; les mages eux-mêmes prophétisent. Un jour lointain a laissé entrevoir, par quelques traits discrets, le calvaire à travers la crèche et la passion dès le seuil de la nativité! Un jour nouveau qui lui succède illumine de son éclat les triomphes futurs de l'Église.

PRUDENCE. — Prudence[1], qui vivait au IVe siècle, consacre à l'Épiphanie une des hymnes de son *Cathemericon (Cathemerico, hymnus* XII *de Epiphania,* v. 25-73).

« Sur les rives du golfe Persique, là où le soleil prend naissance, les mages, savants interprètes, aperçoivent l'étendard sacré. Dès qu'il brille, les autres astres s'effacent et l'éclatant Lucifer lui-même n'ose lutter contre lui. Quel est, disent-ils, le souverain assez puissant pour commander ainsi aux astres? Quel est celui devant lequel frémissent les corps célestes, celui que servent la lumière et l'éther? C'est le roi des nations, le roi du peuple juif promis à Abraham et à sa race. Car il savait que les germes sortis de lui égaleraient les étoiles, lui le père des croyants, sacrificateur de son unique fils. Voici que déjà s'élève la fleur de David, sortie de la tige de Jessé; plein de vigueur, il tient le sceptre et occupe le pouvoir. Les mages, ainsi excités, les yeux tournés vers le ciel, suivent le sillon de l'étoile et sa trace lumineuse; mais elle s'arrête au-dessus de l'enfant et par sa lueur révèle la tête sacrée. Dès que les mages l'ont vu, ils ouvrent les trésors apportés de l'Orient et, se prosternant, ils offrent l'encens, la myrrhe et l'or royal. Reconnais ces signes éclatants de ta puissance et de ta royauté, enfant, auquel le Père a destiné d'avance une triple nature. L'or, le parfum de l'encens sabéen, annoncent le roi et le Dieu; mais la poussière de la myrrhe avertit du sépulcre[1]. » (*Archives des missions scientifiques,* III, 460.)

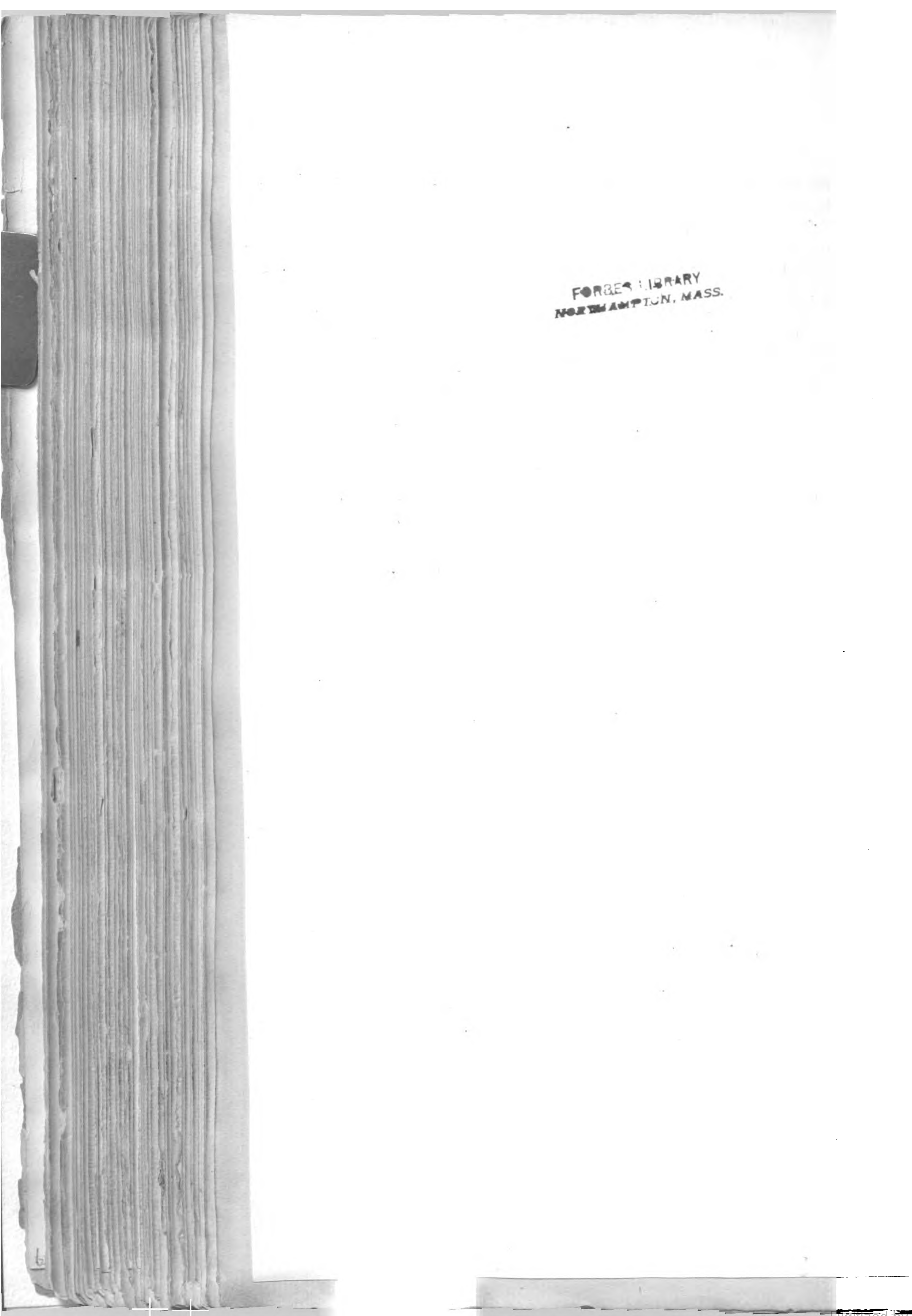
1. En Persici ex orbis sinu
Sol unde sumit januam,
Cernunt periti interpretes
Regale vexillum magi.

Quod ubi refulsit, cæteri
Cessere signorum globi,
Nec pulcher est ausus suam
Confere formam Lucifer.





Poussielgue frères Éditeurs
Eudes imp. Paris



ICONOGRAPHIE.

De toutes les scènes évangéliques, celle des mages a été la plus reproduite; elle satisfaisait les peuples Gentils nouvellement convertis, qui se reconnaissaient sous les traits de ces voyageurs conduits vers la crèche; elle leur offrait une pensée de miséricorde trop consolante pour que les artistes aient négligé de la reproduire dans leurs images. On peut donc dire que ces représentations furent les plus nombreuses et peut-être les plus anciennes. On les retrouve continuellement sur les catacombes et sur les sarcophages. Nous nous réservons, dans le chapitre que nous leur consacrons, de les examiner parmi les madones; nous ne ferons donc ici que les indiquer sommairement.

IIe et IIIe SIÈCLES.

Cimetière Saints-Pierre-et-Marcellin. (Pl. LXXXII.) — La sainte Vierge et l'enfant Jésus figurent entre deux mages dans une fresque du cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin, tableau qui remplit toute la lunette d'un arcosolium. (*Év.*, I, chap. XII, pl. XVII.)

Cimetière Calixte. (Pl. LXXXI.) — Le cimetière Calixte nous présente trois mages, probablement du IIIe siècle. (*Év.*, I, chap. III, pl. XVII.) (Voy. à l'art. ROME : *Catacombes.*)

Cimetière Domitilla. (Pl. LXXIX et LXXX.) — Enfin le cimetière Domitilla, dans une de ses fresques, offre la même scène avec les mages. (*Év.*, id.) — Les figures de la sainte Vierge ont une telle importance dans ces temps primitifs, que nous avons cru devoir reproduire plus en grand les madones de ces trois cimetières.

Sarcophages. (Pl. VI.) — Une inscription au Latran du IIIe siècle et un sarcophage du IVe (*Év.*, pl. XVIII) nous donnent deux spécimens de la scène avec trois mages. Nous les retrouvons encore dans trois bas-reliefs où figure la sainte Vierge (*Év.*, pl. XIX), dans un tombeau à Saint-Maximin et sur un sarcophage d'Arles. Nous nous sommes occupés de ces monuments dans nos notes sur l'Évangile; il se-

Quis iste tantus, inquiunt,
Regnator astris imperans:
Quem sic tremunt cœlestia,
Cui lux et æthra inserviunt?

. . . .

Hic ille rex gentium
Populique rex judaici,
Promissus Abrahæ patri,
Ejusque in ævum semini

Æquanda nam stellis sua
Cognovit olim germina,
Primus sator credentium,
Nati immolator unici.

Jam flos subit Davidicus,
Radice Jesse editus:
Sceptrique virgam virens,
Rerum cacumen occupat.

Exin sequuntur perciti,
Fixis in altum vultibus,
Qua stella sulcum traxerat
Claramque signabat viam.

Sed vertice pueri supra
Signum pependit imminens,
Pronaque submissum face
Caput sacratum prodidit.

Videre quod postquam magi,
Eoa promun munera,
Stratique votis offerun
Thus, myrrham et aurum regium

Agnosce clara insignia
Virtutis ac regni tui,
Puer o, cui trinam Pater
Prædestinavit indolem.

Regem Deumque annuntiant
Thesaurus et flagrans odor
Thuris sabæi; et myrrheus
Pulvis sepulcrum prœdocet.

(*Cathemericon, Hymnus* XII *de Epiphania,* v. 25-73.)

rait donc superflu de répéter nos descriptions.

Nous ne placerons pas ici la description plus détaillée des madones antiques que nous réservons pour notre visite aux catacombes, mais nous emprunterons à M. Baillet la savante énumération qu'il nous donne des premières adorations des mages à propos de l'ambon de Salonique.

Nous comptons parmi les madones offrant l'enfant aux adorations des mages: 3 — du cimetière Domitilla; 3 — de Saint-Calixte; 2 — des Saints-Marcellin-et-Pierre; 1 — de Trason; 1 de Cyriaque; 1 de Sainte-Agnès, etc.

Parmi les verres dorés, cinq adorations. Parmi les sarcophages : 13 au musée de Latran; 1 à Saint-Nérée et Achillée; 1 à Sainte-Agnès et divers à Rome; 1 à Saint-Ambroise de Milan; 1 à Saint-Celse de Milan; 1 à Ravello; 1 à Sutri; 1 à Saint-Maximin; 1 à Saint-Gilles; 1 à Luxembourg; 1 au musée d'Arles, etc.

IVe SIÈCLE.

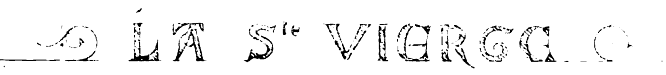
Musée Kircher. (Pl. XXXV.) — Un vase grec fort mutilé nous montre, au musée Kircher, la sainte Vierge entre six mages; la sculpture est d'un relief considérable qui a été cause de sa dégradation. La sainte Vierge, assise sur une *cathedra,* comme toujours dans cette scène, a les pieds sur un *suppedaneum,* signe d'honneur qu'on retrouve dans la Bible lorsque le Psalmiste dit : *Ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum* (109.1); et ailleurs : *Adorate scabellum pedum ejus* (98.5).

La sainte Vierge porte l'enfant nu dans ses bras, seul exemple, après la madone du cimetière Priscille et l'encolpium du Vatican, que nous connaissions dans l'antiquité. Les jambes du Sauveur sont frustes, mais paraissent avoir été croisées; le pied droit de l'escabeau manque.

Les mages ont la tête nue et la tunique relevée, mais point de manteaux; le premier à droite, vers lequel se dirigent les regards et l'attention du groupe divin, porte une sorte de sébille de la main gauche, et lève la droite en signe d'allocution; le premier, à gauche, étend les bras en avant et avec élan.

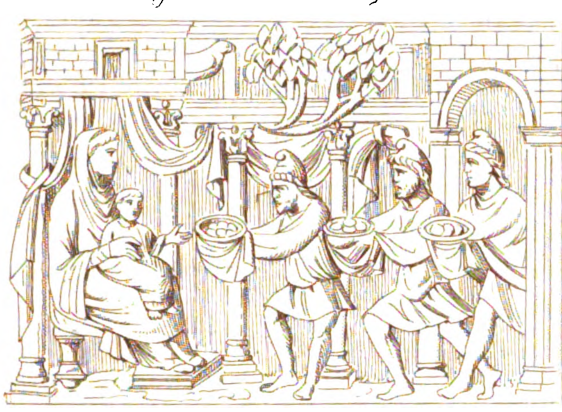
M. de Rossi attribue ce vase au IVe siècle; voici les motifs qui nous font partager entièrement l'opinion de l'éminent archéologue, et que l'importance du monument nous engage à développer. Si l'on prend pour terme de comparaison le vase Médicis, par exemple, on y verra une plus grande élégance, et les personnages au milieu plus importants. Ici le galbe est lourd, coupé sans grâce par une bande qui compte avec les enroulements de la panse, les personnages sont reportés jusqu'au bord supérieur; les enroulements maigres, lâches, offrent des feuilles pointues, signe de la décadence byzantine; les œils sont droits et n'ont point le refouillement des belles époques d'Auguste et de Trajan. Nous ne saurions donc le classer si haut parmi les œuvres antiques. D'un autre côté, certaines qualités essentielles s'opposent à ce que nous le placions après le règne de Constantin qui, dans sa décadence, conservait encore les traditions d'une école admirable. La proportion des figures est bonne et n'a pas la lourdeur que l'on verra bientôt apparaître. L'attitude et le costume des apôtres qui entourent le Sauveur à l'opposé des mages, la science de la toge et des plis qui s'évanouit avec le Ve siècle, enfin les deux mascarons, souvenirs des anciens vases grecs, traités avec expression et vigueur, nous font remonter au delà de cette époque. Trop grand pour les catacombes, un tel marbre, que le respect des morts n'eût point préservé comme les sarcophages, ne peut convenir qu'à la paix de l'Église, c'est-à-dire, comme nous l'avons dit, au IVe siècle.

Médaille du Vatican. (Pl. XXXIV.) — Nous avons dessiné au musée chrétien du Vatican plusieurs médailles des premiers siècles dont la plus ancienne, et sans contredit la plus belle, appartient au IVe siècle; les mages, au lieu d'être à la suite, sont superposés, ce qui donne à leur groupe moins d'importance et laisse dominer celui du Sauveur et de sa mère; les per-



Grandeur de l'original.

IVOIRE de la Bibl. NATle 9393



VI SIECLE

DETAILS du DOUBLE





Rohault de Fleury

Lemercier frères Éditeurs · Fustes imp. Paris



sonnages sont en relief au lieu d'être grossièrement dessinés au trait; le profil de Marie est fier et d'un beau type, l'enfant d'un dessin irréprochable; il est nu comme sur le vase Kircher. La sainte Vierge présente le Sauveur, qui lui-même étend les bras vers les présents qui lui sont offerts. La sainte Vierge est assise dans un fauteuil semblable à ceux des sarcophages, elle n'a pas de nimbe, non plus que son fils, ce qui est signe de haute antiquité. Une étoile brille au-dessus de l'enfant Jésus, les mages portent le bonnet phrygien. Notre gravure a rendu au double cette médaille, qui mesure 0m,058 de diamètre.

Collection de M. Le Blant. (Pl. XXXIV.) — M. Le Blant nous a permis de dessiner dans son cabinet une médaille à peu près identique à cette dernière, et l'on serait tenté de croire qu'elles sont sorties toutes deux du même coin si l'on n'y constatait quelques légères différences. Dans la médaille de M. Le Blant l'étoile est environnée d'un disque, le dossier du fauteuil de la sainte Vierge a une courbure plus prononcée, et des plis verticaux à la suite des plis obliques du bas de la robe ne se retrouvent pas dans la médaille du Vatican; elles sont évidemment l'une et l'autre du IVe siècle.

Ve SIÈCLE

Sainte-Marie-Majeure. (Pl. LXXXV.) — Le Ve siècle s'ouvre pour notre sujet par un des plus beaux spécimens de l'art chrétien, l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons longuement développé dans nos notes sur l'Évangile (*Év.*, I, ch. XI, pl. XXI), nous remarquerons seulement, en ce qui concerne la sainte Vierge, qu'elle ne porte pas l'enfant, qu'elle est assise et coiffée en cheveux comme les vierges juives et comme nous l'avons vue dans le cimetière Saints-Pierre-et-Marcellin.

Musée de Rouen (Pl. XXXVI.) — Le même siècle nous montre au musée des antiques de Rouen une boîte circulaire en ivoire de 0m,39 de développement sur 0m,07 1/2 de haut. L'exécution en est très-grossière et son style plutôt que la perfection du travail nous indique son époque. Le sculpteur a réuni les deux mages et des bergers; les mages sont coiffés du bonnet phrygien comme on le voit jusqu'au Xe siècle, époque où seulement nous verrons apparaître les couronnes. La sainte Vierge porte une tunique à manches étroites, un voile épais qui retombe de sa tête sur les épaules et les embrasse; elle est assise sur un pliant sans dossier, elle pose les pieds sur un tabouret, elle paraît chaussée. L'enfant Jésus n'est plus un nouveau-né : vêtu de la tête aux pieds, il a les bras libres. Saint Joseph, dont on ne voit que le buste, est debout sur le second plan[1].

Médaille au Vatican. (Pl. XXXIV.) — On trouvera sur notre planche une médaille de 0m,40, assez semblable à celle que nous décrivions tout à l'heure et que l'on conserve sous la même vitrine au Vatican. Mais son travail est infiniment plus grossier, les détails plus compliqués; on voit une croix gravée au-dessus de la tête du Sauveur, une rosace en guise d'étoile, et une colombe qui apporte dans son bec un rameau d'olivier. L'enfant Jésus a seul un nimbe, et la sainte Vierge en est dépourvue. De l'autre côté de la médaille, Jésus-Christ à mi-corps entre deux étoiles pose de chaque main une couronne sur la tête de deux saints, porteurs d'une croix latine[2]; un trou pratiqué dans le haut de la médaille permettait de la suspendre; elle a appartenu au chevalier Gualdi; puis au musée Kircher, puis au Vatican. Quel est l'âge de cette médaille? Un des signes qui la rapprocherait du Ve siècle est le nimbe de l'enfant Jésus, nimbe uni que ne porte pas la sainte Vierge, et que caractérise une croix grecque.

1. Deville, Caen, 1845.
2. De Rossi, *Bull. d'arch. ch.*, 1869, pl. IX.

Nous ne connaissons guère de madone postérieure au VIe siècle, dépourvue de nimbe. Il est vrai que certains ivoires de Ravenne ne nous offrent pas de nimbes sur les personnages; mais comme aucun n'en porte, on ne peut en tirer de conclusion contraire à la nôtre.

M. de Rossi, dans son beau travail, nous montre figurées dix médailles, face et revers; il les compare, et il conclut que celles de la première époque qui se rapprochent le plus des monuments des cimetières, ne présentent pas de nimbe; que, dans la seconde époque, le nimbe n'est attribué qu'au Sauveur.

Les médailles de cette sorte, auxquelles M. de Rossi consacre un long et très-intéressant article de son Bulletin (1869, p. 33 et suiv.), étaient portées, comme de nos jours, dans certaines confréries et dans des pèlerinages. Selon les anciens rites du baptême, on donnait une monnaie au néophyte. Au moyen âge on vit se multiplier beaucoup les médailles de plomb de différentes classes parmi lesquelles on remarquait surtout celles des pèlerinages célèbres.

Les saints Pères, il est vrai, ont proscrit l'usage impie des amulettes, mais il n'y a aucun rapport entre ces objets et les médailles de dévotion.

VIe SIÈCLE.

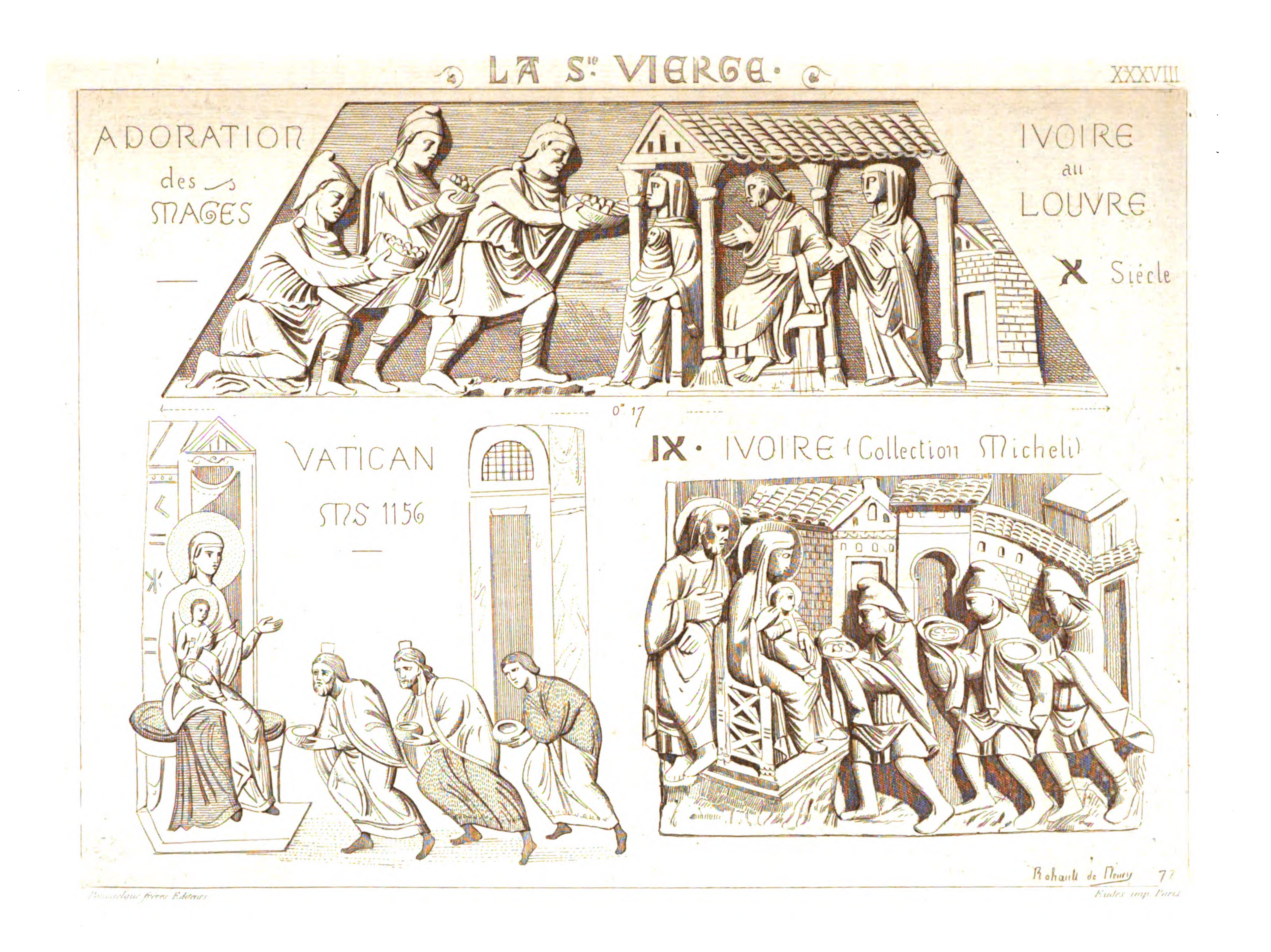
SAINT-APOLLINAIRE. — L'Adoration des mages de Saint-Apollinaire à Ravenne a été trop longuement décrite dans nos notes sur l'Évangile pour que nous répétions ici ce que nous y avons dit (*Év.*, XXII); nous signalons seulement de nouveau cette madone d'un si haut intérêt archéologique.

MONZA. (Pl. XXXVI.) — A la fin du VIe siècle, saint Grégoire le Grand (590-604) envoie de riches cadeaux à Flavie Théodelinde, reine des Lombards. Parmi ces cadeaux se trouvent 16 petits vases de plomb, avec un diptyque ou charte décrivant les reliques. Ces petits vases ou fioles sont circulaires, convexes sur deux faces, avec un col ou bouche en forme d'entonnoir sur lequel est tracée une croix; la panse est ornée

de figures en bas-reliefs 1
de l'Évangile. Nul doute
les huiles saintes mentior
saint Grégoire; sur l'une
du bois de vie des saint
qui veut dire de l'huile tir
laient jour et nuit devar
martyrs reposant à Rom
Grégoire. *Bois de vie* p
bois de la vraie croix.
Christ à la partie de la
venait de retrouver le s
monuments du Christ. L
figure sur deux de ces fiol
y est couronnée d'un sim
Seigneur d'un nimbe cruci
au milieu avec son fils sur
sur un petit trône garni d
est vêtue d'une longue tun
teau qui lui couvre la tête
l enfant porte dans la ma
monde et bénit de la droit
sents qui lui sont offerts. A
la sainte Vierge apparaît
que dans la première fiole
et qu'ils portent dans la s
mière, sous les pieds de la
conde au-dessus de la tête
manuel, c'est-à-dire Dieu
inscription se retrouve su
question dans la suite. Les
vêtus d'une tunique retro
d'un manteau tombant,
phrygien; ils font pendan
la première fiole ils sont e
les bergers; les mages à g
teau. Dans la deuxième
Nous avons parlé déjà de
à propos de la Nativité[2].

Salonique Saint-George

1. La scène des bergers y
c'est pourquoi nous en avons d
Frisi : *Memorie storiche di M*
2. *Archives des Missions scie*


LA Ste VIERGE.
XXXVIII
ADORATION des MAGES
IVOIRE au LOUVRE
X Siécle
0m 17
VATICAN
MS 1156
IX · IVOIRE (Collection Micheli)
Rohault de Fleury
Eudes imp. Paris

les plus curieux monuments de ce temps nous ne pouvons oublier le fameux ambon de Salonique dont M. P. Durand a bien voulu nous communiquer le dessin et qui nous montre sur la face latérale les trois mages s'avançant vers le groupe central du Sauveur et de sa mère. Leur costume diffère un peu de celui imaginé par les artistes occidentaux, la tunique est plus longue et n'est point relevée; les trois mages sont placés dans des arcades ornées de coquilles et de rideaux. La sainte Vierge, qui occupe la face principale, est assise sur une *cathedra;* elle porte l'enfant Jésus, qui est nimbé tandis qu'elle-même ne l'est pas.

M. Baillet, dans le savant article sur ce monument qu'il vient de publier dans les missions scientifiques, le compare à l'arc de Constantin situé près de Saint-Georges et semble déduire de son analogie l'identité des époques. Toutefois la ressemblance avec les ornements des églises de Ravenne, ville bien plus orientale qu'italienne, l'aspect byzantin des feuillages, nous paraissent rendre difficile l'attribution au IVe siècle.

Bibliothèque nationale, 9393. (Pl. XXXVII.) —Nous avons dessiné sur nos planches un ivoire tiré d'une couverture de manuscrit de la Bibliothèque nationale et que nous offrons comme un véritable chef-d'œuvre.

La scène est tout à fait antique et rappelle dans ses plus chastes accents la poésie de l'art de Pompéi. — Elle se passe devant le portique d'un palais dont les rideaux sont ramassés pour recevoir les illustres étrangers; un figuier pousse ses branches dans les entre-colonnements de l'atrium et donne un aspect pittoresque aux lignes architecturales. Les mages pénètrent en ce moment dans une cour intérieure; le dernier n'a pas encore franchi le seuil. Ils accourent, excepté le plus âgé, qui est en tête et qui s'arrête devant le groupe divin. Ce groupe est d'une beauté parfaite, il a la majesté et la pureté de dessin des anciens, le sentiment et la délicatesse des artistes chrétiens. La madone, dont le manteau, relevé sur la tête, ne cache pas les ondes abondantes de ses cheveux, est vue de profil; elle tient l'enfant, qui étend la main pour recevoir les présents; elle est assise, et pose les pieds sur un escabeau, sa figure est exquise, on ne peut comprendre comment le sculpteur a su tout exprimer sur une échelle si restreinte; elle est pure, douce et sévère à la fois, attentive et sérieuse, enfin elle se trouve admirablement encadrée par les draperies qui lui forment au-dessus une sorte de tabernacle.

Nous avons grossi au double cette belle sculpture, nous y ajoutons un détail de l'encadrement de la couverture également grossi pour faire juger de ce style.

VIIe SIÈCLE.

Porte de Sainte-Sabine. (Pl. XXXIV.) — Nous croyons pouvoir rattacher à cette époque les belles portes de Sainte-Sabine et nous avons dit, à propos de l'iconographie de l'Évangile, les raisons qui nous semblaient déterminantes à cet égard. L'adoration des mages est représentée dans un des panneaux du haut; les trois adorateurs s'approchent avec leurs présents; ils ont la tunique retroussée et le bonnet phrygien. La sainte Vierge avec l'enfant est assise sur un trône au-dessus de plusieurs marches qui lui donnent une attitude de souveraine; c'est le seul exemple que nous connaissions de cette situation dominante attribuée au groupe divin dans les anciens temps.

Tombeau d'Isaac. — Parmi les ouvrages grecs du VIIe siècle nous citerons encore le sarcophage d'Isaac à Ravenne (641). Mieux dessinée peut-être que dans les monuments latins contemporains, l'adoration des mages n'a plus là cependant ce cachet antique que les traditions romaines conservaient encore à l'art occidental. (*Évang.*, I, Pl. XX.)

Médaille du Vatican. (Pl. XXXIV.) — Nous croyons pouvoir attribuer au VIIe siècle un bronze qui a beaucoup d'analogie avec les

médailles que nous avons déjà décrites. La grossièreté du travail, le nimbe de la sainte Vierge, la forme du trône la feraient presque descendre jusqu'au VIIIe siècle, époque où, d'après M. de Rossi, cesse l'usage de ces médailles de dévotion[1]. Lupi raconte qu'elle a été trouvée de son temps parmi des monnaies païennes, et en la comparant à des monuments antérieurs il ne croit pas qu'on puisse la placer plus bas que le VIe ou VIIe siècle. Sur la face on voit Notre-Seigneur debout sur un escabeau tenant une croix à la main, entre deux étoiles et deux anges nimbés; au revers l'adoration des mages présente la sainte Vierge assise sur un fauteuil qui n'a plus rien de l'antique *cathedra;* sous ses pieds deux cerfs se désaltèrent. Tandis que dans la première médaille de ce genre nous voyons un véritable bas-relief avec le modelé que permet la minime saillie, ici la maladresse de l'artiste n'a su que graver des traits d'une incorrection révoltante.

VIIIe SIÈCLE.

Mosaïque de Saint-Pierre. — Nous pouvons rappeler le VIIIe siècle par la mosaïque de Saint-Pierre dont un fragment, représentant les mages, est conservé dans la sacristie de Sainte-Marie-in-Cosmedin et dont nous nous sommes longuement occupé dans notre iconographie de l'Évangile.

IXe SIÈCLE.

Ivoire au Vatican provenant de la bibliothèque Lauresheim. (Pl. XXXIX.) — Gori donne dans ses gravures une couverture en ivoire d'un évangéliaire du Vatican de 0^{m},39 sur 0^{m},28 que Querini, bibliothécaire du Vatican, a décrit aussi à propos du bonnet phrygien. On y voit au milieu le Christ, à droite et à gauche deux anges portant une couronne; dans le bas, à une petite échelle, les mages devant Hérode et l'adoration du Christ que nous avons dessinée d'après nature à la grandeur de l'original. Sur l'autre face, d'après Gori, on avait figuré, sur une plaque d'argent doré, un crucifiement dans lequel le Sauveur avait les deux pieds percés du même clou, mais où la grossièreté du travail indiquait certainement une époque postérieure à l'ivoire. Le manuscrit et cette face de la couverture n'existent plus au Vatican, où nous n'avons plus retrouvé que le précédent ivoire.

Cet ivoire, quoique carlovingien, est d'une finesse admirable qui révèle chez le sculpteur une adresse et une délicatesse de ciseau remarquables; on regrette que la pureté du dessin ne soit pas au niveau de l'exécution; les figures sont lourdes et trapues, elles paraissent en rapport avec la foi qui s'appesantit et ne fait plus courir avec tant d'ardeur aux pieds du Sauveur.

L'étoile a l'apparence d'une fleur qui rappelle le paradis ou jardin, le symbole du ciel; une nouvelle fleur jetée dans ces glorieux parterres comme pour fêter l'arrivée du nouveau roi.

Ivoire Micheli. (Pl. XXXVIII.) — Nous devons rapprocher de cet ivoire du Vatican un ivoire contemporain, peut-être même plus ancien, qui provient de Sens et qui a figuré dans la collection Micheli. Les mages arrivent ici en sens contraire, c'est-à-dire de droite à gauche. La sainte Vierge est assise sur un trône élégant, avec dossier, montants ornés et croisillons à jour. Saint Joseph se tient derrière dans une noble attitude. Les mages ont le costume phrygien; le fond est garni d'une architecture d'un style antique; l'étoile se perd dans les riches ornements de la bordure.

British Museum. Ivoire. — On pourrait tirer argument, en faveur de l'unité de la foi chrétienne de l'identité des images, qu'elle inspire aux peuples les plus divers et les plus éloignés. On est surpris, en quittant les ivoires conservés à Rome, de retrouver dans l'ancien royaume de Northumbrie à la même époque des monuments qui expriment les mêmes scènes sous les mêmes

1. Voir pour l'analogie une pierre gravée du Cabinet des médailles.

traits. Quelques détails varient, la correction est plus ou moins grande, mais l'inspiration est immuable.

Nous mentionnons donc avec un double intérêt le coffret d'ivoire que possède le British Museum et que l'on considère comme le plus vieil échantillon de l'art anglais. Ce coffret faisait autrefois partie d'une collection d'antiquités à Paris et fut acquis par M.-W. Franks, qui le paya un prix très-élevé. Avant d'être livré aux collectionneurs, il se trouvait dans une maison particulière de Brioude et servait de boîte à ouvrage. Il est carré, d'environ 0m,23 de longueur. Ses ornements rappellent les colonnettes de l'église d'Auzon, qui remonte au IXe ou Xe siècle; on y trouve aussi certaines analogies avec le monument de Sainte-Marie-Aventine et les animaux adossés de Sabiaco. Le panneau de derrière représente la prise de Jérusalem par Titus et la fuite des Juifs; celui de devant, la mort de saint Jean-Baptiste et, ce que nous recherchons ici, l'adoration des mages. Dans le haut, on lit l'inscription runique MFXI, qui signifie mages. On y distingue Marie et le Sauveur dans une sorte de tabernacle vers lequel s'avancent les trois mages tenant leurs présents en main. L'auteur a tout à fait rompu ici avec la mode romaine; les trois adorateurs n'ont ni bonnet phrygien ni couronne; ils paraissent en cheveux; ils portent le jupon des Écossais, des bottes et le manteau court; l'étoile les précède sous la forme d'une énorme rose; devant eux on voit aussi un oiseau dont il n'est pas facile de dire le nom et la signification.

Bibliothèque de l'Arsenal. (Pl. XL.) — La riche bibliothèque de l'Arsenal nous fournit une miniature du IXe siècle ayant trait à notre sujet; l'artiste a supprimé la difficulté de la coiffure en laissant les cheveux libres [1]. Il n'a pas craint de varier ses couleurs, qui nous étonnent par leur hardiesse. Une grande rosace au-dessus du groupe divin remplace l'étoile directrice.

L'art occidental au IXe siècle se ressent généralement, surtout en Italie, de l'influence de Charlemagne; cependant il n'atteignit pas la perfection des Byzantins contemporains dont le n° 510 de la Bibliothèque nationale nous offre un remarquable spécimen. (*Év.*, I, pl. XXIV.)

Miniatures à Munich. — Rappelons aussi la miniature que nous avons dessinée à Munich et que nous avons publiée pour l'Évangile.

Xe SIÈCLE.

Coffret du Louvre. (Pl. XXXVIII.) — Commençons ici notre inventaire par le curieux coffret du Louvre, qui doit appartenir aux premières années du Xe siècle, s'il n'est pas de la fin du IXe. Nous trouvons sur le couvercle une adoration que nous pouvons rapprocher de celle du Vatican ou de l'ivoire Micheli. On y sent l'époque carlovingienne au parfum de style antique qui subsista si longtemps sous les ruines de l'empire romain; on y retrouve un reste des traditions des belles époques, une entente de la composition que la barbarie devait bientôt faire totalement oublier; ainsi l'artiste, comme l'auteur des Niobées, a compris l'utilité de remplir l'angle de son fronton et a su pour cela agenouiller le dernier de ses mages. Les adorateurs ont encore le costume que les Romains prêtaient aux rois étrangers, le bonnet phrygien, la tunique et le manteau. Tous les personnages représentés dans la maison sont beaucoup plus petits, ce qui s'explique encore par le désir, chez l'artiste, de remplir le cadre et de pondérer sa composition. On remarquera, circonstance assez rare, que saint Joseph, derrière la sainte Vierge, est assis sur un trône.

Graduel de l'abbaye de Prüm. Bibliothèque nationale, n° 69. — L'abbaye de Prüm possédait un manuscrit que nous avons maintenant à

1. Le premier mage a les cheveux verts, le second rouges, le troisième violets. Le manteau du premier est vert et sa chaussure rouge; celui du troisième violet et sa chaussure violette. *La sainte Vierge* porte un voile vert, manteau bleu, robe blanche, tunique verte et courte, des souliers violets.

la Bibliothèque nationale et qui nous montre les mages avec le bonnet phrygien.

Bénédictionnaire de saint Æthelwold. (Pl. XIV.) — Le bénédictionnaire de saint Æthelwold consacre deux images à cette scène : dans la première, la sainte Vierge couchée tient l'enfant dans ses bras, tandis qu'au-dessous les trois mages sont assis et délibèrent entre eux. Ils ont tous la barbe, point de couronne, mais sont vêtus uniformément d'une tunique et d'un long manteau qui descend jusqu'aux pieds. La sainte Vierge voilée n'a pas de nimbe; l'enfant Jésus, couronné d'un nimbe crucifère, tient un livre de la main droite.

Dans la seconde image, c'est le même luxe de vêtement; la sainte Vierge, assise sous une arcade, est voilée et sans nimbe; elle tient l'enfant Jésus, qui bénit; les mages, imberbes, couronnés, portent la tunique, le manteau, les jambières et des souliers noirs.

Ménologe du Vatican, n° 1612. (Pl. XXXIX.) — Comme toujours, le beau ménologe du Vatican nous offre un des types les plus remarquables. La sainte Vierge, dans une grotte, attend les mages avec une douce bienveillance; un ange qui joue ici le rôle de l'étoile, comme dans le poëme de saint Éphrem, leur désigne le Sauveur sur les genoux de sa mère, et ils s'élancent pour offrir leurs présents. On remarquera pour la première fois qu'ils ont une petite couronne sur la tête, de sorte que nous devons peut-être attribuer à l'Orient cette innovation dans nos images. On peut reprocher quelque défaut à la miniature. La tête de la sainte Vierge est belle, mais trop courte, le cou du premier mage trop long et mal attaché, les jambes mal dessinées. En dehors de ces critiques, ce tableau a de grandes beautés; l'attitude de l'ange avec les ailes déployées est pleine de noblesse et d'entrain; le groupe divin nous paraît d'une pose irréprochable. La dignité, la bonté, une sérénité céleste, l'entourent d'un véritable charme. La tête du Sauveur est un chef-d'œuvre[1].

XIe SIÈCLE.

Ivoire du Kensington Museum. (Pl. XL.) — Nous avons gravé sur notre planche un ivoire qui a appartenu à la collection Soltycoff, dont le Kensington Museum a fait l'acquisition et dont M. J. Durand a bien voulu nous communiquer la photographie. La Vierge, d'environ 0m,23, est d'une très-grande proportion, vêtue d'un riche manteau et d'une robe couverte d'ornements. Un voile serré d'un diadème et entouré d'un nimbe ornementé lui retombe sur les épaules. Elle porte sur ses genoux l'enfant bénissant et semble lui offrir elle-même successivement les présents que lui tendent les mages. Les mages, d'une échelle beaucoup plus petite, sont couronnés; ils tiennent des bâtons de pèlerin de la main gauche et leurs présents de la droite; deux d'entre eux ont de la barbe, celui du milieu en est dépourvu. La perfection et le soin du travail, la précision du dessin, pourraient reporter cet ivoire aux belles époques de l'art;

1. Voici les couleurs de la miniature :

La sainte Vierge : manteau violet, robe bleue, nimbe d'or avec filet blanc, souliers rouges.

L'enfant Jésus : robe ocre jaune, bandes bleu clair le long des jambes et sur la poitrine, nimbe d'or avec filet blanc.

Ange : robe grise, bande d'or sur l'épaule et le long de la jambe gauche, manteau clair, jaune d'ocre à droite, reflets bleuâtres à gauche, ailes brunes près des attaches, gris clair en avant.

1er *mage :* cheveux blancs, sur l'agrafe d'or six pois blancs autour, un pois rouge au centre, manteau bleu et verdâtre, caleçon rouge avec ornements d'or, bandes transversales bleues, ornements blancs, couronne d'or, le petit carré en avant rouge. 2e *mage :* cheveux et barbe bruns, à l'agrafe un pois rouge et quatre blancs, manteau bleu clair, ceinture bleu foncé, couronne rouge, petit carré bleu. 3e *mage :* imberbe, couronne bleue, le petit carré rouge, manteau vert, ceinture bleue, tunique rouge caleçon vert, ornements jaunâtres.

Tous les ornements des mages sont en or, les pois sur les couronnes blancs, filets d'or sur toutes les draperies. Les trois mages portent des boucles d'oreilles.

LA Ste VIERGE



mais les accessoires, tels que les couronnes, nous forcent de descendre au XI[e] siècle.

Le musée de Kensington possède encore une autre adoration des mages d'un travail rhénan du XI[e] siècle. La sainte Vierge est assise sur un trône garni de bras et dossier et abrité d'un dais. Sa tête est couverte d'une coiffe attachée au sommet et retombant sur les épaules; elle porte trois robes superposées dont la plus longue flotte sur les pieds; l'enfant tient un rouleau; les rois sont couronnés; ils ont des tuniques qui descendent aux genoux, des manteaux largement ouverts en avant et attachés sur l'épaule par un nœud. Sous ces figures on distingue les murailles d'une ville, la porte et quatre tours avec coupoles[1].

HILDESHEIM. — Les portes de bronze d'Hildesheim nous fournissent, au commencement de ce siècle, une adoration des mages assez remarquable. Les mages sont couronnés ou du moins coiffés d'un bonnet qui ressemble plutôt à une couronne circulaire[2].

Crosse du XI[e] *siècle.* — Un fragment de crosse du XI[e] siècle inspire au Père Cahier[3] quelques réflexions intéressantes. Les mages y portent la mitre, sur la forme de laquelle les artistes ont beaucoup varié, même dans l'antiquité; les uns ont reproduit le burnous des Arabes avec le capuchon qui préserve des coups de soleil, les autres le bonnet pointu des Persans modernes ou la haute coiffure conoïde des princes et des dieux de Ninive; on peut voir à ce sujet dans le cimetière de Saint-Pontien les mitres de deux saints que Notre-Seigneur couronne.

Manuscrit du Vatican, 1156. (Pl. XXXVIII.) — Le manuscrit du Vatican 1156, qui nous est déjà passé sous les yeux à propos de la Nativité, doit être mentionné ici. On y trouvera une adoration des mages figurée sur la planche XXXVIII.

1. Ce n'est pas de l'ivoire, mais de l'os, d'une telle finesse qu'on pourrait s'y tromper. M. Markell, p. 81, l'a publié en photographie.

2. Forster, t. I, p. 96. Sculpture.

3. *Mélanges d'arch.*, t. IV, crosses, fig. 82.

Bibliothèque nationale, manuscrit 12117. — Ce manuscrit nous offre les mages dans deux tableaux; dans le premier, au folio 108, ils sont à cheval, chacun dans une arcade, celui qui précède montre l'étoile à ses compagnons. Dans le second, ils ont un mouvement dépourvu de noblesse; les deux derniers se montrent l'étoile, mais n'ont rien dans les mains; celui qui est en avant présente respectueusement une coupe à Notre-Seigneur. La sainte Vierge, assise et nimbée, porte l'enfant avec les mains couvertes d'un linge en signe de respect. Les mages ont le costume perse, tiare ou bonnet phrygien, riches pantalons, tunique retroussée pour montrer la rapidité de leur course. Deux arcades figurent la maison où ils entrent et au-dessus de laquelle l'étoile s'est arrêtée[1].

Bibliothèque nationale, manuscrit 10514. — Voici une adoration qui mérite toute notre attention. La sainte Vierge occupe une place considérable dans le tableau, non moins par la grande stature que lui a prêtée l'artiste que par l'importance du trône sur lequel elle est assise. La robe est blanche, son manteau d'une couleur sombre, le fond de l'arcade qui l'encadre violet. L'étoile brille au-dessus de sa tête. Les mages accourent sur le devant; ils ont la tête couronnée comme dans l'évangéliaire de Munich, le manteau bleu clair, les chausses foncées, les brodequins rouges; cette miniature, de 0m,10 sur 0m,14, paraît allemande.

Bibliothèque nationale, manuscrit 17325. (Pl. XLI.) — Dans ce beau manuscrit, la sainte Vierge, assise à la porte de sa maison, porte l'enfant divin sur ses genoux; les mages s'avancent, non comme on les figure le plus souvent, avec un empressement précipité, mais avec un calme

1. Ces tableaux ont été gravés dans les *Arts somptuaires.*

respectueux; ils ont la tunique retroussée, le costume oriental et pour coiffure une sorte de toque conique qui n'est plus le bonnet phrygien[1]. Les trois âges de la vie sont fidèlement reproduits par leur physionomie.

Sacrementaire de Verdun. Manuscrit 18005. (Pl. XLI). — La sainte Vierge et l'enfant sont dessinés sur fond d'or devant un portique à arcades. La mère de Dieu se penche vers les mages avec l'attitude d'une bienveillance empressée; elle est assise sur un pliant orné de têtes d'animaux dans le genre du siége de Dagobert qu'on voit au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Le groupe est d'une silhouette très-élégante et d'un dessin irréprochable. Les mages en avant ont la tunique courte, le manteau et la couronne[2].

Collection Lelli. — D'Agincourt (peint., Pl. CLXVIII) donne un émail très-remarquable ayant fait partie de la collection G. Lelli, antiquaire romain. Nous n'avons pu la retrouver, car sa collection, croyons-nous, a été dispersée. C'est une peinture sur cuivre doré. Les contours de figures sont gravés en creux et remplis de couleurs en émail de différentes nuances. La forme du cadre a obligé l'artiste à rapprocher les figures, qui cependant n'ont aucune confusion. Les mages et la sainte Vierge sont couronnés, le petit enfant Jésus vêtu d'une robe a un nimbe crucifère. D'Agincourt attribue cette œuvre au XI[e] ou XII[e] siècle.

1. *La sainte Vierge :* robe violette, manteau brun, nimbe d'argent. *L'enfant Jésus :* robe lilas, nimbe d'argent crucifère, manteau rouge, un rouleau dans la main gauche. 1[er] *mage :* bonnet droit rouge, barbe blanche, manteau vert, tunique brune retroussée, pantalon collant et richement orné, sa boîte remplie de monnaies d'or. 2[e] *mage :* barbe brune, toque lilas avec quelques ornements gris, barbe brune. 3[e] *mage :* toque grise, ornements rouges, tunique verte.

2. *La sainte Vierge :* nimbe vert, voile * et robe blancs, manteau violet. *Notre-Seigneur :* robe blanche, manteau rose. 1[er] *mage :* tunique bleue et blanche, pantalon rouge. 2[e] *mage :* manteau rouge, tunique blanche, pantalon bleu. 3[e] *mage :* robe violette qui le couvre entièrement et qui est ornée sur le devant d'une grande bande bleue et or.

* La gravure a commis une erreur en teintant le voile.

Divers. — La répétition de ces sujets si conformes entre eux, quant au programme, quoique si variés dans leur expression, serait aussi fastidieuse à la lecture qu'elle est intéressante dans les images, nous nous contenterons donc de rappeler sommairement ceux que nous avons déjà décrits ailleurs, tels que la fresque de Sant'-Urbano à Rome, un beau manuscrit de Munich (*Év.*, p. XXV), etc., etc.

XII[e] SIÈCLE.

Manuscrit 39 du Vatican. — Ce manuscrit nous est déjà passé sous les yeux à l'occasion des précédentes scènes; il nous fournit une adoration dont on pourra retrouver la reproduction dans d'Agincourt : les mages sont couronnés, deux riches arcades forment le fond du tableau. (Pl. CIV, n° 14.)

PISTOJA. — On voit une adoration des mages au-dessus de la porte principale de Saint-André, à Pistoja. Les trois étrangers sont couronnés. La sainte Vierge est assise sur un tabouret; on y remarque un petit personnage couché. Saint Joseph est derrière. Cette sculpture, un des premiers monuments des arts italiens à leur réveil, est accompagnée des inscriptions suivantes qui nous donnent la date et le nom de son auteur, Gruamons :

Veniunt ecce magi, sidus regale secuti.
Falleris, Herodes, quod Christum prendere voles
Melchior, Gaspar, Balthasar
Magos stella monet, puero tria munera pone.

On lit plus bas : *Fecit hoc opus Gruamons Magister bonus et Adeodatus frater ejus,* et plus bas encore : *Tunc erant operarii Villanus et Bathus filius Tignosi. Anno Domini 1166*[1].

1. Morrona, II, 42. D'Agincourt, *Sculp.*, pl. XXVII. — Cicognara.

LA · Ste VIERGE · XL



Citta-di-Castello. — Città-di-Castello, l'antique Tyberinum, possède un magnifique devant d'autel en argent, d'environ 2 mètres de long qui lui fut donné par Célestin II (1143 à 1144); ce pape l'aura probablement acheté en Grèce ou des maîtres grecs qui commençaient alors à fonder les écoles d'Italie. Les mages paraissent coiffés d'une tiare[1].

Bologne (Pl. XL). — Le petit manuscrit de Bologne (n° 3290) dont nous avons déjà parlé nous offre une adoration intéressante. Comme toujours la sainte Vierge est assise et nimbée. Elle est coiffée d'un voile à fond rouge avec de gros traits noirs et des ornements blancs, et au-dessous d'un bonnet bleu. L'enfant Jésus est nu, son nimbe crucifère; derrière la sainte Vierge, saint Joseph avec nimbe d'or. Le premier des mages agenouillé a déposé la couronne sur le sol, les deux autres sont encore debout, couronnés, l'un d'eux imberbe. La scène se passe dans une cour à murs crénelés en avant de la maison. Une particularité distingue cette peinture de toutes celles que nous avons décrites jusqu'à présent, c'est l'étoile à rayons blancs qui comprend dans son milieu, peinte en bleu, la sainte Vierge avec l'enfant posé devant elle à la manière byzantine.

Aix-la-Chapelle. *Couronne de lumières.* (Pl. CXLII.) — Sous une des tourelles de la couronne de lumières d'Aix-la-Chapelle on voit gravées plusieurs scènes de l'Évangile, entre autres une adoration dont M. Steinhel a bien voulu nous communiquer une copie. La sainte Vierge occupe à elle seule presque la moitié du médaillon, elle est assise et tient l'enfant debout sur ses genoux; elle lève la main droite en signe d'accueil et de bienveillance. L'enfant Jésus bénit les mages qui s'inclinent. Ils ont le costume royal, la couronne, la riche tunique et le manteau agrafé sur l'épaule. L'étoile, sous la forme d'une espèce de fleur, est suspendue dans l'intervalle entre les mages et la sainte Vierge.

Cologne. — Parmi les pieuses richesses de Cologne nous ne pouvons oublier la fameuse châsse des trois rois mages conservée à la cathédrale et qui n'a pas moins de 1m,80 sur 0m,90. La sainte Vierge y occupe la principale place dans la sculpture. Assise sous une arcade plein cintre, elle tient l'enfant et reçoit les hommages des mages et des saints personnages rangés sur les côtés. On retrouve encore son image sur la façade postérieure dans la scène du crucifiement[1].

Munich. — En visitant le riche musée national de Munich nous avons trouvé un monument qui mérite d'être mentionné dans ce recueil iconographique : c'est un portail d'église qui nous montre sculptés dans le haut une Présentation au temple et au-dessous l'adoration des bergers et des mages; un des mages est agenouillé, sans couronne, les deux autres ont encore la leur sur la tête; l'un d'eux n'a pas de barbe. Sur un autre tympan de ce portail nous remarquons la mort de Marie et au-dessus son couronnement.

Au rez-de-chaussée du même musée nous devons noter encore des ivoires qui concernent la très-sainte Vierge et qui rentrent par leur âge dans les limites de cette iconographie.

Carinthie. *Oberkarnten.* (Pl. XXXVI.) — Nous aimons à rappeler des images des pays les plus différents afin de montrer ainsi la catholicité des types. Le cloître de Saint-Paul, dans la vallée de Lavan, en Carinthie, est contemporain du couvent des bénédictins de Milstat dans le pays de Oberkarnten, et appartient par conséquent à l'époque romane. On y voit au-dessus de la porte une adoration des mages, la sainte Vierge assise, les trois mages placés au-dessous de l'étoile qui les conduit, saint Joseph assis à droite et portant un sceptre, enfin un ange

1. D'Agincourt, *Sculp.*, p. XXI. Cette table contient encore la Présentation de Jésus-Christ, la Nativité, la Visitation, la Fuite, le Baiser de Judas et la Croix.

1. Abbé Bock, *Das heilige.* Köln.

qui plane entre la sainte Vierge et lui. Marie, le Sauveur et les mages sont couronnés.

Cabinet des médailles. — Une médaille conservée à la Bibliothèque nationale reproduit, dit-on, l'adoration des mages, mais elle est si fruste que nous ne la mentionnons ici qu'avec beaucoup de réserve. Banduri croit y voir ce sujet d'un côté et de l'autre la figure de l'empereur Jean Comnène (1118 + 1148). Marchand a complété ce qui pouvait manquer; selon lui, la sainte Vierge lève les bras en signe d'effroi devant les mages transformés en guerriers par l'imagination du dessinateur et dirigeant leurs lances contre elle; je n'ai pas besoin de dire le peu de probabilité d'une telle restauration.

Mentionnons pour ordre trois exemples que nous avons donnés dans l'Évangile, et tirés de la façade de Saint-Trophime d'Arles, de Saint-Pierre de Poitiers, et d'une miniature de Pise.

Portails des églises. (Pl. CXIII.) — Au XII[e] siècle l'usage se répandit dans beaucoup de pays de figurer l'adoration des mages au-dessus de l'entrée de l'église; il semble que dans l'application de ce sujet à la porte du sanctuaire il y ait une leçon et une pensée consolante pour les fidèles. La leçon leur montre l'empressement qu'il faut mettre pour aller au Sauveur, surtout de la part des savants et des riches qui sont obligés d'accourir de pays plus lointains que les bergers, les compatriotes de Notre-Seigneur. La consolation est l'accueil qu'ils vont recevoir et dont les bas-reliefs leur font déjà prévoir la bienveillance. Quel que soit le motif de nos vieux sculpteurs on ne peut nier que cette manière de figurer les mages n'eût été alors fort en vogue. Parmi les exemples qui nous reviennent à l'esprit, nous citerons ici les portails de Bourges, de Dijon, Saint-Gilles, Bertrand de Cominges, Pontaubert, Germigny, Freiberg, Vérone, Pistoja, Parme, etc.

RÉSUMÉ.

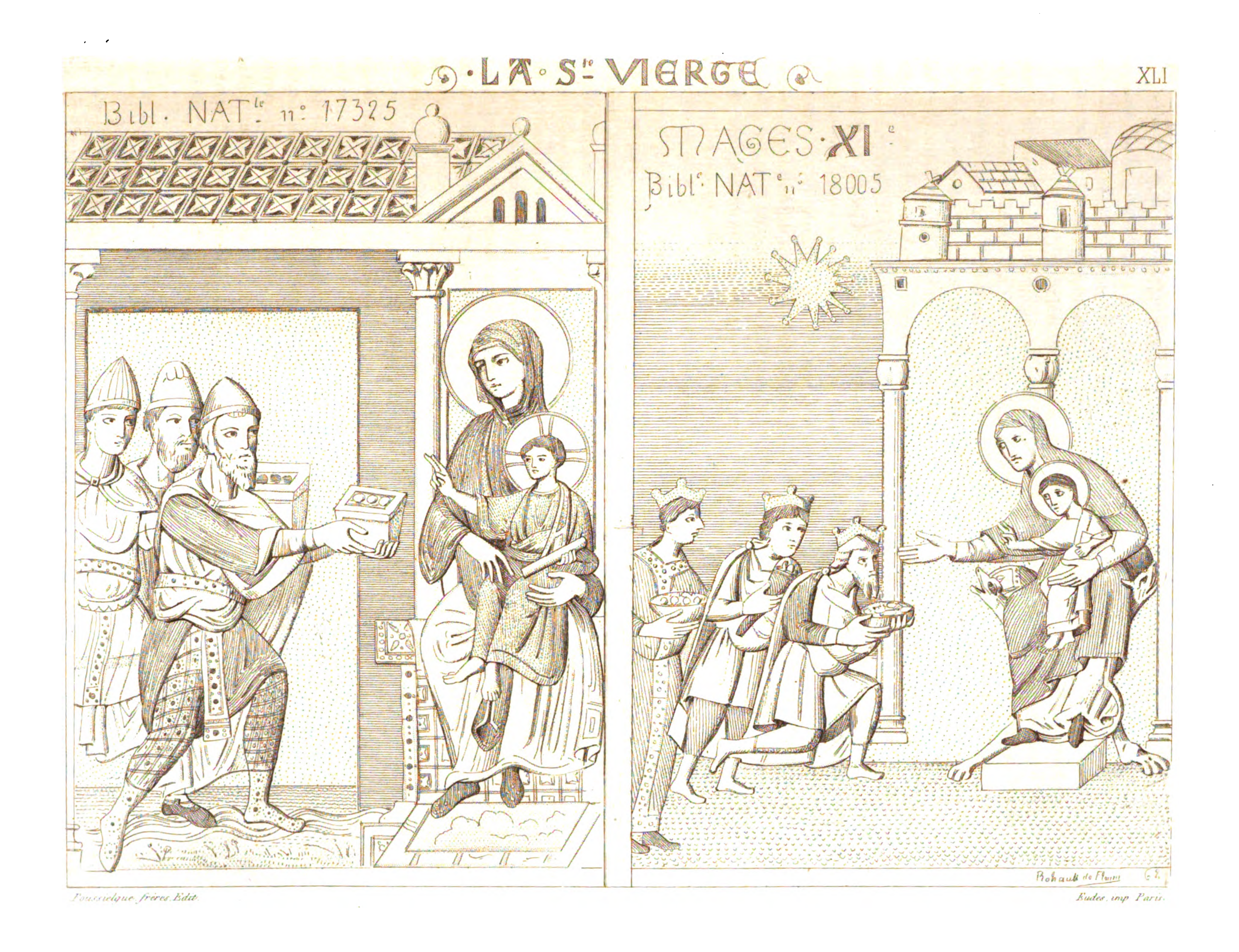
Résumé. — N'achevons pas ces détails iconographiques sans chercher à reconstituer l'ensemble de l'image telle que les siècles nous la montrent successivement; voyons surtout, au milieu de la foule d'artistes appliqués, sous des influences si diverses, à reproduire cette scène, combien la tradition les a tous inclinés sous la même inspiration.

Dans les premiers siècles le nombre des mages varie, il est vrai; au cimetière Saints-Pierre-et-Marcellin, nous ne trouvons que deux mages; à celui de Domitilla quatre, enfin six sur le vase Kircher; mais cette variété s'explique par l'habitude de la symétrie que les anciens portaient généralement dans le domaine de l'art et par le sentiment qui leur faisait préférer des représentations idéales aux tableaux historiques. En dehors de cette recherche de la régularité, on aurait peine à trouver plus ou moins de trois mages devant le Sauveur; lorsque l'artiste est libre, lorsqu'il veut, en dehors de toute ornementation, représenter la scène littérale, à toutes les époques il les met au nombre de trois [1].

Remarquons, d'après les exemples qu'on a passés en revue, que généralement, non pas dans les catacombes ni sur les sarcophages, mais dans les représentations encore fort anciennes on leur donne les trois âges de la vie : la vieillesse qui dépose ses présents, l'âge mûr et enfin la jeunesse qui s'apprêtent à leur tour à s'agenouiller au pied du trône. Depuis le IX[e] siècle cet usage paraît prévaloir et nous verrons plus tard les sculpteurs pisans, pour accentuer davantage cette pensée, prêter même aux chevaux des âges en rapport avec ceux de leurs cavaliers.

Le costume a peu changé, et l'on voit presque toujours, dans tous les temps, reparaître le pantalon, la tunique et le manteau agrafé sur l'épaule. La coiffure a reçu des modifications plus sensibles, mais qui, dans le fond, croyons-nous, n'indiquent pas un changement d'idées. Les plus anciennes images nous montrent les mages avec cette sorte de mitre orientale qu'on

1. On ne peut citer à l'encontre la mosaïque de Sainte-Marie-Majeure, car s'il n'y a que deux mages, il est évident que l'auteur a pu supposer le troisième encore dans la ville et que d'ailleurs il était gêné par la place.


XLI
· LA · Ste VIERGE
Bibl · NATle no 17325
MAGES · XIe
Biblle NATe no 18005
Rohault de Fleury
Poussielgue frères Edit.
Eudes imp. Paris

a continué de désigner sous le nom de *bonnet phrygien*. Ce bonnet chez les Romains était un signe de vie efféminée, et c'est pourquoi, par dédain, ils en avaient affublé les rois vaincus. Nos musées nous en offrent beaucoup d'exemples sur les statues de souverains barbares, et nous le voyons entre autres sur un fragment de sarcophage qui figure Priam aux pieds d'Achille que nous avons reproduit dans l'Évangile. Du temps de Constantin, après que le trône impérial avait été occupé par tant d'aventuriers barbares, la pensée méprisante s'était effacée et le bonnet phrygien demeurait la simple désignation de rois étrangers. Il est donc possible que les sculpteurs n'aient pas attendu l'abandon de cette coiffure pour considérer les mages comme des rois, elle donnerait même lieu de penser le contraire.

Cette coiffure caractéristique semble avoir été surtout adoptée par les artistes romains; on aurait tort de croire pourtant que les Grecs, qui ne l'ont pas employée si souvent, ne s'en soient jamais servis dans leurs ouvrages, nous n'aurions qu'à citer le tombeau de l'exarque Isaac (VIIe siècle) le manuscrit de Paris n° 510 (IXe siècle), le ciborium de Venise, des médailles rapportées par Du Cange, etc., pour prouver l'usage qu'ils en ont fait; on peut dire seulement que le bonnet est moins souple, qu'il n'est pas rabattu et qu'il affecte plutôt la forme d'un dé à coudre. La coutume de figurer les mages sous cette coiffure était donc générale, lorsque tout à coup en Orient, au Xe siècle, nous voyons cette toque changée contre une couronne et le fameux ménologe du Vatican nous révéler pour la première fois cette révolution.

Nous avons cherché à nous rendre compte de ce changement, et il nous a paru que les événements contemporains en fournissaient une explication assez satisfaisante. Ce manuscrit fut, comme on le sait, écrit et enluminé par l'ordre de l'empereur Basile II, qui régna de 976 à 1025. Or, en lisant l'histoire byzantine parvenue à cette phase, en étudiant les médailles qui nous livrent si fidèlement les grandes pensées d'une époque, nous retrouvons un accroissement singulier de ferveur de ces monarques pour la très-sainte Vierge. Déjà, il est vrai, Léon le Sage avait fait frapper l'image de la mère de Dieu sur ses monnaies, mais Jean Zimiscès (959 +976) voulut qu'elle le remplaçât sur un char triomphal au retour de sa victoire, et, considérant qu'il la lui devait, il exigea qu'on représentât sur les médailles sa protectrice lui posant la couronne sur la tête.

Romain Argire (1028+1034) imita sa piété. Le peintre du ménologe qui fit sa miniature entre ces deux règnes dut s'associer à cette humble et royale dévotion, et les mages, en s'inclinant devant la sainte Vierge, devaient comme l'empereur rehausser la grandeur de leur adoration par les insignes de leur rang. Or le bonnet phrygien à Constantinople, au commencement du XIe siècle, n'avait plus la signification de royauté que lui accordaient les anciens Romains; d'ailleurs on pouvait se dire que c'était celle d'une royauté vaincue et tributaire, au lieu qu'il était bien plus beau de jeter aux pieds de Marie et du Sauveur des rois vainqueurs et triomphants; ils songèrent aussitôt à leur mettre sur le front les mêmes diadèmes que la sainte Vierge posait sur les tempes des empereurs, et on abandonna définitivement l'antique bonnet phrygien.

Au XIe siècle le pouvoir de l'iconographie byzantine était dictatorial, et à la suite des croisades, qui en portèrent l'influence jusqu'aux peuples scandinaves, il se répandit dans tout l'Occident. Aussi nous apercevons encore le bonnet phrygien dans les premières années du XIe siècle, comme à S. Urbano de Rome, puis, nous ne voyons plus que la couronne [1]. L'Occident fut même plus fidèle à la leçon que l'école dont il la recevait; les Orientaux quelquefois, dans la suite, nous montrent les mages nu-tête ou surmontés d'une flamme, symbole de l'ardeur de leurs âmes.

1. Nous devons cependant signaler comme un acte de rébellion à cette dictature le manuscrit de Pise qui est du XIIe siècle. (*Évang.*, pl. XVI.)

On prétend que saint Eustorgue avait rapporté en 320 les corps des saints rois de Constantinople à Milan, relique que Barberousse transféra en Allemagne après le sac de cette ville en 1161[1]. Cet événement contribua beaucoup à répandre dans le nord leur culte et leurs images; on remarquera, en effet, que la plupart des portails où nous avons mentionné les mages datent de la fin du XII[e] siècle.

L'étoile n'a jamais abandonné nos saintes représentations; dans les plus anciennes, elle brille comme un astre, ou le plus souvent sous la forme d'une fleur, rose mystique qui semble tombée du paradis sur la route des voyageurs. Du VIII[e] au XI[e] siècle, comme nous le prouvent la mosaïque de l'ancien Saint-Pierre, le manuscrit 510 de Paris, le ménologe du Vatican, S. Urbano de Rome, cette étoile, cette fleur se transforme et devient un ange conducteur avec le bâton des guides à la main.

Saint Joseph, comme toujours, conserve dans cette scène l'attitude modeste et effacée que la tradition ne cesse de lui prêter; le plus souvent même les artistes négligent de l'y introduire.

1. Il ne reste à Milan de ce grand souvenir qu'un sarcophage avec l'inscription : *Sepulcrum trium magorum.*

Marie et son divin fils ont eu, moins que les autres personnages, leur pose modifiée; Marie reste toujours assise sur un trône dont l'aspect seul change suivant le temps; depuis la *cathedra* des matrones romaines jusqu'aux trônes de bronze en forme de pliant des princes du XII[e] siècle; ce siége, sous des modes variées, est toujours un siége d'honneur. Elle a ordinairement l'escabeau sous les pieds, son costume est celui traditionnel, c'est-à-dire le voile, le manteau et la tunique.

Dans cette revue qui embrasse par les siècles et les pays une étendue vraiment gigantesque, n'est-on pas émerveillé de ne pouvoir signaler dans les reproductions d'une telle scène que de si légères différences? Quand on songe aux infinies variétés d'influence qui ont dû modifier le génie d'artistes tellement séparés par le temps ou la distance, n'est-on pas surpris de retrouver si fidèlement partout la touche évangélique et le divin modèle? On ne saurait s'expliquer un tel accord par la simple copie du texte sacré; il faut croire que des traditions constantes, vivaces, universelles, lui ont servi partout de commentaires pour révéler aux yeux des imagiers ce qu'il nous a laissé voilé.



Arcade romane à Milan.

CHAPITRE VIII.

LA FUITE EN ÉGYPTE. — RETOUR D'ÉGYPTE. — JÉSUS PARMI LES DOCTEURS. LES NOCES DE CANA.

LA FUITE EN ÉGYPTE.

ÉVANGILE.

APRÈS que (les mages) furent partis, un ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil et dit : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, fuis en Égypte et demeure là jusqu'à ce que je te parle, car Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir *.

2° Joseph s'étant donc levé, prit l'enfant et sa mère pendant la nuit et se retira en Égypte *.

3° Et il y resta jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accomplie cette parole que le Seigneur a dite par le prophète : J'ai appelé mon fils de l'Égypte.

4° Alors Hérode, voyant qu'il avait été trompé par les mages, entra en une grande colère et il envoya tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem et dans tous les environs depuis deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était enquis auprès des mages *.

5° Alors fut accomplie la parole du prophète Jérémie, disant :

6° Une voix a été entendue dans Rama, des pleurs et de longs sanglots. C'était Rachel perdant ses fils et ne voulant pas se consoler parce qu'ils ne sont plus.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES
ET EXÉGETIQUES.

§ 1. Il est certain, dit Trombelli, que Joseph reçut l'ordre d'aller en Égypte aussitôt après le départ des mages.

On a parlé des miracles qui ont accompagné Jésus-Christ dans son voyage d'Égypte, mais les opinions ne sont pas encore fixées à cet égard ; en disant que le premier miracle de Notre-Seigneur avait eu lieu à Cana, saint Luc semble indiquer que, de sa part, aucun prodige n'était venu révéler une vie qu'il devait cacher et que des miracles auraient sans doute compromise en la faisant connaître. Voici l'opinion de M. Nicolas si compétent en ces hautes matières : « Jésus ne devait pas se défendre par un miracle; d'abord parce qu'il ne convenait pas qu'il anticipât, encore enfant, cette manifestation de la puissance miraculeuse qu'il s'était réservée pour la manifestation de son apostolat; ensuite parce que, à l'époque même où il exerçait cette divine puissance par tant de guérisons et de bienfaits envers les hommes, nous ne voyons pas qu'il en ait fait usage pour sa défense[1]. »

Malgré le peu de probabilité de plusieurs de ces légendes, elles n'en offrent pas moins un intérêt réel comme des croyances longtemps en honneur parmi les fidèles et que les Pères n'ont pas tous dédaignées. Nous croyons donc devoir les mettre sous les yeux du lecteur.

§ 2. *Voyage.* — Nous lisons dans les légendes de l'abbé Darras : Les émissaires d'Hérode poursuivaient la sainte Famille dont ils avaient trouvé la trace dans leur fuite en Égypte. Un jour Joseph se voyant serré de près prit une poignée de blé, la sema, aussitôt le blé germa et grandit si vite qu'en un instant il se trouva haut et mûr. Il y cacha Marie et l'enfant; et quand les hommes d'armes arrivèrent, prenant Joseph pour un laboureur, ils lui demandèrent si une femme portant un enfant et un homme avec elle n'avaient point passé par là? Oui, dit-il, justement quand je semais ce blé. Les soldats voyant le blé bon à cueillir se trouvèrent fort déroutés par cette réponse et allèrent plus loin.

Sur quelle route ces prodiges pouvaient-ils avoir lieu? Nous avons vu que les mages adorèrent l'enfant à Nazareth; c'est donc à Nazareth que l'ange est apparu à Joseph et de Nazareth que la sainte Famille est partie pour aller en Égypte. Nazareth est peu éloigné de la mer; les fugitifs durent prendre le plus court en suivant le long de la mer une voie romaine dont on retrouve encore les restes, et ils arrivèrent à Gaza. Quoique cette route fût pénible, elle était préférable à la voie de l'intérieur des terres au commencement du voyage; car, ainsi que le pensent Toslatus et saint Bonaventure, s'ils se fussent embarqués dans les parties les plus rapprochées de la domination d'Hérode, il leur eût peut-être fallu attendre quelques jours dans le port, et ils eussent trouvé là des collecteurs d'impôt, peut-être quelques satellites d'Hérode et se seraient exposés au danger d'être arrêtés[1].

Ne peut-on concilier les deux opinions, celle pour le chemin par terre, celle pour le chemin maritime en disant qu'ils prirent d'abord la voie de terre en allant directement à Césarée, puis sur le bord de la mer, dans une des nombreuses barques qui sous la domination romaine mettaient la Syrie et l'Égypte en relation continuelle.

Il est bien probable que la sainte Famille traversa Gaza, limite de la terre des Chananéens du côté de l'Égypte; cette ville est placée sur le bord de la mer au sud de Saint-Jean-d'Acre et à deux lieues d'Ascalon. Saint Jérôme raconte dans la vie de saint Hilarion que de la Palestine à Babylone il mit douze jours de voyage; de

1. Nicolas, II, p. 338.

1. Seldmayer, *Sum. aurea*, VII, 1222.

Gaza à Babylone il y avait 70 lieues dont 50 dans le désert. Voici les principales étapes de la voie romaine: Alexandrochenæ, Ecdippa, Ptolémaïs, Cap Carmel, Dorœ, Césarée, collines boisées, Apollonia, Joppé, Djamnia, Azotus, Ascalon, Gaza, Raphia.

N'oublions pas une légende qui se rattache à la croix; la sainte Famille aurait été, pendant le voyage, attaquée par des voleurs qui, dans l'Évangile de Nicodème, portent les noms de Titus et Dumachus, et, dans celui de l'enfance, ceux de Dixmas et Gestas: Titus dit à Dumachus de les laisser partir, il offre à Marie 40 drachmes. Jésus dit à sa mère : Dans trente ans ils me crucifieront et ces deux voleurs porteront la croix avec moi, et ils seront crucifiés, Titus à ma droite et Dumachus à ma gauche, et Titus me précédera dans le paradis. — Le cardinal Pierre Damien (mort en 1072) attribue la conversion du bon larron à une prière de la Vierge qui reconnut en lui un de ceux entre les mains desquels elle était tombée en Égypte.

On lit dans l'histoire de Joseph le charpentier que Salomé se joignit à eux pour les accompagner dans le voyage.

Selon l'Évangile apocryphe de l'enfance les saints proscrits arrivèrent à un sycomore que l'on appelle aujourd'hui Matarea, et le Seigneur fit paraître dans cet endroit une fontaine où Marie lava sa tunique.

La sainte Famille, poursuivie par les émissaires d'Hérode, se serait réfugiée à Hermopolis à dix journées au delà d'Héliopolis; Sozomène, au IVe siècle, parle d'un pêcher alors consacré à Isis, à l'ombre duquel elle se serait reposée et qui aurait incliné ses branches pour que la jeune mère pût y cueillir des fruits.

Rapportons encore ici un passage du *Voyage au Levant* par Thévenot[1] : « Dans un grand jardin près du Caire, il y a un gros sycomore fort vieux qui porte toutefois du fruit tous les ans; on dit que la Vierge passant par là avec son fils Jésus et voyant que des gens la poursuivaient, cet arbre s'ouvrit, et, la Vierge étant entrée dedans, il se referma; puis ces gens étant passés, il se rouvrit et resta toujours ainsi ouvert jusqu'en 1656, où le morceau qui s'était séparé du tronc fut rompu[1]. »

1. Liv. II, ch. VIII, t. I, p. 265, édit. de 1665.

Denon mentionne, à propos de la conservation du bois de sycomore, des portes d'édifices arabes qui ont subsisté tandis que toutes leurs ferrures ont disparu[2].

Arrivée en Égypte. — On lit dans l'Évangile de la Nativité : Et il advint que lorsque la bienheureuse Marie avec son enfant entra dans le temple, toutes les idoles tombèrent par terre sur leur face, et elles restèrent détruites et brisées. Ainsi fut accompli ce qu'avait dit le prophète Isaïe : Voici que le Seigneur vient sur une nuée, et tous les ouvrages de la main des Égyptiens trembleront à son aspect.

Le gouverneur de cette ville, Afrodisius, apprenant cela, vint au temple avec toutes ses troupes et tous ces officiers. Lorsque les prêtres du temple virent Afrodisius s'approchant avec toutes ses troupes, ils pensèrent qu'il venait exercer sa vengeance contre eux parce que les images des dieux s'étaient renversées. Et lorsqu'il entra dans le temple et qu'il vit toutes les statues renversées sur leur face et brisées, il s'approcha de Marie et il adora l'enfant qu'elle portait dans ses bras. Et quand il l'eut adoré, il adressa la parole à tous ses soldats et à ses compagnons, et il dit : « Si cet enfant n'était pas un Dieu, nos dieux ne seraient pas tombés sur leur face à son aspect et ils ne se seraient pas prosternés en sa présence. »

L'origine de cette légende se trouve dans cette prophétie d'Isaïe : « Le Seigneur montera sur un char léger et il entrera dans l'Égypte, et les

1. Les Arabes appellent encore cet arbre : l'arbre de Jésus et de Marie.

2. Denon, *Voyage en Égypte*, t. I, p. 65, édit. de 1802. Brunet, p. 102.

Bernardino Amico (*Trattato delle piante e imagini de sacri edifizi de Terra santa*) en a donné un dessin.

idoles d'Égypte seront ébranlées devant sa face et le cœur de l'Égypte se fondra au milieu d'elles. (Isaïe, XIV, 1, 2.)

Cette chute des idoles n'est point une circonstance que l'on rencontre seulement dans les Évangiles apocryphes, elle est enseignée dans divers auteurs anciens, tels que Sozomène, Eusèbe, saint Athanase; Tillemont et le P. Barral ont réuni beaucoup de citations sur ce sujet. Saint Athanase rappelant la prophétie d'Isaïe dit que cette chute des idoles ne peut s'appliquer qu'à Jésus. « Quel est le juste, quel est le roi dont l'arrivée en Égypte a été marquée par la chute des idoles? Abraham y vint, mais le culte des idoles ne fut pas détruit. Moïse y est né, mais l'impiété et ce culte sacrilége ne perdirent rien de leurs ardeurs. » Saint Jérôme commentant Isaïe rapporte cette prophétie au temps du Sauveur: « Le léger char, dit-il, c'est le corps de chair que Dieu prit dans le sein d'une vierge; et alors, pour la première fois, tombèrent les idoles qui ne pouvaient soutenir la présence du Seigneur. » Quelques Pères pensent que ce léger char pouvait être la sainte Vierge dans les bras de laquelle le Seigneur était porté, mais la plupart n'hésitent pas à admettre le fait du renversement des idoles. (De Castro, II, 542). Cette prophétie était célèbre chez les prêtres égyptiens et leur avait été transmise par Jérémie pendant son séjour en Égypte. De là vint, dit-on, la coutume des Égyptiens d'adorer une Vierge couchée près d'un enfant. Dorothée, évêque de Tyr, raconte cette coutume et ajoute qu'un jour le roi Ptolémée demandant quelle en était l'origine, on lui répondit que ce mystère leur avait été transmis par leurs ancêtres qui l'avaient reçu d'un saint prophète. Saint Épiphane en dit autant. Pallade, au IVe livre, et Évagrius parlent d'un temple à Hermopolis, dans lequel les idoles tombèrent.

On voit encore aujourd'hui au vieux Caire (l'ancienne Héliopolis) un monument authentique de l'indigence de la sainte Famille dans sa retraite ou plutôt dans la grotte qui lui servit de logement. Dans la vaste enceinte du monastère de Saint-Serge, appelée *Deir-el-Nassara,* de chaque côté du grand autel de la petite et pauvre église de ce monastère est un escalier de douze marches, par lequel on descend dans une chapelle ou grotte souterraine de 20 pieds de long environ sur 12 de large. Là, assure-t-on, habitèrent Marie et Joseph.

En quittant Héliopolis, la sainte Famille alla se fixer à une lieue et demie plus loin, au village de Matarich.

On raconte encore plusieurs miracles qui eurent lieu lorsqu'elle se fut arrêtée à sa destination; on dit entre autres que Jésus se plaisait à modeler avec de la terre de petits oiseaux qui prenaient vie dans ses mains et qui s'envolaient vers le ciel.

L'arrivée de la sainte Famille n'était pas en Égypte un fait isolé; depuis la conquête assyrienne, les troubles et les malheurs qui avaient désolé la Judée engagèrent beaucoup de Juifs à s'établir dans ce pays. Une première émigration considérable s'était faite sous la conduite de Johannan, fils de Karéah, une autre sous Onias III, qui obtint de Ptolémée Philométor (181-146) et de Cléopâtre l'autorisation d'élever un temple au vrai Dieu près d'Héliopolis. Parmi les Juifs qui arrivaient en foule, il existait une coutume très-hospitalière qui avait pu déterminer ou peut-être même obliger Marie et Joseph de s'y diriger : chacun se réunissait là à ceux de sa profession, de sorte qu'un étranger pauvre et sans ressource, après s'être fait connaître de ceux qui exerçaient le même métier que lui, en obtenaient facilement quelque secours pour lui-même et pour sa famille.

Séjour en Égypte. — L'Afrique possédait autrefois plusieurs sanctuaires de Marie dont il ne reste plus que des ruines et qui pourraient servir d'indication pour les lieux où la sainte Famille a pu s'arrêter, tels qu'Héliopolis ou Matarich, Hermopolis, Memphis. L'opinion la

plus commune, fondée sur une tradition respectable, regarde Héliopolis comme le lieu ordinaire de leur habitation. (Champagnac, I, 741.) Héliopolis est à trois milles du Delta; c'est une ville riche, mais non fortifiée; elle était située au pied occidental de l'Antiliban et avait une grande importance commerciale, se trouvant sur la route directe qui va de l'Égypte, de la mer Rouge, de Tyr vers l'Asie Mineure, la Syrie et l'Europe. Ses mines, étendues et magnifiques, sont de la période romaine. On montre près de là, à Matarich, le lieu désigné par la tradition comme séjour du Sauveur; on y voit un jardin arrosé par une petite fontaine, dans laquelle la sainte Vierge baignait l'enfant Jésus. Cette fontaine est en très-grande vénération, non-seulement auprès des chrétiens, mais aussi parmi les musulmans. Ceux-ci ont creusé un autre puits, le premier ne suffisant pas à l'arrosement de tout le jardin. Les Arabes espéraient que le voisinage de la fontaine de Jésus communiquerait à l'autre sa vertu fécondante; mais, voyant qu'ils s'étaient trompés, ils firent une rigole pour faire passer l'eau du puits dans la fontaine de Jésus et mélangèrent les deux eaux. Cette fois, ils réussirent dans leurs espérances et le mélange des deux sources fertilise complétement le jardin. Jansénius affirme, d'après un témoin oculaire, que le lieu habité par la mère de Dieu est tellement en vénération chez les Sarrasins qu'ils y conservèrent en l'honneur de Jésus une lampe perpétuellement allumée. (Colvenerius, *Sum. aur.*, III, 767.) Quatre bœufs en tirent toute l'eau nécessaire; on fait remarquer aussi dans ce jardin un figuier dont le tronc, fendu par le milieu, est vénéré parce que la tradition rapporte que la sainte Vierge y faisait sécher les linges qu'elle venait de laver à la fontaine. (Bourassé, II, 543.) Cette tradition est acceptée par saint Thomas et Hippolyte de Thèbes.

Nous devons dire, toutefois, que tous les auteurs ne s'accordent pas à désigner Héliopolis comme le lieu de l'exil de l'enfant Jésus. Sandini pense que ce fut à Alexandrie, où se trouvait une synagogue florissante et où la grandeur de la ville permettait de se cacher plus facilement. Cette raison n'est pas bien concluante, et si l'on admet que le séjour ne fut que de quelques mois, on ne doit pas le fixer loin de la frontière. (Trombelli, II, 20.)

Les écrivains ecclésiastiques ne paraissent pas plus d'accord pour la durée de l'exil que pour le lieu qui en fut témoin. Les uns le réduisent à une courte durée, les autres le prolongent à plusieurs années. Baronius parle de neuf ans; Ammonius, saint Bonaventure, de huit ans; Barradius, Bède et Jansénius de Gand, de cinq ou six ans; Nicéphore, de trois ans; saint Épiphane, Tirinus et Maldonat pensent qu'il ne dura pas plus de deux ans.

Le texte de saint Matthieu ne s'oppose aucunement à ces diverses opinions. (Trombelli, II, 27.) Il paraît qu'Hérode survécut très-peu au massacre des innocents, deux ou trois mois au plus, peut-être seulement quelques jours, selon l'opinion de D. Calmet. Tant de traditions se rattachent en Égypte au séjour de Jésus et de Marie qu'on ne peut admettre qu'il ne dura que quelques jours; mais on peut croire qu'il fut de quelques mois; en effet, les saints exilés ne purent partir à l'instant de la mort d'Hérode et ils durent attendre qu'Archelaüs, après être allé à Rome solliciter la couronne, fût revenu en prendre possession.

§ 4. *Massacre des innocents.* — Les faits qui avaient eu lieu dans le temple et les paroles dites par Simon et Anne sur l'enfance du Christ s'étaient passés non dans un lieu obscur, mais dans la partie la plus fréquentée du temple. Hérode en eut connaissance et vit aussitôt qu'il avait été trompé par les mages, tandis qu'il croyait les avoir trompés lui-même. Il reconnut par là plus certainement les progrès de cette opinion fondée sur l'interprétation et l'accomplissement des prophéties qui signalait la naissance et la domination d'un roi de Juda (Josèphe, I, VII. *De Bell.*, p. 12). Aussitôt ce roi, naguère si

effrayé par les paroles des mages, entre dans une grande fureur et emploie tous ses soins à s'emparer de l'enfant mort ou vif. Il était poussé à cet épouvantable forfait par une prédiction de quelques pharisiens et d'autres flatteurs qui lui avaient dit qu'il possédait le trône par arrêt divin. Aussi les appelait-on hérodiens parce qu'ils disaient au peuple et à Hérode qu'il était le vrai Messie, puisqu'il avait le premier obtenu le pouvoir après que le sceptre eut été enlevé à Juda, selon la prophétie du patriarche Jacob. Voyant qu'il ne pouvait découvrir l'enfant que la Providence avait mis à l'abri, agité par les Furies, Hérode prépare son crime et le met immédiatement à exécution; évaluant exactement le temps indiqué par l'apparition de l'étoile aux mages et comprenant tout celui qui s'est écoulé depuis, il condamne à mort tous les enfants nés à Bethléem pendant cette durée de deux ans, et, sous quelque prétexte les ayant rassemblés, il les livre à ses satellites, afin d'être sûr d'égorger ainsi le Christ.

Les parents de Jean furent effrayés de cette cruauté et craignant que la voix publique n'apprît à Hérode ce qu'il était et ne lui inspirât aussi le dessein de le faire mourir, ils le cachèrent aussitôt. Élisabeth s'enfuit dans la montagne, cherchant une retraite sûre. Comme elle gémissait de ne pas trouver de lieu convenable, une grande voix, disent les apocryphes, s'éleva près d'elle et cria : « Montagne de Dieu, reçois la mère et le fils. » Et aussitôt la montagne s'ouvrit et leur offrit à tous deux un refuge.

Le massacre dut avoir lieu non loin de là, et saint Épiphane (*Rosier de Marie,* IX, 152) rapporte dans sa description des lieux saints qu'il existait deux grottes à deux lieues de Jérusalem, vers l'Occident, près d'Aïn et de la demeure de Zacharie, qui étaient remplies de cadavres des saintes victimes.

Hérode, ne pouvant saisir Jean, rejeta sa fureur sur son père. (Voy. saint Épiphane.) Les scribes et les pharisiens entrèrent dans cet abominable désir; ils ameutèrent dans le temple le peuple contre Zacharie, parce qu'il avait annoncé que le fils de Marie était vraiment le Christ, qu'il était né d'une vierge, et ils tuèrent le saint prêtre entre le temple et l'autel. Son sang, si l'on en croit la renommée, en rougit encore longtemps les pierres [1].

On aurait peine à comprendre cette série de forfaits, si l'on ne savait le peu de cas que l'on faisait alors de la vie d'un homme, surtout dans l'enfance; voici ce que dit, par exemple, Suétone [2] : « Peu de mois avant la naissance d'Auguste, un prodige ayant annoncé publiquement à Rome que la nature était en travail d'un maître pour le peuple romain, le sénat épouvanté ordonna qu'aucun enfant mâle né dans l'année ne serait conservé [3]. »

1. Tertullien, saint Jérôme.
De Castro (*Summa aurea,* II, 545) y développe toutes les opinions des auteurs d'une manière fort intéressante.
Voy. aussi *Évang.,* ch. XIII, not. 4.
2. Nicolas, II, 264.
3. Suétone, *In vita Octav. Aug.,* cap. XLIV.


LA · S.TE VIERGE
XLII
FUITE en EGYPTE
IVOIRE du LOUVRE X Siécle
MENOLOGE du VATICAN X Siécle
59
Rohault de Fleury
Poussielgue frères Edit
Eudes. imp. Paris

RETOUR D'ÉGYPTE.

ÉVANGILE.

HÉRODE étant mort, un ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil en Égypte *,

2° Et lui dit : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère et va dans la terre d'Israël, car ils sont morts ceux qui recherchaient la vie de l'enfant *. »

3° Joseph s'étant levé, prit l'enfant et la mère et vint dans la terre d'Israël *.

4° Mais, ayant appris qu'Archélaüs régnait en Judée, à la place d'Hérode, son père, il appréhenda d'y aller, et, averti pendant son sommeil, il se retira dans le pays de Galilée *;

5° Et vint habiter la ville nommée Nazareth, afin que s'accomplît ce qui a été dit par le prophète : Il sera appelé Nazaréen.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES ET EXÉGÉTIQUES.

§ 1. — *Hérode étant mort* après avoir enduré des souffrances qu'il serait trop long d'énumérer et qui semblent, dit saint Jean Chrysostome, la punition de tous ses crimes, Archélaüs lui fit des funérailles royales. Il alla ensuite promptement à Rome pour demander à César de confirmer le testament de son père. Antipas et Philippe s'y rendirent également, chacun pour la portion du royaume qui les concernait. La cause ayant été longuement discutée devant Auguste et le Sénat, l'empereur donna à Archélaüs, comme toparque, la moitié du royaume qui comprenait la Judée, la Samarie et l'Idumée, lui promettant le titre de roi s'il s'en montrait digne. Il confirma, pour Philippe et Antipas, frères d'Archélaüs, les dispositions du testament d'Hérode. Les affaires ainsi réglées par l'empereur, Archelaüs revint dans son royaume, après une assez longue absence, troublée par un grand nombre de révoltes. (De Castro, *Summa aurea,* II, 558. *Évang.,* XIV, 1.)

§ 2. — *Ils sont morts.* Saint Jérôme conclut de ces paroles que la mort avait atteint non-seulement Hérode, mais les prêtres et les scribes. Saint Remi dit que si un tel nombre sont morts, on ne peut admettre que ce fut pendant un espace de temps aussi court. « Ainsi, dit Haymon, le malheureux finit sa triste vie en faisant mourir tous les grands des Juifs et en servant d'exécuteur aux jugements de Dieu. Ceux qui avaient consenti à la mort du Sauveur et des saints innocents devaient terminer leur vie avec le tyran. » Les mots *mortui sunt* ne sont pas interprétés dans le même sens par tous les écrivains,

quelques-uns pensent que l'évangéliste s'est servi d'un trope en mettant le pluriel pour le singulier. (De Castro, *Sum. aurea,* II, 563; *Évang.,* XIV.)

§ 3. Si l'on en croit d'anciennes traditions, le retour de la sainte Famille ne s'exécuta pas entièrement par voie de terre; elle dut s'embarquer d'Alexandrie[1] jusqu'à Ascalon ou Janina, deux ports très-fréquentés du temps des Romains, le premier à seize heures, le second à douze heures seulement de Bethléem, car ces villes, ainsi que Latronn, Ramleh et le Carmel, offrent des traces et des monuments de la présence de Jésus et de Marie qui seraient inexplicables autrement, puisqu'ils n'ont pu passer par là qu'en revenant d'Égypte. Longeant ensuite les côtes de la mer par Jaffa et Césarée, ils seraient sortis des États d'Archélaüs et seraient rentrés dans la Galilée gouvernée par Hérode Antipas, son frère, plus modéré que lui. C'est par là qu'ils arrivèrent enfin à Nazareth. (*Rosier de Marie,* IX, 154.)

§ 4. — D'après certains auteurs, saint Joseph ne les aurait pas conduits directement à Nazareth; il aurait d'abord cru qu'avec un pareil enfant il ne pouvait habiter ailleurs qu'à Jérusalem, où se trouvait le temple et où les prophéties devaient s'accomplir. En arrivant, quoique le meurtrier des enfants fût mort, il aurait appris que de nouveaux dangers le menaçaient de la part de son fils. Archélaüs, en effet, avait déjà donné la mesure de sa cruauté en faisant tuer trois mille citoyens au commencement de son règne. Joseph, devant ces périls et cédant au désir de retourner dans sa patrie, aurait alors pris le chemin de Nazareth. (De Castro, *Sum. aurea,* II, 566. Trombelli, II, 9.)

ICONOGRAPHIE.

Cette scène ne paraît pas avoir été souvent représentée dans les premiers siècles chrétiens; nous pourrions citer des images dans les catacombes ou sur les sarcophages, figurant la sainte Famille, mais rien n'indique qu'elle fuit en ce moment la persécution d'Hérode; nous sommes obligés de descendre jusqu'au xe siècle pour en rencontrer une représentation bien caractérisée.

1. Une tradition cophte désigne Alexandrie.

Xe SIÈCLE.

Ménologe du Vatican. (Pl. XLII.) — Le ménologe du Vatican est le premier exemple que nous ayons pu découvrir, mais il compense l'absence de monuments plus anciens par la beauté de la miniature qui représente la fuite en Égypte dans cet admirable manuscrit; elle est signée Pantaléon. La sainte Vierge, assise sur un âne, porte l'enfant Jésus, qu'elle soutient de la main droite; elle semble s'appuyer de la gauche sur le cou de sa monture; saint Joseph, en avant, tient la bride de la main droite et cache la gauche sous son manteau; l'enfant bénit et tient un volumen. Par derrière, un jeune homme porte un paquet au bout d'un bâton, paquet bien mince pour un si long voyage; enfin, en avant, une femme sort d'une ville dont la porte est entr'ouverte; sa tête, coiffée d'une tour, nous montre sous ces traits la personnification de la ville venant rendre ses hommages à la sainte Famille. Les quatre têtes des personnages principaux sont de véritables chefs-d'œuvre; on trouve la douceur angélique et virginale de la mère, dans l'enfant déjà la majesté d'un Dieu; la physionomie de la ville indique son empressement; la tête du jeune homme de profil est seule commune; peut-être le peintre, si sûr de lui, l'a-t-il fait avec intention[1]; en un mot, tout

1. Voici les couleurs données aux personnages :

Une première miniature représente saint Joseph endormi : tunique grise, manteau blanc jaune, avec des ombres très-prononcées, tête très-étudiée, cheveux gris. *Ange :* tunique bleue très-clair, manteau blanc tirant sur le verdâtre, ombres prononcées, visage rose dans le clair, verdâtre dans l'ombre. *Le lit :* bleuâtre et très-clair. (Les couleurs à la gouache sont un peu écaillées.)

Dans la fuite proprement dite : *La sainte Vierge :* nimbée, manteau violet et robe bleue. *L'enfant Jésus :* robe tout or, nimbé. *Saint Joseph :* sans nimbe, manteau violet et robe bleue. *Le jeune homme :* tunique grise, manteau rouge, jambes nues, brodequins blancs avec des

respire dans cette image la noblesse et la simplicité; l'âne lui-même n'enlève aucune dignité à cette scène, il n'a rien de l'aspect qu'on lui prête aujourd'hui. Disons, à ce propos, que chez les Hébreux, cet animal était très-estimé et la monture ordinaire des personnages de condition; ils en donnaient le nom aux hommes de courage. Cette estime les avait probablement fait accuser par les Romains d'adorer une tête d'âne. Ce fut au moyen âge l'origine de la fête de l'âne.

Coffret du Louvre. (Pl. XLII.) — Les Orientaux, dans leur représentation de la Fuite, répugnaient donc moins que les artistes d'Occident à introduire l'âne dans cette scène. Le plus ancien spécimen de cette image que nous puissions citer dans nos contrées est le coffret du Louvre, où nous voyons tous les saints voyageurs à pied. Quoique contemporain du ménologe, ce monument lui est bien inférieur; les personnages y sont disgracieux et fort incorrects comme dessin.

Saint Joseph précède la caravane et, apercevant la ville, il se retourne vers ses compagnons pour leur annoncer leur arrivée. Vient ensuite la sainte Vierge, qui porte l'enfant Jésus dans ses bras; l'enfant très-jeune est encore emmaillotté; puis Salomé, l'amie inséparable de Marie, et enfin le jeune homme, fils de saint Joseph selon les apocryphes, qui porte un petit bagage. L'architecture de la cité où sont entrés les voyageurs est littéralement antique, on croirait voir une miniature du Virgile ou du Josué du Vatican.

Coffret d'émail, émail du mont Cassin. — M. Caravita a eu l'obligeance de nous communiquer les calques des émaux d'un coffret

ornements en or. *Allégorie de la ville :* robe rose bordée d'or, couronne murale, mantelet très-court. Elle porte entre ses mains une étoffe noire largement bordée d'or, peut-être pour présenter les clefs de la ville ou plutôt pour recevoir le Sauveur. Siméon, dans la Présentation, tient un linge semblable au moment de le prendre dans ses bras.

du mont Cassin, dont l'un figure la Fuite en Égypte et qu'il attribue au x[e] siècle. (Voir Naples.)

XI[e] SIÈCLE.

Manuscrit 74. (Pl. XV.) — Dans le manuscrit grec 74 de la Bibliothèque nationale, la scène se passe entre deux villes; dans celle d'où sortent les voyageurs à droite, on aperçoit saint Joseph averti par l'ange; devant celle où ils se dirigent, une femme qui se prosterne à leur approche; cette femme, quoiqu'elle n'ait pas la couronne murale, est évidemment l'allégorie de la ville. La sainte Vierge est assise sur l'âne qu'elle conduit elle-même; au-dessus de la tête on lit : $\overline{\text{MP}}$ — $\overline{\Theta\Upsilon}$. Elle ne porte pas le Sauveur dont on voit la tête au-dessus du nimbe de saint Joseph, accompagné du monogramme $\overline{\text{IC}}$ — $\overline{\text{XC}}$. L'auteur a voulu évidemment le figurer sur les épaules du saint patriarche.

Émail grec. — Nous rapprocherons de cette miniature un émail grec publié par le P. Cahier (p. 408), où Jésus se trouve sur l'épaule de saint Joseph. Le jeune homme porteur du bagage est ici en avant et tient la bride de l'âne.

Vouvant. — On ne se piquait pas souvent au moyen âge d'une grande fidélité dans les costumes; nous en avons la preuve dans l'archivolte du portail méridional de Saint-Julien de Vouvant[1]. Saint Joseph, en courte jaquette et son modeste paquet de voyage sur l'épaule au bout d'un bâton, précède la sainte Vierge habillée en campagnarde et suivie d'un varlet qui porte à sa ceinture un large coutelas. Ce varlet pourrait bien passer aussi pour un cavalier lancé à la poursuite des fugitifs par Hérode, représenté par derrière sous la forme d'un chevalier tout bardé de fer.

Bibliothèque nationale, manuscrit 12117. (Pl. XLIII.) — La fuite en Égypte est représen-

1. Longuemar, *Journal de la Vienne,* 15 février 1874.

tée sous une arcade dans un manuscrit latin de la Bibliothèque nationale. — A gauche, dans un cercle, un ange parle à saint Joseph, nimbé et endormi. La sainte Vierge, assise sur l'âne, tient l'enfant Jésus habillé d'une robe et couronné du nimbe crucifère; deux petits personnages qui paraissent nus et qui se prosternent accueillent le Sauveur à la place de l'allégorie de la cité. — Saint Joseph, tenant la bride, est à moitié entré dans la ville, dont les portes sont ouvertes et au milieu de laquelle une foule attend la sainte Famille. Sur la tour d'entrée, un monstre tout couvert de poils, comme on a quelquefois représenté le démon, sonne de la trompe.

Saint Benoît-sur-Loire. — Sur un chapiteau de l'église monastique de Saint-Benoît-sur-Loire, la sainte Vierge est assise sur un âne à courtes oreilles, elle a les pieds nus sur un tabouret; saint Joseph n'est pas nimbé (Gaillabaud).

XIIe SIÈCLE.

Vatican, manuscrit 1156. (Pl. XLIII.) — Le manuscrit grec 1156, l'un des plus intéressants de la bibliothèque vaticane, nous fournit une fuite en Égypte du XIIe siècle. — La sainte Vierge, assise sur l'âne, porte l'enfant Jésus; elle a le voile vert et la robe bleue. Saint Joseph la précède en tenant la bride, son manteau est rose et sa tunique bleue. — L'allégorie de la Ville, au lieu d'être sur le seuil de la porte, est prosternée dans une loge au haut d'une tour; elle est couronnée et vêtue d'une robe rouge.

Città di Castello. — Parmi les panneaux du devant d'autel de Città di Castello, l'un d'eux figure à la fois la fuite en Égypte et le baiser de Judas.

PISE. (Pl. XLIII.) — Un des sujets représentés sur la porte de San-Ranieri, au dôme de Pise, retrace la scène que nous étudions en ce moment. La sainte Vierge est sur l'âne, elle tient l'enfant Jésus et passe sous un palmier.

BÉNÉVENT. (Pl. XLIII.) —
suite porte le bagage et s'ap
aucune des figures n'est nimb
de Bénévent, saint Joseph p

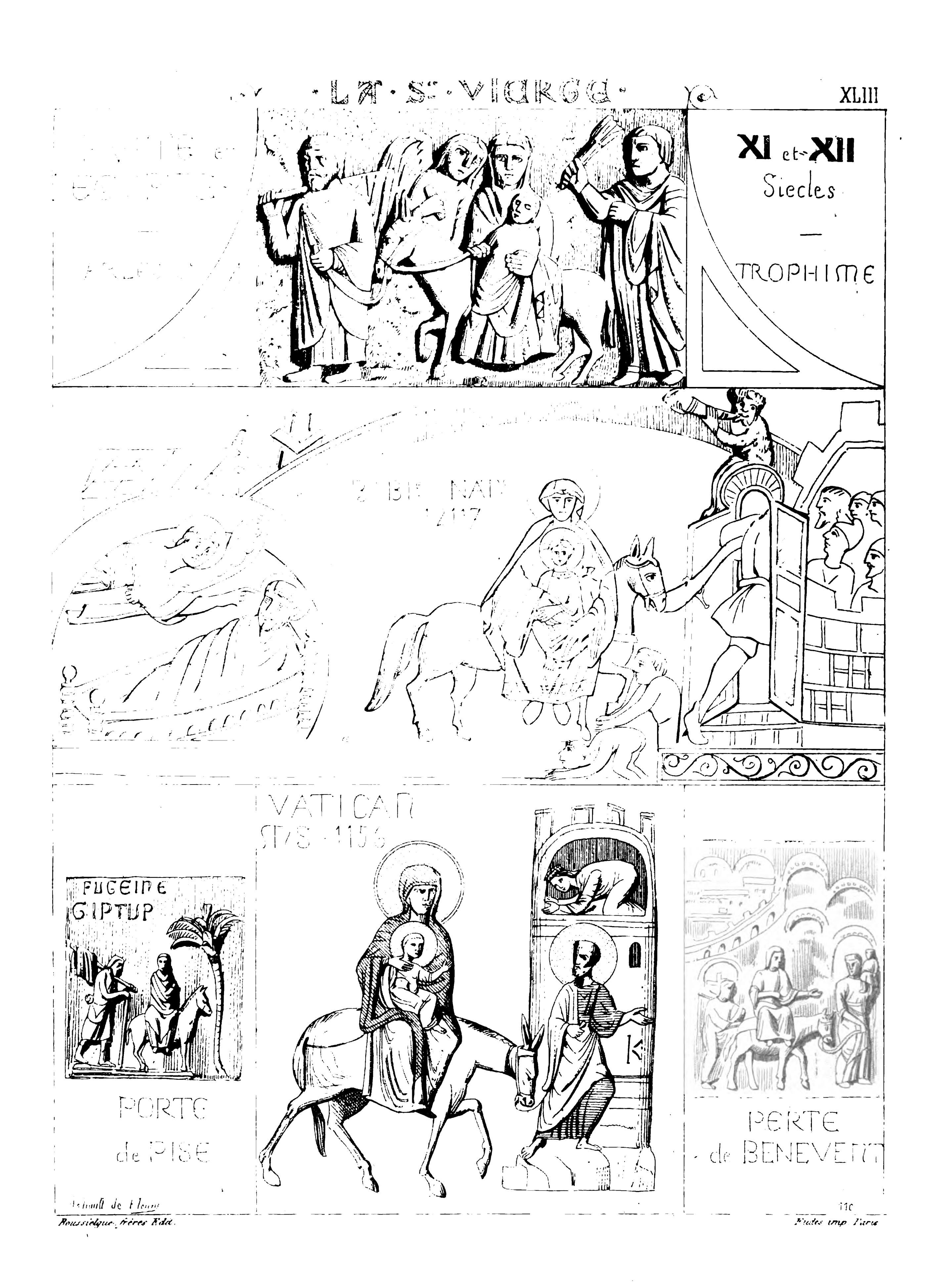
PARME. — Nous recomm
bas-relief qui retrace cette s
tistère. (Voy. Parme.)

ARLES. — Si la barbarie d
ce bas-relief ridicule, nous p
pour le XIIe siècle le portail
d'Arles.

Bibliothèque nationale. (
n'avons vu le retour d'Égypte
manuscrit 74 de Paris, où
mentionné *la Fuite.*

Ici la scène change de dir
voyageurs vont de gauche à
chent de la ville qu'ils avaien
trée de laquelle est agenouil
les reçoit; la disposition de la
sauf que la sainte mère
genoux; saint Joseph tient
quelle il dirige l'âne, pendant
sur son col.

Résumé. — Notre revue ico
pour cette scène de l'Évang
treinte à trois siècles, il no
recueillir les principaux cara
qui se reproduisent le plus
montrent la sainte Vierge à â
sur ses genoux, saint Josep
jeune homme par derrière
bagage de la sainte Famille;
la ville d'Héliopolis, si l'on
agenouillée pour recevoir le d
quelques variantes telles que
bras de Joseph ou l'inter
dans la compagnie de Marie
de l'âne, ou l'indication de l
mier, on a vu que les artiste
écartés de ces données.



Bouasse-Lebel frères Edit.

Imp. Paris

JÉSUS PARMI LES DOCTEURS.

ÉVANGILE.

CEPENDANT l'enfant croissait et se fortifiait, plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui *.

2° Et ses parents allaient tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâques *.

3° Lors donc qu'il eut douze ans, ils montèrent à Jérusalem selon la coutume de cette solennité *.

4° Et quand les jours de fête furent passés, ils s'en retournèrent; mais l'enfant Jésus demeura à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent point.

5° Pensant qu'il était avec quelqu'un de leur compagnie, ils marchèrent durant un jour, et ils le cherchaient parmi leurs parents et leurs connaissances *.

6° Et, ne le trouvant pas, ils revinrent à Jérusalem pour le chercher.

7° Et après trois jours ils le trouvèrent dans le temple, assis, au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant *.

8° Et tous ceux qui l'entendaient étaient confondus de sa sagesse et de ses réponses.

9° En le voyant, ils furent étonnés et sa mère lui dit : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Votre père et moi, fort affligés, nous vous cherchions. »

10° Et il leur répondit : « Pourquoi me cherchez-vous? Ignorez-vous qu'il faut que je sois occupé des affaires de mon Père? »

11° Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disait.

12° Il descendit ensuite avec eux et vint à Nazareth, et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces choses en son cœur *.

13° Cependant Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Nous aimons, à propos de l'enfance de Jésus, à rappeler cette page pl
charme extraite de l'Évangile de saint Thomas :

L'enfant Jésus, étant âgé de cinq ans, jouait sur le bord d'une rivière recueillait dans de petites fosses les eaux qui coulaient, et aussitôt elles deve pures et elles obéissaient à sa voix. Ayant fait de la boue, il s'en servit pour fa douze oiseaux, et c'était un jour de sabbat. Et beaucoup d'autres enfants étaie jouaient avec lui. Un certain Juif, ayant vu ce que faisait Jésus et qu'il jouait du sabbat, alla aussitôt et dit à son père Joseph : « Voici que ton fils est au bor rivière, et il a façonné douze oiseaux avec de la boue, et il a profané le sabbat Joseph vint à cet endroit et, ayant vu ce que Jésus avait fait, il s'écria : « Po as-tu fait le jour du sabbat ce qu'il est défendu de faire? » Jésus frappa des ma dit aux oiseaux : « Allez. » Et ils s'envolèrent en poussant des cris. Les Juifs saisis d'admiration à la vue de ce miracle, et ils allèrent raconter ce qu'ils avaie faire à Jésus. (Brunet, p. 141.)

NOTES ARCHÉOLOGIQUES

ET EXÉGÉTIQUES

§ 1. — Au retour de l'Égypte, la sainte Famille cacha dans une humilité profonde sa vie intérieure à Nazareth. On peut supposer que l'enfant reçut de sa mère la première éducation et qu'il n'en reçut pas d'autre, malgré l'assertion des Juifs, qui lui font donner des leçons d'un rabbin célèbre nommé Josué qui avait étudié Akiba. Or Akiba vivait cent ans après la mort de Jésus-Christ. L'éducation du Messie en tant qu'homme fut le fruit de ses méditations solitaires et de l'étude approfondie de l'Écriture. (Orsini, I, 240.)

Les premières années de Jésus sont donc, il faut le dire, cachées sous un voile que l'histoire ne pourra jamais déchirer. Toutefois les évangiles apocryphes nous en offrent quelques traits épars qui nous révèlent peut-être un peu l'adorable intérieur de la maison de Nazareth.

§ 2. — *Et ses parents allaient tous les ans à Jérusalem pour la fête de Pâques.* (II, 41, 50.) Ces paroles de saint Luc donnent lieu à beaucoup de questions. Comment Marie et Joseph p ils faire tous les ans le voyage de Jérusale devaient-ils pas craindre Archélaüs à cau quel Joseph se retira en Galilée plutôt qu' dée? Nous savons que légalement tous le du sexe masculin devaient aller au templ fois par an ; lorsqu'ils étaient trop éloignés, gation se bornait à Pâques ; Joseph et malgré la crainte d'Archélaüs, pouvaien dans les fêtes où ils se cachaient parmi la il y avait moins de danger d'ailleurs à p pendant quelques jours dans un lieu q établir sa demeure. Saint Luc, en disant sainte Vierge accompagnait saint Josep voir toute sa piété, puisqu'elle eût pu s'e penser, la loi n'obligeant que les hommes

§ 3. — *Lors donc qu'il eut douze ans* chélaüs régna dix ans, et c'est l'année fut exilé que Jésus alla dans le temple ; ravant ses parents durent y aller seuls. Ce devait prendre huit ou dix jours, et la fo encombrait alors Jérusalem le ralentissait e sans compter que la fête de Pâques pren sept jours des Azymes. (Trombelli, *Sum.* II, 87, 111.)

§ 5. — Un des motifs qui ont pu laisser les parents dans l'incertitude sur leur fils, est, au dire de Bède, que les hommes allaient séparés des femmes, et que les parents ont pu croire chacun que l'enfant était avec les autres. Ils ne durent être inquiets qu'en arrivant à l'hôtellerie. (De Castro, II, 569.)

§ 7. — *Et après trois jours ils le trouvèrent, etc.* C'était l'usage des Juifs, lorsqu'on allait au temple ou dans les synagogues pour disserter sur la loi, de *s'asseoir* et pour les anciens revêtus de quelque dignité de se placer sur des siéges disposés à cet effet, les autres d'un ordre moindre sur des bancs, et les derniers à terre sur des nattes. Chacun d'eux avait la parole pour dire ce qui lui était révélé. Les premiers cependant jugeaient toutes choses. L'enfant admis dans dans cette réunion, répondait avec tant de justesse aux questions qui lui étaient faites, que tous ceux qui étaient présents s'étonnaient de sa sagesse et de ses réponses et admiraient une science si précoce.

Après leurs recherches, dit une légende (ab. Darras, 197), Joseph et Marie le retrouvèrent enfin. Arrivés sous les portiques où se pressait une multitude considérable, Marie entend dans la foule une voix qui s'écrie : « O chose surprenante et inouïe! un seul enfant ose ainsi discuter contre tant de docteurs et les confond tellement qu'ils ne peuvent lui répondre et qu'ils semblent devenus muets devant lui. » A ces paroles mille fois bénies, Marie s'est écriée dans son cœur: Celui-ci est mon fils bien-aimé; elle fend les flots pressés par la foule, elle accourt, elle vole, elle reconnaît Jésus.

§ 10. — Voyez mes notes sur l'*Évangile,* XV, 10.

§ 12. — Comme nous l'avons déjà vu, et comme les monuments semblent le confirmer, les occupations de Joseph et de Jésus étaient celles des ouvriers en bois; quant à celles de Marie, tous les théologiens sont d'accord pour affirmer qu'elle aidait Joseph dans son travail et qu'elle préparait la nourriture. Celse, l'ennemi de l'humilité chrétienne, indique la nature de ses travaux en disant que le Christ était né d'une pauvre femme obligée de gagner sa vie en filant et en tissant. Livrée d'ailleurs à la contemplation, elle dut s'exercer dans les travaux manuels et grossiers qui n'exigent pas une grande attention. On croit qu'elle fit la robe sans couture que portait Jésus quand il fut crucifié. (Trombelli, *Sum. aurea,* II, 142.)

Saint Joseph ne vécut pas longtemps après cette rencontre dans le temple; à partir de ce moment l'Évangile n'en parle plus, et lorsque Jésus eut commencé sa mission, ce sont sa mère et ses frères qui le cherchent; ce sont eux qui lui disent dans l'Idumée : « Fais au grand jour ce que tu as à faire. » Il n'en est pas question au pied de la croix. Partout l'Évangile suppose qu'à toutes ces époques saint Joseph n'existait plus.

ICONOGRAPHIE.

IIIe, IVe ET Ve SIÈCLES.

Nous ne pouvons offrir de monuments bien authentiques de cette scène dès les premiers siècles. Nous citerons un sarcophage d'Arles catalogué sous le n° 26, dans lequel nous voyons la sainte Famille : saint Joseph conduit et présente l'enfant Jésus à sa divine mère, qui, ravie de retrouver son fils, semble lui adresser de tendres reproches : *Fili, quid fecisti nobis sic?* (Martigny, 266.)

Tombeau de Pérouse. — Rapportons aussi à ce propos ce que M. de Rossi dit du tombeau de saint Égidius à Pérouse, où il n'hésite pas à voir la rencontre du temple : « C'est un des meilleurs et des plus anciens sarcophages chrétiens du IVe siècle. En effet, à bien considérer les figures des docteurs groupés aux deux côtés de l'enfant Jésus enseignant, et celle de Marie disant à son fils: « Pourquoi en avez-vous agi ainsi? » on

ne peut s'empêcher d'y remarquer quant aux draperies, aux attitudes variées avec goût, une évidente imitation des textes classiques. » (De Rossi, *Bulletin* 1871, 130.) La face de ce monument se compose de sept entre-colonnements réunis alternativement par une arcade ou un fronton; au milieu Notre-Seigneur sous les traits d'un enfant est assis sur un trône, les pieds sur un suppedaneum; il tient un volumen de la main gauche et prend l'attitude de la parole. Dans l'entre-colonnement à sa droite, on voit la sainte Vierge et derrière elle saint Joseph. Dans les autres vides sont distribués huit docteurs caractérisés par le volumen qu'ils ont à la main ou le scrinium déposé près d'eux. La sainte Vierge, vêtue de la robe et du manteau qui sert de voile en recouvrant la tête, tient également un volumen.

Nous rappellerons encore parmi les monuments antiques, et celui-là d'une authenticité indiscutable, la belle mosaïque de Sainte-Marie-Majeure; nous l'avons déjà décrite et gravée avec détails dans l'Évangile. (Pl. LXXXV.)

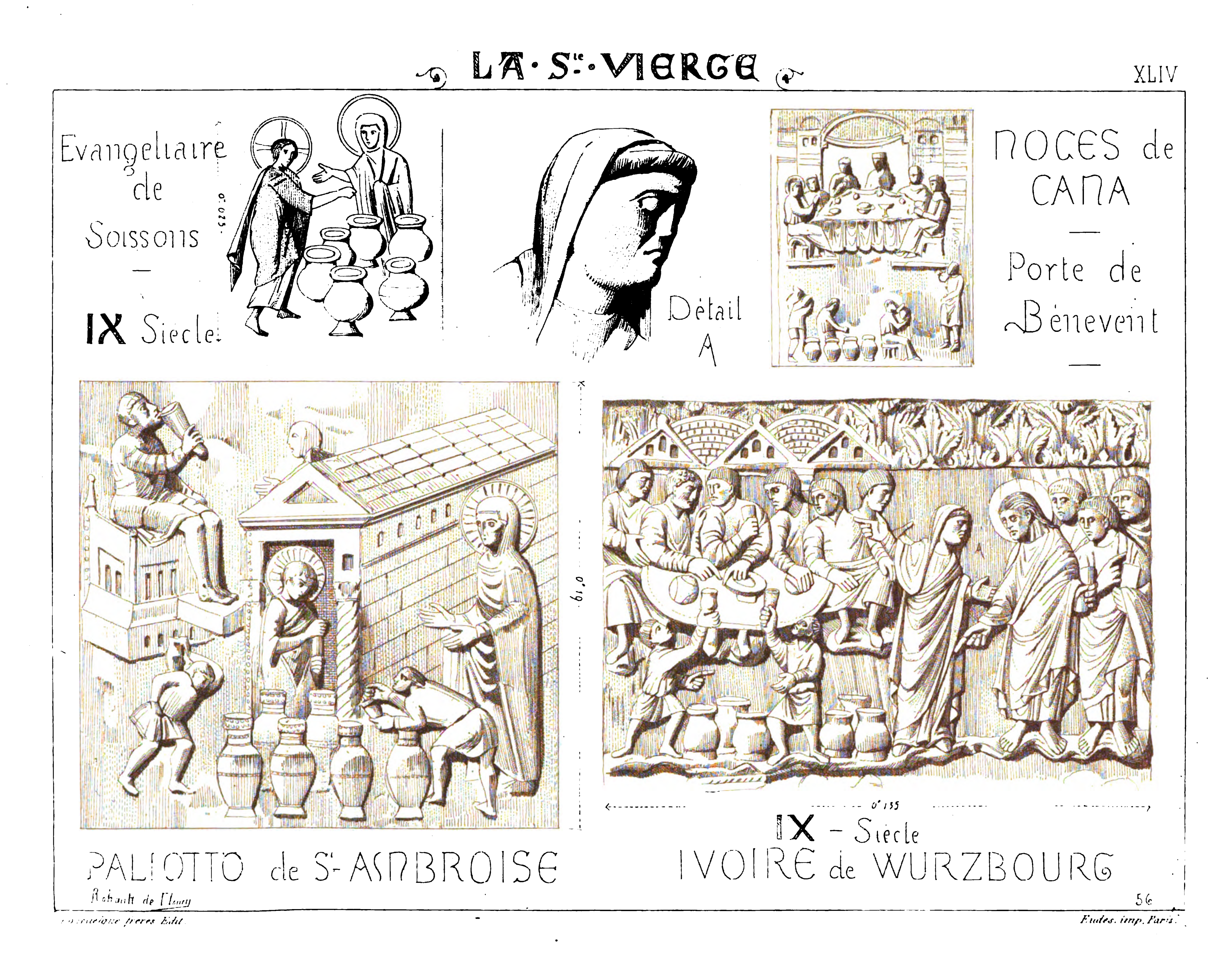
IX[e] SIÈCLE.

Collection Wallerstein. — Nous croyons pouvoir attribuer au IX[e] siècle, quoique M. Forster lui donne une époque plus tardive, l'ivoire de la collection Wallerstein, aujourd'hui vendu à l'Angleterre. Le style de sa bordure et de son architecture, sa ressemblance avec l'évangéliaire de Metz et plusieurs détails que nous pouvons rapprocher des monuments carlovingiens, semblent des arguments péremptoires. plaque d'ivoire est divisée en trois compart superposés : nous voyons d'abord Jésus au des docteurs et Marie qui le retrouve en pose de la sainte Vierge est naturelle et on les reproches dans son attitude pendant Sauveur lui explique la nécessité de son gnement et que les sages du temple s'inq de se voir enlever le miraculeux docteur d paroles les enchantent. Cet ivoire est gé ment travaillé avec beaucoup d'art; les cc y sont nettement indiqués par de fortes ent les figures sont un peu courtes. (Forster, sc.,

Nous pouvons citer comme spécim IX[e] siècle le magnifique manuscrit grec que possède la Bibliothèque nationale e nous avons reproduit la miniature dans l' gile. (Pl. XXXI.)

Enfin, pour les siècles suivants, le ma n° 74 que nous avons gravé sur la même p et qui nous montre Jésus sur un trône fort C'est le thème qui fournira au XIV[e] siècl grand nombre de représentations.

La rareté de monuments que nous av recueillir pour ce sujet nous empêche d' aucune loi d'ensemble pour son iconograp semble d'ailleurs que les règles hiératiq soient exclusivement appliquées aux scè plus représentées, telles que l'Annonc Visitation, Purification, Nativité, etc.


LA · Ste · VIERGE
XLIV
Evangeliaire de Soissons
—
IX Siecle
0.025
Detail A
NOCES de CANA
—
Porte de Benevent
—
0.19
PALIOTTO de St AMBROISE
0.155
IX – Siecle
IVOIRE de WURZBOURG
Rohault de Fleury
56
Eudes. imp. Paris.

LES NOCES DE CANA.

ÉVANGILE

Au troisième jour, il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était*.

2° Or Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples.

3° Or, le vin manquant, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont point de vin*. »

4° Et Jésus lui dit : « Femme, qu'y a-t-il entre moi et vous? mon heure n'est pas encore venue. »

5° Sa mère dit aux serviteurs : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. »

6° Or il y avait là six hydries de pierre, préparées pour les purifications des Juifs, contenant chacune deux ou trois métrètes.

7° Jésus leur dit : « Emplissez d'eau les hydries » ; et ils les remplirent jusqu'au bord.

8° Alors Jésus leur dit : « Puisez maintenant et portez-en au maître d'hôtel; » et ils en portèrent.

9° Dès que le maître d'hôtel eut goûté l'eau changée en vin, ne sachant d'où il venait, comme le savaient les serviteurs qui avaient puisé l'eau, il appela l'époux.

10° Et il lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin, et après qu'on en a beaucoup bu on en sert de moins bon; mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à cette heure. »

11° C'est là le commencement des miracles opérés par Jésus à Cana en Galilée; et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES ET EXÉGÉTIQUES.

§ 1. Ce troisième jour était sans doute le troisième jour des noces qui en duraient sept. (*Év.*, XXV, 1.) Nous croyons cependant, parmi les explications qui ont été données, devoir mentionner celles d'Origène, qui sont rapportées par de Castro : le premier jour sont les témoignages; le deuxième, Jésus vient au Jourdain; le troisième, Jean étant avec deux de ses disciples, dit : « Voici l'agneau de Dieu »; le quatrième jour, il rencontre Philippe, et puis le troisième jour après ce quatrième, les noces se font à Cana.

(De Castro, *Sum. aurea,* II, 58; *Év.,* XXV, 1.)

§. 3. — Aux noces de Cana, Marie ne prononce que deux paroles; elle dit à son fils : *Ils n'ont point de vin.* Et aux domestiques : *Faites ce qu'il vous dira;* montrant ici la confiance qu'elle a dans la puissance de ce fils à qui elle demande implicitement un miracle.

On est étonné du petit nombre de paroles de Marie rapportées par l'Évangile et qui se bornent à celles-ci :

A l'Annonciation.	Comment cela se fera-t-il? Voici la servante du Seigneur.....
A la Visitation....	Le Magnificat.
Au temple........	Mon fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi?...
A Cana.........	Ils n'ont point de vin. Faites ce qu'il vous dira.

Une grande et belle église fut construite dès les temps le plus anciens sur le lieu où s'accomplit le miracle[1]. Le moine Antonin trouva encore à Cana deux urnes miraculeuses : « Je remplis d'eau, dit-il, une des deux urnes qui sont restées et j'en retirai du vin; je la soulevai pleine sur mon épaule et j'en offris à l'autel. » Il y a aussi une source à laquelle nous fîmes nos ablutions pour nous sanctifier. Au VIIIe siècle, S. Willebaud ne retrouva plus qu'une de ces urnes. (Abbé Lecanu, p. 257.)

ICONOGRAPHIE.

VIe SIÈCLE.

Bible syriaque. — La plus ancienne représentation des noces où figure la sainte Vierge nous est fournie par la Bible syriaque de Florence au VIe siècle. (*Év.,* XXXVII.) Notre-Seigneur, la sainte Vierge et les deux serviteurs sont vêtus de tuniques.

1. Elle a été transformée en mosquée. Le lieu du miracle est actuellement sous terre, comme tous les endroits où Notre-Seigneur nous laisse la mémoire d'un miracle.

IXe SIÈCLE.

Paliotto de Milan. (Pl. LXIV.) — Nég les représentations où n'intervient pas la Vierge, nous descendons tout de su IXe siècle devant le parement du grand a Saint-Ambroise, à Milan, qui date d (G. Ferrario.) Au centre, sur le seuil de l son, Notre-Seigneur apparaît, pendant q pieds les serviteurs emplissent les ur droite, la sainte Vierge s'approche en le lant; enfin dans le haut, à gauche, l'arch nius assis goûte le vin et se prépare à en l'excellence devant l'époux, dont on ape tête au-dessus du toit. La scène est tou rieure, et les convives sont supposés cach la maison.

WURTZBOURG. (Pl. XLIV.) — On conse bibliothèque de l'université de Wurtzbou couverture d'évangéliaire très-remarqua contient trois scènes superposées : celle du représente les vendeurs chassés du temple du bas, le Sauveur guérissant les aveugles celle du haut nous montre la figure de l sainte Vierge dans les noces de Cana. Je Marie, sur le premier plan, tiennent en le colloque rapporté par l'Évangile; à g les deux valets puisent de l'eau et semble frir dans des coupes aux convives qu'on vo le fond. Quelques archéologues ont attrib très-grande ancienneté à cet ivoire; ma style, sa ressemblance avec des monume IXe ou du Xe siècle nous font accepter l'o de D. Sighart, Lotz, Otte, qui l'assignent dernière époque. Nous devons communica ce monument, qui n'a pas encore été pu M. le docteur Laubmann.

Collection Wallerstein. — L'analog l'ivoire précédent avec celui de la col Wallerstein publié par Forster (II, 17) fait sans hésitation classer à la même é Dans le second compartiment, au-dess Jésus, entre les docteurs, on y voit repré



les noces de Cana. Le fiancé, assis à table, se tourne vers Marie pour lui annoncer que le vin fait défaut; aussitôt elle transmet cette demande à son fils, qui lui montre les urnes déjà remplies d'un vin merveilleux dont puise l'échanson. Dans cet ivoire, le Christ seul est nimbé; il tient un rouleau à la main.

Évangéliaire de Soissons, n° 8850. Bibliothèque nationale. (Pl. LXIV.) — Pour compléter notre série d'images du IXe siècle, citons encore l'évangéliaire de Soissons, où nous ne voyons que le Sauveur, la sainte Vierge et les urnes vides; autrement dit la toute-puissance, l'intercession miséricordieuse et la misère humaine. Les figures sont presque microscopiques; celle de Notre-Seigneur n'a que $0^{m},022$.

Xe SIÈCLE.

Nous représentons le Xe siècle par une miniature déjà gravée dans l'Évangile et que nous avons tirée du graduel de Prüm. (Bibliothèque nationale, n° 7448. *Év.*, p. XXXVII.) La sainte Vierge parle à son fils; en même temps il étend la main vers des hydries, dont cinq sont déjà pleines de vin et la sixième est remplie d'eau par un serviteur. On aperçoit par derrière cinq têtes nimbées.

XIe SIÈCLE.

Bibliothèque nationale. Ms. 74. (Pl. XVI.) — Nous rappelons de nouveau ici la jolie miniature du n° 74, déjà insérée dans l'Évangile, mais que nous ne saurions passer sous silence. Notre-Seigneur est étendu sur un lit magnifique devant trois autres personnages sans nimbe et assis. Deux serviteurs remplissent cinq grands vases posés par terre, assez semblables à ces grandes jarres qui, dans le Midi, servent à conserver l'huile; l'un d'eux verse de l'eau d'une urne qu'il porte sous son bras droit. Un troisième serviteur arrive en portant un grand vase en or qui complétera les six hydries de l'Évangile; enfin un quatrième tire de l'eau du fond d'un puits à l'aide d'une manivelle. On remarquera que le fuseau est simplement posé sur des fourchettes au-dessus des montants; des chevilles enfoncées obliquement sur le fuseau servent à le faire tourner, disposition primitive que certains pays conservent encore [1].

XIIe SIÈCLE.

C'est vers cette époque qu'on peut placer aussi l'exultet de la bibliothèque de la Minerve, à Rome. Ici la scène se complique, comme toujours, à mesure qu'on s'éloigne des temps primitifs et comme nous avons pu le remarquer déjà plusieurs fois; les siècles, en s'avançant, au lieu d'oublier le texte évangélique, s'en rapprochent de plus en plus et s'écartent des formes symboliques adoptées dans l'origine. Dans la miniature qui nous occupe et que nous avons gravée pour l'Évangile, nous trouvons onze figures. (*Év.*, pl. XXIV, fig. 2.)

Nous donnons aussi dans nos planches un des panneaux de la Porte de Bénévent qui représente ce sujet.

1. Voici les couleurs. — *Notre-Seigneur :* lit rouge, robe d'or. *Les* 3 *convives :* respectivement en commençant à gauche des robes or, or et bleu, collerettes bleues, rouge et or. Le dessus de la table vert, draperie pendante rouge. — *La sainte Vierge :* debout, nimbe d'or. 1er *valet :* tunique verte, collerette blanche. — 2e *valet :* tunique bleue, collerette rouge. — 3e *valet :* porte un vase d'or, tunique rouge bordée de bleu, caleçon rouge. — 4e *serviteur,* près du puits : tunique bleue bordée de rouge, manivelle et seau en or.

MISSION DE JÉSUS-CHRIST.

EVANGILE.



T ayant quitté la ville de Nazareth, il descendit et vint s'éta
à Capharnaüm, ville maritime aux confins de Zabulon et
Nephthali *,

2° Avec sa mère, ses frères et ses disciples; mais ils y den
rèrent peu de jours *,

3° Afin que s'accomplît ce qu'avait dit le prophète Isaïe :

4° Terre de Zabulon et terre de Nephthali, chemin de la mer au delà du Jourc
Galilée des nations,

5° Le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière.

6° Lorsqu'il parlait encore au peuple, voilà que sa mère et ses frères se ten
dehors, cherchant à lui parler *.

7° Et ils ne pouvaient l'aborder à cause de la foule et ils l'envoyèrent appeler

8° Or la foule était assise autour de lui et on lui dit : « Votre mère et
frères, dehors, vous cherchent et voudraient vous voir. »

9° Et il répondit : « Qui est ma mère et qui sont mes frères *? »

10° Et, regardant ceux qui étaient assis autour de lui et étendant la main ver
disciples, il dit : « Voici ma mère et mes frères,

11° « Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, cel
est mon frère, et ma sœur et ma mère.

12° « Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et
l'accomplissent. »

13° Jésus ayant achevé ces paroles s'en alla de ce lieu,

14° Et vint à Nazareth, dans son pays, où il avait été nourri, et ses discipl
suivirent.

15° Et il entra, suivant sa coutume, le jour du Sabbat dans la synagogue ; il commença à enseigner et il se leva pour lire.

16° On lui donna le livre du prophète Isaïe...

17° Et tous lui rendaient témoignage, et admiraient les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche et sa doctrine,

18° Disant : « D'où lui viennent toutes ces choses? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée, et ces merveilles qui se font par ses mains?

19° « N'est-ce pas là le charpentier, le fils du charpentier, le fils de Joseph?

20° « Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie et ses frères Jacques, Joseph, Simon et Jude?

21° « Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous? D'où lui viennent donc toutes ces choses? » Et ils se scandalisaient de lui...

22° Ils se levèrent, le jetèrent hors de la ville, et le menèrent au sommet du mont sur lequel leur ville était bâtie pour l'en précipiter*.

23° Mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES

ET EXÉGÉTIQUES.

§ 1. Après la célébration des noces, la sainte Vierge, connaissant par son fils que le temps était venu où il devait se manifester et exposer au monde sa doctrine céleste, résolut de le suivre pour l'assister suivant ses forces et pour ne pas être privée de son divin entretien. Jésus et Marie ne s'arrêtèrent que quelques jours, car la Pâque des Juifs approchant, ils devaient se trouver à Jérusalem pour la fête. Le Sauveur n'alla en Judée que pour la fête. Capharnaüm était son séjour le plus habituel, *sa ville,* comme il l'appelait. Si Bethléem le mit au monde, si Nazareth le nourrit, Capharnaüm, où il venait et d'où il sortait si souvent, lui offrit toujours une habitation. (De Castro.)

Il est fort difficile de suivre Jésus-Christ, et par conséquent la sainte Vierge, dans toutes les phases de la mission, et d'ailleurs cela ajouterait peu à l'intérêt de l'histoire de cette sainte mère; nous renverrons donc pour ce sujet spécialement aux notes sur l'Évangile.

Euthymius dit que la sainte Vierge et saint Pierre furent les premiers baptisés et que saint Pierre baptisa ensuite les apôtres. (De Castro, *Sum. aur.,* II, 588.)

§ 2. — Il est à présumer qu'à la suite de Jésus avec ses frères et sa mère se trouvaient aussi les pieuses femmes qui les aidaient de leurs biens. Saint Luc dit dans les Actes (*Act.,* I, 14): « Tous ceux-ci persévéraient unanimement dans la prière avec les femmes et avec Marie, mère de Jésus, et avec ses frères. » C'était un usage juif, dit aussi saint Jérôme, et qui, venant d'une antique tradition, ne tournait point à mal, que des femmes offrissent de leur argent de quoi alimenter et vêtir ceux qui les instruisaient. Saint Paul, craignant de scandaliser les Gentils, y renonça.

Ces pieuses femmes aidaient le Seigneur de

leurs biens pour qu'il trouvât la nourriture corporelle en échange de la nourriture spirituelle qu'il leur distribuait: — c'était Marie-Madeleine dont il avait chassé sept démons; — Marie, mère de Jacques et de Joseph, sa tante, belle-sœur de sa mère; — la mère des fils de Zébédée qui demanda un royaume pour ses fils; puis les autres que nous indique l'Évangile. (De Castro, *Sum. aurea,* II, 597.)

Quelques auteurs ont pensé que la sainte Vierge n'accompagna pas toujours le Christ dans sa vie publique, se fondant sur ce que les Évangélistes ne la nomment pas comme les autres femmes qui le suivaient. (Trombelli, *Sum aur.,* II, 167.)

D'autres auteurs, et des plus considérables, entre autres Jean Gerson, pensent au contraire qu'elle ne le quitta pas et le prouvent par sa présence avec les frères du Sauveur quand ils veulent lui parler. Si les autres femmes de Galilée l'accompagnèrent toujours, à plus forte raison dut-il en être de même de sa mère. Elle a pu, pour quelques causes particulières, s'en écarter quelquefois, mais elle y revenait toujours. (De Castro.)

Il était convenable qu'une telle mère ne quittât pas son fils. Devenue veuve, c'était pour elle une consolation; le fils dans sa prédication avait besoin des secours de sa mère, puisqu'il ne dédaigna pas ceux des femmes étrangères. L'Évangile, à différentes reprises, nous montre Marie avec Jésus : d'abord aux noces de Cana, puis quand il vint à Capharnaüm, et qu'elle demande à lui parler. — La preuve la plus forte de la présence continuelle de la sainte Vierge, est son assistance au pied de la croix. — Saint Luc, dans les *Actes,* la montre encore avec les apôtres après la mort du Christ. Enfin, si le fils n'avait point où reposer sa tête, quel eût été l'asile de la mère? (Trombelli.)

§ 6. De Castro (*Sum. aurea,* II, 585) donne pour motif à la visite des parents et de la mère de Jésus une singulière pensée; ils croyaient qu'il était *devenu fou,* et ils voulaient l'a[...] Peut-être aussi sa mère, inquiète de son fils, sortie de chez elle pour le chercher, non le délivrer de la foule qui l'empêchait mê[...] manger.

§ 7. Elle vit la foule qui l'écoutait et les rangs étaient si pressés qu'une partie [...] à la porte sans pouvoir entrer et qu'elle ne vait pénétrer elle-même. Mais le même après avoir terminé son sermon et congé[...] foule, il retrouve sa mère chez lui. (De C[...] II, 586.)

§ 9. Les protestants du XVIe siècle, qu[...] voulu ternir la gloire de Marie en comme[...] la parole des noces de Cana : *Quid mihi e[...] mulier?* se servent encore contre elle de c[...] dit Jésus quand sa mère et ses frères cherch[...] lui parler : *Quæ est mater mea?* Ils méconna[...] la leçon divine. Jésus, tout en pratiqua[...] précepte qui oblige à honorer son père mère et qu'il suit jusqu'à la fin en recom[...]dant sur la croix sa mère à saint Jean, m[...] ici qu'on doit abandonner son père, sa m[...] ses parents pour le service de Dieu. C'est d[...] même sentiment qu'il répond : *Heureux qui entendent la parole de Dieu,* à cette f[...] qui proclamait les louanges de Marie et [...] « Heureux le sein qui vous a porté, heureu[...] mamelles qui vous ont allaité! » (Trombelli, *aur.,* II, 147.)

§ 22. Après que les Nazaréens eurent te[...] précipiter Jésus du haut de la roche, il qui[...] pays et reprit la route de Capharnaüm où sa Marie de Cléophas et les fils d'Alphée vi[...] le rejoindre. Alors la sainte Vierge, après été baptisée par le Christ, rompit ses habi[...] solitaires et le suivit dans ses voyages; il pas été convenable qu'elle le suivît isolém[...] c'est pour cela qu'elle se mêla au groupe [...] saintes compagnes. (Orsini, p. 278.)

On se figure l'angoisse de Marie quan[...] vit ses cruels compatriotes mener son fil[...]

la montagne avec l'intention de l'en précipiter : c'était le calvaire anticipé; pour perpétuer le souvenir de ces douleurs et de cet attentat, les premiers siècles chrétiens bâtirent dans ce lieu une église dont il reste encore quelques ruines et qui portait le titre de *N.-D. de l'Effroi.* (Ab. Lecanu, 259.)

Modeste, évêque de Jérusalem, expliquant la conversation du Seigneur avec la Samaritaine, rappelle la surprise des disciples, qui prouve que Jésus n'avait pas l'habitude de converser avec les femmes, et il ajoute que celles qui l'accompagnaient formaient la cour de sa divine mère comme les apôtres étaient la sienne; et Marie servait d'intermédiaire entre l'une et l'autre. (Lecanu, p. 264.)

ICONOGRAPHIE.

Bibliothèque nationale, manuscrit 74. — Marie, accompagnée des fils de Cléophas, cousins de Notre-Seigneur que l'Évangile appelle ses frères, vient pour le voir, inquiète de la foule qui l'obsède. Nous ne connaissons de ce sujet qu'une représentation, laquelle nous est fournie pas le manuscrit de la Bibliothèque nationale, marqué 74 (XI[e] siècle); elle nous y est même offerte deux fois avec une imagination toujours variée.

Au folio 26, Jésus-Christ, dans la maison, est assis entre Pierre et deux autres apôtres; il parle à plusieurs docteurs qui l'écoutent debout; sa mère et trois de ses cousins frappent à la porte; saint Pierre le dit à Jésus, qui lui montre de la main quels sont ses frères, quelle est sa mère. — La sainte Vierge porte un manteau bleu, une robe ocre jaune; les cousins, des manteaux rouge, vert, brun, etc.— Jésus-Christ, un manteau bleu, une tunique ocre jaune.— Saint Pierre, un manteau bleu ; le second apôtre, manteau rose, tunique bleue; le troisième, manteau ocre, tunique bleue. — Les docteurs sont de couleurs variées et tranchantes. (Pl. XVI.)

Au folio 124 Jésus nous apparaît assis entre deux groupes de docteurs également assis; il n'est accompagné que d'un seul apôtre nimbé et debout derrière lui. Saint Pierre, nimbé, est sorti de la maison; il rencontre Marie et un des fils de Cléophas; il semble leur dire qu'ils ne peuvent entrer. Toutes ces figures, malgré la petitesse de leur échelle, sont touchées d'une manière charmante; les têtes ont une si fine et si vive expression, qu'on pourrait les tripler sans leur faire tort; c'est un vrai chef-d'œuvre, comme toutes les nombreuses miniatures de ce magnifique manuscrit, qu'on ne peut se lasser d'admirer.

CHAPITRE IX.

LE CRUCIFIEMENT.

ÉVANGILE

Nous résumons comme il suit le récit évangélique :

Cinq jours avant la Pâque, le Christ, ayant fait une entrée nelle à Jérusalem, célébra la Pâque avec ses disciples dans la de Jean Marc *. (De Castro, *Sum. aurea*, II, 594.)

2° Pendant qu'ils soupaient, il institua l'Eucharistie.

3° Lorsqu'il eut fait ces choses, Jésus se troubla en son esprit, et i ouvertement. (*Év.*, ch. CXXXIX.)

4° « La main de celui qui me trahit est avec moi à cette table. » (*Év.*, ch. CX

5° Jésus donna à ses apôtres ses dernières instructions.

6° Et l'hymne achevé, ils s'en allèrent au mont des Oliviers,

7° Au delà du torrent de Cédron suivant sa coutume.

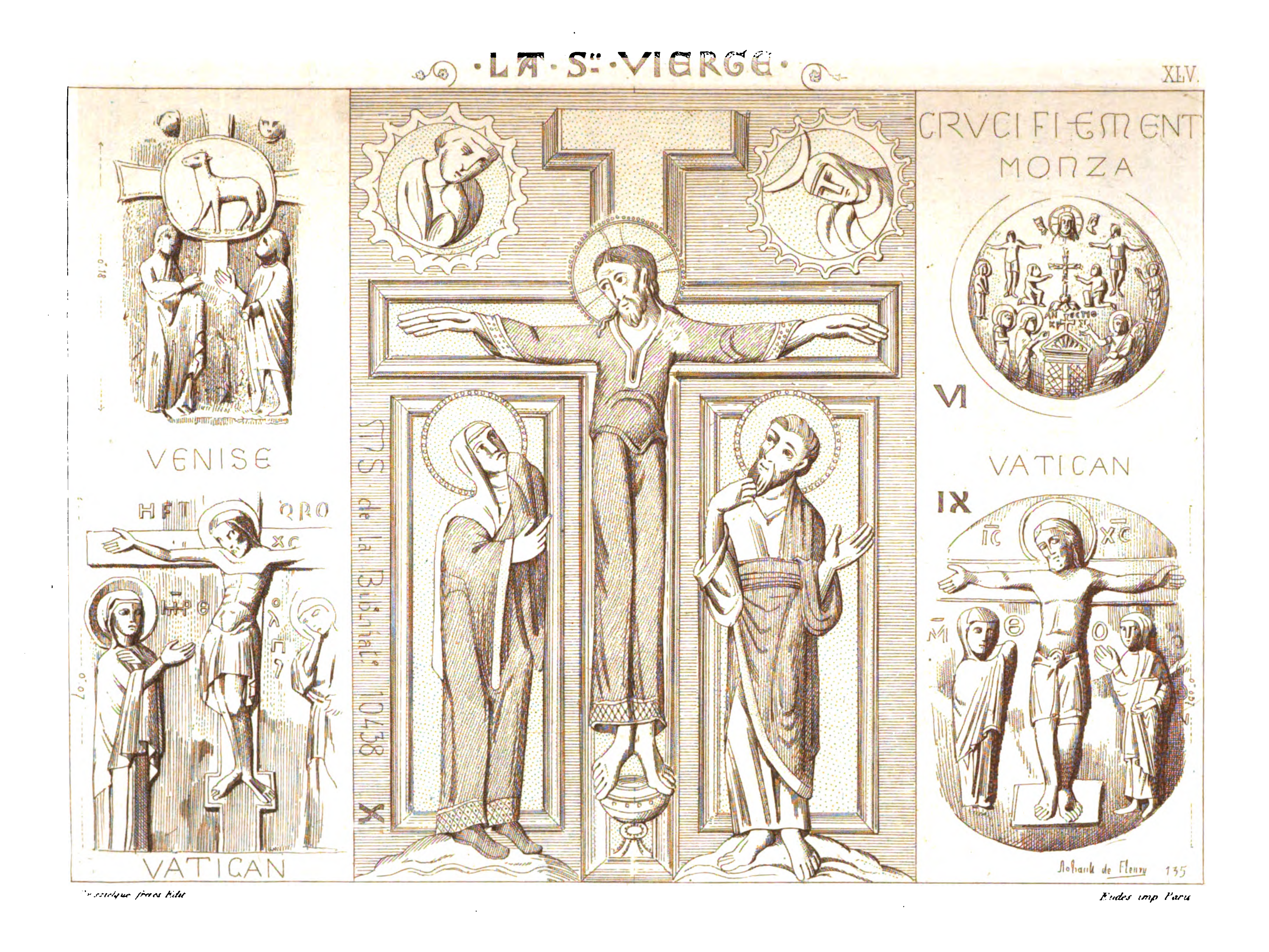
8° Après son agonie et la sueur de sang, il parla aux Apôtres, qu'il avait en avec lui.

9° Comme il parlait encore, Judas Iscariote, l'un des douze, le signala baiser à la cohorte qu'il avait amenée *.

10° Alors les disciples l'abandonnant s'enfuirent tous [1] !

11° Un eune homme le suivait, couvert seulement d'un drap ; ils se s de lui *.

1. L'éditeur trouve sur le manuscrit de M. Rohault de Fleury, au droit de ce verset, cette touchante ex échappée de son cœur : *La mère n'y était donc pas !*



Vve Cadelique frères Edit. Eudes imp. Paris

12° Mais laissant ce drap il s'enfuit nu du milieu d'eux.

13° Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne, parce qu'il était le beau-père de Caïphe qui était grand prêtre cette année-là.

14° Et, tous en foule se levant, ils lièrent Jésus, l'emmenèrent et le livrèrent à Pilate.

15° Pilate prit Jésus et le fit flageller.

16° Alors il le leur livra pour être crucifié.

17° Et portant sa croix, il vint au lieu nommé Calvaire, en hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent *.

18° La mère de Jésus et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas et Marie-Madeleine, étaient debout près de la croix *.

19° Jésus ayant vu sa mère et, debout près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voilà votre fils. »

20° Ensuite il dit au disciple : « Voilà ta mère », et depuis cette heure-là le disciple la prit chez lui *.

21° Il prononça encore quelques paroles... et, baissant la tête, il rendit l'âme.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES
ET EXÉGÉTIQUES.

§ 1. Le moine Alexandre dit que la mère de Jean Marc, attirée par la renommée des miracles de Jésus-Christ, vint dans le temple se jeter à ses pieds et le prier d'accepter chez elle l'hospitalité avec ses disciples ; il ajoute qu'il s'y arrêta toutes les fois qu'il venait à Jérusalem ; qu'il y fit sa dernière cène ; que les disciples y reçurent le Saint-Esprit, qu'il y apparut à ses disciples, à Thomas, etc.

Les femmes qui l'accompagnaient depuis la Galilée et le servaient, dit Simon Métaphraste, ne durent pas l'abandonner dans ce temps ; mais il se mit à table seulement avec les douze. (De Castro, *Sum. aurea,* II, 537.) Le Christ disant : « Je ferai la Pâque avec mes disciples, en excluait par là même la sainte Vierge. Une forte raison de la croire absente, c'est que Jésus-Christ voulait créer des prêtres et qu'en n'admettant que les apôtres, il affirmait leur caractère, tandis qu'en admettant la sainte Vierge, il aurait pu donner lieu à quelque erreur. On ne doit pas douter qu'elle fût avec les autres femmes dans la même maison, mais dans une salle différente et que, la première, elle reçut la communion de la main de saint Pierre. (Trombelli, *Sum. aurea,* II, 170.)

§ 9. Dès que Marie apprit que son fils était arrêté et qu'on l'avait ramené chez Anne et Caïphe dans les environs du Cénacle où elle attendait les événements, elle le rejoignit et ne le quitta plus. Accompagnée des deux Marie, elle entra dans l'atrium d'Anne et le suivit pendant qu'on le conduisait à la mort.

§ 11. Un seul disciple, qui ne peut être que saint Jean, le disciple que Jésus aimait resta

près de lui autant que cela fut possible, et se retrouva encore au Calvaire; il était venu sans doute prendre Marie dans la maison de Jean Marc pour suivre le cortége funèbre de Jésus.

§ 17. Saint Bernardin de Sienne déclare avoir lu dans une histoire digne de foi que la sainte Vierge, ayant rencontré son fils chargé de l'instrument de son supplice, se laissa tomber de douleur, et, que, dans la suite, pour consacrer le souvenir de cette affligeante rencontre, on éleva sur le lieu même une chapelle qui prit le nom de Sainte-Marie-du-Spasme; selon l'abbé Lecanu, ce sanctuaire aurait été une belle église dont on verrait encore les restes. (Pascal, éd. Migne, p. 408.) (Lecanu, p. 266.)

Seldmayer prétend que la sainte Vierge n'a pas éprouvé de spasme proprement dit, pendant la passion du Christ. L'Évangile a dit *stabat* et non *cadebat*. Il n'y a pas d'évanouissement sans chute. Si donc elle ne s'évanouit pas lorsque les douleurs du Christ furent extrêmes, elle ne dut pas s'évanouir lorsqu'elles n'étaient point encore arrivées à ce point. La sainte Vierge, ayant été préservée même de tout péché véniel, dut avoir le courage de surmonter une douleur mortelle pour la simple nature. On a objecté que le Christ étant tombé sous le poids de la croix, la sainte Vierge a bien pu tomber sous celui d'une douleur morale, mais on répond en disant que c'est à l'affaiblissement de ses forces physiques et non de ses forces morales qu'on doit attribuer la chute du Christ.

La tradition de la terre sainte montre l'endroit de la voie douloureuse où tomba la sainte Vierge et où, comme nous l'avons vu plus haut, on bâtit une église pour en perpétuer le souvenir. Cette tradition ne prouve pas que ce fut un vrai spasme, c'est-à-dire un évanouissement qui l'aurait jetée à terre. Les images où on la représente demi-morte entre les bras de saint Jean et de sainte Madeleine ont été l'objet de nombreuses protestations et le maître du Sacré-Palais, à Rome, a ordonné de ne pas les exposer. (Seldmayer, *Sum. aurea,* VII, 1259.)

§ 18. Marie, dit saint Augustin, comme il convenait à la mère du Christ, se tenait debout devant la croix alors que les apôtres étaient en fuite; elle contemplait de ses pieux regards les blessures de son fils, parce qu'elle y voyait, non le signe de la mort, mais celui du salut du monde. (De Castro, II, 965.) On ne doute pas cependant de l'extrême douleur qu'elle éprouva, surtout en le voyant nu, exposé à la vue et aux railleries de la populace; on raconte qu'alors, prenant le voile de sa tête, elle l'en couvrit et que ce voile s'y fixa de lui-même. — Le linge dont les peintres ont entouré les reins du Christ est mis plutôt par décence que par vérité historique. (Trombelli, II, 192.)

La fête de la Compassion, qui a pour but de rappeler et de célébrer les douleurs et les angoisses de Marie, remonte au moins au XIV[e] siècle. Cette fête est connue aussi sous le nom de Notre-Dame-de-Pitié ou de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Les auteurs qui ont parlé des sept douleurs sont d'accord, sauf quelques légères différences, sur les circonstances où Marie les éprouva. Elle ressentit :

La première, quand Siméon lui prédit qu'un glaive de douleur percerait son âme;

La deuxième, lors de la fuite en Égypte;

La troisième, quand elle perdit le Christ et le chercha pendant trois jours;

La quatrième, quand elle vit son fils portant la croix au Calvaire;

La cinquième, quand elle le vit mort et attaché à la croix;

La sixième, quand elle le reçut à la descente de la croix;

La septième, quand elle le vit dans le tombeau. (Colvenerius, *Sum. circa*, II, 543.)

§ 19. *Marie, femme de Cléophas.* — M. Letronne veut qu'on lise Κλεοπᾶς et non Κλεοφας. Cléophas ne se trouve que dans les versions latines du Nouveau Testament; tandis que dans le texte grec on lit Κλεοπας; c'est probablement une faute du copiste latin qui, trouvant un nom peu connu,


LA · Ste VIERGE ·
XLVI
VATICAN · IVOIRE
CRVCIFIEMENT
CRISTAL · DE · ROCHE
IHCXPC
0m 08
XII Siecle
0m 010
EILIBER
BIBLE
d' VTRECHT
IX Siecle
EGO SVM IHS NASARENVS
SOL
LVNA
REX IVDEORVM
MVLIER EN
DISSIPVLE ECCE
0m 27
X Siecle
69
Rohault de Fleury
Poussielgue frères Edit.
Eudes, imp. Paris

l'aura en distraction remplacé par un plus commun. — Il est probable que Κλεοπᾶς est un dérivé ou abrégé de Κλεοπατρος comme Αντιπᾶς l'est d'Αντιπατρος; ainsi les noms Cléophas et Cléopas, qui peuvent si facilement se confondre, puisqu'ils ne diffèrent que par l'aspiration, sont en effet très-différents par leur composition. M. Letronne a trouvé sur une figure égyptienne le nom grec de Κλεοπᾶς.

On sait que saint Cléophas ou plutôt saint Cléopas est appelé Alphœus (Αλφαιος) dans saint Marc et saint Luc, et le même nom est donné par saint Marc au père de Lévi ou saint Mathieu. Les commentateurs ont essayé de le ramener à celui de Cléophas, mais il est plus naturel de voir dans Αλφαιος encore un nom grec qui signifie *premier*. Le frère de saint Joseph avait donc deux noms ou du moins un nom et un surnom, dont la réunion devait être Κλεοπᾶς ο και Αλφαιος. On employait tantôt l'un tantôt l'autre pour le désigner.

§ 20. Nous voyons dans les Actes des Apôtres qu'ils n'avaient rien à eux en propre et qu'ils mettaient tout en commun, pour être remis ensuite à chacun selon ses besoins; on comprend par là qu'on donnât au disciple ce qu'il fallait pour lui et pour la bienheureuse Vierge Marie.

TÉMOIGNAGES.

Au milieu de la multitude de témoins de tous les siècles qui acclament la sainte Vierge au pied de la croix, nous n'avons que l'embarras de choisir; comme nous ne pouvons les reproduire et que d'ailleurs ils sont très-connus nous nous contenterons de traduire ici un poëme du IVe siècle, intitulé « Passion du Christ » et qui célèbre surtout les douleurs de la sainte mère. On l'a attribué à saint Grégoire de Nazianze, cependant de savants théologiens du siècle dernier ont combattu cette opinion; ils n'y trouvent pas la pureté de son style et de sa doctrine. Ainsi il est dit (Vers 439) qu'elle se scandalisa (Vers 469), qu'elle fut en proie à une terreur indigne d'elle (272), qu'elle injuria les ennemis de son fils; on y sent l'influence des apocryphes, etc. On ne sait trop à qui attribuer ce drame qui renferme de véritables beautés; quelques-uns, mais à tort, l'ont supposé d'Apollinaire; il doit émaner plus probablement d'un certain Grégoire, connu pour sa muse facile, qui fut évêque d'Antioche en 572 et que la similitude de nom a pu faire confondre avec le théologien. — En tout cas cette composition est fort ancienne et les bénédictins n'ont pas hésité à la traduire[1].

LA PASSION DU CHRIST.

PERSONNAGES :

LE CHRIST.	UN MESSAGER.
LA SAINTE VIERGE.	PILATE.
JOSEPH.	CHŒUR DE PRÊTRES.
SAINT JEAN.	CHŒUR DE VIERGES.
MADELEINE.	DEMI-CHŒUR.
NICODÈME.	UN ENFANT.

GARDES.

« Puisque vous voulez bien entendre de pieuses poésies, écoutez avec attention; en suivant la forme d'Euripide, je vous dirai la passion qui fut le salut du monde; vous en apprendrez la plupart de nos mystères de la bouche de la Vierge mère, de celle du disciple bien-aimé. Je montrerai d'abord la mère, ainsi qu'il est convenable, pleurant au temps de la Passion, gémissant sur l'origine de la mort qui remonte à la création, disant quelle en fut la cause, expliquant pourquoi elle, la mère du Verbe, le voit ici souffrir un injuste supplice. Si la lâcheté ne nous avait jetés dans le péché, nous n'aurions pas dès le commencement été punis par la mort; si nous n'eussions pas été corrompus par la fraude du serpent, la souillure ne fût point entrée par une cruelle erreur, et nous ne subirions pas justement la mort : le mal ne serait pas universel;

1. *Patrologie* de Migne, XXXVIII, p. 319.

il n'eût pas fallu que le Seigneur, auteur de la vie, que le Verbe de Dieu se fît homme et souffrît la mort, rendant par sa bonté l'incorruptibilité à ce qui était corrompu, et la vie à tout le genre humain. Si le Verbe ne se fût pas immolé lui-même, la mère de Dieu n'eût pas existé, et pleurant, poussant les cris d'une vive douleur, elle ne le verrait pas supportant les outrages de l'iniquité.

Les personnages de ma tragédie sont : la Vierge Immaculée, le Disciple bien-aimé et les vierges accompagnant la mère de Dieu.

SCÈNE I.

LA SAINTE VIERGE, LE CHŒUR DES VIERGES.

(La scène se passe dans une maison.)

La SAINTE VIERGE déplore la faute d'Ève trompée par le serpent, l'expulsion de nos premiers parents du jardin bienheureux, et l'homme condamné à arroser la terre de ses sueurs; puis la réparation qui fit descendre le Tout-Puissant sur la terre.

Cette réparation, ajoute-t-elle, me rendit mère, moi toujours vierge, et me fit assister à la passion de mon fils et me perça le cœur d'une grande douleur, comme si je l'avais été d'un glaive... Comment, n'ayant pas souffert dans l'enfantement, suis-je crucifiée dans mon âme? — Le monologue se termine ainsi ; mais pourquoi une pointe acérée pénètre-t-elle dans mes entrailles? Je suis prête à courir la nuit pour voir quels maux souffre mon fils, mais ces jeunes filles m'ont conseillé d'attendre le jour.

LE CHŒUR (Vers 91) cherche à la calmer.

LA SAINTE VIERGE : On voit des hommes sortir en courant; qu'est-ce? et que signifie cette troupe d'ennemis cachés s'arrêtant pendant la nuit?

LE CHŒUR : La foule s'écoule tumultueusement, je vois une troupe armée et toute la ville portant des flambeaux et des épées.

LA SAINTE VIERGE : Quel est cet homme qui vient à nous avec empressement? a-t-il quelques nouvelles à nous annoncer?

SCÈNE II.

LA SAINTE VIERGE, LE CHŒUR, UN MESSAGER.

LE CHŒUR (Vers 101). Vénérable, vénérable et très-chaste Vierge, hélas! hélas! hélas! hélas!... Vous si heureuse autrefois, aujourd'hui si malheureuse! (Le messager sort, après avoir parlé.)

SCENE III.

LA SAINTE VIERGE, LE CHŒUR.

LA SAINTE VIERGE. Quoi donc! est ce quelqu'un qui veut me tuer?

LE CHŒUR. Non; mais votre fils périt de la main des scélérats!

LA SAINTE VIERGE. C'en est fait de moi; que dis-tu? tu m'as perdu, ô femme.

LE CHŒUR. Regardez votre fils comme mort.

LA SAINTE VIERGE, en exhalant sa douleur, dit qu'elle ne peut croire qu'un immortel périsse de la main des hommes...

SCÈNE IV.

LA SAINTE VIERGE, LE CHŒUR, UN MESSAGER.

LE CHŒUR pleure avec elle, et dans un langage plein de douleur annonce un nouveau MESSAGER (Vers 151). Il apprend qu'un traître s'est trouvé parmi les disciples, il raconte la dernière cène, l'arrivée au jardin des Oliviers, le baiser de Judas.

(Vers 181.) Ici la SAINTE VIERGE l'interrompt par une exclamation de douleur : Et que dit mon fils?

LE MESSAGER. Tous les disciples s'enfuirent, à l'exception de celui qui reposa sur sa poitrine et qui entendit quelqu'un s'adresser à voix basse au traître et lui faire de sanglants reproches (Vers 190); il lui prédit son genre de mort : « Le jour du Seigneur ne te verra plus

vivant... Tes entrailles s'échapperont de ton sein »... On ignore si ce fut un ange ou un homme qui tint ce discours (Vers 266).

SCENE V.

LA SAINTE VIERGE, LE CHŒUR.

La sainte Vierge. (Vers 267–358.) O mon fils, certainement le crime a été commis par celui que tu désignais souvent à mots couverts. (Elle exhale des plaintes contre le traître)... Ton corps ne devait-il pas être au fond de la terre, ou frappé par le feu du ciel? O crime, ô crime abominable!... tu n'as pas même le prétexte de la misère, car tu ne manquais de rien... et tu oses encore regarder la lumière! Penses-tu que Dieu n'est plus, et que les balances de sa justice sont perdues?... Qu'il périsse, le scélérat, et que je voie mon fils encore vivant. Ah malheureuse! je suis femme et ne puis retenir mes larmes (358).

Le Chœur. Ah! ah! ah! ah! silence, vous ne verrez plus votre fils vivant.

SCÈNE VI.

LA SAINTE VIERGE, LE CHŒUR, UN MESSAGER.

La sainte Vierge. Hélas! pourquoi pleures-tu? quelle est la cause de ta douleur?

Le Chœur. Je l'ignore, mais ce messager qui arrive va vous dire ce qui concerne votre fils.

Le Messager. Par décret des Scribes et des Anciens votre fils doit mourir aujourd'hui.

La sainte Vierge (Vers 365) et le chœur gémissent alternativement; la sainte Vierge dit enfin: De quel genre de mort mon fils doit-il mourir? est-ce écrasé par une pierre? est-ce frappé par un glaive?

Le Messager. (Vers 376-418.) Autrefois touché par les miracles du Christ, j'ai suivi la foule des Juifs entrant dans la ville et, comme des chiens altérés de sang, courant de toutes parts et criant: *Qu'il soit crucifié!* j'ai vu Pilate admirant votre fils, le trouvant innocent, n'osant l'absoudre et ordonnant son supplice. Lors donc que l'aurore fera fuir la nuit, ils l'entraîneront hors de la ville et le jour ne finira pas qu'il aura cessé de vivre.

SCÈNE VII.

LA SAINTE VIERGE, LE CHŒUR.

La sainte Vierge, malgré sa douleur pour la mort de son fils, pleure davantage sur les Juifs qui ont osé conspirer la mort de Dieu lui-même, car la mort ne peut saisir le vainqueur de la mort...

Le Chœur. (Vers 437.) Pourquoi tous ces discours? votre fils est mort...

La sainte Vierge. Oh non!... Crois-tu que le Sauveur du monde ait péri?

Le Chœur. Avancez-vous un peu et vous verrez votre fils sur la croix...

La sainte Vierge. Que vois-je! ô mon fils, ô fils de Dieu, tu es aux mains des scélérats, tu es enchaîné, toi qui as brisé les chaînes des captifs. Ah! ah! ah! ah! Ce n'est point ce que me promettaient les premières paroles de l'ange...

Le Chœur. Ce qui arrive est d'accord avec les prophéties; et lui-même a annoncé qu'il périrait de la main des scélérats.

La sainte Vierge. (Vers 454.) Hélas! que ferai-je? car le cœur me manque! O mon fils, où vas-tu? Pourquoi accélères-tu tes pas?... Te suivrai-je, ou t'attendrai-je? Dis-moi seulement une parole... Permets que je touche ton divin corps, que je couvre tes pieds de mes baisers... (Après ces plaintes, son âme se redresse, et elle dit aux jeunes filles): Venez, dépouillons nos craintes... puis elle retombe dans sa douleur: Que faire et comment éviter leurs embûches?

Le Chœur. (Vers 477.) Je ne sais, ô sœur bien aimée, car je crains que des larmes brûlantes ne tombent de mes paupières, mais suivez le Christ, marchez en silence. C'est ici qu'il faut faire appel à votre grand cœur, nous vous suivrons timidement; car une troupe furieuse l'entoure; et nous ne devons pas nous exposer à leur colère... mais en nous écartant un peu de ces scélérats, allons où nous voyons courir.

La sainte Vierge. (Vers 298.) Allons donc puisque vous le voulez toutes ; partons.

SCÈNE VIII.

LA SAINTE VIERGE, LE CHŒUR.

(La scène se passe dans un lieu d'où l'on voit le Calvaire.)

Le Chœur. Nous verrons tout de ce lieu d'observation.

La sainte Vierge. Ah ! malheureuse je serais bien plus si je ne voyais mon fils avant que la tombe le reçoive; mais pourquoi suivre la foule, et que m'importe de rester dans cette vie? Elle exhale sa douleur en repassant sa vie depuis que l'ange lui annonça sa maternité divine et son enfantement sans cesser d'être vierge. (Vers 559.)

Le Chœur. (Vers 560.) Nous le savons, excellente et chaste Vierge...

La sainte Vierge. (Vers 568.) (Elle rappelle la création du monde, le serpent, l'expulsion du paradis et la rédemption).... Mais la douleur m'oppresse !

Le Chœur (Vers 597) cherche à la consoler. Tout est plein d'horreur pour le genre humain et seule vous avez échappé à cette triste destinée...

La sainte Vierge. (Vers 605.) Ah malheureuse! combien ma douleur me brise! comment supporterai-je tout ce que je sais devoir arriver? Je suis dans la stupeur en voyant mon fils élevé sur la croix et mourant de son plein consentement.

Le Demi-Chœur. (Vers 610.) Que ferez-vous donc, ô vous qui en avez supporté plus que personne ne l'aurait pu?

La sainte Vierge. (Vers 611.) Je ne sais, la mort seule est un remède à mes maux... O mon fils bien-aimé, ne m'abandonne pas.

Le Demi-Chœur. (Vers 617.) Vos gémissements n'aboutissent à rien ; tantôt vous nous remplissez de terreur, tantôt vous nous ramenez à l'espérance ; que d'obscurités !

La sainte Vierge. (Vers 621.) Le terme de nos espérances n'est point éloigné.

Le Demi-Chœur. (Vers 622.) Je ne suis jamais entrée dans un navire, mais j'en ai vu en peinture et je l'ai entendu dire : tant que la tempête est tolérable, l'un court au gouvernail, l'autre aux voiles, un autre épuise la cale ; mais si la mer plus violente dépasse leurs forces, ils s'abandonnent au gré des flots. De même, voyant de si grands malheurs, je reste muette et la tempête me désarme. Plût à Dieu que l'espoir vous soutienne, puissante Dame, vous, la mère du Seigneur ! mais qu'entends-je? et que veut cet homme qui vient à nous le visage attristé et baigné de ses larmes?

SCENE IX.

LA SAINTE VIERGE, LE CHŒUR, UN MESSAGER.

Le Messager. (Vers 639.) Madame, ô Vierge, ô vous la mère du Verbe, ne m'en voulez pas, c'est presque malgré moi que je viens annoncer de nouveaux malheurs.

La sainte Vierge. (Vers 642.) Que nous prépare un pareil exorde?

Le Messager. (Vers 643.) Ce que je vais vous dire accroîtra encore vos douleurs.

La sainte Vierge. Quoi ! que peux-tu m'apprendre sur les Juifs?

Le Messager. (Vers 650.) Votre fils, pour ainsi dire, ne vit plus ; et dans un moment il ne verra plus la lumière.

La sainte Vierge. (Vers 652.) Comment? que dis-tu? es-tu bien sûr? Dis, parle, quel a été son genre de mort? Parles-tu du Christ, fils du Père éternel, que j'espérais de voir immortel et délivrer la nation juive?

Le Messager (Vers 657) raconte qu'après être sorti de Jérusalem, ils l'élèvent en croix, clouent ses mains, ses pieds, le frappent d'un bâton, lui présentent une éponge pleine d'hyssope, etc. Loin d'eux, j'ai tout observé ; mais quand je vous ai aperçue, je suis accouru vous raconter ces horreurs.

La sainte Vierge (Vers 682) se laisse d'abord aller à sa douleur, puis se redressant : Venez, venez, mes filles, dépouillons toute crainte et courons le saluer.

LE CHŒUR. (Vers 689.) Ah! plutôt fuyez ce peuple, il vous arrivera malheur.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 690.) Eh quoi! l'abandonner? Allons, allons, plus de crainte. Avons-nous désormais besoin de vivre? Allons et que je voie les tourments de mon fils. Puis, changeant tout à coup et livrée à de nouvelles angoisses, elle déplore son malheur et ses yeux sont inondés de larmes.

SCENE X.

LE CHRIST, LA SAINTE VIERGE, SAINT JEAN, LE CHŒUR.

(La scène se passe sur le Calvaire.)

LE CHRIST. (Vers 727.) O la plus excellente des femmes, voici un nouveau fils et toi, mon disciple; voici une mère, pourquoi pleurez-vous? il fallait que tout ce qui a été annoncé s'accomplît, etc...

LA SAINTE VIERGE (Vers 738) s'excuse de pleurer, mais la douleur a surmonté ses forces)..... O mon fils, ne m'abandonne pas...

LE CHRIST. (Vers 761.) Ayez confiance; confessez plutôt votre Dieu, vous ignorez toutes les grâces dont je vous comblerai dans le ciel et sur la terre, vous serez la première des créatures; et beaucoup seront sauvés par votre intercession.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 767.) J'ai confiance.. et cependant pitié pour ta mère qui se jette à tes pieds... Reçois-moi dans ta maison... ou fais que je te voie le troisième jour ressuscité des morts, ainsi que tu l'as toi-même annoncé à tes amis...

LE CHRIST. (Vers 794.) Comme vous m'en priez, j'accorderai la grâce de ces scélérats.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 802.) Ah! quelle âme pieuse et bonne! O mon fils! dans quelle infortune es-tu tombé? mais ton âme généreuse n'en est pas amoindrie...

LE DEMI-CHŒUR. (Vers 809.) Quelles clameurs, quels gémissements! j'entends Pierre qui prie Dieu et implore sa miséricorde pour son crime...

LA SAINTE VIERGE. (Vers 815.) Pourquoi pleures-tu, Pierre? Tu as commis un grand crime, mais tu peux encore en obtenir le pardon; pardonne-lui, ô mon fils!...

LE CHRIST. (Vers 820.) Éloignez-vous, ma mère, vous avez obtenu le pardon de Pierre; vos larmes me suffisent, des paroles sont superflues et vous délivrez les péchés de tous, même des auteurs de mon supplice.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 830.) Hélas! combien ton âme est sainte, que même dans ta passion tu n'as rien d'amer contre les hommes, tu n'as pas de colère contre ceux qui t'ont crucifié.

LE CHRIST. (Vers 835.) Éloignez-vous du milieu de mes ennemis; je comprends toutes vos prières sans que vous les exprimiez.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 838.) C'en est donc fait, ah! que je suis malheureuse! ô toi la douceur, la volupté de mon âme, de quelle boisson amère as-tu goûtée?

LE CHŒUR. (Vers 843.) J'ai entendu une clameur, je tremble; quelle est la cause, ô vierge, de ces nouveaux pleurs?...

LA SAINTE VIERGE. (Vers 848.) Silence, femmes, nous sommes perdues; taisez-vous, je veux encore interroger mon fils, car je vois la mort près de l'atteindre, je vois sa tête s'incliner... Hélas! que vois-je? Je contemple ton corps inanimé, ô mon fils!... Comment as-tu péri si jeune! parle-moi donc, mon fils; mon âme est avide de t'entendre. Ah! que ferai-je? mon âme m'abandonne: ô femmes, je ne vois plus la face de mon fils; qu'est devenue cette beauté incomparable? Spectacle horrible! tous craignent de toucher un mort; je vois le deuil des astres, l'ébranlement de la terre, la rupture des rochers... Je sais ce qui doit bientôt arriver, et cependant la douleur dépasse toute ma foi... Qui me recevra? personne... J'attendrai donc que le soleil vienne éclairer un troisième jour. Ainsi tu l'as promis... Plût à Dieu, ô mon fils, que j'eusse donné ma vie pour la tienne, car elle n'a plus de prix pour moi. (Vers 900.) Ah! déjà les ténèbres obscurcissent mes yeux; privée de toi, je désire être cachée sous la terre. C'est donc en vain que je t'ai nourri, ô mon fils; toi qui distribues à tous le vivre

en abondance, mon doux espoir a péri avec toi... Je ne puis plus te regarder; pourquoi es-tu silencieux? pourquoi n'ouvres-tu pas la bouche? Parle un peu à ta mère, ô mon fils!

SCENE XI.

LA SAINTE VIERGE, LE CHŒUR, SAINT JEAN.

SAINT JEAN. (Vers 932.) Prenez courage, ô vous la maîtresse de toutes choses; pourquoi cette anxiété de votre âme? c'est volontairement qu'il a subi la mort, elle dévorait tout, il l'a foulée aux pieds. (Vers 955.) Il a promis au troisième jour qu'il sortirait du tombeau, en apportant une joie immense à ses disciples. Voyez ce qui doit advenir de ces événements: au lieu de la douleur qui vous accable, il vous prépare les plus grands honneurs dans le ciel et sur la terre, il remplira l'univers de votre culte et tous les hommes vous dédieront des temples. Cette mort cruelle fera place sur la terre à une fête vénérable, et le sol de Jérusalem deviendra un sol sacré; ne pleurez donc plus, Madame, les yeux fixés sur la terre et la tête inclinée, et vos paupières inondées de larmes. Jusqu'à quand votre tête restera-t-elle ainsi, et vos larmes arroseront-elles la terre?... Vous n'avez plus qu'un jour entier à attendre pour voir la fin de vos tourments.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 983.) Tu es un autre fils pour moi, ainsi me l'a dit mon fils unique. Tu le sais, qu'est-il besoin de le rappeler? (La sainte Vierge rappelle encore l'Annonciation, la Nativité et enfin les prodiges qui ont accompagné la mort du Sauveur.)

SAINT JEAN. (Vers 997.) Puissante dame, mère du Verbe, moi aussi je demeure stupide et ne puis envisager cet horrible spectacle de mon Seigneur mort; je vois sans vie celui qui la donne aux mortels; je pleure et cependant l'espérance me soutient. Je conserve toute ma confiance dans la parole de mon maître. Le troisième jour verra l'accomplissement de mon espoir. S'il est déçu, il ne me restera plus qu'à mourir.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 1008.) J'entends, je sais que dans trois jours son très-saint corps échappera de nouveau à la corruption; mais aujourd'hui je vois une lumière ennemie. Ah malheureuse! moi si heureuse autrefois...

LE DEMI-CHŒUR. (Vers 1019.) Nous sommes femmes, race si malheureuse; j'aimerais mieux trois fois mourir qu'enfanter une fois et voir saisir par la mort les fils que j'ai nourris. Mais il n'en est pas de même pour vous, Vierge puissante, vénérable, bienheureuse, vous qui êtes tellement au-dessus du reste des hommes.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 1034.) Laissez-moi pleurer jusqu'à ce que je revoie vivant ce fils que je vois mort...

LE DEMI-CHŒUR. (Vers 1042.)... Nous savons que vous êtes plus sage que toutes les autres.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 1046.) J'ai éprouvé des maux dignes des plus abondantes larmes... Périssez, périssez homicides infâmes, qui n'avez pas craint de tuer votre Seigneur et qui voyant toute la nature en deuil, vous glorifiez du crime que vous avez commis.

LE CHŒUR. (Vers 1063.) Tous ont été coupables, qui le nierait? mais la vie est pleine de douleurs pour tous les hommes, et pourtant les plus accablés par le malheur l'aiment encore. Mais votre douleur, ô Vierge, ne ressemble pas à celle des hommes... Courage donc et confiance!

LA SAINTE VIERGE. (Vers 1071.) Ah! ah! ah! jeunes filles, je vois un des satellites briser les jambes du larron et diriger sa lance sur la poitrine de mon fils... O spectacle horrible! regardez, voyez le sang sortir de son côté; une double source s'en écoule... Celui qui l'a frappé s'écrie: « *Vraiment cet homme est le fils de Dieu* » et se prosterne au pied de la croix; il frappe sa poitrine, il se roule à terre, et, prenant de ses mains le sang qui jaillit du côté, il s'en frotte les yeux, sans doute pour se purifier.

LE CHŒUR. (Vers 1095.) O reine, bien des maux menacent les bourreaux. L'œil vengeur du Dieu qui a tout créé se tournera contre ses ennemis; que la vengeance éclate vibrant son

glaive et lançant la flamme, qu'elle éclate à l'instant sur ces scélérats... les tombes sont ouvertes, etc.

La sainte Vierge. (Vers 1110.) O mon fils, ô mon bien-aimé, ô tête divine, ta bénignité couvre même tes ennemis, ô quel malheur digne de plus de larmes! Il répand son sang en expiation pour le genre humain. Tes ennemis tremblent en voyant ces prodiges et te proclament fils de Dieu... Comment te déposerai-je de la croix? Comment placerai-je ton corps dans le sépulcre? quels sont les linges dont j'envelopperai tes membres? Hélas!...

SCÈNE XII.

LA SAINTE VIERGE, SAINT JEAN, JOSEPH, NICODÈME, LE CHŒUR.

Saint Jean. (Vers 1134.) Voici Joseph qui accourt, peut-être va-t-il nous donner quelque nouvelle, mais que vois-je? O merveille! ce disciple qui vint la nuit court avec lui, il apporte les outils nécessaires pour la déposition. Heureux qui, instruit des mystères de Dieu, ne pense qu'à se dévouer à son culte!

Joseph. (Vers 1147.) Ah! cher ami, que j'ai de joie d'entendre ta sage parole formée à celle du sage. J'arrive d'un long voyage et j'apporte en hâte ce suaire pour ensevelir notre bien-aimé mort... Dites-moi ce que je dois faire...

La sainte Vierge. (Vers 1146.) Lui-même vous précédera sans peine et vous aidera en vous rendant tout facile.

Joseph. (Vers 1162.) O quel beau travail! Madame, pourquoi, sans secours, êtes-vous auprès de votre fils, assistée seulement du disciple bien-aimé? Les autres disciples ont fui et vous n'avez pas craint la fureur de vos ennemis; je crains que leur troupe cruelle ne machine quelque attaque et ne permette pas que nous l'ensevelissions dans un tombeau digne de lui...

Saint Jean. (Vers 1175.) Ils n'ont point encore assouvi leur rage...

Joseph. (Vers 1177.) Leur haine, ardente dès l'origine, n'est pas à moitié satisfaite.

Saint Jean. (Vers 1178.) Que sais-tu donc, vieillard? ne me cache rien.

Joseph. (Vers 1179.) J'ai entendu, sans qu'on s'en aperçût, en allant au lieu où les anciens se réunissent près du portique de Salomon, qu'ils ne permettraient pas de l'ensevelir et qu'ils vont dans ce but trouver le gouverneur. J'ignore si telle était leur intention, mais je les ai prévenus et moi-même j'ai demandé le corps au gouverneur comme à un ami.

Saint Jean. (Vers 1188.) C'en est fait de nous si nous ajoutons un nouveau malheur au premier...

Joseph. (Vers 1192.) Le père ne permettra pas que le fils souffre cette nouvelle injure...

Saint Jean. (Vers 1199.) Aucun de ceux qui lui donnèrent la mort n'abandonnera volontiers la vie. Or ils sont, ainsi que nous, témoins des prodiges par lesquels, comme Dieu, il a manifesté sa puissance; prodiges dont quelques-uns durent encore. Tu as vu l'obscurcissement du soleil, lorsque penchant la tête il rendit l'esprit; tu as vu la terre trembler, les tombeaux s'ouvrir; tu as vu l'homme qui plongeait sa lance dans le côté du crucifié et l'eau et le sang qui en coulaient sans se mêler; tu as entendu l'exclamation de cet homme, et cette malheureuse mère qui se tient près de la croix, qui tombe en gémissant, embrasse ses pieds et cherche à ranimer ce corps auquel elle s'attache comme le lierre au laurier. C'est pendant qu'elle lui adressait de tristes paroles que je te vis.

Joseph. (Vers 1231.) Sans doute; et les faits parlent d'eux-mêmes; mais vous, madame, ne parlez pas, retirez-vous, éloignez-vous de ces monstres furieux...

La sainte Vierge. (Vers 1246.) Adieu donc, ô généreux vainqueurs, mes amis, Joseph et Nicodème... Hâtez-vous, déposez le corps; car je vois que vous êtes tous deux venus dans cette pensée; montez, montez vite, descendez le corps de mon Sauveur, que je puisse l'embrasser, couvrant de baisers ces membres que j'ai nourris.

JOSEPH. (Vers 1257.) Retirez-vous plutôt, de crainte de quelque violence de la part des bourreaux; quant à nous, comme vous le voyez, nous montons rapidement pour le détacher nous-mêmes. Ainsi, mon cher Nicodème, gravis promptement les degrés de l'échelle, enlève le corps de ce lion, que la plèbe regarde comme sa propre proie. Et vous, madame, portez vos larmes ailleurs, ici, vous ne pourrez rien que gémir et pleurer.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 1268.) Ah, malheureuse! si je ne puis voir mon fils, même mort, jusqu'à ce que la tombe le recouvre. Mais je fuis le peuple; sans mon fils qu'est pour pour moi la vie? laissez-moi le pleurer et l'ensevelir, toucher ses pieds, embrasser ses membres; que ma main malheureuse enlève son corps.

JOSEPH. (Vers 1275.) N'approchez pas la main, ne touchez pas au mort, je l'ensevelirai seul avec Nicodème qui vient me seconder et a apporté une grande quantité de parfums, afin qu'un ennemi ne lui fasse pas de nouveaux outrages, n'enlève les voiles et n'arrache le corps du tombeau... mais faites silence et qu'un nouveau crime ne s'ajoute pas à ceux qu'ils ont commis... Actuellement, madame, avancez les mains, ainsi que ces jeunes filles; prenez le corps de votre bien-aimé fils, pleurez tant que vous voudrez, et baisez ses membres. (Vers 1294.)

LA SAINTE VIERGE. (Vers 1297.) Oh! que tu as bien parlé! Désormais tu seras parmi nos amis, et comme un héros courageux ta gloire sera grande. Allons, Joseph, cher vieillard, prends, reçois le corps dans tes mains, soulève la tête passant à droite ton bras par-dessous.

SAINT JEAN. (Vers 1305.) Ouvrez les bras, madame, et vous, jeunes filles, prenez ce mort qui donne la vie aux morts, et moi je le recevrai de toutes mes forces.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 1308.) Allons, ma malheureuse main, prends ce corps. Mais, hélas! que vois-je? Quel est ce mort que je porte dans mes mains?... Elle pleure, elle gémit, elle couvre son fils de ses baisers et rappelle toute sa vie, elle ne devait pas le voir mourir avant elle. (Vers 1376.) ... Mais je vois Joseph disposé à l'envelopper de ses linges, le sépulcre prêt à s'ouvrir et les parfums préparés. (Elle retrace ensuite la mort de saint Jean-Baptiste et sa vie pleine d'austérités.) Mais ni Judas, ni ce misérable Pilate n'éviteront la vengeance divine et le Dieu vengeur punira ces coupables et toute la ville et la foule des bourreaux. Tu l'as fait Pilate, tu l'as fait et tu ne peux le cacher, quoiqu'en lavant tes mains tu aies cru te laver du crime. Rien ne sert non plus au traître d'avoir rendu le prix du sang. Si tu avais ainsi trahi un de tes concitoyens, tu aurais mérité d'avoir la tête tranchée par un glaive, ou de présenter ta gorge à la corde, ou d'être précipité dans les flots. Mais quelles peines te sont dues à toi qui as vendu ton bienfaiteur, qui l'as livré à la mort, alors qu'il venait en délivrer le genre humain! (Vers 1423.)

JOSEPH. (Vers 1426.) Le plus scélérat des hommes, le disciple, traître de son maître, est déjà jugé équitablement; il s'est pendu lui-même...

LA SAINTE VIERGE. (Vers 1433.) Elle admire la prompte justice de Dieu; puis elle continue à donner des ordres pour l'ensevelissement de son fils et termine ainsi son monologue. Ah! ah! ô roi, comment te pleurerai-je, ô mon roi, ô mon Dieu, mon Dieu, quel nom te donnerai-je?... Tu gis enveloppé dans ce linceul, toi qui autrefois étais enveloppé dans des langes.

NICODÈME. (Vers 1465.) Allons, vieillard, plaçons convenablement la tête du trois fois bienheureux, disposons avec soin tout le corps dans son cercueil.

JOSEPH. (Vers 1468.) O bouche bien-aimée, ô joues pleines de tendresse, j'enveloppe la tête de ce suaire; je couvre de nouveaux linges tes jambes et tes membres et tout ton côté inondé de sang.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 1473.) Pour Dieu, hâtez-vous, c'est pressé, la nuit vient, placez droite sa bienheureuse tête... Je veux voir où repose mon fils, je veux y rester en pleurant jusqu'à ce que le troisième jour se lève heureux pour moi... Plût à Dieu qu'une pareille joie arrive à tous ceux qui pleurent comme moi!

JOSEPH. (Vers 1484.) Suis-moi, déposons notre

bienheureux fardeau, c'est pour cela que j'ai fatigué le gouverneur de mes prières et qu'il m'a accordé ce corps, et que je viens de le détacher en enlevant les trois clous.[1] Prenez doucement dans vos mains le corps de l'Homme-Dieu, levez-le convenablement et tirez-le avec ensemble; car voici le sépulcre, nous en approchons. Hélas! femmes de Galilée, il est actuellement déposé; la pierre le cache, venez, venez, jeunes filles et, après l'avoir vu mort, saluez-le et regardez-le comme le seul Sauveur du genre humain. Vous l'avez vu couché, les Juifs en seront dans la joie. Hâtez-vous, je ne puis plus voir dans le tombeau et caché par une pierre celui qui fit jaillir pour nos pères de l'eau du rocher; qui a naguère, du haut de sa croix, brisé les rochers et ouvert, par sa puissance, les tombeaux des morts.

La sainte Vierge. (Vers 1503.) Arrêtons-nous un peu pour que je parle à ce mort : ô fils bien-aimé, tu perces l'enfer d'une pointe acérée. Tu brises les portes des ténèbres pour apporter la lumière aux hommes et ressusciter Adam, notre premier père... Je t'ai enfantée sans en être tachée, lorsque Dieu te revêtit d'une forme humaine... mais les parents de ta mère, auxquels surtout ces profonds secrets devaient demeurer cachés malgré les miracles que tu avais accomplis, nièrent que le Sauveur eût été fils de Dieu... mais tu les puniras en les chassant de leur terre, et tu donneras à d'autres la souveraineté de leur cité... tu les frapperas par les armes des empereurs romains... Je vois la peine vengeresse de ta mort, l'incendie de leurs demeures, les ruines de leurs édifices... O femmes de Galilée, mes compagnes, voici le corps placé dans le sépulcre, laissez les plaintes que l'on fait ordinairement pour les morts, pleurez-le en vous en allant; et bientôt vous accompagnerez de vos chants de joie le roi rendu à la vie; à cet égard, mon espérance est certaine. Allez, partez, je ne puis voir dans quel tombeau il a été placé et quelle pierre l'a fermé. Retirons-nous donc, jeunes filles, et allons à la maison

1. Ce détail est contraire à l'image iconographique des Grecs.

où demeurent les femmes, surtout Marie, la mère de Jean Marc, où je pense que les apôtres se sont réunis; ou plutôt allons à la maison du nouveau fils que m'a laissé mon fils unique.

Le Chœur. (Vers 1617.) Vous parlez bien, madame. Je vais cependant examiner le tombeau de manière à le retrouver au crépuscule du troisième jour, pour que vous lui rendiez les devoirs qui lui sont dus, mais partons avant l'arrivée de nos ennemis qui pourraient nous arrêter.

La sainte Vierge. (Vers 1627.) Nous te laissons seul, ô mon fils, nous te quittons pour retrouver la maison des femmes. Il ne convient pas que nous demeurions près de ce tombeau.

Joseph. (Vers 1631.) O le plus cher de mes amis, même mort tu seras parmi ceux que je chéris le plus. Adieu, c'est la dernière parole que je t'adresse.

Saint Jean. (Vers 1634.) Je ne tromperai pas une noble génération par le double sens de mes discours. Il est homme et Dieu, fils de Dieu; ce qu'il a fait me montre un Dieu, et sa mort, par un sage décret de la Providence, est venue détruire la mort dont le genre humain était esclave : homme, il a subi la mort; ressuscité, le Dieu paraîtra. S'il fût resté dans le ciel, sa bonté nous eût été inconnue : telles sont les causes de sa naissance et de sa mort. Mais je vais vous dire en peu de mots quel est le salut des hommes.

Saint Jean rappelle ici la passion du Christ et prédit les maux qui fondront sur le peuple coupable, le sort cruel qui poursuivra partout les Juifs, sans espoir de revoir leur patrie. C'est lui-même qui l'a annoncé, il le savait par sa propre vertu, sans que les prophètes le lui eussent appris. Le traître sera plongé dans l'enfer, entraîné par un fleuve de feu. (Vers 1660.)

Joseph. (Vers 1697.) O mon ami, dans combien de douleurs serons-nous plongés, nos parents et moi! irai-je chez les barbares? De quel côté tournerai-je mes pas, après la destruction de ma patrie? O ville si fière envers les barbares, bientôt même tu seras dépouillée de ton nom; adieu ma maison, adieu ma ville et ma patrie, je te quitte réduit en esclavage. Je verrai la terre des barbares, à moins que la mort ne prévienne ce malheur, en me laissant reposer dans ma patrie. J'ai compris que Dieu me l'avait dit.

Saint Jean. (Vers 1709.) Que tes actes, ô pieux vieillard, méritent de louanges, mais ce peuple, où sont tes parents, recevra les peines qui lui sont dues et ces peines seront très-sévères; et il ne devra attribuer qu'à lui son malheur. Que d'avertissements n'a-t-il pas reçus autrefois et encore à présent!... Un seul jour suffira au Christ pour renverser les demeures de l'enfer et revenir sur la terre pour mettre fin aux labeurs des hommes.

Mais parmi ceux qui ne lui tenaient par aucun lien, beaucoup s'attacheront à lui et souffriront tous les supplices pour confirmer leur foi... et toi qui l'as placé honorablement dans un tombeau, il placera ta vie dans la terre des bienheureux... c'est ce que j'ai appris lorsque j'ai reposé sur la poitrine de mon maître. (Vers 1759.)

Joseph. (Vers 1761.) C'est d'un sage que je dois apprendre la sagesse... Espères-tu le voir encore sur la terre?

Saint Jean. (Vers 1765.) Je te le confie : le jour suivant manifestera la gloire de Dieu et nous n'aurons qu'un jour à attendre.

Joseph. (Vers 1767.) En effet, nous lui avons rendu tous les honneurs de la sépulture comme il convenait à un homme de Dieu; nous avons agi comme ses amis. Mais il est temps que la puissance de Dieu se révèle; car l'aurore du troisième jour est proche et nous verrons l'accomplissement de toutes les prédictions.

Saint Jean. (Vers 1780.) Bientôt paraîtront les rayons du troisième jour.

Joseph. (Vers 1782.) Voyons, voyons donc ce bienheureux jour, ô mon ami; plût à Dieu que je fusse témoin de ce miracle! Actuellement Nicodème, aide excellent de notre œuvre, retirons-nous et prions pour ce peuple malgré ses crimes, et pour notre patrie, et que Dieu ne change rien à ses desseins, tant que tous deux nous vivrons; et vous, vierge bien-aimée, avec le disciple vierge, secondez-nous dans nos prières.

La sainte Vierge. (Vers 1794.) Allez annoncer aux hommes la puissance de Dieu, et que Nicodème vous accompagne.

Saint Jean. (Vers 1797.) Allez plei
ne craignez rien, l'Auteur de votre vi
tribue la meilleure paix, la charité
sincère, connaît toutes choses et juge
gesse.

Joseph. (Vers 1803.) Tu m'as convair
à tes paroles et je m'en vais libre de to

Saint Jean. (Vers 1805.) Allez, vo
sez par moi la vérité; jeunes filles,
avec ma mère, suivez-moi, les âmes
du Christ comme d'une cuirasse; att
sans crainte à mes pas. Je vous m
maison pendant la nuit; cette maison
près d'ici; allez-y, car la plus grand
la nuit s'est écoulée, l'aurore luit et l
se dissipent.

SCÈNE XIII.

LA SAINTE VIERGE, SAINT JE
LE CHŒUR.

(La scène se passe dans la maison de la sainte

La sainte Vierge. (Vers 1815.) A
comment, lorsque mon âme est agité
de soins, le sommeil pourra-t-il f
paupières! ô mon fils, que ta mort a
combien suis-je malheureuse, et ce
m'ont été annoncés dès ton berceau.
tolérer mes souffrances; comment l
peut-il me reposer?

Le Demi-Chœur. (Vers 1829.) No
madame, couchées à terre, jeunes
vierges non encore nubiles, les unes re
têtes sur les épaules des autres; les
appuyant sur nos mains, nous avons
pu trouver un peu de sommeil, mai
vez pas dormi; vous n'avez donné au
votre corps, gémissant toute la nuit, b
douleur. Voici l'aurore et le peuple c
circuler sur la voie publique; et le solei
la lumière envoie ses rayons et réchau

La sainte Vierge. (Vers 1844.)
mon fils privé de la vie, placé dans so
ne dois-je pas me plaindre et gémir
jusqu'à ce que je le voie en sortir viv

ment le sommeil peut-il fermer mes paupières?

Le Demi-Chœur. (Vers 1848.) Et moi, pleine d'angoisses, couchée à terre, je n'ai ni dormi ni sommeillé, ô Vierge, car j'entendais vos plaintes amères et vos gémissements.

La sainte Vierge. (Vers 1852.) Debout, femmes! qu'attendez-vous? allez vers la ville, tant que la loi permet de marcher; peut-être apprendrez-vous quelque chose, on ne vous connaît pas, vous n'avez aucun danger à courir.

Le Chœur. (Vers 1857.) Il me semble voir un de nos compagnons triste et précipitant ici ses pas comme s'il avait une nouvelle à nous annoncer.

SCÈNE XIV.

LA SAINTE VIERGE, SAINT JEAN, LE CHŒUR, UN MESSAGER, MADELEINE.

Le Messager. (Vers 1860.) Où verrai-je la mère de Jésus? dites-moi, femmes, si vous la connaissez, est-ce dans cette maison?

Le Demi-Chœur. (Vers 1863.) Tu la vois toi-même, elle est ici.

Le Messager. (Vers 1864.) Madame, mère de mon bien-aimé maître, je viens vous dire que c'est avec raison que vous êtes dans l'inquiétude et vous et les disciples et ces femmes qui vous accompagnent.

La sainte Vierge. (Vers 1867.) Tu viens à propos, bien que nous annonçant quelque chose terrible, mais qu'est-ce, enfin? un nouveau malheur nous arrive-t-il?

Le Messager. (Vers 1868.) Une troupe nombreuse et armée se dirige vers le tombeau; pour quel motif, je l'ignore; mais je viens d'entendre confusément que l'on veut visiter le tombeau; il est vrai que celui qui me l'a dit ne l'a pas vu; si quelqu'un sait quelque chose il ne veut pas le dire. Un d'eux cependant dit que les scribes sont venus auprès du gouverneur et lui ont persuadé de placer des gardes et de mettre son sceau sur le tombeau, de peur que les disciples ne volent son corps; voilà ce que j'ai appris et je viens vous le dire.

SCENE XV.

LA SAINTE VIERGE, SAINT JEAN, LE CHŒUR, MADELEINE.

La sainte Vierge. (Vers 1881.) O instrument de malheurs intolérables, assemblée des scribes et des anciens, audacieux artisans qui conspirez la mort du Seigneur... comment pouvez-vous craindre qu'ils n'enlèvent le corps, ceux qui viennent de fuir vos mains sanglantes? Qui conseillerait d'aller au tombeau à ceux que la crainte et la terreur avaient frappés? Allez garder le tombeau, voyez bien tout, car vous serez peut-être ainsi témoins de sa résurrection.

Le Demi-Chœur. (Vers 1899.) Quant à nous, chères compagnes, arrêtons-nous ici, restons en sûreté à la maison, et n'allons point au tombeau du Seigneur, mais attendons jusqu'à la nuit.

La sainte Vierge. (Vers 1903.) En effet, voici la nuit qui s'avance, demandons-le aux gardes. Comment pourra-t-on traverser une troupe ennemie et sans danger couvrir de parfums le corps de mon fils? Cependant un des disciples du Seigneur aurait dû s'approcher du tombeau comme observateur. Certainement il faut qu'on y aille promptement, et si l'on voit qu'on n'a disposé aucune trahison, allons le matin au tombeau qui renferme la vie, et, suivant l'usage, embaumons le corps. Nous irons, c'est ma pensée; mais si au contraire nous apprenons quelque machination de l'ennemi, nous attendrons que le jour soit complet. Rien ne presse, car la corruption ne peut atteindre le corps du Verbe... (Vers 1910.)

Le Demi-Chœur. (Vers 1927.) Il faut d'abord voir ce qui en est, envoyez-y promptement.

La sainte Vierge. (Vers 1930.) Quelle est celle de vous, chères filles, qui voudra cette nuit examiner le tombeau [1]? car les disciples n'y sont plus, ils ont fui la rage des bourreaux qui sont moins excités contre nous, car ils méprisent notre sexe.

Madeleine. (Vers 1938.) C'est moi qui irai

1. N'est-ce pas bien le *videre sepulcrum* ?

visiter le divin tombeau, et je vous éviterai ce péril; quoi que ce soit je le saurai et je serai auprès de vous avant que la lumière vienne de nouveau éclairer la terre. Ne dois-je pas accepter cette mission pour celui qui m'a délivrée des démons? Et cela me méritera peut-être un don plus éclatant de la part de ce mort que je ne crois pas mort. Il me semble que nous devons dormir jusqu'à l'aurore qui n'est point éloignée. Dès qu'elle paraîtra, j'y courrai. Peut-être y rencontrerai-je mes sœurs qui y sont restées pour inspecter le tombeau; car toutes avaient projeté de passer la nuit à embaumer le corps.

LE DEMI-CHŒUR. (Vers. 1954.) Allez donc et sachez ce qui se passe, vous qui portez un cœur viril, nous vous suivrons avec ces jeunes filles et d'autres Galiléennes; car je pense que toutes voudront aller avec vous au tombeau en attendant l'accomplissement des promesses qui font notre espérance. Dormons un peu, l'aurore est proche.

MADELEINE. (Vers 1961.) C'est une grande tâche que j'entreprends, et toute œuvre mérite son salaire. J'en ai déjà reçu une partie, l'autre me sera encore accordée.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 1965.) C'est juste. Il t'accordera les dons les plus précieux parmi les hommes, et tu seras bienheureuse quand tu l'auras revu.

MADELEINE. (Vers 1973.) Voici ma récompense : la première je serai témoin de sa résurrection. Voyez aussi mon empressement.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 1977.) Prends garde, dans l'obscurité, de rencontrer les soldats.

MADELEINE. (Vers 1978.) J'éviterai que ma marche ne s'entende. Dans l'attente de voir votre fils, je cours sans crainte du danger.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 1982.) Cours donc, et, messagère heureuse, viens me dire que mon vœu est accompli.

MADELEINE. (Vers 1984.) Je vais obéir à vos ordres, car vous êtes tout pour moi.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 1986.) Et moi aussi je t'accompagnerai, Marie, il m'est trop douloureux de rester après toi.

MADELEINE. (Vers 1989.) Allons donc bien-aimée. J'aurai une grande joie d compagnie. Mais ces femmes ne peuve le sommeil. Debout! qu'attendez-vous? vous pas la lune toute brillante? L'a proche ainsi que l'étoile du matin...

LE CHŒUR. (Vers 1999.) Mon âme es et contractée par la douleur, la nuit n mon œil se fermer, pressons donc le pa bien-aimée!

MADELEINE. (Vers 2002.) Courons tombeau.

SCENE XVI.

LA SAINTE VIERGE, MADELEI LE CHŒUR, L'ANGE.

(La scène se passe devant le tombeau.)

LA SAINTE VIERGE. (Vers 2006.) C courons, je vous le dis à toutes, le so levant nous donnera le jour de la lib femmes sont derrière nous; rapides les colombes, dès qu'elles entendront l qui les appellera au tombeau, elles se de nous rejoindre. Mais les voici debo

O mon fils, voici ce troisième jour s ment désiré : que mon espoir ne soit car je n'aurais plus qu'à mourir. O mon aimé, quand et où te verrai-je, ô mon f aussitôt que le jour, viens, viens, prévi le lever de l'aurore. Toute la nature te Dieu, le Dieu du ciel.

MADELEINE. (Vers 2018.) Ah! ah! tombeau sans gardes.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 2030.) Q Leur troupe s'est-elle placée ailleurs p tendre quelque embûche?

MADELEINE. (Vers 2033.) Que fer ma sœur? car nous n'avons point trou nous cherchions, notre espérance est v

LA SAINTE VIERGE. (Vers 2035.) C allons donc; mais qui roulera pour pierre?

MADELEINE. (Vers 2040.) Hélas! hé immortel, quel est ce bruit? Comme

coup voyons-nous la pierre enlevée? Le tombeau du Seigneur est vide. Je m'en vais dire à ses chers disciples qu'on a enlevé le mort et je reviens aussitôt; mais vous, ô vierge, je vous retrouverai ici avec ces femmes.

La sainte Vierge. (Vers 2047.) Va, va, mon amie, et reviens promptement; mais en voyant la pierre enlevée, je frémis d'horreur: comment a-t-elle été enlevée? Mais silence, silence! quel est cet homme dont la face est éclatante, tout resplendissant, vêtu d'une robe blanche et assis sur la pierre? Il brille comme la neige et les gardes sont renversés et demi-morts.

L'ange. (Vers 2056.) Ne craignez point, que la frayeur s'éloigne de vos âmes, celui que vous cherchez, le roi Jésus, naguère crucifié, n'est plus dans le tombeau, mais il est ressuscité et va en Galilée, comme il vous l'a dit, pour se manifester à ses disciples. Venez donc voir le tombeau vide, dites-le à tous, dites aux disciples et à Pierre comment l'enfer a été anéanti; le Christ est sorti du sépulcre, la pierre a été roulée au loin, les gardes de l'enfer, saisis de crainte, en ont abandonné les portes, et les morts, délivrés, remontent sur la terre, en invoquant Dieu leur Sauveur; car leurs chaînes se sont brisées d'elles-mêmes.

La sainte Vierge. (Vers 2075.) Il est arrivé ce jour magnifique qui fut notre espoir et le terme de nos angoisses. L'ennemi est vaincu, le Christ est sorti du tombeau; quelle aurore fut jamais plus aimable! Qu'est-ce qui pouvait m'être plus agréable? Où vas-tu donc, mon fils, après avoir vaincu l'enfer? O mon fils, où et quand te verrai-je? Viens, viens, et montre-toi bientôt à ta mère.

Madeleine. (Vers 2081.) Comme je le pense, vous le verrez avant tous les autres, mais allons, comme l'a dit l'homme à la blanche robe, annonçons ce bonheur à tous les disciples. Je vais d'abord à Pierre et à Jean porter la bonne nouvelle... et ils s'empresseront d'accourir au tombeau. Mais que vois-je! est-ce le Seigneur sous une autre forme?

SCÈNE XVII.

JÉSUS-CHRIST, LA SAINTE VIERGE, MADELEINE.

La sainte Vierge. (Vers 2092.) Je ne sais pas bien, on peut cependant le croire, car l'apparence n'est pas celle d'un homme sans valeur.

Le Christ. (Vers 2094.) Je vous salue.

La sainte Vierge. (Vers 2095.) Salut, ô le meilleur des fils, roi de toutes choses, qui par ta mort as vaincu l'ennemi! Roi, roi immortel, Dieu suprême, laisse-nous embrasser tes pieds et, prosternées à terre, les couvrir de baisers, comblées en même temps de joie et de terreur.

Le Christ. (Vers 2101.) Ne craignez point, vous n'avez nul sujet de crainte; allez et dites à mes frères qu'ils aillent en Galilée et qu'ils m'y verront bientôt, comme je le leur ai dit.

SCÈNE XVIII.

LA SAINTE VIERGE, MADELEINE.

La sainte Vierge. (Vers 2105.) O splendeur ineffable du soleil! que cette aurore nous comble de joie! ô allégresse du monde entier, ô joie, ô volupté si douce, ô transports sans égaux! Qui pourrait dire tout le bonheur de mon âme! Mais allons, le Seigneur l'a dit.

Madeleine. (Vers 2115.) Voici, madame, vos chères jeunes filles et les autres Galiléennes, elles accourent au tombeau pour embaumer celui qu'elles ne savent pas encore vivant. Retournons donc avec elles, car je ne me lasse pas d'admirer ces prodiges... Mais quel est ce beau jeune homme vêtu d'une robe blanche, assis à la droite du sépulcre? je tremble, car il brille comme l'éclair.

SCÈNE XIX.

LA SAINTE VIERGE, MADELEINE, LE CHŒUR, UN MESSAGER.

Le jeune Homme. (Vers 2125.) Ne soyez point effrayées; que la crainte soit loin de vous; vous

cherchez Jésus de Nazareth, jeunes filles, je le sais, mais il n'est plus dans le tombeau, il s'est levé et la place reste vide ; allez donc, et dites aux disciples et à Pierre qu'il doit vous précéder lui-même en Galilée.

Madeleine. (Vers 2129.) Je tremble, la frayeur me trouble, et je cours de nouveau leur dire cette heureuse nouvelle.

Le Demi-Chœur. (Vers 2135.) O mes amies, ce nouveau spectacle nous remplit de stupeur ; fuyons du tombeau, et ne disons à personne ce que nous avons vu et entendu... ne parlons qu'aux disciples aimés du Seigneur... mais qui vois-je dans la nuit s'approcher de nous ?

SCÈNE XX.

LA SAINTE VIERGE, MADELEINE, LE CHŒUR, UN MESSAGER.

Le Messager. (Vers 2171.) Madame, votre maternité ne ressemble à aucun autre.

La sainte Vierge. (Vers 2173.) Es-tu de nos amis ? Les yeux voient mal pendant la nuit et je ne te reconnais pas.

Le Messager. (Vers 2175.) Je suis toujours votre ami et celui de votre fils, immolé à cause de ses miracles, à cause de sa propre excellence.

La sainte Vierge. (Vers 2177.) Viens-tu nous annoncer quelque chose de nouveau ? quoi ? parle vite.

Le Messager. (Vers 2178.) Je vous salue, madame ; et d'abord réjouissez-vous...

La sainte Vierge. (Vers 2183.) Viens-tu nous dire que mon fils est revenu des enfers ?

Le Messager. (Vers 2185.) Vous l'avez vu et ce que vous me dites allége ma tâche. Il est ressuscité et, si l'on en croit le bruit qui circule, il est revenu sur la terre ; je venais vous le dire.

La sainte Vierge. Nous aussi, nous le savons ; mais toi, comment l'as-tu appris ? Allons, parle, que dis-tu ? Comment ? que sais-tu ? quelles sont tes preuves ?

Le Messager. (Vers 2191.) Les gardes qui étaient restés toute la nuit près du l'avaient surveillé, au moment où nuit, saisis d'effroi coururent aux pr terreur n'était pas sans cause, et je nuit dans la ville ; je les suivis doucem tendis par derrière ce que disaient les anciens et aux princes des prêtres, au mort. « O vous, scribes et anciens du avez commis un horrible forfait, n annoncer à vous et à la ville les cho étonnantes, les prodiges accomplis p que j'avais été chargé de garder pend J'en frémis encore d'horreur ; et vous aviez ordonné de faire cette garde, er choses inouïes, vous lui eussiez a prières, mais je veux d'abord savoir s vons vous parler librement ou ne pa ce que nous savons. Car nous craign discours de vous offenser et d'exciter c votre colère. »

Ainsi parla la troupe aux anciens... ci s'étant concertés se dirent entre eu justice commise envers Jésus a encore incendie et nous sommes en proie à frayeur ; ne tardons pas, recevons bien S'étant alors tournés vers ceux-ci : – dirent-ils, voici notre avis : cachez to d'après nous, vous ne pouvez dire ; aut en nous, nous en prenons la responsab donc que les disciples sont venus f enlever le corps et nous vous donn magnifique récompense. Il est inutil disiez au gouverneur ce qui peut to gloire du mort et ce qui nous fera h tera contre nous la fureur du peupl gnation de tous. Les gardes répondiren ne dirons rien de ce que nous savon que vous nous disculpiez auprès d neur. Il faut cependant que vous s l'homme qui était enseveli ne nous pa inférieur à Dieu, si nous regardons, racles qu'il a accomplis autrefois et vient de faire, en sortant du tombeau une pierre, sans rompre les sceaux e les gardes qui l'entouraient. Il a tou

et nous-mêmes, et nous renversa comme morts et frappés de terreur. Les fondements de la terre ont été ébranlés; et aussitôt la pierre a été écartée du tombeau. Je regardais le monument, aussitôt une voix descendit d'en haut : ce ne pouvait être que celle de Dieu le Père. Le tonnerre gronda et lança des éclairs d'un feu sacré de la terre et du ciel. Alors l'air se tut et les feuilles des bois cessèrent de s'agiter; vous n'eussiez pas entendu le moindre bruit. Recevez cet homme quel qu'il soit, car il paraît grand; on dit qu'il vient donner aux hommes la grâce qui chasse le mal, que sans lui il n'y a, et il n'y a jamais rien eu de bon. Je lui sacrifierai plutôt que de me révolter contre l'aiguillon et, simple mortel, de combattre contre Dieu. »

L'assemblée des Prêtres. (Vers 2267.) Vous avez beaucoup dormi, vous nous racontez des songes. Pendant que vous dormiez les disciples ont volé le corps. Dites cela au gouverneur et ne parlez pas de choses qui lui déplaisent, vous serez récompensés de votre silence. Sinon vous avez vendu le corps à ses disciples, et si vous parlez, c'est cela que saura le gouverneur.

Les Gardes. (Vers 2274.) Soyez tranquilles, mais vous ne pourrez dire que nous l'avons vendu car les sceaux sont entiers et vous n'avez aucun prétexte de nous accuser.

L'assemblée des Pontifes. (Vers 2282.) Cela suffit, prenez nos présents.

Les Gardes. (Vers 2283.) Puisque vous ne voulez point nous écouter, nous acceptons vos raisons, mais dites-nous comment vous nous disculperez auprès du gouverneur?

Les Prêtres. (Vers 2284.) Ne soyez pas inquiets sur le sentiment de Pilate. Nous lui conseillerons de vous être favorable, car vous êtes compatriotes et nés comme lui en Italie. Mais nous partons, ne craignez rien, dites seulement que, se soustrayant à vos regards, les disciples l'ont enlevé sans bruit.

Les Gardes ou le chef des gardes. (Vers 2292.) Ah! que nous sommes malheureux! ah, ah, ah!

Pilate. (Vers 2293.) Qui vient ainsi pleurer et gémir à ma porte?

Les Pontifes. (Vers 2294.) Seigneur gouverneur, ce sont les soldats qui gardaient le corps du supplicié et qui soupirent de frayeur.

Le Gouverneur. (Vers 2296.) Soyez les bienvenus, quoique j'ignore pourquoi. Quelle est la cause de la crainte de ces hommes?

Les Pontifes. (Vers 2299.) Ils sont ici, qu'ils vous le disent eux-mêmes.

Les Gardes. (Vers 2300.) Prince, ses disciples venant la nuit ont trompé notre vigilance et ont enlevé le corps.

Pilate. (Vers 2302.) Comment! vous, auteurs de tant de mal, vous avez laissé les disciples entrer dans le tombeau et le prendre sans que vous vous en soyez aperçus? Comment ne les avez-vous vus ni entrer, ni sortir? C'est vous qui en porterez la peine, car je vous avais confié la garde du tombeau. Vous êtes cause que je serai l'objet de la raillerie des hommes et que je supporterai la honte et la peine du meurtre. Ces voleurs vous ont-ils trompés en se jouant de moi Quel motif avaient-ils de voler ce corps inanimé. Comment l'ont-ils osé, au milieu d'une garde si nombreuse? Ils portaient, dit-on, des torches, et d'ailleurs la lune est dans tout son éclat. Comment, pleins de crainte, ont-ils osé s'approcher et enlever la pierre que toute la cohorte a eu de la peine à placer? qui a mis le sceau? n'est-ce pas vous avec les pontifes? Je ne sais ce que sont ces disciples que vous dites avoir enlevé le corps. C'est vous qui l'avez fait, n'en accusez personne; par ces fictions vous cherchez vainement à me tromper. Vous parleriez longtemps avant de me convaincre, vos discours n'ont rien de véridique.

Les Gardes. (Vers 2327.) Vous dites bien, prince, comment les choses se sont passées. Je n'ai pas fermé l'œil, je n'ai ni sommeillé ni dormi. J'en jure par votre tête, j'ai tout vu et j'ai couru pour vous le dire. Je voulais vous le dire aussitôt et éviter la punition, mais les sages m'ont conseillé d'attendre le retour de la lumière, je leur ai tout dit. Eux-mêmes non plus n'ont pas voulu me croire malgré la vérité de ce que je leur disais.

Pilate. (Vers 2339.) Je crains que vous ne

me disiez une fable. Je ne vois pas clairement comment les disciples l'ont pu voler, tout cela m'est suspect; quelle preuve me donnez-vous?

Les Gardes. (Vers 2345.) Prince, vous vous hâtez bien avant de savoir comment cela s'est passé. Les voleurs ont plus beau jeu la nuit.

Pilate. (Vers 2353.) Je ne sais ce que tu veux dire avec les voleurs de nuit. Je ne comprends pas; la chose m'est suspecte, très-suspecte; comment des fugitifs auraient-ils volé un mort que leur frayeur leur a fait abandonner pendant sa vie? Le sommeil des soldats était donc bien profond et ils n'ont pas craint la garde du tombeau; leur audace était donc devenue bien grande eux que j'ai vus trembler à la voix d'une servante et renier leur maître par peur?

Les Prêtres. (Vers 2362.) O vous, qui êtes si résolu en toutes choses, vous hésitez et vous soupçonnez ce que l'on vous dit. Plût à Dieu que vous fussiez aussi sage que prompt a l'exécution! Mais la nature n'a pas départi tous ses dons sur le même homme...

Pilate. (Vers 2371.) Vous avez trompé la cohorte, vous essayez de me tromper moi-même, vous avez tout fait, vous en verrez les conséquences.

Les Prêtres. (Vers 2373.) Croyez donc tout comme bon vous semblera, vous qui disposez de la force pour parler et agir.

Le Messager, reprenant son propre récit. (Vers 2375.) Ayant entendu ainsi l'audace des méchants qui attribuent à la fraude la résurrection du Christ, j'ai couru, madame, pour vous le dire; croyez-moi, tout ce que je vous dis est vrai; le bruit en court par toute la ville et même quelques gardes dans leurs assemblées secrètes proclament le miracle; vous verrez des habitants qui vous le certifieront. Mais j'ai voulu les devancer pour vous combler de joie à cette heureuse nouvelle.

La sainte Vierge. (2386.) Tu viens à propos et je t'en remercie; tu viens à propos, quoique tu me dises le crime de ces iniques vieillards qui ont fait tant de mensonges. Mais quelle cohorte eût pu protéger le tombeau contre le
né dans un sein immaculé et l'aut
nombreux miracles!... Quant à nous, r
allons vite au tombeau, scrutons tout av
nous montrerons aux nôtres la vérité;
qu'ils vous devancent.

SCÈNE XXI.

LA SAINTE VIERGE, MADELEI
LE CHŒUR.

Le Chœur. (Vers 2412.) Pierre et l
bien-aimé ont couru au tombeau qui r
la vie et ont confirmé ce que Madelein
la première, que le tombeau était vide

La sainte Vierge. (Vers 2418.) Cer
elle y a couru la première et j'étais av
nous avons vu le sépulcre vide et l'a
montra le lieu où on l'avait mis et
pliés... voici Madeleine elle-même
parle!

Madeleine. (Vers 2441.) Que d
madame, vierge qui êtes la joie du g
main?

La sainte Vierge. (Vers 2442.) Je
dit tout ce que tu as vu et que tu as ra
disciples.

SCENE XXII.

LA SAINTE VIERGE, MADELEI
LE CHŒUR.

(Elles arrivent à la maison de Marie.)

Madeleine. (Vers 2434). Elle raconte
sa visite au tombeau, ce qu'elle a dit aux apôtres, les
a vus, l'apparition du Christ, comment elle tomb
embrasse ses genoux : l'indication d'une rencontre
Mais, d'ailleurs, ajoute-t-elle, qu'est-il
vous le redire puisque vous y étiez vou
Pierre et Jean ont vu et dit aux di
qu'ils ont vu. Allons donc près d'eux,
y verrons-nous encore le Seigneur,
l'aurore; allons à la maison de Marie,
prends que les disciples sont réunis, l

me disiez une fable. Je ne vois pas clairement comment les disciples l'ont pu voler, tout cela m'est suspect; quelle preuve me donnez-vous?

LES GARDES. (Vers 2345.) Prince, vous vous hâtez bien avant de savoir comment cela s'est passé. Les voleurs ont plus beau jeu la nuit.

PILATE. (Vers 2353.) Je ne sais ce que tu veux dire avec les voleurs de nuit. Je ne comprends pas; la chose m'est suspecte, très-suspecte; comment des fugitifs auraient-ils volé un mort que leur frayeur leur a fait abandonner pendant sa vie? Le sommeil des soldats était donc bien profond et ils n'ont pas craint la garde du tombeau; leur audace était donc devenue bien grande eux que j'ai vus trembler à la voix d'une servante et renier leur maître par peur?

LES PRÊTRES. (Vers 2362.) O vous, qui êtes si résolu en toutes choses, vous hésitez et vous soupçonnez ce que l'on vous dit. Plût à Dieu que vous fussiez aussi sage que prompt a l'exécution! Mais la nature n'a pas départi tous ses dons sur le même homme...

PILATE. (Vers 2371.) Vous avez trompé la cohorte, vous essayez de me tromper moi-même, vous avez tout fait, vous en verrez les conséquences.

LES PRÊTRES. (Vers 2373.) Croyez donc tout comme bon vous semblera, vous qui disposez de la force pour parler et agir.

LE MESSAGER, reprenant son propre récit. (Vers 2375.) Ayant entendu ainsi l'audace des méchants qui attribuent à la fraude la résurrection du Christ, j'ai couru, madame, pour vous le dire; croyez-moi, tout ce que je vous dis est vrai; le bruit en court par toute la ville et même quelques gardes dans leurs assemblées secrètes proclament le miracle; vous verrez des habitants qui vous le certifieront. Mais j'ai voulu les devancer pour vous combler de joie à cette heureuse nouvelle.

LA SAINTE VIERGE. (2386.) Tu viens à propos et je t'en remercie; tu viens à propos, quoique tu me dises le crime de ces iniques vieillards qui ont fait tant de mensonges. Mais quelle cohorte eût pu protéger le tombeau contre le Seigneur né dans un sein immaculé et l'auteur de si nombreux miracles!... Quant à nous, mes amies, allons vite au tombeau, scrutons tout avec soin; et nous montrerons aux nôtres la vérité; mais voici qu'ils vous devancent.

SCÈNE XXI.

LA SAINTE VIERGE, MADELEINE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR. (Vers 2412.) Pierre et le disciple bien-aimé ont couru au tombeau qui renfermait la vie et ont confirmé ce que Madeleine avait vu la première, que le tombeau était vide.

LA SAINTE VIERGE. (Vers 2418.) Certainement elle y a couru la première et j'étais avec elle et nous avons vu le sépulcre vide et l'ange nous montra le lieu où on l'avait mis et les linges pliés... voici Madeleine elle-même : qu'elle parle!

MADELEINE. (Vers 2441.) Que dites-vous, madame, vierge qui êtes la joie du genre humain?

LA SAINTE VIERGE. (Vers 2442.) Je leur ai dit tout ce que tu as vu et que tu as raconté aux disciples.

SCENE XXII.

LA SAINTE VIERGE, MADELEINE, LE CHŒUR.

(Elles arrivent à la maison de Marie.)

MADELEINE. (Vers 2434). Elle raconte de nouveau sa visite au tombeau, ce qu'elle a dit aux apôtres, les anges qu'elle a vus, l'apparition du Christ, comment elle tombe à terre, et embrasse ses genoux : l'indication d'une rencontre en Galilée. Mais, d'ailleurs, ajoute-t-elle, qu'est-il besoin de vous le redire puisque vous y étiez vous-même? Pierre et Jean ont vu et dit aux disciples ce qu'ils ont vu. Allons donc près d'eux, peut-être y verrons-nous encore le Seigneur, car voici l'aurore; allons à la maison de Marie, où j'apprends que les disciples sont réunis, les portes

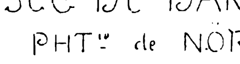
XII

DARMSTADT
PHTie de NORING

XI Siècle

BIBe NATle no 9391



XI Siècle

MUSÉE DE DARMSTADT
PHTie de NORING

Poussielgue frères Edit

Eudes. imp. Paris.

fermées dans la crainte des bourreaux. Comment pourrons-nous entrer? Mais notre chère Marie nous a entendues, elle ouvre doucement et nous engage à entrer sans faire de bruit, pour ne pas effrayer de nouveau nos amis. Nous voici avec les onze disciples, et tous ceux qui se sont joints à eux. J'entends Cléophas, le voici; il raconte beaucoup de choses que Jésus a faites ou leur a dites; comment il l'a reconnu dans la fraction du pain.

Ah, ah! silence, silence! voici le Seigneur lui-même dans la maison; quel miracle! Comment les portes fermées peut-il être ici? c'est comme il est sorti du tombeau, ou du sein d'une vierge sans rompre aucun des sceaux.

SCENE XXIII.

LE CHRIST, LA SAINTE VIERGE, MADELEINE, LE CHŒUR.

LE CHRIST. (Vers 2501.) La paix soit avec vous. Pourquoi vous troublez-vous? Il leur montre ensuite ses pieds et ses mains, donne à ses disciples la mission d'évangéliser le monde et le pouvoir de lier et de délier, etc.

CONCLUSION.

(Vers 2529.) Salut, mon Sauveur, Roi immortel, Dieu unique... Vous m'avez tiré de l'enfer... ô Verbe! acceptez l'intercession de votre mère et accordez les grâces qu'elle sollicite.

(Vers 2569.) Et vous Vierge vénérable, adorable et parfaitement bienheureuse, vous habitez les demeures fortunées des esprits célestes, vous avez secoué la fange de l'humanité, couverte d'un manteau d'immortalité, comme Dieu, exempte de la vieillesse; soyez-moi propice. Vierge illustre, écoutez mes prières. Seule, parmi les mortels vous avez eu cet honneur d'être miraculeusement la mère du Verbe. C'est ce qui m'encourage, madame, à vous offrir une couronne de fleurs, cueillie dans un champ sans tache, en reconnaissance des bienfaits que vous m'avez déjà accordés et pour que vous me délivriez des maux de toute espèce, des ennemis visibles et invisibles. Je terminerai ma vie, comme je l'ai désiré, en vous regardant toujours comme ma protectrice, mon avocat aimé de votre fils; avec les vierges qui ont obtenu sa bienveillance, ne permettez pas que je sois livré aux peines de l'enfer, et que je devienne le jouet du corrupteur des hommes. Protégez-moi, arrachez-moi au feu et aux ténèbres, par votre grâce et par la foi, mère de la justice. C'est par vous que la grâce de Dieu nous a éclairés et je compose pour vous une hymne eucharistique. Salut, Vierge, la joie de tous, vierge mère, brillante au-dessus de toutes les vierges, plus élevée que les ordres célestes. Dame, reine de tous, la joie du genre humain, soyez toujours bienveillante pour votre race et mon propre salut; accordez-moi, Madame, la remise de mes fautes et donnez le salut à mon âme.

ICONOGRAPHIE.

A partir du xv[e] siècle, la fâcheuse coutume de représenter Marie évanouie au pied de la croix s'est répandue, comme nous l'avons dit, dans l'iconographie chrétienne; mais cette idée que les doctrines romaines condamnent n'était pas encore connue dans le haut moyen âge, et nous verrons dans toutes nos images notre divine Vierge *debout* telle que l'Évangile nous la présente.

VI[e] SIÈCLE.

Fiole de Monza. (Pl. XLV.) — On sait que les premiers chrétiens pour ménager les sentiments des nouveaux convertis et par une pensée de pieuse délicatesse se refusaient à représenter le Sauveur en croix; on sait qu'ils voilaient, sous des symboles, l'horreur et l'ignominie de ce supplice. Ce n'est guère qu'au vi[e] siècle qu'on peut trouver des exemples authentiques de cette

scène, et ces antiques exemples nous offrent déjà l'image de Marie associée aux souffrances de son fils. On met ordinairement en première ligne la fiole de Monza qui nous donne la croix entourée des larrons, de la sainte Vierge et de saint Jean, mais sans l'adorable victime qu'on ne semble pas encore oser introduire, et dont on a seulement placé au-dessus le buste avec un nimbe crucifère. Marie occupe déjà, à droite, la place de douloureux honneur qu'elle ne doit jamais perdre, elle est nimbée, voilée, et elle semble tenir un volumen à la main gauche; dans une autre fiole reproduite par M. l'abbé Martigny elle la tient de la main droite qui est pendante. Saint Jean, en face, lève le bras droit en signe de prière.

Nous sommes persuadés que cette manière de représenter le Calvaire était assez répandue du temps de saint Grégoire et qu'elle s'appliquait non-seulement aux petits bas-reliefs comme celui de Monza, mais encore aux plus vastes compositions. N'est-on pas frappé, en effet, de la ressemblance de la fiole qu'on vient de décrire avec la tribune de Saint-Jean de Latran? En bas, au centre, la croix ornée de gemmes magnifiques; au-dessus, la divine colombe qui verse sur elle des rayons de lumière, et dans le haut le buste du Sauveur qui sort des nuées; enfin, à droite et à gauche, la sainte Vierge et saint Jean. On nous dira, il est vrai, que la mosaïque du Latran fut refaite à la fin du XIIIe siècle et dès lors qu'on ne saurait y chercher des souvenirs du VIe; mais si on lit attentivement l'inscription que le pape Nicolas IV voulut joindre à la restauration; si on songe au soin qui fit déposer et reposer la tête du Christ, au caractère intrinsèque de ces fragments qui échappent absolument au XIIIe siècle; si on considère que les croix gemmées comme celle-ci ne se rencontrent qu'à des époques fort antérieures, on conviendra que J. da Torrita dut non-seulement respecter le plus qu'il put les parties de l'ancienne mosaïque qu'on pouvait sauver, mais encore qu'il copia la composition quant au caractère général. Pour nous il est hors de doute que la tribune de Saint-Jean de Latran représentait jadis un crucifiement dans la manière symbolique; peut-être même les fioles que le pape envoyait à Théodelinde, après les avoir remplies des huiles embaumées qui brûlaient dans la basilique, n'étaient elles-mêmes que des imitations de cette tribune et un souvenir de sa miraculeuse dédicace. Nous croyons donc pouvoir ici, à la place de la madone qui pose si doucement la main sur la tiare de Nicolas IV, signaler une ancienne madone debout devant la croix.

Reliquaire de Théodelinde. — On donne comme du VIe siècle le reliquaire appelé du nom de Théodelinde, quoique le style du médaillon nous paraisse un peu postérieur. Le Sauveur est vêtu du colobium; au pied de la croix on distingue Longinus et Calpurnius avec la lance et l'éponge, et, à la droite, la sainte Vierge nimbée avec une inscription grecque qui désigne sa dignité de mère de Dieu.

Bible syriaque. — A la même catégorie d'images se rattache la fameuse bible syriaque dont nous avons gravé la crucifixion à la Pl. LXXXVII de l'Évangile. Dans cette miniature la sainte Vierge, placée derrière saint Jean, n'a pas une place aussi importante que dans les précédentes images; elle manque de noblesse et la peinture en rapetissant sa stature a fait une double faute contre le dessin et contre l'exactitude historique.

Ivoire d'Oxford. — L'ivoire que nous avons reproduit sur cette même planche, et que l'on considère comme contemporain, nous présente la sainte Vierge et saint Jean dans la même position, à droite du Sauveur, lequel est figuré nu et sous les traits d'un enfant. Le dessin en est incontestablement plus correct. Marie n'a pas de nimbe, le Sauveur seul possède ce signe d'autorité.

IXe SIÈCLE.

Le type hiératique se forme avec précision au IXe siècle. La sainte Vierge élève alors ses deux

bras vers la croix comme nous la montrent les fresques souterraines de Saint-Clément, la fresque de Saint-Paul-hors-les-murs, et la plupart des images postérieures.

Paliotto de Milan. — Le devant d'autel, de Saint-Ambroise à Milan, qui nous a déjà fourni tant de précieux renseignements, comprend dans ses bas-reliefs un crucifiement; le Christ est attaché avec quatre clous, la sainte Vierge et saint Jean debout sont séparés par les soldats qui percent le côté et présentent l'éponge. Deux anges à mi-corps semblent s'appuyer sur le bras de la croix.

Camée du Vatican. — Un camée de jaspe sanguin de 0m,032 sur 0m,037 qui fait partie du musée du Vatican paraît appartenir à la même époque : cette pierre, taillée avec une grande finesse, a été donnée le 9 novembre 1874 au saint-père par le cardinal Antonelli; elle nous offre d'un côté le crucifiement, Notre-Seigneur, avec l'inscription IC XC, les bras droits, les pieds séparés, la jupe courte, et de petits ornements à la ceinture qui serre les reins. Au pied de la croix sont placés la sainte Vierge avec une inscription qui la proclame mère de Dieu, et saint Jean avec la désignation de théologue, titre dont les Grecs ont coutume de le saluer. Sur le revers une femme en prière paraît s'adresser à un saint dont on lit le nom à droite O NIKHTAC. On remarque dans cette dernière inscription que plusieurs lettres, notamment le K et le C, sont écrites à l'envers. Le saint n'est pas nimbé; il tient une petite croix à la main. Sous ses pieds, on distingue deux autres caractères qui semblent être un A et un I, mais auxquels il est fort difficile d'attribuer un sens. Entre les deux personnages on lit encore cette inscription en abrégé : Κύριε, Βοήθησον τήν σοῦ δούλην Μαρίαν, ce qui signifie : « Seigneur, secours ta servante Marie! » Il est évident d'après cela que cette Marie, qui avait une si grande dévotion à saint Nicet, devait en avoir une non moins vive envers la mère de Dieu dont elle portait le nom. On ne peut douter que ce soit un encolpium ou médaille de dévotion; il n'y a cependant pas de trou, mais on peut supposer une sertissure qui cachait le petit éclat du haut. Ce monument ne nous offre pas seulement un exemple de crucifiement, mais aussi un souvenir du nom de la très-sainte Vierge porté par une riche Byzantine du IXe siècle[1].

Psautier d'Utrecht. (Pl. XLVI.) — C'est pour le moins au IXe siècle que nous devons faire remonter le psautier d'Utrecht, où nous trouvons toujours des idées si originales et qui tranchent si ouvertement avec les traditions reçues. Dans la scène du crucifiement, Marie n'est pas à droite du Sauveur; cette place est occupée par un personnage qui recueille dans une coupe le sang du côté percé; elle est à gauche auprès de saint Jean. Dans ces rapides esquisses tout est entraînement et ardeur; il n'y a nulle part de découragement ni même de recueillement. Bien loin de ces peintres qui font du Calvaire une scène désespérée, l'auteur n'y voit que la victoire du Christ et il suspend au-dessus de l'adorable gibet une couronne triomphale!

Bibliothèque nationale, manuscrit 510. — N'oublions pas de rappeler à ce propos le beau manuscrit dont nous avons gravé le crucifiement dans l'Évangile. (Pl. LXXXVIII.) La sainte Vierge, complétement drapée d'étoffe violette, soulève des deux mains son manteau comme pour recevoir les gouttes du sang sacré qui sort de la plaie du Sauveur.

Xe SIÈCLE.

Musée au Vatican. (Pl. XLVI.) — L'ivoire de Rambona du musée du Vatican nous présente un curieux, sinon correct tableau du Crucifiement au Xe siècle, et, ce qui est plus intéressant, un ouvrage d'artiste romain, comme la louve sur laquelle est appuyée la croix semble l'indiquer. On sait combien les Romains tiennent à leur no-

1. Nous avons été aidé dans l'examen de cette pierre par Mgr Randi et MM. Stevenson et Guidi.

et dont, je ne sais pourquoi, on a contesté la date de 1011, inscrite au-dessous de la croix (*Év.*, pl. LXXXIX), nous montre encore la sainte Vierge assistant à la mort de son fils.

Évangéliaire d'Aribert. — Nous avons eu occasion d'admirer, en 1874, à l'exposition industrielle de Milan, le bel Évangéliaire du Dôme que l'archevêque Aribert donna au XIe siècle. Il a 0^m,36 sur 0^m,42. La scène du crucifiement s'y trouve représentée dans une suite de compartiments. Le crucifix se détache au centre et en relief, tandis que tous les témoins de ce drame divin sont figurés autour par des peintures en émail. La sainte Vierge occupe la place habituelle, mais au lieu de son costume traditionnel, elle porte les riches manteaux des princes du XIe siècle. Auprès d'elle on lit l'inscription : *Maria, En Filius tuus,* tandis qu'à l'opposé, près de saint Jean, *Apostole, ecce mater tua.*

Exultet de la Minerve. (*Rome.*) — Ce manuscrit fait à diverses époques, nous donne une miniature du Crucifiement que nous croyons pouvoir attribuer au XIe siècle. Notre-Seigneur est attaché avec quatre clous, la sainte Vierge debout, nimbée, rapproche en signe de douleur son voile de sa figure ; elle souffre, sa douleur est infinie, mais son courage est à la même hauteur et elle reste debout. Elle paraît un peu trop serrée dans les draperies qu'on voudrait plus amples.

XIIe SIÈCLE.

Bibliothèque nationale, ivoire du manuscrit 9383. (Pl. CXXIV.) — Ce manuscrit de 0^m,25 sur 0^m,30 est relié en velours rouge et couvert d'une plaque d'ivoire environnée de cabochons et d'émaux champlevés. M. Labarte assigne le VIe siècle au texte et le XIIe à la couverture. Le texte est peint en lettres d'or sur vélin pourpré, ce qui ne s'employait que pour les manuscrits du plus grand luxe.

Cet ivoire représente la crucifixion ; on voit dans le haut les quatre Évangélistes et leurs animaux symboliques ; au-dessus de la croix, le soleil et la lune personnifiés. Le Sauveur a les pieds séparés, il est vêtu d'une tunique courte ; à sa droite, se tiennent debout la sainte Vierge et saint Jean ; à sa gauche, deux femmes portant chacune un petit drapeau : l'une, debout, parle à sa compagne assise et qui l'écoute ; elle a dans la main gauche une espèce de tranchet.

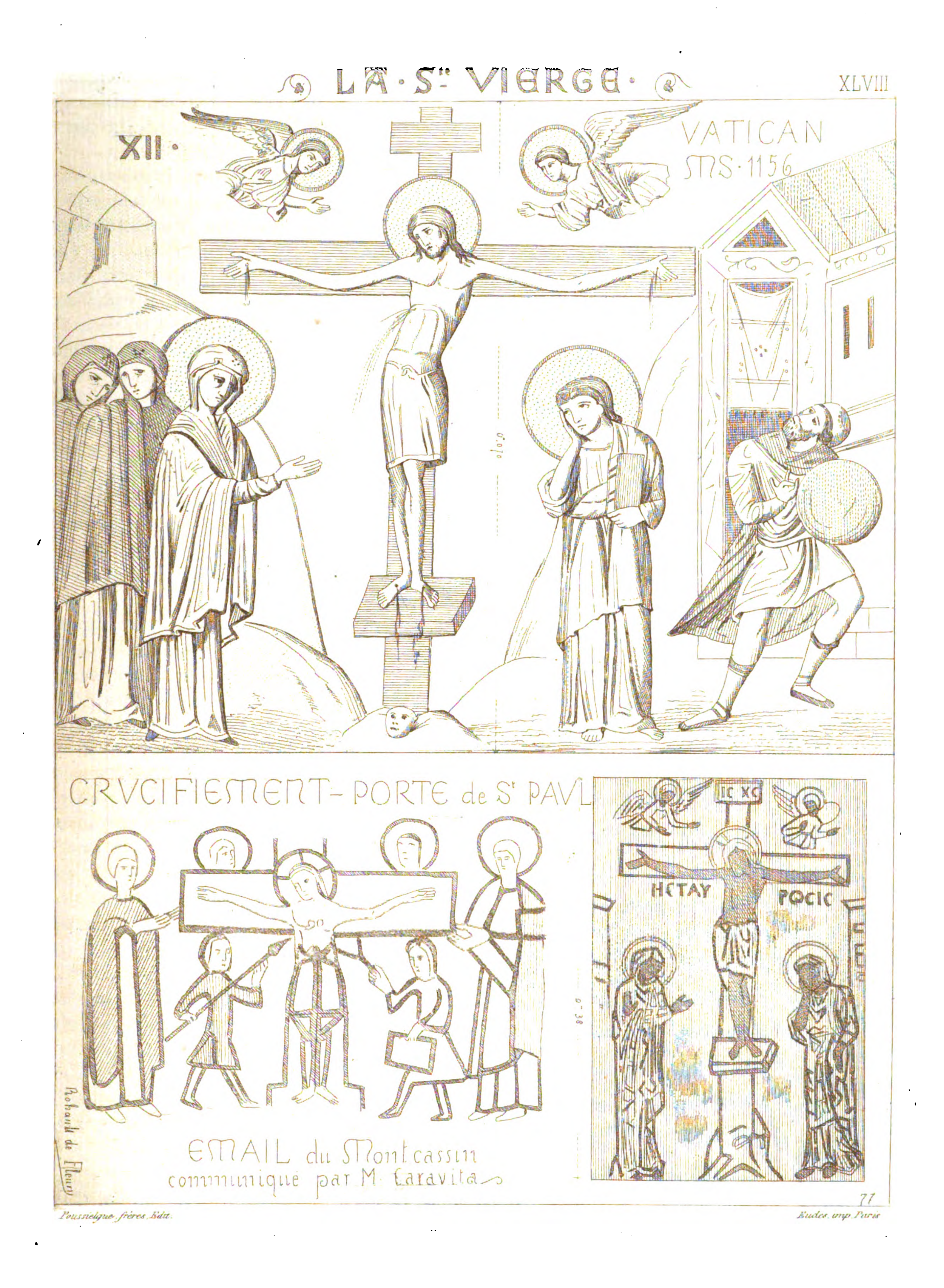
Au-dessous, accostant la croix et de petite taille, les deux soldats lèvent la lance et le bâton d'hysope. A leur hauteur, mais plus près du cadre, deux villes ouvrent leurs portes et en laissent sortir deux personnages qu'on peut prendre pour les exilés des limbes. Tout en bas, une femme assise voit un serpent s'enrouler autour de son bras droit et tient deux enfants sur son bras gauche et une palme dans la main. Tous regardent Notre-Seigneur. On lit sur la couverture ces deux vers :

In cruce restituit Christus pia victima factus,
Quod mala transtulerat serpentis preda ferocis.

Le travail de cet ivoire est heurté, les plis raides et fantaisistes, les mains modelées avec prétention.

Bibliothèque Vaticane, 1156. (Pl. XLVIII.) — Le Crucifiement a une si grande importance dans ces belles miniatures, que nous avons cru devoir en doubler l'échelle. Le programme est du reste toujours le même : le Crucifié avec les pieds séparés, deux anges au-dessus de la croix ; la sainte Vierge suivie de deux femmes, de l'autre côté saint Jean et le centurion converti.

Bibliothèque Vaticane, bas-relief d'argent. (Pl. XLV.) — On conserve au musée chrétien un bas-relief d'argent de 0^m,130 sur 0^m,155, qui réunit quatre scènes de l'Évangile. Le Crucifiement, la Mise au tombeau, les Saintes Femmes et les Limbes. C'est une œuvre grecque comme les inscriptions le prouvent ; l'argent en est très-usé. Quoiqu'il soit fort difficile de classer les œuvres byzantines, cependant certaines analogies


LA · Ste · VIERGE ·
XLVIII
XII ·
VATICAN
MS · 1156
CRUCIFIEMENT – PORTE de St PAUL
IC XC
HCTAY
POCIC
EMAIL du Montcassin
communiqué par M. Caravita
Rohault de Fleury
77
Poussielgue frères Edit.
Eudes imp. Paris

avec la porte de Pise, par exemple la croix archiépiscopale que tient Notre-Seigneur, nous l'ont fait supposer du XIIe siècle.

Vatican. (*Musée chrétien.*) — Le musée chrétien nous offre encore, pour cette époque, deux plaques émaillées de la fin du XIIe siècle, de 0^m,225 de hauteur sur 0^m,110 de largeur. Sur une face nous voyons le crucifix entre la sainte Vierge et saint Jean; deux anges à mi-corps accostent le haut de la croix. Le fond est d'émail champlevé; les têtes et le crucifix tout entier en relief rappellent un coffret en bronze émaillé déposé dans le même musée et qui représente la Fuite en Égypte. Ces émaux nous paraissent d'origine française. La seconde plaque formant l'autre face du livre ou diptyque figure le Christ dans une auréole elliptique et entouré des quatre animaux; la facture est la même, le Sauveur et les têtes des animaux sont en relief sur fond d'émail coloré.

Vatican. Médaillon. — Le XIIe siècle nous a laissé au musée chrétien un médaillon légèrement concave en bronze doré et émaillé. Les émaux qui remplissent les vides, cloisons faites en champlevé, sont de diverses nuances. Lemilieu des plis est blanc ou jaune et les bords foncés; le fond des draperies est en émail bleu. Ce travail, qui atteste dans l'art le dernier degré de barbarie, se rapproche de l'émail de Sainte-Marie-in-Porticu (Santa Maria-in-Campitelli), on remarquera surtout la forme des yeux et l'abaissement de l'angle extérieur de la paupière.

Nous trouvons, dans ce riche musée, un tableau grec qui représente le Crucifiement, mais sans rien qui nous le signale d'une façon particulière. Notons encore un tableau de l'école de Giunta, qui accuse le commencement du XIIIe siècle et le terme des images que nous étudions; on y verra, soit dans la physionomie de Notre-Seigneur, soit dans celle de la sainte Vierge, une expression de profonde douleur qui nous éloigne de plus en plus des types primitifs et de la sérénité idéale des crucifix antiques.

Divers. — L'Italie a trop multiplié cette scène de notre rédemption pour que nous essayions même la nomenclature des monuments du XIIe siècle qui nous la conservent; citons seulement les mosaïques de Saint-Marc de Venise, les portes de Pise, le devant d'autel di Città-di-Castello, etc.

Darmstadt. (Pl. XLVII.) — On remarque, au musée Darmstadt, une couverture d'évangéliaire, laquelle, comme celle qui nous est passée sous les yeux à propos du XIe siècle, encadre un ivoire plus ancien. Le cadre est peut-être du XVe siècle, mais l'ivoire lui-même, qui représente un Crucifiement, est du XIIe. On sait que, dans ces sujets, la sainte Vierge a été prise souvent comme personnification de l'Église, qu'on reconnaît toujours au calice qu'elle tend vers le côté entr'ouvert du Sauveur; mais ici les deux figures sont parfaitement distinctes : la sainte Vierge, nimbée au premier plan, est voisine de la croix, tandis que l'Église par derrière élève le calice. De l'autre côté, à demi cachée par saint Jean, on aperçoit la Synagogue, son étendard à la main, qui lui fait pendant. Adam sort de son tombeau sous la croix; les animaux évangéliques garnissent les angles du tableau.

RÉSUMÉ.

En jetant un coup d'œil sur les siècles que nous venons de parcourir, nous sommes frappés d'abord de ne voir paraître qu'au VIe siècle les images de la Crucifixion, puis de saisir la rapidité avec laquelle elles sortent des symboles qui les enveloppèrent à l'origine. Nous avons expliqué la répugnance des premiers chrétiens pour cette représentation et les artifices auxquels ils avaient recours pour ne pas blesser la susceptibilité des néophytes ou les sentiments de l'antiquité à

l'endroit d'un tel supplice; nous avons montré que le premier exemple d'un crucifiement paraît nous être fourni par la fiole de Monza et que là même le Sauveur est figuré glorieusement au ciel, tandis que la croix, une croix gemmée, paraît vide entre les deux larrons. Là déjà, dans cette première tentative, la sainte Vierge, cette fidèle compagne de la croix, nous apparaît à ses pieds, et cette place douloureuse ne lui sera plus enlevée. Elle est à droite et nous ne pourrions peut-être pas citer une seule image qui la figure autrement; la droite a, dans tous les temps, été considérée comme donnant un privilége, et l'Écriture sainte nous le prouve par d'innombrables passages qui peuvent expliquer notre invariable tradition iconographique. C'est une place d'honneur : *astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato.* (Psal., 44, 10.) *Angelus Domini stans a dextris tuis in altaris incensi.* (Luc, I, 11.) Le Christ est toujours assis dans la gloire à la droite du Père, etc.

C'est une place qui symbolise la force : *Dextera tua, Domine, magnificata est in fortitudine : dextera tua, Domine, percussit inimicum.* (Exode, XV, 6.) *Et protegam dextera mea, donec transeam.* (Id., XXXIII, 22.) *Firmetur manus tua, et exaltetur dextera tua.* (Psal., 88, 14.) *cadent... decem millia a dextris tuis.* (Id. 90, 7.)

C'est une place de miséricorde et de pardon : *Salvum fac dextera tua et exaudi me.* (Ps., 59, 7.) *Protectio tua super manum dexteram tuam.* (Ps., 120, 5.) *Et salvum me fecit dextera tua.*

Pour la très-sainte Vierge c'est surtout une place d'amour, comme nous le lisons dans le Cantique des cantiques : *Et dextera illius amplexabitur me.* (*Cant.*, II, 6.)

On comprend, d'après ces textes sacrés, l'importance qu'avait la droite dans l'antiquité chrétienne et le motif qui assigna cette position à Marie. Saint Jean, surtout dans les plus anciennes représentations comme à la Bible syriaque et dans l'ivoire que nous avons publié dans l'Évangile, passe quelquefois à droite, mais la sainte Vierge reste invariablement attachée à cette place. Quelques personnes s'étonnent que les peintres ne l'aient pas plutôt figurée du côté du cœur; de nos jours, où la dévotion au Sacré-Cœur s'est beaucoup développée, cette pensée se produit surtout, mais elles oublient que le soldat romain perça le côté droit et qu'il est naturel que la sainte Vierge ait voulu recueillir la première le jet de ce sang adorable.

L'attitude de la sainte Vierge n'est pas aussi déterminée que sa place. Elle est toujours représentée *debout,* mais ses gestes se modifient selon les temps; il semble qu'à l'origine on ne lui ait pas ordinairement laissé les mains apparentes. La Bible syriaque, l'ivoire du VIe siècle, les cachent sous les draperies de son manteau, le manuscrit 510 de la Bibliothèque nationale, quoique fort postérieur, les laisse sous une draperie avec la pose des anciennes communiantes; c'est cependant à l'époque de ce manuscrit, vers le XIe siècle, qu'une modification sensible apparaît dans cette tenue; alors les mains deviennent libres, elles échappent aux draperies, soit pour prendre l'attitude de la prière, soit pour exprimer le recueillement, soit pour rendre l'élan de Marie vers son adorable Fils. Ce sentiment se manifeste dans les peintures de saint Clément qui sont du IXe siècle; c'est l'époque où la scène perd sa sérénité pour se soumettre à une passion plus naturelle. Toutefois[1], aux IXe et Xe siècles, les yeux du divin Crucifié sont encore ouverts, ses bras étendus horizontalement comme pour embrasser le monde.

Au XIe siècle on aperçoit, dans quelques crucifiements, l'influence des croisades qui ramenaient en Occident des costumes et des modes d'Orient. Alors la sainte Vierge prend parfois une attitude peu digne et qui ne s'accorde que trop avec les vêtements arabes que certains artistes lui prêtent; son manteau prend une richesse excessive, inspirée par les dépouilles des califes, sa tunique est souvent en or; enfin la scène se complique par l'allégorie de l'Église et de la Synagogue, qu'on reconnaît, l'une au calice qu'elle présente au jaillissement du sang divin, l'autre à sa lance pavoisée. Cette opposition des

deux églises, que les premiers siècles nous offrent fréquemment, devient plus particulière aux crucifixions; Marie remplit quelquefois le rôle de l'Église, dont elle est la mère, et la figure la plus parfaite. (Voy. P. Cahier et Martin, *Mélanges*. — Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'Art chrétien*.)

Au XIIe siècle, cette tendance vers le réalisme s'accentue de plus en plus; les yeux du Sauveur se ferment, ses bras s'affaissent sous le poids de la douleur qui semble le dominer; Marie commence à subir dans sa physionomie cette influence douloureuse.

Bientôt nous arrivons aux débuts de l'école Pisane, qui mêle aux traditions byzantines de ses maîtres une tristesse que l'iconographie chrétienne n'avait jamais connue. La couronne d'épines avec Giunta ensanglante le front divin; Marie est en proie à une douleur profonde qui se trahit par d'abondantes larmes; saint Jean pleure; le Soleil et la Lune, personnifiés, s'associent à cette scène de désespoir. Marie n'a même plus l'élan du IXe siècle, le recueillement du XIe siècle, elle est affaissée dans l'affliction; elle ne tend plus les bras vers le Christ par une invocation confiante et enthousiaste, elle est repliée sur elle-même et essuie de son voile les pleurs qui l'inondent. Telle est la dernière phase que nous ayons à signaler, non la dernière du cycle entier, qui nous conduirait plus loin à d'autres excès, comme au *spasimo* de la madone; mais déjà, d'après le courant qui emporte nos images, nous pouvons augurer le mouvement qui les fera enfin toucher à l'écueil du réalisme moderne.

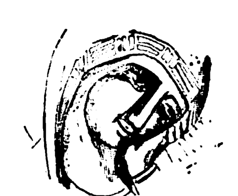


Tableau au Vatican. (École de Giunta).

CHAPITRE X

ENSEVELISSEMENT. — RÉSURRECTION. — ASCENSION. — PENTECOTE.

ENSEVELISSEMENT

ÉVANGILE.

OR il y avait là, dans l'éloignement, tous ceux qui le connaissaient; et plusieurs femmes qui l'avaient suivi depuis la Galilée, qui le servaient, étaient montées avec lui à Jérusalem, et regardaient ces choses. (*Év.*, 155, 7.)

2° Parmi elles étaient Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques le Mineur et de Joseph, et Salomé, mère des fils de Zébédée.

3° Nicodème, qui était d'abord venu trouver Jésus pendant la nuit, vint aussi apportant une composition de myrrhe et d'aloès d'environ cent livres.

4° Et Joseph, ayant acheté un linceul blanc et détaché Jésus de la croix, l'enveloppa dans le linceul.

5° Ils prirent donc le corps de Jésus et l'enveloppèrent dans des linges avec des parfums, comme les Juifs ont coutume d'ensevelir.

6° Les femmes qui étaient venues de la Galilée avec Jésus, Marie-Madeleine et l'autre Marie, mère de Joseph, ayant suivi Joseph, virent le sépulcre, et s'étant assises auprès regardaient où on le mettait et comment le corps y avait été placé.

7° Et, s'en retournant, elles préparèrent des aromates et des parfums, et pendant le sabbat elles se reposèrent, selon le commandement.


LA S^T VIERGE
DEPOSITION
XII
ΠΑΠΟΚΑ
IC XC
ΘΝΑΟCIC
MILAN — XI siècle
VATICAN
MARIA IOSEPH NICHODEMUS IOANNES
FLORENCE
XII

NOTES ARCHÉOLOGIQUES

ET EXÉGÉTIQUES.

La sainte Vierge, qui ne devait fuir aucune des douleurs qui lui avaient été prédites, assiste à la déposition de croix, peut-être même à la mise au tombeau, mais aucun des Évangélistes ne la place parmi les femmes qui apportaient des parfums pour embaumer Jésus; la peinture ne doit donc pas l'y représenter. La sainte Vierge, pleine de foi dans la résurrection de son fils, les savait inutiles; elle seule dans ce triste samedi conserva la foi; l'Église fut sauvée en elle, c'est pour cela qu'on lui a consacré tous les samedis de l'année. (Bourassé, II, 965.)

Malgré le silence des Évangélistes, il est probable qu'elle aida Joseph et Nicodème dans la déposition; c'est elle, dit Métaphraste, qui, ne quittant pas le calvaire et voyant près de là un sépulcre neuf, vint trouver le disciple caché qui était propriétaire, et le persuada d'y renfermer le corps de son fils, et d'aller courageusement le demander à Pilate. Elle aida à le descendre de la croix, recueillit sur son sein les clous qui l'avaient attaché, et, remettant le linceul à Joseph elle l'engagea d'ensevelir avec honneur le corps dans la myrrhe.

« Joseph d'Arimathie, ajoute une légende (Ab. Darras, I, 237), détacha d'abord la main droite, puis soutint le corps, pendant que Nicodème enlevait les clous du bras gauche et des pieds; cependant Marie avait saisi une des mains qui tombait sans vie et la baisait en versant un torrent de larmes! »

Marie, selon Métaphraste, dut rester là trois jours auprès du tombeau; lorsque après l'ensevelissement tous le quittèrent, elle seule y veilla, et put être témoin des prodiges que les autres femmes allant et venant ne purent voir. Elle seule assista au tremblement de terre du Calvaire, à la descente de l'ange qui souleva la pierre, au réveil des gardes effrayés, enfin à la résurrection du Sauveur.

De Castro, en rapportant ce sentiment, ajoute qu'il n'est pas à l'abri de toute critique.

ICONOGRAPHIE.

IXe SIÈCLE.

Bibliothèque nationale, 510. — Il ne paraît pas que la Descente de croix ait été représentée beaucoup avant le XIe siècle; lorsqu'on songe que le Crucifiement lui-même ne fut d'abord figuré que d'une manière symbolique et idéale, on comprend que la scène suivante, qui nous offre un caractère réaliste bien plus accentué, n'ait pas convenu aux premiers imagiers.— L'Orient ouvrit encore ici la voie, et la plus ancienne miniature que nous connaissions de ce sujet nous est offerte par le beau manuscrit des œuvres de saint Grégoire de Nazianze. (Nous l'avons gravée dans l'*Évangile,* Pl. XCI.)

XIe SIÈCLE

Ravenne. (Pl. L.) — Nous croyons pouvoir assigner à cette époque[1] une plaque d'ivoire de $0^m,16$ sur $0^m,13$, qui nous présente à la fois les deux scènes de la Déposition et de l'Ensevelissement. Il appartient à la bibliothèque de Ravenne. Dans le haut, on voit Joseph d'Arimathie prendre le corps, le soutenir tandis qu'il s'incline sur son épaule, et que Nicodème arrache les clous qui fixent encore les pieds au suppedaneum. La sainte Vierge assiste à cette scène douloureuse; elle a saisi la main du Sauveur qu'elle couvre de baisers; deux saintes femmes la suivent, à l'opposé saint Jean pleure et le centurion confesse la divinité du Christ. Enfin, au-dessus de la croix, quatre anges à mi-corps contemplent cette grande affliction.

1. Des analogies singulières avec le manuscrit 1156 du Vatican nous porteraient à reculer sa date jusqu'au XIIe siècle; mais, d'un autre côté, la forme de la croix et un ivoire qui paraît contemporain et qui montre les Mages avec le bonnet phrygien nous font conserver l'attribution au XIe siècle.

La même plaque nous offre, au-dessous de cette déposition, l'Ensevelissement de Notre-Seigneur. La sainte Vierge prend sur ses genoux et serre dans ses bras le corps inanimé qu'elle inonde de larmes et de baisers ; saint Jean, par derrière, relève une des mains qu'il embrasse ; deux disciples soutiennent les pieds. A gauche, le tombeau taillé dans le roc est ouvert et on aperçoit au-dessus la sainte Vierge et Madeleine qui viennent rendre le suprême devoir à Jésus. Dans le haut, les quatre anges que nous avons remarqués dans la déposition semblent voler à tire-d'aile vers ce rendez-vous funèbre.

Bibliothèque nationale, n° 74. (Pl. XVI.) — Rappelons ici une miniature que nous avons déjà publiée parmi les monuments de l'Évangile (*Év.,* pl. XCI) et qui nous offre, quoique peinte deux siècles plus tard, une imitation presque servile du manuscrit 510.

Monza. — Frisi, dans ses *Memorie storiche di Monza* (t. III, p. 62), décrit ainsi la couverture d'un évangéliaire de la cathédrale de Monza, donné au XIe siècle par Aribert, l'archevêque de Milan dont nous avons déjà admiré une des offrandes :

« Le corps de Notre-Seigneur détaché de la croix est reçu par la sainte Vierge. (*S. Maria.*) Cette couverture a deux faces ; la première représente une descente de croix. La croix en occupe presque toute l'étendue, le Nazaréen est à moitié détaché ; ses reins sont couverts d'un colobium court. Un homme vêtu d'un riche manteau, auprès duquel on lit *Joseph,* et qui ne peut être que Joseph d'Arimathie, soutient le corps de Jésus. Un autre homme, au-dessus duquel on lit *Nicodemus,* enlève avec des tenailles les clous qui retiennent encore les pieds attachés. Aux deux côtés de la croix, on voit la sainte Vierge et saint Jean sur des tabourets; leurs nimbes sont gemmés. La sainte Vierge porte une longue tunique; ses mains élevées sont couvertes par le manteau qui lui descend sur la tête en signe de douleur. Le disciple bien-aimé essuie ses larmes avec un linge. Au-dessus de la croix apparaissent les deux anges, Michel et Gabriel, dont l'un essuie ses larmes avec son manteau, enfin le soleil et la lune. Cette sculpture en or est couverte et entourée de pierres précieuses et de perles très-habilement enchâssées. Le manuscrit a été emporté avec plusieurs autres de Monza par Bonaparte; sous la Restauration, ces manuscrits ont été restitués, à l'exception de l'évangéliaire qui ne se trouve plus cependant à Paris. Il aura sans doute fait partie du vol considérable dont notre bibliothèque a été victime au commencement de l'Empire.

Freising. — En 1051, l'évêque Ellenhard de Freising fit don à son évêché de deux évangéliaires dont les couvertures sont ornées de reliefs en ivoire, avec encadrement de bandes de laiton gravées. L'un d'eux représente le Crucifiement, la Déposition et l'Ensevelissement. Ces deux dernières scènes sont réunies dans le compartiment du bas; c'est toujours la même donnée, surtout pour l'attitude de Marie. Le sculpteur a mis saint Jean derrière la sainte Vierge, pour laisser place à l'Ensevelissement qu'il a figuré à droite. Le Sauveur, enveloppé dans le suaire, ressemble à la figure du manuscrit 510, sauf qu'ici le suaire est ramené sur la tête et lui cache les cheveux. Cet ivoire est peu correct comme dessin, les figures sont d'une mauvaise proportion et l'on y remarque des défauts de perspective très-choquants. (Forster, II, 22.)

Porte de Saint-Paul. (Pl. XLIX.) — La porte de Saint-Paul nous offre une disposition un peu différente; la sainte Vierge, comme toujours, à droite de Notre-Seigneur; Joseph d'Arimathie derrière lui; Nicodème monté sur une échelle double détache la main droite, saint Jean baise les pieds.

Deux anges, à mi-corps, remplissent les vides laissés par les bras de la croix.

S. Angelo-in-formis. — L'église Sant-Angelo-in-formis, près Capoue, nous fournit un



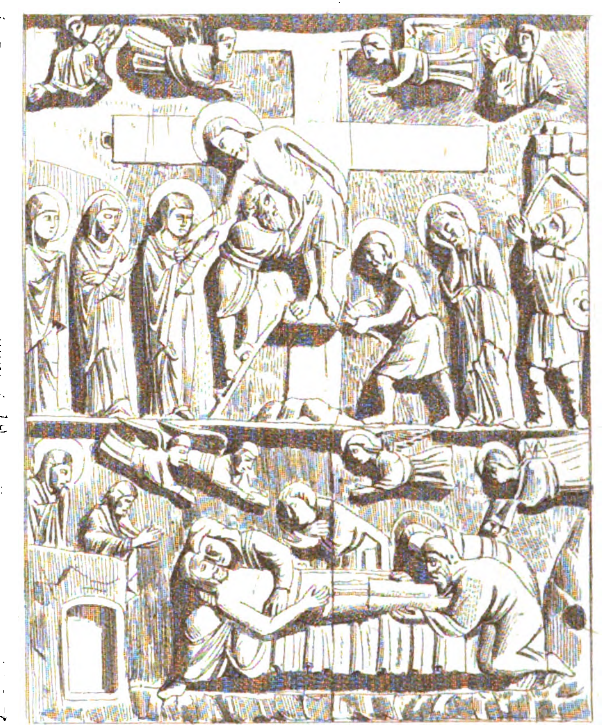
VATICAN · MS .1156 · XII

ENSEVELISSEMENT du SAUVEUR



Grandeur de l'original

VATICAN



RAVENNE · IVOIRE · X

Eudes imp Paris

Ensevelissement de 1073, qui mérite notre attention et qui sort de la donnée habituelle ; la mère de Dieu ensevelit elle-même son fils, elle tient elle-même, avec un soin infini, la tête, qu'elle va poser dans le sépulcre ; tout est simple, paisible, en un mot, évangélique[1].

XII[e] SIÈCLE.

Rocher de l'Egsterstein. — A l'Egsterstein en Westphalie, près du champ de bataille d'Arminius, sur la roche d'une des grottes qui s'y trouvent, on voit sculptée en bas-relief une Descente de croix dans des conditions qui ne sont pas ordinaires. Au centre, la croix; Joseph d'Arimathie, monté sur une sorte de palmier recourbé, embrasse la croix de son bras droit, il soutient du gauche le corps de Notre-Seigneur, qu'il vient de détacher et que reçoit Nicodème. La raideur de la pose du Crucifié semble indiquer que les pieds sont encore attachés; la sainte Vierge, de ses deux mains, supporte la tête de son fils; à l'opposé, saint Jean tient l'Évangile de la main gauche et élève la droite en signe de douleur. Au-dessus le Verbe éternel[2], couronné d'un nimbe crucifère, tenant en main une petite croix, prend son âme entre ses bras et bénit les pieux disciples qui rendent à son corps les honneurs funèbres; ainsi se trouvent figurés dans cette scène le corps, l'âme et la divinité de Jésus-Christ. Ce bas-relief, compris sa partie inférieure toute mystique, que nous n'avons pas décrite, a 4 mètres de large sur $5^{m},17$ de hauteur. C'est, dit Forster, un des monuments le plus remarquables de la sculpture allemande du commencement du moyen âge. Une inscription indique que la chapelle fut consacrée en 1115; il est probable que le bas-relief date de cette époque.

Ambon de San-Leonardo. (Pl. XLIX.) — Un ambon qui se trouvait à Florence dans l'église San-Pietro-Scherragio avant que la construction des offices n'ait amené, avec la démolition du sanctuaire, la translation de ce monument à San-Leonardo-in-Arcetri, nous offre une Descente de croix dans les données ordinaires. Le Christ, affaissé sur l'épaule de Joseph d'Arimathie, abandonne son bras aux baisers de sa mère. Nicodème arrache les clous des pieds, Jean paraît par derrière et les deux anges à mi-corps déploient leurs ailes au-dessus de la croix; au fond de ce bas-relief, on a placé des arabesques de marbre blanc incrustées sur marbre noir; la croix elle-même est dessinée de cette façon et tout ornée de losanges blancs. Au-dessous des personnages on lit leurs noms : MARIA — IOSEPH — NICHODEMVS — IOANNES et un peu plus bas ce vers :

Angeli pendentem deponunt cuncta regentem.

ROME. *Musée chrétien.* (Pl. XLIX.) — Une pâte de verre, conservée au Vatican, nous offre aussi l'image d'une Descente de croix; comme dans les autres scènes semblables, que nous venons de passer en revue, l'un des deux disciples embrasse le corps du Sauveur pour le descendre, l'autre tient les tenailles. La sainte Vierge et saint Jean ont tous deux saisi les mains divines qu'ils couvrent de baisers. Dans le haut, deux étoiles remplacent les anges qu'on y voit ordinairement.

La partie inférieure est plus difficile à déterminer; elle retrace sans doute l'histoire d'un saint, dont les bras sont liés à des poteaux et que des fidèles s'occupent de détacher; c'est l'histoire d'un martyre dont l'analogie avec celui de Jésus a fait rapprocher les deux représentations ; on lit entre les figures : VIS DEI BTOLOMEI.

Une pâte exactement semblable, mais mieux conservée, appartient à M. Basilewski ; les uns

1. Voy. Hemans, *Mediæval christianity*, 172. *Crow, and Cavalcaselle.* — Jameson, *History of our Lord.* — Quast et Schultz, *Deukmæler der Kunster.*

2. M. Forster croit voir dans cette figure, malgré son nimbe crucifère, le Père éternel, auquel s'adresse cette prière : « Mon père, je mets mon âme entre vos mains. » Mais, outre que les figures du Père éternel avec un tel nimbe sont fort rares, je ne sais si on pourrait nous en citer une seule qui tienne la croix à la main. — Forster, I, 40.

l'attribuent au v[e] siècle et d'autres à une époque beaucoup plus moderne; or, au v[e] siècle, on ne représentait pas la Descente de croix que nous n'avons trouvée qu'au xi[e]; d'un autre côté, les E en sigma n'ont pas paru souvent avant le xii[e] siècle. C'est donc à cette date que nous avons classé ce monument.

Musée chrétien. (Pl. L.) — Le bas-relief en argent, du musée du Vatican, dont nous avons déjà parlé à propos du Crucifiement, comprend l'Ensevelissement parmi ses quatre petits bas-reliefs. La sainte Vierge embrasse son divin fils qu'on descend dans un sarcophage. Dans le fond, on l'aperçoit au moment où elle arrive et où elle lève les bras de douleur et d'étonnement. Sainte Madeleine baise la main; saint Jean accompagne un second personnage debout par derrière. Dans le haut, deux anges apportent des suaires pour l'ensevelissement.

Manuscrit 1156. (Pl. L.) — On trouvera sur la même planche, fortement grossie, une des petites miniatures du manuscrit 1156 du Vatican, qui nous représente la même scène dans les mêmes conditions, mais plus clairement exprimées. La sainte Vierge [1], nimbée, embrasse son fils étendu à terre à la porte du sépulcre; sainte Madeleine lui prend une main dans son manteau et la baise. Les deux disciples, Joseph et Nicodème, sont agenouillés aux pieds de Jésus; au fond la sainte Vierge, sans nimbe, est répétée à genoux et levant les bras en signe de grande douleur; deux femmes pleurent par derrière. Dans le ciel on voit figurés le Soleil et trois anges à mi-corps.

Ivoire. (Pl. XLIX.) — Parmi les plus curieux ivoires qu'on avait exposés en 1874 au musée d'art industriel de Milan, nous devons rappeler une Déposition. La scène s'y trouve figurée dans toute sa simplicité et avec un relief extraordinaire. Joseph, debout lui-même sur le marchepied de la croix, saisit le corps de Notre-Seigneur qui, par une rare exception, s'incline vers la sainte Vierge placée à sa gauche. Nicodème enlève les clous, Jean se livre à son affliction, ainsi que les deux anges du haut. Marie, pour atteindre jusqu'au Sauveur, est montée sur un tabouret. Sa figure et celle de son fils sont très-supérieures à celles des autres assistants.

Portes de Vérone. (Pl. XLIX.). — Cette scène est encore figurée sur un des panneaux des portes de Vérone; Jésus-Christ, couronné d'un diadème royal, est penché dans les bras d'un de ses disciples, tandis que l'autre, muni d'énormes tenailles, s'apprête à arracher les clous des pieds; à droite du Sauveur on voit la sainte Vierge en prière; à gauche saint Jean tenant un livre, en haut le Soleil et la Lune dans lesquels sont placés deux anges. Le panneau a 0m,43 de hauteur. Aucune des précédentes images n'approche de la barbarie de ce bronze.

RÉSUMÉ.

Les images que nous avons passées en revue se résument toutes dans les traits suivants : le Sauveur, détaché de la croix par Joseph, abandonne sa main à la sainte Vierge qui l'arrose de larmes; Nicodème arrache les clous des pieds; saint Jean, absorbé par la douleur, ne peut aider les disciples; des anges apparaissent dans le haut.

La scène de l'Ensevelissement, souvent juxtaposée, nous offre des caractères presque aussi invariables, surtout au xii[e] siècle; Marie et les saintes femmes accourent à gauche du tableau. Marie arrive, embrasse avec une tendresse ineffable son divin fils, Madeleine lui baise la main gauche, saint Jean est aux pieds, les anges dans le haut. Avant le xii[e] siècle, le Sauveur est figuré dans son suaire et emporté par Joseph; mais, depuis, le tableau que nous décrivons est constamment répété.

1. La *sainte Vierge :* Robe violette avec reflets clairs. *Sainte Madeleine :* robe rose, manteau rose, tunique bleue. *Le second disciple :* tunique brune, manteau jaune de Naples.

LA Ste. VIERGE

VII. Siècle

ASCENSION - PORTE de Ste SABINE

Rome



Rohault de Fleury

[illegible] frères Edit.
Eudes imp. Paris

RÉSURRECTION. — ASCENSION.



défaut du texte évangélique, qui reste silencieux sur les actes de la très-sainte Vierge après la résurrection de son fils, nous résumerons en quelques lignes ce que les opinions les plus sérieuses et les traditions, accompagnées du livre sacré, peuvent nous apprendre; nous les commenterons ensuite comme à l'ordinaire.

1° La mère de Jésus attendait avec confiance l'arrivée de son fils dans la maison du cénacle, où Jean l'avait conduite. (De Castro.) *

2° Jésus ressuscité apparut d'abord à Marie; alors lui disant adieu il accourt au-devant des saintes femmes pour faire cesser leurs doutes et les rendre témoins de sa résurrection. (De Castro.) *

3° Or les onze disciples s'en allèrent en Galilée sur la montagne où Jésus leur avait ordonné de se rendre. (*Évang.*, ch. XIV.) *

4° Il a été vu par plus de cinq cents frères ensemble dont beaucoup vivent encore aujourd'hui, et quelques-uns se sont endormis. (*Évang.*, II.) *

5° Ensuite il a été vu par Jacques, puis par tous les apôtres. (*Evang.*, III.)

6° Et, le voyant, ils l'adorèrent, quelques-uns néanmoins doutèrent. (*Évang.*, IV.)

7° Ils revinrent ensuite à Jérusalem. Et, après avoir parlé, le Seigneur Jésus s'éleva à leurs yeux. (Ch. CLXV, v. 1.) *

8° Et, ayant levé ses mains, il les bénit, et pendant qu'il les bénissait il s'éloigna d'eux et il était porté dans le ciel. (Ch. CLXV, v. 2.)

NOTES ARCHÉOLOGIQUES ET EXÉGÉTIQUES.

§ 1. Saint Bernard dit que Marie ne vint pas avec les autres pour embaumer Jésus, parce que sa foi était telle qu'il était inutile d'embaumer celui qu'elle savait devoir ressusciter. C'est le sentiment commun de l'Église, quoique plusieurs Pères aient pensé qu'elle n'avait pas quitté le tombeau jusqu'à la résurrection. D'autres, avec saint Grégoire de Nazianze, croient qu'elle alla d'abord au tombeau avec Madeleine seule, puis assurée de la résurrection, elle se reposa. Saint Bonaventure dit qu'elle resta à la maison; elle

priait et son fils lui apparut tout à coup couvert d'une robe d'une éclatante blancheur, ils s'entretenaient ensemble et mangèrent la Pâque avec allégresse. L'Évangile ne dit pas que Jésus ait d'abord apparu à sa mère, parce que l'Évangile ne dit rien d'inutile et qu'il est évident qu'il lui devait cette faveur pour la consoler. (Ab. Barbier, II, p. 179.)

Saint Grégoire de Nysse, Théophylacte croient que l'autre Marie est la sainte Vierge; Métaphraste combat cette opinion, car jamais dans les Évangiles la sainte Vierge n'est appelée autrement que la mère de Jésus. (De Castro, II, 609.)

Pour prouver que Marie n'avait pas quitté le tombeau, Georges de Nicomédie dit encore que si Marie n'avait pas été là pour en rendre témoignage, nous ne saurions pas qu'un ange descendit des cieux, effraya les gardes par sa clarté éblouissante, toucha la pierre qui fermait l'entrée du tombeau et la fit rouler au loin.

Le père Nau (p. 188) concilie les deux opinions en disant qu'après être retournée à la ville, elle revint le lendemain près du sépulcre de son divin fils dans la maison du jardinier de Joseph d'Arimathie; une chapelle est bâtie sur le lieu où l'on attribue cette apparition. On montre sur un des autels de cette chapelle un morceau de la colonne de la flagellation. La tradition conserve de même le souvenir de l'endroit qu'elle nous désigne encore à peu de distance sous le nom de *Noli me tangere*.

Il nous semble toutefois que le silence de l'Évangile sur cette question peut difficilement s'interpréter dans un sens affirmatif; lorsqu'il retrace toutes les apparitions avec le plus grand détail, dans tous ces récits nets, précis, il n'y a pas la moindre trace de la sainte Vierge; comment, si Notre-Seigneur lui était apparu, n'aurait-il pas consigné un fait aussi important? Il fallait qu'il apparût aux apôtres et aux saintes femmes, dont l'esprit était si lent à croire, malgré les paroles de l'ange, malgré les témoignages des premiers qui l'avaient vu; il fallait qu'il mangeât avec eux, qu'il les fît manger après lui; et encore, malgré l'ascension, la plénitude de leur foi ne parut qu'après la Pentecôte. La présence de la sainte Vierge qui avait cette plénitude depuis l'incarnation était tout inutile. (Nicolas, II, 478.) Mais la sainte Vierge reparaît au Cénacle, *persévérant dans la prière,* avec les apôtres et les saintes femmes. Elle est ainsi dans toutes les situations de foi et d'épreuve et jamais l'Évangile ne nous la montre dans celles de manifestation et de réconfort. (*Id.,* II, p. 492.)

§ 2. En ne parlant pas de Marie pour tous ces faits miraculeux, les prédicateurs de l'Évangile n'ont pas voulu apporter le témoignage d'une mère qui aurait pu paraître suspect. (De Castro.) Les apôtres ont traité comme du délire les paroles des saintes femmes; combien n'eussent-ils pas pensé que l'amour de la mère pour le fils la faisait extravaguer. Si Marie eut le bonheur d'une apparition particulière, comme au commencement elle gardait toutes choses en son esprit et ne la raconta à personne.

§ 3. Peut-on croire, dit Rupert, que les onze disciples allant en Galilée sur la montagne n'y emmenèrent pas la sainte Vierge et que sans elle ils aient adoré son fils? Il est clair que cet ordre du Christ et des anges d'aller en Galilée comprit d'abord les apôtres, puis les disciples et enfin les saintes femmes qui l'avaient suivi de la Galilée à Jérusalem. Étant venus tous ensemble, il est raisonnable de croire qu'ils voulurent y retourner de même, surtout pour assister à la solennelle manifestation du Christ. Si saint Jean est retourné en Galilée, il dut naturellement emmener avec lui la mère de Jésus; est-ce que Madeleine et les autres femmes l'eussent laissée seule à Jérusalem? Le Christ insistait sur cette réunion sur la montagne de la Galilée, parce qu'il avait laissé dans ce pays plusieurs disciples, qu'il voulait se montrer librement à toute l'Église réunie et conférer aux apôtres le pouvoir qu'il leur donnait jusqu'à la fin des siècles. Marie ne pouvait manquer d'assister à une telle assemblée, elle le membre principal de l'Église et qui devait plus tard l'enseigner.


LA Ste VIERGE
LII
ASCENDIT XPS
IN ALTUM
ASCENSION
BIBLE de St PAUL
IX• Siècle
Grandeur des originaux
IVOIRE — Barberini
Poussielgue frères Éditeurs
Eudes imp Paris

§ 4. C'est saint Paul qui nous apprend que plus de cinq cents frères assistaient à cette apparition. (*Corint.*, xv, 3.)

§ 7. Nous lisons dans les *Actes des Apôtres* (ch. I, § 12) : « Alors ils retournèrent à Jérusalem, à la montagne des Oliviers qui est près de Jérusalem, à la distance d'une journée de sabbat, et lorsqu'ils furent entrés, ils montèrent dans le cénacle, où se trouvaient Pierre et Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélemy et Mathieu, Jacques, fils d'Alphée; et Simon le zélé et Jude, frère de Jacques, persévérant unanimement dans la prière avec Marie mère de Jésus et avec ses frères. »

Métaphraste, après avoir énuméré les disciples, ajoute que la mère de Jésus demeurait toujours avec eux conversant sur des sujets édifiants.

Lorsque saint Luc, dans les *Actes* (I, 14), dit qu'ils revinrent au cénacle et qu'ils persévéraient dans la prière avec les femmes et *avec Marie,* on doit croire aussi qu'elle était auparavant *avec* eux.

Elle revint donc avec les autres du mont des Oliviers, y retourna, assista à l'Ascension, resta dans le cénacle en attendant la descente du Saint-Esprit et pria lors de l'élection de saint Mathias. Saint Chrysostome est de cet avis.

En fait, nous ignorons les actions de la sainte Vierge entre la Résurrection et l'Ascension ; nous pouvons cependant croire, avec saint Odilon, qu'elle visita souvent les lieux de la Nativité, de la Passion, de la Sépulture et de la Résurrection. (Trombelli, *Sum. aurea,* II. 229.)

ICONOGRAPHIE.

L'iconographie, imitant le silence de l'Évangile au sujet de la sainte Vierge pendant la résurrection de son fils, ne la fait jamais intervenir dans cette scène glorieuse; du moins nous ne saurions citer que la Bible syriaque qui nous la montre dans le jardin de Joseph d'Arimathie. Lorsque Notre-Seigneur sort du sépulcre, on nous présente les gardes endormis ou terrassés; lorsque le sépulcre est vide, nous voyons les saintes femmes s'en approcher avec leurs parfums, l'ange assis sur la pierre qui leur annonce la grande nouvelle, mais nulle part Marie n'intervient dans cette joie. Il n'en est pas de même pour l'Ascension à laquelle les plus vieux monuments l'associent, et où tous les siècles la supposent au milieu des apôtres. Il résulte de l'antiquité et de la persévérance de cette tradition iconographique, un argument puissant pour croire la sainte Vierge avec les disciples lorsque Jésus leur fit ses adieux.

VIe SIÈCLE.

Bible syriaque. — La Bible syriaque nous fournit un des plus anciens et des plus curieux exemples de cette représentation. Les apôtres, les anges du *Viri Galilei,* les anges dans le ciel, le soleil et la lune, les symboles de la vision d'Ézéchiel, rien n'a été oublié dans ce tableau, et surtout notre très-sainte Vierge y occupe déjà la place magistrale qu'elle y conservera toujours. (Pl. LXLVIII.)

Fiole de Monza. (Pl. LIII.) — Les fioles de Monza nous donnent ici de très-intéressants monuments. On verra dans celle que nous avons gravée, Notre-Seigneur enlevé par quatre anges; il est assis sur un trône, dans une auréole elliptique et tient un livre; sous ses pieds, comme dans la Bible syriaque, apparaît une main mystérieuse et la divine colombe au-dessus de la sainte Vierge. La sainte Vierge est debout, en bas, et relevant la draperie de son manteau pour prendre l'attitude de l'orante; elle seule est nimbée, enfin elle est entourée de douze apôtres. La présence de la colombe fait supposer que l'auteur de ce petit bas-relief a voulu représenter en même temps la Pentecôte.

Une seconde fiole du même trésor nous offre la même scène sous des traits identiques, sauf que la main et la colombe sont remplacées par une étoile au bord supérieur du nimbe de Marie.

Il y a un ornement sous ses pieds qu'on ne voit pas sur la première. Faisons remarquer aussi la belle attitude des anges dont le style est tout à fait antique.

VIIe SIÈCLE.

Porte de Sainte-Sabine. (Pl. LI.) — La porte en bois de Sainte-Sabine nous conserve une des plus vieilles représentations de l'Ascension. Comme dans tous les panneaux de ce vénérable monument, le sujet est traité à l'antique avec un très-petit nombre de personnages. Debout, les bras étendus dans l'attitude du commandement, entre l'alpha et l'oméga, Notre-Seigneur est placé dans un cadre circulaire orné qui tient lieu de l'auréole ordinaire. Dans les angles les têtes des quatre animaux symbolisent les Évangélistes. En bas, la sainte Vierge est en prière entre deux hommes qui portent au-dessus de sa tête une couronne avec une croix au milieu; le soleil et la lune accompagnent cette scène.

Oratoire de Saint-Venance. (Pl. LXXXIII.) — On sait que Jean IV, vers 640, consacra un des oratoires du baptistère de Constantin à Saint-Venance et qu'en même temps il orna l'abside de mosaïques. Celle de la tribune nous paraît représenter l'Ascension dont nous y retrouvons les principaux caractères : dans le haut, le Sauveur bénissant nous apparaît au-dessus des nuées entre deux anges; dans le bas, au centre, la sainte Vierge, entourée d'apôtres et de saints, nous offre la même attitude, le même costume, voire les mêmes couleurs qu'au manuscrit de la Bible syriaque; nous y reviendrons à propos des sanctuaires romains.

VIIIe SIÈCLE.

Psautier du roi Athelstane. — Le psautier du roi Athelstane, publié par M. Weswood, est un des plus intéressants de la collection Cottonienne. On suppose qu'il remonte à l'année 703 et qu'il appartint à ce prince, comme Thomas, recteur de Cobbrok, l'a écrit à la première page. Marie a le nimbe rouge, le manteau violet, la robe



Miniature du psautier du roi Athelstane.

bleue; son nom est écrit en latin sur le fond au-dessus des épaules. Elle a les bras étendus en orante.

THESSALONIQUE. — Citons ici, quoique l'âge de l'édifice lui mériterait peut-être une place antérieure, la mosaïque du dôme de l'église Sainte-Sophie à Thessalonique, représentant l'ascension de Notre-Seigneur. Deux anges enlèvent l'auréole dans laquelle il est placé, et dont la partie supérieure n'existe plus. Au-dessous on voit la sainte Vierge entre deux anges et des palmiers, et les douze apôtres également séparés par des arbres. Le bas de la coupole est marqué par une ligne de cônes de diverses couleurs qui figurent des rochers et des montagnes. Cette admirable composition est sans contredit le plus bel exemple qui nous soit parvenu de la science des Byzantins dans l'exécution des mosaïques. (Texier, *Architecture byzantine.* Pl. XL, p 244.)

IXe SIÈCLE.

Bibliothèque Barberini à Rome. (Pl. LII.) — La bibliothèque Barberini nous offre un ivoire du IXe siècle qui reproduit la donnée ordinaire. Notre-Seigneur dans la partie supérieure, entre quatre anges qui l'enlèvent dans une auréole circulaire; dans le bas, la sainte Vierge entre deux palmiers, les pieds posés sur le suppeda-

ASCENSION

MS a. BOLOGNE

BENEVENT

PORTE de Sᵗ PAUL
d'après un Estampage pris sur le bronze

Fiole de MONZA · VI Siècle

PISE XII Siècle

Rohault de Fleury

Kaeppelin imp. Paris

neum, seule, nimbée et entourée des apôtres ; à trois siècles de distance du manuscrit syriaque, cette image semble calquée sur le même type.

Bibliothèque de l'Arsenal. — Au commencement du même siècle, un petit manuscrit latin de la bibliothèque de l'Arsenal figure l'Ascension, mais sans que la sainte Vierge y ait une place à part ; nous l'avons publié dans l'Évangile. (Pl. XCIX.)

Bibliothèque de Saint-Paul. (Pl. LII.) — La bibliothèque de Saint-Paul-hors-les-Murs semble consacrer une page entière à la glorification de la sainte Vierge ; on voit dans le bas la Pentecôte, et l'Ascension dans le haut. Dans cette scène, le Sauveur, sur un nuage, est accompagné de deux anges qui parlent aux groupes de disciples à droite et à gauche ; la sainte Vierge est en tête d'un de ces groupes ; elle n'est pas au centre à cause du manque de hauteur du tableau ; la place éminente que l'artiste lui avait réservée dans la Pentecôte, et qui l'élève au-dessus de toutes les autres créatures, rendait moins important de lui laisser dans la première scène le poste d'honneur qu'on lui attribue généralement. Au-dessous du Christ s'élevant vers le ciel et prenant la main de son père, on lit : *Ascendit Christus in altum.*

Musée de Berlin. — Une plaque d'ivoire, que nous classons à peu près à la même date que les précédents monuments, appartient au musée de Berlin. Le Sauveur, dans une auréole elliptique, assis sur un demi-cercle, les pieds posés sur un escabeau, est enlevé par quatre anges. Dans la partie inférieure, la sainte Vierge est représentée de trois quarts, puis les apôtres et les oliviers qui désignent le lieu de la scène. Sans doute à cause du défaut d'espace, l'auteur a négligé de mettre les anges du *Viri Galilei.* Le travail, curieux par son ancienneté, est fort grossier.

Xᵉ SIÈCLE.

Musée du Vatican. — Un ivoire du musée chrétien rappelle celui de la bibliothèque Barberini, fixé au IXᵉ siècle, et qui est disposé à peu près de la même manière ; celui-ci n'est qu'un fragment dont le Christ a été enlevé ; on le suppose du Xᵉ siècle, mais il pourrait bien être contemporain du premier.

Collection Carrand. — Un bas-relief qui appartenait à la collection du prince Soltycoff, et qui est aujourd'hui dans celle de M. Carrand, représente l'Ascension. L'apôtre qui est le plus près de la mère du Sauveur tient une hampe surmontée d'une croix : c'est saint Pierre qu'on voit souvent avec cet attribut. Les mots gravés sur l'ivoire sont tirés des *Actes des Apôtres* (chap. I, v. 2) : « Hommes de Galilée, pourquoi tenez-vous les yeux tournés vers le ciel ? » Les caractères de cette inscription sont ceux en usage depuis le VIIIᵉ siècle jusqu'au XIᵉ. Deux oliviers chargés de fruits s'élèvent au-dessus des apôtres. Ce qu'on doit remarquer dans ce tableau et qui le rend original, c'est la sphère étoilée sur laquelle est assis le Sauveur et qu'enlèvent les anges, au lieu de l'auréole ordinaire. Il faut noter aussi que les deux anges du bas, au lieu de supporter le Christ, parlent aux apôtres. La composition est harmonieuse et d'un grand caractère ; les figures y sont groupées avec art, les attitudes très-variées et les têtes fort expressives, malgré leur petite proportion. (Labarte, Pl. IX, t. I, p. 46.)

Collection Soltycoff. N° 252. — On voyait dans la collection Soltycoff un triptyque d'ivoire catalogué sous le n° 252, et peint en rouge. Je ne sais ce qu'il est devenu depuis la dispersion de cette belle collection. Le volet de gauche contenait une représentation de l'Ascension : le Christ, dans une gloire circulaire, est comme toujours, enlevé par quatre anges ; au-dessous, la sainte Vierge entre deux anges debout à ses côtés. Sans doute, par défaut de place, le sculpteur du bas-relief n'a pu grouper les apôtres latéralement ; il les a mis dans un compartiment inférieur, et tout à fait séparés de la scène du

haut. Cette disposition nous rappelle la disposition de la fresque souterraine de Saint-Clément.

Bénédictionnaire de Saint-Æthelwold. (Pl. XIV.) — Dans le bénédictionnaire de Saint-Æthelwold, la sainte Vierge, au milieu des apôtres, lève les mains en regardant le Sauveur; les apôtres, dans les attitudes ordinaires, ne prient pas; la prière semble réservée à Marie, qui seule figure l'Église. Tous sont nimbés. Le Christ, dans une auréole en amande, porte de la main gauche une croix gemmée et présente la droite à son Père, qui lui tend la main du haut du ciel entr'ouvert. Quatre anges à mi-corps, ailés et nimbés, montrent le Sauveur aux apôtres, différant en cela des autres images de l'Ascension, où ils paraissent porter l'auréole.

Bibliothèque de l'Arsenal. (Pl. XXXIII.) — Dans un manuscrit latin du xe siècle, de la bibliothèque de l'Arsenal, la sainte Vierge, sans être précisément dans l'axe du tableau, est toujours à peu près dans le milieu; il faut croire que le peintre avait peur d'une trop grande symétrie, car Notre-Seigneur lui-même est figuré obliquement. (*Évangile,* Pl. C.)

XIe SIÈCLE.

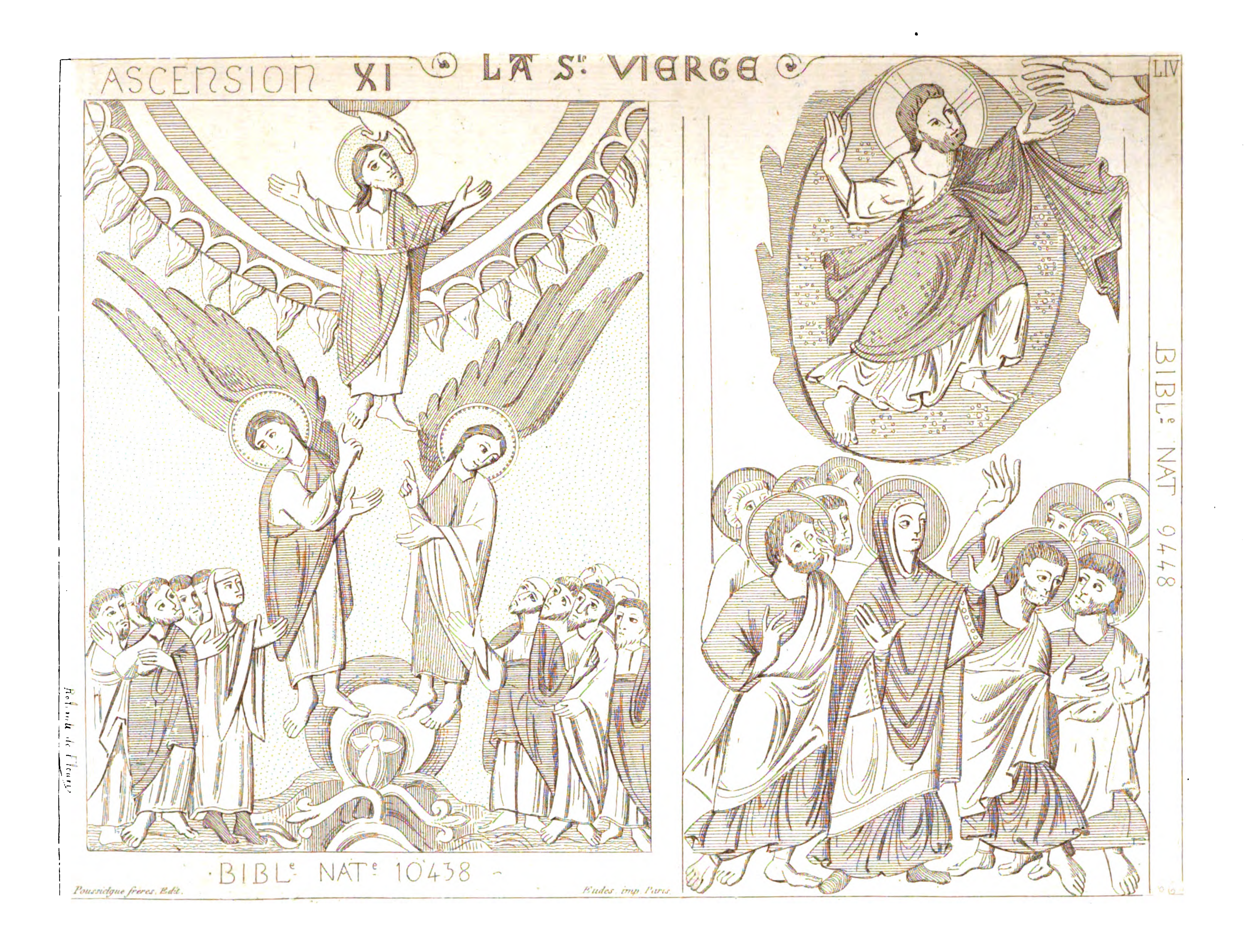
Collection Dent. — Angleterre. (Pl. LVI.) — Au xie siècle, les représentations de l'Ascension se multiplient trop pour que nous ne soyons pas forcé d'écarter beaucoup de celles qui s'offrent à nous. Citons d'abord un évangéliaire grec qui faisait partie de la collection de M. Dent, et dont Dibdin a publié une capitale qui renferme ce sujet (*Bibliographical Decameron,* I, p. 92). La figure de Marie occupe une place très-importante dans cette petite composition; d'une stature presque double des apôtres, montée sur un escabeau, elle lève les bras comme les orantes, pendant que deux anges ravissent le Christ dans le ciel.

Porte de Saint-Paul. (Pl. LIII.) — La porte de Saint-Paul nous offre dans toute son exactitude le type byzantin et hiératique de l'Ascension. Jésus-Christ dans l'auréole céleste, enlevé par les anges; Marie au centre, entre les anges qui la séparent des apôtres, lesquels semblent relégués dans les angles; enfin les deux oliviers. Nous reproduisons ce panneau d'après l'estampage que nous avons pris nous-même sur le bronze.

Bibliothèque nationale. Manuscrit 9448. (Pl. LIV.) — La Bibliothèque nationale nous ouvre ici comme partout une riche mine de documents; dans le manuscrit 9448 du fonds latin, nous trouvons la reproduction de cette scène : Notre-Seigneur debout dans une auréole, sans escorte angélique, se dirige vers une main qui lui est tendue du ciel. La sainte Vierge au-dessous est au milieu de dix apôtres; elle porte nimbe rouge, robe bleue, surplis orangé, manteau bleu. Parmi les apôtres, le nimbe des uns est rouge, celui des autres bleu; le bleu et l'ocre sont à peu près les seules couleurs employées pour leurs tuniques et manteaux; cette peinture est fort grossière.

Bibliothèque nationale. Manuscrit 10438. (Pl. LVI.) — On trouvera sur la même planche une seconde Ascension provenant de la même bibliothèque, mais nous offrant plus de symétrie et moins de désinvolture dans la composition. Notre-Seigneur s'élève seul dans la gloire, figurée par un large et rayonnant arc-en-ciel; une main dans le haut le bénit; deux anges le montrent aux assistants partagés en deux groupes. Le manteau de Notre-Seigneur est violet, sa robe bleue; celui de la sainte Vierge bleu et sa robe violette. Il est possible qu'elle soit du xe siècle; le caractère du Crucifiement et la couverture d'ivoire en portent le caractère.

Bibliothèque nationale. Manuscrit 18005. — Le beau sacramentaire de Verdun place la sainte Vierge un peu de côté, et donne la place centrale aux deux anges. Notre-Seigneur s'élève seul dans le ciel; les deux anges à mi-corps


ASCENSION XI
LA Ste VIERGE
LIV
·BIBL^e NAT^e 10438 -
BIBL^e NAT 9448
Poussielgue frères Edit.
Eudes imp. Paris

qu'on voit dans le haut ne sont occupés qu'à l'adorer. Les carnations sont verdâtres. (Voyez *Évangile,* pl. XCIX.)

Bibliothèque nationale. Manuscrit 74, folio 101. (Pl. XVI.) — Ainsi que nous l'avons déjà vu, le manuscrit 74 reproduisant les quatre Évangiles canoniques répète plusieurs fois certaines scènes. Nous trouvons ainsi deux fois l'Ascension avec une grande variété dans la disposition des personnages, mais toujours une place d'honneur réservée à la sainte Vierge. — Au folio 101, l'auréole du Christ portée par quatre anges est rejetée vers la droite; la sainte Vierge au milieu, saint Jean et deux apôtres sont au-dessous, les huit autres se suivent à gauche; Notre-Seigneur s'élève au-dessus des arbres. — Au folio 112, l'auréole de Jésus s'élève sans l'intervention des anges; il vient de quitter la terre, et laisse un vide au-dessous de lui; la sainte Vierge est derrière saint Jean. Parmi les apôtres, les plus éloignés ont une flamme rouge sur la tête, indépendamment du nimbe.

Nous appelons l'attention sur le séraphin qui ferme de ses ailes l'entrée du paradis terrestre. Au moment où le Christ allait rouvrir les portes du ciel il était convenable de rappeler l'entrée que notre faute nous avait interdite.

Homélies du moine Jacques. (Pl. LXXI.) — Le beau manuscrit du moine Jacques, dont nous aurons occasion de parler plus loin et d'une façon spéciale, nous montre l'Ascension en tête de ses images sur les deux exemplaires de Paris et de Rome. Dans un temple tout symbolique, entre David et Isaïe, Notre-Seigneur, dont l'auréole est portée par quatre anges, occupe le haut de l'arcade; deux autres anges au milieu des apôtres et sans nimbe leur montre le Christ; la sainte Vierge est au centre, mais tournée un peu de côté.

XIIe SIÈCLE.

LADOGA. — *Saint-Georges.* (Pl. CLI.) — La coupole de Ladoga, sur laquelle nous reviendrons plus tard, nous offre une scène de l'Ascension analogue au type de Thessalonique. La sainte Vierge est debout sur un escabeau entre deux anges qui montrent le ciel aux saints rangés tout autour. Au sommet apparaît le Christ dans sa gloire.

BÉNÉVENT, PISE, BOLOGNE. (Pl. LIII.) — Citons encore parmi les monuments du XIIe siècle le manuscrit de la bibliothèque de Bologne, la porte de Bénévent qui nous présente quatre anges autour du Sauveur, mais seulement quatre apôtres autour de la sainte Vierge, — puis la porte de San-Ranieri à Pise, où le collége apostolique est complet, etc.

Manuscrit d'Herrade de Landsberg. — Citons enfin le manuscrit d'Herrade de Landsberg qui nous offrait une Ascension tracée sur une grande échelle. On sait qu'il fût brûlé en 1870 par les Prussiens, de sorte que nous devons à l'obligeance de M. Steinhel, qui nous a communiqué le calque qu'il en possède heureusement, la communication de cette peinture. C'est un tableau véritable qui a plus de $0^{m},30$ carrés, qui ne nous offre rien d'extraordinaire comme composition et qui rentre fidèlement sous la règle byzantine, mais la scène s'y développe avec une ampleur et une correction rares. Dans le haut Jésus debout dans une auréole en forme d'amande tient une longue bannière de la main gauche pendant que quatre anges l'emportent au ciel. Dans le bas, Marie occupe, selon l'usage, la place centrale; l'auteur s'est efforcé de rendre cette place la plus glorieuse possible, en mettant un escabeau sous ses pieds, en écartant au loin les apôtres et en rangeant comme des gardes d'honneur les anges à ses côtés.

RÉSUMÉ.

Si l'Ascension est une des scènes de l'Évangile dont l'iconographie chrétienne se soit emparée avec le plus d'amour et qu'elle ait le plus

reproduite, il n'en est peut-être pas dont la composition ait mieux triomphé des variations : l'École symbolique n'influe presque pas sur son origine et nous retrouvons déjà, aux portes de Sainte-Sabine, le Christ dans son auréole, les emblèmes évangéliques, le soleil et la lune, Marie au centre et les apôtres à ses côtés.

La vision d'Ézéchiel, description la plus sublime qu'on ait faite du ciel, figure ordinairement dans les anciennes Ascensions parce que les pères ont cru que la forme humaine qu'avait aperçue le prophète parmi les splendeurs des ailes et des roues était celle du Verbe. Ces allusions au chant prophétique d'Ézéchiel s'effacent peu à peu autour du Christ, il ne reste que l'auréole, les anges qui la soutiennent et la main du Père éternel tendue vers son fils.

Des modifications peu importantes se manifestent vers le XI[e] siècle, non dans la donnée mais dans la manière de l'exprimer. Nous observons, alors même chez les Byzantins, et malgré la dictature artistique à laquelle ils étaient soumis, moins de régularité dans la scène : la sainte Vierge quelquefois n'est plus dans l'axe du tableau, elle n'est plus de face, ne lève pas toujours les mains à la manière des orantes, elle prend le geste que nous lui voyons à la Crucifixion ; enfin, les attitudes des apôtres et des anges ont une variété et un mouvement que les anciens ignoraient. En Occident, les artistes latins de l'ère carlovingienne animent encore davantage leurs tableaux; ils oublient la tranquillité des primitifs, ils prêtent aux personnages des mouvements excessifs, et même ridicules. Dans la Bible de saint Paul, ou le manuscrit 9448 de la Bibliothèque nationale, ou le manuscrit 33 de l'Arsenal, le Sauveur, au lieu de s'élever avec le calme de la toute-puissance, semble escalader le ciel; un vent impétueux secoue ses vêtements et complète l'agitation de son corps. Dans le bas, la sainte Vierge déchoit de la dignité royale, elle se perd dans les rangs des apôtres, qui souvent ressemblent à une mêlée. Le *pax vobiscum*, ce manteau que le nouvel Élie laissait à ses disciples, est loin de couvrir cette foule désordonnée. Ajoutons toutefois que ces excès n'eurent pas, même en Occident, une portée générale; que certains peintres y échappèrent pour continuer la saine et grande tradition d'iconographie chrétienne; enfin que le XII[e] siècle, par un retour salutaire aux leçons de l'antiquité, corrigea ses abus, et revint à la placidité première. La sainte Vierge reprend la position centrale et souveraine, des anges éloignent d'elle la foule des disciples comme les satellites d'une reine qui repoussent les flots du peuple sur son passage. Le Christ ne semble plus monter péniblement les degrés d'un escalier, il s'élève immobile avec la majesté d'un corps glorifié et sans que la force physique agisse en lui. Le XII[e] siècle revient au VI[e]; nous avons rapproché les deux termes extrêmes de notre étude en commençant par la description de la Bible syriaque, en terminant par celle du manuscrit d'Herrade; à six siècles d'intervalle, à travers la distance énorme qui sépare les auteurs de ces deux peintures, on sera surpris d'y rencontrer des traits si parfaitement identiques qu'on croirait l'une calquée sur l'autre, et surtout l'image de la très-sainte Vierge sous la même attitude et sous les mêmes vêtements. Nous aimons à réunir ces anneaux, qui forment une chaîne traditionnelle si invincible entre la foi de nos pères et la nôtre.



Ivoire au Vatican.

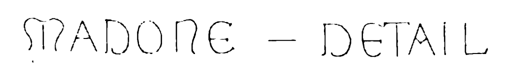
◎ LA S.te VIERGE ◎

PENTECÔTE — IX.e Siècle



n° 29

BIBLE de S.t PAVL



MADONE — DETAIL



grossie sur l'Original

Rohault de Fleury 74

PENTECOTE.

TRADITIONS ET ÉPITRES.



EPENDANT les apôtres, après l'Ascension, restèrent à Jérusalem pour y affirmer la foi. La sainte Vierge, édifiant l'Église par ses exemples, les aidait de ses conseils et de ses souvenirs.

2° Elle partageait la vie commune et apprit à saint Luc tous les détails de la sainte enfance du Christ. *

3° Lorsque les jours de la Pentecôte furent accomplis, la sainte Vierge était dans le cénacle avec les apôtres et fut témoin des prodiges qui s'y accomplirent.

4° Ils y virent apparaître comme des langues de feu qui, se partageant, s'arrêtèrent sur chacun d'eux. (Act. II, v. 3.)

5° Et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint. (Act. II, v. 3.)*

6° L'Église jouissait partout d'une grande paix qui permit à Jacques, frère de Jean, d'aller en Espagne y établir le culte de la sainte Vierge et lui élever un temple, d'après l'avertissement qu'elle-même lui avait donné. *

7° L'Église, après une paix de cinq ans, éprouva une persécution pendant laquelle Hérode fit décapiter saint Jacques et arrêter saint Pierre. *

8° La sainte Vierge, qui habitait la maison de Jean-Marc, donnait asile aux persécutés. *

9° Jean, cédant à la rigueur des circonstances, partit avec la sainte Vierge pour Éphèse, où il séjourna quelque temps, attendant la fin de la persécution. *

10° Revenue à Jérusalem, son temps se passait en œuvres de piété et de charité, parcourant les lieux sanctifiés par la présence de son divin Fils.

11° Tous avaient un extrême désir de la voir, et venaient à Jérusalem pour retrouver en elle le Christ sauveur. *

12° Parmi les pèlerins se trouvait Denys l'Aréopagite qui tomba sous un tel charme en sa présence, qu'il l'aurait adorée comme une déesse, s'il n'avait su qu'il n'y a qu'un seul Dieu. *

13° Sentant sa fin prochaine et avant la dispersion définitive des apôtres, elle leur remit à chacun des reliques du Seigneur. *

NOTES ARCHÉOLOGIQUES

ET EXÉGÉTIQUES.

§ 1. Étant admis que la sainte Vierge demeura d'abord à Jérusalem, où furent jetés les premiers fondements de l'Église, nous en tirons la conséquence nécessaire que la première place lui fut toujours attribuée par les apôtres; qu'ils revenaient toujours à elle, pour la consulter, lui apprendre ce qui était arrivé ou s'instruire par sa parole.

Saint Luc (Act. II, 44) dit : « Tous ceux qui croyaient étaient ensemble et ils avaient toutes choses en commun; ils vendaient leurs possessions et leurs biens et les distribuaient à tous selon que chacun en avait besoin. Tous les jours aussi, revenant au temple et rompant le pain de maison en maison, ils prenaient leur nourriture avec allégresse et simplicité de cœur. » Et plus loin (IV, 32) : « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme; et nul ne regardait comme étant à lui rien de ce qu'il possédait, mais toutes choses leur étaient communes. » Après de telles paroles, qui pourrait croire que la sainte Vierge fût en dehors de cette vie commune, elle que son fils avait laissée sur la terre pour enseigner les vertus évangéliques ?

On lit encore plus loin dans saint Luc (IV, 23) : « Ainsi renvoyés, Pierre et Jean vinrent voir les leurs et racontèrent tout ce que les princes des prêtres et les anciens leur avaient dit et (V, 41) les apôtres sortirent du conseil, pleins de joie de ce qu'ils avaient été dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus. » Paul Act. IX, 27) racontait aux apôtres comment il avait vu le Seigneur, lui avait parlé, et comment à Damas il avait agi avec assurance au nom de Jésus. « Quand nous fûmes arrivés à Jérusalem (Act. XXI, 17), dit saint Luc, les frères nous reçurent avec joie; le jour suivant Paul entrait avec nous chez Jacques et tous les anciens s'assemblèrent; il racontait ensuite en détail tout ce que Dieu avait fait pour les Gentils par son ministère. » Peut-on douter qu'en toutes ces circonstances, à l'arrivée de ces nouvelles, la sainte Vierge ne fût pas au milieu de ceux qui venaient à elle comme à leur mère?

De même lorsqu'il arrivait quelque malheur aux fidèles, ou qu'une persécution s'ouvrait, ou que Pierre et Jean puis les autres apôtres furent jetés en prison, ou enfin quand Paul excita la persécution qui fit mourir saint Étienne et beaucoup d'autres, que Jacques fut tué, Pierre arrêté et que l'Église priait pour lui, peut-on nier que la sainte Vierge ne fût en proie à une grande douleur et que la première elle pria pour eux? Si Marie avait conservé toutes choses en son cœur, n'était-ce pas pour nous les apprendre ensuite : « Ses lèvres, dit le Cantique des Cantiques (IV, 2), étaient comme un rayon d'où distille le miel; le miel et le lait étaient sur sa langue. » Le temps de parler était venu, le temps de se taire passé. (*Eccl.*, XIII, 4.) C'est alors qu'instruite dans les choses saintes par l'ange Gabriel et par son Fils, et connaissant mieux que personne le temps et l'ordre des faits évangéliques, elle les découvrit en détail aux évangélistes et aux prédicateurs; elle, initiée à tous les mystères, ne pouvait se tromper.

Plusieurs pères lui donnent le titre de *Magistra,* entre autres saint Anselme, lorsqu'il dit : « Après l'Ascension il était utile et même néces-

LA Sᵀᴱ-VIERGE.



saire à notre foi qu'elle conversât avec les apôtres; en effet, bien qu'ils eussent appris toute la vérité par l'inspiration du Saint-Esprit, cependant elle-même en comprenait la profondeur d'une manière plus éminente et plus manifeste; elle put ainsi leur apprendre beaucoup de choses, non-seulement de celles qu'elle avait reçues par l'inspiration, mais de celles qu'en fait elle avait connues par sa propre expérience dans les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (Ancel., *de Excella. Virginis,* VII.)

« Marie, dit le père Séraphin passioniste, surtout après l'Ascension de son fils, a été de son vivant le principal appui de l'Église, comme elle l'est encore à présent qu'elle est assise dans le ciel à la droite du Verbe incarné. » — « En remontant vers son Père, dit saint Thomas de Villeneuve, le divin Maître a légué son école et sa chaire à Marie, non pour qu'elle gouvernât l'Église comme devait le faire saint Pierre, mais afin qu'elle enseignât aux disciples la sagesse éternelle qu'elle avait apprise dès le commencement. »

§ 2. La tradition nous apprend en outre qu'elle révéla elle-même à saint Luc des détails qu'elle seule pouvait savoir sur l'Incarnation et d'autres faits de l'enfance. L'évangéliste, en disant qu'il apprit et qu'il écrivait de ceux qui, dès le commencement, ont vu toutes choses par eux-mêmes, fait nécessairement allusion à la sainte Vierge. S'il est vrai, comme disent saint Épiphane, Métaphraste et Nicéphore, que saint Luc ait été un des pèlerins d'Emmaüs, il ne peut savoir le commencement de son Évangile que par d'autres témoins.

Saint Grégoire de Tours, Sophronius, Métaphraste, saint Bernard et d'autres montrent bien que la sainte Vierge partageait la vie des apôtres, qui mettaient tout en commun jusqu'au moment de leur dispersion.

§. 5. Divers dons du Saint-Esprit furent communiqués aux premiers prédicateurs de l'Évangile avec d'autant plus d'abondance qu'ils jouissaient déjà d'une plus grande grâce auprès de Dieu, et Marie, par la dignité qu'elle avait reçue du Christ et par la charge de toute l'Église qui lui était imposée, fut plus favorisée que tous les autres. (De Castro, II, 606.)

Théodore de Bèze traite de ridicule la représentation de la sainte Vierge *au milieu des apôtres;* mais les catholiques avec saint Jean Damascène, avec saint Chrysostôme, avec saint Germain, avec toute l'Église enfin, la proclament honorée au-dessus de toutes les créatures, au-dessus des chérubins, des séraphins et de tous les chœurs d'anges ; c'est dans cette pensée que les peintres, soit dans la Pentecôte, soit ailleurs, n'hésitent pas à donner à Marie la place la plus honorable, parce que les apôtres avaient pour elle le plus profond respect.

La maison du cénacle, dans laquelle eut lieu la Pentecôte, était celle d'un homme riche, *cœnaculum grande stratum.* Elle appartenait, dit-on, à Jean-Marc; c'est là que Jésus-Christ fit la Cène, institua l'Eucharistie et qu'il apparut à ses disciples le jour de la Résurrection; enfin que le Saint-Esprit descendit sous forme de langues de feu sur environ cent vingt disciples qui y étaient assemblés avec la sainte Vierge. Saint Jacques le Mineur y fut établi premier évêque de Jérusalem, les sept premiers diacres y furent ordonnés. Saint Pierre, qui avait été obligé de sortir de Rome, y présida le premier concile. C'est à la porte de cette maison que, publiant l'Évangile, il y convertit 3,000 personnes. Elle fut transformée en église et conserve ses deux étages, mais elle est devenue actuellement une mosquée. Le sépulcre de David était près de là. A l'occident, presque en face, à 30 ou 40 pas de la maison du cénacle, se trouvait la maison de saint Jean où la sainte Vierge demeurait après l'Ascension. On n'en voit plus aucune trace et on n'en connaît le lieu que par tradition. (P. Nau, 114.)

§ 6. Le voyage de Jacques en Espagne se rattache à toutes les traditions locales et se trouve relaté par un grand nombre d'auteurs. Dexter, fils de Pacianus, évêque de Barcelone, dans des

fragments d'histoire qu'il écrivit d'après saint Jérôme, s'exprime ainsi : « Jacques vint en Espagne, la 36e année de la nativité du Christ et la 40e année il laissa Athanase à Saragosse et Pierre à Braga comme évêque. » Athanase, 62e patriarche d'Antioche, écrit en arabe le 17 du mois d'avril au sujet de son martyre : « Ce jour, Jacques, frère de Jean, fils de Zébédée, fut soumis à beaucoup de supplices, après qu'il eût été dans la ville d'Andiat et qu'il eût étonné les hommes par ses miracles, et les eût convertis à la connaissance du fils de Dieu. Revenu en Palestine, il prêcha dans beaucoup de villes. »

On pense que la ville d'Andiat, appelée par Ptolémée *Andosus*, et vulgairement Andosilla, était située près de Saragosse. Venance, Fortunat, Isidore évêque de Séville, Bède, Léon III, Ramire roi d'Espagne, Calixte II, Othon des Frisons, Jean Betelh, etc., témoignent tous du voyage de saint Jacques en Espagne. Léon III dit entre autres que, lorsque saint Jacques vint en Espagne pour y prêcher l'Évangile, il emmena avec lui quelques disciples et qu'il en laissa deux en Galice lorsqu'il retourna à Jérusalem. Après son exécution ordonnée par Hérode, son corps fut reporté en Espagne et y devint l'occasion de miracles signalés. Les deux disciples qu'il avait laissés, Théodore et Athanase, qui n'avaient jamais abandonné son tombeau, y furent ensevelis à côté de lui, à sa droite et à sa gauche. Son corps repose à Compostelle.

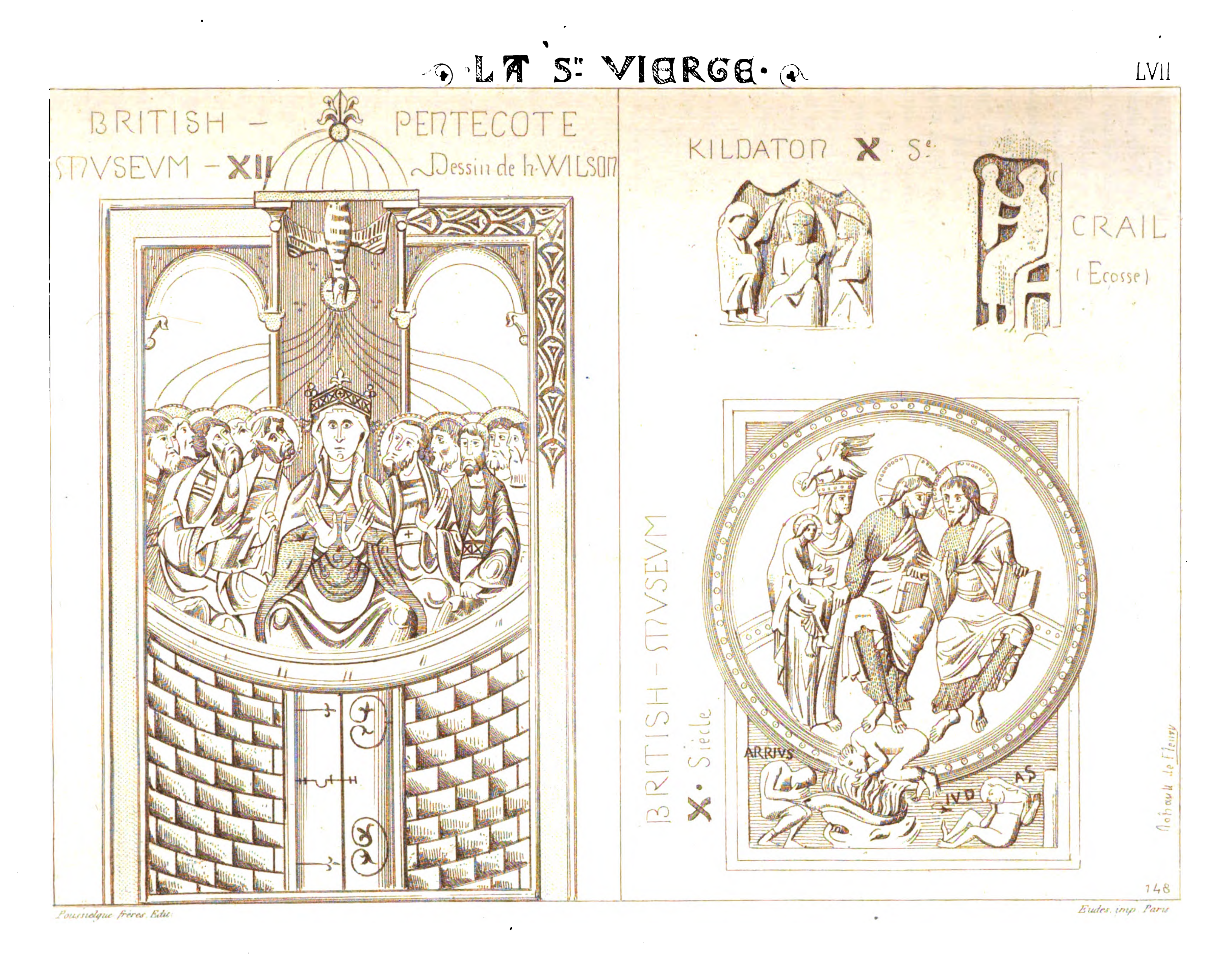
Cette histoire de saint Jacques a été traitée par une foule innombrable d'auteurs. Il résulte des discussions dont elle a été l'objet, que saint Jacques fut tué neuf ans après la mort du Christ et que par conséquent, dans cet intervalle, rien ne l'empêche d'être venu en Espagne et d'y avoir séjourné de l'an 36 à l'an 40. On a objecté que les apôtres ne se sont dispersés que dix ans après l'Ascension; mais il s'agit de la dispersion totale et il est probable qu'auparavant une partie des apôtres était allée chez les nations et une autre partie était restée en Judée.

On a dit encore que saint Pierre et saint Paul ont été en Espagne et non saint Jacques ; on peut croire qu'ils y ont été tous trois; d'ailleurs rien ne saurait infirmer la tradition de toute l'Espagne, des églises étrangères et de l'Église romaine. (De Castro, II, 625.) En nous occupant des sanctuaires de Marie, nous verrons que de fortes raisons nous font supposer que son culte fut institué de son vivant même à Saragosse, le centre d'où il s'est répandu dans toute l'Espagne.

§ 7 et § 8. La paix de l'Église ne pouvait être de longue durée. Saint Jacques fut décapité lorsque la Pâque approchait. Pierre, également arrêté, allait être tué après la fête; mais sur les prières de Marie et de toute l'Église, il fut miraculeusement sauvé par un ange et conduit à la maison de Marie, mère de Jean-Marc, où se trouvaient en prière la mère de Jésus, Jean et beaucoup d'autres. Comme il frappait à la porte, une jeune fille nommée Rhode vint pour écouter. Dès qu'elle reconnut la voix de Pierre, transportée de joie, elle n'ouvrit pas, mais rentrant en courant elle annonça que Pierre était à la porte. Ils lui dirent : « Tu es folle! » mais elle assurait qu'il en était ainsi, sur quoi ils disaient : « C'est son ange »; cependant Pierre continuait de frapper et, quand ils eurent ouvert, ils le virent et furent dans la stupeur. Mais lui, leur faisant de la main signe de se taire, raconta comment le Seigneur l'avait tiré de la prison, et il dit : Annoncez ces choses à Jacques et à nos frères, et étant sorti il s'en alla dans un autre lieu. (Act., XII, 12-17.)

De ce qui précède et de tant de circonstances particulières rapportées par saint Luc, on voit clairement que saint Pierre habitait dans cette maison de Marie, où la servante le reconnaît si promptement à sa voix.

§ 9. Les actes du concile d'Éphèse constatent que, lorsque Jean fut à Éphèse, Marie l'accompagna. (De Castro, II, 632.) C'est peut-être alors que saint Paul vint à Jérusalem, où il ne vit pas d'autres apôtres que saint Pierre et saint Jacques, chez lequel il demeura quinze jours.



Poussielgue frères Edit. · Eudes imp. Paris

La sainte Vierge était donc absente avec saint Jean, car saint Paul, s'il l'eût vue, n'aurait pas manqué d'en faire mention. Saint Jean, qui avait conduit la sainte Vierge à Éphèse pour la mettre à l'abri de la persécution d'Hérode, revint avec elle quand ces rigueurs s'apaisèrent. (Bourassé, *Sum. aurea,* VIII, 9.)

Nous avons déjà parlé du baptême de la très-sainte Vierge, que les légendaires n'ont pas exceptée de la loi commune; mais des auteurs pensent qu'il faut attribuer cet événement à l'époque de la dispersion des apôtres. « J'ai consulté, dit un grave écrivain, les monuments les plus anciens qui nous soient parvenus des temps apostoliques, et j'ai trouvé dans les écrits du savant et sage Sophronyme que la divine Vierge reçut l'eau du baptême des mains de l'apôtre saint Pierre ; et si l'on pensait que Marie, qui n'avait point apporté en naissant la tache originelle, ne dut pas avoir besoin du sacrement qui l'efface, que faudrait-il dire de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui recevait de saint Jean le baptême de la pénitence?

§ 11. On conçoit dans l'Église naissante le saint attrait qui poussait tous les fidèles à voir Marie; nous pouvons citer à l'appui de ce fait la lettre de saint Ignace à saint Jean. En supposant même que cette lettre ne soit pas du saint évêque d'Antioche (martyrisé en 107), il est incontestable du moins qu'elle est fort ancienne et qu'elle exprime la pensée des premiers chrétiens: « Il y a ici beaucoup de nos femmes qui désirent voir la mère de Jésus et qui, chaque jour, veulent s'éloigner de nous pour courir vers vous... Elles nous font vivement désirer à nous-mêmes de voir ce prodige céleste et de jouir de ce spectacle sacré, si cela est permis. Toi, dispose avec diligence la chose suivant notre désir. Adieu, ainsi soit-il. »

Dans une seconde lettre, il disait encore : « S'il m'est permis, je veux monter vers toi, vers Jérusalem, et voir les saints fidèles qui sont là, et surtout la mère de Jésus que tous disent admirable, que tous désirent vénérer. Quel homme en effet ne se réjouirait de voir, d'entretenir celle qui a enfanté le vrai Dieu, s'il aime notre foi et notre religion! »

§ 12. Des auteurs d'une grande autorité rangent saint Denys l'Aréopagite parmi les premiers pèlerins de Notre-Dame, et prétendent qu'il écrivit à saint Paul au retour de Jérusalem pour le remercier de l'avoir introduit en présence de la sainte Vierge. On a, il est vrai, contesté l'authenticité du livre de saint Denys *De divinis nominibus,* mais depuis douze siècles il est reçu sous son nom, et ce qui lui donne encore plus de force, c'est que saint Thomas d'Aquin y puise des arguments. Les œuvres de saint Denys sont citées par saint Grégoire le Grand dans le concile de Latran sous Martin. Quoi qu'il en soit, son ancienneté rend cette lettre vénérable, et elle mérite d'être traduite ici :

« Je ne croyais pas, je l'avoue devant Dieu, ô très-grand prince, qu'en dehors du Dieu souverain et très-bon, il pût exister, ni même être imaginé par les hommes ce que j'ai vu de mes propres yeux, non-seulement des yeux de mon esprit, mais des yeux de mon corps, cette divine et très-sainte mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, supérieure à tous les esprits célestes. J'ai pu la voir, grâce à la bonté de Dieu, à l'autorité du souverain apôtre, à l'infatigable bienveillance de la vénérable Vierge; je l'avoue, je le répète devant la toute-puissance de Dieu, devant la clémence du Sauveur, devant la glorieuse majesté de la Vierge, sa mère, lorsque Jean, sommet des évangélistes et des prophètes, qui, sous le corps qu'il habite, brille comme le soleil dans le ciel; lorsque Jean me conduisit dans la divine présence de la très-haute Vierge, une immense et divine splendeur m'environna à l'extérieur et rayonna dans tout mon intérieur; une telle exhalaison de tous les parfums me remplit, que ni ce malheureux corps ni l'esprit ne purent supporter le poids de cette entière et éternelle félicité. Je sentis défaillir mon cœur, défaillir mon esprit accablé par la gloire d'une telle majesté. J'en prends à témoin Dieu qui

était présent dans la Vierge, si par ton intelligence les desseins divins ne m'avaient été révélés, je l'aurais prise pour le vrai Dieu; car la gloire des bienheureux ne peut être supérieure à la félicité que je goûtai alors, moi maintenant malheureux mortel, mais alors le plus fortuné des hommes. Grâces en soient rendues, ô mon Dieu, très-grand et très-bon, à la divine Vierge, au très-éminent apôtre Jean, et à toi, sommet de l'Église et prince triomphant, qui m'as, avec tant de distinction et de bienveillance, fourni un tel privilége. Adieu. »

§ 13. Ainsi qu'on le verra dans le chapitre suivant, la mort de la sainte Vierge approchant et les apôtres devant bientôt se disperser définitivement, elle donna, dit-on, à chacun une petite boîte de métal, contenant trois épines de la sainte couronne, quelques morceaux de langes dont elle avait enveloppé le Seigneur encore enfant, et du linge qui avait reçu son précieux sang. Elle y joignit pour chacun une tunique tissée comme celle de Notre-Seigneur, et douze croix de la hauteur humaine, que les apôtres conservèrent jusqu'à leur mort. (*Rosier de Marie,* XIII, 135.)

ICONOGRAPHIE.

VIe SIÈCLE.

Fiole de Monza (Pl. LIII). — La plus ancienne représentation que nous ayons trouvée de la Pentecôte se voit sur une des fioles de Monza; elle est confondue avec celle de l'Ascension, ce qui nous a fait la décrire dans le précédent chapitre; la descente du Saint-Esprit est signalée ici par la colombe au-dessus de la tête de la sainte Vierge.

La Bible syriaque nous offre aussi une des premières images de la Pentecôte ; Marie au centre, sous la colombe, est entourée de douze apôtres. Elle a un pallium violet. Tous les personnages sont debout, nimbés et dominés par la flamme divine. (P. Garrucci, pl. CXL.)

IXe SIÈCLE.

Bible de saint Paul. (Pl. LV.) — Au IXe siècle, la bible de saint Paul, dont nous avons déjà parlé à l'occasion de l'Ascension, nous offre sur une de ses grandes miniatures, et dans la même page, l'Ascension et la Pentecôte, ce qui semble indiquer encore la pensée de réunir ces deux scènes comme dans les fioles de Monza. — Nous en donnons une gravure calquée sur une photographie de M. Parker, réduite à moitié de l'original.

Les douze apôtres sont réunis dans une ville (Jérusalem). La sainte Vierge est assise au milieu et élève la main en signe d'allocution. — Saint Pierre, sous un dôme, est représenté au fond; il est distingué non-seulement par cette place d'honneur, mais aussi par les cheveux blancs que seul il porte et par un objet qu'il tient à la main gauche et qui pourrait bien être une clef. — Parmi les autres apôtres, l'un tient un livre ouvert, deux un livre fermé et deux un volume roulé. — Tous, à l'exception de la sainte Vierge, portent la flamme divine sur le sommet de la tête. — Deux personnages ouvrent la porte de la ville, comme pour faire entrer une foule d'hommes qui sont en dehors et qui semblent avoir aperçu quelques signes dans le ciel [1].

Paliotto. — Nous trouvons une image de la Pentecôte sur le parement du grand autel de

1. La sainte Vierge a un manteau violet et une robe brune; tous les nimbes sont d'or. Voici la couleur des apôtres en partant de saint Pierre :

Saint Pierre : manteau bleu, tunique jaune verdâtre.

2e à sa droite,	violet,	—	verte.
3e —	bleu,	—	jaune.
4e —	bleu,	—	jaune.
5e —	blanc,	—	violet.
6 —	bleu,	—	sépia.
1er à gauche de St Pierre,	bleu,	—	jaune.
2e —	violet,	—	bleu.
3e —	jaune,	—	bleu.
4e —	rouge,	—	bleu.
5e —	violet,	—	bleu.
6e —	sépia,	—	bleu.

Saint-Ambroise, à Milan ; malheureusement ce panneau avait disparu et fut remplacé au XVIII[e] siècle; nous ne le signalons ici que parce qu'il rappelle sans doute l'ancien bas-relief. L'exemple de Léon III, qui donna à la basilique Saint-Pierre un parement d'autel où l'on voyait figurées la Résurrection, l'Ascension et la Pentecôte, prouve que ces sujets n'avaient rien d'insolite. (Anast., 312). Pascal l'imita un peu plus tard au IX[e] siècle. (Anast., 329.)

X[e] SIÈCLE.

Graduel de Prüm, n° 9,448. (Pl. LVI.) — Le Graduel de Prüm, auquel nous avons déjà fait quelques emprunts, nous fournit une Pentecôte dans laquelle sont figurés la sainte Vierge et les onze apôtres. Le sujet est divisé en deux bandes superposées. En haut, la sainte Vierge voilée et nimbée parle aux apôtres placés, cinq en haut et six en bas; tous tiennent des livres; leurs individualités seraient difficiles à reconnaître, excepté celle de saint Pierre, qui est à la droite de la sainte Vierge et qui porte deux clefs.

XII[e] SIÈCLE.

Bible de Bologne. (Pl. LVI.) Nous citerons ici le charmant petit manuscrit qu'on peut voir à la bibliothèque de l'université de Bologne (n° 3,290; voy. *Annonciation*). La sainte Vierge, assise au-dessus d'une espèce d'arcade ogivale, est nimbée et entourée des apôtres. — La colombe plane au-dessus d'elle; dans l'arcade au-dessous apparaît un personnage mitré, vêtu du pallium, qu'on voit souvent dans la Pentecôte et qui symbolise le monde.

British Museum Lansdowne, n° 383. (Pl. LVII.) — Une des plus belles représentations de la Pentecôte nous est offerte par le British Museum : la sainte Vierge y paraît les mains déployées, couronnée, au-dessous d'un dais et dans une position souveraine. On en trouvera dans le second volume une description plus détaillée.



CHAPITRE XI.

ASSOMPTION.

MORT DE LA SAINTE VIERGE. — TRADITIONS.

La Vierge, mère de Dieu, après avoir vu sa gloire annoncée par les apôtres était arrivée à un âge avancé. *

2° Elle fut avertie de sa mort par un ange, comme elle l'avait été de l'incarnation. *

3° Elle l'apprit à saint Jean qui lui avait été soumis comme un fils, et qui jusqu'à sa mort veilla à tous ses besoins. *

4° Elle voulut que les fidèles qui étaient à Jérusalem, ses parents et ses proches en fussent informés. *

5° Elle vit alors son fils descendant du ciel, entouré d'une foule innombrable d'esprits célestes, et qui l'appelait au partage de la félicité éternelle. *

6° Elle ordonna à Jean de donner à deux femmes qui étaient présentes, et avec lesquelles elle avait vécu dans l'intimité, deux tuniques dont elle s'était vêtue pendant sa vie. *

7° Les apôtres arrivent tous au jour fixé sur la montagne de Sion, dans la maison qu'elle habitait. *

8° Quand les apôtres et les fidèles furent réunis, obéissant à la loi de la nature, elle mourut, ou plutôt elle s'endormit, à soixante ans, dans le Seigneur, sans éprouver aucune douleur. *



Poussielgue frères, Edit. Eudes imp. Paris

NOTES ARCHÉOLOGIQUES

ET EXÉGÈTIQUES.

§ 1. La gloire de Marie avait précédé sa mort; saint Jacques, comme il a été dit au chapitre précédent, établit son culte en Espagne. — Dans le Symbole des apôtres, où chacun prononce un verset, André dit : « Qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de *la Vierge Marie.* » — Saint Jacques, dans la Liturgie, s'exprime ainsi : « Nous fêtons la commémoration de la très-sainte, immaculée, très-glorieuse et bénie Notre Dame Marie, mère de Dieu et toujours vierge, et de tous les saints et justes, pour obtenir tous miséricorde par l'intercession de leurs prières. »

Abdias (lib. VIII, *Historiæ Apostolicæ*) rapporte ces paroles de saint Barthélemy au roi Polinius : « Je veux t'apprendre que le Fils de Dieu a daigné, en s'alliant à l'homme, naître dans le sein d'une vierge qui renferma celui qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent. » Et plus loin : « Adam, le premier homme, a été fait d'une terre vierge, sur laquelle aucun sang n'avait été répandu et qui n'avait été ouverte pour la sépulture d'aucun corps; de même le démon, qui avait vaincu le fils d'une vierge, fut vaincu par le fils d'une vierge. » On ne doit donc pas douter que tous les apôtres vénéraient la sainte Vierge encore vivante, et qu'ils prêchaient la mère en même temps que le fils. Toutes les fois qu'ils annonçaient que Dieu s'était revêtu de chair, il fallait bien qu'ils parlassent de la Vierge sa mère.

§ 2. Métaphraste pense qu'elle fut avertie de sa mort par un ange, comme elle l'avait été de l'incarnation. Georges Cedren dit qu'elle connut le dernier moment quinze jours auparavant, et que trois jours avant un ange lui en apporta un gage.

§ 3. Il est clair, dit saint Épiphane, que si elle eût eu un mari ou des fils, c'est chez eux qu'elle eût habité et non chez un étranger. Tous les apôtres entouraient la sainte Vierge de leur vénération, mais saint Jean, jusqu'à la fin de sa vie, rendit plus spécialement des soins à celle que son maître lui avait recommandée du haut de la croix. (Sophronius.)

§ 4. *Lieu de la mort.* — Des doutes assez graves se sont présentés sur la continuité de l'habitation de la sainte Vierge avec saint Jean. La persécution qui dispersa les apôtres, les voyages de saint Jean, se concilient difficilement avec le séjour constant à Jérusalem; aussi quelques Pères, comme nous le verrons plus loin, en ont conclu que la sainte Vierge était morte auparavant. (De Castro.)

Marie devait être à Jérusalem au moment de sa mort et elle habitait sur le mont Sion; toutefois on a mis en doute si elle est morte dans la ville sainte; plusieurs la font mourir à Éphèse dans un âge avancé, et ajoutent que saint Jean y fut enterré.

Plusieurs critiques soutiennent encore aujourd'hui que la sainte Vierge est morte à Éphèse, et le savant Benoît XIV, frappé de la force de leurs raisons, n'a pas osé choisir entre les deux sentiments contraires[1].

Parmi les auteurs qui se prononcent pour Éphèse, on compte Baillet, Tillemont et Serry. Leurs principaux arguments sont tirés du séjour de la sainte Vierge à Éphèse avec saint Jean, qui de là dirigeait les Églises d'Asie; ils se fondent sur le témoignage des Pères du concile d'Éphèse écrivant au peuple de Constantinople que Nestorius a été condamné dans la ville d'Éphèse, *in quâ Joannes Theologus et Deiparæ Virgo Sancta Maria,* sous-entendu *est* ou *sunt,* comme font souvent les Grecs et les Latins. Si Juvénal, ajoutent-ils, dit, en 451, que le tombeau existait à Jérusalem, il mérite peu de confiance, car il est coupable d'avoir falsifié des pièces pour obtenir le principat de la Palestine; enfin saint Jérôme n'a pas vu son tombeau.

Examinons ces objections : saint Jean ne dirigea que fort tard les Églises asiatiques de son

1. Lehir, *Études historiques,* X, 522.

siége d'Éphèse; et si l'on admet, comme il est probable, que la sainte Vierge est morte avant l'établissement définitif de son fils adoptif à Éphèse, après la mort de saint Pierre et de saint Paul, c'est-à-dire en 66, elle ne dut pas mourir en cette ville. Elle aurait eu alors plus de quatre-vingts ans.

L'argument tiré du concile d'Éphèse, plus spécieux, n'est pas plus concluant; la phrase grecque manque d'un verbe indispensable à la régularité de la construction, et le texte est trop obscur et trop isolé pour former un contre-poids à la force des arguments contraires. Si le tombeau de Marie eût été à Éphèse, on en trouverait sûrement d'autres traces dans l'histoire[1]. Qui oblige d'ailleurs à ne pas croire que la phrase incomplète des Pères du concile aurait été terminée par les mots *magno honore sunt*[2]? Le long séjour de saint Jean à Éphèse et celui de Marie, quelque court qu'il ait été lors de la persécution d'Hérode, ont bien pu laisser longtemps le souvenir de l'honneur qu'en avait reçu la ville, siége du célèbre concile qui condamna Nestorius.

Juvénal, dit-on, ne mérite aucune confiance; je le veux bien, mais comment aurait-il osé dire un pareil mensonge à l'empereur et à l'impératrice, en face des Pères du concile d'Éphèse, qui connaissaient certainement un fait aussi éclatant que l'invention du tombeau de Marie à Jérusalem, et qui avait été reconnu entre 420, époque où vivait saint Jérôme, et le concile de Chalcédoine, en 451[3]?

Saint Jérôme et Eusèbe ne l'ont pas vu; du moins lorsque saint Jérôme rappelle les tombeaux des saints patriarches et des prophètes qui existaient encore de son temps, il ne parle pas de celui de Marie; mais cela prouve-t-il qu'il n'y fût pas? D'abord ils ont pu le connaître et n'en pas parler; et puis ce tombeau, enfoui à 10 mètres au-dessous du sol, sous les ruines faites par Titus, n'était probablement pas encore retrouvé comme au moment du récit de Juvénal, qui raconte sans doute un fait récent et d'autant plus intéressant pour l'empereur et l'impératrice.

Après le témoignage de Juvénal, nous trouvons en abondance ceux des siècles suivants.

Bède au VII-VIII siècle, décrivant les lieux saints, dit qu'il y a dans la vallée de Josaphat une église remarquable par sa construction en pierre. Dans la partie supérieure on voit quatre autels et dans le bas un seul, et à sa droite un tombeau vide où l'on assure que la sainte Vierge a reposé. On ne sait ni par qui ni comment elle en fut enlevée.

Le moine Brocard (*De terra sancta*) s'exprime ainsi : « On montre le tombeau de la Vierge glorieuse dans la vallée de Josaphat, non pas tout au fond, mais au pied du mont des Oliviers et un peu plus haut que le bas de la vallée. Avant la destruction de la ville, ce tombeau était au-dessus du sol; actuellement il est sous terre, avec l'église qui l'entourait; à peu de distance de là, on montre une autre église où se trouvait le jardin de Gethsémani, où le Seigneur entra pour prier avant sa Passion. »

Ce qui donne encore un grand poids au sentiment de ceux qui placent le lieu de la mort de la sainte Vierge à Jérusalem, c'est qu'il est adopté par les liturgies des Églises d'Orient[1].

Les traditions locales sont encore d'une puissante autorité dans la question. « Les écrits, dit l'abbé Lehir[2], sont souvent contradictoires; une tradition plus ancienne et conservée par un canal indépendant dans la mémoire des fidèles est le seul criterium possible pour discerner le vrai du faux. » Cette tradition est toute en faveur de Jérusalem.

La réunion des apôtres autour du lit de mort de la sainte Vierge est encore un argument; que cette réunion soit naturelle ou miraculeuse, il est permis de croire qu'ils y rassemblaient quelquefois un concile.

Polyæute, dans sa lettre au pape Victor, en faisant l'énumération des priviléges de l'Église d'Éphèse, ne dit pas que Marie y soit morte, ce

1. Lehir, *Études historiques*, X, 521.
2. Trombelli, II, 278.
3. *Sum. aurea*, VIII, 136.

1. *Rosier de Marie*, IV, 740.
2. *Études historiques*, IX, 533.

qu'il n'eût pas manqué de faire si on l'eût cru à cette époque [1]. — L'Église d'Éphèse, où se réunissait le concile en 431, était sous le vocable de la sainte Vierge.

Son lit de mort. — Dès que Marie eut appris le mystère de son trépas, elle ordonna aussitôt d'apporter beaucoup de lumières dans la maison; puis elle fit nettoyer complétement et décorer sa chambre et son lit; elle fit convoquer tous les pauvres qu'elle secourait à Jérusalem et les voisins pour venir partager sa joie. Lorsque tout fut préparé pour ce grand départ, elle leur apprit ce que son fils lui avait annoncé par le ministère de l'ange et leur montra le gage qu'elle en avait reçu : c'était un rameau de palmier, ainsi que l'ont rapporté des bouches véridiques, signe de la victoire sur la mort, image de la vie immortelle. — C'est ainsi que les enfants des Juifs, divinement inspirés, l'avaient fait pour Jésus lorsqu'il allait au-devant de la passion, et qu'ils lui tendaient des palmes. (Metaph., *Orat. de vitâ et dormitione Deiparæ.*) Nicéphore s'est fait l'écho de ces traditions [2].

§ 5. C'est une sainte croyance qui fait venir le fils au-devant de la mère; ainsi l'ont pensé Sophronius et saint Alphonse.

§ 6. Métaphraste, Juvénal, évêque de Jérusalem, Nicéphore et d'autres disent que la sainte Vierge, sentant sa fin prochaine, se mit au lit et distribua ses vêtements à deux pauvres vieilles veuves qui lui avaient rendu de bons offices [3]. Une de ces tuniques était devenue la propriété d'une femme juive lorsque Candidus et Galbius, frères germains et patriciens visitant les lieux saints, la virent à Jérusalem. Ils firent faire un coffre semblable à celui qui la renfermait et le substituèrent au reliquaire véritable qu'ils emportèrent à Constantinople. L'empereur, en ayant eu connaissance, ordonna qu'on le lui apportât et construisit un temple magnifique pour le conserver.

§ 7. André de Crète, Bède, Métaphraste, Georges Cedren, Nicéphore, affirment que Marie habitait une maison sur le mont Sion. Cedren et Nicéphore ajoutent que saint Jean ayant recueilli la succession de son père avait vendu sa part à Caïphe, que cette circonstance lui avait fait connaître, ainsi qu'il le dit dans son Évangile; il aurait acheté alors, sur le mont Sion, une autre maison où la sainte Vierge finit sa vie.

Toutefois la désignation de cette maison n'est pas aussi claire que la tradition de la mort de la sainte Vierge à Jérusalem ; on doute si ce fut celle de l'évangéliste saint Jean ou celle de Jean-Marc. — Saint Grégoire de Nazianze et d'autres auteurs sont d'accord pour dire qu'elle habita dans la maison du cénacle, où tant de mystères, entre autres celui de la Pentecôte, s'étaient accomplis; mais cette maison appartenait-elle à saint Jean l'Évangéliste ? c'est peu probable, car dans ce cas Jésus-Christ n'aurait eu besoin d'aucun signe pour faire reconnaître cette demeure. — Le possesseur faisait certainement partie des disciples, les envoyés l'abordant par ces paroles : « *Le* MAITRE *dit.* » L'évangéliste, d'ailleurs, était alors aussi pauvre que les autres apôtres.

Saint Luc fait entendre qu'elle appartenait à la mère de Jean-Marc, à propos de l'évasion de saint Pierre, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Cette femme, mettant, comme les autres fidèles, ses biens aux pieds des apôtres, leur avait certainement offert à eux et surtout à Marie sa demeure pour les réunir. (De Castro.)

Si l'Écriture ne parle pas explicitement à cet égard, nous pouvons invoquer le témoignage de Pères contemporains des apôtres, de saint Denys l'Aréopagite dans son *Traité des noms divins* qu'il adresse à Timothée (ch. III, VI, 160, 1865, traduction de *l'abbé Dulac*), et plus tard de saint Augustin, saint Jérôme, saint Ambroise, celui de saint Thomas d'Aquin, de saint Bonaventure, d'Albert le Grand.

Juvénal, évêque de Jérusalem, se trouvant à Constantinople à l'occasion du concile de Chalcédoine, fut interrogé par l'impératrice Pulché-

1. *Rosier de Marie,* IV, 740.
2. De Castro, *Sum. aurea,* II, 647.
3. Jean-Thomas, *Sum. aurea,* IV, 810.

rie au sujet du temple et du tabernacle élevés à la Vierge en Palestine; il répondit, ainsi que le rapporte Nicéphore, que les Écritures divinement inspirées ne font nullement mention de la mort de la Vierge, mère de Dieu, mais que la tradition la plus ancienne et la plus véridique assure, qu'au moment de sa mort, les apôtres dispersés par toute la terre pour l'évangéliser furent transportés miraculeusement à Jérusalem. Là ils virent arriver le Christ, qui recueillit de ses mains le souffle divin de Marie; puis son corps fut transféré au milieu des concerts des anges et des apôtres à Gethsémani, où il fut mis dans un tombeau; jusqu'au troisième jour, les anges ne cessèrent de chanter les louanges de la Vierge mère. Le troisième jour, un des apôtres, qui n'avait pas assisté à la mort, pria l'assemblée d'ouvrir le sépulcre pour qu'il pût rendre honneur et gloire à Marie; on ne trouva plus le corps, mais les habits étaient intacts et répandaient un parfum d'une suavité indicible [1].

Réunion des apôtres. — Saint Grégoire de Tours s'exprime de la même manière et sans parler du transport miraculeux dit simplement que les apôtres s'y trouvaient réunis. (De Castro.) Ce miracle, que Baronius déclare apocryphe, n'était pas nécessaire, comme nous le verrons plus loin, si l'on admet que la sainte Vierge soit morte à soixante ans, avant la dispersion complète et définitive des apôtres, qui alors ne devaient pas être loin de la Palestine, excepté saint Jacques. Mais, si l'on suppose que sa mort ne soit arrivée que quelques années ensuite, la plupart des apôtres avaient gagné des contrées lointaines : saint Jacques, frère du Seigneur, était mort, saint Philippe avait été crucifié à Héliopolis la 34e année de J.-C. Pierre était en Égypte, Paul à Éphèse avec ses disciples, André en Achaïe, Thomas chez les Éthiopiens, les Indiens et les Parthes, Barthélemy dans la grande Arménie, Mathieu était chez les Éthiopiens, Simon le zélé en Mésopotamie, Jude, Thaddée en Mésopotamie, en Arabie

1. Colvenerius, *Sum. aurea*, III, 1155.

et dans l'Idumée, Mathias en Judée, Jean et Jacques le Mineur à Jérusalem [1].

Quoi qu'il en soit, Glycas pense que les soixante-douze disciples et beaucoup d'autres chrétiens furent présents; parmi ces disciples et outre saint Denys l'Aréopagite on cite deux disciples des apôtres : ce serait saint Materne, disciple de saint Pierre, qui bâtit à Tongres, en Belgique, une église consacrée à la mère de Dieu, une autre chez les Huns, une troisième à Dinan, dans le pays de Liége. Le second disciple aurait été saint Georges, premier évêque du Puy en Velay vers l'an 46 de J.-C., celui qui renversa un oratoire consacré à Apollon sur le mont Polinice et le remplaça par une chapelle de la Sainte Vierge.

§ 8. *Age de Marie.* — Plusieurs ont douté si Marie avait suivi Jean dans ses lointains voyages, mais il n'y a plus lieu d'agiter cette question dès que, suivant l'opinion la plus commune, on place sa mort onze ou douze ans après l'Ascension et avant la grande dispersion des apôtres. Elle avait alors environ soixante ans. (Lehir.)

Certains docteurs, prétendant qu'elle n'était pas morte, sont contraires au sentiment de l'Église et à la tradition universelle qui célèbre cette mort dans le monde entier et en a fixé la fête au 15 août. Saint Épiphane (350) se fonde dans cette assertion sur le silence de l'Écriture sainte; il dit que Marie a été enlevée au ciel comme Élie et Énoch. Or d'après l'Écriture tous les hommes doivent être sujets à la mort, et d'ailleurs il n'y avait pas de raison de raconter la mort de la sainte Vierge ni dans l'Évangile qui s'arrête à l'Ascension, ni dans les Actes, qui ne concernent que les apôtres [2].

Il faut donc croire qu'elle a subi la mort, mais on ne doit pas suivre le sentiment de ceux qui pensent qu'elle a souffert. Lorsque saint Luc dit qu'un glaive traversera son âme, il parle de la douleur que lui fit éprouver la passion de son fils. Saint Ambroise soutient que ni l'Écriture ni l'histoire ne nous enseignent que la sainte Vierge

1. De Castro, II, 556.
2. *Sum. aurea*, VIII, 133.

ait souffert en quittant cette vie. Saint Grégoire de Tours, saint Isidore, Métaphraste, Nicéphore, etc., sont du même avis.

Son corps ne fut pas soumis à la corruption; on ne peut croire que ce corps, resté virginal en donnant le jour au Sauveur, n'eût pas le privilége d'intégrité en quittant la vie; il est donc mieux de ne pas la représenter avec la tenue et le visage d'un malade, ni couchée dans un lit, mais à genoux, levant les mains au ciel et recommandant son âme à Dieu ainsi que le fit saint Paul, premier ermite, et que nous l'apprend saint Jérôme[1].

On lit dans le *Deutéronome* que Moïse est mort sans aucune douleur sur la montagne et dans la terre de Moab. On doit croire que la sainte Mère de Dieu ne jouit pas d'un moindre privilége. (De Castro, II, 601.)

Un grand nombre d'auteurs appellent *dormitio* la mort de la sainte Vierge, mais ce fut une véritable mort suivie de l'assomption puis du couronnement dans le ciel. Baronius blâme Usuard et Adon d'avoir employé le mot *dormitio* et de douter de son assomption. Ils ont été trompés par ce libelle ou lettre de saint Jérôme à Paule et Eustochie [2], désigné par le faux titre de saint Jérôme et qui commence ainsi: *Cogitis me...* [3]

Tant d'opinions se sont produites sur l'âge auquel la sainte Vierge est montée au ciel qu'on verra, sans doute ici avec intérêt, ce qu'en ont dit les principaux auteurs. La discussion a été vive et longue; en voici le résumé :

Certains auteurs, parmi lesquels Nicéphore, saint Ildephonse et Pierre Æquilinius dans le *Catalogue des Saints,* prétendent que Marie ne vécut plus qu'un an après la mort du Christ, c'est-à-dire qu'elle est morte à *quarante-neuf ou cinquante ans;* c'est aussi l'avis de saint Alphonse.

Saint Anselme, rapportant les paroles de saint Paul qui ne vit personne à Jérusalem, si ce n'est Jacques, frère du Seigneur, affirme que l'absence de saint Jean prouve la mort de la sainte Vierge. — Cela se passait trois ans après la conversion de saint Paul, c'est-à-dire en l'an 37, *ou cinquante et un* de la sainte Vierge.

Saint Hippolyte, de Thèbes, et Épiphane, prêtres de Constantinople, font un calcul d'où il résulte qu'ayant survécu neuf ans à son fils, elle aurait eu *cinquante-sept ans* en mourant.

Raban Maure compte *cinquante-huit ans.*

Exodius, *cinquante-neuf ans.*

G. Durand dit qu'il est probable qu'elle survécut douze ans à son fils, c'est-à-dire tout le temps que les apôtres prêchèrent en Judée; telle est aussi l'opinion d'Eusèbe qui lui donnerait *soixante ans;* c'est l'opinion la plus commune.

Arétas, évêque de Césarée en Cappadoce, et Adricomius (*Description de Jérusalem*) la font mourir à *soixante-deux ans,* l'an du Christ 47.

Eusèbe, Baronius, le cardinal Bono, Tursianus, Gonsalve Durant (dans les *Notes sur les Révélations de sainte Brigitte*), pensent que la sainte Vierge est morte quinze ans après la passion de son fils, c'est-à-dire à l'âge de *soixante-trois ans,* mais leurs arguments nous paraissent bien peu concluants.

L'*Art de vérifier les dates* indique *soixante-six ans.*

Une tradition donne *soixante-dix ans.*

L'âge de *soixante-douze ans* réunit un grand nombre de suffrages; Métaphraste dit qu'étant arrivée à un âge très-avancé, elle ne pouvait pas avoir moins de soixante-douze ans. Saint Épiphane s'appuie sur le même motif. D'après lui, elle vécut vingt-quatre ans après l'ascension de son fils: « Elle avait, dit-il, quatorze ans au moment de l'annonciation, quinze ans lors de la nativité; elle vécut avec Jésus-Christ pendant trente-trois, et lui survécut vingt-quatre ans, elle avait donc soixante-douze ans en mourant (G. Durand). Une foule d'auteurs [1] se rangent à cette opi-

1. Colvenerius, *Sum. aurea,* III, 1100.
2. *De Assumptione,* t. IV. *Alias in editione Mariani Victorii,* t. IX, ép. 10.
3. *Sum. aurea,* III, 1535; Colvenerius, *Sum. aurea,* III, 1099.

1. Canisius, Simon évêque d'Ypres, Pierre de Cogni,

nion, et se fondent sur les raisons suivantes : elle a dû vivre longtemps avec les apôtres après l'ascension pour les aider à conserver la bonne doctrine ; saint Denys l'Aréopagite assistait à sa mort avec les apôtres et les principaux disciples, tels que Hiérothée, Timothée. Or Denys fut converti par saint Paul en 52, soit dix-neuf ans après l'ascension, et il est vraisemblable qu'il se fortifia quelques années dans la foi avant cette visite [1]. On pourrait objecter à cette raison que la présence de saint Denys à la mort de la sainte Vierge n'a rien de bien certain ; comment d'ailleurs concilier l'époque de sa conversion par saint Paul avec la visite très-probable qu'il fit à la sainte Vierge de son vivant? — Enfin, si l'ère chrétienne remonte cinq ans avant la naissance du Christ, la conversion de saint Denys ne pourrait avoir lieu que quatorze ans seulement après l'ascension, ce qui l'empêche d'avoir été dès lors à Jérusalem.

Plusieurs Pères rattachent la mort de la sainte Vierge au dernier voyage de saint Paul à Jérusalem ; or il y alla en l'an 35 de Jésus-Christ, puis trois ans ensuite, puis quatorze ans après, pour traiter dans le concile la question des rites mosaïques ; enfin il y revint encore en l'an 57 du Christ pour la fête de la Pentecôte. (De Castro.)

Une tradition porte la mort à *soixante-treize ans*.

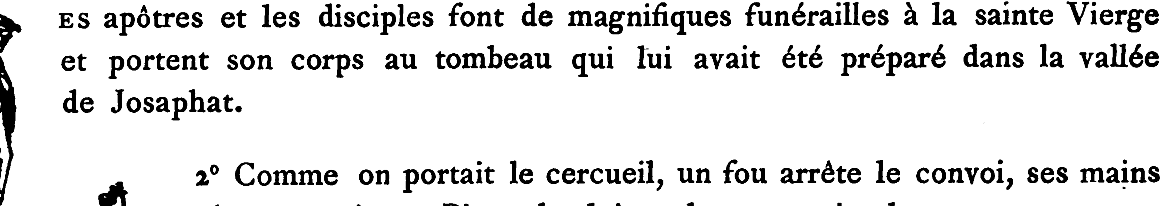
Un anonyme cherche à prouver par ses calculs que la sainte Vierge atteignit l'âge de *soixante-seize ans*.

Mgr Millin, dans son *Voyage aux lieux saints*, estime qu'elle n'avait pas moins de *quatre-vingts ans*.

Anselme, de Crète, se prononce pour *quatre-vingt-deux ans*.

En résumé, la diversité des opinions sur ce sujet prouve leur incertitude ; on semble avoir voulu épuiser toutes les combinaisons depuis quarante-neuf ans jusqu'à quatre-vingt-deux ans, mais l'opinion la plus acceptée aujourd'hui, d'après un savant, mort il y a peu d'années, et dont la prudence s'est rarement trompée, M. Lehir, c'est qu'elle a vécu *soixante ans*.

ENSEVELISSEMENT ET RAVISSEMENT. — (TRADITIONS.)



Les apôtres et les disciples font de magnifiques funérailles à la sainte Vierge et portent son corps au tombeau qui lui avait été préparé dans la vallée de Josaphat.

2° Comme on portait le cercueil, un fou arrête le convoi, ses mains tombent coupées et Pierre les lui rend par un miracle.

3° Les onze apôtres et les autres hommes pleins de piété demeurent trois jours autour du monument, continuant à entonner des hymnes célestes.

les *Révélations de sainte Brigitte*, Jean Vigner, André de Crète, Georges Cedren, saint Anselme, Glycas, Christophe de Castro, Benoît XIV, saint Antoine, Cornelius a Lapide, le cardinal Gottas, Suarès, Jean Boniface, Barthélemy de los Rios, Spinelli, etc.

1. Colvenerius, *Sum. aurea*, III, 1107.





(Hollande) ASSOMPTION

Poussielgue frères Edit
Eudes imp Paris

4° Au bout de ces trois jours, elle est enlevée au ciel par les anges à la vue de son divin fils.

5° Alors saint Thomas demande à ouvrir le tombeau pour honorer une dernière fois le temple de Dieu.

6° Lorsque la sainte Vierge est arrivée au ciel, elle est couronnée par son fils et prend rang parmi les anges dont elle devient la reine.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES

ET EXÉGÉTIQUES.

Expliquons d'abord les termes dont nous nous servirons dans ce sujet : les Grecs ont appelé l'Assomption Μετάστασις, qui veut dire émigration, déplacement, mort, mais souvent et plus anciennement Κοίμησις, sommeil, ce que les Latins ont souvent répété sous le mot *dormitio.* On trouve cependant de très-anciens exemples des termes *assumptio, requies, pausatio,* assomption, repos, arrêt ou mort; ces mots n'expriment que son trépas dans la condition humaine, quoique très-heureux et très-saint; l'assomption suit la dormition [1].

§ 1. *Funérailles.* — Dans le lieu où Marie rendit son âme à Dieu on rapporte que les apôtres entendirent une harmonie divine, qu'ils lui firent de magnifiques funérailles et les célébrèrent par des hymnes spéciales. — Saint Mélite rapporte que trois vierges prirent le corps de la sainte Vierge et le lavèrent selon la coutume. Après qu'elle eut été dépouillée de ses vêtements, son corps brilla d'un si vif éclat que les yeux ne pouvaient le supporter; lorsqu'on les lui remit, la lumière s'effaça peu à peu et sa figure devint semblable aux fleurs.

Saint Denys raconte ainsi à Timothée son assistance aux funérailles : « Tu te le rappelles, lorsque nous vînmes, toi et moi, et beaucoup de nos saints frères contempler le corps, principe de vie et réceptacle d'un Dieu, dans cette réunion où se trouvaient Jacques, le frère de ce Dieu, et Pierre, le plus haut et le plus auguste chef des théologiens; à cette vue ceux qui président aux saints mystères chantèrent une hymne, et louaient, chacun suivant ses moyens, l'infinie bonté de la puissance divine [1].

1. Gori, 341, 1759.

Saint Alphonse pense que ce fut par des chants joyeux et non par des larmes qu'on célébra ces funérailles. Il fallait, dit saint Jean Damascène, que la mère de Dieu fût accompagnée de tous ceux qui avaient eu le bonheur de contempler le Verbe sur la terre, de tous les fidèles et même du chœur des anges. Les apôtres et les autres hommes apostoliques qui étaient présents, saisis de stupeur et de respect, inondés de larmes, entouraient le divin tabernacle, l'embrassaient, le baisaient, cherchant en le touchant à participer à son éminente sainteté. Cette espérance n'était pas vaine, puisque dans cette foule serrée tous ceux qui s'approchaient affectés de quelque maladie s'en retournaient guéris. Les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les démons étaient chassés; enfin toute espèce de maux se dissipaient.

Tombeau. — Les apôtres avaient préparé le tombeau de la sainte Vierge dans la vallée de Josaphat, qui avait déjà reçu tant de royales sépultures. — Il se trouve en face et à l'orient de la porte Saint-Étienne, au delà du pont du Cédron; on arrive par le sud à une belle esplanade, au fond de laquelle un petit édifice gothique donne accès à un superbe escalier de 5 mètres de large, comptant quarante-huit degrés

1. De Castro, II, 653.

en marbre blanc, conduisant à une église souterraine de 31 mètres sur 6m,50 et se prolongeant de l'est à l'ouest. On aperçoit, en entrant, le tombeau de Marie; c'est un monument creusé dans la roche et ensuite isolé; il a 2m,25 de longueur intérieure sur 2 mètres de largeur, et il est accessible par deux portes, l'une au couchant, l'autre au levant. L'empereur Théodose, IVe siècle (P. Nau) paraît être le premier fondateur de l'église, mais la construction actuelle est due aux croisés, qui ne trouvèrent là que des ruines. — On se rend parfaitement compte[1] du motif qui a fait ignorer pendant quatre siècles le tombeau de Marie. Ses quarante-huit marches qui y conduisent supposent un remblai de 15 à 18 mètres, et Josèphe, dans la *Guerre des Juifs,* en donne l'explication (V, 8, 9, 10) : Titus, arrivant à l'improviste par le nord, établit son quartier général au lieu nommé Scopon, au nord-ouest de Jérusalem. La Xe légion, arrivant par l'est, s'établit sur le mont des Oliviers et éleva aussitôt les retranchements à 6 stades des murailles et en vue de toute la ville, et, par conséquent, sur l'escarpement de la montagne. Là se livrèrent deux premiers combats; les Romains furent deux fois chassés de leurs ouvrages; le premier intérêt des Juifs vainqueurs était de les ruiner; ils poussèrent donc les terres sur la déclivité de la montagne, comblèrent le fond du vallon et obstruèrent ainsi l'entrée des tombeaux.

Nous avons vu que Juvénal parle de la découverte de ce précieux tombeau perdu pendant si longtemps; or on peut remarquer que l'apparition de la fête de l'Assomption coïncide avec cette découverte. A partir du Ve siècle, elle se généralise dans l'Église, ou plutôt on la voit universellement célébrée avant de savoir en quel lieu et comment elle a pris naissance. Il paraît qu'un élan spontané saisit toutes les âmes d'un bout de l'univers à l'autre. L'Église cophte s'y prépare par un jeûne de quinze jours.

VIIe SIÈCLE. — Depuis sa découverte l'histoire n'oublie plus ce tombeau. Bède, en décrivant les lieux saints, est très-précis comme on l'a déjà vu.

Saint Jean Damascène rapporte que Juvénal envoya scellées de son sceau les reliques du tombeau et les vêtements de la sainte Vierge à Constantinople et que l'empereur les fit placer dans l'église de Blaquernes.

Adamnan, moine irlandais qui a voyagé en Palestine sur la fin du VIIe siècle, dit que, dans la vallée de Josaphat, on montre le tombeau dans lequel le corps de la sainte Vierge fut enseveli; mais qu'à présent il est vide sans qu'on puisse savoir ni quand, ni comment, ni par qui il en a été retiré.

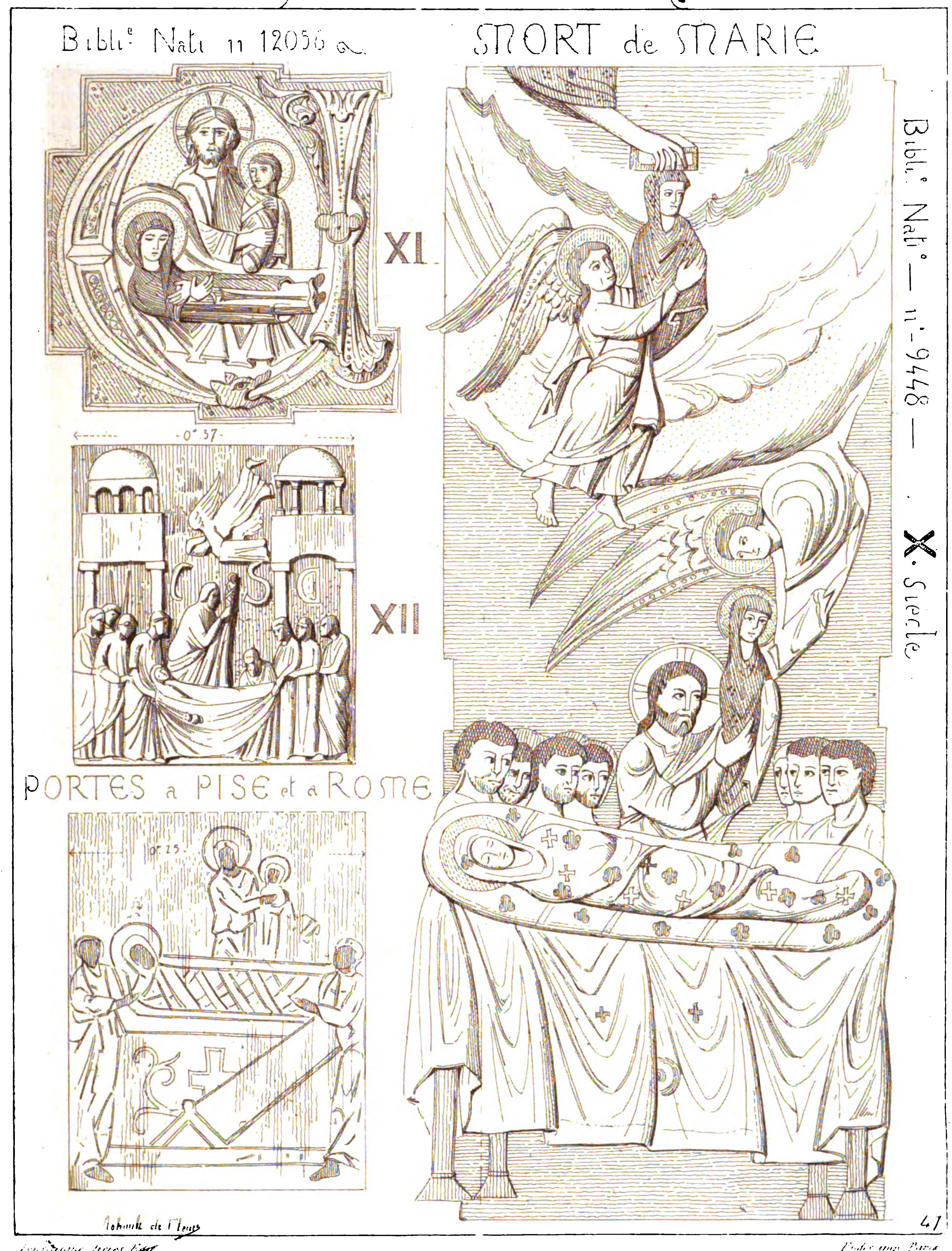
VIIIe SIÈCLE. — Saint Villibalde, évêque d'Aischtat (740), raconte dans son *Voyage en terre sainte* qu'il vit le tombeau de la sainte Vierge vide; — ailleurs, qu'il croit que le tombeau n'est qu'un monument à sa mémoire. Il vit aussi à l'entrée de Jérusalem une haute colonne surmontée d'une croix en souvenir du miracle des mains clouées.

XIe SIÈCLE. — Saint Fulbert, de Chartres (1028), raconte que la sainte Vierge ayant été ensevelie dans la vallée de Josaphat, les fidèles voulurent visiter ses reliques, mais qu'ils ne trouvèrent plus rien dans son tombeau.

XIIe SIÈCLE. — Jean de Wirtzbourg visita le tombeau au XIIe siècle; il compare le sépulcre de la sainte Vierge à un ciborium construit au-dessus d'un tombeau; la comparaison est assez juste et rend assez bien compte de l'évidement du rocher tout autour de la chambre sépulcrale. Le saint édicule était recouvert de plaques de marbre, d'ornements en or et en argent. On y lisait en outre l'inscription suivante :

Hic Josaphat vallis, hic ad sidera callis.
In domino fulta fuit, hic Maria sepulta;
Hinc exaltata cælos petit inviolata,
Spes captivorum, via, lux et mater eorum.

1. Ab. Lecanu, p. 297.


Biblie Natle n 12056
MORT de MARIE
XI
0m.57
XII
PORTES a PISE et a ROME
Biblie Natle — ne 9448 —
X. Siecle
47

Les murs de l'église étaient couverts de peintures et de légendes en vers; le fond de l'abside représentait la sainte Vierge assise au milieu des anges. Les pièces de vers qui accompagnaient ces tableaux étaient des hymnes en l'honneur de Marie; en voici un exemple :

Matris Christi dignitate
Et excelsa potestate
Est repertus Julianus,
Sævus hostis et profanus
  Transfuga et perfidus.
Sed nunc miser luit pœnam
Deturbatus in gehennam,
Nam ut pia mater jussit,
Christi martyr hunc percussit
  Lancea Mercurius.
Salvatrici sit reginæ
Laus et honor sine fine,
Quæ elegit hic humari.
Hoc thesauro nobis dari
  Poterat quid melius?

Le père Nau raconte que les sépultures de saint Joachim, de sainte Anne et de saint Joseph se trouvaient dans la même église.

Cette église elle-même, d'un gothique authentique, nous relie aux témoignagnes qu'on vient de lire et nous dispense de descendre au-dessous du XIIe siècle, pour connaître l'histoire de ce tombeau construit par les apôtres, enfoui sous les décombres du siége de Jérusalem, retrouvé au IVe siècle et salué par tous les pèlerins jusqu'aux croisés, qui le restaurèrent.

§ 2. — Un homme de la classe des prêtres, atteint de folie, à la descente de la montagne se précipite comme un furieux sur le cercueil, et saisissant le lit avec ses mains s'efforce de le renverser. Mais aussitôt il est puni par la vengeance divine, et ses mains coupées pendent au cercueil; reconnaissant sa faute, il demande son pardon avec larmes. Pierre fait arrêter le convoi, et, prenant les mains détachées, il les rapproche du bras de ce malheureux, qui s'éloigne sain et sauf. Le cortége funèbre arrive enfin à Gethsémani, où se renouvellent les embrassements, les louanges, les hymnes sacrés, les génuflexions et les larmes; alors le corps est placé dans son glorieux tombeau [1].

§ 4. — C'est une doctrine catholique : 1° que la sainte Vierge, malgré son éminente sainteté et bien qu'elle fût exempte de tout péché, même de la faute originelle, a subi la loi commune de la mort; 2° que son âme bienheureuse reprit peu après le corps qu'elle avait quitté et que cette chair immaculée ne fut point soumise à la corruption du tombeau. Cependant l'Église n'a jamais imposé cette croyance comme un article de foi [2].

Il existe deux sortes de preuves : les unes naturelles et historiques, s'il y eut des témoins oculaires du miracle; les autres provenant de révélations divines, s'il s'est passé dans l'ombre et le mystère. Cette dernière classe de preuves est la plus solide; c'est par ce moyen que le fait de l'Immaculée Conception, fait en dehors de toutes les voies naturelles d'investigation, nous est cependant connu avec une certitude inébranlable.

« J'avouerai, dit M. Lehir, qu'il s'est conservé peu de documents qui déposent en faveur de l'Assomption pendant les cinq premiers siècles, j'écarte les pièces apocryphes; s'il en a existé d'autres plus sérieuses, le temps nous les a ravies, mais la tradition orale y suppléait [3]. Les évangiles apocryphes sont souvent remplis de grandes beautés; ils ont inspiré des pages magnifiques aux poëtes et aux peintres. En général, cependant, ce sont des compositions erronées, entachées d'hérésie, et presque toutes l'œuvre du gnosticisme [4].

Une des preuves matérielles de l'Assomption, c'est qu'aucun peuple, aucune ville ne se soit

1. De Castro, II, 669.

2. Trombelli, dans sa *Vie de la sainte Vierge,* cite à l'appui de cette croyance un texte de Cyrille Lucas qu'il a pris pour Cyrille d'Alexandrie.

3. Comme sur plusieurs autres points de la doctrine, on ne saurait trop rappeler l'importance de cet enseignement oral, dont certains catholiques, égarés par l'habitude de tout chercher dans les livres, oublient quelquefois de tenir compte.

4. Lehir, *Études histor.,* 1866, x, 514.

vanté de posséder la plus minime relique du corps de Marie[1].

Aussitôt que l'âme de la sainte Vierge fut séparée de son corps, des légions d'anges durent venir au-devant d'elle pour la conduire au ciel, faveur accordée même à saint Lazare. (*Saint Athanase, Sophronius, Ildephonse.*) — Saint Épiphane ne s'écriait-il pas en 350 : « O Marie, à l'exception de Dieu, tu es supérieure à tous? »

L'opinion générale est que la sainte Vierge fut enlevée au ciel en corps et en âme[2]. Saint Paul a dit en plusieurs endroits que la félicité complète est double : il y a celle de l'âme et celle du corps transformé par la rédemption ; on ne peut douter que Marie ne jouisse d'une félicité complète[3].

Le corps fut enlevé au ciel, mais combien de jours resta-t-il dans le tombeau? Les opinions qui se sont produites sur ce sujet varient beaucoup. On peut, cependant, les réduire à quatre.

Certains prétendent que Marie est morte et ressuscitée le même jour; mais cette opinion, soutenue par Gretzer et quelques auteurs peu connus, ne repose sur d'autre fondement sérieux, pas seulement sur ce fait que l'Église fête la mort et l'assomption le même jour. Colvenerius pense justement que ce n'est pas une raison suffisante. D'autres, parmi lesquels Usuard, Jean Bellette, veulent que l'assomption n'ait eu lieu que quarante jours après la mort; ils s'appuient sur une révélation faite à une femme très-religieuse appelée Élisabeth, et dont on rapporte ainsi une des visions : « L'an du Seigneur 1157, le jour de l'assomption de la bienheureuse vierge Marie, comme elle était en oraison, méditant l'assomption, elle voit dans un endroit très-reculé un très-beau tombeau entouré d'une lumière éclatante, dans le tombeau une figure de femme vivante, et autour une multitude d'anges recevant du tombeau cette femme qu'ils accompagnent d'hymnes et de cantiques. Tout à coup elle voit venir à leur rencontre un homme environné d'une gloire ineffable, descendant du haut des cieux avec des troupes d'anges innombrables et portant la sainte croix de sa main droite. A ce signe, elle le reconnaît pour le Fils de Dieu. Sainte Élisabeth demande ce que signifie cette vision, et l'ange lui répond que c'est l'assomption de la sainte Vierge qui a été enlevée en corps et en âme dans le royaume du ciel[1]. » D'autres visions apprirent à la même sainte que la sainte Vierge était morte le jour de sa fête, et qu'elle avait rejoint son corps soixante jours après.

Cette opinion n'a que de rares adeptes. Sainte Brigitte, dans ses révélations, parle de quinze jours[2]. Cela n'est pas une preuve, car, ainsi que le dit saint Antonin, ce n'est rien ôter à la sainteté des saints de ne pas croire comme prophéties tout ce qu'ils ont vu dans leur imagination[3].

L'opinion la plus généralement adoptée est que Marie n'est restée que trois jours au tombeau avant son assomption corporelle. (*Saint Jean Damascène, Métaphraste, Nicéphore, Juvénal,* etc.)[4].

§ 5. Trois jours après l'ensevelissement, les apôtres n'avaient pas quitté le virginal tombeau; l'apôtre saint Thomas, revenant de plus loin que les autres, et n'ayant pu assister à la mort et à la translation du corps de Marie, demanda qu'il lui fût donné de contempler et d'honorer une dernière fois ce temple de Dieu. On ouvrit le tombeau, mais le corps n'y était plus; on n'y trouva que les linges dont il avait été enveloppé, répandant un parfum cé-

1. Godescard, I, p. 449.
2. Antonin, saint Thomas, Albert le Grand, saint Bonaventure, Nicéphore, Michel Glycas, Andre de Crète, archevêque de Jérusalem, Simon Métaphraste, Germain, patriarche de Constantinople.
3. Canisius, *Sum. aurea,* IX, 62.

1. Muratori, *Rer. ital. scriptores,* t. III, IIe partie, 3. 371.
2. Colven, *Sum. aurea,* III, 1115.
3. Tromb., *Id.,* II, 325.
4. On peut consulter un recueil de preuves fait en vue du concile de Vatican, et publié à Rome en 1869, chez Salviucci : De corporea Deiparæ Assumptione in cœlum, an dogmatico decreto definiri possit, disquisitio historico-critico-theologica. Dom Aloysii Vaccari Cassinensis.

leste. Saisis d'admiration à la vue de ce mystère, les apôtres, assistés de l'Esprit de Dieu, l'interprétèrent ainsi : Celui qui avait voulu prendre chair dans le sein immaculé de Marie, s'est complu, après sa propre ascension, à la transporter incorruptible et immaculée dans la gloire, sans lui faire attendre la commune et universelle résurrection des élus [1].

L'absence de saint Thomas, qui rappelle un souvenir de l'Évangile, dit M. Lehir, est une variante antérieure à saint Jean Damascène. Thomas raconte aux apôtres que la Vierge lui est apparue, s'élevant dans les airs et portée par les anges, et, comme garant de la vérité de ses paroles, il produit une ceinture qui est celle de l'auguste triomphatrice. Elle l'a laissée tomber sur lui comme autrefois Élie jeta son manteau sur Élysée. On a voulu, par cette légende, environner de preuves plus saisissantes la résurrection de Marie. Or, depuis le v[e] siècle, *la ceinture* était honorée à Constantinople, et on y célébrait la fête annuelle de sa translation. Dans toutes les homélies où il en est question entre le VII[e] et le X[e] siècle, il est parlé de la ceinture comme d'un vêtement légué par la sainte Vierge à l'une de ses compagnes, et l'on n'y voit aucun soupçon du miracle opéré en faveur de saint Thomas.

En résumé : — 1° La tradition ecclésiastique ne doit rien aux apocryphes;

2° L'Église d'Occident, dans ses textes officiels, n'offre aucune marque d'hésitation sur la croyance à l'assomption corporelle de Marie;

3° Rien ne montre mieux combien l'oracle de la Vierge-Mère fut prompt à s'accomplir, que le concert de louanges qui retentit autour de son nom béni, que le grand nombre de légendes qui circulèrent dès les premiers temps sur les époques les plus obscures de sa vie. Les textes sacrés n'avaient rien dit de son berceau ni de sa tombe, mais les souvenirs d'une piété toute filiale devaient y suppléer. Et si la crédulité, l'imposture ou l'hérésie se sont emparés de ces souvenirs pour les dénaturer, nous sommes les premiers à déplorer cet abus. Il n'en faut pas moins reconnaître que par là l'imposture et l'hérésie ont, à leur insu, rendu à la vérité un éclatant témoignage, car elles auraient laissé dans la poussière une mémoire ignorée. Elles n'ont eu intérêt à s'en prévaloir et n'y ont cherché un instrument de succès que parce que cette mémoire vivait dans tous les cœurs, résonnait dans toutes les bouches [1].

§ 6. — L'assomption de la sainte Vierge fut un privilége de la grâce, et l'on doit croire qu'elle a été élevée au-dessus de tous les chœurs des anges. C'est ce qu'exprime saint Augustin dans un magnifique langage; saint Alphonse, saint Jean Damascène, saint Anselme et saint Bernard célèbrent l'arrivée de Marie au trône de gloire [2]. Jean Gerson dit qu'elle constitua à elle seule une hiérarchie qui est la première sous la Trinité divine.

Les témoignages, qui nous font remonter d'âge en âge aux temps apostoliques, sont toujours la preuve la plus évidente et qui nous frappe le plus. Nous tâcherons donc de réunir ici les voix des différents siècles qui proclament tous ce glorieux privilége de Marie.

TÉMOIGNAGES.

I[er] SIÈCLE.

Saint Bernard ne mettait pas en doute que l'assomption ne fût célébrée dès le temps des apôtres.

Il existe à Apt (diocèse d'Avignon) une église sous le vocable de Notre-Dame-de-l'Assomption qui fut fondée, dit-on, en 77.

1. Nicolas, II, p. 517.

1. Lehir, *Etud. hist.*, X, 551.
2. De Castro, II, 663.

IV[e] SIECLE.

Saint Jerôme. (331-420.) — Saint Jérôme a écrit contre Helvidius un Traité sur la perpétuelle virginité de Marie. On lui attribue deux discours sur l'Assomption. Quelques auteurs en font honneur à Sophronius dont saint Jérôme loue le savoir; ils paraissent de toute façon d'une grande antiquité.

VI[e] SIECLE.

Saint Augustin. — Saint Augustin[1] s'exprime ainsi dans le sermon qu'on lui attribue sur l'Assomption : « Que dirons-nous pour la louange de Marie, si quand tous nos membres se convertiraient en langues, nul encore ne pourrait suffire à la louer? Plus haute, en effet, que le ciel est celle dont nous parlons; plus profonde que l'abîme est celle dont nous nous efforçons de célébrer les louanges. Le Dieu que nulle créature ne peut contenir, elle l'a tenu enfermé, elle l'a porté dans ses entrailles immaculées. Seule, elle a mérité d'être appelée épouse et mère. C'est elle qui a racheté le péché de notre première mère, elle qui a apporté la rédemption à l'homme condamné. Notre mère, à nous, avait donné au monde le châtiment; la mère de Notre-Seigneur a donné le salut au monde. »

(Suit un ardent commentaire du *Magnificat*, où on lit cette belle parole : « O humilité vraiment glorieuse de Marie, qui fait d'elle la porte du Paradis, l'échelle du Ciel, oui certes, l'humilité de Marie devient l'échelle céleste par où Dieu descend sur la terre... »

Il termine en appelant ainsi sur les misères humaines les consolations de Marie et sa toute-puissante intercession :

« Que ta commisération descende sur les affligés, ta compatissante affection sur les exilés du ciel! Dans la joie éternelle où tu nages nous te prions d'offrir à Dieu nos larmes et d'intercéder pour nous auprès de lui, comme ton propre fils. Cette terre nous voit encore affligés, persécutés, assaillis d'outrages, chargés d'opprobres, travaillés de la faim, de la soif, de l'insomnie, plongés dans les fers. Mais toi, dans les royaumes célestes, tu marches devant le chœur des Vierges, inaccessible désormais aux séductions de la chair, et, parmi la blancheur des lis et le parfum des roses, tu les convies à boire aux sources éternelles de la vie. Dans cette bienheureuse patrie des élus, revêtue de la dignité du premier rang, tu foules les plantes couvertes de rosée; tu vas de ton pied délicat par les doux sentiers, par les prairies dorées du paradis, et de ta chaste main tu cueilles des violettes incorruptibles. Tu chantes sans fin, unie aux chœurs suprêmes; compagne des anges et des archanges, d'une voix infatigable tu ne cesses de crier : *Sanctus!* Ornée de perles et de pierres précieuses, tu pénètres dans le lieu où repose le Roi des béatitudes. Un trône royal est placé pour toi par les anges dans la cour du Roi éternel, et le Roi lui-même, le Roi des Rois, qui te chérit entre toutes, t'associe à sa gloire par le baiser de son amour, comme sa vraie mère et sa gracieuse épouse. Faut-il s'étonner si le Dieu qui règne dans les cieux daigne, avec toi, partager ses joies, quand tout petit et né homme de toi, il fut tant de fois, sur la terre, couvert de tes baisers?...[1]

V[e] SIECLE.

Juvénal. (399-453.) — Il est bon de rappeler ici, quoique nous l'ayons déjà mentionné, le témoignage si important de Juvénal, archevêque de Jérusalem. Consulté par l'empereur Marcien et son épouse Pulchérie au sujet de l'Assomp-

1. De Latour, *Séville et l'Andalousie*, II, 321.

1. *OEuvr. compl. de saint Augustin*, XX, 350, éd. de Louis Vivès, 1873.

Je dois dire que les savants ne croient pas ce sermon du saint docteur. Les pères de Louvain vont même jusqu'à l'attribuer à saint Fulbert, évêque de Chartres.

LA Ste VIERGE

XI · Siecle



Bibl. Nat. ASSOMPTION MS · 17325

tion de la sainte Vierge, il réunit un grand nombre de Pères; après les avoir consultés, il répondit que l'Église de Jérusalem savait d'une antique tradition qu'au moment de la mort de la sainte Vierge les apôtres accoururent à Jérusalem des diverses parties du monde, qu'ils restèrent trois jours auprès du tombeau de la mère de Dieu, et qu'alors, l'ayant ouvert, ils trouvèrent seulement les linges de l'ensevelissement et qu'on n'y vit plus aucune trace de son corps.

On croit que ce tombeau, oublié sous les décombres, avait été, peu de temps avant, retrouvé par une inspiration divine.

VIe SIECLE.

SAINT GRÉGOIRE DE TOURS. — Saint Grégoire de Tours, mort en 595, semble avoir eu devant les yeux la légende, lorsqu'il dit qu'après l'Ascension du Sauveur, les apôtres, qui étaient dispersés dans toutes les parties du monde, se rendirent miraculeusement à Jérusalem au temps du trépas de la sainte Vierge; comme ils étaient, pendant la nuit, occupés à veiller auprès d'elle, tout d'un coup le Seigneur Jésus arriva avec ses anges et, ayant pris l'âme de la sainte Vierge, la mit entre les mains de l'archange saint Michel, puis se retira. Le lendemain, de grand matin, les apôtres levèrent le corps de la sainte Vierge avec le lit où elle avait rendu l'esprit et le portèrent à son tombeau, auprès duquel ils attendirent l'arrivée du Seigneur. Il arriva bientôt après, enleva le saint corps dans les nues et le fit porter dans le paradis, où, étant réuni à son âme, il jouit avec les élus d'un bonheur éternel [1].

Bède, qui est mort en 735, a aussi connu le livre du trépas de la sainte Vierge.

1. Greg. Turon, t. I. c, IV, *De gloria Martyr.*, p. 724, Ed. Ruinart.

La créance de la résurrection de la sainte Vierge a été reçue chez les Grecs de meilleure heure, et plus constamment que dans l'Église latine. Le plus ancien monument est un livre qu'on a attribué à saint Jean et qui, selon toute apparence, doit avoir la même origine que celui que nous avons sous le nom du faux Méliton.

Ce livre du *Passage de la Vierge* était assez peu connu encore au VIIe siècle; car André de Crète pensait que les anciens n'avaient rien écrit du trépas de la sainte Vierge.

VIIe SIECLE.

MODESTE. — Modeste, qui vivait au VIIe siècle, et peut-être le premier des Grecs qui fit un sermon sur l'Assomption, dit que le corps de Marie fut porté à travers Jérusalem par les apôtres, qu'il fut déposé dans un tombeau de la vallée de Gethsémani, qu'il n'y éprouva pas la corruption, qu'il ressuscita et monta au ciel, que le tombeau de Marie est honoré par le concours des peuples et qu'on y remarque les vestiges de son corps imprimé dans la pierre, non de la main des hommes, mais d'une manière miraculeuse. — Qu'en ressuscitant elle laissa dans son tombeau les linges dont son corps était enveloppé; qu'on y entend depuis ce temps un certain bourdonnement; que le corps de Marie était haut de trois coudées (quatre pieds et demi). Les voyageurs remarquent qu'on descend dans ce sépulcre par quarante-huit ou cinquante marches, ce qui peut servir à expliquer le bruit.

VIIIe SIÈCLE.

BÈDE. — Le vénérable Bède (672-735) s'exprimait déjà en ces termes sur cet incomparable privilége de Marie :

« Aujourd'hui, frères très-chers, nous célébrons la fête de sainte Marie, mère de Dieu, qui, à pareil jour, passa de ce monde au ciel,

afin de prier son Fils pour nous, car ce *monde serait anéanti* s'il n'était soutenu par la prière de sainte Marie. Nous lisons, en effet, que Marie, étant montée au ciel, ne cesse de se tenir en présence de Dieu. Elle répand des prières pour nos péchés, elle appuie les justes de peur qu'ils ne tombent; elle réconforte les pécheurs de crainte qu'ils ne périssent... » Bède rappelle ici l'histoire d'un clerc de Rome vivant sous le pape Zéphirin et très-dévot à la sainte Vierge. Comme ses parents le poussaient vivement à se marier, la sainte Vierge lui apparut, lui reprochant de n'être pas fidèle à la continence, et depuis cette grâce insigne il se consacra avec tous ses biens au service de Dieu et de sa sainte Mère.

Il ajoute : « Lorsque fut venu le jour où le le Seigneur voulut la faire sortir du monde, il l'appela : « Viens à moi ma bien-aimée, mon « épouse, ma mère; il est temps que je t'élève « au-dessus de tous les anges et archanges, au- « dessus de toutes les vertus qui sont dans le « ciel, et que tu sois sans cesse en ma présence. « Au jour du Seigneur je te porterai dans le « ciel. » Marie aussitôt vint annoncer à Jean ce que le Seigneur lui avait dit. Alors le bienheureux Jean se mit à dire : « Prions, afin que « Notre-Seigneur, ton Fils, nous envoie tous les « apôtres, pour qu'ils te servent. » Or, comme ils priaient, tous les apôtres, en quelque lieu qu'ils fussent, se virent transportés devant la porte de la maison où était la bienheureuse Marie et restèrent avec elle jusqu'au moment où son fils *l'emporta* dans le ciel, où elle est maintenant en sa présence, ne cessant de prier pour les pécheurs.

« Hâtons-nous donc, de toute notre âme, de nous réfugier auprès d'elle, afin que par ses prières elle nous conduise à ces joies célestes qu'elle goûte maintenant sans fin avec son Fils. »

Saint Germain. — Germain, patriarche de Constantinople au commencement du VIIIᵉ siècle, appelle Marie sa rosée céleste, son guide, sa force, son trésor, son remède, son espérance, son secours, sa défense, son espoir; il ne croit pas qu'elle ait éprouvé la corruption du tombeau, mais que son corps a été ravi au ciel par le ministère des anges.

Jean de Damas. — Voici un passage d'un sermon de saint Jean Damascène : « La bouche de l'homme, les esprits célestes ne pourront jamais dignement célébrer la gloire de celle par qui il nous est permis de contempler dignement la gloire du Seigneur.

« Par quelles paroles pourrais-je m'adresser à vous? De quelles louanges couronnerai-je votre tête sainte et vénérée, vous qui répandez sur nous vos bienfaits et vos faveurs, vous qui êtes l'ornement du genre humain et la gloire de toute créature, vous par qui la créature est devenue véritablement bienheureuse? Et, bien que votre corps ait été pour quelques instants enveloppé des ombres de la mort, en sortant de votre corps vous êtes rentrée en la présence du Seigneur... Pendant les pieuses funérailles de votre corps saint et sans tache, les anges s'empressaient de vous rendre les hommages que méritait la mère de leur Dieu; les apôtres et toute l'Eglise chantaient ces hymnes divins que le Saint-Esprit avait inspirés aux prophètes. »

Voici encore quelques extraits d'une des homélies du même saint, relatives à l'Assomption :

« Mais toi, sacré tombeau de la mère de Dieu, le plus saint de tous les sépulcres après celui du Seigneur, qui a fait éclore l'auteur de la vie et qui a été la source d'où est émanée la résurrection, où donc est l'or si pur que les mains des apôtres déposèrent dans ton sein? où sont les inépuisables richesses? où est le noble sanctuaire qui a reçu un Dieu? où est la table vivante? où est le livre nouveau dans lequel, par un prodige ineffable et sans l'effort d'aucune main, le Dieu Verbe a été inscrit? où est l'abîme de grâce? où est la fontaine qui a produit la vie? où est enfin ce corps si beau, si pur, si aimable de la mère de Dieu?

« — Pourquoi cherchez-vous dans le sépulcre celle qui a été ravie dans les tabernacles célestes? pourquoi me demandez-vous compte du trésor qui m'avait été confié? Je n'ai point assez de forces pour résister aux ordres divins. Laissant le suaire qui l'enveloppait, ce corps sain et sacré, après m'avoir sanctifié, après m'avoir rempli du plus suave parfum, après avoir fait de moi un temple divin, a été arraché d'ici et transporté aux cieux, où l'accompagnaient les anges, les archanges et toutes les vertus célestes[1].

Les Églises syrienne, égyptienne ont connu le livre du *Passage de la Vierge,* et ont cru à sa résurrection. Abedjésu dit que le corps ne fut pas mis dans le tombeau, mais que les anges le transportèrent dans le paradis terrestre. — Un historien nommé Siméon dit que saint Jean Chrysostome obtint de Dieu la résurrection de la sainte Vierge et celle de saint Jean.

André de Crète. — Voici une belle prière qu'André de Crète adressait à la sainte Vierge dans son discours, *De dormitione Deiparæ :* « Apaisez, ô mère de miséricorde, le juste courroux de votre fils par vos prières et rendez-le favorable aux communes misères de notre nature, auxquelles vous avez autrefois pris part. Car pendant que vous viviez sur cette terre, votre humanité n'occupait qu'une petite portion de cette terre; mais maintenant que vous avez été élevée de cette terre au plus haut des cieux, tout le monde vous regarde comme son universelle avocate. Et puisque vous avez la bonté de ne point dédaigner ce que nous tâchons de faire en votre honneur, pour récompense de nos chétifs efforts, donnez-nous le secours de vos très-saintes prières envers notre Dieu et souverain Seigneur; prières que nous tenons plus chères et plus précieuses que tous les trésors de la terre; prières par lesquelles Dieu se rend propice à nos péchés et nous donne une abondance de ses grâces pour avancer au chemin de la vertu; prières par lesquelles les desseins des peuples barbares armés contre nous sont confondus et leurs machines de guerre, leurs lances et leurs flèches demeurent inutiles... » (Abelly, p. 149.)

1. Colombet : *Livre de Marie.*

IXe SIÈCLE.

Plusieurs homélies, publiées sous le nom de saint Ildephonse, mais que Mabillon a revendiquées pour Radbert, abbé de Corbie au IXe siècle, viennent à la suite du traité de la *Virginité;* nous tirons les passages suivants de l'homélie sur l'*Assomption :*

« Oh! qu'il est beau, qu'il est digne d'hommage plus que tous les autres jours, ce jour dans lequel la vierge Marie, mère de Dieu, est passée du monde vers le Christ, sans éprouver de douleur de ce grand passage, elle qui n'en éprouva point en son enfantement!... Heureuse Marie, entrez avec joie en paradis; vous qui de cette terre avez été *transportée par les anges* sur la route céleste, vous qui, resplendissant au milieu des chœurs des vierges avec tout l'éclat du soleil, avez reçu la principauté au-dessus des anges dans les cieux. Oh! la noble Vierge que les chérubins et les séraphins accompagnent de leurs louanges! que les martyrs, vêtus de leurs robes triomphales, proclament bienheureuse! que les innombrables légions des saints viennent célébrer à l'envi! que les chœurs des Vierges saluent de leurs palmes victorieuses! (*Livre de Marie*)

Dans quelques anciennes liturgies, comme celle des Visigoths et celle des Gaules usitées avant Charlemagne, il est porté au 18 janvier expressément, que le corps de la sainte Vierge est monté au ciel : « Beatæ Virginis translatum est de *sepulcro* »; et encore : « Ut quæ terræ non eras conscia, non teneret rupes inclusam... Cui apostoli sacrum reddunt obsequium... Christus amplexum, nubes vehiculum, assumptio paradisum[1]. »

1. D. Calmet, XV, 65.

Ce n'est pas moins clair dans la liturgie romaine, ambroisienne et mosarabique.

On peut mettre les martyrologes au même rang que les livres liturgiques, puisqu'ils sont lus chaque jour dans les églises et qu'ils renferment en peu de mots ce qu'on pense sur chaque fête et sur chaque saint. — Adon, qui vivait un peu avant Usuard (IXe siècle), a dit que la sainte Vierge est morte, mais qu'il en est peut-être de son corps comme de celui de Moïse, que Dieu avait enseveli pour le cacher aux Juifs. Usuard déclare qu'on ne trouve pas sur la terre le corps de la sainte Vierge.

Notker, moine de Saint-Gall (IXe siècle), dit qu'il croit avec l'Église que le corps est caché en quelque endroit du monde et qu'il y est réservé pour la destruction de l'antechrist, à la fin des siècles. — Cette incertitude était loin d'être partagée par tout le monastère à cette époque, puisque nous voyons Tuotilon représenter alors sur l'ivoire la glorieuse Ascension de Marie. (Pl. LVIII.)

Xe SIECLE.

Saint Ælfric. — « Nous lisons dans divers livres, écrivait Ælfric au Xe siècle, que les anges, au départ des justes, conduisent leurs âmes au ciel en les accompagnant d'hymnes séraphiques... Si tant d'honneur est réservé aux saints, avec combien plus de raison Jésus doit-il en ce jour (Assomption) envoyer ses anges au-devant de sa mère pour la porter, avec une lumière éblouissante et des cantiques inénarrables, sur ce trône qu'il lui a préparé dès l'origine du monde. Cette fête dépasse autant toutes celles des autres saints que cette sainte Vierge, mère de Dieu, est incomparablement élevée au-dessus des autres vierges. Cette fête, annuelle pour nous, est perpétuelle pour tous les esprits célestes[1]. »

Hippolyte de Thèbes au Xe siècle proclame cette ascension.

1. Ælfric's, *Homelies*, vol. I, p. 441. P. Bridgett.

XIe SIECLE.

Saint Anselme. — Saint Anselme au XIe siècle commente l'évangile de l'Assomption dans un sermon dont voici un passage : « Que Marie ne s'inquiète pas plus longtemps comment elle servira son fils comme enfant, car toutes les hiérarchies des anges le servent comme leur Seigneur; qu'elle ne se trouble pas en l'emportant pour le dérober à Hérode, car il est monté au ciel et Hérode est descendu en enfer, loin de sa face; qu'elle ne craigne plus les trames des Juifs contre lui, car toutes choses lui sont soumises. Et maintenant Marie est exaltée au-dessus des chœurs des anges, maintenant tous ses désirs sont comblés, elle voit Dieu face à face tel qu'il est, et se réjouit avec son fils pour toujours[1].

Saint Grégoire, dans une lettre à l'héroïque comtesse Mathilde, la consolait de ses épreuves en lui parlant de la sainte Vierge : « Tenez comme très-assuré que plus Elle est élevée en gloire, en mérite et en sainteté, plus elle est remplie de douceur et de clémence envers les pécheurs qui se convertissent.

XIIe SIÈCLE.

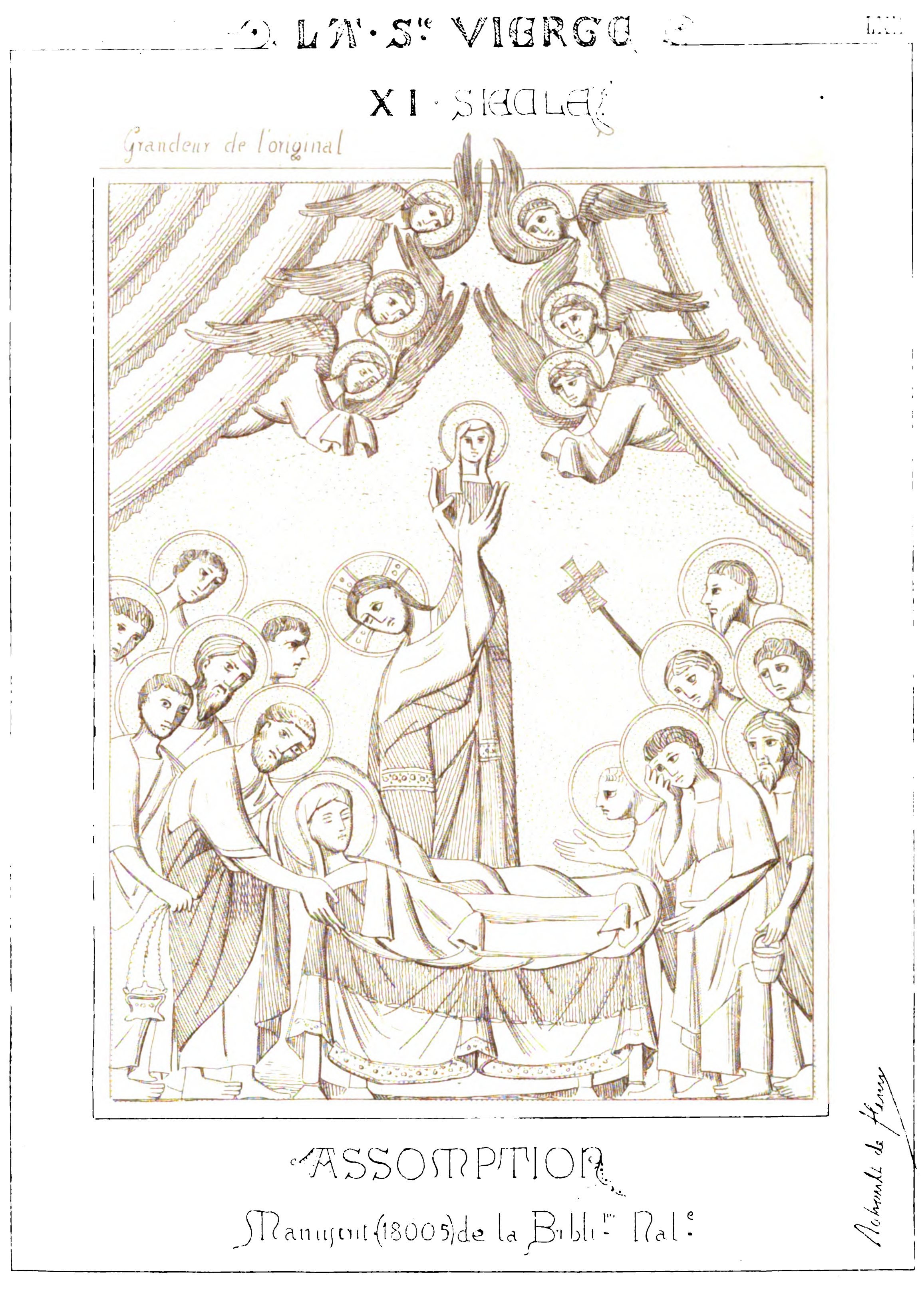
Pierre de Blois. — Pierre de Blois au XIIe siècle s'exprimait en ces termes magnifiques au sujet de ce grand mystère :

« Les anges se réjouissent parce qu'en ce jour la mère du Christ est reçue dans le ciel; puisque les hommes se réjouissent, eux qui sont toujours tristes et soucieux, comment les anges, qui ne connaissent aucune tristesse, ne se réjouiraient-ils pas? comment ne se réjouiraient-ils pas, lorsque leur Seigneur se réjouit? et ils s'avancent au-devant de leur dame, de leur reine, de la médiatrice entre Dieu et les hommes.

« Quelle gloire! Auquel de ses anges a-t-il porté un si merveilleux amour et adressé ses familières

1. S. Anselmi, *Hom.*, 9 op., t. I, p. 253. Ed. Gerberon.

XI SIECLE



ASSOMPTION

Manuscrit (18005) de la Biblie Nale

Rohault de Fleury

Poussielgue frères Editeurs. Eudes imp. Paris

paroles : « Viens, ma bien-aimée, assieds-toi sur mon trône. »

« D'autres saintes âmes sont aussi des trônes de Dieu, mais aucune comparablement à Marie. Elle est le trône sur lequel réside l'Esprit de Dieu. Ce trône n'est pas celui d'où partent les foudres, où se rendent les sentences de mort; c'est le trône où le Christ gouverne dans la paix. Grâce aux prières, aux mérites de sa mère, le fils de Dieu y dispense la liberté aux captifs, la lumière aux aveugles, le repos aux fatigués, la santé aux malades, l'abondance aux pauvres, la sécurité aux timides. De ce trône, il donne la fidélité aux amis, la réconciliation aux ennemis, la certitude dans le doute, le guide dans l'erreur, la consolation dans l'épreuve, la défense dans la guerre, l'asile dans l'exil, le port dans le naufrage. De ce trône, il accorde la sagesse à l'ignorant, l'exaltation à l'homme tombé, la consolation aux veuves et aux orphelins, la grâce à ceux qui commencent ou qui sont plus avancés, une couronne de gloire aux parfaits et aux triomphants. »

« Otez le soleil de l'univers, il fera nuit. Otez Marie du ciel, vous ne verrez plus parmi les hommes que ténébreuse confusion. »

Pierre de Blois montre ensuite l'ascension de Marie au ciel et l'étonnement des anges à la vue de cette merveille.

« Pourquoi les esprits célestes s'étonnent-ils? car le Seigneur a mis ses délices en la bienheureuse Vierge. C'est elle qui a été choisie par le Seigneur, annoncée par les prophètes, désirée par les patriarches, saluée par les anges, rendue féconde par le Saint-Esprit, elle qui était figurée dans la verge d'Aaron, dans la toison de Gédéon, dans la porte d'Ézéchiel, dans le buisson de Moïse. Elle est la porte de vie, la primeure des vierges, la bien-aimée de l'éternel Dieu. Que les anges ne s'étonnent pas si elle est exaltée dans la splendeur et la gloire, elle qui est à la fois la mère et la servante de Dieu, sa sœur et son épouse, sa mère et sa fille. La mère de Dieu coucha son fils dans une humble crèche, aujourd'hui elle est placée par son fils sur un trône magnifique. Elle couchait son fils entre deux animaux, lui il l'élève au milieu de ses saints anges. Elle portait son fils en Égypte, elle est transportée du désert de la terre dans le ciel. Elle enveloppait son petit enfant avec de pauvres langes, elle est maintenant recouverte par lui d'une robe éclatante de richesse. Il a versé sur elle les trésors de son humanité, de sa divinité, ses splendeurs et ses joies. Il est vu, embrassé, possédé par sa mère comme le fils unique du Père auquel tout honneur et toute gloire sont dus à jamais. Amen.[1] »

FETE.

Si la dévotion à la Vierge remonte au berceau de l'Église, elle a varié avec les siècles dans ses manifestations extérieures. Étroitement liée à celle du Sauveur, elle s'est appliquée d'abord à honorer les mystères communs au fils et à la mère. Marie avait sa part et une large part dans les fêtes de Noël, de l'Épiphanie, et les peintures des catacombes sont là pour l'attester au besoin. Dans ces temps primitifs, où ce culte s'organisait et se développait par degrés, les époques de la vie dont les textes sacrés ne disent rien, celles qui précèdent l'Incarnation ou qui suivent l'ascension du fils de Dieu, ne furent point l'objet d'hommages solennels et de fêtes universellement reconnues. Ces fêtes ne devaient s'étendre que peu à peu après avoir commencé probablement en Palestine, sous l'influence de traditions locales, religieusement conservées [2].

La liturgie de Saint Jacques dit qu'il est fait mention de son temps de la commémoration de Marie à la messe; Zaga Zabo cite l'Assomption, comme une des fêtes établies par les apôtres; s'il est vrai que les apôtres transformèrent en chapelle la maison de Jérusalem, où la sainte Vierge mourut, il est hors de doute, au point de vue du simple bon sens, qu'on dût y célébrer ces

1. *Petri Bles. Serm.* 33. Bibl. Max Lug. t. XXIV. P. Bridgett, *Our Lady's dowry*, p. 104.
2. Lehir, *Étud. hist.* 1866, x. 516.

mystères avec solennité et fêter l'anniversaire de cette mort incomparable[1].

Il est difficile de trouver des vestiges de cette fête avant le concile d'Éphèse (431), et c'est probablement dans cette ville qu'elle commença à être célébrée (ab. Pascal). — Au IVe siècle, on la célébrait, dit-on, à Alexandrie, et s'il faut croire authentiques les sermons attribués à saint Jérôme, à saint Augustin, elle devait l'être déjà solennellement partout.

Ce qui est certain, c'est que vers la fin du VIe siècle ou au commencement du VIIe, nous trouvons les églises d'Occident et d'Orient unanimes dans cette célébration, et qu'on y vénérait le corps de Marie ressuscité et réuni dans la gloire à son âme sainte. Une fête établie dès lors avec un office identique dans des provinces éloignées les unes des autres, parmi des populations diverses d'origine, soumises à des législations différentes et à des gouvernements distincts, devait être assez ancienne. (Lehir, *Étud. hist.*)

Nicéphore dit que l'empereur Justinien (527-565) avait ordonné dans tout l'empire qu'on célébrât la fête de l'Assomption, comme Justin (450-527) l'avait fait pour la Nativité du Christ, et, peu de temps après, l'empereur Maurice (539-602) sous le pontificat de saint Grégoire le Grand (590-604) la fixa au 15 août. Depuis ce temps on la célèbre en ce jour, tant en Orient qu'en Occident[2].

Autrefois la fête de l'Assomption se célébrait le 18 janvier. Certains martyrologes indiquent une deuxième assomption le 23 septembre, suivant une opinion qui supposait la résurrection de la Vierge quarante jours après sa mort[3]; elle est marquée en ce jour dans le martyrologe de saint Jérôme, dans le calendrier de Lucques, dans celui de Corbie, etc. Ceci n'empêchait pas qu'elle ne fût aussi solennisée le 15 août; ainsi, dans les plus anciens livres de Naples, nous lisons cette rubrique destinée à distinguer cette seconde fête de l'autre : *S. Maria de augusto mense* ou *Festivitas S. Mariæ de augusto mense.*

1. Colvenerius, *Sa aurea*, III, 1124.
2. Colv., *Sa aurea*, III, 1124.
3. Colv., *Sa aurea*, III, 1474.

De toutes les fêtes de la sainte Vierge, celle de l'Assomption est de beaucoup la plus auguste et la plus grande; le jeûne est prescrit par l'Église la veille de cette fête. En 860, le pape Nicolas I, consulté par les Bulgares sur les jours de jeûne, leur répond que la vigile de l'Assomption en fait partie.

Les Grecs et les Latins la célèbrent le 15 août, lorsque le soleil s'arrête dans le signe de la Vierge[1].

VIIe SIÈCLE.

M. Le Blant mentionne à Saint-Pierre du Ham, près Valogne, une dalle d'autel carrée, de 0m,145 d'épaisseur, et portant cette inscription de 676, sur la partie supérieure :

Constantininsis urbis rectur Domnus Frodomundus pontifex in honore alme Maria genetricis Dni hoc templum hoc quæ altare construxit fideliter ad quæ digne dedicavit minse agusto medio et hic festus celebratus dies sit P. annu singolus[2].

« Le seigneur Fromond, pontife, rector de la « ville de Coutances, a, en l'honneur de la bien- « faisante Marie, mère de Notre-Seigneur, élevé « ce temple et cet autel, et les a pieusement et « dignement dédiés au milieu du mois d'août; « que cet anniversaire soit célébré tous les ans « par une fête; » sur une des faces, on lit encore : « L'année sixième du règne de Thierry, roi de « France, il entoura ce monastère de murs... »

Le plus curieux, c'est que ce marbre porte les noms de divers pèlerins qui sont venus s'inscrire dans le sanctuaire. Ainsi, au milieu du VIIe siècle, nous nous trouvons ici en présence d'un sanctuaire élevé à Notre-Dame d'août, et vénéré par des pèlerins. Ne sommes-nous pas en droit d'y voir un des monuments de l'Assomption? Si on nous dit que cette fête était quelquefois célébrée en janvier, nous pourrions

1. Miechovich, II. 52.
2. Le Blant, *Inscript. chrét.*, I, 181.

demander, à notre tour, quelle autre fête de Marie a jamais été célébrée le 15 août, fête méritant de fixer le souvenir d'une dédicace.

Du reste comme nous le disions tout à l'heure, les deux fêtes ont été souvent célébrées dans la même année. Dans l'ancien martyrologe de l'Église d'Occident, on séparait la fête de la mort de celle de l'Assomption; la première avait lieu le 18 janvier, l'autre le 15 août, c'est ce qu'atteste Mabillon dans son livre de la liturgie gallicane [1].

Cette fête est quelquefois indiquée, dès le VII[e] siècle, pour les églises d'Espagne et de France.

VIII[e] SIÈCLE.

Comment ne pas croire que cette fête remonte aux âges apostoliques, et qu'elle suivit le christianisme dans les plus anciennes missions, lorsque nous en trouvons un monument du VIII[e] siècle, non pas en Orient, dans le voisinage du berceau de la foi, non pas à Rome gardienne des croyances, mais au fond de l'Irlande? — En effet, dans le manuscrit irlandais de Bobbio, nous lisons une préface consacrée à la fête de l'Assomption, où nous puisons le passage suivant :

« ... Dieu de l'univers qui a habité spirituellement dans les saints et corporellement dans la Vierge mère, laquelle, belle de charité, joyeuse de paix, excellente de piété, dite par l'ange pleine de grâce, pleine de bénédiction par Élisabeth, heureuse par les nations. La Vierge Marie, mère de Dieu, a quitté la terre pour le Christ, glorieuse semence, pure en son assomption, faite pour le paradis... elle n'a pas été soumise aux douleurs de l'enfantement, ni aux douleurs de la mort. Lit splendide d'où s'élève l'époux glorieux, lumière des nations, défaite des démons, confusion des Juifs, vase de gloire, temple céleste.

Suit une comparaison entre Ève et Marie : « Tu es ravie dans ton heureuse assomption par celui que tu as conçu, afin qu'étrangère à la terre elle ne te garde pas dans son sein. A tes restes enveloppés de linceuls, les apôtres donnent des obsèques sacrées, les anges leurs cantiques, le Christ son embrassement, les nuées leurs chariots, l'Assomption le paradis, et tu vas dans la gloire conduire le chœur des vierges [1]. »

En France, cette fête était tellement répandue dès le VIII[e] siècle, que nous pouvons citer l'église de Nantilly à Saumur, qui l'avait prise pour fête patronale.

IX[e] SIÈCLE.

Au temps de Charlemagne on construit à Gap, sous le vocable de l'Assomption, une cathédrale qui fut un des plus magnifiques édifices de la contrée [2]. A Figeac on dédie une église à l'assomption de la Vierge en 816 [3].

En 847, au rapport d'Anasthase le bibliothécaire, Léon IV ajouta une octave à la fête de l'Assomption en souvenir de la délivrance d'un serpent monstrueux qui désolait Rome et dont l'antre était voisin de l'église Sainte-Lucie, délivrance due à une procession faite le jour de l'Assomption en l'honneur de la sainte Vierge [4].

En Orient, l'empereur Léon le Sage (886) parlait ainsi dans un discours qu'il faisait sur le bienheureux trépas de la mère de Dieu : « Il est bien raisonnable, dit-il, que nous célébrions avec cérémonie et solennité ce jour consacré à l'honneur de la mère de Dieu; mais quelle éloquence sera suffisante pour exprimer la moindre partie de la gloire de cette souveraine Dame des anges et des hommes qui est aujourd'hui comblée de toutes sortes de biens et d'excellences pour lesquelles elle ne peut être assez dignement louée!... O très-sainte Vierge bénie par-dessus toutes les créatures, qui pourra imaginer ce que vous a donné aujourd'hui votre fils, qui seul

1. Colvenerius, *S[a] aurea*, III, 1474.

1. Moran, *Essays on the early irish church.*
2. Hamon, VI, 300.
3. *Id.*, II, 35.
4. Miechovich, ch. II, 52.

peut tout ce qu'il lui plaît? Qui pourra concevoir ce qui se passe aujourd'hui dans le ciel à votre triomphante entrée dans ce séjour de gloire? Ne devons-nous pas croire que vous avez été transportée comme une arche de sanctification dans la plus auguste partie de ce divin temple? »

Nous n'avons pas besoin d'insister pour les siècles suivants où nulle contestation n'est possible et où les vocables de l'Assomption pourraient nous fournir tant d'exemples. La consécration de la France à la sainte Vierge en 1638 lui donna pour notre pays une importance toute spéciale.

POÉSIES.

Ne devons-nous pas considérer, comme faisant partie de la fête pour la glorification de la sainte Vierge, les poésies innombrables composées sur son sujet et peut-être à son occasion? Nous en citerons d'abord une des plus remarquables à cause du nom de saint Jean qu'une tradition y rattache ou du moins à cause de sa grande antiquité que D. Calmet considère comme incontestable[1].

POÈME LATIN ATTRIBUÉ A SAINT JEAN.

Les apôtres étaient dispersés en diverses contrées du monde pour prêcher la religion chrétienne, et Marie habitait en une maison près de la montagne de Sion, passant sa vie à visiter en grande dévotion tous les lieux glorifiés par le baptême, le jeûne, la prière, la passion, la sépulture, la résurrection et l'ascension de son fils. Elle avait alors soixante ans; car à quatorze ans elle conçut l'enfant Jésus, l'enfanta à quinze, vécut trente-trois ans avec lui et lui survécut douze années encore.

Un jour que le cœur de la Vierge, embrasé du désir de revoir son fils, faillit de courage et se répandit en larmes — car son fils absent, toute sa consolation lui avait été enlevée — un ange habillé de lumière lui apparut : « Vierge bienheureuse, lui dit-il, vous êtes bénie, mais recevez encore la bénédiction de celui qui dans le temps salua Jacob. Voici, ô ma maîtresse, une branche de palmier du paradis; vous commanderez qu'on la porte devant votre cercueil, car dans trois jours vous serez enlevée de votre corps pour aller en gloire à votre fils. » Marie lui répondit : « Qu'il soit fait comme vous dites; mais je désire instamment que les apôtres mes frères et mes fils soient assemblés près de moi, pour qu'avant ma mort je les voie de mes yeux corporels, qu'en leur présence je rende mon âme à Dieu, et que je puisse être ensevelie par eux. Je demande encore, ce que j'ai demandé bien des fois à mon fils sur terre, que, quand mon âme sortira de mon corps, elle ne voie nul terrible esprit et ne rencontre aucune puissance du démon. » — L'ange lui dit : « Celui qui de Judée en Babylone transporta le prophète par un cheveu, pourra en ce moment vous amener les apôtres; vous n'aurez pas non plus à redouter la présence de l'esprit méchant, vous qui l'avez brisé à la tête et renversé de son trône. En achevant ces mots, l'ange remonta au ciel, comme il en était venu, dans des flots de lumière.

Cependant la palme qu'il avait laissée étincelait d'une grande clarté : elle était verte comme un rameau naturel, mais ses feuilles scintillaient comme l'étoile du matin. Marie entra dans son lit pour y rester jusqu'à sa sépulture.

Pendant que Jean prêchait à Éphèse, le ciel tonna tout à coup. Une blanche nuée saisit l'apôtre et le déposa devant la maison de Marie; il frappa à la porte, entra et salua sa mère. Marie fut si joyeuse de le revoir qu'elle ne put retenir

1. Ce récit a été lu et discuté par saint Jérôme dans une lettre à sainte Paule; je dois dire cependant qu'on doute de l'authenticité de cette lettre; suivant certains critiques, Meliton aurait composé son livre pour combattre les faussetés contenues dans le récit de l'Assomption; le père Germer Durand prépare une publication sur ce sujet.

Cathédrale de Paris. *Revue de Paris, Histoire de l'art par les monuments,* 17 avril, 10 et 31 juillet 1856.



MISSEL de la Cathedrale d'AUSBOURG
57 British Museum Fs Harleian n° 2908 -

Rohault de Fleury

Eudes imp. Paris

des pleurs. — « Jean, mon fils, lui dit-elle, souvenez-vous des paroles de votre maître qui m'a confiée à vous. Dieu m'appelle à mourir; je vous recommande donc mon corps, car les Juifs ont résolu d'attendre la mort de celle qui a porté Jésus, afin d'enlever son corps et de le jeter dans les flammes. Vous ferez porter cette palme devant mon cercueil quand vous me conduirez au tombeau. » — Jean pleura.

Au même instant le tonnerre gronda, et tous les apôtres, enlevés par des nuages à toutes les contrées où ils prêchaient, tombèrent comme de la pluie devant la maison de la bienheureuse Vierge. Jean sortit au-devant d'eux et leur apprit que Notre-Dame allait trépasser. En essuyant ses larmes, il leur recommanda de ne pas pleurer sa mort, de peur que le peuple n'en fût troublé et dit : « En voici qui redoutent la mort et cependant qui prêchent la résurrection. »

Quand Marie vit tous les apôtres rassemblés elle bénit Notre-Seigneur; elle les fit asseoir entre les lampes et les lumières ardentes; elle leur montra le rameau lumineux; elle revêtit des habits de mort, et s'arrangea dans son lit, en attendant sa fin. Pierre était à la tête du lit, Jean aux pieds, les autres apôtres a l'entour, célébrant les louanges de la Vierge. Vers la troisième heure de la nuit, un grand coup de tonnerre heurta la maison, et un parfum si délicieux embauma la chambre, que tous ceux qui étaient là, hors les apôtres et trois vierges qui portaient des flambeaux, s'endormirent d'un profond sommeil. Alors Jésus-Christ arriva avec les hiérarchies des anges, l'assemblée des patriarches, les bataillons des martyrs, l'armée des confesseurs et les chœurs des Vierges. Tous se groupèrent autour du lit de la Vierge et psalmodièrent de doux cantiques.

Jésus dit à sa mère : « Venez, mon élue, je vous placerai sur mon trône, car je soupire après votre beauté. — Seigneur, répondit Marie, mon cœur est préparé. » Alors tous ceux qui étaient venus avec Jésus chantèrent doucement. Marie chanta sur elle-même ces paroles : « Toutes les générations me proclameront heureuse, parce que celui qui est puissant, et dont le nom est saint, a fait de grandes choses pour moi. » Aussitôt le chantre des chantres entonna plus excellemment que tous les autres : « Ma fiancée, venez du Liban; venez, vous serez couronnée. — Me voici, dit Marie, car je me réjouis en vous. » En ce moment l'âme de la bienheureuse Vierge sortit sans douleur de son corps et s'envola dans les bras de son fils. Jésus dit aux apôtres : « Portez honorablement le corps de ma mère dans la vallée de Josaphat, ensevelissez-le dans le tombeau qui lui est préparé, et attendez-moi trois jours jusqu'à ce que je revienne à vous. »

Aussitôt les roses et les lis des vallées, c'est-à-dire les martyrs, les confesseurs, les vierges et les anges entourèrent l'âme plus blanche que le lait, que portait Jésus-Christ, et montèrent au ciel avec elles. Les apôtres s'écriaient d'en bas en la voyant s'élever : « Mère pleine de prudence, souvenez-vous de nous. »

Les saints, qui étaient restés au ciel furent attirés par la mélodie de ceux qui montaient, et lorsqu'ils virent leur roi porter en ses propres bras, appuyée sur sa poitrine, l'âme d'une femme, ils furent émerveillés et s'écrièrent : « Quelle est celle qui monte du désert, pleine de délices, appuyée sur son époux? » — « Elle est belle entre les filles de Jérusalem, répondirent ceux qui l'accompagnaient; et comme vous l'avez connue pleine de charité et d'amour, vous allez la voir sur un trône de gloire, assise à la droite de son fils. »

Alors s'éveillèrent ceux qui dormaient; et, voyant le corps sans âme, ils se prirent à pleurer. Les trois vierges qui avaient porté des flambeaux dépouillèrent le corps pour le laver; mais il s'illumina d'une si grande clarté qu'elles pouvaient le toucher et non le regarder. Cette lumière dura jusqu'à ce que le corps fût lavé et vêtu d'un suaire. Alors les apôtres priren cette dépouille avec respect, et la placèrent sur le cercueil. Jean, qui avait bu des flots de grâces en reposant sur la poitrine de Jésus, qui s'était désaltéré à la source de l'éternelle clarté, porta la palme étincelante, Pierre et Paul mirent le cercueil sur leurs épaules; Pierre entonna l'*In*

exitu Israel de Egypto, et les autres apôtres continuèrent le psaume à voix faible. Dieu couvrit d'une nuée les apôtres et le cercueil, en sorte qu'on entendait leurs chants sans voir leurs corps. Les anges, marchant deux à deux, chantaient avec les apôtres, et remplissaient la terre d'un son de merveilleuse douceur.

Tout le peuple de Jérusalem fut ému à cette délicieuse mélodie, et sortit en foule de la ville, demandant ce que c'était : « C'est Marie qui est morte, répondit-on, et les disciples de Jésus l'emportent en faisant autour d'elle cette musique que vous entendez. » Alors tous coururent aux armes, s'excitant mutuellement : « Tuons les disciples, disaient-ils, et brûlons le corps de celle qui a porté ce séducteur. » Le prince des prêtres tremblait de rage : « Voilà, s'écriait-il, le tabernacle de celle qui a troublé notre pays ; voyez la gloire qu'on lui rend. » — Il mit la main au cercueil pour le faire tomber, mais ses deux bras séchèrent subitement et y furent cloués ; il pendait ainsi par les mains, tourmenté d'une horrible douleur. Tout le peuple fut frappé d'aveuglement par les anges qui étaient dans les nuages : « Saint Pierre, criait le prince des prêtres, ayez pitié de moi ; rappelez-vous comme je vous ai aidé lorsque la servante vous accusait. — Je n'ai pas le temps, répondit saint Pierre, je suis employé au service de Notre-Dame ; mais crois en Dieu et en la Vierge qui l'a engendré et tu seras guéri. — J'y crois, dit le grand prêtre en baisant la bière, et soudain ses mains furent détachées, ses bras furent ranimés. — Prends ce rameau, ajouta le chef des apôtres, et mets-le sur ce peuple aveugle ; à qui croira, la vue reviendra. »

Cependant les apôtres, étant arrivés dans la vallée placèrent le corps dans un sépulcre semblable à celui de Jésus-Christ ; et, s'agenouillant auprès, pleurèrent et chantèrent. Au troisième jour, une nuée resplendissante environna le sépulcre, une odeur suave se répandit à l'entour ; des voix célestes résonnèrent et Jésus-Christ descendit en terre, entouré d'une multitude d'anges. Il salua ses disciples par ces mots : « La paix soit avec vous. » Ils lui répondirent : « La gloire soit avec vous, qui seul faites les grandes merveilles. — Quel honneur, dit Jésus, pensez-vous que je doive faire à ma mère ? — Seigneur, dirent-ils, ressuscitez-la et placez son corps à côté de vous. » Alors saint Michel vint, qui présenta l'âme de Marie à Notre-Seigneur, et Jésus dit : « Levez-vous, mon amie, vase de vie, temple de gloire, afin que votre corps, qui n'a pas été souillé par l'impureté du mariage, ne soit pas gâté par les vers du tombeau. » Aussitôt l'âme revint au corps de Marie, qui sortit glorieuse de la tombe ; elle s'envola dans les airs au milieu de la foule des anges, et fut reçue dans le ciel par son fils qui l'embrassa au visage et l'habilla de clarté. Là elle est entourée de la compagnie des anges, enclose de la foule des archanges, possédée des trônes, ceinte du chant des dominations, environnée de l'empressement des apôtres, honorée des vertus, louangée des chérubins, célébrée par les séraphins. La Trinité se réjouit sur elle, les martyrs la supplient, les confesseurs la prient, les Vierges l'entourent d'harmonie, et l'enfer même hurle de rage devant sa gloire.

Les apôtres embrassèrent pieusement le sépulcre, et se dispersèrent de nouveau par toute la terre pour pêcher les hommes et les attirer dans le filet de leurs paroles. »

Après ce charmant poëme nous rapporterons ici une des plus anciennes séquences qu'on ait composées en l'honneur de la sainte Vierge, pour célébrer sa gloire céleste :

« Que les chœurs des anges [1] se réjouissent avec la glorieuse Vierge, qui, sans époux, enfanta un fils dont le sang guérit le monde. Elle voit avec joie le Roi du ciel, qu'elle a jadis nourri de son lait. Combien Marie, mère de Jésus, est célébrée par les anges, qui se regardent comme les serviteurs de son fils ! Avec quelle gloire est

1. Congaudeant angelorum chori gloriosæ virgini,
Quæ sine commixtione genuit filium qui suo mundum [cruore medicat.]
Nam ipsa lætatur quæ cœli jam conspicatur Principem
In terris cui quondam sugendas virgo mamillas præbuit.
Quam celebris angelis Maria mater Jesu credetur,
Qui filii illius debitos se cognoscunt famulos.

honorée dans le ciel cette Vierge qui a donné au Maître du ciel un asile dans ses chastes entrailles! De quel éclat brille dans le firmament cette étoile de la mer qui a mis au jour la lumière de tous les astres, des hommes et des esprits célestes!

« O Reine du ciel, ce petit peuple vous célèbre dans toute la piété de son âme, et unit ses chants à ceux des anges au-dessus de l'Empyrée. Les prophètes vous annoncent dans leurs livres, le chœur des prêtres pousse des cris de joie, les apôtres et les martyrs du Christ vous proclament; les deux sexes, pleins d'amour pour votre vie virginale, rivalisent avec les anges pour imiter votre chasteté! Toute l'Église vous vénère du fond du cœur, manifeste dans ses chants sa dévotion envers vous, Marie, et vous adresse ses prières pour que vous daigniez être dans tous les siècles son auxiliatrice auprès du Seigneur. ».

IVe SIÈCLE.

Nous rapportons encore une hymne anonyme également écrite sous la rubrique de l'Assomption de la sainte Vierge et qu'on croit du IVe siècle [1] : « Que vous resplendissez d'une lumière glorieuse, royale fille de la race de David, sublime vierge Marie, qui siégez au-dessus de tous les habitants des cieux! Mère et Vierge, tout à la fois, sans perdre l'honneur de votre virginité, vous avez préparé dans vos saintes entrailles le palais de votre sein au Seigneur du ciel; et le divin Jésus en est sorti avec un corps. Tout l'univers l'adore avec vénération, tout genou fléchit religieusement devant lui, et par votre intervention nous lui demandons qu'il écarte les ténèbres et nous donne les joies de la lumière. Père de toute lumière, faites-nous cette grâce par votre propre fils et par l'Esprit-Saint qui vit avec vous dans les cieux étincelants, qui y règne et gouverne tous les siècles. »

Qua gloria in cœlis ista Virgo colitur,
Quæ Domino cœli præbuit hospitium sui sanctissimi cor-[poris,]
Quam splendida polo stella Maris rutilat,
Quæ omnium lumen astrorum et hominum atque spiri-[tum genuit,]
Tu, cœli regina, hæc plebecula piis concelebrat mentibus,
Te cantu medulo super æthera una cum angelis elevat.
Te libri virgo concinunt prophetarum, chorus jubilat
Sacerdotum, apostoli Christique martyres prædicant.
Te plebis sexus sequitur utriusque vitam diligens
Virginalem cœlicolas in castimonia emulans,
Ecclesia ergo cuncta te cordibus teque carminibus venerans
Tibi suam manifestat devotionem, precatu te supplici im-[plorans Maria]
Ut sibi auxilium circa Dominum esse digneris per ævum.

1. *De Assumptione Mariæ virginis.*

O quam glorifica luce coruscans
Stirpis davidice regia proles,
Sublimis residens virgo Maria
Supra cœligenas etheris omnes.
Tu cum virgineo mater honore
Angelorum Domino pectoris aulam,
Sacris visceribus casta parâsti :
Natus hinc Deus est corpore Christus
Quem cunctus venerans orbis adorat
Cui nunc ritè genu flectitur omne.
A quo nos petimus, te veniente
Abjectis tenebris, gaudia lucis
Hec largire Pater luminis omnis
Natum per proprium, flamine sacro
Qui tecum nitida vivit in ethera,
Regnans et moderans sæcula cuncta.

F. Clément, *Carmina*, 397; — *Id.*, *Musique religieuse*, 269.

VIIe SIÈCLE.

Nous empruntons au beau recueil du cardinal Pitra l'*Acathistus sur le trépas de la bienheureuse Vierge* [1], qu'il mentionne comme composé par Sergius, 610-641, et dans lequel les saints viennent saluer successivement la mère de Dieu.

1° Dans ton immortel et auguste trépas, une multitude de purs esprits intervint, ô Vierge, afin de te glorifier toi et ton fils. Des extrémités de l'univers, les apôtres ravis sur les nuées se rassemblèrent et s'écriaient : *Salut, Épouse virginale!*

1. Cl Pitra, *Analecta*, p. 263.

2° Les anges. — Les anges descendant du ciel avaient jadis, ô Vierge, par des hymnes dignes de toi salué ton enfantement; et maintenant ils célèbrent pieusement ta sacrée et vénérée dormition et te chantent ce glorieux cantique : « Salut, nourriture de la joie des hommes. — Salut, toi qui as fait lever la malédiction de nos premiers parents. — Salut, Épouse immaculée du Père invisible. — Salut, Mère du Fils éternel qui n'as pas eu d'époux. — Salut, Échelle qui s'élève de la terre au ciel. — Salut, Pont qui nous introduis dans un jardin de délices. — Salut, parce que les chœurs supérieurs te chantent leurs hymnes. — Salut, parce que les mortels prosternés devant toi t'adressent leurs prières. — Salut, chaste gloire des Vierges. — Salut, sainte Mère triomphe des saintes. — Salut, toi qui mets en fuite la légion des démons, toi par laquelle se réjouit le genre humain. — *Salut, épouse virginale.* (χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.)

3° Pierre. — Pierre, voyant la sainte Mère du souverain Seigneur étendue sur un lit, s'écria : « Comment, toi, qui as conçu la vie dans ton sein, ô jeune fille, comment se peut-il maintenant que tu me sembles morte?... — Salut, base des édifices divins.—Salut, divin véhicule de la lumière inaccessible. — Salut, asile du Dieu immense. — Salut, mer sans rivage des conseils divins. — Salut, abîme insondable d'effrayants miracles. — Salut, parce que l'assemblée des apôtres te glorifie, parce que le chœur des anges t'honore. — Salut, vase sacré et tout en or. — Salut, élégante et sainte tour. — Salut, toi vers qui les disciples s'approchèrent soudain, à laquelle j'adresse, moi aussi, ce cantique : *Salut, Épouse virginale.* »

4°. Paul. — Paul, dont la langue est conduite par le Saint-Esprit, lorsqu'il vit l'innocente Mère de Dieu étendue comme sans vie sur le lit funèbre, s'écriait : « Moi aussi, ô très-sainte, reçois en même temps que Pierre l'accent de ma prière. —Salut, racine de la vie éternelle. — Salut, porte de la vraie suavité. — Salut, Mère virginale du Christ de vérité. — Salut, lampe inextinguible qui éclaire mes yeux aveugles. — Salut, urne, jardin, table et temple très-sacré. — Salut, buisson ardent et Paradis de délices. — Salut, car tu as été transportée au-dessus des souillures, ô toi qui as reçu Dieu, tu as participé à ses biens, ô Mère de Dieu. — Salut, Reine conductrice des chœurs des Vierges. — Salut, éloquence des lèvres sacrées. — Salut, toi vers qui je m'écrie avec Pierre : *Salut, épouse virginale.* »

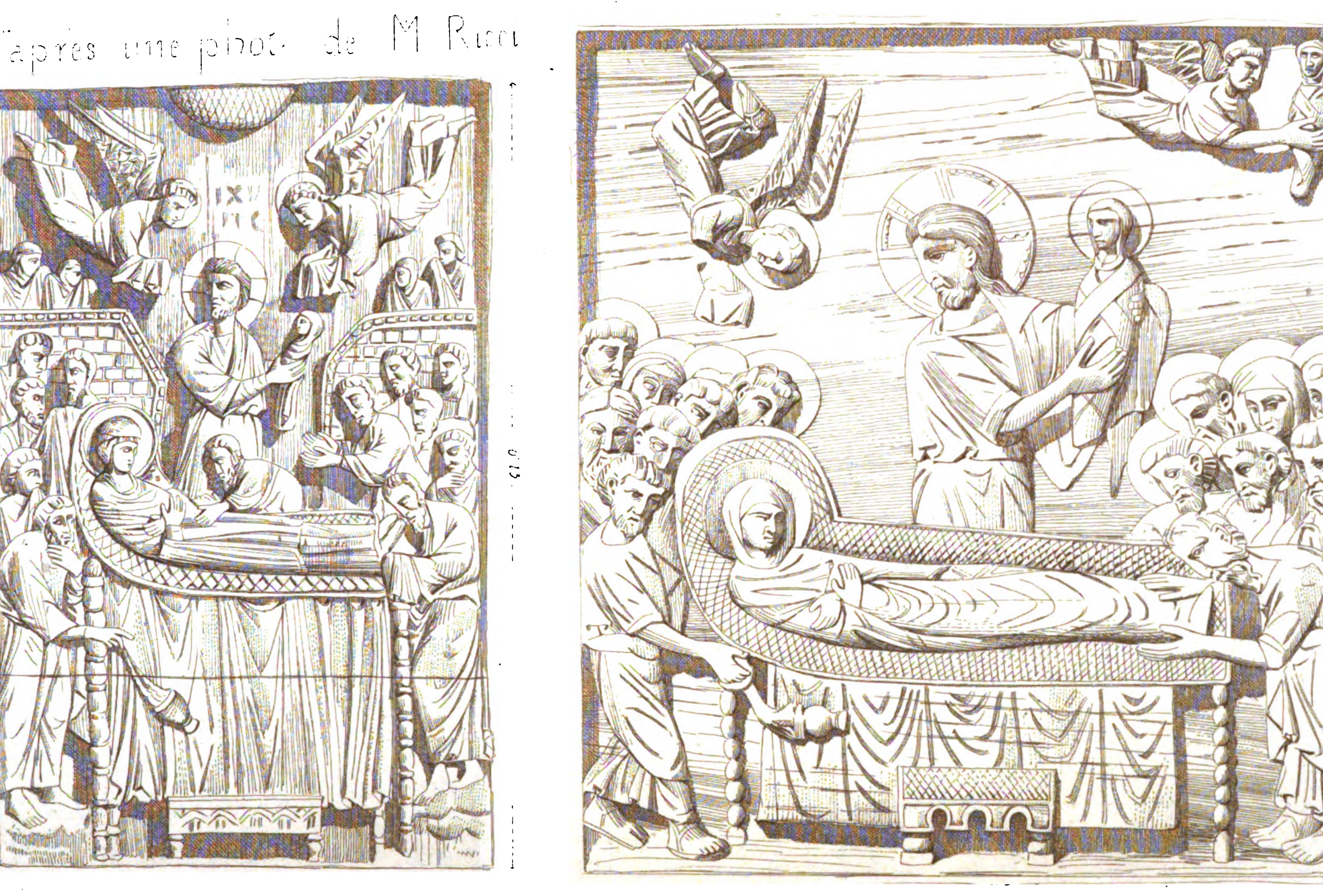
5°. Jean. — Jean, orné de l'éclat sacré de la virginité, Jean le Sage et grand apôtre, se tenait dans un profond chagrin et le visage renversé. André l'engage à entonner la plus sainte des hymnes, et aussitôt le chaste disciple s'écria : — « Salut, ô jeune fille, fontaine de virginité. — Salut, auguste porte de la vérité. — Salut, char de feu de Thesbé. — Salut, voix de ton fils qui retentit tout autour de moi. — Salut, maîtresse immaculée et chaste colombe. — Salut, brebis sans corruption et sans tache. — Salut, parce que toutes les langues des Vierges te chantent, toutes les lèvres des chastes te célèbrent. — Salut, tenaille qui purifie les prophètes. — Salut, rayon brillant des fidèles. — Salut, lampe sacrée. — Salut, ma maîtresse et ma mère. — *Salut, épouse virginale.* »

Après saint Jean, le poëte met son cantique tour à tour sur les lèvres d'André, de Jacques, Philippe, Barthélemy, Thomas, Mathieu, Luc, Marc, et enfin il recueille la voix du genre humain qui termine l'*Acathistus*.

« O Vierge sainte qui as enfanté le très-saint Verbe dans ta chair sainte, sanctifie nos âmes, fais-nous toujours mener une vie sainte, t'honorant et d'une bouche pure nous écriant : — « Sauve-nous, ô porte de salut. — Protége-nous, mère de charité! — Épargne ceux qui t'honorent fidèlement, ô toute immaculée, arrache-nous à mille péchés, ô toute pure. — Protége, garde, préserve ceux qui espèrent en toi. — Écarte des chutes ceux qui se réfugient en toi. — Brise les traits des invisibles et astu-

RAVENNE — ASSOMPTION — DARMSTADT

d'après une phot. de M. Ricci



XI Siècle

Arnault de Vleur ...

Poussielgue frères Éditeurs

Eudes imp. Paris

cieux démons. — Fais taire les passions charnelles et basses des hommes. — Sauve le fidèle qui te dédie ce cantique. — Délivre-le des désirs sensuels. — Donne-lui une bouche chaste et fervente pour te proclamer bienheureuse; reçois-le lorsqu'il s'écrie avec amour et crainte: *Salut, épouse virginale.* »

Le cardinal Pitra[1] vient aussi de publier un monument précieux de l'Assomption, un poëme qu'il a découvert sur un parchemin tout lacéré, dont il est parvenu à rapprocher les lambeaux et à déchiffrer les caractères. Cette œuvre est très-remarquable, le mètre en est vif et ample, la diction claire ; malheureusement, elle ne porte d'autre indication que cette modeste inscription :

τοῦ ἁμαρτωλοῦ τὸ ποίημα

Il est possible qu'elle désigne un certain Hamartolus, qui vivait, pense-t-on, deux siècles avant Cosmas. Voici la traduction :

1° Depuis que tu as quitté la terre, tu assistes encore mieux ses habitants, immaculée mère de Dieu. Une région seulement te possédait lorsque tu vivais dans la chair, mais maintenant le monde trouve en toi une plus vaste protection, *toi la Vierge entre les mères.*

2° De même qu'on te vénérait comme un précieux trésor de vie, lorsque tu étais parmi les vivants, ainsi depuis ta dormition, ô chaste mère de Dieu, nous te célébrons pleins de confiance en toi. Le Verbe, habitant en toi, t'a sanctifiée, il t'a faite propice au monde, *Vierge entre les mères.*

3° O Christ Dieu, elle fut précieuse devant toi la mort de cette Vierge qui t'enfanta, que les anges saluent joyeusement, et à laquelle les apôtres font des funérailles. En effet, tu as fait toi-même, ô Bon, ô Splendide, tu as fait la *Vierge glorieuse entre les mères.*

4° De nouveau un ange vient vers Marie portant un autre message, non pas comme autrefois dans la ville de Nazareth, mais dans le domaine du fils de Zébédée. Les Écritures nous instruisent ouvertement. Lorsque le Verbe incarné daigna souffrir pour nous, lorsqu'il vit sa mère debout au pied de la croix et près d'elle le disciple qu'il aimait, il dit à sa mère : *O femme, voici ton fils!* puis à son disciple et ami : *Voilà ta mère!* rends-lui les devoirs d'un fils, qu'elle habite près de toi, la mère de Dieu, avec l'interprète de Dieu, *la Vierge entre les mères avec l'homme Vierge.*

5° L'envoyé angélique, aussitôt après son arrivée, pénétra dans la maison de Jean et trouva l'Immaculée livrée à ses occupations ordinaires, exerçant sa voix dans des cantiques, ses mains au tissage. Son visage, éclairé par l'abstinence, laissait percer à travers un corps terrestre la vie angélique. Il dit à cette très-belle : « O femme auguste, ce n'est pas au hasard ni vainement que tu as été choisie entre dix mille pour donner le jour au Créateur. Certes, et tu le montres par tes œuvres, le choix fut bien sûr : je viens donc, ô Marie, t'apporter mes hommages; je m'étonne de toi, *ô Vierge entre les mères.* »

6° Je me sens une double crainte, ô Vierge, et j'hésite à juste titre. En effet, si je te dis, à toi qui es si grande, que tu dois mourir, je crains de paraître mentir. Mon autre crainte n'est pas médiocre, si je m'éloigne sans suivre le commandement de Celui qui m'a envoyé, je l'offenserai. Il faut donc que j'écoute plutôt cette crainte que ma piété envers toi. Il est trop grave pour n'importe qui de ne pas obéir aux ordres du Créateur. Écoute donc ce que j'ai ordre de te dire, et reçois toutes mes paroles, *toi Vierge entre les mères.*

7° Le Christ, comme tu le sais, est déjà enlevé de terre, et il siége maintenant et dans tous les siècles à la droite du Père. Lui-même m'appelant devant son trône me dit ces paroles : « Descends et rends-toi visible à la Vierge dont j'ai voulu être le fils, et dis à cette Immaculée : Celui qui voulut autrefois aller vers toi, veut maintenant te recevoir, afin que tu protéges ensuite ceux-ci. En effet, il a fait cette promesse à ses disciples en disant : Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'entraînerai tout à moi, afin

1. C. Pitra. *Analecta sacra*, 516.

qu'ils voient ma gloire, par les prières *de la Vierge entre les mères.* »

8° Dans peu de jours tu verras la fin de toutes les choses que je t'ai annoncées, ô reine du monde. Ta vie ne sera pas consumée par la maladie, les pleurs, la douleur. Mais tu t'endormiras d'un sommeil ordinaire, ce sera le terme, la cessation de tes immenses peines, cette épreuve infiniment moins redoutable que les derniers combats. Tu as été jugée adultère par l'envie des calomniateurs, et d'après la loi de Moïse tu devais être tuée. Tu n'avais pas de lieu pour enfanter; n'as-tu pas dû par la fuite dérober ton fils à la fureur d'Hérode? Mais la voix me manquerait pour rappeler tes croix, *ô Vierge entre les femmes.*

9° Voici achevée l'œuvre pour laquelle j'ai été envoyé près de toi. Il ne me reste qu'à retourner, pour y rester dans tous les siècles, auprès de mes compagnons les anges. Marie se lève, transportée de joie, elle dresse les mains vers le ciel et parle ainsi : « Je ne sais, Seigneur, par quels cantiques célébrer tes louanges. Je ne suis pas digne de ces dons dont tu as comblé ta servante de préférence aux autres hommes. Que t'offrirai-je, ô mon Sauveur? Qu'admirerai-je d'abord en toi? quelle chose ensuite? quelle chose enfin? Pour tout il me suffit que je sois la mère de mon créateur, moi *Vierge entre les mères.* »

10° Lorsque la Très-Sainte eut célébré le Christ par ces paroles, ayant achevé ses prières, elle réunit ses parents et ses proches et quelques fidèles et elle leur dit : « Hommes, femmes, épouses ou vierges, vieillards, jeunes gens, serviteurs de mon fils, écoutez mes paroles, et sachez pour quel motif je vous ai réunis. La fin de cette vie d'exil s'approche pour moi. En effet, j'ai appris par un ange quand et comment je m'éloignerais de ce tabernacle que vous voyez maintenant; à vous donc comme à mes amis je révèle les paroles de l'ange, j'ouvre pour ainsi dire mon testament, moi *Vierge entre les mères.*

« 11° Peu de jours me sont encore donnés pour vivre dans ce tabernacle, mais, vous, persévérez et sachez par l'événement retrouver la vérité de toutes mes paroles. Soyez témoins oculaires et serviteurs fidèles. Racontez les choses que le Christ a dites de sa mère. Lorsque je vous laisserai, je resterai cependant avec vous; que personne ne me pleure à l'excès. La mort, en effet, des saints du Seigneur est précieuse pour les habitants de la terre. Exaltez votre esprit dans des psaumes et des cantiques, élevez avec pompe les prières suprêmes comme pour vos amis, et suivant le rite de l'Église ensevelissez-moi, moi *Vierge entre les mères.*

« 12° O bien-aimés serviteurs de mon fils, j'ai su que toutes les générations m'appelleront *bien heureuse;* reposez-vous avec une ferme espérance dans la grâce immortelle. Appliquez-vous à me suivre; faisant partie du genre humain j'en connais la condition. Si vous participez à ma nature, soyez aussi avec moi par toutes vos actions. Comme je l'ai clairement appris de mon fils, je vous dirai quel admirable héritage est réservé à ceux qui le suivent. Si vous vous montrez tels qu'il l'a voulu, alors je vous verrai tous frères quand il viendra du ciel pour juger l'univers. Voici ce que dit la *Vierge entre les mères.* »

13° Pendant ce discours, ceux qui s'étaient réunis, tous le visage renversé, les yeux pleins de larmes, s'asseyèrent. Sur les entrefaites, Jean. grand parmi les apôtres, entra dans la salle. Il était tout saisi de stupeur, voyant tout ce monde réuni et il demandait la cause de cette réunion. Alors Marie se tournant vers lui : « Ne te trouble pas, dit-elle, mais apprends, ainsi que ceux-ci, que je dois bientôt quitter cette demeure de poussière, et pour cela j'ai rassemblé ceux que tu vois près de moi. Quant à toi, va vite vers les autres et reviens ici avec eux, afin que tous à mon départ me saluent *Vierge entre les mères.* »

14° Cet homme, le plus grand des théologiens, en entendant ces mots, se frappe la poitrine et il dit en pleurant « : Lorsque je te regardais, ô Immaculée, je croyais voir ton fils, de sorte qu'en mourant il ne me laissa pas dans le deuil; mais toi, si tu t'en vas, si tu me laisses, qui donnera à mes yeux des fontaines suffi-

santes de larmes? Je n'aurai plus personne pour m'enseigner ce qu'il faut faire, je ne me réjouirai plus avec toi dans cette demeure. Je n'aurai plus tes exemples incomparables. Comment pourrai-je vivre solitaire? Que deviendra cette parole : *Ecce mater tua?* Je resterai malheureux tout le reste de ma vie, les envieux se moqueront de moi, ils se réjouiront de voir s'éloigner de moi *la Vierge entre les mères.* »

15° L'âme violemment agitée après qu'il eût été poussé à dire ces choses à Marie, le théologien s'éloigna pour annoncer aux autres son dernier sommeil, afin qu'ils accourent près d'elle. Entrant dans la maison de Jacques qui gouvernait si saintement l'église de la ville sacrée, il lui exposa l'objet de sa venue. Celui-ci aussitôt avertit Pierre et les autres apôtres et tous ceux qui demeuraient là. « Venez, dit-il, rendre les derniers honneurs au corps dans lequel la divinité fut reçue, à la femme choisie entre mille pour enfanter virginalement celui qui était né avant elle. Elle est digne de gloire la *Vierge entre les mères.* »

16° Lorsque Pierre entendit la parole de Jacques, il dit à l'évêque et apôtre : « O frère de Dieu, tu enseignes parfaitement en cela comme toujours, faisons ce que tu as si bien jugé opportun. Tous se hâtent d'aller vers Marie. La Vierge les salue et les invite à s'asseoir. « Tous savent, dit-elle, ce qu'il plaît à Dieu de faire de moi. J'ai confié mes paroles, afin qu'il vous les répète, au fils du tonnerre. Donnez-moi, comme je le désire, le dernier viatique; secondez la mère de votre maître, qui par sa doctrine vous a faits pêcheurs des poissons de l'univers et dites-moi adieu, à moi la *Vierge entre les mères.* »

17° Mais le sage chœur des apôtres dit aussitôt à Marie : « Vierge mère, il faut que ton âme qui est parvenue au sommet de la perfection prie pour nous, et que tu nous couvres encore de ta sollicitude. » Alors Marie, sous les yeux des assistants, incline son corps sur le lit funèbre disposé près d'elle; elle y étend ses pieds, elle pose ses mains vénérables sur son sein, elle lève les yeux, elle prie en silence, elle rend son âme à Celui duquel elle l'avait reçue, et sans qu'aucune main ne les presse elle ferme les paupières, et joint ses lèvres, la *Vierge entre les mères.*

18° Mais avant que la chair très-sainte de Marie ait été mise au tombeau, les prêtres des juifs et les pharisiens, instruits de ce qui vient de se passer, poussent le peuple au tumulte lui disant avec fureur : « Hâtez-vous, enfants, la loi est violée, aucun sépulcre ne doit recevoir le corps de Marie. En effet, par son impure conception elle enfanta ce vagabond dont les fallacieux disciples répandent pour sa mère la fable de la virginité. Nous ne devons pas, par indolence, souffrir cela. Dispersez leur faction, qu'ils meurent eux-mêmes avant qu'ils n'entraînent l'univers au culte de cette fausse *Vierge entre les mères.* »

19° A ces mots la féroce et séditieuse populace se précipite avec des bâtons, des glaives et des pierres. On aperçoit déjà au loin sur le forum le lit sur lequel on emporte l'auguste corps. Un homme de la foule, plus impétueux que les autres, s'élance, touche le brancard; peu s'en faut qu'il ne le renverse, quand le Christ frappe l'impie d'une peine prodigieuse. Au contact du noble lit les deux mains sont coupées et la terreur envahit les rangs de la foule en vengeant justement la *Vierge entre les mères.* »

20° Reconnaissant alors la puissance du Christ qui venait de lui couper les mains, il poussait des gémissements en tombant aux pieds du vénérable disciple; il se tordait de désespoir en disant : « J'ai péché, serviteur du meilleur des maîtres, je reconnais ma faute. Ayez pitié de moi. — Si tu crois, lui dit Pierre, au fils de Marie, notre maître, tes membres guériront comme preuve de ta foi. » Alors celui-ci criait : « Je crois, Seigneur, que Jésus est le fils du Dieu des Juifs et que par sa souveraine clémence il devint le fils de la *Vierge entre les mères.* »

21° On vit alors un prodige étonnant et soudain. Pierre fit arrêter ceux qui portaient le lit funèbre et il dit au jeune homme : « Approche-toi et montre-nous ta foi, joins tes poignets mutilés aux mains qui pendent comme fixées

par des clous acérés. » Il obéit devant tout le monde à l'ordre de Pierre et il redevint tel qu'il était avant ses blessures, et même en meilleur état. Confirmé de corps et d'esprit, baptisé, il s'écriait : O mère de Dieu, *Vierge entre les mères*.

22° Alors après qu'ils eurent confié au sépulcre le corps qui avait reçu Dieu, les ministres de cette pompe retournèrent dans leurs maisons. Cependant Jacques et les autres apôtres se retirèrent dans la demeure de Jean, où il mangea le pain avec eux. Dans ce lieu, ils contemplent le Christ au milieu d'eux qui leur parle ainsi : « La chair de la Vierge, dans laquelle j'ai spontanément pris un corps, doit être, selon ma volonté, honorée de priviléges magnifiques. En effet, si la face de Moïse fut décorée d'un éclat éblouissant, ainsi que l'arche du Testament, comment ne pas relever par une distinction ce temple si supérieur? Sois invisible, corps de la *Vierge entre les mères*.

23° « Que ces choses soient manifestées à tous ceux qui ont pompeusement enseveli le corps de Marie, afin qu'ils redisent aux autres ce qu'ils ont su. » Le Christ joignit le fait à ces paroles. Nulle part, en effet, on ne peut retrouver les ossements et la chair de la mère de Dieu. Le tombeau dans lequel l'auguste dépôt est placé est vide, comme en témoignent ceux qui en ont fait l'histoire. Ainsi, quoique tu sois enlevée de ce monde, l'univers te possède et se confie à ta célèbre tutelle; aucun lieu n'est privé de ton secours, ô gloire des fidèles, *ô Vierge entre les mères* [1].

Tel est ce poëme dont le cardinal Pitra semble faire honneur à Harmatolus et qui dans tous les cas émane d'un grand poëte. La légende s'y déploie avec une ampleur, une majesté continue, sous un souffle vraiment poétique. Les paroles sont nobles; elles coupent heureusement le récit; aucune longueur, chose si rare parmi les lyriques, n'arrête l'intérêt; l'action se poursuit sans cesse et ne disparaît pas sous des descriptions trop pompeuses. Peut-on rien imaginer de plus pathétique que le retour de saint Jean dans sa maison, que son étonnement en voyant tout ce monde autour de Marie, que son désespoir en en apprenant la cause? Quelle noblesse dans cette mort joyeuse de Marie, qui s'étend elle-même sur le lit funèbre et qui s'endort; quelle ardeur dans les discours impies des pharisiens; comme cette description du convoi funèbre menacé par l'émeute qui gronde autour est saisissante, cette émeute tout à coup terrassée par le prodige des mains coupées! Il y a dans ce chant des beautés de premier ordre.

La même légende sous la plume de Cosmas (VIII[e] siècle), qui florissait peut-être deux siècles plus tard, est bien pâle. Cosmas divise son poëme en deux parties : la première est consacrée aux louanges de Marie; la seconde à sa mort. Il nous montre les obsèques, la Vierge ravie dans le paradis; il salue Gethsémani comme un jardin de délices où le Christ a enlevé sa mère à la corruption :

Καὶ ἐξῆς σῶμα τό ἅγιον
Τῆς μητρὸς μετατέθεικε δίχια φθορᾶς.

Marie devance les temps de la résurrection; comme un vase précieux de la vie divine, elle méritait ce privilége.

L'auteur rappelle le transport miraculeux des apôtres, dont Harmatolus ne parle pas, puis il

Κάι που Μαρίας
Οὐχ ἔστι τῆς θεοτόκου
Ὀστοῦν ἥ σάρκα ἰδέσθαι,
Χενὸν δέ καὶ τό σῆμα
Ὁρᾶται, ἐν, ῷ
Ἡ σεπτὴ κατετέθη,
Ὡς δηλοῦσιν οἱ τον τόπον
Ιστορηκότες εκεῖνον.
Ἀλλ' ει καὶ κόσμου μετέστης.
Ὅλος σε κόσμος κεντηται
Ἄρδην πανταχοῦ.

1 Voici le texte de cette dernière strophe, que nous croyons devoir donner à cause de son importance :

Ἄπερ ὑμῖν ἄρτι κελεύω, [illegible]
Γενέσθω δῆλα
Χαὶ τοῖς ἄλλοις μεθ'ὧν σωμα τὸ Μαρίας
Καλῶς ἐκηδεύσατε,
Ὡς ἄν διδαχθῶσι κἀκεῖνοι,
Καὶ ἄλλους ταῦτα σαφῶς διδάξωσι.
Λόγοις τοιούτοις
Συνῆψε Χριστὸς το ἔργον.

LA Ste VIERGE

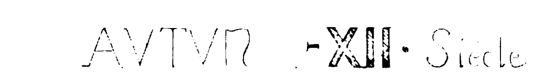
ASSOMPTION



XI · Siécle

N·D· du Port à CLERMONT
Dessin de M Prillieux





AVTVN · XII · Siécle

rapporte les saintes funérailles qu'ils firent à la mère de Jésus. Il montre les pleurs qu'ils répandent sur elle, le Christ lui-même la couvrant de baisers, l'histoire du fou et le reste; mais tout cela sous une forme lourde, pesante et souvent incorrecte. L'éminent cardinal, devant ces défauts, doute même que cet écrit soit de Cosmas [1].

XII[e] SIÈCLE.

Nous terminerons par des poésies bien plus récentes, puisqu'elles sont d'Adam de Saint-Victor et du XII[e] siècle, mais qui se recommandent encore à nous par leur mérite intrinsèque [2].

En la fête de l'Assomption de la B. vierge Marie. — « Salut, Marie, espoir du monde; salut, Vierge pleine de douceur; salut, Vierge de bonté; salut, Vierge pleine de grâce; salut, Vierge incomparable, qui êtes désignée par le buisson qui brûle sans se consumer. Salut, rose éclatante de beauté; salut, tige de Jessé, dont le fruit a brisé les chaînes de notre misère; salut, Vierge dont les entrailles, contre toutes les lois de la nature, ont enfanté un fils; salut, Vierge sans pareille, qui avez rendu la joie au monde plongé dans la tristesse; salut, flambeau des vierges, qui avez fait briller la souveraine lumière sur ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres; salut, ô Vierge! c'est de vos entrailles que le roi du ciel a voulu naître, c'est de votre lait qu'il a voulu être nourri. Salut, pierre précieuse, flambeau du ciel; salut, sanctuaire du Saint-Esprit. Qu'elle est admirable, qu'elle est merveilleuse cette virginité que le Saint-Esprit a dotée d'une glorieuse fécondité! Qu'elle doit être sainte à nos yeux, qu'elle doit être pure, qu'elle doit être bonne, qu'elle doit être aimable cette Vierge qui a mis un terme à notre servitude, qui nous a ouvert les portes du ciel et nous a rendus à la liberté! O lis de chasteté, implorez pour nous votre fils, qui est le salut des humbles, priez-le de ne pas nous plonger dans les supplices à cause de nos crimes, au

1. Aloysius Vaccari et Jos. Cozza (*De corporea Deipara assumpt.*) l'ont rapporté.

2. *In Festo assumptionis beatæ Mariæ virginis.*

Ave, mundi spes, Maria;
Ave, mitis; ave, pia;
Ave, plena gratia;
Ave, virgo singularis
Quæ per rubum designaris
Non passum incendia;

Ave, rosa speciosa;
Ave, Jesse virgula,
Cujus fructus nostri luctus
Relaxavit vincula;
Ave, cujus viscera,
Contra carnis fœdera
Ediderunt Filium;
Ave, carens simili
Mundo diu flebili
Reparasti gaudium;

Ave, virginum lucerna,
Per quam fulsit lux superna
His quos umbra tenuit;
Ave, virgo de qua nasci,
Et de cujus lacte pasci
Rex cœlorum voluit;

Ave, gemma cœli luminarium;
Ave, sancti spiritus sacrarium.
O quam mirabilis
Et quam laudabilis
Hæc est virginitas,
In qua per Spiritum
Facta Paraclitum
Fulsit fecunditas!

O quam sancta, quam serena,
Quam benigna, quam amœna
Esse virgo creditur,
Per quam servitus finitur
Porta cœli aperitur,
Et libertas redditur.
O castitatis lilium,
Tuum precare filium,
Qui salus est humilium,
Ne nos pro nostro vitio,
In flebili judicio
Subjiciat supplicio;

Sed nos tua sancta prece,
Mundans a peccati fece,
Collocet in lucis domo :
Amen, dicat omnis homo.

(F. Clément, *Carmina,* p. 516; Trad., 556.)

jour du terrible jugement. Après nous avoir par votre sainte prière purifiée des souillures du péché, que Jésus nous fasse entrer dans le séjour de lumière, que tout homme répète Amen. »

Voici quelques autres vers d'Adam de Saint-Victor, encore composés pour la fête de l'Assomption.

« Je vous salue[1], Mère du Sauveur, vase d'élection, vase d'honneur, vase rempli de la grâce céleste, vase prédestiné de toute éternité, vase insigne, vase ciselé par la main de la justice. Salut, mère du Verbe, fleur sortie des épines, fleur sans épines, gloire du buisson. Nous sommes ensanglantés par les épines du péché, mais vous, vous n'avez connu aucune épine. Porte close, fontaine des jardins, cassette dépositaire des parfums et des aromates, votre suave odeur surpasse celle du bois de cinnamome, de la myrrhe, de l'encens et du baume. Je vous salue, honneur des Vierges, médiatrice des humains, qui avez enfanté leur salut, vous êtes le myrte de la continence, la rose de la douceur, le nard odoriférant. Vous êtes l'humble vallée, une terre que le soc de la charrue n'a pas sillonnée et qui a produit un fruit divin. Fleur de la prairie, lis incomparable des vallées, c'est de vous qu'est sorti le Christ. Vous êtes un verger céleste, l'arbre de l'encens dont l'écorce n'a pas été incisée, et qui exhale néanmoins sa suave odeur, vous êtes toute blanche et toute belle, vous êtes toute pleine de douceur et de parfums. Vous êtes le trône de Salomon, qu'aucun trône n'égale soit pour l'art, soit pour la matière; l'ivoire, dont la blancheur est le symbole de la chasteté; l'or, dont l'éclat est l'emblème des mystères de la charité. Vous portez

1. *In Assumptione Beatæ virginis.*

Salve, mater Salvatoris
Vas electum, vas honoris,
Vas cœlestis gratiæ;
Ab æterno vas provisum,
Vas insigne, vas excisum
Manu sapientiæ.

Salve, verbi sacra parens,
Flos de spinis, spina carens,
Flos, spineti gloria.
Nos spinetum, nos peccati
Spina sumus cruentati,
Sed tu spinæ nescia.

Porta clausa, fons hortorum,
Cella custos unguentorum.
Cella pigmentaria.
Cinnamomi calamum,
Myrrham, thus et balsamum,
Superas flagrantia.

Salve, decus virginum,
Mediatrix hominum,
Salutis puerpera,
Myrtus temperantiæ,
Rosa patientiæ,
Nardus odorifera.

Tu convallis humilis;
Terra non arabilis,
Quæ fructum perturiit,
Flos campi convallium
Singulare lilium,
Christus ex te prodiit.

Tu cœlestis paradisus,
Libanusque non incisus,
Vaporans dulcedinem.
Tu candoris et decoris,
Tu dulcoris et odoris
Habes plenitudinem.

Tu thronus es Salomonis,
Cui nullus par in thronis
Arte vel materia;
Ebur candens castitatis,
Aurum fulvum charitatis
Præsignans mysteria.

Palmam præfers singularem,
Nec in terris habes parem,
Nec in cœli curia;
Laus humani generis,
Virtutum præ cœteris
Habens privilegia.
Sol luna lucidior
Et luna sideribus;
Sic Maria dignior
Creaturis omnibus.

Lux eclipsin nesciens,
Virginis est castitas,
Ardor indeficiens,
Immortalis charitas.

Salve, mater pietatis,
Et totius Trinitatis
Nobile triclinium :
Verbi tamen incarnati
Speciale majestati
Præparans hospitium.

O Maria, stella maris,
Dignitate singularis,
Super omnes ordinaris
Ordines cœlestium.

In supremo sita poli,
Nos assigna tuæ proli,
Ne terrores sive doli
Nos supplantent hostium.

In procinctu constituti,
Te tuente simus tuti,
Pervicacis et versuti
Tuæ cedat vis virtuti,
Dolus providentiæ.

Jesu verbum summi Patris,
Serva servos tuæ matris,
Solve reos, salva gratis,
Et nos tuæ claritatis
Configura gloriæ.

(F. Clément, *Carmina*, p. 504. Trad. 543. Voy. aussi : *Hist. de la musique religieuse*, p. 266.)



une palme incomparable; vous n'avez d'égale ni sur la terre, ni dans la cour céleste; gloire du genre humain, vous possédez plus que toutes les autres créatures le privilége des vertus. Le soleil est plus brillant que la lune et la lune que les étoiles; de même la dignité de Marie surpasse celle de toutes les créatures. La chasteté de la Vierge est une lumière qui ne connaît pas d'éclipse; son immortelle charité est un feu qui ne s'éteint jamais. Je vous salue, mère de miséricorde, les trois personnes divines se reposent dignement en vous, et cependant vous avez préparé une demeure spéciale à la majesté du Verbe incarné. O Marie, étoile de la mer, vous occupez, par votre ineffable dignité, une place au-dessus de toutes celles qu'occupent les habitants des cieux. Du haut du ciel où vous êtes assise, désignez-nous à votre Fils, de peur que nous ne soyons renversés par les terreurs et la ruse de nos ennemis. Préparés à la lutte, nous n'avons rien à craindre si vous nous protégez; que les efforts d'un ennemi audacieux et rusé viennent se briser contre votre puissance, que votre prévoyance déjoue la fourberie. O Jésus! verbe du souverain Père, préservez du mal les serviteurs de votre mère, purifiez les pécheurs de leurs iniquités, sauvez-nous sans que nous l'ayons mérité et préparez nos âmes à jouir de votre clarté glorieuse. »

ICONOGRAPHIE.

Nous avons vu précédemment la singulière destinée du tombeau de la très-sainte Vierge d'abord entouré de gloire, puis perdu sous les ruines de Jérusalem, retrouvé au v[e] siècle et de cette époque jusqu'à nous rayonnant dans les légendes et les images de l'Assomption dont tous les siècles sont remplis. On s'étonne généralement que l'iconographie ait été en arrière de cette histoire et que nous ne puissions pas dès les premiers siècles offrir des représentations de ce tombeau miraculeux; les hérétiques voient même dans cette lacune un argument contre Marie. Je comprends peu ces objections et je ne me les explique que par l'ignorance de leurs auteurs, qui ne savent pas l'éloignement des premiers chrétiens pour le réalisme des événements sacrés; si l'absence d'assomption pendant le haut moyen âge était une preuve contre l'Assomption elle-même, pourquoi ne retournerait-on pas le même raisonnement contre l'Ascension et le Crucifiement qui ne paraissent qu'au VI[e] siècle?

Il n'est pas bien sûr au reste que ces images n'aient pas existé : à mesure que les siècles s'écoulent les monuments primitifs deviennent chaque jour plus rares, et ceux qui résistent à la destruction deviennent souvent moins compréhensibles. Quelques archéologues prétendent nous fournir une assomption à peu près contemporaine de la découverte du tombeau et qu'on montre sur un sarcophage à Saragosse. M. E. Le Blant possède une très-bonne copie de ce marbre. On y voit une main qui descend du ciel et saisit le bras d'une femme en prière debout au milieu, entre deux personnages qui semblent être saint Pierre et saint Paul. — Cette scène paraît bien représenter le ravissement de Marie; et si à une époque postérieure on a écrit en lettres peintes et non gravées le nom de *Floria,* cette circonstance n'infirme aucunement notre hypothèse, mais semble prouver que le sarcophage, comme il arrivait si souvent, servit à un second mort, après que les cendres du premier en avaient été dispersées[1]. — Nous savons trop la difficulté de formuler une affirmation précise sur un seul monument pour insister, et nous arrivons à des images plus récentes et positives.

Au milieu de la quantité d'exemples que nous avons recueillis sur ce sujet, nous nous sommes trouvés embarrassés pour leur classement; nous avions d'abord séparé les assomptions byzantines, plus connues sous le nom de dormitions, des assomptions occidentales. Nous cédions à ce préjugé que les premières n'étaient pas de véritables assomptions, qu'elles n'expliquaient

1. De Rossi, *Bull.* 1871, 126. — Le Blant, *Lett. part.* — Hübner : *Inscriptiones hispaniæ christianæ*, p. 48.

pas chez leurs auteurs la croyance à l'ascension corporelle, enfin qu'elles ne représentaient que la mort de Marie et le dépôt de son âme céleste. — Nous y avons renoncé; il y avait une véritable difficulté dans cette division, car plusieurs des scènes, voire même le couronnement, sont renfermées sous le même cadre et tellement identifiées qu'il était presque impossible de les séparer. De plus, nous pensons que l'Assomption proprement dite, se trouvait elle-même comprise dans la pensée des peintres grecs, que les protestants ont interprétée d'une façon trop exclusive. — S'il est vrai que la coutume au moyen âge fut de représenter l'âme sous la forme d'un enfant, il n'est pas moins vrai de dire que pour la sainte Vierge l'idée était plus générale. C'est ainsi que l'a comprise le sculpteur du fameux chapiteau de Notre-Dame du Port à Clermont, lequel a représenté Marie entourée des bandelettes funèbres, mais adulte et laissant le tombeau absolument vide; moins lié que les artistes du Bosphore par les règles byzantines, ce sculpteur s'en est inspiré, il les a commentées d'après la pensée contemporaine qu'il en recevait et nous divulgue ainsi le secret de ses maîtres. Les Byzantins, à notre connaissance, n'ont jamais figuré l'Assomption sous d'autres traits que le lit funèbre et Notre-Seigneur s'emparant de l'âme virginale de sa mère; comment pourrait-on supposer qu'ils n'eussent en vue que la mort ordinaire, lorsque la tradition de l'Assomption corporelle nous vient par eux, par Juvénal, par Marcien, par Pulchérie et l'Orient? comment supposer que leurs peintres n'aient pas été guidés par cette croyance, lorsque la scène qu'ils répètent éternellement est calquée sur une légende qui est le plus ancien monument de l'Assomption que nous possédions peut-être? s'ils croyaient au lit parfumé de Marie, à la réunion miraculeuse des apôtres, à l'arrivée du Sauveur qui vient chercher sa mère, comment n'auraient-ils pas cru à la conclusion de la légende la mieux faite pour flatter leur imagination? et s'ils y croyaient, comment auraient-ils pu l'oublier dans leurs tableaux? Avouons que dans cette enfant tout enveloppée des linges funèbres il y avait plus que l'âme, qu'il y avait aussi le corps enlevant avec lui ces souvenirs du sépulcre vaincu, et disons enfin que s'ils ont confié au Sauveur lui-même ce ministère qu'ils auraient dû laisser aux anges, c'est qu'ils pensaient ainsi mieux glorifier la Mère.

Cette explication offerte, nous entrons dans la description de nos images pour lesquelles, négligeant l'ordre géographique, nous adoptons le classement tracé par les siècles eux-mêmes.

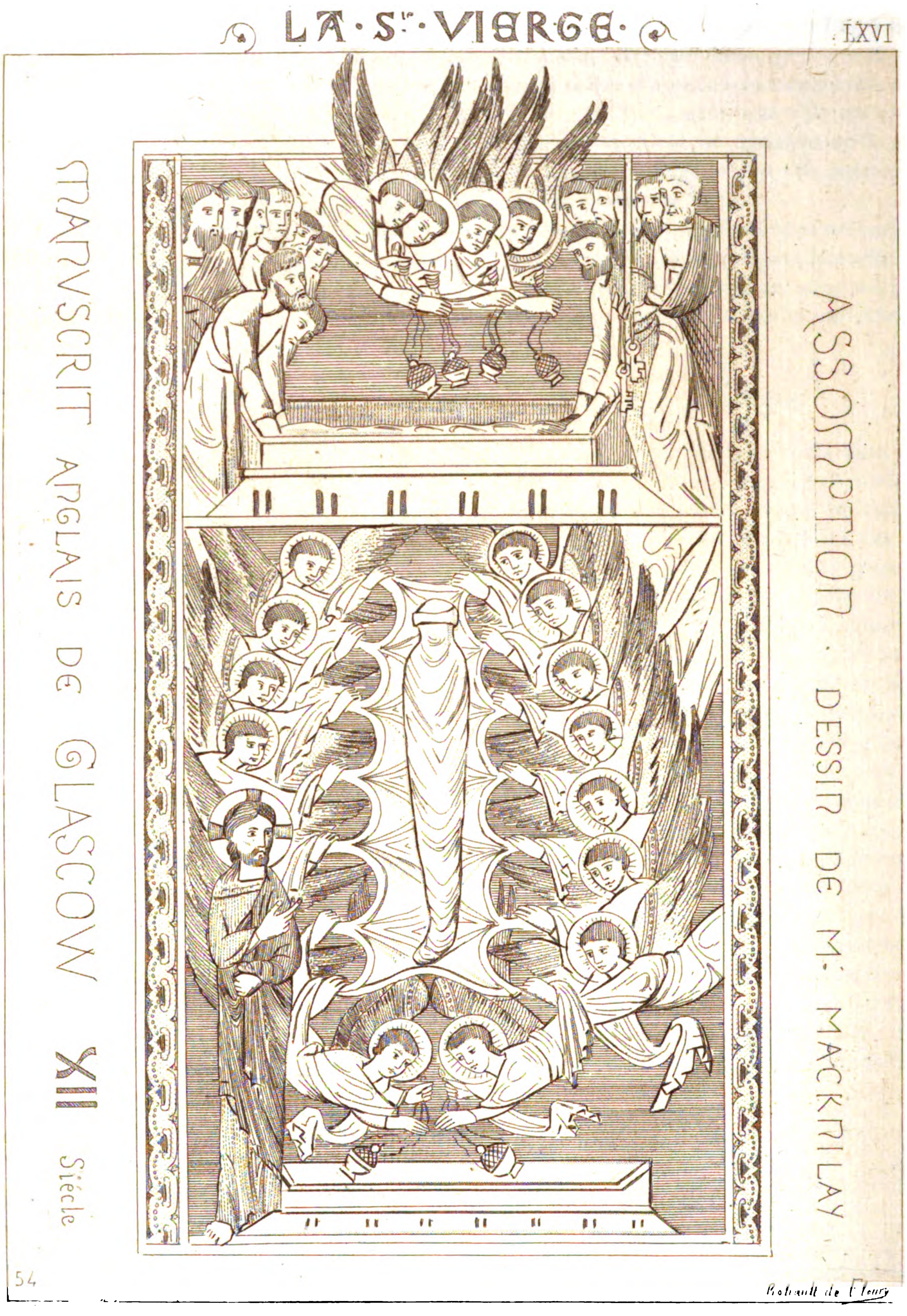
VIIe SIÈCLE.

Latran. — On montrait jadis dans la basilique constantinienne, auprès de l'escalier de la salle du Concile, une ancienne peinture représentant la mort de Marie au milieu des apôtres. Selon une tradition, lorsque le pape Théodore (642) avait voulu transporter la fresque dans la chapelle Saint-Venance restaurée par son prédécesseur, tout se brisa entre les mains des ouvriers, et il ne resta plus que la tête et le buste de la sainte Vierge. Ces précieux débris furent appliqués sur bois et, en 1689, un peintre se chargea de reconstituer le tableau qu'on peut voir aujourd'hui dans une des chapelles méridionales. Nous avons examiné de près ces précieux débris et il est incontestable que la tête de Marie endormie paraît d'une époque ancienne; mais je ne répondrais pas que le pinceau peu scrupuleux et peu réservé du peintre moderne n'y ait apporté quelques retouches. Nous ne nous faisons donc ici que l'écho de l'antique tradition, en rappelant en même temps que les traditions romaines ont presque toujours une grande valeur.



Tête de la Vierge dans le tableau de sa mort, au Latran.

LA · S^te · VIERGE · LXVI



Poussielgue frères Editeurs · Eudes imp Paris

VIII[e] SIÈCLE.

Parements d'autel (772, 795). — Nous ne pouvons offrir pour le VIII[e] siècle aucun monument subsistant, mais le souvenir d'un parement d'autel donné par saint Adrien à l'église Sainte-Marie-Majeure; souvenir précieux, que nous trouvons consigné dans ce passage d'Anastase : « *In Ecclesia sanctæ Dei genitricis ad Præsepe fecit vestes duas super altare majore, unam ex auro purissimo, atque gemmis habentem* ASSUMPTIONEM SANCTÆ DEI GENITRICIS, *et aliam de stauracin*[1] *ornatam in circuitu blattin*[2]. » Dans l'église de la sainte mère de Dieu ad Præsepe, Adrien fit pour le maître-autel deux parements, l'un d'or très-pur, orné de gemmes et représentant l'Assomption de la sainte mère de Dieu. » Il est probable que ce parement se composait de bas-reliefs en or repoussé dans le genre du paliotto de Milan.

Un second exemple nous est fourni sous le règne de Léon III qui commence à 795, et encore par le livre pontifical (p. 292) : *Nec non et aliam vestem chrysoclavam*[3], *habentem historiam transitus sanctæ Dei genitricis, miræ magnitudinis, et pulchritudinis decoratam ex gemmis pretiosis et margaritis ornatam cum periclysi*[4] *de chrysoclavo et in circuitu listam de chrysoclavo.* « Il donna aussi un autre parement de chrysoclave représentant l'histoire du trépas de la sainte mère de Dieu, d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses, décoré de pierres précieuses et orné de perles avec bordures de chrysoclave et autour une bande de chrysoclave. »

Il semble, d'après ces termes, qu'il s'agit ici d'une large et magnifique tapisserie d'or au milieu de laquelle brillait l'Assomption de Notre-Dame.

1. De σταυρός, croix.

2. Blattin, étoffe de soie couleur pourpre.

3. D'après M. Labarte, à qui nous empruntons ces traductions, chrysoclavum, en grec χρυσόκλαβον, doit être une étoffe exécutée en fils d'or trait ou en fil d'or filé.

4. Les bordures des tentures sont toujours désignées par le mot grec περίκλυσις, qui signifie bordure, entourage.

IX[e] SIÈCLE.

Parement d'autel à Sainte-Marie-Majeure. — Sous le règne de Pascal I (817-823), Anastase fait encore deux mentions du même genre; la première est en termes très-remarquables et très-explicites de la sainte croyance à l'Assomption : « *Pontifex divino amore ductus fecit ibidem, in jam præfato altari* (*de Sainte-Marie-Majeure*) *vestem similiter de chrysoclavo, habentem historiam, qualiter beata Dei genitrix Maria* CORPORE EST ASSUMPTA, *cum periclysi de chrysoclavo, seu diversis margaritis comptam, atque decoratam. Fecit enim benignissimus Præsul ibi ipse aliam vestem de chrysoclavo, habentem historiam Dominicæ Ascensionis Christi Domini nostri, rite decoratam.* » (Anast., 329.) Le pontife poussé par l'amour divin fit aussi pour l'autel de Sainte-Marie-ad-Præsepe un parement de chrysoclave représentant la bienheureuse mère de Dieu, Marie, *enlevée au ciel avec son corps*, parement orné de diverses pierreries. Le très-généreux pontife fit aussi un autre parement de chrysoclave représentant l'Ascension de Notre-Seigneur. »

Notons en passant que l'Assomption corporelle est ici nettement spécifiée et que sous le pape Pascal ces broderies d'étoffes étaient faites par des Grecs (chassés par les iconoclastes) comme les noms qu'ils leur ont laissés semblent nous en avertir. Or les Grecs ne représentaient que le lit funèbre et il faut en conclure qu'ils entendaient par là l'Assomption véritable.

Rideaux à Sainte-Marie-Majeure. — On lit encore un peu plus loin au sujet de la même église : « *Domini nostri Jesu-Christi famulus ob amorem eidem Dominæ nostræ per arcus presbyterii jam dictæ Ecclesiæ fecit vela de chrysoclavo, habentem historiam Domini nostri Jesu-Christi atque Nativitatem, seu Assumptionem ejusdem intemeratæ Virginis numero viginti et sex.* » (Anast. *id.*). Le serviteur de Notre-Seigneur Jésus-Christ par amour pour Notre-Dame fit pour les arcs du presbyterium 26 voiles

de chrysoclave ayant l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la Nativité ou l'Assomption de la Vierge immaculée. »

Il semble bien d'après ce texte et le mot *seu* que les sujets de la naissance ou de l'Assomption de Marie se trouvaient alternés, ce qui les suppose répétés.

Parement à Sainte-Marie-in-Transtévère. — Enfin Benoît III (835) fait un parement à Sainte-Marie-in-Transtévère représentant la même scène : « ... *Nimio amore constrictu sin ecclesia beatæ Dei genitricis, semperque virginis Mariæ Dominæ nostræ, quæ ponitur trans Tyberim, fecit vestem in altari majori de chrysoclavo habentem historiam Assumptionis ejusdem Dei Genitricis.* » (Anast. 401).

Saint-Gall. — Nous pouvons heureusement offrir mieux que les textes d'Anastase, c'est-à-dire le *Diptyque de Tuotilon à Saint-Gall,* qui est un monument existant et parfaitement authentique.

Le monastère de Saint-Gall, en Suisse, forme un des premiers berceaux de la civilisation chrétienne à l'époque carlovingienne. L'activité artistique s'y développa parallèlement aux progrès des sciences, et aujourd'hui encore la bibliothèque de Saint-Gall conserve des monuments précieux, dus au talent et au travail des pieux cénobites. Nous publions un de ces monuments, une couverture de livre en ivoire sculpté, ouvrage de Tuotilon, célèbre moine versé dans les arts qui vivait au IXe siècle et fut une des gloires du monastère.

Tuotilon passait, à cause de ses nombreux et rares talents, pour un phénomène merveilleux. Il était habile sculpteur, peintre et architecte, et expert dans tous les autres arts; il était poëte ingénieux, bon chanteur et jouait bien de la flûte. Il prêchait en deux langues et son commerce était si aimable que le roi Charles le Gros avait l'habitude de maudire ceux qui l'avaient fait moine; on croit qu'il mourut vers 896.

Le manuscrit qu'on lui attribue est compris dans la bibliothèque sous le titre : « *Evangelium longum Caroli magni* [1].

(Pl. LVIII). — Sur la face principale de cet *Évangéliaire,* entre deux parements décorés de rinceaux, on voit le Christ auréolé, nimbé; dans sa main droite il tient un livre; de sa gauche, il bénit; il est représenté jeune et imberbe au moment de son ascension; de chaque côté, des séraphins tiennent les mains étendues et ouvertes. — Dans les angles du panneau sont figurés les quatre évangélistes et près du Sauveur leurs symboles ordinaires. — Au-dessus, le soleil et la lune armés de leurs torches; au-dessous, la terre et l'océan interviennent dans cette scène pour montrer que le règne du Christ s'étend à tous les éléments.

L'autre face de l'*Évangéliaire* est consacrée à la gloire de la sainte Vierge qu'on voit au centre entourée de quatre anges qui la saluent. C'est ici, pour nous, la partie la plus intéressante, car l'auteur a voulu retracer l'Assomption de Marie et, de peur que nous hésitions, a placé au-dessus cette inscription qui ne laisse aucun doute :

Ascensio sancte Marie.

On voit que ce bas-relief a été composé au milieu des contrées sauvages des Alpes; dans les rinceaux du haut un lion dévore un cerf, et dans le bas on aperçoit l'ours légendaire qui sert saint Gall et en reçoit sa nourriture comme prix de ses services. Le témoignage de Tuotilon à la foi en l'Assomption est un fait d'autant plus remarquable, au milieu des vallées agrestes de la Suisse, qu'il est là associé au souvenir du saint fondateur du monastère. La croyance en ce fait semble liée à la tradition du couvent lui-même, elle se rattache à la mémoire de saint Gall et de saint Columban, et semble ainsi remonter au VIe siècle. — Nous ne sommes pas surpris de la voir très-répandue au IXe siècle en

1. Les tablettes d'ivoire ont 0m,32 de hauteur, sur 0m,15 de largeur, sans compter les cadres d'argent doré qui ont 0m,04. (Voy. *Catal. des Ms de S. Gall,* publié en 1875.)

Orient et à Rome, mais nous regardons le lieu où cet ivoire fut sculpté, et où, par un rare privilége, on le conserve encore, comme une preuve très-notable de l'universalité de cette foi dès les temps les plus reculés.

Comme on le verra par les diverses représentations que nous donnerons dans la suite, l'Assomption de Marie ne fut pas l'objet d'un type spécial, mais elle variait suivant les lieux et les artistes; ici, la Reine du ciel est escortée par les anges; elle a l'attitude des orantes, elle porte une tunique qui s'étale largement sur ses mules brodées, un surplis avec une bordure ornée, une ceinture, une pèlerine qui lui retombe sur les épaules et que retient une broche sur la poitrine, enfin un voile qui cache les cheveux. Elle est nimbée au lieu que les anges ne le sont pas, contrairement aux primitives images de Byzance. Les pieds des personnages semblent portés par les nuées.

La multiplicité archaïque des plis forme le principal caractère de cette sculpture. Les proportions générales du dessin ne sont pas mauvaises, mais les poses manquent un peu de noblesse et les détails de correction; on sent l'approche des temps de complète décadence. — L'ivoire a 32 centimètres de haut sur 15 centimètres de large.

Ce précieux monument nous a été désigné par M. de Rossi, qui l'avait vu à Saint-Gall et nous l'avons dessiné d'après une photographie qu'a bien voulu nous envoyer M. le docteur Zardetti, conservateur de la bibliothèque.

Saint-Clément. (Pl. CXVI.) — Il y a une quinzaine d'années des fouilles pratiquées sous la basilique Saint-Clément ont exhumé une fresque très-intéressante datée de Léon IV, que plusieurs archéologues ont pris pour une Assomption. Nous ne pouvons exclusivement partager leur avis parce que la pose du Sauveur et des anges dans le ciel, l'attitude des apôtres sur la terre appartiennent au tableau classique de l'Ascension; il suffit de jeter un regard sur les représentations que nous en avons offertes pour en demeurer tout à fait convaincu. Mais si cette peinture nous retrace l'Ascension du Sauveur, nous ne voulons pas dire que celle de Marie n'y soit pas figurée simultanément; ce mélange de deux événements religieux est familier aux artistes et nous ne citerons entre cent exemples que la fiole de Monza, qui nous montre à la fois l'Ascension et la Pentecôte. Je suis persuadé que la plupart des Ascensions, celles surtout où la sainte Vierge occupe le centre et se trouve portée sur un escabeau, comprennent implicitement l'Assomption; on voit ces deux scènes partout rapprochées dans la pensée des artistes. L'ivoire de Saint-Gall, qui nous offre d'un côté l'Assomption, nous présente de l'autre l'Ascension qui en est le prélude et comme l'annonce; un diptyque de Ravenne d'une époque un peu plus tardive est orné d'une Ascension sur la face de gauche et d'une mort de Marie sur la droite; dans un ivoire de l'ancienne collection Soltycoff la sainte Vierge entre deux anges est au-dessous du Christ, mais, dans une zone supérieure aux apôtres. Partout les deux Ascensions se rapprochent et se suivent; pourquoi, dans les cadres où l'artiste a eu les coudées franches, n'aurait-il pas voulu les comprendre dans l'unité de lieu? après l'Ascension de son fils, Marie n'appartenait plus à la terre, et, comme dit Bossuet, elle était ravie au ciel sur ses pieux désirs. — Ajoutons, en ce qui concerne saint Clément, que Léon IV avait une dévotion spéciale à l'Assomption, qu'il fit faire le jour de cette fête la procession qui délivra Rome du fameux serpent, et qu'il fonda la solennité de l'Octave [1]. — (Voy. au *Sanctuaire de saint*

1. Dum hæc agerentur, præclarus et celeberrimus dies advenit, in quo beatæ Dei genitricis, semperque virginis Mariæ Assumptio celebratur. Tunc præfatus et universalis Papa a Patriarchio cum hymnis et canticis spiritalibus, sancta præcedente icona ad basilicam sancti Hadriani martyris, sicut mos est, propriis pedibus cum omni clero perrexit. Et ailleurs : Nam octavam Assumptionis beatæ Dei Genitricis diem, quæ minime Romæ antea colebatur, vigiliis sacris, matutinisque cum omni clero pernoctans laudibus in basilica ejusdem semper virginis Dominæ nostræ... (Anast., p. 363.)

Clément.) Pour nous, nous croyons donc possible que l'auteur a voulu, ici comme ailleurs, réunir les deux Ascensions.



Détail de la fresque de Saint-Clément.
(D'après un calque pris sur place.)

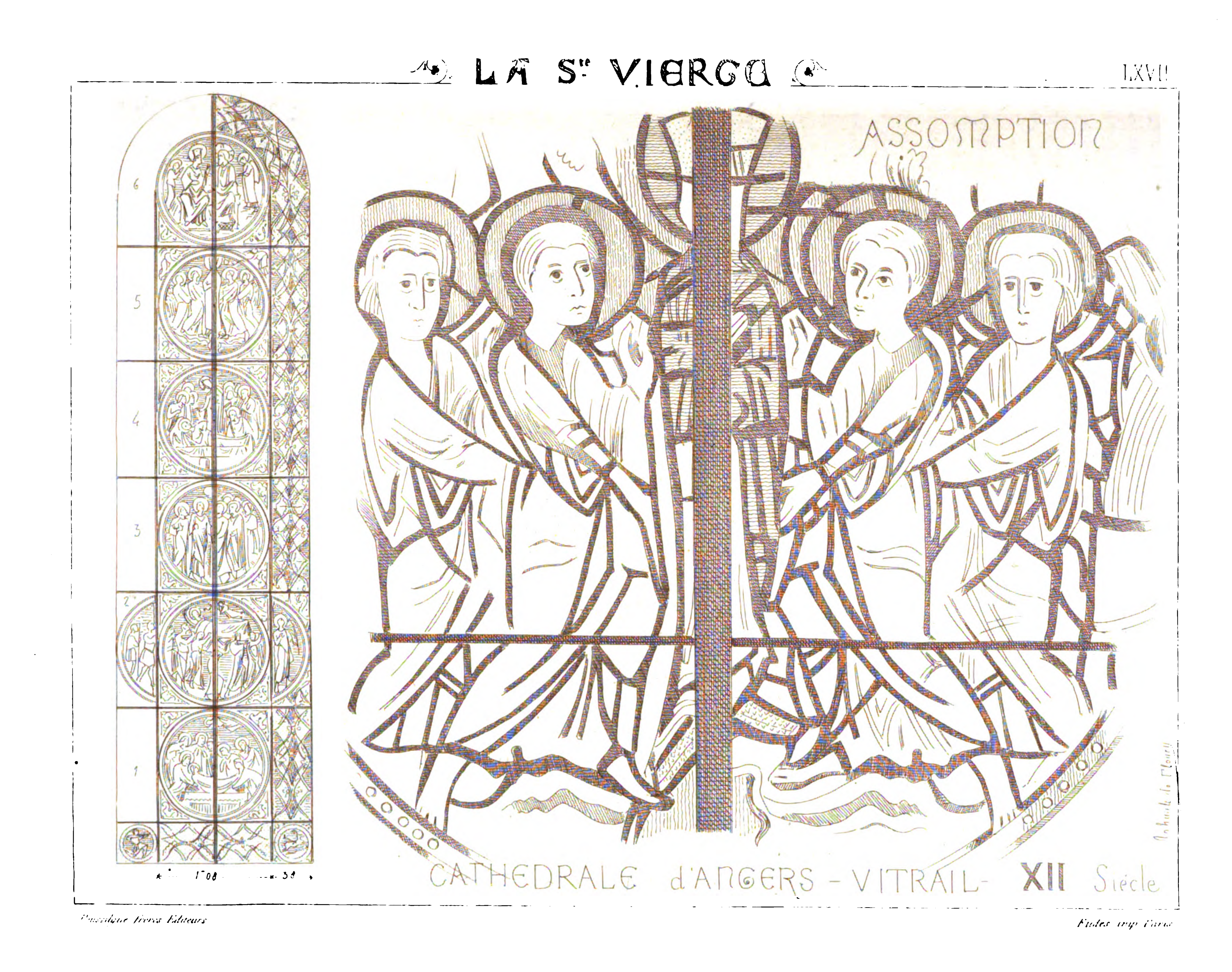
Xe SIÈCLE.

DEVENTER. (Pl. LIX.) — Un des exemples les plus curieux que nous fournit l'époque carlovingienne est un monument hollandais, un Évangéliaire donné au commencement du XIe siècle, par saint Bernulphe à l'église de Deventer. — Ce souvenir historique sert de limite *minima,* car le style du manuscrit semble le faire remonter plus haut. Une des miniatures nous offre la mort de la sainte Vierge et son enlèvement au ciel; la composition en est vraiment majestueuse. Sur le devant on voit le lit funèbre, sur lequel la mère de Dieu vient d'être doucement déposée par les apôtres, et, derrière, le Christ qui la regarde et qui de ses deux mains exalte un médaillon renfermant son buste. On observera que ce médaillon est une particularité fort rare, de plus que l'image de Marie n'y paraît pas celle d'un enfant, et que, par conséquent, l'artiste a sans doute voulu représenter plus que l'Ascension spirituelle. Ce médaillon occupe avec une précision géométrique le centre du tableau. — Derrière cette scène divine se dresse le portique d'un temple, architecture tout à fait carlovingienne et telle que les miniatures nous en offrent encore des types. — Entre les cinq colonnes du portique, des anges accourent à tire-d'aile, nimbés, les mains voilées, pour recevoir leur nouvelle souveraine. — Le bas du portique est formé par un rideau dont les plis glissent par des anneaux sur une tringle. — Le sommet est couronné par un fronton qui porte une croix dans son tympan et des paons sur les cymaises rampantes. — Comme intérêt historique, comme beauté de composition, ce manuscrit est unique, et nous remercions cordialement M. l'abbé Heukelem auquel nous en devons communication.

RAVENNE. Pl. LXIV. — Nous croyons pouvoir attribuer au Xe siècle un ivoire que Gori publie (p. 305, pl. XLII) comme provenant du musée des Camaldules de Murano et qui se trouve maintenant à la bibliothèque de Ravenne. Cette plaque a 0m,18 sur 0m,12 compris cadre, et présente un bon état de conservation. Au milieu, la sainte Vierge, étendue sur un lit funèbre très-élevé, croise ses mains sur sa poitrine et semble absorbée par un profond sommeil; elle est entourée des apôtres et du thuriféraire. Notre-Seigneur debout, par derrière, prend l'âme sous les traits d'un enfant et l'élève vers deux anges qui s'apprêtent respectueusement à l'enlever. Au-dessus de la tête du Christ on lit cette inscription H. KOIMHCIC, c'est-à-dire dormition. Dans le haut, comme sur l'Ascension qui occupe la face opposée du diptyque, on aperçoit un nuage, symbole du ciel; enfin de chaque côté, au-dessus de murs en terrasse, des femmes en pleurs.

FLORENCE. — Nous rattachons à la même époque un ivoire longtemps conservé au baptis-

1. Voici ce que dit Gori sur l'histoire de cet ivoire : Quum hæc a me observata prelo commissa essent datis litteris, idem amicissimus Costadonius me admonuit de hasce eburneas sacras tabulas dono dedisse ac in perpetuum servandas sacrasse tutissimo museo Veneto murianensi S. Michælis ordinis camaldulensium; quo nil præclarius et ad tanti viri nomen perpetuo celebrandum inlustrius esse potest.



Poussielgue frères Editeurs
Eudes imp. Paris

tère de Florence, et décrit également par Gori (III, p. 344), ivoire de 0m,090 carrés. La sainte Vierge est représentée couchée. Notre-Seigneur, dans une auréole, la prend sur ses bras, les apôtres entourent le lit; dans le haut, on voit deux anges et deux personnages portant les habits sacrés, le pallium et l'un d'eux un livre.

Bibliothèque Barberini. — L'Assomption de l'ivoire Barberini représente la sainte Vierge couchée, les yeux ouverts et dans l'attitude de la prière, puis sous la forme d'un enfant enveloppé de langes et de bandelettes dans les bras de Notre-Seigneur nimbé et auréolé. Les apôtres environnent le tombeau ou lit funèbre. Deux clercs vêtus d'habits sacrés et nu-tête l'encensent[1].

Kensington. — Au Kensington-palace le lit est sculpté au centre, la sainte Vierge a les yeux fermés, les mains croisées sur la poitrine, les douze apôtres assistent le Sauveur debout derrière; la seule différence avec les précédentes images, c'est qu'on trouve de chaque côté saint Denis et saint Timothée avec leurs vêtements sacerdotaux, et saint Michel archange en face[2].

Vatican. — Un fragment de pâte de verre au musée chrétien du Vatican laisse voir encore les pieds de la sainte Vierge et un apôtre qui les baise, et par derrière les autres qui pleurent. On ne peut douter que ce ne soit une Assomption du genre des précédentes. Ce verre paraît appartenir à une époque reculée. Si on le compare, en effet, avec un ivoire de la collection Spitzer représentant une Nativité et qu'on attribue au IXe siècle, on verra la similitude du lit dans ces deux images, et l'on peut admettre qu'il soit du Xe siècle.

Les artistes qui représentent l'Assomption figurent ordinairement tous les apôtres, excepté saint Thomas. Saint Jean Damascène paraît avoir répandu cette histoire dans le bréviaire romain réformé; mais, comme le dit Tillemont, l'Église latine, en faisant la fête de la mort et de l'assomption de Marie, n'a voulu mêler dans son office aucune circonstance historique[1].

1. Gori, III, 288.
2. Ms. Jameson, p. 337.

Bénédictionnaire de St-Æthelwold. (Pl. XIV.) — Voici une peinture du Xe siècle d'un caractère original et qui sort tout à fait de la voie des représentations byzantines : c'est une miniature du bénédictionnaire de Saint-Æthelwold. Les apôtres se trouvent dans la zone inférieure. La sainte Vierge, couchée, est au-dessus avec les femmes qui l'entourent; des anges s'apprêtent à la recevoir et une main, descendant du ciel, lui tend une couronne. C'est toujours la donnée légendaire des femmes qui reçoivent la tunique, et par conséquent cette peinture, comme nous l'avons déjà fait observer, suppose non-seulement la croyance à l'Assomption, mais même la représentation de cette scène.

(Pl. LXXIV.) — Nous avons gravé un manuscrit de Rouen qui reproduit cette miniature dans une forme semblable.

Bibliothèque nationale, 9,448. (Pl. LX.) — Le manuscrit 9,448 de la Bibliothèque nationale est attribué, et je crois avec raison, au Xe siècle par M. Didron. Il nous offre, au fo 60, une Assomption des plus remarquables avec la donnée byzantine, modifiée par le génie des Latins. La sainte Vierge est couchée et endormie ; par derrière, Notre-Seigneur, plus élevé que les assistants, tient la sainte Vierge ressuscitée et dont les yeux sont rouverts; un ange la reçoit et la passe à un autre ange qui la remet à Dieu symbolisé par une main descendue du ciel. Les têtes sont dépourvues d'expression. Nous voyons ici, comme on le faisait souvent à cette époque, le même personnage figuré plusieurs fois dans le même cadre, pour indiquer les diverses phases d'une action. Si pour les images qui nous montrent seulement la sainte Vierge dans les bras

1. Bourassé, II, 962.

du Sauveur, on peut dire que le corps de Marie reste sur la terre tandis que son âme, figurée par un enfant, est la représentation exclusive de l'âme, dans la miniature de ce manuscrit, il ne peut y avoir de doute; c'est bien la même personne représentée trois fois, mais n'en faisant absolument qu'une. Quelle raison en effet de peindre deux fois son âme? En bas, la sainte Vierge rend le dernier soupir; son divin fils la prend dans ses bras et la transmet aux anges; or elle ne peut être triple, elle est donc unique, mais représentée trois fois. La sainte Vierge est enveloppée dans un linceul blanc couvert de croix noires et blanches, avec rosaces rouges; les nimbes sont verts. Notre-Seigneur porte une robe verte, les anges des robes de couleur d'ocre, le fond du tableau en bas est bleu.

Darmstadt. (Pl. LXIV.) — Nous rapprocherons de cette curieuse miniature, quoique nous la croyons d'une époque un peu postérieure et probablement du xie siècle, un ivoire du musée de Darmstadt qui nous montre les ascensions successives de Marie. Les douze apôtres et les deux femmes environnent le lit funèbre sur lequel repose la très-sainte Vierge les yeux fermés et les bras croisés sur sa poitrine. Notre-Seigneur debout par derrière et les yeux inclinés vers le lit tient l'enfant enveloppée dans des bandelettes, les anges descendent du ciel et l'un d'eux a déjà saisi le pieux fardeau qu'il emporte à tire-d'aile. Il semble que l'auteur ait voulu suivre certaines lois de la perspective, car il a supposé la sainte Vierge dans les bras de l'ange qui traverse l'empyrée beaucoup plus petite que celle figurée entre les mains de Notre-Seigneur. Nous croyons lire encore au-dessus des têtes les inscriptions grecques, mais ces inscriptions ne sont pas une preuve de la facture byzantine de l'ouvrage; tout le monde sait que les premiers maîtres latins mettaient à honneur de préciser de la sorte leurs œuvres[1].

1. Voyez plus loin cette circonstance qui se présente à Trèves justement pour une représentation de ce genre.

En 984 l'abbé Ulric de Saint-Gall fit peindre l'Assomption dans une des chapelles du monastère[1].

XIe SIÈCLE.

Musée du Vatican. — M. d'Agincourt publie un petit tableau du musée chrétien dont nous avons pris quelques détails sur place et qu'il attribue au xie siècle. Cette époque a été contestée, mais on sait qu'en fait d'art byzantin l'époque est très-difficile et j'ajoute peu importante à déterminer. Il est certain que cette peinture ruthénique est le résumé le plus complet



Tableau au Vatican.
Détail de la figure du Sauveur.

du programme des artistes grecs et à cet égard elle mérite de fixer notre attention. Jésus-Christ debout, au centre, se dresse majestueusement et porte sa sainte mère dans ses bras. Sa robe est d'or, ses traits bruns, sa chevelure abondante; une large ombre s'étend sous ses paupières inférieures; son auréole est rouge, les rayons seuls en or. La sainte Vierge qu'il embrasse a les bras croisés sous un linge ou linceul qui l'enveloppe entièrement, linge qui ressemble encore à ceux dont on revêt les enfants au maillot; il est d'un blanc verdâtre. Devant le Sauveur, la sainte Vierge est couchée sur le lit funèbre; sa tête,

1. Pertz., II, 151. Voyez Saint-Gall.

ses yeux entr'ouverts, rappellent les plus belles peintures du Menologium Græcorum[1].

Porte de Saint-Paul. — Ne laissons pas Rome sans donner un coup d'œil à la fameuse porte de Saint-Paul, qui nous fournit le même sujet, mais plus simplement traité; ici nous ne voyons que Marie, les deux apôtres et le Sauveur, qui tient dans ses bras l'enfant symbolique; remarquons sur ce bronze que le lit funèbre est remplacé par le tombeau, et que le couvercle du sarcophage vient d'être enlevé.

TRÈVES. — Le trésor de Trèves possède un ivoire encadré dans des feuilles de métal repoussé, qui nous fournit une Assomption. La composition est fidèlement copiée sur le programme byzantin, avec une exactitude qui prouve chez l'auteur la fidélité la plus servile à ses règles. Nous n'avons donc pas besoin de le décrire, mais nous observerons, circonstance assez curieuse, que le meuble auquel il est appliqué porte des inscriptions latines, tandis que la plaque elle-même garde les caractères grecs qu'on y voit toujours; nous en déduirons de nouveau que les Latins prirent aux Orientaux cette manière de représenter l'Assomption.

Bibliothèque nationale, n° 17,325, *fonds latin.* (Pl. LXI.) — La Bibliothèque nationale nous offre, dans son beau manuscrit 17,325, deux miniatures relatives à la légende. Dans la première, la sainte Vierge nous apparaît dans son cercueil qu'on va recouvrir de terre et que les apôtres bénissent et encensent, pendant que Notre-Seigneur, dont on ne voit que le buste dans le ciel, assiste immobile à cette scène funèbre.

Dans la seconde miniature, l'heure du réveil a sonné, le Sauveur n'est pas descendu lui-même, mais il a envoyé ses anges qui ravissent sa virginale mère pendant qu'il lui tend les bras. — Il reste à peine dans ces deux scènes une trace de byzantinisme; nous voyons déjà ici les mêmes anges que nous retrouverons au siècle suivant à Reims et à Pontaubert.

Bibliothèque nationale, n° 12,056. (Pl. LX.) — Un charmant manuscrit de la même Bibliothèque représente cette scène dans une lettre capitale, mais plus simplement, à raison de l'étroitesse du cadre. — Notre-Seigneur s'y trouve seul avec la sainte Vierge, mais Elle y figure deux fois, d'abord couchée et dormant, puis éveillée dans les bras du Sauveur, emmaillottée comme un enfant et voilée. Elle semble rajeunir en montant au ciel[1].

1. *La sainte Vierge :* Manteau brun très-foncé, robe teinte neutre foncée. Drap du lit funèbre blanc, portant sur sa bordure une inscription grecque. Draperie du lit sépia très-foncée, bordure et dessin d'or.

En avant, *un ange :* ailes d'or, manteau flottant rouge, tunique teinte neutre, chaussures rouges, ornements d'or. *Le personnage qui s'agenouille à côté :* robe rouge, manteau teinte neutre. Au chevet du lit un cierge en or.

Les apôtres entourent la couche mortuaire. L'un d'eux à gauche, avec encensoir, manteau jaune. Celui à droite, manteau rouge, robe teinte neutre; l'apôtre qui pose les mains sur le lit, manteau terre de Sienne; celui qui pleure, manteau teinte neutre, robe rouge. Aux côtés de Notre-Seigneur, les *deux vieillards* portent un livre avec bordures noire et rouge, celui de gauche, manteau jaune, les grandes croix qu'on y voit sont noires et les petites rouges. *Des deux femmes* qui les accompagnent à une plus petite échelle, celle à gauche est rouge, celle à droite couleur terre de Sienne brûlée.

Par derrière, *quatre figures de femmes* ombrées paraissent appartenir à un autre monde; elles sont admirablement belles et ne se détachent du fond noir que par des filets de lumière qui ressemblent aux reflets de la lune. Ce sont des personnages surnaturels, peut-être les vertus cardinales. Enfin, au milieu, au-dessus de la tête de Notre-Seigneur, *un chérubin* tout rouge étend ses six ailes. Les nimbes de tous les personnages sont en relief et paraissent rapportés sur d'anciens nimbes d'or contemporains de la peinture. Au fond, les portes et les dessins en relief semblent faire partie de cette peinture primitive.

1. *Notre-Seigneur :* Manteau rouge-cerise, robe bleue. *La sainte Vierge :* Les langes et le voile bleus. Dans son lit, robe bleue, manteau violet-noir, lit rouge-ponceau. Ce ms. petit in-folio est intitulé *Missale primæ ecclesiæ,* c'est une belle et grosse écriture, lettres bleues et rouges, petites majuscules très-jolies et nombreuses, magnifique parchemin.

KIEW. 1073. — Nous rapprocherons de ces images une image dont l'éloignement prouvera justement l'étendue de l'influence byzantine sur les représentations de ce genre : c'est un tableau de l'Assomption apporté de Byzance, en 1073, par le grand prince Sviatoslaw Jaroslavitch et qu'on voit maintenant dans la laure souterraine de Kiew. — Nous devons le croquis de cette image à l'obligeance de M. Prokhoroff.

Bibliothèque nationale, n° 18,005. (Pl. LXII.) — Le manuscrit 18,005 (f° 118) suit le même programme avec quelques variantes insignifiantes dans la pose des assistants, mais diffère dans la manière de représenter la sainte Vierge; ce n'est plus un corps nu ou un enfant qui pouvait laisser du doute sur l'Assomption corporelle; c'est une figure exactement pareille à celle qui est dans le lit, avec la même coiffure. Il semble qu'ici on ait voulu accentuer davantage l'identité des deux personnages qui n'en font qu'un.

La sainte Vierge est couchée, fermant les yeux, entourée des douze apôtres qui ont les regards tournés vers elle. — L'un d'eux porte une croix, un autre un bénitier, un troisième l'encensoir, c'est-à-dire les instruments employés pour les funérailles. Notre-Seigneur, debout derrière le lit, regarde avec amour sa mère qu'il y voit étendue, et il l'enlève vers le ciel où six anges s'apprêtent à la recevoir dans leurs mains voilées.

Cette composition est magnifique, et s'il y avait plus de correction dans le dessin, ce serait un chef-d'œuvre[1].

CLERMONT. *Notre-Dame-du-Port.* (Pl. LXV.) — Ce manuscrit et plusieurs autres que nous avons déjà cités sont des protestations contre la donnée grecque ou plutôt des interprétations qui nous l'expliquent; voici encore un monument inspiré évidemment par les byzantins, mais dont l'auteur a trouvé que le thème exprimait trop peu l'Assomption corporelle. — C'est un chapiteau, le troisième du côté de l'épître dans le chœur de Notre-Dame-du-Port à Clermont, dont nous devons le dessin à l'obligeance de notre ami M. E. Prillieux. Sur la face latérale nous voyons le tombeau; par derrière, le Sauveur qui enlève sa bienheureuse mère, mais qui l'enlève adulte, enveloppée encore de bandelettes funèbres et ne laissant à la tombe aucune dépouille de ce corps béni.

De chaque côté des anges tiennent des livres sur lesquels on lit : MARIA H.... IN CELVM. Ils encensent; l'un d'eux porte un étendard et une trompe. La forme du sépulcre est celle des sarcophages antiques, dont on conserve encore quelques-uns à Clermont, avec la place du corps et de la tête dessinée dans le fond.

Il était impossible de mieux respecter le programme byzantin, en accusant plus clairement l'Assomption corporelle. La physionomie des tableaux orientaux est conservée, Marie occupe une place intermédiaire entre le lit funèbre et les bras du Sauveur; mais ses deux positions sont réunies en une seule, et l'identité des deux actes représentée par l'unité de personne. Enfin, comme si l'artiste craignait que sa pensée, malgré ces traits fort clairs, ne fût pas comprise, il nous l'explique dans l'inscription des registres angéliques. Ce monument est un des plus curieux que nous puissions offrir, pour montrer l'effort des artistes romans, luttant contre les habitudes hiératiques de l'école byzantine, trop confuses pour le génie des Occidentaux; il nous les présente cherchant à concilier une expression plus explicite de l'Assomption, sans répudier les règles auxquelles cette école en avait soumis la représentation.

British Museum, n° 2,908, *fonds Harleian.* (Pl. LXIII.) — Cet élan de liberté, cette révolte

1. *La sainte Vierge :* Robe et voile blancs, lit vert, avec une large bande rouge. *Notre-Seigneur :* Tunique blanche, manteau rouge. *La sainte Vierge qu'il porte :* Robe rouge, voile bleu clair. *Anges :* Ailes roses-rouges et violettes, tuniques jaunes. *Assistants :* Robes et tuniques de couleurs variées. Le fond du tableau et tous les nimbes en or.







frères Editeurs

Eudes imp. Paris

contre la dictature byzantine, éclatent quelquefois avec plus d'évidence encore; nous l'avons déjà observé à propos de l'ivoire de Saint-Gall; nous le répéterons à propos d'un manuscrit du British Museum, que M. Vaagen n'hésite pas à classer dans les dix premières années du XIe siècle. Ce codex provient de la cathédrale d'Augsbourg et aurait été rédigé sous le règne de Henri II (1002-1024). Au folio 123 il nous présente une Assomption très-intéressante : la sainte Vierge, les bras en orante, nimbée, voilée, habillée de la tunique, du surplis et du manteau, environnée d'une auréole en forme d'amande, est ravie au ciel par quatre anges; ici il n'est plus question de la terre, on ne voit plus le tombeau, ses douleurs et ses honteuses corruptions; le groupe est tout à coup transporté en plein firmament, dans ce fond d'or qui symbolise l'infini, au-dessus de la zone violette qui signifie les ombres de la terre auxquelles il se dérobe; l'ascension se fait dans un calme admirable, sans aucun effort physique, les anges touchent à peine le bord de l'auréole. La pose de la sainte Vierge est majestueuse et digne, et cette composition serait vraiment magnifique, si le peintre l'avait rendue par un dessin plus correct [1].

XIIe SIÈCLE.

TOURS. *Bibliothèque*. (Pl. LVIII.) — Ces exemples d'assomptions simples se multiplient sensiblement au XIIe siècle, soit que les artistes se rendissent plus indépendants de l'école byzantine, soit que les monuments conservés deviennent ici plus nombreux. Au début de ce siècle nous trouvons à Tours dans la bibliothèque municipale un manuscrit (n° 193) que M. Dorange, qui en est conservateur, nous a communiqué avec une parfaite obligeance. Ce missel, qui provient de l'église Saint-Martin, nous offre au folio 98 ce texte : *Assumpta est Maria in Cœlum; gaudent angeli, laudantes benedicant Dominum, veneranda nobis, Domine...* Le mot *veneranda* contient une miniature de l'Assomption au bas de laquelle l'artiste écrit l'explication de sa peinture : *Mons Sion, Apostoli, Vallis Josaphat, Sancte Marie, Mons Oliveti.*

Dans le bas, il a représenté le tombeau entouré des apôtres étonnés et de saint Thomas qui fait un geste de surprise en le voyant vide; au-dessus, Marie voilée, couronnée, est enlevée au ciel par des anges qui relèvent autour d'elle les plis du suaire qu'ils viennent de rouvrir à la vie. Dans le haut, Notre-Seigneur, environné d'une auréole circulaire, étend les bras pour recevoir sa mère. Nous ferons observer l'attitude des mains de la sainte Vierge, qu'elle retourne sur sa poitrine en manière d'orante; ces mains ouvertes, comme nous le verrons plus loin, serviront peut-être à nous révéler un type de l'Assomption.

GLASGOW. (Pl LXVI.) — Le manuscrit de la bibliothèque du collége de Glasgow nous offre une Assomption d'un type encore plus original. C'est un psautier petit in-folio, écrit en minuscules serrées. D'après les saints mentionnés dans son calendrier, tels que saint Cuthbert et saint Oswald et le style de la bordure d'origine anglaise, M. Vaagen l'attribue à la première moitié du XIIe siècle; on y compte vingt miniatures représentant des sujets sacrés, depuis la création d'Adam jusqu'à l'Assomption de la sainte Vierge. La plupart occupent une demi-page, mais l'Assomption une page entière. (Waagen III, 284.) Dans le haut de ce dernier tableau, les apôtres

1. Voici les couleurs. *La sainte Vierge :* Nimbe d'or ourlé de noir avec pois blancs, voile, tunique et fond de l'auréole bleu clair, surplis violet avec bordures jaune-orangé, manteau rouge-pourpre assez clair, souliers noirs. *Premier ange du haut :* Nimbe d'or, cheveux fauves, tunique rouge-pourpre assez clair, manteau violet clair, ailes rose clair. *Deuxième ange du haut :* Mêmes couleurs, sauf la tunique rose. *Troisième ange en bas :* Tunique bleue tirant sur le vert, surplis bleu clair, ailes orangé pâle. *Quatrième ange en bas :* Mêmes couleurs. En général les teintes sont ombrées par des traits d'une même couleur, mais plus foncés; les contours noirs accusent quelques parties des silhouettes.

M. Bond, conservateur en chef des manuscrits, assigne à celui-ci le XIe siècle pour date, mais il le placerait un peu plus tard que M. Waagen.

ensevelissent la sainte Vierge, quatre anges l'encensent, saint Pierre à droite apparaît avec les clefs et la hampe de son étendard. Au-dessous, le tombeau est vide; deux anges y balancent encore leurs encensoirs. Le Sauveur, debout à gauche, a fait un signe de la main droite et une troupe de seize anges s'emparant du linceul enlèvent dans ses plis ouverts la sainte Vierge, qui est encore comme une momie enveloppée de son suaire. Je connais peu de type aussi singulier et qui révèle dans le nord de l'Europe d'une façon plus explicite l'antique croyance à l'Assomption.

AUTUN. (Pl. LXV.) — Nous arrivons devant un monument de l'Assomption non moins curieux que les précédents et d'une forme extrêmement rare; c'est un bas-relief encastré dans une muraille des anciens bâtiments de Saint-Nazaire contigus à la cathédrale d'Autun. (Hamon, VI, 396.) La sainte Vierge perce la voûte de l'arche funèbre, emportée par deux anges debout de chaque côté du tombeau. Elle est nimbée, vêtue d'une robe avec broderies aux manches; une draperie également ornée est jetée sur le bord du sépulcre. Ce bas-relief si singulier, et que je crois unique dans son genre, est incontestablement du XII[e] siècle; les rangées de perles au bord du nimbe, les losanges au-devant du tombeau qui paraissent très-répandus alors, enfin le caractère des figures nous en fournissent une authentique certaine.

CHARTRES. *Reliquaire.* — Un jour que nous visitions avec M. Durand les cryptes de la cathédrale de Chartres, il nous montra une magnifique châsse en émaux de Limoges du XII[e] ou XIII[e] siècle que ses réclamations conservèrent à l'église au moment où on l'allait vendre. Sur un des volets, on voit représenté le Sauveur et de l'autre la sainte Vierge; on reconnaît facilement que ces figures ne sont pas celles de l'origine et que les primitives étaient assises. Or la sainte Vierge assise, entourée d'une auréole portée par les anges, est évidemment une Assomption.

ANGERS. *Cathédrale.* (Pl. LXVII.) — Les monuments que nous avons jusqu'ici passés en revue nous montrent les uns le commencement, les autres la fin de l'histoire de l'Assomption, et tous, selon nous, prouvent de même chez leurs auteurs la croyance à la tradition. Nous voici à Angers devant un vitrail qui réunit les différentes scènes de cette histoire et qui paraît tout entier consacré à la gloire de Marie. M. Labarte (II, 319) dit que cette verrière y fut placée par l'ordre de l'évêque Ulger (1125 † 1149). On remarquera que les médaillons ont été transposés et qu'il faut les examiner dans la suite de la légende, comme nous le faisons ici. Nous voyons d'abord le corps de la sainte Vierge (médaillons 2 et 3) porté dans la vallée de Josaphat parmi les apôtres et les fidèles; en avant, saint Jean portant la palme; au-dessous du lit funèbre, le fou dont les mains sont coupées et que saint Pierre va guérir. Dans le médaillon 1, nous assistons à l'ensevelissement; Marie est descendue dans la tombe au milieu des cantiques des disciples et des anges. Dans le médaillon 4, Notre-Seigneur est descendu auprès du tombeau; il se penche et de sa main droite fait signe à sa mère de se réveiller, geste admirable, plein de bonté et de puissance. Trois témoins assistent au prodige, le corps se ranime, les anges accourent, et dans le cinquième médaillon nous les voyons ravir au ciel leur reine ressuscitée. Quatre anges sont occupés à cette Assomption; les deux premiers ont une robe verte, les deux seconds une blanche; la sainte Vierge porte une couronne d'or, un nimbe bleu, un voile blanc, une robe blanche, un manteau bleu clair, des souliers verts avec un liséré au-dessus; elle croise les mains sur sa poitrine. Les anges sont nimbés de rouge; ils sont debout sur des nuages blancs qui les soutiennent au-dessus de l'azur du ciel. Dans le sixième médaillon, l'empyrée est traversé; nous arrivons au trône de Dieu, au trône de Jésus-Christ, qui fait asseoir sa mère à sa droite et s'entretient avec elle; la sainte Vierge porte une couronne d'or et un manteau vert. Deux petits anges de chaque côté adorent

le groupe divin. Ce vitrail, si ce n'était la grossièreté du dessin qui contraste avec la beauté de la composition, est un monument admirable. J'aimerais développer cette histoire ascendante de la créature transfigurée par Dieu, qui l'arrache aux sombres demeures du tombeau pour l'élever en quelques jours aux radieuses splendeurs de son trône; quelle leçon recevait ce peuple du moyen âge qui lisait les saintes traditions de l'Église sur les monuments, en voyant une pauvre fille juive, aussi pauvre et aussi ignorée que ses filles à lui, ravie par sa virginale pureté au sommet de la gloire; quelle espérance, quelle sauvegarde contre les corruptions qui nous accablent aujourd'hui[1].

REIMS. — Le XII[e] siècle paraît avoir affectionné un genre d'assomptions dont le onzième nous a déjà fourni un exemple sur un manuscrit de la Bibliothèque nationale; nous voulons dire l'Assomption de la sainte Vierge par les anges qui la prennent sur un suaire ou de leurs mains voilées; nous citerons parmi ces types un petit bas-relief qui orne la clef d'une archivolte romane dans la cathédrale de Reims. Cette arcade et la madone au-dessous, dont nous parlerons à propos des images de ce diocèse, est un reste de l'ancienne cathédrale; elle est encore peinte. Deux anges debout, les ailes déployées, enlèvent la sainte Vierge figurée sous les traits d'un enfant nu, pendant qu'au-dessus une main divine lui tend une couronne d'or. (Gaillabaud, *Architecture du* V[e] *au* XVII[e] *siècle.*)

PONTAUBERT. (Pl. LXVIII.) — Nous rattacherons à la même classe d'Assomptions celle du portail de l'église de Pontaubert, en Bourgogne. De même ici, le tombeau n'est pas figuré; les anges emportent la divine Vierge dans le linceul; elle est vêtue d'une tunique et tient un livre de la main gauche. Un ange a pris le diadème des mains de Dieu, l'a transmis à un autre ange qui s'apprête à le poser sur le front de Marie[1].

LISBJERG. *Autel.* (Pl. CXLVII.) — L'autel d'argent de Lisbjerg, près de Aarhus, en Danemark, nous fournit dans les dessins du milieu un type du même genre; dans un des triangles de gauche, la mort de Marie, son tombeau, le Christ qui emporte son âme; dans le triangle correspondant à droite, les deux anges agenouillés et les mains voilées qui la saisissent pour l'enlever, enfin dans la partie supérieure, l'ange qui la ravit vers sa demeure éternelle; M. Engelhardt, auquel nous devons communication de ce monument, le regarde, avec infiniment de raison, comme du XII[e] siècle.

Il est probable que les auteurs de ces représentations ont eu l'intention de figurer l'Assomption corporelle, à cause de l'absence du tombeau. Au moyen âge, lorsqu'on peignait les âmes transportées par les anges sous des traits à peu près analogues, comme au monument de Dagobert, comme à celui de Pierre de la Jugée à Narbonne (Viollet-le-Duc, IX, 53). Nous devons songer que la dépouille mortelle était dessous; à Reims et à Pontaubert au contraire le bas-relief placé à côté d'une madone glorieuse me paraît avoir un tout autre caractère.

PALERME. — *La Martorana.* — Les Byzantins, dans leurs tableaux, n'ont coutume de représenter que ce qu'ils voient; ainsi ils ne figurent jamais la Résurrection, qui s'est passée en dehors des regards des apôtres; cela est si vrai que leur dormition de Marie vise l'Ascension corporelle et que sur une mosaïque de Rome, de style grec, nous lisons cette inscription :

Ad summum Regina thronum defertur in altum.

En Occident, si les artistes n'ont jamais cessé de représenter l'Assomption corporelle, nous

1. On a publié dernièrement à Toulouse, dans le n° 1 de la *Musica sacra*, un mystère du XIII[e] siècle sur l'Assomption; il éclaire singulièrement l'iconographie; pour bien comprendre notre vitrail d'Angers, il faut l'avoir sous les yeux.

1. La tête est malheureusement moderne, de sorte qu'il est difficile de dire l'âge qu'a voulu lui prêter le sculpteur.

devons ajouter qu'ils n'ont en aucun temps non plus abandonné le thème des Byzantins, qui se contentaient de la première partie de la pieuse tradition. Nous pouvons invoquer comme témoignage les peintures de la Martorana à Palerme, qui sont du XIIe siècle et qui nous montrent la mort de la sainte Vierge sous les formes tristes, raides, pleines de dureté qu'on peut trop souvent reprocher à l'école grecque.

PISE. *Porte du Dôme.* (Pl. LX.) — Nous pouvons citer encore la porte de Saint-Ranieri à Pise. Dans le dernier panneau en haut à gauche, l'ange Gabriel descend du ciel avec une palme en main, pour prévenir Marie de sa fin prochaine; plus bas, on la trouve étendue sur le lit funèbre, et entourée des apôtres qui chantent ses louanges; on lit au-dessus les quatre lettres : M. G. S. M., initiales des mots suivants : *Maria Gabriel significat mortem.* — Cette palme se trouve rappelée par Pierre de Noël [1], qui s'étend longuement sur la fête de l'Assomption, dont la description s'applique parfaitement à la porte de Pise. Enfin le Sauveur prend sa mère entourée de bandelettes et l'enlève vers le ciel.

British Museum. — Notons encore pour ces dormitions du XIIe siècle un manuscrit du British Museum (*Coll. Nero,* c. IV). A la page 20, on y trouve une miniature tracée sous l'influence byzantine, comme il paraît par le ton des carnations, les ombres vertes, et la couleur des draperies. — La sainte Vierge est figurée enlevée au ciel sous la forme d'un enfant emmaillotté. A la page suivante, on trouve une seconde miniature qui est de la même main et qui paraît être la suite de ce sujet, on y voit la sainte Vierge sur un trône élevée dans le ciel, figurée dans une attitude majestueuse, et accompagnée de deux anges qui déploient de chaque côté des bannières triomphantes.

Un évangéliaire (*Addit.,* n° 11,838) de la même librairie nous montre la sainte Vierge enlevée dans une draperie par deux anges.

1. *In Catalogo sanctorum,* liv. VII., chap. LXV.

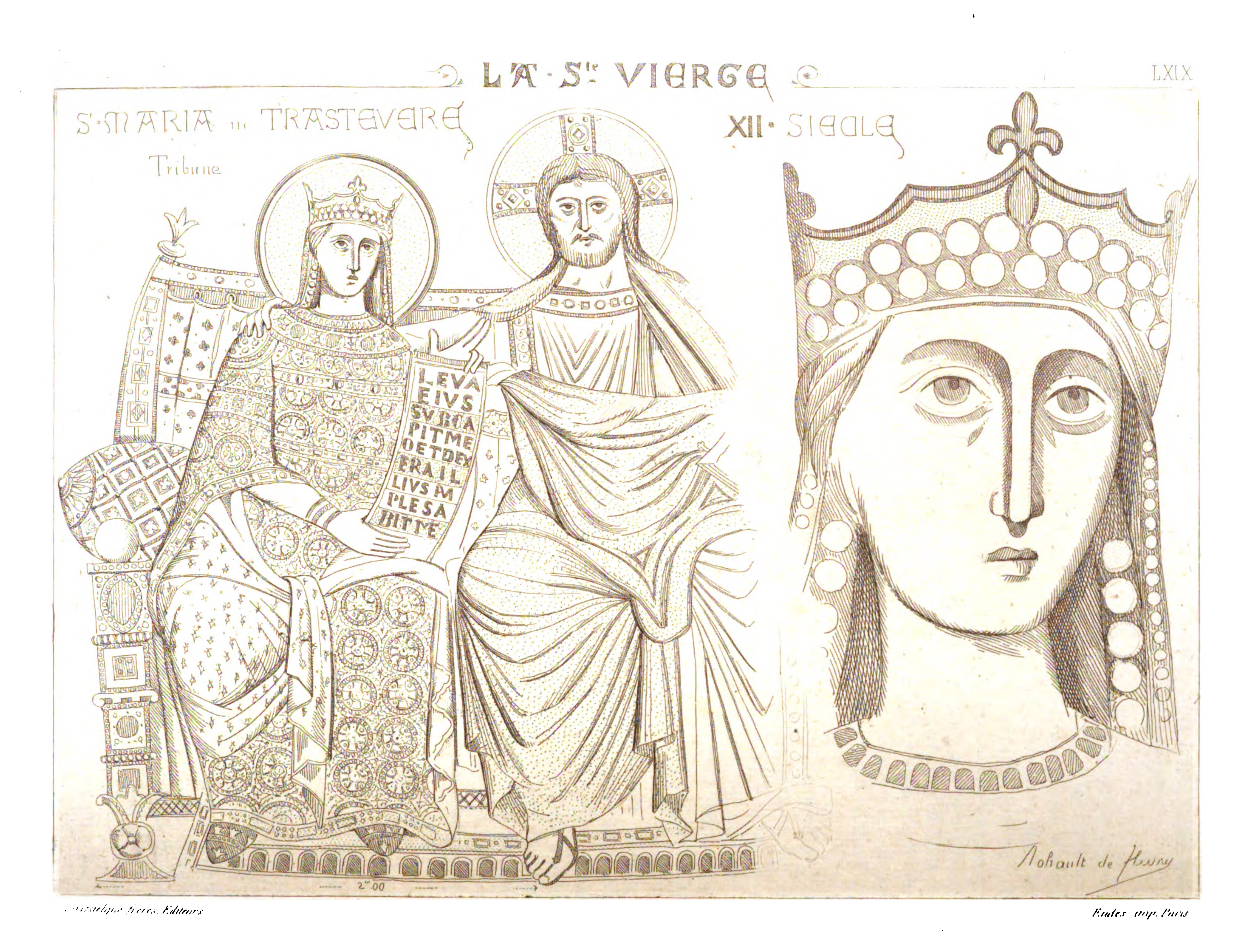
Chapelle du Liget (Indre-et-Loire). — La chapelle du Liget, dont M. Savinien Petit a copié les peintures, nous présente un type d'Assomption byzantine du XIIe siècle. — La sainte Vierge est étendue sur son lit funèbre et couronnée; derrière elle Notre-Seigneur prend l'âme entre ses mains voilées par un geste très-particulier et en se rejetant un peu en arrière. Dans le haut, deux anges dans un cercle s'apprètent à la recevoir. Le soubassement est tendu de rouge; les noms des apôtres sont écrits au-dessus de leur tête.

Nous ne pensons pas avoir terminé ici l'examen des Assomptions byzantines, ou de celles plus clairement exprimées que nous ont offertes en tous les temps les artistes latins; nous n'avons pas examiné tout entière la pensé iconographique de la vieille école. Évidemment les artistes grecs avaient une manière de compléter l'histoire de l'Assomption, que tout le monde comprenait sans doute de leur temps et dont nous devons rechercher le secret. M. J. Durand, plus compétent que personne sur une semblable question, pense que souvent les peintres, en figurant la sainte Vierge les mains ouvertes et renversées sur la poitrine, ont eu l'intention de figurer son Assomption. — Nous pouvons citer quelques exemples.

Nous avons dit tout à l'heure, au sujet de la fresque de Saint-Clément, que ce tableau nous paraissait confondre les deux scènes de l'Ascension de Jésus et de Marie, nous ajouterons que le même fait doit s'être reproduit dans les Ascensions byzantines, particulièrement celles où Marie est au centre, montée sur un escabeau et les mains déployées comme aux portes de Saint-Paul, de Pise, de Bénévent, sur la belle mosaïque de la nef latérale de Saint-Marc de Venise. (Pl. CXI *bis.*), etc.

San Sebastianello. (Pl. LXLVII.) — La





Fratelli frères Éditeurs — Eudes imp. Paris

tribune de Santa-Maria-in-Pallara, vulgairement appelée San-Sebastianello, nous offre une figure de Marie dans la gloire, escortée de deux anges et montée sur un escabeau et au-dessus celle du Sauveur; c'est à peu près la thèse des Ascensions simultanées, ou du moins cette glorification de Marie doit être citée ici parce que ce sujet a précédé les couronnements des XIe et XIIe siècles. — Remarquons surtout les mains déployées sur la poitrine, geste qui signale l'Assomption byzantine dont nous nous occupons.

(Pl. CXVII.) — Nous offrirons un autre exemple de ce type dans le *Manuscrit* 9,448 de Paris, où la sainte Vierge est figurée dans une auréole glorieuse et dans la même pose pour les mains, sur une croix d'argent à Saint-Laurent de Gênes, etc.

Murano. (Pl. CXI *bis*.) — M. J. Durand présente surtout, à l'appui de cette opinion, la fameuse Madone de l'église de Murano, dédiée jadis à l'Assomption et qui ne reçut le titre de Saint-Donat après 1125 que lorsque Dominique Micheli, doge de Venise revenant de la croisade, y déposa les reliques de ce saint qu'il rapportait de Céphalonie. — Sans être certain que cette figure reproduisait l'Ascension corporelle de Marie, il pense que l'hypothèse est fort soutenable.



Sceau de Pontlevoy.

Pontlevoy. — Ce pieux archéologue cite encore le sceau de Pontlevoy, dont la fête patronale était précisément l'Assomption; ce sceau, attaché à un acte de 1255, représente la sainte Vierge nimbée, en pied, de face, les mains déployées devant la poitrine, de façon qu'on en voit la paume. « Cette pose, nous dit-il, ne se trouve pas communément en France à cette époque et je suis persuadé qu'on a voulu rappeler sinon représenter l'Assomption. »

On nous objectera que les scènes de la Pentecôte figurent toujours la sainte Vierge dans cette attitude au milieu des apôtres, mais on peut observer que le Cénacle était la suite de l'Ascension; que depuis l'Ascension, Marie n'appartenait pour ainsi dire plus à la terre et qu'elle y recevait déjà une sorte de couronnement.

Concluons que, s'il est difficile de prouver dans cette manière byzantine de figurer Marie, l'idée générale de l'Assomption, on ne peut se refuser à l'y découvrir fréquemment et qu'en tout cas cette pose nous révèle toujours la Vierge glorieuse.



Assomption. — Miniature d'un ms. du XIVe siècle à la bibliothèque de Modène [1].

Le couronnement de la sainte Vierge, sujet qui commence seulement dans l'iconographie chrétienne au XIIe siècle, est tellement mêlée avec les représentations de Marie enlevée au ciel ou de Marie glorieuse, que nous ne croyons pas nécessaire de lui consacrer un chapitre spécial; on pourra voir dans notre description des mosaïques de Sainte-Marie-in-Transtevère le tableau le plus remarquable que nous possédions. (Pl. LXIX).

Si les limites de notre cadre ne nous arrêtaient ici, nous pourrions poursuivre l'étude iconogra-

1. La sainte Vierge porte un vêtement blanc; à la fin du même ms., on voit une seconde Assomption sur une plus grande échelle.

phique de l'Assomption devant des monuments d'un grand intérêt; nous verrions l'*Assomption* de Giunta (1230), dans laquelle l'auteur a confondu l'Ascension du Sauveur avec celle de sa sainte Mère, en réunissant leurs figures dans la même auréole; celle du portail de Strasbourg, où les anges ravissent Marie dans son suaire; l'émail sur cuivre doré que possédait le trésor de Sienne et dans laquelle Marie était placée entre deux séraphins; celle de la porte méridionale de Notre-Dame de Paris, celle des grandes verrières de Lyon et de Clermont; d'Andrea Orcagna, à Florence, la pompeuse peinture du Campo Santo de Pise, la miniature d'un manuscrit de Modène, le vitrail de Saint-Gervais, etc., etc... Une telle étude dépasserait non-seulement nos limites, mais n'apporterait



Assomption. — Vitrail de Saint-Gervais, à Paris.

aucune preuve nouvelle à l'antique croyance de l'Assomption. On peut dire qu'à partir du XIIIe siècle, les arts latins vivent davantage de leur vie, ils ont, si je puis m'exprimer ainsi, coupé le câble qui les reliait à l'Orient, et désormais ils ne peuvent plus nous éclairer sur les énigmes obscures et les vieilles traditions que leur livraient leurs maîtres grecs.

RÉSUMÉ.

Avant de clôre cet article, nous devons, par quelques mots, en rappeler les lignes principales et en résumer l'histoire.

A l'origine, dans l'âge symbolique de l'iconographie chrétienne, nous apercevons d'abord l'Assomption cachée sous l'Ascension et sous des représentations de Marie dans sa gloire; puis, tout à coup, nous voyons, vers le VIIIe siècle, l'influence de la fameuse légende se répandre dans le monde entier et s'emparer de toutes les images. — C'est alors, pour la première fois, que nous entendons signaler d'une manière certaine ce sujet dans les églises et nous remarquons que cette apparition en Occident coïncide avec l'émigration iconoclaste. Léon l'Isaurien exerçait sa fureur contre les artistes vers 730. Le Copronyme continua de 741 à 775 et voici que, pour la première fois, nous voyons, sous Adrien Ier (772-795), Anastase mentionner des parements d'autels ornés d'une Assomption. — Cette coïncidence est notable et elle nous porte à croire que les artistes persécutés apportèrent de Constantinople à Rome non-seulement des inspirations, mais aussi des modèles pour ces images. — Le IXe siècle est l'époque où l'Assomption devient plus populaire, où la fête se célèbre avec plus de pompe, où Léon IV lui accorde un octave et où sa popularité se manifeste par la multiplicité des images. Avant l'arrivée des peintres orientaux, les Latins croyaient évidemment à cette vérité, mais ils semblaient embarrassés dans la manière de l'exprimer; l'art, réveillé par ces pieux émigrés et par le génie de Charlemagne, n'hésita plus, et nous saisissons de tous côtés les témoignages de son activité dans les monuments qu'elle nous a laissés. Anastase nous rappelle deux Ascensions de la sainte Vierge au VIIIe siècle, et dans les termes différents d'*Assumptio* et de *transitus* qui marquent le point de départ de deux sortes d'images : celle qui nous montre la sainte Vierge ravie par les anges, celle qui nous la fait voir sur son lit funèbre. — Ce sont ces deux courants que nous suivons désormais à travers les siècles, qui se mêlent quelquefois, qui ne se confondent jamais, — le type byzantin qui étend Marie sur son lit funèbre, qui met son âme entre les bras du Sauveur, le type occidental

qui nous la représente dans l'espace enlevée par les anges. — Ces types correspondent également à l'Assomption, puisqu'ils sont calqués sur la légende qui nous en transmet l'histoire ; mais leur différence accuse aussi la diversité de génie des Grecs et des Latins. — Pour les premiers, la scène de la mort ou la scène de la gloire de Marie, avec les mains déployées, suffisaient à rappeler son Assomption; pour les seconds, moins amis des énigmes, aimant la clarté des termes, il a fallu chercher un mode plus explicite pour rendre ce mystère. De cette diversité est sortie chez les Latins l'Assomption proprement dite, telle que nous la voyons à Saint-Gall, à Augsbourg, à Glascow, à Angers, etc. De là aussi est venu un compromis entre les deux types qui ont créé le manuscrit 9,448 de Paris, ou l'ivoire de Darmstadt avec les Ascensions successives de Marie, ou le chapiteau de Clermont avec le corps de la sainte Vierge emporté tout entier par le Sauveur.

Le génie latin, dans cette espèce de commentaire qu'il nous offre des images byzantines, n'a rien d'exclusif, il explique, il complète et ne supprime rien ; ainsi dans le vitrail d'Angers, le lit funèbre et le ravissement sont superposés.

L'iconographie de l'Assomption, dont nous cherchons ici les monuments trop peu connus, nous ouvre un spectacle saisissant, elle jette son premier éclat au ve siècle, sous l'empereur Marcien, éclaire le vi^e siècle d'une lumière plus vive, triomphe sous les coups des iconoclastes qui exilent les images en Occident, les images apostolat populaire et irrésistible; elle s'étend de plus en plus, franchit les Alpes, s'imprime sur l'ivoire de Saint-Gall dans le rude monastère de Saint-Colomban, remonte le Rhin, laisse ses traces à Munich, dans les églises d'Augsbourg, de Trèves et de Deventer, sillonne la France entière, inspire les miniaturistes normands. — Enfin, avec les xie et xiie siècles, ses conquêtes s'étendent jusqu'au fond de la Scandinavie, à Lisbjerg; jusque dans les pays slaves à Kiew, jusqu'en Écosse à Glascow; elle remplit les tympans des portails, brille dans les verrières de nos cathédrales, enlumine les missels, épuise les provisions d'ivoires de l'Occident. — Entre saint Jean Damascène et saint Bernard, saint Jean qui mit en si grand honneur le tombeau de Marie, saint Bernard qui le vit restaurer de son temps par les croisés, cette iconographie ne subit aucune éclipse, mais devient chaque jour plus florissante. Sortie de l'imagination vague de l'Orient, elle prend une physionomie plus précise, plus nette, plus historique dans nos contrées, enfin elle se prête à deux styles le byzantin, que nous rappellerons par l'ivoire de la bibliothèque Barberina ou le tableau du Vatican, le style occidental que nous représente l'ivoire de Saint-Gall.



Assomption. — Portail de la cathédrale de Strasbourg.

CHAPITRE XII

I. CULTE

RELIQUES. — EMBLÈMES. — ORIGINES. — HÉRÉSIES. — CONCILES.

RELIQUES.

FINIR cette vie mortelle était véritablement pour la sainte Vierge commencer la vie glorieuse non-seulement dans le ciel, mais aussi parmi les hommes. C'est de cette vie nouvelle dont il nous reste à nous occuper, autrement dit du culte que sa mémoire ne cessa d'inspirer à tous les siècles. Les reliques qui le rendent plus sensible et plus actif méritent cette première page, où nous n'en offrirons qu'un simple aperçu, laissant pour la visite que nous ferons aux sanctuaires le soin de les désigner et de les décrire plus complétement.

Si l'on réserve le nom de reliques aux ossements des saints, nous n'aurons aucune relique de la sainte Vierge, car on doit croire, avec l'Église, sous peine de témérité, qu'elle a été enlevée au ciel avec son corps et son âme; mais on donne encore ce nom aux habits des saints, à leurs meubles, aux objets qu'ils ont touchés ou confectionnés de leurs mains, aux lieux témoins de leur séjour, de leurs miracles ou apparitions. L'Assomption du corps de la Vierge ne nous laisse que des objets de cette nature. Ces reliques peuvent être divisées en trois classes :

1° *Les reliques tenant à la personne :* le lait, les cheveux;

2° *Les vêtements :* chemises, robes, tuniques, ceinture, bandelettes, voile, chaussures, anneau, gants;

3° *Meubles et divers :* la maison, le lit, le peigne, le fuseau, les lettres, la colonne, le suaire, le tombeau.

1° CHEVEUX ET LAIT.

Il n'est pas impossible, pendant la longue vie de la sainte Vierge, qu'on ait recueilli beaucoup de ses cheveux et surtout qu'on les ait coupés après sa mort; d'ailleurs, cette quantité de cheveux n'est pas énorme, et c'est le genre de reliques le plus facile à diviser. Jean Ferrand suppose, en outre, que beaucoup de cheveux honorés comme ayant appartenu à Jésus-Christ ou à la sainte Vierge sont des cheveux de martyrs conservés religieusement et que, par erreur, dans la suite des temps, on a cru d'une plus noble origine.

On en vénérait dans toutes les villes suivantes : Arras, Aveti, Besançon, Compiègne, Coutances, Douay, Sauvry (ancien diocèse de Paris), Loudun, Louvain, Mons Gerardi, Nocera (royaume de Naples), Paris, le Puy, Remiremont, Rodez, Rouen, Soissons, Viviers, etc.

En 1186, un moine eut en vision révélation des reliques de la sainte Vierge, parmi lesquelles il y avait de ses cheveux[1].

Chartres possédait une image d'or massif, représentant Notre Dame assise, avec un long manteau en émail blanc et violet, son Fils debout près d'elle, avec une robe d'émail blanc semée de petites roses d'or ; on lisait dans le bas : *Des cheveux de la Vierge Marie.*

En Belgique, les chanoines de *Huy* ont un peloton des cheveux de Notre Dame.

En France, au diocèse de Paris, on en vénère à *Notre-Dame de Chelles,* à *Laon,* à *Toulouse* dans une image d'argent; près de Calais, à *Broucham,* on en possède onze ; *Saint-Omer* (au monastère de Saint-Bertin) ; *Lille,* à Saint-Pierre ; abbaye de Marchènes; *Flines* (religieuses cisterciennes); *Douay, Grammont, Mareuil,* près d'Arras, se vantent également de ce privilége. A *Naples,* une religieuse donna des cheveux de la sainte Vierge à sainte Brigitte ; *Cologne*, chez les Franciscains ; *Aix-la-Chapelle,* dans le reliquaire trouvé sur Charlemagne; *le Hainaut,* monastère de Liessi ; *Wisbourg, Mayence,* cathédrale; *Trèves*, église Saint-Paulin (32 cheveux), Saint-Martin, montrent ces précieuses reliques.

On en trouve encore en Hollande, à *Maestricht* (église Saint-Servais); en Belgique, à *Tongres,* à *Liége,* chez les jésuites ; en Espagne, à *Oviédo;* enfin, à *Rome,* à Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Sixte, Saint-Marie-in-Transtévère, Saint-Chrysogone, Sainte-Croix de Jérusalem. (Voy. *Balinghem.*)

1. Pertz, *Script.,* XXI, 551.

A peu de distance du couvent de Bethléem, du côté du sud se trouve la grotte du Lait; d'après une tradition locale, la sainte Vierge serait souvent venue en ce lieu pour allaiter son divin Enfant et aurait ainsi donné ce nom à la grotte. Une goutte de son lait, en tombant sur la pierre, lui aurait donné cette couleur blanche et en même temps le don d'être utile aux nourrices. Quoi qu'il en soit, il est certain que toutes les femmes des environs, juives, chrétiennes et musulmanes, ont une telle dévotion pour cette grotte qu'on les y voit continuellement en prière. (Trombelli, II, 708.) « Il est probable, dit Mgr Mislin (*les Lieux saints,* Paris, 1858) qu'on aura recueilli les gouttes de lait répandues par la sainte Vierge et que, les mêlant à la craie qui en constitue le sol, on en a indéfiniment multiplié la quantité en faisant de petits pains qu'on envoie dans tous les pays. Les étrangers en emportent chez eux comme objets de dévotion ou de curiosité ; la plupart des fioles, sinon toutes, que l'on montre comme renfermant du lait de la sainte Vierge, ne contiennent que du lait de cette grotte[1]. »

Voici les dépôts les plus connus de cette relique :

En France : à *Chelles* (diocèse de Paris), à Notre-Dame *de Paris* (sur l'autel des Ardents), à la Sainte-Chapelle ; à *Chartres,* à *Besançon,* à *Douai,* au *Puy-en-Velay,* à *Reims,* à *Rodez,* à *Viviers,* à *Saint-Omer* saint Bertin (apporté de Terre sainte par le bienheureux Léon en 1148).

En Belgique : à *Tongres,* à *Grammont,* à *Anvers.*

En Hollande : à *Maestricht.*

En Hainaut : au monastère de *Liessi* (avec une parcelle de la vraie croix).

En Espagne : à *Oviédo,* à *Tolède,* à *Saint-Émilien.*

1. Mislin, III, 31.

En Italie : à *Pavie* (église Notre-Dame), à *Venise* (Saint-Marc), à *Assise* (Saint-Côme), à *Rome* (Saints-Cosme-et-Damien, Saint-Chrysogone).

En Allemagne : à *Cologne* (Notre-Dame-la-Grande), à *Trèves* (Saint-Paulin, Saint-Martin), à *Munich*. En feuilletant la vaste collection de Pertz, on peut voir qu'au moyen âge l'Allemagne était remplie de saintes reliques de la mère de Dieu. On verra de même la description des dépôts considérables que possédait le Danemark. (Voy. IIe vol., ch. des Slaves.)

2° VÊTEMENTS.

Chemises. — On trouve des reliques de saintes chemises en Hainaut, au monastère de *Liessi;* à la cathédrale de *Mayence;* à *Munich* chez les jésuites; à *Trèves,* Saint-Paulin; à *Rome,* Saint-Jean-de-Latran. (*Mirabilia urbis Romæ.*)

Robes. — Le vêtement des femmes juives se composait de pièces d'étoffes dont quelques-unes ne manquaient pas d'ampleur; la robe, la tunique, la ceinture, le voile et le turban pour les jours ordinaires; l'habillement pour les fêtes était bien moins simple. (*Rosier de Marie*, VI, 159; *Histoire de la sainte Vierge.*)

Le Ménologe fait mention de la translation d'une robe de la sainte Vierge à Constantinople au milieu du ve siècle.

La sainte Vierge, selon la légende, avait donné ses robes à deux veuves qui l'avaient servie avec le plus de zèle et de piété. Volées quatre cents ans après par deux frères, Galbius et Candidus (voy. *Mort de Marie*), qui les portèrent à Constantinople, ces robes y furent placées par l'empereur Léon dans l'église de Blaquernes[1].

Adren rapporte que, d'après d'anciens manuscrits ou du moins d'après une tradition respectable, la robe de la sainte Vierge était conservée à Constantinople et que l'empereur Théophile (829 + 842) la fit porter dans la ville avec du bois de la vraie croix au milieu d'une procession qu'il suivit. Il voulait, en rappelant les peuples à la piété, obtenir de la miséricorde de Dieu de faire lever le siége de Constantinople. Probablement cette robe était encore entière à cette époque; mais on put la diviser en parcelles pour la distribuer à beaucoup d'églises.

1. *Ferreol Locrius*, II, 753.

Il y a encore une quantité de robes de la sainte Vierge dont on peut facilement s'expliquer l'origine; l'usage d'habiller les statues avec de riches étoffes qu'on distribuait, quand elles étaient fanées, comme objets de piété, n'a-t-il pu quelquefois donner la renommée d'une relique de la sainte Vierge au souvenir seulement de ses images[1]?

Robes. — Voici les principaux endroits qui conservent ou conservaient des fragments de robes :

En France : *Douai* (Saint-Amé), *Arras* (Saint-Éloi), *Saint-Omer* (Saint-Bertin), *Lille,* chez les jésuites, *Paris* (Notre-Dame), *Angers,* (Saint-Maurice), *Rouen, Noyon, Toulouse* (Saint-Saturnin), *Virey* (diocèse d'Autun), *Viviers*.

En Belgique : *Louvain, Tongres.*

En Hainaut : monastère de *Liessi*.

En Allemagne : *Aix-la-Chapelle, Mayence, Trèves* (Notre-Dame-aux-Martyrs, donnée par saint Willibrod, évêque de Maestricht, qui l'avait reçue du pape Sergius).

En Italie : *Forli, Venise* (Saint-Marc, Saint-Zacharie), *Coscenza* (Calabre), *Rome* (Saint-Laurent-hors-les-Murs, Sainte-Suzanne, Saint-Paul, Saint-Nicolas-in-Carcere, Sainte-Praxède, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean-de-Latran.

1. Trombelli, II, 724.

En Espagne : *Oviédo, Saint-Émilien* (dans les Asturies), *Locres* (près d'un promontoire de Portugal, etc.

Tuniques. — La sainte tunique d'*Aix-la-Chapelle* est de couleur grise avec quelques ornements très-simples tissés dans la toile à la partie supérieure et à la manche droite; à la manche gauche il manque un petit fragment enlevé, dit-on, par un prêtre étranger. La longueur des vêtements est de $1^{m},75$; quelques taches peu apparentes se font remarquer à la place qui correspond à la poitrine.

Le voile ou tunique de *Chartres* est en soie. En 911 cette ville fut miraculeusement délivrée, par cette relique, du siége que Raoul, duc des Normands, avait mis devant ses murs. Au moment où l'ennemi allait s'en emparer, Gantelme, 47e évêque, monta sur les remparts, tenant la relique de Notre-Dame en façon d'enseigne, et aussitôt une telle épouvante s'empara des assaillants qu'ils se retirèrent tous en désordre [1]. En 963, la magnifique cathédrale fut entièrement brûlée, à l'exception de la sainte tunique, qui s'y vénère encore aujourd'hui.

Divers habits. — On trouve des aubes ou manteaux de la sainte Vierge : à *Oviédo,* à *Clermont* (en Auvergne), à *Cantorbéry* (dans un beau coffre qui fut donné par saint Thomas) [2].

A *Trèves* (église de Saint-Paulin).

Cologne (église des Chartreux, un mouchoir).

Cologne (église de Saint-Géréon, parcelles d'habits).

Wisbourg (parcelles d'habits).

A *Saint-Émilien* (en Espagne), robe et coiffe.

En 1204, lors de la prise de Constantinople par les croisés, beaucoup de reliques refluèrent vers l'Occident; en 1205, Nivelon de Cherisy, évêque de Sens, en rapporta une couronne de la sainte Vierge, c'est-à-dire tout ou partie d'une de ses coiffures dont il fit présent à Helvide, sa nièce, abbesse du monastère de Notre-Dame de Soissons. Dans le même temps, une portion considérable d'un voile avec des fragments de robe et de manteau furent transférés à Venise.

Voiles. — On trouve des fragments de voile :

En France : A *Amiens, Autun, Chartres* [1], *Compiègne, Coupiac* (Aveyron), *Marcigny, Paris, Périgueux, Rodez, Saint-Christophe, Semur, Viviers,* etc.

En Italie : *Rome* (Saint-Pierre-ès-liens, Sainte-Marie-in-Transtévère, Saint-Sixte, Sainte-Croix-de-Jérusalem, Saint-Martin, Saint-Jean-de-Latran, Saint-Chrysogone, Saint-Quirin), *Assise, Terra-Nova* (Calabre), *Malte, Venise* (Saint-Marc).

En Allemagne : *Cologne* (l'église des Machabées en possède une moitié, Saint-Martin-le-Majeur l'autre moitié, Notre-Dame-la-Grande, les Saints-Apôtres), *Munich, Mayence, Wisbourg, Trèves.*

En Belgique : *Liége* (église de Saint-Lambert), *Tongres* (le voile en tissus de laine et de soie).

En Hainaut : Monastère de *Liessi.*

Ceintures. — Le moine Antonin, au VIe siècle, vit à l'église du Saint-Sépulcre une des ceintures [2].

Les Grecs ont institué une grande fête en l'honneur de la ceinture de la sainte Vierge.

1. *Champagnac,* II, 1289.
2. *Bourrassé,* II, 769, à *Tolède, Cologne, Venise.*

1. Donné par Charles le Chauve en 876, il a 4 aunes et demie. — Décrit à propos des tuniques.
2. *Rosier de Marie,* VI, 159.

Cette ceinture est une étoffe que les anciens appelaient « mamillare » ou « strophium ». Le mamillare était porté sous la tunique et sur le corps lui-même; le strophium se portait sur la tunique (Rich).

Une ceinture fut déposée dans la basilique construite par Pulchérie, à Byzance, où elle avait été envoyée par Eudoxie, belle-sœur de l'impératrice; saint Germain, évêque de Constantinople, en fait mention. Une partie de cette relique fut donnée en 1230 aux habitants de Bruges; le reste, après la conquête des Turcs, fut cédé aux Romains, qui la vénèrent encore à Sainte-Marie-Majeure. — Beaucoup d'églises se glorifient de la posséder, ce qui ne peut s'expliquer qu'en supposant plusieurs ceintures ou plusieurs parcelles de la même [1].

La ceinture de Prato n'est pas celle de Constantinople; ce serait celle que la sainte Vierge laissa à saint Thomas en s'élevant dans les airs pour lui prouver son assomption. Elle fut rapportée en Europe par un certain Michele da Prato, qui en dota sa patrie; en récompense de ce bienfait, on avait peint l'effigie de ce pieux citoyen dans le palais public avec cette inscription au-dessous :

Io son Michele da Prato, che portai
Il cingol della madre di Giesu
Quando d'Egitto a casa ritornai.

Des miracles nombreux s'opérèrent au contact de ce linge, à celui même d'autres linges qui l'avaient touché. Des papes, des cardinaux, des évêques ont cru à l'authenticité de cette relique, en l'honneur de laquelle Jean de Pise construisit une délicieuse chapelle dans le dôme de Prato.

Voici les noms des principales villes qui se vantent de posséder ces reliques :

En France : *Besançon* (qui prétend l'avoir reçue de Placidie, tante de l'emperenr Théodose le Jeune, frère de sainte Pulchérie. Placidie en aurait fait présent à saint Célidoine, 16e archevêque de Besançon), *Saint-Brieuc, Loches, Paris, le Puy, Reims* (cathédrale, ceinture blanche et bleue), *Rouen, Soissons, Arras, Saint-Omer, Saint-Quentin* (réseau de fil blanc à mailles inégales de deux empans de longueur). D'après la tradition, Charlemagne aurait reçu la ceinture de la sainte Vierge de Constantinople, et Charles le Chauve l'aurait donnée à Compiègne [1].

1. *Ferreol Locrius*, II, 755.

En Italie : *Nocera, Prato, Venise* (Saint-Marc), *Rome* (Sainte-Marie-Majeure, Saint-Clément), *Bologne* (petite lanière de cuir blanc).

En Allemagne : *Aix-la-Chapelle* (tout entière en lin blanc, rouge sur les bords et de un pouce de large), *Cologne* (Notre-Dame-la-Grande, *Ad Mariæ gradus*), *Mayence*.

En Belgique : *Tongres* (une ceinture entière), *Bruges* (partie notable donnée en 1230 par Vualterns, prévôt de l'église de Notre-Dame-de-la Ceinture de Constantinople), *Namur* (pièce notable reçue de Constantinople en 1205).

En Hollande : *Maestricht* (une pièce de trois empans, environ 69 centimètres).

En Hainaut : Monastère de *Liessi*.

En Espagne : à *Tortose* (la ceinture qui tomba des mains de la sainte Vierge).

Bandelettes. — *Bologne* possède dans l'église de Saint-Étienne une bandelette de la sainte Vierge qui paraît fort authentique. Son antique possession, une tradition que l'ignorance de son origine rend très-croyable et qui est du genre de celles que l'Église admet dans la vénération des saintes reliques, la rendent très-respectable (Trombelli).

Bruges se vante également de posséder ou

1. *Kessel*, p. 38.

d'avoir possédé une bandelette, en se fondant sur un diplôme qui leur fut délivré par l'évêque Moyse dans le territoire de Jérusalem.

3° RELIQUES DIVERSES.

Peigne. — *Trèves* possède le peigne de la sainte Vierge, qui lui fut donné avec le voile par sainte Hélène; elle le conserve dans l'église Saint-Jean-Évangéliste, construite vers l'an 333 par Agritius, archevêque de Trèves.

Pantoufle. — La pantoufle est à *Soissons* depuis près de cinq siècles; *Rodez*, *Nîmes* et le monastère de *Liessi* (Hainaut) croient aussi avoir ce privilége.

Gant. — *Saint-Omer* montre au monastère de Saint-Bertin un gant de peau blanche de forme ordinaire qui aurait été apporté d'outre-mer avec les cheveux. Je ne sais ce qu'il faut penser de cette relique; nous dirons seulement que les gants n'étaient pas inconnus dans l'antiquité, et qu'on en peut voir un exemple sur les bas-reliefs de la colonne Trajane.

Anneau. — Plusieurs villes, Douai, Paris, autrefois Semur en Bourgogne, nous montrent des anneaux de la sainte Vierge; chez les bénédictins d'*Anzin*, l'anneau est en cuivre avec un chaton, mais il paraît peu authentique. Il est possible que la sainte Vierge ait eu plusieurs anneaux. (Colvenerius, III, 1080.) De tous ceux que l'on garde, l'anneau de *Pérouse* est le plus célèbre. Il fut trouvé sous Grégoire V (996 + 998), conservé quatre cent quatre-vingt-quatre ans à Chiusi, volé en 1473 par un religieux et porté à Pérouse. Ceux de Chiusi se plaignirent à Sixte IV, qui ordonna à Pérouse de le restituer; mais Sixte IV étant mort, Innocent VIII se prononça en faveur de Pérouse.

Cet anneau paraît en cornaline; on ne peut avoir aucune certitude à son sujet. En lisant les sentences des deux papes que nous venons de nommer, on ne voit pas qu'ils se soient prononcés sur son authenticité. Nous sommes seulement ici devant une tradition pieuse que son antiquité rend vénérable[1].

Ouvrages. — Le moine Antonin, au VIe siècle, fait mention du rouet et de la quenouille de la sainte Vierge conservés à Néocésarée; il vit dans l'église du Saint-Sépulcre une des ceintures de Marie, une des pièces de sa coiffure[2].

Au VIIe siècle, Arnulfe trouva à Jérusalem une pièce d'étoffe ou tapisserie qui passait pour un ouvrage de la sainte Vierge. On y voyait les douze apôtres et le Sauveur représentés de couleur naturelle sur un fond vert[3].

Le fuseau envoyé par Juvénal à Pulchérie fut placé dans la seconde église qu'elle fit bâtir à Constantinople, et plus tard transféré à Trèves. *Rodez* prétend en posséder un autre. La ville de Huy en Brabant montre la pelotte.

Lit. — Une partie de son lit est conservée à *Rome* à Sainte-Marie-Majeure; on en montre aussi un fragment au monastère de *Liessi* (Hainaut) et à *Mayence*.

Lettres. — La sainte Vierge aurait écrit à saint Ignace, aux Florentins et aux Messéniens des lettres qui furent longtemps conservées, mais que Baronius rejette comme apocryphes.

Colonne. — Il existe à Saragosse un pilier de marbre sur lequel elle est apparue à saint Jacques deux ans après la mort du Sauveur.

On conserve à Saint-Nicolas-in-Carcere, à Rome, de la terre du lieu de sa naissance.

Fontaines. — Voici les fontaines que la tradition orientale nous désigne comme ayant servi à Marie : une source dans l'étable de *Bethléem;*

1. Balinghem, 487. (Pour la description du tombeau, voy. à l'*Assomption*.)
2. *Rosier de Marie*, VI, 159.
3. *Rosier de Marie*, VI, 159.

un puits dans le bourg des Pasteurs, près de *Bethléem;* la fontaine du Dragon, à *Jérusalem;* la fontaine du Jardin-du-Baume, en Égypte. (Balinghem, 358.)

Les pèlerins visitent à Bethléem la grotte où elle se cacha pour fuir la persécution d'Hérode.

Arbres. — On voit un térébinthe à l'ombre duquel elle se reposa entre Jérusalem et Bethléem; en Égypte, un figuier sauvage dans le cœur duquel elle se cacha; à Hermopolis, on voyait un très-bel arbre qui inclina ses rameaux devant l'enfant Jésus.

Maison. — Les moines de Saint-Éloi, près d'*Arras,* disent qu'ils possèdent une partie de la maison de la sainte Vierge; mais la relique de Lorette est de beaucoup la plus célèbre et attire depuis le XIII[e] siècle une multitude de pèlerins.

En 1291, les saints Lieux étaient envahis; l'église que sainte Hélène avait élevée à Nazareth venait d'être renversée, lorsque la sainte maison échappa aux mains infidèles et se trouva transportée en Dalmatie, entre Tersatz et Fiume.

Nous n'entrerons pas ici dans des détails sur ce miracle, nous réservant de le faire à propos de Nazareth. Nous nous contenterons de rappeler l'histoire de la translation d'après un ermite du temps et du pays, Paul della Selva, qui écrivit en ces termes au roi de Naples, Charles II :

« Au nom de Dieu, Ainsi soit-il. Roi, pour satisfaire votre pieuse curiosité, qui m'a confié la narration du grand miracle de la translation faite par les anges de la maison de la sainte Vierge, apportée sur les rivages de l'Italie, dans la province d'Ancône, au territoire de Recanati, entre les fleuves de Aspis ou Moscian et Potentia, voici comme la chose est arrivée, ainsi que je l'ai souvent entendu raconter par des hommes dignes de foi et originaires de Recanati, savoir : François Petri, chanoine de cette ville, et Uguccion, ecclésiastique exemplaire, de même que par les jurisconsultes distingués Cisco de Cischis et François Percivalino de Recanati, qui tous, avec plusieurs de leurs concitoyens, vivaient du temps de ce miracle, dont j'ai lu également avec attention la narration dans les registres publics.

« L'an de l'incarnation du Seigneur 1294, le samedi 10 décembre, lorsque tout était plongé dans le silence et que la nuit dans son cours était au milieu de sa route, une lumière sortie du ciel vint frapper les regards de plusieurs habitants des rivages de la mer Adriatique, et une divine harmonie, réveillant la paresse des plus endormis, les tira du sommeil pour leur faire contempler une merveille supérieure à toutes les forces de la nature. Ils virent donc et contemplèrent à loisir une maison environnée d'une splendeur céleste, soutenue sur les mains des anges et transportée à travers les airs. Les paysans et les bergers s'arrêtèrent stupéfaits à la vue d'une si grande merveille et tombèrent à genoux en adoration, dans l'attente du terme et de la fin où aboutirait ce prodige. Cependant cette sainte maison portée par les anges fut placée au milieu d'un grand bois, et les arbres eux-mêmes s'inclinèrent comme pour vénérer la reine du ciel. Aujourd'hui on les voit encore penchés et recourbés comme pour témoigner leur allégresse. On dit que dans ce lieu était autrefois un temple dédié à quelque fausse divinité et entouré d'une forêt de lauriers, ce qui lui a fait donner le nom de Lorette, comme on l'appelle encore aujourd'hui. A peine le matin était-il arrivé que les paysans se hâtèrent d'aller à Recanati pour raconter ce qui s'était passé, et tout le peuple s'empressa d'accourir au bois des Lauriers pour s'assurer de la vérité de cette narration. Parmi les nobles et le peuple, plusieurs restaient muets d'étonnement, plusieurs ne pouvaient se résoudre à croire le miracle. Les mieux disposés pleuraient de joie et disaient avec le Prophète : « Nous l'avons trouvé dans les champs de la « forêt; » et encore : « Il n'a pas traité ainsi « toutes les nations. » Ils honorèrent cette petite et sainte maison et, pénétrant dans l'intérieur avec dévotion, ils rendirent leurs hommages à la statue de bois de la divine vierge Marie, qui

tenait son Fils entre ses bras. De retour à Recanati, ils remplirent la cité d'une sainte joie; le peuple quittait souvent la ville pour aller vénérer la sainte chapelle; c'était un concours perpétuel de fidèles qui se croisaient sur la route.

« Cependant la bienheureuse vierge Marie multipliait les prodiges et les miracles. Le bruit d'une si grande merveille s'étendait dans les contrées lointaines comme dans les provinces voisines, et tous accouraient à la forêt des Lauriers, qui se remplit bientôt de différentes habitations en bois pour servir de refuge aux pèlerins. Tandis que ces événements se passaient, le lion infernal qui tourne sans cesse, cherchant quelque proie à dévorer, suscita des brigands dont les mains impies souillaient le bois sacré par des vols et des homicides, de sorte que la dévotion de plusieurs se refroidit par la crainte des malfaiteurs.

« Au bout de huit mois, le premier miracle fut confirmé par un second prodige. La sainte maison quitta la forêt profanée et fut placée par le ministère des anges au milieu d'une colline appartenant à deux nobles frères, les comtes Étienne et Siméon Rainaldi de Antiquis, de Recanati. Cependant la dévotion des fidèles croissait et la petite et sainte demeure s'enrichissait de grands dons et de nombreuses offrandes. Les nobles et pieux frères en étaient les dépositaires; mais bientôt ils cédèrent à l'avarice, s'appliquèrent les présents et laissèrent pervertir leur jugement jusqu'à en venir à de scandaleuses discussions pour savoir qui des deux l'emporterait sur l'autre.

« Alors la sainte maison se retira quatre mois après son arrivée de la colline des deux frères, et par un troisième miracle fut portée par les anges dans un nouveau site, distant à peu près d'un jet de pierre, au milieu de la voie publique qui conduit de Recanati au rivage de la mer, et c'est là que je la vois encore aujourd'hui et que je contemple de mes propres yeux les grâces continuelles qu'elle accorde à ceux qui viennent y faire leurs prières.

« Néanmoins, quoique les prodiges célestes démontrassent que ce toit modeste était le séjour de la mère de Dieu, le lieu où le Verbe s'est fait chair, pour découvrir plus clairement la vérité, les habitants de Recanati tinrent une assemblée générale où se rendirent les principaux seigneurs de la province; et il fut décidé qu'on enverrait seize des hommes les plus illustres pour examiner si les mesures de la sainte maison étaient conformes soit aux vestiges restés à Tersatz, soit aux fondements demeurés à Nazareth, où elle fut primitivement bâtie et où elle subsista durant de longues années. Le décret fut exécuté, et parmi les seize députés de Recanati on comptait, pour le quartier de Sainte-Marie, Politus, fils du comte Matthieu de Politis; pour le quartier Saint-Flavien, Marchio jeune, comte Matthieu, fils du comte Siméon Rainaldi de Antiquis; pour le quartier Saint-Ange, le célèbre docteur en droit Cicottus, fils de Monaldutius des Monaldutiens. Ces personnages distingués, accompagnés de leurs collègues, allèrent, vinrent, revinrent et déclarèrent qu'ils avaient trouvé partout une entière conformité, tant à l'égard des mesures que par rapport aux témoins dont ils avaient recueilli sur les lieux les dépositions.

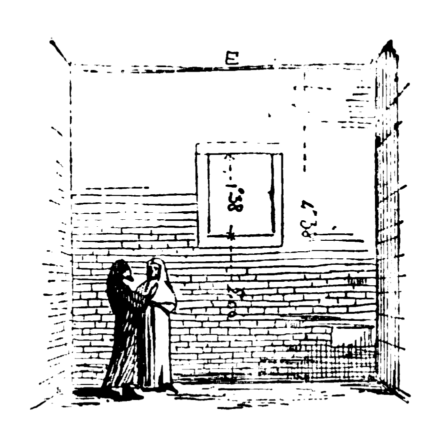
« Recevez, prince, cette courte narration en témoignage de la réalité du sanctuaire miraculeux et de mon respectueux dévouement envers Votre Majesté, et, afin que vous ayez l'assurance que vos aumônes ont été fidèlement remises, je vous atteste avoir reçu les offrandes dont vous recevrez la récompense dans le ciel. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Près de la sainte demeure, l'an du Sauveur 1297, le 8 juin. — PAUL, serviteur de Jésus-Christ. »

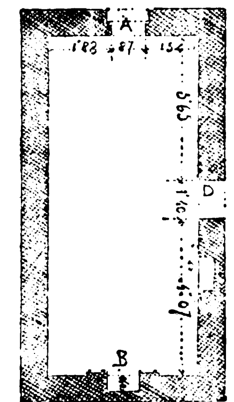
Au-dessous on lit ces mots : « Les prieurs du peuple de la cité de Recanati à tous faisons connaître que tous les faits ci-dessus racontés sont véritables et conformes à nos annales et à nos archives publiques. En témoignage et en foi de quoi nous avons ordonné que cette pièce serait scellée de notre cachet et souscrite par notre notaire public, établi par l'autorité impériale et

maître des actes, le 12 juin de l'année de la circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1297. — François JACOBI, maître des actes [1].

Nous n'ajouterons qu'un mot de description à cette traduction faite par Rohrbacher :

La casa santa se compose d'un carré long de plus de 9 mètres sur 4 ; les murs ont $0^m,68$ d'épaisseur, mais ils ont été dérasés à une hauteur de $4^m,40$ pour construire la légère voûte en berceau qui surmonte aujourd'hui la chambre. On y a percé dans les temps modernes trois portes dont les matériaux ont servi à boucher la seule qui existât dans l'antiquité. (Le surplus des pierres a été entassé sous l'autel.) A l'une des extrémités s'ouvre une croisée située à 2 mètres





Plan et élévation intérieure de la sainte Maison.

du sol, qui est encadrée par des jambages, un appui et un linteau de pierre ; on n'y remarque aucune trace de ferrures.

1. Rohrbacher, VIII, 333.

La construction des murailles se compose de petites pierres irrégulières d'à peu près $0^m,10$ de hauteur qui ressemblent à ce que nous appelons des caillasses. Au premier abord, on les prendrait pour des briques ; elles sont irrégulières et suivent des lits eux-mêmes irréguliers, mais qu'on a eu l'intention de dresser. Elles ont dû être blanches à l'origine, autant qu'on peut en juger par celles du haut et par deux ou trois pierres qui ont conservé leur couleur avant que le temps et la main des pèlerins ne les ait brunies dans les parties inférieures. Les arêtes n'ont jamais été vives ; il n'y a jamais eu de ravalement, quoique la nature de ces moellons soit dure et résistante ; les joints sont plutôt larges que fins.

Les murs sont couronnés de longrines d'une couleur noire que l'on croit provenir de l'ancienne charpente. Le linteau de la porte est également en bois et paraît antique. M. Bion, jeune architecte, chrétien aussi pieux que constructeur distingué, a bien voulu nous fournir ces renseignements qu'il vient de recueillir à Lorette, ainsi que le croquis ci-joint.

Crèche et vêtements de Notre-Seigneur. — La crèche du Sauveur est à *Rome*, dans une chapelle de Sainte-Marie-Majeure ; une partie du berceau est à Sainte-Marie-Majeure, une autre à Saint-Pierre, une troisième à Saint-Jean-de-Latran ; les bandelettes, qui furent apportées de Constantinople, à Sainte-Marie-Majeure.

Des fragments du berceau et des bandelettes à *Douai*.

La chemise de lin dont Jésus se servait et qu'il reçut de sa mère était très-vénérée à Saint-Jean-de-Latran ; la robe sans couture, à *Trèves ;* une autre à Argenteuil. (Voir *Instruments de la Passion.*)

Suaire. — Juvénal envoya le suaire et les bandelettes trouvées dans le tombeau de la sainte Vierge à Marcien et Pulchérie, qui bâtirent une église pour les recevoir. (Balinghem, 445.) On voit dans la cathédrale de Reims un petit morceau de soie rose entourée de quelques perles sur

lequel repose un morceau d'étoffe avec l'inscription : *Suaire de la très-sainte Vierge.*

Plusieurs églises ont des fragments du tombeau : *Rome,* Sainte-Croix-de-Jérusalem, Saint-Laurent-hors-les-Murs, Saint-Nicolas-in-Carcere; *Tongres,* en Belgique; *Douai,* Saint-Éloi; *Viviers, Chelles,* près Paris; *Wisbourg, Mayence*[1].

Le cercueil *(feretrum)* de la sainte Vierge, placé dans le chœur devant l'autel de l'église de Hoya, fut l'occasion d'un miracle de guérison arrivé en 1324.

EMBLÈMES.

Le culte de la sainte Vierge fut d'abord très-restreint, puis il s'est étendu, développé avec le temps, chaque siècle a agrandi son horizon, ajouté une fête, une pratique, une affiliation; il semble qu'on ait demandé à la nature entière ses noms les plus magnifiques pour en parer Marie comme de nouveaux titres d'amour. Nous avons vu les images dont la Bible s'était servie pour l'annoncer au monde, nous n'ajouterons ici que celles de la nature que le culte a le plus souvent empruntées à l'Écriture. Ce sont comme les traits poétiques du portrait de Marie :

Le nom de Marie est comparé à l'huile bal samique : *Oleum effusum nomen tuum; ideo adolescentulæ dilexerunt te.* (Cant. 12.)

Marie est comme l'étoile du matin : *Quasi stella matutina in medio nebulæ.* (Eccl. 50, 6.)

Comme l'aurore : *Quæ est illa quæ progreditur quasi aurora resurgens?* (Cant. 6, 9.)

Comme le soleil : *Quæ est ista quæ progreditur... electa ut sol?* (Cant. 6, 9.)

Comme la lune : *Quæ est illa quæ progreditur... pulchra ut luna?* (Cant. 6, 9.)

Comme une armée : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (Cant. 6, 9.)

Comme la rosée : *Ero quasi ros; Israël germinabit quasi lilium.* (Osée, 14, 6.)

Comme la pluie : *Ecce nubecula parva quasi vestigium hominis ascendebat de mari..... ecce cœli contenebrati sunt, et nubes et ventus, et facta est pluvia grandis.* (III, Reg. 18, 44, 45.)

Comme un jardin fermé : *Hortus conclusus soror mea, sponsa hortus conclusus.* (Cant. 4, 12.)

Comme une muraille : *Ego murus... ex quo facta sum coram eo quasi pacem reperiens.*

Comme une fontaine scellée : *Soror mea sponsa, fons signatus.* (Cant. 4, 12.)

Comme le Carmel : *Caput tuum ut Carmelus.* (Cant. 7, 5.)

Comme le lait : *Lac sub lingua tua.* (Cant. 4, 11.)

1. Balinghem, p. 202. — Colvenerius, *Summa aurea*, III, 1080. Voy. PÉROUSE.

Comme le miel : *Favus distillans labia tua, sponsa.* (Cant. 4, 11.)

Comme la colombe : *Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es! oculi tui columbarum.* (Cant. 4, 1.)

Comme la tourterelle : *Vox turturis audita est in terra nostra.* (Cant. 2, 12.)

Comme le cèdre : *Quasi cedrus exaltata sum in Libano.* (Eccl. 34.)

Comme le cyprès : *Quasi cupressus in monte Sion.* (Eccl. 24, 17.)

Comme le palmier de Cadès : *Quasi palma exaltata sum in Cades.* (Eccl. 24, 18.)

Comme le terébinthe : *Ego quasi terebinthus extendi ramos meos, et rami mei honoris et gratiæ.* (Eccl. 24, 22.)

Comme l'olivier : *Quasi oliva speciosa in campis.* (Eccl. 24, 19.)

Comme les rosiers de Jéricho : *Exaltata sum quasi plantatio rosæ in Jericho.* (Eccl. 24, 18.)

Comme la vigne : *Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris : et flores mei fructus honoris et honestatis.* (Eccl. 24, 29.)

Comme le cinnamome : *Sicut cinnamomum odorem dedi.* (Eccl. 24, 30.)

Comme le baume : *Sicut balsamum aromatizans odorem dedi.* (Eccl. 24, 20.)

Comme la myrrhe : *Quasi myrrha electa dedi suavitatem odoris.* (Eccl. 24, 20.)

Comme l'oliban (encens) : *Quasi libanus non incisus vaporavi habitationem meam.* (Eccl. 24, 21.)

Comme la fleur des champs : *Ego flos campi.* (Cant. 2, 1.)

Comme le nard : *Dum esset rex in accubitu suo nardus mea dedit odorem.* (Cant. 1, 11.)

Comme le lis : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.* (Cant. 2, 2.)

Comme le chêne : *Erit in ostentationem sicut quercus quæ expandit ramos suos. Semen sanctum erit id quod steterit in ea.* (Isaïe 6, 13.)

Comme un délicieux paradis : *Maria paradisus totius amœnitatis.* (Saint Ephrem, IVe siècle.)

Comme une nouvelle Ève : *Maria nova Eva, mater vitæ.* (Saint Athanase, IVe siècle.)

Comme l'arche de Noé : *Maria est arca in qua naufragium evasimus.* (Saint Bernard.)

Comme l'arc-en-ciel : *Fructus Iridis est recordatio divini fœderis, sic per Mariam offensa remittitur, fœdus stringitur.* (Saint Bernard.)

En recueillant les diverses images de Marie, nous ne pouvons oublier celle que retrace le sublime visionnaire de Pathmos.

« Un grand prodige parut aussi dans le ciel : une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. Elle était enceinte et elle criait, étant en travail, et ressentant les douleurs de l'enfantement.

« Un autre prodige parut encore dans le ciel : un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes et sept diadèmes sur ses têtes. Et sa queue entraîna la troisième partie des étoiles du ciel, et il les jeta sur la terre.

« Et ce dragon s'arrêta devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son fils aussitôt qu'elle en serait délivrée.

« Elle enfanta un enfant mâle qui devait gouverner toutes les nations, avec un sceptre de

fer, et son fils fut enlevé à Dieu et à son trône. Et la femme s'enfuit dans le désert où elle avait une retraite que Dieu lui avait préparée pour y être nourrie mille deux cent soixante jours[1]. »

Je sais que les commentateurs voient ordinairement l'Église représentée sous les traits de cette glorieuse mère, et le xᵉ siècle l'interprétait ainsi en croyant toucher au terme de sa mission. Mais on peut ajouter que la figure de Marie se confond souvent avec celle de l'Église. Voici ce que nous écrivions déjà dans l'ouvrage sur l'Évangile à ce sujet : « Saint Augustin compare l'Église à Marie; saint Ambroise écrit : *Maria est Ecclesiæ typus*. Puis : *Multa in figura Ecclesiæ de Maria prophetata sunt*. Bossuet s'en fait l'écho dans son deuxième sermon sur la Visitation. On trouve la même pensée chez Isidore, Raban Maur et Honorius d'Autun. Tous les pères répètent généralement cette parole : *Maria typus Ecclesiæ*. Cornelius a Lapide, dans une explication du *Cantique des Cantiques,* met en parallèle l'Église et Marie, et justifie cette explication par ce principe que Marie représente l'Église[2]. »

L'iconographie confirme ces opinions traditionnelles; nous espérons l'avoir montré pour le vᵉ siècle (*Évang.*, I, 68), à propos de l'Adoration des mages de Sainte-Marie-Majeure; nous pouvons, dans la suite des temps, en offrir de nombreux exemples.

M. J. Durand est persuadé que, sur beaucoup de monuments figurés, la sainte Vierge est représentée comme mère de Dieu et comme figure de l'Église.

Xᵉ SIÈCLE. — *Manuscrit de Cambrai.* (Planche CXX.) — L'iconographie de l'Apocalypse, au point de vue de la sainte Vierge, pendant le moyen âge, nous fournit des représentations intéressantes; nous en offrons surtout deux qui ont trait spécialement à la vision de la *femme :* c'est d'abord le manuscrit de Cambrai qui est du xᵉ siècle. Il nous la présente un pied sur le soleil et un autre sur la lune, nimbée d'étoiles et les mains déployées comme dans les assomptions et les ascensions. Dans le bas est indiqué le grand dragon qui bouleverse de sa queue tout l'ordre sidéral. (Voy. DURIEUX.)

XIIᵉ SIÈCLE. — *Autel portatif à Munich.* — Sur un des côtés, ou mieux sur la face d'un de ces autels portatifs qui ont la forme d'un socle, on voit, au milieu, entourée des quatre symboles et entre les douze apôtres, une femme qui ne peut être que la sainte Vierge. Elle est entre deux flambeaux, et les bras étendus. Ce monument du xiiᵉ siècle (?) est à Munich. Le père Cahier dit, au sujet de cette figure : « On pourrait bien demander si c'est la mère de Dieu ou l'Église personnifiée. Ce pourrait bien être l'une et l'autre. »

Ms. d'Herrade de Landsberg. (Pl. CXXXIII.) — Le fameux manuscrit d'Herrade, victime de l'incendie prussien, à Strasbourg, et dont nous devons à M. Steinhel communication d'une copie, se distingue par une belle composition : le geste de cette mère qui abandonne son fils pour le soustraire à la gueule du monstre est vraiment pathétique; cette miniature n'est pas seulement remarquable par sa pensée générale, par le dessin fort correct qui l'a rendue, mais encore par sa grandeur peu commune.

Nous citerons aussi un manuscrit du British Museum que nous retrouverons en explorant l'Angleterre et dans lequel nous voyons cette femme ailée. Le docteur Waagen n'a pas hésité à y reconnaître la sainte Vierge.

1. Rohrbacher, II, 349.
2. *Évang.*, I, 68.

ORIGINES DU CULTE.

Marie est enlevée au ciel; elle est couronnée comme reine des anges, et cependant, reflétant l'image du divin Sauveur qui revient à chaque instant sur la terre pour nous y consoler par sa présence, elle vit encore parmi nous; elle y vit par son culte et elle n'a jamais cessé d'y vivre. Ce culte contemporain du christianisme et mêlé à ses origines succède à la vie terrestre et doit nous occuper après que nous avons vu la mort, l'assomption et la distribution des reliques de la sainte Vierge. Nous jetterons un coup d'œil sur son établissement au temps des apôtres et sur les témoignages qui nous restent de son antiquité; nous avons, il est vrai, déjà, à propos des différentes scènes, entendu quelques-uns de ces témoins primitifs, mais il est opportun de grouper ici dans une vue d'ensemble leur admirable accord; il est nécessaire surtout de montrer toutes les liturgies glorifiant à l'envi, dès leur naissance, la mère de Dieu.

Temps apostoliques. — Ce culte remonte au vivant même de celle quien est l'objet. Les apôtres, avant de se disperser, ont constaté la haute prééminence de Marie en disant, par la bouche de saint André : « *Conçu de l'Esprit-Saint et né de la vierge Marie.* » Ils reviennent à Jérusalem pour le premier concile qu'ils ouvrent sous ces auspices; ils se dispersent de nouveau après avoir reçu, s'il faut en croire une pieuse légende, des souvenirs de sa propre main, et ils vont répandre son culte avec le symbole qu'ils viennent de rédiger. Toutes les fois qu'ils annonçaient que Dieu s'était revêtu de notre chair, il fallait nécessairement qu'ils parlassent de la Vierge, sa mère.

Les documents les plus respectables nous montrent saint Jacques l'établissant déjà en Espagne et à la suite d'une apparition fondant en l'honneur de Marie une église qu'il fut quinze mois à bâtir [1].

On lit dans le livre II des *Constitutions apostoliques,* qui renferment les divers règlements de discipline du IIe et du IIIe siècle : « Les hommes furent encore rappelés à la pénitence et amenés à Dieu par Moïse, les patriarches et les prophètes, plus tard par l'incarnation même de son propre fils, qui prit naissance au sein de la bienheureuse vierge Marie. »

Au livre III, saint Paul dit : « Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a jamais destiné aucune femme à la prédication, et cependant les femmes ne manquaient pas au milieu de nous, puisque nous avions la mère de Notre-Seigneur et ses sœurs; en outre Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Marthe et Marie, les sœurs de Lazare et de Salomé, et même encore quelques autres. [2] » Et ailleurs : « Dieu le Verbe, né seul de la vierge Marie. » Dans ce passage, les apôtres appellent le Christ premier-né de toute créature, Dieu Verbe, ce même homme né seul de Marie sans l'intervention d'un homme [3]. »

Nous avons vu le témoignage qu'on attribue à saint Denys, qui compare Marie à une déesse, témoignage en tout cas fort ancien, si on n'est pas certain qu'il en soit l'auteur.

1. *Rosier de Marie,* XIII, 134.
2. L'abbé Delacour, *Rosier de Marie,* XIII, 167.
3. *Summa aurea,* VII, 643.

Saint Ignace, mort en 107, disait : « Bienheureuse Marie, mère de Dieu. — Le fils de Dieu vraiment né d'une vierge. »

Saint Clément : « La sainte Vierge a porté dans son sein le fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ; le corps que Notre-Seigneur a revêtu et qu'il a destiné aux douleurs, il l'a pris d'une vierge sacrée [1]. »

Les Juifs eux-mêmes nous apprennent la vénération qui entourait, dès les premiers siècles, cette glorieuse mémoire en racontant dans leurs *Toldos* que les fidèles venaient prier autour du tombeau de la mère de Jésus, et qu'ils subirent pour cela une violente persécution de la part des princes de la synagogue [2].

Au IIe siècle (120 + 202), saint Irénée nous apparaît comme le premier anneau de cette longue chaîne des docteurs de notre Église gallicane, qui remonte par lui jusqu'aux apôtres. Entre lui et saint Jean l'Évangéliste, il n'y a d'intermédiaire que saint Polycarpe, qui l'envoya dans les Gaules, à Lyon; il succéda en 177 à saint Pothin. Il était, dit Tertullien, *omnium doctrinarum curiosissimus explorator;* par la maternité de la sainte Vierge, il frappe les docètes en maintenant la réelle humanité du fils de Dieu, et par sa virginité il frappe les Ébionites en maintenant la divinité du fils de Marie. Il dit que le Saint-Esprit peut être considéré comme un vin céleste et précieux, Marie comme une eau pure; au moment où le Saint-Esprit survint en elle et la couvrit de son ombre, ce vin et cette eau se mélangèrent admirablement sans se confondre et formèrent Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme, fils de Dieu dans l'éternité, fils de Marie dans le temps [3].

SAINT JUSTIN (103 + 167). — Saint Justin paraît ensuite; dans son dialogue, il accule Tryphon à la grande prophétie d'Isaïe : *Ecce Virgo concipiet*. Tryphon essaye d'épiloguer sur le mot *Virgo* et de soutenir qu'il faut dire : *adolescentula ;* mais saint Justin lui ferme la bouche par l'autorité des Septante, dont la traduction providentielle, antérieure de trois siècles à l'événement et présentant les plus hautes garanties humaines d'exactitude, est regardée comme presque inspirée par les Juifs eux-mêmes et porte ce mot : *la Vierge*.

1. *Summa aurea,* V, 539.
2. Orsini, 335.
3. *Rosier de Marie,* IV, 218.

TERTULLIEN (160 + 245). — Tertullien montre que la virginale maternité de Marie est le désespoir et la confusion de toutes les hérésies et l'argument invincible de la religion. Afin que la Vierge, dit-il, fût notre régénération, elle a été spirituellement sanctifiée et exempte de toute souillure, même charnelle.

SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE (+ 217). — Saint Clément d'Alexandrie élève son grand témoignage au IIe siècle : « La *Mère* et la *Vierge* sont une, dit-il; je lui donne avec joie le nom d'Église. Cette mère unique est en même temps vierge et mère. Marie est la forme vivante de l'Église [1]. » Pour la désigner, il se sert du mot absolu et substantif : *la Vierge* [2].

ORIGÈNE (185 + 253). — A Clément succéda le grand Origène, son disciple, qui naquit à Alexandrie en 185; il a composé plus de 6,000 ouvrages, secondé par les sept secrétaires qu'Ambroise, son ami, avait mis à sa disposition. En parlant de Marie, il dit : « Cette vierge Marie est appelée mère du fils unique de Dieu, digne mère d'un tel fils, mère immaculée d'un fils saint et immaculé, mère unique d'un fils unique [3].

Lorsqu'il traite la question de la maternité divine de Marie, il repousse avec force les calomnies des Juifs et des païens, les objections des hérétiques par une foule de textes de l'Ancien

1. *Rosier de Marie,* XIV, 214.
2. *Ibid.,* IV, 217.
3. *Ibid.,* XIV, 278.

et du Nouveau Testament, tout cela avec une logique vigoureuse, une conviction ardente, une lumineuse clarté, souvent une originalité, un charme, une poésie incomparables. (*Rosier de Marie,* V, 1.) La pureté éclatante de Marie inspire à Origène un respect, une vénération, un amour pour elle qui se traduisent en un magnifique langage. Son commentaire du *Magnificat,* qu'il appelle la *prophétie de la Vierge,* est vraiment d'une piété émue et d'une vive clarté : Dieu enrichit la sainte Vierge de toutes les perfections, parce que l'incarnation à laquelle ces prérogatives la préparent est un mystère sublime; les exalter, c'est exalter l'incarnation elle-même. Il consacre aussi beaucoup de pages à réfuter une erreur qu'on n'ose plus énoncer sérieusement, en l'expliquant de la fraternité des cousins de Jésus, qui n'ont été les enfants ni de saint Joseph ni de la sainte Vierge.

Saint Cyprien (+ 258). — Marie, dit saint Cyprien, avait ce privilége singulier qu'avant et après elle aucune femme n'a mérité d'être en même temps et à tous les titres *vierge et mère.*

Saint Denys d'Alexandrie. — Saint Denys d'Alexandrie, combattant Paul de Samosate (260), dit que nous sommes tous atteints de la souillure du péché originel; mais il ajoute que Marie est fille de la vie; c'est la mère du Verbe vivant et subsistant par soi, incréé et créateur de toutes choses; Marie est bénie des pieds jusqu'à la tête, c'est-à-dire qu'elle n'a jamais eu la moindre souillure, que le flot de la faute originelle n'est pas arrivé jusqu'à elle [1].

Saint Grégoire (+ 264). — Saint Grégoire de Césarée, surnommé le Thaumaturge, disciple d'Origène, appelle Marie une image immaculée de pureté, un vase de joie céleste, ayant une âme plus blanche que la neige et un corps plus brillant que l'or [2].

1. *Rosier de Marie,* V, 305.
2. Miechovich, II, 153.

Lactance (250 + 325). — Lactance proclame sa virginité; il dit que Jésus naît de la vierge Marie sans que la pudeur de la mère en soit blessée. Il montre comment le Christ est, comme Dieu sans mère, et comme homme sans père [1].

Saint Methodius (+ 312). — Saint Methodius relie d'une manière brillante la tradition du IIIe siècle à celle du IVe sur les prérogatives, les gloires et le culte de Marie; il prêcha depuis l'an 280 jusqu'à la persécution de Dioclétien; ses écrits sont surtout remarquables par le soin et l'amour avec lequel il a scruté les livres inspirés qui nous montrent d'avance la figure de Marie. L'arche est une des figures qui frappent le plus le saint évêque. Élie, Élysée lui sont comparés : « C'est vous, dit-il, qui tenez dans vos doigts ce charbon purificateur dont parle Isaïe. (Isaïe, VI, 6.) Vous êtes cette toison tour à tour épargnée et pénétrée par la rosée mystérieuse. (*Juges,* VI, 37.) Seule dans la création vous avez mérité de participer aux choses qui sont propres à Dieu. Telle est la vraie doctrine de ceux qui professent une foi pure [2]. »

Avec la liberté de l'Église, nous allons voir dans le IVe siècle le culte de la sainte Vierge prendre un grand développement et occuper une large place dans l'histoire; cachée jusqu'alors comme le christianisme, on craignait de le montrer trop ouvertement aux nouveaux convertis qui l'auraient confondu avec celui de leurs anciennes divinités [3].

Saint Athanase (290 + 373). — Les Pères de l'Église élèvent alors en son honneur une voix plus éclatante et ses apologistes se multiplient de plus en plus. Saint Athanase célèbre la maternité et l'incorruptible virginité de Marie et exalte ses grandeurs. Il dit : « Nous crions vers toi, vierge très-sainte; intercède pour nous. »

Saint Hilaire (+ 367). — Saint Hilaire traite

1. *Summa aurea,* VII.
2. *Rosier de Marie,* V, 353.
3. Miechovich, II, 153.

les sujets suivants : 1° Marie, de la race d'Abraham et de David; 2° sa virginité perpétuelle; 3° le fils de Dieu est né d'une vierge; 4° Marie a enfanté un homme parfait sans rien perdre de ses qualités; 5° elle fut la mère de Notre-Seigneur selon la chair; 6° il faut célébrer Marie, mère de Dieu, parce que le Christ, Dieu parfait, a voulu naître de la Vierge.

SAINT ÉPIPHANE (310 + 403). — Saint Épiphane, archevêque de Salamine, proclame l'admirable et mystérieuse coopération de Marie à l'œuvre de la Rédemption.

SAINT ÉPHREM (310-379). — Saint Éphrem, parmi les anciens et déjà innombrables apologistes de Marie, occupe un des rangs les plus glorieux.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE (328 + 379). — Saint Grégoire de Nazianze affirme que la sainte Vierge était honorée avant son époque : « Reçois, dit-il lui-même, ô Vierge, mes paroles et mes prières *(Benigna adesto vocibus meis; preces admitte, Virgo)*.

SAINT BASILE (329+379). — Saint Basile le Grand se recommande à Dieu par l'intermédiaire de Marie; et sa liturgie fait foi qu'avant lui déjà tous les chrétiens d'Orient recouraient à cette puissante intercession.

SAINT AMBROISE (340+397). — Saint Ambroise fait voir que, tombés par Ève, nous nous relevons par Marie; Marie est le temple de Dieu et non le Dieu du temple. Marie était brillante, dégagée des sens et Vierge, elle qui a fait croître le Christ comme une fleur en conservant l'intégrité de son corps. — Le synode de Milan loue Syricius de défendre l'Église contre les loups; ceux-ci attaquent la virginité en feignant de défendre le mariage. Paul ordonne de préférer la première au second. Ces mêmes hérétiques qui prétendent que le Christ n'a pu naître d'une vierge sont réfutés par les témoignages de l'Écriture. La bienheureuse Marie est la porte d'Orient par laquelle le Christ seul a passé et qui est resté fermée après l'enfantement. — Saint Ambroise parle ensuite de la victoire remportée par Marie sur le démon, de toutes ses vertus et de sa perpétuelle virginité. Élisabeth était remplie de l'esprit de son fils; Marie était sanctifiée par l'esprit de son fils. Marie est la mère et la fille de l'Église, etc.

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME (344+407). — Vient ensuite saint Jean Chrysostome, qui proclame l'incomparable félicité de Marie, qu'on a si justement appelée bienheureuse.

SAINT JÉRÔME (331-420). — Saint Jérôme reproduit les mêmes motifs de louanges : elle est le jardin fermé, la fontaine scellée, la porte d'Orient toujours close et lumineuse; il rappelle à son sujet les prophéties de Jérémie et d'Isaïe [1].

SAINT CYRILLE. — Vers 430, saint Cyrille, archevêque d'Alexandrie, dit qu'il célèbre Marie; il s'écrie : « Par les prières de la très-sainte Vierge, mère de Dieu, garde-nous, Sauveur! »

SAINT MAMERT (+ 477). — En Gaule, sous saint Mamert, évêque de Vienne, mort en 477, on chantait, dit-on, les litanies de la sainte Vierge.

SAINT FULGENCE (+533). — Saint Fulgence, évêque de Ruspina, en Afrique, mort en 533, appelle Marie la fenêtre et l'échelle du ciel, la rénovation de la femme, et il ordonne à toutes les femmes d'aller vers Marie.

ANASTASE, *empereur*. — Sous les empereurs Anastase (+518) et Maurice (+602), on avait l'habitude d'honorer la Vierge, à Blaquernes, non-seulement le jour, mais même la nuit, en chantant des litanies.

SAINT GRÉGOIRE DE TOURS (544+595). —

1. Del Rio, *Sum. aur.*, IX, 378-390.

Grégoire de Tours a écrit un livre de la gloire des Martyrs, avec un éloge de la sainte Vierge et la description des miracles dus à son intercession[1].

Coran. — Le Coran lui-même, dans lequel on retrouve l'écho des traditions orientales, fournit un témoignage à la gloire de la sainte Vierge; nous y lisons, ch. III, v. 37 : « Les anges diront à Marie : « Dieu t'a choisie; il t'a rendue exempte « de toute souillure; il t'a élue parmi toutes les « femmes de l'univers. »

Après Constantin qui avait consacré sa nouvelle capitale à Dieu, sous l'invocation de la sainte Vierge[2], les empereurs et les opulents patriciens, dont la richesse égalait celle des princes, mirent leur gloire à environner la reine du ciel de toutes les splendeurs de la terre, pendant que le peuple allumait déjà devant la madone le modeste éclat de ses lampes. — Cette extension merveilleuse du culte de la Vierge devait porter le coup de grâce au paganisme; il semble que Dieu ait réservé à sa mère la gloire de ce triomphe suprême.

M. Beugnot, dans son *Histoire de la destruction du paganisme,* signale ce fait extraordinaire du ve siècle :

« C'est dans le milieu du ve siècle, dit-il, que la religion païenne se dissout de tous côtés par la désertion générale qu'y amena une dernière cause : l'établissement[3] *du culte* de la Vierge.

« Ainsi les quatre grandes époques de la destruction du paganisme en Occident sont la conversion de Constantin en 322; le refus fait par Gratien de la robe pontificale en 382; les temples païens détruits ou appliqués au culte chrétien en 408; l'établissement du culte de la Vierge en 431.

« Après le concile d'Éphèse, les églises d'Orient et d'Occident offrirent à l'adoration des fidèles la vierge Marie sortie victorieuse d'une attaque violente. Les peuples furent comme éblouis par l'image de cette mère divine réunissant dans sa personne les sentiments les plus doux de la nature, la pudeur de la vierge et l'amour de la mère, emblème de douceur, de résignation et de tout ce que la nature présente de sublime, qui pleure avec les malheureux, intercède pour les coupables, et ne se montre jamais que comme messagère du pardon et du bon secours. Ils accueillaient ce culte nouveau avec un enthousiasme quelquefois trop grand, puisque pour beaucoup de chrétiens ce culte devint le christianisme tout entier. Les païens n'essayèrent pas même de défendre leurs autels contre les progrès de ce culte de la mère de Dieu; ils ouvrirent à Marie les temples qu'ils avaient tenus fermés à Jésus-Christ et s'avouèrent vaincus. »

1. *Rosier de Marie,* VI, 565.
2. Zonare, III, 1.
3. Nous n'avons pas besoin de signaler l'inexactitude de ce mot, auquel il faut, pour être conforme à la vérité, substituer celui d'*extension.*

Premiers Sanctuaires. — Le culte de Marie n'avait pas, du reste, comme on l'a vu plus haut, attendu le bannissement des idoles pour se produire et les traditions d'un grand nombre de contrées nous signalent l'érection de sanctuaires plus anciens.

Saint Pierre fut le premier à montrer son zèle pour l'exaltation de l'humble Vierge de Nazareth; d'après des auteurs graves, il introduisit dans l'Église l'usage de réciter le salut de l'ange, il lui éleva plusieurs autels et sanctuaires à Tripoli de Syrie; à Tortose; en Lybie, près de Diospolis; à Cagliari, en Sardaigne; à Tarente; et non loin de l'emplacement des trois Fontaines, près de Rome.

Saint Paul fonda à Thessalonique une basilique en l'honneur de la très-sainte Vierge[1].

Saint Simon évangélise la Mésopotamie, et l'une de ses plus importantes cités, Édesse, eut, dès le premier siècle, son église de Notre-Dame,

1. *Rosier de Marie,* XI, 303.

ornée d'une statue miraculeuse (Orsini, *la Vierge*, — Sausseret : *Culte catholique de Marie*).

La première église de Milan est due à saint Barnabé. Saint Marc, en parcourant, en Égypte, les lieux sanctifiés par la présence de la sainte Famille, en voyait revivre les souvenirs récents dans la mémoire de ses habitants ; il fonda une église à Alexandrie et composa, pour cette église, une liturgie pleine des plus magnifiques appellations.

On trouve, dans d'anciennes chroniques, que saint Martial entra en Aquitaine avec le bienheureux Amadour et sa femme Véronique, qui avait été fort amie et familière de la sainte Vierge. On ajoute que saint Amadour n'est autre que le Zachée de l'Évangile; les deux époux s'arrêtèrent à Soulac, où saint Martial bâtit et consacra une petite chapelle en l'honneur de la sainte Vierge [1].

Saint Martial, l'enfant de l'Évangile que Jésus-Christ proposa à ses apôtres comme le parfait modèle de l'innocence, était parent de saint Pierre, et l'un des soixante-douze disciples; il fut envoyé en France par le prince des apôtres. Après les oratoires dont nous venons de parler, il fonda, à Limoges, Notre-Dame de la Règle. Cette église célèbre fut l'objet de la dévotion de plusieurs évêques, papes et rois, tels qu'Urbain II, et Pépin. Saint Martial érigea encore quatre siéges épiscopaux sous le nom de la vierge Marie : le Puy, Rodez, Clermont et Mende. De vieilles chroniques prétendent qu'il laissa au roc d'Anis, où se trouve actuellement la ville du Puy, un soulier de Notre-Dame, l'autre à Rodez, et de ses cheveux à Clermont et à Mende [2].

Notre-Dame-des-Doms, Notre-Dame d'Aubum (diocèse d'Avignon), remontent au Ier siècle, selon la tradition.

1. *Rosier de Marie*, XI, 317.
2. *Ibid.*, XI, 414.

Sainte Marthe éleva, dit-on, une église en l'honneur de Jésus-Christ et de la bienheureuse Vierge, qui fut consacrée le 16 des calendes de janvier, par saint Maximin, évêque d'Aix, et saint Trophime, évêque d'Arles.

Notre-Dame est le nom que portent ordinairement les églises dédiées à Dieu, sous l'invocation de la sainte Vierge. Il n'est que la traduction littérale du titre de *Domina*, que lui donnèrent les pères et les auteurs ecclésiastiques dès les temps les plus anciens, tels que saint Épiphane, saint Jean Damascène, Théophane, etc.

Au VIe siècle, l'ardeur des chrétiens pour fournir de nouveaux sanctuaires à la sainte Vierge était si grande, qu'il leur arriva d'introduire de force son image dans une synagogue juive, violence que le saint pape Grégoire se hâta de réprimander [1].

Saint Savinien et saint Potentien, envoyés aussi par saint Pierre pour évangéliser les Gaules, dédient à Sens un autel à l'enfant Jésus et à sa sainte mère. — A Ferrières, ils convertissent les habitants et fondent une petite chapelle en l'honneur de Notre-Seigneur naissant et de sa bienheureuse mère. — A ce modeste sanctuaire s'adjoignit l'antique et célèbre abbaye de Ferrières, et la chapelle enfermée dans ses constructions porta dès lors le vocable mystique de Bethléem [2].

D'après Célestin Rouillard, dans son curieux ouvrage intitulé *Parthénie*, saint Potentien, saint Altin et saint Eodald arrivent à Chartres, se rendent aussitôt à la grotte de la sainte Vierge des Gaules, où ils trouvent grand nombre de druides et de peuple chartrain en prière. Saint Potentien se sert du même argument que saint Paul, et leur fait connaître la Vierge qui *avait enfanté* et qu'ils attendaient. Son éloquence précipite à ses pieds les auditeurs qui demandent le

1. L. VII, ép. 5, *indict.* 2; voy. Maimbourg, *Histoire de saint Grégoire le Grand*.
2. *Rosier de Marie*, XI, p. 445.

baptême et dont plusieurs reçoivent même les ordres sacrés [1].

Après l'église de Chartres une foule d'autres s'élèvent dans l'arrondissement.

Saint Menge (Memmius), issu d'une noble famille romaine, ordonné évêque par saint Pierre, fut l'apôtre de Châlons en Champagne, et consacra, dans le palais qu'Athila lui avait laissé à Pertes, une église à Dieu sous le patronage de Notre-Dame [2].

Saint Mansuy (ou Mansu), premier évêque de Toul, construisit dans cette ville une église en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Étienne. La même chose fut faite à Besançon (alors Chrysopolis) par saint Lin, autre disciple et successeur de saint Pierre [3].

Saint Paul (Sergius Paulus), premier apôtre et évêque de Narbonne, converti par saint Paul (*Luc,* act. XIII), accompagna le grand apôtre dans son voyage au midi des Gaules, et après la mort de saint Paul évangélisa l'Espagne.

De retour à Narbonne, il éleva à la sainte Vierge une église dans laquelle il mourut étant en prière.

Saint Taurin, baptisé par saint Clément, futur successeur de saint Pierre, accompagna saint Denis l'Aréopagite. A peine arrivé à Évreux, il purifia le temple de Diane et le convertit en sanctuaire de la sainte Vierge.

Notre-Dame de la Délivrande passe pour être du Ier siècle.

Saint Nicaise, apôtre de Rouen, signala de la même manière sa piété envers Marie; dénoncé aux satellites dn préfet Fescenius, qui avait déjà fait mourir saint Denis, il fut décapité en 97 sous le règne de l'empereur Trajan [4].

1. *Rosier de Marie,* XI, 461.
2. *Ibid,* 525.
3. *Ibid.*, 526.
4. Les travaux sur saint Denis, l'apôtre de Paris, mettent maintenant hors de discussion que ce fut vraiment l'Aréopagite, comme de tout temps les traditions grecques et latines l'ont affirmé.

Un autre apôtre de notre foi au Ier siècle fit connaître aux habitants de Senlis l'auguste mère de Notre-Seigneur et lui bâtit une église. Au même temps saint Exupère (ou Spire) bâtit à Bayeux, en l'honneur de Marie, une église sur l'emplacement de la cathédrale actuelle.

Nous avons déjà rappelé, d'après les œuvres de saint Denis, sa dévotion à la sainte Vierge; il ne manqua pas de l'inculquer aux habitants de Paris. On dit qu'il y rapporta de Jérusalem un portrait de la sainte Vierge et une partie de son voile qu'il présentait à la vénération de ses nouveaux convertis. Clovis (465 + 511) bâtit sous l'invocation de Notre-Dame une magnifique église à la pointe occidentale de la Cité, sur l'emplacement d'un temple de druides [1].

En Espagne, saint Jacques bâtit sa petite chapelle del Pilar à Saragosse. D'autres disciples de saint Pierre Torquatus, Ctésiphon, Cæcilius, Secondus, Hesychius, Euphrasius font prospérer le culte de Marie avec le développement du christianisme dans la Péninsule.

Saint Joseph d'Arimathie reçut, dit-on, la même mission pour l'Angleterre.

Saint Materne, qu'on regarde comme le fils de la veuve de Naïm, bâtit une église en l'honneur de la sainte Vierge à Tongres, une autre à Château-Hoyen, à Valacre dans les Pays-Bas, enfin une quatrième près de Namur.

Nous ne parlons pas de l'Italie et de Rome, évangélisées par les apôtres eux-mêmes.

La Grèce est entraînée dans le courant évangélique par Constantin, qui dédie solennellement à Marie la nouvelle capitale. Tout le pays se couvre de sanctuaires à la mère de Dieu.

1. Orsini, 374.

La Palestine voit un mouvement semblable se produire. Sainte Hélène y fonde partout des monuments en l'honneur de la sainte Vierge : Sainte-Marie de Bethléem, Sainte-Marie de Nazareth et trois autres églises. Déjà on avait construit Sainte-Marie du Mont-Carmel et Notre-Dame de Tyr, *Mart-Miriam* à Damas, l'émeraude du désert, brûlée par les mahométans en 934. Notre-Dame d'Antioche, des sanctuaires jusque dans les solitudes du mont Sinaï; en Perse une quantité d'églises et de monastères du nom de Marie, plus somptueux que des demeures royales. En Arménie, la première église sous le vocable de Marie fut bâtie en pierre.

Les Géorgiens dédient à la sainte Vierge la cathédrale de Mtzkhètha, leur ancienne capitale.

En Égypte, Notre-Dame de Matarich s'élève dans le petit village où la sainte Famille se réfugia; une fontaine voisine reçut le nom de Marie, et cette fontaine ainsi qu'un gigantesque sycomore qui avait ombragé la mère et l'enfant était le but de nombreux pèlerinages. La métropole de l'Égypte était dédiée à Notre-Dame au IVe siècle. L'église d'Alexandrie avait rattaché à son siége l'Abyssinie, où furent bâties un grand nombre d'églises sous l'invocation de *Mariam*[1].

Un des trois mages, dit-on, éleva une basilique en l'honneur de la sainte Vierge pendant sa vie, à Crangavore dans l'Inde. Le fondateur de la ville de Calcutta, trois ans après la naissance du Christ, fonda une église qu'il dédia à la sainte Vierge, et il ordonna que toutes les fois que les gardiens du temple prononceraient le nom de Marie, tous les assistants se prosterneraient.

La reine d'Éthiopie, Candace, dont l'eunuque fut baptisé par saint Philippe, construisit un sanctuaire en l'honneur de Marie.

1. Orsini.

LITURGIES.

C'est dans la liturgie de l'Église, comme dit excellemment Bossuet, qu'il faut chercher la formule parfaite de la foi et c'est là aussi qu'on peut le mieux et le plus sûrement étudier les premiers développements du culte de Marie. Si les témoignages des grands hommes que nous avons rapportés ont une importance incontestable, une liturgie représente la foi d'un groupe considérable de fidèles qui l'expriment aux pieds des autels et acquiert par cela même une autorité historique très-supérieure.

Les liturgies apostoliques contiennent les plus belles invocations à la mère de Dieu, avec la louange de ses grandeurs et de ses perfections. Éditées seulement au ve siècle, elles rappellent les prières que les fidèles récitaient par cœur[1].

SAINT JACQUES. — La liturgie de saint Jacques est célébrée non-seulement par Proclus, le généreux antagoniste de Nestorius, mais aussi par le sixième synode général *in Trullo* tenu à Constantinople et en outre approuvée par beaucoup de théologiens grecs. Le saint apôtre s'y exprime ainsi : « Nous faisons la commémoration de la très-sainte, immaculée et très-glorieuse et bénie Notre-Dame Marie mère de Dieu et toujours vierge. »

Depuis le commencement jusqu'à la fin de la liturgie de saint Jacques, la mémoire de la sainte Vierge ne cesse d'être glorifiée; on lit plus loin : « Il s'est incarné du Saint-Esprit en la sainte mère de Dieu et toujours vierge Marie »; au moment de la communion elle est encore mentionnée, puis pendant la distribution de l'eucharistie : *Bénie soit Marie*... Enfin à l'action de grâce[2].

SAINT MARC. — La liturgie de saint Marc,

1. Hamon, I, p. 7.
2. *Rosier de Marie*, XI, 813.

trouvée vers le milieu du xve siècle en Calabre, n'a pas été écrite par cet évangéliste, puisqu'aucune ne l'a été avant le ve siècle. Elle contenait l'ancien rite de l'église d'Alexandrie ; on y faisait commémoration de Marie au Canon de la messe et encore après le *Pater*.

Saint Cyrille. — Dans la liturgie de saint Cyrille, que plusieurs mettent sous le nom de saint Marc, le prêtre incliné fait mention des saints, mais *surtout* et spécialement de la sainte mère de Dieu, on retrouve toujours ces mots *surtout, principalement*[1].

Saint Pierre. — La liturgie d'Antioche, si elle n'a point été rédigée par saint Pierre lui-même, a dû l'être d'après ce qu'il avait enseigné et pratiqué le premier.

Saint Jean. — L'Église éthiopienne fait usage de liturgies dites de saint Jean l'Évangéliste d'autant plus respectables qu'elles sont peut-être les plus anciennes qui aient été écrites. La messe contient des expressions comme celles-ci : « O Vierge, prie pour nous auprès du Christ pour qu'il ait pitié de notre âme, *ô virgo, ora pro nobis, apud Christum ut misereatur animæ nostræ.* » Il est certain que les Grecs, les Éthiopiens, les Alexandrins, les chrétiens de Jérusalem n'ont jamais séparé le souvenir de Jésus de celui de Marie : *Non alius Christus quam ex Maria,* a dit Tertullien. Puis saint Jérôme : *Uti virginis Evæ virgo Maria fieret advocata.*

Saint Basile. — La liturgie de saint Basile multiplie encore plus les titres glorieux : « Marie très-sainte, dit-il, notre maîtresse à tous, mère de Dieu, toute divine elle-même. »

Saint Grégoire de Nazianze. — Une des liturgies les plus authentiques et les plus célèbres est certainement celle qui porte le nom de saint Grégoire de Nazianze. Comme dans la liturgie de saint Basile, le prêtre dès le début fait mémoire des saints, mais en particulier de Marie sainte, pleine de gloire, toujours vierge, mère de Dieu ; il répète cette profession de foi au moment de la communion, puis encore après avoir communié.

Les savants comptent huit ou dix liturgies qui avaient pour base celle de l'apôtre saint Jacques ; ils en comptent autant qui étaient des modifications de celle de l'évangéliste saint Marc. Après une mémoire où l'on invoque principalement la très-sainte mère de Dieu, la rubrique porte qu'on ajoute une mémoire particulière *si on dit la messe de la sainte Vierge.* Les liturgies des premiers siècles avaient donc comme à présent des messes de la sainte Vierge[1].

Dans les liturgies de saint Ignace, saint Jules, saint Sixte, des douze apôtres, de saint Clément de Rome, la mère de Dieu occupe la même place d'honneur ; partout et toujours sa mémoire est la plus vénérable qu'on puisse rappeler et sa mission la plus haute qu'on puisse concevoir[2].

Constantinople. — La liturgie de Constantinople est certainement antérieure à saint Jean Chrysostome (344+407.) Après le *Kyrie* de longues prières s'y terminent par une commémoration de la sainte Vierge ; et dans la mémoire des vivants et des morts il n'y a de nom propre que celui de la très-sainte Vierge immaculée : « Nous vous offrons aussi ce culte raisonnable pour tous ceux qui reposent dans la foi... (à haute voix) principalement pour la très-sainte, immaculée, très-bénie et glorieuse Marie, notre dame, mère de Dieu et toujours Vierge. » (Le chœur chante ici les louanges de la très-sainte Vierge.)

Outre ces liturgies, l'Église orientale en possédait au moins douze dont la dernière est celle de saint Diosdore, patriarche d'Alexandrie ; elles diffèrent toutes en quelque point, mais le culte de

1. *Rosier de Marie,* XI, 844.

1. *Rosier de Marie,* V, 609.
2. *Ibid.,* 625.

Marie et la présence réelle y sont toujours exprimés dans les termes les plus précis et les plus clairs.

La belle et magnifique liturgie arménienne, elle aussi, paye largement sa part d'hommages à la mère de Dieu. Et, ce qu'il y a de remarquable, aucun hérétique, depuis Arius jusqu'à Eutychès, ne reproche à ces liturgies leur dévouement à Marie.

En *Occident,* les églises ne témoignèrent pas moins d'enthousiasme à la mère du Sauveur que les églises orientales; nous remontons ainsi pour ces louanges qu'elles lui rendaient à saint Gélase (492 + 496), à saint Grégoire qui ne fit qu'abréger le sacramentaire de saint Gélase, à Félix III, à saint Léon (440.) Nous ne pouvons douter que celle de Rome ne remonte à saint Pierre lui-même, car le pape Vigile (538) envoie à Profuturus, évêque d'Espagne, le sacramentaire de saint Gélase comme émanant de la tradition apostolique.

La liturgie ambrosienne est presque entièrement semblable à celle de Rome. La gallicane a des dissemblances trop grandes avec la romaine pour croire qu'elle en dérive; elles proviennent toutes deux directement des apôtres.

La liturgie mozarabique comme toutes les autres fait entrer le culte de Marie dans ses prières[1].

L'antiquité du culte se trouve ainsi prouvée de toutes parts de la façon la plus ancienne et la plus solennelle.

HÉRÉSIES.

Au IIe *siècle,* Berylle, niant l'existence du fils de Dieu avant son incarnation, niait par là même sa divinité, et Marie y perdait son plus beau titre.

Au IIIe *siècle,* la divine maternité de Marie était niée par plusieurs hérésiarques, entre autres par Paul de Samosate, qui enseignait que Jésus était un homme devenu Dieu par l'adoption du Père.

Au IVe *siècle,* les uns déniaient toute espèce de culte à Marie, parce qu'ils n'admettaient pas le culte des saints; d'autres retranchaient à Jésus-Christ son âme et ne laissaient à Marie que l'honneur d'avoir été la mère de son corps.

Arius contesta la divinité du Verbe; il soutint que le Verbe était la première, la plus sainte des créatures, celle par qui toutes ont été faites, mais enfin une simple créature, ni Dieu, ni égale à Dieu; dès lors il ne restait aucun privilége à Marie. Saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, combattit le premier et avec grand zèle la doctrine d'Arius, qui était un des prêtres de son église. « Nous professons, dit-il dans son exposition du Symbole des apôtres, la résurrection des morts, dont Notre-Seigneur Jésus-Christ a été les prémices, ayant pris de Marie, mère de Dieu, un corps véritable et non une apparence. » L'arianisme fut condamné au concile de Nicée, en 325.

Au Ve *siècle,* Vigilance prêcha contre l'invocation des saints et le mérite de la virginité.

1. *Rosier de Marie,* XII, 797.

Nestorius attaqua directement et en principe la maternité divine de Marie en enseignant qu'il y avait en Jésus-Christ deux personnes, la personne divine, existant de toute éternité, et la personne humaine, existant par Marie. La divinité s'était adjointe à l'humanité par accession, mais sans que la personnalité de l'une détruisît la personnalité de l'autre : « N'appelons donc pas, disait-il, Marie mère de Dieu, car une femme créée dans le temps ne saurait être mère de la divinité qui est éternelle. » Nestorius, patriarche de Constantinople, n'avait pas d'adversaire assez puissant dans sa propre église pour lutter contre lui ; mais saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, était sur la brèche et dénonçait à l'univers la nouvelle et perfide doctrine. Au nombre des douze fameux anathèmes dans lesquels il résume la dogmatique chrétienne, celui qui regarde la maternité de Marie est placée en première ligne. Le concile d'Éphèse, assemblé en 431, confirma pleinement cette doctrine. Elle fut de nouveau et jusqu'à trois fois sanctionnée dans le concile de Chalcédoine, assemblé en 451 pour juger les doctrines d'un troisième novateur nommé Eutychès.

On voit combien se trompent ceux qui prétendent que l'appellation de *mère de Dieu* était nouvelle au temps du concile d'Éphèse et n'avait pas fait partie jusque-là du dogme chrétien. Indépendamment de ce qui vient d'être rapporté, on trouve saint Hippolyte, martyr, qui emploie ce terme dans son petit traité de la fin du monde ; il se lit dans la conférence entre Archelaüs, évêque de Cascar, et Manès, en 277. Saint Denis d'Alexandrie, saint Methodius, saint Éphrem, saint Basile, saint Athanase, Hesychius, saint Jérôme, saint Épiphane, ne parlent pas autrement. L'empereur Julien reprochait aux chrétiens d'appeler Marie du nom de *Theotocos*.

CONCILES.

Auprès de ces maux que les hérésiarques causaient à l'Église, la Providence choisit comme remède la réunion des conciles, qui devaient venger l'honneur de la sainte Vierge si indignement attaqué. Ces assemblées sont aussi anciennes que le christianisme, et l'on croit que les constitutions apostoliques sont une collection de règlements de discipline établis dans plusieurs conciles des IIe et IIIe siècles : « Les hommes, disent-elles au livre II, furent appelés à la pénitence et amenés à Dieu par Moïse, les patriarches et les prophètes ; plus tard, par l'incarnation même de son propre fils, qui prit naissance au sein de la *bienheureuse vierge Marie.* C'est la première fois que l'on rencontre ce nom béni dans cet antique opuscule. La très-sainte Vierge faisait partie du conseil apostolique et, quoiqu'il ne lui fût pas permis d'enseigner en public, elle n'en était pas moins l'âme de toutes leurs délibérations [1].

Ier Concile d'Antioche (266). — Le premier concile d'Antioche, tenu en 266 contre Paul de Samosate, proclame que le fils qui est auprès du père, Dieu et maître de toutes les créatures, a été envoyé du ciel par son père, a pris une chair et s'est fait homme ; c'est pourquoi son corps a été formé du sein de la Vierge, dans lequel toute la *plénitude de la divinité a habité corporellement.*

1. *Rosier de Marie,* XIII, 199.

Rome (366). — Le troisième concile de Rome, sous le pape Damas, retranche de l'Église quiconque ne croit pas que Marie est mère de Dieu.

Tolède (400). — Le premier concile de Tolède, en l'an 400, tenu par ordre du pape Léon, proclame Marie mère de Dieu fait homme.

Concile d'Éphèse (431)[1]. — Dans une première lettre aux moines d'Égypte, Cyrille prouve, en s'appuyant sur saint Athanase, sur le symbole de Nicée et sur le simple raisonnement que Marie est réellement mère de Dieu ; c'est surtout en commentant cette expression : ***Et Verbum caro factum est,*** que Cyrille démontre d'une manière irréfutable que, par suite de l'union hypostatique du Verbe et de l'homme, Marie est réellement mère de Dieu.

Après un échange de plusieurs lettres avec Nestorius, dans lesquelles celui-ci est convaincu d'erreur et d'obstination, Cyrille écrit au pape Célestin pour lui exposer les dangers de la doctrine de Nestorius et ce qu'il a fait pour le ramener dans la bonne voie; il termine en disant que tous les évêques et les laïques de l'univers reconnaissent à Marie le titre de mère de Dieu. Le pape lui répond et écrit en même temps à Nestorius pour lui reprocher sa conduite et le menacer d'excommunication, si, dans dix jours, il n'a abjuré ses erreurs. Célestin écrit ensuite au peuple de Constantinople pour le mettre en garde contre les nouvelles doctrines.

Cependant Nestorius, anathématisé, répond par un autre anathème, et le concile est convoqué pour décider la question.

Ce nouveau concile fut présidé par Cyrille, évêque d'Alexandrie, qui occupait la place du pape Célestin. Le notaire Pierre, prêtre d'Alexandrie, exposa d'abord les circonstances qui avaient amené ce concile ; puis Cyrille soumit à l'approbation de l'assemblée les principes qu'il avait développés dans ses lettres contre Nestorius.

1. 25 mars 74. *Summa aurea,* Bourassé.

Ensuite le notaire Pierre lut des extraits des pères et des martyrs qui prouvent que le Verbe de Dieu s'est fait chair, qu'il est né de la vierge Marie et que de là la Vierge n'est pas seulement la mère du Christ *(Christiparam),* mais la mère de Dieu *(Deiparam).* Nestorius fut donc condamné et déposé par plus de deux cents évêques. Saint Cyrille en leur présence fit l'éloge de Marie, mère de Dieu; il l'appela l'honneur éminent de l'univers, la lampe qui ne s'éteint jamais, la couronne de la virginité, le sceptre et la règle de la foi parfaite, le temple inviolable, la fondation de l'Église[1]. Le lendemain on fit parvenir à Nestorius la sentence de sa condamnation et de sa déposition, et on l'envoya aussi au clergé de toute l'Église.

Le concile, commencé le 22 juin, se termina le 28 du même mois; certains auteurs prétendent qu'il y eut neuf sessions, dont la dernière n'eut lieu que le 23 juillet.

Après la sentence du concile d'Éphèse, le pape Célestin écrit à l'assemblée pour la féliciter d'avoir mis Maximianus à la place de Nestorius; il conseille d'envoyer celui-ci à Antioche, et il décrète différentes peines contre ses adhérents, notamment Jean d'Antioche; il écrit ensuite à l'empereur Théodose pour l'engager à reléguer Nestorius loin de la société; enfin, dans une troisième lettre adressée au clergé et au peuple de Constantinople, il leur expose tout ce qu'il y a de mauvais dans les doctrines de Nestorius; il leur parle de l'orgueil et de l'opiniâtreté de ce sectaire; il termine en leur manifestant son affection et en leur recommandant de persister dans la vraie foi.

Lorsque les pères se prononcèrent sur la maternité divine de Marie, le peuple, toujours imbu de cette croyance, attendait avec anxiété le résultat des délibérations du concile, et au moment de sa proclamation, la joie de tous n'eut plus de bornes; Éphèse fut spontanément illuminée[2].

1. Miechovich, II, 153.
2. Orsini, 374.



Chalcédoine (451). — Le concile de Chalcédoine (451) ne fit que confirmer la condamnation portée à Éphèse contre Nestorius et proclamer de nouveau la vierge Marie, mère de Dieu (Θεοτόκος).

Constantinople (536-553). — Le premier concile de Constantinople (536), renouvelle les condamnations portées contre Nestorius, Eutychès et tous ceux qui refusent à Marie le titre de *Mère de Dieu.*

Le second concile de Constantinople (553) affirme que ce n'est point par abus de mots, mais bien en vérité, que Marie, toujours vierge, est appelée mère de Dieu. Les cent soixante-cinq évêques réunis à cette occasion prononcèrent anathème contre Théodore de Mopsueste qui niait cette vérité [1].

Jérusalem (527+565). — Sous Justinien pendant le cinquième synode de Jérusalem, Jean, patriarche de Jérusalem, écrivait aux membres de l'assemblée : « Suppliez avec nous la sainte et glorieuse Marie, mère de Dieu, d'intercéder en faveur de la paix des saintes églises. »

Le second concile de Tolède (556), le troisième (589), proclament les gloires de Marie.

Latran (642-649). — En 642, le pape saint Martin convoqua le concile de Latran, où assistent cinq cents évêques et dans lequel on renouvelle la condamnation de Nestorius. — En 649, un nouveau concile se réunit dans la même basilique et proclame Marie immaculée, toujours Vierge et réellement mère de Dieu.

Tolède (656). — Sous le pape Eugène III (656), l'archevêque de Tolède préside dans cette ville un concile auquel assistent vingt évêques et cinq vicaires remplaçant les évêques absents. Il y est décidé que la fête de l'Annonciation se

1. Colvenerius, *Sum. aurea*, III, 1248.

célébrerait le 18 décembre, conformément aux décrets des anciens conciles qui défendent de célébrer aucune fête dans la Quadragésime [1].

Constantinople (680). — En 680, deux cent quatre-vingt-neuf évêques assistent au troisième concile de Constantinople qui s'exprime ainsi : « Si quelqu'un ne confesse pas que Notre-Dame, *Domina,* et toujours vierge Marie est réellement et en vérité, Θεοτόκος, c'est-à-dire mère de Dieu, comme ayant conçu et engendré Dieu, Verbe incarné, qu'il soit anathème [2].

Arles (813). — En 813 le sixième concile d'Arles affirme que Marie est la sainte et glorieuse mère de Dieu.

La même année, le concile de Mayence décrète la célébration des fêtes de l'Assomption et de la Purification [3].

Rome (863). — En 863, le troisième concile de Rome, sous le pape Nicolas Ier, déclare que tout ce que les gardiens du siége apostolique ont décrété au sujet des images du Christ, de Marie, vierge mère, et des saints, reste pur et sans tache [4].

Constantinople (869). — En 869-70, le quatrième concile de Constantinople sanctionne la légitimité des images du Christ, de la bienheureuse vierge Marie et des saints, qu'il faut vénérer et même adorer à l'égal des saints Évangiles, s'il s'agit de l'image sacrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ [5].

Clermont (1095). — Le concile de Clermont institue les heures et l'office de Notre-Dame.

1. Rohrbacher, IV, 44.
2. Colvenerius, *Sum. aurea,* III, 1280.
3. Bourassé, *Sum. aurea,* III, 738.
4. Colvenerius, *Sum. aurea,* III, 1163
5. *Ibid.,* 821-1249.



Apparition à S.t ROMANUS

X.e Siecle. Détails grossis





VATICAN MENOLOGIUM

CHAPITRE XIII.

II. CULTE.

APPARITIONS. — PÈLERINAGES. — PROCESSIONS.

APPARITIONS.

La sainte Vierge ne semble pas avoir voulu délaisser les hommes et les priver tout à fait de sa présence, même depuis son Assomption, et chaque siècle fut favorisé de plusieurs apparitions. Ces retours bienfaisants vers le lieu de son exil terrestre ont puissamment contribué à fortifier et à développer son culte, et c'est pour cela que nous avons cru les devoir attribuer à ce chapitre.

La question ici n'est pas de savoir si les apparitions et les révélations sont possibles, mais bien si elles ont existé; les dépositions des hommes les plus saints et les plus éclairés, les procès verbaux des commissions les plus graves et les plus consciencieuses nous offrent à cet égard des témoignages irrécusables[1].

On peut dire que les apparitions commencèrent avant même la naissance de la très-sainte Vierge, puisque les prophètes et Isaïe l'entrevoyaient déjà dans leurs divines visions. *Ecce virgo concipiet.*

PREMIER SIÈCLE.

Baronius, dans ses *Aunales,* raconte que la sainte Vierge apparut à Auguste au Capitole, portant l'enfant dans ses bras; l'empereur, déjà averti par un oracle, y avait élevé un autel avec ce titre : *Ara primogenito Dei,* sur l'emplacement où se trouve actuellement l'église de l'Ara-Cœli. (Voy. *Sanctuaires de Rome.*)

En Espagne, l'auguste mère de Jésus aurait, dès son vivant, préludé à la longue série d'apparitions merveilleuses de sa vie glorifiée. Saint Jacques évangélisait l'Espagne et sa mission avait peu de succès. Un jour, comme il se laissait aller à une grande douleur, la sainte Vierge lui apparut tout à coup au milieu d'un cortége d'esprits célestes qui remplissaient l'air d'harmonies et de parfums; elle se plaça sur une colonne de marbre érigée en ce lieu et dont elle fit son piédestal; elle encouragea l'apôtre en lui disant que

1. M. P. Sausseret, auquel nous empruntons le récit de la plupart de ces apparitions, les a puisées chez des auteurs qu'aucune censure n'a frappés : Gono et Molin, P. Courcier, P. Poiré, P. d'Argentan, Ferry de Locres, D. Branche, P. de Barry, Menghi d'Arville, Letourneur, de Bussy, Leguillon, Sambucy, etc.

l'Espagne aurait à jamais pour elle une dévotion particulière, et qu'elle, de son côté, prendrait cette partie de l'Église de son fils sous un patronage spécial. Telle est l'origine qu'on assigne à la fameuse église de Notre-Dame du Pilier à Saragosse. (Voy. *Sanctuaires d'Espagne.*)

Au Puy, en France, une apparition de la sainte Vierge eut lieu en l'an 46 ou 47 dans une chapelle élevée par saint Georges, disciple de saint Pierre.

Rappelons de nouveau ici la vision de l'Apocalypse, dans laquelle saint Jean vit sa mère adoptive au sommet de la gloire et revêtue du soleil.

IIe SIÈCLE.

Saint Grégoire de Néocésarée, disciple d'Origène, aperçut en songe un vieillard vénérable et dans une vive lumière une dame d'une éclatante beauté. Elle élucidait les points de doctrine qui l'embarrassaient [1].

Saint Grégoire de Nysse a écrit que la profession de foi sur la Trinité avait été communiquée au saint évêque d'une façon surnaturelle.

IVe SIÈCLE.

Au commencement du IVe siècle, la sainte Vierge apparut à saint Julien et à sainte Basilisse, époux qui avaient fait vœu de virginité et que l'Église honore sous le titre de vierges et martyrs.

— A Jean, à sa femme et au pape Libère pour déterminer la place de la construction de l'église Sainte-Marie-Majeure. (Voy. *Sanctuaires de Rome.*)

— A saint Nicolas, évêque de Myre en Lycie.

— A saint Martin de Tours.

Sainte Catherine (+ 312), étant déjà nubile, n'avait pas encore reçu le baptême des enfants de Dieu. Recherchée par un jeune seigneur, elle repoussait toutes les instances de sa mère, voulant, disait-elle, un époux qui lui fût égal en noblesse, en beauté, en fortune et en science; or elle possédait chacun de ces avantages à un degré éminent. Elles vont voir un ermite qui présente à Catherine une image de la Vierge et de l'enfant Jésus, en lui disant que c'était le portrait de l'époux qui lui était destiné et de sa mère. Catherine rentrée chez elle et prosternée devant l'image sainte s'y endort, et voit la sainte Vierge qui lui présente son fils pour époux; mais celui-ci la repousse avec dédain. Pleine de tristesse, elle retourne auprès du pieux ermite, qui l'instruit davantage des choses de la foi et lui donne le baptême. De retour à la maison, la même vision lui apparaît; mais alors Jésus, la trouvant digne de lui, l'accepte pour épouse et lui remet pour gage un anneau miraculeux qu'à son réveil elle trouve dans sa main. Depuis lors, renonçant au monde, elle devint une des gloires les plus pures de son sexe.

On lit dans la vie de sainte Monique (+ 384) que la sainte Vierge lui apparut vêtue de noir, avec une ceinture également noire et large de plus d'un pouce; c'est, dit un auteur moderne, par suite de cette apparition que fut établie dans l'ordre de Saint-Augustin la confrérie de la ceinture de la mère de Dieu, et de là sans doute pour les religieux l'usage de porter des ceintures et des cordons en l'honneur de Marie.

Ve SIÈCLE.

Léon le Grand (457+474) étant encore simple soldat, rencontra un aveugle que dans sa charité il secourut en le remettant dans son chemin et cherchant une source pour étancher sa soif. Une voix mystérieuse lui indiqua cette source et lui prédit en même temps qu'il serait empereur. La voix ajouta : « Une fois parvenu à l'empire, élève-moi ici un temple où je vienne de temps en temps et où je me montre empressée à exaucer les vœux qui m'y seront adressés. »

1. *Rosier de Marie*, V, 305, Abelly; p. 42.

Cosmiane, épouse de Germain Patricius, avait embrassé l'hérésie de Severius Acéphale. Cependant une nuit de Pâques la pensée lui vint d'aller seule adorer Jésus-Christ à son tombeau. Elle allait entrer dans le lieu saint lorsque tout à coup la mère de Dieu, accompagnée de quelques saintes femmes, lui apparut visiblement, et malgré les instances de Cosmiane s'opposa à son entrée et lui dit : « Vous n'entrerez pas que vous ne soyez unie de communion avec nous. » Elle va trouver un diacre et, ayant communié sous l'espèce du pain et du vin, ce que ne faisait pas sa secte, elle entra sans difficulté.

Saint Romanus, né en Syrie, était diacre de la sainte église de Beyrouth. Parti pour Constantinople au temps de l'empereur Anastase (vers 491), il s'arrêta au temple de la sainte mère de Dieu dans la maison de Cyr, où il reçut le don des hymnes. Comme il adorait Dieu avec une grande piété, passant la nuit en prière, il avait coutume de faire la veillée à Blaquernes, et de retourner à la maison de Cyr. Une nuit, pendant qu'il se livrait au sommeil, la sainte Vierge lui apparut en songe et lui donna un volume de papier en lui disant : « Prends ce papier et avale-le. » Le saint crut sentir sa bouche s'ouvrir et avaler le papier. C'était la fête de Noël. Réveillé de son sommeil et plein d'admiration, il glorifia Dieu ; montant ensuite sur l'ambon, il commença à psalmodier *Virgo parit nobis hodiè supersubstantialem*. Depuis lors la poésie sacrée coulait de ces lèvres comme d'une source intarissable et il ne composa pas moins de mille hymnes pour les fêtes de l'Église avant de rendre l'âme au Seigneur.

(Pl. LXX). — Le ménologe grec nous a conservé, dans une charmante miniature, le souvenir de cette légende ; on y voit la sainte Vierge[1] qui tient dans sa main droite un volumen blanc qu'elle présente au saint endormi comme pour le lui faire avaler; dans le fond, une église et des rochers.

1. Voici les couleurs. — *La sainte Vierge :* Nimbe d'or avec cercle rouge ; robe bleue, ornements blancs ; ceinture rouge ; manteau violet foncé, hachures d'or ; coiffe bleue.

Saint Romanus : Nimbe d'or ourlé de rouge, robe blanche, hachures blanches et or, manteau brun, hachures d'or ; cheveux bruns.

Lit rose ; tiges d'arbres avec filets d'or.

Fond d'or, comme partout dans le manuscrit.

VIe SIÈCLE.

(553). Narsès, général de Justinien, était très-dévot à la sainte Vierge qui lui apparut souvent, surtout à la veille des grandes batailles ; c'est elle qui traçait ses plans de campagne.

Au VIe siècle Théophile, prêtre et pénitent, eut une apparition de la sainte Vierge qui lui remit l'engagement de son âme que le diable lui avait fait signer. Une verrière de Beauvais représente ce sujet[1].

La sainte Vierge apparut (avant 602) à une chrétienne du nom de Muse. C'était une jeune fille appartenant à de riches parents ; après une éducation pieuse, ses sentiments religieux s'affaiblirent et elle marchait rapidement à sa perte éternelle, quand une nuit sa chambre fut tout à coup illuminée d'une clarté extraordinaire ; elle vit la mère de Dieu qui était accompagnée d'une suite nombreuse de jeunes vierges en robes blanches. La sainte Vierge lui promit que si elle changeait de vie elle serait au bout d'un mois admise parmi ces vierges dont elle enviait le sort. Muse changea de vie et se préparait à entrer dans un couvent, lorsque vingt-six ou vingt-sept jours après sa vision, un accès de fièvre l'enleva en quatre jours et réalisa ainsi les paroles de la sainte Vierge qui lui avait promis qu'au bout d'un mois elle serait dans la compagnie des vierges : c'étaient celles du ciel et non celles de la terre dont Marie avait voulu parler.

VIIe SIÈCLE.

Saint Ildefonse, évêque de Tolède, avait

1. P. Cahier, *Caract.*, 59.



combattu par ses écrits et ses prédications l'hérésie d'Helvidius qui attaquait la virginité de Notre-Dame. Or, pendant une nuit qu'il passait à prier devant l'autel de son église, il aperçut une grande lumière du côté de la chaire épiscopale, et, s'approchant pour voir ce que c'était, il reconnut la sainte Vierge, devant laquelle il s'agenouilla et qui le revêtit d'une chasuble pour l'office qui allait commencer (655)[1].

Marie se montra à saint Théodore, évêque d'Anastasiopolis en 613; elle apparut aussi dans Constantinople lors du siége de Choroës en 622.

Vers 640, un riche marchand juif, voyageant en Lombardie, fut arrêté par des brigands qui, voulant le voler, l'accablèrent de coups, le couvrirent de plaies, le chargèrent de chaînes et le précipitèrent dans un cachot; là, plongé dans la plus profonde douleur en attendant sa fin prochaine, il eut recours à la sainte Vierge que les chrétiens invoquent dans leurs nécessités. Au bout de trois jours, pendant lesquels il n'avait cessé de répéter la même prière, il s'endormit et vit en songe une dame d'une remarquable beauté, accompagnée de deux jeunes suivantes dont l'une brisait ses chaînes. A son réveil, il vit en effet ses liens rompus et la sainte Vierge lui apparut de nouveau en lui disant des paroles de consolation. Dès le lendemain matin, le juif devenu libre se rendit à la ville voisine, y reçut le baptême et depuis fut fidèle à ses engagements.

VIII[e] SIECLE

Saint Jean Damascène, tout laïque qu'il était, soutenait courageusement les chrétiens contre les tentatives hérétiques des empereurs de Constantinople. Léon l'Isaurien, pour se venger, fit passer à l'émir sarrasin une prétendue lettre du gouverneur de Damas, qui devait le rendre fort suspect d'avoir voulu livrer la ville aux ennemis des musulmans. Dans sa justice sommaire, le prince arabe décida que Jean aurait la main coupée; ce qui fut fait sans retard. Le saint, qui avait encouragé les catholiques à maintenir l'honneur dû aux saintes images, se plaignit à la très-sainte Vierge de l'impuissance où il se trouvait réduit. Notre-Dame, sensible à l'appel de ce bon serviteur, rapprocha la main droite du poignet mutilé et lui en rendit désormais l'usage[1].

Saint Bonit, évêque de Clermont, s'était élevé bien haut dans la perfection, dans la charité envers Dieu et dans la dévotion envers la sainte Vierge. Un jour étant entré dans une église dédiée à saint Michel, il se retira pour prier dans un endroit si écarté, que les gardiens ne l'aperçurent pas et l'enfermèrent. Saint Bonit, se voyant seul et pouvant donner un libre cours à sa prière, se prosterna et aussitôt une clarté céleste remplit l'enceinte sacrée; la sainte Vierge elle-même, entourée d'une multitude de bienheureux qui chantaient des cantiques, pénétra dans le sanctuaire; elle désigna, pour dire la messe, saint Bonit, que l'on revêtit d'ornements pontificaux. Le saint évêque commença ayant pour assistants des bienheureux; quand il eut fini, il vit la sainte Vierge qui lui laissait en souvenir de cette apparition un magnifique ornement.

Dans le cours du VIII[e] siècle, la sainte Vierge apparaît encore à saint Egwin et l'engage de bâtir l'abbaye d'Evesham. — A la mère de saint Étienne le jeune, qui lui demandait de faire cesser sa stérilité. — Enfin, en 766, à sainte Opportune, supérieure du couvent de Montreuil, diocèse de Séez.

X[e] SIÈCLE.

La sainte Vierge apparut à saint Dunstan environnée d'un nombreux et brillant cortége de vierges, pendant une nuit que le saint

1. P. Cahier, *Caract.*, 58.

1. P. Cahier, *Caract.*, 59.

archevêque se rendait dans une église dédiée à Notre-Dame.

Sainte Radbod, évêque de Trente, fut un des plus grands esprits et des plus saints personnages de son siècle; il était issu, par sa mère, des princes régnants de Frise. Déjà vieux, il tomba dangereusement malade et se préparait à une mort prochaine. Sur ces entrefaites, comme il venait d'adresser une fervente prière à la sainte Vierge, elle se présenta devant lui, accompagnée de sainte Thècle et de sainte Agnès; elle remplit d'une vive lumière et d'une odeur embaumée toute la chambre du malade. Puis, s'adressant à lui, elle lui prédit que cette maladie ne serait pas mortelle, mais que cependant il ne tarderait pas à mourir. Saint Radbod lui-même raconta ce fait à quelques personnes admises dans son intimité et mourut en effet bientôt. (917.)

Ne devons-nous pas ranger parmi les apparitions les nombreuses madones qui furent merveilleusement rendues à la lumière, après avoir longtemps été cachées pendant les invasions des Barbares, des Arabes et des Normands, et qu'une vision de la sainte Vierge fit si souvent retrouver.

XIe SIÈCLE.

Une chronique raconte que l'empereur saint Henri, se trouvant à Rome dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, assista à une messe que Notre-Seigneur y célébra lui-même en présence de la sainte Vierge et d'une foule innombrable de saints [1].

Une apparition du même genre eut lieu dans la chapelle Saint-Laurent; la sainte Vierge y vint entendre la messe dite par le prince des apôtres [2].

Vers l'an 1008, la sainte Vierge apparut à un ermite aux environs de Valenciennes.

1. Marangone, *Ist. della capella di s. sanct.*, p. 12.
2. *Ibid.*

Saint Fulbert, évêque de Chartres (1029), était malade d'une esquinancie et la sainte Vierge le guérit, dit-on, en laissant tomber dans sa bouche quelques gouttes de son lait. — Elle se montra aussi vers la même époque à saint Héribert, évêque de Cologne, à saint Léon, second abbé de la Cava dans le royaume de Naples.

Saint Pierre Damien, si renommé par sa tendre piété envers la sainte Vierge, raconte ainsi une apparition à l'un de ses frères nommé Marin, qui avait eu le malheur de tomber dans une faute très-grave. — Le coupable, plein de repentir, alla se prosterner devant un autel de la sainte Vierge; après une ardente prière, il déposa sur le coin de l'autel une pièce de monnaie, comme les anciens esclaves en donnaient à leurs maîtres, il se fit frapper de verges et demandait à Marie de ne pas le chasser du nombre de ses esclaves. Au moment de mourir, il vit la sainte Vierge et la salua; après que la vision eut disparu, il expira.

Hermann, surnommé le *contract* ou le *raccourci,* naquit en Souabe, de la noble famille de Weringhem; il fut, dès le berceau, un enfant de bénédiction; mais son infirmité physique avait arrêté le développement de son intelligence. Un jour la sainte Vierge lui apparut en lui disant que sa résignation avait plu à Dieu et qu'il pouvait lui demander la santé ou la science. Malgré son état habituel de souffrance, il n'hésita pas à demander la science et il en fut récompensé en recevant la science et la santé. Dès ce moment, son esprit, jusque-là complétement inculte, se développa d'une façon prodigieuse et embrassa avec éclat toutes les connaissances divines et humaines; il passa pour le plus savant homme de son siècle.

Saint Aibert ou Albert, né vers 1060, montra dès son bas âge le goût de l'oraison et de la contemplation et mérita par ses mortifications d'obtenir les faveurs de la reine du ciel. L'archidiacre Robert, son historien et son ami, raconte

ainsi une vision dont la sainte Vierge le favorisa : Retiré dans le désert, il commença à ne pas manger de pain et à se nourrir seulement d'herbes; il vécut même encore vingt ans en se privant de toute espèce de breuvage; il devait cette grande force de mortification à la sainte Vierge, qui lui était apparue un jour dans sa cellule environnée de lumière, accompagnée de jeunes vierges, et lui apporta pour le nourrir un petit morceau de pain qu'elle lui mit dans la bouche; ce fut le dernier qu'il mangea.

Saint Hugues, une des gloires les plus brillantes et les plus pures des cénobites d'Occident, comptait parmi toutes ses belles et heureuses dispositions une grande dévotion à la sainte Vierge. Entré fort jeune dans l'ordre de Cîteaux, il ne tarda pas à regretter le siècle et à songer à quitter le cloître. Un jour que cette pensée le tourmentait plus que de coutume, il se prosterna devant l'image de Marie, arrosa le pavé de ses larmes et lui fit part des peines qu'il éprouvait. Elle lui apparut alors, releva son courage et dès lors il oublia ses pensées mondaines. Étant devenu abbé de Bonneveaux, deux de ses novices furent, comme il l'avait été lui-même, tentés de quitter le cloître. L'un d'eux, qui avait été soldat débauché, rêva qu'il tombait dans un puits profond; saint Hugues, à qui il en fit part, lui dit que ce puits était l'enfer, qu'il y tomberait s'il quittait le cloître. Le novice n'en tint compte, sortit, se livra de nouveau à ses désordres et fut tué par des ennemis. L'autre, qui était clerc, écouta la voix de son abbé, et, comme il était tombé dangereusement malade, la sainte Vierge lui apparut la veille de sa mort et l'assura que, le lendemain, il recevrait la couronne que son pieux abbé lui avait fait apercevoir au bout de sa carrière. Elle apparut aussi à saint Hugues dans sa chapelle, pressant contre son cœur un enfant d'une beauté et d'une grâce surhumaines. Elle-même était fort belle. Tandis que l'enfant parlait à sa mère, le démon apparut soudain. L'enfant lui adressa des paroles sévères et le démon s'enfuit. Saint Hugues, qui racontait cette vision à ses moines comme si elle était arrivée à un autre, s'en servit pour leur montrer que la parole de Jésus-Christ chassait le démon. Voici une autre vision qui le concerne, quoiqu'elle ne lui soit pas arrivée à lui-même. La sainte Vierge apparut à Bertin de Varenne, qui était resté seul dans les champs; elle passa rapidement lorsqu'un vieillard vénérable s'approcha de lui et lui dit : « Je suis saint Pierre, cette dame est la sainte Vierge; va dire à l'abbé Hugues qu'il touche à la fin de sa vie et qu'il mette en règle ses affaires et celles de sa communauté. » Bertin n'osa pas d'abord remplir ce premier message; mais, sur un second ordre plus impératif, il se décida à aller à Cluny et à raconter ce qu'il avait appris à l'abbé Hugues, qui reçut l'avis avec respect et reconnaissance. Une autre apparition, arrivée à une religieuse du nom de Sabine, l'avertit de la mort de saint Hugues.

Une dernière enfin, concernant l'abbé Hugues, montra à Bernard de Narbonne l'âme du saint abbé reçue au ciel par les bienheureux.

Saint Arnould, évêque de Soissons, partagea avec quelques grands saints, ses contemporains, cet amour de la sainte Vierge. Pour lui donner une preuve de sa bienveillante affection, elle lui apparut peu de temps avant sa mort et l'en avertit. Un saint colloque s'établit alors entre la reine des cieux et son humble serviteur. Cette apparition, racontée par saint Arnould lui-même, a été consignée par Lizard, successeur de saint Arnould sur le siége de Soissons et son historien.

Saint Robert, abbé et fondateur de Molesmes et de Cîteaux, était encore dans le sein de sa mère, la bienheureuse Ermengarde, lorsque la sainte Vierge apparut à celle-ci, lui annonça que cet enfant devait devenir son époux et lui en laissa pour gage un anneau qu'Ermengarde trouva, en effet, dans sa main à son réveil.

Saint Albéric (Aubry), qui avait été le compagnon de saint Robert dans la fondation de l'ordre

de Cîteaux, lui succéda en qualité d'abbé. Il renouvela solennellement la consécration que saint Robert avait faite de son nouvel institut à la reine du ciel. On dit que ce fut elle qui lui inspira de changer la couleur de l'habit, qui primitivement était noir et qui fut ensuite blanc. La mère de Dieu apparut à Albéric, accompagnée d'une légion d'esprits célestes et tenant à la main un habit religieux d'une blancheur éblouissante qu'elle mit elle-même sur les épaules du bienheureux abbé. Elle lui apparut une seconde fois en lui promettant pour son institut un accroissement prodigieux. Elle le visita aussi à l'heure de sa mort, peut-être parce qu'il expira au moment où se prononçaient autour de lui ces paroles des litanies : *Sancta Maria, ora pro nobis.* Le visage du saint s'anima d'un éclat tout céleste et il rendit alors son esprit à Dieu avec la tranquillité d'un homme qui s'endort [1].

Saint Étienne, qui lui succéda comme abbé de Cîteaux et qui, comme lui, avait été collègue de saint Robert, apprit aussi de la sainte Vierge les grandes destinées réservées à leur ordre et, en ce qui le concernait, sa fin prochaine.

XII[e] SIÈCLE.

Au XII[e] siècle nous rencontrons, pour apologistes de la sainte Vierge, Robert de Tuitz, Richard de Saint-Victor, le Grec Euthymius, saint Bruno, saint Bernard, abbé de Clairvaux [2].

La ville d'Arras était désolée par cet affreux fléau qu'on appela le mal des Ardents et qui dura pendant deux siècles et demi, en dépeuplant la France. Dans cette extrémité, les habitants d'Arras eurent recours à la consolatrice des affligés. Neuvaines, processions, prières, supplications, tout fut employé pour la fléchir; elle ne fut pas sourde, car elle fit savoir à deux musiciens d'aller trouver l'évêque Lambert et de lui annoncer qu'elle lui remettrait un cierge miraculeux. Le prélat, pour le jour indiqué, ordonne une procession générale, et au moment où elle rentrait dans la cathédrale, tout le peuple vit la sainte Vierge descendant des tours de Notre-Dame, tenant à la main un cierge magnifique qu'elle remit aux deux musiciens; des gouttes de cire de ce cierge distillées dans de l'eau formaient une boisson qui guérissait le mal. On dit que le cierge brûla cinq cents ans sans se consumer. Une fête fut instituée, une chapelle bâtie sous le vocable du Saint-Cierge.

De 1105 à 1770, dit M. de Linas, aucune voix sceptique n'osa s'élever pour révoquer en doute un fait admis pour surnaturel par quiconque professait le catholicisme. Malheureusement à cette dernière époque, l'esprit philosophique vint déclarer la guerre à la confrérie de N.-D. des Ardents, porta un coup terrible à cette association, et la révolution n'eut plus qu'à disperser les pierres du monument pour consommer la ruine. Un fragment seulement du Saint-Cierge put être sauvé.

En ce même temps vivait un ermite de l'ordre de Saint-Benoît, nommé Baudoin de Boile, et qui mourut en Angleterre; la sainte Vierge lui apparut dans sa pauvre cabane et lui ordonna de jeter les fondements d'un monastère. En se levant, il raconte sa vision à ses deux disciples, qui lui dirent : « Nous n'avons pas de quoi manger, comment bâtir un monastère? » Nouvelle apparition, nouvel ordre de bâtir, nouvelle résistance de ses disciples; enfin, troisième vision de la sainte Vierge, mécontente qu'il n'ait pas mis la main à l'œuvre. Il n'hésite plus alors, commence la construction et, tous les matins, il trouvait dans sa cellule de quoi payer ses ouvriers.

Vers l'an 1113, un moine de Cîteaux, qui avait pour la sainte Vierge une dévotion plus fervente encore que ses confrères, fut ravi en extase et il vit les divers ordres de l'Église triom-

1. P. Cahier, *Caract.*, 56.
2. Miechovich, II, 155.

phante, les esprits célestes, les martyrs, etc., et tous les ordres religieux. Étonné de n'y pas voir l'ordre de Cîteaux, il en témoigne son étonnement à la sainte Vierge, qui, voulant lui montrer que les cisterciens lui sont plus agréables que tous les autres, ouvrit son manteau, d'une ampleur prodigieuse, et lui fit voir sous ce manteau une innombrable multitude d'hommes et de femmes ayant appartenu à sa société [1].

Vers l'an 1116, la sainte Vierge alimente les moines du monastère cistercien de Denain.

A cette époque, les apparitions se multiplient d'une manière prodigieuse et prouvent ainsi la recrudescence du culte de la sainte Vierge.

En 1117, il y a avait à *Crémone* un enfant de quelques mois seulement; un jour sa mère l'entendit dire très-distinctement qu'il avait vu la bienheureuse vierge Marie debout devant le trône de Jésus-Christ, son fils, qu'elle priait de révoquer la sentence de sévérité que, dans sa juste indignation, il avait prononcée contre la famille d'Adam.

Saint Bernard, l'élève brillant de la sainte Vierge, a beaucoup écrit en son honneur; aussi obtint-il la faveur de la voir. Un jour, une statue de la sainte Vierge présenta miraculeusement son fils à ce grand saint et fit distiller sur ses lèvres quelques gouttes de son lait. Il paraît qu'il fut trois fois favorisé de cette lactation surnaturelle. Parmi les huit cents religieux que saint Bernard avait rassemblés autour de lui, on distinguait un des plus humbles frères convers, nommé *Didier,* qui se faisait surtout remarquer par sa dévotion envers la sainte Vierge; aussi mérita-t-il à son heure dernière de la voir au milieu d'un cortége d'esprits célestes et de l'entendre lui adresser des paroles de consolation. Saint Bernard avait connu ce fait par révélation.

On rapporte au 14 avril 1133 l'apparition de Notre-Dame à sainte Lidwine.

1. De Sausseret, I, pages 152-190.

En 1148, la sainte Vierge apparaît à Fastrède, second abbé de Cîteaux, dans le pays de Cambronne, en Hainaut.

En 1149, le bienheureux Guy, fils d'André de Baudemont, qui, par humilité, ne voulut jamais être que frère convers et qui avait eu toute sa vie la piété la plus filiale pour la sainte Vierge, la vit à ses derniers moments près de son lit et prête à recevoir son âme.

La pieuse mère de saint Thomas de Cantorbéry (1119 + 1170), fille d'un émir de Syrie, convertie à la foi chrétienne et amenée en Angleterre par Gilbert, alors prisonnier et esclave des Sarrasins, inspira dès l'enfance à Thomas Becket, son fils, la crainte de Dieu et une tendre dévotion pour la sainte Vierge. Marie lui apparut une première fois pour lui montrer combien cette dévotion lui était agréable. Une autre fois, *Thomas,* étant fort jeune et en compagnie de jeunes gens aux propos légers, souffrait singulièrement de leurs conversations. Ses camarades lui demandèrent quelles étaient ses bonnes fortunes, et il leur répondit : « J'aime une puissante et noble dame, et je suis sûr d'être payé de retour. » Il entendait parler de la reine du ciel; mais après avoir réfléchi à cette réponse, il la trouva un peu légère et en demanda pardon à la sainte Vierge, qui lui apparut en lui disant : « Répète à tes amis que c'est moi que tu aimes et, pour le leur prouver, montre-leur le présent dont je veux te gratifier. » C'était une belle chasuble rouge qui annonçait à saint Thomas qu'il serait prêtre et martyr.

Saint Liguori mentionne une troisième apparition de la sainte Vierge à saint Thomas, à l'occasion de la réparation de sa tunique qu'il faisait très-maladroitement et qu'elle lui rendit en bon état.

Saint Godric, ermite en Angleterre, connut par une révélation divine Thomas Becket, son élévation sur le siége de Cantorbéry et les épreuves qu'il aurait à traverser. Un jour, comme il priait

avec grande ferveur devant un autel de Marie, il vit la sainte Vierge en compagnie de sainte Madelaine qui ne dédaigna pas de chanter un pieux cantique pour le lui apprendre.

Le bienheureux Eskile, homme éminent, évêque de Londres, primat du Danemark, puis légat du saint-siége pour les îles du Nord, ayant renoncé à toutes ces dignités, ne voulut plus être en mourant qu'un humble moine de Cîteaux. A l'âge de douze ans, dévoré par une cruelle maladie qui l'avait conduit presqu'au tombeau, il vit l'enfer dans un songe ; délivré du gouffre infernal, il se trouva en face d'un magnifique palais où, étant entré, il vit la reine des anges qui lui reprocha de ne l'avoir jamais honorée, puis devant son repentir elle le remplit de grâces et lui promit ses faveurs s'il lui offrait cinq mesures de cinq sortes de grains. Lorsqu'il fut éveillé, un des assistants, homme excellent et très-versé dans les choses de Dieu, lui donna l'explication de cette vision, en lui prédisant qu'il serait un homme d'une grande renommée et qu'il devait faire construire cinq monastères de cinq ordres différents[1].

Saint Laurente, évêque de Dublin, en revenant de la cour d'Angleterre, fut obligé de s'arrêter dans le pays de Galles, près d'une belle chapelle, à côté de laquelle un pieux ermite s'était fait une cellule. Une nuit la sainte Vierge apparut à ce bon solitaire et lui demanda pourquoi la chapelle n'était pas encore consacrée. Elle lui indiqua saint Laurent comme consécrateur quoiqu'il ne fût qu'en passant et non l'évêque de ce lieu.

A la même époque saint Silvain de l'ordre de Cîteaux fut favorisé de plusieurs révélations et reçut de signalés bienfaits de la part de la mère de Dieu. Un jour qu'il était tourmenté de vives douleurs par suite de ses veilles continuelles, Marie lui apparut et le guérit.

Pierre Monocule, huitième abbé de Clairvaux, cachait sous l'humble habit de religieux la noblesse de son origine, il était du sang royal de France. La sainte Vierge se fit souvent voir à lui. Dans une de ses visions, d'affreux démons, sous la forme d'horribles chiens noirs, s'efforçaient de l'empêcher d'arriver jusqu'à la reine des anges. La sainte Vierge l'appela et le remplit de joie.

Dans une autre circonstance, après un voyage, prosterné à l'autel de Marie, il y priait pour ses péchés et pour toutes les fautes qu'il avait pu commettre dans ce voyage. La sainte Vierge lui apparut en personne et prononça sur lui, ainsi qu'il le raconta lui-même à son supérieur, l'oraison que l'on fait sur les religieux qui viennent d'accomplir un voyage.

On raconte que le bienheureux Amédée de Savoie, évêque de Lausanne (1158), reçut un gant de la sainte Vierge. Sa sœur religieuse, voulan obtenir de lui les homélies qu'il avait écrites pour Notre-Dame, lui aurait envoyé pour le décider un gant blanc de laine que Marie lui avait donné ; alors seulement l'évêque se dessaisit de son manuscrit. Ce gant fut longtemps conservé dans la cathédrale de Lausanne.

Adam de Saint-Victor avait toujours témoigné un grand zèle pour la gloire de Marie. Un jour après qu'il eut composé une hymne en l'honneur de cette Vierge, elle lui apparut et lui rendit avec une bienveillance ineffable le salut que le poëte venait de lui adresser.

En 1190, la sainte Vierge se fit voir la nuit au milieu d'une grande clarté à un poste de chrétiens qui assiégeaient *Ptolémaïde* et leur promit que dans quatre jours ils seraient maîtres de la ville, ce qui eut lieu en effet. Vers le même temps elle apparut en Palestine à un malade nommé *Cusson,* l'exhorta à se rendre digne du bienheureux séjour et le conduisit elle même dans l'éternelle patrie.

A cette époque vivaient dans l'ordre de Cîteaux deux nobles et saintes femmes. La sainte Vierge apparut plusieurs fois à l'une d'elles nommée

1. P. Sausseret, I, 242.

Juette qui avait été mariée, et qu'elle protégea contre les sollicitations coupables d'un de ses parents.

La seconde nommée *Asceline,* parente proche de saint Bernard et dont le nom est inscrit au martyrologe romain, disait chaque jour 300 *Ave Maria* et 1,000 le samedi, et récitait chaque jour sept fois le psautier de la Vierge; en récompense la sainte Vierge lui apparut avec saint Jean-Baptiste.

En l'an 1200 un saint prêtre, disant une messe de la Vierge, fut attaqué par les Albigeois pendant qu'il était à l'autel. Ils lui firent subir d'affreux traitements et lui coupèrent même la langue. Ainsi mutilé, ce saint prêtre se retira à Cluny; mais Marie avait vu ce qu'il avait souffert à cause d'elle et, un jour d'Épiphanie, elle se présenta à lui et lui remit une langue avec laquelle il s'empressa de la louer et de la glorifier [1].

La sainte Vierge apparaissant à sainte Gertrude lui enseigna à lui donner le nom d'un lis dont elle a la pureté. *Ave Maria, candidum lilium.*

Emeric, frère du roi de Hongrie et héritier présomptif de la couronne, avait pour habitude de lire tous les jours l'office de la Vierge quelles que fussent les affaires dont il était chargé. Plein d'amour pour la mère de Dieu, il avait fait vœu d'imiter sa virginité. Cependant à force d'importunités on le fit consentir à un mariage. Tout était prêt pour la cérémonie, les convives à table, lorsqu'il se rappelle qu'il n'avait pas consulté la sainte Vierge. Il demande la permission de s'absenter quelques moments, court à l'église et se met en prière. A None la sainte Vierge lui apparaît et lui reproche de lui préférer une épouse moins belle et moins digne de lui. Dès qu'il fut remis de son émotion et de sa honte, il s'échappe et, fuyant non-seulement les flambeaux du mariage, mais les délices de la cour, il se cache quelque temps dans un monastère voisin, puis se rend en Italie. L'éclat de ses vertus ne permit pas qu'il y restât longtemps caché; il fut porté sur le siége patriarcal de Venise, où, plein de reconnaissance envers la sainte Vierge, il lui attribuait son bonheur et continua à l'environner de toute sa dévotion [1].

1. P. Sausseret, I, 242-266.

1. *Summa aurea,* III, 267.

Résumé. — On nous permettra en terminant cette suite d'exemples que nous n'avons pas la prétention d'offrir comme complète, mais seulement comme preuve de ces manifestations miséricordieuses que la sainte Vierge n'a cessé de donner aux hommes, on nous permettra d'en résumer les principaux caractères. D'après ses apparitions on voit que la sainte Vierge se plaît surtout dans la compagnie des simples, tels que les ermites, les laboureurs, les bergers; elle console les malades et les paralytiques, entretient les malheureux et les affligés, quelquefois elle a effrayé les pécheurs pour les amener à la pénitence. Parmi toutes ces apparitions on en compte à peine une dans la cour des rois et pour reprocher l'oubli dans lequel on laissait son image, on l'a rarement vue dans les palais des princes, dans les académies des savants, ni dans les tribunaux de juges, ni dans les camps, ou sous les tentes des soldats.

En second lieu ces visions ont toujours pour objet le bien des hommes, non-seulement les biens terrestres, mais surtout ceux du ciel; c'est ainsi qu'elle a favorisé la fondation de tant d'ordres religieux qui se sont mis à l'abri de son nom. Recueillons ces souvenirs comme les caractères sacrés des visions de Marie, et au besoin comme authentiques des apparitions nouvelles; Bernadette à Lourdes ne connaissait pas ces histoires et par son ignorance et sa naïveté même confirme son récit si singulièrement semblable à plusieurs des temps anciens.

PÈLERINAGES.

Les pèlerinages sont une des manifestations les plus vives et les plus populaires du culte; dès les premiers siècles de l'Église, les chrétiens aimèrent à fréquenter par dévotion les lieux consacrés par la vie, les douleurs et la mort de l'Homme-Dieu, ainsi que les tombeaux des martyrs, imitateurs de Jésus-Christ. Ils le firent à l'exemple de saint Paul qui avait entrepris un pieux pèlerinage aux lieux saints [1].

De son vivant, la sainte Vierge dut recevoir ce genre d'honneur; parmi les premiers chrétiens il régnait un grand désir de la voir, de l'entendre et d'être béni par elle; quelque opinion qu'on puisse avoir sur le voyage de saint Denys et la députation des Messinois vers elle, ces traditions semblent être l'écho d'un fait réel. D'ailleurs n'est-il pas historique que les apôtres revenaient sans cesse près d'elle pour s'inspirer de ses conseils et recevoir ses lumières.

Il existe des monuments positifs des pèlerinages antiques dans les inscriptions et les graffites qu'on a retrouvés, nous en possédons encore de ce genre pour la sainte Vierge, notamment sur l'autel du Ham que nous avons décrit et du sanctuaire de Notre-Dame *des lettres,* à Perpignan. Les pèlerinages en terre sainte viennent appuyer les traditions, car ils avaient commencé longtemps avant l'arrivée de sainte Hélène. Tous les lieux que nous y vénérons maintenant étaient parfaitement connus dès les premiers siècles; avant la première croisade on compte plus de 42 relations de ces pèlerinages; l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem est de 333, celui d'Antonin de Plaisance de 560, le moine Bernard de 870, etc. [2].

1. Martigny, 520.
2. Lecanu, 23.

On distinguait deux espèces de pèlerinages: pèlerinages mineurs et pèlerinages majeurs. Les majeurs comprenaient ceux de Jérusalem, de Rome, de Saint-Jacques-de-Compostelle, de Notre-Dame-de-Lorette. Les mineurs étaient, pour la France, restreints dans les limites de ses frontières [1]. Les pèlerinages à la mère de Dieu n'ont rien perdu de leur ferveur en Asie, où les Francs s'étonnaient quelquefois de rencontrer des femmes turques priant dévotement au tombeau de la Vierge, avec les filles de Sion, les riches Arméniennes, les Grecques du pays d'outre-mer et les arabes catholiques. (Orsini.)

Les pèlerinages entrepris pour glorifier la sainte Vierge ont en même temps un but de mortification, à cause de la difficulté, des fatigues et des dangers que présentaient les anciens voyages. Les premiers pèlerins se dirigèrent vers la terre de rédemption, Bethléem, le Calvaire, Gethsémani, Nazareth. Les Sarrasins, eux-mêmes, allèrent prier à Bethléem, dans la grotte où est né Jésus, qu'ils considérèrent comme un grand prophète et dont la mère est, selon eux, comme selon les chrétiens, une Vierge immaculée.

D'autres pèlerinages fameux étaient suivis en terre sainte, c'étaient *Notre-Dame d'Edesse* en Mésopotamie, *Notre-Dame de Seydnai* où un sultan de Damas fonda une lampe perpétuelle en reconnaissance d'une grâce qu'il avait obtenue par l'intercession de Marie; *Notre-Dame de Belment* à deux heures de marche de Tripoli; enfin *Notre-Dame de Tortose* en Syrie, dont les miracles au moyen âge retentissaient dans toute la chrétienté [2].

1. Louis de Sivry *Dict. des pèler.* — Champagnac, I, 10.
2. Orsini. 410-417.

Après l'Orient, l'Italie a eu la première le bonheur d'être visitée par le christianisme: à Rome, Sainte-Marie-in-Transtevère, qui, bien qu'on en ait dit, a reçu depuis les temps les plus reculés le nom de la Vierge, devint le but de la visite des habitants et des étrangers; il en est de même de Sainte Marie-Majeure. Dans les temps moins anciens, nous trouvons des monuments qui prouvent que les basiliques de la sainte Vierge étaient les plus fréquentées de toutes et que ce culte d'un commun accord est le plus ancien et le plus répandu [1].

En Espagne, où *Notre-Dame del Pilar*, érigée, dit-on, par saint Jacques, nous trouvons *Notre-Dame de Monserrat*, *Notre-Dame de Tolède* où Alphonse IX déposa la bannière de la sainte Vierge, sous laquelle il avait remporté la grande victoire sur les musulmans; *Notre-Dame de l'Olivier* en Portugal; *Notre-Dame de Lampadouze* entre Malte et l'Afrique sur un îlot désert, mais dont la lampe entretenue tour à tour par les chrétiens et les musulmans demeura perpétuellement allumée pendant des siècles [2].

En France, lorsque la montagne escarpée qui fut le dernier boulevard du druidisme fut consacrée à saint Michel, la grotte de Belen particulièrement vénérée par les druides se transforma en une délicieuse chapelle dédiée à l'étoile des mers, à Marie, protectrice des matelots [3]. Les plus célèbres pèlerinages de la France sont: le Puy-en-Velay, Roc-Amadour, dans le Quercy, Notre-Dame de Liesse en Picardie, de la Garde à Marseille. Il faudrait des volumes pour décrire les nombreux pèlerinages de l'Allemagne, de la Pologne et surtout de la Belgique. Là, comme partout, c'est la mère du Sauveur qui a toujours le saint privilége d'attirer à elle les hommages les plus édifiants [4]. Nous signalerons *Maria-Zell* en Autriche, *Notre-Dame d'Affighem, Notre-Dame d'Alzenberg*...

A la fin du XIIIe siècle, qui fut l'époque la plus brillante de l'art chrétien, et sans doute aussi la plus solennelle au point de vue des dévotions processionnelles, il y avait, dit-on, dans le monde catholique, dix mille sanctuaires plus ou moins renommés, chacun à cause de sa madone ou Notre-Dame et qui attiraient plus ou moins de pèlerins; et cela sans compter les innombrables Notre-Dame parfois honorées d'un culte spécial, qui se trouvaient aux carrefours des routes, aux angles des rues, aux frontispices des maisons, comme pour servir de protectrices aux passants et aux habitants d'une localité [1].

En l'année 1600, célèbre par le grand jubilé, l'hôpital de Saint-Philippe-de-Néri, à Rome, reçut, d'après les histoires contemporaines, 440,500 pèlerins qui furent nourris, logés et défrayés entièrement pendant trois jours [2].

Nous n'insistons pas sur cette dévotion que nous retrouverons à chaque instant dans l'exploration universelle des sanctuaires de Marie à laquelle notre second volume est réservé.

1. Trombelli, *Summa aurea*, IV, 420.
2. Orsini, p. 440.
3. *Ibid.*, 417.
4. Didot, *Vie religieuse*, p. 438.

VILLES ET PAYS

SOUS LE PATRONAGE DE LA SAINTE VIERGE.

Aire (de Gascogne).
Alet (Languedoc).
Amiens (Somme, France).
L'Angleterre.
Antoing (Hainaut, Belgique).
Anvers (Belgique).
Arras (Pas-de-Calais, France).
Auch (Gers, France).
Augsbourg (Souabe, Bavière).
Bâle (Suisse).
La Bavière.
Bayonne (Basses-Pyrénées, France).
Beaune (Côte-d'Or, France).
Bénévent (Italie).
Berg (Norwége et Wurtemberg).
Bologne (Italie).
Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais, France).
Brunswick (duché d'Allemagne).
Cambrai (Nord, France).
Chartres (Eure-et-Loire, France).
Les Cisterciens.

1. Didot, *Vie religieuse*, p. 414.
2. Champagnac, Migne, I, 10.

Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme, France).
Clèves et Juliers (Prusse).
Coire (Grisons, Suisse).
Conserans (France).
Corvey (Prusse).
Dax (Landes, France).
Die (Drôme, France).
Einbeck (Hanôvre).
Einsiedeln (Suisse).
Embrun (Hautes-Alpes, France).
La France.
Fréjus (Var, France).
Fribourg en Brisgau.
Frisingue.
Gap (Hautes-Alpes, France).
Gênes (Italie).
Goslar (Hanôvre).
Gœttingue (Prusse).
Grasse (Alpes-Maritimes, France).
Grenoble (Isère, France).
Hambourg (ville libre d'Allemagne).
Hameln (Hanôvre).
Hampstead (Angleterre).
Hanovre (Allemagne).
Hatzfeld (les comtes de) (Allemagne).
Hasselt (Pays-Bas).
Hernberg (Allemagne).
Hervorden.
Hildesheim (Hanôvre).
La Hongrie.
Hœxter (Prusse).
Huy (Belgique).
Laon (Aisne, France).
Lausanne (Suisse).
Lescar (Basses-Pyrénées, France).
Liesse (Aisne, France).
Lille (Nord, France).
Lincoln (Angleterre).
La Livonie (les porte-glaive — Russie).
Lombez (Gers, France).
Lorette (Italie).
Luçon (Vendée, France).
Luben (en Silésie, Prusse).
Marienbourg (et les Teutoniques, Prusse).
Marseille (Bouches-du-Rhône, France).
Mayence (grand-duché de Hesse, Allemagne).
Mende (Lozère, France).
Montbrison (Loire, France).
Montpellier (Hérault, France).
Montréal (du Canada).
Montserrat (Espagne).
Namur (Belgique).
Nancy (Meurthe, France).
Nimègue (Pays-Bas).
Nîmes (Gard, France).
Nordheim (Hanôvre).
Noyon (Oise, France).
Oldenbourg (Allemagne).
Oléron (de Béarn).
Olmütz (Moravie, Autriche).
Orange (Vaucluse, France).
Paderborn (Prusse, Allemagne).
Le Palatinat (Allemagne).
Paris (France).
Pesaro (Italie).
Pise (Italie).
Plaisance (Italie).
La Poméranie (Prusse)
Le Portugal.
La Pouille (Italie).
La Prusse.
Le Puy (Haute-Loire, France).
Recanati (Italie).
Recheim (Allemagne).
Regenstein (Allemagne).
Reims (Marne, France).
Reval (Russie).
Rieux (en Languedoc).
Riez (en Provence).
Riga (Livonie, Russie).
Rodez (Aveyron, France).
Ruppin (Potsdam, Prusse).
Ruremonde (Limbourg, Pays-Bas).
Sabionetta (Cremona, Italie).
Salisbury (Grande-Bretagne).
Saragosse (Espagne).
La Savoie (ordre de l'Annonciade).
Savone (Italie).
Senez (Basses-Alpes, France).
Senlis (Oise, France).
La Sicile (Italie).
Sienne (Italie).
Sisteron (Basses-Alpes, France).
Spire (Bavière, Allemagne).
Stettin (Prusse).
Strasbourg (aujourd'hui Allemagne).
Tarbes (Hautes-Pyrénées, France).
Thorn (Limbourg, Pays-Bas et Prusse).
Tolède (Espagne).
Tongres (Limbourg, Belgique).
Toulon (Var, France).
Tournai (Belgique).
Trèves (Prusse).
Vabres (Tarn, France).
Venise (Italie).
Verdun (France).
Winchester (Angleterre).
Würzbourg (Bavière, Allemagne), etc.

P. Cahier, *Caract.*, p. 623. Les lieux de pèlerinage ne sont pas compris dans cette liste.

PROCESSIONS ET LITANIES.

Les processions, en tant qu'elles ont pour but d'obtenir de Dieu des bienfaits et de lui rendre grâce des faveurs obtenues, furent d'un usage fréquent dans l'Ancien Testament; au retour de la captivité de Babylone, une procession eut lieu en action de grâce autour des murs de Jérusalem; à la prise de Jéricho, Dieu voulut que le peuple fît sept fois processionnellement le tour de la ville précédé de l'arche que portaient les prêtres. Il est hors de doute que dans l'Église elles remontent aux temps apostoliques.

Dès le VI[e] siècle, sous le pape Pélage, Anastase fait mention d'une procession se dirigeant de Saint-Pancrace à Saint-Pierre en chantant des hymnes.

Le pape Sergius (687) institua une procession de Saint-Adrien à Sainte-Marie pour le jour de l'Annonciation, de Noël, de l'Assomption (*Dormitionis S. Dei genitricis semperque Mariæ virginis*) et de la Présentation, que les Grecs appellent Hypapanthe [1].

Le pape Zacharie (742), pour remercier la sainte Vierge de ce qu'il avait obtenu des Lombards à son retour à Rome, réunit le peuple et ordonna une procession générale à l'Église de la mère de Dieu, qui est appelée *ad martyres*.

Étienne III (752), pour obtenir le triomphe sur les Lombards, fit une procession à l'église Sainte-Marie-Majeure, en portant lui-même sur ses épaules l'image du Sauveur [2].

Sainte-Marie-Majeure était toujours le centre de ces pieuses manifestations. Saint Adrien (772)

1. Anast., 154.
2. *Ibid.*, 198.

établit que des processions auraient lieu les trois jours qui précèdent l'Ascension et que le premier on irait de l'église de la mère de Dieu, dite *ad Præsepe,* jusqu'à Saint-Jean-de-Latran [1].

Enfin Léon IV, pour demander à la sainte Vierge de délivrer Rome du dragon qui en infestait les environs, fit une solennelle procession le jour de l'Assomption et choisit parmi les stations Sainte-Marie-Majeure, où il fut accompagné d'une multitude immense de peuple [2].

Dans l'église de Santa-Bertrada, fondée à Milan en 836, on voit encastré sur un mur un marbre qui représente une procession qu'on avait coutume d'y faire le jour de la Purification. Deux prêtres portaient sur leurs épaules une image de Notre-Dame, qu'on appelait IDEA. Ainsi qu'on le voit écrit sur le marbre et dans les anciens cérémoniaux de l'église de Milan, on la nommait aussi hypapanthe; l'évêque et tout le clergé suivaient avec des cierges allumés. On voit donc sur ce bas-relief d'abord l'image de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras, puis le porteur de la croix épiscopale vêtu du pluvial, un diacre avec un livre fermé, l'archevêque avec la mitre antique et le pluvial, la main droite élevée pour bénir le peuple et tenant un bâton de la main gauche. Derrière lui, l'archiprêtre avec le cierge dans la main gauche et la ferula dans la droite, plusieurs clercs vêtus du pluvial et portant des cierges, enfin le *maggiore dei vecchioni,* fermant la marche, barbu et appuyé sur un bâton.

M. Forgeais, parmi les plombs qu'il a retrou-

1. Anast., 289.
2. *Ibid.*, 363.

vés dans la Seine, nous offre (p. 28) de curieux renseignements pour les processions de la sainte Vierge; il rappelle un plomb de Notre-Dame de Chartres sur lequel on distingue la manière dont on portait la fameuse statue, le brancard, les clercs chargés du précieux fardeau, et en dessous les fidèles à genoux et s'efforçant au passage de baiser les pieds de la madone. Cette enseigne a sur son revers la représentation d'une autre procession; ce n'est plus la statue qu'on promène solennellement, mais la châsse de la sainte chemise, une arche avec toit à deux pentes, pignon orné, et au milieu la célèbre relique; cette châsse est posée sur un riche brancard et portée sur les épaules de deux clercs, lesquels sont habillés d'une simple tunique serrée par une ceinture. On verra que c'est à la procession de cette châsse que les chartreux, en 911, durent d'être délivrés du siége des Normands. L'évêque qui l'ordonna était Gantelme, et c'était luimême, dit un vieil auteur :

Qui portait la seinte chemise
Por defense et por garantise,
Avecques un autre banmère
Qui du voile de la vierge yère.

L'usage de porter des cierges dans les processions nous vient de l'antiquité, comme nous le voyons dans le triomphe de César, où l'on portait des lampes à sa gauche.

Les fleurs, les guirlandes, les habits de lin, les fanfares sont encore un héritage des processions antiques.

Citons une description d'une procession russe à cause de la fidélité liturgique que ces peuples ont conservée et qui fait si tristement contraste avec leur hétérodoxie schismatique; nous l'empruntons à la relation de Moscou, imprimée en 1698 par M. de La Neuville : « Topt le clergé, revêtu de chapes assez magnifiques et la plupart brodées de perles, sort d'une église en corps, quelquefois avec peu d'ordre, pour se rendre à celle-ci où il y a dévotion. Chaque prêtre porte en main quelque chose : les uns des livres, les autres des croix et beaucoup des bâtons pastoraux. Ceux qui marchent près du métropolitain ou patriarche portent de *grands tableaux de la sainte Vierge,* garnis d'or, d'argent, de pierreries et de reliquaires; d'autres, de grandes croix carrées pareillement fort riches et si pesantes que quelques-unes sont portées par quatre prêtres. Ensuite paraissent ceux qui portent le livre des Évangiles, qui sont sans contredit les plus magnifiques de l'Europe, car un seul coûte jusqu'à 25,000 ou 30,000 écus. Après tout cet équipage viennent les abbés, suivis des métropolitains, et tout le dernier, à quelque distance d'eux, paraît le patriarche, ayant en tête son bonnet semé de perles et fait, excepté les trois couronnes, à peu près comme la tiare du pape. Quand ces processions marchent, elles sont précédées d'une centaine d'hommes, les uns portant des balais, les autres de grandes poignées de sable pour la propreté des chemins. »



Manuscrit de la bibliothèque Saint-Marc.

Dans un manuscrit grec du xve siècle qu'on nous a communiqué à la Marciana, à Venise, nous avons copié un croquis fait à la plume et qui peut donner aussi l'idée des processions orientales en l'honneur de la sainte Vierge.

Comme dans les processions modernes, celles en l'honneur de la sainte Vierge étaient principalement composées de jeunes filles. L'iconographie nous fournit à cet égard de curieux renseignements. Sur la longue frise de mosaïque que nous voyons à Saint-Apollinaire-le-Neuf, à

Ravenne (VIe siècle), le peintre a rangé une multitude de vierges s'avançant vers le trône de Marie; elles sont vêtues d'une tunique brodée, d'un riche surplis avec collerettes et ceintures d'or; elles ont des colliers, un voile qui retombe sur leurs épaules, et elles portent des couronnes sur une draperie blanche.

Une autre procession fort intéressante nous est présentée sur la frise en mosaïque de Sainte-Marie-in-Transtévère. Là encore des vierges marchent vers Marie, les unes simplement voilées, les autres couronnées, toutes parées de tuniques magnifiques, couvertes de manteaux et tenant des lampes ardentes; évidemment les artistes, dans ces images, copiaient les processions que leur offraient leurs contemporains[1].

Drames liturgiques. — Pour compléter l'indication des processions que formaient les fidèles en l'honneur de la sainte Vierge, nous devons mentionner les cortéges dramatiques dont les rues du moyen âge étaient témoins; on figurait, à l'aide d'une crèche et de personnages représentant la sainte Famille, la scène de la naissance du Sauveur sous la porte d'une église, et les mages au milieu d'un pompeux appareil et d'une foule immense venaient y porter leurs adorations.

On devait choisir pour représenter la sainte Vierge la fille la plus belle et la plus vertueuse; ces poëmes étaient pleins de poésies et de fécondité; ils annonçaient la parole de Dieu, les révélations des prophètes, les psaumes de David. Les campagnes, les routes, les places publiques, les cathédrales étaient les vastes scènes où se déroulait le drame; un peuple pressé formait l'auditoire, prenait part à l'action et en activait la vie par l'ardeur de sa foi[2].

Ces fêtes se développaient principalement à Noël et à l'Épiphanie. Un *Évangéliaire* manuscrit du Xe siècle du monastère de Bilsen, dans

1. Voyez, pour les processions du Xe siècle, un curieux manuscrit de la bibliothèque de Bruxelles, publié dans les *Arts somptuaires.*

2. F. Clément, *Histoire de la musique*, p. 89.

le Limbourg (près de Liége), nous présente le drame des mages; il suit l'Évangile, s'en écartant quelquefois sous l'influence contemporaine; ainsi on y voit la sage femme et les bergers qui, rencontrant les mages, les conduisent dans l'étable de Bethléem; on y trouve indiquées les actions des personnages et les paroles qu'ils chantaient.

Anastase donne aux processions la désignation de litanies comme nous lisons dans la vie d'*Honorius* (626) : *Decrevit ut per omnem hebdomadam sabbato die exeat litania ad beatum Apolinarem et ad beatum Petrum apostolum cum hymnis et canticis populus omnis occurrere debeat.* Cette identité de terme vient sans doute des litanies qu'on récitait dans les processions et qui ont fait prendre la partie pour le tout.

On ne trouve dans les monuments des premiers siècles aucune formule de litanies qui puisse être comparée à ce que nous appelons aujourd'hui de ce nom. Un ancien sacramentaire romain porte seulement que dans certaines processions on chantera cent fois *Kyrie eleison;* sainte Justine, selon ce que rapporte saint Grégoire de Nazianze, invoquait la sainte Vierge et la conjurait d'intercéder pour elle : *virginem Mariam supplex obscecrans ut periclitanti virgini suppetias ferret*[1].

On a dit, à tort, que le pape saint Grégoire avait institué les litanies; saint Irénée, disciple de saint Polycarpe (170), affirme que de son temps on disait les litanies qu'on appelait une supplication. Saint Ambroise rapporte leur institution aux temps apostoliques; elles étaient récitées dans l'église d'Orient, en 263; l'usage en était si fréquent, du temps d'Anastase, qu'à Constantinople les fidèles les chantaient même la nuit.

Dans les plus anciens conciles on fait mention des litanies.

1. *Liturgie catholique*, 719.

Le pape saint Grégoire s'est servi des litanies dans les circonstances graves et en temps de peste. (Miechovich.)

Mgr Moran[1], dans le beau livre qu'il a publié sur l'ancienne Église d'Irlande, a consacré un chapitre à la sainte Vierge sous ce titre : « *Essay on devotion to the blessed Virgin in the ancient Church of Ireland;* il y donne d'abord des litanies ou une suite d'invocations à Marie qui ne remontent pas moins qu'à la moitié du VIIIe siècle. Ce document, l'un des plus anciens, croyons-nous, qu'on puisse citer de ce genre, est conservé dans le *Leabhar Breac,* cet incomparable dépôt des plus anciens souvenirs ecclésiastiques si justement appelé par Petrie « le plus vieux et le plus beau manuscrit relatif à l'histoire de l'Église conservé maintenant en Irlande, et que peut-être l'Irlande ait jamais possédé ».

On y verra la multitude de poétiques images et de titres glorieux qu'on donnait alors en Irlande à la très-sainte Vierge.

LITANIES

DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

O grande Marie,
O Marie, la plus grande des Marie,
O la plus grande des femmes,
O reine des anges,
O dame du ciel,
O femme pleine et comblée de la grâce du Saint-Esprit,
O bénie et la plus bénie,
O mère de l'éternelle gloire,
O mère des églises céleste et terrestre,
O mère d'amour et d'indulgence,
O mère des hauteurs d'or,
O honneur du firmament,
O signe de paix,
O porte du ciel,
O châsse d'or,
O demeure d'amour et de miséricorde,
O temple de la divinité,
O beauté des vierges,
O maîtresse des tribus,
O fontaine des parterres,
O purificatrice des péchés,
O flot, qui lave les âmes,
O mère des orphelins,
O lait des enfants,
O consolation des malheureux,
O étoile de la mer,
O servante de Dieu,
O mère du Christ,
O asile du Seigneur,
O gracieuse comme la colombe,
O sereine comme la lune,
O resplendissante comme le soleil,
O réparatrice de la disgrâce d'Eve,
O régénération de la vie,
O beauté des femmes,
O reine des vierges,
O jardin fermé,
O fontaine parfaitement close,
O mère de Dieu,
O perpétuelle Vierge,
O prudente Vierge,
O sereine Vierge,
O chaste Vierge,
O temple du Dieu vivant,
O trône royal du souverain éternel,
O sanctuaire du Saint-Esprit,
O Vierge de la souche de Jessé,
O cèdre du mont Liban,
O cyprès du mont Sion,
O rose écarlate de la terre de Jacob,
O fleurie comme l'olivier,
O glorieuse mère,
O lumière de Nazareth,
O gloire de Jérusalem,
O beauté de l'univers,
O le plus noble sang des chrétiens,
O reine du ciel,

O échelle du ciel, écoute la prière du pauvre, ne dédaigne pas les blessures et les gémissements du misérable.

Que nos vœux et nos soupirs pénètrent par toi en présence du Créateur, car nous ne sommes pas dignes nous-mêmes d'être entendus pour nos mérites.

O puissante maîtresse du ciel et de la terre, efface nos offenses et nos péchés; détruis nos impiétés et nos corruptions; relève les tombés, les affaiblis, les chargés de fers; délivre les condamnés; répare avec tes mérites les désobéissances et les immoralités de nos vices; donne-nous par toi-même les fleurs et les ornements des bonnes actions; apaise pour nous le juge par ta voix et tes supplications; ne nous laisse pas emporter loin de toi parmi les dépouilles de nos ennemis; ne laisse pas condamner nos âmes, mais prends nous toi-même à jamais sous ta protection.

Nous t'en supplions et t'en prions ardemment, ô sainte

1. *Essays on the origin, doctrines and discipline of the early irish Church, by the rev. Dr. Moran.* — Dublin, 1864, p. 224.

Marie, par ta grande prière obtiens de ton seul fils, qui est Jésus-Christ, le fils du Dieu vivant, que Dieu nous défende de toute détresse et tentation, et obtiens pour nous du Dieu de la création qu'il nous accorde le pardon et la rémission de toutes nos fautes et péchés, et que plus tard il nous donne, par ta prière, la perpétuelle possession du royaume céleste, pour la vie éternelle, en présence des saints et des saintes vierges du monde. Que nous en soyons dignes, que nous en jouissions dans tous les siècles des siècles. Amen!

Cette litanie parle d'elle-même. C'est une gloire pour l'Église d'Irlande d'avoir inventé un si douce invocation à la mère de Dieu. — Pie IX a prouvé combien il l'appréciait en accordant des indulgences à ceux qui la réciteraient. — N'est-ce pas touchant de voir sur les lèvres des fidèles du XIXe siècle une prière faite il y a plus de onze cents ans; et si cette épithète pouvait convenir à une Église éternellement jeune, ne devrions-nous pas revendiquer pour nous-mêmes le titre tristement profané de vieux catholiques?

Les litanies[1] les plus connues aujourd'hui sont celles qui ont pris le nom de Lorette. Paul V a accordé soixante jours d'indulgence à tous ceux qui les chanteraient le samedi dans les églises des frères prêcheurs; ces faveurs ont été accordées: 1° ob specialem matris Dei dignitatem; 2° specialem erga eam ecclesiæ amorem; 3° ob speciale ejus patrocinium et favorem nobis exhibitum; 4° ad excitandum erga eam fidelium majorem devotionem.

L'abbé Barthe en a fait une sorte de paraphrase très-ingénieuse à l'aide de versets de la sainte Écriture qui inspirèrent peut-être les invocations; on nous saura gré, en transcrivant les litanies, de les accompagner de ces textes et d'y ajouter quelques réflexions d'autres auteurs :

« *Kyrie eleison*. Qui benedixerit tibi erit et ipse benedictus. (*Nombre*, 24, 9.) Laudis ejus plena est terra. (*Hab.*, 3.)

« *Christe eleison*. Petitionem unam parvulam deprecor a te, ne confundas faciem meam. Et dixit ei rex : pete mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem tuam. (III, *Reg.*, II.)

Sub tuum præsidium, etc.

« *Kyrie eleison*. Dic obsecro quod mea soror sis. (*Gen.*, 12.)

Adeamus eum fiduciâ ad thronum gratiæ ut misericordiam consequamur. (*Heb.*, IV.)

On commence les litanies par le *Kyrie* et on le répète trois fois, parce que ce nombre même est consacré à Dieu. Aristote a dit : « Tria sunt omnia. » Le Christ a été à la fois roi, prêtre et prophète; il a réuni trois natures. Cette prière est très-ancienne dans l'Église grecque; on ignore quand elle fut introduite en Occident. Saint Grégoire ne doit pas l'avoir importée, mais avoir seulement réglé le nombre de neuf, car cent cinquante ans avant lui, en 442, un concile de Gaule ordonne de dire la prière que Rome, toute l'Italie et tout l'Orient ont coutume de dire. Cette union de langage figure du reste l'union de foi.

« *Christe, audi nos*. Ego audivi gemitum filiorum. (*Ex.*, V.) Ego exaudiam de cœlo et propitius ero. (II, *Par.*, VII.) Ab omni peccato... ab ira tua... a morbo... a subitanea morte... a spiritu fornicationis... libera nos, Christe, audi nos.

« *Christe, exaudi nos*. Exaudivit me Dominus. (*Deut.*, IX, 19.)

Les litanies commencent, comme tous les orateurs, par solliciter la bienveillance de leurs auditeurs; nous ne demandons d'abord à Dieu que de nous écouter favorablement; il sait mieux que nous ce qui nous convient.

« *Pater de cœlis Deus*. Lætare filia. (*Sap.*, III, 14.) Cœlum sedes mea. (*Is.*, VI, 1.) — Paternoster qui es in cœlis. — Ave, filia Dei patris. Cujus es filia? indica mihi. (*Gen.*, 24, 23.)

Jésus-Christ lui-même nous a enseigné

1. Pour les litanies, voy. Gabriel Alcyoni : *Poésie des litanies*. Malheureusement nous ne pouvons rien emprunter à ces gracieuses pages qui ne renferment aucune donnée historique, seul but de nos recherches.

cet admirable exorde de la prière : Pater, gratias ago tibi. (*Jean*, 11-41.) Pater, clarifica nomen tuum (12). Pater venit hora (17, 1). Pater, serva nos (11), etc.

« *Fili redemptor mundi Deus.* Dona mihi populum meum pro quo obsecro. (*Est.*, 7, 3.) Ave, mater Dei filii Jesu, miserere nobis. Scio quod Redemptor meus vivit. (*Job*, 19, 25.)

« *Spiritus sancte Deus.* Dotavit me Deus dote bona. Quam pulchra es anima mea, quam pulchra es ! (*Cant.*, 1, 14.) Benedicta es a Domino filia. (*Ruth.*, 3, 10.)

Ave, sponsa Spiritus sancti. Una est columba mea. Una est matri suæ, electa genitrici suæ. (*Cant.*, VI, 8.)

« *Sancta Trinitas unus Deus, miserere nobis.* Ego sum Alpha. (*Apoc.*, 1, 8.) A. a, a, Domine. (*Jer.*, 1, 6.) Hi tres unum sunt.

Le *Miserere nobis* est une des formes qui convient le mieux pour le Christ; les deux aveugles, la Chananéenne, le père du lunatique, Bartimée l'aveugle, les dix lépreux lui disaient : « Ayez pitié de nous. » Le mot *nobis* fait voir que les litanies sont une prière commune. Après avoir invoqué chacune des trois personnes divines, nous invoquons la sainte Trinité, pour montrer que nous n'adorons qu'un seul Dieu.

« *Sancta Maria, ora pro nobis.* Dic mihi quo appellaris nomine. (*Gen.*, 32-29.) Et nomen virginis Maria. (*Luc.*, 1, 27.) Oleum effusum nomen tuum. (*Cant.*, 1-2.) Olivam pulchram vocavit Dominus nomen tuum. (*Jer.*, 9-16.)

« *Sancta Dei genitrix.* Qui creavit me requievit in tabernaculo meo. (*Eccl.*, 24-12.) Ego hodie genui te. (*Ps.*, 2-7.) Peperit filium suum primogenitum. (*Luc.*, 2-7.)

« *Sancta virgo virginum.* Una est columba mea, perfecta mea. (*Cant.*, 6-8.) Adolescentularum non est numerus. (*Cant.*, 8-7.) Viderunt eam filiæ et beatissimam prædicaverunt. (*Cant.*, 6-7-8.) Saint Bonaventure dit que le nom de Marie est rappelé sept fois dans l'Évangile pour rappeler les sept principales vertus qui brillent en elle. On l'appelle la vierge des vierges pour montrer l'excellence de sa virginité, comme on dit, Deus Deorum, rex regum, cœlum cœlorum.

« *Mater Christi.* Dilectus meus mihi inter ubera mea commorabitur. (*Cant.*, 1-12.) Peperit filium suum primogenitum et pannis eum involvit. (*Luc.*, 2-7.) Et in utero novem mensibus portavi et lac dedi et alui. (II, *Mal.*, 7.)

« *Mater divinæ gratiæ.* In me gratia omnis. (*Eccl.*, 24-25.) Ave, gratia plena. (*Luc.*, 1, 28.) Adeamus ad thronum gratiæ. (*Heb.*, 4-16.)

« *Mater purissima — castissima.* Super inimicos meos despexit oculus meus. (*Ps.*, 53-9.) Semper triumphat in Christo Jesu. (II, *Cor.*, 2-4.)

« *Mater inviolata.* Signum magnum. (*Apoc.*, 12-1.) Speculum sine macula. (*Sap.*, 7-26.) Ecce virgo concipiet. (*Is.*, 7-14.)

« *Mater intemerata.* Flores mei fructus honoris. (*Eccl.*, 24-23.) Hortus conclusus, fons signatus. (*Cant.*, 5-12.) Eo quod castitatem amaveris, ideo eris benedicta in æternum. (*Jud.*, 15-11.)

« *Mater amabilis.* Quæcumque amabilia. (*Phil.*, 5-8.) Esther pulchra nimis: (*Est.*, 2-7.) Judith eleganti aspectu. (*Jud.*, 8-7.) Rebecca decora nimis. (*Gen.*, 24-16.) Rachel venusta aspectu. (*Gen.*, 29-17.) Nomen ejus amabilis Domino. (II, *Reg.*, 12-25.)

« *Mater admirabilis.* In conspectu potentium admirabilis ero et facies principum mirabuntur. (*Sap.*, 8-11.) Vocabitur nomen ejus admirabilis. (*Is.*, 9-6.)

« *Mater Creatoris.* Portat omnia verbo virtutis suæ. (*Heb.*, 1-3.) In Christo nova creatura. (II, *Cor.*, 5-17.) Qui creavit me requievit in tabernaculo meo. (*Eccl.*, 24-12.)

« *Mater Salvatoris.* Vocavit eum salvatorem mundi. (*Gen.*, 61-45.) Natus est vobis hodie salvator. (*Luc.*, 2-11.) Pariet filium et vocabis nomen ejus Jesum, ipse enim salvum faciet populum suum. (*Mat.*, 1-24.)

« *Virgo prudentissima*. Quis dedit gallo intelligentiam. (*Job.,* 38-36.) Vade ad formicam et disce sapientiam. (*Prov.,* 6-6.) Estote prudentes sicut serpentes. (*Mat.,* 10-16.) Prudentes acceperunt oleum in vasis suis. (*Mat.,* 25-4.) Obliviscere... domum patris tui et concupiscet rex decorem tuum. (*Ps.,* 44-10.) Eratque mulier prudentissima. (I, *Reg.,* 25-3.)

« *Virgo veneranda* [1]. Semper in venerationem tui mens ista permaneat. (*Paral.,* I., 29-18.) Surrexit Rex in occursum ejus. (III. *Reg.,* 11.) Beatum me dicent omnes generationes. (*Luc,* 1-48.)

« *Virgo prædicanda*. Beatissimam prædicaverunt. (*Prov.,* 31-28.) Beatus venter qui te portavit. (*Luc,* 11-27.) Non recedat laus tua de ore hominum. (*Jud.,* 13-25.)

« *Virgo potens*. Omnia possum in eo (*Phil.,* 4-13) fecit potentiam in brachio suo. (*Luc,* 1-51.) In manu tua virtus et potentia. (*Paral.,* I, 29-12.) Ce qui prouve la puissance de la sainte Vierge, c'est que nous demandons aux saints d'intercéder pour nous auprès d'elle; on lit dans sainte Brigitte que saint Denys l'Aréopagite, introduit auprès de la sainte Vierge (caput, CIV, B), lui demande d'avoir pitié du royaume de France qui lui appartient. Puis la sainte Vierge et saint Denys prient ensemble pour la France.

« *Virgo clemens*. Lex clementiæ in lingua ejus. (*Prov.,* 31-26.) Cor meum tanquam cera liquescens. (*Ps.,* 21-15.) Clementia ejus quasi imber serotinus. (*Prov.,* 16-15.) Et camelis tuis hauriam aquam. (*Gen.,* 24-19.) Prope est omnibus invocantibus. (*Ps.,* 144-18.)

« *Virgo fidelis*. Fidelis in conspectu Dei. (*Eccl.,* 48-25.) Fidelis usque ad mortem. (*Apoc.,* 2-10.)

« *Speculum justitiæ*. Sol justitiæ. (*Mal.,* 4-2.) Speculum sine macula Dei majestatis. (*Sap.,* 7-27.). Unicuique secundum opera ejus. (*Mat.,* 16-27.) Videmus nunc per speculum. (I, *Cor.,* 13, 12.) Ici commencent les métaphores :

« *Sedes sapientiæ*. Cum sapientia inhabitat. (*Sap.,* 7-28.) Multiformis sapientia Dei... in Christo Jesu. (*Eph.,* 3-10.) Sapientia ædificavit sibi domum, excidit columnas septem. (*Prov.,* 9-1.)

« *Causa nostræ lætitiæ*. Celebrate eam cum omni lætitia. (*Est.,* 16-29.) Lætabimur in salutari ejus. (*Is.,* 25-9.) Exultavit infans in gaudio. (*Luc,* 1-44.) Tristitia vertetur in gaudium. (*Joan.,* 16-20.)

« *Vas honorabile*. Vas auri solidum ornatum omni lapide pretiosa. (*Eccl.,* 50-10.) Vas in honorem. (II, *Tim.,* 2-24.) Les écrivains sacrés présentent généralement sous cette figure les saints et les sages. Saint Paul n'a-t-il pas dit du Christ qu'il est un vase d'élection? et chez les païens, Alexandre, voyant Diogène dans son tonneau, ne s'est-il pas écrié : « O vase plein de sagesse! »

« *Vas insigne devotionis*. Lampades ejus lampades ignis atque flammarum. (*Cant.,* 8-6.) Illi offerebant et illa infundebat. (IV, *Reg.,*

1. Les fêtes de la sainte Vierge sont célébrées dans toute l'Église catholique :

1° Conception,	5° Purification,
2° Nativité,	6° Visitation,
3° Présentation,	7° Assomption.
4° Annonciation,	

Outre ces fêtes on en célèbre d'autres particulières, qui sont :

1° Fête du rosaire (en souvenir de Lépante),
2° Dédicace de sainte Marie aux martyrs,
3° Mariage de la sainte Vierge,
4° Attente de l'enfantement du Sauveur,
5° Sainte Marie Odigitria,
6° Dépôt des vêtements de la sainte Vierge,
7° Dépôt de la ceinture,
8° Sainte Marie des Anges,
9° Mont Carmel,
10° Douleurs de la sainte Vierge,
11° Joies de la sainte Vierge,
12° Sainte Marie de la Paix, en Espagne,
13° Sainte Marie in principio, à Naples,
14° Enfantement de la sainte Vierge,
15° Notre-Dame de la Victoire. (Rome, Bruxelles.)
16° Notre-Dame des Ardents,
17° Glorification de Notre-Dame.
18° Translation de la maison de Lorette.

4-5.) Vas admirabile opus Excelsi. (*Eccl.*, 43-2.)

« *Rosa mystica*. Quasi plantatio rosæ in Jericho. (*Eccl.*, 24-18.) Quasi flos rosarum in diebus vernis. (*Eccl.*, 50-8.) Quasi rosa plantata super rivos aquarum. (*Eccl.*, 39-17.) Florebit quasi lilium. (*Is.*, 35-20.)

Marie est une rose sans épine ; on dit en effet qu'avant le péché les roses n'avaient point d'épines. La rose, d'après les fictions des poëtes, est née de la transpiration d'une femme nommée Jona qui paraissait blanche au lever du soleil et rouge à midi. La sainte Vierge est une rose blanche et rouge. On lit dans les poésies de Sapho : « Si Jupiter eût voulu donner une reine aux fleurs, la rose l'aurait été ; en elle est l'ornement de la terre, l'honneur des plantes, l'œil des fleurs, la couleur des prairies, l'éclat de la beauté, la vie de l'amour. Marie est la rose de Jéricho[1] qui bien que desséchée depuis longtemps peut se rouvrir de nouveau.

Ave, rosa speciosa,
Rosa dulcis et formosa,
Tu es rosa singularis,
Sola rosa tu vocaris.

« *Turris Davidica, turris fortissima*. (*Prov.*, 17, 10.) Sicut turris David quæ ædificata est cum propugnaculis; mille clypei pendent ex ea .(*Cant.*, 4-4.) Turris fortitudinis a facie inimici. (*Ps.*, 40-4.) Le texte sacré mentionne sept tours, dont les images peuvent s'appliquer à Marie. La tour du Liban, montagne exhalant sans cesse une odeur d'encens. La tour, d'Ananeel laquelle, selon saint Jérôme, signifie la grâce de Dieu, etc.

« *Turris eburnea*. Sicut turris eburnea. (*Cant.*, 7-4.) Domus eburnea. (III, *Reg.*, 22-39.) Fecit Rex Salomon thronum de ebore grandem. (III, *Reg.*, 10, 18.)

« *Domus aurea*. Sic habitabo quoniam elegi eam. (*Ps.*, 131, 4.) Compleverat gloria Domini donum Dei. (*Par.*, II, 5-14.) Nihil erat in templo quod non auro tegeretur. (III *Reg.*, 6-22.)

« *Fœderis arca*. Ecce arca fœderis Domini omnis terræ. (*Jos.*, 3-4.) Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ. (*Ps.*, 131-8.) L'Écriture nous fait voir deux arches, celle de Noé, celle de Moïse, l'une et l'autre images de Marie.

« *Janua cœli*. Januas cœli aperuit. (*Ps.*, 77-23.) Collocavit ante paradisum voluptatis cherubim et flammeum gladium. (*Gen.*, 3-24.) Non est hic aliud nisi porta cœli. (*Gen.*, 28-17.) Hæc porta Domini, justi intrabunt in eam. — C'est à la porte des villes que s'administrait autrefois la justice, tant pour avertir ceux qui passaient là qu'ils ne devaient rien faire de contraire à la loi, que pour montrer que la ville était l'asile de la justice.

« *Stella matutina*. Orietur stella ex Jacob. (*Nomb.*, 24-17.) Ortus est sol et congregati sunt et in cubilibus suis collocabuntur. (*Ps.*, 103-22.) Stella splendida et matutina. (*Apoc.*, 22-16.)

« *Salus infirmorum*. Sanat omnes infirmitates. (*Ps.*, 102-3.) Quis infirmatur et ego non infirmor. (II, *Cor.*, 2-29.) Virtus... exibat et sanabat omnes. (*Luc*, 6-19.)

« *Refugium peccatorum*. Prohibuisti me hodie

1. La *rose de Jéricho* est un petit végétal d'un décimètre de hauteur qui croît dans les lieux sablonneux de l'Égypte, de l'Arabie et de la Syrie. La tige se ramifie dès la base et la plante produit des fleurs blanches sans support, qui se transforment en fruits arrondis. A la maturité des fruits, les feuilles tombent, les rameaux se durcissent, se dessèchent, se courbent en dedans, de manière à former une espèce de pelotte; puis viennent les vents d'automne qui déracinent la plante et l'emportent jusqu'à la mer. Là elle est recueillie et apportée en Europe, où on la recherche à cause de ses propriétés hygrométriques. En effet, si l'on place dans l'eau l'extrémité de la racine, on voit la rose s'ouvrir, puis se fermer de nouveau au fur et à mesure qu'elle se dessèche.

M. Rohault de Fleury, auteur de ce livre, donna un jour de fête une de ces roses à sa fille, en écrivant au-dessous cette touchante épigraphe : « Cette fleur paraît fanée, mais, comme le cœur d'un père, elle ne vieillit pas et se rajeunit après bien des siècles. »

ne irem ad sanguinem. (I, *Reg.*, 25-33.) Adonias tenuit cornu Altaris. (III, *Reg.*, 1-51.) Deduxit in portum. (*Ps.*, 106-30.) Erat hæc eis ad refugium. (I. *Mach.*, 10-14.)

« *Consolatrix afflictorum*. Quasi stella matutina in medio nebulæ et quasi luna plena in diebus lucet et quasi sol refulgens. (*Eccl.*, 50-6.) Spes mea tu in die afflictionis. (*Jer.*, 17-17.) Hæc me consolata est in humilitate mea. (*Ps.*, 118-50.) Diem mœroris et luctus eis vertit in gaudium. (*Est.*, 16-21.) Saint Ignace martyr écrivait à saint Jean : « S'il « m'est permis de me rapprocher de toi, je « veux monter jusqu'à Jérusalem et y voir « les saints qu'y s'y trouvent et surtout « Marie, mère de Jésus, qu'on dit être l'ob- « jet de l'admiration de tous et que tous « désirent voir. »

« *Auxilium christianorum*. Scutum inexpugnabile. (*Sap.*, 5-20.) Ibi confregit potentias arcuum. (*Ps.*, 75-4.) Væ genti insurgenti super genus meum, Dominus enim omnipotens vindicabit eis. (*Jud.*, 16-20.)

« *Regina angelorum*. Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei. (*Dan.*, 7-10.) Dominare nostri tu et filius tuus (*Jud.*, 8-22.)

« *Regina patriarcharum*. A longe aspicientes et salutantes. (*Heb.*, 11-13.) Regna propter... mansuetudinem et justitiam et deducet te mirabiliter dextera tua. (*Ps.*, 44-5.) Hi patriarchæ et cognationum principes qui habitaverunt in Jerusalem. (*Paral.*, I, 8-28.) Le mot de patriarche signifie chef d'une famille ou d'une race.

« *Regina prophetarum*. Gloria filiæ regis, circumamicta varietatibus. (*Ps.*, 44-15.) Beatam me dicent omnes generationes. (*Luc*, 1-48.) Suscepit Israel puerum suum. (*Luc*, 1-54.) Huic prophetæ testimonium perhibent. (*Act.*, 10-43.) Le don de prophétie a été quelquefois accordé à des femmes, Marie sœur de Moyse, Débora, Anne mère de Samuel, Holda du temps du roi Josias, Élisabeth mère de Jean Baptiste, Anne fille de Phanuel, les quatre filles de l'apôtre Philippe, etc. (*Act.*, 21-9.)

« *Regina apostolorum*. Murus civitatis habens fundamenta duodecim et in ipsis duodecim nomina duodecim apostolorum agni. (*Apoc.*, 21-14.) Erant perseverantes unanimiter in oratione cum Maria matre Jesu. (*Act.*, 1-14.)

« *Regina martyrum*. Tuam ipsius animam pertransibit gladius. (*Luc*, 2-35.) Ipsi vicerunt propter sanguinem agni et propter verbum testimonii sui, et non dilexerunt animas suas usque ad mortem. (*Apoc.*, 12-11.) Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus. (*Lam.*, 1-12.) Il n'est pas nécessaire pour être considéré comme martyr que la mort s'ensuive effectivement; saint Jean est honoré comme martyr, quoiqu'il soit sorti vivant de la chaudière d'huile bouillante. D'ailleurs Marie souffrit plus que tous les martyrs, ce qui faisait dire à saint Bernard : « Nunc solvis virgo cum usura quod in partu non habuisti a natura. Dolorem pariendo filium non sensisti quem millies replicatum filio moriente passa fuisti.

« *Regina confessorum*. Mittebant coronas suas ante thronum. (*Apoc.*, 4-4.) Qui appropinquant pedibus ejus accipient de doctrina illius. (*Deut.*, 33-3.) In omni opere dedit confessionem sancto. (*Eccl.*, 47-9.) On appelle confesseurs ceux qui terminent saintement leur vie mortifiée dans le Seigneur, quoiqu'elle n'ait pas été tranchée par l'effusion du sang.

« *Regina virginum*. Dux virginitatis. (*Jer.*, 3-4.) Mulier innupta et virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu (I, *Cor.*, 7-34.) Virgines sunt, sequuntur agnum quocumque ierit. (*Apocal.*, 14-4.)

« *Regina sanctorum omnium*. Alia claritas lunæ, et alia claritas stellarum. (I, *Cor.*, 15-41.) Erit mons domus Domini præparatus in vertice montium. (*Mich.*, 4-1.)

« *Regina sine labe concepta*. Dominus possedit

me in initio. (*Prov.*, 8-22.) Non pro te sed pro omnibus hæc lex constituta est. (*Est.*, 15-13.) Columba mea, immaculata mea. (*Cant.*, 5-2.) Tota pulchra es et macula non est in te. (*Cant.*, 4-7.)

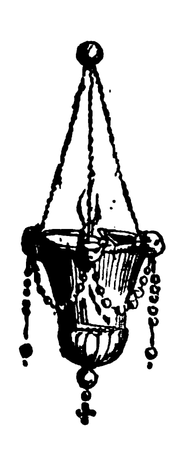
L'intercession des saints se retrouve déjà dans l'Ancien Testament. Dieu ordonne aux amis de Job de prendre un intercesseur auprès de lui pour obtenir leur pardon. Tout le peuple court à Samuel lui demander de prier toujours Dieu de les délivrer des mains des Philistins. Pharaon demande à Moïse de prier Dieu qu'il détourne les plaies d'Égypte.

« *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, parce nobis.* Vidi agnum stantem. (*Apoc.*, 5-6.) Ecce agnus Dei. (*Jean*, 1-29.) Parce, Domine, parce populo tuo. (*Joël*, 2-17.) Exaltabitur parcens vobis. (*Is.*, 30-18.) Pepercit populo suo. (*Joël*, 2-18.)

« *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, exaudi nos.* Agnus qui occisus es ab origine mundi. (*Apoc.*, 13-8.) Exaudi nos Deus salutaris noster. (*Ps.*, 64-6.) Sic deprecatur exaudietur. (*Eccl.*, 33-4.)

« *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, miserere.* Dedit septem angelis septem phialas plenas iracundiæ Dei. (*Apoc.*, 15-7.) Habemus redemptionem per sanguinem ejus. (*Col.*, 1-14.) Miserere nobis, Domine, miserere nobis. (*Tob.*, 8-10.) Deus misereatur nostri et benedicat nobis. (*Ps.*, 66-2.) »

Les prières de Marie nous conduisent à la fin des litanies aux pieds du trône de l'Agneau que saint Jean dans l'Apocalypse nomme jusqu'à vingt-sept fois.



CHAPITRE XIV.

III. CULTE.

DÉVOTION DES SOUVERAINS ENVERS MARIE.
VERRES DORÉS. — MÉDAILLES. — SCEAUX. — MÉDAILLES DE PÈLERINAGES
ORDRES MILITAIRES ET RELIGIEUX. — ROSAIRE.

DÉVOTION DES SOUVERAINS ENVERS MARIE.



On a remarqué que les bergers avaient été les premiers appelés à la crèche ; mais les mages, malgré leur éloignement, n'ont pas été oubliés ; le Sauveur, après s'être entouré de pauvres pécheurs, afin de montrer qu'il n'avait besoin d'aucune force humaine pour élever son Église, a fini par admettre les rois eux-mêmes quand il voulut lui donner la paix. Les empereurs, sous le coup de la grâce, de persécuteurs devinrent bienfaiteurs, et ils se distinguèrent par leur dévotion envers la très-sainte Vierge. Nous croyons devoir consacrer ici quelques lignes à ce culte des souverains, parce qu'il est l'expression de celui des peuples qu'ils ont gouvernés et des siècles où ils ont régné.

Voici la liste des principaux empereurs qui, jusqu'au XII[e] siècle, se sont signalés par leur dévotion à la mère de Dieu :

1. Constantin le Grand	337
2. Arcadius	408
3. Théodose le Jeune	450
4. Marcien	457
5. Léon le Grand	474
6. Zénon	490
7. Justinien	566
8. Justin II	582
9. Maurice	602
10. Constantin Pogonat	686
11. Michel Curopalate	812
12. Charlemagne	814
13. Louis I	841
14. Théophile	842
15. Charles le Chauve	858
16. Basile le Macédonien	866
17. Charles le Gros	888
18. Louis III	901
19. Louis VI	911
20. Othon I	973
21. Jean Zimiscès	975
22. Othon II	983
23. Othon III	1002
24. Henri II	1024
25. Basile Porphyrogénète	1026
26. Constantin Monomaque	1028
27. Romain IV, Argyre	1034

28.	Henri III	1057
29.	Henri IV	1106
30.	Alexis Comnène	1118
31.	Henri V.	1126
32.	Lothaire II	1137
33.	Jean Comnène	1145
34.	Manuel Comnène	1180
35.	Isaac l'Ange	1194
36.	Henri VI	1198

1° Constantin le Grand, après avoir donné la paix à l'Église, consacra solennellement Constantinople à la sainte Vierge, c'est ce qui a fait donner à cette ville, par Théodoric et par d'autres, le nom de ville de Marie. Tant qu'elle resta fidèle à la mère de Dieu elle fut inexpugnable et défendue par elle contre les Perses, les Huns, les Avares et les autres Barbares. Mais après les fureurs des iconoclastes, abandonnée par cette puissante protectrice elle ne tarda pas à déchoir, puis enfin à tomber entre les mains des ennemis du christianisme. Constantin construisit dans les provinces de l'empire beaucoup d'églises pour la sainte Vierge. A Rome, il érigea l'*Ara-Cœli* sur le lieu de la vision d'Auguste. — A Naples, il éleva deux sanctuaires, l'un appelé *Santa-Maria-in-Porto-Nuova*, l'autre *Santa-Maria-Rotonda*. Une autre dans une grande ville de Médie, près la mer Caspienne. (Voy. Marracio.)

2° Arcadius, fils de Théodose le Grand, parmi les actes de dévotion qu'il accomplit à l'égard de la sainte Vierge, avait placé à Constantinople, dans un splendide écrin, une ceinture et une robe qui avaient été jusqu'alors précieusement conservées par une femme à Jérusalem.

3° Théodose le Jeune (+450) avait, dit Baronius, une insigne piété envers la sainte Vierge. Il transforma en église une synagogue de Constantinople, construisit une belle église à laquelle il ajouta des constructions secondaires, et plaça la ceinture de la mère de Dieu dans le tombeau même, de sorte que, depuis ce temps, cette église porte le nom du *Saint-Tombeau*. Il convoqua le concile d'Éphèse, indiqué par le pape Célestin, où fut condamnée l'hérésie de Nestorius.

4° Marcien (+ 457), d'accord avec Pulchérie son épouse, recueillit de tous les lieux où ils purent en trouver, les objets qui avaient appartenu à la sainte Vierge. Ils obtinrent de Juvénal, patriarche de Jérusalem, des fragments du tombeau et les linges sépulcraux et les placèrent dans la splendide église de Blaquernes. Les deux époux avaient fait réciproquement vœu de virginité. Ils provoquèrent contre les sectateurs d'Eutychès le concile de Chalcédoine qui réunit six cent trente évêques. Eutychès prétendait que la chair du Christ venait du ciel et n'avait pas été formée dans le sein de Marie.

5° Léon le Grand (+474), plein d'une tendre et ardente piété envers la sainte Vierge, lui éleva un temple à Constantinople, au lieu dit « de la fontaine », où croissaient d'épais et grands cyprès, dans une prairie émaillée de fleurs et qui semblait être un paradis. Une fontaine limpide et pure y coulait en silence et complétait tout ce qui était convenable pour l'érection d'une église. Ce lieu est à un stade de Constantinople et depuis longtemps consacré à la sainte Vierge; mais, dans la suite des temps, la fontaine avait été arrêtée par des limons et ce beau pays était devenu un marais. Léon, s'y promenant avant d'être empereur, y rencontra un aveugle épuisé par la soif et chercha de l'eau pour le soulager; après avoir parcouru toute cette région il revint à l'aveugle sans en avoir trouvé, quoiqu'il fût entouré de boue. La sainte Vierge alors lui apparaît et lui dit : « Cherche encore et tu trouveras une source près de toi; prends ensuite de la boue et frottes-en les yeux de l'aveugle. » Léon trouva la source et rendit la vue à ce malheureux. La sainte Vierge lui avait également prédit qu'il deviendrait empereur. Lorsqu'il fut arrivé au souverain pouvoir, il se souvint de la prédiction, éleva un temple magnifique à la sainte Vierge et dégagea la source.

Près de là, le même Léon éleva à Blaquernes un temple en l'honneur de la sainte

Vierge pour y placer de saintes reliques et entre autres la robe apportée de Jérusalem.

6° Zénon (+490), malgré ses vices, montra cependant ostensiblement sa dévotion à la mère de Dieu et lui consacra un ancien temple de Cybèle après en avoir expulsé les idoles.

7° Justinien Ier (+565), que Grégoire VII appelait l'Empereur de sainte mémoire, montra sa dévotion à la sainte Vierge en lui élevant des temples magnifiques : — un chez les habitants du Caucase, ce qui les amena à la religion chrétienne; un à Jérusalem, dont la beauté ne pouvait être comparée à aucun autre; un à Jéricho; beaucoup d'autres à Carthage; un couvent sur le mont Sinaï. La sainte Vierge l'en récompensa par les faveurs dont elle le combla.

Justinien composa des chants (troparium seu cantilenam) en l'honneur du Christ et de sa sainte mère. En 544 il institua pour le 2 février la fête de la Purification, à l'occasion d'une peste qui faisait tous les jours des victimes à Constantinople. Cette fête est très-certainement antérieure à Justinien, mais quoiqu'elle fût déjà célébrée dans divers lieux, c'est lui qui, d'accord avec les évêques, en généralisa l'usage.

Il exigeait de tous ceux auxquels il confiait quelque charge qu'ils eussent à prêter serment par la très-sainte Vierge : « Je prends à témoin, par ce serment, le Dieu tout-puissant et son fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ et le Saint-Esprit, comme aussi la sainte et glorieuse mère de Dieu et toujours Vierge Marie, qu'à l'occasion de la charge que je dois aux bontés de nos très-sages maîtres Justinien et Théodora, son épouse, je m'acquitterai de mon devoir avec une conscience pure et sincère. »

Il obtint de Jérusalem la table sur laquelle Notre-Seigneur avait célébré la dernière cène sur le mont Sion, l'entoura d'or et d'argent et de pierres précieuses, et la plaça dans l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople.

8° Justin II (+582), fils de Justinien, fut d'abord très-bon et dévoué à la sainte Vierge qu'il invoqua lorsque l'empire était exposé aux ravages des Perses; il convertit une synagogue en église; mais ensuite il se livra à sa passion pour l'avarice et commit beaucoup de crimes pour la satisfaire; à la fin de sa vie, ramené à de meilleurs sentiments, il donna d'excellents conseils à Tibère II, qu'il avait désigné pour son successeur.

9° Maurice (+ 602) rendit un édit pour célébrer la fête de l'Assomption de la sainte Vierge le 15 août. Cette fête, dit Baronius, était instituée depuis longtemps dans l'Église. Maurice la généralisa dans l'Orient et ordonna pendant ce jour de s'abstenir de toute œuvre servile.

10° Constantin Pogonat (+686) proclama hautement sa foi dans la pureté immaculée de Marie; grâce à sa protection, il put enfin chasser de ses frontières une nombreuse flotte de Sarrasins qui, depuis sept ans, causait de grands ravages.

11° Charlemagne (+814), considéré comme bienheureux par diverses églises de Belgique, d'Allemagne et de France, fut très-religieux observateur du culte de la sainte Vierge; il paraissait rarement en public sans porter suspendue à son cou une petite image de la Vierge; il remporta plusieurs victoires sur les Sarrasins en 778, et sur les Hongrois en 795, après avoir invoqué la mère de Dieu. Il fonda neuf cathédrales et vingt-quatre monastères, en suivant le nombre des lettres de l'alphabet et la plupart en l'honneur de la sainte Vierge. Les plus belles de ces églises étaient celles de Paderborn, d'Hildesheim, dont le premier évêque fut saint Swibert, de Hambourg, et surtout la basilique d'or d'Aix-la-Chapelle. Ce temple magnifique, élevé sur un plan circulaire, orné d'or, d'argent, de colonnes de marbre apportées de Rome et de Ravenne, de grilles et de portes en bronze, offrit, ce qu'il y a de plus important, un riche trésor de reliques; parmi ces reliques nous signalerons la chemise de la bienheureuse

Vierge donnée par les empereurs de Constantinople. C'est là qu'il voulut être enseveli.

12° Louis Ier (+841), dit le Pieux, fils de Charlemagne, héritier de la dévotion de son père envers la sainte Vierge, en portait toujours l'image sur sa poitrine. On a dit que c'était par le secours et la protection de la sainte Vierge qu'il avait recouvré la couronne, après avoir été enfermé dans un couvent par ses propres fils.

13° Théophile (+842), fils de l'empereur Michel II, d'ailleurs assez mauvais à d'autres points de vue, cultivait cependant la justice et allait chaque semaine en grande pompe à cheval, suivi de son escorte, à l'église de Blaquernes; ce temple étant hors la ville exposé aux incursions des Barbares, il le fit entourer de murailles et le rattacha à la ville.

15° Charles le Chauve (+ 858), petit-fils de Charlemagne, empereur des Romains, roi d'Allemagne et de France, donna à l'église de Chartres la chemise de la sainte Vierge et construisit plusieurs églises en l'honneur de Notre-Dame.

16° Basile Ier le Macédonien (+ 866) fonda beaucoup de temples sous son vocable. Faisant la guerre aux Sarrasins, leur chef lui écrivit, au moment d'une bataille : « Je verrai bien si le fils de Marie te secourra lorsque je m'avancerai sur toi avec mon armée. » Basile attacha cette lettre à l'image de la sainte Vierge et la pria de le secourir contre l'arrogance de ce barbare, dont, avec l'aide de Marie, l'armée fut mise en déroute.

17° Charles le Gros (+ 888) fit de grandes largesses et donna des biens considérables au sanctuaire de la sainte Vierge, à Œtinghe.

18° Louis IV (+ 911), fils du pieux empereur Arnolphe, fit élever en 901 à Œtinghe une église et un beau monastère à la sainte Vierge.

19° Léon VI (+ 911), fils de l'empereur Basile, écrivit sur les fêtes de la sainte Vierge des discours pleins de science et de piété. Il disait que la sainte Vierge était l'échelle qui pouvait conduire les hommes au ciel; que là où était Marie, il n'y avait pas de place pour le mal, et qu'elle brisait toutes les forces de ses adversaires; que les anges n'avaient pas de plus douce occupation que de chanter les louanges de Marie. Il ne demandait pas de prolonger sa vie; mais, lorsque Dieu en aurait marqué le terme, de la quitter déchargé du poids de ses péchés.

20° Othon Ier (+ 973) obtint, par l'intermédiaire de Marie, une insigne victoire sur les Hongrois ou les Huns, dota en Suisse l'ermitage de la Sainte-Vierge de riches présents et de biens considérables, au point qu'on peut l'en appeler le principal fondateur.

A Parentina, ville d'Istrie, il dédia l'église cathédrale à la sainte Vierge. Vers l'année 958, battu par la tempête dans l'Adriatique, il fit vœu à la sainte Vierge de lui élever un temple là où, débarqué sain et sauf, il verrait des lis rouges. Cette circonstance s'étant rencontrée et Othon, porté par ses voiles à Parentina, y fonda une église en l'honneur de la sainte Vierge et la dota richement.

21° Jean Zimiscès (+ 975) triompha glorieusement par son secours d'un nombre infini de barbares ligués contre l'empire romain. La sainte Vierge apparut et décida une victoire contre les Russes et les Scythes. Lors de son triomphe à Constantinople, il était à cheval et il fit placer la statue de la sainte Vierge sur le char chargé des plus riches dépouilles des rois qu'il avait vaincus. (Voyez CONSTANTINOPLE.)

22° Othon II (+ 983), s'arrêtant à Ravenne, confirma tous les priviléges que ses prédécesseurs avaient accordés à l'abbaye de Sainte-Marie. Ces priviléges consistaient en biens-fonds; il augmenta également les priviléges et les donations faites par son père au monastère de l'Ermitage, en Suisse.

23° Othon III (+ 1002), comparé à Salomon pour sa science et sa vertu, convertit en ville le château de Marie, dans le duché de Cambrai, et confirma à l'église Sainte-Marie de Cambrai les priviléges que lui avaient accordés ses prédécesseurs, restaura la basilique de Sainte-Marie à Aix-la-Chapelle, qui avait été construite par Charlemagne et que les Normands avaient détruite, renouvela les privilèges accordés par ses prédécesseurs et y ajouta de nouveaux biens. Il fit voir également, comme son père et son grand-père, sa piété envers l'Ermitage de Suisse et plusieurs autres églises et monastères.

24° Saint Henri II (+ 1024), d'accord avec sa femme Cunégonde, consacra sa virginité à Marie :

Conjuge virginea virgo permansit et ille.

Dans ses voyages, arrivant dans une ville, il passait toujours la première nuit dans une église, quand il en trouvait sous l'invocation de la sainte Vierge. Si l'on en croit Godefroy de Viterbe, qui fut le secrétaire du roi Conrad, il fonda près de mille églises en son honneur et, à l'exemple de Constantin, il voulut lui consacrer la ville de Bamberg, qu'il venait d'édifier en 1019. Ceci ne l'empêcha pas de reculer les limites de son empire, et, en réunissant sous le même sceptre des nations belliqueuses, il assura entre elles une paix durable.

25° Basile Porphyrogénète (+ 1026) ayant, avec la protection de la sainte Vierge, remporté une insigne victoire sur les Bulgares, alla à Athènes pour accomplir un vœu qu'il avait fait et pour orner son église de magnifiques présents.

C'est sur l'ordre de cet empereur que fut écrit le célèbre *Ménologe* des Grecs, dont un volume est conservé dans la bibliothèque du Vatican et dont l'autre est perdu.

26°-27° Romain III (+ 1034), nommé Argyre ou Argyropole, mit tous ses soins à élever et à orner les autels et les églises consacrés à la sainte Vierge. Il forma un monastère dédié à Marie, en n'épargnant aucune dépense; il fit décorer d'or et d'argent les chapiteaux des colonnes de l'église de Blaquernes.

28° Henri III (+ 1057), en actions de grâces d'une première victoire remportée sur les Hongrois, fonda aux confins de la Hongrie et dédia une église en l'honneur de la sainte Vierge et une cathédrale en Saxe et la fit consacrer par le pape Léon IX, assisté de soixante-douze cardinaux et évêques ; il donna une magnifique croix d'or massif enrichie de pierres précieuses à une autre église de Marie.

29° Henri IV (+ 1106), fils de Henri III, couronné par le pape Grégoire VII, enrichit l'église cathédrale d'Anvers, dédiée à la sainte Vierge, de rentes et de présents magnifiques, dota l'église de Sainte-Marie d'Utrecht et le monastère de l'Ermitage, en Suisse.

30° Alexis Comnène (+ 1118) se battant contre les Scythes tenait d'une main son épée et de l'autre un manteau de la sainte Vierge en guise de drapeau.

31° Henri V (+ 1126) confirma tous les priviléges accordés par ses ancêtres à l'église de l'Ermitage en Suisse.

32° Lothaire II (+ 1137) confirma les présents que Henri IV avait faits à l'église cathédrale de Notre-Dame d'Anvers.

33° Jean Comnène (+ 1143) avait une telle dévotion à la sainte Vierge qu'il n'allait jamais à la guerre sans porter avec lui une de ces images, et obtint par son intercession une grande victoire sur les Scythes en 1122 ; et une autre peu de temps après sur les Huns et les Perses.

34° Manuel Comnène (+ 1180), dans sa constitution des fêtes, défendit d'ouvrir les tribunaux pendant les fêtes de la Vierge, la Nativité,

la Présentation, la Conception, l'Annonciation, la Purification et l'Assomption. Rendant grâces à la sainte Vierge pour sa victoire contre les Pannoniens, il fit promener son image à Constantinople dans un char splendidement décoré et traîné par quatre chevaux blancs comme la neige.

35° Isaac l'Ange (+ 1194) avait une telle vénération pour la sainte Vierge qu'il tombait presque d'émotion devant ses images; il les orna des plus riches présents dans tous les sanctuaires que fréquentait surtout la piété des fidèles.

36° Henri VI (+ 1198) dota une église du diocèse de Spire de biens considérables en prairies, forêts, étangs; fonda à Palerme, en Sicile, un hôpital pour les Teutons, sous la protection de la mère de Dieu.

VERRES DORÉS.

Les verres dorés constituent une classe de monuments très-importants et dont l'ancienneté vient à l'appui de celle du culte de la sainte Vierge, on les trouve le plus souvent fixés avec de la chaux aux *loculi* des cimetières chrétiens et, circonstance remarquable, on ne les rencontre que là, et on n'en voit pas vestige en dehors de Rome; ils durent un siècle, puis on en perd le souvenir.

Époque. — Le père Garrucci discute la question de savoir s'ils datent du IIIe ou du IVe siècle et il se prononce pour le IVe. Buonarotti, dit-il, incline à attribuer la majeure partie de ces verres aux temps des Gordiens et de Philippe (244) après l'empire de Valerius et voudrait les comprendre tous dans le IIIe siècle de l'Église, avant la persécution de Dioclétien. On ne doit pas suivre complétement cette opinion, quoique le martyre de sainte Agnès ait pu arriver sous Valérien ou Gallien; on peut les limiter à Dioclétien, car on a trouvé récemment un verre qui représente le pape Marcellin, lequel a vécu sous Dioclétien et a été martyrisé en 304[1]. Dans tous les verres que le savant archéologue a vus, le nimbe ne s'attribue pas aux saints, mais seulement à la sainte Vierge; cet usage inconnu au IIIe siècle semble reporter les verres au IVe. Le costume des personnages indique qu'ils ont vécu avant Théodose et généralement pendant le IVe siècle de l'Église. Des inscriptions lapidaires jointes aux verres dorés confirment son opinion à cet égard.

La forme des lettres peut tout aussi bien se rapporter au IIIe siècle qu'au IVe. Dans ces limites on ne trouve aucun motif de décision. L'orthographe en apprend davantage : le PH est souvent remplacé par F. L'H est supprimé après les consonnes C et T et toujours devant les voyelles, excepté une seule fois dans AMACHT, il est certain que cette omission ne devint fréquente qu'au temps de Constantin. Notez encore le changement du J en Z. JESUS est toujours écrit ZESVS. Or, dans le IIIe siècle, nous ne trouvons pas d'exemple de ce changement. La coiffure se rapporte au IVe siècle. Remarquez encore que, malgré la grande richesse des vêtements ou des bijoux, on ne voit pas que les oreilles des femmes soient percées pour y mettre des pendants d'or ou de pierres précieuses. Il y eut en effet un siècle où ce genre de parure était condamné par les saints Pères qui le considéraient comme un usage païen. Saint

1. Garrucci, *Storia dell' arte cristiana. — Vetri ornati Roma*, in-f°, 1838.

Jérôme engage Leta à ne pas laisser percer les oreilles de sa fille, *Cave ne aures ejus perfores*[1].

Leur usage. — Quant à l'usage des verres dorés, les uns disent qu'ils étaient destinés à distribuer le sang eucharistique, d'autres que c'étaient des calices à l'usage de la cène mystique, ou bien ayant servi dans les agapes ou festins qui se faisaient aux tombeaux des martyrs; ou dans les repas de noces, ou dans les repas funèbres, indifféremment à l'usage des chrétiens et des gentils[2]. Comme premier renseignement pour les calices, Honorius d'Autun dit que les apôtres et leurs successeurs se servirent de calices de bois; le pape Zéphirin (202 + 218) de calices de verres et Urbain pape et martyr (223 + 230) de calices d'or et d'argent.

Indépendamment des arguments qu'on trouve dans ces dates, leur forme exclut souvent la pensée qu'ils auraient pu servir au saint sacrifice de la messe. Il est probable qu'ils servaient dans les agapes, qui, dans l'origine, étaient de légers repas faits en commun lorsque l'on avait visité les tombeaux des martyrs. Saint Paul en parle et condamne l'abus qu'en faisaient quelques-uns apportant des mets recherchés qu'ils gardaient pour eux seuls. Mais si telle fut l'origine de ces fonds de verre, comment expliquer qu'ils servissent à des cérémonies aussi saintes, lorsqu'on y voit souvent des sujets mythologiques ? Ce fut un tort, il est vrai, lorsqu'on devait les employer pour de telles cérémonies; mais ce ne fut pas un sacrilége, car alors ils ne figuraient pas dans le saint sacrifice[3].

Fabrication. — La dorure des verres entre deux lames de verre était connue du temps de Caracalla (211 + 217). Au xe siècle, Théophile, dans un livre très-intéressant[4], enseigne dans son chapitre XIII comment on doit décorer les gobelets en verre de couleur verte avec des figures d'hommes et d'animaux en or ou en argent. Il parle d'un nouveau mode de décoration, et au lieu de deux lames de verre soudées ensemble et entre lesquelles on place la dorure, on décore le verre et l'on étend par-dessus un vernis ou plutôt un émail qui se fond facilement lorsque l'on met la pièce au four. Ce vernis se compose de poudre de verre broyé d'une manière impalpable sur une table de porphyre, délayé dans l'eau et employé au pinceau.

Ce mode de dorure peut s'adapter à toute espèce de vase, mais ceux trouvés dans les cimetières chrétiens à Rome sont à fond plat ou légèrement concaves.

Description des verres.—Après être entré dans les considérations générales sur lesquelles nous venons de nous arrêter, le père Garrucci examine quelques verres dont il donne les images, pour lesquelles nous renvoyons à son livre. Un des plus célèbres est celui qu'il dessine (Pl. IX, fig. 6). La sainte Vierge entre saint Pierre et saint Paul ouvre les bras, comme une personne qui parle. Deux volumes sont placés aux côtés de sa tête. Les deux apôtres dont les noms se lisent dans le champ sont vêtus de la toge et semblent indiquer un objet du doigt; au-dessus de la sainte Vierge est écrit MARIA. (Pl. CXVI.)

Un autre verre représente les mêmes personnages[1]. Il a été dessiné d'après l'original du musée Borgia de la propagande. Le Père Mozzoni l'a donné en plus petit dans ses tableaux chronologiques de l'histoire ecclésiastique du IIe siècle. Les deux apôtres sont vêtus de la tunique et du manteau. La sainte Vierge prie, les mains élevées vers le ciel; ce mode de prière tout naturel était aussi en usage chez les païens. Le manteau de la sainte Vierge lui couvre la tête, tombe sur les épaules, passe sous le bras droit et revient sur le côté gauche de la figure. Le manteau se portait ainsi au IIIe et au IVe siècle.

1. Garrucci, *loc. cit.*, pl. IX.
2. *Id.*
3. Garrucci, *loc. cit.*, pl. XIII.
4. *Diversarum artium schedula*, édité par le comte de l'Escalopier. — Deville : *la Verrerie dans l'antiquité.*

1. Garrucci, *loc. cit.*, pl. IX, fig. 7.

On ne peut affirmer que Marie soit toujours représentée entre les deux apôtres, puisque dans d'autres verres au lieu de *Maria* on lit *Peregrina*, *Agnès* et même *Floria* sur le sarcophage de Saragosse.

A la figure 8, une femme seule ouvre les bras en les élevant, elle est entre deux arbres et des épis qui ont la même signification que les deux apôtres. On lit autour l'épigraphe : DULCIS ANIMA· PIE· ZEZES· VIVAS.

A la planche IX, figure 10 est la sainte Vierge entre deux arbres et deux oiseaux posés sur des colonnes. Le nom de *Maria* est écrit au-dessus. (Pl. CXVI).

Dans un autre verre [1], la sainte Vierge seule entre deux arbres ouvre les bras et est appelée MARA, soit par l'oubli d'une lettre, soit par une mauvaise prononciation populaire, on retrouve le nom de *Mara* dans deux inscriptions des cimetières données par Boldetti. Le costume de la sainte Vierge est singulier; car outre la robe (stola) des matrones et le pallium qu'elle porte sur les épaules et sur les bras, avec les bouts retroussés et pendants, elle porte une courte tunique sur la *stola* et attachée à la ceinture. C'était le costume des jeunes filles grecques.

Un autre fond de verre publié d'après l'original du Vatican et que nous-mêmes y avons dessiné ne peut représenter la sainte Vierge, ainsi que l'ont cru Boldetti, d'Agincourt et d'autres. Il est tout brisé, il a 0m,10 de diamètre et provient de la collection Boldetti. Une femme est assise et tient un enfant sur ses genoux; un troisième personnage les évente avec un flabellum. On lit un commencement d'inscription : *Cum tuis*. Le reste manque ainsi que le haut du corps de la femme. La peinture est fort grossière. Pour en faire une sainte Vierge, on a dit que la position des jambes rappelle celle d'une madone du cimetière des SS. Pierre et Marcellin; on ajoute que le *flabellifer* indique l'honneur qu'on veut rendre à la mère et à l'enfant; mais du reste rien ne le rapproche des verres dorés où la sainte Vierge est représentée sans conteste. La nudité des pieds ne s'applique jamais à la sainte Vierge. L'enfant est coiffé du bandeau (κεφαλόδεσμος) et porte au cou comme sa mère le collier (μὀνιάχιον), deux formes d'ornements qu'on ne vit jamais à cette époque que chez les femmes et les filles. C'est donc une petite fille. Ce qu'on a pris pour une sphère est un jouet d'enfant, comme on en voit dans le vase qui représente Persée à quatre ans sur les genoux de sa mère. Enfin le personnage qui évente n'est point un diacre, mais indubitablement une femme. Passeri est donc fondé à dire que c'est une famille composée de la mère, assise avec son enfant dont la sœur aînée leur donne de l'air, et il peut écrire : *Mater quiriacum infantem in sinu sustinet, dum ancillula seu natu ætate major flabello ventum excitat.*

MÉDAILLES.

La plus grande marque d'honneur que puisse donner un souverain à la sainte Vierge, c'est de substituer son image à la sienne sur les monnaies, puisqu'il semble ainsi abdiquer en sa faveur; c'est aussi le plus haut degré de respect d'un peuple qui accepte par là sa domination. Nous croyons donc important de rappeler ici les principales médailles qui nous conservent son effigie et qui sont des monuments précieux de son culte.

1. Garrucci, *loc. cit.*, pl. IX, fig. 2.



ANASTASE II. (+ 719). — Les empereurs de Constantinople si dévots à la sainte Vierge n'ont pas oublié cette manière de l'honorer, et dès le VIII[e] siècle sous le règne d'Anastase nous distinguons déjà sur les monnaies les deux lettres M A qui signifient indubitablement *Marie* ou la mère de Dieu.

LÉON LE SAGE. (886+911). — Bientôt les empereurs ne se contentèrent plus d'un monogramme et Léon le Sage (Pl. CXL) fit graver son effigie sur la face de ses médailles. Nous avons dessiné à la Bibliothèque nationale une belle pièce d'or de cette sorte qui a 19 millimètres de diamètre et qui offre une parfaite conservation. La sainte Vierge nous y paraît en orante, les bras déployés en dehors, à mi-corps, et couverte d'un manteau dont les plis en se relevant derrière la tête lui forment un voile; elle n'a pas de nimbe, ce que nous ne verrons plus dans la suite; on distingue des fleurons sur son front et ses épaules. Le savant empereur, peut-être pour montrer ses prétentions sur l'Occident, voulut que les inscriptions fussent en latin et en grec, de sorte que nous lisons dans le haut entre deux croix le nom MARIA et au-dessous $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$. Le dessin de cette médaille est d'une correction et d'une finesse remarquables; nous avons pu le grossir sans inconvénient; le seul défaut imputable à la mode byzantine est l'extrême petitesse des mains[1].

THÉOPHANO. (963). NICÉPHORE PHOCAS. — Nous citerons encore une image sous la régence de l'impératrice Théophano, qui ne dura que trois mois et finit en 963; une pièce d'or frappée sous Nicéphore Phocas, enfin celles de Jean Zimiscès, si importantes dans cette étude.

JEAN ZIMISCÈS. (959 + 976).— Nous avons de ce règne plusieurs types différents. Le premier donné par du Cange (p. 152) représente sur la face la sainte Vierge les bras en orante, et retroussant par ce geste les plis de son manteau; elle est nimbée, et à côté du nimbe on lit $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$. Sur le revers on voit représentés les trois mages avec le bonnet phrygien qui s'avancent vers la Madone assise et tenant l'enfant Jésus; l'étoile est placée au-dessus de sa tête et au-dessous de la scène on aperçoit de petites colombes.

1. Martigny, 465.

(Pl. CXX.) — Le second type figure la sainte Vierge en buste avec le Sauveur devant sa poitrine et semblant de ses mains soutenir son nimbe crucifère; cette médaille est commune à Jean Zimiscès, Basile II et Constantin XI dont les inscriptions se lisent par derrière[1]. Nous avons dessiné à la Bibliothèque nationale cette pièce d'un module égal à 23 millimètres.

Le troisième type nous présente la sainte Vierge mettant le diadème sur le front de l'empereur pendant que la main divine qui paraît dans le haut semble y verser sa bénédiction. L'empereur tient une croix double dans la main gauche et à sa droite on lit le fameux mot θεοτόκος qui signale sa profession de foi orthodoxe à l'endroit de Marie.

ROMAIN ARGYRE. (1028 + 1034.) Pl. CXVII. — La médaille d'argent de Romain Argyre que nous possédons à la bibliothèque représente le couronnement de l'empereur par la sainte Vierge; les deux personnages sont debout. L'empereur en riche costume de cour tient un globe à la main.

M. d'Amécourt possède une délicieuse monnaie d'or de cet empereur; après celle de Léon le Sage aucune effigie ne nous a paru réunir plus de pureté de dessin à une conservation plus parfaite; la sainte Vierge y est représentée nimbée, avec trois pois sur le front et les épaules et l'enfant Jésus sur la poitrine. Une autre médaille du même cabinet conserve aussi l'effigie de Romain Argyre. La sainte Vierge est repré-

1. Saulcy, XXII.

sentée assise sur un riche trône, nimbée et accompagnée du texte $\overline{MP}$ $\overline{ΘV}$ de côté.

ROMAIN IV, dit DIOGÈNE. (1068-1071, Pl. CXX.) Une pièce d'argent de la Bibliothèque nationale appartient au règne de Romain Diogène; elle a 29 millimètres de diamètre, et nous offre un des plus remarquables exemples d'une madone debout et tenant l'enfant Jésus. La sainte Vierge a les pieds sur un escabeau, elle porte le Sauveur avec noblesse; les plis, l'attitude générale, le dessin, sont irréprochables; nous avons pu, sans faire paraître de défaut, opérer un grossissement considérable. On lit sur l'exergue παρθενε σοί πολύαινε et sur le champ $\overline{M}$ $\overline{Θ}$. Au revers est gravée la figure de l'empereur debout tenant une croix de la main droite et un globe de la gauche.

MICHEL DUCAS (1071-1078, Pl. CXLVI.) — Dans la médaille convexe de Michel Ducas, la sainte Vierge est aussi debout, en orante; elle a de plus l'image du Sauveur au milieu de la poitrine. — La pièce de la Bibliothèque est frappée avec peu de soin et on remarque une double empreinte à l'endroit du bras; elle est inférieure comme composition et comme dessin à la précédente [1].

ALEXIS COMNÈNE. (1081-1118, Pl. CXXV.) — Les médailles d'Alexis Comnène nous montrent la sainte Vierge en orante, les bras déployés en dehors; on ne lui voit pas les pieds. — Elle porte l'enfant Jésus sur la poitrine comme la fameuse madone Odigitria.

JEAN COMNÈNE (+ 1143.) — Sur des pièces d'or de Jean Comnène, semblables à la première de Diogène, l'empereur reçoit son diadème de la mère de Dieu; on y lit ces caractères 'ιώ δεσπότης, *moi empereur;* sur l'autre face est gravé le Christ assis [2].

Sur une autre pièce du même empereur, la mère de Dieu présente une croix double en guise de sceptre à Jean; on lit en exergue la même inscription 'ιώ δεσπότης, au-dessus de la tête de la sainte Vierge et à son côté $\overline{MP}$ $\overline{ΘV}$.

Sur une troisième médaille, Jean lui-même debout avec un rameau et un globe crucifère, est accompagné de l'inscription : « Moi, empereur, né dans la pourpre »; sur le revers, la sainte Vierge est représentée les deux bras étendus.

Des numismates ont attribué à l'époque de Jean Comnène un cuivre où Banduri a cru voir une Adoration des mages. — On voit à la Bibliothèque nationale une médaille de petit bronze qui a les plus grands rapports avec celle de moyen bronze de Banduri; M. Muret la croit unique, malheureusement elle est si fruste qu'on peut difficilement se prononcer sur le sujet qu'il représente [1].

CONSTANTIN LE MONOMAQUE. (1042-1064.) — La médaille de Constantin, que nous avons dessinée à la Bibliothèque, reproduit en traits plus grossiers à peu près l'image que nous avons décrite sous Léon le Sage. — Celle-ci seulement est nimbée, elle occupe une plus grande place dans le champ, de sorte que les bras sont plus relevés, enfin elle est informe comme dessin.

CONSTANTIN DUCAS. (1059-1067, Pl. CXLVI.) — Sous Constantin Ducas, la madone est encore en orante, mais elle est debout; les plis de son manteau retombent abondamment derrière les bras qui les soulèvent. La pièce a 24 millimètres de diamètre.

ROMAIN IV, DIT DIOGÈNE (1068-1071.) — Romain IV en a fait frapper un grand nombre où on lit l'inscription : « La mère de Dieu à Romain, empereur; » (le mot Θεοτόκος est en abrégé et on ne lit que Θεκος. — Octave Strada décrit deux pièces de bronze presque semblables dont l'une porte la mère de Dieu avec le Christ

1. Voy. de Saulcy.
2. Du Cange, p. 168.

1. Voyez Marchand : *Lettres sur la numismatique et l'histoire.*

enfant sur son sein, et les caractères ordinaires mais intervertis, Μήτηρ Θεοῦ. — Sur la face opposée on lit : « La mère Dieu à l'empereur Romain Diogène. »

M. de Saulcy publie un soleirol d'or de Romain Diogène et d'Eudoxie semblable à ceux-ci. »

Manuel Comnène (1143-1180). — Nous connaissons plusieurs types de monnaies de Manuel Comnène relatifs à la sainte Vierge; l'un ressemble à celui de Romain Argyre et figure la sainte Vierge couronnant l'empereur. — M. de Saulcy la publie sur un soleirol d'argent concave.

Un autre est d'un genre assez rare; il nous fait voir la sainte Vierge presque de profil, les bras levés dans l'attitude de la prière qu'elle adresse à Dieu pour le salut de l'empire[1]. — M. de Saulcy nous l'offre sur une pièce de bronze. Les sigles $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$ se lisent de côté.

Andronic Comnène (1183-1185). — M. de Saulcy donne dans sa classification des médailles byzantines deux pièces d'Andronic Comnène portant l'effigie de la sainte Vierge; c'est d'abord un soleirol d'argent la représentant les bras ouverts et, dans les plis de son manteau qu'elle relève, portant la figure de l'enfant Jésus; c'est ensuite un bronze concave avec l'inscription $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$[2].

Isaac l'Ange (1185-1195). — Sous le règne d'Isaac, pour donner plus de majesté à la figure de la sainte Vierge et rehausser l'honneur qu'on lui rendait, on la représente assise sur un trône magnifique garni d'un riche dossier et tenant sur ses genoux l'enfant Jésus comme dans un médaillon. — Au-dessus du trône on lisait : $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$.

Si le cadre de notre étude ne nous arrêtait à la fin du XIIe siècle, nous pourrions montrer de nouvelles médailles encore frappées à l'effigie de la mère de Dieu, mais entrant plus ou moins dans les mêmes données; celle, par exemple, que nous avons dessinée à la Bibliothèque nationale et qui appartient à Andronic II (1282-1328) et celle de Constantin Dracosès Paléologue (1448-1453).

Sous les Paléologues, on voit se produire un type tout à fait spécial : la sainte Vierge, les bras étendus, de face, est entourée des murailles crénelées d'une ville. Cette ville n'est autre, si nous en croyons du Cange, que Constantinople qui, dès l'ère constantinienne, avait été placée sous la protection de Marie. Jean V a un type qui lui est propre; il s'est fait représenter donnant la main à la sainte Vierge.




Médaille d'Andronic Paléologue.

Roger (1085-1111). — Cette glorification de la sainte Vierge par les médailles qui mettait son effigie à chaque instant entre toutes les mains et qui confondait son image avec la représentation de la fortune ou la récompense du travail, ne fut pas seulement usitée en Orient. Nous la retrouvons en Italie dès le XIe siècle. Vergara cite une monnaie de bronze fort grossière sur laquelle on voit un prince à cheval, portant une lance pavoisée, et où on lit l'épigraphe : *Rogierus Comes*. Au revers est l'image de la sainte Vierge, assise sur un trône, tenant l'enfant Jésus qu'elle élève comme pour le montrer au monde; on lit autour : MAIRIA-MATER. DMI[1].

Sur une autre médaille à peu près semblable

1. Du Cange, 168, 3e ligne, 3e médaille.

2. Saulcy, *Essai de classification des médailles byzantines*.

1. Vergara, *Ant. Monete del regno di Napoli*, 1715.

et qui est à Plaisance, on lit MARIA MATER DOMINI.

Sur une troisième du duc Roger, on voit au revers l'image de la mère de Dieu avec l'abréviation S. M. pour *Sancta Maria*. Vergara pense que cette médaille appartient au même Roger, qui, après avoir quitté le titre de comte, prit celui de duc; cependant l'aspect de cette médaille diffère tellement de la première, que Muratori serait porté à croire qu'elle fut frappée par Roger, duc d'Apulée, fils de Robert Guiscard qui mourut en 1111.

GUILLAUME II (1111 + 1127).—Son successeur, Guillaume II, imita cet exemple (1111 + 1127). Le type fut seulement un peu modifié, la sainte Vierge, au lieu d'être représentée de la tête aux pieds ne le fut qu'à mi-corps, et on écrivit simplement à sa droite le sigle, $\overline{MP}$ $\overline{\Theta V}$; cette madone rentre dans le caractère de celles dites de saint Luc; au revers on lit $\frac{REX}{W}$ et en exergue le nom du roi Guillaume en caractères arabes.

RÉPUBLIQUE DE PISE, 1152. (Pl. CXVII.) — La république de Pise imita ces pieux exemples : nous possédons, au Cabinet des médailles, une monnaie qui nous montre la madone avec l'enfant Jésus dans les bras et qui date probablement de l'empereur Frédéric Barberousse (1152 + 1190) comme l'F qu'on voit au revers le laisse supposer. On lit sur l'exergue : *Sancta Maria de Pisis*. C'est tout à fait le type de saint Luc et peut-être une réminiscence de la fameuse madone « Sotto gli orgagni » que les Pisans avaient en si grande vénération. On remarque ici une étoile au bas du nimbe.

Cette coutume subsista longtemps à Pise, car on retrouve encore l'image de la madone sur des monnaies du XIIIe ou XIVe siècle avec cette supplication : *Virgo, Pisas protege !*

SCEAUX.

Héraclius (+641)[1]. — Les sceaux doivent nous occuper après les médailles, car là aussi les peuples ont trouvé un moyen de répéter à l'infini l'image chérie de la mère de Dieu.

Suivant M. Sabatier, auquel nous laissons la responsabilité de l'attribution, un sceau de plomb byzantin remonterait à l'empereur Héraclius[1] et fournirait l'image de la sainte Vierge. On y voit d'un côté les trois empereurs qui ont régné ensemble, et de l'autre la sainte Vierge debout entre deux croix, nimbée et tenant sur sa poitrine un médaillon de l'enfant Jésus.

Sceaux byzantins, Xe siècle. — Ciacconi décrit trois sceaux de plomb qui lui appartenaient et qu'il a donnés à la bibliothèque Vaticane, où malheureusement je n'ai pu les retrouver. Ils portent sur la face la sainte Vierge, tenant devant elle l'enfant Jésus, comme dans les monnaies byzantines. Sur le revers du premier et du second on a tracé des monogrammes et sur le troisième une inscription. — On les attribue au Xe siècle.

Sceau de Nicolas, archevêque de Constantinople, XIe siècle. — Ficoroni publie un sceau

1. Héraclius, empereur en 610, à trente-cinq ans, est mort en 641. Héraclius Constantin, fils d'Héraclius et de Flavia Eudoxia, né à Constantinople en 612, succéda à son père en 641 et partagea le trône avec Héracléonas, son frère.

d'un archevêque de Constantinople, appelé Nicolas; sur la face on voit la sainte Vierge debout sur un escabeau et tenant l'enfant Jésus dans ses bras, et sur l'exergue cette invocation en caractères grecs :

Très-sainte mère de Dieu, secourez-nous!

Sur le revers on lit cette inscription distribuée en sept lignes :

Nicolas, archevêque de Constantinople[1],
la nouvelle Rome.

On compte cinq archevêques de Constantinople du nom de Nicolas, le premier à la fin du IXe et commencement du Xe siècle, le second vers la fin du Xe, le troisième vers la fin du XIe, le quatrième au milieu du XIIe siècle, le cinquième dans le XIIIe siècle. (*Bolland.,* I, tome d'août).

D'après le style de la figure et en le rapprochant de médailles que nous avons déjà examinées, il nous semble entre ces diverses oques que nous devions choisir la fin du XIe.

Chapitre de Paris, 1146. (Pl. CXXXII.) — Nous avons pu recueillir pour la France un assez grand nombre de sceaux portant l'effigie de la très-sainte Vierge; un des plus anciens est celui du chapitre de Paris, que les archives conservent attaché à une charte de 1146, et qui par conséquent lui est antérieure. Nous y voyons la sainte Vierge assise, couronnée, ouvrant les deux bras et tenant un fleuron de la main droite. On lit autour :

+ *Congregacio Sce Marie Parisiensis.*

D'après la forme de ces caractères et notamment des E, qui ne sont pas encore en manière de C, je ne serais pas surpris que ce sceau remontât au XIe siècle.

Abbaye de Vicogne, 1149. (Pl. CXXXIII.) — Le sceau de l'abbaye de Vicogne, ou *casa Dei,* n'a pas non plus l'enfant Jésus; les fleurons de la couronne sont plus élevés; Marie assise, revêtue d'une tunique à larges manches, tient un livre ouvert de la main gauche et une fleur de la droite. Son trône a la forme pliant avec les têtes d'animaux; on remarque trois petites rosaces sous les pieds et de chaque côté de la tête. On lit autour :

+ *Sigillum Sancte Marie de Casa Dei.*

Ici paraît l'E recourbé et la forme des A qui accusent une époque plus récente.

Abbaye de Bonne-Espérance, 1155. (Planche CXXXIII.) — Dans le sceau de l'abbaye de Bonne-Espérance, la sainte Vierge est représentée à mi-corps; les plis de son manteau sont retenus en avant par une fibule; elle tient un livre de la main gauche et un lis, sceptre de la virginité, de la main droite. La tunique est serrée par une riche ceinture. On lit autour :

+ *Sigillum Sce Marie de bona spe.*

Abbaye de Longpont, 1160. (Pl. CXVIII.) — Cette jolie empreinte nous fait voir la sainte Vierge assise sur l'arc-en-ciel, tenant la fleur de la main droite et soutenant sur ses genoux l'enfant Jésus. Elle n'a pas de nimbe, mais elle est couronnée, sa robe est enrichie de broderies.

+ *Sigillum sancte Marie Longi-Pontis.*

Abbaye d'Eaucourt, 1162. (Pl. CXX.) — La sainte Vierge est représentée debout, étendant les mains, laissant pendre les larges manches de sa tunique et tenant le lis :

+ *Sigillum beate Marie de A...*

Chapitre de Condé, 1163. (Pl. CXXXIII.) — Le sceau du chapitre de Condé nous montre la sainte Vierge assise, les mains jointes dans l'attitude de la prière, comme nous voyons quelquefois figurée l'Assomption. La robe est très-riche.

Bayeux. (Pl. CXXX.) — On conserve à la

1. *Piombi antichi,* Roma, 1740; — *Revue arch.,* Sabatier.

Bibliothèque nationale un sceau du chapitre de Bayeux, qui représente la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus sur les genoux, et un lis de la main droite; le contre-sceau est plus petit et porte aussi une madone. On y lit :

Secretui (sic) *capituli Baioci.*

Chapitre de Cambrai, 1169. — Ici la sainte Vierge est assise, elle porte le Sauveur du bras gauche, un livre et une fleur de la main droite; on lit cette exergue :

Sigillum sancte Marie Cmb.

L'empreinte est fort effacée.

Abbaye de Prémontré, 1171. (Pl. CXXVI.) — Sur le sceau de l'abbaye de Prémontré 1171, on voit la sainte Vierge assise, tenant le Sauveur de la main gauche et soutenant une sphère de la droite; elle est nimbée, mais sans couronne :

Sigillum Sancte Marie... mensis... Ecclesie.

On ne distingue qu'un des côtés du pliant :

Abbaye de Prémontré. (Pl. CXX.) — Sur le sceau des Prémontrés, la sainte Vierge paraît debout, seule, nimbée; elle tient à la main une sorte de sphère; l'inscription est presque entièrement détruite.

Chapitre de Noyon, 1174. (Pl. CXXVI.) — Le sceau du chapitre de Noyon nous offre une attitude très-singulière, un geste d'allocution plutôt que d'oraison. Marie étend en dehors la main gauche et retourne contre sa poitrine la main droite ; voici l'inscription :

Sigillum S. Marie Noviomsis ∴

Chapitre de Laon. (Pl. CXXX.) — Un sceau du chapitre de Laon est attaché à une charte de 1181. On y aperçoit encore la sainte Vierge avec le sceptre et l'enfant Jésus; — malheureusement tout le haut de l'empreinte a disparu.

Abbaye de Breteuil, 1183. — Ici la sainte Vierge, assise, porte le Sauveur sur ses genoux ; elle tient le lis, elle est couronnée comme dans le sceau de Noyon, elle n'a pas de nimbe, l'exergue est presque entièrement détruite.

Abbaye de Ressons, 1187. (Pl. CXXV.) — Nous voyons la sainte Vierge seule, assise, sans nimbe, mais couronnée, tenant le sceptre et le livre; autour :

+ *Sigillum capituli Sce Marie de Ressons.*

Abbaye de Farmoutier, 1197. (Pl. CXXIII.) — La sainte Vierge est couronnée, nimbée, assise sur un trône avec coussin; elle porte de la main droite le sceptre fleurdelisé, et sur ses genoux l'enfant Jésus. Le Sauveur a un nimbe crucifère, il tient un volume de la main gauche et bénit de la droite, levant les deux premiers doigts et laissant les autres pliés :

+ *Sigillum capituli Sce Marie Faremonasterii.*

Prieuré de Longpont, 1160 et 1200. (Planches CXXIII, CXXV.) — Le prieuré de Longpont nous donne deux types différents pour son sceau au XIIe siècle. Celui qui paraît le plus ancien est circulaire; la sainte Vierge y est seule dans l'attitude de la prière, nimbée et tenant un livre; elle s'enveloppe dans les plis d'un large manteau. On lit autour :

Sigillum S. Marie de Longoponte.

Le second, qui est de 1200, et postérieur comme la forme des caractères, ne peut laisser de doute, présente l'image d'une madone voilée, couronnée, entrônée, tenant l'enfant Jésus et le sceptre fleurdelisé. Le haut de la tête, ce que nous n'avons pas encore vu, interrompt l'exergue :

Sigillum S. Marie de Longoponte.

Chapitre d'Étampes. (Pl. CXVIII.) — Nous n'avons plus qu'un fragment du sceau du chapitre d'Étampes et nous ignorons sa date précise : la sainte Vierge est assise sur un siége ajouré;

elle porte le sceptre dans sa main droite, elle pose la gauche sur un livre. Elle est couronnée. La dégradation a supprimé toute l'inscription.

Chapitre d'Arras, 1200. (Pl. CXXX.) — La sainte Vierge a les mains étendues, elle tient un livre dans la gauche, elle est nimbée et entourée de l'exergue suivante :

+ *Sigillu* ZCÆ *Mariæ atrebaten siz ecclesiæ* [1].

On possède un autre modèle de sceau de ce chapitre qui figure la sainte Vierge assise entre les tours de la cathédrale, nimbée et tenant un sceptre et un livre. Avec l'exergue :

Sigillum ecclesie Atrebatensis.

Prieuré de la Charité-sur-Loire (1203). — La sainte Vierge porte l'enfant Jésus sur ses genoux; elle met ses mains ouvertes sur les épaules de l'enfant qui déploie la main droite de la même manière et tient de l'autre un volumen. Les contours sont très-vagues et en rendent la copie presque impossible :

Sigillum Sanctæ Mariæ de Karitate.

On remarquera dans cette inscription beaucoup d'abréviations. Ainsi les dernières lettres de *Sigillum* sont remplacées par deux L barrées.

Abbaye du Bec (1221). — Les dates qui outre-passent un peu le XIIe siècle ne supposent pas que les sceaux lui soient postérieurs, car il est bien probable qu'une abbaye conservait le même pendant longtemps ; en tout cas, celui de l'abbaye du Bec mériterait que nous sortions de notre cadre par sa belle composition. Il est circulaire et figure la sainte Vierge assise sur un banc richement ajouré. Marie est couronnée, nimbée de perles; elle tient le Sauveur et le sceptre fleurdelisé. Elle pose les pieds sur un escabeau; trois étoiles de chaque côté ornent le champ, l'exergue est fort mutilée.

Abbaye de Forest (1221). (Pl. CXXXIII.) — Sous la même date nous apparaît la fine empreinte du sceau de l'abbaye de Forest. La sainte Vierge a l'enfant renversé sur son bras gauche; elle est assise sur un pliant très-ouvert. On remarque les fleurons très-prononcés de sa couronne.

+ *Sigillum sce Marie de Forest.*

Chapitre de Rouen. (Pl. CXXXII.) — On trouvera sur nos planches le sceau du chapitre de Rouen qui date du XIIe siècle et nous offre un bel état de conservation. La sainte Vierge y est représentée nimbée, couronnée, voilée, sans l'enfant, tenant le sceptre de la main droite et la pomme de la gauche ; l'exergue porte :

Sigillum capituli rotomag. ecclie.

Chapitre de Soissons. (Pl. CXXVII.) — Un des plus grands et peut-être des plus beaux types de notre collection est le sceau du chapitre de Soissons ; il est attaché à une chartre de 1231, mais son caractère appartient tout à fait au XIIe siècle. La sainte Vierge, d'une composition symétrique, est assise sur un trône à riche dossier, elle tient le Sauveur qui étend majestueusement les bras comme dans la peinture de saint Zénon à Rome et semble placer les couronnes sur la tête de deux mages. Ces mages, dont les noms sont inscrits sur leurs têtes, s'appellent Balthasar et Gaspar ; la symétrie empêchait d'y introduire Melchior. Ils s'inclinent devant le Sauveur et tiennent des palmes. Ce sceau n'a pas moins de 92 millimètres. On y lit l'exergue suivante :

+ *Sigillum Beate Marie su... s. Ecclie.*

Sceaux divers. C'est peut-être en France que nous trouvons les sceaux les plus remarquables et les mieux conservés. Cependant notre pays n'avait pas seul le privilége de représenter ainsi la très-sainte Vierge ; nous les avons spéciale-

1. *Essai historique et monographique sur l'ancienne cathédrale d'Arras,* par Auguste Ternick, pl. XVII, fig. 1, in-4°. — *Sigillographie de la ville d'Arras,* par Guesnon, Arras, 1865. — Voy. n° 6,022 des *Archives nationales.*

ment recherchés dans les contrées où les fureurs de la réforme nous ont privés des images, car si ces effigies ne représentaient pas toujours fidèlement les statues des sanctuaires dont elles portaient le titre, on peut dire que la figure de Marie est l'indication certaine de leur consécration sous ce vocable. Nos recherches dans les pays protestants ont été très-fructueuses. On pourra voir dans *Dugdal* (t. IV) les sceaux de *Suffield, Stanfield, Cheshunt, Clerkenwell, Wykes.* Nous pouvons ajouter le prieuré de *Newstead,* l'abbaye de Sainte-Marie d'York du XIe siècle, et une vingtaine d'empreintes que nous avons décrites au chapitre de l'Angleterre et gravées sur les planches CXXXVIII et CXXXIX.—On remarquera que ces sceaux figurent toujours la sainte Vierge assise, avec l'enfant Jésus et un sceptre fleurdelysé ou une pomme. Ils sont ordinairement d'une forme ogivale. On y voit représentées quelquefois des scènes telles que l'Annonciation ou l'Adoration des mages. Ils sont loin d'offrir la même conservation que les nôtres ; ces sortes de reliques, nous dit M. Wilson, ont souffert énormément dans la réformation et le séquestre des biens de l'Église ; une circonstance non moins fâcheuse, c'est que beaucoup des anciens actes auxquels ils sont appendus ne portent pas de date ; on est obligé alors de s'en référer à l'écriture dont la paléographie détermine l'âge et au style de l'empreinte. — Les savants anglais ont au British Museum établi ces jugements avec un soin et une conscience qui ne sauraient laisser de doute.

Nous donnons pl. CXLII des sceaux de Belgique et d'Allemagne, pl. CXXXVI des sceaux de Hollande, ce pays si ravagé par la folie iconoclaste. Nous en avons réuni un grand nombre des pays scandinaves; malheureusement la plupart sont du XIIIe siècle et un très-petit nombre nous paraissent posséder un caractère plus ancien. Parmi ces derniers nous citerons celui de Byrtynge, qui se rapproche du style français. Notons surtout les cachets des saintes reines Agnès, Marguerite, Mathilde, qui avaient voulu rappeler ainsi chaque jour l'image de la plus auguste des souveraines [1].

Nous en retrouverions facilement de même en Italie et ailleurs; nous n'insistons pas ici, nous réservant de décrire ces monuments dans les pays qu'ils concernent.

1. *Norske Sigiller og Mynter,* pour la Norvége. — *Svenska Sigiller fran medeltiden utgifna af Bror,* Emil Hildebrand, Stockholm, 1862, in-folio.



Sceau de la reine Marguerite.

MÉDAILLES DE PÈLERINAGES.

Un genre de médailles fort ancien et qui au moyen âge devint fort répandu, fut celui des médailles portées par les dévots et les pèlerins de la sainte Vierge. Nous avons, à propos de l'Adoration des mages, parlé des encolpia, que les premiers fidèles suspendaient ainsi à leur cou; nous pourrions en retrouver de semblables presque à chaque siècle. Les pèlerinages développèrent infiniment ces médailles, pour lesquelles au lieu de bronze on employa simplement du plomb et de l'étain.

On dit qu'en 1183 la sainte Vierge apparut à un ouvrier et lui remit une médaille du Sauveur, sans doute comme modèle. A Rome, en 1200, les pèlerins achetaient des médailles où on voyait l'image de Notre-Seigneur et qu'on appelait des Véroniques. — Plus tard elles se multiplièrent et on peut, dans le livre curieux publié par M. Forgeais, se rendre compte des ces anciens plombs, dont un très-grand nombre appartiennent aux pèlerinages de Marie.

INTAILLES ET CAMÉES.

(Pl. CVI.) — On sait que la glyptique fournissait aux anciens non-seulement des bijoux de parure, mais aussi des amulettes et des objets de dévotion. Les fidèles lui empruntèrent cette pratique religieuse en en changeant le but et le sentiment; dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, on continua de graver sur pierre fine en Italie, mais bientôt cet art se perdit en Occident et devint le monopole des Byzantins. On possède à la Bibliothèque nationale cinq pierres que l'on considère comme antérieures à 340 et dont deux nous offrent l'image de la sainte Vierge. La première, comprise sous le numéro 1331, représente la Madone assise et tenant l'enfant Jésus sur ses genoux; elle a 10 millimètres sur 13 millimètres, le dessin est très-grossier et très-incorrect. Une seconde plus fine, de 13 sur 16, figure la Visitation de Notre-Dame; nous l'avons déjà décrite à cet article.

Au musée de Madrid, on conserve une intaille sur émeraude de petite dimension, qu'on attribue au VI[e] siècle et qui provient de la Fuente de Guarrazar, à deux lieues de Tolède.

(P. XVII.) Le Cabinet des médailles possède des camées très-curieux qu'on attribue au V[e] ou VI[e] siècle que nous avons décrits au sujet de l'Annonciation et qui, à travers le byzantinisme naissant, nous montrent un dessin et une correction encore antiques; ces camées se reproduisent l'un l'autre avec de légères variantes.

On retrouve dans un ancien inventaire français le souvenir d'une pierre de Damas : « Ung

beslong sur lequel est « un cama-
; ymage de Nostre-Dame « enlevé ».
al de Conques reproduit en figure mi-
que le Christ en croix entre la sainte Vierge et saint Jean.

Dans l'inventaire des bagues de Charles V, on lit : « Annel des vendredis, lequel est néelé et y « est la croix double noire de chacun costé où « il y a crucifix d'un camayeux, saint Jean et « N. D. et deux angeloz sur les bras de la croix[1]. »

(Pl. XLV.) — A l'iconographie du Crucifiement, nous avons mentionné une pierre de jaspe que le cardinal Antonelli a donnée en 1874 au Musée chrétien et qui représente d'un côté Notre-Seigneur en croix entre la sainte Vierge et saint Jean. — Nous y joignons un petit Crucifiement sur le chaton d'une bague en cristal de roche et qui provient du même musée. (Pl. XLVI.)

Signalons encore un Crucifiement fort ancien au Musée du Louvre, dans lequel figure comme toujours la sainte Vierge.

(Pl. CXL.) — Parmi les plus jolis bijoux religieux que nous ait fournis l'art byzantin, nous n'hésitons pas à ranger une madone sculptée sur jaspe sanguin qu'on voit au Louvre dans la première salle du Musée égyptien. La figure de la sainte Vierge, en orante, est touchée avec une finesse, les ornements, les draperies ont une délicatesse qui révèlent de la part du graveur autant de goût que d'expérience; la pierre est convexe et d'environ 30 millimètres de diamètre; la tête est surtout en relief. — Nous attribuerons volontiers ce travail au IX[e] siècle, époque où le jaspe sanguin fut fréquemment employé en Orient. — Nous rapprochans de cette pièce un bas-relief exécuté sur la même matière et que nous avons dessiné au Vatican.

1. Labarte, I, 208.

(Pl. XCVII.) — Nous conservons deux pierres intéressantes du temps de Nicéphore Botoniate (+ 1081), l'une gravée dans Du Cange représente Marie dans un médaillon, voilée, nimbée, et les mains retournées contre la poitrine; une petite croix est tracée au-dessus du front. L'autre est en jaspe vert de forme oblongue (0m,050 × 0m,075) publiée par Chifflet en 1650[1]. — Ce petit bas-relief nous offre la sainte Vierge dans la même attitude, mais en pied au lieu d'être vue seulement à mi-corps; elle est debout sur un escabeau et fait voir la paume de ses mains, signe de prière souvent affecté, comme on l'a vu, à représenter l'Assomption; de chaque côté se lit intégralement l'inscription ΜΗΤΗΡ ΘΕΟΥ.

Au cabinet des médailles, un camée byzantin, sous le numéro 265, nous montre une madone dans le type de saint Luc, à mi-corps, et tenant l'enfant Jésus du bras gauche, de chaque côté les sigles $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$ et au-dessus de la tête du Sauveur $\overline{\text{ICXC}}$. Cette pierre a 0m,050 × 0m,062.

Le musée Vettori possédait une pierre un peu plus petite (0m,030 × 0m,044), ovale et qui nous fournit une madone sous des traits identiques; nous l'avons cherchée au Vatican, où la collection Vettori a été versée, sans malheureusement pouvoir la retrouver.

La collection de Luynes, en passant au cabinet des médailles, lui a donné une petite intaille byzantine de 0m,014 qui représente la Nativité; on distingue la sainte mère couchée au milieu; audessous de la crèche est l'étable, et dans la partie inférieure saint Joseph, le lavabo et un berger, éléments ordinaires de ce genre de tableau. Le dessin en est très-fin, comme on peut en juger par la quantité de personnages compris sous un si petit cadre, mais je ne crois pas, sans pouvoir rien déterminer, que cet ouvrage soit d'une époque reculée.

1. Vetus imago sanctæ Deiparæ in jaspide viridi operis anaglyphi inscripta Nicephoro Botoniatæ, p. 7.

ORDRES MILITAIRES ET RELIGIEUX.

Sainte-Marie du Lis. — Le plus ancien ordre de chevalerie établi en l'honneur de la sainte Vierge date du XIe siècle ; Garcias, roi de Navarre, était tombé dangereusement malade en 1048 ; sa conduite avait été fort irrégulière, mais à la fin de sa vie, il fut sauvé par la dévotion qu'il avait toujours portée à une image miraculeuse de la sainte Vierge sortant d'un lis et tenant son fils entre ses bras. Il fit alors bâtir une église appelée Sainte-Marie-la-Royale de Nayera et institua un ordre militaire sous le nom de Sainte-Marie-du-Lis en souvenir de la pieuse image qui lui avait valu sa guérison ; les chevaliers étaient au nombre de trente-huit seulement. (*Rosier de Marie,* XIV, 779.)

Notre-Dame de l'Étoile. — On a dit que l'ordre de l'Étoile avait été fondé, en 1022, par le roi Robert; il est plus probable qu'il ne le fut qu'au XIVe siècle par le roi Jean. — D'après Abelly, qui fait honneur de cette fondation à Robert, ce roi, après avoir bâti la magnifique église de Molesme en l'honneur de la sainte Vierge, lui donna ce vocable, et, comme témoignage de sa vénération, il institua l'ordre militaire de Notre-Dame de l'Étoile, le jour de la nativité de la sainte Vierge. Cet ordre était composé de trente chevaliers des plus vertueux seigneurs de sa cour, dont le roi était le chef et le directeur. Ils portaient une cape ou une cotte d'armes de damas blanc doublé de taffetas incarnat. L'habit était de la même couleur, et au droit du cœur ils portaient une étoile brodée en or. Tous les jours ils étaient obligés de dire un office et de réciter plusieurs *Ave Maria.*

Prémontrés. — On raconte que l'institution de l'ordre de Prémontré par saint Norbert, en 1120, eut lieu d'après une révélation de Notre-Dame.

Bénédictins. — L'ordre de Saint-Benoît, dont les principaux rameaux ont toujours fait profession expresse de vivre sous la protection particulière de la sainte Vierge, comptait trente-sept mille monastères, quoique sous différents habits et divers instituts. Trithème rapporte que de son temps il avait donné vingt-quatre papes, onze cent soixante-quatre archevêques et trois mille cinq cent douze évêques. L'ordre de Cluny, celui de Cîteaux et celui des Chartreux vivaient sous sa règle.

Chartreux. — Voici comment le souvenir de la très-sainte Vierge se trouve mêlé à la fondation de la Chartreuse : saint Bruno avec six compagnons alla s'établir près de Grenoble dans des montagnes affreuses ; ils y bâtirent un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge, et, s'étant fait des cellules autour de cette chapelle, ils en prirent possession vers la Saint-Jean de l'an 1084. C'est ainsi que la sainte Vierge devint comme la racine du nouvel ordre qui a donné et ne cesse de donner tant d'édification à l'Église et en particulier à la France où il a pris naissance.

On peut dire que le nom de Marie fut aussi mêlé à la fondation des deux grands monastères de Fontevrault ouverts par Robert d'Arbrissel à la fin du XIe siècle.

Cisterciens. — Vers la même époque le bienheureux Albéric donna l'habit blanc aux religieux de Cîteaux, hormis le scapulaire, qui demeura noir ; la tradition de l'ordre est qu'il fit ce changement par le commandement de la sainte

Vierge, qui voulut qu'un institut spécialement dévoué à son culte portât cette couleur [1].

Non loin d'Arouaise se voyait le monastère du mont Saint-Quentin, qu'on venait de fonder sur une ancienne église de la sainte Vierge, qui jouissait d'une grande vénération et qui valut sans doute d'abondantes bénédictions aux nouvelles demeures.

Chevaliers hospitaliers. — En cherchant avec soin dans l'histoire, il serait aisé de découvrir la très-sainte Vierge à l'origine de toutes les œuvres bienfaisantes qui se sont élevées dans l'Église. Ainsi en fut-il pour les chevaliers de Saint Jean de Jérusalem. Avant même la conquête de Jérusalem, des marchands d'Amalfi, ville d'Italie, faisant leur négoce en Égypte, obtinrent du sultan la permission d'établir un hôpital à Jérusalem, pour y recevoir les pèlerins chrétiens et leur épargner par là une partie des avanies et des mauvais traitements qu'ils avaient à essuyer des Sarrasins et même des Grecs schismatiques; ils mirent leur fondation sous la protection de Marie en faisant bâtir une église proche du Saint-Sépulcre, église qu'on appela *Sainte-Marie-la-Latine*. On établit tout auprès deux hôpitaux; le bienheureux Gérard y présidait. Godefroi de Bouillon, charmé de la vertu des Hospitaliers, lui donna de grandes richesses. Bientôt plusieurs croisés se consacrèrent à cet exercice de charité et ils ne se contentaient pas de loger les pèlerins, mais ils les escortaient et les protégeaient contre les infidèles.

Tel fut le commencement de cet ordre si célèbre que le pape Pascal approuva, et dont la semence de charité fut jetée comme tant d'autres sur le monde, par la main maternelle de la sainte Vierge.

Chevaliers teutoniques. — Nous apercevons de même cette main céleste dans les débuts de

1. Rohrbacher, VI, 336.

l'ordre teutonique. Pendant le siége de Ptolémaïs par les croisés, quelques pèlerins allemands de Brême et de Lubeck, touchés de compassion pour les malades de l'armée, qui manquaient de tout, établirent un hôpital sous leurs tentes. Mais déjà il y avait à Jérusalem un hôpital de la nation teutonique ; alors la sainte Vierge inspira à un vertueux Allemand, qui y était établi avec sa femme, de bâtir à ses dépens un hôpital pour les pauvres et les malades de sa nation ; il y joignit un oratoire en l'honneur de Marie.

Il entretint longtemps cette bonne œuvre tant de ses biens que des quêtes qu'il faisait; et quelques autres, touchés de son bon exemple, se donnèrent à cet hôpital et au service des pauvres. Avec le temps il s'y joignit des chevaliers et des nobles qui crurent plus agréable à Dieu de prendre aussi les armes pour la défense de la terre sainte. Cette dévotion s'étant renouvelée devant Ptolémaïs à l'occasion de l'hôpital dressé dans le camp, on prit la résolution de former un troisième ordre militaire, à l'imitation des templiers et des hospitaliers de Saint-Jean, et qui s'appela, en souvenir de la sainte Vierge et de son sanctuaire originel, l'ordre des *Chevaliers teutoniques de la maison de Sainte-Marie de Jérusalem* (1192)[1].

Ordre de la Merci. — Pierre de Nolasque, gentilhomme français, né vers 1189, s'occupait d'établir une œuvre pour le rachat des captifs, lorsque, dans le temps qu'il la préparait, la sainte Vierge lui apparut une nuit pour lui dire que c'était la volonté de Dieu qu'il travaillât à l'établissement d'un ordre dont les religieux s'obligeraient par vœu particulier à s'employer au rachat des captifs. Comme il ne faisait rien sans consulter son père spirituel, saint Raymond de Penafort, il alla le trouver pour lui communiquer cette vision. Sa surprise augmenta lorsqu'il apprit de ce sainr qu'il avait vu la même chose et que la sainte Vierge lui avait ordonné

1. Rohrbacher, VII, 194.



de le fortifier dans ce dessein. Ainsi ne doutant pas que ce ne fût la volonté divine, ils ne songèrent plus qu'aux moyens d'exécution. Comme il fallait le consentement du roi et de l'évêque, ils allèrent trouver le prince. Celui-ci les écouta avec une joie d'autant plus sensible que la même nuit il avait eu la même vision ; il offrit de contribuer à cette sainte entreprise et par son autorité et par ses libéralités. Ils conférèrent ensemble sur la triple apparition de la sainte Vierge et sur les ordres exprès qu'elle leur avait donnés à tous trois séparément. L'érection du nouvel ordre fut donc résolue, et tel fut le commencement de l'ordre glorieusement appelé l'ordre de la Merci pour la rédemption des captifs.

L'influence de la sainte Vierge sur la fondation et le développement des ordres religieux formerait le sujet d'un livre entier; nous ne pouvons ici que la signaler et en indiquer quelques-unes des manifestations. Une des plus éclatantes fut assurément la bénédiction qu'elle accorda aux efforts de saint Dominique. Une nuit Dominique, étant en prière selon sa coutume, vit Jésus-Christ irrité contre le monde le menacer de sa colère, lorsque sa mère intervint en lui présentant deux hommes pour l'apaiser; il se reconnut sous l'un d'eux et l'autre, qu'il n'avait jamais vu, était saint François.

L'accroissement vraiment miraculeux des frères prêcheurs est dû, comme cette légende nous le montre, tout entier aux prières de la sainte Vierge. Théodore, en écrivant la vie de saint Dominique, disait : « Nous avons été spécialement confiés par la divine Majesté à la très-sainte Vierge, et pour cela nous sommes à l'abri sous les ailes de sa protection; elle nous comble de bénédictions, elle répand abondamment sur nous la rosée de ses grâces; nous sommes conservés, augmentés et sauvés par son intercession. »

LE SAMEDI.

La consécration du samedi à la sainte Vierge est fort ancienne. Guillaume Durand prétend que cette dévotion a pris naissance dans une église de Constantinople, où se trouvait son image qu'un voile recouvrait entièrement. Or ce voile à la sixième férie, ou le vendredi, s'éloignait de l'image miraculeusement, il s'élevait en l'air pour livrer l'image aux regards du peuple. Le samedi soir, après le chant des vêpres, le même voile redescendait et demeurait baissé jusqu'au vendredi suivant. Ce miracle, vu publiquement, fixa l'attention et on décida de chanter tous les samedis l'office de la sainte Vierge.

« La consécration de ce jour à Marie, dit l'abbé Barbier, a une autre base très-solide : c'est que le Seigneur étant mort et ses disciples s'étant enfuis, la foi resta exclusivement fixée en Marie, qui n'a jamais douté de la résurrection et qui n'alla pas au tombeau comme les autres femmes. »

ROSAIRE.

On ne saurait douter qu'une grande partie des succès apostoliques de saint Dominique n'aient été produits par l'établissement du saint Rosaire, institué par lui, illustré par des miracles et gratifié par les papes d'une infinité d'indulgences.

Dans tous les temps, dans toutes les religions, nous retrouvons l'usage de répéter souvent la même prière, car il est instinctif à l'homme de supposer qu'une prière insistante a plus de pouvoir pour fléchir la Divinité qu'une prière isolée. Ces répétitions ne sont-elles pas d'ailleurs

dans l'essence de notre nature ? Voyez les petits enfants qui commencent à peine à balbutier et qui demandent la répétition de l'histoire qui leur a plu. Les rimes dans la poésie, les refrains des chants populaires indiquent le charme de ces répétitions, et expliquent comment nous sommes arrivés à redire sans cesse la Salutation angélique (voy. à l'ANNONCIATION). Cette répétition a pris le nom de Rosaire, chapelet, couronne et psautier. Pouvait-on mieux faire que de répéter cette prière si courte, si belle et d'ailleurs tout évangélique [1] ?

D'après le Bréviaire romain, le rosaire est une formule de prière dans laquelle nous distinguons quinze dizaines d'*Ave Maria,* entremêlées de *Pater,* et à chacune de ces dizaines ou décades, nous faisons mémoire des mystères de la Rédemption par une religieuse méditation [2]. La couronne ou le chapelet est un nombre défini de salutations angéliques, ou pour mieux dire la répétition de cette prière dix fois ; chaque dizaine étant précédée d'une Oraison dominicale. On a souvent compté soixante-deux ou soixante-trois ou même soixante-douze *Ave Maria,* se réglant pour ce nombre sur celui des années que la sainte Vierge a passées sur la terre et pour lequel on n'est pas d'accord [3].

Cette prière est excellente par sa brièveté. Nous prions, en effet, non pour nous instruire, mais pour nous distraire des soins et soucis du monde. Saint Thomas dit qu'une prière ne doit durer que le temps nécessaire pour exciter la ferveur ; mais quand elle dépasse cette mesure, de telle sorte qu'on ne peut la continuer sans ennui, il faut l'arrêter.

Les trois cinquantaines d'*Ave Maria* séparés à chaque dizaine par un *Pater* rappellent les mystères du Christ et de sa mère, mystères joyeux, douloureux et glorieux proposés à la méditation des fidèles.

1. C'est la plus fréquente que récitait le pieux auteur de ce livre et la dernière qui se soit échappée de ses lèvres au moment de quitter la terre.
2. L'abbé Pascal.
3. Trombelli.

Dans la première partie on célèbre les mystères joyeux, l'Annonciation, la Visitation, la naissance du Sauveur, la Présentation au temple et la découverte de Jésus au milieu des docteurs.

La seconde partie (mystères douloureux) rappelle l'arrestation ou l'agonie dans le jardin, la flagellation, le couronnement d'épines, le portement de croix et le crucifiement.

La troisième partie (mystères glorieux), la Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte, l'Assomption et le couronnement de la Vierge dans le ciel [1].

PREMIERS SIÈCLES.

D'après Miechovich cette forme remonte aux temps apostoliques. On la trouve dans la liturgie de saint Jacques.

« Les païens, dit Jean Rebellius, *Tractatus de Rosario,* avant le temps des apôtres, adressaient à leurs dieux des prières qu'ils comptaient au moyen de petites pierres réunies par un fil.

« Les apôtres, pour supprimer cet usage, ou lui donner une bonne direction, instituèrent le Rosaire et le proposèrent à la piété des fidèles. »

IVe SIÈCLE.

M. l'abbé Martigny et d'autres attribuent cette pensée à Paul, qui habitait le désert de Scété, vers l'an 368. Il ne travaillait qu'autant qu'il était nécessaire pour gagner son pain quotidien, et passait le reste de son temps en prière, récitant l'Oraison dominicale jusqu'à trois cents fois par jour. Pour n'oublier aucune des trois cents oraisons qu'il s'était imposées, il avait recueilli dans un pan de son manteau trois cents petites pierres qu'il rejetait successivement à mesure qu'il achevait les prières. Son obligation était satisfaite lorsqu'il pouvait rabattre le pan de son manteau.

1. Miechovich, II. 257.

Saint Macaire parle d'une vierge qui récitait sept cents fois le *Pater* par jour.

Il fallait un instrument commode pour aider la mémoire, et l'on comprend facilement qu'on songeât alors à réunir toutes les petites pierres de l'abbé Paul par un fil. Mais on ignore à quelle époque s'introduisit l'usage des couronnes ou chapelets proprement dits. On n'en trouve pas de données certaines avant le IXe siècle[1]. Il ne s'agissait encore que du *Pater* et non de l'*Ave Maria*, dont la formule définitive n'aurait été arrêtée qu'au XIe siècle, ou même au XIIe siècle, comme nous l'avons vu précédemment.

VIIe SIÈCLE.

Le cardinal Alan, archevêque de Malines au XVIe siècle, dit que l'usage des couronnes existait déjà du temps de Bède au VIIe siècle. Les Anglais prétendent cependant que c'est lui qui l'a institué; quelques-uns disent que ce sont deux époux, le comte Leofrik et Godiva, qui avaient pendant leur vie employé toute leur fortune pour la fondation d'un monastère. En mourant, Godiva demanda que le cercle de pierres précieuses qu'elle avait enfilées pour compter ses prières fût suspendu au cou de la sainte Vierge. Or ce couvent fut fondé en 1040. On ne peut assurer positivement si les prières qu'elle répétait étaient des *Ave Maria;* c'est probable cependant, car elle était dévote à la sainte Vierge et elle en donnait une nouvelle preuve dans la destination de son chapelet[2].

XIe SIÈCLE.

On dit que Pierre l'Ermite, d'Amiens, qui vivait vers l'an 1090, et s'entendit avec le pape Urbain II pour entreprendre la première croisade, avait l'habitude de compter les *Ave Maria* au moyen de perles de bois que le peuple

1. Mabillon, *Præf. ad. sec. V. Benedict.*, 125.
2. Trombelli, IV, 245.

appelait des petites prières ou des *patenôtres.*

On a varié sur le nombre de ces prières. Pierre l'Ermite exhortait à réciter chaque jour un certain nombre de *Pater* et cent cinquante *Ave Maria* pour le succès de la grande entreprise. Il avait appris cette pratique de solitaires de la Palestine qui s'en servaient beaucoup[1], ou peut-être des mahométans, dont le chapelet n'est lui-même que l'imitation de celui des Indiens. Les Juifs ont aussi une espèce de chapelet auquel ils ont donné le nom de *meahberacot,* sur lequel ils récitent les cent bénédictions[2].

XIIe SIÈCLE.

Saint Dominique se délectait tellement dans la Salutation angélique, qu'il l'avait toujours à la bouche. Il introduisit l'usage de commencer tous les sermons par un *Ave Maria.* Il était à Toulouse et tirait peu de fruit de ses sermons, lorsque la sainte Vierge lui apparut et lui dit que cet insuccès tenait à ce que le sol qu'il labourait n'était pas arrosé par la pluie; qu'il devait savoir que Dieu, voulant renouveler le monde, lui envoya d'abord la rosée de la Salutation angélique; qu'il devait donc, dans ses sermons, recommander la récitation du rosaire et qu'il en résulterait un grand fruit pour les âmes. Saint Dominique suivit cette invitation et en rapporta les fruits les plus abondants. Il recommanda encore aux populations par lui-même et par ses prédicateurs de le réciter. Armé de cette prière, il combattit avec succès en France et en Italie l'hérésie des Albigeois et dans la seule Lombardie il convertit cent mille hérétiques à la foi du Christ[3].

Benoît XIV combat l'opinion de ceux qui croient que saint Dominique fonda le rosaire. Il rapporte les autorités que nous avons déjà citées et qui prouvent que cette pieuse pratique est beaucoup plus ancienne. Il convient

1. Trombelli.
2. Trombelli, IV, 243.
3. Miechovich, II, 66.

pourtant que les usages mentionnés ne furent que les rudiments du chapelet et que saint Dominique est l'instituteur du rosaire, tel qu'il existe aujourd'hui[1].

Les Bollandistes au 7 avril racontent que saint Aybert ou saint Albert, qui mourut en 1140, fléchissait les genoux cent fois par jour et se prosternait cinquante fois en disant chaque fois *Ave Maria*, c'est-à-dire en tout cent cinquante *Ave Maria*. On parle d'un jeune homme qui, bien que resté dans le monde, disait cent cinquante fois la Salutation angélique.

Mabillon nous apprend qu'Odon, qui fut élu évêque de Paris en 1196, recommandait à ses prêtres d'exhorter les fidèles à réciter le *Pater*, le *Credo* et l'*Ave Maria*.

XIII[e] SIÈCLE.

Au XIII[e] siècle, saint Césaire raconte beaucoup de grâces obtenues par la récitation du rosaire. Les protestants pourront nier les miracles, mais non le fait de l'usage du rosaire au XIII[e] siècle[2].

On lit dans Alain de la Roche qu'un certain Italien, qui passait pour un usurier, avait tous les vices, mais une seule vertu qui consistait à réciter tous les jours le rosaire de la sainte Vierge, comme saint Dominique le lui avait appris. Étant près de mourir, il eut une vision dans laquelle il vit, d'une part, saint Michel archange plaçant dans un des plateaux d'une balance tous les biens que cet homme pouvait avoir faits, et d'autre part les démons plaçant dans l'autre plateau tous ses méfaits, qui étaient infiniment plus lourds et entraînaient la balance de ce côté. Réfléchissant à ce qu'il voyait et tout étonné, il vit bientôt arriver la sainte Vierge qui s'approcha du plateau renfermant ses qualités et qui était tout en haut : elle y plaça son rosaire et aussitôt le plateau, fléchissant sous ce poids, fit relever le plateau chargé des vices. Ce malheureux homme, réveillé de son sommeil, s'empressa de confesser toutes ses usures, de

1. L'abbé Pascal.
2. Trombelli, IV, 222.

restituer ses biens mal acquis, et il mourut catholiquement[1].

L'abbé Orsini donne à l'origine du chapelet une très-gracieuse origine. Avant de prendre l'habit des frères mineurs, un religieux de l'ordre de Saint-François avait l'habitude de faire tous les jours une guirlande de fleurs dont il couronnait une image de la sainte Vierge. Ne pouvant, dans son couvent, continuer cette pratique de dévotion, il fut au moment de quitter l'habit. Mais comme il était dans cette pensée, Notre-Dame lui apparut et lui ordonna de substituer à la couronne de fleurs la couronne spirituelle du chapelet.

Ses noms. — Cet instrument, dont l'usage nous ramène à de si douces prières, a reçu différents noms. On l'appelle la tresse ou la couronne de roses, le psautier de la sainte Vierge, la quinzaine sacrée et le rosaire.

Il est dit le psautier parce que de même que l'on compte cent cinquante psaumes de David, de même on suit cent cinquante *Ave Maria*. Le psautier de Marie a remplacé celui de David pour ceux qui ne le savaient pas ou ne pouvaient ni le lire ni le comprendre.

Le nom de rosaire est donné depuis deux siècles à cette formule de prières. Par extension, par métaphore, selon les uns, ou en souvenir de la légende, selon d'autres, nous assimilons le chapelet à un de ces bouquets odorants dont les fleurs sont symbolisées par les grains de couleur qu'unit un fil de soie ou de métal. N'est-ce pas en prenant ce mot à la lettre que les dominicains ont peint sur les cloîtres de leur monastère de la Minerve, à Rome, le rosaire sous la forme d'un rosier ?

Notre terme français de *chapelet* paraît tout d'abord s'écarter de ces données pieuses du *rosario* italien. Cependant, quoique moins explicite, il a au fond la même signification et trouve son équivalent dans la *corona* des

1. Molanus, *Hist. imag. sac.*, in-4°, p. 72. 1771, sur la puissance du Rosaire.

Italiens. Au moyen âge on disait une chapelle de fleurs, comme maintenant nous dirions une couronne. Chapelet est le diminutif de chapelle[1]. Un rosaire est un lieu planté de roses. Comme le poëte latin[2] a dit : *Biferique rosaria Pœsti,* « les rosaires de Pœstum qui produisent deux récoltes ». C'est par une métaphore que nous appelons rosaire une formule de prières qui se composent de roses mystiques, telles que l'Oraison dominicale ou la Salutation angélique, disposés dans un certain nombre et ordre. On ne peut trouver étonnant qu'on ait choisi plutôt la rose que toute autre fleur, car la rose s'applique facilement à une couronne ; c'est ainsi qu'Anacréon parle d'une couronne de roses. La rose, par son agrément, sa bonne odeur, sa beauté, peut être appelée le type de la louange de Dieu.

Bénédiction. — Un chapelet est bien plus précieux quand il est bénit par le saint-père. Il comporte deux sortes de bénédictions. La première est simple, elle se fait par une courte prière et le chapelet est aspergé d'eau bénite. Tout prêtre peut faire cette bénédiction. La seconde est privilégiée. Elle a lieu sur les chapelets auxquels est attachée une indulgence. Le prêtre ne peut indulgencier un chapelet sans en avoir reçu une autorisation particulière de l'évêque ou du pape[4].

Fête. — L'Église apporte son autorité pour la récitation du chapelet et non-seulement elle approuve ce mode de prière, mais elle l'enrichit même de grâces et d'indulgences pour exciter le zèle des fidèles[5].

C'est ainsi que parmi les fêtes particulières en l'honneur de la sainte Vierge on compte celle du Rosaire ou de sainte Marie de la Victoire, instituée par Pie V, à l'occasion de l'insigne victoire de Lépante, remportée sur les Turcs. Grégoire XIII la plaça au premier dimanche d'octobre, sous l'office double majeur, et ordonna de réciter le même jour l'office de la sainte Vierge dans le monde entier, là où il y aurait une chapelle du Saint-Rosaire.

Le sultan Sélim, enorgueilli par les victoires de ses ancêtres qui s'étaient emparés de Constantinople, de la terre sainte et de plusieurs royaumes, rompit perfidement la paix qu'il avait signée en 1567, il réunit une flotte nombreuse, chargée de soldats et d'un immense matériel de guerre. Déjà il avait enlevé Chypre aux Vénitiens, il avait dévasté Céphalonie et Zante et les autres îles, causé de grands dommages à l'île de Corcyre qui appartenait aux Génois et se proposait, en s'emparant de l'Italie, de détruire le dernier rempart du christianisme. Mais alors l'Église était gouvernée par un grand pape, Pie V, qui réunit les princes chrétiens contre les Turcs. Jean d'Autriche, fils de l'empereur Charles-Quint, généralissime de l'armée des coalisés, déploie son étendard où brillait l'image du crucifix, le montre à toute son armée en l'excitant à combattre vaillamment et, si la fortune leur était contraire, à mourir généreusement pour Dieu leur Sauveur. On invoqua aussi la sainte Vierge, et le vent, qui d'abord était contraire aux chrétiens, tourna contre les infidèles, leur renvoyant la poussière, la fumée, le feu des deux flottes. On se battit avec fureur de midi jusqu'au soir, et enfin la victoire se déclara pour les chrétiens. Les fruits en furent un riche butin, cent seize grandes machines de guerre et deux cent cinquante-six plus petites. Comme Moïse, Pie V priait pendant la bataille dont tous attribuèrent le succès à la sainte Vierge.

Plusieurs miracles l'accompagnèrent, entre-autres la floraison de nouvelles roses à Venise, quoiqu'on fût au mois d'octobre. Ce miracle est cause que les dominicains portent le jour de la fête l'image de la sainte Vierge processionnellement.

Monuments. — Ainsi que nous l'avons fait depuis le commencement de ce livre, nous ne

1. B. de Montault, *Revue de l'art chrétien.*
2. Virg. *Georg.,* IV.
3. Spinelli. *Sum. aurea,* V, 88.
4. L'abbé Pascrl, édiiton Migne, p. 304.
5. Miechovich, II, 56.

pouvons terminer cette notice sur le rosaire sans signaler quelques monuments ou reliques qui viendront ajouter leurs témoignages à ceux des auteurs que nous avons cités. Trombelli parle d'une lampe de terre où l'on voyait un chapelet ou rosaire de la sainte Vierge bien indiqué et formé de grains dont les uns étaient gros et les autres petits, et il pense que les gros servaient à compter les *Pater* et les petits les *Ave Maria.* « Mais, ajoute le même auteur, il faut bien se garder des conjectures imprudentes. Par exemple, le chapelet de la Vierge conservé dans l'église de Sainte-Marie-in-Campitelli fut probablement le chapelet de quelque image de la Vierge qui était en honneur chez les fidèles et que cette image avait portée en bracelet. Si c'eût été vraiment un chapelet de la Vierge, Ferrand, qui a fait un inventaire exact des reliques de la sainte Vierge, n'eût pas manqué de l'y comprendre. Quant à ces grains petits et gros figurés sur une lampe de terre, on en trouve de semblables dans d'autres lampes. S'il y en a de diverses grosseurs, cela est effet du hasard et ne peut tirer à conséquence [1]. »

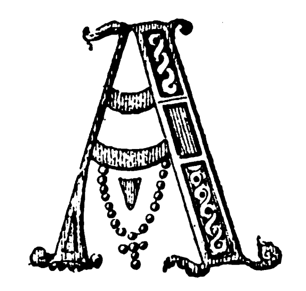
La plus ancienne figure d'un chapelet, à notre connaissance, date du IXe siècle; elle se trouve dans un manuscritde la bibliothèque Nationale, sous le n° 7530, écrit au Mont-Cassin en 816. A la traverse d'une lettre A pend un chapelet bien formé. La plupart des auteurs, tant catholiques que protestants, ont avancé que le chapelet fut inventé par Pierre l'Ermite au XIIe siècle, et nous le voyons ici dès le commencement du IXe.

L'abbé Martigny parle d'un tableau peint, selon toute apparence, vers le commencement du XIe siècle, et représentant les funérailles de saint Éphrem, où l'on voit des moines qui portent des chapelets à la main ou suspendus à leur ceinture.

Le même auteur rappelle un chapelet très-curieux au musée chrétien du Vatican; il est du Xe siècle et se compose de petits anneaux enfilés dans un gros.

On distingue encore deux formes principales de chapelet : 1° la corona, qui est circulaire; 2° la patenôtre droite qui se porte à la ceinture.

Un chapelet chinois, antérieur au christianisme, se compose d'une couronne et de deux appendices [1].



Chapelet figuré sur une majuscule du IXe siècle.
(Biblᵉ natᵉ, n° 7530.)

TRISTESSES ET JOIES DE MARIE.

En terminant les notes qu'on vient de lire sur le chapelet, nous devons rappeler les douleurs et les joies qu'il nous porte à méditer et les circonstances qui les éveillèrent dans le cœur de la sainte Vierge. Voici pour les douleurs :

1° La prophétie du vieillard Siméon quand

1. Trombelli, *Sum. aurea*, IV, 247.

1. Barbier de Montault.

Jésus-Christ fut présenté au temple dans les bras de la sainte Vierge[1];

2° La fuite en Égypte;

3° L'absence de l'enfant Jésus pendant trois ou quatre jours;

4° La rencontre de Notre Dame et de son fils pendant qu'il marchait au calvaire;

5° Le crucifiement;

6° Le corps de Notre-Seigneur déposé dans les bras de Marie;

7° Jésus-Christ mis au tombeau.

Voici maintenant pour les joies de Marie :

1° Lorsque l'ange lui annonce que Dieu l'a choisie entre toutes les femmes;

2° La Visitation;

3° La nativité du Christ. (Quando dilectum filium tuum clausa et intacta peperisti. Quod figuratum est in clausa porta demonstrata Ezechieli);

4° L'adoration des mages;

5° La présentation de Jésus au temple;

6° Quand elle le retrouve au temple au milieu des docteurs;

7° Couronnement dans le ciel.

Les fêtes de l'Épiphanie, de la Nativité, de la Résurrection et de l'Ascension sont principalement celles du Seigneur; mais comme Marie y occupe une place secondaire, on peut dire également qu'elles la concernent et que leurs joies lui sont communes. Le fils de Dieu a pris une chair humaine et s'est fait homme *dans le sein de la Vierge Marie;* il est né de *Marie;* il fut mis dans une crèche par *Marie;* il fut circoncis, suivant l'opinion de beaucoup, des mains mêmes de *Marie;* il fut salué et adoré par les mages sur le sein de *Marie;* il fut porté au temple et offert à Dieu par *Marie;* lorsqu'il s'enfuit en Égypte et qu'il en revint, il y fut porté et ramené par *Marie;* il s'assied au milieu des docteurs, *c'est Marie* qui le cherche et le trouve; il instruit la foule, *Marie l'écoute;* il va aux noces, *Marie y assiste;* il commence ses miracles, *sur la prière de Marie.* Il est suspendu à la croix, *Marie est là debout;* il ressuscite d'entre les morts, *Marie le voit la première,* comme beaucoup le pensent; s'il monte au ciel, c'est *en présence de Marie;* s'il envoie son esprit saint, c'est *sur Marie* et les apôtres, afin qu'on puisse lui appliquer avec vérité cette parole de l'archange Gabriel : « Dominus tecum. » Partout enfin *Marie est présente.*

Marie, ayant participé pour ainsi dire à tous les actes de la vie de son fils, a dû souffrir de ses souffrances et se réjouir de ses joies. Après le jour de la naissance du Christ, le premier qui lui causa de la joie fut le jour de l'Épiphanie, où elle vit les trois mages adorer son fils et lui offrir des présents qui signifiaient que Jésus devait être l'espoir et l'attente du salut. Selon beaucoup, l'apparition de l'étoile ne fut pas non plus sans bonheur pour Marie. Il est impossible d'exprimer de quelle joie Marie fut inondée à la vue de son fils ressuscité, elle qui avait assisté à ses tourments et à sa mort. Tous les docteurs de l'Église s'accordent sur ce point.

La fête des joies ou des cinq joies de la bienheureuse Vierge Marie se célébrait en certains endroits le 7 de mai; ailleurs c'était une fête mobile. La plupart des docteurs portent à sept le nombre des joies de Marie. Pour les uns c'est l'Annonciation, la nativité du Christ, l'arrivée des mages, la résurrection de son fils, L'Ascension, le jour de la Pentecôte, l'Assomption. D'autres placent au nombre des joies : Jésus trouvé dans le temple, la visite d'Élisabeth, la présentation au temple avec les actions de grâces de Siméon.

1. Luc, II, 35.

CHAPITRE XV

IV. CULTE

POÉSIES DU IVe AU Xe SIÈCLE.



ANS le concert de louanges qui s'est élevé aux pieds de la très-sainte Vierge nous ne pouvons oublier que les poëtes eurent dès les premiers temps une part considérable ; ils méritent une place dans cette étude à côté des saints, des docteurs, des historiens, des architectes, des peintres, des sculpteurs, des rois et des princes qui s'efforcèrent à l'envi de célébrer sa gloire. — Là encore, sous le point de vue lyrique, nous trouverons d'admirables témoignages, nous entendrons d'admirables chants dans toute la chrétienté, plus de mille ans avant que Dante ne laisse tomber dans son paradis les paroles enflammées d'amour que nous savons.

Nous ne nous sommes pas contenté de poésies versifiées; on trouvera encore quelques passages en prose dont les accents ne sont pas étrangers à ce recueil.

PREMIERS SIÈCLES.

(320+379).

SAINT EPHREM. — Commençons par saint Ephrem, auquel son amour pour la sainte Vierge inspira de si beaux chants [1].

« O très-sainte et immaculée Vierge, mère de mon Dieu, Reine de lumière, très-puissante et très-bonne! Plus sublime que tous les esprits célestes, plus pure que les rayons du soleil, plus digne d'honneur que les chérubins, plus sainte que les séraphins, et plus glorieuse, sans aucune comparaison, que toutes les hiérarchies du ciel! O sainte Dame qui avez été l'espérance des anciens pères, la gloire des prophètes, la louange des apôtres, l'honneur des martyrs, la joie des saints, la couronne des vierges... recevez-moi... — O Vierge pleine de grâce! éclairez mon entendement, donnez-moi mes paroles, donnez le mouvement à ma langue et à mes lèvres, afin qu'avec toute l'affection de mon cœur, je chante vos louanges et que je vous présente cette très-agréable salutation, que Gabriel vous a apportée du ciel à Nazareth avec tout le respect qui est dû à la mère de Dieu.

« ...A quoi vous comparerai-je encore? A cet encensoir d'or d'où s'exhalaient de si doux parfums, à cette lumière brillante qui éclairait sans

1. Voyez à l'ADORATION DES MAGES.

cesse le sanctuaire; à cette urne qui enfermait la manne du ciel... Vous êtes la consolation du monde, l'asile des orphelins, la rédemption des captifs, la santé des malades, la consolation des affligés et le salut de tous; en vous le solitaire trouve un appui et le mondain une espérance[1]. »

ORIGÈNE (185+263). — « Fleur immaculée de la vie, salut, pleine de grâce, salut, prairie odoriférante. Salut, pleine de grâce, Vierge toujours fleurie, qui réjouissez les âmes de ceux qui vous glorifient... C'est elle qui est le paradis toujours fleuri de l'immortalité, dans lequel a été planté l'arbre de vie et dont les fruits nous préserveront tous de la mort. C'est elle qui est la gloire des vierges et la joie des mères; c'est elle qui est l'appui des croyants et le modèle des saints; c'est elle qui est le temple de la vertu et la défense de la justice. Tous ceux qui célébreront dignement l'Annonciation de la Vierge Marie, mère de Dieu, recevront toute la récompense qui est renfermée dans ces mots : Salut, pleine de grâce[2]. »

SAINT METHODIUS (+ 312). — « Comment pourrais-je célébrer vos louanges d'une manière digne de vous, ô mère Vierge et Vierge mère? Ah ! vous êtes trop élevée au-dessus des hommes pour que la langue des hommes puisse trouver nos louanges dignes de vous. O fille de David, ô mère de mon Seigneur et mon Dieu, je veux du moins vous louer... Vous êtes bénie, oui, vous êtes bénie entre toutes les créatures; vous renfermez dans votre sein celui qui n'est pas même renfermé dans l'espace; vous êtes la mère du Créateur... Quoi de plus magnifique? quoi de plus sublime? Ce Dieu qui remplit le ciel et la terre, sous la domination de qui est tout ce qui existe, ce Dieu a en quelque manière besoin de vous, puisque c'est vous qui lui avez donné ce corps qu'il n'avait pas... Vous êtes le temple saint, le sanctuaire vraiment admirable où Dieu lui-même a habité... Voilà ce que pensent de vous, ô mère de mon Dieu, tous ceux qui embrasseront sincèrement la foi[1]. »

1. *Discours sur les louanges de la vierge Marie.*
2. Sermon I.

SAINT ATHANASE (296 + 373) dans un discours sur l'Annonciation. — « Disons-lui, disons-lui sans cesse : Et maintenant écoutez-nous, ô fille de David et d'Abraham, prêtez l'oreille à notre supplication; n'oubliez pas votre peuple, ne nous oubliez pas, nous qui sommes de la maison de votre Père. »

SAINT ÉPIPHANE (310 × 403). — Discours sur les louanges de la Vierge Marie, mère de Dieu : « *Salut, pleine de grâce,* Vierge ornée de toutes les vertus, et qui avez porté une lumière inextinguible, une lumière plus brillante que le soleil, *Salut, pleine de grâce,* vase d'or qui renfermez la manne céleste... *Salut, pleine de grâce,* dont la splendeur l'emporte sur celle des chérubins, trône de la Divinité. Que dirai-je encore? par quelles louanges pourrai-je vous célébrer, car vous êtes *au-dessus de tout*. Il n'y a que Dieu qui soit au-dessus de vous, vous êtes plus belle que les chérubins, que les séraphins, que toute l'armée céleste. »

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE (328-389) : — « Auguste souveraine, Vierge bienheureuse, qui maintenant, dégagée de la fange terrestre, habites les palais des cieux, revêtue d'un manteau d'immortalité, et, comme Dieu ne connaissant point la vieillesse, prête une oreille bienveillante à mes supplications... Je te chante un hymne de louanges : Salut, ô Vierge pleine de beauté, Vierge mère, Vierge plus belle que toutes les vierges et plus puissante que toutes les célestes légions. O souveraine, ô dominatrice, ô l'esprit du genre humain, sois toujours pleine de bienveillance pour les mortels... »

SAINT AUGUSTIN. — Saint Augustin, s'inspirant des sentiments de son maître saint Ambroise envers Marie, lui prodigue les titres les plus glorieux, il l'appelle : « Fontaine scellée, qui a donné pour fruit la vigne véritable; porte fermée

1. Discours sur l'Immaculée Conception.

à jamais par une perpétuelle virginité; porte d'Ézéchiel par laquelle le Seigneur entre et sort; porte très-sainte; porte du Ciel; Reine des anges dont elle a enfanté le roi; véritable Sion dans laquelle Dieu s'est incarné; temple de la pudeur; temple de Dieu; lit du céleste époux; verge de la vertu divine; verge d'Aaron, se couvrant de feuilles et de fruits; verge de la souche de Jessé, de laquelle le Messie est sorti comme une fleur; étoile répandant la lumière; vierge rendue féconde par l'esprit saint; vierge bienheureuse et vénérable, vierge choisie dans l'univers entier; vierge que le Seigneur a préparée pour lui-même et par qui le salut a été donné au monde; vierge perpétuelle; vierge très sainte; vierge si belle que Dieu l'a choisie pour son épouse; la *vierge* enfin; elle possède la plus haute dignité de la terre. »

Sans rappeler les longs passages que le grand docteur consacre à la gloire de Marie, on peut citer de lui plus de cinquante propositions sur elle, qui sont autant de dogmes et comme les plus beaux diamants de sa couronne céleste.

« Elle était vierge, non-seulement de corps, mais d'esprit; la pureté de ses affections n'était altérée dans sa sincérité par aucune espèce de duplicité; humble de cœur, grave dans sa conversation, pleine de prudence, sobre en paroles, appliquée à la lecture, ne mettant pas sa confiance dans les richesses incertaines, mais dans la prière du pauvre, appliquée au travail, discourant avec modestie, prenant pour arbitre de sa pensée non les hommes, mais Dieu; elle ne blessait qui que ce fût, voulait du bien à tous, honorant les personnes plus âgées qu'elle, ne portait point envie à ses compagnes, fuyait la vanité, suivait la raison, aimait la vertu. Quand la vit-on offenser, même d'un regard, ses parents? Quand fut-elle en désaccord avec ses proches? quand a-t-elle dédaigné le pauvre? quand s'est-elle raillée d'un esprit faible? quand a-t-elle évité la rencontre de l'indigent? elle ne connut de réunions que celles dont la miséricorde n'avait point à rougir, ni la modestie à s'effrayer; rien de fier dans ses yeux, rien de violent dans ses paroles, rien d'inconvenant dans ses actions; son geste n'était pas cassant, ni sa démarche dégagée, ni sa voix pétulante. Tout son extérieur était une image de son intérieur et comme la figure de la vertu. Une maison bien tenue se reconnaît au vestibule; on comprend qu'il n'y a rien de ténébreux au dedans, parce que la lumière qui l'éclaire brille même au dehors. Pourquoi parlerai-je de sa sobriété et de la surabondance de son zèle dans l'accomplissement de ses devoirs, quand, de ces deux vertus, la seconde a dépassé la nature et que l'autre dominait la satisfaction de ses besoins? d'un côté ne perdant jamais de temps, de l'autre redoublant ses jeûnes; et lorsqu'elle se décidait à satisfaire cette impérieuse nécessité, elle ne prenait de nourriture que pour s'empêcher de mourir et non pour flatter son goût. Immaculée dans sa conception, vierge librement et antérieurement à toute révélation de la maternité future, vierge perpétuelle qui a mérité par la piété de la foi de concevoir et d'enfanter sans le secours de l'homme, mère de Jésus-Christ et en même temps mère des hommes, réparatrice de la faute d'Ève[1]. »

Tel est le brillant portrait que trace saint Augustin de la sainte Vierge, portrait dont aucun peintre n'est parvenu à rendre les touches poétiques et vivantes.

Vᵉ SIÈCLE.

Saint Pierre Chrysologue. — Saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne, vers 433, insiste surtout sur la perpétuelle virginité de Marie, il en fait sa plus éclatante auréole. Marie était vierge, dit-il, saint Joseph était vierge, saint Jean était vierge. Il appelle Marie la reine du ciel et de la terre, la maîtresse du monde, la mère ou la source des faveurs célestes; le salut de la femme, parce que, la première entre toutes les femmes elle a reçu le Christ. Sans Marie la mort n'est pas mise en fuite, la vie n'est pas recouvrée, c'est par Marie que la vie a été rendue à tous les hommes.

1. *Rosier de Marie*, IV, 542.

Saint Maxime. — Saint Maxime, archevêque de Turin, prodigue les louanges sur l'admirable et féconde virginité de Marie, et devant cette éblouissante beauté il est comme ravi en extase et il appelle les figures les plus gracieuses pour rendre ses émotions.

Grenade, prêtre et ensuite évêque de Marseille, rend de même un éclatant témoignage à la perpétuelle virginité de Marie.

A Lyon, saint Eucher fait entendre les mêmes accents.

Nous pourrions citer encore parmi les docteurs qui ont le plus admirablement glorifié la sainte Vierge, saint Cyrille d'Alexandrie[1] (+ 444). Saint Vincent de Lérins (+ 450).

Saint Proclus. — Saint Proclus (+ 446) évêque de Cyzique, chantait ainsi ses louanges : « Par quels éloges célébrerai-je dignement cette admirable chasteté ? Elle est le sanctuaire auguste de l'innocence, elle est l'arche dorée au dedans et au dehors, c'est-à-dire sanctifiée de corps et d'esprit. Elle est cette belle épouse des cantiques. Elle est le jardin tout fleuri, elle est la gloire des vierges, la joie des mères, l'appui des fidèles, le diadème de l'église, l'étendard de la piété, la règle de la vraie foi, la défense de la vertu, l'appui de la justice, le domicile de la Trinité sainte[2]. »

Saint Basile. (+ 458). — « Quelle voix sera donc assez éloquente pour chanter à Marie des hymnes dignes d'elle ? de quelles fleurs merveilleuses de louanges lui tresserons-nous une couronne, car c'est d'elle qu'a germé la fleur de Jessé qui nous embellit de gloire et d'honneur[3] ? »

Saint Romanus. — Il était réservé à un mélode qui porte un nom latin, *Romanus*, de donner au tropaire une forme véritablement grandiose et solennelle. Un récit merveilleux, inséré dans les ménologes, attesta, de bonne heure la vénération populaire pour lui. Clerc de l'église d'Émèse, diacre de Béryte en Syrie, il fut, pendant son sommeil, transporté au milieu des concerts angéliques; à son réveil il se sentit inspiré d'écrire une mélodie nouvelle.

Dans les vingt-quatre strophes de son poëme sur Noël, la première est la mise en scène des personnages et la description du lieu ; l'enfant Dieu, la vierge mère, les anges, les pasteurs, la grotte. Puis le poëte salue Bethléem, la maison du pain, le sol où fleurit le tronc de Jessé, la fontaine de David; après quoi le dialogue est ouvert par l'auguste Vierge, qui s'adresse au Verbe fait chair, au roi couché dans la crèche, et délaissé dans une grotte étrangère. Les mages se présentent comme à cet appel et racontent les merveilles de l'étoile et du voyage. La Vierge demande au divin enfant de permettre que les rois de l'Orient soient présentés à sa pauvreté. Le Verbe prend la parole pour donner un ordre; la porte s'ouvre, les mages expriment leur étonnement sur l'enfantement virginal. Joseph est présenté comme témoin et garant des miracles. Les mages reprennent la parole pour décrire la Perse païenne et l'Orient idolâtre. La Vierge à son tour parle de Jérusalem, homicide des prophètes et du cruel Hérode pour recommander de les éviter. Les mages racontent ce qui s'est passé entre eux, l'Iduméen et les Pharisiens. Alors les dons des rois sont offerts avec d'humbles prières, la Vierge intercède elle-

1. *Livre de Marie*, p. 66.
2. *Orat.*, XXX, IX, p. 215.
3. Nous ajouterons ici quelques vers de *Sedulius* qui vivait probablement au v[e] siècle.

> Salve, sancta Parens, enixa puerpera regis,
> Qui cœlum terramque tenet per secula, cujus
> Numen et æterno complectens omnia gyro
> Imperium sine fine manet, quæ ventre beato
> Gaudia matris habens cum virginitatis honore,
> Nec primam similem visa es, nec habere sequentem
> Sola sine exemplo placuisti femina mundo.

Salut, ô sainte mère, toi qui as enfanté le Roi qui tient à travers les siècles le ciel et la terre dans sa main, le Roi dont la divinité, dont l'empire qui embrasse tout dans son cercle éternel n'auront pas de fin ; c'est toi dont les entrailles bienheureuses t'ont donné les joies d'une mère et l'honneur des vierges. Avant toi aucune femme semblable n'est apparue ; il n'y en aura plus après toi ; tu es la seule et unique femme qui aies plu au Christ.

même, et demande, en échange du trésor des rois et de l'hommage des bergers, la grâce et le salut du monde[1].

Voici un autre paracléticon peut-être plus ancien que saint Romanus :

1° Protection assurée des chrétiens, médiatrice toute-puissante auprès du Créateur, ne méprise pas les supplications des pécheurs, accours avec bonté et promptitude au secours des pécheurs qui crient vers toi, viens vite à leur aide, hâte-toi de nous sauver, toi qui protéges toujours, ô *mère de Dieu, ceux qui t'honorent.*

2° Viens vite à leur aide, hâte-toi de les sauver, toi mère de Dieu, immortelle protection de ceux qui t'honorent.— Étends vers nous avec une large bonté ces bras entre lesquels sans perdre sa nature a reposé le Seigneur du monde. — Ne nous prive pas de tes prières, de ta présence. Aie pitié de nous, épargne nos âmes, ô toi, fontaine de miséricorde; en toi nous possédons une protectrice tout immaculée, nous qui avons été rachetés de l'antique calamité! Aie pour nous des entrailles de miséricorde, *hâte-toi de nous sauver, toi qui protéges toujours, ô mère de Dieu, ceux qui t'honorent.*

3° Avec des yeux de clémence, ô Immaculée, daigne regarder la fatigue de tes serviteurs qui se réfugient près de toi, impliqués qu'ils sont dans de pénibles vicissitudes, dans des angoisses, dans des besoins; ne nous dédaigne pas; mais aie pitié de nous; emploie tes suffrages auprès de Dieu, ô reine; en effet tout ce que tu veux, tu le peux. Aie pitié de nous, aie pitié de nous, nous t'en supplions, toi qui répands l'abondance de tes bienfaits sur ceux qui invoquent ton secours, qui s'adressent à toi dans leurs angoisses, qui réclament ton assistance en s'écriant : *hâte-toi de nous sauver,* etc.

4° Toi, soulagement des humiliés, redressement des tombés, consolation des affligés, résurrection des travailleurs, puisse l'emporter auprès de ton fils la grandeur de ton crédit, toi dont les supplications ont là-haut une force souveraine. Ne nous prive pas de ta protection, immaculée et parfaite, quoique accablés par les péchés dans les liens desquels, comme il est écrit, nous ne produisons plus que des fruits corrompus. Nous qui implorons ta maternité, puissions-nous être délivrés de la présente infortune, nous prosternant à la façon des suppliants et nous écriant : *Hâte-toi de nous sauver.*

5° Pour ceux qui sont accablés et livrés aux périls, tu demeures une invincible espérance, ô épouse de Dieu, — toi, joie des pauvres, sauvegarde des pécheurs, liberté des captifs, force des inconstants, avocat des chrétiens auprès de Dieu, refuge des chrétiens, autel propitiatoire des indigents, ah! regarde-nous maintenant, ô très-célèbre, ô puissante, nous t'en supplions, nous en proie aux angoisses, n'oublie pas notre affliction, car nous n'avons pas d'autre protectrice que toi et nous nous écrions : Accours à notre aide, *hâte-toi de nous sauver, mère de Dieu, toi perpétuelle protection de ceux qui t'honorent.*

On va lire la traduction d'une autre hymne analogue que nous empruntons de même au recueil du cardinal Pitra :

« 1° Celui qui avant Lucifer est engendré par un père et sans mère, sans père aujourd'hui, a pris chair en toi. Une étoile en annonce l'heureuse nouvelle aux mages. Les anges s'unissant aux pasteurs chantent ton enfantement immaculé, ô *pleine de grâce.*

« Semblable à la vigne qui produit le raisin sans la main du cultivateur, Marie portait son fils et lui disait : « Toi, mon fruit, toi ma vie, toi par lequel je sais être ce que j'étais. Toi mon Dieu, quand je vois que le sceau de ma virginité n'a pas été brisé, je te proclame, sous la chair qui te recouvre, le Verbe immuable. Échappant aux lois ordinaires, je suis chaste. En entrant, dans mes entrailles tu les as gardées immaculées, aussi toutes les créatures se réjouissent

1. Cᵃˡ Pitra, *Hymnographie de l'Église grecque.*

avec moi en s'écriant : *O pleine de grâce.*

« La grâce que tu m'as faite ne sera pas vaine — je ne cacherai pas la dignité que j'ai reçue en te donnant le jour — je suis la reine du monde. Depuis que j'ai porté ta puissance, je commande à l'univers. Tu as récréé mon indigence en t'abaissant jusqu'à elle et en t'humiliant tu as relevé mes semblables. Réjouissez-vous avec moi terre et cieux, car j'ai porté votre auteur dans mes entrailles — mortels, dépouillez-vous de la tristesse, devant la joie de la conception virginale que j'ai eue, moi qui m'entends appeler *pleine de grâce.*

« Pendant que Marie saluait par cette hymne l'enfant qu'elle mit au monde, et qu'elle caressait ce fils unique, Ève, qui avait enfanté ses fils dans la douleur, l'entendit et cria joyeusement à Adam : « Cette voix qui vient de frapper mes oreilles, n'annonce-t-elle pas ce que j'attendais, la Vierge qui met un terme à la malédiction? Elle est la seule dont la voix me délivre de mes peines, dont l'enfant guérisse mes blessures; c'est elle que prophétisa Amos, c'est la tige de Jessé, de laquelle est sorti le petit rameau par lequel je refleurirai, *ô pleine de grâce!* »

VI[e] SIÈCLE.

Les accents du VI[e] siècle en l'honneur de la sainte Vierge ne sont pas moins éloquents que ceux du siècle précédent. Vigile de Tapse, évêque de Cette, en Afrique, disait : « Si les plantes ont naturellement la vertu de se reproduire et de donner leur fruit, il n'est pas étonnant que la tige de la racine de Jessé, c'est-à-dire la bienheureuse Vierge, ait produit comme fruit Notre-Seigneur Jésus-Christ de la substance de sa chair. »

ENNODIUS MAGNUS. — Ennodius Magnus était issu d'une famille illustre d'Arles; il avait été consul en 510, il renonça aux dignités civiles pour embrasser l'état ecclésiastique et devint évêque de Pavie. Nous trouvons dans ses poésies une hymne à Marie : « Pour parler de la vierge féconde, où trouver une louange digne de Marie?... Comment l'esprit peut-il ressaisir l'ordre entier de la nature troublé devant lui? C'est pour notre salut que nous sommes ici humiliés... Dans sa virginale solitude Marie conçut son fils sous le souffle de la voix divine[1]. »

CHRYSIPPE. — Chrysippe, dans un pieux sermon sur la sainte Vierge, lui adresse ces poétiques paroles : « Je vous salue, ô fontaine de lumière qui illumine tous les hommes! c'est vous qui avez été l'aurore, annonce du soleil, qui s'est arrêté dans le midi de la gloire, sans plus craindre aucun couchant; vous êtes le trésor de vie, le jardin délicieux du Père céleste, la prairie odoriférante du Saint-Esprit, la racine de tous biens, la vive source d'eau toujours vivante... arche vraiment royale, arche renfermant en elle le prix de toute sanctification, arche de laquelle l'architecte, le gouverneur et le pilote est le Créateur de toutes choses, et qui les porte toutes par sa vertu. »

SAINT FULGENCE. — Saint Fulgence, qui souffrit toute sorte de persécutions de la part des hérétiques (463 + 533), célébrait en ces termes la mère de Dieu : « Marie est devenue la fenêtre du ciel; c'est par elle que Dieu a répandu la véritable lumière dans les siècles. Marie est devenue l'échelle du ciel, car c'est par elle que Dieu est descendu sur la terre afin que par elle les hommes méritent de monter aux cieux...[2]

Il dit encore : « Venez donc, ô jeune vierge,

1. Ut virginem fœtam loquar
Quid laude dignum Mariæ?
. . . .
Sint verba ceu miraculum,
Quid mens requirat ordinem
Natura totum perdidit?
Hoc est salus quod vincimur
. . . .
Cum sola virgo degeret,
Concepit aure filium.
(Ennodius, *Pat. Migne*, LXIII, 331. *Rosier de Marie*, VI, 453.)

2. Collombet, *Livre de Marie.* (*Rosier de Marie*, IV, 601.)

venez à la première des vierges et réjouissez-vous avec elle; laissez la malédiction de l'antique péché et prenez la bénédiction de la vertu reconquise; chassez les douleurs qu'Ève avait reçues du serpent et recueillez les honneurs que Marie a reçus de l'ange. Épouses, éloignez maintenant la tristesse, cessez de gémir en devenant mères, et que le fils de la Vierge règne seul sur vos âmes et soit votre Seigneur. Vierges, venez à la Vierge; épouses, venez à l'épouse; vous qui enfantez, venez à celle qui enfante; mères, venez à la véritable mère; vous qui allaitez, venez à celle qui nourrit son nouveau-né; jeunes filles, venez à la Vierge mariée. La Vierge, fille de sainte Anne, a dû pour avoir son fils passer par toutes ces différentes phases de la nature afin de pouvoir secourir toutes les femmes qui recourraient à elle et de devenir ainsi la régénération du sexe féminin, comme son fils Notre-Seigneur Jésus-Christ est la régénération du sexe masculin; elle, nouvelle Ève, en demeurant vierge; lui nouvel Adam, et Dieu régnant avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. »[1]

Saint Éleuthère, contemporain de saint Fulgence, a laissé lui aussi de belles paroles à la gloire de Marie.

AVE MARIS STELLA. — On a cru quelque temps que *l'Ave Maris stella* était une composition de saint Bernard, mais des manuscrits antérieurs de plusieurs siècles à ce grand docteur, dans lesquels on trouve cette hymne, ont détruit cette supposition et éclairent maintenant ce point d'histoire. On l'attribue au VI[e] siècle sans que l'auteur ait encore été découvert. Cette poésie, d'une grâce et d'une fraîcheur incomparables, est en vers de six syllabes presque toutes liées par des rimes ou par des assonances.

Marie, selon saint Bernard, est très-bien comparée à un astre, *Maris stella,* étoile de la mer; l'étoile lance ses rayons sans corruption, Marie enfante son fils sans douleur. On remarquera que les deux mots *Eva* ou *ave* s'écrivent avec les mêmes lettres placées dans un ordre contraire; les poëtes du moyen âge ont profité de ce fait purement accidentel pour l'appliquer spirituellement au changement opéré dans le sort de l'humanité par l'entremise de Marie.

Dans cette hymne sont célébrés presque tous les attributs et les prérogatives de Marie; elle est la puissante mère de Dieu, *Dei mater alma,* qu'elle a conçu et mis au monde en demeurant toujours vierge, *atque semper virgo,* et la plus glorieuse de toutes les vierges en même temps que la plus douce et la plus humble, *virgo singularis inter omnes mitis.*

Marie remplit pour nous auprès de son fils les fonctions d'avocate, elle lui offre nos prières : *Monstra te esse matrem; sumat per te preces qui pro nobis natus tulit esse tuus.*

Marie est la porte du ciel, elle brise la chaîne des captifs : *solve vincla reis;* elle guide les aveugles dans la voie de la vertu; *profer lumen cæcis;* elle écarte de nous toute sorte de mal, *mala nostra pelle;* demande pour nous des secours, *Bona cuncta posce,* entoure nos reins de la ceinture de la chasteté : *nos culpis solutos;* met en notre esprit la douceur du juste : *mites fac et castos.* Enfin, par une voie sûre, elle conduit à Jésus-Christ : *ut videntes Jesum semper collætemur.*

« Salut,[2] étoile de la mer, vénérable mère de Dieu et Vierge toujours pure; heureuse porte du ciel.

« Recevant cet *ave* de la bouche de l'ange Gabriel, changeant le nom d'*Eva,* établis-nous dans la paix.

1. *Rosier de Marie,* IV, 617.

2. Ave, maris stella,
Dei mater alma
Atque semper virgo,
Felix cœli porta.

Sumens illud ave
Gabrielis ore,
Funda nos in pace,
Mutans Evæ nomen.

« Brise les liens des pécheurs; apporte la lumière aux aveugles, chasse de nous tous les maux et demande pour nous tous les biens.

« Montre que tu es mère, que par toi il reçoive nos prières, Celui qui, pour nous, a bien voulu naître de toi.

« Vierge incomparable, douce entre toutes, délivre-nous des péchés, rends-nous doux et chastes.

« Obtiens-nous une vie pure; prépare-nous un chemin assuré, afin que, voyant Jésus, nous nous réjouissions toujours ensemble.

« Louange à Dieu le Père, honneur suprême au Christ, à l'Esprit-Saint, hommage unique à la Trinité. »

VII[e] SIÈCLE.

SAINT FORTUNAT. — Saint Fortunat naquit au VI[e] siècle dans le Trévisan. Il vécut quelque temps à la cour du roi d'Austrasie, Sigebert; il gouverna plus tard l'Église de Poitiers et mourut vers 609; c'était un des poëtes les plus distingués de son époque. Voici une hymne qu'il composa et qu'on chante à laudes à l'office de la sainte Vierge; saint Antoine affectionnait à tel point ce chant qu'il était, dit son historien, comme le souffle de son âme.

« O glorieuse Dame, élevée au-dessus des astres, qui de votre sein sanctifié avez allaité providentiellement votre Créateur. Ce que la triste Ève nous enleva, vous nous le rendez par votre sainte fécondité; vous êtes la voie qui fait entrer au ciel ceux qui pleurent; vous êtes la porte du grand Roi, l'éclatante entrée de la lumière. Applaudissez à la vie donnée par la Vierge du peuple racheté. Gloire à vous, Seigneur, qui êtes né de la Vierge, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit dans les siècles éternels. Ainsi soit-il[1]. »

§ « Quelle gloire imminente vous environne, fille royale de David, vierge Marie, qui êtes assise au-dessus de tous les habitants de l'éther.

« O vous dont la maternité est entourée de l'honneur des vierges, vous avez donné dans vos chastes entrailles un palais au Seigneur des anges, au Dieu-Christ qui en est sorti adoré dans l'univers.

« Tout genou fléchit devant lui, et avec votre secours, en écartant les ténèbres, nous lui demandons les joies de la lumière.

« Que le père de toute clarté nous l'accorde par son Esprit-Saint, et son propre fils qui vit avec vous dans l'Empyrée, réglant et gouvernant tous les siècles. »

Voici encore des séquences qui appartiennent à peu près à la même époque :

« Que les chœurs des anges se réjouissent avec la glorieuse Vierge, qui, sans époux, enfanta un fils dont le sang guérit le monde. Elle voit avec joie le roi du ciel qu'elle a jadis nourri de son lait. Combien Marie, mère de Jésus, est

Solve vincla reis,
Profer lumen cæcis,
Mala nostra pelle,
Bona cuncta posce.

Monstra te esse matrem,
Sumat per te preces
Qui pro nobis natus,
Tulit esse tuus.

Virgo singularis
Inter omnes mitis,
Nos culpis solutos
Mites fac et castos.

Vitam præsta puram,
Iter para tutum,
Ut videntes Jesum
Semper collætemur.

Sit laus Deo Patri,
Summo Christo decus,
Spiritui sancto,
Tribus honor unus.
Amen.

1. O gloriosa Domina,
Excelsa super sidera
Qui te creavit provide
Lactasti sacro ubero.

Quod Eva tristis abstulit,
Tu reddis almo germine
Intrent ut astra flebiles
Cœli fenestra facta es.

Tu regis alti janua
Et porta lucis fulgida.
Vitam datam per virginem
Gentis redemptæ plaudite.

Gloria tibi, Domine,
Qui natus es de virgine
Cum Patre et Sancto-Spiritu
In sempiterna secula.
Amen.

(Office de l'Église.)

célébrée par les anges qui se regardent comme les serviteurs de son fils; avec quelle gloire est honorée dans le ciel cette Vierge qui a donné au maître du ciel un asile dans ses chastes entrailles; de quel éclat brille dans le firmament cette étoile de la mer qui a mis au jour la lumière de tous les astres, des hommes et des esprits célestes!

« O Reine du ciel, ce petit peuple vous célèbre dans toute la piété de son âme et unit ses chants à ceux des anges au-dessus de l'Empyrée; les prophètes vous annoncent dans leurs livres, le chœur des prêtres pousse des cris de joie, les apôtres et les martyrs du Christ vous acclament. Les deux sexes, pleins d'amour pour votre vie virginale, rivalisent avec les anges pour imiter votre chasteté. Toute l'Église vous vénérant du fond du cœur manifeste dans ses chants sa dévotion envers vous, Marie, et vous adresse ses prières pour que vous daigniez être dans tous les siècles son auxiliatrice auprès du Seigneur. »

SAINT ILDEFONSE. — Saint Ildefonse, qui répandit le culte de la sainte Vierge avec un zèle si pieux, naquit à Tolède en 607 et fut élevé sous les yeux de saint Isidore de Séville.

Son ouvrage le plus considérable est celui de *la Virginité perpétuelle de la glorieuse mère de Dieu*. Il commence par une prière à Marie [1] :

« O ma dame, ô ma souveraine, ô ma dominatrice, ô la mère de mon Seigneur, la servante de votre fils, la mère du Créateur du monde, je vous en prie, je vous en supplie, que j'aie l'esprit de votre Seigneur, l'esprit de votre fils, l'esprit de mon rédempteur, afin que je puisse penser et dire des choses convenables, des choses dignes de vous...

SAINT ADHELM [2]. — Saint Adhelm composa un poëme sur la basilique élevée par Bugge, fille du roi d'Angleterre, basilique consacrée le jour de la nativité de Marie et sans doute construite en son honneur :

« Sous son règne, Bugge, humble servante du Christ, construisit un nouveau sanctuaire de haute structure où brillent douze autels; elle consacre encore l'abside à l'autel de la Vierge. »

Chant Sacré.

« Que chacun par ces chants honore ce nouveau temple, et que le lecteur ou la lectrice déploie les rouleaux sacrés; car la vierge Marie nous a consacré par sa nativité ce jour qui éclaire la fête du sanctuaire, sans cesse renouvelée au temps du mois d'août.

« Alors que le soleil au milieu de sa course réjouit notre âme en nous ramenant à son temps les fêtes solennelles de Marie et que les autels brillent des offrandes des fidèles,

« Cette demeure est éclairée au dedans par une pure lumière qu'apporte le soleil à travers ses fenêtres de cristal, en répandant une lumière limpide dans ce temple quadrangulaire. Cette nouvelle basilique est décorée de plusieurs ornements, des tentures à franges d'or sont les voiles magnifiques de l'autel. Un calice d'or éclatant

1. *Livre de Marie*, 90.
2. *Carmen S[ti] Aldhelmi, episcopi Schirburnensis de basilica ædificata a Bugge, filia regis Angliæ* (VII[e] siècle).

Quo regnante novum præcelsa mole sacellum
Bugge construxit supplex vernacula Christi
Quæ fulgent aræ bis seno nomine sacræ;
Insuper absidam consecrat virginis aræ.

Chant Sacré.

Unusquisque novum comat cum voce sacellum
En lector lectrixve volumina sacra resolvat.
Istam nempe diem, qua templi festa coruscant
Nativitate sua, sacravit virgo Maria,
Quam jugiter renovant augusti tempora mensis;
Dividitur medio dum torrens sextilis orbe
Qui nobis iterum restaurat gaudia mentis,
Dum viribus redeunt Mariæ solemnia festa,
Et veneranda piis fragrant altaria donis.
Hæc domus interius resplendet luce serena,
Quam sol per vitreas inlustrat forte fenestras,
Limpida quadrato diffundens lumina templo.
Plurima basilicæ sunt ornamenta recentis
Aurea contortis flavescunt pallia filis,
Quæ sunt altaris velamina pulchra,

de pierreries brille comme le ciel parsemé d'étoiles ardentes. On y voit une patène qu'un argent pur a composée, et qui porte les divines espèces, soutien de notre vie; car nous sommes nourris par le saint corps et le sang du Christ. Ici la tige de la croix resplendit d'or et d'argent, ornée de pierres précieuses. Là aussi un encensoir tout entouré de chapiteaux et suspendu au plafond ouvre ses bouches fumeuses d'où s'exhalent en ambroisie les encens de Saba, lorsque les prêtres sont chargés du sacrifice de la messe. »

Sergius. — Sergius trouve sa place après Romanus et Anastase. Un de ses principaux titres de gloire est l'hymne qu'il composa en l'honneur de la mère de Dieu, dont l'intercession miraculeuse venait de mettre en fuite les Avares et de sauver la capitale de l'empire (an 626). Ce beau cantique, monument immortel de la reconnaissance du peuple byzantin envers sa bienfaitrice, est le seul qui soit parvenu intact jusqu'à nous dans les offices publics de l'Église grecque. Nous ne croyons pas, dit M. Stevenson, que la poésie classique ait jamais revêtu des inspirations d'une forme plus séduisante. Il faut le lire dans le texte des *Analecta* pour goûter le rhythme rapide et pétillant de ces rimes entrelacées, ravissantes de mélodie, de ces coupures souples, aisées, qui font toujours image. Les épithètes poétiques se pressent, se multiplient, se précipitent, sans se heurter jamais, sans être jamais oisives, chacune reflétant une des gloires de la Vierge, un de ses titres nombreux à l'amour et à la reconnaissance des chrétiens. On a dit que ce pæan fut composé d'un seul jet par Sergius, le jour même ou au lendemain du triomphe. Nous avons de la peine à le croire. Il y a trop d'art dans ces strophes, elles sont trop habilement ménagées, les contours en sont trop nets, la versification trop savante, pour y voir une improvisation [1].

Nous traduisons cet acathistus [2] d'après les *Analecta sacra*. La première image qui enlumine le texte nous montre Marie assise sur un trône garni d'un coussin de pourpre, revêtue d'un manteau bleu, chaussée de brodequins rouges, nimbée, et les bras levés au ciel en manière d'orante; nous y voyons aussi des édifices somptueux qui représentent la nouvelle Rome [3].

1° C'est à toi, son auxiliatrice et son impératrice, Vierge sainte, que s'adresse ta ville affranchie du péril des barbares.

2° L'archange fut envoyé du ciel afin de dire à la Vierge : Salut ! et d'une voix corporelle (pensant à son incarnation il s'arrêta stupéfait) il dit : Salut, ô toi par laquelle la joie brillera. Salut, par laquelle la malédiction s'effacera, résurrection d'Adam. Salut, libération des larmes d'Ève. Salut, sublimité inaccessible aux pensées humaines. Salut, profondeur invisible aux yeux des anges. Salut, toi qui dois être le siége du Roi, qui dois porter le porteur de l'univers. Salut, étoile qui éclaire le soleil. Salut, asile de l'incarnation divine. Salut, toi qui vas renouveler la créature, par laquelle le Créateur est adoré. Salut, virginale épouse.

3° Marie, pensant à sa chasteté, dit avec confiance à Gabriel : — Ta voix inopinée paraît incroyable à mon âme, car tu me prédis une conception immaculée. Chantons *Alleluia !*

4° Cherchant à pénétrer ce mystère, la Vierge

Aureus atque calix gemmis fulgescit
Ut cœlum rutilat stellis ardentibus aptum.
Sic læta argento constat fabricata patena,
Quæ divina gerunt nostræ medicamina vitæ,
Corpore nam Christi sacroque cruore nutrimur.
Hic crucis ex auro splendescit lamina fulvo
Argentique simul gemmis ornata metalla.
Hic quoque turibulum capitellis undique cinctum
Pendet de summo fumosa foramina pandens
De quibus ambrosiam spirabunt tura sabæa
Quando sacerdotes missas offerre jubentur.

1. *Du rhythme dans l'hymnographie de l'Église grecque*, par H. Stevenson. (Extrait de la *Revue des questions historiques*, 1876.)

2. Ce mot en grec signifie *sans s'asseoir*, parce que le samedi avant la cinquième semaine du carême les Grecs passaient toute la nuit debout en prière en l'honneur de Marie.

3. Sergius, 610-641. *Analecta sacra*, p. 250.

s'écria : De chastes entrailles comment un fils peut-il naître ?

5° L'ange lui répondit avec crainte : Salut, maîtresse ineffable du conseil secret. Salut, foi des suppliants. Salut, principe des miracles du Christ. Salut, tête de ses pensées. Salut, échelle céleste par laquelle Dieu descend. Salut, pont qui réunis le ciel et la terre. Salut, miracle divulgué aux anges. Salut, terrible blessure des démons. Salut, toi qui as conçu la lumière ineffable, toi qui l'emportes sur tous les savants et les sages, qui illumines les esprits des fidèles. — Salut, épouse virginale.

Alors la vertu du Très-Haut jeta son ombre féconde sur la Vierge, et son sein devint comme un champ fertile où l'on récolte le salut, en chantant : *Alleluia.*

6° La Vierge étant remplie de la divinité s'empressa vers Élisabeth, dont l'enfant, aussitôt qu'il entendit le salut de la Vierge, se réjouit et en tressaillant lui chantait ces paroles :

« Salut, vigne qui ne se flétris pas. Salut, fruit immortel. Salut, mère de l'auteur de ma vie. — Salut, champ fécond en miséricorde Salut, table joyeuse. Salut, prairie de délices. Salut, port de nos âmes. Salut, encens agréable à Dieu. Salut, pardon de l'univers. Salut, bonne volonté de Dieu envers les hommes. Salut, confiance des mortels en Dieu. Salut, épouse virginale.

7° Plein de pensées d'inquiétude et d'angoisse, l'humble Joseph, la sachant très-pure, était troublé. Mais lorsqu'il apprit la conception par l'Esprit-Saint, il chantait : *Alleluia !*

8° Les bergers avaient entendu les anges chantant la présence du Christ incarné. Ils courent et le voient comme un agneau allaité par la Vierge et ils éclatent en louanges : Salut, mère du pasteur et de l'agneau. Salut, bercail des brebis raisonnables. Salut, secours contre les ennemis invisibles. Salut, porte du Paradis. Salut, objet des félicitations des cieux à la terre et des transports de la terre aux cieux. Salut, bouche des apôtres qui n'es jamais muette. Salut, hardiesse invincible des martyrs. Salut, vénérable firmament de la foi. Salut, lumière de la grâce. Salut, toi par laquelle l'enfer fut dépouillé, et qui nous a revêtus de gloire. Salut, épouse virginale.

9° Lorsque les mages eurent vu l'étoile, ils suivirent sa splendeur et, s'en servant comme d'un flambeau, ils cherchaient avec son aide le puissant roi et, l'ayant trouvé, ils se réjouirent en chantant : *Alleluia !*

10° Ils virent, ces fils de la Chaldée, dans les mains de la Vierge Celui qui de sa main forma les hommes. Ils le reconnurent pour leur Seigneur sous cette apparence d'esclave et se hâtèrent de l'adorer et de louer sa mère bénie en disant : « Salut, mère de l'étoile qui n'as pas de couchant. Salut, splendeur du jour mystique qui préviens les égarements de la route, toi qui illustres les disciples de la Trinité, et qui renverses le cruel tyran de son trône. Salut, toi qui montres le Christ Seigneur clément, qui nous délivres d'une foi barbare, qui nous retires de la fange des vices, qui supprimes l'adoration du feu, qui nous délivres de la flamme de nos passions. Salut, conducteur des fidèles dans la chasteté. Salut, joie de toutes les générations. Salut, épouse virginale.

11° Chargés du mandat divin, les mages retournèrent à Babylone, accomplissant ton oracle, te prêchant à tous, ô Christ, et délaissant Hérode comme un fourbe qui ne savait pas chanter : *Alleluia !*

12° Lorsque tu as fait briller sur l'Égypte la lumière de vérité, tu as chassé les ténèbres du mensonge ; car les idoles devant ta puissance s'écroulèrent et ceux qui venaient d'être arrachés à l'idolâtrie s'écrièrent : Salut, correction des hommes. Salut, chute des démons. Salut, toi qui as brisé la puissance de l'erreur, qui as divulgué la fraude des idoles. Salut, mer qui as submergé

le stupide Phaaron. Salut, roche qui as rassasié les altérés. Salut, colonne de flammes qui as conduit ceux qui se trouvaient dans les ténèbres. Salut, abri du monde plus vaste que les nuées. Salut, nourriture qui remplaces la manne. Salut, maîtresse des saintes délices. Salut, terre promise de laquelle s'écoulent le miel et le lait. Salut, épouse virginale.

13° Lorsque Siméon devait quitter cette vie de déception, tu lui fus confié comme enfant, quoiqu'il connût que tu étais le Dieu parfait. Aussi, émerveillé de ton ineffable sagesse, il chantait : *Alleluia!*

14° Notre Créateur nous montre une nouvelle créature née d'un sein virginal et immaculé. Devant ce miracle louons et acclamons la Vierge. Salut, fleur d'incorruptibilité. Salut, couronne de continence. Salut, toi qui enfantes la résurrection, nous montrant le séjour des anges. Salut, plante féconde qui nourris les fidèles. Salut, arbre qui couvres des multitudes sous ton ombre. Salut, toi qui mis au jour la liberté des captifs, le guide des égarés. Salut, avocate du juste juge. Salut, pardon des nombreux péchés. Salut, vêtement des nus. Salut, amour qui dépasses tout amour. Salut, épouse virginale.

15° Devant le voyageur qui vient de naître, soyons voyageurs en ce monde et transportons nos pensées dans le ciel. Pour cela le Très-Haut apparut sur la terre sous les traits humbles d'un homme, voulant attirer dans les hauteurs ceux qui chantent : *Alleluia!*

16° Le Seigneur est descendu des sommets dans cette vallée, où vint habiter le Verbe indescriptible. Divin abaissement, non changement de demeure, produit par l'enfantement de la Vierge qui entendait chanter : Salut, demeure du Dieu incompréhensible. Salut, porte du divin secret. Salut, accès des malheureux. Salut, avocate assurée des fidèles. Salut, véhicule sacré de Dieu au-dessus des chérubins, sa très-noble demeure qui es supérieure aux séraphins. Salut, ô toi qui as su réunir deux choses opposées, qui as joint la virginité à l'enfantement. Salut, toi qui as fait effacer notre faute, qui nous a ouvert le Paradis. Salut, clef du royaume du Christ. Salut, espoir des bons dans l'éternité. Salut, épouse virginale.

17° Tous les chœurs des anges s'étonnent, ô Christ, en voyant le sublime ouvrage de ton incarnation ; car ils voient Dieu inaccessible à tous converser avec l'homme, communiquer avec nous et entendant de toutes les lèvres : *Alleluia!*

18° Nous voyons de savants rhéteurs muets comme des poissons en ta présence, ô mère de Dieu. Ils n'ont pas de paroles pour dire comment tu as pu rester Vierge et enfanter, mais nous qui avons pénétré le secret de Dieu, nous nous écrions : Salut, vase de la sagesse divine. Salut, sanctuaire de la Providence. Salut, toi qui confonds les sages sans sagesse, les savants sans science, qui flétris les fables païennes, qui déchires les arguties des Athéniens. Salut, toi qui remplis les filets des pêcheurs, qui tires les hommes de l'abîme de l'ignorance, qui enseignes la sagesse. Salut, nef de ceux qui veulent se sauver. Salut, porte des navigateurs de la vie. Salut, épouse virginale.

19° Désirant sauver le monde, le Créateur de toutes choses vint spontanément à lui, et lorsqu'il était pasteur, comme Dieu, pour nous il apparut sous la forme d'une brebis, et comme Dieu rapprochant les deux semblables il entend de toutes nos bouches : *Alleluia!*

20° Tu es le rempart des vierges, ô sainte Vierge, et de tous ceux qui se réfugient près de toi, car le Créateur du ciel et de la terre te forma ainsi pour habiter avec toi et apprit à tous à te saluer par ces paroles : Salut, statue de la virginité. Salut, porte du ciel. Salut, auteur de la réforme intellectuelle. Salut, dispensatrice de la bonté divine, toi qui as averti

ceux égarés par leur esprit, corrigé ceux entraînés par leur mauvaise nature, qui détruis la corruption de l'esprit, qui enfantes le semeur de la chasteté. Salut, lit du virginal mariage. Salut, union du Seigneur avec les hommes. Salut, sainte nourrice des vierges. Salut, épouse des âmes saintes. Salut, épouse virginale.

21°. Toute hymne, malgré mes efforts, est surpassée par la multitude de tes miséricordes. Car si nous t'offrons, ô saint Roi, des psaumes et des chants innombrables comme les grains de sable de la mer, nous ne faisons rien de digne de tes bienfaits, nous qui crions : *Alleluia.*

22° Nous voyons une Vierge sainte apprêtant une lampe pour ceux qui sont dans les ténèbres. En effet, allumant le feu immatériel, elle nous conduit tous à la connaissance de Dieu, elle éclaire notre esprit, elle est saluée par ces paroles : « Salut, rayon du soleil intellectuel. Salut, étoile de la lumière qui n'as point de couchant. Salut, foudre qui illumines nos âmes. Salut, tonnerre qui épouvantes nos ennemis. Salut, toi qui produis une splendide illumination, qui répands un fleuve abondant, qui fournis une vivante image de la piscine, qui effaces les taches du péché. Salut, bassin où la conscience se purifie. Salut, coupe remplie de joie. Salut, parfum du suave parfum du Christ. Salut, banquet de la vie mystique. Salut, épouse virginale.

23° Voulant remettre les antiques dettes, le libérateur de tous se rendit vers les apostats de sa grâce et, déchirant l'acte de condamnation, il entendit de tous : *Alleluia!*

24° En chantant le fils, nous te glorifions, ô Vierge, comme un temple animé. Car Dieu, lorsqu'il habitait en toi, lui qui tient tout dans sa main, a sanctifié, glorifié tous les hommes et leur a appris à s'écrier : Salut, tente de Dieu et du Verbe. Salut, sainte supérieure à tous les saints. Salut, arche dorée par le Saint-Esprit. Salut, trésor de vie incorruptible. Salut, précieux diadème des rois fidèles. Salut, gloire insigne des vénérables prêtres. Salut, tour immobile de la sainte Église. Salut, muraille inexpugnable de l'empire. Salut, toi dont la main élève nos trophées, par laquelle nos ennemis sont vaincus. Salut, guérison de mon corps. Salut, félicité éternelle de mon âme. Salut, épouse virginale.

25° O très-célèbre mère qui as enfanté le Verbe divin, le Saint des saints, accepte notre offrande, délivre-nous de toute calamité et de la future damnation, nous qui chantons vers toi : *Alleluia! Amen.*

VIIIe SIÈCLE.

Nous donnons comme souvenir des poëtes du VIIIe siècle dévots à la sainte Vierge l'hymne suivante qui est anonyme[1] :

« O mère, ô sainte Église, tressaillez d'allégresse au fond de vos entrailles, vous qui avez à célébrer la fête sacrée de sainte Marie; applaudissez, astres du ciel, régions de la terre et flots de la mer.

« Magnifique en son enfantement, sa vie brille par de saintes actions, et un honneur éternel est sa couronne.

« Vierge, elle a enfanté et elle est restée vierge; elle a allaité Dieu lui-même du lait de ses mamelles, et, prosternée et toute tremblante, elle portait dans ses bras Celui qui porte tout.

1. *De beata virgine.*

Gaude visceribus mater in intimis,
Felix Ecclesia, quæ sacra replicas
Sanctæ festa Mariæ;
Plaudant astra, solum, mare.

Cujus magnifica est generatio,
Cujus vita claruit actibus,
Cujus finis honorem
Summum fine tenet sine;

Quæ virgo peperit, virgo que permanet,
Lactabit propriis uberibus Deum,
Portantemque gerebat
Ulnis prona trementibus.

Felix multiplici laude puerpera,
Regis porta sui clausa perenniter,
Mundi stella fluentis
Floris virgula regia.

« O mère, dont l'heureux enfantement est célébré par tant de cantiques, porte royale éternellement close, étoile du monde passager, royale tige d'une royale fleur,

« Nous vous supplions maintenant humblement, sainte mère de Dieu, fiancée du Roi éternel, de nous protéger en tout temps et en tous lieux par votre grâce bienfaisante.

« Obtenez-nous, bienheureuse Vierge, par vos saintes prières, le doux bienfait d'une longue paix, obtenez-nous encore la jouissance éternelle du bienheureux royaume.

« Accordez-nous cette grâce, Père tout-puissant, et vous, Fils unique du Père. Et vous, Saint-Esprit, qui procédez de tous deux, Dieu unique qui régnez seul de toute éternité dans les siècles des siècles.

Voici maintenant un passage d'un autre poëme composé par Théodulphe, évêque d'Orléans :

« L'ancienne vierge nous apporte la mort, la nouvelle vierge le salut; la première en persuadant son époux, la nouvelle en enfantant Dieu. La première vierge donna la mort à son époux et la nouvelle annonce aux pieux disciples la vue du Christ. La nourriture a donné la mort, une autre nourriture fournit la vie. Voilà ce que donnait Ève coupable, voici ce que vous nous donnez maintenant, ô Christ tout-puissant! »[1]

SAINT JEAN DE DAMAS. (676-754.) — Nous empruntons à l'hymnographie de l'Église grecque du cardinal Pitra cette page intéressante, qui prouve que la sainte Vierge était la véritable patronne de ces poëtes du VIII[e] siècle : « Un savant moine d'Italie, Cosmas, tombé entre les mains des Sarrasins, est racheté de la captivité par un riche chrétien qui lui confie l'éducation de deux enfants, Jean son fils, et Cosmas orphelin adopté. ..... Persécuté par les iconoclastes, Jean de Damas se retira avec les stigmates du martyre dans la Laure de Saint-Sabas. Il y forma avec Cosmas, son frère adoptif, une florissante école de mélodes. Soit pour lui frayer la route, soit pour le seconder, il put avoir, outre saint Sophrone, Hélie et Oreste, patriarches de Jérusalem, ses neveux Étienne et Jean, plusieurs sabaïtes, Étienne et Grégoire, Aristobule, Ephrem, etc. Enfin, nous le dirons volontiers, cette école eut une patronne dans la reine des anges. L'œuvre propre de saint Jean de Damas fut d'imprimer aux formules nouvelles le cachet de son génie profondément dogmatique, précis, scolastique, auquel il doit d'être appelé le Thomas d'Aquin de l'Orient. Ce chef-d'œuvre d'exposition théologique, qu'on admire dans le *Lauda Sion,* se retrouve avec la même élégante précision dans les hymnes de celui qui a donné aux Grecs la somme *de Fide orthodoxa*. Ce que le Verbe a dit du *Docteur angélique,* la mère du Verbe incarné a pu le dire de Jean de Damas : « Tu as bien parlé de moi. » Et comme l'hérésie aboutissait toujours à se heurter contre le dogme de l'incarnation, c'est ce dogme qu'il s'attacha à mettre en relief dans le cycle liturgique de Bethléem au Calvaire et au mont de l'Ascension. Et pour parler tout à

Te nunc suppliciter, sancta Theotocos,
Regis perpetui sponsaque poscimus,
Ut nos semper, ubique
Miti munere protegas;

Sanctis obtineas virgo precatibus
Pacis præsidium dulce diutinæ
Nobis atque beati
Regni dona perennia.

Præsta, summe Pater, Patris et unice,
Amborumque simul spiritus annue,
Qui regnas Deus unus
Omni tempore sæculi.

(F. Clément, 398-436.)

Ce poëme est composé en vers asclépiades de douze syllabes, en Phérécratiens de sept syllabes et en vers gyconiques.

1. *Poema de septem vitiis capitalibus.*

Virgo vetus mortem, retulit nova [virgo salutem]
Hæc suadendo virum, hæc gene- [rando Deum];
Prisca virgo viro letum fert, ac nova [Christum]
Vivere discipulis nuntiat ecce piis.
Esca dedit mortem, vitam comedit et [esca;
Tunc dabat Eva nocens, das modò, [Christe potens].

(F. Clément, 373.)

la fois au cœur et à l'intelligence, c'est l'auguste mère de Jésus qui fut le symbole résumant tout, le mot reproduit incessamment, l'âme de toute cette poésie, l'hymne de ces hymnes. En cela surtout Jean de Damas l'emporte même sur la lyre des prophètes et imite les chérubins. C'est par là qu'il domine les profanes nouveautés de la Grèce et confond toutes les erreurs. C'est à partir de lui que les Θεοτόκια abondent et qu'à chaque pas, l'office grec procède par trois tropaires, dont le premier (δόξα) célèbre ou la Trinité ou le mystère du jour ; le second (Θεοτόκιον s'adresse à la Vierge mère et au dogme de l'incarnation; le troisième (Σταυροθεοτόκιον) montre la Vierge au pied de la croix. Ou triomphante ou gémissante, la Vierge préside à tout, comme au cénacle, et ce trône de grâce survivra en Orient à la ruine des basiliques et à la désolation des sanctuaires. Immense service, qui n'a pu être inspiré que par Elle, et qui méritait son intervention miraculeuse [1].

Le cardinal Pitra rapporte un passage d'un canon qui se distingue des autres par sa forme dialoguée et dramatique, et qui porte ce nom imposant de saint Jean Damascène. Il serait permis de croire que le saint docteur a trouvé lui-même ces types déjà vulgarisés :

« Écoute, jeune fille, vierge chaste, disait Gabriel, ce que veut le Très-Haut d'une volonté antique et sincère : sois prête à recevoir Dieu; par toi, en effet, Celui qui est immense conversera avec les hommes. Aussi dans mon allégresse je m'écrie : Bénissez!

« Lorsque la vie se répand dans le temple et l'arche de Dieu, cette arche que ne doit toucher aucune main profane, que les lèvres des fidèles ne gardent pas le silence, tandis que les anges redisent cette parole, qu'ils s'écrient avec une suprême joie : Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous! [2].

IXe SIÈCLE.

THÉODORE. — Voici un chant du poëte grec Théodore sur la « consolation des infirmes ».

1° Dans nos angoisses, propice directrice des âmes, dans les périls tutelle assurée, seule mère de Dieu et immaculée, écoute ma prière pendant que, d'une voix mêlée de larmes, je crie vers toi : *Dissipe l'affliction de mon âme.*

2° Qui m'instruira, qui me dira quand je devrai dans les sanglots de mon cœur implorer le pardon de mes péchés, car j'ai corrompu mon âme par les vices, j'ai souillé ma chair par le péché, avec une audace plus grande que tous les habitants de la terre, de sorte que je m'écrie en gémissant : J'ai confiance, ô chaste mère de Dieu, que tu ne me mépriseras pas, que tu te hâteras de me sauver en m'arrachant à mes nombreux péchés ; *dissipe l'affliction de mon âme.*

3° Montagne sublime de Dieu, sur laquelle la pureté resplendit, ainsi que le chante David; toi, la mère de mon Seigneur, aie pitié, pardonne-moi, guéris-moi, délivre-moi de tout besoin ; tu es un secours plein de clémence, et moi malheureux je te prie pour trouver propitiation près de toi; écoute, ô chaste, mes prières et, me remplissant de cette joie qui émane de toi, *dissipe l'affliction de mon âme.*

4° Soustrais-moi à mon humiliation, toi qui as relevé la nature déchue par la séduction de l'arbre; je suis privé des délices du jardin; nu de vertus et de richesses, je suis devenu semblable à l'enfant prodigue par la folie de ma

1. *Hymnologie de l'Église grecque*, p. 53.

2. 'Αχούε χόρη.
παρθένε ἁγνὴ.
εἶπατο δὴ ὁ Γαβριὴλ.
Βουλὴν ὑψίστου.
ἀρχαίαν ἀληθινὴν.
Γενοῦ πρὸς ὑποδοχὴν ἑτοίμη θεοῦ.
Δὶα σοῦ γὰρ ὁ ἀχώρητος.
βροτοις ἀναστραφήσεται.
διὸ καὶ χαίρων βοῶ.
Εὐλογεῖτε...

Ὡς ἐμψύχῳ ναῷ θεοῦ κιβωτοῦ.
Ψαυέτω μηδαμῶς χεὶρ ἀμυήτων.
Χείλη δὲ πιστῶν τῇ θεοτόκῳ ἀσιγήτως.
φωνήν.
τοῦ ἀγγέλου ἀναμέλποντα.
ἐν ἀγλλαιάσει βοάτω.
χαῖρε.
κεχαριτωμένη.
ὁ Κύριος μετὰ σοῦ.

(C. Pitra, *Hymnographie de l'Église grecque*, p. 20.)

conduite. — Toi donc donne-moi grâce, lumière, pardon et joie ; considère le malheur de ton serviteur, et, me délivrant de tous périls, *dissipe le deuil de mon âme*.

5° Relève-moi de ma chute toi qui as rendu à la vie Ève frappée par la nourriture maudite...[1]

HINCMAR. — La poésie sous Charlemagne reparut avec un nouvel éclat; et l'illustre Hincmar fut un de ses représentants les plus dévots à la sainte Vierge; nous traduisons ici un poëme dogmatique qu'il lui adressa :

Vierge Marie, puissante mère du Seigneur, moi, Hincmar, évêque, je vous dédie cet opuscule. Il rapporte vos actions dictées par un principe divin, et montrant clairement que vous avez enfanté Dieu ; .

Car la vraie substance de la chair et de l'âme du Verbe, que vous avez conçue, est votre fils unique.

Il n'a point été engendré par un concours humain, mais par celui du Saint-Esprit, et sortant de vos bienheureuses entrailles comme de sa couche.

Votre sein virginal n'a souffert aucune douleur, il est resté fermé, et vierge, vous avez enfanté.

Mère vénérable, vous resplendissez par la chair du Verbe, et vous restez cependant la servante à cause de la divinité de l'homme,

Car Dieu est homme, Jésus-Christ est homme, et en même temps seul et vrai Dieu créateur.

Le Seigneur mis au monde par votre excellente virginité est la personne unique et la double substance du Christ.

De même l'Église, dans sa virginité, par le Saint-Esprit engendre ses enfants dans le bain baptismal.

Par son propre pouvoir il est Dieu ; par la nature il est votre fils afin que, par la grâce, nous soyons ses frères adoptifs.

Quiconque baptise les fils de cette fontaine sacrée, les baptise toujours avec le sang divin.

Nous ne doutons pas que le baptême n'existe que sous l'invocation à la Trinité; le Christ nous l'a enseigné.

Il alimente les royaumes du ciel de son divin corps, celui que votre lait a alimenté; il est la vie et le salut de la vie.

Prêtre suprême, roi, il devient l'hostie et l'autel, et, se montrant à son père, il nous sauve de l'expiation.

La fonction sacerdotale qu'il remplit lui-même dans le ciel, il a permis à ses serviteurs de la remplir ici-bas.

Il consacre ses dons avec eux et par eux comme par sa parole, son souffle et sa croix.

Et l'Esprit-Saint dont il est né nous donne notre Jésus.

C'est la vraie foi qui le voit, et non l'œil de la chair, de même que Pierre avait vu Dieu dans l'homme.

Il ne meurt pas le ressuscité vainqueur de la mort; mais il souffre de nouveau pour nous,

Il est le salut et la vie,

Car chaque fois que sa passion mystique se renouvelle à l'autel, il nous lave de nos taches.

Il nous réveille ensevelis dans la mort du péché, si de mauvaises pensées n'accablent pas ceux qui sont comblés des vrais biens.

Ceux qui reçoivent dans un cœur pieux les mystères du Christ, portent votre fils, ô Vierge Marie.

Par un sacré breuvage nous devenons son corps, et il reste en nous comme notre propre chair.

Il est l'agneau véritable qui, par sa passion, s'est chargé des péchés du monde, et qui, servant de nourriture, vit au plus haut des cieux.

Restant entier il nous rassasie avec les objets de notre rédemption, sa croix, sa pierre, sa chair et son sang.

Le Christ frappé par un double trait est une pierre, car le bois de sa croix est double.

Ce pain vivant arrose son Église avec l'eau et le sang qui coulent de son côté.

Il l'a formée en mourant, comme Ève fut formée d'une partie du côté d'Adam pendant son sommeil.

1 Cal Pitra, p. 532.

Il est évident que cette hostie est formée d'un grand nombre de grains.

Offerte par beaucoup, elle est une seule offrande, et, unique, elle est donnée à tous les peuples.

Corporelle, non divisée, par une vertu céleste elle est un signe plus grand que la manne chez l'ancien peuple.

Elle est tout entière dans le ciel et dans notre corps et dans notre cœur, en nous donnant le salut par la croix.

Mais cette sainte offrande ne profite pas seulement aux vivants, par sa chair elle soulage même les morts.

Elle donne la gloire et le repos aux saints et à ceux que la mort n'a pas saisis pour le feu,

Et profite à ceux qui sont trouvés dignes du corps du Christ et que leurs bonnes œuvres secondent.

Les mystères vivants du Seigneur parviennent même à ceux que réclament les ténèbres de l'esprit du mal.

Ainsi, par son sang il attire ses élus qui, pour se sauver, ont cru en lui.

La loi dit : Que les chairs de l'agneau soient mangées dans une seule maison, suivant le rite;

Que chacun prenne sa part, et qu'il ne reste rien;

Que celui qui veut prendre le pain et le breuvage de la vie reste joint par l'amour à l'Église catholique,

S'il veut demeurer avec les saints dans les célestes parvis et jouir des honneurs royaux.

Vous êtes nourrie de sa présence, ô Vierge Marie, il partage dans l'éternité l'empire et l'honneur avec son père.

C'est lui qui, en ressuscitant, fit ressusciter beaucoup de morts, et les amena avec lui au-dessus des astres du ciel.

Vous êtes plus sainte qu'eux tous, vous qui avez été rendue digne de donner la vie au Verbe dans votre sein virginal.

La chair du Dieu saint ne fut pas corrompue dans le sépulcre, non plus que celle que Dieu lui-même a prise en vous.

Étoile de la mer, vous demeurez avec lui dans la hauteur des cieux, célébrée par les pieux cantiques des anges.

O bienveillante Vierge, ayez pitié de ma misère, car il a crié de la croix : Voici votre fils.

Et pour que le disciple eût l'honneur de vous garder, il dit à Jean : Voici ta mère.

A l'article de la mort, notre vie et notre résurrection, il vous charge d'y pourvoir.

Lorsque je mourrai, ô plus illustre que les plus illustres ministres du ciel, régnant avec le Christ, je vous en conjure, ayez pitié de moi,

Pour que je mérite d'avoir part avec ceux que la grâce sauve, dans la lumière, la paix et le repos. Amen[1].

1. *Hincmari carmen dogmaticum ad B. V. Mariam.*

Hunc genitrix Domini parvum tibi, magna, libellum
Hincmarus præsul, virgo Maria dedi.
Qui tua gesta tenet cœlesti dogmate dicta,
Quæ clare monstrant te genuisse Deum.
Nam verbi carnisque animæ et substantia vera
Mox concepta simul filius unicus est.
Non hominis tactu genitus, sed fluminis actu
Procedens thalamo ventre, beata tuo.
Alvo virgineo quæ nullum passa dolorem,
Atque utero clauso, es virgo parens pariter.
Per carnem Verbi mater veneranda refulges
Ancilla et hominis pro deitate manes.
Est homo quippe Deus, est homo Christus Jesus,
Unus utrumque, Deus verus, et auctor, opus.
Una est persona sed duplex substantia Christi,
Quem tua virginitas alma dedit Dominum.
Ecclesia ut gignit natos ex ventre lavacri,
Flamine de sancto virginitate sua.
Ille Deus propius, natura est filius ex te,
Nos ut adoptivi munere congeniti.
Qui semper tingit baptizans sanguine sancto,
Quisquis baptizat fonte sacro genitos.
Nam constat non esse ratum sine nomine trino
Baptismum, Christo voce docente sua.
Cœlita regna suo pascit qui corpore sancto
Lacte tuo est partus vita cibique salus.
Antistes summus rex hostia factus et ara
Ostendens Patri nostra piacla tegit.
Nempe sacerdotis munus quo frangitur ipse
In cœlo, servis posse patrare dedit
Cum quibus et per quos, idem sua munera sacrat
Per sua verba, suo flamine, cumque cruce.
Spiritus et sanctus quo natus (a) carne parentis
Extitit, is Jesum munera nostra facit.
Sed hoc vera fides cernit, non carnis ocellus,
Ut Petrus hominem viderat esse Deum.

(a) Pour *quo operante.*

Alcuin. — Le célèbre Alcuin adressait des vers à la sainte Vierge et il s'écriait : « La vie du monde, la joie de tous les siècles, le roi du ciel, le Seigneur et Dieu, a reçu de toi un asile dans tes entrailles, ô Vierge immortelle, ah! daigne nous aider de tes prières [1]. »

Abbon (+ 927). — Abbon composa un poëme sur le *Siége de Paris par les Normands, en 885-886* [2]; il y célèbre les bienfaits de Marie.

« Notre ville est consacrée à la puissante Marie, et si nous jouissons encore de la vie nous le devons à son secours. Rendons-lui donc, autant qu'il est en notre pouvoir, des actions de grâces puissantes; chantons en son honneur des hymnes de paix; que notre voix fasse partout retentir les louanges dont elle est si digne.

« Salut, Marie, ineffable par ta beauté, mère du Seigneur, dominatrice du monde, toi qui as daigné arracher le peuple de Lutèce aux mains cruelles des Danois et à leurs épées menaçantes; tu pouvais bien, en effet, sauver Lutèce, puisque tu as enfanté un Sauveur au monde en péril. Les chœurs célestes, les vertus, les dominations, les principautés, les puissances, les trônes, ô mère toujours louable du Roi suprême, t'aiment, t'honorent, te louent, te vénèrent et t'adorent. Heureuse mère qui as pu renfermer dans ton sein celui que ne peuvent contenir les cieux, la terre et le vaste océan! toi qui

Qui jam non moritur devicta morte resurgens,
Pro nobis iterum vita salus patitur
Passio namque ejus quotiens replicatur ad aram
Mystica, nos totiens sorde lavans reparat.
Suscitat et leto peccati morte sepultos,
Ni mala vota premant quos bona vera gravant.
Et qui corde pio sumunt mysteria Christi,
Ex te progenitum, virgo Maria gerunt.
Ipsius efficimur corpus libamine sacro,
Idemque in nobis ut caro nostra manet.
Hic Agnus verus, tollit qui crimina mundi,
Passus, qui mansus vivit in arce poli.
Integer ipse manens satiat nos unde redemit,
De cruce, de petra, carne, cruore suo.
Petra enim Christus percussus verbere teli;
Est gemino, quoniam sunt duo signa crucis
Qui panis vivus lympha cum sanguinis unda;
Fonte sui lateris sic rigat ecclesiam,
Quam moriens formavit; Evam recubante sopore
Adam ceu dextri parte sui lateris.
Est quoque præclarum, quoniam hæc hostia constat
Ex multis granis pluribus atque acinis.
Oblata a multis una est oblatio sicut,
Redditur et cunctis una simul populis;
Corporeo non partu, magis virtute superna,
Manna Dei signat quod veteri in populo.
In cœlo tota est, necnon in corpore nostro,
Corde simul tota est de cruce sumpta salus.
Nec tantum vivis prodest oblatio sacra,
Carne et defunctos hostia data levat,
Gloria quæ sanctis requies præstatur ex illis,
Quos non excoctos mors sua corripuit.
Est quibus ad meritum, dignos si corpore Christi
Tales invenit quos bona facta juvant.
Ad quos perveniunt Domini mysteria viva,
Cujus et inferni spiritus antra petit.
Sicque suos lectos eduxit sanguine sancto,
Hoc se salvari qui tenuere fidem.
Lex inquit : Carnes agni mandentur in unam
Rite Domum, quisquam tollet et inde nihil.
Et panem potumque volet qui sumere vitæ,
Catholicæ maneat junctus amore domo,
Si vult cum sanctis cœlesti in sede manere,
Inque decore suo regis honore frui.
Cujus conspectu satiaris, virgo Maria,
Qui decus imperium cum patre semper habet.
Qui dum surrexit, multorum corpora fecit
Surgere, quos secum vexit ad astra poli.
Sanctior his cunctis verbum quæ gignere vitæ
Facta es digna tuo corpore virgineo.
Quæ caro sancta Dei non est corrupta sepulcro
Nec tua qua corpus sumpserat ipse Deus.
Cum quo stella maris resides in culmina cœli
Concelebrata piis laudibus angelicis.
Qui pietate mei, memorare benigna, miselli
De cruce clamavit : Filius ecce tuus.
Atque ut discipulus curam tibi ferret honoris,
Dixit Johanni : Mater et ecce tua.
Mortis in articulo vita et resurrectio nostra
Exhibuit tibimet hoc pietatis opus.
Cum moriar, cœli claris præclara ministris,
Christo conregnans, sis pia quæso mihi,
Ut partem merear cum his quos gratia salvat,
In lucis pacis sorte quietis. Amen.

1. Lingard., II, 94. Voici le texte des vers d'Alcuin à la sainte Vierge :

Tu mundi vitam, totis tu gaudia sæclis,
Tu Regem cœli, tu Dominum atque Deum
Ventris in hospitio genuisti, Virgo perennis,
Tu nobis precibus auxiliare tuis.

(Alcuin, *Apud can.*, t. II, part. II, p. 471.)

2. Traduction de M. Taranne, 1834.

as été choisie pour nous enfanter ton père!

« Lune brillante, tu as donné à la terre un soleil encore plus éclatant et, en éclairant de la plénitude de tes rayons les contrées où tu faisais ton séjour, tu as préparé le salut de notre race qui périssait.

« A qui donc puis-je te comparer, ô Reine du ciel, plus sainte que tous les saints, plus heureuse mère que toutes les femmes? Veille toujours désormais sur un pays qui t'honore, fille du Tout-Puissant. Gloire, louange, honneur et beauté rayonnante soient toujours à toi, ô mère de Dieu, bénie en la jouissance de Jésus[1]! »

GEORGES DE NICOMÉDIE (879). — Georges de Nicomédie chantait ainsi la sainte Vierge : « O la plus belle de toutes les choses créées! ô mère de Dieu, l'ornement suprême de tout ce qu'il y a d'admirable, vous avez par un enfantement divin réparé notre nature tombée en ruine; vous avez rétabli notre antique beauté que le péché avait effacée; par vous, le genre humain exilé a pu rentrer dans sa propre demeure... Nous, peuple de chrétiens, nous vous regardons comme un rempart assuré contre ceux qui nous attaquent; vous êtes la puissante armure des princes fidèles, c'est par vous qu'ils brisent l'audace de leurs ennemis, par vous qu'ils remportent la victoire. »

L'un des plus élégants hymnographes du IXe siècle, et qui paraît avoir appartenu à la pléiade des mélodes siciliens, Georges a composé un canon dont nous extrayons les passages suivants[2] : « La lampe lucifère nous apporte, ce que proclame le prêtre, une joie immense, tandis que le temple s'illumine. Que les âmes des prophètes se réjouissent, elles qui ont vu les prodiges accomplis dans la maison de Dieu, et qu'ils crient maintenant : *Bénissez!*... Lorsque dans ta splendeur éblouissante, chaste mère de Dieu, tu possèdes sur ton âme la beauté de la pureté, tu es remplie par Dieu d'une grâce céleste, tu illustres d'une lumière immortelle ceux qui poussent ce cri de joie : Ainsi soit-il! Tu t'élèves plus sublime que tous, ô Vierge pure! ».

Son Éminence Pitra a bien voulu nous fournir quelques fragments d'un poëme du mont Athos, canon liturgique de Notre-Dame des Ibères[3] :

« Épouse de Dieu, tu nous parais une prairie émaillée de vertus comme un jardin parfumé de fleurs. Ceux qui viennent y cueillir sont abondamment rassasiés, et ils moissonnent ton très-saint temple. Voici le cantique du poëte : « Tes joues sont comme des fleurs parfumées avec largesse, elles distillent des parfums, ceux qui les recueillent emplissent d'une suave odeur ton très-saint temple; à toi gloire, Engaddi qui fournis les raisins de Chypre; gloire à toi, vigne de Salomon dans Beelamon; tu es semblable au cinnamome, au nard, au safran, au lis, à la rose, à un calice de parfums... »

1. Collombet, *Livre de Marie.*

2. Φωσφόρος ἡμῖν
ἀνῆψε λαμπὰς,
ἐβόησεν ὁ ἱερεὺς.
Χαρὰν μεγίστην.
ἐκλάμπουσα ἐν ναῷ.
Ψυχαὶ προφητῶν συνευφραινέσθωσαν.
Ὡς παράδοξα θεώμεναι.
τελούμενα ἐν οἴκῳ Θεοῦ.
καὶ ἐκβοάτωσαν νῦν.
εὐλογεῖτε πάντα τὰ ἔργα
Ὡς ὑπέρλαμπρον Θεοτόκε ἁγνή
ψυχῆς τὸ καθαρὸν ἔχουσα κάλλος.
Χάριν δὲ Θεοῦ ἐμπιπλάμένη οὐρανόθεν.
Φωτι.
ἀϊδίῳ καταυγάξεις ἀει.
τοὺς ἐν εὑροσύνη βοῶντας
Ὄντως.
ἀνωτέρα πάντων.
ὑπάρχεις παρθένε ἁγνή.
(*Hymnologie de l'Église grecque*, p. 19.

3. Λειμῶνα τῶν ἀρετῶν.
ἐπέγνωμέν σε θεόνυμφε
καὶ κῆπον μυρεψικῶν.
ἐξ ὧν οἱ δρεπόμενοι.
δαψιλῶς κορέννυνται.
καὶ περικυκλοῦσι,
τὸν ναόν σου τὸν πανάγιον
Ὁ ψάλλων ᾀσματικῶς.
φιάλαι αἱ σιαγόνες σου.
ἐκκέχυνται δαψιλῶς,
ἀρώματα βλύζουσαι.
ἐξ ὧν οἱ δρεπόμενοι.
εὐωδιάζουσι.
τόν ναόν σου τὸν πανάγιον·
Γεραίρω σε Ἐγγαδδί,
ὡς βότρυν τέκεις κυπρίζοντα.

Voici une autre cantate dont le rhythme est alternatif : « Tu es toute auguste, très-chaste, toute pleine de sainteté, toute parfaitement immaculée, toute comblée de bonté, toute de noblesse, toute de bénédiction, toute de grâce surabondante, toute de gloire suprême ; tu es la plus sublime de toutes les créatures ; en effet, seule de tous les êtres, tu as enfanté Dieu, ô Vierge. »

Xe SIÈCLE.

HROTSVITHA. — Hrotsvitha, princesse saxonne qui vivait au X[e] siècle, a laissé des œuvres en vers latins et au début un poëme adressé à la princesse Gerberge, abbesse de Ganvesheim, petite-fille de l'empereur Othon ; ce poëme a pour titre : MARIA, *Historia nativitatis laudabilisque conversationis intactæ Dei genitricis, quam scriptam repperi sub nomine sancti Jacobi, fratris Domini.* — « Marie : histoire de la nativité et de la vie admirable de la mère de Dieu que j'ai trouvée écrite sous le nom de saint Jacques, frère du Seigneur [1]. »

« Déjà mille lustres du monde qui s'en va s'étaient écoulés lorsque commença heureusement le sixième âge. Dieu voulut accomplir avec une pieuse fidélité tout ce que les prophètes avaient annoncé touchant Jésus, dont l'arrivée était prochaine. Joachim, depuis son enfance observateur de la loi, faisait paître ses troupeaux ; quatre lustres s'étaient heureusement écoulés pour lui dans une grande fortune lorsqu'il prit pour épouse Anne, qu'il aimait et qui était douée d'une grande beauté et d'une vertu plus éclatante encore ; il scella par un lien conjugal l'amour qui l'unissait à la fille de parents bien chers, à la descendante de David. Il arriva qu'au bout de vingt ans, Joachim, un jour de fête, s'était mêlé aux prêtres chargés d'allumer le feu sacré sur l'autel. — Le scribe Ruben, voyant Joachim, le repousse brusquement parce qu'il n'a pas d'enfants. Joachim sans se plaindre se retire tristement dans les bois, ne s'occupant que du soin de ses troupeaux et repassant dans son cœur les paroles amères de Ruben... Après cinq mois d'absence, son illustre épouse, désespérant de le voir vivant, pleurait chaque jour et ne pouvait se consoler ; dans sa douleur elle adresse à Dieu des prières lamentables. Anne ignore si son

χαὶ πάλιν βεελαμὼν.
Σολωμῶντος ἄμπελον
εἰκάσας κινάμωμον.
νάρδον κρόνον κρίνον.
Ῥόδον μύρων τε καὶ κάλυκα.
. . . .
(1) Ὅλη σεμνὴ ὑπέραγνος
ὅλη ὑπεραγία.
ὅλη ὑπεραμώμητος
ὑπεράγαθος ὅλη.
ὅλη ὑπέρτιμος, ὅλη.
ὑπερευλογημένη.
Ὅλη ὑπερχαρίτωτος.
ὑπερένδοξος ὅλη.
σὺ ἐγένου ὑπερτέρα.
πάντων τῶν ποιημάτων.
θεὸν γὰρ μόνη ἔτεκες.
τὸν τῶν ὅλων παρθένε.

(D. Pitra, *Hymnologie de l'Eglise grecque*, p. 15-17.)

1. 45. Mundi labentis lustris jam mille peractis,
Incepit quando felix ætatula sexta,
Qua Deus impleri jussit pietate fideli
Quicquid veraces jam præcinuere prophetæ,
Qui mundo Jesum mox prædicere futurum.
. . . .
77. Quattuor hic certe cum jam feliciter ipse
Volveret in summa fortuna lustra rotata
Vultu perpulchram sibi desponsavit amicam,
Nec non prænitidam laudandis moribus, Annam,
A caris natam, David de stirpe creatam,
Fœdere legali propio quam junxit amori.
Tandem, digestis bis denis scilicet annis,
Contigit in templo Joachim sub tempore festo
Inter sacratos altaris stare ministros,
Incensum digni fuerant qui ponere visi.
. . . .
103. Cujus percerte post menses inclyta quinque
Conjux, desperans, illum jam vivere salvum,
Insoles flevit, nec solamen sibi scivit,
Hasque preces Domino profudit triste dolendo :
. . . .
122. His ita finitis sublatis cernit ocellis
In ramis lauri resonantes murmure dulci
Pullos plumegeris volucres circumdare pennis.
. . . .
139. Talia cum mundis formaret verbula labris,
Angelus astrigero subito descendit ab alto,
Maxima lætitiæ portans solamina tantæ,
Et, stans sub facie, dictis hæc fatur amicis :
« Exue mœrorem, cordisque depone dolorem,



cher époux vit encore et demande au Seigneur de ne pas ajouter un nouveau malheur à celui qu'elle éprouve dans la stérilité.

Elle avait à peine achevé sa prière que, levant les yeux, elle vit dans les rameaux d'un laurier des oiseaux entourer de leurs ailes leurs petits qui faisaient résonner l'air de doux gazouillements. A cette vue, elle dit au Seigneur qu'elle n'a pas le bonheur qu'ont toutes les créatures de donner des soins à leurs petits; si elle devenait enceinte elle consacrerait au Seigneur le fruit de ses entrailles. Telles étaient les paroles qui s'échappaient de ses lèvres pures, lorsqu'un ange descend du ciel étoilé, lui apportant une consolation aussi grande que sa tristesse; et, se présentant à elle, il lui parle ainsi comme un ami : Dépouillez-vous de votre affliction, chassez la douleur de votre cœur; par l'ordre du Très-Haut, un fruit naîtra dans votre sein au temps précis et sera l'objet de l'admiration de toutes les nations.

Sainte Anne, effrayée des paroles de l'ange, continuait jour et nuit à prier, et cependant elle demande à sa servante pourquoi elle ne lui obéit pas. Celle-ci répond avec insolence : Si Dieu vous a méprisée en vous faisant stérile, dites-moi, je vous prie, qu'ai-je besoin de m'occuper de l'objet de la réprobation divine?

Anne supporte cette injure avec patience; en même temps un ange apparaît à Joachim, pendant qu'il préside aux pâturages de ses troupeaux, et lui ordonne de retourner promptement auprès de son épouse. Joachim lui répond qu'après vingt ans de stérilité et après avoir supporté des outrages, il vient cacher sa douleur dans la solitude. L'ange lui apprend qu'il a déjà porté à Anne des paroles de consolation, et qu'elle concevra bientôt une fille qui sera honorée dans tous les siècles. Elle deviendra sainte parmi toutes les filles des hommes, le Saint-Esprit reposera dignement en elle; c'est par elle qu'une suprême bénédiction sera donnée au monde, bénédiction que personne n'a eu et n'aura jamais. Retournez auprès de votre épouse, mais faites à Dieu un sacrifice. Joachim plein de joie saisit dans ses troupeaux un agneau d'un an, le sacrifie et le place sur l'autel. L'ange, environné de la fumée du sacrifice, retourne vers les cieux. Alors Joachim, ne pouvant plus dominer sa terreur, se jette à terre et s'y endort jusqu'au soir. Les pasteurs, en ramenant leurs troupeaux, lui demandent le motif de sa tristesse; et quand ils l'eurent appris, lui conseillent d'obéir aux ordres du ciel.

Après trente jours l'ange appparaît à sainte Anne en prière, et l'enlève à sa douleur par ces paroles de paix : Que votre courage se ranime, que la sécurité revienne sur votre visage, et courez à la porte qu'on appelle la Porte d'or. C'est là que vous trouverez probablement votre époux légitime revenant dans une paix profonde, et que vous verrez ainsi qu'il est vivant. Elle y

« Consilioque Dei germen tibi credite summi,
« Hoc, quod ventre tuo procedet tempore certo,
« Vere fiet idem populis mirabile cunctis. »
. . . .
158. Si te despexit sterilem faciens Deus inquit,
Dic, rogo, divinæ causæ quid pertinet ad me?
. . . .
182. Hæc inter natas hominum fiet sacra cunctas.
Spiritus et merito sanctus requiescet in illa,
Ac per quam veniet mundo benedictio summa,
Nec primam similem, nec fertur habere sequentem.
. . . .
245. Et cum pacificis deprompsit talia verbis :
Exsurgens animo, vultu quoque perge sereno,
Ad portam subito quæ dicitur aurea vulgo;
Illic forte tuum summa cum pace reversum
Legalem Dominum mox comperies fore vivum.

. . . .
264. Post hæc, noveno percerte mense peracto,
Venit summa dies, in qua pernobilis Anna
Progenuit natam, cunctis seclis venerandam.
. . . .
274. Dixerat et subito sonuit vox fortis in alto,
Mandans, egregiam *Mariam* vocitare puellam,
Stella Maris lingua quod consonat ergo latina.
. . . .
280. Post hæc annorum meta vergenti duorum,
Fortunata suam dum sumpsit ab ubere natam,
Ablactando piam genitrix de more Mariam,
Ocius in templo sistit cum munere digno
Ipsam, quæ templum Domini fuit immo futurum.
. . . .
323. His ita finitis orantis scilicet orsis,
Germine felices talis rediere parentes

court et rencontre son époux bien-aimé et se précipite à son cou, en rendant grâce au Seigneur de l'avoir retrouvé. Neuf mois s'écoulent et vient ce grand jour où la très-noble mère enfante une fille qui sera honorée jusqu'à la fin des siècles. Au bout de huit jours les prêtres viennent et demandent quel nom ses parents veulent lui donner. Joachim prie le ciel; à peine avait-il fini de parler qu'une voix forte tonne du haut du ciel ordonnant d'appeler *Marie* la parfaite jeune fille, ce qui en latin veut dire « étoile de la mer ».

Deux ans étaient révolus, l'heureuse mère de la divine Marie avait, suivant l'usage juif, cessé de nourrir sa fille; elle s'empresse de conduire au temple, avec une digne offrande, celle qui est destinée elle-même à devenir le temple du Seigneur. L'enfant conduite au temple en monte rapidement les quinze degrés, ce que son âge ne semblait pas lui permettre. Le peuple et les prêtres sont dans l'admiration; Anne la mère en rend grâce à Dieu. Les prières terminées, les parents, heureux de posséder une pareille enfant, retournent chez eux en laissant dans le temple la petite Marie.

Cette enfant, à peine sortie du berceau, brillait dans l'univers par la maturité de ses mœurs et l'on ne vit rien d'enfantin fait par ses membres délicats; mais elle suivait rigoureusement les préceptes de la loi et se livrait à l'étude des psaumes de David. Prudente, humble, ardente dans la douceur de son âme, plaisant à tous, et brillant dans la perfection de sa vertu. Jamais oreille ne l'entendit médire, et personne ne la vit offensante; elle était douce et gracieuse pour tous et les paroles qui coulaient de sa bouche semblaient assaisonnées du nectar de la grâce divine. Lorsqu'on lui adressait des paroles amies, elle en rendait aussitôt grâce au Dieu très-grand, et sa langue proférait des chants divins.

La nuit avait cessé, ses ténèbres avaient disparu, l'aurore jetait la lumière sur les plages de l'orient, Phébus s'était élevé dans la sérénité de l'Olympe et la troisième heure était apparue; alors la Vierge de ses blanches mains tordait avec adresse les fils de pourpre. Mais bientôt, lorsque Phébus descend dans la neuvième heure, l'illustre jeune fille revient à ses prières et reste longtemps à méditer : alors la sainte Vierge prend des mains de l'ange une nourriture qui lui est envoyée du ciel, négligeant celle que, suivant la coutume, lui donnaient les pontifes.

Les habitants du ciel en descendaient souvent pour lui apporter leurs consolations; elle en avait appris à mépriser l'amour terrestre et à conserver son âme chaste pour le roi éternel. Tous les infirmes qui pouvaient la toucher revenaient aussitôt avec leurs membres guéris.

Cependant sa renommée se répandant au loin, le prêtre Abiathar priait souvent les autres

Indolis, in templo parva remanente Maria.
. . . .
331. Hæc quia, continuo cunis substracta, puella
Maturis omni lucebat moribus orbi
Nec quicquam membris gessit puerile tenellis.
Ast in præceptis fuerat justissima legis
Nec non carminibus semper studiosa Davidis.
Hæc prudens, humilis, fervens dulcedine mentis,
Omnibus atque placens tota virtute refulgens.
Hanc hominis maledicentem non audiit auris,
Offensam sed nec quisquam cognoverat unquam.
Semper erat mitis nec non gratissima cunctis,
Et, quæ nempe suo profluxit ab ore loquela,
Nectare gratiolæ fuerat condita supernæ.
Et, cum quis verbis illi benedixit amicis,
Mox grates Domino curavit reddere summo,
Nec sic divinis linguam retineret ab odis;
Exemplumque suis in se prænobile cunctis
Præponit sociis jam cunctigenæ bonitatis;
Ipsius faciem niveo candore nitentem
Tradunt ardentis radios præcellere solis
Nec non humanum penitus devincere visum.
Quid referam digitos, operum satis arte probatos?
Namque manu docta perfecit parva puella;
Nempe, sibi normam statuens ipsissima duram,
Omnibus in templo vivebat strictius ergo
Virginibus reliquis, illic pariter sociatis;
Nam tantum preculis studuit persistere sacris
Nec non divinis semper constanter in odis.
Ex quo discessæ noctis periere tenebræ,
Aurora spargente plagam lucem per Eoam,
Altius usque polum Phœbo ascendente serenum,
Tertia jam solito devenerat hora diei,
Tunc usu digitos operis laxaverat albos,
Docte purpureis instando denique filis.
Sed mox, ut nona Phœbus descendit in hora,
Se precibus solito reddit famosa puella
Ac studio mentis bene perduravit in illis,

prêtres, que sans épargner les présents ils disposent l'illustre Marie à s'unir par un lien légal à son propre fils. Mais la chaste tige d'une souche royale, méprisant de telles alliances, s'y opposa en déclarant que jamais son noble corps ne sera soumis au mariage. Les grands prêtres lui firent envisager que Dieu voulait que la race juive se développât et qu'une jeune fille devait se marier. Marie leur répond, par l'exemple d'Abel et d'Élie, que Dieu aime encore plus la virginité.

Après qu'elle eut accompli sa quatorzième année les prêtres décidèrent qu'il fallait la marier; ils convoquèrent tout le peuple, et le prêtre Abiathar leur dit qu'il était temps de marier Marie, mais que, à cause de son refus, il fallait consulter le Seigneur. Le peuple adhérant à cette pensée, les prêtres décidèrent qu'il fallait s'en rapporter au sort pour désigner quelle des douze tribus d'Israël serait digne de la recevoir. Après qu'elle eut été indiquée, ils ordonnèrent d'appeler les hommes de cette race qui par hasard ne seraient pas mariés et de les réunir tous au soleil suivant, portant tous dans leurs mains de jeunes tiges.

Ils étaient ensemble et le vieux Joseph, digne de leur être associé, arrive en portant sa baguette inclinée.

Le grand prêtre voit toutes les baguettes se dresser et demande à Dieu de lui montrer ce qu'il doit faire. Il donne l'ordre aux descendants de la race royale de Juda de revenir le lendemain, de rapporter leurs baguettes, et la Vierge sera donnée à celui sur la baguette duquel une colombe se placera.

Le lendemain aucun signe de la volonté céleste ne se manifeste parmi les trois mille baguettes, mais une voix d'en haut dit que Joseph, couché dans le temple et dont personne ne s'occupe, remplira la condition proposée. Le grand prêtre appelle Joseph; humble, d'un extérieur que rien ne distinguait, il ne voulut pas se mêler à ses nombreux compagnons et se plut à rester à la dernière place.

Bientôt entendant une voix qui l'appelait il s'avance timidement en prenant la baguette, suivant l'ordre des prêtres. Aussitôt une colombe éclatante en sort et s'élève tout à coup dans les hautes régions du ciel. Le peuple se réjouit, mais Joseph proteste qu'il est vieux, qu'il a des petits-enfants et qu'il vaut mieux la donner à son propre fils. On le refuse, on lui dit que c'est bien lui que le peuple a désigné. Il demande alors que pour la distraire on envoie avec elle quelques-unes des jeunes filles avec lesquelles elle a été élevée. Elles étaient chargées de faire les ornements du temple, mais le voile était confié à Marie. Les jeunes filles, humiliées de cette préférence, se plaignent qu'elle soit accordée à Marie qui est la plus jeune, comme si elle était une reine.

Elle supportait patiemment ces paroles, lorsqu'un ange vint lui dire: « Elles ont prophétisé sans le savoir, car vous serez réellement la reine du ciel. »

Pendant que, chez elle, elle se livrait à cet

Usque per angelicum sumpsit sacra virgo ministrum
Omni namque die missam sibi cœlitus escam;
Escam pontifices dederant de more potentes.
Hanc studio mentis citius concessit egenis.
Denique celestes, lapsi de sidere, cives
Hanc crebro verbis consolabantur amicis,
371. Spernere terrestrem quo mox didicisset amorem
Et castam regi mentem servare perenni.
Quisquis languidolis infirmus denique membris
Hanc saltim tetigit, raptim salvus remeavit.
. . . .
377. Cujus cum stabilem volitaret fama per orbem,
Abiathar reliquos exorat sæpe sacerdos
Pontifices templi pretii non munere parci,

Vellent præclaram quo disponare Mariam
Ipsius egregio legali fœdere nato.
Quod fieri vero prohibet virguncula casta,
Inclyta regalis spernens consortia stirpis;
Se quoque finetenus testatur nobile corpus
Ejus conjugio percerte subdere nullo.
. . . .
431. Sortem pontifices miserunt primitus omnes,
Inter namque tribus Israhelis duodenas,
Quæ mox egregiam Judæ signat fore dignam,
Qua designata præ cunctis scilicet una,
Præcepere, viros ejusdem germinis omnes,
Quos sine conjugibus fecit consistere casus,
Collectos ergo concurrere sole secundo

ouvrage, et filait la pourpre, un ange lui apparût lui annonçant que le Verbe naîtrait d'elle.

Nous ne raconterons pas la nativité de Notre-Seigneur, les angoisses de Joseph quand il s'aperçut de la grossesse de son épouse, l'apparition de l'ange qui le console et l'engage à la conserver; les Évangiles le disent assez et tout le monde le sait. Comme ils approchaient de Bethléem où ils étaient appelés par le dénombrement ordonné par César, la jeune Vierge vit, non avec les yeux du corps mais avec ceux de l'âme, deux peuples près de là: l'un riait, l'autre pleurait. Elle le dit au vieux Joseph qui lui répond : « Tiens-toi bien sur ta monture et cesse, je t'en prie, de me tenir ces discours inutiles. » Il avait dit et il vit devant lui un jeune homme qui lui expliqua le mystère des peuples disant ces saintes paroles en l'honneur de la Vierge : « Pourquoi dis-tu que Marie ne prononce pas des paroles vraies, pourquoi en es-tu indigné? Ce secret la concerne seule; elle a vu pleurer le peuple juif que sa méchanceté éloignera bientôt du Seigneur, mais la gentilité nagera dans la joie parce qu'elle arrivera au grand sacrement de la foi. »

Après ces paroles il annonce à Marie que son temps est venu. Elle descend de sa monture, entre dans la grotte qui s'illumine d'une lumière céleste tant que la mère de Dieu y reste. Bientôt les anges entourent le berceau de son nouveau-né pendant que la Vierge enveloppe ses membres délicats. Joseph, qui s'était éloigné, amène les sages-femmes.

Après l'adoration des bergers et la circoncision de l'enfant, des rois astrologues venant de l'Orient arrivent à Jérusalem, s'informent même auprès d'Hérode de la naissance du nouveau roi vers lequel les a conduits une étoile. Hérode troublé consulte les scribes et engage les mages à lui amener l'enfant.

Ils entrent dans ces lambris royaux que l'art de la peinture n'a point décorés, mais qui sont ornés de la splendeur d'un tel astre; prosternés à terre, ils couvrent de baisers les pas de l'enfant, lui adressent humblement leurs prières, et lui offrent trois présents qui s'adressent au roi du Ciel et à l'Homme-Dieu destiné à mourir. Bientôt avertis en songe pendant la nuit, ils retournent pleins de joie dans leur patrie conduits par des chemins détournés.

Après ces événements, Hérode, ce pire des

Et manibus virgas dextris conferre novellas.
437. His igitur cunctis toto conamine lectis,
Advenit dignus senior Joseph sociatus
Illis, incurvam portans sub indice virgam.
. . . .
467. Hic erat abjectus, forma nullaque decorus,
Nec sibi complacuit sociis interfore tantis,
Sed mage postremo gaudet remanere locello.
Qui mox, ut vocem sensit se forte vocantem,
Processit pavidus, virgam comprendere jussus,
Ex qua continuo splendens egressa columba
Haut tarde cœlum fertur petiisse secretum.
. . . .
494. Postquam pontifices preculis cessere precantis,
Joseph servandam suscepit namque puellam
Et pariter missas, ni fallor, quinque puellas,
Quarum sic ergo creduntur nomina dicta :
Sephiphona, Zabel, Susanna, Rebecca, Abigea.
. . . .
549. Aspexit non corporeis, sed mentis ocellis
Comminus alma duos virguncula stare popellos,
Unum ridentem, nec non alium lacrimantem.
Quod Joseph vetulo narrans, audivit ab illo :
« Contine subjecto tantum te rite jumento,
« Et noli, posco, narrare superflua verba.

Dixerat, et juvenem coram propexit herilem,
Qui sibi mysterium declaravit populorum,
Talia sacrata dicens pro virgine verba :
« Cur dicis, Mariam non verbula vera locutam,
« Indignatus, eam secretum cernere solum?
« Nam flentem populo merito vidit Judæorum,
« Qui mox a Domino discedet corde maligno,
« Contra gentilem sed lætitia fluitantem,
« Ad fidei magnum quia perveniet sacramentum. »
. . . .
650. Intrant et pueri regalia tecta tenelli,
Haut vario certe digestim picta colore,
Sideris obsequio tanti sed rite polita.
Proni vestigiis figentes oscula prolis,
Orantes preculis, humili quoque voce profusis,
Trino cœlestem venerantur munere regem,
Hunc hominemque Deum designantes moriturum.
Qui mox, in somnis moniti sub tempore noctis,
Ad patriam læti redeunt, per devia ducti.
His ita digestis, Herodes, pessimus hostis,
Augusti jussu Romam deducitur ergo,
Quo vel purgaret, lex ut romana doceret,
Criminis imposita de magni se cito culpa,
Vel capitis pœnam juste pateretur amaram;
Namque reus majestatis dicetur herilis

ennemis, est conduit à Rome par l'ordre d'Auguste, soit pour se justifier, suivant la loi romaine, de l'accusation d'un grand crime, soit pour en payer de sa tête la juste punition. On le disait coupable de lèse-majesté, et c'est justement que ce soupçon plane sur un homme qui par une ruse de renard cherche à faire tomber dans ses embûches le fils divin du roi du ciel. Je crois en effet que c'est par un ordre céleste qu'il a été forcé d'aller alors à Rome pour que le Christ pût en son absence satisfaire à toutes les prescriptions de la loi.

Au bout de quarante jours l'enfant est porté au temple, reçu et béni par Siméon et prophétisé par sainte Anne; et les parents reviennent à Bethléem.

Deux ans étaient à peine passés que l'ennemi revenant de son exil roulait dans son esprit ce que lui avaient dit les mages qui avaient vu la brillante étoile d'un roi nouveau-né. A son retour il s'informe si les mages sont revenus pour lui rendre compte de leur visite; on ne peut lui répondre et dans sa rage il ordonne le massacre des enfants de Bethléem, espérant y envelopper le Christ; alors Joseph averti en songe conduit en Égypte la mère et l'enfant.

Pendant le voyage la sainte famille s'arrête dans une grotte, elle est bientôt environnée de serpents terribles; les serviteurs de Joseph (*pueri Joseph*) à cette vue sont frappés de terreur. Mais l'enfant Jésus se soulève du giron bien-aimé de sa mère, et, plein de douceur, il se dresse sur ses pieds en menaçant la troupe frémissante des dragons qui tombent aussitôt adoucis.

A cette vue Joseph et la sainte mère du Christ sont effrayés, puis rassurés par ces paroles que leur adresse celui qui voit au fond des cœurs: « Quoique mes membres délicats soient ceux d'un petit enfant, je puis cependant beaucoup par la puissance divine qui adoucit devant moi la rage des bêtes féroces. » Les lions, les panthères, domptés par cette voix, s'approchaient de l'enfant et de Marie. Le Christ la rassure en lui disant qu'ils ne veulent lui causer aucun mal. Les animaux féroces tous soumis faisaient bonne garde auprès des saints voyageurs, les accompagnant la nuit dans le désert et leur montrant la route, rappelant ces temps primitifs où les agneaux et les loups, les bœufs et les lions vivaient paisiblement ensemble.

Plus loin, Marie fatiguée se reposait à l'ombre d'un palmier; elle désire s'en nourrir, mais on ne peut y atteindre et Joseph voyant ses outres vides voudrait trouver une source pour les remplir; alors le Christ, couché dans les bras de sa mère, se tourne vers le palmier et lui dit: « Arbre, incline tes rameaux depuis ta plus haute cime afin que, autant qu'il lui plaira, ma mère cueille ces fruits. » L'arbre courbe ses branches devant Marie pour qu'elle en cueille le fruit; puis le Christ leur ordonne de se relever, pour servir à le suspendre un jour. Il fait ensuite couler du pied de l'arbre une source d'eau pure où les compagnons des voyageurs viennent se

Et merito talem patitur jam suspicionem,
Qui cupit insidiis, vulpino corde paratis
Prolem celestis divinam perdere regis.
Hoc nam divino nutu factum fore credo,
Quod tunc percerte Romam mandatur adire
Quo, sibi subtracto, legis mandamina cuncta
Plenius in nato complerentur cito Christo.

. . . .

682. Nam post hæc binis mansurnis pœne repletis,
Hostis ab exilio veniens perversus amaro,
Quod dixere magi, volvebat mente dolenti,
Senati stellam regis vidisse decoram.

. . . .

711. At puer e gremio matris surrexit amando,
Jesus, sacrans stabat mitis quoque plantis
Contra frendentes turbata mente dracones,
Qui subito proni ciderunt mansuefacti.

. . . .

Quare lactantes tantum tractabilis artus
In me, virtutem capitis nec mente perennem?
Vir tamen omnipotens summo sum numine pollens,
Concedet atque, feras silvæ mansuescere cunctas
Me coram, rabie dimissa rite priore.

. . . .

793. De te quippe meo præcepto, palmula, mando,
Angelus ut cœlo veniens, dilapsus ab alto,
Tollat rite tuo ramum de vertice summo,
Nec non hunc ipsum plantet mox in Paradisum;
Et tibi gloriolam super hoc jam confero tantam,
Ut post hæc summi dicaris palma triumphi,
Et quisquis bello famose vicerit ullo,
De te vincenti dicetur protinus illi:

désaltérer. Comme ils allaient partir et s'enfoncer dans le désert, Jésus dit au palmier: « J'ordonne qu'un ange descendu du ciel cueille une des plus hautes de tes palmes, ô palmier, qu'il la plante dans le paradis ; je t'environne d'une gloire telle qu'on dira désormais la palme du triomphe. » L'ange arrive, prend la palme et la porte dans les cieux. Tous les assistants frappés de terreur se prosternent à terre, mais Jésus les console aussitôt en leur disant que cette palme sera plantée dans un jardin de délices. Joseph voyant la puissance de son fils lui dit que la chaleur les accable et demande qu'il abrège le voyage.

Bientôt lui apparaît la grande ville de l'Égypte, ls entrent, ils s'arrètent devant un temple païen, dès que Marie y pénètre avec son fils, les images des faux dieux tombent à terre comme s'ils reconnaissaient que le Roi éternel, que le vrai Dieu était venu. Aphrodisius, puissant chef de la ville, apprenant ce qui vient d'arriver, y court avec ses compagnons. Les prêtres espéraient qu'il punirait sévèrement les coupables; mais loin de là, le gouverneur voyant à terre les débris des faux dieux est saisi de la grâce et dit à ses amis : « Voici le Dieu tout-puissant; adorons-le et n'imitons pas Pharaon, qui fut puni pour avoir méprisé ses ordres. » Il se précipite aux pieds de Marie. »

Tels sont les principaux passages de ce poëme saxon qui nous fournit un curieux spécimen de la dévotion envers la sainte Vierge et de la littérature du xe siècle ; nous ne l'aurions pas rapporté si nous n'avions pensé intéressant de montrer la vogue des évangiles apocryphes à cette époque et la piété qui inspirait à une princesse de mettre en vers des légendes glorieuses pour la mère de Dieu. D'après le texte qu'on a pu lire au bas des pages, on a dû s'étonner de trouver dans le siècle de fer une poésie latine aussi remarquable. Il y a sans doute trop de vers empreints de tournures barbares, mais d'autres à côté offrent un style facile, prompt et qui atteint quelquefois à la véritable élégance.

Voici encore une poésie rapportée par M. Félix Clément :

« Verge d'airain de notre première mère Ève, Marie s'avance rose fleurie.

« Elle se lève comme Lucifer au milieu des astres, belle entre tous comme la lune.

« Elle répand une odeur plus suave que tous les baumes, les senteurs et les thyms.

« Pourpre comme la violette, rosée comme la rose et blanche comme les lis : choisie par le Père éternel pour que son divin fils prît une chair incorruptible dans le sein d'une Vierge immaculée.

« Le grand Gabriel annonce de nouvelles joies, l'arrivée sur la terre du Roi éternel et salue ainsi sa mère : « Je vous salue, Marie, mère grande et divine de mon Seigneur, pleine de grâce, vous êtes bénie et devenue reine de la terre, vous enfanterez le Roi éternel. »

Ad palmam magni venisti nāmque triumphi.
. . . .
835. Tunc est impletum, fuerat quod carmine dictum
Olim percerte modulantis talia prophetæ.
Ecce super levem Dominus veniet cito nubem,
Pro cujus sancta facie docet omnia nempe
Ægypti subito conquassari simulacra.
. . . .
863. O laudanda tuæ virtutis gloria, Christe,
O miranda sacræ semper mutatio dextræ
Qui nutu tacito potis es disponere cuncta...

Quarante vers suivent et rappellent les principales actions de la vie de Notre-Seigneur.

(*Œuvres d'Hrotsvitha,* publiées par le Dr Barack. Nuremberg, Bauer et Raspe, 1858.)

« Ærea virga primæ matris Evæ florens rosa processit Maria.

« Oritur ut Lucifer inter astra ætherea perpulchra ut luna.

« Fragescit ultra omnia balsamæ, pigmenta et thymiamata

« Purpurea ut viola, roscida ut rosa, candens ut lilia.

« Patris summi quam elegit proles Deica ut assumeret carnem incorruptam ex virginis carne incorrupta.

« Celsus nuntiat Gabriel nova gaudia, æterni regis exortum in terra matremque ejus ita salutat :

« Ave, Maria, Domini mei mater alma cœlica, plena gratia. Tu benedicta regens in secula paries effecta orbis Regina.

« Comment puis-je enfanter, dit-elle, puisque je n'ai point d'époux depuis que je suis née et toujours je suis restée vierge ?

« Ne craignez pas, répond l'ange, le Saint-Esprit descendra dans votre chaste sein et fécondée par lui vous enfanterez un homme-Dieu.

« O vraiment sainte et digne de notre amour, de vous est venu notre rachat, le salut du monde et la vie véritable.

« O mère de notre Dieu, recevez nos prières, en ce jour où vous êtes montée dans les demeures célestes.

« Vous êtes chère au père, vous êtes la sainte mère de Jésus, et devenue le temple du Saint-Esprit.

« Fecunda ergo, inquit, quomodo esse queam cum virum non agnoscam ? Ex quo sum nata, sed semper permanens Virgo pudica.

« Ne timeas, respondit angelus, sanctum pneuma descendet in te casta quo fecundata paries Deum et hominem una.

« O vera sancta atque amanda ex qua est orta redemptio nostra, salus quoque mundi veraque vita.

« O Dei nostri genitrix pia suscipe nostra hac die precata in qua es assumpta ac cœli claustra.

« Tu es enim Patri cara ; tu es Jhesu mater alma, tu sancti spiritus es templum facta.

« Douée de toute beauté, vous êtes l'épouse de Dieu, la mère du Christ Roi, la dame du ciel et de la terre ; car aujourd'hui les bataillons de la cour céleste viennent au-devant de vous et vous enlèvent vers les palais étoilés.

« Jésus lui-même, s'empressant d'aller avec les anges au-devant de sa mère, vous a placée avec lui pour l'éternité sur un trône élevé.

« Déjà vous régnez avec Dieu, dans votre clémence écartant de nous les maux, et demandant tous les biens. « Notre bienveillante médiatrice, vous êtes après Dieu notre première espérance et vous nous représentez auprès de votre fils pour que nous participions tous aux joies de la cour céleste. Alleluia. »

« Tu es Dei pulchra sponsa, tu regem Christum enixa, Domina es in cœlo et in terra.

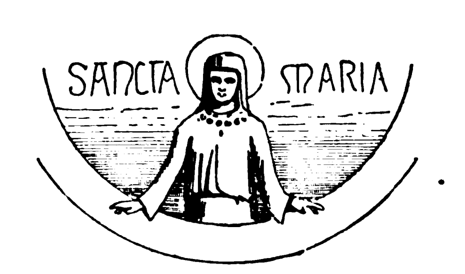
« Hodie namque curiæ cœlestis tibi obvia agmina te assumpserunt ad palatia stellata.

« Jhesus et ipse festinus tibi matri cum angelis occurrens sede superna secum locavit in secula.

« Jam cum Deo regnas nostra excusa clemens mala poscens cuncta bona, ô benigna mediatrix nostra es, post Deum spes prima, tuo nos filio representa ;

« Ut in poli aula læti jubilemus omnes. Alleluia.

(F. Clément, *Hist. de la musique*, p. 273.)



CHAPITRE XVI.

V. CULTE.

POÉSIES DU XIe AU XIIe SIÈCLE.

XIe SIÈCLE.



dater du XIe siècle nous remarquerons une modification importante dans la poésie religieuse, qui abandonne la manière pompeuse et monumentale de l'antiquité romaine pour adopter des vers plus brefs, plus rapides, moins prodigues de verbes et plus abondants en épithètes brillantes. A travers ces changements, comme à travers les nimbes translucides des miniatures du moyen âge qui laissent apercevoir des objets au delà, partout et toujours nous découvrons l'ardent amour des chrétiens pour la sainte Vierge. Sous la toge romaine, sous la tunique carlovingienne ou sous la cape du XIIe siècle, nous le reconnaissons sans cesse. Le langage change, mais la dévotion à la sainte Vierge reste la même.

SAINT PIERRE DAMIEN (988+1072), qui appartient presque encore au Xe siècle, nous a laissé des vers en l'honneur de la sainte Vierge que nous empruntons au beau recueil de M. F. Clément[1] :

« Que la terre tout entière se réjouisse; que les cieux retentissent d'actions de grâces, qu'ils entonnent des hymnes devant le lit de la Vierge;

« Cette Vierge qui possède le Verbe dans son sein devient la porte du paradis; celle qui a rendu Dieu au monde nous a ouvert le ciel.

« Bienheureux enfantement! affranchie de la loi imposée à Ève, elle a conçu sans le secours de l'homme, et elle a enfanté sans douleur.

« Le sein fécond de Marie a porté la rançon du monde, et nous nous glorifions d'être délivrés d'une dette accablante.

1. *De Beatâ virgine.*

Terrena cuncta jubilent,
Astra laudibus intonent,
Virginis ante thalamum
Laudes alternent dramatum.

Hæc virgo Verbo gravida
Fit paradisi janua.
Quæ Deum mundo reddidit,
Cœlum nobis aperuit.
Felix ista puerpera !
Eva lege liberrima,

Concepit sine masculo,
Peperit absque gemitu.
Dives Mariæ gremium!
Mundi gestavit pretium
Quo gloriamur redimi
Soluti jugo debiti

Le fils du père la remplit, le Saint-Esprit la couvre de son ombre; les chastes entrailles de la Vierge sainte deviennent le ciel.

« Gloire à vous, ô Très-Haut, qui êtes né de la Vierge; honneur ineffable au Père et au Saint-Esprit. »

HILDEBERT. — (1055+1134). — Évêque de Tours, a composé une pièce de vers en l'honneur de la naissance du Sauveur:

« Oh! l'heureuse prérogative de la chaste mère de Dieu! Les cieux, par sa médiation, s'inclinent vers la terre, voilà cette mère sainte, dont le nom sur les lèvres est pour le cœur un rayon de miel, et pour l'oreille une douce mélodie. Voilà celle que le Créateur du ciel a ornée en dedans et en dehors, et qu'il a douée de qualités angéliques. Autant qu'il est permis de croire, la Divinité tout entière s'est réfléchie en elle, et s'est mise à cette merveilleuse création, car elle a purifié son âme, embelli sa chair, afin qu'à l'intérieur l'esprit fût chaste et qu'à l'extérieur la chair fût sans souillure. Une splendeur éclatante l'environne de toutes parts; en elle brille toute la beauté de l'ivoire. Sa grâce éclipse le miroir de la lumière angélique; toute la cour céleste porte là ses regards... Étoile de la mer, blancheur de l'ivoire, miroir du paradis, source de pardon, porte-vie, ô Vierge, salut.

Heureuse échelle des cieux, école de paix, encensoir doré, tige fleurie; parfum divin, ô Vierge, salut.

...Tu es le rayon sans ombre, tu es la fleur sans épine, tu es le jour sans nuages[1]...

GUIBERT DE NOGENT. — Guibert de Nogent,

Quam patris implet Filius,
Sanctus obumbrat Spiritus;
Cœlum fiunt castissimæ
Sacræ puellæ viscera.
Sit tibi laus altissime,
Qui natus es ex virgine;
Sit honor ineffabilis
Patri, sanctoque Flamini.

1. Collombet, *Livre de Marie.*

abbé de Sainte-Marie de Nogent-sous-Couci, (+1124), a composé un chant rhythmique en l'honneur de la B. Vierge et de saint Jean l'Évangéliste.

Pierre le Vénérable a laissé deux proses en l'honneur de Marie; voici la traduction d'un passage : « Vous êtes l'impératrice des cieux, vous êtes la réparation de la terre; c'est à vous que les hommes adressent leurs vœux, c'est vous que redoutent les démons; vous êtes la fenêtre, la porte, la toison, la cour, la maison, le temple, la terre, le lis de la virginité et la rose du martyre. Vous êtes le jardin fermé, la fontaine des jardins, qui lavez les souillures des pécheurs, qui purifiez les impurs, qui vivifiez les morts; souveraine des anges, vous qui, après Dieu, faites l'espoir des siècles, trône de la Divinité, étoile brillante de l'Orient, qui mettez en fuite les ombres de l'Occident; aurore qui précédez le soleil, jour qui ne connaissez pas de nuit... »

SAINT ANSELME. — Saint Thomas de Cantorbery avait coutume de réciter des prières pour se préparer à la messe, plusieurs sont adressées à la sainte Vierge. Les suivantes sont de saint Anselme[1] :

« Daigne, notre Dame, nous faire connaître que le fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu, ne nous laisse pas oublier que, s'il est fils de l'homme, c'est qu'il était ton fils; vérité, ô mère de mon espérance, si miséricordieusement révélée au monde, si joyeusement publiée et reçue avec tant d'amour. Le fils de l'homme vint dans sa bonté, et sans être appelé, sauver ce qui était perdu; comment sa mère mépriserait-elle ceux qui sont perdus et qui l'appellent?

« ... Comme le fils de Dieu est la félicité des saints, ton fils est le salut des pécheurs. Nous n'avons espérance de pardon qu'en celui que tu as conçu, de justification possible qu'en celui qui est né de toi, de salut qu'en celui qui est né

1. *Our Lady's Dowry*, p. 151.

de toi. C'est pourquoi, ô notre Dame, tu es la mère de celui qui pardonne et de ceux auxquels on pardonne, de celui qui justifie et de ceux qui sont justifiés.

« ...La mère de Dieu est notre mère. La mère de celui en qui résident toutes nos espérances et nos craintes est aussi notre mère. La mère de celui qui sauve et qui condamne est aussi notre mère! »

On attribue encore à saint Anselme des hymnes en vers ïambiques pour toutes les heures de l'office de la sainte Vierge, suivies d'un psautier en son honneur et de même mesure, divisé en trois parties, dont toutes les strophes commencent par *Ave*. En tête de ce psautier on lit l'antienne *Salve Regina* comme nous la chantons aujourd'hui, sinon qu'elle finit par ces mots : *O clemens, ô pia, ô dulcis, gloriosa Domina nostra, intercede pro nobis*[1].

Nous devons dire que l'attribution de cette belle antienne à saint Anselme a été combattue. Albéric, dans sa *Chronique du Puy*, en fait honneur à Adhémar, évêque du Puy, mort à Antioche en 1080 et l'appelle pour cela l'antienne du Puy, *Antiphona de Podio*. D'autres en font honneur à Pierre de Compostelle, qui vivait au XIIe siècle.

Les dominicains adoptèrent cette antienne et la chantèrent tous les jours; bientôt elle fut admise dans l'office romain.

Dans l'origine les premiers mots étaient *Salve, Regina misericordiæ;* plus tard seulement on ajouta le mot *mater*. La fin a été composée par saint Bernard en 1146; envoyé par le pape pour prêcher une croisade aux peuples allemands, il fut reçu avec les plus grands honneurs par l'empereur Conrad et par les populations. Arrivé à Spire on le conduisit en triomphe à la cathédrale où l'on commença à chanter le *Salve Regina*. Tout à coup au milieu de l'émotion générale et comme retentissaient les dernières paroles : *Filium tuum nobis post hoc exilium ostende,* on vit saint Bernard, dans une sorte d'extase, s'écrier les larmes aux yeux : *O clemens, ô pia, ô dulcis virgo Maria!* A dater de ce jour, ces belles et expressives paroles furent admises par l'Église universelle.

Voici le texte entier : « Salut, reine, mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance, salut! Enfants d'Ève, exilés, nous élevons nos cris vers vous, nous soupirons vers vous, gémissants et pleurants dans cette vallée de larmes. De grâce, ô notre avocate, tournez vers nous vos regards miséricordieux. Et après cet exil, faites-nous voir Jésus, le fruit béni de vos entrailles, ô clémente, ô tendre, ô douce Vierge Marie[1]!

Hermann, surnommé le *Contract* (1013+1054) à cause de la contraction de ses membres, passe selon quelques-uns pour le véritable auteur du *Salve Regina*. Il était fils d'un comte de Wehringen (voy. APPARITION) et naquit en 1013, il embrassa l'ordre de Saint-Benoît et habita successivement le monastère de Saint-Gall et celui de Reichenau, dont il devint abbé et dans lequel il mourut en 1054. Si on lui conteste le *Salve,* il est beaucoup plus certain qu'il composa l'antienne *Alma Redemptoris mater :*

« Douce mère du Rédempteur, porte du ciel toujours ouverte, étoile de la mer, secourez un peuple qui tombe et qui s'efforce de se relever. Vous qui par un prodige dont s'étonne la nature avez enfanté votre Créateur, Vierge avant et après la salutation de Gabriel, ayez pitié des pécheurs[2].

1. Trigan, *Histoire ecclésiastique de Normandie,* II, 48. — *Rosier de Marie,* III, 377.

1. Salve, regina, mater misericordiæ, vita, dulcedo et spes nostra, salve, ad te clamamus, exules filii Evæ, ad te suspiramus gementes et flentes in hac lacrymarum valle. Eia, ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte et Jesum benedictum ventris ui nobis post hoc exilium ostende, ô clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria.

2. Alma Redemptoris mater, quæ pervia cœli porta manes, et stella maris, succurre cadenti, surgere qui curat, populo. Tu quæ genuisti, natura mirante, tuum genitorem : Virgo prius ac posterius Gabrielis ab ore sumens illud ave, peccatorum miserere.

XII[e] SIÈCLE.

SAINT BERNARD. — Nous rapportons ici, d'après M. Félix Clément, plusieurs poésies dont l'honneur appartient à saint Bernard :

1. Vous avez porté, vous avez allaité, ô reine bénie, celui qu'adore et honore la triple machine du monde.

Vous adoriez en l'allaitant ce Dieu fait homme qui nous a purifiés et nous a sauvés en répandant son sang.

Vous le pressiez contre votre sein quand il pleurait pour être allaité. Il remplissait les devoirs du serviteur et vous ceux de la servante.

Que d'angoisses, que de douleurs a éprouvées votre âme, lorsque le plus pervers des peuples a élevé sur la croix le souverain maître!

Que de pleurs, que de souffrances, que de gémissements lorsque le roi du ciel a été livré à une mort si cruelle!

2. Guide des saints, espoir des pécheurs, Vierge mère du Seigneur par qui l'homme a recouvré la vie éternelle,

Mon cœur gémissant vous adresse des prières, ô ma souveraine; car je succombe sous le fardeau pesant qui m'accable.

Délivrez-moi, comme vous l'avez fait souvent, du fardeau qui m'oppresse et excusez la faute dont se plaint mon âme remplie de confusion.

Une immense douleur qui s'est emparée de moi me torture cruellement. Le glaive du péché déchire mon cœur palpitant.

Qu'ils sont lâches et coupables, ceux qui aiment le monde! Ils ne voient pas à qui ils se vendent, ceux qui oublient le Seigneur.

Il est aveugle et ignorant comme la brute, l'homme qui se laisse séduire par le spectacle de cette vallée de misères.

En effet, que résulte-t-il des joies du monde, si ce n'est la tristesse; les malheureux qui les recherchent y trouvent-ils autre chose qu'une source de cruels tourments?

---

1. *Hymne V.*

Tu portasti
Et lactasti,
Benedicta Domina,
Quem adorat
Et honorat
Mundi trina machina

Adorabas
Et lactabas
Deum factum hominem,
Qui nos lavit
Et salvavit
Suum ponens sanguinem.

Vagientem
Et lactentem
Confovebas gremio :
Servi ille,
Tu ancillæ
Functa es officio.

Quot angores
Quot dolores
Tua sensit anima,
Quum in crucem
Summum ducem
Gens levavit pessima!

Quot lamenta,
Quot tormenta,
Quanti tui gemitus,
Quum rex cœli
Tam crudeli
Morti esset traditus!

(F. Clément, p. 442 et 480.)

2. *Hymne VII.*

Dux sanctorum
Spes lapsorum.
Virgo mater Domini,
Per quam vita
Restituta
Est perennis homini.

Gemebundo
Corde fundo
Ad te preces Domina;
Namque gravi,
Quam paravi
Premor valdè sarcinâ.

Solve moles,
Sicut soles,
Quibus pressus jaceo,
Et excusa
Quod, confusa
Mente, factum doleo.

Dolor ingens
Me constringens
Vehementer cruciat,
Culpæ telum
Cor anhælum
Siquidem dilaniat.

O quam pravi
Et ignavi
Sunt qui mundum diligunt!
Non attendunt
Cui vendunt
Se, qui Deum negligunt.

Vere cæcus
Est ut pecus
Expers est scientiæ,
Quem delectat
Hoc quod spectat
In valle miseriæ!

Nam quem fructum,
Nisi luctum,
Præstant mundi gaudia,
Cujus cura
Gignit dura
Miseris supplicia.

Écoutez mes pleurs et mes plaintes, suprême arbitre du monde, et soyez indulgent, car j'ai dans mon iniquité violé vos commandements.

Je rougis et je me consume. Je crains la vue de votre visage en pensant à l'énormité de mes péchés.

Une grande terreur accompagnée de larmes jette le trouble dans mon âme; mon cœur est épouvanté lorsqu'il considère ce qui l'attend à la dernière heure.

Qui sera tranquille au moment où la lumière viendra éclairer ce qui est caché?

Quelle douleur, quelle tristesse accableront les malheureux qui, pour leurs péchés, seront plongés dans les abîmes de l'enfer!

C'est en vain que les damnés feront entendre des cris et des hurlements lorsqu'ils seront livrés au feu cruel du tentateur.

Hélas! qu'ai-je fait! où me suis-je heurté, infortuné? Je suis tombé dans l'abîme où sont conduits ceux qui ont été séduits par les ruses du perfide ennemi!

Où me dirigerai-je pour échapper à la terrible sentence? Qui implorerai-je pour éviter par son secours la colère du juge?

O Marie, en qui s'est manifestée la sagesse du Très-Haut, puisqu'en croyant et en suivant la voie de Jésus, l'homme a pu être racheté,

Apaisez en faveur de ceux qui vous prient le juge redoutable afin que, dans sa colère, pour punir nos péchés, il ne nous livre pas aux flammes de l'horrible enfer.

Échelle du ciel, faites que je triomphe des maux contre lequels je lutte; faites que je persévère constamment dans le bien que je me propose de faire;

Ne laissez pas croître en moi les épines du vice, vous qui nous instruisez à toujours conquérir des vertus.

Faites-moi la grâce d'être pour moi une pa-

Parce flenti
Et dolenti,
Sumne rerum arbiter,
Nam mandata
Per te data
Sum transgressus nequiter.

Erubesco
Et tabesco
Tuam timens faciem,
Dum meorum
Delictorum
Perpendo congeriem.

Ingens metus
Atque fletus
Meam turbat animam,
Pavet sensus,
Dum suspensus
Horam pensat ultimam.

Quis futurus
Est securus
In illo examine,
Quando patent
Quæ non latent
Arguente lumine?

Quo dolore,
Quo mœrore
Deprimuntur miseri
Qui abyssis
Pro commissis
Submergentur inferi!

Ululatus
Et ploratus
Frustra dabunt perditi,
Quum maligni
Sævo igni
Semel erunt traditi.

Heu! quid egi,
Quò impegi,
Quod infelix cecidi
Quò deducunt
Quem seducunt
Fraudes hostis perfidi!

Ad quid tendam,
Ut tremendam
Evadam sententiam?
Quem requiram
Per quem iram
Judicis effugiam?

O Maria
Quâ sophia
Prodiit Altissimi
Ut credendo
Et sequendo
Homo posset redimi;

Formidandum
Redde blandum
Judicem supplicibus,
Ne iratus
Ob reatus
Sævis tradat ignibus.

Cœli scala
Fac me mala
Quæ impugnant vincere,
Et in bono,
Quod propono,
Constanter persistere.

Nunquam sinas
In me spinas
Vitiorum crescere,
Quæ ad fructum
Nos virtutum
Doces semper tendere.

Clemens dona
Ut Patrona
Velis esse misero,

tronne bienveillante, au jour de l'infortune. Assistez-moi lorsque je m'avancerai vers le tribunal de la justice.

Recommandez-moi par vos prières et par votre patronage, afin que le Roi fort ne me livre pas au supplice d'une mort cruelle.

Prodiguez vos prières en ma faveur et répondez pour moi devant le juge; car les offenses dont l'accusé suppliant s'est rendu coupable sont immenses.

Je serais désespéré si je ne calculais que mes mérites, si je ne savais, si je n'étais persuadé que vous sauvez ce qui est perdu.

Mère de bonté, sauvez par vos prières un malheureux accablé et brisé par le poids énorme de ses fautes.

Sauvez-moi du péché et des châtiments qui m'attendent, moi qui vous invoque et qui ai confiance en vos mérites.

Vierge pleine de douceur, purifiez-nous des affections terrestres et affranchissez-nous des liens de tous nos péchés.

Ouvrez-nous l'entrée du paradis dont nous sommes exilés, car vous le pouvez, grâce à vos mérites.

Faites-y entrer mon père et ma mère; faites-les jouir de l'abondance des biens éternels.

Priez sans cesse pour votre peuple fidèle le roi du ciel, afin que, sous la conduite de Jésus-Christ, nous nous détachions de ce monde.

Vous qui êtes chère à Dieu, préparez-nous la route vers le royaume des cieux, où nous pourrons jouir de la gloire de Jésus-Christ.

Faites que le créateur du monde, qui a bien voulu naître de vos entrailles, nous donne de l'aimer et de garder ses commandements.

Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit qui formez un Dieu unique, gouvernez-nous dans l'éternité des siècles.

Et sis mecum,
Quum ad æquum
Tribunal processero.

Supplicando
Me commendo
Tuo patrocinio.
Ne rex fortis
Diræ mortis
Tradat me supplicio.

Preces funde
Et responde
Pro me ante judicem,
Nam offensæ
Sunt immensæ
Quæ accusant supplicem.

Desperarem
Si pensarem
Mea tantum merita,
Ni audissem
Aut sensissem
Te salvare perdita.

Mater alma,
Tuis salva
Precibus hunc miserum,
Quem subegit
Et confregit
Magna moles scelerum.

A culparum
Vel pœnarum
Me salva propositis,
Te poscentem
Et habentem
Spem in tuis meritis.

Virgo lenis
A terrenis
Munda nos affectibus,
Et cunctorum
Delictorum
Nos absolve nexibus.

Paradisi
Quo divisi
Exulamus, aditum
Nobis pande
Quod ad grande
Nimis potes meritum.

Illic patrem
Atque matrem
Meam fac constitui,
Et honorum
Æternorum
Ubertate perfrui.

Regem cœli
Pro fideli
Semper ora populo
Ut ab isto,
Duce Christo,
Eruamur sæculo.

Deo cara
Nobis para
Viam ad cœlestia.
Ubi frui
Christi sui
Mereamur gloria.

Auctor mundi
Qui effundi
Tuo ventre voluit,
Se amare
Et servare
Nobis det quod docuit.

Pater Deus,
Fili Deus,
Deus alme Spiritus,
Per æterna
Nos guberna
Deus unus sæcula.

(Félix Clément, *Carmina*, p. 443. Trad., p. 482.)

1. Porte du ciel d'où est sorti le salut de tous les fidèles; porte de lumière qui conduisez aux jouissances éternelles,

Vierge éclatante qui, sans connaître le commerce des hommes, avez mérité d'être la mère de Jésus-Christ, fils de Dieu,

Recevez nos vœux, ne vous détournez pas de ceux qui vous implorent; mais regardez-nous et défendez-nous contre tous les maux.

Les prophètes ont fait sur vous bien des prédictions, car ils n'ignoraient pas que vous seriez enrichie de grâces incomparables.

Ève, notre mère, a perdu sa race par la funeste mort : la foi qui brille en vous nous a rendu la vie.

Vous êtes le précieux trésor de toutes les grâces; vous êtes un délicieux jardin rempli de parfums.

Source abondante, source d'eaux vives qui purifie les pécheurs, ceux qui y boivent n'ont plus soif et y trouvent un remède;

Source marquée d'un sceau particulier, que ne trouble pas le pied des bêtes, source pure entourée de divines vertus,

Les colliers des jeunes filles sont ornés de perles précieuses; mais la beauté de vos mœurs est leur plus bel ornement.

On regarde d'ordinaire avec le plus vif plaisir les fleurs du printemps. Mais vous, vous réjouissez les âmes justes par l'éclat infini de votre grâce.

Car si les fleurs exhalent des odeurs et offrent aux yeux de belles couleurs, elles se fanent et se dessèchent promptement, elles n'ont qu'une durée passagère.

Votre fraîcheur, que j'admire davantage, n'est pas corruptible; elle ne se fane pas; elle ne décroît pas, mais elle est immuable.

Le thym et le baume ne sont rien auprès de vous, dont la douceur nourrit les âmes et les met à l'abri de la mort.

1. *Hymne VIII.*

Cœli porta
Per quam orta
Salus est fidelium;
Porta lucis
Quæ perducis
Ad perenne gaudium,

Virgo clara
Quæ ignara
Virilis consortii
Meruisti
Esse Christi
Mater Dei filii,

Sume vota,
Ne remota
Tuis sis supplicibus,
Sed intende
Et defende
Nos a malis omnibus.

Multa de te
Sunt prophetæ
Locuti præsagia,
Non ignari
Singulari
Te ditandam gratia.

Mater Eva
Morte sævâ
Suam prolem perdidit;
Tua fides
Quâ renides
Nobis vitam reddidit.

Tu præclarus
Es thesaurus
Omnium Charismatum
Sane plenus
Et amœnus
Hortus es aromatum.

Fons redundans
Reos mundans
Aquarum viventium,
Has qui bibunt
Non sitibunt
Sed habent remedium.

Fons signatus
Non turbatus
Bestiarum pedibus,
Non confusus,
Sed conclusus
Divinis virtutibus.

Exquisitis
Margaritis
Ornantur monilia,
Sed tuorum
Plane morum
Extat major gratia.

Flores verni
Solent cerni
Voluptate nimiâ,
Tu delectas
Mentes lectas
Præcellenti gratiâ.

Nam si flores
Dant odores
Et decorum proferunt,
Mox marcescunt
Et arescunt
Nec durare poterunt.

Tuus viror,
Quem plus miror,
Non est corruptibilis,
Non marcescit
Nec decrescit,
Sed est immutabilis.

Tua fama,
Thymiama,
Balsamumque superat,
Dum flagrescit,
Mentes pascit
Et a morte liberat.



Ceux qui sont élevés sont abaissés, comme vous le dites dans votre cantique, et les humbles sont élevés à des honneurs merveilleux.

Le monde entier est parfumé de la grâce de Jésus-Christ, qui, né sans père humain et vous ayant pour mère, gouverne toutes choses.

Les belles filles de Sion vous louent et vous admirent; elles se plaisent à s'embellir et à se parer de votre beauté.

De toutes parts on vous proclame belle comme l'aurore et on reconnaît en vous la reine honorée du choix suprême et ornée de toutes les perfections.

O heureuse mère, dont les entrailles sacrées ont mérité l'honneur de contenir celui qui contient tout,

Daignez m'arracher aux mains de la vie mortelle, et faites qu'après la mort je participe au repos éternel.

Je vous implore pour le salut de mes parents, faites qu'ils soient heureux et à l'abri de tout péril.

O bienheureuse Marie ! ayez pitié de nous, accueillez favorablement nos prières et, dans votre bonté, délivrez-nous de tous nos maux.

---

1. Vierge sainte, chaste mère, illustre fille de David, par vos pieuses prières sauvez-nous de la mort du péché.

Tige de Jessé qui réconfortez les âmes fatiguées, fortifiez-nous et chassez les cohortes des ténèbres.

Défendez contre leurs traits ceux qui vous implorent. Quiconque ne cherche que la satisfaction de la chair en est atteint et périt.

Vierge douce, sauvez-nous des châtiments et des tortures et ne nous laissez pas tomber dans les supplices de l'enfer.

Faites que nous menions toujours une vie heureuse et tranquille et que nous jouissions du bonheur de la vertu et du salut.

Nunc elati,
Sunt prostrati,
Sicut dicis cantico,
Et abjecti
Sunt provecti
Honore mirifico.

Universus
Est aspersus
Mundus Christi gratiâ,
Qui te matre
Sine patre
Natus regit omnia.

Te laudantes
Et mirantes
Pulchræ Sion filiæ,
Illustrari
Et ornari
Tuâ gaudent specie.

Te decoram,
Ut auroram,
Universi præferunt,
Te electam
Et perfectam
Te reginam asserunt.

O felicem
Genitricem
Cujus sacra viscera
Meruere
Continere
Continentem omnia!

De mortalis
Vitæ malis
Me dignanter erue,
Et post mortem
Fac consortem
Quietis perpetuæ.

Pro meorum
Propinquorum
Te salute postulo.
Ut lætentur
Et salventur
Ex omni periculo.

O beata
Miserata
Preces nostras suscipe,
Et de malis
Universis
Nos clementer eripe.

(Félix Clément, *Carmina*, p. 446. Trad. 484.)

---

1. *Hymne X.*

Virgo sancta,
Mater casta,
David proles inclyta,
Piâ prece
Nos de nece
Peccatorum suscita.

Proles Jesse,
Per quam fessæ
Roborantur animæ,
Fac nos fortes
Et cohortes
Tenebrarum reprime.

Ab his telis
Tuos velis
Supplices defendere,
Quibus perit
Quisque quærit
Carni satisfacere.

Virgo lenis
Nos a pœnis
Salva gehennalibus,
Nec substerni
Nos inferni
Sinas cruciatibus.

Vitam lætam
Et quietam
Fac nos semper agere,
Ut virtutis
Et salutis
Gaudeamus munere.

Je vous supplie humblement de vous laisser voir à moi dans le chœur des saints et de me faire jouir éternellement du don de la divine lumière.

Jésus-Christ qui, dans l'origine, avez fait le monde, homme-Dieu qui avez racheté l'homme pécheur,

Roi redoutable, défendez-nous contre tous les maux et rendez cette vie heureuse à ceux qui honorent Marie.

Que les prières de Marie touchent vos oreilles, afin que vous nous donniez les forces qui nous manquent ; qu'elle nous soutienne et nous présente à vos regards.

Roi éternel, regardez d'un œil d'amour ceux qui vous implorent et éclairez nos cœurs de votre esprit saint.

Pour l'amour de celle qui dans votre enfance vous a nourri du lait de ses mamelles, donnez la force et l'accroissement à votre peuple.

Bon pasteur, délivrez vos brebis de la gueule du lion, et mettez-nous au nombre de ceux qui se réjouissent dans les cieux.

Gloire au grand roi et à son empire, gloire au Père, gloire au Fils, gloire au Saint-Esprit qui leur est égal en puissance.

---

1. Vierge resplendissante, qui avez franchi les divers degrés des élus et qui tenez la première place par la supériorité de votre sainteté,

Source des vertus, daignez purifier les souillures de mes lèvres, pour que vous puissiez trouver mes paroles dignes de votre faveur.

Je suis incapable et indigne de chanter vos louanges, puisque je suis accablé et écrasé par le poids de mes fautes.

Cependant j'espère que mes vœux ne seront pas entièrement infructueux si je vous honore, vous qui seule pouvez faire revenir à la vie.

Soyez bénie, ô vous qui avez su plaire au roi

Supplex oro
Ut in choro
Te sanctorum videam,
Et divinæ
Sine fine
Dono lucis gaudeam.

Jesu Christe
Per quem iste
Mundus primo factus est,
Homo Deus
Per quem reus
Homo liberatus est;

Metuende
Rex defende
Nos a malis omnibus,
Redde vicem
Hanc felicem
Mariam colentibus.

Ut restaures
Nos, hæc aures
Tuas pulset precibus,
Hæc sustentet
Et præsentet
Tuis nos aspectibus.

Rex æterne
Pio cerne
Supplices intuitu,
Et illustra
Corda nostra
Tuo sancto spiritu.

Propter illam
Quæ mamillam
Tibi dedit parvulo,
Munimentum
Et augmentum
Tuo præsta populo.

Pastor bone,
A leone
Tuas oves libera,
Et cum illis
Qui in cœlis
Gaudent, nos annumera.

Regi magno
Laus et regno,
Patri atque filio
Flaminique
Qui utrique
Compar est imperio.

(Félix Clément, p. 449.)

---

1. *Hymne XIII.*

Virgo splendens
Quæ transcendens
Electorum ordines,
Magistratum
Et primatum
Sanctitatis obtines,

Fons virtutum
Sic pollutum
Meum os purifices,
Ut favore
Digna fore
Mea verba judices.

Importunus
Et indignus
Tui sum præconiis,
Quum obsessus
Et oppressus
Multis sim flagitiis.

Tamen spero
Quod non ero
Expers voti penitus,
Si te colam
Per quam solam
Est ad vitam reditus.

Benedicta
Cujus vita
Summo regi placita
Hostem stravit,
Culpam lavit,
Restauravit perdita !



suprême, qui avez terrassé l'ennemi, qui avez lavé nos péchés et sauvé ce qui était perdu.

Mère de Dieu, adressez-lui des prières qui nous fortifient, adressez-lui des prières en notre faveur, afin que tout nous réussisse.

Il croit toujours que vos prières sont efficaces, celui qui aime l'enfant que vous avez allaité.

Médiatrice et conservatrice des âmes faibles, exaucez nos vœux en accordant aux malades le remède qu'ils désirent.

Rendez la lumière aux aveugles et dessillez les yeux de ceux qui sont plongés dans les ténèbres; soulagez les opprimés, relevez les cœurs abattus et réjouissez les affligés,

Essuyez les pleurs des pauvres et des captifs; demandez un heureux retour pour les voyageurs et les prisonniers,

Faites que les navigateurs aient la joie de revoir le port; comprimez la violence des vents et apaisez les tempêtes de la mer,

Réconciliez les ennemis, rendez-nous bons les uns pour les autres, pour que nous trouvions un juge doux et clément.

Que les Juifs eux-mêmes, tout coupables qu'ils soient, trouvent en vous une protectrice auprès de votre Fils, afin qu'ils le reconnaissent et implorent son assistance.

O notre souveraine! dispensatrice de la véritable sagesse, rendez-moi juste et faites-moi marcher droit dans le sentier de la justice.

Demandez à votre Fils qu'il efface nos péchés et implorez-le afin que rien ne nous épouvante à l'heure de la mort.

---

1. Mère de Dieu par qui les pécheurs obtiennent le pardon, vous qui avez triomphé de l'astuce du serpent maudit,

Mère bénie, accordez-nous de célébrer votre fête de telle sorte que nous méritions par votre entremise d'échapper à la colère qui nous menace.

O femme admirable! afin que nous puissions

Mater Dei
Preces ei
Funde quæ nos muniant,
Preces funde,
Ut secundæ
Quæque res eveniant.

Tuas preces
Efficaces
Esse numquam ambigit.
Quisquis illum
Quem pusillum
Lactavisti, diligit.

Mediatrix
Et salvatrix
Infirmarum mentium,
Fave votis
Dans ægrotis
Optatum remedium.

Cæcis lumen
Et acumen
Caliginosis repara,
Leva pressos,
Juva fessos,
Mœrentes exhilara.

Egenorum,
Et vinctorum
Consolare gemitum,
Peregrinis
Et captivis
Gratum posce reditum.

Ut lætantes
Navigantes
Veniant ad littora,
Violentos
Claude ventos
Mota sedans æquora.

Inimicos
Fac amicos,
Et benignos invicem,
Ut non gravem,
Sed suavem
Sentiamus judicem.

Pro Judæis
Licet reis
Tuum roga filium,
Ut agnoscant
Hunc et poscant
Ejus adjutorium.

O magistra,
Et ministra
Veræ sapientiæ,
Fac me rectum
Et perfectum
In viâ justitiæ.

Posce natum
Ut reatum
Meum ipse deleat,
Et implora
Ut in horâ
Mortis nil me terreat.

(F. Clément, p. 450.)

---

1. *Hymne XVII.*

Mater Dei
Per quam rei
Consequentur veniam,
Quæ vicisti
Maledicti
Serpentis astutiam,

Benedicta
Fac nos ita
Tua festa colere,
Ut venturam
Per te iram
Possimus evadere.

O insignis,
Ut te dignis
Valeamus laudibus
Venerari,

vous chanter d'une manière digne de vous, faites que nous soyons purifiés de toutes nos fautes.

Vierge sainte, voyez à quelles tentations nous sommes sans cesse exposés ; soutenez-nous pour que nous résistions courageusement.

Hélas ! qu'ai-je fait lorsque je me suis livré à une mort éternelle en me laissant séduire par les vanités d'une vie fugitive et passagère?

Douce Vierge, je viens vers vous triste et affligé, je ne connais pas de remède meilleur contre ma langueur.

Vous implorer est le seul remède qui reste à ceux qui sont tombés, vous qui donnez la joie et la santé à ceux qui sont blessés.

Qu'il s'adresse à vous celui qui soupire, accablé sous le poids de ses fautes, et qu'il soit persuadé que vous lui rendrez le Seigneur favorable.

Unie à Dieu, vous pouvez tout donner à ceux qui vous prient, puisque vous commandez aux esprits bons et mauvais.

Quelle espérance de salut, quelle consolation resterait aux pécheurs, si le créateur de l'univers ne nous avait donné le remède?

Si ce divin baume avait manqué à notre blessure, qu'aurions-nous fait et que serions-nous devenus dans notre malheur ?

Par son crime, notre première mère nous a entraînés au fond de l'abîme ; mais le sang de votre Fils a effacé sa faute.

Maintenant le retour aux joies célestes est accordé à ceux qui domptent les désirs du monde et les rejettent.

Pour tant de bienfaits, vous êtes chère à tous les saints, vous êtes chère à tous les hommes, vous êtes resplendissante de l'éclat de vos priviléges.

O douce Vierge, par vos prières effacez nos péchés, pour que, purifiés, nous puissions être mis au nombre des habitants des cieux.

Fac mundari
Nos a culpis omnibus!

Virgo sancta,
Cerne quanta
Perferamus jugiter
Tentamenta,
Et sustenta
Nos ut stemus fortiter.

Heu ! quid feci,
Quam me neci
Tradidi perpetuæ,
Vanitate
Captus vitæ
Brevis et exiguæ !

Virgo mitis
Ad te tristis
Et mœrens confugio,
Meliorem
Ad languorem
Curam non invenio;

Te rogare
Singulare
Lapsis est remedium,
Sanitatis
Vulneratis
Per quam datur gaudium.

Te requirat
Qui suspirat
Pressus mole criminum
Habens ratum
Quod placatum
Reddes ei Dominum.

Deo juncta
Potes cuncta,
Dare te rogantibus,
Quum malignis
Et benignis
Imperes spiritibus.

Quæ seductis
Spes salutis
Esset aut solatium
Si non nobis
Factor orbis
Daret hoc remedium?

Si divina
Medicina
Defuisset vulneri,
Quid facturi,
Quò ituri
Nos eramus miseri?

Mater prima
Nos ad ima
Suo traxit crimine,
Nunc reatus
Est ablatus
Tuæ prolis sanguine.

Nunc regressus
Est concessus
Ad superna gaudia
His qui vincunt
Et relinqunt
Mundi desideria.

Cunctis sanctis
Es pro tantis
Grata beneficiis,
Cunctis cara
Et præclara
Magnis privilegiis.

Virgo mitis,
A dilectis
Nos emenda precibus,
Ut purgati
Simus apti
Jungi cœli civibus.

(Félix Clément, p. 451.)

---

1. O Vierge, qui nous donnez le salut, étoile de la mer, mère d'un Fils soleil d'équité, auteur de la lumière, Vierge toujours pure, recevez nos louanges.

Reine du ciel, qui avez donné la guérison aux malades, la grâce aux fidèles, la joie aux affligés, lumière céleste du monde et espérance du salut;

Cour royale, vierge resplendissante, demandez pour nous guérison et assistance; accueillez nos vœux et par vos prières écartez de nous tout ce qui peut nous nuire.

Chœurs des vertus qui vous tenez toujours auprès du souverain maître et vous réjouissez de sa présence, rappelez-vous la brebis égarée et venez à notre secours.

Vous êtes les heureux habitants de la patrie céleste, vous ignorez tous les maux qui nous accablent et qui rendent notre vie misérable.

Aussi nous vous prions et nous vous supplions de protéger et de soutenir vos serviteurs dont le roi règne au-dessus de vous avec Dieu le Père.

Patriarches et prophètes, majestueux sénat assis sur des trônes, resplendissants de couronnes et vêtus de vêtements éclatants de blancheur, obtenez que nos péchés soient effacés;

Phalanges des saints apôtres, dirigez-nous par vos instructions, protégez-nous par vos conseils, entendez nos vœux, appuyez-les de vos prières et déliez-les des liens qui nous étreignent.

Demandez pour nous un redoublement de paix, blanche troupe des innocents, qu'un roi glacé d'effroi ordonna de massacrer dans la crainte d'être précipité du haut de son trône.

Triomphateurs qui, grâce à votre foi, avez vaincu les terreurs du monde et avez dédaigné la gloire, faites-nous partager la joie de vos triomphes.

Obtenez l'accomplissement de nos vœux, chœurs des prêtres, foule des confesseurs et vous tous qui avez montré une obéissance agréable à Dieu.

Essaim virginal, priez pour nous, afin que nous soyons arrachés aux maux de la vie présente et de la vie future et pour que nous recevions ce que nous demandons.

Multitude nombreuse des saints qui régnez dans le ciel, entendez nos prières et faites qu'avec votre aide nous puissions jouir de la lumière éternelle.

Vous tous élus qui êtes enfin parvenus à la vie des bienheureux, priez pour nous le Seigneur, afin qu'il nous accorde de vivre heureux au sein de la joie et du bonheur,

1. *Hymne XVIII.*

O salutaris virgo, stella maris,
Generans prolem, æquitatis solem,
Lucis auctorem, retinens pudorem,
Suscipe laudem!

Cœli regina, per quam medicina,
Datur ægrotis, gratia devotis,
Gaudium mœstis, mundo lux cœlestis,
Spesque salutis,

Aula regalis, virgo specialis,
Posce medelam nobis et tutelam,
Suscipe vota, precibusque cuncta
Pelle molesta.

Virtutum chori, summo qui rectori
Semper æstatis, atque jubilatis,
Ovis remotæ memores estote,
Nosque juvate.

Felices estis, patriæ cœlestis
Cives, cunctorum nescii malorum
Quæ nos infestant, miseramque præs- [tant]
Undique vitam.

Undè rogamus, atque supplicamus,
Ut foveatis atque muniatis
Vestros conservos, quorum Rex super [vos]
Cum Patre regnat.

Patriarcharum atque prophetarum
Pollens senatus diluat reatus,
Sedens in thronis, renitens coronis,
Vestibus albis.

Ordo sanctorum nos apostolorum
Regat docendo, foveat regendo,
Votis intendant, supplices defendant,
Vincula solvant.

Pacis augmentum, poscat innocen- [tium,]
Grex candidatus, quos rex perturbatus
Jussit necari, metuens privari
Culmine regni.

Triumphatores, mundi qui terrores,
Fide vicerunt, gloriam spreverunt,
Nobis suorum, præstent triumphorum
Gaudia secum.

Impetret votum, chorus sacerdotum,
Necnon cunctorum cœtus confesso- [rum,]
Omnes qui gratum Deo famulatum
Exhibuerunt.

Grex virginalis, oret ut de malis
Sæcli præsentis, sicut et sequentis
Eripiamur, et quod postulamus,
Accipiamus.

Universorum cunei sanctorum
Cœlo regnantes, audiant rogantes;
Quibus adjuti, mereamur uti
Luce perenni.

Omnes electi, compotes effecti
Vitæ beatæ, Dominum rogate,
Nobis ut lætam donet et quietam
Ducere vitam.

Procurez-nous soulagement et assistance, afin que nous échappions aux flots de ce monde et aux angoisses de la géhenne, et que nous obtenions ce que nous désirons par-dessus tout.

Lumière éternelle, dirigez-nous dans la voie de la piété, ô Dieu le Père, ô Dieu le Fils et vous Saint-Esprit qui les égalez en divinité, Dieu unique en trois personnes avant les siècles des siècles.

Chœurs des fidèles, soyez remplis d'allégresse, Alleluia[1]!

D'une chaste Vierge, ô merveille, est sorti le roi des rois.

L'ange du conseil est né d'une vierge, le soleil est sorti d'une étoile!

Soleil qui ne se couche jamais; étoile toujours rayonnante, toujours brillante.

De même que l'astre enfante le rayon, de même la Vierge enfante un fils aussi beau qu'elle.

Le rayon n'a pas terni l'astre; le fils n'a pas souillé la mère.

Le cèdre élevé du Liban s'est, dans notre vallée, transformé en hysope.

Celui qui est le verbe du Très-Haut a daigné s'incorporer en revêtant la chair.

Isaïe l'a prophétisé; la synagogue s'en souvient et pourtant elle ne cesse pas d'être aveugle.

Si elle ne croit pas à ses prophètes, qu'elle croie au moins aux prophéties des Gentils; les vers sibyllins ont prédit ces choses.

Malheureuse! hâte-toi, crois les anciennes prophéties; pourquoi serais-tu damnée, nation infortunée?

Celui qu'annonce l'Ancien Testament est né; venez le voir, une vierge l'a mis au monde.

Honneur et gloire de toutes les femmes, vous qui avez été choisie pour être élevée au-dessus de tout[2],

Écoutez avec bonté ceux que vous voyez répéter constamment vos louanges; purifiez les pécheurs et rendez-les dignes des jouissances célestes.

Præstet levamen, nobis et juvamen,
Quo mundi fluctus, gehennæque luc-
[tus]
Sic evadamus ut, quod poroptamus
Obtineamus.

Lux sempiterna, piè nos guberna,
Pater, ac Nate, parque Deitate
Spiritus sancte, Deus unus antè
Sæcula trinus.

(Félix Clément, p. 453.)

---

1. *Séquence « in Nativitate Domini ».*

Lætabundus
Exultet fidelis chorus;
Alleluia.

Regem regum
Intactæ profudit torus :
Res miranda!

Angelus consilii
Natus est de virgine
Sol de stella!

Sol occasum nesciens;
Stella semper rutilans,
Semper clara;

Sicut sidus radium,
Profert virgo filium
Pari formâ.

Neque sidus radio,
Neque mater filio
Fit corrupta.

Cedrus alta Libani
Conformator hyssopo
Valle nostrâ.

Verbum ens Altissimi
Corporari passum est
Carne sumpta.

Esaias cecinit,
Synagogo meminit,
Numquam tamen desinit
Esse cæca.

Si non suis vatibus,
Credat vel gentilibus;
Sibyllinis versibus
Hæc prædicta!

Infelix, propera,
Crede vel vetera,
Cur damnaberis, gens misera?

Quem docet littera
Natum considera :
Ipsum genuit puerpera.

(Félix Clément, p. 455.)

---

2. *De laudibus virginis.*

O cunctarum
Feminarum
Decus atque gloria,
Quam electam
Et provectam,
Scimus super omnia;

Clemens audi
Tuæ laudi
Quos instantes conspicis;
Munda reos,
Et fac eos
Bonis digno cælicis.



Tige de Jessé, espoir de refuge de l'âme oppressée, ornement du monde, lumière de l'abîme, sanctuaire du Seigneur, .

Beauté de la vie, règle des mœurs, plénitude de la grâce, temple de Dieu et modèle de toute justice,

Salut, Vierge, vous qui ouvrez les portes du ciel aux malheureux, vous ne vous êtes laissé ni fléchir ni surprendre par la ruse de l'antique serpent.

Belle et glorieuse fille du roi de David, vous qu'a choisie le roi qui a créé et qui régit toutes choses!

Pierre brillante, rose nouvelle, lis de pudeur, qui faites jouir des célestes joies les chœurs des vierges,

Donnez-moi la faculté de comprendre et de m'exprimer, afin que je puisse vous louer et vous célébrer de toutes mes forces.

Je désire ardemment être un des premiers à penser à vous, afin de pouvoir vous chanter souvent et d'une manière digne de vous.

Quoique je sache que mes lèvres sont muettes et souillées, je dois parler de votre gloire et ne pas m'en taire.

Réjouissez-vous, Vierge digne de toute louange et de tout éloge, qui êtes devenue pour le genre humain condamné l'occasion de la délivrance;

Vierge et mère toujours pure et féconde, mère bienfaisante comme un palmier riche en fleurs et en fruits,

Nous désirons être régénérés par votre fleur ou même par le parfum qui s'exhale de vous, car nous croyons que le fruit de vos entrailles nous affranchira de l'affliction.

Vous êtes belle; aucune tache n'est en vous; faites que, purifiés et joyeux, nous puissions vous louer instamment.

Bienheureuse Vierge, qui avez enfanté au monde une source nouvelle de joies et avez ouvert le royaume des cieux aux véritables fidèles,

C'est par vous que le monde est rempli d'allégresse, brille de la vraie lumière et est dé-

Virga Jesse,
Spes oppressæ
Mentis et refugium,
Decus mundi,
Lux profundi,
Domine sacrarium;

Vitæ forma
Morum norma,
Plenitudo gratiæ,
Dei templum,
Et exemplum
Totius Justiciæ;

Virgo, salve,
Per quam valvæ
Cœli patent miseris,
Quam non flexit,
Nec illexit
Fruas serpentis veteris.

Gloriosa
Et formosa
David regis filia,
Quam elegit
Rex qui regit
Et creavit omnia.

Gemma decens,
Rosa recens,
Castitatis lilium,

Castum chorum
Ad polorum
Quæ producis gaudium.

Rationis
Et sermonis
Facultatem tribue,
Ut tuorum
Meritorum
Laudes promam strenuè.

Opto nimis
Ut in primis
Tui des memoriam,
Ut frequenter
Et decenter
Tuam cantem gloriam.

Quamvis muta
Et polluta
Mea sciam labia,
Præsumendum
Nec silendum
Est de tuâ gloriâ,

Virgo gaude,
Omni laude
Digna et præconio,
Quæ damnatis
Libertatis
Facta es occasio.

Semper munda
Et fecunda
Virgo et puerpera
Mater alma,
Velut palma
Florens et fructifera,

Cujus flore
Vel odore
Recreari cupimus,
Cujus fructu
Nos a luctu
Liberari credimus.

Pulchra tota
Sine notâ
Cujuscumque maculæ,
Fac nos mundos
Ac jucundos
Te laudare sedulè.

O beata
Per quam nata
Nova mundo gaudia,
Et aperta
Fide certâ
Regna sunt cælestia;

Per quam mundus
Lætabundus
Vero fulget lumine,

pouillé de l'obscurité de ses primitives ténèbres.

Maintenant les puissants deviennent pauvres, comme vous l'avez annoncé jadis; et les pauvres deviennent riches, comme vous l'avez prophétisé.

Par vous l'on déserte maintenant le chemin des mœurs dépravées; le prestige des doctrines perverses est détruit.

Vous avez enseigné à mépriser le luxe et les entraînements du monde, à chercher Dieu, à mépriser la chair, à résister aux vices.

Vous avez enseigné à diriger l'esprit vers les choses d'en haut, en lui faisant aimer la piété; à souffrir et à maîtriser les passions en vue d'une récompense céleste.

Vous avez porté dans la profondeur de vos chastes entrailles le Seigneur rédempteur, nous rendant ainsi notre gloire primitive.

Devenue mère, tout en restant vierge, vous avez engendré un fils qui est le véritable roi, le créateur de toutes choses.

Soyez bénie, vous qui avez triomphé de la ruse de l'ennemi! le pardon est accordé à ceux qui avaient perdu tout espoir de salut.

Béni soit-il ce roi invincible dont nous savons que vous êtes la mère, lui qui en naissant de votre sein a effacé les fautes de notre race.

Vous qui fortifiez et consolez l'âme dans le désespoir, rachetez-moi du châtiment réservé aux méchants.

Demandez pour moi que je jouisse du repos éternel, pour que je ne sois pas misérablement plongé dans les terribles fournaises de l'enfer.

Ce que je réclame, ce que je désire, c'est que vous guérissiez mes blessures et que vous accordiez à mon âme les trésors de grâces qu'elle vous demande.

Faites que je sois chaste, modeste, doux, aimable, sobre, pieux et juste; que je me tienne sur mes gardes et que je ne connaisse pas le mensonge.

Que je sois instruit et fortifié par la sainte parole, respectueux et purifié par de saints exercices.

Antiquarum
Tenebrarum
Exutus caligine!

Nunc potentes
Sunt egentes
Sicut olim dixeras,
Et egeni
Fiunt pleni,
Quos tu prophetaveras.

Per te morum
Nunc pravorum
Reliquuntur devia,
Doctrinarum
Perversarum
Pulsa sunt præstigia.

Mundi luxus
Atque fluxus
Docuisti spernere,
Deum quæri,
Carnem teri,
Vitiis resistere.

Mentis cursum
Tendi sursum
Pietatis studio,
Corpus angi,
Motus frangi
Pro cœlesti præmio.

Tu portasti
Inter casti
Claustra ventris Dominum
Redemptorem,
Ad honorem
Nos reformans pristinum,

Mater facta,
Sed intacta,
Genuisti filium,
Regem verum,
Atque rerum
Creatorem omnium.

Benedicta
Per quam victa
Est hortis versutia!
Destitutis
Spe salutis
Datur indulgentia!

Benedictus
Rex invictus,
Cujus mater crederis,
Qui reatus
Ex te natus
Solvit nostri generis!

Reparatrix
Et solatrix
Desperantis animæ,
A pressurâ
Quæ ventura
Malis est, me redime.

Pro me pete
Ut quiete
Sempiterna fruar,
Ne tormentis
Comburentis
Stagni miser obruar.

Quod requiro,
Quod suspiro,
Mea sana vulnera,
Et da menti
Te poscenti
Gratiarum munera:

Ut sim castus
Et modestus
Dulcis, blandus, sobrius,
Pius, rectus,
Circumspectus
Simultatis nescius.

Eruditus
Et munitus
Divinis eloquiis,
Timoratus
Et ornatus
Sacris exercitiis

Faites que je sois constant, grave et doux, bon, aimable, pur et sérieux, patient et humble.

Que mon cœur soit rempli de sagesse, que j'aime à dire la vérité, que je haïsse le mal, que j'honore Dieu par mes œuvres pieuses.

Soyez la nourrice et la protectrice du peuple chrétien; donnez-nous la paix, afin que les orages du monde ne nous troublent pas.

Aidez et consolez éternellement ceux qui s'empressent de célébrer votre fête et vos actions.

Dieu Père, Dieu Fils, Dieu Saint-Esprit, vous qui ne faites qu'un seul Dieu, gouvernez-nous dans l'éternité des siècles.

Nous ne pouvons, quoiqu'elle soit si connue, oublier ici pendant que nous rapportons les louanges de saint Bernard à la sainte Vierge, la belle prière par laquelle les chrétiens ont obtenu depuis sept siècles une telle multitude de faveurs :

« Memorare, ô piissima Virgo Maria, nunquam auditum à sæcula quemquam ad tua currentem præsidia, tua implorantem auxilia, tua petentem suffragia esse derelictum. Ego tali animatus fiducia, ad te, Virgo, Virginum mater, curro et confugio, coram te gemens peccator assisto : Noli, mater verbi, verba mea despicere, sed audi propitia et exaudi. »

Nous extrayons du *Specilegium Solesmense* une pièce de vers sur les noms de la sainte Vierge, que D. Pitra a retrouvée dans le manuscrit 3156 de la Bibliothèque nationale et qui date du XII° siècle[1] :

« Comme la prairie s'émaille au printemps de fleurs printanières, ainsi la mère de Dieu est figurée par des noms mystiques.

Elle est notre joie, notre joueuse de tambour, le chemin de la vie, la vraie vigne et le cellier rempli de vin.

Elle est l'épouse de Salomon, la femme féconde par laquelle l'antique esclave de Pharaon est délivré.

Elle est la lampe du paradis, elle en est l'entrée et la porte, elle est la mère innocente de l'agneau égorgé.

Elle est l'échelle par laquelle la Divinité est descendue et à pris pied sur terre. Elle est le rivage vers lequel nous tendons et gravitons.

Elle est le remède du monde, le simple salutaire du monde; elle la rose sans épines, le lis de la chasteté.

Constans, gravis,
Et suavis,
Benignus, amabilis,
Simplex, purus
Et maturus,
Patiens et humilis;

Corde prudens,
Ore studens
Veritatem dicere,
Malum nolens,
Deum colens
Pio semper opere.

Esto nutrix,
Et adjutrix
Christiani populi;
Pacem præsta,
Ne molesta
Nos conturbent sæculi.

Da levamen
Et juvamen
Tuum illis jugiter,
Tua festa
Sive gesta
Qui colunt alacriter.

Pater Deus,
Fili Deus,
Deus alme Spiritus,
Per æterna
Nos guberna
Deus unus sæcula.

(Félix Clément, p. 435 à 477.)

1. Sicut pratum picturatur
Et ver vernis floribus
Mater Dei figuratur
Mysticis nominibus.

Hæc est nostra sunamitis
Nostra tympanistria,
Via vitæ, vera vitis
Et cella vinaria.

Hæc est sponsa Salomonis,
Fermentatrix femina;
Qua vetusta Pharaonis
Relevatur sarcina.

Hæc Lucerna paradisi,
Ostium et janua.
Hæc vervecis est occisi
Genitrix ingenua

Hæc est scala, qua descendit
Calceata Divinitas.
Hoc est littus, ad quod tendit
Nostra molis gravitas.

Hæc est mundi medicina,
Mundi purgans lolium.
Hæc est rosa sine spina,
Castitatis lilium.

Elle est la tour que défend la force incorruptible; elle est le château où seule a pénétré la vérité du Verbe.

Elle est la corbeille de jonc qui reçoit le petit enfant; elle est mère et vierge; elle enfante sans qu'il y eut de père.

Tu es appelée vierge, verge, temple, vase, sanctuaire, porte close, clarté du soleil, luminaire des cieux.

Buisson ardent, humide toison de Gédéon, fontaine scellée, terre fertile, graine sans aucune paille.

Pierre précieuse, étoile du matin, lait, talent, espérance et louange prophétique; cinnamone, rose, onguent qui ôte au poison son venin.

La rosée, le nard, le miel, le parfum, la racine aromatique, le palmier, la vigne, le pavement, la piscine probatique.

Le pampre, le raisin, le gâteau de miel, le jardin, le lis, le triclinium, l'aire, le navire, la bise, le port, la lune, la lampe, l'atrium.

Le cristal, l'urne, le cloître, la cellule, la maison, le palais, la cité; la fontaine, la fenêtre, la lumière, l'astre, le soleil, l'aurore de la clarté.

Tu es la colombe, tu es la colonne, la ceinture écarlate; tu es la nourrice et le nourrisson, tu es la vigne d'Engaddi.

De ton père, ô Marie tu es la mère et la fille, aussi pieuse mère, réconcilie-nous avec le Père. Ainsi soit-il. »

Abeilard. — Abeilard (1079 + 1142) parmi ses nombreuses œuvres, nous a laissé quelques poésies, entre autres les hymnes à la sainte Vierge que nous reproduisons ici.

« Réjouissez-vous, vierge la gloire des vierges; mère, l'honneur des mères, soyez heureuse; c'est vous qui avez mérité de nous donner celui qui est l'objet de la joie commune de tous les saints.

Le Seigneur vous a promise pour fille aux patriarches et aux rois, c'est vous que désigne le langage énigmatique de la sainte loi; c'est vous que chantent les oracles des prophètes.

C'est vous que les fidèles invoquent dans leurs vœux; c'est vous que tous les cœurs désirent; après Dieu vous êtes notre seule espérance, vous avez été désignée pour être notre avocate auprès de Dieu.

C'est vers la mère du juge que se réfugient ceux qui fuient la colère du juge; car cette mère doit prier pour les pécheurs, puisque c'est pour les pécheurs qu'elle est devenue mère [1]. »

Hæc est turris quam vallavit
Incorrupta firmitas
Hoc castellum quod intravit
Sôla verbi veritas.

Hæc est scirpea fiscella,
Parvulum excipiens.
Hæc est parens et puella
Sine patre pariens.

Virgo, virga nuncuparis,
Templum, vas, sacrarium;
Porta clausa, lux solaris,
Cœli luminarium;

Rubus ardens, madens vellus,
Gedeonis area,
Fons signatus, ferax tellus,
Granum sine palea;

Gemma, jubar, lac, talentum,
Spes et laus prophetica;
Cinnamonus, ros, unguentum
Quo fugantur toxica;

Gutta, nardus, mel, pigmentum,
Radix aromatica;
Palma, palmes, pavimentum,
Piscina probatica.

Botrus, uva, favus, hortus,
Thalamus, triclinium;
Area, navis, aura, portus,
Luna, lampas, atrium;

Vitrum, urna, claustrum, cella,
Domus, aula, civitas;
Fons, fenestra, lumen, stella,
Sol, aurora, claritas.

Tu columba, tu columna,
Tu vitta coccinea.
Tu es altrix, tu alumna,
Te Engaddi vinea.

Tui Patris, tu Maria,
Mater es et Filia
Ergo Patri, Mater pia,
Nos reconcilia. Amen.
(*Univers* du 7 janvier 1855.)

1. Gaude, virgo virginum gloria,
Matrem decus et mater, jubila,
Quæ commune sanctorum omnium
Meruisti conferre gaudium.

Patriarchis sanctis ac regibus
Te filiam promisit Dominus;
Te figurant legis ænigmata,
Prophetarum canunt oracula.

Te requirunt vota fidelium,
Ad te corda suspirant omnium;
Tu spes nostra post Deum unica,
Advocata nobis es posita.

Ad judicis matrem confugiunt,
Qui judicis iram effugiunt;
Quæ præcari pro eis cogitur,
Quæ pro reis mater efficetur.

(F. Clément, *Carmina*, p. 421.)

« Un [1] sein virginal est le trône d'ivoire du nouveau Salomon ; trône admirable, incomparable, différent de tous les trônes.

La Vierge est ce trône, éclatant de beauté, ce trône sublime, ce trône qu'a choisi le Dieu pacifique, fils unique du souverain roi.

Elle est le siége de grâce, la demeure de la pudeur, le siége du Très-Haut, le siége où réside le Seigneur qui gouverne l'univers.

Comme la toison se couvrit d'une rosée céleste, ainsi ses entrailles conçurent en conservant la pureté ; la toison ne fut pas corrompue par la pluie miraculeuse, ni la pureté blessée par une telle conception.

Elle est le sanctuaire parfumé du créateur ; l'efficace et seul remède de la douleur, le nard odoriférant qui répand au loin ses parfums, l'olivier chargé de fruits, la vierge portant sa fleur.

Elle est le vase d'onguent, le royal palais, la maison de cèdre, la maîtresse des anges, la femme bénie, la reine des cieux.

O sainte virginité, nous sommes trop petits pour te louer dignement, tu contiens dans ton sein celui auquel les régions célestes ne peuvent suffire.

Toi plus belle que les étoiles, toi bénie entre toutes les femmes, apaise ton fils et purifie tous les fidèles de leurs péchés.

Comme une pluie, comme un fleuve, Dieu sur toi répand sa grâce. En retour répands sur nous la clémence de ta grâce, mets-nous en présence de ton bienheureux fils, fournis l'indulgence à tous les pécheurs. »

ADAM DE SAINT-VICTOR. — Nous avons, à propos des fêtes spéciales, déjà cité Adam de Saint-Victor, un des poëtes les plus renommés du XII[e] siècle : voici encore quelques vers de lui en l'honneur de la sainte Vierge [2] :

« A la victime pascale que les chrétiens adressent leurs louanges. La triste Ève nous ôta, mais Marie nous rendit l'enfant qui racheta les pécheurs. — La mort et la vie se réunirent d'une façon merveilleuse. — Le fils de Marie vit et règne.

1. Uterus virgineus
Thronus est eburneus
Regis Salomonis;
Thronus admirabilis
Dispar et dissimilis
Universis thronis.

Virgo thronus extitit
Cui decus prestitit,
Tum precellens domum
Ipse Deus pacificus
Summi regis unicus
Nunc elegit thronum.

Hæc est sedes gratiæ,
Domus pudicitiæ,
Sedes summi Dei;
In hac sede residet
Dominus qui præsidet
Universæ rei.

Sicut vellus maduit
De cœlesti rore,
Sic venter intumuit
Servato pudore.
Nec vellus corrumpitur
Imbre pluviali,
Nec pudor amittitur
In conceptu tali.

Hæc est aromatica
Cella Creatoris,
Fertilis et unica
Medela doloris;
Nardus odorifera,
Effundit odorem,
Oliva fructifera,
Virgo ferens florem.

Hæc vas pigmentarii,
Regale palatium,
Domus est cedrina,
Angelorum domina,
Benedicta femina,
Cœlorum regina.

O sancta virginitas
Nostra nescit parvitas
Te dignè laudare,
Continens in gremio
Nec quem Cœli regio
Potest sustentare.

Pulchrior sideribus
Et præ mulieribus
Cunctis benedicta,
Placa tuum filium
Et purga fidelium
Omnium delicta.

In te pluit
In te fluit
Deus suam gratiam
Ergo tuæ
Nobis plue
Gratiæ clementiam;
Ad beati
Tui nati,
Transfer presentiam
Et cunctorum
Debitorum
Confer indulgentiam.

(F. Clément, *Histoire de la musique religieuse*, p. 286.)

2. Victimæ paschali laudes
Intonent christiani :

Eva tristis abstulit,
Sed Maria protulit
Natum qui redemit peccatores.

Mors et vita modulo
Convenere mirando;
Mariæ filius regnat vivus

Dis-nous, Marie, Vierge clémente et pieuse, comment as-tu pu être mère, lorsque ton fils ne vient que de toi, ainsi que me l'annonce l'ange, l'envoyé céleste? mon espérance est sortie de moi, mais la Judée reste incrédule.

Il vaut mieux croire le seul et saint Gabriel que la troupe dépravée des Juifs.

Nous savons que le Christ est sorti d'une vierge véritable. O toi, son fils, ô roi, aie pitié de nous! »

GEOFFROY. — Geoffroy[1], le plus célèbre des abbés de la Trinité de Vendôme, composa en forme de prose cette prière touchante au XIIe siècle :

« O Marie, pleine de gloire, noble rejeton de Jessé par qui la mort fut vaincue et la vie rendue aux hommes, Vierge à jamais précieuse, qui surpassez en beauté toutes les vierges; étoile de la mer, porte du ciel, vous qui avez donné la lumière au monde! temple sacré du Sauveur, refuge du pécheur pénitent, salut de l'univers, mort du péché, mère d'un fils tout-puissant! Vous dont le fils est roi et a donné une loi divine, ô mère, ô épouse de Dieu! ayez pitié de moi qui suis un pécheur. Du fond de cette vallée de larmes, accablé sous le poids de mes péchés, je crie vers vous, ô Vierge compatissante! soyez mon guide, montrez-moi la voie. Celui que vous dirigez, Vierge bénie, observe les préceptes sacrés, il aime Dieu, il croit en Dieu, il ne s'éloigne jamais de lui, dirigez-moi, je vous en prie, ô la plus sainte des femmes! que toujours fidèle à la divine loi, je fasse la volonté du roi du ciel; que dans sa miséricorde il me donne d'être chaste; que pur de toute souillure je l'aime de tout mon cœur; lui, qui est éternel par essence, sait quels sont nos besoins; il connaît mes faiblesses, que sa piété veuille les guérir! Ma vraie faiblesse, c'est le vice et l'iniquité, pour cicatriser mes blessures, il faut détruire en moi le péché; je languis dans ce mal du péché et je n'ai pas de médecin. C'est l'art du divin médecin qui seul peut me soulager.

« J'ai péché par pensées, j'ai péché par paroles, je me suis éloigné de mon créateur, secourez-moi, malgré mes fautes, ô vous sa mère, ô Vierge sainte! rendez-moi favorable le fils que vous avez conçu : implorez-le pour moi, et venez sans retard à mon aide.

Dic nobis, Maria,
Virgo clemens et pia :

Quomodo facta es genitrix
Quum sis psalma de te nascentis.

Angelus est testis,
Ad me missus cœlestis :

Processit ex me spes mea;
Sed incredula manet Judæa.

Credendum est magis soli
Gabrieli forti
Quam Judæorum pravæ cohorti.

Scimus Christum processisse
De virgine verè.
Tu nobis, nate,
Rex, miserere.

(F. Clément, *Musique religieuse*, p. 285.)

1. O Maria gloriosa
Jesse proles generosa
Per quam fuit mors damnata
Atque vita reparata!
Virgo semper pretiosa,
Super omnes speciosa,
Stella maris, cœli porta,
Ex qua mundo lux est orta!
Templum sacrum Salvatoris
Refugium peccatoris,
Mundi salus, mors peccati,
Summi facta parens nati.
Quæ Filium habes regem
Qui divinam dedit legem
Tu Mater, tu sponsa Dei!
Mei miserere rei.
De convalle lacrymarum
Pressus mole peccatorum
Ad te clamo, Virgo pia,
Sis mihi dux atque via.
Quem tu benedicta regis
Observat præcepta legis.
Deum amat, Deum credit
Numquam ab illo recedit.
Rege, quæso, me miserum,
Sanctissima mulierum!
Ut divinæ memor legis.
Sim ad velle magni Regis
Qui per suam caritatem
Præstet mihi castitatem;
Et mundus ab omni sorde,
Hunc diligam toto corde.
Hic cujus est semper esse
Scit quid mihi sit necesse :
Meam scit infirmitatem
Quam sanet per pietatem.
Est hoc mea infirmitas,
Peccatum et iniquitas,
Cicatrix mei vulneris,
Obturatio sceleris.
Morbo peccati langueo,
Qui me curet non habeo.
Sola misereri mei
Potest medicina Dei;
Peccans corde, peccans ore
Recessi a Creatore,
Sed succure mihi reo
Mater ejus, sancta Virgo.
Fac mihi propitium
Quem genuisti Filium:
Pro me apud ipsum ora
Et succure sine mora



« Celui qui prit en vous une chair mortelle exaucera votre prière; comment pourriez-vous essuyer un refus de celui que votre sein allaita? Celui que dans son berceau vous couvrîtes de chastes baisers, quelle que soit votre demande, la satisfera sûrement. Que l'enfant-Dieu qui a voulu naître de vous, que le Fils qui nous a été donné, dans sa miséricorde me purifie de toute iniquité. Ainsi soit-il.

SAINT GODRIC. *Hymne.* — Dans la vie de de saint Godric, écrite au XIIe siècle par son ami Réginald, nous lisons que le saint ermite eut une vision devant l'autel de Marie. Il vit deux jeunes femmes qui se tenaient de chaque côté de l'autel. Sa joie fut si grande, qu'il ne douta pas que la vision ne vînt de Dieu. Au bout de quelque temps elles s'avancèrent vers lui; celle de droite lui dit: « Godric, nous connais-tu? » Et sur sa réponse négative, elle ajouta qu'elle était la mère de miséricorde, la mère du Christ, la vierge Marie et que sa compagne était Marie-Madeleine. La bienheureuse Vierge lui promit à jamais son patronage. Godric tomba à genoux et s'écria: « O toi, ma Dame, ma pieuse avocate, je me confie à toi, daigne me diriger, me protéger, me soutenir! » Alors les deux dames placèrent leurs mains sur ses cheveux, les lissèrent et y versèrent une odeur céleste. Puis la mère de miséricorde lui chanta un cantique qu'elle lui répéta plusieurs fois comme on apprend à un enfant sa leçon; si bien que l'ermite se rappela jusqu'à la fin de sa vie et les mots et la musique. Les paroles sont en anglais

Qui assumpsit ex te carnem
Exaudiet tuam precem,
Nihil tibi denegabit
Quem mamilla tua pavit.
Et cui inter cunabula
Cara dedisti oscula,
Quidquid, illum petieris,
Impetrare poteris.
Deus puer ex te natus
Et Filius nobis datus,
Mundet sua pietate
Me ab omni iniquitate,
Amen.

I.

(semi-saxon). La bienheureuse Vierge lui dit que désormais, dans toutes ses peines et tentations, il n'aurait qu'à chanter cette hymne pour être consolé. Elle lui fit le signe de la croix sur le front; sainte Marie-Madeleine le répéta et la vision disparut.

Voici cette hymne :

« Sainte Marie, douce Vierge, mère de Jésus le Nazaréen, console, secoure, aide ton Godric, rends-le riche des trésors de Dieu; sainte Marie, mère du Christ, chaste Vierge, humble fleur, délivre mon esprit, règne dans mon cœur, accorde-moi le bonheur de bénir Dieu à jamais près de toi [1]. »

SAINT ÆLRED. — Saint Ælred, abbé de Rievaux au XIIe siècle, commente nos devoirs envers la sainte Vierge; il dit pourquoi nous lui devons l'honneur, le service, l'amour et la louange et il entre dans les détails de ces différents devoirs. Il explique ensuite la nécessité de ce saint patronage de Marie entre le Sauveur et nous, auxquels le Sauveur apprend à bien vivre.

ADAM SCOT. — Adam Scot, un abbé Prémontré, qui écrivait vers 1180, s'exprime ainsi: « Marie est notre maîtresse, notre avocate, notre douceur et notre vie, notre espérance et notre médiatrice. Elle est la mère de Dieu, la reine des anges, la dominatrice des démons, le refuge des misérables, la consolation des orphelins, l'aide des faibles, la force des justes..... Marie est le temple du Seigneur. — O glorieux et admirable temple du fils unique de Dieu, ouvre-

1. Seinte Marie, clane virgine,
Moder Jesu Christ Nazarene,
Onfo, scild, help thin Godrich,
Onfang, bring heali widh the Godes rich.
Seinte Marie, Christes bour,
Meidenes clenhed, moderers flour,
Delivere mine sennen, regne in min mod,
Bring me to blisse wit thi selfe God.
(P. Bridgett. *Our Lady's Dowry*, p. 143.)

nous la porte de la miséricorde et de la clémence, permets-nous d'entrer et reçois nos prières. Nous élevons nos voix au Seigneur pour toi, afin qu'il les entende résonner dans ce saint temple et que nos cris parviennent à ses oreilles. »

PIERRE DE BLOIS[1]. — O Marie! qui peut dire tes louanges, qui peut parler de ta puissance? — Quoique les filles de Sion t'exaltent, que les reines te louent, que l'assemblée des saints proclame ta gloire, tous ces honneurs et toutes ces louanges, comparés à ta félicité, sont comme une torche auprès du soleil, ou bien une goutte d'eau devant l'immense Océan. Dans nos misères et nos angoisses, tu es aussi prompte que puissante à nous secourir. Tu es douce pour la bouche de ceux qui te prient, douce dans les cœurs de ceux qui t'aiment, douce dans la mémoire de ceux qui t'invoquent. Tout sexe, tout âge, toute condition, toute tribu, toute langue, te glorifient. Tu es la myrrhe choisie, la colonne de fumée aromatique, le bouquet de myrrhe de l'épouse, le pin qui étend sur nous ses rameaux de gloire et de salut. — En tout et au-dessus de tout tu es bénie et la plus bénie ; la plus belle, la plus gracieuse, la plus glorieuse mère, la mère de Celui qui donne la grâce et la gloire, l'honneur et la vie éternelle, de Celui auquel tout honneur et toute gloire sont dus à jamais. Amen[1] !

Voici une hymne dont la date est incertaine[2], mais qui en tout cas n'est pas plus moderne que le XII[e] siècle :

« O très-heureuse lumière du monde, ô resplendissante Marie, noblesse du ciel et de la terre, joie des saints, par toi le monde a été sauvé, par toi il est délivré.

Par toi la mort a été vaincue et la vie nous est donnée. Nous te demandons d'écouter maintenant nos voix suppliantes; viens, douce Dame, délivre-nous de nos maux; apporte-nous les dons célestes, par une ardente intercession demande les prix de la vie bienheureuse dans la patrie de ton fils. Puisse-t-il t'écouter, ce fils, ce Jésus si clément ainsi que le Père et le Paraclet qui règnent sans fin.

Elle devint la porte ouverte au Christ, toute pleine de grâce. Le roi passa et séjourna derrière cette porte close pour tous les siècles.

Rayon de l'éternelle lumière il s'arrêta dans la demeure de la Vierge, époux, rédempteur, fondateur géant de son église.

Honneur de sa mère, joie, immense espérance des croyants, dans les noires coupes de la mort il fit fondre nos crimes. »

Cette autre hymne n'est peut-être pas moins ancienne que la précédente[3] :

« Salut, ô Marie, espoir du monde; salut, douce, salut, pieuse.

1. Serm. 38, Bibl. Max., t. XXIV, p. 1117. — Bridgett, *Lady's Dowry*, 140.

2. Lux mundi beatissima
Maria splendidissima,
Cœli terra nobilitas,
Sanctorum et festivitas.
Per te mundus salvatus est,
Per te sursum levatus est,

Per te jam mors damnata est,
Per te vita donata est.
Te adesse deposcimus
Supplicibus nunc vocibus;
Jam veni, dulcis domina,
Nostra tolle incommoda.

Dona, confer cœlestia;
Vitæ beatæ præmia
Instanti prece flagita
In tui nati patriâ.

Concedat tuus filius,
Hoc Jesus benignissimus
Cum Patre et Paraclito
Qui regnat sine termino.

Fit porta Christi pervia
Referta plena gratia
Transitque rex et permanet
Clausa est fuit sæcula.

Genus superni luminis
Processit aula virginis
Sponsus, Redemptor, conditor
Suæ gigas ecclesiæ.

Honor matris et gaudium
Immensa spes credentium,
Per atra mortis pocula
Resolvit nostra crimina.

(F. Clément, *Musique religieuse*, p. 287-288.)

3. Ave, mundi spes Maria,
Ave, mitis, ave, pia,
Ave, plena gratia,

Salut, Vierge incomparable, figurée par le buisson que le feu ne dévore point.

Salut, rose délicieuse; salut, tige de Jessé,

Dont le fruit guérit nos douleurs et nos crimes.

Salut, vous dont les entrailles enfantèrent un fils contre le pacte de la mort.

Salut, ô sans pareille, vous qui avez relevé la joie du monde si longtemps dans les larmes.

Salut, lampe des vierges, de laquelle s'est répandue la lumière supérieure sur ceux qu'enveloppait l'ombre.

Salut, vierge de qui a voulu naître, par laquelle voulut être allaité le Roi des cieux.

Salut, pierre précieuse, luminaire du ciel, salut, sanctuaire du Saint-Esprit.

Oh! combien admirable, combien louable est cette virginité, dans laquelle par l'action de l'esprit Paraclet brilla la fécondité.

Oh! combien sainte, combien sereine, combien bénigne, combien douce peut-on croire que fut la Vierge.

Par elle la servitude finit, la porte du ciel est ouverte, et la liberté rendue.

O lis de chasteté! priez votre fils qui est le salut des humbles que, pour châtier nos vices, dans un douloureux jugement, il ne nous condamne pas au supplice,

Mais qu'écoutant votre prière, nous purifiant de la souillure du péché, il nous place dans la maison de la lumière. Que tout homme dise *Amen!* »

Nous traduisons ici une hymne qu'on attribue, mais sans certitude, à Gauthier de Coincy[1].

« Salut, glorieuse reine des vierges, vigne généreuse, remède de la vie, résine de clémence.

Salut, abondante piscine de grâce, des souillures charnelles daigne nous purifier dans la vasque de la pureté.

Radieuse de clarté, étoile matinale, tu interprètes rapidement la loi, par toila loi divine brille sous les rayons de la doctrine.

Rose qui fleuris dans la beauté, dépourvue des épines du péché, pleine de chasteté, incline vers nous ton oreille et sauve-nous de la ruine.

Ave, virgo singularis,
Quæ per rubum designaris
Non passum incendia.

Ave, rosa speciosa,
Ave, Jesse virgula.

Cujus fructus
Nostri luctus
Relaxavit crimina.

Ave, cujus viscera,
Contra mortis fœdera
Ediderunt Filium.

Ave, carens simili,
Mundo diù flebili
Reparasti gaudium.

Ave, virginum lucerna,
Per quam fulsit lux superna
His quos umbra tenuit.

Ave, virgo de quâ nasci,
Et de cujus lacte pasci
Rex Cœlorum voluit.

Ave, gemma, cœli luminarium
Ave, sancti Spiritus sacrarium.

O quam mirabilis
Et quam laudabilis
Hæc est virginitas.

In qua per spiritum
Facta Paraclitum
Fulsit fecunditas,

O quam sancta, quam serena,
Quam benigna, quam amœna,
Esse virgo creditur.

Per quam servitus finitur,
Porta cœli aperitur
Et libertas redditur.

O castitatis lilium,
Tuum precare Filium
Qui salus est humilium.

Ne nos pro nostro vitio,
Inflebili judicio,
Subiciat supplicio.

Sed nos tua salva prece,
Mundans a peccati fece,
Collocet in lucis domo
Amen dicat omnis homo.

(F. Clément, *Musique religieuse*, p. 276.)

1. Ave, gloriosa
Virginum regina,
Vite generosa,
Vitæ medicina,
Clementiæ resina.

Ave, copiosa
Gratiæ piscina,
Carnis maculosa
Munda nos sentina,
Munditiæ cortina.

Claritate radiosa,
Stella matutina,
Brevitate legis glosa (glossa)
Per te lex divina
Irradiat doctrina.

Venustate vernans rosa
Sine culpæ spina,
Caritate viscerosa,
Aurem huc inclina,
Nos serves a ruina.

Cèdre de pudicité, cyprès de pureté, myrrhe de pénitence, olivier de piété, myrte de douceur,

Vigne d'abondance, sarment de l'honneur, palmier de patience, nard de la charité, fontaine du jardin de la volupté,

Goutte de rosée, parfum de la fleur que le printemps vient d'ouvrir,

Fontaine de douceur, vase de beauté, temple de la Trinité, assemblage d'unité,

Beauté de l'étoile, onde paisible, port salutaire,

Je te prie, je te suis, douce conductrice, mère expérimentée, Marie, étoile de la mer.

O Marie, mère pieuse, refuge des pénitents, secours des faibles, colonne de la force, nourricière de sainteté,

O Marie, digne de louange, allégresse des joyeux, consolation des affligés, remède salutaire, sauvegarde de liberté,

Tu es l'oracle de l'alliance, l'empreinte du sceau, le chariot de la route, la voie de l'équité, la lumière de la charité.

Tu es l'abri qui ombrage le pauvre, la retraite des misérables, l'expiation des criminels, la lumière de la clarté, la lune qui éclaire les dépravés.

Tu es le trône de Salomon, supérieur aux trônes du ciel, tu es la toison de Gédéon, le buisson de la vision, le lit de la pureté, l'odeur balsamique, l'encens éclatant de blancheur, le four embrasé.

Tu es l'union dans les discordes, le mariage d'amour, le refuge des humbles, le remède des languissants, le conseil des égarés, l'aide des travailleurs, tu abréges la lice à ceux qui courent, tu récompenses le vainqueur.

Tu es le miroir de la pureté, le spectacle de la gloire, par un miracle de la grâce tu es la mère du Créateur.

Salut, ô belle, resplendissante aurore, nuée pluvieuse, laisse tomber la rosée du ciel, humecte doucement le cœur aride.

Salut, ô gracieuse, précieuse par ta prière, implore ton fils, sois présente à l'heure de la mort. Ainsi soit-il. »

Cedrus pudicitiæ,
Cypressus puritatis,
Myrrha penitentiæ,
Oliva pietatis,
Tu myrtus lenitatis.

Vitis abundantiæ,
Tu palmes honestatis,
Palma patientiæ,
Tu nardus caritatis
Fons hortus voluptatis.

Stilla roris,
Odor floris
Vernæ novitatis.

Fons dulcoris
Vas decoris.
Templum Trinitatis,
Compages unitatis.

Stellæ decor,
Placans æquor,
Portus salutaris.

Dulcem precor
Ducem sequor,
Parens expers paris,
Maria stella maris.

O Maria,
Mater pia,
Sinus pœnitentium,
Debilium præsidium,
Columna firmitatis,
Alumna sanctitatis.

O Maria,
Laude digna,
Jubilus lætantium,
Flebilium solatium,
Medela sanitatis,
Tutela libertatis.

Tu fœderis oraculum
Characteris signaculum,
Stineris vehiculum,
Tu limes æquitatis
Tu lumen caritatis.

Tu pauperis umbraculum,
Tu miseris latibulum,
Tu sceleris piaculum,
Tu lumen claritatis,
Tu luna pravitatis.

Tu thronus Salomonis,
Prælata Cœli thronis,
Tu vellus Gedeonis,

Tu rubus visionis,
Tu thalamus pudoris,
Tu balsamus odoris,
Tu libanus candoris,
Tu clibanus ardoris,

Tu medium discordium,
Connubium amoris,
Humilium refugium,
Remedium languoris,
Consilium errantium,
Auxilium laboris.
Compendium currentium,
Stipendium victoris.

Munditiæ tu speculum,
Tu gloriæ spectaculum,
Per gratiæ miraculum,
Es mater Conditoris.

Ave speciosa,
Rutilans aurora,
Nubes pluviosa,
Cœlitùs irrora,
Cor aridum dulcora.

Ave, gratiosa,
Gratiam implora,

JACOPONE. — Jacopone de Todi, poëte italien du XIIIe siècle, passe pour être l'auteur du *Stabat;* mais il ne peut avoir seul l'honneur de cette composition admirable. Il a dû emprunter certains passages à saint Bernard, à saint Bonaventure. Dans un manuscrit du XIIe siècle, on trouve un fragment qui a pour titre : *Planctus Mariæ* et qui offre la moitié d'une strophe du *Stabat* avec un léger changement :

Quis est homo qui non fleret
Christi matrem si videret
In tantâ tristitiâ.

Jacopone avait l'habitude de paraphraser et d'imiter les compositions des autres poëtes chrétiens; il a modifié et arrangé le poëme *de Contemptu mundi* de saint Bernard et plusieurs auteurs ont été ainsi portés à le lui attribuer. On voit donc que le beau chant du *Stabat* ne sort réellement pas des limites chronologiques imposées à ces études. Nous en donnons la traduction suivante qui se rapproche le plus possible du texte[1] :

« Debout, la mère de douleur pleurait au pied de la croix où son fils était suspendu.

« Son âme gémissante, remplie de tristesse et désolée, était percée d'un glaive.

« Oh! qu'elle fut triste et affligée cette mère bénie du fils unique.

« Elle se lamentait, elle gémissait, cette pieuse mère, en voyant les peines de son illustre fils.

« Quel homme ne pleurerait pas s'il voyait la mère de Dieu dans si grand supplice.

« Qui pourrait, sans une profonde tristesse, contempler cette mère souffrant avec son fils?

« Pour les péchés de sa nation, elle voit Jésus dans les tourments et brisé sous la flagellation.

« Elle voit son fils bien-aimé mourant et délaissé exhaler son dernier soupir.

« O mère, source d'amour, faites que je sente votre douleur, afin que je pleure avec vous.

« Faites que mon cœur s'enflamme de l'amour du Christ-Dieu, afin que je lui plaise.

« Sainte mère, faites cela : imprimez les plaies du crucifié profondément dans mon cœur.

« Partagez avec moi les peines de votre fils blessé qui a daigné tant souffrir pour moi.

« Me tenir avec vous près de la croix et m'associer à vos douleurs, c'est le but de mes désirs.

« O Vierge illustre entre les vierges, ne rejetez pas ma prière, faites que je pleure avec vous.

« Faites que je porte la mort du Christ, que

Prece pretiosâ,
Filium implora,
Adesto mortis hora.
Amen.
(F. Clément, *Musique religieuse*, p. 271.)

1. Stabat mater dolorosa,
Juxta crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius.

Cujus animam gementem,
Contristatam et dolentem
Pertransivit gladius.

O quam tristis et afflicta
Fuit illa benedicta,
Mater unigeniti!

Quæ mœrebat et dolebat
Et tremebat, quum videbat
Nati pœnas inclyti.

Quis est homo qui non fleret,
Matrem Christi si videret
In tanto supplicio?

Quis posset non contristari,
Christi matrem contemplari
Dolentem cum filio?

Pro peccatis suæ gentis,
Vidit Jesum in tormentis,
Et flagellis subditum.

Vidit suum dulcem natum
Morientem, desolatum,
Dùm emisit spiritum.

Eia mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris
Fac ut tecum lugeam.

Fac ut ardeat cor meum
In amando Christum Deum
Ut sibi complaceam.

Sancta mater istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

Tui nati vulnerati
Tam dignati pro me pati,
Pœnas mecum divide.

Fac me tecum verè flere,
Crucifixo condolere
Donec ego vixero.

Juxtà crucem tecum stare,
Te libenter sociare
In planctu desidero.

Virgo virginum præclara,
Mihi tam non sis amara,
Fac me tecum plangere;

Fac ut portem Christi mortem
Passionis fac consortem,
Et plagas recolere.

je participe à sa passion, que je me souvienne de ses plaies.

« Faites que, blessé de ses blessures, je sois enivré de la croix et du sang de votre fils.

« Pour que je ne sois pas brûlé par les flammes, ô Vierge, défendez-moi au jour du jugement.

« Faites que la croix me garde, que la mort du Christ me défende, que sa grâce me réchauffe.

« Et quand mon corps mourra, faites que mon âme obtienne la gloire du Paradis. Ainsi soit-il. »

On trouve dans les anciens Missels une prose pour l'Immaculée Conception. Quoiqu'on ne puisse lui assigner d'époque précise, nous ne serions pas surpris qu'elle appartînt au XIIe siècle; elle porte le cachet du moyen âge, principalement dans une strophe qui est curieuse par un jeu de mot assez fréquent dans ce temps-là[1] :

« Le *Væ* (malheur) fut triste dans le nom d'Ève, mais d'Éva, par une heureuse transposition se forme *Ave* (je vous salue). Vierge-mère, qui entendîtes dans votre demeure cette parole si suave et si bonne, accordez-nous la faveur de jouir de votre protection. »

On ignore aussi la date de la prose *Inviolata;* nous la rapportons sous cette réserve.

« Vous êtes pure et chaste, ô vierge Marie, vous êtes l'éclatante porte du ciel. Mère chérie de Jésus-Christ, recevez nos pieuses louanges, afin que nos âmes et nos corps restent purs. Nos chants et toute la dévotion de nos cœurs vous le demandent; par vos prières si douces, obtenez-nous votre grâce pour l'éternité, ô vous, pleine de bonté, ô reine, ô Marie, qui seule êtes demeurée sans tache[1]! »

Voici une hymne chantée à prime et à complies dans l'office de la sainte Vierge.

« Souviens-toi, auteur de notre salut, qu'autrefois tu as pris la forme de notre corps en naissant d'une vierge sans tache. Marie, mère de grâce, mère de miséricorde, protége-nous contre l'ennemi et reçois-nous à l'heure de la mort[2]. »

Nous transcrivons la poétique antienne de l'*Ave Regina angelorum :*

« Salut, Reine des cieux, salut souveraine des anges, salut, la racine, salut, la porte d'où est sortie la lumière du monde. Réjouissez-vous,

Fac me plagis vulnerari,
Fac me cruce inebriari,
Ob amorem Filii.

Inflammatus et accensus
Per te, Virgo, sim defensus
In die judicii.

Fac me cruce custodiri,
Morte Christi præmuniri,
Confoveri gratia.

Quando corpus morietur,
Fac ut animæ donetur
Paradisi gloriam. Amen.

1. Tristis fuit in Eva væ,
Sed ex Eva format ave,
Versa vice, sed non prave
Intusferens in conclave
Nobis, Mater, virgo fave
Tua frui gratia.
(Pascal, Migne, p. 411.)

1. Inviolata, integra et casta es Maria,
Quæ es effecta fulgida cœli porta,
O mater alma Christi charissima
Suscipe pia laudum præconia.
Nostra ut pura pectora sint et corpora,
Te nunc flagitant devota corda et ora.
Tua per precata dulcisona
Nobis concedas veniam per sæcula,
O benigna,
O benigna,
O benigna,
Quæ sola inviolata permansisti.

2. Memento, salutis auctor,
Quod nostri quondam corporis
Ex illibatâ virgine nascendo,
Formam sumpseris.
Maria Mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Tu nos ab hoste protege,
Et hora mortis suscipe.

Vierge glorieuse, brillante entre toutes, salut, ô merveilleusement belle; priez le Christ pour nous[1]. »

Nous terminons par l'antienne de Pâques, cette radieuse félicitation des chrétiens à la mère du divin Ressuscité :

« Reine du ciel, réjouis-toi, alleluia ! Puisque celui que tu as mérité de porter, alleluia, est ressuscité comme il l'a dit, alleluia, prie pour nous, alleluia [2] ! »

Nous pourrions, en pénétrant dans le XIII[e] siècle, signaler de nombreuses poésies en l'honneur de Marie : la touchante invention de l'*Angelus,* que l'on attribue à saint Bonaventure (1221+1274) [3], des chants pleins de pompe et de sentiment; nous en sommes empêché par le cadre de ce livre, qui nous retient au XII[e]; mais on nous permettra en terminant de rappeler quelques vers de la *Divine Comédie,* les plus brillants composés dans le moyen âge à la gloire de la sainte Vierge et qui résument pour ainsi dire la pensée des siècles précédents.

« Et la Reine du ciel[4], pour qui je brûle tout entier d'amour me fera toute grâce car je suis son fidèle Bernard...

« Mais regarde les cercles jusqu'au plus lointain, jusqu'à ce que tu voies le trône de la reine à laquelle tout ce royaume est soumis et dévot. Je levai les yeux : De même que, le matin, du côté de l'Orient l'horizon éteint par sa clarté le côté où le soleil s'incline le soir, ainsi, comme d'une vallée montant à une cime, mes yeux aperçurent dans cette partie lointaine une lumière victorieuse de tout le reste du ciel.

« ...Ainsi cette oriflamme pacifique (Marie) resplendissait dans le milieu et de chaque côté également amortissait l'éclat des autres flammes.

« Et dans ce milieu, je vis, les ailes déployées, plus de mille anges qui lui faisaient fête, se distinguant l'un l'autre par leur éclat et leur figure.

1. Ave, regina cœlorum;
Ave, domina angelorum.
Salve, radix, salve, porta,
Ex quâ mundo lux est orta.

Gaude, virgo gloriosa,
Super omnes speciosa.
Vale, ô valdè decora!
Et pro nobis Christum exora.

2. Regina cœli lætare, alleluia.
Quia quem tu meruisti portare, alleluia.
Resurrexit sicut dixit, alleluia.
Ora pro nobis Deum, alleluia.

3. Angelus Domini nuntiavit Mariæ et concepit de Spiritu sancto. Ave, Maria...

Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. Ave, Maria...

Et verbum caro factum est et habitavit in nobis. Ave, Maria...

4. E la Regina del cielo, ond' i'ardo
Tutto d'amor, ne farà ogni grazia;
Perocch' io sono il suo fedel Bernardo.
. . . .

Ma guarda i cerchj fino al più remoto,
Tanto che veggi seder la Regina
Cui questo regno è suddito e devoto.

Io levai gli occhi : e come da mattina
La parte oriental dell' orizzonte
Soverchia quella dove 'l sol declina;

Così, quasi di valle, andando a monte
Cogli occhi, vidi parte nello stremo
Vincer di lume tutta l'altra fronte.
. . . .

Così quella pacifica orifiamma
Nel mezzo s'avvivava, e d'ogni parte
Per igual modo allentava la fiamma.

Ed a quel mezzo, con le penne sparte
Vidi più di mille angeli festanti,
Ciascun distinto e di fulgóre e d'arte.

Vidi quivi á lor giuochi ad a 'lor canti
Ridere una bellezza, che letizia
Era negli occhi a tutti gli altri santi.

E s'io avessi in dir tanta divizia,
Quanto ad immaginar, non ardirei
Lo minimo tentar di sua delizia.

Bernardo, come vide gli occhi miei
Nel caldo suo calor fissi ed attenti,
Gli suoi con tanto affetto volse a lei,

Che i miei di rimirar fe più ardenti.

(*Parad.,* chap. XXXI.)

« Là je vis à leurs jeux et à leurs chants sourire une beauté qui réjouit en s'y reflétant les yeux de tous les autres saints.

« Et quand j'aurais pour dire autant de richesses que pour imaginer, je n'oserais *redire la moindre de ses délices.*

« Bernard lorsqu'il vit mes yeux fixés et attentifs sur l'objet de son brûlant amour, y tourna les siens avec une affection si grande qu'il communiqua aux miens une plus ardente contemplation. »





Poussielgue frères Edit. Eudes imp. Paris

CHAPITRE XVII.

HOMÉLIES DU MOINE JACQUES.



ROUVER deux copies richement exécutées du même manuscrit est une bonne fortune assez rare; nous la saisissons avec plaisir à propos des homélies du moine Jacques. On conserve à la Bibliothèque vaticane et à la Bibliothèque nationale de Paris deux manuscrits presque identiques[1], qui contiennent ce texte et qui sont enluminés de nombreuses vignettes. On y suit pas à pas l'histoire de la mère de Dieu, enveloppée des légendes byzantines; ces manuscrits forment un véritable monument du culte de la très-sainte Vierge au XIe siècle et par leur importance méritent une étude spéciale. Nous leur consacrons le présent chapitre et les planches ci-jointes, où se retrouvent les principales miniatures. S. Ém. le cardinal Pitra nous a encouragé et secouru dans ce travail; il a même eu la bonté de revoir, de corriger les lignes qu'on va lire et d'y ajouter des notes précieuses sur le manuscrit de Rome que nous transcrivons au bas des pages. Nous y joignons, d'après le Père Ballerini, des traductions du texte qui peuvent rendre les images plus intelligibles.

Le manuscrit du Vatican est mentionné par d'Agincourt sous le titre de *Sermons pour la fête de la sainte Vierge,* et par M. Labarte sous celui de : *Homélies du moine Jacques.* Il porte le n° 1162 et ses mesures sont 0^{m},33 sur 0^{m},23. M. Labarte le considère avec raison comme l'original d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, qu'il attribue à la seconde moitié du XIe siècle; il pense que les miniatures sont de deux mains et que plusieurs datent de la fin du Xe siècle.

Dans le manuscrit du Vatican, les commencements de sermons ou chapitres correspondent respectivement aux pages 1, 23, 55, 83, 111 et 134; on trouve en tête de chacun une page remplie de ces ornements familiers aux calligraphes grecs, d'une exquise délicatesse. Ce manuscrit se compose de 194 feuillets, de 81 miniatures à sujets et de 6 pages d'ornements, soit en tout 87 tableaux d'une délicieuse exécution.

1. Les variantes sont peu nombreuses et peu importantes, comme la couleur de la tunique du petit serviteur de Marie. — Nous avons fait notre description d'après le manuscrit de Paris; et S. Ém. le cardinal Pitra, en la collationnant devant celui de Rome, a bien voulu indiquer ces différences.

Ils n'ont pas toutefois le fini et l'art de celles du *Menologium,* et encore moins du manuscrit n° 510 de la Bibliothèque de Paris, contenant les œuvres de saint Grégoire de Nazianze. Dans ces deux admirables chefs-d'œuvre, l'expression des têtes, le modelé des draperies, l'entente parfaite du clair-obscur, la dégradation des ombres paraissent hors ligne. Le manuscrit que nous examinons nous offre des peintures disposées pour l'effet qui est éclatant. Tous les fonds sont d'or, les têtes fines, quelques-unes d'une rare perfection; les draperies formées par une couche générale de nuance moyenne appliquée sur la totalité de la couleur, les plis marqués au fond et sur les bords par de larges traits de la même couleur, mais beaucoup plus foncé; les parties brillantes obtenues par du blanc pur. Rien de fondu; on ne voit nulle part de hachures d'or, comme dans beaucoup d'autres manuscrits. Cependant l'or y tient une grande place, employé tantôt en feuilles, tantôt au pinceau; sur d'autres manuscrits à fond d'or, la feuille est appliquée dans toute l'étendue et l'artiste a repeint par-dessus. Dans ce système, les images se sont moins bien conservées. Ici, en appliquant au préalable la feuille d'or sur les fonds, on a ménagé les parties qui devaient recevoir la peinture, en faisant pénétrer un peu d'or dans ces parties, sur tous les bords, de manière à ce qu'il fût légèrement recouvert; là seulement, sur les points fort rares où le peintre a retouché son œuvre et où l'or est plus couvert, il s'arrête à la couleur. Quelquefois l'or est rapporté aux places où il en est besoin pendant l'exécution; de sorte qu'il couvre quelques parties et se trouve recouvert sur d'autres.

Dans les arabesques ou pages de nielles qui commencent les chapitres, par exemple à celle qui précède le quatrième, on a d'abord appliqué une couche générale rouge; puis l'or a été mis au pinceau, ce qui lui donne la transparence et l'éclat résultant du fond rouge. Cette application s'est faite après avoir dessiné tous les ornements par le ton moyen de la couleur de chacun. L'or étant osé, on est revenu sur tous les ornements par les traits foncés et les piqués blancs dont nous avons parlé plus haut.

On lit en tête du manuscrit de Paris, sur une feuille de papier détaché, une note latine ainsi conçue :

« Six discours du moine Jacques sur les fêtes de la sainte Vierge :

1° Immaculée Conception	f° 4
2° Nativité de la sainte Vierge	30
3° Le Saint des saints	74
4° Entrée dans le temple et sa sortie. . .	110
5° Annonciation	150
6° Remise de la pourpre et la Visitation. .	182

« Dans ces discours, on trouve beaucoup de passages extraits des livres apocryphes et d'antiques légendes. On ne sait si ce moine Jacques ne serait pas le même qui écrivit à l'impératrice Irène des lettres conservées dans le manuscrit 2001 de la Bibliothèque du Vatican. L'auteur de la note pense que le manuscrit a été écrit, il y a six cents ans, de la même main que le discours sur la foi dans ce manuscrit 2001; ce vieux livre est décoré çà et là de figures remarquables par leur variété et l'éclat de l'or; on voit au commencement les images de saint Chrysostôme et de saint Grégoire de Nysse. »

Le frontispice, d'accord avec cette note, montre ces deux saints nimbés, assis devant des pupitres; leurs manteaux sont bruns, leurs robes gris bleu. Saint Chrysostôme tient par la main un petit moine vêtu de gris et de noir; un autre petit moine habillé de même est prosterné devant saint Grégoire.

Excepté le quatrième, ces discours ont été édités en grec et en latin par Ballerini dans l'ouvrage intitulé : *Recueil des monuments propres à éclairer le mystère de la Conception Immaculée de la mère de Dieu.* Contrairement à la note qu'on vient de lire et à l'avis de Montfaucon, éloigné aussi de l'opinion d'Allatius et Kollarius, qui font vivre le moine Jacques au XIII[e] siècle, l'éditeur suppose qu'il florissait au XI[e].

PREMIER SERMON.

Pl. LXXI, *frontispice.* — Le manuscrit du Vatican présentant les images à une plus grande échelle que celui de Paris, l'importance de la première figure nous a engagé à reproduire celle de Rome. En voici la description[1] :

Riche temple à arcades couronné par cinq dômes bleus; mur de face bleu; colonnes doubles, nouées, vertes et roses, couleurs symboliques; au milieu, Notre-Seigneur dans son Ascension, porté par quatre anges; au-dessous, la sainte Vierge, deux anges, disant *quid aspicitis,* et les apôtres, en tête desquels on distingue facilement saint Pierre et saint Paul. Sous les deux arcades latérales, à gauche, Isaïe; à droite, David[2]. Tout en haut, le cénacle avec langues blanches sur fond d'or.

L'ornement en haut du folio 4 se compose de petits nielles sur fond d'or, d'oiseaux, d'enroulements, etc., puis un titre en lettres d'or ainsi conçu :

Discours du moine Jacques sur la Conception de la très-sainte Vierge, extrait des saintes Écritures et de l'histoire des douze tribus d'Israël.

Après ce titre, le texte, en lettres noires, commence ainsi : « οὐρανός ἡ γη... Aujourd'hui, la terre, éclairée par les lumières de la grâce, dépasse le ciel en clarté, et le monde voit se lever pour lui un soleil qui ne connaît pas de couchant. L'épouse vierge est choisie. Pour cette fête, les chœurs des anges ont devancé ceux de la terre. Que princes et sujets, jeunes ou vieux, célèbrent avec éclat la fête de la Conception de la mère de Dieu. »

Tel est l'extrait du discours jusqu'à l'image suivante.

2e *image.* Ms. de Paris, 1208, f° 8. Rome, f° 6, r°. — Titre en or : *Ordre de toute l'assemblée céleste pour la fête.*

Image : Six groupes de personnages occupent le tableau : en haut, à gauche, des patriarches avec le pallium blanc parsemé de croix grecques noires et l'étole d'or; au milieu, la sainte Vierge sur un trône, entourée d'anges; à droite, des abbés à longue barbe, en costume foncé; en bas, à gauche, des empereurs; au milieu, des princes ou officiers portant de petites croix rouges ou blanches; à droite (Rome), des impératrices.

On lit dans le texte : « En ce jour est née la gloire de tous. La gloire sacerdotale a germé dans un sein stérile; le fruit le plus juste est sorti d'êtres justes. Songez aux justes et aux prophètes que Dieu a choisis, et vous verrez qu'Anne et Joachim les surpassent tous; car c'est leur sang royal que Dieu a pris pour se revêtir de notre nature. Dans les histoires des douze tribus d'Israël, Joachim était très-riche; il descendait par ses ancêtres, et sans aucun mélange, de race royale; ses aïeux, aussi bien que lui, ont conservé leur noblesse en observant les lois. Il surpassait en justice ceux de sa tribu; il offrait au Seigneur des présents doubles en donnant son superflu aux pauvres. »

3e *image*, f° 11, § 6-9. Rome, f° 8, v° — Titre en or : *Apport d'offrandes par Joachim et refus de celles-ci par les prêtres.*

L'image présente deux scènes superposées; en haut, saint Joachim et sainte Anne apportent des présents à Zacharie dans le temple; en bas, saint Joachim, quelques personnages, des vieillards ou prêtres dans l'étonnement.

Extrait du texte : « Il ne t'est pas permis de faire des offrandes le premier » ; c'est ce que l'on disait à Joachim, parce qu'il n'avait pas de postérité en Israël; cependant sa justice et sa double noblesse le rendaient apte entre tous à offrir les prémices des dons. Les envieux lui objectaient son manque d'enfants. Affecté par ces outrages et par le refus qu'il avait éprouvé, Joachim est saisi d'un profond chagrin; il craint que par négligence des divins préceptes, il ne se soit

1. N'y aurait-il pas dans ces dômes et ces peintures quelque chose de sainte Sophie et de ses mosaïques?

2. On lit sur le philactère d'Isaïe : (63.1) τίς οὗτος ὁ παραμενόμος ἐξ Εδὼμ, *quis est iste qui venit.* Au philactère de David : (46.6) Ἀνέβη ὁ θεὸς ἐν ἀλαλαγμῷ, *ascendit Deus in jubilo.* (*Note du cardinal Pitra.*)

attiré la défaveur de Dieu. Sans faire aucune objection, il supporte les reproches, se confie à Dieu seul, se retire dans la solitude, sans même en parler à sa femme. Il se montre ainsi supérieur à Abraham, qui avait été informé d'avance de la terre où il devait se fixer et de la cessation de la stérilité de Sarah. De plus, Joachim jeûna quarante jours et quarante nuits. »

4e image. Paris, f° 15, § 9-10. Vat., f° 11, v°. — Titre en or : *Prière de Joachim.*

Image : On voit un fleuve composé de deux sources Ιορ et Δαν; des hommes s'y baignent; Joachim prie dans quatre positions différentes; dans l'une d'elles un ange lui parle[1].

«... De telles actions étaient celles d'un juste. Ce que fit Anne n'est pas moins admirable. Elle était attristée par l'absence de son mari et l'ignorance du lieu où il s'était retiré et demeurait en butte aux outrages des membres de sa tribu et même de sa servante. Mais rien ne lasse sa patience; elle a recours aux prières et aux supplications; se retire loin du bruit, au fond de son jardin et s'adresse au Seigneur. Elle ne veut pas aller au temple dans la crainte d'exciter la jalousie de ceux de sa tribu en faisant des offrandes et peut-être de s'en voir chassée. Mais quelle fût la prière d'Anne! Son indignité l'empêche de se comparer aux femmes de sa tribu ou de sa nation; c'est dans les êtres privés de raison qu'elle va chercher les preuves de son malheur. Les animaux qui marchent sur la terre et ceux qui nagent dans la mer connaissent des bienfaits dont elle est privée : « La terre se couvre de fruits « et de fleurs qui célèbrent ta gloire, ô Seigneur, « et moi je suis privée de toutes ces faveurs[2]. »

Dans toute la série de ces images, Joachim porte un manteau violet clair et une robe bleue.

1. S. Ém. le cardinal Pitra, en collationnant cette description avec le manuscrit de Rome ajoute : 1° il monte; 2° il prie au sommet et sa prière monte au ciel bleu; 3° il est exaucé, l'ange vient le lui annoncer; 4° il descend rendant grâce de la main.

2. 1° Une femme montre avec dédain à sainte Anne un nid de tourterelles; 2° prière; 3° travail interrompu pour aller au devant de Joachim. *(Cardinal Pitra.)*

5e image. Paris, f° 21, § 11. Vat., f° 16, v°. — Titre en or : *Prière d'Anne et embrassement.*

Deux tableaux superposés. *Première ligne :* Embrassement d'Anne et de Joachim. Anne porte un manteau rouge et une robe bleue. Seule avec deux femmes, elle tient une pelotte rouge de la main gauche. *Deuxième ligne :* Jardin; Anne y est amenée par un personnage en manteau noir et robe bleue. Elle parle à un ange au-dessus d'une fontaine. « Dieu a entendu ta prière. Tu concevras et tu enfanteras. Telles furent les paroles que des anges vinrent apporter à Anne qui priait encore; ils les portèrent en même temps à Joachim. Ils avaient ajouté : Et ta race sera célébrée dans tout l'univers. »

6e image. Paris, f° 29. Vat., 22, v°. — Titre en or : *Adieux de Jacob à Laban en Mésopotamie*[1].

Dans l'image, trois sujets sont superposés :

1° Laban couché, Jacob en manteau rouge lui fait son adieu; Rachel assise, derrière elle une servante en noir.

2° Le *Jor* et le *Dan* mêlant leurs eaux. Jacob (tunique rouge, ceinture et collet bleus) déliant sa chaussure au bord du Jourdain.

3° Jacob endormi au bas de l'échelle, sauf la ceinture et le collet bleus, même costume qu'au-dessus. Le Christ est en haut de l'échelle dans le ciel, quatre anges montent et descendent de l'échelle.

Cette image semble être la clôture du sermon et n'est suivie d'aucun texte, non plus qu'à la fin des six autres sermons.

DEUXIÈME SERMON.

Première image. Paris, f° 30. § 1-4. — Titre en or : *Discours du moine Jacques, extrait des écrivains sacrés sur la naissance de la très-sainte Mère de Dieu.*

1. Le cardinal Pitra ajoute au sujet du Vatican : 1° Jacob en costume de voyage fait son adieu à Laban couché; Rachel, image de la sainte Vierge, est assise; 2° Jacob passe le Jourdain et se déchausse; 3° il voit l'échelle en dormant.

Homélies du Moine Jacques — LA · Ste VIERGE · — Bibl^{que} Nationale · XI siècle

LXXII

F° 38 · nativité · de · la · Sainte · Vierge

F° 69 · La · S^{te} V · en · Majesté

F° 52 · La · S^{te} V · dans · son Berceau

F° 56 La S^{te} V · David ·

F° 63 la S^{te} V · et Ste Anne

F° 61 La S^{te} V · présentée aux convives

F° 77 · La S^{te} V · et ses Parens

F° 86 La S^{te} V · conduite au temple

F° 86 La S^{te} V · présentée au temple

33

Poussielgue frères Edit.

Eudes imp. Paris

Achaude de T.

Le nielle sur fond d'or qui accompagne ce titre est fort peu de chose; quelle différence avec les grands et admirables dessins joints à ces divers titres dans le manuscrit du Vatican!

« ... Un festin magnifique et joyeux nous convoque tous à y prendre part. Les générations se succédaient, les prophéties se répandaient, les patriarches et tous les justes étaient dans l'espérance. Abraham avait passé, et après lui ses petits-fils soupiraient après l'avénement de l'avenir, dont ils étaient instruits. Moïse, pénétrant les figures lumineuses du mystère et considérant les marques de la vérité, pensait que les faits prédits devaient s'accomplir dans son temps. L'espérance était dans le désert, l'attente chez les juges, chefs du peuple. Samuel recevait des réponses; David ne cessait de crier que le jour était proche; les prophètes annonçaient en chœur que le Christ était à la porte : tous cependant passaient sans voir leurs espérances réalisées. C'est que le temps n'était pas venu, non plus que ceux qui en étaient dignes.

« Considérez, vous tous qui m'écoutez, quel grand miracle s'est opéré : par sa seule bonté, Dieu le créateur, nous avait tirés du néant; nous avions reçu l'ordre d'habiter ce paradis, mais nous avions décliné notre mandat en cédant à un funeste conseil; volontairement nous avions attiré la mort sur nos têtes, et cependant ce fut le Créateur qui nous délivra en prenant le temps favorable. »

§ 3. — « La loi mesurait la piété au nombre des enfants : la fécondité était une preuve de bénédiction. Par suite, les serviteurs de la loi, d'après une coutume ancienne et légale regardaient le stérilité comme cause suffisante pour faire refuser des présents, offerts même par des justes. Ainsi outragés et repoussés des autels, ils se refugièrent auprès de Dieu, et regardèrent en arrière Abraham et Sarah et Anne, épouse d'Elcana, que la prière délivra d'une maladie semblable à la leur.

« Joachim et Anne commencèrent ainsi leur prière: Seigneur. vous avez promis au patriarche que sa postérité serait plus nombreuse que les sables de la mer; qu'elle sortirait d'un seul rejeton. C'est à un seul et non à plusieurs que vous avez donné la terre en héritage : vous avez détruit la stérilité de Sarah. Nous ne rions pas comme elle, mais comme Anne nous vous supplions. Notre prière est bien faible, mais nous avons confiance dans son succès : vous avez béni Jacob et changé son nom en l'appelant Israël, multiplié les miracles en faveur de ses descendants, et fait jaillir l'eau du rocher le plus dur. Anne était stérile, vous l'avez rendue mère d'une nombreuse famille. Pour nous, ô Seigneur, cette stérilité est une source d'outrages non-seulement de la part d'une femme de notre nation, mais de celle de la tribu entière. »

2ᵉ *image*. Paris, fᵒ 38, § 5. Vat., fᵒ 29, vᵒ. (Pl. LXXII).—Titre en or : *Enfantement d'Anne et assemblée des chefs des tribus d'Israël.*

L'image, d'une conservation parfaite, représente la Nativité de la sainte Vierge, sainte Anne nimbée et couchée. Douze hommes entourent son lit. Dans le fond, deux femmes lavent la petite Marie. Saint Joachim se tient en tête du lit.

« Aussitôt que la jeune fille eut vu le jour, Anne convoqua les tribus : Venez, dit-elle, réjouissez-vous de mon enfantement. Venez, et voyez mon lait inespéré. Contemplez cette branche sortie de mes flancs stériles; accourez tous avec joie et précédez-moi au temple; parez les autels, illuminez notre marche; chantez un épithalame; et conduisez au temple la jeune fille comme une épouse pure. Rendez des actions de grâces de ce que le Seigneur a fait disparaître l'opprobre de ma maison, de ce que mes espérances n'ont pas été vaines. Entrez avec cette jeune fille et offrons-la ensemble au Seigneur.

« Mais Anne retardait son offrande, car elle ne voulait pas que la Vierge fût sitôt privée des soins de ses parents, et elle attendait un âge plus convenable. Aussi on l'offrit à l'âge de trois ans. »

3ᵉ *image*. Paris, fᵒ 41, § 6. Vat., fᵒ 30, vᵒ. — Titre en or : *Descente des âmes en enfer.*

Image : Deux lignes, en haut à gauche deux anges en volant apportent deux âmes sous la figure de deux enfants nus (Adam et Ève dans l'attitude de la douleur; à leurs pieds des justes [1] lèvent les bras vers ces deux enfants). En bas, deux anges avec leurs lances chassent des damnés en enfer. A Paris, les figures de l'enfer semblent avoir été effacées. A Rome, le fond est noir.

« Savez-vous quelque chose au sujet du Rédempteur? Comme la mort avait régné depuis Adam jusqu'à Moïse, même en ceux qui ne péchèrent pas, tous ceux qui étaient assis dans les ténèbres de la mort tournaient leurs regards vers celui de qui ils espéraient la liberté, et ils demandaient à ceux qui vinrent plus tard : Avez-entendu parler du Rédempteur? de ce soleil de justice qui doit illuminer les enfers? n'y a-t-il encore dans le monde aucun indice de son incarnation? n'apparaît-elle pas cette nuée lumineuse, qui en versant une éternelle rosée doit éteindre les feux de notre tristesse? n'est-elle pas encore placée cette échelle par laquelle le Roi des vertus célestes doit descendre dans ces humbles demeures? que savez-vous de la porte par laquelle nul ne passera, excepté le Tout-Puissant? »

4e *image*. Paris, f° 47, § 9. Rome, f° 35, r°. — Titre en or : *Expulsion de nos premiers parents hors du paradis.*

Image : Sur fond d'or un jardin. Adam seul. Adam et Ève. Un ange leur reproche leur faute. Les quatre fleuves du paradis sortent d'une corne d'abondance portée par un homme nu. L'ange chasse Adam et Ève du paradis [2].

« Oh ! quelle vie heureuse j'ai échangée pour la misère ! Telles sont les lamentations que pousse Adam avec d'autant plus de force qu'il sent être la cause principale des douleurs de tous : O conseil funeste qui cachait la déception et la ruine! O femme, comment n'as-tu pas compris que tu dirigeais un glaive contre nous! Comment t'es-tu fiée au serpent? Moi qui avais reçu l'empire sur tous les animaux, je suis maintenant au-dessous des derniers. J'étais revêtu d'une tunique royale, et je n'ai plus qu'une tunique de peau pour me couvrir. »

1. Faux justes dans les limbes. — Adam et Ève au sommet sont assis et pleurent. — Deux rayons descendent à droite sur les justes. (*Cardinal Pitra.*)

2. 1° Ève seule avec le serpent au centre, le serpent offre la pomme en sa gueule, Ève reçoit la pomme; 2° Ève et Adam qui prend la pomme à droite; 3° l'ange à gauche fait les reproches, etc.; 4° expulsion. (*Cal Pitra.*)

5e *image*. Paris, f° 49, § 9. Rome, f° 36, v°. — Titre en or : *Lamentation des premiers parents sur leur chute au paradis.*

Image : Une montagne. Adam et Ève assis au sommet; à gauche Caïn en tunique blanche, sacrifiant des végétaux; à droite Abel en tunique bleue sacrifiant une brebis. Au-dessus de la tête de Caïn on lit : Καιν θυων, et de celle d'Abel : Αβελ θυων [1].

Adam et Ève vêtus d'une tunique de peau de brebis, l'une bleue, l'autre blanche; au-dessous Caïn et Abel dans trois positions différentes; Caïn égorge Abel [2].

« O divin paradis, possession sainte, région digne d'envie, comment m'as-tu été ravi? Gémis, terre, qu'un tyran ait triomphé de ton roi par ruse; qu'un voleur l'ait dépouillé de sa gloire originelle. Seigneur, tu es juste, et ton jugement est plein de ta très-grande miséricorde. Tu m'avais tiré du néant par ta bonté; tu m'avais créé supérieur à toutes les créatures; tu m'avais fait à ton image, j'ai désobéi; j'ai mérité la mort; je prononce la sentence contre moi : mon péché est plus grand que les faveurs dont tu m'avais comblé. »

6e *image*. Paris, f° 52, § 11. Vat., f° 38, v° [3]. (Pl. LXXII.) — Titre en or : *Action de grâces sur la reine.*

Image : La sainte Vierge enfant, nimbée : tunique bleue, dans un berceau d'or. Anne et

1. Une flamme descend du ciel sur la victime.

2. 1° Caïn propose de sortir; 2° ils vont ensemble; 3° Abel tué à genoux.

3. Il manque une image du paradis fermé par un chérubin, f° 37, v°.

Joachim nimbés, assis au pied du lit; six femmes de service[1].

« O faveur du bonheur présent! ô plaisir de ce jour! quels rayons de gloire l'illuminent! combien le Ciel a été éclairé par cette lumière si agréable à la terre! Quel gage divin de liberté le monde vient de recevoir! Trois fois heureuse la gloire des parents qui ont produit un tel tabernacle!

« Tels sont les transports de joie qui firent place à la douleur d'Adam quand il vit l'épouse vierge et prédestinée qui devait racheter la première faute. »

7[e] *image*. Paris, f° 56, § 13-14. Rome, f° 41. r°. (Pl. LXXII). — Titre en or : *Invocation de David par Anne.*

Image : Sainte Anne assise tenant la sainte Vierge sur ses genoux. David assis en face, vêtu d'un manteau bleu, d'une robe rouge et tenant une légende sur laquelle on lit : Αυτή ή πύλη τοῦ κύριὸυ δίκαιοι εἰσε (λεύσονται ἐν αὐτῇ). *Hæc porta Domini, justi intrabunt in eam.* (Ps. 117, § 19.) Trois femmes debout derrière sainte Anne[2].

Les détails d'architecture sont précieux à recueillir.

« Viens, David, mon père, tressaille de joie avec celle qui est sortie de toi. Toutes les puissances du ciel et de la terre sont dans le bonheur, mais rien n'égale la joie d'Anne qui invite tous les êtres à prendre part à ses jouissances. Elle engage d'abord les esprits célestes à chanter avec elle les louanges du Seigneur; puis elle s'adresse au chef de la race, à Adam, pour qu'il voie les gages d'une réparation autrefois espérée; puis à la première mère, à David, son ancêtre, à qui elle dit : Un rejeton royal est sorti de ta race royale. Préparez des vierges pour l'accompagner, un chœur avec des flambeaux; voici que celle qui a été promise est venue au monde. »

1. L'une agite l'éventail, une autre offre un mets à l'enfant, trois ont les mains sous leurs vêtements, l'une soulève la portière.

2. L'une croise ses mains cachées, une autre soulève la portière. (*Cardinal Pitra.*)

8[e] *image*. Paris, f° 59, § 15. Rome, f° 43. — Titre en or : *Retraite*[1] *de la Vierge dans le sanctuaire qui lui est destiné.*

Image : La sainte Vierge enfant dans son berceau, saint Joachim et sainte Anne, des femmes en avant[2].

« Il fallait que le temple choisi par Dieu ne vécût que dans un sanctuaire qui lui était consacré. Aussi Anne, voulant conserver cette colombe à l'abri de toute souillure, lui fit un oratoire dans sa petite chambre afin que rien d'impur ne pût y pénétrer. Il était juste en effet que celle qui était réservée à des choses si merveilleuses eût une vie en rapport avec les honneurs qui l'attendaient. »

9[e] *image*. Paris, f° 61, § 15 bis. Rome, f° 44, v°. (Pl. LXXII). — Titre en or : *Banquet des prêtres.*

Image : [3]Saint Joachim et sainte Anne présentent la sainte Vierge aux prêtres[4] assis à une table à manger; l'un d'eux, qu'on reconnaît être Zacharie à son manteau rouge bordé d'or et à sa robe bleue, paraît étonné; Joachim a les cheveux bruns.

« Ceux qui la voient sont frappés de sa beauté divine. Joachim, au comble du bonheur, invite les prêtres et les magistrats, et les charme encore plus par la joie de son âme que par la délicate variété des mets. Pendant le festin, quelqu'un apporte la Vierge dans ses bras, ce qui occasionne une joie générale parmi les convives qui félicitent les heureux parents. Les prêtres surtout rendent des actions de grâces; les uns invoquant Dieu le Père, bénissant la jeune fille et demandant pour elle un nom éternel. D'autres s'écrient : Dieu, jette les yeux sur elle et accorde-lui une bénédiction qui n'ait point de fin. »

1. Ἀπόθεσις, signifie dépôt, retraite.

2. Six femmes en avant, l'une avec le flabellum.

3. Dans la première image à partir du bas (au-dessous de celle-ci), sainte Anne prend la sainte Vierge dans son berceau. — Joachim donne des ordres aux femmes service; encore ici le flabellum.

4. Les cinq prêtres au Vatican ne sont pas nimbés. (*Cardinal Pitra.*)

10e image. Paris, f° 63, § 17. Rome f° 46, v°. (Pl. LXXII). — Titre en or : ***Éloignement de la mère de Dieu de la maison paternelle.***

Image : Sainte Anne dans trois situations différentes. Au milieu, elle se prépare à emporter la jeune Vierge de son berceau. A gauche, elle lève les mains au ciel. A droite, elle est assise et caresse l'enfant sur ses genoux[1].

« La mère en levant du festin l'enfant qui faisait ses plus chères délices, la place sur son sein, l'embrasse en versant une larme, la reporte aussitôt dans son sanctuaire et entonne avec ferveur tout le cantique prophétique : Je chanterai un cantique au Seigneur, mon Dieu, qui a fait disparaître mon opprobre et m'a donné le fruit de sa justice. »

11e image. Paris, f° 66, § 18. Rome, f° 48, v°. — Titre en or : ***Descente du Christ en enfer; mise en liberté des justes et réprobation des pécheurs.***

Image : Trois scènes superposées. En haut, à gauche, le Christ allant à la délivrance des âmes. Au milieu, il prend des âmes par la main et les tire des limbes. En bas, à gauche, la sainte Vierge entre deux anges; des âmes dans le purgatoire le prient[2].

« Paroles d'Adam : O fille, quel est le rejeton sorti de ma race? A quel rameau verdoyant ma nature a-t-elle donné naissance? Quelle fleur de bénédiction est éclose! fleur qui fait cesser mon amertume. O rejeton d'où est sorti le bois de la vie par lequel la mort entrée par la désobéissance a été extirpée dans sa racine; c'est ainsi qu'Adam mêlait à la joie de tous, ses actions de grâces et ses espérances, quand il apprit la naissance de la Vierge. Tous ceux qui étaient enchaînés dans des liens éternels l'imitèrent en se voyant délivrés.

12e image. Paris, f° 69, § 19. Rome, f° 50, v°. (Pl. LXXII). — Titre en or : ***Réunion des prophètes prédisant le Christ.***

Image : Deux scènes superposées. En haut, au milieu, la sainte Vierge assise tenant l'enfant Jésus sur ses genoux, l'enfant entièrement vêtu en or; deux anges de chaque côté l'adorent; deux archanges avec le sceptre sont debout. En bas, la foule des prophètes le contemplent[1].

A Rome, le manteau de la sainte Vierge est bleu, sa robe violette comme à l'ordinaire. Le manteau de l'enfant Jésus, qui l'enveloppe entièrement, est en pourpre brune avec des traits presque noirs. La tunique des anges bleue, et leur manteau violet. C'est une des plus belles de ces miniatures.

« Les anciens ont voulu voir ton jour, et à sa vue ils ont tressailli, ils ont vu l'incarnation du Verbe faite par toi; ils ont appris ces mystères ineffables qu'aucune langue ne peut dire; ils t'ont vue, toi, la royale couche, le temple très-saint, embrasser sur ton sein celui qui repose sur le sein de son Père, le Verbe, qui est assis l'égal de son Père. Ils ont vu ce Verbe enfermé dans tes bras, lui qui de sa main mesure l'univers; ils ont vu cela et ils t'ont bénie, ainsi que toutes les puissances célestes. »

13e image. Paris, f° 69, § 19. Vat., f° 54, v°. — Titre en or : ***La montagne de Sinaï. Moïse et le buisson.***

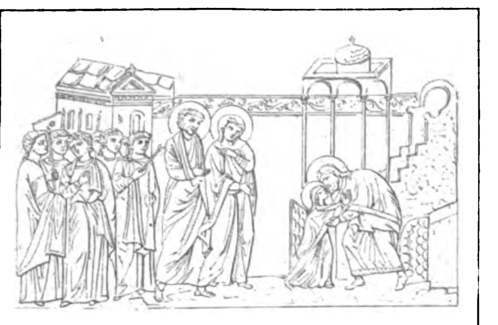
Image : Une montagne, au milieu, le buisson ardent en rouge, dans lequel on voit une tête

1. En suivant l'ordre par le bas à gauche : 1° sainte Anne levant les mains offre la sainte Vierge en son berceau, que découvre une femme à l'air affligé; 2° sainte Anne embrasse avant son départ la sainte Vierge en ses bras; 3° sainte Anne remet la Vierge à Zacharie, à table avec quatre prêtres.

2. 1° En haut, le Christ entre aux enfers foulant de la croix et de son pied Satan enchaîné; une croix massive se détache du fond noir en avant; un ange à droite du Christ fait signe aux réprouvés de se retirer, un groupe à droite lève les mains de désespoir; 2° le Christ, la croix en sa droite, introduit dans le paradis et tient de la gauche Adam. Ève suit levant les mains sous son manteau rouge. Saint Jean-Baptiste dit aux Justes, comme dans le phylactère qu'il tient : Ἴδε ὁ ἀμνὸς τοῦ Θεοῦ, voici l'Agneau de Dieu; 3° d'autres justes tendent les mains au Sauveur et à la Vierge; 4° la Vierge, sur un trône entre deux anges, reçoit la prière et les remercîments d'Adam et d'Ève prosternés devant elle. (*Cardinal Pitra.*)

1. On doit remarquer l'admirable expression de toutes les figures. (*Cardinal Pitra.*)

Homélies du Moine Jacques — LA S^TE VIERGE — Biblio^{que} Nationale XIe siècle



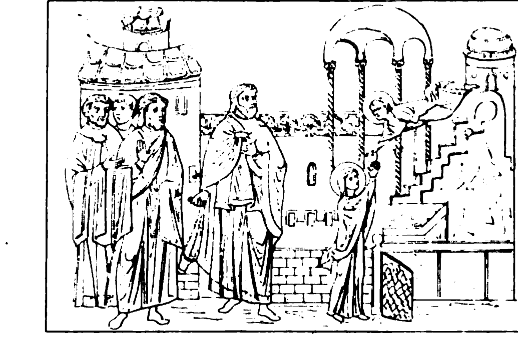
F. 91 Zacharie embrasse la S·V·

F. 92 · la S·V· dans le Temple -

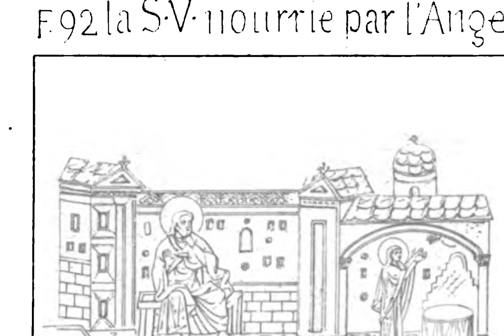


F. 92 la S·V· nourrie par l'Ange

F. 100 la S·V· St Joachim et Ste Anne



F. 103 la S·V· nourrie par l'Ange



F. 113 Prière de la S·V

F. 120 · la S·V· travaillant dans le T





F. 131 · S. Joseph et la Colombe

F. 135 la S·V· donnée à St Joseph

d'adolescent au nimbe crucifère. Moïse détachant sa ceinture, un ange lui parle, Moïse tenant un serpent, un ange lui parle encore.

TROISIÈME SERMON.

Nielle. Paris, f° 74, § 1. Vatican, 55. — *Discours du moine Jacques d'après les saintes Écritures sur ce texte : « L'enfant était parvenue à l'âge de trois ans, » et sur le privilége accordé à la sainte Vierge d'être placée au saint des saints et sur ces mots : « Le grand prêtre la reçut et l'embrassa en prévision de l'avenir. »*

« L'ensemble de la fête de ce jour est splendide. Nous allons y trouver une prairie émaillée non pas de ces fleurs qui se flétrissent en un jour, mais de celles qui exhalent la douce odeur de la grâce. Seulement il n'y a que les cœurs purs qui puissent pénétrer dans cette prairie. La garde du prince ne doit pas être couverte de haillons sordides. Pour fêter notre Reine-Vierge, nous ne devons pas être revêtus de l'infamie du péché.

§ 3. D'après saint Hilaire, la jeune fille est âgée de trois ans, et Joachim dit : « Convoquons les filles sans tache des Hébreux, et que chacun apporte son flambeau. »

Paris, 77, § 4, Vat. 57, v°. (Pl. LXXII.) — Titre en or : *Préparatifs de l'entrée de la mère de Dieu dans le temple.*

Image. *Première ligne :* En haut, à gauche, la petite sainte Vierge debout entre Joachim et sainte Anne assis; puis un homme distribuant des cierges à des jeunes filles. *Deuxième ligne :* Jeunes filles, hommes.

« Que les vierges précèdent, qu'elles prennent des flambeaux et les portent allumés. Pourquoi ordonnes-tu cela, ô juste? Pour rendre un hommage convenable à celle qui est consacrée à Dieu, et pour confirmer son âme, afin qu'elle n'ait rien à regretter des choses mondaines, et s'attache entièrement à Dieu. »

§ 5. « Mais exiges-tu, Joachim, qu'elle perde le souvenir des affections de la nature? Il est plus avantageux, dit le père, qu'elle soit à Dieu qui m'en a fait don. C'était conforme à ce que David avait dit : « Des vierges marcheront derrière elle et seront conduites dans le temple du Roi. » (Ps. 44, 15-16.)

« C'est avec cette gaieté de cœur que Joachim conduit sa fille au temple. Elle-même marche en purifiant la terre qu'elle foule aux pieds et en inondant l'air du suave parfum de sa sainteté. Elle ne brille pas par l'éclat de sa parure, mais par le manteau de pureté dont elle est parée. On pouvait voir la mère tenant la robe de sa fille du bout des doigts et l'arrangeant convenablement. »

Paris, f° 80, § 7-10. Rome, 59 ou plutôt 62, v°. — Titre en or : *Départ*[1] *de la Vierge pour se rendre au temple, heureuse nouvelle pour ceux qui sont en enfer.*

Image : Saint Joachim et sainte Anne précédés de la sainte Vierge enfant et suivis d'un groupe de jeunes filles portant des cierges allumés. La première conduisant le chœur a la tête ornée et voilée.

Sous la première image (59, v°), quatre anges parlent à des hommes et à des femmes qui sortent de leurs tombeaux.

« Or la mère, se penchant à l'oreille de la sainte Vierge, ne cessait de lui répéter des pensées comme celles-ci : J'ai bien désiré le jour de ta naissance, ô ma fille que le ciel m'a accordée contre tout espoir. Mais je préfère beaucoup ce jour où je vais te consacrer au Seigneur. Ta naissance a mis fin à l'opprobre de ta famille, à ma stérilité; mais ce jour est le jour de la suprême gloire, d'une bénédiction inespérée, et, pour le genre humain, le jour de la liberté et de la confiance : je rends à Dieu le fruit de mes prières.

« Chœurs célestes, chantez le Seigneur avec moi; proclamez ma fécondité; et toi, David

1. Ὁρμή.

mon ancêtre, réjouis-toi du rejeton qui est sorti de ta race.

« Temple, ouvre tes portes et reçois la porte spirituelle par laquelle le Verbe de Dieu passera, en la laissant telle qu'elle était d'abord. »

Paris. F° 86, § 11. Rome, 64, r°. (Pl. LXXII.) — Titre en or : *Lit*[1] *entouré par les soixante véritables forts.*

Image : Saint Joachim et sainte Anne suivis d'une foule, précédés de la sainte Vierge avec une foule d'hommes armés (les soixante forts); l'un d'eux porte un disque blanc avec une croix noire. Tout en avant, des jeunes filles portent des cierges.

« Cette tenaille prophétique qui apportait le charbon figurait la sainte Vierge. Introduis dans le temple l'arche de la sanctification qui a reçu en elle le divin Législateur, reçois le rejeton sacerdotal qui, sans être arrosé, a fait germer le Seigneur. Soigne ce lit de Salomon autour duquel veillent soixante hommes braves.

« Quand la route qui monte au temple fut parcourue et que, accompagnée des vierges, elle fut près de la porte, l'admiration et une sorte de saisissement agréable s'emparèrent de ceux qui étaient à l'intérieur, occasionnés d'abord par les acclamations du cortége, puis par l'aspect de la Vierge. Les jeunes filles portaient des flambeaux et lui formaient une garde, mais Elle les surpassait en beauté comme le soleil surpasse les étoiles en clarté. »

Paris, f° 87, § 13. Rome, 65, r°. — Titre en or : *Interrogatoire de Zacharie sur la jeune fille et réponse d'Anne.*

Image. *Première ligne :* Anne et Joachim, suivis de quatre hommes et d'une femme, présentent la jeune Vierge à Zacharie dans le temple. *Deuxième ligne :* Des jeunes filles portant des cierges allumés, suivies de plusieurs hommes[2], se présentent à Zacharie, qui a une flamme sur la tête[1].

« Ceux qui étaient dans le temple accourent à l'entrée et contemplent le spectacle de ce nouveau chœur. Zacharie, qui était en tête, s'informe des motifs de cette arrivée. La mère, qui tenait encore sa fille par la main, lui répond : Comme rien ne s'est caché à toi, prêtre du Dieu puissant, tu es instruit par le ciel de tout ce qu'il t'est nécessaire de savoir. Tu n'ignores pas les desseins que la Providence a sur l'enfant qui est devant toi. Nous n'avions point d'enfant, et pour cela nous étions la honte de notre tribu, et un objet d'insultes quand nous faisions nos offrandes. Le Seigneur, exauçant nos prières, nous a accordé un rejeton que nous avons promis de lui consacrer. Accepte donc, divin Zacharie, celle qui a déjà été acceptée par Dieu. »

Paris, 91, § 15. Rome, 67, v°. (Pl. LXXIII.) — Titre en or : *Zacharie embrasse la jeune fille et prie.*

Image : Anne et Joachim suivis des jeunes filles portant des cierges. La jeune Vierge dans les bras de Zacharie nimbé et qui se penche pour l'embrasser.

« Anne ayant fini de parler, Zacharie, recevant la jeune fille des mains de sa mère, l'embrasse, la bénit, et dit : Dieu a exalté ton nom dans toutes les générations. Remarquons que, par ce chaste baiser, Zacharie a donné des signes d'une bienveillance et d'une affection extraordinaires, preuve indubitable de parenté. »

Paris, f° 92, § 16. Rome, 68. (Pl. LXXIII.) — Titre en or : *Installation de la jeune fille sur la troisième marche de l'autel; première vision de Zacharie.*

Image. *Première ligne :* Anne et Joachim nimbés, suivis des jeunes filles portant des cierges. Zacharie dans le temple pose la jeune fille sur un trône de marbre[2]. *Deuxième ligne :* Un ange

1. D'après le texte du titre il faut entendre l'âme par le lit entouré de soixante forts. *(Cant. des cant.)*

2. Ils manquent dans le manuscrit du Vatican. (Cardinal Pitra.)

1. Pas de flamme au Vatican. — Il est entouré de prêtres. (C[al] Pitra.)

2. Avec baldaquin de porphyre vert. (C[al] Pitra.)

est sur le trône; la jeune Vierge reçoit un pain de l'ange. Zacharie debout, avec le nimbe et la flamme sur la tête, soulève son rideau et contemple ce spectacle; derrière lui un enfant allume des cierges.

« Tandis que, suivant sa coutume, elle vivait dans l'intérieur du temple, Zacharie vit quelqu'un d'un aspect étranger s'entretenir avec elle et lui donner de la nourriture. Le grand prêtre, ayant annoncé sa prophétie, fit asseoir la jeune fille sur la troisième marche de l'autel, à cause de ses trois ans, parce que les bienfaits de l'Esprit-Saint devaient s'accroître avec les degrés de l'âge. Bientôt, voyant un ange apparaître à la Vierge et s'entretenir avec elle, il fut très-étonné d'abord, parce que les anges avaient l'habitude de ne s'entretenir qu'avec les prêtres. Il en conclut que la jeune fille était en haute estime auprès de Dieu, et que c'est elle qui accomplissait les prédictions annoncées par les prophètes. »

§ 21. — « Toute la maison d'Israël aimait Marie qui habitait dans le temple, comme une colombe, amassant des vertus pour édifier son nid mystérieux. Elle volait du premier voile au second, passait ensuite au saint des saints, puis pénétrait dans le sanctuaire des mystères; enfin tout lui était permis, parce qu'on était persuadé de son innocence. »

§ 33. — « Les parents se retirèrent, admirant Dieu, et le louant, parce qu'elle n'avait pas retourné les yeux vers eux, montrant ainsi que Dieu lui avait donné une âme ferme et constante. »

Paris, f° 100, § 24. Rome, 74°, v°. (Pl. LXXIII.) —Titre en or : *Arrivée des justes (Anne et Joachim) dans le temple pour voir la Vierge qui ne se retourna pas vers eux comme on s'y attendait.*

Image : *Première ligne :* Zacharie (manteau rouge, robe bleue, tunique de dessous courte, gris de fer) encense le voile de pourpre. (Neuf hommes derrière lui.) *Deuxième ligne :* Sainte Anne et Joachim suivis de jeunes filles. La sainte Vierge, grande, dans le temple, leur parle, elle fait signe sans se retourner.

« Pourquoi faut-il admirer qu'elle ne se soit pas retournée vers ses parents? Parce que ceux-ci lui avaient inculqué la force de l'âme. En se séparant de leur fille, ils n'avaient pas manifesté de marques de tristesse, et ne lui avaient pas tenu un langage comme celui-ci : « Nous avons eu beaucoup à souffrir, ma fille, pour t'obtenir. Notre stérilité a été cause de bien des chagrins avant de t'avoir sous nos yeux; nous espérions jouir de toi qui aurais été notre consolation. » Mais ils se retirent en louant Dieu. »

Paris, f° 103, § 25. Rome, 76, v°. (Pl. LXXIII.) — Titre en or : *Deuxième vision de Zacharie qui considère pendant l'encensement la sainte Vierge recevant sa nourriture de l'ange.*

Image : Zacharie suivi de quelques hommes encense et regarde un ange volant dans le ciel et donnant à manger à la jeune fille, debout, au bas des degrés de marbre qui conduisent au trône vide.

Dans les peintures grecques on voit la sainte Vierge au temple, en haut d'une espèce d'escalier où les anges lui apportent à manger. Dans l'évangile apocryphe de la nativité de sainte Marie, on lit : « et lorsque le terme de trois ans fut révolu... ils amenèrent au temple du Seigneur cette Vierge avec des offrandes. Or il y avait autour du temple quinze degrés à monter, les parents placèrent donc la petite bienheureuse vierge Marie sur le premier degré. Elle les monta tous, un à un, sans qu'on lui donnât la main. »

« Quand elle fut rendue à Dieu et privée des soins des hommes elle vivait dans le temple comme une colombe, et recevait la nourriture de la main de l'ange[1]. Il ne faut pas conclure qu'un ange lui apportait toujours sa nourriture; car elle devait être nourrie dans le temple, mais quand les personnes préposées (généralement

1. De nativit. glorios. virg. Mariæ : *Ab angelis quotidiè visitabatur... angelus apparens sibi escam daret.*

des servantes) oubliaient de lui apporter le nécessaire pour vivre, un ange y suppléait.

Paris, f° 109. Rome, 82, v°.—Titre en or : *Lit de Salomon; en cercle les soixante forts.*

Image : Le Christ couché sur un lit; soixante têtes représentent la milice des *forts* du Cantique des cantiques. Quelques chefs de cette milice se voient sur le devant[1].

QUATRIÈME SERMON.

Paris, f° 110[2]. *Discours du moine Jacques d'après les saintes Écritures. Sur ce texte : « La sainte Vierge arrivée à douze ans » et sur l'assemblée des prêtres au sujet de la sortie du temple de la sainte Vierge, et sur ce texte : « Des héraults sont envoyés dans toute la Judée, » et sur l'hésitation de Joseph; sur l'établissement de la très-sainte Vierge dans la maison de Joseph. Travail du voile du temple.*

En face un petit nielle sur fond d'or avec oiseaux et enroulements.

Paris., f° 113, Rome, 85, r°. (Pl. LXXIII.)—Titre en or : *Réflexion de Zacharie sur la Vierge.*

Image : Zacharie assis regarde dans le temple la sainte Vierge à laquelle une main est tendue du ciel[3].

Paris, f° 117, 87, v°.—Titre en or : *Discussion des prêtres avec Zacharie.*

1. Notre-Seigneur est à la place de Salomon; cette image, pleine de belles expressions et de nobles figures, est digne d'être reproduite; les soixante *forts* ont le même air de famille. — Dans le groupe du milieu soixante-quatre mêmes chefs avec cuirasses d'or à droite et à gauche, peut-être deux archanges. (Cardinal Pitra.)

2. Les textes de ce sermon n'ont pas été traduits.

3. La main ne porte pas de pain, mais elle bénit à la manière grecque, symbole de la Trinité et de l'Incarnation. — La figure de Zacharie est inquiète. (*Id.*)

Image : Zacharie assis discutant avec d'autres prêtres également assis. Derrière lui, la sainte Vierge comme dans le tableau précédent.

Paris, 120, Rome, 90. (Pl. LXXIII). — Titre en or : *Prière de Zacharie pour obtenir une révélation sur ce qu'il doit faire.*

Zacharie prie en se tournant vers le temple[1]; il est suivi de quelques hommes. La sainte Vierge assise dans le temple tient un livre ouvert[2].

Paris, f° 123, Rome, 92. (v. 64, 82).—Titre en or : *Comment par une puissance invisible la sainte Vierge a été préservée des traits du malin.*

Image : La sainte Vierge assise dans le temple tient un livre ouvert dans lequel on lit : Τοῦ ἐχθροῦ. Elle est entourée des soixante forts dont l'un tient de la main droite un glaive levé et de la gauche un disque blanc sur lequel on a tracé une croix et une ligne rouges. Un enfant, le même qu'au f° 92, décroche ou attache des lampes. Au-dessous, sept anges, en volant; percent de leurs lances des objets invisibles sur un fond noir, probablement les démons[3].

Paris, f° 125. Rome, 93, v°. — Titre en or : *Oracle donné à Zacharie.*

Image : A droite, Zacharie à genoux devant le voile de pourpre du temple; un ange assis sur le trône de marbre lui adresse la parole. A gauche, Zacharie debout parle à quelques hommes.

Paris, f° 127. Rome, 94, v°.—Titre en or : *Son des trompettes; appel fait au rassemblement des veufs.*

Image : *Première ligne :* A gauche, saint Joseph sur un toit (tunique bleue); le même descend une échelle. Au bas de l'échelle, le

1. Il lève les bras et reçoit une bénédiction.

2. Un livre où on lit + καὶ επή.

3. A Rome on voit assez distinctement des démons gris sur un fond noir; Satan ou un monstre plus gros est transpercé par le troisième ange. (*Id.*)

Homélies du Moine Jacques — LA S.te VIERGE — Bibl.e Nationale XI Siècle

LXXIV



F° 142 Adieux de la S.V. au Temple.

F° 142 Adieux au Temple

F° 142 Arrivée a Nazareth

F° 146 La S.V. et S.t Joseph

F° 147 La S.V. reçoit la Pourpre — F° 159 La S.V. à la Fontaine — F° 157 Arrivée de l'Ange

Poussielgue frères Edit. — Eudes imp. Paris

même encore en manteau violet clair sur sa tunique bleue, et des enfants qui courent vers Zacharie assis. Ce costume de saint Joseph se retrouvera dans les tableaux suivants. En haut un homme en rouge sonne de la trompe. Deux hommes en bas sonnent de même; les foules accourent à eux[1].

Paris, f° 131, v°. Rome, 97, v°. (Pl. LXXIII). — Titre en or : *Zacharie restituant aux veufs élus les verges de chacun.*

Image : *Première ligne :* Zacharie encense dans le temple quelques verges qui sont en avant; derrière, à gauche, plusieurs prêtres au milieu desquels se trouvent encore Zacharie et saint Joseph. *Deuxième ligne :* A gauche, Zacharie remet une verge à saint Joseph, une colombe se pose sur la verge et une autre sur la tête de saint Joseph. Derrière Zacharie quelques prêtres; à droite, la Vierge priant.

Paris, f° 135. Rome, 100. (Pl. LXXIII.)—Titre en or : *Remise de la Vierge à saint Joseph et résistance de celui-ci à Zacharie.*

Image : Zacharie, suivi des prêtres, remet la sainte Vierge, figurée toute petite, à saint Joseph.

Paris, f° 142, v°. Rome, 105. (Pl. LXXIV.) — Titre en or : *Réception de la Vierge à la sortie du temple et conduite à la maison de Joseph.*

Image : *Première ligne :* Zacharie, suivi des prêtres, salue la sainte Vierge qui lui rend son salut; saint Joseph, à droite, en route, un bâton à la main droite, un livre d'or dans la main gauche. Il retourne la tête pour voir la sainte Vierge. *Deuxième ligne :* A gauche, saint Joseph et Marie saluent des hommes qui sortent d'une maison; à droite, la sainte Vierge suit saint Joseph portant une scie et un livre d'or.

1. De plus, à droite, Zacharie entouré de ses prêtres ordonne la publication. — Très-curieuse image prouvant que la peinture byzantine connaît le mouvement. (Cardinal Pitra.)

Paris, f° 142, v°. Rome, 105, v°. (Pl. LXXIV.) — Titre en or : *Établissement de la Vierge dans la maison du prétendant.*

Image : Saint Joseph, suivi de la sainte Vierge, portant une scie et une hache, entre dans une maison où trois hommes nimbés le reçoivent. Le premier prend la scie par la lame; derrière eux un enfant habillé en rouge[1] et nimbé prend un pain sur une table et paraît l'offrir.

Paris, f° 146. Rome, 108, r°. (Pl. LXXIV.) — Titre en or : *Entretien de Joseph qui va partir avec la Vierge.*

Image : Saint Joseph et la sainte Vierge assis se parlent. Derrière saint Joseph les trois hommes et l'enfant nimbés, comme dans le tableau précédent. Remise de la pourpre à la Vierge quand elle s'éloigne du temple.

Paris, f° 147, v°. Rome, 109. (Pl. LXXIV.) — Image : La sainte Vierge, suivie de jeunes filles, reçoit sur un linge blanc des pelotes rouges que lui remet Zacharie, lequel est assis avec deux prêtres nimbés devant une table où se trouvent encore des pelotes rouges.

Paris, f° 149. Rome, 110. (Pl. LXXIV.)—Titre en or : *Gédéon et la toison; c'est pourquoi aussi David dit : Il descendra comme de la pluie sur une toison.*

Image : 1° Un demi-cercle (le ciel) d'où sort une main bénissant[2] et versant de la pluie qui tombe sur une toison bleue. Gédéon, vêtu comme saint Joseph, lève les mains au ciel. Il est dans le premier cercle avec la toison.

2° cercle. Gédéon lave la toison.

3° cercle. Gédéon devant la toison. Il prie en regardant le ciel. La pluie se divise et ne tombe ni sur lui ni sur la toison.

En lisant ce qui suit, qui est extrait de la Bible, on verra que Gédéon figure saint Joseph et que la toison de brebis était l'emblème de l'Incarna-

1. Au Vatican : en bleu.
2. Bénissant à la grecque. (Cardinal Pitra.)

tion. « Alors Gédéon dit à Dieu : Si vous voulez vous servir de ma main pour sauver Israël, comme vous l'avez dit, je mettrai dans l'aire cette toison; et si toute la terre demeurant sèche, la rosée ne tombe que sur la toison, je reconnaîtrai par là que vous vous servirez de ma main, selon que vous l'avez promis pour délivrer Israël. Ce que Gédéon avait proposé arriva, car, s'étant levé de grand matin, il pressa la toison, en remplit une tasse de la rosée qui en sortit. Gédéon dit encore à Dieu : Que votre colère ne s'allume pas contre moi, si je fais encore une fois une épreuve en demandant un second signe sur la toison. Je vous prie, Seigneur, que toute la terre soit trempée de la rosée, et que la toison seule reste sèche. Le Seigneur fit cette nuit-là même ce que Gédéon avait demandé. La rosée tomba sur toute la terre, et la toison seule demeura sèche. (*Juges*, ch. VI, § 36-40.)

CINQUIÈME SERMON.

Paris, f° 150. Rome, 111, r°. — *Discours du moine Jacques, extrait des saintes Écritures, sur la bonne nouvelle annoncée à la très-sainte Vierge.*

Nielle assez commun, compartiments ronds et carrés avec fond d'or[1].

« Je me réjouis en ce jour, parce que je célèbre solennellement ma joie. Je me réjouis parce que je salue celle qui doit faire tressaillir tous les hommes, parce que je vois la corruption toucher à son terme, parce que je suis déchargé de la dette héréditaire de nos premiers parents.

§ 2. « Aujourd'hui nous recevons la nouvelle de cette union mystique et ineffable; le Verbe habite ce palais orné d'une pureté invariable. La Vierge reçoit dans son sein celui qui commande à toutes les créatures. Aujourd'hui ce tabernacle a reçu son législateur, non plus en figure et en symbole, mais consubstantiellement.

1. Rosace et croix au centre. (Cardinal Pitra.)

« Tandis que la Vierge immaculée était occupée à achever la confection du voile et vivait étrangère aux entretiens ordinaires, se renfermant dans sa modestie comme la gardienne la plus sûre, Dieu opéra ce mystère qui avait été tenu dans le plus grand secret; quand le ciel eut choisi son ministre parmi les vertus célestes, il le délégua pour accomplir ses volontés. Le sixième mois, l'archange Gabriel fut envoyé par Dieu dans la ville de Galilée nommée Nazareth.

Paris, f° 153, v°. Rome, 113, v°. — Titre en or : *Envoi de l'ange Gabriel vers la très-sainte Vierge.*

Image : Trois personnages assis sur un même trône et représentant probablement la très-sainte Trinité environnée d'anges, d'archanges et de séraphins[1].

« Allons, ministre de mes volontés, servez les desseins paternels, descendez, annoncez l'arrivée de l'Esprit-Saint parmi les hommes. C'est par mon ordre que le ciel a été peuplé d'étoiles; c'est ma providence qui couvre la terre de fleurs; j'avais fait l'homme le roi de la création ; le tyran l'a attaqué et chassé de son royaume, mais j'ai résolu de lui rendre sa première dignité. Seconde, ô Gabriel, mes desseins mystérieux; j'ai choisi le domicile sans souillure, la demeure immaculée qui m'est plus précieuse que toutes les créatures : va vers cette colombe exempte de toute malice, cette pureté ineffable.

§ 6. « L'archange est d'abord saisi de frayeur à cette nouvelle du Seigneur; mais comme il doit obéir, il se dispose à exécuter les ordres qu'il a reçus. Il dirige donc son vol vers la Galilée; et, tout occupé de la nouveauté du mystère, il se rend à Nazareth, à la maison de Joseph, sans avoir pris jusque-là aucune forme corporelle. Invisible aux regards de la Vierge, il la contemple attentivement, admire son innocence inef-

1. Les quatre séraphins toujours noirs-bleus ou noirs-rouges, à l'aspect sévère et portant la verge ou sceptre. — Au bas, l'archange reçoit l'ordre, à gauche il part en volant. (Cardinal Pitra.)

fable, pour laquelle aucune créature ne peut lui être comparée. »

Paris, f° 157. Rome, 115, v°. (Pl. LXXIV.) — Titre en or : *Arrivée de Gabriel à Nazareth.*

Image : L'archange, en volant, entre par la fenêtre, un enfant vêtu de rouge[1] et nimbé sous une arcade tire un rideau.

« O que de grâces pour toi ! ô sort fortuné de ta race ! Voilà ce que se dit en lui-même l'archange Gabriel à la vue des qualités de la Vierge. Quelles expressions trouverai-je pour te louer, Seigneur ? O Nazareth de Galilée, quelle perle tu caches dans ton trésor !

« Cependant l'archange cherchait le moyen d'accomplir sa mission sans effrayer la Vierge : il épiait le lieu et le temps favorable. Il pensait qu'il y aurait moins de danger de lui faire peur en lui parlant du dehors.

« La Vierge étant donc sortie pour puiser de l'eau à la fontaine, l'archange sans se faire voir encore lui adressa la parole.

Paris, f° 159. Rome, 117, v°. (Pl. LXXIV.) — Titre en or : *Vision de la Vierge puisant de l'eau.*

Image : A gauche, la sainte Vierge puise de l'eau avec une cruche soutenue par un fil rouge. Dans le ciel un ange lui parle, elle retourne la tête; à droite, elle entre chez elle avec deux cruches. Le siége sur lequel elle va s'asseoir est couvert par une étoffe blanche décorée d'ornements bleus et rouges[2].

« Effrayée au son inconnu de la voix, elle rentre dans la maison; son cœur battait violemment, ses membres frémissaient, et ses joues étaient couvertes de rougeur, quand l'archange, prenant une forme humaine, lui adresse de la porte ces paroles : « Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous. »

1. Au Vatican : en bleu.
2. Au Vatican : seulement rouge, — laine rouge, — fuseau rouge, — vase jaune d'or. (Cal Pitra.)

Paris, f° 160. Rome, 118. (Pl. LXXV.) — Titre en or : *Salutation de la Vierge.*

Image : La sainte Vierge est encore assise filant la pourpre, l'ange est entré et s'agenouille.

« O voix, manifestant clairement le caractère de la réparation du genre humain, à quelles natures humaines le sort a-t-il accordé tant de gloire ? Qui des chérubins et des séraphins a été décoré d'un semblable honneur, qui des trônes, des dominations, des anges a brillé d'un pareil éclat ? A quelle hauteur tu as été élevée, toi qui as porté dans ton sein le Créateur et le Seigneur de l'univers ! »

§ 11 : « Ce mystère, quoique enveloppé d'ombres dans le passé, avait effrayé non-seulement les prophètes et les anges, mais même les séraphins, l'ordre le plus élevé de tous; une certaine frayeur planait sur ces ombres; on se demandait comment s'accompliraient ces oracles prophétiques : *Et l'un des séraphins a été envoyé vers moi, et il avait dans la main un charbon de feu qu'il avait enlevé de l'autel avec des tenailles;* et il a touché ma bouche et a dit : *Voici qu'il a touché tes lèvres, et il t'enlèvera tes iniquités et te purifiera de tes péchés.* »

Paris, f° 162. Rome, 119, v°. — Titre en or: *Vision d'Isaïe contemplant le Seigneur sur le trône.*

Image. *Premier sujet :* Un séraphin aux ailes rouges et sortant de l'autel étend la main vers Isaïe et approche de ses lèvres la tenaille et le charbon de feu (manteau lilas, tunique bleue, comme partout) : les mains sous son manteau il semble disposé à recevoir quelque chose. *Deuxième sujet :* Plus loin, à droite, le même Isaïe ouvre les bras en signe d'admiration. *Troisième sujet :* Le Père, l'ancien des jours (voyez Isaïe) (manteau verdâtre, tunique rose, nimbe d'or), assis sur un trône rouge, les pieds sur un *suppedaneum* rouge entre des séraphins et des anges sous la forme humaine avec des verges ou sceptres. Au-dessous deux séraphins dont les ailes sont couvertes d'yeux[1].

1. Et trois archanges portant le globe crucifère.

On lit : « Il touche sa bouche et il a enlevé tes péchés... »

« Pourquoi ce séraphin ne prend-il pas le charbon avec la main et se sert-il de tenailles comme s'il craignait l'ardeur de ce feu symbolique ? C'est que les vertus célestes étaient impuissantes à comprendre ce mystère. La Vierge, en recevant en elle le feu de la Divinité, n'a pas été brûlée mais glorifiée : plus glorieuse que les séraphins, plus sainte que les chérubins, trône de feu, de cette nature qu'on ne peut porter; tenailles qui saisissent le charbon purificateur qui illumine.

« Si la Vierge fut effrayée à la vue de l'ange, c'est que, habituée à éviter même la fréquentation de ses parents, l'aspect d'un étranger dut la troubler. »

Paris, f° 165. Rome, 122.—Titre en or : *Preuve de la vérité des bonnes nouvelles.*

Image : Répétition exacte de l'image 160, Gabriel et la sainte Vierge.

« L'ange commença alors à lui révéler les prophéties en commençant par ce qu'elle connaissait le mieux, par David, de la race duquel devait naître le fils annoncé par la prophétie d'Adam.

Paris, f° 168. Rome, 124. — Titre en or : *Embarras de la Vierge, comment elle concevra le Seigneur.*

Image : Même scène, plus une légion d'anges[1].

« Mais Marie dit : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? Ce qui effraye Marie, c'est qu'elle concevra. Elle dit à l'ange : Sans doute tes promesses sont belles, ton langage est aimable, et cependant je frissonne; si tu m'apportes un enfantement suivant la coutume ordinaire des hommes, je le refuse. Immaculée, je me suis offerte moi-même au Dieu immaculé; et j'ai promis de rester vierge jusqu'à la fin de ma vie. Seigneur Dieu, tu sais que je suis restée pure, ne permets pas que des paroles malsonnantes frappent les oreilles de celle qui t'est consacrée ; viens à mon secours, toi qui vois tout. »

1. Au Vatican, les anges manquent. (Cardinal Pitra.)

Paris, f° 171. Rome, 126.—Titre en or : *Solution de l'embarras.*

Image : Semblable aux autres.

« Par l'Esprit-Saint, dit l'archange, et sans aucune autre intervention pour la formation de la chair; le Seigneur s'incarnera : mes paroles ne te proposent rien d'inacceptable. Je ne suis point venu t'inspirer de la crainte, mais t'apporter de la joie. Je ne t'annonce pas un enfantement humain, mais l'accomplissement d'un dessein ineffable et divin.

« Cependant la vierge, rassurée par les paroles de l'ange, se prépare à accepter avec joie le mystère; elle croit ce qu'il lui en dit; puis elle ajoute avec soumission : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole. »

Paris, f° 173. Rome, 127, v°. — Titre en or : *Prière de la Vierge et assentiment au sujet de la conception.*

Image : Même disposition de Gabriel et de la sainte Vierge, et de plus, à droite, huit anges volant.

« Toutes les puissances célestes tressaillirent à cette voix. Les cieux furent dans la joie; le monde brilla d'une nouvelle lumière : les oreilles du genre humain furent ouvertes, et la voix que la prévarication avait rendue muette éclata en heureuses acclamations.

« Quand le chef de la milice céleste se fut acquitté de sa mission, et eut préparé la chambre mystique, il retourna vers le chœurs célestes, c'est pourquoi l'Évangéliste inspiré dit: Et l'ange s'éloigna d'elle. »

Paris, 177. Rome, 130, v°.—Titre en or : *Retour de Gabriel au ciel.*

Image : La sainte Vierge seule, toujours filant[1],

1. Portant un manteau bleu représentant la chair du Verbe incarné. (C[al] Pitra.)

Homélies du Moine Jacques LA Ste. VIERGE Bibl.e Nationale

F° 160 Annonciation

F° 187 la S.V. donne la Pourpre

F° 187 la S.V. va partir

F° 203 Visitation

F° 200 Repos de la S.V.

F° 217 la S.V. et Elisabeth

S. Joseph et la S.V.

F° 219 S. Joseph et la S.V.

F° 225 S. Joseph et la S.V.

Arnault de Lhuys

Eudes imp. Paris

regarde le trône vide entouré d'anges et de séraphins[1]. Le trône vide c'est Dieu. Gabriel rend compte de sa mission.

« Ayant montré par là ce qu'il était, il donna une constance encore plus grande à la Vierge, qui était restée inébranlable. L'archange ayant accompli sa mission, et voyant l'âme de la Vierge élevée au-dessus de la condition naturelle, se montra avec toutes ses qualités. Il disparut aux yeux de Marie, et s'éleva dans les airs, conformément à sa propre nature, et retourna au ciel.

Paris, f° 101. — Titre en or : *La tente et l'arche, les chérubins, le vase de la manne, les tables et la verge d'Aaron qui a fleuri.*

Image. *Première ligne :* Une tente multicolore, à l'intérieur deux chérubins; une table sur laquelle est un vase rouge à deux anses, deux carrés bleus et une verge fleurie. *Deuxième ligne :* Un jeune homme (manteau lilas, tunique bleue) présente une baguette rouge fleurie à Aaron et aux lévites fidèles; le même en présente plusieurs aux lévites ambitiuex.

SIXIÈME SERMON.

PREMIÈRE PARTIE. — VISITATION.

Paris, 182. — Titre en or : *Discours du moine Jacques extraits des saintes Écritures sur la remise de la pourpre aux prêtres. Sur ce texte : Dieu a glorifié son nom et tu seras glorifié dans les générations futures. Et sur ce texte : Marie, s'étant levée en ces jours, alla avec empressement à la montagne. Autre texte : Il arriva (lorsque Élisabeth entendit le salut de Marie) que son enfant tressaillit dans son sein. Autre texte : Marie resta avec elle trois mois et retourna dans sa maison. Enquête sur Joseph. Son embarras. Examen de la mère de Dieu par les prêtres. Épreuve de l'eau de contradiction. Sur ce que Joseph ne connut pas la Vierge avant qu'elle ait enfanté son fils premier-né.*

1. Trois anges à droite saluent le trône.

« Tous ceux qui sont fortement entraînés par l'affection de ceux qu'ils aiment tiennent à ce que leurs traits soient gravés dans leur esprit comme sur un tableau et que ce qu'ils ont pu faire de grand reste fixé dans la mémoire; or je pense que nous avons une commune affection pour la Vierge et que ce que je vais dire s'adresse à tous. Si dans les paroles de Marie, dont il sera question, il y avait quelque chose qui vous parût froisser quelque peu les convenances, sachez que tout ce que la Vierge a dit a été inspiré par le Saint-Esprit[1]. »

Paris, 187. Rome, 137. (Pl. LXXV.) — Titre en or : *Départ de la Vierge pour le temple, afin d'y porter la pourpre.*

Image : *Première ligne.* La sainte Vierge, assise, met des pelotes rouges dans une corbeille que lui présente l'enfant rouge[2]. *Deuxième ligne :* La sainte Vierge, devant sa maison, porte un livre d'or de la main droite et donne de la gauche une corbeille avec des pelotes à l'enfant, disposé pour le voyage, avec tunique retroussée. Cette tunique, rouge, retroussée, en laisse voir une seconde blanche par-dessous.

« On pouvait voir alors la reine tenant en main les insignes de la dignité royale et les embrassant comme des dons précieux consacrés à Dieu. Mais nous ne pouvons voir de nos yeux ce vêtement de pourpre qu'elle tissait avec sa chair et d'une manière ineffable, pour le Roi et le Seigneur de toutes choses. Le Verbe revêtait la forme de notre nature et la Vierge n'en savait rien. Cependant la Vierge vivait accompagnée de ses vertus; elle songeait à l'entretien extraordinaire qu'il lui faudrait avoir avec Siméon, le grand prêtre; car Zacharie avait perdu l'usage de la parole. Siméon savait bien des choses merveilleuses sur la Vierge; mais Zacharie en con-

1. Note du traducteur : Il est fait ici allusion à un entretien qu'on a imaginé avoir lieu entre Joseph et son épouse, quand il trouva celle-ci enceinte. Les écrivains, en négligeant la vraisemblance, n'ont pas toujours assez respecté la sainte Vierge et le bienheureux Joseph.

2. Au Vatican, bleu.

naissait beaucoup plus; et son témoignage ne pouvait être comparé à aucun autre. Ainsi Marie ne craignait rien pour sa pureté; mais sa pudeur souffrait d'être obligée de s'adresser à un homme étranger. »

Paris, f° 189. Rome, 139. — Titre en or : *Voyage vers le temple.*

Image : La sainte Vierge a ouvert un livre. Elle marche; l'enfant rouge la précède avec un paquet au bout de son bâton.

« Seigneur, toi qui, dans ta bonté, as déjà mené à bonne fin les choses qui se sont accomplies en moi; toi qui as conservé ta servante à l'abri de tout reproche, continue de m'accorder ta bienveillance et guide-moi au milieu des difficultés qui me menacent. O mon créateur, qui des anciens justes a été jugé digne de recevoir des dons pareils aux miens? Quelle est la vie qui pourrait être comparée à la mienne! Que te rendrai-je pour tant de bienfaits? C'est en ces termes que Marie s'adressait à Dieu avant d'aborder l'entretien du grand prêtre.

« Cependant le grand prêtre, à l'approche de Marie, éclate en actions de grâces. O quels biens mes yeux peuvent contempler aujourd'hui? O vigne qui donne des fruits sans être arrosée, qui est fécondée par le Saint-Esprit. »

Paris, f° 193. Rome, 142. — Titre en or : *Remise de la pourpre.*

Image : La sainte Vierge prend la pourpre dans la corbeille que lui tend l'enfant et la remet entre mains du prêtre.

« O ouvrage élégamment et soigneusement exécuté, dit le grand prêtre en recevant des mains de la Vierge le voile qu'elle a fait avec crainte et joie. En même temps il s'avance au-devant d'elle; puis il célèbre à haute voix les grandeurs de Marie : O Marie, le Seigneur Dieu a exalté ton nom, et tu seras bénie dans toutes les générations.

« En ces jours, Marie, se levant, s'en alla promptement vers la montagne; elle avait été retenue par un travail nécessaire, celui du voile du temple; mais un violent désir la poussait à aller voir sa cousine Élisabeth. Elle se rendit de la maison de Joseph à la demeure du grand prêtre, puis de là chez Zacharie, enfin avec joie auprès de sa cousine. »

Paris, 196. — Titre en or : *Son départ du temple vers Élisabeth.*

Image : La sainte Vierge, précédée de l'enfant et portant un livre d'or. L'enfant, vêtu de bleu, porte la corbeille vide.

« Elle se réjouissait en voyant l'accomplissement de ses prédictions. Son entretien avec le grand prêtre lui avait ôté la parole; mais elle l'avait recouvrée en connaissant son bonheur inespéré. Elle s'abandonnait alors à la joie; mais sa plus grande, sa seule joie, c'est qu'elle porte dans son sein le Verbe revêtu de chair, le dispensateur de toute joie, la volupté qui n'est jamais rassasiée.

« En ces jours, Marie se levant de la maison de Joseph, où sa vertu la retenait constamment, l'Évangéliste dit : « Elle s'est levée, et non pas — elle est sortie — pour vous indiquer la permanence du repos de la Vierge.

« Elle qui avait coutume de rester cachée dans sa demeure comme dans un sanctuaire, se rend chez le grand prêtre, puis se hâte vers la montagne en s'adressant ainsi à Dieu : « Seigneur, « grâce à toi qui me diriges, je n'accordais à « mes yeux que ce qu'il leur fallait voir, ils se « bornaient à contempler ta magnificence. Con« servant mes oreilles pures de toute souillure, « je les tenais prêtes à recevoir tes divins pré« ceptes. Ma langue et mes lèvres s'exerçaient à « dire tes louanges, et je cherchais à spiritua« liser ma nature corporelle. Rien de terrestre « n'a jamais détourné mon âme de toi et j'ai pris « l'habitude de diriger toutes mes facultés vers « la contemplation de tes divins attributs. »

Paris, f° 200, § 16. Rome, 147, r°. (Pl. LXXV.) — Titre en or : *Repos de la Vierge sur la route.*

Image : Jardin planté d'arbres et de riches

végétaux; l'enfant rouge [1], monté dans un arbre, cueille des fruits et les donne à la sainte Vierge. Une femme [2], nue à mi-corps, cachée dans un pli de terrain, lui tend les bras. Un fleuve coule à ses pieds.

« Et la terre, comme si elle se glorifiait de sa propre fécondité, semble s'écrier : « Voilà mon « rameau le plus florissant; voilà le fruit de ma « fertilité, par lequel je serai délivrée de la « peine de porter des épines et purifiée des in- « fâmes idoles. » Partout où elle passe, la sainte Vierge est reçue avec des acclamations de joie; c'est qu'elle porte en elle Celui qui délivrera le monde des fautes du genre humain, qui portera le lourd fardeau du péché.

Paris, f° 203, § 17. Rome, 149, r°. — Titre en or : *Salut et embrassement d'Élisabeth et de la sainte Vierge. — Tressaillement de saint Jean-Baptiste.*

Image : Zacharie, assis à droite, réfléchit. Une femme en robe noire avec écharpe rouge lui parle. Au milieu [3], l'enfant rouge. Sainte Élisabeth (manteau verdâtre, robe brune) embrasse la sainte Vierge; par derrière, plusieurs jeunes filles. Une partie de l'inscription de Paris, coupée par un relieur maladroit, existe encore à Rome.

« Et il se fit que, lorsque Élisabeth entendit la salutation de Marie, son enfant tressaillit dans son sein, — fait nouveau, admirable, étranger aux lois de la nature. Le bruit de la salutation a retenti à des oreilles qui ne pouvaient encore entendre la voix. La voix de la Vierge, par la vertu de celui qui habitait dans son sein vierge, a frappé l'enfant encore renfermé dans le sein de sa mère.

« Élisabeth, que les tressaillements de son fils Jean avaient inspirée de l'esprit de grâce, s'écria : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles; et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur me visite!

« Puis, après les premiers transports de joie et les premières louanges, Élisabeth ajouta : Heureuse, vous qui avez cru, parce que les paroles que le Seigneur vous a dites s'accompliront. Ni Abraham, ni Isaac, ni Jacob, ni Moïse ne se seraient montrés si confiants en l'absence de signes visibles.

« Marie resta environ trois mois chez Élisabeth : d'abord pour voir la fin de la grossesse de sa cousine, et partager la joie générale de toutes les tribus à cause de cet enfantement; puis pour voir la fin du silence de Zacharie. Elle savait, par don de prophétie, que la parole lui serait rendue, et qu'il révélerait à haute voix les mystères qui la concernaient. Enfin le précurseur était né, et Zacharie ayant recouvré la parole entonnait l'hymne prophétique quand la sainte Vierge quitta Élisabeth. Alors celle-ci lui adressa la parole : A votre arrivée, Vierge mère, j'ai ressenti la plus douce joie, en vous voyant venir contre tout espoir, et surtout en apprenant les mystères ineffables qui s'accomplissent en vous. Je tressaillis de bonheur, et il me semblait que j'étais élevée au-dessus des lois ordinaires de la nature. Et comment n'en aurait-il pas été ainsi, quand je savais que Celui qui est assis sur le trône des chérubins était revêtu d'un corps dans votre sein immaculé? A cette pensée, je vous ai embrassée comme parente, acclamée comme reine, révérée comme mère du Créateur. Allez donc, trésor de salut, tabernacle qui cache les richesses de la bienfaisance et de la libéralité! Allez, source de notre joie, attente du genre humain, médiation ardemment désirée! allez, gloire du genre humain, miracle inaccessible à la pensée, fécondité de la terre stérile! »

Paris, f° 217, § 37. Rome, 164, r° . (Pl. LXXV.) — Titre en or : *Adieu d'Élisabeth.*

Image : La sainte Vierge et Élisabeth se saluent. L'enfant qui accompagne la sainte Vierge est en bleu. Trois femmes derrière Élisabeth.

« C'est en ces termes vraisemblablement qu'Éli-

1. Au Vatican toujours bleu.
2. Ève, peut-être, suppliant.
3. A droite. (Cal Pitra.)

1. Trois images paraissent manquer, f° 156, v° 159 r°. — 161, v°. (Cardinal Pitra)

sabeth dit adieu à Marie, et elle l'embrassa. Marie en chemin ne cessait de louer Dieu, d'autant plus que les mystères se révélaient d'une manière plus évidente. »

SIXIÈME SERMON[1].

SUITE ET FIN.

Paris, f° 217. Rome, 164, v°. (Pl. LXXV.) — Titre en or : *Sur l'enquête de Joseph au sujet de la très-sainte Vierge et sur son embarras.*

Image : La sainte Vierge assise porte un livre ouvert sur lequel on lit : Δεδοξασμενα, Saint Joseph arrive à gauche, sa scie suspendue à un bâton ; à droite, l'enfant bleu porte deux cruches rouges[2].

Paris, f° 219, v°. Rome, 166, r°. (Pl. LXXV.) — Titre en or : *Examen soucieux de Joseph.*

Image : Saint Joseph couché sur un lit couvert d'une étoffe blanche à raies bleues et rouges. La sainte Vierge assise au pied du lit avec un livre ouvert.

Paris, f° 220. Rome, 167, r°. — Titre en or : *Lamentation de Joseph ayant remarqué que la sainte Vierge est enceinte.*

Image : Au Vatican, saint Joseph assis sur un siége ; trois personnes assises à terre avec l'enfant, en signe de deuil. (Cardinal Pitra.)

Paris, f° 225. Rome, 170. (Pl. LXXV.) — Titre en or : *Saint Joseph interrogeant la sainte Vierge sur le fait de sa grossesse.*

Image : A gauche, saint Joseph assis ; la sainte Vierge debout devant lui. A droite, les trois mêmes hommes debout et se croisant les bras, et l'enfant en bleu. Saint Joseph ouvre les bras en signe d'étonnement et de reproche.

Paris, f° 228. Rome, 172. — Titre en or : *Justification de la sainte Vierge.*

1. Le texte n'en a pas été traduit.

2. Saint Joseph revient de dehors après la fabrication de la maison. Partout la figure est sévère. (C[al] Pitra.)

Image : Tout à fait les mêmes situations ; saint Joseph semble écouter avec bienveillance.

Paris, f° 236. Rome, 177. — Titre en or : *Le scribe et l'épreuve de l'eau.*

A Rome, au f° 177, on lit : « Le scribe est venu pour inspecter Joseph. » Image : La sainte Vierge debout à gauche. Le scribe assis se détourne pour lui parler. Saint Joseph est devant lui, et derrière saint Joseph, les trois hommes et l'enfant.

Paris, f° 237. Rome, 178. v°. — Titre en or : *Le scribe rapportant aux prêtres comment Joseph s'est trompé sur la Vierge.*

Image : Le scribe (manteau clair, tunique bleue) fait son rapport aux prêtres, parmi lesquels on distingue Zacharie. Derrière le scribe plusieurs hommes dans l'étonnement.

Paris, f° 238, v°. Rome, 179, r°. (Pl. LXXVI.) — Titre en or : *Les exécuteurs publics arrachent du temple par la force Joseph et Marie.*

Image. *Première ligne :* A gauche, Joseph chassé par un homme en tunique bleue. Au milieu, la sainte Vierge assise. Deux hommes armés de bâtons s'approchent d'elle. Elle porte un livre ouvert où on lit : ἰδού ἡ παρθένος ἐν γαστρί. (Voir Isaïe : *Ecce Virgo concipiet.*)

Derrière elle, les trois hommes et l'enfant en rouge. Au-dessous, les trois hommes et l'enfant[1], puis trois hommes armés de bâtons, puis la sainte Vierge suivant saint Joseph.

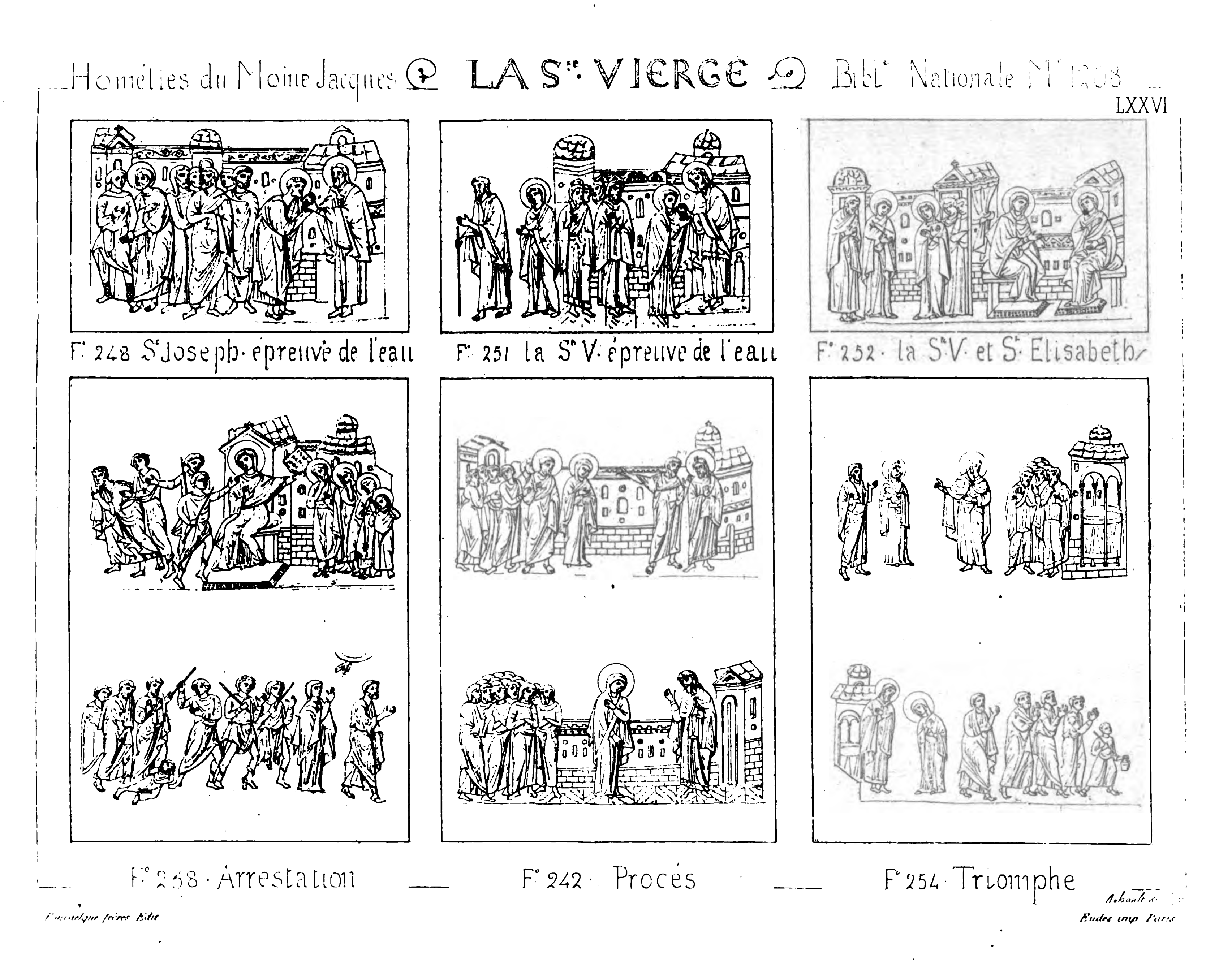
Paris, f° 242. Rome, 182, r°. (Pl. LXXVI.) — Titre en or : *Épreuve de la sainte Vierge par Zacharie.*

Image. *Première ligne :* La sainte Vierge et saint Joseph suivis d'une foule. En face, Zacharie et un autre prêtre. *Deuxième ligne :* La sainte Vierge sans saint Joseph. La foule. Zacharie sans le prêtre.

1. Prosterné.

Homélies du Moine Jacques — LA Ste VIERGE — Bibl^{e} Nationale N° 1208

LXXVI



F° 248 St Joseph épreuve de l'eau — F° 251 la Ste V. épreuve de l'eau — F° 252 la Ste V. et Ste Elisabeth

F° 268 Arrestation — F° 242 Procés — F° 254 Triomphe

Engelmann frères Edit. — Eudes imp. Paris

Paris, f° 248. Rome, 186. (Pl. LXXVI.) — Titre en or : *Épreuve de la chasteté du prétendant.*

Image : Saint Joseph est arrêté par le même homme en rouge qui, au f° 238 v°, est armé d'un bâton. Au milieu, groupe d'hommes; à droite, Zacharie donne à boire à saint Joseph dans un vase.

Paris, f° 251. Rome, 188. (Pl. LXXVI.) — Titre en or : *Épreuve de la très-sainte Vierge.*

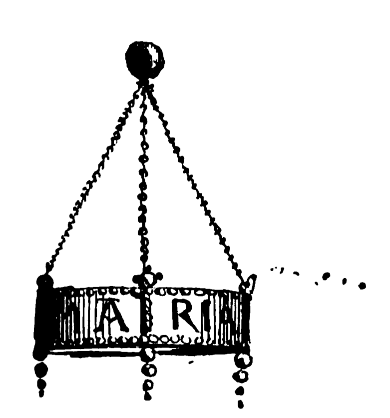
Image : 1° à droite, Zacharie donne à boire à la sainte Vierge; 2° au milieu, un groupe d'hommes; 3° à gauche, la sainte Vierge emmenée par un homme en manteau vert et tunique bleue.

Paris, f° 252. Rome, 188. (Pl. LXXVI.) — Titre en or : *Élisabeth recevant la mère de Dieu sous sa garde.*

Image : 1° à gauche, saint Joseph et la sainte Vierge saluent Élisabeth. Deux femmes sont derrière elle; 2° la sainte Vierge et Élisabeth s'entretiennent.

Paris, 254, v°. Rome, 190. (Pl. LXXVI.) — Titre en or : *Preuve de la pureté de la sainte Vierge retournant sans tâche au temple de chez Élisabeth et de là chez elle.*

Image. *Première ligne :* A gauche, le scribe et la sainte Vierge; au milieu, Zacharie parlant à des prêtres et leur montrant la sainte Vierge. *Deuxième ligne :* Zacharie saluant la sainte Vierge; derrière elle allant en procession et louant Dieu, trois hommes précédés de l'enfant en bleu. Saint Joseph, les trois hommes et l'enfant font des gestes d'actions de grâces.



CONCLUSION DU PREMIER VOLUME.

Nous avons suivi dans ce premier volume la vie de Marie, cette humble juive, pauvre, ignorée, dont la toute-puissante grâce de Dieu a su faire la reine des anges : nous l'avons vue dans sa virginale existence de la terre, et dans son existence glorifiée par l'assomption; nous avons assisté au concert de louanges que les rois, les peuples, les docteurs, les poëtes, les peintres, les sculpteurs ont entonné en son honneur; il nous reste un mot à ajouter pour cette vie glorieuse, il nous reste à dire qu'elle a été complétée, et je dirai même continuée par la création de la femme chrétienne, cet idéal que le Sauveur a fait surgir des ruines de l'amour sensuel. Cette longue procession de vierges ou de chastes mères qui suivent Marie sont devenues des images, et comme l'achèvement de sa vie dans ce monde. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici les lignes que M. l'abbé Barbier consacre à ce sujet, et qui nous montrent sous le rayonnement de la VIERGE la femme réhabilitée par la liberté, le martyre, la charité et l'apostolat.

« L'asservissement de la femme, dit-il, et sa dégradation étaient un fait universel avant le christianisme, excepté chez les Juifs; plus que cela, c'était un principe. La réhabilitation de la femme est si bien un fait chrétien que sa dégradation se prolonge encore dans toutes les parties de l'humanité que le christianisme n'a pas touchées, comme pour témoigner du caractère surnaturel de ce grand bienfait.

« Le joug tyrannique et dégradant qui pesait sur la femme antique s'étendait aux régions barbares comme aux régions païennes; chez le peuple juif, il en était autrement; cependant cet honneur dont jouissait la femme juive était loin d'être pour elle-même ce qu'il est devenu par le christianisme pour le monde entier.

« Toute femme chrétienne, vierge, épouse, mère, a reçu de sa régénération en Jésus-Christ comme une fleur nouvelle de pudicité et de chasteté dont Marie est la plus exquise production, et qui d'elle se répand sur tout son sexe.

« La seconde vertu qui mit en évidence, qui donna en spectacle aux anges et aux hommes la femme chrétienne, comme une créature nouvelle dans le monde, ce fut le martyre. « Ah! Dieu soit « béni, s'écrie saint Jean Chrysostôme à la vue « de ce nouveau prodige, Dieu soit béni! la « femme est intrépide contre la mort! »

« La femme, en troisième lieu, a été réhabilitée par la charité. Si les hôpitaux n'étaient pas fondés sur la charité catholique de la femme chrétienne, de la sœur de charité soignant le genre humain au prix de tous les sacrifices et

aux dépens de toutes les répugnances de la nature, ils ne se seraient jamais élevés et ils tomberaient promptement.

« La dame de charité est née de la mort du Christ et de la compassion de sa mère.

« L'apostolat, voilà encore une vertu, un sentiment nouveau créé par le christianisme dans le cœur de l'homme, et à la hauteur duquel la femme s'est élevée jusqu'à égaler, si ce n'est surpasser, le sexe qui, jusque-là, l'écrasait de sa dédaigneuse et exclusive supériorité. La femme a insinué le christianisme dans le monde. Partout où le christianisme a pénétré, partout où il a grandi, c'est sans doute par l'action ostensible d'un homme; mais regardez bien derrière cet homme, quelquefois au-devant, qu'il s'agisse de l'univers, d'un empire ou d'une seule âme, vous verrez toujours une femme.

« Aussi, de saintes femmes suivaient le Christ, et ont précédé les apôtres dans l'annonce de sa résurrection. Les plus illustres pères de l'Église ont dû la foi qu'ils ont prêchée et soutenue à des mères chrétiennes qui les ont enfantés au christianisme et à l'apostolat par l'instruction, par la prière et souvent par les larmes. Nous devons saint Grégoire de Naziance, dont le père était païen, à sainte Nonne et à sa sœur aînée sainte Gorgonie; saint Basile le Grand et ses deux frères, saint Grégoire de Nysse et saint Pierre de Sébaste, à leur mère sainte Emmélie, et encore à une sœur aînée sainte Macrine; saint Jean Chrysostôme, à sa mère Anthuse, devenue veuve à vingt ans, et qui faisait l'admiration des païens par les vertus que lui inspirait la foi, et qu'elle inspira elle-même à ses enfants. Sainte Ambroise, à sa sœur aînée, sainte Marcelline, et saint Augustin à sainte Monique.

« Sainte Hélène, de qui saint Grégoire le Grand dit qu'elle allumait dans tous les chrétiens le feu dont elle était embrasée, fait monter le christianisme sur le trône dans la personne de son fils, l'empereur Constantin.

« L'histoire est remplie de ces exemples.

« D'esclave de l'homme, la femme est devenue la servante du Seigneur, l'apôtre, la propagatrice de sa gloire. Marie, la première, a engendré le christianisme même dans son auteur par un acte héroïque de sa foi. C'est par Marie que la lumière éternelle est allée susciter son précurseur dans le sein maternel; qu'elle a voulu entrer avant son heure dans la carrière de ses prodiges et de son propre apostolat; qu'elle a voulu, en remontant au ciel, être conçue de nouveau en quelque sorte du Saint-Esprit dans le cénacle et dans l'Église. « La Vierge, dit saint Ildephonse, « vivait dans la société habituelle des apôtres et « conférait sans cesse avec eux des actes et des « paroles du Verbe qu'elle connaissait mieux « que personne. »

Ce tableau est parfaitement vrai, cette transformation est réelle. Saint Augustin disait déjà : « Nous ne possédons pas d'image authentique de la mère de Dieu[1], » et cependant il a su tracer l'éloquent et admirable portrait que nous avons rapporté dans ce livre. Si l'image matérielle nous a été dérobée par une jalouse et divine modestie, il nous reste l'image morale, l'image vivante et immortelle qui suffit à ravir nos regards. Pieux chrétiens, poëtes, artistes, historiens, ne la cherchez pas au loin, Dieu l'a mise près de vous. Cette vierge qui tout à coup se lève, qui vous dit adieu pour aller au temple, qui secoue avec joie les boucles blondes de sa chevelure pour les offrir aux ciseaux des anges, qui s'arrache aux baisers de sa mère pour se donner à Dieu, elle est l'image que vous cherchez. Est-elle belle de la beauté que le monde célèbre? Ses regards ont-ils les enchantements qu'il aime? assurément non, peut-être la régularité de ses traits n'est-elle pas parfaite; sans doute l'homme matériel la dirait sans grâce, il ne l'apercevrait même point; mais vous qui distinguez les choses du ciel, venez et admirez; voici l'image de Marie : son visage pâle ressemble plutôt à l'albâtre des vases de parfums antiques qu'aux traits vivants du corps; ses yeux souvent baissés laissent tomber sur la terre des regards distraits qui

1. *Neque novimus faciem virginis Mariæ.* (De Trinit., VIII.)

ne la détournent jamais de la contemplation éternelle; ils sont comme le miroir de Dieu où les créatures ne se reflètent que pour s'y transfigurer et s'y perdre; ils sont, si l'on veut, comme ces lacs limpides qui dorment au-dessus des orages dans les hautes vallées des Alpes et dans lesquels le ciel se peint sans cesse avec son azur, sa lumière, sa paix et sa pureté. Ces regards sont quelquefois accompagnés d'un sourire qui les rend plus tendres, plus compatissants, plus aimables. La vierge sourit non-seulement à ses amis et à la joie, mais elle sourit surtout aux enfants, aux pauvres, aux délaissés; elle sourit à la douleur qu'elle endure; on ne reconnaît parfois le redoublement de ses propres souffrances qu'à la vivacité du sourire qui les accueille. Au reste, pourquoi parler de ces traits qu'on ne voit plus? la virginité est une lumière si pénétrante et si puissante qu'elle déborde la matière, la transperce comme un cristal; elle rayonne au travers et l'anéantit : on oublie le candélabre, on ne voit plus que la lampe. Oui, cette vierge éblouissante, cette vierge dont le nimbe radieux éclaire seul la nuit moderne, cette vierge est l'image de Marie.

Ce n'est pas tout, à cette image il manque encore une touche qui lui prête le dernier trait de la ressemblance : Marie portait la double couronne des vierges et des mères, de sorte que, pour compléter la figure, il faut sur le front de la vierge jeter quelque étincelle de l'amour maternel. Dieu se plaît à façonner les mères chrétiennes sur le modèle de la sienne : les élans, les joies, les douleurs qu'elles ressentent, les dévouements qu'elles embrassent impriment sur leur visage des traits qui appartiennent à la physionomie de Marie. Cette mère penchée sur le berceau de son enfant, endormant ses cris douloureux, prévenant ses désirs; cette mère travaillant sans relâche et prolongeant les veilles pour tisser ou rajuster ses vêtements, c'est Marie! Cette mère qui vient d'égarer son fils, qui le cherche anxieuse et tremblante, qui le demande à ses amis, qui enfin, quand elle le retrouve, laisse éclater ses plaintes et sa joie, c'est Marie! Cette mère qui le suit dans les luttes de la vie, qui le console, l'encourage, qui verse sur son cœur ces paroles embaumées dont Dieu lui a réservé le secret, c'est Marie! C'est Marie surtout, cette mère qui brave les insultes, les glaives que les bourreaux croisent devant elle pour suivre son fils dans ses heures dernières! cette mère chrétienne qui reste debout et forte près de son bien-aimé outragé et mourant! Tel est le portrait immortel que le Sauveur nous a laissé, et qu'il se plaît chaque jour à refaire au milieu de nous : ces images vivantes sont une des gloires du culte de Marie; ils en sont la plus pure expression et le dernier mot.

Après avoir contemplé Marie dans ses deux existences, après avoir recueilli les principaux témoignages de son culte, nous devons rechercher les innombrables monuments, sanctuaires et images dont il a peuplé le monde; c'est ce vaste pèlerinage que nous entreprenons pour l'honneur de Notre-Dame et auquel nous consacrons le volume suivant.



TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

VIE TERRESTRE DE MARIE.

VIE GLORIEUSE ET CULTE DE MARIE.

TABLE DES PLANCHES

DU PREMIER VOLUME

Les gravures doivent être placées en regard du texte des pages dont le folio est indiqué sur cette table.


A. Quantin imprimeur
r. S. Benoit, 7. à Paris


A. Quantin imprimeur
r. S. Benoit, 7. à Paris

